



NOUVELLE TRADUCTION DE L'HISTORIEN  
JOSEPH, FAITE SUR LE GREC, AVEC DES  
NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES...

FLAVIUS JOSÈPHE, GILLET





Nouvelle Traduction De L'historien Joseph, Faite Sur  
Le Grec, Avec Des Notes Critiques Et Historiques...

Flavius Josèphe, Gillet

**Nabu Public Domain Reprints:**

You are holding a reproduction of an original work published before 1923 that is in the public domain in the United States of America, and possibly other countries. You may freely copy and distribute this work as no entity (individual or corporate) has a copyright on the body of the work. This book may contain prior copyright references, and library stamps (as most of these works were scanned from library copies). These have been scanned and retained as part of the historical artifact.

This book may have occasional imperfections such as missing or blurred pages, poor pictures, errant marks, etc. that were either part of the original artifact, or were introduced by the scanning process. We believe this work is culturally important, and despite the imperfections, have elected to bring it back into print as part of our continuing commitment to the preservation of printed works worldwide. We appreciate your understanding of the imperfections in the preservation process, and hope you enjoy this valuable book.

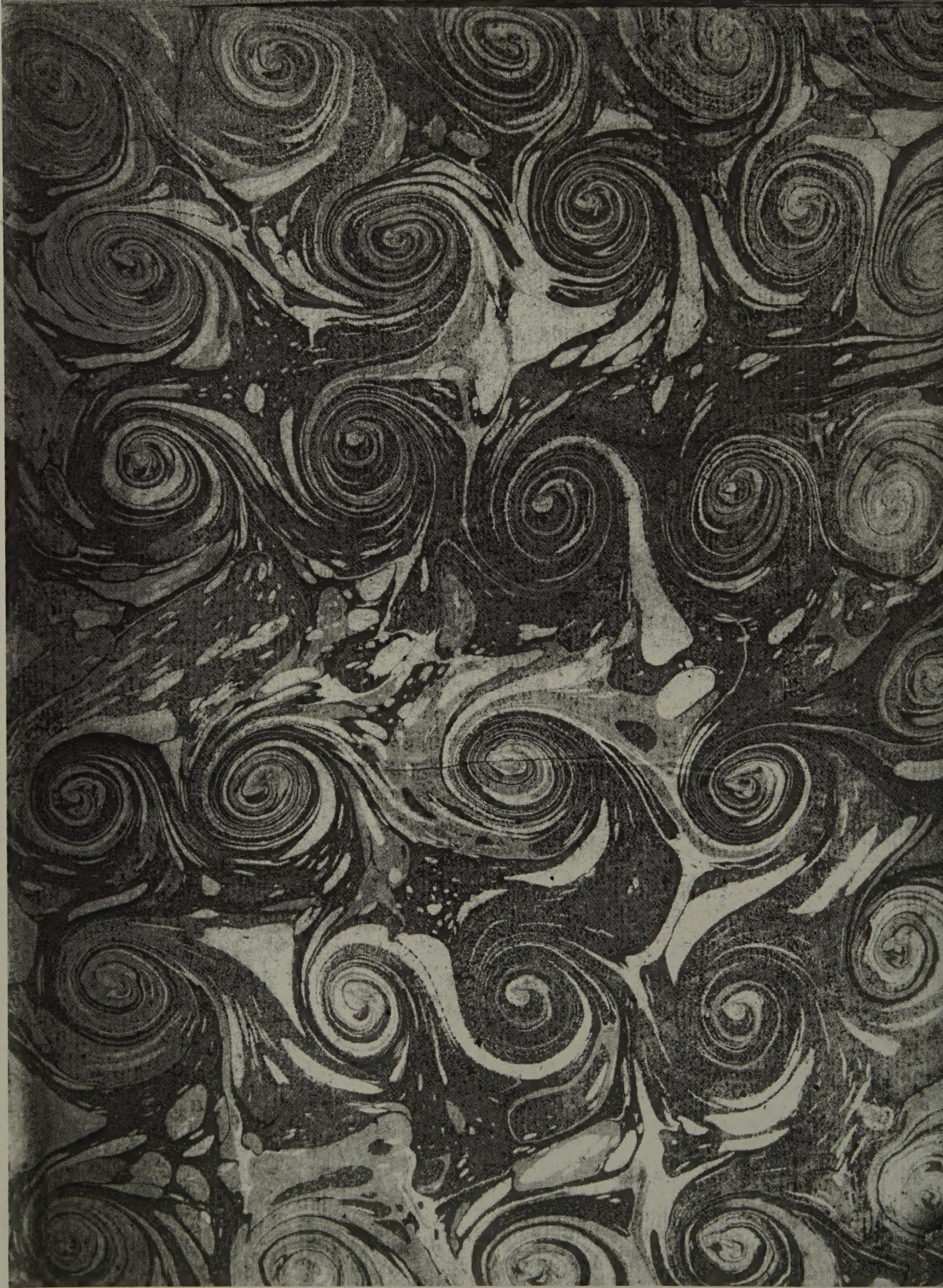


BIBLIOTHECA S. J.  
Maison Saint-Augustin  
ENGHIEN

E 635/2

*Catalogo inscriptura.*













NOUVELLE TRADUCTION

DE

L'HISTOIRE DE JOSEPH

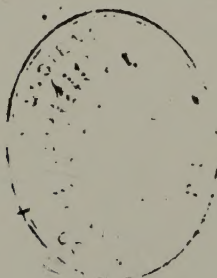
TOME QUATRIÈME

**NOUVELLE TRADUCTION**

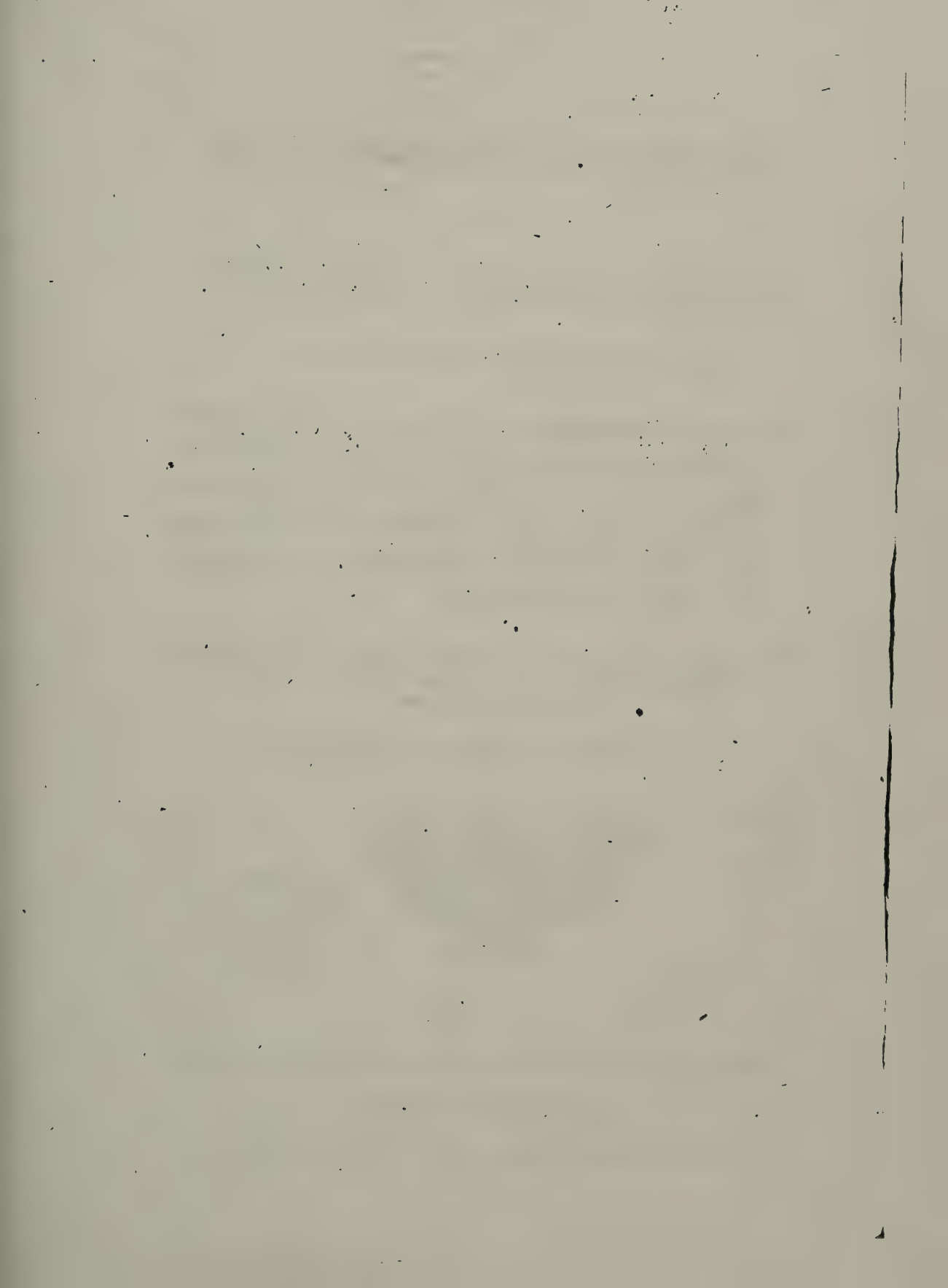
**DE**

**L'HISTORIEN JOSEPH,**

***TOME QUATRIEME.***







NOUVELLE TRADUCTION  
DE  
L'HISTORIEN JOSEPH,  
*FAITE SUR LE GREC;*

Avec des Notes critiques & historiques pour en corriger  
le Texte dans les endroits où il paroît altéré; l'expliquer  
dans ceux où il est obscur; fixer les tems & les  
circonstances de quelques événemens qui ne sont pas  
assez développés; éclaircir les sentimens de l'Auteur,  
& en donner une juste idée.

*Par le R. P. GILLET, Chanoine Régulier de S. Augustin;  
Congrégation de France, Bibliothecaire de l'Abbaye  
de sainte Geneviève.*

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez J E A N - L U C N Y O N fils, Libraire quai des Augustins, à l'Occasion.

---

M. DCC. LXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





# TABLE DES CHAPITRES

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

#### LIVRE PREMIER.

**INTRODUCTION.** Motifs qui ont engagé Joseph à écrire cette Histoire. page 1.

**CHAPITRE I.** Antiochus Epiphane se rend maître de Jérusalem, & dépoille le Temple. Valeur de Mathathias Machabée. Judas Machabée & Jean succèdent à leur pere. Ils rétablissent le service de Dieu aboli par Antiochus. Leur mort. 8.

**CHAP. II.** Jonathas & Simon Machabée succèdent à Judas leur frere en la qualité de Princes des Juifs : & Simon délivre la Judée de la servitude des Macédoniens. Il est tué en trahison par Ptolomée son gendre. Hircan l'un de ses fils hérite de sa vertu & de sa qualité. Sa mort. 11.

**CHAP. III.** Aristobule, fils aîné d'Hircan, prend le premier la qualité de Roi. Il fait mourir sa mere & Antigone son frere, & meurt lui-même de regret après un an de règne. 15.

**CHAP. IV.** Alexandre, un des freres d'Aristobule, lui succède. Ses guerres. Cruelle action qu'il fit. Sa mort. Il régna vingt-sept ans. 18.

**CHAP. V.** Alexandre laisse en mourant deux fils, Hircan & Aristobule, & établit Régente la Reine Alexandra sa femme. Elle donne trop d'autorité aux Pharisiens pendant les neuf années de son règne. Sa mort. 22.

**CHAP. VI.** Aristobule après la mort de sa mere usurpe le Royaume sur Hircan son frere aîné. Antipater porte Aréas Roi des Arabes à assister Hircan pour le rétablir dans son Royaume. Aristobule est d'abord défait ; mais remporte ensuite un grand avantage sur les Arabes. Les deux freres ont recours à Pompée, pour terminer leur différend. Aristobule traite avec lui, mais ne tient pas ce qu'il avoit promis. 25.

*Tome IV.*

**CHAP. VII.** Pompée assiége & prend Jérusalem. Il entre dans le Saint des Saints. Il mène Aristobule prisonnier à Rome avec ses enfans. 28.

**CHAP. VIII.** Alexandre, l'aîné des fils d'Aristobule, se sauve en chemin. Il arme en Judée, mais il est défait par Gabinus Général d'une armée Romaine, qui réduit la Judée en République. Aristobule se sauve de Rome, vient en Judée, & assemble des troupes. Les Romains le vainquent dans une bataille, & Gabinus le renvoie prisonnier à Rome. Différentes expéditions de Gabinus, Crassus & Cassius. Femme & enfans d'Antipater. 32.

**CHAP. IX.** César, après s'être rendu maître de Rome, met Aristobule en liberté, & l'envoie en Syrie. Les partisans de Pompée l'empoisonnent, & Pompée fait trancher la tête à Alexandre son fils. Après la mort de Pompée Antipater se tourne du côté de César, & donne du secours à Mithridate. Il en est récompensé par de grands honneurs. 37.

**CHAP. X.** César donne la grande Sacrificature à Hircan, & le Gouvernement de la Judée à Antipater, qui fait ensuite donner à Phasaël son fils aîné le Gouvernement de Jérusalem, & à Hérode son second fils celui de la Galilée. Hérode fait exécuter à mort plusieurs velleurs. On l'oblige à comparoître en jugement pour se justifier. César est tué dans le Capitole par Brutus & Cassius. 39.

**CHAP. XI.** Cassius vient en Syrie. Hérode qui avoit le commandement de cette Province, se met bien avec lui. Malichus fait empoisonner Antipater qui lui avoit sauvé la vie. Hérode s'en venge en faisant tuer Malichus par des Officiers des troupes Romaines. 44.

# TABLE DES CHAPITRES

CHAP. XII. Félix qui commandoit des troupes Romaines attaque dans Jérusalem Phasael qui le repousse. Hérode défait Antigone fils d'Aristobule, & fiancé Mariamne. Il gagne l'amitié d'Antoine, qui traite très-mal des députés de Jérusalem, qui venoient lui faire des plaintes de lui & de Phasael son frère. 48.

CHAP. XIII. Antigone assisté des Parthes assiège inutilement Phasael & Hérode dans le Palais de Jérusalem. Hircan & Phasael se laissent persuader d'aller trouver Barzapharnes Général de l'armée des Parthes, qui les rendent prisonniers, & envoie à Jérusalem pour arrêter Hérode. Il se retire la nuit, est attrapé en chemin, & a toujours l'avantage. Phasael se tue lui-même, & Hircan est mené en Parthie. 51.

CHAP. XIV. Ingratitude du Roi des Arabes envers Hérode, qui s'en va à Rome, où il est déclaré Roi de Judée. 56.

CHAP. XV. Antigone assiège la forteresse de Massada. Hérode à son retour de Rome fait lever le siège, & assiège Jérusalem. Obligé de se retirer, il s'aperçoit que Silon l'a voit trahi. 59.

CHAP. XVI. Hérode défait dans un grand combat un grand nombre de voleurs. Adresse dont il se sert pour forcer ceux qui s'étoient retirés dans des cavernes. Il va avec quelques troupes trouver Antoine qui faisoit la guerre aux Parthes. 63.

CHAP. XVII. Joseph frere d'Hérode est tué dans un combat. Songe d'Hérode à ce sujet. De quelle sorte Hérode venge cette mort. Il évite deux grands périls. Il assiège Jérusalem assisté de Sosius avec une armée Romaine, & épouse Mariamne durant ce siège. 67.

CHAP. XVIII. Hérode prend de force Jérusalem, & en rachete le pillage. Sosius même Antigone prisonnier à Antoine, qui lui fait trancher la tête. Cléopâtre obtient d'Antoine quelque partie des Etats de la Judée, où elle va, & y est magnifiquement reçue par Hérode. 71.

CHAP. XIX. Hérode veut aller secourir Antoine contre Auguste, mais Cléopâtre l'oblige à continuer de faire la guerre aux Arabes. Il gagne une bataille contre eux, & en perd une autre. Un grand tremblement de terre arrivé en Judée les rend si odacieux, qu'ils tuent les Ambassadeurs des Juifs. Hérode voyant les siens étouffés, leur redonne tant

de cœur par une harangue, qu'ils vainquent les Arabes, & les réduisent à le prendre pour leur protecteur. 75.

CHAP. XX. Antoine ayant été vaincu par Auguste à la bataille d'Actium, Hérode va trouver Auguste, & lui parle si généreusement, qu'il gagne son amitié, & le reçoit ensuite dans ses Etats avec tant de magnificence, qu'Auguste augmente de beaucoup son Royaume. 80.

CHAP. XXI. Superbes édifices faits en très-grand nombre par Hérode, tant au dedans qu'au dehors de son Royaume, entre lesquels furent ceux de rebâtir entièrement le Temple de Jérusalem & la ville de Césarée. Ses extrêmes libéralités. Avantages qu'il avoit reçus de la nature aussi bien que de la fortune. 84.

CHAP. XXII. Hérode surpris par les cabales & les calomnies d'Antipater, de Pheroras & de Salomé, fait mourir Hircan grand Sacrificateur, à qui le Royaume de Judée appartenoit, Aristobule frere de Mariamne, & Mariamne la femme. 90.

CHAP. XXIII. Calomnies contre les fils de Mariamne. Antipater est chargé du soin de les veiller. Accusés à Rome devant Auguste, ce Prince reconnoît leur innocence, & ils rentrent en grace auprès d'Hérode leur pere. 94.

CHAP. XXIV. Antipater excite Glaphyra femme d'Alexandre à le rendre odieux. Hérode pardonne à Pheroras & à Salomé, quoique reconnus coupables. Il fait donner la question à ses Eunouques, & mettre en prison Alexandre. 99.

CHAP. XXV. Archélaüs réconcilie Alexandre & Pheroras avec Hérode. 106.

CHAP. XXVI. Euriclés gagne l'affection d'Hérode, & accuse sourdement les fils de Mariamne. Ce fut en vain que Varrate, originaire de Coos, voulut les disculper. 110.

CHAP. XXVII. Hérode, après en avoir obtenu la permission d'Auguste, accuse ses fils à Béryte : ils sont condamnés quoique absens ; & peu de tems après les ayant envoyés à Sébaste, on les étrangla par son ordre. 115.

CHAP. XXVIII. Cabales d'Antipater qui étoit haï de tout le monde. Le Roi Hérode témoigne vouloir prendre un grand soin des enfans d'Alexandre & d'Aristobule. Mariages qu'il projette à ce sujet, & enfans qu'il eut de neuf femmes, outre ceux qu'il avoit eus de Mariamne, Antipater lui fait changer



## DE LA GUERRE DES JUIFS.

117

de dessein touchant les mariages, 118.

CHAP. XXIX. Division dans la Cour d'Hérode. Antipater est envoyé à Rome, où Silles le rend aussi. Pheroras est chassé de la Cour, parce qu'il ne vouloit pas répudier sa femme, & meurt dans la Tétrarchie. 122.

CHAP. XXX. Hérode ayant découvert que Pheroras l'avoit voulu empoisonner à l'instance d'Antipater, raye de son testament Hérode l'un de ses fils; parce que Mariamne sa mere, fille de Simon grand Sacrificateur, avoit eu part à cette conspiration. 125.

CHAP. XXXI. Autres preuves des crimes d'Antipater. Il retourne de Rome en Judée, & y est acculé. 129.

CHAP. XXXII. Hérode confond Antipa-

ter en présence de Varus Gouverneur de Syrie, le fait mettre en prison, & l'auroit dès lors fait mourir, s'il ne fût tombé malade. Il change son testament, & déclare Archélaüs son successeur au Royaume. 133.

CHAP. XXXIII. On arrache un sigle d'or qu'Hérode avoit fait consacrer sur le portail du Temple. Sévère châtiment qu'il en fait. Horrible maladie de ce Prince, & cruels ordres qu'il donne à Salomé sa sœur & à son mari. Il veut se tuer. Sur le bruit de sa mort, Antipater voulant corrompre ses gardes, il l'envoie tuer. Il meurt cinq jours après Antipater. Superbes funérailles qu'Archélaüs lui fait faire. 140.

## LIVRE SECOND.

CHAP. I. Archélaüs, après les funérailles du Roi Hérode son pere, va au Temple, où il est reçu avec de grandes acclamations. Il accorde au peuple toutes ses demandes. Quelques Juifs ayant excité une sédition, il envoya pour les contenir des soldats qui en tuèrent environ trois mille. 156.

CHAP. II. Archélaüs part pour Rome. Antipas, l'un des fils d'Hérode, va aussi à Rome pour contester le Royaume à Archélaüs, qui accusé devant Auguste est renvoyé sans que rien fût décidé alors. 159.

CHAP. III. Grande révolte arrivée dans Jérusalem par la mauvaise conduite de Sabinus pendant le séjour d'Archélaüs à Rome. 163.

CHAP. IV. Autres grands troubles arrivés dans la Judée pendant l'absence d'Archélaüs. 166.

CHAP. V. Varus Gouverneur de Syrie pour les Romains réprime les soulèvements arrivés dans la Judée, & fait crucifier environ deux mille séditieux. 168.

CHAP. VI. Les Juifs envoient des Ambassadeurs à Auguste, pour le prier de les exempter d'obéir à des Rois, & de les réunir à la Syrie. Ils lui parlent contre Archélaüs & contre la mémoire d'Hérode. Auguste confirme le testament d'Hérode, & remet à ses enfans ce qu'il lui avoit légué. 170.

CHAP. VII. Auguste envoie aux galeries un imposteur qui se disoit être Alexan-

dre fils d'Hérode. Sur les plaintes que les Juifs font d'Archélaüs, il le relègue à Vienne dans les Gaules, & confisque tout son bien. Mort de la Princesse Glaphyra, qu'Archélaüs avoit épousée. Songes qu'ils avoient eus. 173.

CHAP. VIII. L'Echnarchie d'Archélaüs est réduite en Province Romaine. Un nommé Judas, Galiléen, établit parmi les Juifs une quatrième Secte. Des trois autres Sectes qui y étoient déjà, & particulièrement de celle des Héséniens. 176.

CHAP. IX. Mort de Salomé. Villes bariées par Hérode & Philippe. Mort d'Auguste. Tibère succède à l'Empire. Troubles arrivés sous Pilate Gouverneur de Judée. Tibère fait mettre en prison Agrippa fils d'Aristobule, fils d'Hérode le Grand, & il y demeura jusqu'à la mort de cet Empereur. L'Empereur Calus Caligula donné à Agrippa la Tétrarchie qu'avoit Philippe, & l'établit Roi. Hérode le Tétrarque, beau-frere d'Agrippa, va à Rome pour être aussi déclaré Roi; mais au lieu de l'obtenir, Calus donne la Tétrarchie à Agrippa. 186.

CHAP. X. L'Empereur Calus Caligula ordonne à Pétrone Gouverneur de Syrie de contraindre les Juifs, par les armes, à recevoir sa statue dans le Temple: mais Pétrone fléchi par leurs prières lui écrit en leur faveur, ce qui lui auroit coûté la vie, si ce Prince ne fût mort aussitôt après. 189.

CHAP. XI. L'Empereur Caius ayant été assassiné, le Sénat veut reprendre l'autorité; mais les gens de guerre déclarent Claudius Empereur, & le Sénat est contraint de céder. Claudius confirme le Roi Agrippa dans le Royaume de Judée, & y ajoute encore d'autres Etats, & donne à Hérode son frere le Royaume de Chalcide. Mort du Roi Agrippa, surnommé le Grand, & d'Hérode. Leur postérité. 192.

CHAP. XII. Différens troubles arrivés à Jérusalem favorisés par Cumanus, & réprimés par Quadratus. L'Empereur envoie Cumanus en exil, pourvoit Félix du gouvernement de la Judée, & donne à Agrippa au lieu du Royaume de Chalcide qu'il avoit eu après la mort de son oncle, la Tétrarchie qu'avoit eue Philippe, & plusieurs autres Etats. Mort de Claudius. Néron lui succède à l'Empire. 195.

CHAP. XIII. Cruautés & folies de l'Empereur Néron. Grand nombre de meurtres commis dans Jérusalem par des assassins nommés Sicaires. Voleurs & faux Prophètes châtiés par Félix Gouverneur de Judée. Contestations entre les Juifs & les autres habitans de Césarée. 199.

CHAP. XIV. Festus succède à Félix au Gouvernement de la Judée, & à Festus, Albinus qui traite tyranniquement les Juifs. Florus lui succède en cette charge, & fait encore beaucoup pis que lui. Ce fut sa cruauté qui engagea les Juifs à faire la guerre aux Romains. 203.

CHAP. XV. La Reine Bérénice, sœur du Roi Agrippa, voulant adoucir l'esprit de Florus, pour faire cesser sa cruauté, court elle-même risque de la vie. Florus rallume la sédition qui étoit presque éteinte. 208.

CHAP. XVI. Florus mande à Cestius, Gouverneur de Syrie, que les Juifs s'étoient révoltés: & eux de leur côté accusent Florus auprès de lui. Le Roi Agrippa vient à Jérusalem, & trouve le peuple porté à prendre les armes, si on ne lui faisoit justice de Florus; mais il l'en détourne, en lui représentant quelle étoit la puissance des Romains. 213.

CHAP. XVII. La harangue du Roi Agrippa persuade le peuple. Mais ce Prince

l'exhortant ensuite d'obéir à Florus jusqu'à ce que l'Empereur lui eût donné un successeur, il s'en irrite de telle sorte, qu'il le chasse de la ville avec des paroles offensantes. Les séditeux surprennent Massada, & massacrent la garnison Romaine. Ayant Manahem à leur tête, ils brûlent le Greffe des actes publics avec le Palais du Roi Agrippa & de la Reine Bérénice, & assiègent le haut Palais. Les assiégés sont contraints de se retirer dans les Tours royales. Ce Manahem, qui faisoit le Roi, est exécuté en public: & ceux qui avoient formé un parti contre lui continuant le siège, prennent ces Tours par capitulation, manquent de foi aux Romains, & les tuent tous, à la réserve de leur Chef. 216.

CHAP. XVIII. Massacre des Juifs en Césarée, Scitopolis, Alexandrie, & en diverses autres villes. 214.

CHAP. XIX. Cestius s'étant approché de Jérusalem, les Juifs l'attaquent & le contraignent de se retirer. Il assiège le Temple de Jérusalem, & l'auroit pris, s'il n'eût imprudemment levé le siège. Les Juifs le poursuivent dans sa retraite, lui tuent quantité de gens, & le réduisent à avoir besoin d'un stratagème pour se sauver. 213.

CHAP. XX. Cestius veut faire romber sur Florus la cause du malheureux succès de sa retraite. Ceux de Damas massacrent dix mille Juifs qui demeuroient dans leur ville. Les Juifs nomment des Chefs pour la conduite de la guerre qu'ils entreprennent contre les Romains, du nombre desquels fut Joseph, Auteur de cette Histoire, à qui ils donnent le Gouvernement de la basse & haute Galilée. Il établit une grande discipline, & donne d'excellens ordres. 249.

CHAP. XXI. Desseins formés contre Joseph par Jean de Gischala, qui étoit un très-méchant homme. Périls qu'il courut, & par quelle adresse il s'en sauva. Stratagème de Joseph pour reprendre Tibériade, qui s'étoit révoltée contre lui. 253.

CHAP. XXII. Les Juifs se préparent à la guerre contre les Romains. Voleries & ravages faits par Simon fils de Gioras. 262.

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. L'Empereur Néron donne à Vespasien le commandement de ses armées de Syrie pour faire la guerre aux Juifs. 322.

CHAP. II. Les Juifs voulant attaquer la ville d'Ascalon, où il y avoit une garnison Romaine, perdent dix-huit mille hommes en deux combats avec Jean & Silas, deux de leurs Chefs; & Niger qui étoit le troisième, se sauve comme par miracle. Vespasien arrive à Sepheris. 324.

CHAP. III. Description de la Galilée, de la Samarie, de la Judée, & de quelques autres Provinces voisines. 327.

CHAP. IV. Joseph tente de se rendre maître de Sepheris, mais il en est repoussé. Vespasien & Tite son fils se rendent à Prolémaïde avec une armée de soixante mille hommes. 330.

CHAP. V. Discipline des Romains dans la guerre. 332.

CHAP. VI. Placide, l'un des Chefs de l'armée de Vespasien, veut attaquer la ville de Jorapat, mais les Juifs le contraignent d'abandonner honteusement cette entreprise. Vespasien entre dans la Galilée. 337.

CHAP. VII. Vespasien brûle la ville de Gadara, & assiège Jorapat où Joseph s'étoit renfermé. Divers assauts donnés inutilement. Description de cette ville. Trajan est envoyé par Vespasien contre Japha; & Tite prend ensuite cette ville. Certalis envoyé par Vespasien contre les Samaritains, en tue plus de onze mille sur la monta-

tagne de Garizim. Vespasien averti par un transfuge de l'état des assiégés dans Jorapat, les surprend au point du jour lorsqu'ils étoient presque tous endormis. Il les fait massacrer, fait ruiner la ville & mettre le feu aux fortifications. 339.

CHAP. VIII. Joseph se sauve dans une caverne, où il rencontre quarante de ses siens. Il y est découvert par une femme. Vespasien envoya un Tribun de ses amis lui donner toutes les assurances qu'il pouvoit désirer, & il se résolut de se rendre à lui: mais ceux qui étoient avec lui dans cette caverne, lui font des reproches, & l'exhortent à prendre la même résolution qu'eux de se tuer. Discours qu'il leur fait pour les détourner de ce dessein. Ne pouvant réussir, il leur persuade de jeter le sort pour être tués par leurs compagnons, & non par eux-mêmes. Il demeure seul en vie avec un autre, & se rend aux Romains. Il est mené à Vespasien. Sentimens favorables de Tite pour lui. Il fut bien traité, parce qu'il promit à Vespasien & à Tite qu'ils seroient Empereurs. 363.

CHAP. IX. Les Romains prennent sans peine la ville de Joppée. Vespasien la fait ruiner. Il est reçu dans Tibériade. 372.

CHAP. X. Vespasien assiège Tarichée, & Tite son fils s'en rend maître. Description du lac de Genezareth, de la fertilité de la terre qui l'environne, & de la source du Jourdain. 378.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. I. Vespasien assiège la ville de Gamala. Il la prend & la fait détruire. Plusieurs milliers de Juifs y périrent. 391.

CHAP. II. Tite est reçu dans Giscala, d'où Jean, après l'avoir trompé, s'étoit enfui la nuit, & s'étoit sauvé à Jérusalem. 401.

CHAP. III. Jean de Giscala s'étant sauvé à Jérusalem trompe le peuple en lui représentant faussement l'état des choses. Dispute entre les Zelateurs & Ananus grand Sacrificateur. Le peu-

ple prend parti dans cette querelle. 406.

CHAP. IV. Les Iduméens viennent au secours des Zelateurs. Ananus leur refuse l'entrée de Jérusalem. Discours que Jesus, l'un des Sacrificateurs, leur fait du haut d'une tour, & leur réponse. 419.

CHAP. V. Les Zelateurs assiégés dans le Temple en sortent, & vont ouvrir la porte de la ville aux Iduméens, qui y exercent des cruautés horribles. Ils tuent Ananus, Jesus & Zacharie, & se retirent dans leur pays. 429.



CHAP. VI. Les Zéloteurs délivrés par les Iduméens redoublent leurs cruautés. Les Officiers des troupes Romaines pressent Vespasien d'attaquer Jérusalem pour profiter de la division des Juifs. Sa réponse pour montrer que la prudence l'obligeoit à différer. 435.

CHAP. VII. Jean de Giscala aspirant à la tyrannie, les Zéloteurs se divisent en deux factions, de l'une desquelles il demeure le Chef. Ceux que l'on nommoit Sicaires ou assassins, se rendent maîtres de Massada, & y exercent mille brigandages. La ville de Gadara se rend volontairement à Vespasien; & Placide envoyé par lui contre les Juifs répandus dans la campagne, en tue un très-grand nombre. 440.

CHAP. VIII. Vindex se révolte dans les Gaules contre l'Empereur Néron. Vespasien, après avoir fait le dégât en divers endroits de la Judée & de l'Idu-

mée, se rend à Jéricho, où il entre sans résistance. Description de Jéricho: d'une admirable fontaine qui en est proche: de l'extrême fertilité du pays d'alentour, du lac Asphaltilde, & des effroyables restes de l'embrasement de Sodome & Gomorrie. 447.

CHAP. IX. Vespasien commence à bloquer Jérusalem; mais la mort des Empereurs Néron & Galba lui fait changer de dessein. Histoire de Simon fils de Gioras. 452.

CHAP. X. Vespasien est déclaré Empereur par son armée. Il met Joseph en liberté d'une manière fort honorable. 463.

CHAP. XI. L'armée de Vitellius ayant été défaits dans Rome, & lui-même ayant été égorgé, Vespasien se rendit à Rome, & Tite son fils revint de Jérusalem. 470.

## LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. I. L'Auteur déplore le malheur de Jérusalem toujours agitée par les séditions. 491.

CHAP. II. Tite après avoir rassemblé son armée marche contre Jérusalem. Après avoir bien considéré cette ville, il ne scit où assiéger son camp. 497.

CHAP. III. Les séditions s'étant apaisées à l'arrivée de Tite, recommencerent de nouveau au sujet de la Pâque. Les factieux seignant de vouloir se rendre aux Romains font que plusieurs soldats s'engagent témérairement à un combat. Tite les menaça d'abord, & leur pardonna ensuite cette témérité. 504.

CHAP. IV. Description de la ville de Jérusalem. 509.

CHAP. V. Description du Temple, & quelques coutumes légales du grand Sacrificateur & de ses vêtements. De la forteresse Akronia. 515.

CHAP. VI. Quel étoit le nombre de ceux qui suivoient le parti de Simon & Jean. Tite va encore reconnoître Jérusalem, & résout par quel endroit il la devoit attaquer. Nicanor, l'un de ses amis, voulant exhorter les Juifs à demander la paix, est blessé d'un coup de flèche. Tite fait ruiner les faubourgs; & l'on commence les travaux. 525.

CHAP. VII. La chute d'une des tours

que Tite avoit fait élever sur ses plates formes, met le trouble dans le camp des Romains. Ce Prince se rend maître du premier mur de la ville, & attaque le second. Efforts incroyables de valeur des assiégeans & des assiégés. Belle action de Longinus Chevalier Romain, & artifices dont un Juif nommé Castor se servit pour tromper Tite. 531.

CHAP. VIII. Tite gagne le second mur. Les Juifs l'en chassent, & quatre jours après il le regagne, & se prépare à emporter le troisième. 537.

CHAP. IX. Tite pour étonner les assiégés, forme deux attaques contre le troisième mur, & envoie en même tems Joseph, Auteur de cette Histoire, exhorter les factieux à lui demander la paix. 540.

CHAP. X. Le discours de Joseph touche tellement une partie du peuple, qu'ils étoient prêts à s'enfuir vers les Romains. Horrible famine dont Jérusalem étoit affligée, & cruautés incroyables des factieux. 552.

CHAP. XI. Plusieurs de ceux qui s'enfuyoient de Jérusalem étant attaqués par les Romains, & pris après s'être défendus, étoient crucifiés à la vue des assiégés. Antiochus Epiphane va témérairement à l'assaut, & est repoussé avec

grande perte. Les Juifs ruinent par une mine les terrasses des Romains, & brûlent leurs béliers. 586.  
 CHAP. XII. Tite fait enfermer Jérusalem d'un mur avec treize forts. Affreuse misère dans laquelle cette ville fut réduite. 563.  
 CHAP. XIII. Simon fait mourir sur une

fausse accusation le Sacrificateur Matthias, & dix-sept autres personnes de condition, & mettre en prison la mère de Joseph, Auteur de cette Histoire. Inhumanité des soldats de Tite, dont ce Prince est hôteur. Sacriléges commis par Jean dans le Temple. 569.

## LIVRE SIXIEME.

CHAP. I. Jérusalem se trouve réduite dans une misère affreuse. Les Romains avancent leurs béliers pour battre la tour Antonia. 588.  
 CHAP. II. Tite fait ruiner les fondemens de la forteresse Antonia, & Joseph parle encore par son ordre à Jean & aux siens, pour tâcher de les porter à la paix, mais inutilement. 600.  
 CHAP. III. Les Romains s'étant inconsidérément engagés dans l'attaque de l'un des portiques du Temple que les Juifs avoient rempli à dessein de quantité de bois, de soufre & de bitume, il y en eut un grand nombre de brûlés. Maux horribles que l'augmentation de la famine cause dans Jérusalem. 612.  
 CHAP. IV. Les Romains ne pouvant faire brèche au Temple, quoique leurs béliers l'eussent battu pendant six jours, ils donnent l'escalade, & sont repoussés avec perte. Tite fait mettre le feu aux portiques, & peu de tems après le Temple fut brûlé malgré lui. 618.  
 CHAP. V. L'incendie du Temple fut accompagnée d'un horrible carnage. Un imposteur qui faisoit le Prophète, est cause de la perte de six mille hommes d'entre le peuple, qui périrent dans le Temple. Signes & prédications des malheurs arrivés aux Juifs. 626.  
 CHAP. VI. L'armée de Tite le déclare Imperator. Simon & Jean se trouvant

réduits à l'extrémité demandent à parler à Tite. Manière dont ce Prince leur parle. Tite irrité de la réponse des factieux, donne le pillage de la ville à ses soldats, & leur permet de la brûler. Ils y mettent le feu. 633.  
 CHAP. VII. Les factieux se retirent dans le Palais, en chassent les Romains, le pillent, & y tuent huit mille quatre cents hommes du peuple qui s'y étoient réfugiés. Les Romains chassent les factieux de la basse ville, & y mettent le feu. 639.  
 CHAP. VIII. Tite fait élever des cavaliers pour attaquer la ville haute, & ensuite ayant renversé avec les béliers un peu du mur & fait brèche à quelques tours, les factieux abandonnent, pour s'enfuir, les tours qui n'étoient prenables que par famine, & alors les Romains-maitres de tout font un horrible carnage, & brûlent la ville. 642.  
 CHAP. IX. Tite entre dans Jérusalem, & en admire entr'autres choses les fortifications, mais particulièrement trois tours qu'il conserve, & fait ruiner tout le reste. Nombre des Juifs faits prisonniers dans cette guerre, & de ceux qui moururent durant le siège de Jérusalem. Ce que devinrent Jean & Simon, ces deux Chefs des factieux. 647.  
 CHAP. X. Combien de fois, & en quel tems la ville de Jérusalem fut prise. 650.

## LIVRE SEPTIEME.

CHAP. I. Tite après la ruine de Jérusalem témoigne à son armée sa satisfaction de la manière dont elle avoit servi dans cette guerre: loue publiquement ceux qui s'étoient le plus signalés, leur donne de sa propre main des récompenses, offre des sacrifices, & fait des festins à son armée. 661.  
 CHAP. II. Tite de Jérusalem va à Césarée

de Philippos, & y donne des spectacles au peuple, qui content la vie à plusieurs des Juifs captifs. De quelle sorte Simon, fils de Gioras, fut pris & réservé pour le triomphe. 668.  
 CHAP. III. Tite solemnise dans Césarée & dans Bérute les jours de la naissance de son frere & de l'Empereur son pere, & les divers spectacles qu'il donne au



- peuple, font périr un grand nombre de Juifs qu'il tenoit esclaves. Grande persécution que les Juifs souffrent dans Antioche par l'horrible méchanceté de l'un d'eux nommé Antiochus. 670.
- CHAP. IV. Le Sénat, le peuple & les gens de guerre témoignent une grande joie à l'arrivée de Vespasien à Rome. Une partie de l'Allemagne se révolte, mais est forcée de rentrer dans le devoir. Les Scythes font une soudaine irruption dans la Mésie, qui est aussitôt réprimée par l'ordre que Vespasien y donne. 673.
- CHAP. V. De la rivière nommée Sabbatique. Tite refuse à ceux d'Antioche de chasser les Juifs de leur ville, & de faire effacer leurs privilèges de dessus les tables de cuivre où ils étoient gravés. Triomphe de Vespasien & de Tite. 677.
- CHAP. VI. Lucilius Bassus attaque le château de Macheronte : son assièrte. Cette place lui est rendue. Il taille en pièces plusieurs Juifs retirés dans une forêt. L'Empereur fait vendre les terres de la Judée, & oblige tous les Juifs de payer chaque année deux drachmes au Capitole. 685.
- CHAP. VII. Antiochus Roi de Comagène persécuté injustement par Célénius, Paterus Gouverneur de Syrie, est traité par Vespasien avec beaucoup de douceur aussi-bien que ses fils. Irruptions des Alains dans la Médie, & jusques dans l'Arménie. 691.
- CHAP. VIII. Les Sicaïres s'emparent de Massada, & s'y retirent. Description de cette place. Sylva successeur de Bassus en forme le siège & la serre de très-près. Eléazar, Chef des Sicaïres, voyant que Massada ne pouvoit éviter d'être emporté d'assaut par les Romains, exhorte tous ceux qui défendoient cette place avec lui, d'y mettre le feu, & de se tuer pour éviter la servitude. 695.
- CHAP. IX. Tous ceux qui défendoient Massada étant persuadés par le discours d'Eléazar, se tuent commelui avec leurs femmes & leurs enfans; & il ne reste que deux femmes & cinq enfans. 711.
- CHAP. X. Plusieurs Sicaïres s'étant réfugiés à Alexandrie, les habitans les remirent aux Romains. Constance avec laquelle ils souffroient les plus grands tourmens. Vespasien fait fermer le temple bâti par Onias dans l'Egypte, sans permettre aux Juifs d'y aller dorénavant adorer Dieu. 715.
- CHAP. XI. Plusieurs de ces Sicaïres sont arrêtés aux environs de Cyrène, & la plupart se tuent eux-mêmes. Catulle, Gouverneur de Lybie, pour s'enrichir du bien des Juifs, porte Jonathan Chef des Sicaïres à accuser les Juifs, & Joseph entr'autres, l'Auteur de cette Histoire, de l'avoir porté à faire ce qu'il avoit fait. Vespasien, après avoir approfondi l'affaire, fait brûler vif Jonathan, & fut trop élément envers Catulle, qui cependant meurt d'une mort épouvantable. 719.

# TABLE DES REMARQUES QUI SE TROUVENT A LA FIN DE CHAQUE LIVRE DE LA GUERRE DES JUIFS CONTRE LES ROMAINS.

## A la suite du Livre I.

- |  |  |
|--|--|
| <p>I. REMARQUE. De la version de l'Histoire de la guerre des Juifs. 145.</p> <p>II. Quelques remarques sur le premier Chapitre de l'Histoire de la guerre des Juifs. 147.</p> <p>III. Simon étoit souverain Pontife avant les victoires qu'il remporta sur le Général Cendebée. 149.</p> <p>IV. Ptolémée Latire ne se retira point</p> | <p>en Egypte après les avantages qu'il eut sur Alexandre. Alexandre ne conquist point l'Arabie. <i>ibid.</i></p> <p>V. Antoine ne prit point Samosate ; on croit cependant que Joseph le dit. On corrige la fin du numero 7. chap. 16. Livre I. de la guerre des Juifs. 152.</p> <p>VI. Des voyages qu'Hérode fit à Rome. 152.</p> |
|--|--|

## A la suite du Livre II.

- |  |  |
|--|--|
| <p>I. REMARQUE. Des trois Sectes des Juifs, selon Joseph. 264.</p> <p>II. Les Sadducéens ne nioient par l'immortalité de l'ame. 271.</p> <p>III. De quelques autres erreurs que l'on attribue aux Sadducéens. 284.</p> <p>Explication du trente-deuxième verset du Chapitre onzième de la seconde Epître de S. Paul aux Corinthiens. 287.</p> <p>IV. Des Livres de l'Ecriture que les Sadducéens recevoient. 289.</p> <p>V. La demeure ordinaire des Esséniens n'étoit pas dans les villes. 292.</p> <p>VI. Les Esséniens n'adornoient pas le voileil. 293.</p> <p>VII. De quelques autres sentimens qu'ont eu les Esséniens, ou qu'on leur a attribués. 295.</p> <p>VIII. Si les traits dont Philon caractérise les Thérapeutes, ne sont pas assez marqués pour y reconnoître certainement un Chrétien, ils le sont assez pour y méconnoître un Juif. 298.</p> <p>IX. Sur ce que Joseph dit de l'Erat, on</p> | <p>de la Tétrarchie de Varns. 307.</p> <p>X. De l'insulte que fit un habitant de Césarée aux Juifs, à la porte de leur Synagogue. 309.</p> <p>XI. Quels étoient les Chevaliers que Florus fit fometter &amp; attacher en croix ? 310.</p> <p>XII. Il y avoit deux édifices à Jérusalem pour conserver les archives. Ce ne furent pas les Romains que les Séditieux égorgèrent après avoir pris la tour Antonia. 313.</p> <p>XIII. Du camp que les Romains avoient dans Jérusalem ou aux environs. De l'endroit où le Tribun Lyfias fit conduire S. Paul après qu'il l'eût attaché des mains des Juifs. 314.</p> <p>XIV. Fut-ce un jour de Sabbat que les Juifs attaquèrent Cestius ? 317.</p> <p>XV. L'éthimologie que donne Joseph de Bethzeta paroît juste. 318.</p> <p>XVI. Sur la permission qu'obtint Jean de Giscala de vendre de l'huile aux Juifs de Syrie. 320.</p> |
|--|--|



## A la suite du Livre III.

- I. REMARQUE. Sur les positions de l'endroit où les Juifs se retirèrent après leur défaite devant Ascalon. 288.
- II. Les Juifs, selon Joseph, ne donnoient point la sépulture aux corps de ceux qui s'étoient tués. 389.
- III. Vespasien ne mit point ses troupes en quartier d'hiver à Césarée après la prise de Jotapat. 390.

## A la suite du Livre IV.

- I. REMARQUE. Sur l'endroit jusqu'où s'étend le lac Semechon. 474.
- II. Sur le surnom du scélérat qui égorga Antipas, Iéviass Sophas. 475.
- III. Sur ce qu'on fait dire à Joseph que les Zélateurs établirent plusieurs Grands-Prêtres. 476.
- IV. Sur la manière dont quelques-uns des Zélateurs sortirent du Temple, & ouvrirent les portes de la ville aux Iduméens. 477.
- V. Les troupes Romaines ne pénétrèrent point dans l'Idumée proprement dite, pendant que Vespasien commanda en Judée. 478.
- VI. Joseph ajoute à l'Ecriture dans le récit qu'il fait du miracle d'Elisée, que l'Ecriture rapporte dans le quatrième Livre des Rois, Chapitre 2. v. 19. On corrige & on explique deux endroits de cet Autebr. 480.
- VII. Quelques remarques sur ce que Joseph dit, ou ce qu'on lui fait dire du lac Asphakite ou de la mer morte. 481.
- VIII. Quelles étoient les troupes qui se révoltèrent contre Jean de Giscala. 484.
- IX. Eclaircissement de ce que Joseph dit de l'Egypte & d'Alexandrie. 485.
- X. Ce fut l'armée de Judée qui proclama Vespasien Empereur. 486.

## A la suite du Livre V.

- I. REMARQUE. Ce que Joseph entend par *ἱουδαῖς*, *τῆρου*, *ῥομαίων*, & *προμαχῶν*. 577.
- II. On tâche d'éclaircir ce que Joseph dit en finissant le second num. du Chapitre cinquième. 580.
- III. Du tems qui se passa entre la prise du premier & du second mur, entre la prise de celui-ci & celui où les Romains commencerent à travailler aux plates-formes, pour forcer la tour Antonia, le tombeau du Grand-Prêtre Jean. 582.
- IV. Le discours que Joseph adresse aux Juifs, paroît avoir été interpolé par quelque mauvais Déclamateur, aussi peu capable de justesse dans le raisonnement, que dépourvu de respect pour la vérité historique des faits rapportés dans la sainte Ecriture. 584.
- V. Ce fut le pere de Joseph que les facrieux firent mettre en prison. Sa mere n'y étoit pas lorsqu'on lui rapporta qu'il étoit mort. 586.

## A la suite du Livre VI.

- I. REMARQUE. Jean n'avoit pas creusé sous la tour Antonia, pour aller mettre le feu aux plates-formes des Romains. 652.
- II. Une mauvaise scolie a passé dans le texte de Joseph, Guer. des Juifs, Liv. VI. chap. 1. num. 7. 654.
- III. Il y a erreur dans les chiffres de Joseph, ou fourrure dans son texte, s'il a suivi l'ordre des tems dans le récit des événemens qu'il rapporte depuis le premier num. jusqu'au septième. Ce ne fut point manque d'hommes ou de Prêtres que le sacrifice perpétuel cessa. 655.
- IV. Ce fut à une porte des bas côtés du Temple qu'un soldat mit le feu. Quelque grand que fut le bruit que faisoient ceux qu'on égorgoit, & ceux qui pleuroient l'incendie du Temple, il n'est pas probable que les échos des montagnes de la Perée y répondissent. 659.

- V. Y eut-il des Juifs égorgés sur l'Autel du parvis des Prêtres? 660.  
 VI. Joseph a-t-il pu dire que Jérusalem seroit détruite, lorsque le Temple seroit réduit en un carré? 661.  
 VII. La cour du Palais dans laquelle les

factieux égorgerent huit mille quatre cents personnes, n'étoit pas dans la ville haute. 662.  
 VIII. Du Roi d'Egypte dont Joseph parle. 663.

A la suite du Livre VII.

- I. REMARQUE. Joseph dit que Tite ordonna que Jérusalem fût toute détruite. Il ne dit pas que ce Prince ait fait passer la charrue sur son emplacement. 722.  
 II. Fut-ce aux prêtres de la Légion que Tite envoya à Mélitine, que Dieu accorda de la pluie, lorsque Marc-Aurèle faisoit la guerre aux Quades? 723.  
 III. Sur ce qu'on fait dire à Joseph que les successeurs d'Antiochus Epiphane » avoient rendu aux Juifs, pour enrichir leur Synagogue, tous les présens » de vaisseaux de cuivre qui avoient » été offerts à Dieu. » 724.  
 IV. Du fleuve Sabbatique. 726.

- V. Des dépouilles du Temple représentées sur les bas-reliefs de l'arc de triomphe de l'Empereur Tite. 728.  
 VI. Sur ce que Joseph dit, que les ames des méchans, lorsqu'ils sont morts, sont les démons. 331.  
 VII. Les Copistes paroissent avoir transcrit Sicaïres au lieu de Zélateurs, au commencement du chapitre 8. 732.  
 VIII. Un des motifs que Joseph donne aux grandes dépenses qu'Hérode fit pour fortifier Massada, est peu vraisemblable. 733.  
 IX. Eclaircissement de ce que Joseph dit d'Onias. • *ibid.*



**HISTOIRE**



TRIOMPHE DE VESPASIEN ET DE TITE.

# HISTOIRE


## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.<sup>(a)</sup>

### LIVRE PREMIER.

---

#### P R É F A C E.

I.  A guerre que les Juifs ont eue avec les Romains est non-seulement une des plus grandes de celles que nous ayons vuës de nos jours, mais encore de toutes celles que l'Histoire nous apprend s'être faites par des villes contre des villes, ou par des peuples contre d'autres peuples. Quelques-uns de ceux qui nous en ont donné l'Histoire, n'ayant

(a) Voyez Remarque I.



rien vû par eux-mêmes de ce grand événement, n'ont pû en parler que sur ce qu'ils en avoient entendu dire : aussi leurs ouvrages , quoiqu'écrits d'une manière à faire illusion , ne sont que des tissus de bruits populaires & de faits mal assortis. D'autres , quoique témoins oculaires , ont rapporté les choses tout autrement qu'elles ne se sont passées , ou par haine contre notre Nation , ou par esprit de flatterie pour les Romains , aux dépens de l'exactitude & de la vérité historique. Leurs Ecrits ne présentent que de basses louanges des uns , & le blame injuste des autres. Ce motif me fit résoudre à en écrire l'Histoire en ma Langue maternelle , pour les peuples du haut continent. Je la donne maintenant en Grec , en faveur de ceux des sujets de l'Empire Romain qui entendent cette Langue. Fils de Matathias , mon nom est Joseph. Hébreu d'origine & Prêtre à Jérusalem , j'ai porté d'abord les armes contre les Romains , & j'ai dans la suite été contraint de me trouver présent à tous les événemens de cette guerre.

II. Lorsque les premières étincelles en éclatèrent , l'Empire Romain étoit dans une violente crise , dont les Juifs profitèrent pour se porter à une révolte générale. L'un & l'autre peuple étoit riche & puissant ; les grands troubles dont l'Empire étoit agité , donnoient aux uns l'espérance de recouvrer leur liberté , & faisoient craindre aux autres de perdre ce qu'ils possédoient en Orient (a). Les Juifs se flattoient que ceux de leur Nation de par-delà l'Euphrate se joindroient à eux ; la Gaule , voisine de l'Italie , étoit dans de grands mouvemens ; la Germanie n'étoit pas tranquille ; Néron venoit de mourir ; plusieurs ambitionnoient la suprême autorité , & vouloient profiter de l'occasion pour s'y élever ; tout étoit dans la plus étrange confusion. Les troupes espéroient tirer avantage des révolutions qui en devoient être les suites , & les souhaitoient. Je n'ai pû voir sans une véritable peine , que la vérité ait été jusqu'ici indignement altérée dans le récit de ces grands événemens. J'ai mis les Parthes , les Ba-

(a) . . . . » Que des peuples entiers  
» appréhenderent de leur être assujettis ,  
» parce qu'ils avoient appelé à leur  
» secours les autres Juifs , qui demeuraient  
» au-delà de l'Euphrate. «  
[ M. d'Andilly. ] Les Juifs en se révol-

rant ne penserent qu'à recouvrer leur liberté. Et des peuples entiers eussent pris l'alarme bien mal-à-propos , s'ils eussent craint de leur être assujettis. Joseph n'en dit pas tant.

byloniens, les nations Arabes les plus éloignées, les Juifs de par-delà l'Euphrate, & les peuples de l'Adiabene, à portée de la connoître. Je rends aujourd'hui le même service aux Grecs, & à ceux des Romains qui n'ont point servi dans cette guerre ; je leur en mets devant les yeux les véritables causes, le progrès & la fin, afin de les préserver des erreurs, & même de l'ignorance des principaux faits, où les pourroit jeter la lecture des précis pleins de flatteries & de déguisemens qu'on en a publiés.

III. Je ne sçaurois concevoir, comment on ose donner le nom d'Histoire à de tels écrits ; outre qu'ils ne contiennent rien que de contourné, leurs Auteurs ont même manqué le but qu'ils se sont proposé. Ils ont prétendu relever la force & la puissance des Romains, en abaissant & déprimant partout les Juifs. N'est-ce pas au contraire déprimer un peuple vainqueur, que de lui faire surmonter des ennemis foibles & peu redoutables ? ont-ils dû faire si peu d'attention à la longue durée de cette guerre, aux fatigues incroyables qu'y a essuyé une multitude de troupes formidables que les Romains y ont employées, au mérite tout extraordinaire des Généraux qui y ont commandé ? S'attacher, comme ils l'ont fait, à affoiblir la gloire des grandes actions & de la vigoureuse résistance que les Juifs ont faites au siège de Jérusalem, n'étoit-ce pas diminuer de beaucoup la difficulté de l'entreprise, & ôter aux Romains presque tout le mérite de l'exécution ?

IV. Je ne prétens point user de représailles contre ceux qui ont si fort exalté les grands exploits des Romains, & augmenter à mon tour, par des exagérations, la gloire de notre Nation. Je me propose de raconter fidèlement les actions des uns & des autres ; j'ai réglé mes expressions sur la nature des événemens, & dans le récit des maux qui ont désolé ma Patrie, je ne me suis permis que la liberté de les arroser de mes larmes. L'Empereur Titus, qui a détruit notre Capitale, a témoigné plus d'une fois que ç'ont été nos divisions domestiques, & la méchanceté de ceux d'entre nous qui se rendoient nos Tyrans, qui ont forcé les Romains à prendre les armes contre nous, & qui ont allumé le feu qui a consumé notre Temple. Ce Prince eut en effet toujours beaucoup de compassion pour le peuple qui avoit le malheur de n'être



conduit que par des séditieux ; il a plusieurs fois différé de prendre notre Ville, espérant que les habitans de Jerusalem, fatigués de la longueur du siège, reconnoïtroient enfin leur faute. Je prie ceux qui seroient tentés de me faire un crime de parler avec force contre les brigandages des Tyrans qui nous dévoroient, ou de gémir des malheurs de ma Patrie, de pardonner à ma douleur, ce qu'ils pourront trouver de contraire à la rigoureuse gravité de l'Histoire. Notre Ville, qui étoit parvenue à un plus haut degré de gloire & de bonheur qu'aucune de celles de l'Empire, est tombée dans le dernier désastre ; tous les maux qui ont jamais affligé une nation, ne font rien en comparaison de ceux qui nous accablent aujourd'hui : & de ces malheurs, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes ; je ne sçauois donc assez les déplorer. Ceux cependant qui ne voudront point me faire grace sur cette juste effusion de cœur, pourront ne s'arrêter qu'aux événemens que présente mon Histoire, & faire peu d'état des plaintes & des gémissemens de l'Historien.

V. Je pourrois, ce me semble, faire quelques justes reproches à ceux des Grecs qui se piquent d'éloquence. Les siècles passés ont produit des événemens qui font peu de choses, en comparaison de ceux qui sont arrivés de leur temps. Cependant ils se contentent d'en porter leur jugement, sans en rien écrire, de critiquer ceux qui s'appliquent à en transmettre la connoissance à la postérité. Ils pourroient, je le veux, les raconter avec plus d'élégance que ceux qui l'entreprennent ; mais ils n'ont pas ce louable zèle. Ils nous donnent des Histoires des Medes & des Assyriens, comme si les Anciens les avoient mal écrites, ils devroient cependant reconnoître que ces premiers Ecrivains leur sont autant supérieurs par l'objet que par l'exécution de leur travail. Ils se piquoient, ces Anciens, d'écrire les choses arrivées de leur temps : la part qu'ils y avoient eue prévenoit en faveur de leur ouvrage ; & ils se fussent couverts de honte, s'ils eussent blessé la vérité dans un temps où il y avoit tant de personnes qui la connoissoient. C'est une action bien digne de louanges, que de conserver la mémoire des événemens qui n'ont point encore été rapportés, & de transmettre à la postérité la connoissance de ce qui s'est passé de notre temps. Le travail d'un Auteur qui se borne à se rendre propres les matériaux & l'économie des ouvrages d'autrui,

## CONTRE LES ROMAINS.

pour les ranger dans un nouvel ordre, est d'un foible mérite. Un Ecrivain qui présente des choses nouvelles, & en forme un corps d'Histoire qui n'est dû qu'à son travail, c'est celui-là qui mérite toute notre estime. Je n'ai épargné ni peines ni dépenses pour faire connoître, quoiqu'Etranger, aux Grecs & aux Barbares tout ce qui est arrivé de grand & de mémorable dans la guerre *que nous avons eue avec les Romains.*

S'agit-il de quelque discussion d'intérêt, ou d'une cause à plaider devant des Juges, la bouche des Grecs s'ouvre, leur langue se délie. Mais se présente-t'il une Histoire à écrire, faut-il en ramasser tous les matériaux, faire d'exactes recherches pour ne rien avancer que de vrai ? ils se taisent alors, & abandonnent à des Auteurs peu capables le soin de faire passer à la postérité les actions des Princes & des grands Capitaines, dont souvent même ils ont une très-foible connoissance. Mais plus les Grecs négligent la vérité de l'Histoire, plus nous doit-elle être précieuse.

VI. Je n'ai point cru que ce fût ici le lieu de traiter de l'Antiquité de notre Nation, de rappeler sa sortie de l'Egypte, les différentes provinces dans lesquelles elle a erré pendant un temps, celles dans lesquelles elle s'est établie, & les révolutions qui lui sont arrivées. Plusieurs Juifs l'ont fait avec assez d'exactitude; & les Grecs, qui ont traduit ces ouvrages dans leur Langue, ne se sont pas beaucoup écartés de la vérité. Ainsi, je me contente de commencer mon Histoire où la leur finit, & au temps où nous n'avons plus de Prophetes. Je décrirai la guerre qui s'est faite de mon temps avec plus d'étendue & dans un plus grand détail, & je ne toucherai que comme en passant les événemens qui l'ont précédée.

VII. Je rapporterai d'abord de quelle sorte le Roi Antiochus Epiphaue s'étant rendu maître de Jerusalem, & s'y étant maintenu durant trois ans & six mois, en fut chassé par les enfans de Matathias Asmonée; comment ensuite la passion de régner mit les armes à la main de deux de leurs descendans, & comment leurs guerres attirerent en Judée Pompée & les Romains. Herode, fils d'Antipater, aidé du secours de Sosius, leur enleva la couronne. Le Peuple se souleva après sa mort, sous l'Empire d'Auguste, & sous le Gouvernement de Quintilius Varus; mais la guerre ne fut pleinement déclarée que la douzième année du règne de Néron.



VIII. Je raconterai ce qui arriva sous le commandement de Cestius ; quels furent les succès des Juifs dans le commencement de cette guerre ; les villes qu'ils fortifièrent ; & comment Néron , après la défaite de Cestius , craignant de perdre la Judée , y envoya Vespasien , qui se fit accompagner dans cette expédition par son fils Titus , l'aîné de ses enfans ; quelles étoient les forces des Romains ; combien ils perdirent de leurs troupes auxiliaires dans la Galilée ; quelles furent les villes que Vespasien prit de force ; quelles furent celles qui se rendirent volontairement. Je parlerai en cet endroit de la discipline militaire des Romains , de l'ordre qu'ils font observer à leurs troupes ; de l'étendue & de la nature du terrain des deux Galilées ; des confins & des limites de la Judée ; de tout ce qui lui est propre & particulier. Je donnerai la description des fontaines qui s'y rencontrent. Je rapporterai fidèlement ce que ses villes ont souffert , lorsqu'elles ont été prises ; tout ce que j'ai vu & souffert moi-même. Je ne cacherais aucun de mes malheurs : il y a peu de ceux qui liront mon Histoire qui n'en soient informés.

IX. Je viendrai ensuite au mauvais état où étoient les affaires des Juifs , lorsque Néron mourut. Je dirai comment Vespasien se disposa à marcher contre Jerusalem ; comment il quitta la Judée pour aller prendre possession de l'Empire ; les présages qu'il eut de son élévation , & comment les troupes le proclamèrent Empereur malgré lui. Je ferai le récit des troubles dont Rome fut agitée ; des nouveaux troubles qui s'éleverent en Judée , pendant que Vespasien étoit occupé en Egypte à y donner les ordres nécessaires. Je ferai connoître les maux que firent à notre Nation des Tyrans sortis de son propre sein pour l'opprimer , & les dissensions qui les armerent les uns contre les autres.

X. Je rapporterai comment Tite , de retour d'Egypte , entra une seconde fois en Judée ; de quelle manière & en quel lieu il assembla son armée , la quantité de troupes qu'il avoit à son commandement. Je rendrai un fidèle compte de l'état dans lequel se trouvoient les factieux , lorsque ce Prince parut devant Jerusalem ; de toutes les séditions qui arrivoient sous ses yeux. Je détaillerai toutes ses approches , les grands ouvrages qu'il fit pour attaquer nos murs , dont je ferai connoître l'étendue & la force , ainsi que celle du Temple ; ses mesures , ses

proportions , celles de l'autel. Je parlerai de quelques-unes des Fêtes de notre Nation ; de nos saintes cérémonies ; de nos sept sortes de purifications ; de nos Prêtres ; de leurs habits , de ceux du Grand-Sacrificateur ; de la sainteté du Temple. Je m'attacherais autant à ne rien omettre , qu'à ne rien ajouter à la vérité.

XI. Je ferai remarquer quelle fut la cruauté de nos Tyrans envers leurs propres concitoyens ; combien au contraire les Romains nous témoignèrent d'humanité , quoique nous fussions Etrangers à leur égard. Quels efforts n'a point fait Titus , pour sauver notre Ville & notre Temple ? combien de fois , touché des misères du Peuple , ce Prince n'a-t'il pas cherché à réduire l'opiniâtreté des factieux , & à les réunir ? Ce n'a été que malgré lui , qu'enfin nous avons été les malheureuses victimes de tous les maux que la guerre , les troubles domestiques & la famine peuvent causer. Je n'oublierai point de dire à quelles misères ont été réduits les déserteurs ; quels genres de supplices ont enduré les prisonniers ; de quelle sorte , malgré la défense expresse de Titus , notre Temple a été brûlé ; combien on en a tiré de richesses , consumées par les flammes. Je parlerai de la ruine totale de notre Ville , des prodiges qui la précédèrent ; de l'esclavage auquel furent réduits nos Tyrans ; de la triste destinée d'un nombre prodigieux de nos frères , qui furent emmenés captifs ; enfin de quelle sorte les Romains terminèrent cette guerre , & ruinèrent toutes nos forteresses. Je rendrai enfin compte de la manière dont les Romains terminèrent cette guerre , & ruinèrent toutes nos places fortes ; de la visite que fit Titus dans toute la Judée , pour la pacifier ; de son retour en Italie , & de son triomphe.

XII. J'ai renfermé le récit de tous ces événemens en sept Livres ; j'ai écrit pour ceux qui cherchent plus la vérité dans une Histoire , qu'un agréable amusement ; & j'ai tâché de ne donner à ceux qui ont eu connoissance de la manière dont les choses se sont passées , ou qui ont servi dans cette guerre , aucun sujet de se plaindre de ma sincérité. J'entre en matière , & commence le récit circonstancié des choses que je viens d'exposer sommairement (a).

(a) » J'écrirai toutes ces choses en  
» sept Livres distingués par Chapitres. «

M. d'Andilly met des Chapitres dans l'Ouvrage de Joseph que cet Auteur n'a point



## CHAPITRE I.

I. **D**ANS le même temps qu'Antiochus Epiphane & Ptolémée, sixième du nom, se disputoient la possession de la Célé-Syrie (a), des mouvemens séditieux éleverent les principaux des Juifs les uns contre les autres : chacun de ceux qui étoient revêtus de quelque dignité éminente, ambitionnoit le commandement, & ne vouloit point dépendre de ses égaux. La faction du Grand-Prêtre Onias étant devenue la plus forte, chassa de Jerusalem les fils de Tobie. Ils se retirèrent auprès d'Antiochus, & l'exciterent à venir sous leur conduite faire la guerre aux Juifs : ils eurent d'autant moins de peine à l'y déterminer, que ce Prince en avoit déjà conçu le dessein. Il entra donc en Judée avec de nombreuses troupes, força Jerusalem & l'abandonna au pillage ; il fit mourir un grand nombre de ceux qui étoient attachés à Ptolémée ; il pilla lui-même le Temple, & fit cesser pendant trois ans & demi les sacrifices qu'on y offroit tous les jours à Dieu. Le Grand-Prêtre Onias (b) se retira auprès de Ptolémée, Roi d'Egypte, qui lui permit de bâtir dans le Nome d'Héliopolis une petite ville & un Temple, semblables à la ville & au Temple de Jerusalem. Je reviendrai sur ceci en son lieu.

connus. Le manuscrit de la bibliothèque Impériale dont Jean André Bosius eut communication, contenoit les premiers dix Livres des Antiquités Judaïques, mais sans distinction de Chapitres. C'a été aussi le sentiment de Lambecius, & c'est celui de tous ceux qui ont étudié Joseph, qu'il n'avoit point partagé son Ouvrage en Chapitres ; & quand il l'auroit fait, ce ne seroit pas ce qu'il dit ici. *Thom. Itigius Edit. Joseph. Tom. 2. pag. 78.* C'est peut-être en s'en rapportant à M. d'Andilly, qu'un sçavant Bénédictin \* dit qu'il divisa son Histoire en sept Livres, distingués par Chapitres.

(a) Joseph dit *Ἰλνς Συρίας* ; mais on

a suivi la correction de l'Auteur de la Note d. & on a traduit en supposant qu'*Ἰλνς* a pris la place de *κοίλνς*. La méprise a été aisée, & le sujet de la division entre les Rois de Syrie & d'Egypte n'étoit que sur la Célé-Syrie, dont les premiers s'étoient emparés, quoiqu'Antiochus l'eût donnée pour dot de la Princesse Cléopatre sa fille, que le Roi d'Egypte épousoit. . . . *πρὸς τὰς Συρίας κοίλνς ἐκτείνοντι τὴν αὐτοῦ ἀφ' ἧτος τῷ Πτολεμαῖου.* Appien, *Guer. Syr. pag. 145.* Séleucus, son fils & son successeur, la possédoit ; puisque ce fut à lui qu'eut recours le Grand-Prêtre Onias, pour arrêter les entreprises séditieuses.

(b) Voyez Remarque II.

\* *Hist. des Ant. sacrés Tom. I. pag. 159.*

II. Ce ne fut point assez pour Antiochus d'avoir , contre son espérance , pris la ville de Jerusalem , de l'avoir désolée par les ravages , les meurtres & le pillage qu'il permit à ses troupes d'y commettre ; emporté par le violent & cruel ressentiment qu'il conservoit des rudes travaux qu'il avoit endurés pour venir à bout de ce siège , il voulut contraindre les Juifs de renoncer à leur Religion , de laisser leurs enfans incirconcis , de sacrifier des pourceaux sur leur autel : mais il ne put se faire obéir , & il en couta la vie aux principaux & aux plus gens de bien. Bacchide , à qui il donna le commandement des garnisons qu'il avoit établies dans la Judée , suivoit , dans l'exécution de ses ordres impies , les impressions de sa propre cruauté. Il n'y eut sortes de violences qu'il n'exercât contre les personnes de quelque considération ; point de jour qu'il ne renouvelât le spectacle d'une ville prise d'assaut , & qu'il n'en fit appréhender les dernières horreurs. Les excès incroyables de son inhumanité forcèrent enfin les Juifs désespérés à former la généreuse résolution d'en tirer une juste vengeance.

III. Mathias , fils d'Asmonée , de la petite ville de Modin ; & l'un des Sacrificateurs , fit prendre les armes à ses cinq fils & à toute sa maison. Il tua Bacchide (a) , & se retira aussitôt dans les montagnes , pour se dérober à la fureur de la nombreuse garnison qu'Antiochus avoit à Modin ; mais une grande multitude de peuple s'étant jointe à lui , il se crut en état d'oser descendre dans la plaine , & de donner bataille aux Généraux d'Antiochus ; il les battit & les chassa de la Judée. Ces heureux succès lui donnèrent une grande autorité : le Peuple , en reconnaissance de ce qu'il avoit chassé les Etrangers , lui déféra le commandement , qu'il laissa en mourant à Judas , le plus âgé de ses enfans.

Mathias tua Bacchide , & se retira dans les montagnes.

IV. Judas prévoyant bien qu'Antiochus ne demeureroit pas tranquille , rassembla les forces de sa Nation , s'opposa aux efforts des Généraux d'Antiochus , les vainquit , & empêcha ce Prince de pénétrer dans la Judée. Il fut le premier de nos Chefs qui fit alliance avec les Romains. Animé par ces avantages , il alla attaquer la garnison qui étoit à Jerusalem ,

Judas purifie le Temple. Mort d'Antiochus.

(a) L'Ecriture ne marque point le nom de cet Officier , Joseph lui donne

celui d'Apelle , dans les Antiquités Ju-  
daïques.

& qu'on n'avoit point encore pû venir à bout d'en chasser. Il la contraignit d'abandonner la ville haute , & de se retirer dans la ville basse , que nous appellons Acra. S'étant ensuite rendu maître du Temple , il le purifia , & l'environna d'un mur. Il fit fabriquer de nouveaux vases , pour remplacer ceux qui avoient été souillés. Il fit construire un autre autel , & recommencer l'ordre des Sacrifices prescrits par nos Loix. On jouissoit à peine dans Jerusalem de la liberté de pratiquer nos saintes cérémonies , lorsqu'Antiochus mourut. Il laissa pour successeur de son trône & de sa haine contre les Juifs , un fils qui se nommoit comme lui , Antiochus.

Ce Prince ayant levé une armée de cinquante mille hommes d'infanterie , & de quinze mille de cavalerie , entra en Judée par les montagnes , & prit la petite ville de Bethsura (b), Judas fut à sa rencontre dans un endroit qu'on appelle Bethzacara. Les deux armées n'en étoient pas encore venues aux mains , lorsque son frere Eléazar vit venir un éléphant plus grand que les autres , qui portoit une grosse tour toute revêtue d'or ; il s'avança , dans la pensée que ce fût le Roi qui étoit dessus , se fit jour au travers des ennemis , & parvint jusqu'à cet animal ; mais comme la personne qui étoit dessus , & qu'il croyoit toujours être le Roi , étoit trop élevée pour qu'il pût l'atteindre , il se glissa sous le ventre de l'éléphant & le perça : l'animal s'abbatit sur lui & l'écrasa par sa chute. Cette action de vigueur ne produisit d'autre effet , que de faire connoître à quels risques l'amour de la gloire étoit capable de lui faire exposer sa vie ; car celui qui montoit l'éléphant n'étoit qu'un Particulier : & quand ç'eût été le Roi , Eléazar n'eût recueilli d'autre avantage de son intrépidité , que la réputation d'avoir couru à une mort certaine , pour se distinguer par une action éclatante. Ce fut au reste pour Judas un présage de ce qu'il devoit attendre de l'action qui alloit se donner. Les Juifs tinrent ferme , & soutinrent long-temps avec beaucoup de courage les efforts des ennemis ; mais enfin après un combat opiniâtre , ils furent contraints de céder. La supériorité du nombre , & la fortune qui favorisoit les troupes d'Antiochus , déci-

(a) 1. Machab. chap. 6. v. 30.

(b) Ce ne fut qu'après la mort d'Eléazar. 1. Machab. liv. 1. chap. 6.

v. 49. Antiq. Judaïq. liv. 12. chap. 9. numero 5.



dérivent de la victoire. Judas perdit beaucoup de monde , il se retira avec ce qu'il put en conserver dans la Toparchie Gophnitique. Antiochus se rendit à Jérusalem , où il resta quelques jours. Mais il fut contraint d'en sortir , parce qu'il manquoit des choses nécessaires pour la subsistance de son armée ; il y laissa une garnison capable de lui conserver cette ville , & mena le reste de ses troupes prendre des quartiers d'hiver dans la Syrie.

VI. Judas crut devoir profiter de sa retraite. A la tête d'une armée, composée de tous ceux qui s'étoient sauvés de la déroute de Bethzacara , & de plusieurs autres gens de guerre de la Nation qui vinrent le joindre , il alla attaquer les Généraux du Roi auprès de la bourgade d'Adasa. Il donna dans cette action des preuves extraordinaires de valeur , & y perdit la vie , après avoir tué un grand nombre de ses ennemis (a). Son frere Jean fut tué quelques jours après en trahison , par ceux qui étoient attachés au parti d'Antiochus.

Jean périt  
par la trahison  
de ceux du parti  
d'Antiochus.

## CHAPITRE II.

I. JONATHAS succéda à Judas son frere : il gouverna la Nation avec une prudente modération , affermit son autorité , en renouvelant l'alliance que Judas avoit faite avec les Romains , & fit la paix avec le jeune Antiochus (b). Mais ces précautions , quelques sages qu'elles fussent , ne le mirent pas à couvert de la trahison de Triphon ; c'est ainsi que s'appelloit celui qui étoit chargé de l'éducation du jeune Prince. Ce traître affectoit la tyrannie , & occupé du dessein d'usurper la couronne de son maître , il s'en frayoit le chemin par la mort de tous ceux qui lui étoient attachés. Dans cette vue , il engagea Jonathas à venir trouver Antiochus à Ptolémaïde. Comme ce Prince des Juifs y alla peu accompagné , il le fit mettre aux fers , & s'avança ensuite avec des troupes vers la Judée. Simon , frere de Jonathas , lui fit tête , & l'obligea de se retirer. Outré

(a) Voyez Remarque II.

(b) » Et il se rémit bien avec les fils  
» d'Antiochus. « [ M. d'Andilly. ] Il  
ne paroît dans l'Histoire , qu'un fils d'An-

tiocchus , & il étoit mort avant ce temps-là. C'est du fils d'Alexandre Balés , dont il s'agit ici. La suite le fait voir.

des avantages que Simon avoit pris sur lui, il fit tuer Jonathas.

Victoires du  
Grand - Prêtre  
Simon.

I. Simon succéda à son frere Jonathas, & gouverna la Nation avec beaucoup de prudence & de courage. Il prit les villes de Gazara, Jamnia, & Joppé, qui appartenoient aux Peuples voisins de la Judée. Il détruisit la forteresse de Jerusalem, après en avoir chassé la garnison. Il se joignit à Antiochus (a) contre Triphon, que ce Roi tenoit assiégé à Dora (b) avant son expédition de Médie. Antiochus étoit d'une si avide cupidité, qu'oubliant le service important que lui avoit rendu Simon, en l'aidant à se débarrasser de Triphon, il envoya son Général Cendebée faire le dégât en Judée, avec ordre même, de chercher à se saisir de Simon. Quoiqu'avancé en âge, Simon soutint cette guerre avec beaucoup de vigueur. Il envoya ses fils avec ses meilleures troupes faire tête à Cendebée; vint lui-même avec le reste l'attaquer d'un autre côté, mit diverses embuscades dans les montagnes, & en fit garder soigneusement tous les passages. Cette prudente disposition lui procura l'avantage dans toutes les rencontres, & lui fit enfin remporter une signalée victoire sur Cendebée. Il fut élevé à la souveraine Sacrificature (c), & ce fut la cent soixante & dixième année de l'Ere des Séleucides, qu'il délivra sa Nation du joug des Macédoniens.

Simon est tué  
en trahison par  
Ptolémée.

III. Ce grand homme périt dans un repas par la trahison de son gendre Ptolémée, qui le fit mourir, & mettre aux fers son épouse, avec deux de ses enfans, & envoya en même temps des assassins pour tuer le troisième, qui s'appelloit Jean, surnommé Hircan. Mais ce jeune homme en ayant eu avis, se rendit promptement à Jerusalem, dans l'espérance que le Peuple, tant par reconnaissance des bienfaits qu'il avoit reçus de ses ancêtres, que par l'horreur du crime qu'avoit commis Ptolémée, se déclareroit en sa faveur. L'assassin tâcha d'y entrer par une autre porte; mais le Peuple, qui avoit reçu Hircan, le repoussa, & l'obligea de se retirer dans une forteresse au-dessus de Jéricho nommée Dagon. Hircan fut dé-

(a) Ce n'est pas le même Antiochus, Triphon l'avoit fait mourir. C'est Antiochus Sidéus, fils de Démétrius Soter. *Antiq. Judaïq.* liv. 13. pag. 633.

(b) Triphon s'enfuit de Dora à Apa-

mée, ville de Médie, c'est ce que Joseph appelle assez improprement, l'expédition d'Antiochus contre les Médés.

(c) Voyez Remarque III.

claré souverain Pontife. Après avoir offert des sacrifices , il marcha promptement contre Ptolémée , pour retirer d'entre ses mains sa mere & ses freres.

IV. Il attaqua la place , & il n'y eut que sa tendresse qui l'empêcha de la prendre de force ; car quand Ptolémée se voyoit pressé , il faisoit mettre la mere & les freres d'Hircan sur la muraille , les y faisoit maltraiter , & menaçoit de les précipiter dans le fossé , s'il ne se retiroit sur l'heure. Un spectacle si touchant faisoit céder dans l'ame d'Hircan la colere à la compassion , & à un juste sentiment de crainte. Mais la fermeté de cette généreuse mere n'étoit ébranlée , ni par la rigueur des tourmens ni par les menaces que lui faisoit Ptolémée. Elle levoit les mains au ciel , prioit son fils , que les maux qu'il lui voyoit souffrir ne ralentissent point son courage , & ne le portassent pas à épargner cet impie. Elle lui protestoit qu'elle feroit volontiers le sacrifice de mille vies , pourvu qu'elle fût assurée en mourant , que Ptolémée seroit puni des crimes qu'il avoit commis contre toute la Maison. Une aussi vertueuse intrépidité excitoit Hircan à hâter sa vengeance ; mais dès qu'il voyoit qu'on recommençoit à maltraiter la mere , & à la déchirer de coups , sa tendresse abattoit son courage , les armes lui tomboient des mains. Le siège tira en longueur , & l'année Sabbatique arriva (a). C'est pour nous , comme le jour du Sabbat , un temps de repos. Ptolémée devenu libre , fit mourir la mere & les deux freres d'Hircan , & se retira auprès de Zénon , surnommé Cotila , Tyran de Philadelphie.

V. Antiochus , pour se venger des avantages que Simon avoit eus sur lui , entra en Judée , & assiégea Hircan dans Jerusalem ; Hircan fit ouvrir le tombeau de David , qui avoit été un des plus riches Princes de son temps ; & en ayant fait enlever trois mille talents , il engagea Antiochus à lever le siège , en lui en donnant trois cents (b). Hircan fut le premier Prince de notre Nation qui prit des étrangers à sa solde.

VI. Antiochus entreprit une seconde expédition contre les

Antiochus assiégea Jerusalem.

(a) Les Juifs croyoient que , comme si ne leur étoit pas permis d'attaquer leurs ennemis un jour de Sabbat , il leur étoit aussi défendu de le faire l'année Sabbatique. Il leur fut aisé de conclure l'un de l'autre. Car comme il leur étoit ordonné de consacrer le septieme

jour au repos , ils crurent naturellement qu'ils devoient aussi lui consacrer la septieme année.

(b) Joseph dit ailleurs qu'il lui en avoit promis cinq cents. *Antiq. Juiv.* liv. 13, chap. 8, numero 4.



Medes (a). Hircan crut devoir profiter de ce temps pour satisfaire son ressentiment des maux que ce Prince avoit faits à notre Nation ; attaqua les villes de la Célé-Syrie, qu'il espéroit trouver dégarnies de troupes, comme elles l'étoient en effet. Il prit Medaba, Samea & tous les environs, Sichem, & Garisim. Il soumit de plus à son obéissance les Chutéens, qui habitoient autour du Temple qu'on avoit bâti sur le modèle de celui de Jerusalem. Entre plusieurs autres villes d'Idumée qu'il conquit, il se rendit maître d'Adore & de Marissa.

Siège de Samarie. Défaite d'Antiochus.

VII. De conquête en conquête il s'avança jusqu'à Samarie, qu'Herode a rebâtie depuis, & qu'il a fait appeller Sébaste. Il l'enferma de toutes parts, & chargea ses deux fils, Aristobule & Antigone, de la conduite du siège ; ils la serrèrent de si près, que la faim contraignit les habitans de manger des choses dont on n'a pas coutume de se nourrir. Dans cette extrémité, ils appelèrent à leur secours Antiochus surnommé Cissique. Il y vint en effet ; mais Aristobule & Antigone le défirent, & le poursuivirent jusqu'à Scythopolis. Ils retournèrent après cette victoire à Samarie, dont ils pressèrent tellement le siège, qu'ils la prirent, la détruisirent, & en réduisirent les habitans à l'esclavage. Cet heureux succès ne fit qu'animer leur courage ; ils s'avancèrent jusqu'à Scythopolis, en dévastèrent les environs, & ravagèrent tout le pays d'entre le mont Carmel (b).

Mort d'Hircan.

VIII. Plusieurs Juifs ne purent voir sans jalousie la prospérité d'Hircan & de ses fils, ils tinrent des assemblées séditieuses, & ne cessèrent de remuer, jusqu'à ce que les choses en étant venues à une guerre ouverte, Hircan les força de se tenir tranquilles. Il passa le reste de ses jours dans une profonde paix, & mourut après avoir gouverné son Etat pendant trente-trois ans. Il laissa cinq fils. Ce Prince fut véritablement heu-

(a) Ce fut contre les Parthes, qu'Antiochus marcha, & le prétexte de son expédition étoit de délivrer son frere Démétrius, qu'ils tenoient prisonnier. Joseph le dit ailleurs. *Antiq. Juiv.* liv. 13. chap. 8. 4°. & on ne voit pas pourquoi il dit ici que ce fut contre les Medes.

(b) » Et partagerent entre eux toutes les terres du mont Carmel. » [M. d'An-

dilly.] Καταίμαρτο veut dire, ils partagerent. Il semble cependant que les enfans d'Hircan ravagerent plutôt les terres d'entre le mont Carmel qu'ils ne les partagerent entre eux.

(c) Joseph ne lui donne que trente-trois ans de règne. (*Antiq. Juiv.* liv. 13.) Usserius prétend, sur l'autorité d'Hulfebe, qu'il ne régna que vingt-neuf ans. *Annal.* v. & n. c. pag. 360.

reux ; & aucune des faveurs dont le combla la fortune , n'a pû être regardée comme un effet de ses injustes caprices. Il eut seul le précieux avantage de réunir en sa personne le commandement de sa Nation , la souveraine Sacrificature , & le don de prophétie. Dieu se communiquoit directement à lui , & lui donnoit la connoissance de tous les événemens futurs : de sorte qu'il a prévu & prédit que ses deux fils ne regneroient pas long-temps. Je crois qu'il me convient de rapporter quelle fut leur fin malheureuse , & de quelle sorte ils déchurent du bonheur dont avoit joui le Grand-Prêtre leur père.

## C H A P I T R E III.

I. **A**RISTOBULE, l'aîné des fils d'Hircan, lui succéda, & changea le titre de Prince du Peuple en celui de Roi. Il fut le premier qui prit le diadème , quatre cents soixante onze ans (a) & trois mois , après le retour de la captivité de Babylone. Il associa au trône Antigone, le plus âgé de ses frères , pour lequel il avoit beaucoup d'affection , & envoya les autres en prison. Il y fit aussi mettre sa mere , parce que cette Reine , fondée sur ce qu'Hircan l'avoit laissée maîtresse des affaires, lui disputoit le Gouvernement : il fut assez dénaturé pour l'y faire mourir de faim.

Aristobule  
prend le diadème.

II. Dieu l'en punit dans la personne même de son frère , qu'il aimoit beaucoup , & avec lequel il avoit partagé la Royauté. Car il permit que , sur des calomnies inventées par des personnes de la Cour mal intentionnées , il le fit mourir. Sa tendresse lui fit d'abord rejeter les rapports qu'on lui faisoit contre ce frère cheri ; il ne les regarda que comme l'effet de l'envie qu'on lui portoit. Il arriva cependant qu'au temps de la Fête des Tabernacles , l'une de nos plus anciennes solennités , Aristobule étant pour-lors malade , Antigone qui revenoit de l'armée dans un appareil de Vainqueur , monta au Temple superbement vêtu , & accompagné de ses gens de guerre , dans le dessein d'y offrir ses prières à Dieu.

(a) Joseph dit dans le treizieme Livre, des Antiquités Juives , quatre cents quatre-vingt-un an. On croit

qu'on doit corriger cela par ce qu'il dit ici. Voyez Antiq. Juiv. Note c. Guer. des Juif., Note x.

pour la rétablissement de la santé de son frere. Des gens, ennemis de tout bien, furent dire au Roi qu'Antigone s'étoit donné une garde nombreuse & brillante; qu'il le prenoit sur un ton peu décent, pour quelqu'un qui ne devoit se regarder que comme un simple Particulier, que toute cette pompe faisoit assez connoître qu'il ne se borneroit jamais à l'honneur de partager avec un frere la Royauté, qu'il aspireroit à la posséder seul, & n'étoit venu ainsi accompagné que pour le tuer.

III. Aristobule donna enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, quelque créance à ces discours; mais pour ne pas paroître se méfier de son frere, & prendre cependant de prudentes précautions contre ce qui pouvoit arriver, il mit des gardes dans un passage assez peu éclairé du bas de son Palais. Celui qu'il habitoit s'appelloit alors la Tour Baris (a). On le nomma dans la suite la Tour Antonia. Il ordonna à ses gardes de laisser passer Antigone, s'il se présentoit sans armes, mais de le tuer s'ils le voyoient armé. Il lui envoya cependant dire de le venir trouver sans armes. Mais la Reine, qui le haïssoit, eut de concert avec les autres ennemis de ce Prince, la détestable adresse de changer la disposition de cet ordre; elle gagna ceux que le Roi avoit chargés de l'inviter, & les engagea à lui dire au contraire, que le Roi ayant appris qu'il s'étoit donné de très-belles armes dans la Galilée, il le prioit de le venir trouver tout armé avant de partir, parce qu'il desiroit fort en admirer l'éclat sur lui, & qu'il ne pouvoit se procurer autrement cette satisfaction, l'état de sa santé ne lui permettant pas de sortir.

V. Antigone étoit assez persuadé de la tendre affection de son frere pour ne concevoir aucune méfiance. Il se mit en devoir de l'aller trouver tout armé, comme il l'y invitoit; mais lorsqu'il fut arrivé à ce passage peu éclairé, qu'on appelloit la Tour de Straton, il fut tué par les gardes que le Roi y avoit fait mettre. Cet exemple prouve d'une maniere bien sensible, que la calomnie est capable de rompre les liens les plus sacrés de la nature & de l'amitié, & qu'il n'est point de si heureux naturel, qui puisse se garantir toujours des traits empoisonnés de l'envie.

(a) C'étoit le Grand-Prêtre Hircan, premier du nom, qui l'avoit fait bâtir.

cit. Antiquit. Juiv. liv. 16.

Aristobule  
fait tuer Anti-  
gone.



V. Une circonstance de ce tragique événement , qui n'est pas moins surprenante , est ce qui arriva à un Juif de la secte des Esséniens , nommé Judas : ce vénérable vieillard , qui ne se trompa jamais dans aucune de ses prédictions , étoit toujours suivi d'un grand nombre de disciples. Comme il vit passer Antigone devant le Temple , il se tourna vers eux , & s'écria : Il est bien temps que je meure , puisque la vérité est morte pour moi avant que j'aie quitté la vie : une de mes prédictions est fautive , Antigone est plein de vie , & il devoit être tué aujourd'hui à la Tour de Straton , qui est distante de Jérusalem de six cents stades ; nous sommes à la quatrième heure du jour , & il ne reste plus assez de temps pour que ma prédiction s'accomplisse. Il s'occupoit tristement de ces pensées , lorsqu'on apprit qu'Antigone venoit d'être tué dans un passage peu éclairé du Palais d'Aristobule , qui , comme Césarée sur mer , s'appelloit la Tour de Straton : c'étoit la conformité du nom de ces deux endroits différents qui l'avoit trompé.

Prédiction de  
Judas.

VI. Aristobule ne tarda pas à se repentir de son crime ; la douleur qu'il en conçut augmenta beaucoup sa maladie , l'horreur d'une action si cruelle se présentoit continuellement à son esprit , il se consuma de déplaisir. Ses souffrances devinrent enfin si aiguës , que ses entrailles en furent déchirées , & qu'il vomit une grande quantité de sang. Par une permission de Dieu , celui de ses domestiques qui le portoit dehors , se laissa tomber , & le répandit dans l'endroit même où Antigone avoit été assassiné , & où l'on voyoit encore des marques de son sang. Ce spectacle causa une vive émotion dans l'ame de ceux qui en furent les témoins ; & comme si ce domestique l'eût fait à dessein , & qu'il eût voulu offrir une espèce de sacrifice d'expiation aux manes d'Antigone , ils poussèrent de si grands cris , que le Roi les entendit , & voulut en sçavoir la cause ; mais personne n'osant la lui dire , il la demanda encore avec plus d'empressement. Enfin , ayant forcé par ses menaces ses Officiers de la lui dire , les yeux baignés de larmes , & jettant un aussi profond soupir que sa foiblesse le lui permettoit : » Non , » dit-il , mon crime n'a pû échapper aux yeux de Dieu , sa » justice poursuit déjà mon exécration fraticide. Jusqu'à quand , » malheureux corps , soustrairas-tu mon ame criminelle aux » cris de vengeances de ma mere & de mon frere ? Est-ce

Aristobule  
meurt.

» assez , pour appaiser leurs manes , de verser mon sang goutte  
 » à goutte ? qu'elles le prennent tout entier & d'un seul coup ;  
 » que mes entrailles cessent enfin d'être le jouet des furies  
 » vengeresses. « En achevant ces paroles il mourut , après un  
 an seulement de règne.

## C H A P I T R E I V.

Alexandre re-  
gne , & entre  
en guerre avec  
Ptolémée La-  
ture.

I. LA Reine, veuve d'Aristobule , fit aussi-tôt après sa mort  
 sortir de prison les freres de ce Prince , & procura la  
 couronne à Alexandre , qui étoit l'aîné , & qu'elle jugea être  
 d'un caractère plus doux & plus modéré que les autres ; mais  
 dès qu'il fut monté sur le trône , il fit mourir un de ses freres (a) , qui vouloit lui disputer la couronne , & eut de grands  
 égards pour l'autre , qui se contenta de mener une vie privée ,  
 & ne prit aucune part aux affaires.

II. Il entra en guerre avec Ptolémée Lature , qui s'étoit em-  
 paré d'Asochis. Il lui tua beaucoup de monde dans une bataille  
 qu'il lui donna , la victoire néanmoins se déclara en faveur de  
 Ptolémée ; mais sa mere Cléopatre l'ayant obligé de sortir  
 d'Egypte (b) , Alexandre profita de sa retraite pour assiéger  
 Gadara & Amathunte , qu'il prit. Cette dernière place est une  
 des plus fortes des environs du Jourdain ; Théodore , fils de  
 Zénon , y faisoit garder ses effets les plus précieux. Ils ne res-  
 tèrent pas long-temps en la possession d'Alexandre ; Théodore  
 vint fondre sur lui , & non-seulement recouvra ce qu'il lui avoit  
 enlevé , mais se saisit de tout son bagage , & lui tua dix mille  
 hommes. Cette perte n'abbarit point le courage d'Alexandre.

(a) » Il commença son règne par  
 » faire mourir son quatrième frere. »  
 Hist. universel. Tom. 7. pag. 129. L'ex-  
 pression n'est pas exacte ; mais , sans  
 m'y arrêter , je ne trouve pas dans Jo-  
 seph , que celui de ses freres que fit  
 mourir Alexandre fût le quatrième des  
 enfans d'Hircan , premier du nom. Je ne  
 trouve point non plus où le P. Calmet \*  
 a pris , que celui des enfans d'Hircan

qu'Alexandre laissa vivre en personne  
 privée , s'appellât Absalom. On trouve  
 bien un Absalom fait prisonnier , lorsque  
 Pompée se rendit maître de Jérusa-  
 lem. \*\* Il étoit , selon Joseph , beau-  
 pere , & frère d'Aristobule. Mais ce der-  
 nier mot signifie également l'oncle du  
 côté de la mere & du côté du pere.

(b) Voyez Remarque IV.

\* Hist. Univ. du monde , Liv. 33. pag. 360.

\*\* Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 4. numero 4. Guer. des Juifs , Liv. 1. chap. 7. numero 6.

Il se jeta du côté de la mer, & y prit Raphia, Gaza, & Anthédone, qu'Herode fit appeller dans la suite Agrippiade.

III. A la suite de ces grands avantages, Alexandre fut insulté un jour de fête par le Peuple dans Jerusalem; c'est dans ces jours qu'il se souleve le plus ordinairement. Il eût eu de la peine à réduire les séditieux, sans les troupes de Pisidie & de Cilicie, qu'il avoit prises à son service; il n'en tiroit point de Syrie, parce que les Syriens sont naturellement ennemis de notre Nation (a). Il fit mourir plus de six mille des révoltés, & porta ensuite la guerre en Arabie. Il soumit les Galaatites & les Moabites, leur imposa un tribut, & revint se présenter devant Amathunte. Théodore, étonné de ses grands succès, prit l'épouvante & abandonna la place. Alexandre la détruisit de fond en comble.

Alexandre défait les sujets révoltés.

IV. Il marcha de-là contre Obade, Roi des Arabes; mais il donna dans des embûches que ce Prince lui avoit dressées vers la Gaulanite (b), & fut poussé dans une profonde vallée, où son armée, accablée par la multitude des chevaux que le Roi avoit amenés, fut entièrement défaite. Alexandre, obligé de se sauver, se retira à Jerusalem. Sa mauvaise fortune réveilla la haine qu'on lui portoit; le Peuple se souleva, & prit les armes, il se donna plusieurs combats; Alexandre eut toujours l'avantage: il tua dans l'espace de six ans, au moins cinquante mille Juifs. De telles victoires lui causoient un véritable déplaisir, parce qu'elles affoiblissoient son Etat; ainsi il prit le parti de quitter les armes, & de chercher à ramener ses sujets par des voies de douceur & de conciliation. Ce changement de conduite, & le regret qu'il témoignoit d'en avoir tenu jusqu'alors une opposée, ne fit que les irriter davantage; & comme en conférant avec eux il leur demandoit un jour, quelle pouvoit être la cause de cette inflexibilité, & ce qu'il pouvoit faire pour les apaiser: Mourez, lui répondirent-ils; encore, après tous les mauvais traitemens que vous nous avez fait endurer, votre mort ne fera-t-elle pas capable de calmer notre ressentiment. Ils appellerent en même temps Démétrius Eucaire à leur secours. La démarche des Juifs fit concevoir à ce

(a) Joseph dit dans les Antiquités Juives, que ce fut parce que ce Prince les haïssoit. Liv. 13. chap. 13. numero 5.

(b) A la bourgade de Gadara. Antiq. Juiv. pag. 671.



Prince les plus grandes espérances ; il s'empressa de les satisfaire , & se mit en chemin avec une puissante armée.

Démétrius  
Eucaire défait  
Alexandre.

V. Les Juifs le joignirent à Sichem ; Alexandre fut à leur rencontre , son armée étoit de mille cavaliers , & de huit mille gens de pied étrangers , outre environ dix mille Juifs qui lui étoient demeurés fideles. Celle des ennemis étoit de trois mille hommes de cavalerie , & de quarante mille d'infanterie. Avant d'engager aucune action , chacun des deux Rois tâcha d'attirer à son parti les troupes de son ennemi. Démétrius sollicita les Etrangers qu'Alexandre avoit à sa solde , & Alexandre les Juifs que Démétrius avoit dans son armée. Mais les Juifs ne voulurent pas rentrer dans le devoir , ni les Grecs manquer de fidélité à Alexandre ; ainsi il en fallut venir aux mains. Démétrius eut l'avantage , malgré les efforts de valeur que firent les Etrangers qui servoient dans l'armée d'Alexandre. Cette action eut des suites , que ni l'un ni l'autre de ces deux Princes n'avoit prévues. Les Juifs , qui avoient engagé Démétrius dans cette affaire , en l'appellant à leur secours , l'abandonnerent après qu'il eut gagné la bataille. La défaite de leur Roi les toucha si sensiblement , que six mille d'entre eux se débanderent & vinrent se rendre à Alexandre dans les montagnes , où ce Prince avoit été contraint de se retirer. Cette désertion , qui mettoit Alexandre en état de tenir la campagne , déconcerta Démétrius ; & la crainte qu'il eut qu'à l'exemple de ceux-ci , toute la Nation ne rentrât dans l'obéissance , lui fit prendre le parti de se retirer dans ses Etats.

VI. La retraite de ce Prince ne rappella pas à leur devoir tous les révoltés ; un grand nombre continua de faire la guerre à Alexandre , jusqu'à ce qu'en ayant tué la plus grande partie , le reste fut contraint de se renfermer dans la ville de Bémeselis. Il les y assiégea , & l'ayant prise , il les mena tous prisonniers à Jerusalem. Il se porta contre eux à tous les excès d'inhumanité que peut inspirer la plus violente colere. Il en fit attacher environ huit cents à des croix , dans le milieu de la ville , & égorger sous leurs yeux leurs femmes & leurs enfans : spectacle horrible , & dont il eut la barbare constance de repaître ses yeux durant un festin qu'il donnoit à ses concubines. Une si sanglante exécution imprima tant de terreur dans l'esprit du Peuple , que dès la nuit suivante , huit mille des séditieux

qui s'étoient armés contre lui se mirent en chemin pour sortir de la Judée , où ils ne rentrèrent qu'après la mort de ce Prince. Ce ne fut que de cette sorte qu'il vint enfin à bout de procurer la paix à son Etat , & de n'avoir plus de guerre à faire contre ses Sujets.

VII. Antiochus surnommé *Denys*, le dernier Roi de Syrie, de la famille des Séleucides, frere de Démétrius (a), lui donna cependant encore de l'inquiétude. Ce Prince étoit en marche pour aller faire la guerre aux Arabes. Dans la crainte qu'il ne se jettât en Judée, il fit tirer des lignes depuis les montagnes d'Antripatride jusqu'à la mer de Joppé, les fit couvrir d'un mur fort élevé & garni de tours de bois, afin de lui fermer les passages. Ces précautions n'empêcherent point Antiochus de pénétrer en Judée. Il brûla les tours, & ayant comblé les lignes, il s'ouvrit un passage; mais sans s'arrêter pour-lors à se venger des obstacles qu'Alexandre y avoit formés, il continua sa marche contre les Arabes. Leur Roi se retira dans des lieux d'où il sçavoit pouvoir combattre avec plus d'avantage, & fondit ensuite brusquement, à la tête de dix mille hommes de cavalerie, sur les troupes d'Antiochus avant qu'elles se fussent formées en ordre de bataille. La victoire cependant fut longtemps disputée; les troupes d'Antiochus tinrent ferme, tant que ce Prince put conserver la vie, quoique les Arabes lui tuassent beaucoup de monde; mais comme il s'exposoit aux plus grands dangers pour secourir à propos les corps de son armée qui étoient forcés de plier, il la perdit enfin. Alors toute l'armée se mit en déroute, les Arabes en firent un grand carnage: ceux qui purent se sauver se jetterent dans la bourgade de Cana, où ils périrent presque tous par le défaut de vivres.

Antiochus  
marche contre  
les Arabes. Dé-  
fait Alexandre.

VIII. Les habitans de Damas, en haine de Ptolémée, fils de Mennée, se donnerent à Aretas, & l'établirent Roi de la Célé-Syrie. Il fit la guerre à Alexandre, le vainquit, traita avec lui, & se retira (b). Alexandre prit Pella, & marcha ensuite contre Gerasa (c), pour s'emparer des thresors de Théodore. Il fit tirer trois lignes de circonvallation autour de cette place, & la prit. Il détruisit Gaulana, & ce qu'on appelle les ravins

Aretas fait la  
guerre à Alexan-  
dre, traire en-  
suite avec lui.  
Conquête d'A-  
lexandre. Sa  
mort.

(a) Et frere de Philippe. Car Antiochus Gripus avoit eu cinq enfans. Séleucus Nicator, Antiochus, Philippe, Démétrius, & Antiochus surnommé Denys.

(b) Voyez Remarque-IV.

(c) *Essai* Antiquités Juives pag. 674. *Ibid.* Zénon au lieu de Théodore.

d'Antiochus. S'étant rendu maître de la forteresse de Gamala, il en ôta le commandement à Démétrius, sur plusieurs accusations qu'on forma contre lui. Enfin, après trois ans que durèrent ces expéditions, il retourna à Jérusalem. Tant de glorieux succès firent que le peuple l'y reçut avec joie. Les premiers momens de repos dont jouit ce Prince furent pour lui le commencement de la maladie qui termina ses jours. Il fut attaqué d'une fièvre quarte, dont il espéra se procurer la guérison, en s'engageant dans de nouvelles entreprises; mais son corps, épuisé par de longues & anciennes fatigues guerrières, n'étoit plus en état de supporter de si pénibles exercices: ce Prince succomba enfin sous le poids du travail, & mourut après avoir régné vingt-sept ans.

---

## CHAPITRE V.

Alexandra  
fait Hircan  
Grand-Prêtre.

I. **A**LEXANDRE laissa en mourant l'administration de l'Etat à la Reine Alexandra, dans l'espérance que le Peuple lui obéiroit volontiers. Il le sçavoit singulièrement attaché à cette Princesse, parce qu'elle n'avoit eu aucune part aux exécutions violentes qu'il avoit faites, & qu'elle s'étoit toujours opposée à toute sorte d'injustices. L'événement justifia ses vœux; car comme elle avoit beaucoup de piété, personne ne fit difficulté de lui obéir. Elle étoit parfaitement instruite de nos coutumes, & ne laissoit en place aucun de ceux qui transgressoient nos saintes Loix. Des deux enfans qui lui restoit, elle fit l'aîné souverain Pontife; il s'appelloit Hircan. Ce ne fut pas tant en considération de son âge, qu'elle lui conféra cette grande dignité, que parce que ce Prince paroissant peu disposé à donner quelque application aux affaires, il n'y avoit pas sujet de craindre qu'il cherchât à la troubler dans son administration. Elle retint soigneusement dans la condition d'homme privé, son second fils Aristobule, qui étoit d'un génie plus vif & plus entreprenant.

II. Les Pharisiens s'emparèrent sous cette Princesse de la plus grande partie de l'autorité: c'est une secte parmi nous, en réputation de pratiquer la vertu d'une manière plus parfaite, & d'être



la plus instruite de l'esprit de nos Loix. La Reine suivant les mouvemens de sa piété, s'attacha particulièrement à eux : ils sçurent si bien profiter de ses bontés pour s'insinuer dans son esprit, que rien ne se régloit que par leur décision ; ils faisoient du bien ou du mal à qui il leur plaisoit, envoyoiént en prison, ou donnoient la liberté, exiloient ou rappelloient d'exil qui bon leur sembloit. Ils jouissoient des avantages de la Royauté (a), & ne laissoient en partage à la Reine que les soins pénibles du détail économique. Cette Princesse étoit néanmoins capable des plus grandes affaires. Attentive à rassembler de bonnes troupes, elle prit beaucoup d'étrangers à sa solde, & entretenoit une armée du double plus forte que celles qu'avoit eu le Roi son mari ; de sorte qu'elle sçut non-seulement tenir ses sujets dans le devoir, mais encore se faire craindre & respecter par les nations étrangères. Mais en même temps qu'elle possédoit l'art de commander en souverain à ses sujets, elle avoit la foiblesse de se laisser gouverner par les Pharisiens.

III. Ils firent mourir un homme fort distingué, nommé Diogene, & qui avoit été particulièrement aimé du feu Roi, sous le prétexte que c'étoit par son conseil que le Roi avoit fait crucifier les huit cents Juifs dont j'ai parlé. Ils engagèrent ensuite la Reine à ordonner pareillement la mort de tous ceux qui avoient indisposé Alexandre contre eux. Cette Princesse, par zèle de religion, se soumit à tout ce qu'ils souhaitoient : ainsi ils faisoient mourir autant de personnes qu'ils vouloient. Les plus considérables de ceux qui se crurent menacés d'être enveloppés dans cette persécution, eurent recours à la protection d'Aristobule. Ce Prince pria la Reine d'avoir égard au rang distingué que tenoient tant de gens que ses ordres exposoient au dernier péril, & de se contenter d'obliger ceux dont la conduite lui paroîtroit suspecte, de sortir de la ville. La Reine le lui accorda : & , sûrs de l'impunité, tous ceux qui étoient en butte à cette persécution, se retirèrent en divers endroits du royaume. Cette Princesse envoya des troupes à Damas : le motif de cette expédition étoit d'écarter Ptolémée, qui ne cessoit de maltraiter cette ville ; mais ces troupes revinrent

Cruautés qu'exercent les Pharisiens sous le nom de la Reine.

(a) C'est plutôt la traduction de ce que Joseph dit dans les Antiquités Juives,

que de l'énigme sous laquelle il enveloppe ici sa pensée.

fans qu'à cette occasion il se fût rien passé de mémorable (a). Elle entreprit aussi de gagner , par des présens & des propositions d'accommodement , Tigrane , Roi d'Arménie , qui faisoit le siège de Ptolémaïde (b) , où Cléopatre s'étoit renfermée : sur la nouvelle qu'il reçut , que Lucullus étoit entré dans ses Etats , ce Prince fut obligé de se retirer.

Mort d'Alexandra.

IV. Sur ces entrefaites , la Reine Alexandra étant tombée malade , Aristobule saisit cette occasion pour s'emparer des places fortes. Son caractère vif & bouillant lui avoit attaché un grand nombre de gens de son âge , & dont l'humeur sympathisoit avec la sienne. Il se servit , pour l'exécution de ses desseins , de l'argent qu'il trouva dans ces places , & l'employa à engager des étrangers à son service , & à se faire déclarer Roi. La Reine , touchée des plaintes que lui fit Hircan de l'usurpation de son frère , fit enfermer la femme & les enfans d'Aristobule dans la forteresse Antonia. Cette forteresse étoit au septentrion du Temple ; elle s'appelloit Baris , comme je l'ai déjà dit , & fut depuis nommée Antonia , sous le commandement de Marc Antoine ; comme Agrippiade & Sébaste furent

(a) L'expression de Joseph n'est point équivoque , mais Sig. Gelenius a traduit *cepit* , au lieu de *recepit* , & cette mauvaise traduction a donné lieu à M. d'Andilly de traduire . . . . » Elle se rendit » maîtresse de la place , fans qu'il se passât dans cette occasion rien de mémorable . » Le dessein de cette Princesse n'étoit pas de prendre Damas , mais de la défendre contre un aussi mauvais voisin que Ptolémée *Sapfus yu'tor*. Antiq. Juiv. liv. 13. chap. 16. numéro 3. C'est encore en suivant un aussi mauvais guide , que l'élegant Traducteur dit » que » sur la nouvelle que Tigrane avoit eue , » que Lucullus étoit entré avec une armée dans son royaume , il s'étoit déjà » retiré . » Joseph ne dit point cela : & il dit expressément dans les Antiquités Juives , que les Ambassadeurs d'Alexandra le trouverent au siège de Ptolémaïde.

(b) C'étoit Damas , selon Strabon , \*

que ce Prince assiégeoit. Le fait n'étoit qu'accidentel , en quelque sorte , à l'ouvrage du Géographe ; mais il entroit nécessairement dans celui de Joseph , par rapport aux Députés qu'Alexandra avoit envoyés à Tigrane lorsqu'il faisoit un siège en Syrie , & on ne pouvoit ignorer en Judée quelle ville il assiégeoit , lorsque cette Princesse lui envoya des Ambassadeurs. Appien \*\* dit que Tigrane soumit tous les Syriens d'en-deçà l'Euphrate , jusqu'à l'Egypte ; & Lucullus dit dans Plutarque † qu'il conquirit la Palestine. Ce sont des fautes qu'il faut corriger par Strabon , par Eutrope , †† & surtout par Joseph ,

\* Strabon , Liv. 16. pag. 1087. & Liv. 11.

\*\* Appien , Guer. Sir.

† Plutarq. Lucul.

†† Eutrope , Liv. 6.

ainsi nommées, en l'honneur d'Auguste & d'Agrippa. Alexandra mourut après un regne de neuf ans, sans avoir pû venger sur Aristobule l'insulte qu'il faisoit à son frere, de lui enlever la couronne.

## CHAPITRE VI.

I. **H**IRCAN étoit de droit l'héritier du royaume, & la Reine, avant que de mourir, lui avoit cédé le palais (a), mais il étoit fort inférieur en forces & en courage à Aristobule. Les deux freres en vinrent cependant aux mains, & dans la bataille qui se donna auprès de Jéricho, une grande partie des troupes d'Hircan l'abandonna pour se donner à Aristobule : cette défection l'obligea de s'enfuir à Jerusalem, & de se renfermer dans la forteresse Antonia, où il trouva l'épouse de son frere & ses enfans ; il les retint pour ôtages, jusqu'à ce que résolu de prévenir les maux que leur division ne pouvoit manquer d'occasionner, les deux freres se reconcilierent aux conditions qu'Hircan céderoit le trône à Aristobule, & se contenteroit des honneurs qui sont dûs à un frere de Roi. Ce Traité fut conclu dans le Temple, en présence du Peuple ; Hircan & Aristobule s'embrassèrent avec de grands témoignages d'affection. Aristobule s'établit dans le palais, & Hircan se retira dans la maison d'Aristobule.

Aristobule  
usurpe le trône  
sur son frere.

II. L'élévation imprévue d'Aristobule parut redoutable à ceux qui avoient pris le parti d'Hircan ; & particulièrement à Antipater, qu'Aristobule haïssoit. Il étoit Iduméen, & le premier de sa nation, tant à cause de son illustre naissance, qu'à cause de ses grandes richesses. Il tâcha de persuader à Hircan de se retirer chez Aretas, Roi des Arabes, & de l'engager à le rétablir sur le trône ; il exhorta en même temps Aretas à recevoir Hircan dans ses Etats, & à lui procurer les moyens de recouvrer son royaume. Dans cette vue, il n'y eut sorte de mal qu'il ne dît d'Aristobule à ce Prince, ni d'éloges qu'il ne lui fit d'Hircan. Il lui faisoit d'ailleurs envisager combien il est glorieux pour un Prince puissant de prêter secours à ceux qui sont dans l'oppression, & n'oublia rien pour le rendre sensible à l'injustice

Antipater engage le Roi des Arabes à armer en faveur d'Hircan.

(a) Lui avoit remis *basilius* le Commandement.



criante qu'on faisoit à Hircan , en le dépouillant d'une souveraineté dont le droit d'aînesse devoit lui assurer la possession. Après les avoir ainsi disposés l'un & l'autre , il sortit une nuit de Jerusalem avec Hircan , & le conduisit en Arabie. Arrivés à Pétra , capitale de ce royaume , Antipater présenta Hircan à Aretas ; & , tant par les présens qu'il lui fit que par les raisons qu'il employa , il l'engagea à l'assister de ses troupes , pour le faire remonter sur son trône. Aretas entra dans la Judée avec une armée de cinquante mille hommes , tant en cavalerie qu'en infanterie. Aristobule , qui n'avoit pas des forces égales à opposer , fut abandonné des siens dès le premier choc , & contraint de se retirer à Jerusalem. Hircan l'y eût forcé , si le Général Scaurus , que Pompée , qui faisoit la guerre à Tigrane en Arménie , avoit envoyé en Syrie , ne fût venu fort à propos pour faire lever le siège qu'il en faisoit. Ce Général Romain étant arrivé à Damas , trouva que Lollius & Métellus s'étoient rendus maîtres de cette ville , ainsi il les envoya ailleurs. Pour lui , sur les nouvelles qu'il eut de Judée , il résolut de s'y rendre pour profiter de la division des deux freres.

Scaurus ordonne à Aretas de lever le siège de Jerusalem.

III. Il ne fut pas plutôt entré dans le pays , que les deux Princes lui envoyèrent des Ambassadeurs pour implorer sa protection. Plus sensible au present de trois cents talents que lui fit Aristobule , qu'à la justice de la cause d'Hircan , il se déclara en faveur d'Aristobule , & envoya ordonner , au nom de Pompée & des Romains , à Hircan & Aretas , de lever le siège de Jerusalem. Aretas craignant l'effet des menaces dont il accompagna cet ordre , sortit de la Judée , & se retira à Philadelphie. Scaurus en sortit aussi pour se retirer à Damas. Aristobule ne se contenta pas de se voir délivré de toute crainte ; il rassembla toutes ses troupes & se mit à la poursuite de ses ennemis ; il les joignit en un lieu nommé Papiron , & leur tua plus de six mille hommes , du nombre desquels fut Phalion , frere d'Antipater.

Hircan & Aristobule implorent la protection de Pompée.

IV. Hircan & Antipater se voyant privés du secours des Arabes , tournerent leurs espérances vers les Romains , quoique gagnés par leur ennemi. Lorsque Pompée , qui étoit entré en Syrie , fut arrivé à Damas , ils le furent trouver avec des présens , & ils employèrent les mêmes raisons dont ils s'étoient servis auprès d'Aretas , pour le porter à condamner la violence

d'Aristobule , & à rétablir Hircan sur un trône qui lui étoit dû par le droit d'aînesse , & dont la sagesse de ses mœurs le rendoit digne. Aristobule ne manqua pas aussi d'aller trouver Pompée ; il faisoit beaucoup de fonds sur les présens qu'il avoit faits à Scaurus, & se présenta avec tout ce qu'il put affecter de grandeur & de magnificence royale. Mais craignant de se trop abaisser en lui faisant une cour assidue , & ne pouvant se résoudre à sacrifier ainsi aux circonstances où il se trouvoit, la majesté du trône, il se retira à Diospolis (a).

V. Pompée s'en trouvant très-offensé , prit, sur les pressantes sollicitations d'Hircan & de ceux qui lui étoient attachés, le parti de marcher contre Aristobule avec son armée, & tout ce qu'il put rassembler de troupes auxiliaires dans la Syrie. Après avoir passé Pella & Scythopolis, il arriva à Corée, première place qu'on trouve en venant de Syrie par terre , & y ayant appris qu'Aristobule étoit enfermé dans le château d'Alexandrion, qui est une place très-forte, située sur une montagne, il lui envoya dire de le venir trouver. Le premier sentiment de ce Prince fut de tout hasarder , plutôt que d'obéir à un ordre qui lui étoit donné avec tant de hauteur. Mais la frayeur dont il vit tous ses gens saisis, & les remontrances de ses amis, qui lui représentoient combien il étoit peu en état de résister à des ennemis aussi puissants que l'étoient les Romains, le déterminèrent à se rendre aux ordres de Pompée. Il descendit de sa forteresse, vint le trouver, & après lui avoir exposé le droit qu'il prétendoit avoir à la couronne, il retourna dans le château d'Alexandrion. Appelé de nouveau par Hircan, il vint une seconde fois disputer son droit avec lui en présence de Pompée, & remonta ensuite à Alexandrion, sans que Pompée l'en empêchât. Indécis & flottant entre la crainte & l'espérance, il en descendit plusieurs autres fois, pour tâcher de gagner Pompée & de le mettre dans ses intérêts ; mais la crainte de montrer trop de foiblesse l'arrêtoit & le faisoit retourner sur ses pas sans lui avoir parlé. Pompée enfin, l'envoya sommer de lui remettre toutes les places fortes dont il étoit maître ; mais comme Aristobule avoit défendu à ceux qui y commandoient d'obéir à aucun ordre, s'il n'étoit

(a) On croit que c'est la même ville que *Dia*, qu'Alexandre avoit prise après la bataille d'Adida.

écrit de sa main , Pompée l'obligea de leur écrire lui-même ; qu'ils eussent à les évacuer. Aristobule ne put s'en défendre ; mais indigné d'un procédé si violent , il se retira à Jerusalem pour se préparer à la guerre.

VI. Pompée ne lui en donna pas le temps (a) ; il se hâta de le suivre , & pressa d'autant plus sa marche , qu'il apprit la mort de Mithridate lorsqu'il fut arrivé à Jericho. C'est dans ce pays , le plus fertile de la Judée , & très-abondant en beaux palmiers , que croît l'arbre d'où découle le baume ; on le ramasse en l'en faisant distiller par les incisions qu'on y fait avec des pierres extrêmement aigues : Pompée y campa une nuit , & s'avança le lendemain matin vers Jerusalem. Aristobule étonné , prit l'alarme , sortit de la ville , alla trouver Pompée , & joignit à d'humbles prières , les promesses de lui donner de grandes sommes , & de le rendre maître de la ville & de sa personne. De si magnifiques promesses adoucirent la colere de Pompée ; mais Aristobule n'en put exécuter aucune , ceux qui tenoient son parti ayant même refusé l'entrée de la ville à Gabinus , que Pompée avoit envoyé pour en recueillir les effets.

## CHAPITRE VII.

I. **P**OMPÉE irrité du refus fait à Gabinus , retint Aristobule prisonnier , & s'avança vers la ville pour la reconnoître & juger par quel endroit il devoit l'attaquer. Il trouva que ses murs étoient très-forts , & qu'il seroit d'autant plus difficile de les forcer , qu'ils étoient couverts d'un fossé très-profond ; que le Temple qui étoit par-delà n'étoit pas moins bien fortifié , & que quand la ville seroit prise , les Juifs ne manqueroient pas de s'y retirer.

II. Tandis que Pompée réfléchissoit sur les différents partis qu'il y avoit à prendre , les Juifs se divisèrent en deux factions. Celle d'Aristobule vouloit qu'on fit la guerre , & qu'on tâchât de délivrer le Roi. Les partisans d'Hircan au contraire , vouloient qu'on ouvrît les portes de la ville à Pompée , le nom-

(a) Voyez Plutarque , Vie de Pompée.



bre de ceux-ci augmenta beaucoup , par la crainte qu'inspira l'exacte discipline & le bel ordre qu'observoient les troupes Romaines ; de sorte que la faction d'Aristobule , devenant la plus foible , prit le parti de se retirer dans les sacrés portiques , de couper le pont qui communiquoit à la ville , & de se préparer à résister jusqu'à la dernière extrémité. La faction d'Hircan ouvrit alors les portes aux troupes Romaines , les reçut dans la ville , & leur livra le palais. Pompée envoya Pison , l'un des Officiers Généraux avec des troupes pour s'en assurer ; & comme ceux qui s'étoient retirés dans les sacrés portiques rejettoient toute proposition d'accommodement , il fit ses dispositions pour les y forcer : en quoi il fut aidé par Hircan & par tous ceux de son parti , avec tout le zèle & toute la soumission à ses ordres qu'il pouvoit désirer.

La faction d'Hircan ouvre les portes de la ville à Pompée.

III. Il employa ses troupes à combler le fossé & la vallée du côté du septentrion. L'entreprise étoit extrêmement difficile , tant à cause de leur profondeur que de la résistance des Juifs , qui de dessus les murs mettoient tout en œuvre pour les empêcher d'approcher. Elle n'auroit même jamais réussi , si Pompée prenant avantage de la défense que la Loi nous fait de nous livrer à aucune sorte de travail les jours de Sabbat , s'il n'est absolument nécessaire pour défendre notre vie , n'eût ordonné à ses troupes de ne se porter en ces jours à aucun acte d'hostilité , & de ne s'y occuper que du soin d'avancer ce grand ouvrage. Dès qu'il fut achevé , Pompée fit élever sur cette vallée , ainsi comblée , de hautes tours , & avancer contre les murs des machines qu'il avoit fait venir de Tyr : des frondeurs écartoient les Juifs qui profitoient de la position éminente où ils étoient pour en empêcher l'effet. Cependant comme les tours qui étoient de ce côté n'étoient pas moins fortes que belles (a) , elles résisterent long-temps.

Les Romains comblent le fossé les jours de Sabbat.

IV. Les Romains essuyoient les plus rudes fatigues ; la constante intrépidité des Juifs étonnoit Pompée , mais ce qui le surprit davantage , ce fut de les voir observer toutes nos saintes

(a) Les murs de Jerusalem étoient soutenus par plusieurs bonnes tours , mais on n'en voit aucune dans la description que fait Joseph des Portiques ; ainsi les tours dont il parle ici étoient les exhedres qui étoient à chaque porte

du Temple , & qui par leur largeur & leur profondeur ressembloient à des tours . . . . . ἑξήκας ἄλλας οὐδας τοῦ μύρου πυργωδῶν Guer. des Juifs , Liv. 5. chap. 5. numero 3.

Le Temple  
est pris.

cérémonies , offrir à Dieu dans le Temple les sacrifices de chaque jour durant le fort des plus vives attaques , avec la même régularité que si la ville eût joui de la plus profonde paix : dans le temps même que les Romains s'en rendoient maîtres , les Prêtres virent égorger leurs frères au pied de l'autel , sans qu'un tel spectacle fût capable de leur faire discontinuer aucune de leurs fonctions. Ce fut après trois mois de siège , & de très-pénibles travaux , que les Romains ayant enfin détruit une des tours , s'ouvrirent l'entrée des sacrés Portiques (a). Faustus Cornelius , fils de Silla , y entra le premier ; il fut suivi des capitaines Furius & Fabius , avec leurs compagnies. Les Romains se jetterent alors sur les Juifs , & les serrant de toute part , ils en massacrèrent un grand nombre , tant de ceux qui s'enfuyoient vers le Temple , que de ceux qui sembloient vouloir faire quelque résistance.

V. Plusieurs Prêtres virent sans s'émouvoir les Romains fondre sur eux l'épée à la main , & se firent un devoir de se laisser plutôt tuer que d'interrompre les saintes cérémonies dont ils étoient occupés. Beaucoup de Juifs du parti d'Aristobule furent tués par leurs concitoyens , quelques-uns se précipiterent , d'autres dans la fureur du désespoir , mirent le feu à tout ce qui étoit auprès du mur , & se jetterent au milieu des flammes. Il périt ainsi environ douze mille Juifs. Les Romains eurent peu de morts , mais beaucoup de blessés.

Pompée entre dans le Temple proprement dit avec ses Officiers.

VI. Ce qui toucha le plus sensiblement les Juifs dans cet affreux désastre & leur parut le plus insupportable , fut de voir le lieu Saint & inaccessible à leurs propres regards , exposé aux yeux des étrangers. Pompée entra avec ses gens dans le Saint des Saints , ce qui n'est permis qu'au seul Grand-Prêtre. Il vit le chandelier , les lampes , la table , les pateres , les encensoirs , le tout d'or ; une grande quantité d'aromates , & l'argent sacré , qui se montoit à deux mille talents. Il consi-

(a) J'ai eu une attention particulière à distinguer *leph* d'avec *saor*. J'ai traduit le premier par les *sacrés Portiques* , & le second par le *Temple*. La distinction est nécessaire pour ne pas confondre l'un avec l'autre , & pour se former une idée juste de chacun. M. d'Andilly , qui ne l'a pas observée , bronille extrêmement ces choses , & ne présente rien

d'exact à ses lecteurs. La manière dont il traduit cet endroit rend la chose sensible. Car après avoir fait Pompée prendre le *Temple d'affaut* , on ne sçait comment entendre ce qu'il ajoute , que les Juifs étoient tués par les Romains lorsqu'ils s'enfuyoient dans le Temple.

(b) On ne voit pas quelle raison Joseph a pu avoir de ne rien dire ici , ni

déra toutes ces choses , mais il n'y toucha point , n'y à rien de ce qui étoit consacré au service du Temple. Le lendemain de sa prise, il ordonna à ceux qui étoient commis à cette fonction , de le nettoyer & de le purifier, afin qu'on y fit le service Divin à l'ordinaire. Il rétablit Hircan dans la souveraine Sacrificature, & lui marqua ainsi sa reconnaissance des secours qu'il lui avoit procurés avec zèle pendant le siège , & de ce qu'il avoit empêché beaucoup de Juifs de prendre le parti de ceux à qui il faisoit la guerre. Par une conduite digne d'un grand capitaine, il gagna le cœur & l'affection du peuple, plutôt qu'il ne le réduisit par la crainte. Le beau-pere d'Aristobule, qui étoit en même temps son oncle, fut du nombre des prisonniers. Pompée fit trancher la tête à ceux qui avoient le plus contribué à exciter la révolte, & il récompensa magnifiquement Faustus, & tous ceux qui s'étoient signalés dans cette expédition.

VII. Il imposa un tribut à Jerusalem & à toute la Judée, ôta aux Juifs toutes les villes qu'ils avoient prises dans la basse-Syrie ; il les soumit au Gouverneur qui commandoit pour le Sénat en cette Province, & réduisit ainsi la Judée à son Etat naturel. Pour obliger Démétrius, un de ses affranchis (b), qui étoit de Gadara, il rétablit cette ville, que les Juifs avoient ruinée. Il tira de leur domination les villes du milieu des terres qu'ils n'avoient pas encore détruites, Ippos, Scythopolis, Pella, Samarie, Marissa, Azot, Jamnia, & Aretuse ; & le long des côtes, Gaza, Joppé, dora, la Tour de Straton, appelée dans la suite Césarée par Herode, qui la fit rebâtir & superbement décorer ; il rendit ces villes à leurs habitans naturels, & les joignit toutes à la Syrie, dont il établit Scaurus Gouverneur, ainsi que de la Judée, & de tous les pays qui s'étendent jus-

dans les Antiquités Juives de l'autel des parfums. Un Sçavant y a suppléé en disant » qu'il vit dans le Saint la Table » du Parfum. « P. Calmet, Hist. univ. Liv. 32. pag. 366.

(a) Les Sçavans Auteurs de l'Histoire universelle du monde (tom. 7. pag. 147.) citent le huitième Chapitre des Antiquités Juives, pour justifier ce qu'ils disent, que la retenue de Pompée, lorsqu'il entra dans le Temple, n'empêcha pas que les Juifs n'attribussent tous les malheurs

qui lui [ à Pompée ] arriverent dans la suite à cet attentat sacrilège. Si ces Sçavans lisoient cela dans leur Exemplaire, ils ne se servoient pas de l'Edition d'Hudson leur compatriote.

(b) Le plus insolent des affranchis de l'Empire. L'abus qu'il faisoit de l'autorité de Pompée ne faisoit pas honneur à ce grand homme. Voyez Plutarque, vie de Pompée.

(c) Hircan premier du nom avoit détruit Samarie de fond en comble,



qu'à l'Égypte & à l'Euphrate. Il lui laissa deux légions , & se rendit ensuite à Rome par la Cilicie ; menant avec lui Aristobule & ses enfans prisonniers. Il avoit deux filles & deux garçons, dont l'aîné Alexandre, se sauva pendant le voyage. Antigone le plus jeune & ses sœurs arrivèrent à Rome avec Pompée.

## CHAPITRE VIII.

Scaurus at-  
taque les Ara-  
bes.

I. **S**CAURUS fit en ce temps une irruption en Arabie ; mais la difficulté des passages l'empêcha de pénétrer jusqu'à Petra. Il fit le dégât dans les environs de Pella , & son armée y souffroit beaucoup par le défaut de vivres ; mais Hircan lui en fit fournir avec abondance par Antipater. Comme Scaurus étoit instruit des liaisons qu'avoit Antipater avec Aretas, il le lui députa , pour l'engager à se délivrer de la guerre qu'il venoit lui faire par une somme d'argent. La négociation d'Antipater réussit , Aretas convint de donner trois cents talents , & Scaurus retira ses troupes d'Arabie.

Alexandre  
fils d'Aristo-  
bule renou-  
velle la guerre.

II Alexandre, celui des fils d'Aristobule qui, comme nous venons de le dire, s'étoit sauvé, se forma avec le temps un assez gros corps de troupes, courut la Judée, & donna de grandes inquiétudes à Hircan. Il se flattoit en effet de le faire descendre du trône, & se mettoit déjà en état de faire relever ce que Pompée avoit fait abbattre des murs de Jerusalem, si Gabinus (a), successeur de Scaurus, par une sage & vigoureuse conduite n'eût rompu ses projets, en marchant contre lui. L'arrivée de ce guerrier déconcerta Alexandre, cependant il leva le plus de troupes qu'il put, & rassembla jusqu'à dix mille hommes d'infanterie, & quinze cents de cavalerie ;

mais elle avoit pu se rétablir sous le regne d'Alexandre, avec sa permission.

(a) Gabinus ne fut pas le successeur immédiat de Scaurus, ce fut Marcus Philippus, qui eut pour successeur Marcellinus Lentulus, à qui succéda Gabinus. Une histoire exacte des Gouverneurs de Syrie n'entroit point dans le plan de Joseph, & il a pu n'en parler qu'autant qu'ils avoient part aux affaires de la Na-

tion ; ainsi comme Philippus & Lentulus n'y avoient eu aucune part, il a pu n'en point parler, mais si le reproche que lui fait Casaubon ( Exercit. contr. Baron. pag. 132. ) d'avoir dit que Gabinus fut le successeur immédiat de Scaurus n'est pas assez appuyé, l'Historien Juif y a donné occasion, par la manière peu exacte dont il s'est exprimé. Voyez Appien. guer. Syr. pag 119. 12.

il fortifia les places dont il espéra tirer le plus d'avantage, Alexandrion, Hircanion, & Macheronte, près des montagnes d'Arabie.

III. Gabinius fit d'abord marcher contre lui Marc Antoine avec la moitié de l'armée, & le suivit avec le reste. Ce qu'Antipater avoit de meilleures troupes, & un corps de Juifs commandé par Malicus & Pitolaus, se joignirent aux troupes que conduisoit Marc Antoine, & allèrent à la rencontre d'Alexandre avec le gros de l'armée; Alexandre sentant bien qu'il ne pouvoit soutenir le choc de tant de forces réunies, prit le parti de décamper, mais comme il approchoit de Jérusalem, il fut forcé de combattre; il perdit la bataille, & environ six mille hommes, dont trois mille furent tués, & pareil nombre fait prisonniers. Cette défaite l'obligea de se retirer à Alexandrion avec ce qui lui restoit de troupes.

IV. Gabinius les trouva campées sous cette place, lorsqu'il y arriva. Il tâcha d'abord de les attirer à son parti, en leur promettant d'oublier le passé. Mais comme ils rejetterent tout accommodement, il les attaqua, en tua plusieurs, & obligea le reste de se réfugier dans le château. Marc Antoine acquit beaucoup de gloire en cette occasion. Il avoit donné des marques éclatantes de son courage dans toutes les autres où il s'étoit trouvé, mais il se surpassa lui-même dans celle-ci. Gabinius laissa un corps de troupes pour faire le siège d'Alexandrion; pour lui, il alla mettre en bon état les villes qui avoient peu souffert, & relever celles qui étoient entièrement ruinées. Ce fut par ses soins & par ses ordres que Scythopolis, Samarie, Antédon, Apollonie, Jamnia, Rapha, Marissa, Ador, Gamala, Azor, & plusieurs autres furent repeuplées, leurs anciens habitans s'y étant rendus avec beaucoup de joie.

V. Ensuite de ces arrangements Gabinius retourna au siège d'Alexandrion, qu'il pressa si vivement, qu'Alexandre perdant toute espérance de tenir plus long-temps, l'envoya prier de lui pardonner, aux conditions qu'il lui remettroit les Fortereffes d'Hircanion, de Macheronte, & d'Alexandrion, dont il étoit encore maître. Gabinius lui accorda à la priere (a) de sa mere

Gabinius dé-  
fait Alexandre.

(a) J'ai peine à croire qu'Alexandra  
ait conseillé à Gabinius de détruire les

Fortereffes qu'on lui remettroit. Outre  
qu'il n'avoit plus besoin de son conseil

Alexandra ce qu'il demandoit, mais il fit raser ces Fortereſſes; de peur qu'elles ne donnaſſent dans la ſuite occaſion à de nouveaux troubles. Alexandra étoit venue trouver Gabinus, dont elle ſe ménageoit avec grand ſoin les bonnes grâces, à cauſe de ſon mari & de ſes autres enfans, qui étoient priſonniers à Rome. Gabinus alla enſuite à Jeruſalem. Il y mena Hircan; & lui commit l'adminiſtration de tout ce qui concernoit le Temple. Il chargea du ſoin des autres affaires de l'Etat les principaux Juifs, & établit pour cela dans la Nation cinq Tribunaux, le premier à Jeruſalem, les quatre autres à Gadara; à Amathonte, à Jéricho, & à Séphoris, ville de Galilée. Le Peuple ſe vit avec joie paſſer ainſi du Gouvernement Monarchique à l'Ariſtocratique (a).

Ariſtobule  
recommence  
la guerre. Ga-  
binus le prend  
& le renvoie à  
Rome.

V I. Peu de temps après Ariſtobule ſe ſauva de Rome, & ſa ſuite cauſa de nouveaux troubles. Il aſſembla un grand nombre de Juifs, les uns s'attachant à lui par une ſuite de l'ancienne affection qu'ils avoient eue pour lui, les autres par amour pour la nouveauté. Il ſe jeta dans Alexandrion & travailloit à le rebâtir, mais Gabinus ayant envoyé contre lui Siſenna, Antoine, & Servilius, avec un corps de troupes, il fut obligé de ſe retirer vers Macheronte. Il ſ'y débarrassa de tous les gens qui lui étoient inutiles, & ne retint qu'environ huit mille hommes bien armés, du nombre deſquels étoient les mille

pour prendre ſon parti dans une affaire ſi décidée, quel intérêt eût pu avoir cette Princeſſe, de le lui conſeiller? Elle auroit bien peu connu les ſentimens de ſon mari, de conſeiller de détruire des places qu'il tâcha de relever auſſi-tôt qu'il fut arrivé en Judée.

Les anciennes Editions ont ἀναδοσει. M. Havercamp lui a ſubſtitué ἰναδοσει, mais le texte de Joſeph n'a pas beſoin d'une correction qui écarte ſa penſée, plutôt que de la préſenter. Cet Auteur dit ſouvent qu'une choſe ſ'eſt faite, lorsqu'on l'a conſeillée ou qu'on l'a fait faire, & cette manière de ſ'exprimer ne lui eſt pas particulière. Ainſi, ſans toucher à ſon texte, ſa penſée eſt: « qu'Alexandre députa à Gabinus, pour le prier de lui pardonner le paſſé, en lui remettant Macheronte & Hircanion: » pour Alexandrion, il le rendit dans

» la ſuite. Dans la crainte que ces For-  
» tereſſes, qu'Alexandra lui faiſoit ren-  
» dre ἀναδοσει, ne fuſſent une occaſion  
» de révolte, Gabinus les fit toutes  
» détruire. « La fin du numero ſuivant  
eſt une preuve que cette Princeſſe mé-  
nagea ce traité, » puisſque le Sénat ren-  
» voya ſes enfans en Judée, ſur ce que  
» le Gouverneur de Syrie lui écrivit  
» qu'il le lui avoit promis, en confi-  
» ration de ce qu'elle lui avoit fait re-  
» mettre les Fortereſſes dont Alexandre  
» étoit le maître. » τῷ Ἀριστοβόλου γυ-  
» ναικὶ τοῦτο ἀπὸ τῶν παραδοσῶν τῶν ἱερ-  
» μάται ὁμολογῆται.

(a) J'ai cru d'abord que συντελέσει étoit une faute d'impreſſion; mais les anciennes Editions ſont ſemblables en cela à celles de M. Havercamp. C'eſt donc une faute de Copiſte; car la véritable leçon paroît être συντελέσει.



que lui amena Pitolaus , qui avoit quitté Jérusalem où il commandoit en second , pour se donner à lui.

Les Romains le suivirent & lui donnerent bataille. Les Juifs se défendirent avec une constante fermeté ; la victoire fut quelque temps en balance , mais elle se déclara enfin pour les Romains. Cinq mille Juifs y périrent , mille se sauvèrent sur une colline : mille se firent jour au travers des ennemis , & entrèrent dans Macheronte ainsi qu'Aristobule qui arriva sur la fin du jour , & se logea dans les ruines de cette ville. Il espéroit lever d'autres troupes , & profitoit d'une légère discontinuation d'actes d'hostilités , pour tâcher de mettre cette place en quelque état de défense. Mais les Romains ne lui en donnerent pas le temps. Ils l'y serrèrent de près , & quoiqu'il se défendît plus que ses forces ne paroissent le permettre , il fut forcé au bout de deux jours , & envoyé avec son fils Antigone , qui s'étoit sauvé avec lui de Rome , à Gabinus , qui les y fit reconduire. Le Sénat fit mettre Aristobule en prison , mais il renvoya ses enfans en Judée , en conséquence de la parole que le Gouverneur de Syrie manda en avoir donnée à l'épouse d'Aristobule , lorsqu'elle lui fit remettre les places dont Alexandre étoit maître.

VII. Gabinus marcha ensuite contre les Parthes , & étoit déjà sur les bords de l'Euphrate , mais il fut obligé de revenir sur ses pas , pour aller en Egypte rétablir Ptolémée sur le trône. Il reçut d'Hircan & d'Antipater tous les secours qui lui étoient nécessaires pour cette expédition. Antipater lui fournit de l'argent , des vivres , des armes , des troupes , & persuada aux Juifs qui gardoient les passages des environs de Péluse , de les lui laisser libres , & de faciliter son entrée dans l'Egypte. L'absence de Gabinus donna lieu à de nouveaux troubles dans la Célé-Syrie (a). Alexandre , fils d'Aristobule , souleva

(a) Ce fut en Judée qu'Alexandre excita de nouveaux troubles pendant l'absence de Gabinus. Si la Syrie se souleva alors , comme on le fait dire à Joseph , ce Prince ne fut point la cause de ce soulèvement , & il ne fut jamais en état de faire soulever cette province. L'épithète *Συρία* , que Joseph joint à *συνίας* a fait peine à M. d'Andilly , & il a mieux aimé traduire , « Gabinus... » trouva toute la Syrie en trouble , « que l'autre Syrie. Mais il est certain que la révolte d'Alexandre ne jeta point le

trouble dans toute la Syrie , du moins ce que Joseph en dit ne donne pas lieu de le penser.

L'ancien Interprète a lu *Συρία* , au lieu d'*συνίας*. La leçon est meilleure , & j'ai cru devoir la suivre. Mais pour exprimer la pensée telle que je la conçois , je suis obligé de supposer que *συνίας* est une faute de Copiste , & qu'il faut lire *συνουσίας* , ou que Joseph donne ici à *συνουσίας* le sens de *συνουσίας* , & que sa pensée est : « Cependant la Syrie » étant déarmée de troupes tandis que

les Juifs, il en rassembla un très-grand nombre, & entreprit de tuer tous les Romains qui étoient dans le pays. Pour prévenir les suites de cette révolte, Gabinus revint d'Egypte, & par le moyen d'Antipater qu'il envoya devant lui, il fit rentrer plusieurs des révoltés dans le devoir, mais trente mille Juifs demeurèrent attachés à Alexandre. Ce Prince résolu d'hazarder une bataille, fut chercher les Romains, qui lui épargnerent la moitié du chemin. La bataille se donna auprès du mont Itabire, Alexandre la perdit avec dix mille hommes, & le reste de ses troupes fut mis en fuite & dispersé. Gabinus se rendit ensuite à Jerusalem, où il régla toutes choses sur les avis d'Antipater. Il en sortit pour aller combattre les Nabathéens, qu'il défit. Il renvoya secrètement deux déserteurs Parthes, nommés Mithridate & Orsane, & fit croire à ses troupes qu'ils s'étoient sauvés.

Expédition  
malheureuse  
de Crassus contre  
les Parthes.

VIII. Crassus qui vint remplacer Gabinus, prit possession du Gouvernement de Syrie. Prêt à partir pour aller faire la guerre aux Parthes, ce nouveau Gouverneur enleva, outre deux mille talents auxquels Pompée n'avoit point touché, tout l'or qui se trouva dans le Temple. Il passa l'Euphrate; son armée fut défaite, & il périt lui-même dans cette expédition; mais ce n'est pas ici le lieu de parler de cet événement.

Femme &  
enfants d'Antipater.

IX. Les Parthes ensuite de cette victoire, se jetterent dans la Syrie, mais Cassius, qui s'y étoit retiré, arrêta leurs courses, pourvut à la sûreté de la Province, & passa en Judée. Il prit Tarichée, en emmena environ trente mille Juifs prisonniers, & fit mourir, par le conseil d'Antipater, Pitolaüs qui soutenoit le reste de ceux qui avoient pris les armes pour Aristobule. Cypros, femme d'Antipater étoit d'une des meilleures Maisons d'Arabie, elle lui avoit donné quatre fils, Phasaël, Herode qui fut Roi, Joseph, Pheroras; & une fille, qui

» Gabinus en étoit absent, Alexandre fit  
» révolter les Juifs de nouveau. » Cette  
révolte fit tout craindre à Gabinus, &  
il donna tous ses soins à l'étouffer. Il ne  
donne aucune attention au prétendu sou-  
levement de Syrie, il semble qu'il ne le  
regarde pas. C'est qu'il n'y en eut point  
pendant son absence. Car il lui eût été  
bien plus intéressant d'y mettre ordre

qu'à la révolte d'Alexandre. Comme Jo-  
seph appelle en quelques endroits la  
Judée, Syrie, on pourroit encore tra-  
duire: » Cependant la Judée étant dé-  
» garnie de troupes par l'absence de  
» Gabinus, Alexandre fit les Juifs se  
» révolter de nouveau. » C'est en gé-  
néral ce que cet Auteur dit dans les An-  
tiquités Juives.

s'appelloit Salomé. Les généreuses libéralités d'Antipater lui avoient acquis l'amitié de toutes les personnes puissantes de l'Arabie, mais son mariage lui concilia particulièrement les bonnes grâces du Roi, qu'il pria de lui garder ses enfans pendant qu'il fut occupé de la guerre contre Aristobule. Par un Traité que Cassius fit avec Alexandre, il le réduisit à demeurer tranquille, & alla ensuite sur les bords de l'Euphrate, pour empêcher les Parthes de le passer, ainsi qu'on peut le voir dans d'autres Historiens (a).

## CHAPITRE IX.

I. **P**OMPÉE & les Sénateurs de son parti s'en étant fuis en Ionie, César se rendit maître de Rome & de la conduite des affaires. Il mit Aristobule en liberté, & l'envoya avec deux légions en Syrie, dans la ferme confiance qu'il lui soumettroit bientôt cette Province & la Judée; mais l'odieuse envie rendit vaines les espérances de César, & inutiles les bonnes dispositions d'Aristobule. Les partisans de Pompée l'empoisonnèrent. Son corps, conservé dans le miel, resta hors de sa patrie, privé des honneurs de la sépulture jusqu'à ce qu'Antoine l'envoyât en Judée pour être mis dans le tombeau des Rois.

II. Alexandre, fils d'Aristobule, eut la tête tranchée à Antioche, en exécution du jugement que rendit contre lui Scipion, par ordre de Pompée, pour tout le mal qu'il avoit fait aux Romains pendant la révolte. Ptolémée, fils de Mennée, qui regnoit dans la Calcide sous le mont Liban, donna retraite dans ses Etats aux autres enfans d'Aristobule. Il les avoit envoyé demander à la mere de ce Prince par son fils Philippion, qui lui amena Antigone & ses deux sœurs. Philippion prit de l'amour pour la plus jeune, qui s'appelloit Alexandra, & l'épousa. Ce mariage lui fut fatal; car son pere le fit mourir

Scipion fait trancher la tête à Alexandre.

(a) Nous en parlerons ailleurs, mais comme on ne trouve rien de cela dans aucun des ouvrages de Joseph, un Critique (Note r.) conjecture qu'il faut effacer *ἰποῦμαι*, & que son sens est qu'on trouve cela ailleurs. Il ne suffit pas d'ef-

facier *ἰποῦμαι*, pour rendre l'expression neutre, il faut ajouter *ἰπταί*, comme il est dit dans d'autres ouvrages, ou comme d'autres Historiens le rapportent. *Antiq. Juiv.* Liv. 14. chap. 7. numero 4. *ἡ δὲ ἄλλα δεινότης.*



Ptolémée  
épouse une des  
filles d'Aristo-  
bule.

pour posséder la Princesse, & l'épousa ensuite lui-même. Cet engagement lui fit prendre un soin plus particulier de son frère & de sa sœur (a).

III. Antipater se tourna du côté de César après la mort de Pompée; & informé que Mithridate de Pergame, qui lui menoit un secours en Egypte, où il faisoit la guerre, étoit arrêté à Ascalon, parce qu'on lui refusoit le passage par Péluse, il engagea les Arabes, avec lesquels il étoit en liaison, à lui envoyer du secours. Il fut lui-même le joindre avec trois mille Juifs. A son exemple Tolomée, Iamblique, & Ptolémée (b) qui commandoient dans le mont Liban, prirent part à cette guerre, ainsi que plusieurs villes des environs. Avec tous ces renforts, Mithridate s'avança vers Péluse, qu'il fut obligé d'assiéger, les habitans persistant à lui en refuser l'entrée. Antipater se distingua beaucoup à ce siège. Car ayant fait breche de son côté, il monta le premier à l'assaut, & entra dans la ville à la tête des troupes qu'il commandoit.

Antipater en-  
gage les Juifs  
d'Egypte à ne  
pas s'opposer  
au passage de  
Mithridate.

IV. Après la prise de Péluse, il restoit encore à forcer les Juifs d'Egypte, qui habitoient ce qu'on appelle le pays d'O-mias, & qui se dispoient à arrêter Mithridate dans la marche; mais Antipater les engagea non-seulement à le laisser passer, mais encore à fournir son armée de vivres. A leur exemple, ceux des environs de Memphis se soumirent de leur plein gré, & sans aucune résistance à Mithridate. Quand il fut arrivé dans le Delta, il donna bataille à ce qui restoit d'Egyptiens qui lui faisoient tête, dans un lieu qu'on appelle le Camp des Juifs. L'aile droite qu'il commandoit pla, & courut risque d'être entièrement défaite; mais Antipater ayant avec l'aile gauche vaincu les ennemis qui lui étoient opposés, tourna le flanc, & vint tomber sur ceux qui pouissoient Mithridate; il le dégagea, tua beaucoup d'ennemis, & poursuivit les autres jusques dans leur camp, dont il s'empara. Il ne perdit qu'en-

Antipater est  
cause de la vic-  
toire que rem-  
porte Mithri-  
date.

(a) » Eut encore plus de soin qu'a-  
» paravant d'Antigone son frère, & de  
» les sœurs. « [ M. d'Andilly. ] Je ne  
trouve dans Joseph de filles d'Aristobule  
qu'Alexandra & Mariamne. Le Pere Cal-  
met n'y en a pas trouvé davantage, mais  
ce que ce sçavant dit \* que » César ayant  
» mis fin à la guerre d'Egypte vint en

» Judée, » n'est pas exact. Ce fut en Sy-  
rie, qu'Antigone & Antipater furent le  
trouver. \*\*

(b) Ce Ptolémée seroit probablement  
celui qui régnoit en Calceide sous le mont  
Liban, s'il ne s'appelloit pas fils d'Iam-  
blique dans les Antiquités Juives.

\* Hist. univ. Liv. 33. pag. 388.

\*\* Guer. Juiv. Liv. 1. chap. 9. num. 5. chap. 10. num. 4. Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 8. num. 3.

viron quatre vingts hommes, Mithridate, dans sa déroute, en avoit perdu huit cents. Sauvé, contre toute espérance, d'un si grand péril, il rendit généreusement, devant César, toute la justice qui étoit due à la bravoure & à la bonne conduite d'Antipater.

V. Sur ce glorieux témoignage, l'Empereur combla de louanges Antipater; les douces espérances qu'elles excitèrent dans son ame, lui firent rechercher les occasions de s'exposer aux plus grands dangers pour son service. Les plaies sans nombre, dont son corps fut couvert en différentes actions, furent de glorieuses preuves de sa valeur & de son zèle pour ce Prince. Aussi, dès qu'il eut réglé les affaires d'Egypte, & qu'il fut arrivé en Syrie, il lui en témoigna sa reconnaissance, en le déclarant Citoyen Romain, & le faisant jouir de tous les privilèges attachés à cette qualité; il ajouta à ces prérogatives tant de marques d'honneur, & de témoignages de considération, qu'il l'exposa aux traits envenimés de l'envie. Il continua, à sa considération, Hircan dans la charge de souverain Sacrificateur.

## CHAPITRE X.

I. **A**NTIGONE, fils d'Aristobule, contribua, contre son intention, à augmenter la fortune d'Antipater. Car, au lieu de se borner à deplorer devant César le malheur de son pere, qu'en haine de l'Empereur, le parti de Pompée avoit fait empoisonner, d'exagérer patétiquement la cruauté de Scipion, qui avoit fait mourir son frere, & d'exciter des sentimens de compassion, sans y mêler des traits de haine & d'envie, il se répandit en plaintes ameres contre Hircan & Antipater, qu'il accusa de l'avoir dépouillé injustement, lui & ses sœurs, des Etats de leur pere commun; d'avoir satisfait la violence de leur passion, en attirant sur la Nation entiere des maux insupportables. Il ajouta à ces reproches: Que s'ils avoient envoyé des secours à César en Egypte, leur attachement & leur affection pour sa personne n'en avoient point été le motif; que la crainte seule qu'il ne se ressouvint des liaisons qu'ils

Plaintes d'Antigone devant César, contre Antipater.

avoient eues avec Pompée, & qu'ils avoient été dans un parti opposé à l'Empereur, les y avoit engagés.

Réponse  
d'Antipater.

I I. Antipater répondit à ces plaintes, en découvrant sa poitrine, & dit, en montrant les cicatrices dont son corps étoit couvert: » Ces marques de mon affection pour César, » sont assez sensibles, pour me dispenser de les faire valoir par » des discours inutiles. Il est étonnant, ajouta-t'il, qu'Anti- » gone, fils d'un ennemi déclaré des Romains, fugitif de Ro- » me, comme son pere, & héritier de l'esprit de faction & de » révolte dont il étoit animé, ait la hardiesse de former des » accusations contre les autres, devant l'Empereur, & cher- » che à se procurer des avantages, tandis qu'il devrait regar- » der comme une grace, celle qu'on lui fait de le laisser vi- » vre. Ce n'est pas tant la triste situation où il se trouve, qui » lui fait souhaiter de devenir maître des affaires, s'il obtenoit » une telle faveur, il ne s'en serviroit que pour soulever sa » Nation contre ceux à qui il en seroit redevable.

Hircan con-  
firmé dans la  
souveraine Sa-  
crificature. An-  
tipater Inten-  
dant de Judée.

III. César ayant entendu Antigone & Antipater, jugea que nul autre qu'Hircan ne méritoit mieux d'être revêtu de la souveraine Sacrificature, & laissa Antipater le maître de se choisir tel état de puissance qu'il souhaiteroit; mais au lieu de se permettre ce choix, il déclara qu'il ne vouloit tenir que de la bonté & de la prudence de l'Empereur, le genre d'honneur auquel il lui faisoit la grace de le vouloir élever. César le fit donc Intendant de toute la Judée, ajouta à cette faveur la liberté qu'il lui demanda, de pouvoir rebâtir ce que Pompée avoit fait abattre des murs de Jerusalem, & ordonna que le Decret en fût gravé sur des tables de cuivre, & déposé dans le Capitole, pour y être un monument de sa justice, & du mérite d'Antipater.

Antipater  
parcourt la Ju-  
dée, & exhorte  
tout le monde  
à vivre en paix.

IV. Après qu'Antipater eut accompagné César jusqu'à la sortie de Syrie, il retourna en Judée. Son premier soin fut de relever les murs détruits par Pompée; il parcourut ensuite toute la province, pour appaiser par ses conseils & par ses menaces les troubles dont elle étoit agitée. Il insinuoit aux uns, qu'ils ne pouvoient se soutenir dans la tranquille jouissance de leurs biens, & profiter long-temps des avantages d'une douce paix, qu'en demeurant fidèlement attachés à Hircan; il annonçoit à d'autres, que s'ils se laissoient séduire par les vaines espé-  
rances



rances dont pourroient les flatter des gens qui ne fondent les leurs que sur les troubles séditieux qui s'élevent dans un Etat , ils trouveroient en lui, non un Magistrat attentif à leur procurer du bien , mais un maître sévère ; dans la personne d'Hircan , un tyran cruel , au lieu d'un Roi bienfaisant : dans César enfin , & dans les Romains , non des protecteurs puissans & d'ardents défenseurs , mais des ennemis implacables , qui ne souffriroient jamais qu'on dépouillât de l'autorité souveraine quelqu'un à qui ils l'auroient confiée. En même temps qu'il adressoit ces sortes de discours aux peuples , il agissoit & régloit tout par lui-même , parce qu'il sçavoit qu'Hircan n'étoit ni aussi ferme ni aussi actif que le demandoit la situation présente de l'Etat. Il donna le commandement de Jerusalem , & de tous ses environs , à Phasaël , son fils aîné , & celui de la Galilée à Herode , son second fils , quoiqu'il fût encore extrêmement jeune.

V. Ce second fils d'Antipater étoit d'un naturel vif & ardent , il trouva bientôt l'occasion de faire admirer son grand cœur. Ezéchias , Chef d'une grande troupe de voleurs , faisoit des courses dans la Syrie , & la désoloit par ses pillages , Herode lui donna la chasse , le prit & le fit mourir avec plusieurs de ses compagnons. Ce service important lui mérita de la part des Syriens des marques sensibles de reconnoissance , ses louanges furent chantées dans les villes & dans les campagnes , par-tout on publia qu'il avoit amené la paix dans le pays , & remis par sa présence les habitans dans la tranquille jouissance de leurs biens. Ce début glorieux le fit connoître de Sextus César , parent de l'Empereur , & Gouverneur de Syrie. Le haut degré d'estime auquel Herode étoit parvenu , piqua son frere Phasaël d'une louable émulation ; il fit de nouveaux efforts pour gagner de plus en plus l'affection des habitans de Jerusalem , & quoique sa charge lui donnât le droit de tout régler par lui-même , il se conduisit avec tant de prudence , que personne n'eut jamais à se plaindre des ordres émanés de son autorité ; de-là le rendre respect que la Nation portoit à Antipater , qu'elle traitoit en Roi , & honoroit comme son maître , sans que jamais il se soit cru pour cela permis de s'écarter de l'affection & de la fidélité qu'il devoit à Hircan.

Herode fait  
mourir Ezé-  
chias , Chef de  
voleurs.

VI. Il n'est pas possible de vivre dans la prospérité sans devenir pour quelqu'un un objet d'envie & de jalousie. Hircan

prenoit de lui-même quelque ombrage de la haute réputation des enfans d'Antipater : les glorieux succès d'Herode lui causoient une secrète inquiétude , que nourrissoit encore une multitude de gens , qui s'empressoient à l'envi de le venir entretenir du mérite de ces deux freres. Des lâches & envieux courtisans , de la conduite desquels la sagesse de celle d'Antipater étoit une sévère censure , profitoient de ses funestes dispositions , & ne cessoient de lui dire tous les jours , » qu'en laissant le » maniement des affaires à Antipater & à ses enfans , s'il ne per- » doit pas le nom de Roi , il en perdoit toute l'autorité. Hé , » jusqu'à quand , lui demandoit-on , vous abuserez-vous au » point de ne pas sentir que votre conduite les placé sur le » thrône & vous en fait descendre. Antipater & ses enfans ne » se bornent plus à la simple administration des affaires de » l'Etat , ils agissent ouvertement en souverains absolus , & ne » vous laissent pas même jouir de l'ombre de l'autorité. Com- » ment Herode , sans ordre , sans Lettres de votre part , a-t'il » osé violer nos saintes Loix , en faisant de son autorité pri- » vée mourir tant de personnes ? S'il n'est pas Roi , s'il n'est » encore qu'un Particulier , il doit venir rendre raison de sa » conduite à son Roi , & se justifier du mépris qu'il a fait de » la Loi , qui défend de faire mourir aucun criminel , s'il n'a » été condamné.

Hircan craint  
Herode.

VII. Ces discours firent enfin une telle impression sur l'esprit d'Hircan , que ne pouvant plus retenir ses secrets sentimens , sa colere éclata , il commanda à Herode de venir se justifier. Herode , suivant le conseil de son pere , obéit à cet ordre , & plein de confiance dans le mérite de ses actions , il se mit en chemin , après avoir établi de bonnes garnisons dans la Galilée. Il régla sa conduite de maniere qu'en se tenant en garde contre toute surprise de la part de ses ennemis , il ne parût point avoir lui-même dessein de rien entreprendre contre Hircan. Sextus César , qui appréhendoit qu'il ne fût la victime des efforts de ses envieux pour le perdre , envoya expressément commander à Hircan de ne pas souffrir qu'on lui fit un crime d'avoir purgé la Syrie de voleurs (a). Hircan , qui souhaitoit lui-même pouvoir le sauver , parce qu'il l'aimoit , le renvoya absous.

(a) A la lettre, de garantir Herode d'une Sentence capitale.

VIII. Herode se persuadant que s'il échappoit au danger qu'il avoit couru , c'étoit contre le gré du Roi, se retira à Damàs , auprès de Sextus César , bien résolu de ne pas obéir si on le citoit une seconde fois ; ses ennemis prirent occasion de sa retraite pour aigrir de nouveau l'esprit d'Hircan , & ne manquèrent pas de lui insinuer , qu'animé de colere , il s'en étoit allé avec le dessein formé d'entrer en guerre contre lui. Hircan les crut , mais comme il voyoit qu'Herode étoit plus puissant que lui , il ne sçavoit à quoi se déterminer. Cependant ses inquiétudes augmentèrent , lorsqu'il apprit que Sextus César lui avoit donné le Gouvernement de la Célésyrie & de Samarie. Les puissantes forces qu'il pouvoit armer , jointes à l'affection que la Nation avoit pour lui , le lui rendirent si redoutable , qu'il s'imaginoit à tout instant le voir venir fondre sur lui à la tête d'une nombreuse armée.

IX. L'événement justifia ses craintes. Herode conservoit un vif ressentiment d'avoir été accusé & obligé de paroître en criminel devant des Juges. Il leva des troupes , & résolu de déthrôner Hircan , il marcha contre Jerusalem , & eût exécuté son projet , si Antipater & Phasaël ne fussent venus au-devant de lui , & n'eussent modéré son emportement , en le conjurant de ne pas porter sa vengeance au-delà de l'appareil menaçant (a) avec lequel il se présentoit ; mais de respecter un Roi dont il étoit le sujet , & auquel il étoit redevable de sa fortune ; ils lui représentèrent » que s'il avoit quelque sujet d'être irrité » de ce qu'il l'avoit cité devant des Juges , il ne lui devoit » pas moins de reconnoissance , pour lui avoir conservé la vie » en le renvoyant absous , & ne pouvoit sans ingratitude , oubliant un tel bienfait , se livrer à la fureur de son ressentiment ; que le succès d'une guerre dont le motif est injuste , » devant toujours être présumé funeste , s'il est vrai que Dieu » plus puissant que les plus fortes armées , en dirige les événements suivant l'ordre de sa sagesse (b) , il se flattoit en vain » de sortir victorieux de celle qu'il venoit faire à un Roi son

Herode veut  
assiéger Jeru-  
salem.

(a) ἀνέτασις hauteur , menaces. Voyez la Note g. » Les ambassadeurs de Rome dirent avec hauteur qu'il falloit obéir à ce que le Senat avoit ordonné. « Appien. guer. Mithrid. pag. 198..

(b) On peut voir comment l'Auteur de la Note m. rétablit ce qu'il croit dérangé dans le texte de Joseph. Je crois pouvoir n'y point toucher , & que son expression peut comporter le sens que je lui donne , & qui est le même en géné-



## 44 GUERRE DES JUIFS;

» Souverain & son bienfaiteur , qui l'avoit nourri & élevé dans  
» son Palais , & ne lui avoit jamais donné aucun sujet de se  
» plaindre , jusqu'à l'espece d'injustice qu'il lui avoit faite en  
» prêtant l'oreille par foiblesse à de mauvais conseils. « He-  
rode se laissa toucher par ces raisons , & se persuada que pour  
remplir ses vuës , il lui suffisoit d'avoir fait montre des forces  
qu'il étoit en état de faire agir.

Sextus César  
assassiné.

X. Il s'éleva en ce même temps un grand trouble entre les  
Romains qui étoient à Apamée , la mort de Sextus César y  
excita une guerre civile. Cecilius Bassus , par un reste d'atta-  
chement au parti de Pompée , l'avoit fait assassiner , & s'étoit  
rendu maître des troupes qu'il commandoit. Les Officiers , at-  
tachés à César , prirent les armes pour venger cette mort. An-  
tipater , autant par affection pour l'Empereur qu'à cause de  
l'amitié dont il avoit été lié avec Sextus , envoya des secours  
à ces Officiers , sous la conduite de ses fils. Cette guerre tirant  
en longueur , Murcus (a) fut envoyé de Rome pour succéder  
à Sextus César.

## CHAPITRE XI.

Mort de Cé-  
sar. Cassius en  
Syrie.

I. **L**A guerre civile occasionnée par la mort de Sextus Cé-  
sar , fut peu de temps après suivie d'une autre beaucoup  
plus sanglante. Cassius & Brutus assassinèrent l'Empereur  
César , après un regne de trois ans sept mois. Ce meur-  
tre jetta l'Empire dans une extrême confusion. Les prin-  
cipaux Romains , divisés de sentimens & d'interêts , prirent le  
parti que chacun crut le plus convenable à ses vues particu-  
lières. Cassius vint en Syrie , prit le commandement des troupes ;  
qui étoient aux environs d'Apamée , reconcilia Murcus avec  
Bassus , & avec les légions qui tenoient un parti contraire , fit  
lever le siège d'Apamée , & parcourut , à la tête d'une nom-  
breuse armée , les différentes villes de la Province , imposant

ral que celui des Antiquités Juives.  
» Que si l'on doit reconnoître que c'est  
» Dieu qui regle les événemens de la  
» guerre , l'injustice y a plus de part  
» que les troupes. » C'est-à-dire , que  
ce sont moins les troupes à la tête des-

quelles on est , qui décident du succès  
des batailles , que le motif qui fait en-  
treprendre la guerre.

(a) Joseph dit Marcus , mais c'est une  
faute de ses Copistes.

à toutes des taxes plus fortes que la plupart n'en pouvoient supporter.

II. Il demanda aux Juifs sept cents talents. Antipater qui craignoit les menaces dont il accompagnoit cette exaction, en partagea les recouvrements entre ses fils, & y employa ceux qui lui parurent les plus propres à l'accélérer, & même Malichus, avec lequel il n'étoit pas bien (a), tant il se trouvoit pressé. Herode fournit le premier les cent talents qu'il avoit été chargé de lever sur la Galilée, & cette célérité lui mérita l'amitié de Cassius. Les autres firent moins de diligence; Cassius leur en fit un crime, & maltraita indignement les villes qui se trouverent en retard; il réduisit à l'esclavage Gophna & Ammaïs (b), & deux autres villes moins considérables. Il poussa les effets de sa colère jusqu'à vouloir faire tuer Malichus, pour le punir de sa lenteur à faire les levées dont il étoit chargé; mais Antipater l'appaisa, en lui faisant toucher cent talents, & sauva de cette sorte Malichus, ainsi que plusieurs autres villes, dont il empêcha la ruine.

Concession  
de Cassius en  
Syrie.

III. Lorsque Cassius fut sorti de Syrie, Malichus paya d'ingratitude le service que lui avoit rendu Antipater, & parce que ce sage Ministre s'opposoit d'ailleurs à ses injustices, il ne cessa de lui tendre des pièges, & attenta souvent à la vie de celui qui lui avoit si généreusement conservé la sienne. Antipater crut enfin devoir se mettre en garde contre les ruses & le pouvoir de ce méchant homme; il passa le Jourdain, & leva des troupes pour se venger de ses indignes procédés: mais, par de nouvelles fourberies, Malichus se tira d'affaire; il trompa les fils d'Antipater, Phasaël, qui commandoit dans la Citadelle,

Malichus  
tend des pièges  
à Antipater.

(a) ... » Et à quelques-uns de ses amis, entre lesquels étoit Malichus. C'est une exacte traduction du Latin de Sig. Gelenius. *Et inter eos Malicho cuidam ex amicis.* Mais le Grec porte τῶν φίλων, qui ne signifie certainement point de ses amis. On ne sçait que penser de ce Traducteur. Il sçavoit du Grec, mais après avoir traduit ce que Joseph dit des sentimens de Malichus pour Antipater, dans le quatorzième \* Livre des

Antiquités Juives, *καὶ οὐκ ἔστιν ἀπὸ τῶν φίλων* comment a-t-il pu faire ici Malichus un des amis d'Antipater? On a aussi quelque difficulté sur la manière dont le dernier Editeur a rendu cet endroit. *Et alios à necessariis suis, in quibus eras & Malichus quidam sibi parum amicus.* Car comment Malichus pouvoit-il être des amis, des intimes d'Antipater, s'il lui étoit *parum amicus*.

(b) Emmaüs. *Antiq. Juiv.*

& Herode, qui avoit la garde de l'arsenal (a), par des sermens si multipliés, & des protestations de son innocence si séduisantes, qu'il les engagea à le reconcilier avec leur pere, à qui il fut encore cette fois redevable de la vie. Murcus, Gouverneur de Syrie, vouloit faire mourir ce factieux, mais il lui pardonna à la priere d'Antipater.

Malichus em-  
poisonne An-  
tipater.

IV. Le jeune César & Anroine étant entrés en guerre contre Cassius & Brutus, Cassius & Murcus se formerent une armée dans la Syrie. Herode leur fut pour cela d'une très-grande utilité; pour lui en marquer leur reconnoissance, ils l'établirent Intendant de toute la Syrie (b), avec des troupes à sa disposition, infanterie & cavalerie. Cassius lui promit même de le faire déclarer Roi de la Judée, lorsque la guerre seroit finie. L'élevation du fils, & la considération qu'il pouvoit porter si loin ses espérances, causerent la mort du pere. Dans la crainte qu'en conçut Malichus, & dans l'idée que lui inspiroit sa méchanceté, qu'il devoit premièrement se défaire d'Antipater, il le fit empoisonner dans un festin, par un des Echantons du Roi, qu'il vint à bout de corrompre à force d'argent. Ainsi mourut ce grand homme, dont la prudence & l'activité dans la conduite des plus importantes affaires étoient si admirables. Il avoit fait remonter Hircan sur le trône, & avoit toujours sçu l'y maintenir.

V. Le Peuple qui eut quelque soupçon de ce crime, en fut outré; mais Malichus l'appaîsa, en niant hardiment qu'il y eût eu aucune part, & cependant, pour sa plus grande sûreté, il leva quelques soldats; car il pensoit bien qu'Herode ne demeureroit pas tranquille. Et en effet, il parut bientôt à la tête d'une nombreuse armée, pour venger sur ce traître la mort d'Antipater; mais son frere Phasaël lui ayant conseillé de ne le point attaquer à forces ouvertes, de crainte qu'il ne s'élevât

(a) C'est sur ce que Joseph dit dans les Antiquités Juives, en parlant du même fait, qu'Herode avoit la garde des armes ἡχορτος τῆς φυλακῆς τῶν ἑλλῶν que je me suis déterminé à traduire, qui avoit la garde des armes. Sans cela j'aurois pu dire avec M. d'Andilly, qui avoit le commandement des gens de guerre, & je ne sçai si j'ai bien fait de l'abandonner.

(b) » Herode fut établi Gouverneur de  
» toute la Célé-Syrie par Cassius & par  
» Marcus. « Le Pere Calmet, Diction.  
Bibl. Herode. Je doute qu'ἡμιμαχίας veuille dire ici Gouverneur proprement dit. Ce qui est certain, c'est que Cassius & Murcus donnerent à Herode l'inspection de toute la Syrie Συρίας ὑπὸ αὐτοῦ.



parmi le peuple quelque parti séditieux , il parut satisfait de ce que Malichus alléguoit pour sa justification , témoigna qu'il le croyoit exempt de soupçon , & s'occupa du soin de faire de magnifiques obseques à son pere.

VI. Il alla ensuite à Samarie , & ayant apaisé les troubles dont cette ville étoit agitée , il revint à Jerusalem au temps d'une fête qu'on y célébroit. Comme il avoit avec lui quelques gens de guerre , Hircan lui envoya dire de ne point introduire d'étrangers dans la ville , de crainte que leur présence ne troublât la cérémonie des purifications. C'étoit Malichus , qui effrayé de l'arrivée d'Herode , avoit persuadé à Hircan de lui faire cette défense. Herode , qui en jugeoit le prétexte peu légitime , n'en tint aucun compte , & entra de nuit dans la ville. Malichus vint à lui , feignant de nouveau d'être pénétré d'une extrême douleur de la mort d'Antipater ; Herode avoit peine à retenir sa colere. Il crut cependant devoir encore user comme lui de dissimulation , mais il écrivit à Cassius , qui haïssoit d'ailleurs Malichus , & se plaignit amèrement de la mort de son pere. Cassius lui répondit qu'il devoit la venger , & donna des ordres secrets aux Officiers de ses troupes , de prêter secours à Herode , qui n'avoit que de justes desseins.

Herode entre dans Jerusalem , malgré la défense d'Hircan.

VII. Cassius ayant ensuite pris Laodicée , tous les principaux du pays s'empressoient de venir lui offrir des présens & des couronnes. Herode jugea l'occasion favorable pour exécuter son projet de vengeance , & résolut d'en profiter. Malichus étoit toujours dans quelque méfiance , & dès qu'il fut arrivé à Tyr , il songea à enlever secrètement son fils , qui y étoit en otage , & à se retirer avec lui en Judée ; l'inquiétude où le jettoit le peu d'espérance qu'il avoit de pouvoir se soutenir , lui fit concevoir un projet bien plus hardi : ce fut d'exciter les Juifs à se révolter contre les Romains , tandis que Cassius étoit occupé à faire la guerre à Antoine , & de profiter de cette révolution pour s'emparer du trône , dont il comptoit faire facilement descendre Hircan.

Malichus projette d'entrelever la couronne à Hircan.

VIII. La Providence renversa les vains projets (a) de Malichus , Herode pénétra ses desseins , & pour les prévenir , il l'invita à venir souper chez lui avec Hircan ; ayant ensuite appelé un de ses domestiques , sous prétexte de lui donner des ordres ,

(a) Dans le Grec , *irryiaa si apa* &c. Le dessein se joue de ses vains projets.

pour le festin , il l'envoya dire aux Officiers des troupes Romaines de se tenir prêts. Ces Officiers se rappelant alors les ordres secrets que Cassius leur avoit donnés , prirent leurs épées , sortirent hors de la ville sur le rivage , y envelopperent Malichus , & le percerent de plusieurs coups. Hircan en fut tellement effrayé , qu'il tomba évanoui , & ne reprit ses sens qu'avec peine. Il demanda alors par l'ordre de qui Malichus avoit été tué : un Officier lui ayant répondu que c'étoit par celui de Cassius , & qu'un des Officiers des troupes Romaines l'avoit exécuté , il dit : Je lui suis redevable de ma conservation & de celle de ma patrie , puisqu'il a fait mourir le traître qui avoit conspiré la perte de l'un & de l'autre. On ne sçait si ces paroles d'Hircan étoient l'expression sincere de ses sentimens , ou si ce n'étoit que la crainte , qui lui faisoit approuver le meurtre de Malichus , mais telle fut la vengeance qu'Herode tira de ce perfide.

## C H A P I T R E X I I .

Phasaël se plaint de ce qu'Hircan s'étoit joint à Felix pour le perdre.

I. **A**PRE'S que Cassius eut quitté la Syrie , il s'éleva de nouveaux troubles dans Jerusalem. Felix fit marcher les troupes qu'il commandoit contre Phasaël , pour venger sur lui la mort de Malichus , dont Herode son frere avoit été l'auteur. Herode étoit alors à Damas auprès du Général Fabius. Il eût bien souhaité pouvoir venir secourir son frere , mais une maladie dont il étoit atteint ne le lui permit pas. Phasaël n'eut pas besoin de son secours , & se soutint avec avantage , par ses seules forces , contre Felix ; il fit cependant de vifs reproches à Hircan , de ce que , par une ingratitude blamable , il s'étoit joint à Felix , & souffroit que le frere de Malichus s'emparât des places fortes. Il s'étoit en effet saisi de plusieurs , & entre autres de Massada , la mieux fortifiée.

II. La possession de ces places fut pour lui un foible boulevard contre la puissance d'Herode , qui les reprit toutes , dès que sa santé fut rétablie , Massada même , dont il le laissa sortir sur l'humble priere qu'il lui en fit. Herode chassa aussi de la Galilée Marion de Tyr , qui s'y étoit déjà emparé de trois places : il ne maltraita aucun des Tyriens qu'il avoit pris , il fit même

même des présens à quelques-uns ; il espéroit par cette conduite se concilier leur affection , & leur faire haïr Marion. C'étoit Cassius , qui , lorsqu'il sépara la Syrie en différentes Principautés , avoit donné à Marion celle de Tyr. Ce Marion s'étoit déclaré pour Antigone , fils d'Aristobule , en haine d'Herode , & sur-tout pour faire sa cour à Fabius , qu'Antigone avoit engagé par de grands présens à favoriser le projet qu'il avoit formé de rentrer en Judée , & pour lequel Ptolémée , son allié (a) , lui fournissoit tout ce qui lui étoit nécessaire.

III. Herode vint à leur rencontre , & leur livra bataille à l'entrée de la Judée : il les défit , & réduisit Antigone à prendre la fuite ; il retourna ensuite à Jerusalem , où il fut reçu avec joie , cette victoire l'y ayant mis en grande considération ; les liens d'affinité qui devoient l'unir à Hircan , lui concilioient d'ailleurs l'affection de ceux même qui jusques-là l'avoient assez peu recherché. Il avoit contracté un premier mariage avec une femme d'une famille assez distinguée de sa Nation , nommée Doris , & en avoit eu un fils , auquel il avoit donné le nom d'Antipater. Mais il étoit alors sur le point d'épouser Mariamne , fille d'Alexandre , fils d'Aristobule , & petite fille d'Hircan , & d'entrer par ce mariage dans la famille Royale.

Herode chassa Antigone qui étoit entré en Judée.

IV. Cependant lorsqu'après la défaite & la mort de Cassius à la bataille de Philippes , César fut retourné en Italie , & qu'Antoine fut venu en Asie , où toutes les villes des Provinces voisines lui envoyèrent des Députés dans la Bithynie , les plus considérables des Juifs vinrent aussi l'y trouver , pour accuser Phasaël & Herode d'avoir usurpé par violence la Souveraine autorité & de ne laisser à Hircan que le vain titre de Roi. Mais Herode , qui s'étoit aussi rendu auprès d'Antoine , le gagna tellement par les grands présens qu'il lui fit , qu'il ne voulut pas même écouter leurs plaintes , & les renvoya pour cette fois , sans leur donner aucune satisfaction.

Les Juifs se plaignent en vain de Phasaël & d'Herode.

(a) » Ptolémée , beau-pere d'Antigone ne. « [ *M. d'Andilly.* ] C'est ainsi que Sig. Gelenius a traduit *Κατὰ τὸν πάτερ*. Ptolémée avoit épousé la sœur d'Antigone ; mais Joseph ne dit en aucun endroit , qu'Antigone eût épousé une des filles de son beau pere. Comment l'élégant Traducteur peut-il faire ici Ptolémée beau-

pere d'Antigone , après avoir dit dans le Chapitre vingt unième du Livre quatorzième des Antiquités Juives que » Ptolémée Mennée l'adopta à cause de » la parenté qui étoit entre eux « ? C'est que Sig. Gelenius a rendu ainsi ces deux endroits.



Antoine déclare Phasaël & Herode Tétrarques.

V. Les Juifs ne se rebuterent point; cent des plus distingués vinrent à Daphné près d'Antioche, où Antoine, déjà engagé dans l'amour de Cléopâtre, s'étoit rendu; les deux plus éloquents d'entre eux, qu'ils avoient choisis pour porter la parole, accusèrent de nouveau Phasaël & Herode. Messala, aidé de la présence d'Hircan, dont Herode devoit épouser la petite fille, entreprit la défense des deux freres. Antoine les ayant tous entendus, demanda à Hircan quels étoient ceux qu'il croyoit les plus capables de bien gouverner: Hircan lui ayant répondu que c'étoit Phasaël & Herode, il en eut beaucoup de joie; car il avoit été ami d'Antipater, qui l'avoit parfaitement bien reçu, lorsqu'il avoit accompagné Gabinus en Judée; ainsi il déclara les deux freres Tétrarques, & leur confia la Souveraine administration des affaires.

VI. Les Députés des Juifs en ayant témoigné du mécontentement, il en fit mettre quinze en prison, avec quelque dessein même de les faire mourir, & chassa les autres ignominieusement. Lorsque la nouvelle en fut venue à Jerusalem, elle y excita de grands murmures, & on résolut d'envoyer à Antoine une plus nombreuse députation. Mille personnes furent donc choisies pour l'aller trouver à Tyr (a), où il devoit se rendre. Antoine irrité de leurs plaintes tumultueuses, donna ordre au Commandant de Tyr, de punir ceux dont il pourroit se saisir, & d'assurer le commandement à ceux qu'il avoit déclarés Tétrarques.

VII. Dans la vue de prévenir l'exécution de cet ordre, Hircan & Herode furent les trouver sur le bord de la mer, où ils étoient, pour les prier instamment de n'être pas les auteurs de leur propre perte, & de ne pas engager par un téméraire

(a) Le Texte de Joseph paroît avoir besoin ici d'une legere correction; car je ne scaurois me persuader qu'*ἱεροσολύμων*, ne soit pas un intrus. C'étoit à Tyr, non à Jerusalem, selon Joseph, qu'Antoine devoit aller, lorsque les Juifs lui deputerent pour la troisième fois. Antoine n'alla point de Tyr en Judée, du moins Joseph ne dit-il rien qui donne lieu de le croire. S'il se fût disposé à y aller, les Juifs n'eussent-ils pas attendu

qu'il y fût, pour lui faire des plaintes de Phasaël & d'Herode? Et Antoine n'auroit-il pas remis à les entendre, lorsqu'il auroit été sur les lieux? Je lis donc *διατριβῶν*, au lieu de *διήτριβῶν*, au lieu d'*ἡ*, *ἐν*, & j'efface *ἱεροσολύμων*. Ils renvoyèrent mille Députés à Tyr, où Antoine se dispoit de se rendre. C'est ce que Joseph dit dans les Antiquités Juives, comme on vient de le remarquer.

entêtement leur Patrie dans une guerre. Mais ces sages remontrances ne faisoient que les aigrir encore davantage. Antoine envoya contre eux des soldats , qui en tuèrent quelques-uns & en blessèrent plusieurs. Hircan prit soin d'enterrer les morts & de faire panser les blessés ; mais comme rien de tout cela ne fut capable de calmer l'opiniâtreté des autres , & que ces mutins continuoient à jeter le trouble dans la ville , Antoine , outré de colere , fit mourir ceux qu'il retenoit en prison.

## CHAPITRE XII.

**L** DEUX ans après (a) , Barzapharnes , Satrape des Parthes , & Pacorus , fils du Roi , s'étant rendus maîtres de la Syrie , Lyfánias , qui avoit succédé aux Etats de son pere Ptolémée , fils de Menée , qui étoit mort , promit au Satrape mille talents , & cinq cents femmes , s'il vouloit faire descendre Hircan du trône , pour y établir Antigone ; Barzapharnes , que ces promesses tenterent (b) , engagea Pacorus à entreprendre l'expédition. Ce Prince coroya la mer pour arriver en Judée , & recommanda à Barzapharnes d'y entrer par le milieu des terres. Les Syriens refuserent à Pacorus de lui donner passage par leur ville ; mais les habitans de Sidon & de Ptolémaïde le lui ouvrirent par les leurs. Il donna alors de la cavalerie à un de ses Echançons , qui s'appelloit Pacorus , comme lui , avec ordre d'entrer en Judée , de reconnoître le pays , & de prêter à Antigone tous les secours dont il auroit besoin.

II. Cet Officier n'eut pas plutôt commencé à faire le dégât aux

(a) Dion. Caf. Liv. 48. pag. 372.

(b) M. Havercamp fait dire à Joseph , que les promesses de Lyfánias porterent le fils du Roi des Parthes à entreprendre de rétablir Antigone. Lyfánias ne pouvoit ignorer ce qui étoit du au fils du plus grand Roi qu'on connût alors , à un point que de lui en faire la proposition , & ce Prince n'eût pû la recevoir que comme un outrage qu'on lui eût fait. Ce fut au Satrape & à Pacorus , que Lyfánias fit ces offres , dans la Traduction de M. d'An-

dilly. C'est mettre le sujet au niveau de son Seigneur , & blesser toutes les décences. Ce ne furent point ces promesses , qui engagèrent le Prince à entreprendre cette expédition , ce fut Barzapharnes , qu'elles avoient tenté , qui l'y porta. L'ancien Interprète paroît avoir lu *τοῦτο* , au lieu de *τοῦτοις*. C'est du moins dans ce sens qu'il a traduit *Impulsus igitur ab eo* , & c'est assurément ce que Joseph veut dire.

environs du mont Carmel, que plusieurs Juifs vinrent offrir leurs services à Antigone. Il les envoya dans un lieu appelé Dryme, & leur commanda de se rendre maîtres de tout ce canton. Il s'y donna un combat, dans lequel les gens d'Antigone désirèrent les ennemis, & les poursuivirent jusqu'à Jérusalem. Plusieurs autres Juifs s'étant joints à eux, ils pousserent jusqu'au Palais, où Phasaël & Herode (a) les reçurent à la tête d'un gros de gens de guerre. On se battit dans la place, Herode eut l'avantage; il obligea les ennemis de se retirer dans les sacrés Portiques, & pour les y resserrer, il mit une garde de soixante hommes dans les maisons voisines. Le Peuple se déclara contre les deux freres, mit le feu à ces maisons, & y brûla les gardes qu'Herode y avoit posés. Herode, animé de colere, attaqua le Peuple à son tour, & tua beaucoup de monde. Il ne se passoit point de jour qu'on ne se battît, & qu'il ne se perdît dans ces différentes actions beaucoup de monde de part & d'autre.

Pacorus entra dans Jérusalem.

Hircan & Phasaël vont trouver Barzapharès.

III. La fête que nous appellons de la Pentecôte étant arrivée, la ville & les environs du Temple se trouverent remplis de gens de la campagne, dont la plupart étoient armés. Tandis que Phasaël gardoit le Palais (b), Herode fit du côté du Nord, avec un petit corps de troupes, une sortie sur les ennemis (c). Comme il n'observoient aucune discipline, il en tua plusieurs, mit les autres en fuite, & les obligea de se jeter dans la ville, dans les Portiques, ou dans (d) le retranchement extérieur. Antigone pria alors Phasaël de recevoir Pacorus, l'Echanson, dans la ville, pour y traiter de la paix. Phasaël se laissa per-

(a) J'ai suivi la conjecture de M. d'Andilly; car Joseph dit Hircan, au lieu d'Herode. On peut cependant ne point toucher à son Texte.

(b) Phasaël gardoit les murailles, & Herode le Palais. « [M. d'Andilly.] *Et Phasaëlus quidem muros custodiebat.* M. Haverc. Et quelles murailles pouvoit garder Phasaël? Ce n'étoient pas celles de la ville, les Juifs de la faction d'Antigone en étoient les maîtres. *Τείχος & βασιλεία* ne signifient ici que le même endroit, celui en général où Phasaël s'étoit retranché. Cela paroît par ce qu'on lit quelques lignes plus bas, » que l'Echanson tâchoit de tirer » hors du mur *συμβαλὴν ἐξ τοῦ τείχους*; car il est visible que c'étoit hors du Palais

qu'il gardoit, qu'il le vouloit faire sortir. Mais un Scholiaste, pour marquer que *τείχος & βασιλεία* signifient ici la même chose, avoit mis vis-à-vis du premier, à la marge de son exemplaire *βασιλεία*, qu'un Copiste a fait passer dans la suite dans le Texte. Un autre prévenu que ces deux mots signifioient deux différents endroits, a transporté *ἱεροῦ*, pour qu'il les régit l'un & l'autre, en l'ôtant d'après *τείχος*.

(c) Voyez Remarque XI. à la suite du quatorzième Livre des Antiquités Juives.

(d) Ce *τείχος* pouvoit être un retranchement que les Juifs du parti d'Antigone avoient fait devant les portiques dans lesquels ils s'étoient retirés.



trader ; ainsi Pacorus entra dans Jerusalem avec cinq cents cavaliers ; sous prétexte d'appaîser les divisions , mais en effet pour servir Antigone. Et dans cette vue , il engagea insidieusement Phasaël à aller trouver Barzapharnes pour ménager un accommodement. Herode l'en détournoit autant qu'il le pouvoit , & lui conseilloit de se défaire du traître qui lui tenoit ce piège , & dont il devoit d'autant plus se défier , qu'il ne pouvoit ignorer que ces barbares sont naturellement perfides. Ces remontrances furent inutiles ; Phasaël sortit de Jerusalem avec Hircan ; Pacorus , pour ne point donner de soupçon , les accompagna ; il laissa à Herode quelques cavaliers ; de ceux qu'on appelle volontaires , & fit servir les autres d'escorte à Phasaël.

IV. Lorsqu'ils furent arrivés en Galilée , ils en trouverent les habitans soulevés & en armes. Barzapharnes les reçut avec des dehors trompeurs de civilité , ainsi qu'il en avoit ordre. Il leur fit même des présens , mais il leur dressa des embuches lorsqu'ils le quitterent. Ils s'en apperçurent , lorsqu'on les eut conduits dans un endroit sur le bord de la mer , qu'on appelle Ecdippon (a) ; car ils y apprirent qu'Antigone avoit promis de donner mille talents aux Parthes , & de leur livrer cinq cents femmes des plus considérables de la Nation , que les Barbares leur rendoient des pièges toutes les nuits , & qu'ils les eussent déjà arrêtés , si ce n'étoit qu'ils vouloient se saisir auparavant d'Herode , qui étoit à Jerusalem , de peur que , s'il apprenoit leur détention avant que d'être lui-même surpris , il ne se tint sur ses gardes. Ils ne tarderent pas même à reconnoître que ces avis n'étoient que trop véritables ; car ils se virent environnés de Gardes , qu'on postoit assez près d'eux.

V. Ophellius , qui avoit été instruit de tout le complot par Saramalla le plus riche des Syriens , fit d'inutiles efforts pour engager Phasaël à se sauver. Il ne pouvoit se résoudre à abandonner Hircan ; cependant il alla trouver le Satrape , & se plaignant amèrement de ce que le desir de l'argent l'avoit porté à tant de perfidie , il lui dit qu'il étoit en état de lui en donner davantage pour racheter sa vie , qu'Antigone ne lui en avoit promis pour le rétablir sur le trône. Le traître Barza-

(a) Ville de la Tribu d'Azer , entre Tyr & Ptolémaïde , appelée dans l'Ecriture Azib.

Les Parthes  
arrêtent Hir-  
can & Phasaël.

pharnes, pour justifier sa conduite & en écarter tout soupçon; eut recours aux protestations les plus artificieuses, & les accompagna d'autant de sermens; il alla ensuite joindre Pacorus. Alors les Parthes, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu, se saisirent d'Hircan & de Phasaël, qui ne pouvoient que leur marquer combien ils détestoient une aussi noire & aussi indigne trahison.

Pacorus tâ-  
che en vain de  
surprendre  
Herode.

VI. Cependant l'Echanson qui avoit été envoyé pour surprendre Herode & l'arrêter, lui tendoit toutes sortes de pièges, & tâchoit, par d'indignes artifices, de l'attirer hors du Palais (a). Mais Herode, qui s'étoit toujours défié des Parthes, & qui avoit été informé que les Lettres par lesquelles on l'instruisoit de leur trahison avoient été interceptées, n'en voulut point sortir. Ce fut en vain que Pacorus fit tout ce qu'il put pour lui persuader qu'il étoit faux qu'on lui eût intercepté des Lettres, & qu'allant au-devant de ceux qui lui apporteroient celles qu'il attendoit, il verroit plutôt qu'elles ne devoient rien contenir qui eût trait à aucune sorte de trahison, mais seulement des avis sur le succès de la négociation de Phasaël. Herode sçavoit déjà que son frere Phasaël étoit arrêté, & la mere de Mariamne, Alexandra, fille d'Hircan, femme très-prudente, étoit venue le conjurer de ne point sortir, & de ne point s'exposer aux surprises de ces barbares, dont il ne pouvoit ignorer les perfides desseins.

Herode s'en-  
fuit de Jerusa-  
lem.

VII. Tandis que Pacorus se livroit à la recherche de quelque nouvel artifice capable de tromper Herode, dont l'habileté & l'expérience lui étoient assez connues, pour désespérer de le pouvoir surprendre en agissant à découvert, Herode prit le parti de sortir secrètement durant la nuit, & de se retirer en Idumée avec les personnes qui lui étoient les plus chères. Dès que les Parthes s'apperçurent de sa fuite, ils se mirent à le poursuivre. Herode faisoit marcher devant, sa mere, sa sœur, le plus jeune de ses freres, avec Mariamne, qui lui étoit fiancée, & Alexandra, mere de Mariamne. Pour lui, il étoit resté derriere avec sa Maison, pour faire tête aux Barbares. Ils l'attaquerent souvent, mais il les repoussa toujours, en tua plusieurs, & se rendit enfin dans la forteresse de Massada.

(a) Τοῦ τήχου.

VIII. Les Juifs l'incommoderent dans cette retraite , encore plus que les Parthes. Ils ne cessèrent de le harceler , & engagèrent même une action sérieuse , à soixante stades de Jerusalem. Herode les défit , & leur tua beaucoup de monde ; ce fut pour perpétuer le souvenir de cette victoire , qu'il fit dans la suite bâtir une ville dans le lieu où il l'avoit remportée. Il la décora d'un superbe Palais , la munit d'une forte Citadelle , & l'appella de son nom , Herodion. A mesure qu'Herode avançoit dans sa retraite , il voyoit croître le nombre de ses troupes ; il lui venoit tous les jours du monde. Son frere Joseph fut le joindre à Tressa , en Idumée , & lui conseilla de se débarrasser d'une partie de ce peuple qui le suivoit , & qui montoit déjà au nombre de neuf mille personnes , parce que Massada n'étoit pas assez grand pour contenir tant de peuple. Herode suivit son avis , & dispersa dans l'Idumée tous les gens inutiles , en leur donnant ce qu'il leur falloit de vivres pour le voyage ; il ne retint auprès de lui que ceux qui lui parurent les plus robustes , & qu'il jugea lui être les plus nécessaires , & continua sa route vers Massada , où il arriva enfin , sain & sauf. Il y laissa les personnes qu'il avoit voulu sauver avec lui , sous la garde d'un corps de huit cents hommes de guerre , & pourvut Massada de toutes les choses nécessaires pour soutenir un siège ; il partit ensuite pour l'Arabie Pétrée.

IX. Cependant les Parthes , à Jerusalem , se mirent à piller les maisons de ceux qui avoient fui , & même le Palais. Ils épargnerent néanmoins la cassette d'Hircan , où il n'y avoit pas plus de trois cents talents , & du reste , ils ne firent pas un si grand butin qu'ils l'espéroient. Car Herode , qui s'étoit toujours méfié de la mauvaise foi de ces barbares , avoit fait porter ce qu'il avoit de plus précieux dans l'Idumée , & ceux de son parti avoient usé de la même précaution. Ces barbares ne se contenterent pas des ravages qu'ils faisoient dans la ville ; ils poussèrent l'injustice jusqu'à faire ressentir à la campagne toutes les horreurs de la guerre , encore qu'il n'y en eût point de déclarée. Ils détruisirent Marissa , & non-seulement ils mirent Antigone sur le trône , mais ils lui livrèrent Hircan & Phasaël enchaînés , & les remirent à sa discrétion. Ce barbare , peu touché de l'humble posture d'Hircan , qu'il voyoit prosterné à ses pieds , lui arracha de ses propres dents les



oreilles , afin qu'en cas de quelque autre révolution , il ne pût jamais être élevé à la Souveraine Sacrificature , n'étant point permis , suivant nos Loix , de conférer cet honneur à un homme privé de quelqu'un de ses membres.

Phasaël se  
tue.

X. Le courage de Phasaël le déroba à la noire fureur d'Antigone. Quoiqu'il n'eût point d'épée , & que ses mains fussent liées , il trouva moyen de se donner la mort , en se cassant la tête contre une pierre , & par cet acte de générosité , qui répondoit si parfaitement à toutes les autres actions glorieuses de sa vie , il fit voir qu'il étoit un digne frere d'Herode , & non un lâche , comme Hircan. Quelques-uns disent que le coup n'étoit pas mortel , mais qu'Antigone envoya son Médecin , qui empoisonna la plaie & le fit ainsi périr. Mais de quelque maniere que sa mort soit arrivée , le principe en est toujours très-glorieux. On dit encore que , peu avant qu'il expirât , une femme lui ayant appris qu'Herode s'étoit sauvé , il avoit dit : Je meurs satisfait , puisque je laisse un frere qui nous vengera de nos ennemis.

XI. Telle fut la fin malheureuse de Phasaël. Quoique les Parthes , à leur grand regret , n'eussent pas reçu les femmes qui leur avoient été promises , ils ne laisserent pas de mettre Antigone en possession du gouvernement , & de l'établir dans Jerusalem ; ils se retirèrent ensuite , & emmenerent Hircan prisonnier en leur pays.

## CHAPITRE XIV.

Herode se  
presse d'arri-  
ver en Arabie.

I. **H**ERODE , qui n'avoit point encore reçu d'avis de la mort de son frere , se pressoit d'arriver en Arabie , pour tâcher de tirer quelque argent du Roi des Arabes , parce que connoissant l'avarice des Parthes , il ne comptoit pouvoir rien obtenir d'eux qu'à force d'argent. Quant au Roi des Arabes , il s'étoit persuadé , que si le souvenir des liaisons d'amitié dans lesquelles Antipater son pere avoit vécu avec ce Prince , n'étoit pas un motif assez fort pour le porter à lui faire présent de l'argent dont il avoit besoin , il ne refuseroit pas au moins de lui en prêter , en lui laissant pour gage le fils de celui-là même qu'il vouloit racheter , c'étoit dans cette vue qu'il me-

noit

noir avec lui le fils de Phasaël, son frere, qui n'étoit âgé que de sept ans; il avoit d'ailleurs engagé les Tyriens (a) à ménager cette affaire, & à lui obtenir trois cents talens, qu'il avoit résolu de donner pour la rançon de son frere: mais une cruelle fatalité rendoit inutiles ces généreux projets. Phasaël étoit mort, Herode cherchoit vainement à lui donner ces marques essentielles de l'affection la plus zélée. Cependant il éprouva que les Arabes étoient peu constants en amitié: Malichus leur Roi lui fit donner ordre de sortir de ses Etats, & prit pour prétexte que les Parthes ne trouveroient pas bon qu'il le souffrît en Arabie; mais le véritable motif de la conduite de ce Prince, étoit la résolution qu'il avoit prise de ne s'acquitter d'aucune des obligations qu'il avoit à Antipater, & de refuser constamment à ses enfans, même dans le plus pressant besoin, tout secours, grace ou faveur qu'ils pourroient lui demander, par un juste droit de retour. C'étoient les Grands de son Royaume qui lui donnoient ces lâches conseils, parce qu'ils étoient eux-mêmes résolus de retenir les dépôts qu'Antipater leur avoit confiés (b).

Le Roi des Arabes fait dire à Herode de sortir de ses Etats.

II. Herode ne pouvant douter que les Arabes étoient devenus ses ennemis, par le motif même qui auroit dû l'assurer de leur amitié, répondit aux Députés du Roi ce que sa juste indignation lui suggéra, & partit pour l'Egypte. Il s'arrêta la première nuit dans un temple du pays, pour reprendre de ses gens qu'il y avoit laissés. Il se rendit le jour suivant à Rinocore, où il apprit la mort de son frere. Les premiers mouvemens de sa douleur furent très-violents, mais il eut la fermeté de les étouffer, pour continuer son voyage. Le Roi des Arabes se repentit trop tard, de la maniere indigne dont il l'avoit traité. Il envoya promptement des officiers pour l'engager à revenir, mais ils ne purent le joindre, tant il avoit pressé sa marche: déjà il étoit arrivé à Péluse, où, sur le refus qu'on lui fit de le passer à Alexandrie, il s'adressa

Herode arrive à Alexandrie, & part pour Rome.

(a) προστάμιναι τοῖς τε βασιλεῦσι τῶν τετραρτίων, ayant engagé les quatre fils du Roi à intercéder pour eux. *Philon*, legat. ad Cai. pag. 1034 a. b.

(b) » N'avoient point de honte de la » porter à ne pas rendre le dépôt qu'il » lui avoit confié « [M. d'Andilly.] Si Antipater avoit confié de l'argent en dé-

pôt au Roi, Joseph n'auroit pas dû dire qu'Herode espéroit que si le Roi des Arabes ne vouloit pas lui faire présent d'argent, il lui en prêteroit au moins sur un gage offert. Il devoit plutôt lui faire espérer que le Roi lui rendrait les dépôts qu'Antipater lui avoit confiés.

aux Magistrats, qui par respect pour sa personne & sa qualité, l'y firent conduire. La Reine Cléopâtre lui fit une très-honorable réception, dans l'espérance qu'elle l'engageroit à se mettre à la tête d'une expédition qu'elle méditoit. Mais il refusa de prendre aucun engagement, & s'embarqua, sans que les rigueurs de l'hiver, ni les troubles dont l'Italie étoit alors agitée, pussent le détourner de la résolution qu'il avoit formée d'aller à Rome.

Herode arrive à Rome.

III. Il courut de si grands dangers sur la mer de Pamphylie, qu'on fut contraint de jeter à la mer une partie de la charge du vaisseau. Ce ne fut qu'après avoir essuyé les plus rudes fatigues, qu'il arriva enfin à Rhodes, où il trouva des traces des grands maux que cette ville avoit soufferts pendant la guerre contre Cassius (a); il y fut reçu par deux de ses amis, Ptolémée & Sappinius. Quoiqu'il manquât d'argent, il ne laissa pas de faire équiper une grande galere, sur laquelle il s'embarqua avec ses amis, & arriva à Brindes, d'où il se rendit à Rome. Antoine, comme ancien ami de son pere, fut le premier à qui il s'adressa. Il lui fit le récit de ses malheurs, & de ceux de sa Nation, & lui dit que le danger auquel étoient exposées des personnes qui lui étoient fort cheres dans une petite place où il avoit été obligé de les laisser, & qui étoit actuellement assiégée, l'avoit déterminé à courir les risques de la mer, malgré les rigueurs de la saison où l'on étoit, pour venir implorer une assistance qu'il n'attendoit que de lui.

Le Senat déclare Herode Roi.

IV. Antoine fut sensiblement touché de l'état d'infortune dans lequel Herode étoit tombé, &, autant par le souvenir de l'accueil plein d'affection que lui avoit fait Antipater, que par l'estime particuliere qu'il avoit pour Herode, & sur-tout par la prévention où il étoit contre Antigone, qu'il regardoit comme un séditieux & comme un ennemi des Romains, il résolut de le faire déclarer Roi, comme il l'avoit précédemment établi Tétrarque. Antoine trouva Auguste disposé à prendre les intérêts d'Herode pour le moins avec autant de chaleur que lui; ce Prince se rappelloit volontiers les puissants secours qu'Antipater avoit fournis à son pere durant la guerre d'Egypte & toutes les autres marques

(a) Cassius, pour se venger de ce que les Rhodiens avoient refusé de lui envoyer des vaisseaux, lorsqu'il faisoit la

guerre à Dolabella, assiégea leur ville : la prit & la ravagea. *Appian. Guer. civil. Liv. 4. pag. 1005.*



d'attachement qu'il lui avoit données (a) ; il connoissoit d'ailleurs le mérite personnel d'Herode. On assembla le Senat ; Messala & Atratinus y ayant introduit Herode , firent beaucoup valoir les services importants rendus par Antipater , & l'extrême affection que le fils , à l'exemple du pere , avoit toujours témoignée pour le peuple Romain , dont au contraire ils accusèrent Antigone de s'être déclaré l'ennemi , autant par le mépris qu'il venoit de faire de sa puissance , en recevant la couronne de la main des Parthes , que par sa conduite passée. Antoine voyant que la force de ces raisons faisoit déjà une vive impression sur le Sénat , s'avança au milieu de l'assemblée , & insista sur l'avantage dont il étoit pour le peuple Romain , dans la circonstance de la guerre qu'on avoit avec les Parthes , qu'Herode fût déclaré Roi. Alors toutes les voix se réunirent pour lui déférer la couronne de Judée. En sortant de l'assemblée , Antoine & César le mirent au milieu d'eux , & , précédés des Consuls & des autres Magistrats , ils allerent offrir des sacrifices dans le Capitole , & y déposèrent le Decret du Senat. La journée se termina par un grand festin qu'Antoine fit au nouveau Roi.

## CHAPITRE XV.

I. **C**EPENDANT Antigone tenoit assiégés ceux qu'Herode avoit laissés à Massada. Ils étoient pourvus de toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siège , mais l'eau leur manquoit. Cette disette désespéroit Joseph , frere d'Herode ; comme il sçavoit que le Roi des Arabes s'étoit repenti de son mauvais procédé à l'égard d'Herode , il lui vint en pensée de se retirer avec deux cents de ses gens dans les Etats de ce Prince , & eût exécuté ce projet , si la nuit même à laquelle il avoit fixé sa retraite , il ne fût tombé une pluie si abondante , que toutes les citernes se remplirent d'eau. Rien alors ne le mettant dans la nécessité de fuir , il ne songea plus qu'à fatiguer Antigone par de fré-

Antigone assiége Massada.

(a) » De la maniere dont il l'avoit  
» reçu chez lui. « [ *M. d'Andilly.* ] César n'étant jamais entré ni en Judée ni

en Idumée , Antipater n'avoit pas pu le recevoir chez lui.

quentes sorties. Soit qu'il atraquât les ennemis en agissant à découvert, soit qu'il usât de surprise, il leur tuoit toujours beaucoup de monde; il avoit quelquefois cependant du désavantage, & étoit obligé de se retirer avec perte.

Ventidius  
corrompu par  
Antigone.

II. Le Général Ventidius, qui avoit été envoyé de Rome pour chasser les Parthes de la Syrie, vint alors en Judée, sous le faux prétexte d'aller secourir Joseph, & en effet pour tirer de l'argent d'Antigone. Il s'approcha de Jerusalem, mais dès qu'il eut reçu assez d'argent pour satisfaire sa cupidité, il se retira avec la plus grande partie de ses troupes; il laissa seulement Silon avec quelque monde, dans la juste appréhension que, s'il eût emmené toute son armée, le public n'eût trop manifestement connu, qu'un sordide intérêt étoit le seul motif qui l'avoit attiré dans la Judée. Sa retraite autorisoit Antigone à croire qu'il lui seroit encore facile de tirer quelques nouveaux secours des Parthes; ainsi il usoit de grands ménagemens à l'égard de Silon, par la crainte où il étoit qu'il ne le croisât dans ses desseins.

III. Cependant Herode revenoit de Rome; dès qu'il fut débarqué à Ptolémaïde, il leva des troupes, tant étrangères que nationales, & entra en Judée par la Galilée, pour aller combattre Antigone. Ventidius & Silon devoient le soutenir. Antoine avoit envoyé Dellius leur porter l'ordre de le rétablir. Ventidius étoit alors occupé à appaiser dans quelques villes les troubles que l'incursion des Parthes y avoit causés; & Silon, que l'argent d'Antigone avoit corrompu, étoit resté en Judée. Herode ne manquoit point de troupes, ses forces augmentoient tous les jours; à peu de chose près, toute la Galilée s'étoit déclarée pour lui. Ce qu'il avoit alors le plus à cœur, étoit d'aller à Massada, & de dégager les personnes de sa famille, ou qui lui étoient chères; qui y étoient toujours assiégées, mais il falloit auparavant se rendre maître de Joppé que les ennemis occupoient, pour ne laisser derrière lui aucune place forte qui lui fit obstacle, lorsqu'il marcheroit contre Jerusalem. Silon prit ce prétexte pour décamper. Les Juifs tombèrent sur lui dans sa retraite; mais Herode étant accouru à son secours avec un petit corps de troupes, les mit en fuite & dégagea cet Officier, qui se défendoit assez mal.

Prise de Joppé.  
Siège de  
Massada.

IV. Après qu'Herode se fut rendu maître de Joppé, il alla faire lever le siège de Massada. Tout le pays se déclara pour

lui ; les uns par l'affection qu'ils avoient eue pour son pere , d'autres , à cause de sa réputation ; plusieurs , par reconnoissance des bienfaits qu'ils avoient reçus de son pere & de lui ; le plus grand nombre enfin , par l'espérance des avantages qu'il pouvoit leur procurer , ayant été établi Roi de la Nation. Il s'avançoit cependant toujours avec de très-grandes forces. Antigone , pour rallentir sa marche , se saisit des lieux les plus propres à se mettre en embuscade ; mais Herode n'en souffrit aucun dommage , ou du moins fort peu. Il fit donc lever , sans grands obstacles , le siège de Massada , dégagea les personnes qu'il y avoit déposées , prit le fort de Ressa (a) , & alla se présenter devant Jerusalem. Silon se joignit à lui avec ce qu'il avoit de troupes. Plusieurs habitans de cette grande ville , étonnés de le voir si bien accompagné , vinrent aussi se donner à lui.

V. Il établit son camp du côté de l'Occident. Ceux qui le défendoient tirèrent des fleches , lancerent des dards contre ses troupes , & firent même quelques sorties assez vigoureuses sur ses gardes avancées. La premiere attention d'Herode fut de faire publier par un héraut autour des murs , qu'il ne se présentoit armé que pour le bien du Peuple & la conservation de la ville , qu'il ne prétendoit exercer aucun acte de vengeance contre un Peuple qui s'étoit déclaré son ennemi , qu'il oublioit volontiers tout le mal que lui avoient fait ceux dont la haine avoit été le plus marquée ; mais comme la faction d'Antigone , dans la crainte d'une défection , empêchoit par ses clameurs qu'on n'entendit ce que disoit le héraut , Herode permit enfin à ses gens d'écarter à coups de trait ceux qui tiroient sur eux du haut des murs , ce qui fût exécuté avec tant d'ardeur , que bientôt ils obligèrent les ennemis à se sauver précipitamment de dessus les Tours.

VI. Ce fut alors qu'on connut manifestement que Silon s'étoit laissé corrompre par l'argent d'Antigone ; car il engagea plusieurs de ses soldats à crier que les provisions manquoient ;

(a) M. Lamb. Bos prétend qu'il faut lire Θρηναί. Il cite le numero deux du quinzième chapitre du Livre quatorzième des Antiquités Juives. La vérité est que l'orthographe du nom de cette For-

teresse varie dans Joseph , & qu'il y est écrit autant de fois par un Θ que sans cette lettre. *Animadvers. ad script. quosdam Græcos.*



qu'on leur donnât de l'argent pour acheter des vivres, & qu'on leur assignât de bons quartiers d'hiver, parce que tous les environs de Jerusalem étoient ruinés, Antigone en ayant fait tout enlever. Silon ne soulevoit ainsi ses soldats; que pour couvrir de quelque spécieux prétexte, la retraite qu'il méditoit; mais Herode alla trouver les Officiers, qui, sous Silon, commandoient les troupes Romaines, & les conjura de ne le point abandonner, il fit les mêmes instances aux soldats qu'il trouva assemblés, représentant à tous qu'il agissoit sous l'autorité d'Auguste, d'Antoine & du Sénat, qui l'avoient envoyé, & s'engagea à leur procurer en abondance, dans le jour même, tout ce qu'ils demandoient. Il se mit en effet sur le champ à parcourir les campagnes, & en fit apporter une si grande quantité de provisions, qu'il ôta à Silon tout prétexte de songer à se retirer; & afin que cette abondance se soutînt, il manda aux habitans de Samarie, qui s'étoient déclarés pour lui, de faire transporter à Jéricho des grains, de l'huile, du vin, & des bestiaux. Antigone, qui en eut avis, envoya ordre dans tout le pays de couper les passages à ces convois, & de tâcher de les enlever. En exécution de ces ordres, les environs de Jéricho furent bientôt garnis de gens armés, qui se posterent sur les hauteurs, pour être plus à portée de découvrir toutes les voitures qui passeroient, & de les intercepter. Herode cependant ne resta pas dans l'inaction, il prit cinq cohortes Romaines, cinq de Juifs, dans lesquelles étoient incorporés quelques étrangers, & avec ces troupes, soutenues d'un peu de cavalerie, il se porta à Jéricho. Il trouva cette ville abandonnée, cinq cents de ses habitans, avec leurs femmes & leurs enfans, s'étoient retirés sur les hauteurs (a); il les força de se rendre, & les mit ensuite en liberté. Les troupes Romaines se jetterent dans les maisons de la ville, où elles trouverent toutes sortes de provisions qu'elles pillerent: Herode y laissa garnison & se retira. Il assigna des quartiers d'hiver aux troupes de Silon dans les villes de l'Idumée, de la Galilée, & de la Samarie, qui s'étoient données à lui. Le seul avantage qu'An-

(a) Le nouvel Editeur a traduit ici, & dans les Antiquités Juives, *τα ἔσχα* par *arces*. Ce n'est pas, ce me semble, le sens, & je ne me souviens pas que

Joseph ait employé en aucun endroit ce mot au neutre & au pluriel, pour marquer une citadelle. D'ailleurs, y en avoit-il plusieurs à Jéricho.

Antigone retira des présens qu'il avoit faits à Silon , fut qu'il consentit à mettre une partie de l'armée Romaine à Lydda ; le motif qui le lui faisoit souhaiter , étoit de faire la cour à Antoine.

## CHAPITRE XVI.

I. **L**ES troupes Romaines vivoient dans une tranquille abondance , & ne songeoient point à reprendre les armes. Herode au contraire étoit dans des mouvemens continuels. Pour se conserver l'Idumée , & empêcher qu'Antigone n'y excitât quelques soulèvemens , il y envoya son frere Joseph avec deux mille hommes d'infanterie , & quatre cents de cavalerie. Pour lui , il conduisit sa mere , & les autres personnes qu'il avoit retirées de Massada , à Samarie , & les y mit en sûreté. Il se porta ensuite dans la Galilée , pour réduire les places qui ne le reconnoissoient point encore , & en chasser les garnisons qu'Antigone y avoit mises.

II. Quoique la terre fût couverte de neige , Herode ne laissa pas de marcher contre Séphoris , qu'il prit facilement , la garnison s'en étant fuie à son approche. Comme il trouva cette place pourvue de toutes sortes de provisions , il y fit rafraîchir ses troupes , que la rigueur de l'hiver avoit extrêmement fatiguées. Il entreprit ensuite de détruire une troupe de bandits qui se retiroient dans des cavernes , & dont les courses caufoient autant de maux dans le pays que la guerre auroit pû en attirer. Il fit avancer vers la bourgade Arbela trois cohortes d'infanterie , & un corps de cavalerie ; il y vint lui-même quarante jours (a) après , avec le reste de ses troupes , mais ces bandits , aussi habiles hommes de guerre que déterminés brigands , ne s'effrayerent en aucune sorte de ses approches. Le combat se donna , l'aîle gauche d'Herode plia sous les efforts de l'aîle droite des ennemis ; mais ce Prince tournant l'ennemi avec son aîle droite , y porta un prompt secours , rallia les fuyards , & se porta avec une telle impétuosité sur

Diverses conquêtes que fait Herode.

(a) Les Copistes ont pû mettre un  $\mu$  , au lieu d'un  $\sigma$ . Quel motif Herode

auroit il pû avoir , d'être quarante jours sans aller joindre ce détachement ?

ceux qui les poursuivoient, qu'il les arrêta, & força enfin tous ces bandits de céder à la force de ses coups, & de prendre la fuite à leur tour.

III. Il les poursuivit vivement, ne cessant d'en tuer, jusqu'à ce qu'arrivés au bord du Jourdain, quelques-uns passèrent ce fleuve, & lui échappèrent, en se sauvant par diverses routes. Cette victoire eût entièrement délivré la Galilée des alarmes que ces bandits ne cessent d'y causer, s'il n'y en fût resté quelques-uns, qui s'étoient allés cacher dans leurs cavernes. Herode avoit résolu de les détruire tous, & pour cela il lui fallut faire encore quelque séjour dans cette Province. Il y fit goûter à ses troupes les premiers fruits de leurs travaux; distribua à chaque soldat cent cinquante dragmes d'argent, & répandit à proportion ses largesses sur les Officiers, qui prenoient leur quartier d'hiver. Il manda à Pheroras, le plus jeune de ses freres, de pourvoir aux vivres, & de fortifier Alexandrium; Pheroras s'acquitta soigneusement de l'une & de l'autre commission.

Herode force  
les voleurs dans  
leurs cavernes.

IV. Antoine étoit alors à Athenes. Ventidius rappella Silon & Herode (a), pour faire tête aux Parthes, mais il leur ordonna d'achever auparavant de régler les affaires de la Judée. Herode ne voulut point retenir Silon, il l'envoya joindre Ventidius. Pour lui, il alla tenter de détruire le reste des bandits qui s'étoient retirés dans leurs cavernes. Ces cavernes étoient dans des montagnes escarpées, & inaccessibles de toute part; on n'y pouvoit monter que par quelques sentiers tortueux, & impraticables à tout autre qu'à eux: des rochers hérissés de pointes aigues s'élevoient en droite ligne du fond d'une vallée profonde au-devant de leur ouverture, & en défendoient l'entrée. Lorsqu'Herode eut considéré la situation de ces affreuses retraites, il douta quelques temps qu'il lui fût possible de forcer de tels retranchemens; il en vint cependant à bout, mais en se servant d'un moyen extrêmement périlleux. Il fit descendre dans des paniers, vis-à-vis des ouvertures de ces cavernes, les plus braves de ses soldats, qui tuoient ces ban-

(a) Herode occupe ici une place qui ne lui convient pas. Il ne l'a point dans les Antiquités Juives, & il ne doit pas l'avoir davantage ici. M. d'Andilly a senti le contre-sens qu'il y fait, & a

cru y remédier en faisant dire à Joseph, » quoiqu'Herode eût ainsi pu retenir Silon, il l'envoya. « Mais Joseph ne dit rien de semblable.



dit avec toute leur famille, & mettoient le feu dans celles de ces cavernes où il s'en trouvoit qui faisoient mine de se vouloir défendre. Voulant cependant sauver la vie à quelques-uns, Herode fit publier qu'il la conserveroit à ceux qui se détermineroient à se rendre, mais aucun (a) ne voulut prendre ce parti; ils préférèrent tous la mort à l'esclavage, même ceux qu'on vint à bout de prendre vifs: il se trouva parmi eux un vieillard qui avoit sept enfans; sa femme & ses fils le prièrent de leur permettre de profiter de la grace qu'Herode leur faisoit offrir; mais loin de se laisser fléchir, il se présenta à l'entrée de sa caverne, & leur ayant ordonné de l'y venir trouver l'un après l'autre, il les égorga tous. Herode, qui d'un lieu élevé voyoit cette barbare exécution, en étoit vivement pénétré; & tendant la main à ce vieillard, lui faisoit offre de lui conserver la vie, & le conjuroit de ne la pas ôter à ses enfans; mais cet inhumain vieillard, après lui avoir reproché la bassesse de sa naissance (b), tua sa femme, ses enfans, & ayant jetté leurs corps dans le précipice, il s'y jetta lui-même.

V. Herode ayant ainsi forcé ces cavernes, & détruit les bandits, auxquels elles servoient de retraites, laissa dans le pays autant de troupes qu'il le crut nécessaire, pour empêcher qu'il ne s'y excitât de nouveaux troubles, & en donna le commandement à Ptolémée; il se rendit ensuite à Samarie, avec trois mille hommes d'infanterie, & six cents de cavalerie, pour combattre Antigone. Herode ne fut pas plutôt parti, que les rebelles de la Galilée reprirent les armes, surprirent Ptolémée & le tuèrent. Ces séditieux, accoutumés à vivre de pillages, ravageoient les campagnes, & se retiroient ensuite dans des marais & dans des lieux presque inaccessibles. Dès qu'Herode en fut informé, il revint sur ses pas, en fit mourir un grand nombre, dégagea les Forts qu'ils tenoient assiégés, & condamna les villes qui avoient eu part à la révolte, à payer une taxe de cent talents.

(a) Jôseph dit dans les Antiquités Juïves qu'il y eut quelques-uns de ces voleurs qui se rendirent. La manière dont l'Auteur de la Note y a voulu lever la contradiction est plus métaphysique que solide. *δὲναι* est vraisemblablement une faute de Copistes, qui l'ont

transcrit pour τῶν. *ἡλωόσιν*, est pour *ἡλωότας*, & il manque un *α* à *προσίτετα*. Après ces légers changemens, je traduits: » Quelques-uns se rendirent volontairement; mais &c.

(b) *Σα λᾶχρη*. [M. d'Andilly.] Le reproche n'eût pas été de saison.

VI. Cependant après l'expulsion des Parthes & la mort de Pacorus , qui avoit été tué , Ventidius envoya , par ordre d'Antoine , mille hommes de cavalerie & deux d'infanterie à Herode. Antigone écrivit à Macheras , qui commandoit ces troupes , pour l'engager à se déclarer pour lui ; il se plaignoit beaucoup des violences d'Herode , du dommage notable que son injustice caufoit dans l'Etat , & promettoit de lui donner de grosses sommes d'argent. Mais Macheras , considérant qu'il seroit dangereux de manquer à celui au secours duquel Antoine l'envoyoit , retenu d'ailleurs par les avantages que lui faisoit Herode , & qui étoient beaucoup plus grands que ceux que lui promettoit Antigone , ne crut pas devoir se prêter à une telle trahison ; cependant il voulut , contre l'avis d'Herode , aller à Jerusalem , pour y prendre , sous prétexte d'une amitié feinte , connoissance de l'état des affaires d'Antigone. Antigone , qui pénétra son dessein , lui fit non-seulement fermer les portes de la ville , mais il commanda qu'on tirât sur lui pour l'en écarter. Macheras , couvert de confusion , vint rejoindre Herode à Ammaus ; piqué néanmoins de l'affront qu'il avoit reçu aux portes de Jerusalem , il se jeta sur tous les Juifs , & faisoit tuer indistinctement ceux du parti d'Herode , comme ceux qui étoient attachés à celui d'Antigone.

Herode va  
trouver Antoi-  
ne au siège de  
Samosate.

VII. Herode , outré d'un procédé si injuste , résolut dans le premier mouvement de le traiter en ennemi ; mais la violence de sa colère étant apaisée , il pensa qu'il convenoit mieux d'en aller porter ses plaintes à Antoine , & partit dans ce dessein. Macheras sentant alors tout le défaut de sa conduite , suivit promptement Herode , & lui fit de si vives instances , qu'il vint à bout de rentrer en bonne intelligence avec lui. Cette réconciliation n'empêcha cependant point Herode de suivre son projet de se rendre auprès d'Antoine , la nouvelle qu'il reçut , qu'Antoine pressoit vivement le siège de Samosate , ville forte , située sur l'Euphrate , l'obligea même de hâter son voyage ; il ne vouloit pas manquer une occasion si favorable de lui donner des preuves de son attachement , par quelques exploits de valeur qui lui fussent utiles. Il partit donc , & le grand nombre d'ennemis qu'il tua sur sa route , & sur lesquels il fit de considérables prises , ne contribua pas peu à

faire finir ce siège (a). Antoine connoissoit déjà & faisoit grand état de sa bravoure; ces marques de zèle le lui firent estimer davantage, il le combla d'honneurs, & fortifia beaucoup l'espérance qu'il avoit de se voir affermi sur le trône, & que le Roi Antigone seroit obligé de lui remettre Jérusalem (b).

## CHAPITRE XVII.

**I.** LES affaires d'Herode alloient mal en Judée. Il y avoit laissé son frere Joseph pour commander en son absence; mais il lui avoit expressément défendu de rien entreprendre contre Antigone, avant qu'il fût de retour; parce que la conduite qu'avoit tenu Machéras ne lui permettoit pas de prendre assez de confiance dans son secours. Joseph ne tint compte des ordres de son frere; dès qu'il le vit éloigné, il se porta à Jéricho, avec cinq cohortes que lui donna Machéras, pour y enlever les grains dans le temps de la moisson. Les ennemis, qui en furent avertis, tombant sur lui, se saisirent des lieux élevés & des défilés. Joseph combattit avec autant d'habileté que de bravoure, mais les troupes Romaines qu'il avoit avec lui furent entièrement défaites, & lui-même fut tué. Ces cohortes, que lui avoit donné Machéras, étoient composées de soldats récemment levés dans la Syrie, & l'on n'y avoit point incorporé de vieux soldats, capables de suppléer au peu d'expérience de cette nouvelle milice.

Joseph, frere d'Herode est tué. Antigone refuse son corps à Pheroras.

II. Peu content de la victoire, Antigone se porta sur le champ de bataille, & eut l'indignité d'y maltraiter lui-même le corps mort de Joseph, il lui fit couper la tête, quoique Pheroras lui eût offert cinquante talents pour la racheter. Toute la Galilée se souleva ensuite de cette victoire, & les choses en vinrent au point, que les partisans d'Antigone noyoient dans le lac ceux des principaux habitans qui demeuroient attachés à Herode. Il y eut aussi de grands mouvemens dans l'Idumée (c), Machéras y faisoit rétablir les fortifications d'un Fort qu'on appelle Githa. Herode n'étoit encore informé d'aucun de ces

(a) Voyez Remarque VI.

(b) Voyez la même Remarque.

(c) Joseph dit dans les Antiquités

Juives, Liv. 14. chap. 15. numero 9. que ce fut en Judée.



événemens. Antoine, après la prise de Samosate (a), établit Sosius Gouverneur de Syrie, avec ordre d'assister Herode contre Antigone, & partit pour l'Égypte. Sosius, en exécution de ces ordres, envoya devant lui deux légions en Judée, & s'y rendit lui-même, peu après, avec le reste de ses troupes.

III. Herode étant arrivé à Daphné, l'un des fauxbourgs d'Antioche, eut en songe un pressentiment bien clair de la mort de son frere, & comme il se levoit tout effrayé, le courier qui venoit lui en apporter la nouvelle arriva. Un vif ressentiment de vengeance étouffa la violence de sa douleur, il se bâta d'aller aux ennemis, força la marche, & ayant atteint le mont Liban, il prit avec lui huit cents hommes du pays, avec une légion Romaine, & y fit attendre le jour (a), il entra avec ces troupes dans la Galilée, défit les ennemis, qui venoient à sa rencontre, les força de rentrer dans la place dont ils étoient sortis, & les y assiégea ; mais un grand orage qui survint l'obligea de se retirer, & de faire camper ses troupes dans les villages voisins. Peu de jours après, l'autre légion qu'Antoine lui avoit donnée étant venue joindre, les ennemis effrayés abandonnerent cette place.

IV. Herode se rendit ensuite à Jericho, pressant toujours sa marche par l'impatience où il étoit de venger la mort de son frere. Il échappa en cette ville à un péril si éminent, que la manière dont il en fut préservé parut miraculeuse, & que son salut fut considéré comme l'effet du soin particulier que Dieu prenoit de sa conservation. Un soir que plusieurs des Magistrats étoient venus souper chez lui, on ne fut pas plutôt sorti de la salle où l'on avoit mangé, qu'elle écroula. Regardant lui-même cet événement comme un présage du bonheur qui le suivroit dans les dangers de la guerre qui l'occupoit, il mit son armée en marche dès la pointe du jour. Les ennemis parurent sur les montagnes, & harcelèrent son avant-garde :

(a) Dit οὐδὲ κατεμνησθὲν ἡμέρας, pour partir avant jour. Ne faudroit-il point lire τὸ ἔρπον au lieu de τὸν ἡμέραν. » Ayant joint dans cet endroit une légion Romaine, il partit sans attendre l'autre. « Sosius avoit envoyé deux légions en Judée. Herode n'en ayant trouvé qu'une au sortir du mont Liban, il partit sans attendre l'autre. Cette correc-

tion fait un bon sens, mais il en faudroit faire une autre dans les Antiquités Juives, & y changer ἡμέρας en un mot qui signifiat *statim*, sur le champ, comme ἰούτος, ou quelque autre semblable. Ce qu'il ajoûte quelques lignes plus bas, » que l'autre légion qu'Antoine » lui envoyoit le joignoit, » autorise la conjecture.

mais quoiqu'ils fussent au nombre de six mille , ils n'osèrent en venir aux mains avec les troupes Romaines , ils se contentèrent de lancer de loin des pierres & des dards , dont plusieurs furent blessés. Herode lui-même , qui se portoit par tout , le fut d'un coup de dard dans le côté.

V. Antigone voulant faire croire que son armée étoit de beaucoup supérieure à celle de ses ennemis , non-seulement par la valeur de ses troupes , mais encore par le nombre , en envoya une partie à Samarie , sous la conduite de Pappus , l'un de ses partisans affidés , & lui donna commission de combattre Machéras. Herode cependant fit de grands ravages dans le pays ennemi , tua deux mille hommes dans cinq petites villes , qu'il prit & brûla , & retourna ensuite dans son camp , qui étoit assis près d'une bourgade qu'on appelle Cana.

VI. Plusieurs Juifs s'y rendoient tous les jours , de Jéricho & de tous les environs ; les uns , en haine d'Antigone ; d'autres , par l'impression que faisoient sur eux les grandes actions d'Herode ; mais le plus grand nombre , par une aveugle passion pour toute espece de changement. Herode ne pensa plus alors qu'à engager une action. Pappus , sans s'étonner ni des forces , ni de la bravoure & de la bonne contenance de l'ennemi , vint hardiment à sa rencontre. La bataille se donna , les troupes qui n'étoient pas exposées aux coups directs d'Herode résisterent quelque temps ; mais comme il n'y avoit point de péril que le desir de venger la mort de son frere ne lui fit affronter , il se porta avec tant de furie contre le corps qu'il avoit en tête , qu'il l'enfonça ; & que , tombant avec la même impétuosité sur ceux de l'autre aîle , qui tenoient encore ferme , il mit toute l'armée en déroute , & en fit un grand carnage. Les ennemis s'étant jettés dans la bourgade dont ils étoient sortis ; Herode les y suivit , entra pêle mêle avec eux dans les maisons où ils se réfugioient , tuant les uns , & contraignant les autres de sortir , ou de grimper sur les toits pour se défendre , faisant abbatre celles où il se trouvoit des gens obstinés à s'y tenir cachés , & les écrasant sous ces ruines : il les força enfin par tout , & fit passer au fil de l'épée tous ceux qui , échappés à ses premiers coups , cherchoient à se sauver. Le nombre des morts fut si grand , que leurs corps amoncelés , fermoient le passage aux Vainqueurs. Les ennemis furent extrêmement consternés d'une si grande perte ; on voyoit

le Peuple s'avancer par troupes vers cette bourgade, &, effrayé de cette prodigieuse quantité de morts, reculer avec horreur, & se dérober à son aspect par une fuite précipitée. Ensuite d'une victoire si complète, Herode n'eût pas manqué d'aller droit à Jerusalem, mais l'extrême rigueur de l'hiver l'en empêcha, & retarda de quelque temps la ruine totale d'Antigone, qui songeoit déjà à abandonner cette Capitale du Royaume.

VII. Herode permit sur le soir à tout son monde d'aller prendre quelque repos; & lui, encore tout en sueur des fatigues de la journée, alla, suivi d'un seul domestique, prendre le bain comme un simple soldat. Comme il étoit prêt d'y entrer, un soldat ennemi, ayant son épée, en sortit; un second, un troisième ensuite, & quelques autres de même: ils étoient venus s'y cacher tout armés, au moment de la déroute de leurs corps. Dès qu'ils apperçurent le Roi, la frayeur les saisit, & tout désarmé qu'il étoit, ils le redouterent & ne songerent qu'à se sauver, ce qui leur fut facile, ce Prince n'ayant point de gardes par qui il pût les faire-arrêter, & devant d'ailleurs se trouver heureux d'échapper de la sorte à un si grand péril.

VIII. Pappus, Général d'Antigone, avoit perdu le jour précédent la vie avec la bataille. Herode, pour se venger de la manière dont Antigone avoit traité son frere, & personnellement de cet Officier, parce que c'étoit lui qui avoit tué Joseph, lui fit couper la tête, & l'envoya à Pheroras. Lorsque les grandes rigueurs de l'hiver furent passées, la troisième année depuis qu'il avoit été déclaré Roi à Rome, il marcha contre Jerusalem, & campa sous ses murs. Il dirigea ses attaques du côté du Temple (a), c'étoit l'endroit le plus foible. Pompée avoit dirigé les siennes de ce même côté lorsqu'il la prit. Il paartgea son armée en trois corps, fit couper tous les arbres des environs, dans le dessein de les employer à élever trois plates formes, sur lesquelles on devoit établir des Tours. Il laissa le soin de faire avancer ces ouvrages à ceux

(a) » Et prit son quartier devant le  
» Temple, comme avoit fait autrefois  
» Pompée. » [M. d'Andilly.] Ce n'est  
pas exprimer la pensée de Joseph, c'est l'é-  
touter. Il ne dit pas seulement devant le  
Temple, mais du côté qu'il étoit moins  
de défense. ταῦτα γὰρ ἢ ἰνὶ μυχῷ. La

particule γὰρ peut embarrasser ici. Car  
on s'en sert ordinairement pour rendre  
raison de ce qu'on vient de dire, &  
elle ne peut pas avoir ce sens en cet  
endroit. Mais elle est quelquefois explé-  
tive, & ne sert qu'à donner un agré-  
ment à la phrase.



de ses Officiers qu'il sçavoit être les plus actifs. Pour lui , il s'en alla à Samarie épouser Mariamne , petite fille d'Aristobule , affectant de marquer , par la préférence qu'il donnoit à l'affaire de son mariage sur celle d'un siège commencé , le mépris qu'il faisoit de ses ennemis.

IX. Après les cérémonies de son mariage , il revint à Jérusalem , avec de considérables renforts. Sosius , qui l'avoit joint , avoit fait prendre les devans , par les terres , à la plus grande partie de son armée , tant infanterie que cavalerie , & s'étoit lui-même rendu en Judée par la Rhénicie. Toutes ces forces réunies , formoient onze légions , & six mille hommes de cavalerie , indépendamment des troupes auxiliaires de Syrie qui composoient un des principaux corps de l'armée , elle étoit toute campée au Septentrion de la ville. Herode fondeoit la justice de sa cause en cette guerre , sur le Décret du Sénat , qui l'avoit déclaré Roi ; & Sosius s'autorisoit , pour y prendre part , de l'ordre d'Antoine , qui l'avoit envoyé l'assister avec les troupes qui étoient à son commandement.

## CHAPITRE XVIII.

I. **D**IVERS soins , divers mouvemens agitoient les Juifs qui étoient renfermés dans Jérusalem. Les plus foibles s'assembloient aux environs du Temple , & se récrioient sur l'avantage qu'il y auroit de mourir dans les circonstances où l'on se trouvoit ; le desir de la mort leur sembloit la pensée la plus consolante que Dieu pût leur inspirer. Les plus fermes & les plus hardis se distribuient par bandes , & se répandoient dans les campagnes , sur-tout aux environs de la ville , y exerçoient toutes sortes de pillages , en enlevoient tout , & n'y laissoient rien qui pût servir de nourriture aux hommes ou aux bêtes. Ceux que l'exercice militaire rendoit capables de défendre la place , le faisoient avec une merveilleuse activité , ne cessant de ruiner les travaux de l'ennemi occupé à construire les plates formes , opposant machine à machine , & recourant sans cesse à quelque invention nouvelle , pour rendre inutile l'impression de celles des assié-

geants , beaucoup moins habiles qu'eux dans l'art d'ouvrir des mines.

II. Herode , pour arrêter les courses des partis ennemis , & remédier aux ravages qu'ils faisoient dans la campagne , mit de distance en distance des troupes en embuscade , & fit venir de plus loin les vivres , & toutes les provisions nécessaires à la subsistance de l'armée. En hardiesse & en courage , les assiégés ne cédoient point aux Romains , mais ils leur étoient inférieurs en science militaire , ainsi il ne les attaquoient point à découvert , c'eût été s'exposer à une mort certaine ; mais , par le moyen des mines qu'ils pratiquoient , ils paroissoient subitement au milieu d'eux , & les surprenoient au moment qu'ils y pensoient le moins. Avant que les Romains eussent abbattu un pan de mur , il se trouvoit remplacé par un autre. Par leur vigueur en un mot , & par leur constance dans les travaux , ils firent bien voir qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Quoiqu'assiégés par une armée si nombreuse , ils soutinrent le siège pendant cinq mois ; mais enfin , quelques-uns des braves de l'armée d'Herode osèrent escalader les murs , & se jetterent dans la ville. Ils furent bientôt suivis des Officiers de Sosius ; on se saisit d'abord des environs du Temple , toutes les troupes s'étant ensuite répandues dans la ville , il s'y fit un horrible carnage. Les Romains , étant outrés d'une résistance qui leur avoit causé tant de fatigues , & les Juifs du parti d'Herode , étant résolus de détruire jusqu'au dernier , ceux qui étoient attachés à celui d'Antigone. Le soldat tuoit tout ce qu'il rencontroit dans les rues , dans les maisons , dans les portiques ; ni la tendre innocence des enfans , ni la foiblesse du sexe , ni le respect dû à la vieillesse , ni les ordres d'Herode , ne furent capables de l'arrêter , la présence même des Officiers qu'il envoya pour se faire obéir , ne put retenir sa fureur , elle lui avoit fait perdre tout sentiment d'humanité. Alors Antigone , par un lâche oubli de ce qu'il avoit été & de ce qu'il étoit encore , descendit de la Forteresse , & vint se jeter aux pieds de Sosius ; qui , au lieu de paroître sensible à son changement de fortune , l'insulta basement , & le nomma non Antigone , mais *Antigona* , il ne le traita pas néanmoins

en femme, lorsqu'il s'assura de sa personne, car il le fit mettre dans les fers & étroitement garder.

III. Une des attentions particulières d'Herode vainqueur ; fut de contenir l'impétuosité des troupes étrangères, qu'une avide curiosité portoit à s'efforcer d'entrer dans le Temple, pour y voir les choses saintes destinées au service de Dieu. Il usa de prières, de menaces, employa même la force pour les en empêcher, regardant sa victoire comme un événement plus funeste qu'une défaite, si elle servoit d'occasion à des profanes de se procurer la vuë des choses qu'il n'est pas même permis aux Juifs de regarder. Il fit aussi les plus vives instances auprès de Sosius, pour préserver la ville du pillage, & lui représenta fortement que, si ses troupes tuoient & pilloient tout ce qui y étoit, il se trouveroit qu'il n'auroit été fait Roi que d'un désert, & que, quoiqu'il en fût, l'Empire même de l'univers ne lui paroîtroit point une faveur, s'il falloit l'acheter au prix du sang de tant de concitoyens. Sur ce que Sosius répondit qu'il ne pouvoit avec justice refuser aux soldats le pillage d'une ville prise de force, après de longs & pénibles travaux, il s'engagea à les dédommager de ses propres fonds : il racheta ainsi tout ce qui restoit d'hommes & de biens dans la ville, & exécuta généreusement sa promesse. Chaque soldat fut libéralement récompensé, les Officiers à proportion, & sur-tout Sosius, à qui il fit des présens d'une magnificence vraiment Royale, de sorte que tout le monde fut en état de se retirer comblé de biens & de richesses. Sosius offrit une couronne d'or à Dieu, & sortit de Jerusalem, emmenant avec lui Antigone chargé de chaînes, pour le conduire à Antoine. Ce Prince eut la tête tranchée : ce fut par ce genre de mort, bien mérité, qu'il finit une vie à laquelle il étoit trop lâchement attaché, & qu'il s'étoit vainement flatté jusqu'à l'extrémité qu'on lui conserveroit (a).

Mort d'Antigone.

IV. Le Roi Herode devenu maître de Jerusalem, & ayant fait un juste discernement des différentes affections qui en par-

(a) » Qui l'entretint toujours d'espérance, jusqu'au jour qu'il lui fit trancher la tête. [ *M. d'Andilly.* ] » Et après l'avoir amusé d'une vaine espérance de liberté, il le condamna à perdre la tête. « *Le Pere Calmet*, hist. univers. Livre 42. pag. 48. C'est

ainsi qu'une traduction peu exacte multiplie les fautes, lorsqu'on ne se donne pas la peine de consulter les sources. Joseph ne dit nulle part qu'Antoine ait amusé Antigone de vaines espérances. Voyez Dion Cassius, Liv. 49. pag. 495.



rageoient les habitans , combla de nouvelles marques de considération ceux qui par un attachement sincere avoient suivi son parti , & fit mourir ceux qu'il reconnut tenir encore à la faction d'Antigone. Comme l'argent lui manquoit , il fit fondre & convertir en argent monnoyé ce qu'il avoit de plus précieux effets , pour faire des présens à Antoine & à ceux qui avoient le plus de crédit auprès de lui , & ce ne fut pas la seule fois qu'il fut obligé d'acheter ainsi sa protection. La passion d'Antoine pour Cléopâtre étoit devenue si violente , qu'il ne pouvoit lui rien refuser. Cette cruelle & avare Princesse étant venue à bout de se défaire , par son crédit , de tous ses proches , au point qu'il n'en restoit plus aucun , se jeta sur les étrangers. Après avoir , par des colomnies inventées contre tous les Grands de Syrie , persuadé à Antoine de les faire mourir , pour envahir plus facilement leurs possessions , elle porta un œil de cupidité sur l'Arabie & la Judée , & il n'y eut sorte d'artifices qu'elle n'employât pour perdre Herode & Malichus , qui en étoient Rois.

V. Antoine lui donna encore en cette occasion des preuves de sa parfaite soumission à toutes ses volontés , en ce qui concernoit les biens de ces deux Princes , mais non quant à ce qui regardoit leur personne (a) ; & quoiqu'il pensât qu'il se rendroit criminel , s'il se prétoit à faire perdre la vie à des Rois si puissans & si recommandables , il ne se fit point de scrupule de donner atteinte aux loix de l'amitié qu'il avoit contractée avec eux , en leur ôtant une partie de leurs domaines , pour en faire présent à cette Princesse. Il lui donna le territoire de Jéricho , si fertile en beaux palmiers , & en excellent baume , & toutes les villes en-deçà du fleuve Eleuthere , excepté Tyr & Sydon. Cette Princesse l'accompagna ensuite jusqu'aux bords de l'Euphrate , lorsqu'il partit pour son expédition contre les Parthes , & vint en Judée , prenant sa route

(a) M. Hudfon & Havercamp ont bien vu qu'il y avoit ici quelque chose de dérangé , mais ils ne l'ont pas rétabli. On peut voir leur Note r. C'est *προσταγμάτων* , qui fait l'embarras. On dit *προσπαραγῆ* , pour signifier rapine , pillage , & Joseph , qui a pris *ἐρπαιγμα* \* dans le même sens , a pu bien vrai-

semblablement dire *προδραγμα* , quoi qu'on n'en trouve point d'exemple , & les Copistes , par la même raison , substituer *προσταγμάτων* à *προερπαιγμάτων*. Le sens que donne cette correction convient fort bien , & c'est en général le même que celui de Joseph dans ses Antiquités Juives.

\* Antiq. Juiv. Liv. 11. chap. 5. numero 6.

par Apamée & par Damas. Herode tâcha de calmer , par de riches présens , les sentimens d'indisposition dans lesquels il la scavoit contre lui. Il s'engagea à lui payer tous les ans deux cents talents , pour les domaines qu'Antoine avoit détachés de ses Etats pour les lui donner , & la reconduisit avec de grands appareils d'honneurs , & beaucoup de magnificence , jusqu'à Péluse. Antoine revint peu de temps après de son expédition , fit présent à Cléopâtre d'Artabane , fils de Tigrane , qu'il amenoit prisonnier , & ajoûta à ce présent l'argent & tout ce qu'il avoit enlevé de précieux aux Parthes.

## CHAPITRE XIX.

**L**A guerre étant déclarée entre Auguste & Antoine , Herode se préparoit à assister le dernier. Les troubles de la Judée étoient apaisés , & il s'étoit rendu maître de la Forteresse Hircania , qu'occupoit la sœur d'Antigone. Mais Cléopâtre qui , comme nous l'avons dit , mettoit toute son étude à conduire les Souverains à leur perte , employa toutes sortes d'artifices pour empêcher Herode d'aller prendre part aux dangers que couroit Antoine , & engagea Antoine à charger Herode de la guerre contre les Arabes , dans l'espérance de détruire l'un de ces deux Princes par l'autre , & d'envahir la Judée , si Herode étoit vaincu.

II. Mais les vues artificieuses de cette Princeesse tournerent à l'avantage d'Herode. Il commença (a) par ravager les campagnes des Arabes , & ayant levé un grand corps de cavalerie , il les attaqua aux environs de Diospolis & les battit , malgré leur vigoureuse résistance. Cet échec piqua les Arabes , il s'en

(a) πρῶτοι μὲν γὰρ ῥύσιον πολέμιον ἔχον. C'est une énigme pour moi. Sig. Gelenius, Genebrard, Messieurs d'Andilly, Hudson, & Havercamp, pouvoient bien ne le pas entendre davantage, mais ils ont eu la discrétion de ne le pas témoigner. M. d'Andilly s'est borné à traduire le Latin de Sig. Gelenius, & à faire après lui Herode commencer à attaquer les Syriens, mais il n'y a point de mot dans le Grec qui signifie Syrien. Ce fut,

selon M. Havercamp, les otages des ennemis, que ce Prince conduisoit premièrement. Mais comment, & quand avoit-il eu ces otages? Joseph n'en dit rien.

Comme *ῥύσιον* & *ῥύσιον* se ressemblent peu, c'est sans doute une faute à moi, d'oser dire que les Copistes ont peut être écrit le dernier au lieu du premier. La supposition cependant donneroit un sens bien naturel, & on a des preuves que

assembla un nombre prodigieux à Canatha , dans la Célé-  
 Syrie , pour y attendre les Juifs. Herode vint à leur rencontre  
 avec toutes ses troupes. Bien résolu cependant de ne pas se  
 livrer avec une imprudente témérité aux opérations de cette  
 guerre , il vouloit environner son camp d'un mur ; mais  
 ses troupes animées par la confiance que leur inspiroit la  
 victoire qu'elles venoient de remporter , n'écouterent que l'im-  
 patience qu'elles avoient d'aller à l'ennemi , & refuserent de  
 se prêter à ses vûes : elles se jetterent avec fureur sur les Ara-  
 bes , lès mirent en fuite dès le premier choc ; & pendant  
 qu'Herode étoit à leur poursuite , il fut trahi par Athénion ,  
 l'un des Officiers généraux de Cléopatre. Cet Officier , qui  
 étoit l'ennemi particulier d'Herode , le fit attaquer par ceux  
 de Canatha , & donna , par cette attaque , le temps aux Ara-  
 bes de se rallier , & de revenir à la charge. Ils engagèrent  
 Herode dans des lieux pierreux & d'un difficile accès , l'y dé-  
 firent , & lui tuèrent beaucoup de monde ; ce qui se sauva  
 de son armée se retira à Ormiza. Les Arabes vinrent piller son  
 camp , & firent prisonniers tous ceux qu'ils y trouverent.

III. Le secours qu'Herode amenoit à ses gens arriva trop  
 tard. La défaite de son armée fut le fruit du peu de déférence  
 que ses Officiers eurent pour ses avis. Si l'action n'eût point  
 été engagée si précipitamment , la trahison d'Athénion n'au-  
 roit point eu lieu : il trouva cependant le moyen de prendre  
 sa revanche contre les ennemis ; il fit sur leur pays de si fré-  
 quentes courses , qu'il se dédommagea pleinement , par divers  
 avantages consécutifs , de cette seule victoire qu'ils avoient rem-  
 portée sur lui. Mais tandis qu'il étoit occupé à fatiguer ainsi  
 ses ennemis , la Judée fut affligée d'une très-grande calamité ,  
 en la septième année de son règne , au même temps que

les Copistes ont transcrit des mots les  
 uns pour les autres plus dissemblables  
 encore que ne le sont *medar* & *phosor*.  
 Quoiqu'il en soit , ne voyant rien de  
 mieux , j'ai cru devoir traduire. » Il  
 » commença par ravager les campagnes  
 » des Arabes , & ayant levé un grand  
 » corps de cavalerie , il les attaqua aux  
 » environs de Diospolis.

Diospolis , auprès de laquelle Herode  
 défit les Arabes , ne peut être la ville  
 que les Géographes mettent entre Joppé

& Jamnia , & qu'on croit être l'ancienne  
 Lyda. Herode étoit entré , ou alloit en-  
 trer en Arabie. Ainsi , ce fut en Arabie ,  
 ou tout proche , que ce Prince remporta  
 cette victoire. Je ne trouve point de ville  
 en Arabie qu'Areopolis , dont le nom  
 approche davantage de Diospolis. On la  
 met sur le torrent Arnon. Canatha , où  
 les Arabes se rallierent après leur défaite ,  
 n'en étoit pas loin. Car saint Jerome met  
 cet endroit proche de Bosran , qui ne  
 paroît pas en avoir été bien éloigné.



se donna la bataille d'Actium , entre Auguste & Antoine. Un violent tremblement de terre s'y fit sentir au commencement du printemps , il y périt une prodigieuse quantité d'animaux , & environ trente mille (a) personnes , l'armée seule n'en souffrit aucun dommage , parce qu'elle étoit campée dans les plaines. La nouvelle de ce désastre fut bientôt portée aux Arabes ; & , ainsi qu'il arrive ordinairement , les objets leur en furent encore grossis : ils crurent la Judée entièrement détruite ; & , persuadés qu'ils y entreroient comme dans une terre déserte & abandonnée , ils vinrent fondre sur ce malheureux Royaume , après avoir eu la cruauté de faire égorger les Ambassadeurs que les Juifs leur avoient envoyés. Cette subite irruption des Arabes , les grandes pertes que les Juifs avoient faites à la guerre , celles que le tremblement de terre venoit de causer , tant de malheurs à la suite les uns des autres , firent perdre tout courage aux Juifs. Herode cependant faisoit les derniers efforts pour les soutenir & les ranimer.

Grand trem-  
blement de  
terre.

I V. » Il ne feroit pas raisonnable , leur dit-il , dans une  
» Assemblée de la Nation qu'il convoqua , que la crainte  
» aujourd'hui vous jettât dans un honteux découragement ;  
» les châtimens dont Dieu nous punit doivent sans doute  
» nous affliger & nous humilier ; mais , perdre tout courage  
» parce que les ennemis sont à notre porte , c'est une lâcheté  
» dont des hommes ne doivent point être susceptibles. Bien  
» éloigné de croire que le violent tremblement de terre que nous  
» avons éprouvé doive nous rendre nos ennemis plus redoutables ,  
» je me persuade au contraire , que c'est un piège que Dieu  
» leur tend , pour les punir des outrages qu'ils nous ont faits. Ce  
» n'est pas tant sur la force de leurs armes qu'ils fondent leurs  
» espérances , que sur l'idée qu'ils se forment , qu'accablés du  
» poids de nos maux nous ne sommes point en état de leur  
» résister. L'infortune d'autrui est un foible présage de notre  
» prospérité future ; un tel fondement est bien souvent trom-  
» peur , & l'expérience nous apprend que les succès heureux ,  
» comme les malheureux , ne se suivent pas d'une manière  
» fixe & invariable ; la fortune fait passer des uns aux autres  
» par une alternative continuelle. Ce qui vient de nous arri-  
» ver en est une preuve assez sensible. Nous avons battu nos

Herode ha-  
rangue ses  
troupes.

(a) Il n'en compte qu'environ dix mille dans les Antiquités Juives.

» ennemis , ils nous ont ensuite battus ; nous pouvons espérer  
» de même , que nous remporterons sur eux une victoire  
» qu'ils ne croient pas devoir leur manquer. L'excès de con-  
» fiance dégénère en une témérité dangereuse , qui exclut  
» toute précaution prudente , comme une sage défiance de  
» ses forces rend attentif & utilement circonspect. Ainsi j'es-  
» père bien de la crainte où je vous vois. La présomptueuse  
» témérité avec laquelle vous avez voulu , contre mes ordres ,  
» vous précipiter sur les ennemis , a donné à Athénion le temps &  
» le moyen de nous surprendre & de nous attaquer. Vos em-  
» barras présents , vos incertitudes , l'espèce d'abattement mê-  
» me ou vous paraissez être , m'assurent une glorieuse vic-  
» toire : ce sont des dispositions louables dans des troupes qui  
» se préparent au combat ; mais quand l'action est engagée ,  
» c'est de courage dont on doit s'animer. Lors donc que  
» vous en serez venus aux mains avec nos ennemis , armez-  
» vous d'audace , & faites les derniers efforts pour convain-  
» cre ces impies , qu'aucune sorte d'événemens , ni aucune  
» puissance humaine ne seront jamais capables d'étonner les  
» Juifs ni d'abattre leur courage , que tant qu'il en subsistera  
» un , il combattra jusqu'au dernier soupir , plutôt que de re-  
» connoître pour maîtres des Barbares qu'ils ont plus d'une  
» fois presque réduits à l'esclavage. Les secousses fortuites d'une  
» matière inanimée , n'ont d'ailleurs rien de terrible que l'inf-  
» tant , & vous devez bien vous garder de penser qu'un trem-  
» blement de terre soit le présage de quelque autre calamité.  
» Pure révolution accidentelle de la nature , ce fléau peut bien ,  
» ainsi que la peste & la famine , être précédé par quelque  
» signe qui l'annonce ; mais ces grandes calamités , terribles  
» en elles-mêmes , trouvent leur terme dans la grandeur même  
» des maux qu'on a soufferts pendant leur durée ; eh ! la guerre ,  
» quand même nous serions vaincus , peut-elle nous causer  
» des dommages plus sensibles que ceux qui ont été les effets  
» du tremblement de terre dont venons de sentir les terribles  
» secousses ? C'est contre nos ennemis que s'élève le présage  
» d'un désastre futur : leurs mains sacrilèges nous en sont ,  
» sans qu'ils y pensent , un indice assuré ; ces mains qu'ils ont  
» eu l'impie & barbare cruauté de tremper , contre le droit  
» des gens , dans le sang de nos Ambassadeurs , sans crainte  
» d'outrager Dieu en lui immolant de telles victimes en re-

» connoissance de leur victoire. C'est en la divine présence de  
 » celui qui voit tout , qu'ils ont osé commettre ce forfait , leur  
 » sera-t'il possible de se soustraire à la vengeance de son in-  
 » vincible bras. Nous les vaincrons donc , si , animés de ce  
 » courage qui a toujours fait la gloire de notre Nation , nous  
 » nous faisons un pieux devoir d'aller punir les violateurs des  
 » droits les plus sacrés. C'est moins pour sauver du péril nos  
 » femmes , nos enfans , notre Patrie , que nous avons à com-  
 » battre , que pour venger le meurtre de nos Ambassadeurs ;  
 » leur sang , mieux que nos mains , dirigera nos coups. Suivez-  
 » moi avec docilité , & vous me verrez à votre tête affronter  
 » les plus grands périls , persuadé , comme vous devez l'être  
 » vous-mêmes , que vous serez toujours invincibles , lorsque ,  
 » par quelque démarche téméraire , vous ne prêterez pas des  
 » forces à nos ennemis.

V. Ce discours releva le cœur des troupes. Herode profita de leur heureuse disposition , offrit des sacrifices à Dieu , & leur fit passer le Jourdain. Il établit son camp sous Philadelphie , assez près de celui des ennemis , & devant un fort qui se trouvoit entre deux , & chercha d'abord , par de légères escarmouches , à les engager dans une action. Les Arabes de leur côté , avoient envoyé un détachement pour s'emparer du Fort , Herode les prévint , s'en rendit maître , & occupa la colline. Il fit ensuite de nouveaux efforts pour attirer l'ennemi au combat , & dans cette vue , il ne se passoit point de jour qu'il ne mît son armée en bataille ; mais la crainte les retenoit toujours dans leur camp. Leur Général Eldeme étoit plus effrayé que le plus timide de ses soldats. Herode , qui s'en aperçut à leur contenance , s'avança pour combler leurs retranchemens. Alors ils furent contraints d'en sortir , & de se mettre en bataille , mais ce fut avec si peu d'ordre , que leur infanterie se trouva mêlée avec la cavalerie. Quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre , le défaut de courage les rendoit fort inférieurs aux Juifs , le peu d'espérance qu'ils avoient de vaincre , les animoit néanmoins d'une espece de fureur.

VI. Cette fureur les soutint d'abord , & tant qu'ils tinrent ferme ils perdirent peu de monde , leur grande perte n'arriva que lorsque mis en déroute , ils furent contraints de fuir. Les Juifs en tuèrent beaucoup , & beaucoup d'autres , renversés par les leurs mêmes , périrent sous leurs pieds. Cette fuite coûta

Herode dé-  
 fait les Arabes.



la vie à cinq mille Arabes , le reste se sauva dans le camp. Herode alla les y assiéger. Réduits à la dernière extrémité par la force des armes , & plus encore par une disette d'eau qui leur causa une soif insupportable , ils songèrent à se rendre , & envoyèrent offrir à Herode cinq cents talents pour leur rançon. Herode reçut ces offres avec beaucoup de hauteur , il en prit avantage pour les serrer encore de plus près. Ne pouvant plus tenir à la violente ardeur de la soif brûlante qui les dévorait , des troupes entières sortoient du camp , & venoient se rendre à discrétion. Il en sortit quatre mille en cinq jours ; qui tous furent mis dans les fers ; le désespoir enfin , porta le reste à tenter une action : ils sortirent donc en ordre de bataille le sixième jour , mais Herode les défit , & leur tua environ sept mille hommes. Ce fut ainsi qu'il châtia les Arabes ; une si rude épreuve abbatit tellement leur orgueil , que la Nation le prit pour son protecteur.

---

## C H A P I T R E   X X .

Herode va  
trouver Augus-  
te à Rhodes.

I. **L'**EXTRÊME attachement qu'Herode avoit eu pour Antoine , lui fit appréhender qu'Auguste l'ayant défait à la bataille d'Actium , ses grandes liaisons avec ce fameux Romain ne passassent pour un crime dans l'esprit d'Auguste , & ne causassent sa perte. Le péril cependant n'étoit pas si grand qu'il se le figuroit , car l'Empereur ne pouvoit regarder le parti d'Antoine comme entierement ruiné , tandis qu'Herode lui demeureroit attaché. Quoiqu'il en fût , Herode crut devoir prévenir l'orage , & partit pour se rendre à Rhodes , où étoit Auguste. Il se présenta devant lui sans diadème , mais ne pouvant oublier , sous un habit de Particulier , qu'il étoit Roi , ni s'abaisser à aucune sorte de déguisement indigne de la Majesté Royale , il lui dit avec une noble franchise : » C'est Antoine , Seigneur , qui m'a procuré la couronne de Judée , » & j'avoue que j'ai tâché de reconnoître ce bienfait signalé , » en lui rendant tous les services qui ont dépendu de moi. » Je ne puis non plus dissimuler , que vous m'eussiez vu » combattre contre vous à ses côtés , si la guerre dans laquelle » je me suis trouvé engagé contre les Arabes ne m'en eût empêché,

„ empêché , & que ne pouvant l'assister de mes forces ni de ma  
 „ personne , je lui ai envoyé tous les autres genres de secours  
 „ qui étoient en mon pouvoir. Après sa défaite même , à Ac-  
 „ tium , je n'ai pu me résoudre à abandonner un tel bienfai-  
 „ teur. Si je n'ai pu lui fournir des troupes , je lui ai au moins  
 „ donné le conseil que j'ai cru lui devoir être le plus utile ; j'ai  
 „ tâché de lui persuader , que le seul moyen de rétablir ses  
 „ affaires étoit de faire mourir Cléopâtre ; je lui ai promis que  
 „ s'il prenoit ce parti , l'argent , les places & les troupes ne  
 „ lui manqueroient pas , & que j'irois en personne continuer  
 „ avec lui à vous faire la guerre ; mais les funestes charmes  
 „ de cette Reine ne lui ont pas permis d'écouter ces sages  
 „ avis. Dieu , qui vouloit vous rendre maître de l'Empire ,  
 „ l'avoit ainsi réglé. La défaite d'Antoine m'est commune  
 „ avec lui , & sa chute a fait tomber mon diadème. En ve-  
 „ nant me présenter devant vous , je n'ai compté que sur votre  
 „ vertu , persuadé que ne considérant que le fond qu'on peut  
 „ faire sur mon amitié , vous oublieriez bientôt le libre usage  
 „ que j'en ai fait.

I I. Auguste lui répondit : „ Vivez & regnez sans crainte ,  
 „ votre fidélité en amitié vous rend digne d'un Comman-  
 „ dement souverain. Demeurez attaché à ceux que la for-  
 „ tune a favorisés. Votre noble générosité est la juste me-  
 „ sure de l'extrême confiance que je prends en vous. Je me  
 „ sens obligé à Antoine , d'avoir préféré les avis de Cléopâtre  
 „ aux vôtres. Son imprudence nous procure l'avantage de vous  
 „ acquérir. Vous m'avez déjà prévenu en bienfaits ; car Quin-  
 „ tius Didius m'a écrit que vous lui aviez envoyé des troupes  
 „ contre les Gladiateurs (a). Je m'engage à vous faire as-  
 „ fermir sur votre thrône par un Decret du Sénat , & je  
 „ tâcherai , dans la suite , de vous faire tant de bien , que vous  
 „ n'aurez pas sujet de regretter Antoine.

Discours  
d'Auguste.

I I I. Après avoir fait cette favorable réponse à Herode ,  
 Auguste lui remit le diadème sur le front , & confirma dans  
 la suite cette grace par un Decret , dans lequel il s'expri-  
 ma à son sujet dans les termes les plus avantageux. He-

(a) Les Gladiateurs qu'Antoine entretenoit à Cizique , sachant qu'il avoit besoin de secours en Égypte , vouloient lui en porter ; mais Quintus Didius , qui

commandoit en Syrie , auquel Herode se joignit , les en empêcha , & les contrain-  
gnit même de se rendre. *Dion*, Liv. 51.  
pag. 447. *Plutarq.* Vie d'Antoine.

## §.2 GUERRE DES JUIFS,

Herode lui fit de grands présens , & croyant son crédit assez bien établi , il lui demanda la grace d'Alexandre , l'un des amis d'Antoine ; mais Auguste la lui refusa , parce qu'il avoit trop de sujets d'être irrité contre cet Alexandre , qui l'avoit grièvement offensé. Auguste étant ensuite passé dans la Syrie , pour se rendre en Egypte , Herode l'y reçut avec une magnificence vraiment Royale. Il l'accompagna , marchant à cheval à ses côtés , lorsqu'il fit la revue de ses troupes dans Ptolémaïde ; il lui donna ensuite , & à toute sa Cour , un superbe festin , & fit distribuer des vivres à toute l'armée. Comme les lieux par où elle devoit passer pour se rendre à Péluse étoient extrêmement arides , il pourvut à ce que ni l'eau , ni aucune des choses dont elle pourroit avoir besoin ne lui manquassent , soit en allant , soit en revenant. Des soins si nobles & si généreux , firent penser à Auguste , & à ses Officiers , que le Royaume d'Herode étoit trop borné pour fournir à toutes les dépenses qu'il faisoit. Ainsi , dès que l'Empereur fut arrivé en Egypte , Cléopâtre & Antoine étant morts. l'un & l'autre , outre les nouveaux honneurs qu'il ajouta à ceux qu'il avoit déjà faits à Herode , il lui rendit ce qu'Antoine avoit distrait de son Etat pour le donner à Cléopâtre. Il lui donna de plus , Gadara , Hippos , & Samarie ; & sur la côte maritime , Gaza , Anthedon , Joppé , & la Tour de Straton : & pour la garde de sa personne , il lui fit présent des quatre cents Galates qui avoient composé celle de Cléopâtre. Ce qui déterminoit sur-tout Auguste à lui faire de si grands dons , c'étoit la noble générosité avec laquelle il les recevoit.

IV. La libéralité de l'Empereur ne se borna pas-là , car un an après la première Actiade (a), il donna encore à Herode ce qu'on appelle la Trachonite , la Bathanée , & l'Aura-

L'Empereur  
augmente les  
Etats d'Herode.

(c) Μετὰ δὲ τὴν πρώτην Ἀκτιδα. M. d'An-dilly n'a point traduit cela. Il n'est en effet point facile de le rendre , pour l'expression & pour le sens. Il y avoit dix ans qu'Auguste n'étoit venu en Syrie , lorsqu'il fit présent à Herode de la Bathanée , de l'Auranite , & de la Trachonite. Joseph le dit expressément quelques lignes plus bas. Mais il se contente de le marquer en général au commencement de ce numero , en disant qu'après la première Actiade , cet Empe-

reur ajouta aux Etats d'Herode la Trachonite , la Bathanée , & l'Auranite. Auguste , pour conserver la mémoire d'un événement qui avoit décidé de l'Empire en sa faveur , avoit institué des jeux , qui devoient se célébrer de cinq ans en cinq ans. Joseph appelle Actiade , le temps qui étoit entre la célébration de ces jeux , comme on appelloit Olympiade , celui qui étoit entre les jeux Olympiques. Auguste établit ces jeux trois ans après la bataille d'Actium , &



nite. Ce qui occasionna ce nouveau don , fut que Zénodore (a) , qui avoit affermé la Tétrarchie de Lyſanias , ne cessant d'envoyer des brigands piller les habitans de Damas , ils furent obligés d'aller trouver Varron (b) , qui commandoit alors en Syrie , pour le prier d'informer l'Empereur des grands torts que leur faisoient ces brigands. Il le fit , & Auguste lui manda de se mettre en devoir de les détruire. Varron , pour exécuter cet ordre , marcha contre eux avec des troupes , en purgea le pays , & ôta à Zénodore tout le terrein qu'il y possédoit. L'Empereur le donna dans la suite à Herode , afin qu'il ne servît plus de retraite à de semblables brigands , toujours prêts à se jeter sur la ville de Damas. Dix ans après , Auguste étant revenu pour la seconde fois en Syrie , établit Hérode Intendant de toute cette province (c) , donna ordre à tous les Intendants des villes particulieres de ne rien statuer sans son avis. Enfin il lui donna , après la mort de Zénodore , le pays qui est entre la Galilée & la Trachonite. Mais ce qu'Herode estima beaucoup au-dessus de tous ces dons , c'est qu'il étoit le plus grand ami d'Auguste après Agrippa , comme Agrippa n'aimoit personne plus que lui après Auguste. Ainsi , parvenu au comble des prospérités , la grandeur & l'élévation de son ame se manifesta de plus en plus , sur-tout par le zèle religieux avec lequel il porta ses pensées vers ce qui pouvoit singulièrement honorer Dieu.

Joseph dit que ce fut après la première Actiade , qu'il vint pour la seconde fois en Syrie , sans marquer l'année de cette Actiade , comme il dit quelquefois , qu'un événement est arrivé une telle Olimpiade , sans marquer l'année de cette Olimpiade. Voyez Dion , Livre 53. pag. 496. d.

(a) Strabon parle de ce Zénodore , qu'il traite de voleur (Liv. 16. pag. 7565.) & Dion Cassius dit qu'Auguste donna sa Tétrarchie à Herode. Livre 54. page 526.

(b) Sig. Gelenius a traduit *Varus* :

M. d'Andilly l'a suivi , & le Cardinal Baronius , qui ne s'est pas voulu donner la peine de consulter le Grec , a accusé Joseph d'avoir dit que Varus avoit été deux fois Gouverneur de Syrie ; la première , lorsque Zénodore soutenoit les brigandages des Trachonites , & la seconde , un peu avant la mort d'Herode , lorsqu'il assista à Jerusalem au conseil que ce Prince y tenoit contre Antipater.

(c) Auguste ne fait qu'associer Herode aux Intendants de Syrie , dans les Antiquités Juives , Livre quinze , chapitre dix , numero trois.

## CHAPITRE XXI.

I. **L**A quinziesme (a) année de son règne, Herode fit rebâtir le Temple, & renferma dans l'enceinte du mur dont il le fit environner, une étendue de terrain beaucoup plus spacieuse (b) qu'elle ne l'étoit auparavant. Il n'épargna pour cette grande entreprise ni travaux ni dépenses : les vastes & superbes portiques dont il le fit entourer, & la Forteresse qui venoit le joindre du côté du Septentrion, étoient des monumens bien éclatans de sa magnificence. Il éleva les Portiques dès les fondemens, & employa de si grandes richesses à réparer & décorer la Forteresse, qu'il la rendit aussi belle que le plus superbe palais Royal, & la nomma Antonia, par honneur pour Antoine. Il se fit construire un palais dans la Ville haute, avec deux autres grands bâtimens, d'une beauté si admirable, qu'il n'y avoit point de temple qui pussent leur être comparés : il donna à l'un, le nom de Cæsarium, & à l'autre, celui d'Agrippium, en l'honneur de César & d'Agrippa.

II. Ce ne fut pas seulement par quelques bâtimens particuliers consacrés à leurs noms, qu'il prétendit en perpétuer la mémoire dans la postérité, son zèle pour ce grand objet s'étendit dans toutes les villes. Il en bâtit une dans le territoire de Samarie, qu'il décora d'un fort beau mur, qui avoit vingt stades de circuit, il la peupla de six mille habitans, qu'il rangea sous de bonnes Loix, & auxquels il distribua d'excellentes terres à cultiver, & la nomma Sébaste. Dans le milieu de cette ville, il fit élever un très-grand temple, autour duquel régnoit une place d'un stade & demi, & le consacra à Auguste.

III. Auguste ayant depuis ajouté de nouvelles terres aux États de ce Prince, il lui éleva dans ces terres même un autre temple, construit en marbre blanc, près des sources du

(a) Voyez la Note 7 & Lightfoot sur saint Jean. chap. 3. pag. 307. La manière la plus simple de concilier Joseph avec lui-même, est de dire, après M. Basnage, \* que ses Copistes ont écrit ici 15,

\* Annal. Politiq. Eccléf. pag. 66.

quinze, au lieu de 15, dix-huit, comme on lit dans les Antiquités Juiv. Liv. 15. chap. 11. numero 1.

(b) Joseph dit le double.

Jourdain , dans un lieu appelé Panium ; c'est une montagne (a) , dont le sommet s'élève à une prodigieuse hauteur ; à côté de cette montagne s'ouvre un antre vaste & obscur , qui forme l'entrée d'un précipice d'une immense profondeur , qui ne présente à la vue qu'un abîme d'eau dormante , dont il n'a pas encore été jusqu'ici possible de sonder le fond. Du pied de cet antre coulent des fontaines qu'on croit être les sources du Jourdain , mais nous en parlerons ailleurs d'une manière plus précise.

IV. Entre le château de Cypros & les anciennes maisons Royales , Herode en fit bâtir de plus commodes , & d'une construction plus solide , auxquelles il donna les noms de César & d'Agrippa (b) , & il n'y eut dans ses Etats aucun endroit qui en fût susceptible , qui ne portât des marques de son respectueux attachement à Auguste ; après les avoir remplis de tout ce qui pouvoit rendre célèbre le nom de cet Empereur , il lui rendit les mêmes honneurs dans les autres Provinces , & lui consacra dans plusieurs villes des temples , auxquels il fit porter son nom , & qu'on a toujours appelés depuis des *Cæsariums* (c).

Grands Ouvrages que fait faire Herode.

V. Ayant remarqué qu'une ville maritime , appelée la Tour de Straton , dont l'assiette avantageuse présentait un vaste champ à sa magnificence , tomboit en ruines , il la fit rebâtir toute en belles pierres blanches , & y éleva de superbes palais. Cette ville fut sur-tout un célèbre monument de la noble élévation de son génie , elle est située entre Dora & Joppé. Il n'y avoit dans toute cette côte aucun bon Port , de sorte que ceux qui faisoient voile de Phénicie en Egypte , étoient contraints de jeter l'ancre en pleine mer , pour se garantir des fureurs du vent d'Afrique ; car lors même que ce vent souffle avec moins de violence , il pousse les vagues avec tant d'impétuosité ,

(a) Un illustre Sçavant prétend que Joseph se trompe , que Panium n'est point le nom d'une montagne , mais d'un temple dédié à Pan , non à Auguste. *Non montis nomen , sed fani fuit , non Cæsari , ut vult Josephus , sed Pani dicatum.* Si Joseph est un Auteur supposé du douze ou du treizième siècle , il ne mérite pas la peine qu'on relève ses fautes. Si c'est un Auteur réel , si ses

Ouvrages sont authentiques , à qui persuadera-t-on qu'un Sçavant du fond de son cabinet , après plus de seize siècles , sçache mieux ce que c'étoit que Panium , qu'il n'a jamais vu , qu'un Auteur qui l'a vu , & probablement plusieurs fois. Voyez Bânage , Annal. Politiq. Eccles. pag 35.

(b) A la lettre : de ces mêmes amis.

(c) *Καὶσαρία*.



que les flots en s'en retournant , augmentent l'agitation de la mer & la rendent furieuse jusqu'à un assez long espace. Herode , par des travaux assidus & par d'intarissables dépenses , força la nature , & fit en cet endroit un Port plus spacieux que celui de Pirée , & ménagea dans l'enfoncement de vastes abris , dans lesquels les plus grands vaisseaux pouvoient être en sûreté.

VI. Malgré les difficultés presque insurmontables du terrain , il se donna tant de soins ingénieux , qu'il vint à bout de le rendre d'une solidité à l'épreuve des plus violents efforts de la mer , & d'un goût de construction si admirable , qu'on eût dit que le terrain se seroit prêté comme de lui-même à tout le merveilleux de ce grand ouvrage. Après avoir déterminé l'étendue qu'il vouloit donner à ce port , il fit jeter dans la mer , qui avoit à cet endroit vingt brasses de profondeur , des pierres qui portoient la plupart cinquante pieds de longueur (a) sur neuf d'épaisseur , & dix de largeur ; il y en avoit même quelques-unes qui étoient plus grandes. Quand on fut parvenu un peu plus qu'à fleur d'eau , tout le massif se trouva former une étendue de deux cents pieds , dont la moitié devoit servir à rompre l'impétuosité des flots , & fut pour cela appelée *procymée*. On éleva sur l'autre moitié un mur de pierre , qui entourait le port. Il le fit fortifier de distance en distance par de bonnes Tours , dont il appella la plus belle Drusium , du nom de Drusus , beau-fils de l'Empereur.

VII. Le dedans du port étoit pourvû de spacieux magazins voutés , propres à retirer toutes sortes de marchandises , & à loger les matelots ; un vaste quai offroit tout autour une agréable promenade : l'entrée en étoit au nord , exposition que la situation du lieu rendoit très-favorable ; on voyoit à chacun des côtés de cette entrée trois colosses , portés sur des colonnes ; par rapport à ceux qui venoient du dehors , les colosses de la main droite étoient soutenus par une forte tour , & ceux de la main gauche avoient pour appui deux pierres posées debout & accolées l'une à l'autre , dont la hauteur surpassoit celle de la tour qui leur étoit opposée ; le corps entier de toute cette construction étoit accompagné de belles maisons , bâties en pierres blanches ; toutes les rues de la ville , percées à une

(a) Il leur en donne dix-huit dans les Antiquités Juives.

égale distance les unes des autres, venoient y aboutir. Le temple d'Auguste , également merveilleux par sa grandeur & par sa beauté , étoit bâti sur une colline vis-à-vis de l'entrée du Port. On voyoit au-dedans de ce temple une statue colossale de l'Empereur , qui ne cédoit en rien à celle de Jupiter Olympien , sur le modele de laquelle elle avoit été faite ; & une autre statue , colossale aussi , de la ville de Rome , qui pouvoit de même être comparée à celle de la Junon d'Argos. Ce fut sans doute à l'utilité de la province & à l'avantage du commerce général , qu'Herode consacra les dépenses qu'il fit pour bâtir cette Ville & construire ce Port ; mais il déféra à Auguste tout l'honneur & toute la gloire de sa fondation , en lui faisant porter son nom , & l'appellant Césarée.

VIII. Afin que tout , dans cette admirable ville , fût digne du nom glorieux qu'il lui donnoit , il y fit construire une place pour le marché , un théâtre , & un amphithéâtre. Il y fonda des jeux en l'honneur d'Auguste , qui devoient se célébrer tous les cinq ans. Lui-même en fit l'ouverture , en la cent quatre-vingt-douzième Olympiade , & distribua non-seulement les grands prix qu'il avoit proposés à ceux qu'une glorieuse victoire en rendroit dignes , mais il fit encore de riches présents à des seconds & à des troisièmes , qui avoient le plus approché de l'honneur que s'étoient fait les premiers. Anthedon , ville située sur le bord de la mer , & détruite par les guerres , attira aussi son attention ; il la rebâtit , & par amitié pour Agrippa , la nomma Agrippiade , il fit même graver le nom de cet illustre ami sur la porte du temple qu'il y fit élever.

IX. Herode s'étoit particulièrement distingué par sa tendresse & son respect pour son pere , il crut en devoir laisser un monument authentique à la postérité , & fonda , dans l'endroit de son Royaume que les eaux & les bois rendoient le plus agréable , une ville , à laquelle il donna , du nom de ce pere chéri , celui d'Antipatride. Il fit construire au-dessus de Jéricho , un fort & magnifique château , qu'il nomma Cypros , du nom de sa mere. Il fit élever à Jerusalem une Tour , dont je ferai connoître dans la suite la forme & la beauté , & l'appella Phasaële , du nom de son frere. Il donna le même nom à une ville qu'il fonda proche le Vallon par où l'on passe pour aller de Jericho vers le nord.

X. Après avoir travaillé à faire passer le nom de ses proches

& de ses amis à la postérité , il voulut aussi perpétuer la mémoire du sien. Il fit bâtir une forteresse sur une montagne qui est du côté de l'Arabie , & l'appella de son nom Herodium : il donna le même nom à une colline élevée de main d'homme , à soixante stades de Jerusalem , taillée en forme de mamelle. Il eut singulièrement à cœur de décorer cette colline , il environna son sommet de tours rondes , & fit élever au-dessous des palais , dont toute l'architecture extérieure étoit aussi riche en ornemens , que les dedans étoient d'une rare & ravissante beauté. Il y fit venir , à grands frais , des eaux de fort loin , & pratiquer un escalier de deux cents marches , du marbre le plus blanc : la pente de ce côteau , merveilleux ouvrage de l'art , étoit très-douce. Herode avoit aussi fait construire au pied de cette colline d'autres palais , pour y loger ses amis & retirer leurs équipages. On trouvoit dans ce château une si grande abondance de tout ce qu'on pouvoit désirer , qu'on l'eût pris pour une ville , si l'ordre de sa construction n'eût fait assez voir que c'étoit une maison Royale.

XI. Tant d'ouvrages , exécutés avec de si prodigieuses dépenses , n'empêcherent point ce généreux Prince de donner aussi des preuves de sa magnifique libéralité aux villes étrangères. Il fit construire à Damas , à Tripoli , à Ptolémaïde , des lieux d'instruction pour toutes sortes d'exercices ; il fit ceindre de murailles la ville de Biblos , bâtir des exédres , ou lieux d'assemblées , des portiques , des temples , des places publiques à Bérïte & à Tyr ; des théâtres à Sydon & à Damas ; des aqueducs à Laodicée sur mer ; à Ascalon , des bains , de magnifiques fontaines , & des péristiles d'une grandeur & d'une beauté admirables. Il donna à d'autres villes des bois & des vergers ; à d'autres , des terres , comme si elles lui eussent été soumises , & qu'à ce titre , elles eussent eu droit de participer aux biens de son Royaume ; à d'autres , des revenus annuels & perpétuels pour les lieux destinés aux exercices publics , comme en l'isle de Coos , afin qu'on n'y manquât jamais de fonds pour assigner des récompenses. Il fournissoit du bled à tous ceux qui en avoient besoin , il envoya de l'argent à Rhodes pour faire rebâtir le port. Il fit souvent la même libéralité à d'autres villes , & rebâtit à ses dépens , & plus magnifiquement qu'il ne l'avoit été , le temple d'Appollon Pithien , qui avoit été brûlé. Que n'aurois-je point à dire , des largesses qu'il répandit dans la Licie ,



à Samos, des secours abondants qu'il envoya dans toute l'Ionie, pour soulager les indigents ! Les Athéniens, les Lacédémoniens, les Nicopolitains, & ceux de Pergame, en Misie, n'ont-ils pas été comblés de ses bienfaits ? Le terrain de la place publique d'Antioche de Syrie étant de sa nature si fangeux qu'il ne pouvoit servir de passage, n'en a-t'il pas fait paver en marbre vingt stades (a), & ne l'a-t'il pas encore embellie, par la construction d'un portique, où l'on peut se mettre à couvert de la pluie ?

XII. Mais ces grandes actions de générosité, dira quel'un, ne peuvent affecter que les peuples qui en étoient l'objet particulier. Eh ! Non-seulement la Grece entiere, mais toutes les parties du monde où le bruit de la gloire & de la splendeur des jeux Olympiques s'est répandu, ne lui doivent-elles pas un tribut de reconnaissance, pour le grand bien qu'il a fait en Elide ? Sensiblement touché de ce que ces jeux si renommés, & qui étoient la seule institution fameuse qui restoit de l'ancienne Grece, ne se célébroient plus, il ne se contenta point de faire la dépense d'une de leurs célébrations, & d'y distribuer à ses frais les prix accoutumés, lors d'un voyage qu'il fit à Rome, il voulut encore en être le Restaurateur perpétuel, en assignant des revenus capables de satisfaire à toute la dépense, sur un fonds si assuré, que jamais le défaut d'argent ne pût servir de prétexte à l'interruption de ces jeux, & que le souvenir de ses libéralités passât à la postérité la plus reculée. Je ne finirois point, si j'entreprendois d'entrer dans le détail de toutes les dettes dont il a fait de généreuses remises, de tous les tributs & impositions dont il s'est fait en diverses circonstances un devoir de décharger les Phasaétires par exemple, les Balanéotes (b), & quelques petites villes des environs de la Cilicie ; la seule crainte de se rendre suspect de desseins ambitieux aux Maîtres naturels des villes voisines de ses Etats,

(a) M. d'Andilly donne vingt stades de longueur à cette place. Elle auroit été longue de plus d'une lieue. Cela est excessif. C'est beaucoup, que son aire ait eu en tout vingt stades.

(b) Les Géographes ne savent où placer ces Balanéotes. C'est peut-être une faute de Copistes, qui ont substitué ce mot à celui de Baranécens. Celui de Cilicie pa-

roit également occuper mal-à-propos la place d'un autre. On ne voit pas qu'Hérode ait eu aucune relation avec la Cilicie, & il y avoit une grande distance entre la Judée, & cet Etat. Peut être que Joseph avoit écrit Séleucé. Il ne se trouva aucun Juif de Cilicie à Jerusalem lorsque le saint Esprit descendit sur les Apôtres. *Act. des Apôt. chap. 2. v. 9. & c.*

s'il leur faisoit plus de bien qu'eux-mêmes, arrêta quelquefois les effets de l'inclination qu'il avoit à se signaler par des libéralités.

XIII. Les avantages du corps répondoient parfaitement ; en ce Prince, à la grandeur de son ame. Sa merveilleuse habileté à manier un cheval, en faisoit un excellent chasseur ; il tuoit quelquefois quarante bêtes en un seul jour. Le pays lui fournissoit beaucoup de sangliers, & plus encore de cerfs & d'ânes sauvages (a). Brave homme de main, les plus vigoureux combattans ne pouvoient soutenir son effort ; dans les lieux publics d'exercices, l'extrême justesse avec laquelle il sçavoit tirer de l'arc, ou lancer un javelot, le rendit toujours redoutable. Avec tous ces avantages du corps & de l'esprit, il eut le bonheur de jouir des faveurs presque toujours constantes de la fortune ; il fut rarement malheureux à la guerre, & s'il essuya quelque mauvais succès, jamais aucune faute de sa part n'en fut la cause, ce furent toujours la perfidie de quelque traître, ou l'imprudence de ses troupes, qui les lui attirèrent.

## CHAPITRE XXII

I. **L** Es succès dont la fortune favorisoit Herode au-dehors ; furent étrangement compensés, par les chagrins domestiques qui troublèrent sa tranquillité ; la femme qu'il aimait le plus tendrement en fut la cause. Lorsqu'il eut été déclaré Roi, il répudia celle à laquelle il s'étoit marié étant simple particulier, elle se nommoit Doris, & étoit de Jerusalem, & épousa Mariamne, petite-fille d'Aristobule, pere d'Alexandre. Ce mariage fut l'origine des divisions qui jetterent le trouble dans toute sa maison, & dont les funestes effets se firent sur-tout sentir après son retour de Rome. Ce Prince, prévenu d'une tendresse de préférence pour les enfans que Mariamne lui donna, commença par écarter de sa Cour Antipater ; son premier fils, qui lui étoit né de Doris, & ne lui permit de paroître dans Jerusalem que les jours de fêtes. Sur quelque soupçon

(a) » Joseph raconte qu'Herode tuoit  
» quelquefois, dans une seule chasse,  
» jusqu'à quarante ânes sauvages. « [ Le

Pere Calmet. Dict. Bibl. *ânes.* ] Cet Auteur dit seulement *τιναποδοικον τειλας*, quarante bêtes.

qu'il eut ensuite qu'Hircan, ayeul de Mariamne, avoit depuis son retour formé contre lui des projets de trahison, il le fit mourir. Triste destinée, à laquelle il se seroit soustrait, s'il eût suivi les conseils des Juifs de par-delà l'Euphrate, qui, sensibles à ses infortunes, l'avoient redemandé aux Parthes, chez lesquels Barzapharnes, lorsqu'il se fut rendu maître de la Syrie, l'avoient emmené prisonnier. Ces Juifs firent de vains efforts pour le détourner de retourner auprès d'Herode; le mariage de sa petite fille avec ce Prince le rassurant contre toute frayeur, il ne put résister au desir de revoir sa Patrie, & courut à sa perte. Son crime, dans l'esprit d'Herode, fut plutôt le droit incontestable qu'il avoit au trône, qu'aucune découverte sérieuse de quelque dessein qu'il eût eu de se mettre en état d'y remonter.

Herode fait  
mourir Hir-  
can.

II. Herode eut de Mariamne cinq enfans, trois fils, & deux filles. Le plus jeune de ses fils mourut à Rome, où il le faisoit élever. Il donna aux deux autres une éducation véritablement Royale, tant à cause de leur haute naissance, du côté de leur mère, que parce qu'ils lui étoient nés depuis son avènement au trône: un motif encore plus puissant les lui rendit extrêmement chers, c'étoit son ardent amour pour la Reine leur mere. La violence de sa passion augmentoit tous les jours, de telle sorte qu'il étoit insensible à tous les sujets de peine que lui donnoit cette épouse si tendrement chérie. Cette Princesse au contraire, le haïssoit autant qu'elle en étoit éperduement aimée. La justice qu'elle croyoit pouvoir se rendre sur les motifs de son aversion, l'assurance que lui donnoit l'aveugle passion de son époux l'autorisoient à lui parler avec une liberté fiere, & à lui reprocher en public la cruauté qu'il avoit eue de faire donner la mort à Hircan son ayeul, & à son frere Aristobule (a), dont il n'avoit pas épargné la tendre jeunesse. Herode l'éleva à la grande Sacrificature à l'âge de dix sept ans, & le fit mourir presque aussi-tôt, par jalousie de ce qu'un jour de fête, lorsqu'il s'approchoit de l'Autel, revêtu des ornemens sacrés, le Peuple en le voyant n'avoit pu s'empêcher de répan-

& Aristobule.

(a) Le nouvel Editeur remarque que tous les manuscrits ont *Isidorus*. L'ancien Interprete lisoit ainsi dans le sien. Le frere de Mariamne peut avoir eu deux noms, & peut-être étoit-ce l'usage

des Princes Asmonéens, & des personnes distinguées de la Nation, d'en avoir deux; l'un Juif, & l'autre Grec, pour plaire aux Gentils.



dre des larmes de joie. Herode l'envoya sur le soir à Jéricho (a); & là, ses gardes (b), à qui il avoit donné ordre de l'en défaire, le noyèrent dans une pièce d'eau.

Reproches de  
Miriamne.  
La mere & la  
sœur d'Herode  
de la calom-  
nient.

III. Aux reproches amers que la Reine ne cessoit de faire à Herode de sa cruauté, elle ne manquoit pas de joindre des discours outrageants contre sa mere & contre sa sœur. La violence de la passion d'Herode lui fermoit la bouche, il ne pouvoit prendre sur lui de lui témoigner aucune sorte de ressentiment. Cypros & Salomé au contraire, outrées de fureur, résolurent d'exciter la colere du Roi contre son épouse par ce qui pouvoit lui être le plus sensible; elles mirent tout en œuvre pour la lui faire soupçonner d'infidélité, & l'accusèrent de s'être livrée aux impressions d'une passion criminelle, en envoyant son portrait à Antoine, dans le dessein, sans doute, de faire connoître ses charmes à l'homme du monde le plus prompt à s'enflammer pour une femme, & qui, pour se satisfaire, n'avoit qu'à vouloir user de violence. Cette insinuation maligne fut un coup de foudre pour Herode, & troubla tous ses sens; le feu de la passion pour la Reine alluma dans son ame celui de la jalousie. Il se rappella de quelle sorte la cruelle méchanceté de Cléopatre avoit été la cause de la mort du Roi Lisanius, & qu'il s'en étoit peu fallu que Malichus, (c), Roi des Arabes, n'en eût été aussi la victime, & conçut des sentimens de crainte d'autant plus vifs, qu'outre l'apprehension qu'il avoit de se voir

(a) A la lettre: « Le jeune homme est » envoyé la nuit *ἀπὸ τῆς πόλεως* à Jéricho. « Alexandra donnoit dans Jericho une fête à Herode, & Aristobule étoit de la partie; ainsi il ne fut point envoyé la nuit à Jéricho, mais il fut fait mourir, les ombres commençant à tomber des montagnes, comme parle Virgile. (Voyez Antiquités Juives, Livre 15. chapitre 2. numero 3.) Les Copistes ont transcrit mal *ἀπὸ τῶν πύργων*, au lieu de *ἀπὸ τῆς πόλεως*, & *αὐτὸν*, au lieu de *αὐτήν*. Le jeune Aristobule fut donc fait mourir à Jéricho, sur le soir, & il y mourut, les Galates, qui en avoient reçu l'ordre, l'ayant noyé.

(b) Joseph dit les Galates, mais ce ne pouvoit pas être ceux dont Auguste avoit fait présent à Herode. Car la mort d'Aristobule fut antérieure à la bataille d'Actium. *Antiq. Juiv. Liv. 15. chap. 2.*

(c) A la lettre: « qui avoit été la cause » de la mort du Roi Lisanius, & de l'Arabe Malichus « Lisanius fut à la vérité la victime, de l'avarice de Cléopatre, mais Antoine refusa de lui sacrifier Malichus & Herode. Voyez Antiquités Juives, Livre quinziesme, chapitre quatriesme, numero un; plus haut, chapitre dix-huit, numero cinq, la contradiction vient probablement de ce que les Copistes ont omis quelque mot, comme *ὁ δ' ἄλλος*, après *Μελιχός*. » Et peu s'en étoit » fallu de l'Arabe Malichus. « Voyez *AR. Apost. chap. 26. v. 28*. Si Joseph avoit voulu dire que Cléopatre avoit été la cause de la mort de Malichus, il eût du, ce semble, écrire *ὁ Μελιχός ὁ Ἀραβ* avant *ἀπέθανε*, & ce dernier mot à la troisième personne du pluriel.

ravir son épouse, il se crut lui-même en danger de perdre la vie.

I V. Sur le point de partir pour un voyage, dont il ne put se dispenser, il chargea Joseph (a), mari de Salomé, sa sœur, de prendre un soin particulier de la Reine. Comme le degré d'alliance qui l'unissoit à sa personne le lui avoit singulièrement attaché, & qu'il croyoit pouvoir compter sur sa fidélité, il lui confia l'ordre secret de la tuer, si Antoine le faisoit mourir. Joseph, sans aucun mauvais dessein, & seulement dans la vue de convaincre cette Princesse de l'excès incroyable de l'amour du Roi, qui étoit tel, qu'il ne pouvoit même soutenir la pensée que la mort dût le séparer d'elle, lui révéla indiscrettement l'ordre barbare qu'il avoit reçu; & lorsqu'Herode, à son retour, s'empressa de lui témoigner avec transport combien il étoit sensible au plaisir de la revoir, & de lui protester qu'il n'avoit jamais aimé & n'aimeroit jamais d'autre femme autant qu'elle. Je dois le croire, répondit la Reine, l'ordre que vous aviez donné à Joseph de me tuer, en est une singulière preuve!

Indiscrétion  
de Joseph.

V. Herode, étrangement surpris, ne douta point que la Reine n'eût acheté au prix de son honneur la révélation de cet important secret, & se levant brusquement du lit sur lequel il étoit, il courut d'appartemens en appartemens, sans sçavoir où la fureur dirigeoit ses pas. Salomé, sa sœur, profitant de cet instant terrible pour perdre la Reine, fortifia Herode dans les soupçons qu'il avoit pris contre Joseph. Incapable alors de régler les mouvemens impétueux de sa jalousie, ce Prince commanda qu'on fit sur le champ mourir la Reine & Joseph. Le repentir suivit de près cet ordre précipité, l'amour triompha de l'emportement, & reprit un tel empire sur l'ame d'Herode, que lors même qu'il fit mourir cette épouse infortunée, il fut long-temps sans pouvoir se persuader qu'elle fût morte; & que, dans une espèce de délire, il ne cessoit de lui parler, comme si elle eût été encore vivante; désabusé enfin par le temps de sa folle erreur, il eut toujours de sa perte un aussi sensible regret, que son amour, lorsqu'elle vivoit, avoit été extrême (b).

(a) Voyez la Note première du quinzième Livre des Antiquités Juives.

(b) Si je parois avoir forcé en quelque endroit de ce numero le sens des expressions de Joseph, je l'ai fait avec le plus de réserve qu'il m'a été possible, &

uniquement pour suppléer en quelque chose à ce qu'on ne peut douter s'être perdu du texte de Joseph, si l'on compare le récit qu'il fait ici avec les Chapitres trois, quatre, & suivans des Antiquités Juives.

## CHAPITRE XXIII.

I. **L**ES Princes, Alexandre & Aristobule, hériterent de tout ce que la Reine leur mere nourrissoit de ressentiment dans son ame contre le Roi son époux. L'injustice énorme dont cette malheureuse mere avoit été la victime, leur faisoit regarder le Roi leur pere comme un ennemi déclaré ; ce sentiment, dont ils étoient prévenus dès le temps de leur séjour à Rome, où Herode les avoit envoyés se former aux exercices convenables à leur naissance, faisoit, avec le temps, de très-sensibles progrès, sur-tout depuis leur retour en Judée. Lorsqu'ils qu'ils furent en état d'être mariés, Herode fit épouser à l'un la fille de sa sœur (a) Salomé, qui avoit été l'accusatrice de la Reine leur mere, & maria l'autre à une fille d'Archelaüs, Roi de Cappadoce ; alors ils oferent donner quelque essor aux secrets sentimens de leur haine, & parlerent avec assez de liberté. Leurs ennemis profiterent de cette indiscretion pour les calomnier, quelques-uns même allerent jusqu'à dire ouvertement au Roi que ces deux Princes conspiroient, & que celui des deux qui avoit épousé la fille d'Archelaüs pensoit à se retirer auprès de son beau-pere, dans l'espérance qu'il lui faciliteroit le moyen de passer à Rome, pour y porter à l'Empereur des plaintes contre lui. Herode, obsédé de gens qui lui faisoient tous les jours de semblables rapports, rappella auprès de lui Antipater, qu'il avoit eu de Doris, & pour contenir les deux Princes dans leur devoir par cette espèce de digue qu'il leur opposoit, il affecta, toutes les fois qu'il en trouva l'occasion, de faire sentir, par des égards particuliers, qu'il faisoit état de ce premier de ses fils.

II. La nouvelle conduite d'Herode parut insupportable aux jeunes Princes ; l'élévation d'Antipater, né d'une mere & dans une condition privée, fit une telle impression sur le sentiment qu'ils avoient de leur haute naissance, que ne pouvant en dis-

Indiscretion  
des jeunes  
Princes.

(a) » Et Antigone, son puîné, la fille  
» de Salomé. » [ *M. d'Andilly.* ] C'étoit  
Aristobule, que s'appelloit le second des  
enfants de Mariamne. ( *Antiquités Juives,*

page 775. ) L'élégant traducteur tombe  
deux ou trois fois dans le même dé-  
faut dans la suite, *Ibid.* chapitre 24. nu-  
mero 3,



simuler leur indignation , ils ne manquoient pas de faire éclater leurs plaintes , toutes les fois qu'ils esluoient quelque mécontentement. La haine & l'animosité s'imprimoient ainsi de plus en plus profondément dans leur ame. Antipater cependant mettoit soigneusement tout à profit pour l'avancement de ses affaires ; flatteries étudiées , complaisances affectées pour le roi , insinuations calomnieuses contre ses freres , tantôt confiées à des personnes affidées pour les répandre , tantôt hasardées par lui-même ; nulle de ces pratiques ne lui paroissoit odieuse , & il sçut si adroitement en faire usage , que les Princes se virent privés même de l'espérance de monter un jour sur le thrône. Herode , par son testament , l'avoit déclaré son successeur , & n'en faisoit aucun mystere ; car lorsqu'il l'envoya auprès de l'Empereur , il lui fit faire le voyage avec un appareil si distingué , qu'excepté le diadème , il portoit toutes les marques auxquelles on pouvoit reconnoître un roi. Son crédit , en fort peu de temps , devint si puissant , qu'étant venu à bout de faire reprendre à sa mere la place qu'avoit occupé Mariamne dans le lit d'Herode (a) , il porta enfin ce pere malheureux , par ces lâches flatteries , & toute sorte d'imputations calomnieuses , à concevoir le dessein de faire mourir les Princes ses fils.

III. Herode , occupé de cette terrible pensée , mena Alexandre à Rome & l'accusa devant l'Empereur d'avoir voulu l'empoisonner. Ce jeune Prince ne se détermina qu'avec beaucoup de peine à laisser échapper ses plaintes sur la triste position où il se trouvoit : la présence d'Auguste , juge moins facile à tromper qu'Herode , & plus habile (c) que l'artificieux Antipater , lui en donna seule la confiance ; il usa de la plus respectueuse modération , en parlant des injustes procédés d'Herode ; mais il détruisit

Herode mena les deux Princes ses fils à Rome.

(a) Une femme répudiée , & qui s'étoit remariée , ne pouvoit pas retourner avec le mari qui l'avoit renvoyée , lors même que son second mari étoit mort. La Loi le défendoit expressément. (Deuter. Chap. 24. v. 4.) mais pouvoit-elle y retourner lorsqu'elle n'avoit pas pris un second mari ? Quelques Rabbins prétendent que cela lui étoit défendu , mais la pratique paroît avoir été contraire du temps de Joseph. Car il raconte ici qu'Herode avoit repris la première

femme , qu'il avoit renvoyée , & s'il avoit agi en cela contre la Loi , ou contre le sentiment général de la nation , il n'auroit pas manqué de le remarquer.

(b) Il mena aussi Aristobule. *Antiq. Juiv. Liv. 16. chap. 4.*

(c) Plus habile *ἐμπειρότερον* ; Joseph avoit peut être dit *ἐμπειρότερον* les deux Princes demeurèrent quelque temps pleurans , sans répondre. Antipater put prendre avantage de leur silence , & le

avec force les calomnies sur lesquelles il fondeoit son accusation, prouva son innocence & celle de son frere, qu'un semblable péril menaçoit, & mit dans le plus grand jour les indignes artifices par lesquels Antipater avoit réussi à les faire combler d'opprobres. Le discours de ce Prince fut vif & animé, c'étoit autant l'effet de l'éloquence qui lui étoit naturelle, que de l'intime conviction où il étoit de son innocence; il le termina en protestant que si le roi pensoit que ses fils eussent pu se rendre coupables du crime dont on les accusoit, il étoit suffisamment autorisé à les faire mourir (a). L'assemblée ne put retenir ses larmes, & l'Empereur fut si touché, qu'il déclara les Princes innocents, & les reconcilia avec le Roi leur pere, à condition qu'ils se soumettroient à toutes ses volontés, & qu'il lui feroit libre de choisir pour successeur celui de ses enfans qui lui seroit le plus agréable.

Archelaüs témoigne à Herode la joie qu'il avoit de ce qu'il s'étoit reconcilié avec les Princes ses enfans.

I V. Cette affaire étant terminée, Herode se mit en chemin pour retourner dans ses Etats. Quoiqu'il semblât entièrement revenu des soupçons qu'il avoit conçus contre les Princes ses fils, de secrets mouvemens de défiance agitoient toujours son cœur. Antipater revenoit avec lui, il étoit l'auteur de cette funeste prévention, & la cause de tout le mal, sans oser toutefois donner un libre essor à sa mauvaise volonté, parce qu'il redoutoit le courroux du puissant entremetteur de la reconciliation qui venoit de se faire. Herode prit sa route par la Cilicie, & vint débarquer à Eleuse, où il fut reçu avec autant d'affection que de magnificence, par le Roi Archelaüs. Ce Prince, extrêmement satisfait de l'heureuse issue de l'affaire d'Alexandre, son gendre, qu'il avoit très-soigneusement recommandé à tout ce qu'il avoit d'amis dans Rome, crut ne pouvoir assez témoigner sa joie & sa reconnoissance à Herode, de ce qu'il lui avoit rendu ses bonnes grâces. Il le reconduisit jusqu'à Zéphirie, & lui fit présent de trente talents.

V. Herode, de retour à Jerusalem, assembla le Peuple, &

vouloir faire passer pour un aveu de leurs fautes, &c. & c'est peut-être ce que Joseph veut dire qu'Auguste étoit trop modéré, trop équitable, pour en juger ainsi, & plus prudent qu'Herode, qui se laissoit séduire par des calomnies.

(a) Les Notes e & f présentent trois ou quatre manieres de corriger cet en-

droit. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire aucun changement. » Le Roi » est maître de nous ôter la vie, s'il » nous accuse ou s'il nous soupçonne » de l'avoir voulu faire mourir. « C'est en général, ce qu'Alexandre dit dans les Antiquités Juives, Liv. 16. chap. 4. numero 3. vers la fin.

l'instruise

l'instruisit, en présence de ses trois fils, du sujet & du succès de son voyage. Il commença par rendre des actions de grâces à Dieu, & se répandit ensuite en vifs sentimens de reconnaissance envers l'Empereur, dont la bienfaisante entremise venoit de faire cesser les troubles de sa maison, & d'établir une douce & paisible union entre les trois freres, ses enfans, bonheur qu'il mit au-dessus de la possession d'un Royaume, & dont il protesta qu'il se feroit un devoir d'assurer la solidité. » Auguste, ajoûta-t-il, m'a rendu le maître absolu de disposer de ma couronne, & de choisir entre mes enfans celui que je voudrai, pour la lui laisser. Par reconnaissance pour ses bontés autant que pour me satisfaire moi-même, je vous présente mes trois fils, comme devant être un jour vos rois : je prie Dieu d'agréer cette disposition, & vous invite à l'approuver. L'âge donne à Antipater, l'aîné des trois, un droit naturel au trône ; celui que les deux autres tirent de leur haute naissance n'est pas moins légitime : mes Etats sont assez grands pour remplir les vœux de tous les trois, l'Empereur a eu la bonté de les réunir ; je les nomme mes successeurs, honorez-les comme vous devez, que la justice & la prudence soient la règle de votre respect pour chacun d'eux ; ayez sur-tout égard à l'ordre de leur naissance, on offense plus sensiblement celui à qui on ne rend pas tout l'honneur qui lui est dû, qu'on ne satisfait pleinement celui à qui on en rend plus qu'il n'a, par son âge, de droit d'en attendre. Je ne donnerai aux Princes pour Officiers ; & ne mettrai auprès d'eux comme amis, que ceux de leurs proches que je jugerai capables de maintenir l'union que je veux voir régner entre eux ; & à cet égard, chacun de ceux que je choisirai me répondra de leurs sentimens. Je suis assez convaincu que les mésintelligences & les divisions ne naissent entre les Princes que par les malignes impressions ; s'ils n'étoient entourés que de gens vertueux, jamais leur union ne seroit troublée : j'entends au reste, que non-seulement les personnes dont je composerai la maison des Princes, mes enfans, mais aussi tous les Officiers de mes armées, n'esperent & n'attendent pour le présent rien que de moi. Je ne descends point du trône pour y placer mes fils, je leur fais seulement part des honneurs suprêmes

Discours  
d'Herode au  
Peuple.



„ qui y sont attachés , & consens qu'ils en ressentent , sans  
 „ inquiétude , tous les agrémens , j'en conserve pour moi toute  
 „ l'autorité. Le soin & l'embarras des affaires doivent encore ,  
 „ quand je ne le voudrois pas , être mon partage ; je ne suis  
 „ point d'un âge à ne devoir pas espérer de vivre encore long-  
 „ temps : Dieu , que j'ai fidelement servi , prolongera mes  
 „ jours ; c'est la recompense que j'ose attendre de mon zèle  
 „ & de l'exacte sobriété qui m'a toujours fait m'éloigner de  
 „ ces molles & sensuelles voluptés , l'écueil fatal de la santé  
 „ de tant de jeunes gens (a). Que personne ne soit assez té-  
 „ méraire , que de regarder ma fin comme prochaine , & de  
 „ se croire , par cette considération , en droit de faire à mon  
 „ préjudice la cour à mes fils , le châtimnet suivroit de près  
 „ une telle audace ; non que j'envisage d'un oeil de jalousie  
 „ les honneurs qu'un zele respectueux fera rendre à mon sang ,  
 „ mais parce je sçais que les jeunes gens ne se prévalent que  
 „ trop de ce qu'ils remarquent de personnel dans l'affection  
 „ qu'on leur témoigne. On doit considérer , en s'attachant à  
 „ mes fils , que mes intérêts sont proprement les leurs , il leur  
 „ importe que je regne , & que je conserve toujours pour  
 „ eux des sentimens de pere. Je récompenserai dignement les  
 „ gens de bien qui , par une sage conduite , chercheront à me  
 „ plaire ; mais je mettrai bon ordre à ce que les mal inten-  
 „ tionnés & les brouillons ne tirent aucun fruit de leurs mé-  
 „ chancetés , même de la part de ceux qu'ils auront cru ga-  
 „ gner par de lâches & indignes flatteries. Pour vous , mes  
 „ fils , ne vous refusez point aux devoirs que vous prescrivent  
 „ les loix de la nature , devoirs sacrés , que , par un heureux  
 „ instinct , les animaux mêmes respectent ; ils s'aiment les uns  
 „ les autres : n'oubliez jamais les sentimens de bonté avec les-  
 „ quels l'Empereur vous a réconciliés tous , obéissez à un pere ,  
 „ qui ayant droit de vous commander , vous prie & vous con-  
 „ jure. Vivez , mes fils , vivez toujours en freres , j'aurai soin  
 „ que rien de ce qui convient à la dignité royale ne vous  
 „ manque , je vous en donne dès ce jour les vêtemens au-  
 „ gustes ; je prie Dieu de rendre stable ce que je viens d'ar-  
 „ rêter , si , par une union constante , vous méritez cette mar-

(a) En vérité , Joseph s'oublie étrangement , de mettre en la bouche d'He-

rode des sentimens que sa conduite dé-  
 mentoit si publiquement.

„ que de sa puissante protection. « Herode , en finissant ce discours , embrassa tendrement chacun de ses fils , & congédia le peuple , qui se retira diversement affecté. Les uns formoient des vœux ardens pour que les bonnes intentions d'Herode eussent leur entier effet ; & les autres , animés du desir de voir naître quelque révolution , feignoient de ne l'avoir pas entendu.

## CHAPITRE XXIV.

**L**E discours d'Herode , loin de rétablir l'union entre ses fils , excita dans leur cœur des mouvemens d'inquiétude & d'ombrage qui les éloignèrent plus que jamais les uns des autres. Alexandre & Aristobule souffroient avec peine que le droit d'aînesse d'Antipater fût mis en vigueur , & Antipater ne pouvoit soutenir la pensée que des freres dussent un jour partager avec lui les Etats du Roi leur pere commun : il sçavoit habilement régler ses mœurs & sa conduite suivant les différens intérêts de sa politique pleine de déguisement & de dissimulation , & cachoit avec adresse la haine qu'il portoit à ses freres. Alexandre & Aristobule au contraire , s'étoient fait une habitude de dire tout ce qu'ils pensoient avec cette noble liberté qu'inspire une haute naissance. Antipater ne manquoit point d'amis , qui , chargés de les aigrir , s'insinuoient dans leur amitié afin d'observer leurs actions , & de recueillir tous leurs discours. Il n'échappoit pas une parole à Alexandre , qui ne lui fût fidèlement rapportée , & qui ne passât de lui à Herode , & toujours en ajoutant quelque chose à la vérité. Les entretiens les plus simples de ce jeune prince étoient malignement relevés , & pour peu qu'ils fussent libres , on lui en faisoit de véritables crimes ; il étoit continuellement assailli de gens affidés à Antipater , qui l'excitoient à parler inconsidérément , afin d'avoir toujours quelque prétexte de le calomnier , & de justifier par une ombre de vérité les faussetés qu'on répandoit contre lui ; & ces amis d'Antipater étoient ou naturellement fort secrets , où il avoit sçu les intéresser par les présens à ne rien révéler de ses intrigues , qui ne pouvoient être regardées , ainsi qu'en général toute sa conduite , que comme un vé-

Méchanceté  
d'Antipater.

ritable mystere d'iniquité. Il ne manquoit pas aussi de corrompre, autant par d'artificieuses caresses, qu'il avoit le pernicieux talent de faire toujours réussir, que par de l'argent, les gens avec lesquels Alexandre vivoit en quelque familiarité; il venoit bientôt à bout d'en faire des traîtres & des infames espions, qui ne lui laissoient rien ignorer de ce qui se disoit ou faisoit de plus secret chez les Princes, & trouvoit ainsi le moyen de donner à la crédulité d'Herode les attaques qu'il croyoit les plus propres à le surprendre. Lorsqu'il apprenoit qu'il avoit été fait quelque rapport à ce Prince contre Alexandre & Aristobule, & toujours il en étoit instruit, car c'étoit par ses émissaires qu'ils étoient faits; il jouoit en véritable comédien le rôle de frere zélé, entroit sous quelque prétexte chez le Roi, paroïssoit d'abord vouloir défendre ses freres, mais il appuyoit ensuite insensiblement sur ce qu'il remarquoit avoir fait plus d'impression sur l'esprit du Roi, & faisoit adroitement servir ses feintes apologies à confirmer Herode dans la pensée qu'il pouvoit être vrai qu'ils eussent de mauvais desseins, qu'Alexandre même étoit assez méchant pour attenter à sa vie.

II. Le courroux d'Herode s'allumoit de plus en plus, & son affection pour Antipater croissoit en proportion de ce que celle qu'il avoit eue pour Alexandre & Aristobule diminueoit. Toute la Cour suivit bientôt cette impulsion: ce fut dans les uns l'effet d'un sentiment libre & désintéressé, le désir de plaire au Roi animoit les autres; de ce nombre étoient son frere & sa sœur (a), Ptolémée, son favori, & toute la maison Royale, parce qu'Antipater étoit le centre auquel tout se rapportoit; ce qui étoit d'autant plus insupportable à Alexandre, que la mere d'Antipater jouissoit de la même faveur, & étoit l'ame de tous les conseils. Cette femme, jalouse de l'avantage qu'il avoit, ainsi qu'Aristobule, au-dessus d'Antipater d'être

(a) Les freres du Roi, Herode n'avoit alors de frere que Pheroras, l'ainé s'étoit tué dans la guerre des Parthes. & Joseph étoit mort dans une bataille qu'il avoit donnée à Pappus. Herode avoit une sœur, & on s'est quelquefois servi d'ἀδελφός, aussi-bien pour marquer la sœur que le frere. Dans le monument dont Cosmas Indo pleuste nous a conservé une copie, Ptolémée Evergette se dit υἱὸς Βασιλέως Πτολεμαίου καὶ Βασίλισσας

Ἀρσινόης τῆς ἀδελφῆς. M. Vaillant pag. 522 en rapporte où l'on voit les têtes de Ptolémée Philadelphie & d'Arfinoé, avec cette inscription, τῶν ἀδελφῶν. Joseph dit que Ptolémée, fils de Mennée, prit chez lui les freres d'Alexandre après que Scipion lui eut fait couper la tête. Alexandre n'avoit de frere qu'Antigone, mais il avoit deux sœurs. *Antiq. Juiv.* Liv. 14. chap. 7. num. 4. *Guer. des Juifs.* Liv. 1. chap. 9. num. 2.



nés d'une aussi grande Reine, les haïssoit plus que jamais la plus cruelle marâtre n'a haï ses beaux-fils. Mais ce n'étoit pas seulement la considération des avantages particuliers qu'on se pouvoit procurer par le crédit d'Antipater, qui engageoit tout le monde à s'attacher à lui, & à abandonner Alexandre & Aristobule, c'étoit aussi pour obéir au Roi, qui avoit défendu aux personnes les plus qualifiées de les voir & de leur faire aucune sorte de cour, & ce Prince étoit craint non-seulement par ses sujets, mais aussi par les étrangers, parce qu'Auguste n'avoit donné une aussi grande étendue de pouvoir à aucun autre Roi qu'à lui, & qu'il lui avoit sur-tout accordé le privilège particulier de faire arrêter hors de son Royaume ceux de ses sujets qui en sortoient sans sa permission, en quelques villes qu'ils se retirassent. Alexandre & Aristobule se tenoient peu sur leurs gardes, & donnoient naturellement matière à de nouvelles accusations contre eux, parce qu'ils n'étoient pas instruits des griefs dont on les chargeoit. Le Roi ne se plaignoit d'eux ouvertement à personne; ils remarquoient seulement qu'il se refroidissoit à leur égard, & concluoient de son air chagrin, que son humeur s'aigrissoit. Antipater cependant ne cessoit d'animer contre eux Pheroras, leur oncle, & Salomé, leur tante, avec laquelle il se trouvoit & s'entretenoit aussi fréquemment & avec autant de liberté que s'il eût été son mari. Les hauteurs de Glaphira épouse d'Alexandre donnoient encore du poids à ses insinuations malignes: cette Princesse regardoit pour beaucoup au-dessous d'elle toutes les autres femmes de la cour, ne parloit que de la noblesse de son origine, se vantant de descendre de Temenus (a) par son pere, & de Darius Histaspis, par sa mere; la grande disproportion qu'elle trouvoit entre Salomé, sœur d'Herode, & elle, la lui faisoit regarder avec mépris, ainsi que les épouses du Roi, qu'elle disoit n'avoir été admises à la couche qu'à cause de leur beauté, & aucune en considération de sa naissance. Herode avoit plusieurs femmes, notre Loi nous le permet, & cette liberté étoit très-conforme au goût naturel de ce Prince. L'orgueil de Glaphira, & le mépris qu'elle faisoit de toutes ces femmes, les indignoit contre elle, & leur faisoit haïr Alexandre.

(a) Temenus étoit un Roi d'Argos,  
un des Chefs des Héraclides dans leur

expédition pour recouvrer le Pelopon-  
nèse.

Continuation des divisions de la famille Royale.

III. Aristobule de son côté donnoit de grands sujets de mécontentement à Salomé , sa belle-mere , déjà irritée des discours insolens de Glaphira. Il reprochoit à sa femme son peu de naissance , & ne cessoit de se plaindre qu'en l'unissant à elle , on lui avoit fait prendre une femme d'une condition privée , tandis qu'Alexandre avoit épousé une Princesse issue d'un sang Royal : sensible aux plaintes que lui témoignoit son époux , Bérénice alloit , les larmes aux yeux , en porter ses plaintes à sa mere , & ajoûtoit que souvent Alexandre & Aristobule se disoient entre eux que , lorsqu'ils seroient montés sur le trône , ils seroient des fils qu'Herode avoit eus de ses autres femmes des Greffiers de village , assez digne emploi pour des enfans aussi soigneusement élevés , & qu'ils enverroient leurs meres filer avec les servantes. Salomé , outrée de tous ces discours , se pressoit de les aller rendre au Roi , qui l'écoutoit avec d'autant plus de confiance , qu'elle parloit contre son gendre. Mais une chose qui toucha bien plus sensiblement Herode , & anima sa colere , fut le bruit qu'on répandit , & qui parvint jusqu'à lui , que les Princes , Alexandre & Aristobule , toujours occupés du sort malheureux de la Reine leur mere , ne cessent de l'invoquer ; que , dans les transports de leur douleur , ils faisoient des imprécations contre lui , & que toutes les fois qu'ils voyoient les nouvelles femmes revêtues des habits qui avoient appartenu à la Reine Mariamne , & dont il faisoit souvent entre elles quelque partage , ils ne manquoient point de dire qu'ils les en dépouilleroient bientôt , pour leur en faire porter de la plus vile étoffe.

I V. Quoique tant de rapports défavantageux pussent faire tout appréhender à Herode , de la fierté des Princes , il ne crut pas cependant devoir désespérer de les ramener à leur devoir ; & comme il avoit dessein de faire un voyage à Rome (a) , il les fit venir devant lui , & leur donna en peu mots des ordres severes , comme Roi ; il les exhorta ensuite par un long discours , en pere tendre & affectionné , à aimer leurs freres , il les assura qu'il oublieroit volontiers tout le passé , pourvu qu'ils se conduisissent mieux dans la suite. Les Princes lui répondirent qu'il n'y avoit rien de plus faux que tout ce que l'envie de les perdre dans son esprit avoit fait avancer contre

(a) Voyez Remarque VI.

eux , & soutinrent que leur conduite même étoit une preuve non équivoque de leur innocence ; ils le supplièrent de ne plus écouter de semblables discours , & le prièrent de considérer que c'étoit le véritable & seul moyen de les faire cesser ; parce que , tant qu'il se montreroit facile à y donner créance , il ne manqueroit point de gens qui inventeroient contre eux toute sorte de calomnies.

V. La manière dont se justifiaient les Princes toucha & tranquillisa Herode , parce qu'il étoit pere ; ainsi ils se trouverent à l'abri de ce qui faisoit alors le sujet de leurs craintes : mais l'avenir commença à leur causer de grandes inquiétudes , parce qu'ils apprirent que Salomé & Pheroras , frere du Roi , s'étoient indisposés contre eux. Il étoit dangereux d'avoir des ennemis aussi puissants qu'ils l'étoient l'un & l'autre , & surtout Pheroras , qui , au diadème près , dont son front n'étoit point orné , étoit à tous égards autant Roi qu'Herode. Ses revenus montoient à cent talents , outre ce qu'il retiroit des pays de par-delà le Jourdain , dont Herode lui avoit accordé la jouissance. Ce Prince l'avoit de plus établi Tétrarque de l'aveu de l'Empereur , à qui il en avoit demandé l'agrément ; il lui avoit fait épouser la sœur ( a ) de la Reine Mariamne , & avoit voulu le remarier , après la mort de cette Princesse , à la plus âgée de ses filles , à laquelle il donnoit trois cents talents de dot. Mais Pheroras , qui étoit devenu éperduement amoureux d'une de ses esclaves , refusa la fille du Roi. Ce Prince s'en tint extrêmement offensé , & donna sa fille en mariage au fils de son frere Phasaël , qui avoit été tué dans la guerre des Parthes ( b ). Attribuant dans la suite le refus de Pheroras à l'excès de sa folle passion , il le lui pardonna.

VI. Pheroras cependant avoit été accusé long-temps auparavant d'avoir voulu empoisonner Herode du vivant même

Pheroras est accusé d'avoir voulu empoisonner Herode.

( a ) La cadette de Mariamne. Après que Scipion eut fait trancher la tête à Alexandre , Ptolémée prit chez lui Antigone & ses deux sœurs , dont Mariamne étoit l'aînée. Il épousa la puînée ( Antiq. Juiv. Liv. 14. pag. 696. ) & lorsqu'il fut mort , Herode fit épouser sa veuve à son frere Pheroras.

( b ) Qui postea à Parthis occisus erat. Le nouvel Editeur. Ce ne fut pas après que Pheroras eut refusé d'épouser une

des filles d'Herode , que Phasaël se tua dans la guerre des Parthes , il s'étoit tué long-temps auparavant ; mais ce fut après que Pheroras eut refusé d'épouser une de ses nièces , qu'Herode la donna au fils de Phasaël. Ce qui a vraisemblablement trompé le sçavant Editeur , c'est *ὁρτορον* , qui est devant *ἀντιστήρις* ; mais il n'est pas à la place , il doit être avant *συζύγου*.



de la Reine Mariamne : tant de personnes l'avoient assuré au Roi ; que quoiqu'il aimât beaucoup son frere , il ne put se défendre de le croire coupable , & de se livrer à quelques sentimens de crainte ; il fit appliquer à la question plusieurs personnes qui lui étoient suspectes , & ensuite quelques amis de Pheroras , mais aucun ne déposa rien d'assez précis pour établir la certitude d'un attentat projeté contre la vie du Roi , quelques-uns déclarerent seulement que Pheroras , résolu de se retirer chez les Parthes avec la femme qui étoit devenue l'objet de sa passion , avoit concerté ce projet avec Costobare , beau-frere du Roi. Le Roi avoit donné à Costobare sa sœur Salomé en mariage , après avoir fait mourir Joseph , son premier mari , pour se venger d'un commerce criminel qu'il le soupçonna d'avoir eu avec la Reine Mariamne ; Salomé elle-même n'avoit pas toujours été exempte de reproche dans l'esprit d'Herode , Pheroras avoit formé contre elle diverses accusations , dont elle n'avoit pu se justifier , & particulièrement d'avoir voulu épouser Sillée , ministre d'Obodas , Roi des Arabes , l'ennemi déclaré d'Herode. Herode cependant lui avoit tout pardonné , il s'étoit conduit de même dans les temps à l'égard de Pheroras , & l'avoit déclaré innocent de la grave accusation intentée contre lui.

Dépositions  
contre Alexan-  
dre.

VII. Tout ce que les troubles de la maison d'Herode pré-  
sageoient de funeste tomba sur Alexandre. Le Roi avoit trois  
Eunuques pour lesquels il étoit prévenu d'une si singuliere  
affection , qu'il avoit fait l'un son échançon , l'autre son maître  
d'Hôtel , & le troisième son premier valet de Chambre. Alex-  
andre les gagna à force de présens & en fit ses créatures (a).  
Dès qu'Herode en fut informé il les fit mettre à la question ,  
ils ne tarderent pas à y avouer les habitudes qu'ils avoient avec  
le Prince Alexandre , les moyens qu'il avoit employés pour  
les séduire , les grandes promesses qu'il leur avoit faites , &  
que , dans les entretiens qu'il avoit avec eux , il leur disoit  
qu'ils ne devoient plus compter sur le Roi , qui , tout cassé de  
vieillesse qu'il étoit , n'avoit pas honte de faire teindre ses che-  
veux , pour paroître jeune , artifice grossier , qui peut-être les  
trompoit eux-mêmes. Que c'étoit à lui qu'ils devoient désormais  
s'attacher , qu'assuré de monter sur le trône & de succéder au Roi ,

(a) A la lettre, ses Mignons.

malgré tout ce qu'il en pourroit ordonner , il seroit bientôt en état de se venger de ses ennemis , & de faire de grands avantages à ses amis , & à eux sur-tout , sur qui il avoit dessein de faire tomber ses premières faveurs ; ils ajoutèrent que les grands de l'Etat , les chefs des gens de guerre , & tous les principaux officiers , faisoient secrètement leur cour à Alexandre , & trouvoient le moyen d'avoir , sans qu'on s'en aperçût , de fréquentes conférences avec lui.

VIII. Ces dépositions effrayèrent tellement le Roi , qu'il n'osa d'abord les rendre publiques , il se contenta de faire courir nuit & jour des espions pour découvrir & lui rendre compte de tout ce qui se passoit , & il faisoit sur le champ mourir ceux contre lesquels il croyoit devoir prendre quelque soupçon. Ces recherches remplirent le Royaume de désordres & d'injustices. Suivant les mouvemens de haine ou d'inimitié particulière dont on étoit affecté , on ne faisoit point de difficulté d'inventer des calomnies , & il étoit tout commun de voir des gens profiter de la cruelle disposition du Roi à répandre le sang pour perdre leurs ennemis ; le plus hardi mensonge trouvoit une facile créance , le supplice étoit plutôt ordonné , & l'exécution faite , que l'accusation n'étoit établie ; tel , qui en avoit accusé d'autres , l'étoit souvent lui-même ensuite , & le délateur & l'accusé étoient livrés en même temps & au même supplice : sous le prétexte qu'il s'agissoit de la vie du Roi , on abrégeoit les formalités. Enfin ce Prince devint si farouche , qu'il ne pouvoit regarder personne de bon œil ; ceux même qui étoient exempts de tout reproche ressentoient les effets de son humeur chagrine. Dans les accès de sa barbarie , il ne distinguoit pas ceux de ses officiers qui étoient le plus attachés à ses intérêts. Il défendoit au uns de paroître à la cour , & maltraitoit de paroles ceux des autres sur qui il ne pouvoit pas , sous quelque prétexte , exercer sa cruauté. Tous ces désordres étoient l'effet de l'acharnement d'Antipater contre Alexandre : il se fit aider de tous ceux de ses proches qu'il put engager à le servir pour achever de perdre ce Prince , & ne laissa plus rien échapper de sa conduite dont il ne s'efforcât de lui faire des crimes. Il vint enfin à bout de jeter le Roi dans un tel excès de frayeur que s'imaginant à tout moment voir venir Alexandre fondre sur lui , l'épée à la main , pour le tuer , il ne put se procurer quelque tranquillité qu'en le faisant met-

Herode fait  
mettre Alexan-  
dre en prison.

tre en prison. Il fit aussi-tôt donner la question à toutes les personnes qui lui étoient attachées ; il en mourut plusieurs dans les tourmens sans vouloir rien dire, parce qu'ils ne purent se résoudre à trahir leur conscience en le chargeant, mais il y en eut quelques-uns qui, ne pouvant résister à la violence des tourmens, déposèrent forcément, & contre la vérité, que les deux Princes en vouloient à la vie du Roi, qu'ils devoient le tuer à la chasse, & s'enfuir ensuite à Rome. Quoique cette déposition n'eût aucun caractère de vrai-semblance, & qu'elle ne fût que l'effet de la foiblesse de gens qu'une torture insupportable mettoit dans la nécessité de recourir au mensonge pour s'en délivrer, le Roi se persuada d'autant plus qu'elle contenoit vérité, qu'il trouvoit de quoi calmer ses scrupules & se justifier d'avoir fait arrêter le Prince son fils.

## C H A P I T R E   X X V .

I. **A**LEXANDRE ne pouvant plus se flatter de trouver aucun moyen de défabuser le Roi, prit le parti de se livrer lui-même à tous les maux dont le menaçoit son infortune ; mais, résolu de perdre au moins ses ennemis avec lui, il dressa quatre mémoires, dans lesquels, en avouant qu'il avoit formé la conspiration, il déclaroit que la plupart d'entre eux en étoient complices : il nommoit sur-tout Pheroras & Salomé, & assuroit que Salomé étant entrée une nuit dans son appartement, y avoit préparé le poison (a). Ces Memoires, qui chargeoient les principaux de la cour de plusieurs crimes graves, étoient déjà dans les mains d'Herode, lorsqu'Archelaüs arriva. Ce Prince, informé de ces fâcheuses nouvelles, & craignant qu'elles n'eussent des suites funestes pour la Princesse sa fille & pour le Prince son gendre, s'étoit hâté de se rendre en Judée, pour tâcher de leur être de quelque secours, & en effet, il vint à bout, par un prudent artifice, d'appaîser la colere d'Herode, & de détourner de dessus leur tête l'orage qui les menaçoit. » Où est, s'écria-t'il en abordant Herode, mon indigne gendre, où est cet abominable

(a) Voyez Remarque II. sur le Liv. 16. des Anriq. Juiv.



« parricide ? je le veux étrangler de mes propres mains. Où  
 « est ma fille ? que je lui fasse subir le même sort : pût-on mē-  
 « me supposer qu'elle ne fût pas complice d'un si détestable  
 « attentat , il suffit qu'elle soit l'épouse de ce monstre , pour  
 « être souillée de toute la noirceur de son crime. J'admire ,  
 « Herode , votre extrême patience , il s'agit de votre vie ,  
 « & le traître qui veut vous la ravir voit encore le jour ! Je  
 « me suis hâté de me rendre ici de Cappadoce , dans la pen-  
 « sée que je le trouverois déjà immolé à votre justice venge-  
 « resse , & qu'il ne seroit plus question entre vous & moi , que  
 « de statuer sur le sort de ma fille , que je ne lui ai donnée  
 « pour épouse qu'en votre considération ; mais je vois que ,  
 « par votre lenteur à punir , nous avons aujourd'hui à nous  
 « décider au sujet de tous les deux : si quelque sentiment de ten-  
 « dresse paternelle vous retient encore , laissez-moi prendre vo-  
 « tre place , & mettez-vous à la mienne , les effets de ma juste  
 « colere tomberont sur la tête de votre indigne fils , & vous  
 « me ferez justice de l'opprobre dont me couvre ma fille.

I I. Quelque forte que fût la prévention d'Herode contre  
 son fils Alexandre , la fermeté avec laquelle Archelatus pro-  
 nonça ses paroles en tempéra un peu l'activité , il lui donna à  
 lire les mémoires d'Alexandre , & insistant sur chaque article  
 à mesure qu'il les lisoit , ils en faisoient ensemble un examen  
 très-réfléchi. Archelatus saisit ce moment favorable pour faire  
 réussir le plan qu'il s'étoit formé , & avec beaucoup d'adresse ,  
 il fit insensiblement tomber sur Pheroras & sur les autres dé-  
 nommés dans ces mémoires tout l'odieux de cette intrigue.  
 Lorsqu'il s'aperçut qu'Herode commençoit à entrer dans son  
 sentiment , « Prenez garde , lui dit-il , que tant d'artificieuses  
 « méchancetés ne soient que l'effet d'une conspiration réelle  
 « contre Alexandre , & non d'Alexandre contre vous ; car j'ai  
 « peine à concevoir par quel motif , jouissant dès à présent  
 « de tous les honneurs du trône , & bien assuré d'ailleurs d'y  
 « monter un jour après vous , il se seroit porté à méditer  
 « un aussi détestable forfait , si d'infames instigateurs , abusans  
 « de son peu d'expérience , ne l'y eussent engagé pour le con-  
 « duire à sa perte ; ce n'est pas seulement la trop facile jeu-  
 « nesse , que ces sortes de gens font tomber dans de sembla-  
 « bles pièges , l'âge mûr n'est quelquefois pas plus à l'abri de

Archelatus re-  
 concilie les  
 Princes avec le  
 Roi.

» ces trop dangereuses séductions , & l'on voit ainsi périr de  
» très-illustres familles , & de grands Etats se renverser.

III. Herode convint de la justesse de ces réflexions , son courroux contre Alexandre s'adoucissoit insensiblement ; mais il se changeoit en aigreur contre Pheroras , qui étoit l'objet principal des charges portées dans les quatre Mémoires. Pheroras s'aperçoit des dispositions du Roi , & sentant en même temps combien Archelaüs avoit acquis de crédit sur son esprit , il prit hardiment le lâche parti de lui devoir son salut , & de l'intéresser pour lui dans une circonstance aussi critique , plutôt qu'Alexandre (a) . . . Archelaüs lui dit , » qu'il ne voyoit  
» pour lui d'autre moyen de se soustraire au péril qu'il cou-  
» roit , après tant de pratiques criminelles auxquelles il s'étoit  
» livré , & qui prouvoient manifestement qu'il avoit conspiré  
» contre le Roi , & qu'il étoit la cause de tous les maux qu'on  
» faisoit souffrir au Prince Alexandre , que d'avouer de bonne-  
» foi , & sans aucune sorte de déguisement , toutes ses fautes  
» au Roi son frere , qui l'aimoit , & de lui en demander par-  
» don ; qu'il lui conseilloit de le faire sans délai : il lui pro-  
» mit , à cette condition , de l'appuyer de tout son crédit.

IV. Pheroras suivit le conseil d'Archelaüs , il prit un habit de deuil , & , avec tout l'appareil capable d'exciter la compassion d'Herode , il se présenta devant lui , les larmes aux yeux , se jeta à ses pieds , ce qu'il ne craignit point de faire plusieurs fois , & lui demanda instamment pardon , avouant qu'il avoit eu le malheur d'être assez méchant pour se rendre coupable de tous les crimes dont on l'accusoit , mais le suppliant de penser que c'étoit la folle passion dont il étoit épris pour son esclave qui avoit troublé ses sens , & l'avoit fait tomber dans un excès d'extravagance aussi déplorable. Archelaüs sa-

(a) Alexandre n'est-il point là pour Antipater ; Pheroras n'étoit pas bien avec Alexandre , c'étoit d'ailleurs Alexandre qui le chargeoit ; il étoit au contraire lié avec Antipater , dont le crédit , en toute autre occasion , auroit pu lui être utile. La pensée de Joseph a dû être que , dans la circonstance où se trouvoit Pheroras , il ne crut pas qu'il fût assez sûr , peut être même décent , de s'adresser à Antipater , qu'ainsi il l'abandonna pour

se tourner vers Archelaüs. Le motif que donne Joseph dans les Antiquités Juives, Livre seize, chapitre huit, numéro six , de cette conduite de Pheroras , est qu'il » n'avoit personne sur le crédit » duquel il pût assez compter , pour le » reconcilier avec Herode. » Comme je crois au reste , qu'il manque ici quelque chose , je n'ose décider affirmativement qu'Alexandre soit une faute.

risfait de l'avoir amené au point d'être ainsi son propre accusateur , & de rendre témoignage contre lui-même , tâcha d'appaîser Herode , & pour le fléchir entierement , il se cita lui-même pour exemple. » J'avois , lui dit-il , de bien plus grands sujets » de plainte contre mon frere , mais j'ai cru devoir plutôt » obéir aux sentimens de la nature , que suivre les mouvemens d'une juste vengeance : il doit en être des Royaumes » comme des grands corps ; plus ceux-ci sont lourds & pesants , » plus quelqu'une de leurs parties est sujette à se tuméfier , » on ne la coupe pas pour cela , mais on en calme les inflammations par un traitement doux.

V. Par ces réflexions , & d'autres tendantes au même but , Archelatis vint à bout d'adoucir l'esprit d'Herode , & de calmer l'aigreur dont il s'étoit prévenu contre Pheroras ; mais pour lui , il affecta de paroître toujours extrêmement irrité contre Alexandre , & ne parloit de rien moins que de dissoudre son mariage , & d'emmener avec lui la Princesse sa fille : il conduisit les choses au point qu'Herode fut obligé de le prier de pardonner à son gendre , de lui laisser son épouse , & de confirmer de nouveau leur mariage , plutôt que de penser à le rompre. Archelatis , usant toujours avec beaucoup d'adresse de son officieuse feinte , dit à Herode que , pour lui prouver qu'il n'avoit rien tant à cœur que de se conserver les avantages de l'alliance qu'il avoit contractée avec lui , il consentoit volontiers à le laisser le maître de la personne de Glaphira , pourvû qu'il l'ôtât au prince Alexandre ; & la donnât pour épouse à tout autre : Herode lui répondit qu'il l'obligeroit sensiblement , s'il vouloit bien ne pas insister sur la rupture de ce mariage , que ce seroit en quelque façon lui rendre son fils , qui tomberoit infailliblement dans un désespoir , dont on auroit tout à craindre , si on le séparoit d'avec une épouse qu'il aimoit si tendrement , & dont il avoit déjà des enfans , au lieu qu'en la lui conservant on pouvoit espérer qu'elle porteroit un remède sûr aux désordres passés , rien n'étant plus propre à répandre du calme dans les esprits les plus farouches , que les tendres affections dont on goute les douceurs dans le sein de sa famille. Archelatis se rendit à ces raisons , quoique paroissant toujours le faire avec peine , rétablit le Prince dans ses bonnes grâces , le réconcilia avec le Roi son pere , & déclarant à Herode qu'il avoit informé



l'Empereur de toute cette affaire , il lui conseilla d'envoyer le Prince lui-même à Rome , pour lui faire part de la manière dont elle avoit été terminée.

VI. Tel fut l'artificieux artifice par lequel Archelaüs tira Alexandre du danger qui le menaçoit. La réconciliation de ce Prince avec le Roi son pere fut célébrée par des fêtes & des réjouissances. Herode fit présent à Archelaüs lorsqu'il s'en retourna dans ses états, de trois cents talents , d'un thrône d'or garni de pierreries , d'eunuques , & d'une courtisane qui s'appelloit Pannichis. Les Officiers de ce Prince eurent part aux libéralités d'Herode , à proportion du rang qu'ils occupoient. La famille Royale fit aussi de beaux présens à Archelaüs , ainsi qu'Herode l'avoit ordonné ; il le reconduisit lui-même avec les principaux de son Etat jusqu'à Antioche.

## CHAPITRE XXVI.

Conseils pernicieux d'Euricles.

I. **P**EU de temps après le départ d'Archelaüs , il vint en Judée un homme plus fertile en souplesses artificieuses que ce Prince ; cet homme , non-seulement détruisit la réconciliation qu'Archelaüs avoit adroitement ménagée , mais fut même la cause de la mort d'Alexandre ; il étoit de Lacédémone , & s'appelloit Euricle : l'envie d'amasser impunément des richesses lui avoit fait former le dessein de venir en Judée , car son luxe effrené étoit détesté de toute la Grece ; il fit de grands présens à Herode , pour s'en ménager de plus grands à recevoir de ce Prince. Herode ne tarda pas en effet à lui en faire , mais il comptoit pour rien ceux qu'il pouvoit recevoir avec quelque honneur , en recherchoit sans cesse de nouveaux au prix de ses sanguinaires conseils. Par de basses flatteries , de fausses louanges , & une éloquence affectée , il s'insinua si bien dans l'esprit d'Herode , qu'ayant bientôt acquis une parfaite connoissance de l'humeur de ce Prince , il lui fut aisé de ne rien dire ou faire qui ne lui fût agréable , il devint ainsi un de ses plus particuliers amis , ce qui lui donna beaucoup de considération à la cour , où d'ailleurs tous les Officiers , ainsi que le Roi , s'étoient trouvés disposés à lui marquer des égards , parce qu'il étoit de Lacédémone.

II. Lorsqu'Euricle eut bien saisi le foible de la cour , reconnu les divisions qui regnoient entre les Princes , & de quels sentimens Herode étoit affecté envers chacun d'eux , il accepta l'offre que lui fit Antipater de prendre un appartement chez lui , mais feignant d'être prévenu d'un sentiment d'affection particulière pour Alexandre , il le trompa , en se donnant à lui pour un ancien ami d'Archelaüs. Ce mensonge lui procura ses entrées libres chez ce Prince , il y étoit regardé comme un homme d'une fidélité reconnue , il eut de plus grand soin de se faire recommander sur ce ton par le Prince Alexandre à son frere Aristobule. Ayant bientôt acquis une entière connoissance de l'humeur des différentes personnes qu'il avoit à voir ; il en fit la règle de la conduite qu'il devoit tenir avec les uns & les autres. Vendu à Antipater , il entreprit de trahir & de perdre Alexandre. Il faisoit de continuel reproches au premier , de ce qu'étant l'aîné , il souffroit que ses freres entreussent de secretes pratiques pour le priver de ses justes droits , il faisoit au contraire sentir à Alexandre , qu'étant né d'une Reine , & ayant épousé la fille d'un Roi puissant , & bien disposé à le soutenir , il ne devoit pas laisser Antipater , dont la mere n'étoit que d'une condition privée , se nourrir de l'espérance de succéder au trône. Ces avis paroissoient d'autant mieux , à ce jeune Prince , être l'expression d'une fidélité officieuse , que ce fourbe lui avoit fait croire qu'il étoit aimé du Roi son beau-pere ; ainsi , plein de confiance , il lui ouvroit son cœur sur les inquiétudes que lui causoit Antipater ; il lui avouoit avec franchise , qu'il ne doutoit nullement , qu'Herode ayant fait mourir la Reine , ne voulût encore priver ses enfans d'une couronne qui leur appartenoit. Euricle feignoit d'être touché de son infortune. Sous le voile d'une fausse compassion , il engagea le Prince Aristobule à lui faire les mêmes ouvertures , & les ayant ainsi conduits tous deux , par ses indignes artifices , à se repandre en plaintes contre le Roi , il alla rendre compte à Antipater des confidences qu'ils lui avoient faites , & lui fit de plus comprendre , contre toute vérité , que les Princes contpiroient contre le Roi , & qu'ils étoient prêts à tomber sur lui pour lui donner le coup de la mort (a). Antipater récompensa ces avis

(a) Suivant l'expression de Joseph , qui est équivoque , il semble que ce soit sur Antipater seulement , qu'Euricle dit que les jeunes Princes étoient prêts de tomber.

par le don d'une grosse somme d'argent. Euricles, par reconnaissance, s'empressoit de le louer à Herode toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion, & se chargea enfin de faire périr Alexandre & Aristobule : il entreprit pour cela de se rendre leur accusateur. Etant allé dans ce dessein trouver Herode, il lui dit » qu'il ne pouvoit mieux reconnoître tout le bien qu'il » lui avoit fait, qu'en conservant sa vie, & le faisant échapper au coup par lequel on avoit conjuré de la lui ravir ; » qu'il y avoit déjà quelque temps que le poignard étoit tiré, » & que le bras d'Alexandre, qui devoit le lui plonger dans » le cœur, étoit levé ; qu'il ne demeureroit même en ce moment suspendu, que parce qu'il avoit feint de ne vouloir pas » qu'il exécutât ce détestable projet sans lui ; il ajouta, qu'Alexandre souffroit impatiemment qu'il portât une couronne » qu'il prétendoit ne pas lui appartenir ; que ce Prince & son » frere Aristobule se plaignoient de ce qu'après avoir fait » inhumainement mourir l'infortunée Reine Mariamne leur » mere, il ne se contentoit pas de continuer à jouir d'un » Royaume auquel la possession de leurs ancêtres leur donnoit » un droit incontestable, & d'y exercer une cruelle tyrannie, » mais qu'il vouloit encore en assurer la succession à un homme que le vice de sa naissance & la corruption de ses mœurs » en rendoient indigne, qu'Alexandre ne cessoit de dire qu'il » vengeroit dans le sang du Roi les manes d'Hircan & de » Mariamne, que c'étoit ainsi qu'il devoit succéder à un tel » pere. Que tous les jours lui présentoient de nouveaux sujets » de s'affermir dans ce dessein, qu'il lui étoit insupportable » de se voir réduit à n'oser proférer une parole dont on ne fit » usage pour le calomnier, que s'il arrivoit que dans la conversation on louât quelqu'un sur sa grande naissance, son » pere aussi-tôt pensoit que c'étoit pour lui reprocher la bassesse de la sienne, & disoit avec aigreur, il n'y a qu'Alexandre qui soit d'une race illustre, la mienne sans doute » le déshonore, que s'il manquoit de le louer de son adresse à » la chasse, il s'en tenoit offensé, & ne l'étoit pas moins lorsqu'il l'en louoit, prenant alors ses louanges pour des railleries affectées ; que son pere, enfin, n'avoit pour lui que des » duretés, & donnoit toute sa tendresse à Antipater, qu'ainsi » il n'auroit aucun regret de mourir, si quelque obstacle » rendoit sa résolution inutile ; & que cependant, si son entreprise



« treprise lui réussissoit , il ne manqueroit pas de moyens de se  
 « soutenir ; qu'Archelaüs , Roi de Cappadoce , son beau-pere ,  
 « ne lui refuseroit pas une retraite dans ses Etats , que croyant  
 « pouvoir compter sur la protection de l'Empereur , qui n'avoit  
 « encore aucune connoissance des cruels déportemens d'Hero-  
 « de , il iroit avec confiance se présenter devant lui , non  
 « comme la premiere fois , pour se justifier en tremblant de  
 « crainte à la vue de son pere , ni pour se plaindre d'injustices  
 « qui ne lui seroient que personnelles , mais pour tracer un  
 « tableau fidèle de l'extrême misere à laquelle son pere a ré-  
 « duit ses peuples , des impositions excessives dont il les a  
 « chargés , des cruelles vexations qu'il a fait exercer contre  
 « eux pour en faire la levée , vexations portées même jusqu'à  
 « la mort de plusieurs sujets , de l'usage infame qu'il a fait  
 « de leur plus pur sang pour contenter ses brutales passions ;  
 « qu'il nommeroit les villes qui avoient le plus gémi sous le  
 « poids de ces odieuses rapines , & les personnes que tant  
 « d'iniques manœuvres avoient enrichies ; qu'il demanderoit  
 « sur-tout justice de la mort d'Hircan & de celle de sa mere , l'in-  
 « fortunée Reine Mariamne ; qu'il découvroit tous les forfaits  
 « commis dans l'Etat , de telle sorte qu'il ne pourroit plus  
 « passer dans l'esprit de ce Juge éclairé pour un parricide.

III. Après tant d'horribles calomnies proférées contre  
 Alexandre , Euricles passa aux louanges d'Antipater & l'en-  
 combla ; il dit à Herode qu'il étoit le seul de ses enfans qui  
 eût de l'affection pour lui , & que c'étoit par ces soins vigi-  
 lans que la conspiration étoit jusques-là demeurée sans effet.  
 Herode n'étoit pas encore bien revenu des premieres impres-  
 sions qu'on lui avoit données contre les Princes ses enfans , les  
 cruels avis d'Euricles les fortifierent à un point , qu'il entra  
 dans une fureur dont il fut désormais impossible de le guérir.  
 Antipater profita du moment , & apostâ d'autres calomniateurs ,  
 qui dirent au Roi que les Princes , ses enfans , avoient de se-  
 crettes conférences avec Jucundus & Tirannus , tous deux an-  
 ciens commandans de sa cavalerie , mais déchus alors de leur  
 grade pour quelque raison de mécontentement qu'ils lui  
 avoient donné. Il les fit mettre à la question , mais il n'avoue-  
 rent rien de ce dont on les accusoit. On produisit une lettre ,  
 supposée écrite par Alexandre à un Gouverneur de place ,

pour le prier de le recevoir & son frere Aristobule , après qu'ils se seroient défait de leur pere , & de leur fournir des armes & toutes les autres choses qui leur seroient nécessaires ; mais Alexandre soutenoit que c'étoit une imposture de Diophante , l'un des secretares d'Herode , homme hardi , & qui avoit le funeste talent de contrefaire les écritures ; il commit tant de crimes en ce genre , qu'enfin il lui en coûta la vie. Le Roi fit appliquer le Gouverneur de place à la question , mais on n'en tira aucune déposition qui pût être défavorable aux Princes.

I V. Quoique toutes ces accusations ne fussent soutenues d'aucune sorte de preuve , Herode envoya les Princes en prison , sans cependant ordonner qu'on les mît aux fers ; il fit présent de cinquante talents à Euricles , honorant ce traître , qui avoit mis le feu de la division dans la famille Royale , & qui avoit excité cette sanglante tragédie , des noms respectables de bienfaiteur & de sauveur. Avant que le bruit de ce qui se passoit dans le palais d'Herode fût répandu , ce scélérat alla en toute diligence trouver le Roi Archelaüs en Cappadoce , & ayant osé l'assurer qu'il avoit entièrement réconcilié Herode avec son fils Alexandre , il tira aussi de l'argent de ce Prince. Il retourna ensuite dans la Grece , & y fit un aussi criminel usage de tout cet argent , que l'avoient été les moyens dont il s'étoit servi pour se le procurer. Accusé deux fois devant l'Empereur de troubler l'Académie & d'avoir ruiné plusieurs villes , il fut envoyé en exil : juste , mais foible châtimement des trahisons qu'il avoit faites aux Princes Alexandre & Aristobule.

V. Il ne me paroît point hors de propos d'opposer ici à la conduite de ce perfide Lacédémonien celle d'Evarate , de l'isle de Coos , il étoit venu en Judée dans le même temps qu'Euricles ; le Prince Alexandre s'étoit prévenu pour lui de la plus intime amitié. Herode donc l'ayant interrogé sur les chefs d'accusation qui lui rendoient les Princes suspects , il lui protesta qu'il ne leur avoit jamais entendu tenir aucun des discours dont on lui avoit fait le rapport ; mais ce témoignage ne leur servit de rien , car Herode n'écoutoit que le mal qu'on lui disoit d'eux , & c'étoit l'obliger que de le croire véritable & d'en paroître indigné comme lui.

Généreuse  
conduite d'E-  
varate.

## C H A P I T R E XXVII.

I. **S**ALOME' entretenoit de tout son pouvoir les sentimens de cruauté qu'Herode avoit conçus contre les Princes. Elle étoit tante & belle-mere d'Aristobule. Ce Prince, résolu de l'envelopper dans ses malheurs, lui fit donner avis de pourvoir à sa sûreté ; parce que le Roi, auprès duquel on avoit renouvelé l'ancienne accusation intentée contre elle, que persistant dans le dessein d'épouser Sillée, son plus grand ennemi, elle lui révéloit tout ce qu'elle sçavoit de ses secrets, avoit pris le parti de la faire mourir. Cette démarche d'Aristobule fut le coup fatal par lequel les Princes devinrent les malheureuses victimes de la tempête qui les battoit depuis si long-temps. Salomé se bâta d'aller rapporter à Herode l'avis qu'Aristobule lui avoit fait donner. Herode, à ce récit, ne fut plus maître de mettre quelques bornes à sa colere, il commanda qu'on mît les Princes aux fers, & qu'on les séparât. Aussitôt après ces ordres, il envoya Volumnius, préfet de la milice, avec Olympe, l'un de ses Officiers affidés, présenter à l'Empereur les dépositions qui avoient été faites contre les Princes. Lorsqu'ils furent arrivés à Rome, & qu'ils eurent présenté les lettres dont ils étoient chargés, l'Empereur, quoiqu'extrêmement touché de leur infortune, ne crut pas cependant devoir ôter à Herode le pouvoir que la nature donne à un pere sur ses enfans. Il lui écrivit donc, qu'il lui laissoit le libre exercice de ce pouvoir, mais qu'il lui conseilloit d'assembler un conseil, composé de ses proches & des Officiers Romains qui commandoient aux environs, & d'y faire examiner les preuves de cette conspiration; que si les Princes en étoient convaincus, il devoit les faire mourir ; mais que s'ils n'étoient coupables que d'avoir voulu s'enfuir, on ne pouvoit les condamner qu'à une peine legere.

Herode envoie Volumnius à Rome avec les dépositions qui avoient été faites contre les Princes ses fils.

II. En conséquence de ces ordres de l'Empereur, Herode se rendit à Bérith (a), c'étoit la ville qu'il lui avoit indiquée, & il y tint un grand conseil, où se trouverent les Gouverneurs

(a) Voyez Remarque IV. à la suite du Liv. 16. des Antiquités Juives.



de Province auxquels l'Empereur avoit écrit de s'y rendre ; Saturninus & Pedanius , avec ses autres lieutenants , l'intendant Volumnius , Pheroras , Salomé & les autres parens d'Herode , les principaux Officiers , & enfin tous les plus grands Seigneurs de Syrie , excepté le Roi Archelaüs ; Herode ne l'y avoit pas invité , parce qu'étant beau-pere d'Alexandre , il le regarda comme suspect. Il se donna bien de garde de mener avec lui les Princes ses fils , & les laissa sous une sure garde à Platane , qui est une bourgade des Sidoniens , persuadé que leur vue seule exciteroit la compassion de l'assemblée , & que si l'on permettoit à Alexandre de parler , il se justifieroit sans peine de tout ce dont on l'accusoit , lui & son frere.

Assemblée de  
Bétre.

III. Herode s'étant rendu dans l'assemblée , s'éleva avec beaucoup de chaleur contre les Princes , leur adressant souvent la parole , comme s'ils eussent été présents ; il traita néanmoins assez foiblement l'article de la conspiration & du dessein qu'il les accusoit d'avoir formé de lui ôter la vie , parce qu'il n'avoit à cet égard aucune preuve solide à faire valoir , mais il s'étendit & insista avec force sur les discours plus qu'indécens qu'ils tenoient à son sujet , sur les reproches amers & insolens qu'ils lui avoient souvent adressés , sur les railleries piquantes & pleines de mépris qu'ils faisoient de sa personne , sur nombre d'autres outrages & d'offenses qu'il disoit avoir reçues d'eux , & qu'il soutenoit lui être plus sensibles que le projet résolu d'attenter à sa vie. Comme personne ne le contredisoit , il se mit à déplorer sa triste situation , & dit que le cruel effort qu'il se faisoit pour céder à la nécessité où il se trouvoit d'user de son pouvoir sur les Princes ses enfans , jettoit autant d'amertume dans son ame que s'il se voyoit condamné lui même ; il pria ensuite l'assemblée d'opiner. L'avis de Saturninus , qui parla le premier , fut que les Princes devoient être punis , mais non pas de mort , parce qu'étant pere , & ayant même trois de ses enfans dans cette assemblée , il ne croyoit pas devoir se porter à un tel excès de sévérité contre ceux d'un autre ; ses deux Lieutenans , & quelques autres , furent du même avis. Volumnius fut le premier qui opina à la mort ; tous ceux qui parlèrent après lui suivirent ce cruel

Volumnius  
condamne les  
Princes à la  
mort.

avis, les uns par flatterie, les autres par haine pour Herode, mais aucun ne s'y porta par conviction que les Princes se fussent en effet rendus dignes de mort. Tous les esprits, en Judée & en Syrie, étoient attentifs, on y attendoit avec impatience la fin de cette tragique affaire, mais personne ne croyoit qu'Herode pousseroit l'inhumanité jusqu'à faire mourir ses enfans. Il les envoya à Tyr, & alla ensuite délibérer à Césée sur le genre de mort qu'il leur feroit souffrir.

IV. Un vieux Militaire de la maison d'Herode nommé Térion, dont le fils étoit fort attaché à Alexandre & en étoit aimé, & qui lui même avoit toujours eu une secrète affection pour les Princes, fut si touché du triste sort qui les attendoit, que dans l'espece de délire qui le saisit, il se mit à courir les rues, en criant avec toute la fureur que peut produire un aveuglement décidé sur le soin de ses jours, » qu'il n'y avoit » plus de vérité dans le monde, que toute justice étoit ban- » nie de la société, qu'on ne voyoit régner par-tout qu'injusti- » tice & confusion dans tous les ordres. « Ayant même eu la hardiesse de se présenter devant le Roi, » Je vous trouve, » lui dit-il, le plus malheureux de tous les hommes. Vous » écoutez les discours des méchans contre ce que vous devez » avoir de plus cher, dans une affaire où il s'agit du salut » ou de la perte de vos propres enfans, vous donnez une » facile créance à ce que vous inspirent Pheroras & Salomé, » dont vous avez jugé souvent vous-même que la coupable » conduite méritoit d'être punie, & vous ne sentez pas, qu'en » vous privant de vos légitimes successeurs & vous réduisant » au seul Antipater, leur dessein est de se rendre tellement » maîtres de leur Roi, qu'il n'ose se conduire que selon leurs » vûes. La mort des Princes ne peut que vous rendre odieux » aux troupes. Il n'est personne qui ne leur porte compas- » sion, & plusieurs des premiers Officiers ne craignent point » de témoigner publiquement combien il sont indignés du » sort cruel que vous leur préparez. « Térion ayant eu l'imprudence de les nommer, Herode les fit aussi-tôt arrêter, avec Teron & son fils.

Généreuse  
mais impro-  
dente liberté  
d'un ancien  
Officier.

V. Un des barbiers du Roi, nommé Triphon, saisi de je sçai quel mouvement de frénésie s'avança brusquement, & s'accusant lui-même : » Ce Teron, dit-il au Roi, m'a vive- » ment sollicité de vous couper la gorge, lorsque je vous

» raserois , & m'a promis qu'alexandre me donneroit pour » ce forfait une très-grande récompense. « Sur cette déclaration Herode fit mettre à la question ce barbier , Teron & son fils , comme ceux-ci ne confessoient rien , & que ce barbier n'ajoutoit rien à sa déposition , il ordonna qu'on fit subir à Teron une plus forte question. Son fils , désespéré de la cruauté des tourments qu'il lui voyoit souffrir , promit de déclarer tout , si le Roi vouloit épargner son pere , & ne pas lui faire perdre la vie. Le Roi le lui ayant promis , il déclara que son pere , gagné par Alexandre , avoit en effet résolu de lui donner la mort. Quelques-uns ont dit qu'il n'avoit fait cette déposition que pour sauver son pere , mais d'autres soutiennent qu'elle contenoit vérité.

Herode fait  
mourir Alex-  
andre & Aristobule.

VI. Herode ayant convoqué une assemblée du peuple , accusa publiquement Teron & ceux des principaux Officiers qu'il lui avoit nommés & à sa sollicitation la multitude se jeta sur eux & sur le barbier Triphon , & les tua à coups de pierres & à coups de bâtons. Ensuite de cette exécution , Herode fit transférer Alexandre & Aristobule à Sébaste , qui n'est pas éloignée de Césarée , & on les y étrangla par son ordre. Leur corps furent portés à Alexandrie , où il avoit commandé qu'on les enterrât auprès d'Alexandre , leur ayeul maternel. Ce fut ainsi que moururent ces deux malheureux Princes.

## C H A P I T R E    X X V I I I .

Enfans que  
laissent Alexan-  
dre & Aristobule.

I. **P**ERSONNE ne pouvoit plus disputer à Antipater le droit de succéder au Royaume , mais il étoit devenu l'objet de l'exécration générale , parce qu'on ne croyoit pas même devoir douter qu'il n'eût , par ses calomnies , procuré la mort de ses freres : il ne voyoit point d'ailleurs , sans de vives inquiétudes , croître les enfans qu'ils avoient laissés. Alexandre avoit eu deux fils de Glaphira , Tigrane & Alexandre , & Bérénice avoit donné à Aristobule trois fils , Herode , Agrippa & Aristobule , & deux filles , Herodiade & Mariamne. Herode , après avoir fait mourir Alexandre , renvoya Glaphira au Roi de Cappadoce son pere , avec sa dot ; il maria



Bérénice, veuve d'Aristobule, à l'oncle maternel d'Antipater, qui procura ce mariage pour se mettre en quelque faveur auprès de Salomé, avec laquelle il n'étoit pas bien (a). Il ménageoit beaucoup Pheroras, & lui faisoit de riches présens. Il envoyoit de très-grosses sommes d'argent à Rome, pour se concilier l'amitié de tous ceux qui étoient en quelque crédit auprès d'Auguste; il combla aussi de libéralités Saturninus & les principaux Officiers de Syrie; mais plus il donnoit plus on le haïsoit, parce qu'on étoit persuadé que ce n'étoit point par un noble sentiment de générosité qu'il prodiguoit tant de richesses, mais pour prévenir bassement tous les sujets qu'il avoit de craindre. Ainsi toutes les largesses ne lui attachèrent personne, & ne servirent qu'à indisposer de plus en plus contre lui ceux qui n'y avoient point de part. Bien loin de les diminuer cependant, il en augmentoit tous les jours la distribution, parce que, contre son espérance, il voyoit le Roi prendre un soin particulier des enfans des deux Princes, & que les sentimens de compassion qu'il leur témoignoît, faisoient assez connoître qu'il se repentoit de les avoir, par la mort de leurs peres, privés de la douce consolation de vivre & de s'élever sous leurs yeux.

Cabales de la  
famille Royale.

II. Ce Prince ayant un jour assemblé sa famille & son Conseil: il leur présenta ces jeunes orphelins & dit, les yeux baignés de larmes: » Une cruelle destinée m'a ravi les peres » de ces infortunés enfans, la nature, & un juste sentiment » de compassion me les rend très-chers. Si j'ai eu le malheur » d'être le plus infortuné des peres, je veux être pour eux » l'ayeul le plus tendre & le plus affectionné, & pour leur » procurer les mêmes soins après moi, je les unis aujourd'hui » à mes plus fidèles amis; ainsi donc Pheroras, je donne » votre fille en mariage à l'aîné des fils d'Alexandre, cette » alliance doit vous engager à en prendre des soins particuliers, & vous mon fils Antipater, je veux que vous serviez pareillement de pere à la fille d'Aristobule, je la donne » en mariage à votre fils; mon fils Herode, qui par sa mere » est petit-fils d'un Souverain Pontife, épousera l'autre fille » d'Aristobule. Telles sont mes volontés: la plus sensible

Voës d'Herode pour l'établissement des enfans d'Alexandre & d'Aristobule.

(a) Bérénice, veuve d'Aristobule, étoit fille de Salomé & de Costobare. *Antiq.*

*Juiv.* Livre dix-huitième, chapitre cinquième, numero quatrième.

» preuve d'amitié qu'on puisse me donner sera de s'y con-  
 » former , je regarderai comme mon ennemi quiconque cher-  
 » cheroit à les rendre vaines. Je prie Dieu de m'aider à faire  
 » réussir ces mariages au bien & à l'avantage de mon Etat &  
 » de ma Nation , & d'accorder à ces innocents orphelins les  
 » précieux regards de sa bonté qu'il a refusés à leurs peres.

III. En finissant ce discours Herode répandit encore des larmes abondantes , il leur fit mettre les mains les uns dans les autres , & après avoir embrassé chacun d'eux , il congédia l'assemblée. A la vue de ces tendres & affectueux procédés d'Herode , Antipater demeura glacé d'effroi ; il n'y eut personne qui ne remarquât l'extrême déplaisir qu'il en conçut. Chaque témoignage d'affection qu'Herode donnoit aux jeunes Princes lui paroissoit un degré de faveur qu'il perdoit auprès du Roi , son pere ; il ne voyoit pour lui que des dangers à courir , si les fils d'Alexandre , outre la protection du Roi Archelaüs , étoient encore soutenus par le Tétrarque Pheroras ; il étoit d'ailleurs sans cesse occupé de la haine générale que lui portoit la Nation , des sentimens de pitié dont elle étoit prévenue pour ces infortunés enfans , auxquels on ne pouvoit oublier qu'une mort cruelle avoit ravi leurs peres , par l'effet de ses calomnieuses intrigues : ainsi il ne négligea rien pour anéantir ces projets de mariage.

VI. Il craignoit de faire usage des finessees par lesquelles il sça-  
 voit si bien s'insinuer dans les bonnes graces de son pere , qu'il connoissoit naturellement soupçonneux , & dont il redoutoit l'humeur , & se hazarda , pour cette fois , à lui parler ouvertement : il fut donc le trouver & lui dit , » qu'il le sup-  
 » plioit de ne le pas priver de l'honneur dont il l'avoit jugé  
 » digne , & de ne le pas réduire à porter un jour le vain  
 » titre de Roi , tandis que d'autres jouiroient de toute l'au-  
 » torité Royale , ce qui arriveroit infailliblement , si à la pro-  
 » tection qu'Archelaüs ne manqueroit pas de donner à son  
 » petit-fils se trouvoit jointe celle que ne pouvoit pas lui re-  
 » fuser Pheroras , s'il épousoit sa fille ; qu'ainsi il le conjuroit  
 » de changer l'ordre de ces mariages , y ayant assez de Prin-  
 » cesses dans la famille Royale pour en donner une au fils  
 » d'Alexandre au lieu de la fille de Pheroras qu'il lui  
 » avoit destinée. « Herode avoit alors neuf femmes , dont sept  
 lui avoient donné des enfans. Antipater étoit fils de Doris ,  
 la

Femmes &  
 enfans d'He-  
 rode.

la fille du Grand-Prêtre lui avoit donné un fils qui portoit le nom d'Herode ; il avoit de Maltacé , Samaritaine , deux fils , Antipas & Archelatis , & une fille nommée Olympias (a) , que Joseph , son neveu , épousa ; de Cléopatre , qui étoit de Jerusalem , deux fils aussi , Herode & Philippe ; & de Pallas un fils , appelé Phasaël ; ce Prince eut outre cela des filles , Roxane & Salomé , Phedra fut mere de la premiere , & Elpis de la seconde ; ses deux autres femmes , dont l'une étoit sa cousine , l'autre sa nièce , ne lui donnerent point d'enfans. Outre Alexandre & Aristobule , la Reine Mariamne lui avoit donné deux Princesses. C'étoit d'après le nombre de Princes & de Princesses dont étoit alors composée la famille Royale qu'Antipater croyoit pouvoir supplier le Roi , son pere , de changer la disposition des mariages qu'il avoit projetés.

V. Herode pénétra les funestes dispositions d'Antipater à l'égard des jeunes Princes , & en conçut de vifs sentimens d'indignation. Il se représenta les circonstances malheureuses de la mort de ses deux fils , à qui il avoit lui-même fait perdre la vie , & craignant qu'ils n'eussent été les victimes des calomnies par lesquelles leur frere s'étoit efforcé de les perdre , il s'anima de colere , lui parla très-durement , & le chassa de sa présence , mais il se laissa gagner dans la suite par ses flatteries , & destina à son fils la fille d'Aristobule , & celle de Pheroras au fils d'Aristobule (b).

Herode change, à la sollicitation d'Antipater, les arrangemens qu'il avoit pris pour les enfans d'Alexandre & d'Aristobule.

VI. Le changement d'Herode est une preuve sensible du pouvoir qu'Antipater s'étoit acquis sur son esprit par ses com-

(a) » Et une fille nommée Olympias, que Joseph son frere avoit épousée. » [M. d'Andilly.] Il étoit le neveu d'Herode, fils de son frere Joseph. L'Historien le dit dans ses Antiquités Juives, Livre dix-septième, chapitre premier, numero trois. Et le mot *ἀδελφίδης*, dont il se sert pour marquer ce qu'il étoit à Herode, signifie neveu. Mais Sig. Gelenius, guide ordinaire de M. d'Andilly, l'avoit traduit par *frater*. Genebrard s'en rapporte également ici au traducteur Latin, & chez lui, comme chez l'élégant Traducteur, Joseph, mari d'Olympias, est frere d'Herode.

(b) Voyez la Remarque I. du Liv. 17. Note de l'Editeur. Le Pere Gil-

let est tombé sans doute ici dans quelque confusion en écrivant. Dans le chapitre second du Livre dix-sept des Antiquités Juives, numero 2. vers la fin, il fait dire à Joseph qu'Antipater obtint par ses importunités que le fils d'Aristobule épouserait sa fille, & le sien celle de Pheroras. Il justifie la maniere de traduire Joseph en cet endroit, par un article de sa premiere Remarque sur ce Livre : ici il fait dire à Joseph toute autre chose, & néanmoins il renvoie à cette Remarque. J'observe encore que ce qu'il lui fait dire differe de beaucoup de ce que lui font dire MM. d'Andilly & Havercamp.



plaisances affectées. Salomé lui ayant demandé une grace à peu-près du même genre , en fut refusée , quoiqu'elle fût sa sœur , & qu'elle eût employé pour l'obtenir la médiation de l'Impératrice. Elle souhaitoit épouser Sillée , qui étoit Arabe. Mais Herode protesta avec serment qu'il la regarderoit comme sa plus grande ennemie , si elle ne renonçoit point à ce projet. Il la maria dans la suite , malgré elle , à un de ses amis nommés Alexas , & donna une de ses filles au fils d'Alexas , & l'autre à l'oncle maternel d'Antipater. Des deux filles qu'Herode avoit eues de Mariamne , l'une fut mariée à Antipater , fils de Salomé , l'autre à Phasaël , fils de son frere.

## C H A P I T R E    X X I X .

Intrigues de  
la Cour d'Herode.

I. **A**NTIPATER ayant fermé aux jeunes Princes toutes les voyes qui pouvoient les conduire à une élévation qui dérangeât ses espérances , & fait régler sur ce plan leurs établissemens futurs , crut les fondemens de la sienne assez solidement établis. Par cette téméraire confiance , autant que par sa profonde malice , il se rendit insupportable à tout le monde ; car pour vaincre tout obstacle qui naîtroit de la haine implacable qu'on lui portoit , il songea à se faire craindre , en quoi Pheroras , qui regardoit sa succession au trône comme très-assurée , ne fit aucune difficulté de l'aider. Une cabale qui se forma entre plusieurs femmes de la Cour y causa de nouveaux troubles. L'épouse de Pheroras , soutenue par sa mere & sa sœur , & par la mere d'Antipater , porta la hauteur & l'insolence jusqu'à oser traiter avec mépris & offenser les deux filles du Roi. Le Roi haïssoit toutes ces femmes , & surtout l'épouse de Pheroras , à cause de l'insulte personnelle qu'elle avoit faite à ses filles ; cependant aucune des autres femmes de la Cour n'osoit les traverser : (a) Salomé seule entreprit de rompre leur cabale , elle en instruisit le Roi , lui représenta que les fréquentes assemblées que ces femmes tenoient entre elles annonçoient quelque manœuvre préjudiciable à son service & au bien de l'Etat. Dès que ces femmes

(a) Voyez Remarque II. Liv. 17. Antiq. Juiv.

furent instruites que les dénonciations de Salomé avoient donné de l'humeur au Roi , elles cessèrent de s'assembler & de se voir ouvertement , elles affectèrent même , lorsqu'elles se trouvoient devant le Roi , d'être mal ensemble. Antipater , de son côté , jouoit le même personnage , soit à leur égard soit à l'égard de Pheroras , auquel il sembloit prendre plaisir de dire toujours quelque chose de déplaisant en présence de tout le monde. Cependant toute la cabale se voyoit dans le secret , mangeoit nuitamment ensemble , & la difficulté de former ces sortes d'assemblées ne faisoit qu'affermir l'union qui les rendoit nécessaires. Salomé étoit exactement informée de tout ce qui s'y passoit & de tout ce qui s'y proposoit , & en rendoit un fidèle compte au Roi.

II. Ce Prince ne put enfin retenir sa colere , elle éclata surtout contre la femme de Pheroras , parce que Salomé l'avoit toujours chargée plus que les autres. Il assembla ses proches & ses amis & l'accusa devant eux , entre autres choses , d'avoir , par des récompenses , entretenu des Pharisiens dans leur projet de désobéissance à ses ordres , d'avoir , par des maléfices , allumé dans l'ame de son frere une violente haine contre lui ; il lui reprocha sur-tout le mépris outrageant qu'elle avoit pour ses filles , & se plaignit amèrement de l'insulte qu'elle leur avoit faite , adressant ensuite la parole à Pheroras , « Choisissez , dit-il , entre elle & moi , je ne me regarde » plus comme votre frere , si vous la retenez pour épouse. « Pheroras ayant répondu qu'il aimeroit mieux mourir que de vivre séparé de sa femme , Herode embarrassé , se tourna vers Antipater & lui défendit de voir Pheroras , sa femme , ni personne qui lui appartînt. Antipater n'eut garde de rien faire publiquement de contraire à cette défense , mais il ne laissa pas de passer les nuits chez Pheroras ; dans la crainte cependant que Salomé , qui l'observoit de près , ne le découvrit encore , il se ménagea un voyage à Rome , par l'entremise des amis qu'il y avoit , & qui à sa sollicitation , écrivirent à son pere , qu'il n'eût pas dû différer si long temps à l'envoyer passer quelque temps auprès d'Auguste. Herode le fit aussi-tôt partir avec un équipage magnifique , & de grosses sommes d'argent. Il lui confia son Testament pour le communiquer à Auguste : ce Testament le déclaroit son successeur

immédiat à la couronne, & à son défaut Herode, qu'il avoit eu de Mariamne, fille du Grand-Prêtre Simon.

III. L'Arabe Sillée s'embarqua en même temps pour Rome : bien qu'il n'eût rien exécuté de ce que l'Empereur avoit ordonné, il y alloit pour se défendre contre Antipater, sur ce qui avoit été déjà l'objet des accusations formées contre lui par Nicolas ; il avoit encore à y répondre sur une affaire grave, pour laquelle Aretas, son Roi, le recherchoit. Il avoit fait mourir plusieurs des Officiers de ce Prince, & entre autres Soëme, l'un des plus puissants Seigneurs de Pétrée ; il avoit gagné, par ses présens, Phabate, intendant de l'Empereur, & l'avoit engagé à le servir contre Herode. Mais depuis Herode avoit, par de plus riches libéralités, détaché ce même Phabate du parti de Sillée, & se servit de lui pour faire mettre à exécution tous les ordres qu'Auguste avoit donnés en sa faveur. Sillée, outré de ce que les présens qu'il avoit faits à Phabate étoient en pure perte, l'accusa de préférer lâchement les intérêts d'Herode à ceux de l'Empereur. Phabate fut extrêmement sensible à ce reproche, & dans la colere dont il étoit animé il révéla à Herode, qui continuoit à lui témoigner beaucoup d'égards, les secrets que Sillée lui avoit confiés, & lui conseilla de s'assurer de Corinthe, son capitaine des gardes, que Sillée avoit corrompu par de l'argent. Herode hésita d'autant moins à profiter de l'avis, que ce Corinthe, qui avoit été élevé dans le palais, étoit Arabe d'origine ; il le fit arrêter, & avec lui deux autres Arabes, dont l'un étoit ami de Sillée, & l'autre chef de sa tribu (a). ils avouèrent à la question, que Corinthe leur avoit donné une grosse somme d'argent pour les engager à tuer Herode Saturninus, Gouverneur de Syrie, les ayant de nouveau examinés, les envoya à Rome.

IV. Cependant Herode pressoit vivement Pheroras de renvoyer sa femme, & comme il ne sçavoit comment la punir, quelque sujet qu'il eût de la haïr, il céda enfin à la violence de son ressentiment, & lui ordonna de sortir de ses Etats avec son mari. Pheroras, peu sensible à cet affront, se retira dans sa Tétrarchie, & jura que la mort seule d'Herode

Le capitaine  
des gardes  
d'Herode est  
arrêté.

(a) Et l'autre garde du corps d'Herode. Ce n'est point le guide de M. d'An-

dilly qui l'égare ici, car il a fort bien traduit *Philarchum*.



mettroit fin à son exil , & qu'on ne le reverroit point revenir tant qu'il seroit en vie. Ce Prince en effet étant tombé malade dans la suite , Pheroras ne voulut point le venir voir , quoiqu'il l'en fit très-instamment prier ; parce que croyant mourir , il vouloit le charger de quelques ordres particuliers ; Herode , contre toute espérance , recouvra la santé , & fit peu après montre de sentimens plus tendres pour son frere , car ayant appris qu'il étoit tombé malade , il alla le visiter , & en prit de très-grands soins ; mais ses soins , ainsi que tous les remèdes , furent inutiles , Pheroras mourut en peu de jours. Quoiqu'Herode l'eût constamment aimé jusqu'au dernier moment de sa vie , on publia cependant qu'il l'avoit empoisonné. Il fit porter son corps à Jerusalem , ordonna un deuil général dans toute la Nation , & lui fit faire des obsèques magnifiques. Ce fut ainsi que termina la vie l'un de ceux qui , par leurs intrigues , l'avoient fait perdre à Alexandre & à Aristobule.

## CHAPITRE XXX.

I. **A**PRE'S la mort de Pheroras la vengeance divine comença à poursuivre Antipater , principal auteur des horribles méchancetés qui avoient causé la ruine des Princes Alexandre & Aristobule. Car quelques-uns des affranchis de Pheroras furent trouver Herode , & , pénétrés de douleur , lui dirent que son frere avoit été empoisonné ; que son épouse lui avoit présenté quelques mets dont l'apprêt avoit paru extraordinaire , & qu'en ayant mangé , il étoit tombé aussi-tôt malade ; que sa mere & sa sœur avoient fait venir deux jours auparavant une habile empoisonneuse d'Arabie , pour lui préparer un philtre , mais que gagnée par Sillée , dont elle étoit fort aimée (a) , elle lui avoit donné au contraire un poison.

II. Herode , qui en avoit de grands soupçons , fit donner la question à quelques esclaves & à quelques affranchies de la maison de Pheroras. L'une d'entre elles s'écria au milieu des

(a) Καὶ τὸς Συναίου ἱσχυροὶς ἰν ταῖς μέλαις Et des plus intimes de Sillée. *Antiq. Juiv.* Liv. 17.

tourmens : « Dieu puissant, qui gouvernez le ciel & la terre ,  
 » punissez la mere d'Antipater , des maux cruels qu'elle est  
 » cause qu'on nous fait endurer. « Herode profita de cette  
 ouverture pour se procurer des preuves certaines de la vé-  
 rité qu'il cherchoit ; cette femme lui apprit l'intelligence  
 qu'entretenoit la mere d'Antipater avec Pheroras , avec sa  
 femme , sa belle-mere , sa belle-sœur , leurs assemblées secre-  
 tes ; qu'Antipater & Pheroras ne manquoient pas de s'y trou-  
 ver en sortant de chez le Roi , qu'ils y passoient la nuit en  
 festins , après avoir renvoyé leurs domestiques. Telle fut la  
 déposition de cette affranchie.

Dépositions  
 des esclaves de  
 Pheroras.

III. Herode ayant ensuite fait donner la question séparément  
 à chacune de ces femmes , toutes les dépositions se trouverent  
 conformes à la premiere , & lui apprirent que le voyage d'An-  
 tipater à Rome , & la retraite de Pheroras dans la Pérée (a) ,  
 étoient concertées entre eux , » parce que , se disoient-ils ,  
 » la mort d'Alexandre & d'Aristobule devoit leur faire appré-  
 » hender le même sort pour eux & pour leurs femmes , &  
 » qu'il y auroit de l'imprudence de se flatter qu'Herode ,  
 » n'ayant épargné ni la Reine Mariamne , son épouse , ni les  
 » fils qu'elle lui avoit donnés , il épargnât désormais personne ;  
 » qu'ainsi , le seul parti qu'ils avoient à prendre , étoit de se  
 » dérober par la fuite à la férocité de cette bête farouche. « He-  
 rode apprit encore par les dépositions de ces femmes , que  
 souvent Antipater se plaignoit chez sa mere , de ce » qu'étant  
 » déjà vieux , & son pere rajeunissant tous les jours , il ne se-  
 » roit peut-être jamais Roi , ou de ce qu'au moins , s'il survi-  
 » voit à son pere , ce seroit toujours de trop peu pour qu'il  
 » pût goûter parfaitement le plaisir de régner ; » qu'il joignoit  
 à ces plaintes des marques d'inquiétudes au sujet des enfans  
 « d'Alexandre & d'Aristobule , en qui il voyoit renaître les  
 » têtes de l'hydre , qu'il paroïssoit sur-tout mécontent de ce  
 » que le Roi le privoit de l'espérance qu'il avoit pu naturelle-

(a) Au numero 3. c'est par-delà le Jourdain que Pheroras devoit se retirer , dans la traduction de M. d'Andilly , & au numero suivant , c'est à Petras c'est en effet comme a traduit ces deux endroits Sig. Gelenius. Mais c'est dans la Pérée que Pheroras devoit se retirer , & où il se retira. Dans la Note y M. Re-

land paroît croire que ce fut à Pétra : On ne voit pas surquoi fondé. Il se retira dans sa Tétrarchie. Les servantes auxquelles Herode fit donner la question le disent dans les Antiquités Juives , & la Tétrarchie de Pheroras n'étoit pas certainement en Arabie.

„ ment concevoir , qu'à son défaut ses enfans parviendroient  
 „ à la couronne , en y appelant au lieu d'eux Herode , qu'il  
 „ avoit eu de Mariamne , fille du Grand-Prêtre Simon ; mais  
 „ que quant à cet objet , il disoit qu'il falloit que son grand  
 „ âge lui eût fait perdre le sens , s'il s'étoit imaginé que son  
 „ Testament seroit exécuté , qu'il y mettroit lui même un ob-  
 „ stacle , en ne laissant aucun de sa famille le survivre. « Les  
 „ dépositions de ces femmes contenoient encore , „ qu'Antipa-  
 „ ter ajoutoit à tout cela , qu'encore bien que jamais pere  
 „ n'eût tant haï ses enfans qu'Herode haïssoit les siens , il  
 „ haïssoit encore plus ses freres ; qu'il en donnoit pour preuve  
 „ les cent talents qu'il lui avoit depuis peu donnés pour l'en-  
 „ gager à ne parler jamais à Pheroras ; que Pheroras s'étant  
 „ alors écrié , quel mal lui avons-nous donc fait ? Antipater  
 „ lui avoit répondu : Plût à Dieu que , content de nous avoir  
 „ dépouillé de tout , il nous laissât au moins la vie , car est-  
 „ il quelque moyen de se soustraire à la rage d'une bête aussi  
 „ altérée de sang ? il ne peut même souffrir qu'on se témoi-  
 „ gne publiquement quelque amitié : réduits aujourd'hui à  
 „ nous voir en secret , nous le ferons bientôt ouvertement ,  
 „ si nous prenons des sentimens assez mâles pour conduire  
 „ nos mains à seconder notre courage.

I V. Telles furent les dépositions de ces femmes appliquées à  
 la question , qui déclarerent aussi que Pheroras avoit projeté de  
 s'enfuir en Pérée. Herode y ajouta d'autant plus de foi , qu'elles  
 firent mention des cent talents , parcequ'il n'avoit traité de  
 cette affaire qu'avec le seul Antipater. Doris , mere d'Anti-  
 pater , fut le premier objet de sa fureur , il lui ôta tous les  
 bijoux qu'il lui avoit donnés , dont le prix montoit à de très-  
 grandes sommes , & la chassa pour la seconde fois du Palais ;  
 il prit des sentimens de pitié pour les femmes qu'il avoit fait  
 tourmenter , & ordonna qu'on en eût soin. Tout ce qu'il ve-  
 noit d'entendre l'avoit saisi d'une telle frayeur , que le moi-  
 dre soupçon conçu contre quelqu'un lui causoit les plus vives  
 allarmes , & que , pour ne laisser échapper aucun coupable ,  
 il faisoit souvent arrêter & appliquer à la question des per-  
 sonnes très-innocentes.

V. Il la fit donner à Antipater de Samarie , Intendant de  
 la maison de son fils Antipater , qui déclara que son maître



„ avoit fait venir d'Egypte , par le moyen d'un de ses amis ;  
 „ qui se nommoit Antiphile , un poison mortel qu'il lui desti-  
 „ noit , qu'Antiphile l'avoit donné à Theudion , oncle d'An-  
 „ tipater , & Theudion à Pheroras , parce que , pour se met-  
 „ tre à couvert de tout soupçon , Antipater avoit prié Phe-  
 „ roras de s'en charger , & d'attendre qu'il fût arrivé à Rome  
 „ pour le faire prendre au Roi , & que Pheroras avoit donné  
 „ ce poison à garder à sa femme. « Herode à l'heure même  
 envoya commander à la veuve de Pheroras de le venir trouver , &  
 d'apporter avec elle ce poison. Elle sortit , sous prétexte de l'aller  
 querir , & dans la crainte qu'une telle découverte faite par  
 Herode ne le portât , dans sa colere , à lui faire subir une  
 question rigoureuse , elle se précipita du haut du palais en  
 bas ; mais par une permission particuliere de Dieu , qui ,  
 comme il y a lieu de le croire , vouloit punir Antipater , n'é-  
 tant point tombée sur la tête , elle ne se tua point. On l'ap-  
 porta sans connoissance devant le Roi , qui lui demanda ,  
 lorsqu'on l'eut fait revenir à elle , pourquoi elle s'étoit ainsi  
 précipitée , il l'assura qu'il ne lui seroit fait aucun mal si elle  
 confessoit la vérité , mais que si elle usoit de quelque sorte  
 de déguisement , il feroit mettre son corps en tel état par les  
 tortures , qu'il ne resteroit aucun de ses membres à enterrer.

V I. La veuve de Pheroras resta quelque temps sans répon-  
 dre , & dit ensuite : „ Pourquoi , mon mari étant mort ,  
 „ craindrois-je de révéler des secrets importants ? Seroit-ce  
 „ pour conserver la vie à Antipater , qui nous conduit tous  
 „ à notre perte ? Ecoutez Herode : Que Dieu , seul vrai té-  
 „ moin de la vérité , & que nul homme ne peut tromper ;  
 „ m'écoute en même temps que vous : Pheroras prêt à mou-  
 „ rir , & touché de vous voir assidu & fondant en larmes au-  
 „ près de son lit , m'appella & me dit : Je me suis étrange-  
 „ ment trompé , ma femme , dans le jugement que je por-  
 „ tois des sentimens de mon frere à mon égard , il m'aimoit ,  
 „ je le haïssois , & je le haïssois au point d'avoir voulu le  
 „ faire mourir , lui que je vois comblé d'une si vive dou-  
 „ leur , par la seule appréhension qu'il a de ma mort ; mais je  
 „ reçois le juste châtiment de mon ingratitude. Je vous ai  
 „ donné à garder un poison que j'ai reçu d'Antipater , & que  
 „ je me suis chargé de faire prendre au Roi , mon frere ,  
 „ allez-le

» allez - le querir , & brûlez-le à l'instant devant moi , afin  
 » que mon ame ne demeure point souillée des horreurs d'un  
 » aussi détestable crime. Je fis ce qu'il me commandoit, j'ap-  
 » portai le poison , j'en jettai la plus grande partie dans le  
 » feu en sa présence ; & jugeant que ma vie n'étoit peut-être  
 » pas en sûreté , je me conservai le reste pour m'en servir  
 » contre moi-même , & me soustraire à votre redoutable ven-  
 » geance.

VII. Elle présenta en même temps la boîte où étoit ren-fermé ce reste de poison. Le Roi fit donner la question à la mere & au frere d'Antiphile. Ils confessèrent qu'Antiphile avoit apporté cette boîte d'Egypte , & que le poison qu'elle renfermoit lui avoit été remis par son frere , qui étoit médecin à Alexandrie : il sembloit que les manes vengeresses d'Alexandre & d'Aristobule , attachées à la poursuite de la famille Royale , erroient de toutes parts pour conduire les esprits à la découverte des choses les plus cachées , & faire soumettre à un examen rigoureux ceux qui paroissoient les plus éloignés de tout soupçon. Les freres de Mariamne, fille du Grand-Prêtre Simon , mis à la question par Herode , lui apprirent qu'elle avoit eu connoissance de la conspiration. Il punit dans la personne du fils le crime de la mere , & effaça de son Testament Herode , qu'il avoit eu d'elle , & qu'il avoit désigné pour succéder à Antipater.

## CHAPITRE XXXI.

I. **T**OUT ce qu'Herode avoit jusques-là recueilli de preuves des pernicious dessein d'Antipater fut enfin confirmé par les dépositions de Baïlle. (a) C'étoit l'un des affranchis d'Antipater. Il revenoit de Rome , & apportoit un nouveau poison , composé de venin d'aspic & d'autres serpens , afin que si le premier poison ne produisoit point d'effet , Pheroras & sa femme fissent prendre ce second au Roi. Pour comble d'audace & de méchanceté , Antipater avoit chargé cet affranchi de lettres qu'il supposoit dans les siennes être écri-

Fausse Let-  
tres contre Ar-  
chelaüs & Phi-  
lippe , qu'An-  
tipater fait ren-  
dre à Herode.

(a) Voyez Antiq. Juiv. Liv. 17. chap. 4. num. 3.

tes à Herode par les amis qu'il avoit à Rome , contre ses freres Archelaüs & Philippe. Le Roi avoit fait élever ces deux Princes à Rome ; ils commençoient à se former & donnoient de grandes espérances. Antipater en prit ombrage & résolut de s'en défaire. Pour cela , outre ces Lettres supposées , il avoit , par de grands présens , engagé d'autres amis d'Herode à lui en écrire de véritables. Toutes ces Lettres se rapportoient à accuser ces jeunes Princes de se répandre en invectives contre le Roi , de se plaindre hautement de la mort d'Alexandre & d'Aristobule , & de témoigner un mécontentement sensible de ce que le Roi les faisoit revenir de Rome. Herode leur mandoit en effet de se rendre auprès de lui , & ce retour caufoit de véritables inquiétudes à Antipater.

II. Il l'avoit si fort appréhendé , que dès avant qu'il partît pour son voyage de Rome , il en faisoit venir , à force d'argent , des Lettres qui tendoient au même but , feignant néanmoins toujours , lorsque le Roi , auquel il n'étoit point encore devenu suspect , lui en parloit , de défendre les Princes , en supposant que quelques-unes des choses que contenoient ces Lettres étoient fausses , & que leur jeunesse rendoit excusables les autres fautes dont on les accusoit. Au reste , pour faire prendre le change au Roi sur les prodigieuses sommes qu'il employoit à se ménager toutes ces intrigues , il achetoit des étoffes magnifiques , des tapis , des vases d'or & d'argent , toutes sortes de meubles & de bijoux précieux , afin de faire passer , à la faveur de ces dépenses apparentes , les grandes sommes qu'il donnoit aux faussaires dont il se servoit ; il prenoit d'ailleurs pour prétexte de toutes ces somptueuses acquisitions , auxquelles il publioit avoir employé deux cents talents , les grands présens qu'il seroit obligé de faire pour venir à bout de l'affaire qu'il avoit à soutenir contre Sillée. Tant d'odieuses manœuvres ne purent rester plus long-temps cachées , le détail de ses intrigues , même les moins criminelles , devint public , & ce fut le détestable attentat qu'il méditoit qui occasionna cet éclat , par le grand nombre de personnes qui avoient déposé à la question de la réalité du parricide qu'il vouloit commettre , ainsi que par toutes les Lettres qu'il avoit écrites ou fait écrire pour procurer la mort de ses freres , Archelaüs & Philippe , comme il avoit procuré celle d'Alexandre & d'Aristobule. Cependant aucun de ceux qui allèrent à Rome ne lui



donna avis du mauvais état où étoient ses affaires en Judée, quoiqu'entre le temps où l'on fit les recherches dont je viens de parler & son retour de Rome il se fût passé sept mois : preuve bien sensible de la haine que tout le monde lui portoit. Peut-être aussi que le sang d'Alexandre & d'Aristobule, qui crioit vengeance contre lui, fermoit la bouche de ceux qui auroient voulu le lui apprendre. Il écrivit enfin au Roi pour lui annoncer son retour, & l'informa des marques de distinction dont l'Empereur se proposoit d'honorer son départ.

III. Herode souhaitoit fort tenir sous sa main ce fils dénaturé, qui en vouloit à sa vie, mais il craignoit que, sur quelque avis, il ne se tînt sur ses gardes : ainsi il prit le parti de feindre, & lui répondit avec bonté ; il le prioit par sa Lettre de presser son départ, & lui promettoit d'oublier volontiers les sujets de plainte qu'il avoit contre sa mere, s'il se rendoit incessamment auprès de lui, car il n'ignoroit pas qu'Antipater avoit été informé de sa disgrâce. Antipater avoit auparavant appris à Tarente la mort de Pheroras, en avoit paru extrêmement affligé, ce qui lui mérita les louanges de plusieurs personnes, qui crurent de bonne-foi que sa douleur étoit l'effet de sa tendre affection pour son oncle. Mais ces regrets, autant qu'il est possible de le conjecturer, n'étoient qu'un véritable désespoir de voir avorter son détestable projet : il pleuroit dans sa personne non Pheroras, son oncle, mais son complice & l'instrument nécessaire au succès de ses criminels desseins. La grande part qu'il y avoit eue lui causoit de vives allarmes, il craignoit sur-tout qu'on ne découvrit le poison qu'il avoit préparé. Il reçut en Cilicie la Lettre du Roi, dont nous venons de parler, & prit en conséquence le parti de hâter son retour. Cependant lorsqu'il fut arrivé à Celenderis, les sérieuses réflexions qu'il fit sur la disgrâce de sa mere firent naître dans son ame de sinistres pressentimens de ce qu'il devoit appréhender pour lui-même. Les plus sages de ses amis lui conseillèrent de ne se point présenter devant le Roi qu'il ne fût exactement instruit du motif qui l'avoit porté à la chasser du Palais, parce qu'ils craignoient qu'on ne lui imputât quelque part dans les crimes dont elle avoit été accusée. Les moins prudents, & qui étoient plus animés du désir de revoir leur Patrie qu'ils ne prenoient d'in-

térêt à sa conservation , l'exhortoient au contraire à se rendre promptement auprès du Roi , de peur que s'il différoit , il n'en conçût quelques soupçons , & que ses ennemis n'en profitassent pour le calomnier , ils lui représentoient » que si l'on avoit entre-  
 » pris quelque chose contre lui , on ne l'avoit osé ni pu faire que  
 » pendant son absence, que personne n'auroit été assez hardi pour  
 » chercher à lui nuire, s'il fût toujours demeuré auprès du Roi ,  
 » qu'il ne pouvoit pas raisonnablement, sur de vaines appréhen-  
 » sions , risquer de se voir dépouiller d'un bien certain , qu'ainsi  
 » il devoit se hâter de se rendre auprès du Roi , pour recevoir  
 » de sa main une couronne qui le regardoit seul. « Ces réflexions déterminèrent Antipater , & son mauvais génie dirigeant sa marche , il continua son voyage & vint débarquer au port de Césarée (a).

IV, Antipater fut extrêmement surpris de se trouver dans cette ville comme dans une vaste solitude. Fui de tout le monde ; parcequ'il étoit généralement haï , & qu'on croyoit pouvoir désormais manifester librement cette haine , la crainte qu'on avoit d'Herode fut une nouvelle raison pour laquelle plusieurs personnes n'osèrent l'aborder , parce que le bruit de ce qui se passoit à son sujet s'étoit déjà répandu dans toutes les villes , tandis qu'il étoit le seul qui n'en avoit point de connoissance : ainsi son retour de Rome fut aussi triste & aussi humiliant que son embarquement pour cette ville avoit été brillant & pompeux. Il ne douta plus alors que la situation de ses affaires ne fût fort changée à la Cour , mais il prit le parti d'user de sa dissimulation ordinaire , & quoique son ame fût en proie aux plus accablantes inquiétudes , il se crut dans la nécessité d'affecter l'air de la confiance la plus assurée. Il n'y avoit plus moyen de fuir ni de se soustraire aux maux dont il se voyoit environné , il ne lui venoit aucunes nouvelles certaines de ce qui se passoit à la cour , parce que le Roi avoit défendu avec de grandes menaces qu'on lui en donnât ; cependant il osoit encore dans quelques momens se flatter , ou qu'on n'auroit rien découvert de ses desseins , ou que si l'on en avoit pénétré quelque chose , il en dissiperoit aisément les premières

(a) » Et après avoir passé par Sébaste, prit terre au port de Césarée, «  
 [ *M. d'Andilly.* ] Sébaste & Césarée étoient la même chose, comme Athenes & le

Pirée. Il semble seulement que la ville s'appelloit Césarée , & le port Auguste Sébaste. Voyez *Antiq. Juiv.* Liv. 15 chap. 9. num. 6. Liv. 17. chap. 5. num. 1.

impressions par d'artificieuses défaites ou par l'assurance avec laquelle il nieroit tous les faits. C'étoient en effet les deux seules ressources qu'il eût alors.

V. Dans cette confiance il se présenta au palais , mais la porte en ayant été refusée à ceux qui l'accompagnoient , il fut contraint d'entrer seul. Lorsqu'il fut en présence du Roi , qui étoit pour - lors avec Varus , Gouverneur de Syrie , il s'avança hardiment pour l'embrasser , mais le Roi le repoussa promptement avec la main , & détournant la tête s'écria :  
 » Osés-tu bien , détestable parricide , penser à m'embrasser ?  
 » Puisses-tu périr sous le poids des crimes dont tu es chargé ,  
 » ne me touches pas que tu ne t'en sois justifié , je te cite  
 » au Tribunal de Varus , qui se trouve heureusement ici pour  
 » prononcer ton arrêt : retire-toi , & songes à te défendre  
 » dans la journée de demain , c'est le seul terme que je t'accorde pour préparer tes honteuses défaites. « Ces paroles le pénétrèrent d'une si subite frayeur , qu'il se retira sans répondre , mais sa mere & sa femme étant venues le trouver , & l'ayant instruit de toutes les dépositions qui avoient été faites contre lui , il connut toute l'horreur de sa situation & se mit à préparer les moyens de défenses.

## CHAPITRE XXXII.

I. LE Roi assembla le lendemain un grand conseil , auquel il appella toute sa famille , ses amis & ceux d'Antipater. Il présida à cette Assemblée avec Varus , & ordonna qu'on fit entrer tous les témoins , & quelques domestiques de la mere d'Antipater , qu'on avoit arrêtés depuis peu. Ils étoient chargés de Lettres qu'elle écrivoit à son fils , & qui étoient conçues en ces termes : » Puisque le Roi votre pere  
 » a découvert tous vos desseins , ne vous rendez pas auprès  
 » de lui , à moins que vous ne soyez assuré de la protection  
 » de l'Empereur. « L'ordre du Roi ayant été exécuté , Antipater entra & alla se jeter aux pieds de son pere , il le supplia de ne le pas condamner sans l'avoir entendu , parce que , s'il vouloit bien écouter sans aucune sorte de préoccupation

Conseil  
qu'Herode  
tient contre  
Antipater.



ce qu'il avoit à dire pour sa justification , il se persuadoit qu'il viendrait facilement à bout de lui prouver qu'il étoit très-innocent.

II. Le Roi , d'un ton absolu , lui imposa silence , & s'adressant à Varus , il lui parla en cette sorte : » Je ne puis  
 » douter , Varus , que vous & tout autre Juge équitable , ne  
 » regardiez Antipater comme le plus méchant de tous les  
 » hommes , mais j'ai quelque sujet de craindre que , prévenu  
 » peut-être contre moi-même , vous ne pensiez que j'ai pu  
 » mériter toutes les afflictions qui m'accablent , & sur-tout  
 » d'avoir donné le jour à de tels enfans ? Prenez pour moi  
 » d'autres sentimens , je mérite toute votre compassion , pour  
 » avoir eu la foiblesse de tant aimer des fils si criminels. J'a-  
 » vois destiné au trône Alexandre & Aristobule dès leurs  
 » première jeunesse , je les avois fait élever à Rome à grands  
 » frais , je leur avois procuré la protection de l'Empereur ,  
 » & leur état pouvoit faire envie à des têtes couronnées. Ils  
 » m'ont forcé de les faire mourir par leur détestable attentat  
 » contre ma vie. C'est sur Antipater que j'ai fait tomber  
 » l'avantage de leur ruine , je ne me suis occupé que du soin  
 » de lui assurer , quoiqu'il fût jeune encore , la succession de  
 » mes Etats ; mais cette bête furieuse , après avoir indi-  
 » gnement abusé de ma patience , a tourné sa rage contre  
 » moi. Je vis trop long-temps à son gré , ma vieillesse lui est  
 » insupportable , le trône auroit pour lui peu d'appas , s'il  
 » n'y montoit par un parricide. Je mérite bien au reste cette  
 » ingratitude de sa part , pour la trop facile bonté qui m'a  
 » porté à le rappeler de la campagne où je l'avois relégué ,  
 » & à le déclarer mon successeur à l'exclusion des enfans  
 » que j'avois eus de la Reine Mariamne. Je vous fais ici , Va-  
 » rus , l'aveu sincère d'une faute que je crois devoir me re-  
 » procher : j'ai donné occasion aux deux Princes que j'ai per-  
 » dus de s'animer contre moi , en les faisant déchoir , par  
 » une injuste préférence pour Antipater , des justes espéran-  
 » ces qu'ils devoient avoir de monter un jour sur le trône.  
 » Qu'ai-je d'ailleurs jamais fait pour ces Princes , en compa-  
 » raison de ce que j'ai fait pour lui ? Je l'ai déclaré mon suc-  
 » cesseur par mon Testament , & lui ai en quelque sorte cédé  
 » la couronne de mon vivant , en lui en laissant exercer pres-

» que toute l'autorité ; outre cinquante talents de revenu  
 » fixe que je lui ai assignés , j'ai eu soin qu'on lui fournît de mon  
 » thrésor des sommes considérables , je lui ai tout récem-  
 » ment donné trois cents talents pour son voyage de Rome ,  
 » je l'ai recommandé à l'Empereur comme le seul de ma  
 » maison qui se soit sincèrement intéressé à ma conservation.  
 » Eh ! qu'avoient fait Alexandre & Aristobule , en compa-  
 » raison de la noirceur de ses forfaits ? Les preuves qu'on a  
 » eues contre eux étoient-elles de la force de celles qui attes-  
 » tent sa conspiration , & cet infame parricide ose encore  
 » entreprendre de se justifier ! Peut-il donc espérer d'étouffer  
 » la vérité par d'artificieux détours ?

» Tenez-vous sur vos gardes , Varus , je connois toute la  
 » malice de ce monstre. Je vois les larmes hypocrites qu'il  
 » va répandre , les couleurs spécieuses qu'il va donner à sa  
 » conduite ne me surprendront point ; il m'exhortoit , le four-  
 » be , lorsqu'Alexandre vivoit , de me défier de lui , & de ne  
 » confier ma personne qu'à des sujets fidèles. Il me suivoit  
 » lorsque je me mettois au lit , regardant par-tout si quelque  
 » mal intentionné ne se seroit point caché en quelque endroit  
 » suspect , il m'invitoit à prendre un doux sommeil , & à  
 » bannir de mon esprit tout chagrin , toute inquiétude , il  
 » prenoit souvent le soin de me consoler de la mort d'Ale-  
 » xandre & d'Aristobule , & décidoit effrontément du plus  
 » ou du moins d'affection qu'il supposoit qu'avoient pour moi  
 » mes autres enfans , se donnant toujours pour le seul qui  
 » eût les yeux assiduellement ouverts pour ma conservation :  
 » lorsque je me rappelle toutes ces choses , & qu'en y réflé-  
 » chissant tout me prouve que ces grandes affectations de  
 » zèle n'étoient que fourberies & impostures , à peine , Va-  
 » rus , puis-je croire que je suis en vie , tant il me paroît  
 » surprenant que je ne sois pas tombé dans des pièges si mé-  
 » chamment & si habilement tendus ; puis donc que quel-  
 » que génie mal - faisant se plaît à mettre le trouble dans  
 » ma maison & à soulever contre moi ceux qui devroient  
 » m'être le plus attachés , je me résous à pleurer dans ma  
 » solitude mes destinées , mais je proteste que je ne cesserai  
 » jamais de punir ceux qui conspireront contre ma vie , quand  
 » je devrois , pour la conserver , faire mourir le dernier de  
 » mes enfans.

Antipater tâ-  
che de se jus-  
tifier.

III. Le trouble dont le Roi se trouva saisi en prononçant ces dernières paroles l'empêchant de continuer , il ordonna à Nicolas de lire les informations. Antipater , qui étoit demeuré jusques-là prosterné à terre aux pieds d'Herode , leva la tête & dit : « Vous venez vous-même , mon pere , de faire  
 » mon apologie , car comment puis-je passer pour un parri-  
 » cide , après l'aveu que vous faites du soin exact avec lequel  
 » j'ai toujours veillé à votre conservation ? Vous dites que ces  
 » grandes affectations de zèle de ma part n'étoient que four-  
 » beries & impostures. Comment , avec autant d'adresse &  
 » d'intelligence qu'on m'en suppose en toute autre affaire ,  
 » ai-je pu être assez insensé ou assez stupide pour ne pas sen-  
 » tir qu'il n'étoit pas facile de cacher aux hommes un crime  
 » aussi odieux que celui dont on m'accuse , & qu'il étoit du  
 » tout impossible de le cacher à Dieu , notre Souverain Juge ,  
 » qui voit tout , est présent par-tout , & à la connoissance  
 » duquel rien ne se dérobe ? Ignorois-je donc la juste ven-  
 » geance que ce Juge suprême a exercée sur mes freres , & de  
 » quelle sorte il a permis qu'ils aient été punis de leurs mau-  
 » vais desseins contre vous ? Par quels motifs me serois-je  
 » porté à en former d'aussi criminels , seroit-ce par l'envie de  
 » regner ? je régnois déjà ; seroit-ce par la pensée que vous  
 » me haïssiez ? un fils peut-il être plus tendrement aimé de son  
 » Pere que je sçavois l'être de vous ! seroit-ce que j'aurois  
 » eu quelque autre sujet d'appréhension ? en vous rendant  
 » mes devoirs & veillant à votre sûreté , je tenois tout le  
 » monde dans un juste état de crainte : seroit-ce que j'eusse  
 » manqué d'argent ? à quel Prince a-t'il jamais été libre de  
 » faire les prodigieuses dépenses dont vous m'avez toujours  
 » fourni abondamment les fonds ! Eussé-je été le plus abomi-  
 » nable de tous les hommes , plus cruel que l'animal le plus  
 » féroce , l'excès de vos bontés n'auroit-il donc pas adouci  
 » mon farouche naturel ? Vous m'avez arraché comme vous  
 » venez de le dire , à un honteux exil , vous m'avez préfé-  
 » ré à tous les Princes , vos enfans , vous m'avez déclaré  
 » Roi dès votre vivant , vous m'avez , par une multitude  
 » surprenante de bienfaits , rendu un objet d'envie pour tout  
 » le monde. Ah ! malheureux que je suis , que mon voyage de  
 » Rome m'a été funeste , il n'a donné que trop de temps à  
 » l'envie & à la jalousie de s'élever contre moi , & à mes enne-  
 mis



» mis de former leur conjuration ; pour qui cependant l'ai-je  
 » entrepris ce voyage , vous sçavez , mon pere , que c'est  
 » pour vous , pour vos affaires , pour confondre le mépris  
 » que Sillée faisoit de votre vieillesse. Rome , siége del'Empi-  
 » re , vous êtes témoin de mon exacte piété envers mon pere ;  
 » & vous , Auguste , qui commandez à toute la terre , vous  
 » qui m'appelliez souvent LE FILS QUI AIME TENDREMENT  
 » SON PERE. Lisez , mon pere , lisez les Lettres de ce sage  
 » Empereur , elles méritent bien plutôt votre créance que  
 » les calomnies par lesquelles on cherche ici à me perdre. Je  
 » les emploie pour ma défense , & ne veux qu'elles pour me  
 » justifier pleinement , & vous convaincre de mon sincere  
 » attachement à votre personne. Souvenez-vous , je vous en  
 » conjure , que , bien instruit que je laissois auprès de vous  
 » beaucoup d'ennemis qui machinoient secrettement ma rui-  
 » ne , je ne suis parti pour Rome que contre mon gré , vous  
 » l'avez hâtée , mon pere , sans le vouloir , en me forçant de  
 » donner , par mon absence , le champ libre à ceux de qui  
 » vos bontés pour moi allumoient la jalousie. Mon retour ,  
 » sans avoir couru aucun péril , ne seroit-il point un légitime  
 » reproche contre la vérité des dépositions faites contre moi.  
 » Un parricide auroit-il impunément traversé tant de terres  
 » & tant de mers ? mais cette preuve de mon innocence me  
 » devient inutile ; le Ciel , la Terre , vous , mon pere , tout  
 » enfin me condamne ; & tout condamné que je suis , j'ose  
 » vous conjurer de ne pas ajouter foi à des dépositions arra-  
 » chées par la violence des tourmens à tout autre qu'à moi.  
 » C'est sur moi qu'il faut exercer les plus cruelles tortures ,  
 » employer sans aucune pitié le fer & le feu pour mettre mon  
 » corps en pièce. Si je suis un parricide , je ne dois mourir  
 » qu'après avoir éprouvé tous les genres de supplices. « Ce dis-  
 » cours d'Antipater , ses pleurs , ses gémissemens amers , toucherent  
 l'assemblée de compassion , Varus en fut attendri , Herode  
 seul ne perdit rien de sa fermeté , la colere retenoit ses lar-  
 mes , parce qu'il étoit pleinement convaincu de la vérité des  
 faits attestés par les dépositions.

PV. Il ordonna donc à Nicolas de parler. Pour arrêter  
 l'effet de la pitié qu'Antipater avoit tâché d'inspirer à l'assem-  
 blée , Nicolas développa d'abord le fond de son caractère ; il

en dévoila habilement la duplicité, la malice; entrant ensuite avec beaucoup de véhémence dans le fonds de l'affaire, il l'accusa d'être l'auteur de tous les maux, dont le Royaume gémissoit depuis long-temps, & en particulier d'avoir, par ses indignes calomnies, procuré la mort d'Alexandre & d'Aristobule, & d'employer encore de secrettes pratiques pour perdre ceux de ses freres qui restoient en vie, afin de détruire par leur mort tout ce qui pourroit lui faire obstacle, lorsqu'il s'agiroit de la succession à la couronne: & peut-on présumer, disoit Nicolas, qu'un fils qui forme le projet d'empoisonner son père soit fort porté à épargner ses freres. Nicolas passa ensuite aux preuves qui constatoient qu'Antipater avoit préparé du poison, il les discuta les unes après les autres & en établit la solidité. Il insista fortement & avec des marques particulières d'indignation sur ce qu'il avoit engagé Pheroras à vouloir bien être le ministre de sa barbarie, & l'homicide de son frere & de son Roi; sur ce qu'ayant corrompu de la même sorte les principaux amis du Roi, il avoit semé le trouble & la division dans la famille Royale, & rempli le palais d'horreurs. Après l'avoir chargé de divers autres crimes, & en avoir administré les preuves, Nicolas cessa de parler.

V. Varus ordonna à Antipater de répondre; mais voyant qu'après s'être contenté de dire que Dieu étoit témoin de son innocence, il demeurait couché par terre, & gardoit un profond silence, il fit apporter le poison & ordonna qu'on le fit prendre à un criminel condamné à mort, ce qui ayant été exécuté, & ce criminel étant mort sur le champ, Varus s'entretint quelques momens en particulier avec Herode, & écrivit ensuite à Auguste pour l'informer de ce qui s'étoit passé dans cette assemblée; il s'en retourna le jour suivant. Herode envoya Antipater en prison, commanda qu'on le mît dans les fers, & députa vers Auguste pour l'instruire de ses nouveaux malheurs.

VI. On découvrit depuis qu'Antipater avoit aussi conjuré la perte de Salomé. Un des domestiques d'Antiphile arriva de Rome avec des Lettres d'Acme, qui étoit au service de l'Impératrice Julie. Elle écrivoit au Roi » qu'elle avoit trou-  
» vé des Lettres de Salomé parmi celles de l'Impératrice, &  
» que, par attachement pour sa personne, elle les lui envoyoit

» en secret. « Elles étoient remplies de reproches amers & d'accusations odieuses contre le Roi. C'étoit Antipater qui les avoit composées , & qui avoit engagé Acmé à les envoyer au Roi. La preuve en étoit manifeste , par une Lettre que cette même Acmé écrivoit à Antipater en ces termes : » J'ai écrit » au Roi comme vous l'avez souhaité , & je lui ai envoyé les » Lettres que vous sçavez. Je suis persuadée qu'il n'épargnera » pas sa sœur lorsqu'il les aura lues. J'espère que quand l'affaire sera consommée , vous n'oublierez pas les promesses que » vous m'avez faites.

VII. La découverte de ces Lettres fabriquées pour perdre Salomé , donna à Herode quelque soupçon que celles qu'on avoit produites contre Alexandre pouvoient bien avoir été fabriquées de la même sorte , & dans les mêmes vues , & faisant réflexion que peu s'en étoit fallu qu'il n'eût fait mourir sa sœur , sur les malignes insinuations d'Antipater , de vifs mouvemens de trouble & de douleur le saisirent & lui firent prendre le parti de ne pas différer plus long-temps de faire souffrir à Antipater le juste châtimement de tous ses crimes ; mais une très-grande maladie dont il fut attaqué arrêta l'effet de sa résolution. Il informa l'Empereur de ce qu'Acmé avoit entrepris contre Salomé , & s'étant fait apporter son testament , il le changea , & déclara Antipas son successeur , sans faire mention d'Archelaüs & de Philippe , qui étoient ses aînés , parce qu'Antipater les lui avoit rendus suspects. Il légua à l'Empereur mille talents , outre d'autres présens qu'il lui faisoit ; & environ cinq cents à l'Impératrice , à ses enfans , à ses Officiers , & à ses affranchis. Il donnoit à d'autres personnes des terres & de l'argent , & il faisoit de magnifiques présens à sa sœur Salomé. Telles étoient les dispositions de son Testament.

Herode change son Testament.





## CHAPITRE XXXIIL

I. **L**A maladie du Roi, qui avoit alors près de soixante dix ans, augmentoit toujours, autant abbattu par la tristesse profonde qu'imprimoient dans son ame les chagrins domestiques dont il avoit toujours été dévoré, qu'affoibli par la vieillesse, il étoit devenu incapable, même avant sa maladie, de ressentir aucune sorte de joie. La pensée qu'Antipater vivoit encore, étoit pour lui un surcroît de déplaisir. Il étoit bien résolu de le faire mourir, mais comme il vouloit n'être occupé que de ce seul objet lorsqu'il exécuteroit sa résolution, il attendoit que sa santé se rétablît.

II. Pendant qu'il étoit dans cette triste situation, il se forma une espece de sédition parmi le Peuple. Il y avoit à Jerusalem deux Docteurs, Judas, fils de Sariphée, & Mathias, fils de Margalothé, qui passaient pour être très-sçavans dans l'intelligence de nos Loix, ce qui les mettoit en très-grande considération. Ils les expliquoient publiquement, & tous les jours une très-nombreuse jeunesse venoit prendre leurs leçons. Ces deux hommes ayant appris qu'une triste mélancholie & une maladie aigue consumoient le Roi, insinuerent à leurs disciples que le temps étoit venu de venger les outrages qu'on avoit faits à Dieu, & de détruire les ouvrages entrepris & élevés contre la Loi, qui défend d'attacher à aucun endroit du Temple des images, des bustes ou des figures d'animaux. Ils avoient en vue l'aigle d'or que le Roi avoit fait placer sur la grande porte du vestibule du Temple, & avoient conçu le dessein de l'en faire arracher. Pour persuader à ces jeunes gens de se prêter à cette entreprise, ils leur représentèrent » que quelque péril qu'il y eût à courir, il étoit » glorieux d'exposer sa vie pour l'honneur de nos saintes » Loix, qu'en mourant pour une si bonne cause on passoit à » une vie qui ne doit jamais finir, & dans laquelle on jouit » de biens ineffables & éternels; qu'il n'y avoit que des lâches & des gens incapables de goûter cette divine sagesse » & d'aimer leur ame comme elle doit être aimée, qui pré-

On abbat  
l'aigle d'or du  
Temple.

» fêrassent de mourir de quelque maladie , à la gloire d'avoir  
» fait à la vertu un généreux sacrifice de leur vie.

III. Comme ils parloient encore , le bruit se répandit que le Roi étoit à l'extrémité. Cette nouvelle enhardit merveilleusement leurs jeunes disciples , de sorte qu'en plein midi , & en présence d'une grande multitude de peuple qui étoit dans les portiques , ils descendirent de dessus le toit , attachés à de grosses cordes , jusqu'à l'endroit où étoit l'aigle & l'abat-tirent en la brisant à coups de haches. L'Officier qui commandoit les troupes du Roi en ayant été informé s'y transporta sur le champ avec une forte escorte , & ayant pris quarante de ces jeunes gens , il les lui amena. Herode leur demanda d'abord » s'il étoit vrai qu'ils eussent osé abbatre l'aigle d'or ? « ils le confesserent sans détour : » & qui vous l'a ordonné , « ajouta le Roi ? notre Loi répondirent-ils ; » mais quel peut » être le motif de la joie que vous affectez insolemment , au » moment que vous allez être livrés à la mort ? « C'est répondirent-ils , que nous sçavons qu'après cette mort nous passerons à une vie où nous jouirons de toute sorte de biens.

IV. Ces réponses irritèrent tellement le Roi , que sa colere le rendant insensible à son mal , il se trouva assez de force pour aller parler au Peuple , devant lequel il accusa de sacrilège ceux qui avoient abbatu l'aigle , & dit que , » sous pré-  
» texte d'un attachement scrupuleux à la Loi , ils cachaient  
» quelque projet encore plus hardi , pourquoi il estimoit  
» qu'ils devoient être punis comme des impies. « Le Peuple , qui craignoit qu'il ne donnât point de bornes à sa vengeance , le pria de faire seulement châtier ceux qui avoient conseillé cette entreprise & ceux qui l'avoient exécutée , & de ne pas étendre plus loin les effets de sa colere. Il eut beaucoup de peine à se laisser gagner ; il se contenta néanmoins de faire brûler vifs ceux qui avoient abbatu l'aigle & les deux Docteurs qui les y avoient excités ; le reste de ceux qui avoient été arrêtés fut livré , par ses ordres , aux exécuteurs de la justice pour être faits mourir.

Punition de  
ceux qui  
avoient abbatu  
l'aigle d'or.

V. Cependant sa maladie se répandit dans toutes les parties de son corps , & y causoit de très-cuisantes douleurs. Sa fièvre n'étoit point absolument violente , mais il étoit tourmenté d'une démangeaison insupportable dans toute la peau ,

& n'étoit presque pas un instant sans ressentir de très violentes coliques. Ses pieds & son ventre étoient enflés comme ceux d'un hydropique, ses parties naturelles étoient affectées de pourriture & rendoient des vers, il ne pouvoit respirer que debout, encore ne le faisoit-il qu'avec beaucoup de peine, tous ses membres étoient dans de continuelles convulsions. Ceux qui font intervenir Dieu en tout disoient que tous ces maux étoient un juste châtement de ce qu'il avoit fait souffrir à Judas & à Mathias. Malgré tant de maux compliqués, il eût bien souhaité pouvoir prolonger ses jours, & faisoit usage de tous les remèdes qu'il croyoit le devoir guérir. Il passa le Jourdain pour aller prendre les Eaux de Calliroé, qui se jettent dans le lac Asphaltite, & qui sont douces & bonnes à boire. Les Médecins crurent pouvoir ranimer ses forces en le faisant baigner dans une cuvée pleine d'huile, mais à peine y fut-il entré, que ses yeux s'éteignirent & se tournèrent comme s'il eût été mort. Ses Officiers jetterent un grand cri, qui le fit à la vérité revenir à lui. Mais, frappé alors de l'idée qu'il ne guériroit point, il ordonna qu'on donnât cinquante dragmes à chaque soldat, & qu'on distribuât de grandes sommes à ses Officiers & à ses amis.

VI. Lorsqu'il fut revenu des Eaux (a), les noires vapeurs de cette bile enflammée qui dévorait ses entrailles, l'obsédèrent de telle sorte, que, comme s'il eût voulu braver la mort, dont il sentoit les approches, il forma & exécuta un projet abominable. Il fit venir de tous les endroits de la Judée les personnes les plus distinguées, & les fit enfermer dans l'Yppodrome; ayant ensuite fait venir auprès de lui Salomé & son mari Alexas, il leur dit: » Je n'ignore pas que le » jour de ma mort sera pour les Juifs un jour de fête; je » puis cependant leur faire verser bien des larmes en ce jour- » là même, & rendre mes funérailles très-célèbres, si vous » voulez exécuter ce que je vais vous prescrire. Aussi-tôt que » j'aurai les yeux fermés, faites égorger par les troupes tous » ceux qui sont enfermés dans l'Yppodrome. Il n'y aura au- » cune maison dans la Judée qui ne se trouve forcée de pleu- » rer malgré elle à l'occasion de ma mort.

VII. Il reçut, après avoir donné ces ordres, des Lettres

(a) A Jérusalem, & non à Jéricho. Voyez la Remarque V. Liv. 17. Antiq. Juiv.



de ceux qu'il avoit envoyés à Rome. Ils lui marquoient que l'Empereur avoit fait mourir Acmé , & qu'il avoit condamné Antipater à perdre la vie , mais que s'il vouloit se contenter de l'exiler , Auguste le lui permettoit. Ces nouvelles réveillèrent en lui , pour quelques moments , le desir de vivre , mais comme il ne prenoit rien , & qu'une toux convulsive ne le quittoit point , la grandeur de son mal lui ôta bientôt toute espérance , & il lui vint en pensée d'abréger ses jours. Il prit pour cela une pomme (a) , & comme il avoit coutume de n'en point manger sans les couper par morceaux , il demanda un couteau , & regardant en même temps si personne ne l'observoit , il leva la main pour se l'enfoncer dans la poitrine ; mais Achiab , son cousin , étant accouru , lui retint le bras. Un cri subit remplit tout le palais , comme si le Roi fût mort. Le bruit en étant venu jusqu'à Antipater , il saisit le moment , & plein de joie & d'espérance , il sollicita ses gardes de rompre ses chaînes & de le mettre en liberté , en leur faisant de grandes promesses. L'Officier qui les commandoit non-seulement les en empêcha , mais il alla à l'heure même en donner avis au Roi , sur quoi le Roi jettant un cri violent & beaucoup au-dessus de ce que son état de foiblesse ne sembloit le devoir permettre , commanda à ses gardes d'aller à l'instant tuer Antipater , & ordonna qu'on l'enterrât à Hircanion. Il changea encore une fois son Testament , & déclara Archelaüs son successeur au Royaume. C'étoit l'aîné de ses enfans , & le frere d'Antipas , qu'il établissoit Tétrarque.

Herode fait  
mourir Anti-  
pater.

VIII. Il ne survécut que cinq jours à Antipater , après un regne de trente-quatre ans , depuis qu'Antigone étoit mort , & de trente-sept depuis qu'il avoit été déclaré Roi par le Sénat. La fortune lui fut aussi favorable qu'à aucun Prince. Elle le plaça sur le thrône , quoiqu'il fût né simple Particulier ; il eut , après un long regne , la satisfaction de laisser sa couronne à ses enfans : mais son bonheur fut souvent troublé par de très-grandes afflictions domestiques. Avant que l'armée fût informée de sa mort , Salomé & son mari allèrent mettre en liberté les Juifs qu'Herode avoit fait enfermer dans l'Yppodrome , & qu'il leur avoit ordonné de faire mourir. Ils leur dirent que le Roi avoit donné des contr'ordres , & qu'ils pouvoient


Mort d'Herode.

(a) Autrement : Une orange.

retourner chacun chez eux. Dès qu'ils furent tous partis , Salomé annonça la mort du Roi aux soldats , & elle les rassembla avec le Peuple dans l'amphitéâtre (a). Ptolémée , à qui le sceau du Roi avoit été confié , fit son éloge funebre , consola le Peuple , & lut la Lettre que ce Prince avoit laissée pour les gens de guerre , & par laquelle il les exhortoit à être fidèles & sincèrement attachés à son successeur. Il ouvrit ensuite & lut son Testament. Philippe y avoit pour son partage la Trachonite & ses environs ; Antipas y étoit déclaré Tétrarque , & Archelaüs Roi. Ptolémée y étoit chargé de porter le sceau du Roi à l'Empereur , & toutes les dispositions qu'il avoit faites pour l'arrangement de ses Etats scellées , voulant qu'Auguste fût entierement le maître de les confirmer ou de les changer , même son présent Testament ; il déclaroit du reste , qu'il souhaitoit que les autres dispositions de son précédent Testament fussent exécutées.

IX. Tout le monde applaudit par des acclamations au choix qu'Herode avoit fait d'Archelaüs pour lui succéder , les soldats & le Peuple l'assurèrent de leur affection , & firent des vœux au ciel pour lui. On songea ensuite à donner la sépulture au Roi ; Archelaüs n'oublia rien pour que ses obsèques fussent magnifiques , il y fit servir tout ce la couronne possédoit de plus précieux en ornemens. Le corps vêtu d'une robe de pourpre , le diadème au front , une couronne d'or sur la tête , le sceptre en main , étoit porté sur un brancard d'or tout brillant de pierreries , & couvert d'un tapis de pourpre varié de différentes nuances ; les Princes , ses enfans , & la famille Royale , entouroient le brancard , après eux marchoient ses Gardes du Corps , suivis des compagnies de Gardes Thraces , Germains & Galates , tous en habit de guerre , ainsi que les autres troupes qui venoient après. La marche étoit fermée par cinq cents domestiques , qui portoient des parfums. On le porta dans cet ordre à Herodium , distant de deux cents stades , il y fut enterré , ainsi qu'il l'avoit ordonné , & c'est ici la fin de ce qui concerne le Roi Herode.





# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

#### LIVRE PREMIER.

#### REMARQUES.

---

#### REMARQUE I.

##### *De la Version de l'Histoire de la Guerre des Juifs, &c.*

ON ne peut rien dire de certain sur l'Auteur de l'ancienne Version de cette Histoire. M. Colomiez & quelques autres Sçavans conjecturent qu'elle est d'un certain Ambroise dont on ne connoît que le nom. On l'a quelquefois attribuée à saint Ambroise, un des quatre grands Docteurs de l'Eglise Latine. & Jean Frédéric Gronovius (a) a prétendu prouver qu'elle étoit de ce Saint, ou d'un Auteur qui avoit le

même nom, & qui vivoit du même temps. Le sentiment qui donne cette Version à saint Ambroise est très-ancien. Le Pere Mabillon (b) vit dans son voyage d'Italie un ancien manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, qui l'annonçoit du Docteur de l'Eglise. M. Daubuz (c) cite un manuscrit de la bibliothèque de Cambridge, dans lequel on lit à la fin du premier Livre de l'Histoire de la guerre des Juifs. *Beatissimi Ambrosy translatio ex Josepho, liber primus, explicit.* Enfin dans le Catalogue des manuscrits de l'Abbaye de Cremisane (Cremisanensis) Ordre de saint Benoît en Autriche, est annoncé *Tractatus Ambrosy Episcopi de Historia Josephi captivi translati ab ipso*

(a) Monobibl. observ. sacrar. chap. 1.  
& 21.

Tome IV.

(b) Mus. Ital. Tom. 1. pag. 14.

(c) De Testim. Joseph Lib. 1. ch. 16.



*ex Græco in Latinum*, mais toutes ces autorités n'ont pu engager les sçavans Editeurs des ouvrages de saint Ambroise à lui attribuer cette Version, & à lui donner place dans leur belle Edition.

On a aussi attribué au saint Docteur la Version d'Egésippe, & l'Édition de mil cinq cent quarante-quatre (a), l'annonce sous le titre de *Egesippii historiographi . . . . . de rebus à Judæorum Principibus in obsidione forriter gestis deque excidio Hierosolymorum &c. libri quinque divo Ambrosio Mediolanensi Episcopo Interprete*, mais on la lui donne sans preuves. Pour l'ouvrage en lui-même, les uns l'ont attribué à Egésippe, qu'on dit avoir vécu sous les Empereurs M. Aurele & Commode, d'autres ont cru que c'étoit une traduction de l'Histoire de Joseph, de la guerre des Juifs avec les Romains, mais la critique n'a pas été obligée de faire de grandes recherches pour voir que Joseph ni Egésippe (b), ne peuvent être Auteurs d'un ouvrage où sont racontées des choses qui ne sont arrivées que quelques siècles après eux. Quel qu'en soit l'Auteur, on convient qu'il a écrit en Latin, & qu'il le parle assez bien. Vossius le croit du dixième siècle, mais son style convient peu à un siècle si barbare. M. de Tillemont (c) croit que cet Auteur a vécu dans le cinquième siècle. On ne voit rien qui autorise à rejeter la conjecture de ce judicieux Critique. Si l'ouvrage n'est pas de Joseph, le fond & la plus grande partie est de lui. Mais l'Au-

teur n'y ayant pas mis son nom, on a voulu le découvrir, & comme l'ouvrage n'est presque qu'une paraphrase libre de celui de l'Historien Juif, on le lui a attribué. D'autres, fondés peut-être sur l'autorité d'Eusebe, l'ont donné au premier Historien Ecclésiastique, sans faire attention que l'Auteur raconte des choses qui ne sont arrivées que long-temps après la mort d'Egésippe.

M. Fabricius dit, sur l'autorité de M. Maittaire, que Louis Cendratta a traduit les Antiquités Judaïques de Joseph, & son Histoire de la guerre des Juifs (d). Comme je n'ai point vu le premier ouvrage de l'Édition de cet Auteur, je n'en puis rien dire, mais la manière dont il parle à Antoine Donat, Patrice de Venise, rend le fait très-douteux, & prouve qu'il n'avoit pas traduit l'Histoire de la guerre des Juifs; car il prétend que Joseph, après avoir composé cet ouvrage en Hébreu, l'avoit non seulement mis en Grec, mais l'avoit ensuite traduit en Latin *Hebræa lingua prius digestum opus, deinde Græcum edidit & ex Græco fecit esse Romanum*; & il ajoute, *tanta fuit istius Josephi Latina lingua proprietas & eloquentia splendor, ut sicuti vere gesta sunt, ita lectitantibus quasi cernenda proponantur*. Aussi il ne prie point ses lecteurs en finissant de lui faire grace sur les fautes qu'il auroit pu faire en traduisant, mais si en corrigeant *in corrigendo* il n'a peut-être pas fait tout ce qu'ils attendoient de lui. Pantheus de Veronne, dans les vers qu'il fit à la louange

(a) Coloniz. Jaspar Gennepæus.

(b) Vossius avoit un ancien manuscrit dans lequel le mot de Josippus étoit effacé par quelque reviseur qui lui avoit substitué celui d'Igissippus. Ad Guil.

Cave Cartophyl. Paralipom. Londini 1686. 8°.

(c) Note 49. sur saint Pierre.

(d) Bibl. Græc. liv. 4. chap. 6.

de Cendrata étoit dans la même erreur que Joseph avoit écrit en Latin.

*Qui patria & Græca Romana denique lingua*

*Deserit in nostros, tristia bellales.*

*Qua Titus & genitor paribus gesseret triumphis.*

Si Cendrata donne peu d'idée de son jugement, quand il dit que Joseph avoit traduit en Latin son Histoire de la guerre des Juifs, il en donne encore moins de sa bonté, lorsqu'il avance que Joseph a si bien pensé de Jesus-Christ, « (a) que » ce qu'on sçait être contenu dans » le Symbole de la foi, le Juif » Flave l'a prêché précisément, & » a reconnu que Jerusalem avoit » été détruite à cause de la mort » de l'Apôtre Jacques surnommé » Juste. « Froben (b) ne paroît pas avoir connu cette Edition de l'Histoire de la guerre des Juifs. Car il ne parle que d'une Edition de Cologne, dont il dit qu'il avoit corrigé plusieurs fautes, & dont il donne quelques exemples. Cette Edition de Cologne, du moins pour l'Histoire de la guerre des Juifs ne paroît être qu'une réimpression de celle de Cendrata. Car les fautes que Froben y relève se trouvent dans celle de Cendrata.

(a) . . . . De Jesu Christo tam bene sensit ut quæ symbolo fidei comprehensa dignoscuntur, eadem Judæus Flavius rectissime prædicaverit : & propter interfectionem Jacobi Apostoli cognomento Justii Hierosulymam dirutam. On a à la bibliothèque de Ste Geneviève cette Edi-

## REMARQUE II.

*Quelques remarques sur le premier Chapitre de l'Histoire de la Guerre des Juifs.*

L'ONIAS dont parle ici Joseph ne fut jamais Grand-Prêtre que de droit. Antiochus Eupator fils & successeur d'Antiochus Epiphane donna cette grande charge à Alcime. Onias voyant alors cette grande dignité sortir de sa maison, se retira en Egypte, où, avec la permission du Roi, il bâtit un temple semblable à celui de Jerusalem.

2°. « Antiochus ne manqua pas, » comme il l'avoit prévu, d'entrer » avec une puissante armée dans la » Judée. « L'élégant Traducteur ne faisoit pas attention que Joseph, comme plusieurs autres Ecrivains se sert quelquefois de termes, qui marquent qu'une chose s'est faite parce qu'elle avoit été projetée, quoiqu'elle ne se soit pas exécutée. Antiochus ne mit point le pied en Judée après qu'il eut saccagé Jerusalem & pillé son Temple. Il y envoya ses généraux Appollonius Gorgias & Lysias, mais les batailles que Judas Machabée gagna contre eux, les empêcherent de pouvoir s'y établir.

» Il la chassa de la ville haute, » qui porte le nom de Sainte. « C'a été un malheur pour M. d'Andilly

tion en velin, avec les deux Livres contre Apion, & elle y est annoncée de Véronne l'an mil quatre cents quatre-vingt, chez Pierre Mauser François (Gallicum) sous le Pontificat de Sixte quatre.

(b) Edit. 1524.

que la Version de Sig. Gelenius soit en plusieurs endroits peu exacte, & que ses imprimeurs aient fait quelques fautes. Sig. Gelenius sçavoit trop de Grec pour qu'on puisse le soupçonner de n'avoir pas sçu qu'*ἀκρα* ne signifie pas *sacra*, mais un compositeur inappliqué lui-même peut-être dans la chaleur du travail, ayant mis mal à-propos une *s* devant *acra*, ont fait une chose sainte du nom d'un des quartiers de la ville de Jerusalem, & donné occasion à M. d'Andilly de traduire comme nous venons de le rapporter. Le premier dictionnaire Grec qu'on se donne la peine d'ouvrir, apprend qu'*ἀκρα* signifie une chose qui n'a aucun rapport avec *sacra*. Je rends également la justice à Sigismond Gelenius, de croire que son Imprimeur a mis au numero deux du second Chapitre *accaron*, pour *acra* que le Grec qu'il donnoit porte, & a donné occasion à l'élégant Traducteur de faire dire à Joseph que Simon se rendit maître d'Accaron & le ruina, au lieu que ce fut la citadelle des Macédoniens, qu'il ruina après en avoir chassé la garnison.

4°. Ce ne fut qu'après la bataille de Bethzacarie, & après la mort d'Eléazar, que le jeune Antiochus prit Bethsura. Cela est certain par le premier Livre des Machabées (a), & Joseph le reconnoît dans ses Antiquités Judaïques (b). L'Ecriture ne dit point ici que Judas Machabée se retira dans la Toparchie Gophnitique, après l'action dans laquelle Eléazar fut écrasé par un éléphant. Cette circonstance ne se trouve point non plus dans les Antiquités Juives.

Ce fut à Jerusalem qu'il alla; & Joseph le dit après l'Auteur du premier Livre des Machabées, dans l'ouvrage qu'on vient de citer. On ne conçoit pas même quel motif auroit pu avoir Judas de passer par Jerusalem ou devant Jerusalem pour aller dans la Toparchie Gophnitique & pour revenir en cette ville, car il y étoit lorsqu'Antiochus l'assiégea. L'action dans laquelle périt Eléazar se donna vers Bethsura : cette ville étoit au midi de Jerusalem, & la Toparchie Gophnitique à son septentrion.

5°. Joseph étrangle le récit de ce qui se passa entre la retraite d'Antiochus & la mort de Judas. Ce jeune Prince étoit mort, & Démétrius régnoit lorsque ce grand homme fut tué dans la bataille que l'Historien (d) appelle avec l'Ecriture Adassa, Judas loin d'y périr gagna la victoire & Nicanor y fut tué. Par une conséquence nécessaire, ce ne fut point par la trahison des Généraux d'Antiochus que Jean périt quelques jours après la mort de Judas. Le premier des fils de Mathathias dont l'Ecriture parle, s'appelloit Jean surnommé Gaddis, mais elle n'en dit rien dans la suite. C'est bien vrai-semblablement de lui que Joseph parle ici. Le dernier numero du premier Chapitre du Livre premier de l'Histoire de la guerre des Juifs, est un des plus courts des Œuvres de Joseph, mais celui en même temps dans lequel les Copistes ont fait plus de fautes en si peu de lignes, ou dans lequel l'Auteur s'est brouillé davantage. On peut voir les Notes i & k.

(a) Chap. 6. v. 49.

(b) Liv. 12. chap. 9. numero 5.

(c) 1. Machab. chap. 9.

(d) Antiq. Judaïq. Liv. 12. ch. 10. n. 51.



» qu'elle avoit été soumise par les  
» Macédoniens.

## REMARQUE III.

*Simon étoit souverain Pontife  
avant les victoires qu'il rem-  
porta sur le Général Cen-  
debée.*

JOSEPH s'exprime en finissant le second numero du second Chapitre du premier Livre de l'Histoire de la guerre des Juifs d'une manière extrêmement concise & entrecoupée. Ce style, dont on a plusieurs exemples dans les anciens & sur-tout dans les Auteurs Latins, demande quelque attention dans un Lecteur pour en appercevoir le sens. Mais ce n'est point assurément ici celui de Joseph » qu'on donna à Simon » ensuite de la victoire qu'il avoit » remportée sur le Général d'An- » tiochus la charge de Grand-Sacri- » ficateur « (a). Démétrius l'avoit reconnu en cette qualité, la première année qu'il avoit succédé à Jonathas, & Joseph s'accorde en cela avec l'Auteur du premier Livre des Machabées. Pour rendre la pensée de l'Historien, il faut faire quelque léger changement dans sa ponctuation, effacer le point qui est entre *ἐπιβολαῖς* & *ἡ νίκης*, pour le porter entre *λαμπρῶς* & *ἡ νίκης* & effacer *ἡ* devant ce dernier mot. » Ayant mis des embuscades de tous » côtés, & dans les montagnes, il » a de l'avantage dans toutes les » attaques, par les victoires éclatantes qu'il remporte. Il est établi » Grand-Prêtre, & il rend la liberté » à sa nation cent soixante ans après

Les fautes d'impression qui se trouvent dans la Traduction de Sig. Gelenius sont funestes à l'élégant Traducteur. Nous en avons rapporté deux exemples dans la Remarque précédente, le numero qui fait le sujet de celle-ci, nous en fournit un troisième. Il met la délivrance des Juifs du joug des Macédoniens, deux cents soixante & dix ans après y avoir été assujettis. C'est ainsi que compte la Version de Sig. Gelenius, mais le Grec qui est à côté fait une soustraction de cent ans. Si le Traducteur François n'avoit pas voulu, peut-être pû le consulter, il pourroit recourir à la Version Latine de l'endroit des Antiquités Juives, où Joseph parle du temps que sa nation fut soumise aux Macédoniens, il auroit trouvé qu'elle ne le fut que cent soixante & dix ans, comme le dit l'Auteur du premier Livre des Machabées.

## REMARQUE IV.

*Ptolémée Lature ne se retira  
point en Egypte, après les  
avantages qu'il eut sur Ale-  
xandre. Alexandre ne con-  
quit point l'Arabie.*

» C LÉOPATRE mere de ce  
» Prince, le contraignit de se  
» retirer en Egypte. « [M. d'Andilly.] Joseph ne dit pas cela, mais son expression peu exacte ou son texte altéré, a donné lieu à Sig. Ge-

(a) M. d'Andilly.

(b) 1. Machab. chap. 13. v. 36.

(c) Liv. 13. chap. 6. numero 6.

(d) Chap. 13. v. 41.

lenius de lui faire dire en Latin ce que l'élégant traducteur a rendu en notre Langue. Loin que Cléopatre contraignît son fils de se retirer en Egypte, elle l'en avoit chassé, mais ayant appris qu'il avoit fait une descente en Syrie, & qu'il pouvoit vivement les Juifs, elle crut devoir s'y opposer, de peur que profitant de la proximité de la Syrie & de la Judée avec ce Royaume, il n'y pénétrât. Il le tenta en effet; car lorsqu'il la vit occupée au siège de Ptolémaïde, il tâcha d'y pénétrer, mais la Reine en avoit mis les places en si bon état, & elle y retourna si promptement, que son entreprise échoua, & qu'il fut obligé de se retirer à Gaza, & de s'embarquer ensuite pour l'isle de Cypre. Ainsi le sens de Joseph est » qu'après que » Ptolémée, que sa mere avoit pour- » suivi en Egypte se fut retiré, » Alexandre assiégea & prit Gada- » ra (a). « C'est ainsi qu'il raconte cet événement dans ses Antiquités Juives (b).

Je ne sçai où M. d'Andilly a trouvé que Joseph dise dans le troisième numero du Chapitre quatrième, qu'Alexandre fit la guerre à Obodas, Roi des Arabes. Car le Grec porte *Αραβίας ἡγεμόνι*, & Sig. Gelenius l'a bien rendu. Ce Sçavant a sans doute senti que cet Historien n'a pas pû dire qu'Alexandre avoit conquis l'Arabie, & lui avoit imposé un tribut, & ajouter quelques lignes après (c), que le Roi des Arabes remporta contre lui une victoire complète; & qu'il l'obligea

de s'enfuir à Jerusalem. L'élégante Traduction supprime ce qui implique dans ce récit, mais elle le laisse dans le Grec, & elle ne rend pas son original.

Alexandre eut guerre avec Obodas, mais ce ne fut qu'après l'événement que raconte Joseph en finissant le troisième numero, & loin de conquérir l'Arabie, les avantages qu'Obodas eut sur lui, joints aux mutineries de ses sujets, l'obligerent à lui céder ce qu'il avoit conquis dans la Galaadite & dans le pays des Moabites (d). Joseph nous fait souvent marcher dans la nuit la plus obscure, tandis qu'il ne tenoit qu'à lui de nous conduire au plus grand jour. J'ai crû d'abord qu'*Αραβίας* étoit une faute qu'il falloit corriger, mais ce qu'il dit au Chapitre treizième du Livre treizième des Antiquités Juives (e) me fait rejeter cette pensée, & croire qu'on ne doit rien changer dans son texte. Il dit dans cet endroit qu'Alexandre ayant obligé les Moabites & les Galaadites des Arabes à lui payer tribut, il détruisit Amathunte; car ces Moabites & ces Galaadites, étoient sans doute ceux de ces peuples qui étoient sous la domination de quelque Prince Arabe. Ainsi quand Joseph dit ici que le Roi soumit l'Arabie, il entend plutôt les sujets d'un Prince Arabe que l'Arabie proprement dite. Les Juifs n'imposoient pas des tributs à leurs freres, lorsqu'ils les délivroient du joug des nations étrangères, & Moïse avoit donné aux Tribus de Ruben, de Gad, & à la

(a) *ἰνὰ Αἰγύπτῳ ὑπὸ τῆς μητρὸς Κλεοπάτρας διαχθελιστὶ Ἀγυπτοῦ, Ἀλεξάνδρου.*

(b) J. iv. 13. chap. 13. numero 1. & 2.

(c) Numero 4.

(d) Antiq. Judaïq. Liv. 13. chap. 13. numero 5. Ibid. chap. 14. numero 2.

(e) Numero 5.

moitié de celle de Manassé , les montagnes de Galaad (a) ; mais ces Tribus avoient été obligées d'abandonner ce pays du temps d'Antiochus Epiphane , & Judas Machabée avoit fait sortir tous les Israélites qui demeuroient dans la Galaadite , depuis le plus petit jusqu'au plus grand , pour les faire passer le Jourdain & les établir dans la terre de Juda (b). On ne voit pas que depuis ce temps-là jusqu'au regne d'Alexandre , les Juifs aient rien possédé dans la Galaadite. C'étoient probablement les Ammonites qui en étoient les maîtres , mais qui dépendoient d'Areras , Roi d'une partie de l'Arabie. C'est vraisemblablement à ce Prince qu'Alexandre faisoit la guerre , lorsque Joseph dit qu'il entra l'Arabie , & qu'il imposa tribut aux Galaadites & aux Moabites. Les Etats d'Obodas étoient situés entre la Célé-Syrie & la Trachonite , au Nord-est de Jérusalem ; ceux d'Arctas étoient plus bas , entre l'Orient & l'Occident de cette ville. La Métropole des Nabathéens étoit Petra , & le siège de ce Prince. Alexandre eut trois fois la guerre avec les Arabes ; la première avec Arctas , Roi des Nabathéens , sur lequel il eut quelque avantage qui le mirent en état d'imposer un tribut aux Ammonites de Galaad & aux Moabites. Il ne fut pas si heureux dans celle qu'il eut avec Obodas , autre Roi des Arabes ; car ce Prince le vainquit , & l'obligea de lui céder la Galaadite & ce qu'il avoit con-

quis du pays des Moabites. C'est , ce semble , l'arrangement que demande le récit que fait Joseph des guerres qu'Alexandre eut avec les Arabes (d).

Antiochus ayant perdu la vie dans une bataille qu'il donna à ces peuples , ceux de Damas déferèrent la couronne de la basse Syrie à Arctas , en haine de Ptolémée fils de Mennée. Il porta la guerre en Judée , probablement pour se venger des avantages qu'Alexandre avoit eus sur lui , lorsqu'il ne regnoit que sur les Nabathéens. Joseph dit ici , & il le repete dans ses Antiquités Juives , qu'il défit Alexandre à Adida. Je mets si souvent des fautes sur le compte des Copistes , que c'est avec quelque répugnance que je fais aveu du soupçon où je suis qu'ils ont écrit *Αλέξανδρον* au lieu de *Αλέξανδρος* , mais les suites de la bataille d'Adida paroissent demander cette correction. Car si Alexandre l'eût perdue , il n'eût pas été en état de faire les conquêtes qu'il fit après sa défaite. Arctas l'eût-il laissé conquérir des villes qui étoient du Royaume dont il venoit de prendre possession ? Après cette prétendue défaite , Alexandre retourna assiéger Dia , qu'il prit (e). Le terme d'*ἔτι* marque bien vraisemblablement qu'il l'assiégeoit avant la bataille , mais qu'un Prince retourne assiéger une ville après une bataille perdue & s'en rende maître cela ne se suppose pas aisément.

(a) Deuteron. chap. 3. v. 12. &c.

(b) 1. Machab. chap. 5. v. 45.

(d) Antiq. Juiv. Liv. 13.

(e) ἰνδοὶ αὐτὸν ἐπὶ τὸν πόλιν, ἀπὸ τοῦ τῶν.



## REMARQUE V.

*Antoine ne prit point Samosate, on croit que cependant Joseph le dit. On corrige la fin du numero sept, Chapitre seize, Livre premier de la Guerre des Juifs.*

ANTOINE ne prit point Samosate. Cela est certain par Dion & par Plutarque (a). Voyant que le siège tiroit en longueur, & craignant que les troupes indisposées contre lui, à cause de la manière dont il en avoit agi avec Ventridius, ne fissent pas leur devoir, il traita secrètement avec Antiochus Roi de Comagene, qui défendoit la place. Il ne chercha dans ce Traité qu'à pouvoir se retirer avec quelque honneur, & il se contenta qu'Antiochus lui donnât deux ôtages & une somme d'argent. On croit que Joseph dit le contraire. Il parle en trois endroits de cet événement. Il dit ici « que le grand nombre d'ennemis qu'il tua, & le grand butin qu'il fit sur eux en allant, contribua beaucoup à faire finir le siège ; » mais la fin d'un siège n'est pas toujours suivi de la prise de la ville assiégée. On le leve quelquefois par un Traité, on y est quelquefois forcé, ou par un ennemi supérieur ou par l'impossibilité de forcer la ville qu'on assiège. Joseph raconte dans

ses Antiquités Juives, qu'Antiochus remit à Antoine τὸ ἔρμα. Ce mot ne signifie ordinairement que ce que nous appellons un Fort, mais comme cette dénomination ne convient pas à une ville forte telle que selon l'Historien étoit Samosate, je soupçonne que les Copistes ont transcrit ἔρμα au lieu d'ἔρμα ; & font Joseph appeler un Fort, les ôtages qu'Antiochus donna à Antoine. Ce qu'il ajoute, que cela fit finir la guerre, semble justifier la conjecture. La prise d'une ville ne fait pas toujours mettre les armes bas, mais dans ces temps reculés, on ne donnoit des ôtages qu'en exécution d'un Traité qui mettoit fin à la guerre (b).

La manière dont Joseph s'exprime ici (c) est trop expresse pour recevoir aucune explication, & il faut reconnoître qu'il a crû qu'Antoine a pris Samosate, ou regarder ces mots, μετὰ γὰρ τὴν Σαμοσατίαν ἄλυσιν, comme une mauvaise scholie qui s'est glissée dans son texte. On y sent quelque chose qui fait peine. Après avoir dit : « mais Herode ne sçavoit encore rien de cela, ajouter : car » après la prise de Samosate, Antoine ayant donné le Gouvernement de Syrie à Sosius « &c. Ce car est inconséquent, & déceit, ce semble, une remarque qu'avoit fait un scholiaste, qui croyoit que Joseph avoit dit dans les deux endroits qu'on vient d'examiner, qu'Antoine avoit pris Samosate. Quoiqu'il en soit, si ç'a été son sentiment, il s'est trompé. Antoine put le publier pour

(a) Dion Cassius, Liv. 49. pag. 405. Plutarq. Vie d'Antoine.

(b) ἔρμα signifie gage, ôtage. Il n'y a point une si grande différence entre ἔρμα & ἔρμα, qu'un Copiste tou-

jours pressé n'ait pu transcrire l'un pour l'autre ; sur-tout si le premier étoit à moitié effacé.

(c) Chap. 17. numero 2.

couvrir sa honte, & l'Historien Juif, qui n'étudioit de l'Histoire Romaine que ce qui avoit rapport à celle de sa Nation, a pû s'en tenir au bruit public, & ne se pas croire obligé de faire une recherche particulière d'un fait qui est assez étranger à son ouvrage.

On a cru devoir faire deux légères corrections dans la fin du numero sept, Chapitre seize (a). Pour en faire sentir la nécessité, on va traduire cet endroit à la lettre ..... » de » manière qu'Antoine qui avoit dé- » ja de l'estime pour son mérite » en eut davantage ; & qu'il ajouta » à ses honneurs & à ses espérances » du trône, que le Roi Antiochus » seroit contraint de rendre Samosate. « Je ne m'arrête point à faire sentir qu'il n'y a aucun sens en cela. A quel propos Joseph viendrait-il dire, » que le Roi Antiochus seroit contraint de rendre Samosate ? » (b) Cela pouvoit-il augmenter les honneurs d'Herode, & fortifier les espérances qu'il avoit de posséder le Royaume ? La couronne de Judée dépendoit-elle de la prise de Samosate, & l'entrée au trône étoit-elle fermée à Herode, si Antiochus ne rendoit pas cette ville ? Autant cet événement étoit étranger aux honneurs & aux espérances de ce Prince, autant la reddition de Jerusalem y étoit-elle liée. Il faut donc, pour rendre la pensée de Joseph claire & suivie, substituer Antigone & Jerusalem à Antiochus & à Samosate.

(a) Guer. Juifs, Liv. 1.

(b) ὅτι τε τὸν μὲν Ἀντώνιον, βαυμάζοντα ἢ πάλαι τὰ τῆς ἀρετῆς αὐτοῦ, τότε μάλλον ὅταν ἴχῃ, ἢ πολὺ προδίδουσι ἢ ταῖς τιμαῖς αὐτοῦ ἢ ταῖς εἰς τὴν βασιλείαν ἐλπίσιν, Ἀντίوخον δὲ τὸν βασιλεῖα ἀναγκαζομέναι τὰ Σαμόσατα παραδόναι.

## REMARQUE VI.

*Des Voyages qu'Herode fit à Rome.*

LE premier voyage que ce Prince fit à la Capitale de l'Empire, fut lorsque les Parthes rétablirent Antigone sur le trône de ses ancêtres (c). Les divisions de sa famille l'obligèrent d'y aller une seconde fois. Ce fut pour accuser devant l'Empereur les Princes ses enfans d'avoir conjuré contre lui (d). On lui en fait faire un troisième après qu'Archelaüs, Roi de Cappadoce l'eut reconcilié avec Alexandre & Aristobule. Nous avons parlé ailleurs de ce prétendu voyage, & nous avons marqué les raisons qui nous portent à croire qu'Herode n'alla point alors à Rome. Enfin toutes les Traductions Latines & Françoises que nous avons de Joseph lui en font faire un autre ici (e) qui ne paroît pas mieux fondé. On a pris l'expression de l'Historien Juif dans son sens le plus ordinaire, & on n'a pas fait attention qu'il dit en plus d'un endroit de ses ouvrages, qu'une chose a été faite, lorsqu'on en a eu le dessein, ou qu'on en a donné l'ordre, quoique l'effet n'ait répondu ni à l'un ni à l'autre. Comme l'on a donné des preuves de cela ailleurs, on ne s'y arrêtera pas. Mais si εἰς Ῥώμην ἐκπέυσεν ἵμελλον

(c) Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 14. numero 4. Guer. des Juifs, Liv. 1. chap. 14. Numero 3.

(d) Antiq. Juiv. Liv. 16. ch. 11. num. 1. Guer. Juifs, Liv. 1. chap. 23. num. 31.

(e) Chap. 14. num. 4.

peut signifier qu'Herode avoit dessein, devoit aller à Rome, les réflexions qu'on va faire ne paroissent pas permettre qu'on donne ici un autre sens à ces mots.

Herode auroit fait ce voyage entre le retour de celui qu'il avoit entrepris pour accuser les Princes devant l'Empereur, & la réconciliation qu'Archelaüs, Roi de Cappadoce, ménagea entre le Roi & les Princes, fils de la Reine Mariamne, & il est certain, par ce que dit Joseph, que ce Prince n'alla point à Rome. Les Trachonites, firent des courses dans ses Etats pendant son absence, mais les troupes qu'il avoit laissées dans le pays en partant pour Rome les repoussèrent & les firent rentrer dans le devoir (a). Sillée, Ministre d'Obodas, Roi des Arabes, & à qui il ne manquoit que le titre de Roi, soutenoit secrettement ces pillages. Herode avoit prêté sous son nom soixante talents au Roi, & il ne pouvoit s'en faire payer. Ce double motif engagea ce Prince à prendre les armes pour se faire rendre de force ce qu'on ne vouloit pas lui accorder de justice. Sillée qui n'étoit pas en état de se défendre, se plaignit à l'Empereur qu'Herode mettoit tout à feu & à sang en Arabie. Auguste qui le crut, sans examiner assez la chose, écrivit à Herode une Lettre fort dure (b). Ce Prince sentit la conséquence de sa disgrâce, & il en craignit les suites. Afin de les prévenir, il députa à Rome, pour exposer à l'Empereur la justice de sa conduite, mais Auguste ne voulut pas donner audience à ses Députés. Il fit une se-

conde députation, & ce fut Nicolas de Damas qu'il choisit pour aller à Rome dissiper les préventions que Sillée avoit données contre lui à l'Empereur : Nicolas réussit, mais comme il ne put pas l'en informer aussi-tôt qu'il le souhaitoit, & que cette disgrâce donnoit les dernières inquiétudes à Herode, ce Prince envoya à Rome Olimpe & Volumnius, qu'il chargea de Lettres pour l'Empereur, dans lesquelles il accusoit Alexandre & Aristobule de conspirer contre lui (c). Auguste répondit qu'il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos, mais qu'il étoit de sa prudence de ne rien faire dans une affaire si délicate que par l'avis des Commandans de la province, de sa famille, & de son Conseil (d).

La réunion de ces faits fait voir qu'Herode entra en guerre avec les Arabes presque aussitôt qu'il fut de retour du voyage qu'il avoit fait à Rome pour y accuser les Princes ses fils ; que cette guerre lui attira la disgrâce de l'Empereur, & qu'il n'alla point à Rome pendant qu'il fut prévenu contre lui ; que la guerre des Arabes & sa disgrâce suivirent de trop près le retour de son voyage de Rome, où l'Empereur le reconcilia avec les jeunes Princes, pour qu'il ait pu y retourner dans l'intervalle de ces deux événemens. Il n'y alla pas non plus lorsque Nicolas de Damas eut dissipé les préventions d'Auguste. Car il ne s'occupa plus dans la suite que d'assesembler un conseil, comme il le lui avoit conseillé, pour y faire condamner les Princes ses enfans. Il me

(a) Antiq. Juiv. Liv. 16. chap. 9. numero 1.

(b) *Ibid.* numero 4.

(c) *Ibid.* chap. 16. numero 1.

(d) Guer. Juifs, Liv. 1. chap. 27. numero 1.

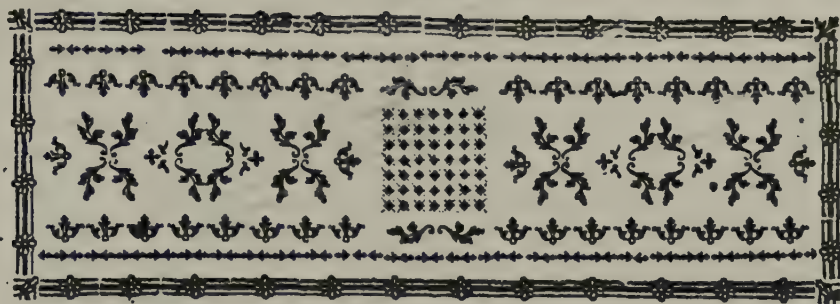


semble voir dans la manière dont Joseph finit le Chapitre neuvième du seizième Livre des Antiquités Juives, quelque chose qui insinue qu'Herode avoit dessein d'aller à Rome, si ses Députés ne pouvoient pas appaiser Auguste. C'est une foible lueur, mais de la manière dont on traduit cet endroit, il y a quelque chose qui fait peine dans son expression. Car la construction paroît demander qu'on lise *ποιήσαν* ou *ποιήσαντας* au lieu de *ποιουμένων*. La construction est exacte dans le sens que je crois entrevoir. Il faut seulement supposer que par une réticence dont on a une infinité d'exemples,

Joseph après avoir dit » qu'Herode » résolut d'envoyer de rechef à Rome pour tâcher de fléchir l'Empereur par le crédit de ses amis, » & qu'il auroit été lui-même trouver César » (e), n'a pas ajouté, pour ne point laisser sa pensée en l'air, » si cette troisième députation ne pouvoit rien obtenir. » Si c'est la pensée, c'est bien vraisemblablement ce qu'il veut dire ici. lorsqu'il dit qu'Herode ayant dessein de s'embarquer pour Rome fit venir les jeunes Princes devant lui, qu'il les exhorta comme leur pere à bien vivre ensemble & le leur commanda comme leur Roi.

(e) Καὶ πρὸς αὐτὸν Καίσαρα ἰσχυρίαν ποιουμένων.





# HISTOIRE


## DE LA GUERRE DES JUIFS

### *CONTRE LES ROMAINS.*

### LIVRE SECOND.

---

#### CHAPITRE I.

I.  A nécessité où se trouva Archelatis d'aller à Rome fut une source de nouveaux troubles. Après avoir pleuré le Roi son pere pendant sept jours, & donné au peuple le repas funéraire, suivant un usage souvent ruineux pour beaucoup de familles, mais dont les Juifs se sont fait un devoir tellement indispensable, qu'on ne sçauroit y manquer sans s'exposer à passer pour impie, ce Prince, vêtu de blanc, alla au Temple, & y fut reçu avec de grandes acclamations de joie & des démonstrations sensibles de respect. Du haut d'un trône d'or, fort élevé, sur lequel il étoit assis, il harangua le Peuple avec beaucoup d'affabilité, le » remercia du zèle » qu'il avoit témoigné pour rendre célèbres les obseques du

» Roi son pere , du respectueux empressement avec lequel il  
 » se bâtoit de lui rendre à lui-même les honneurs de la Royau-  
 » té , dont il protestoit néanmoins qu'il ne vouloit exercer  
 » les fonctions ni usurper les Titres jusqu'à ce que l'Empereur ,  
 » qu'Herode , par son Testament , rendoit maître de tout ,  
 » eût confirmé la disposition par laquelle il le déclaroit son  
 » successeur ; c'est pour cette raison , ajouta-t'il , que lorsque  
 » les troupes , à Jericho (a) , m'ont offert le diadème , je l'ai  
 » constamment refusé ; mais lorsqu'Auguste m'aura déclaré  
 » Roi , je donnerai au Peuple & aux soldats des marques  
 » éclatantes de ma reconnaissance , & me ferai un devoir  
 » de traiter en toute occasion les uns & les autres avec plus  
 » de douceur que n'a fait le Roi mon pere.

II. Ces promesses furent très-agréables au Peuple , mais  
 pour s'assurer de leur sincérité , il lui adressa sans différer plu-  
 sieurs demandes importantes , les uns vouloient qu'il dimi-  
 nuât les tributs , d'autres , qu'il abolît les impôts nouvelle-  
 ment établis , quelques uns demandoient qu'il mît les prison-  
 niers en liberté. Archelaüs , pour se concilier l'affection du  
 Peuple , le satisfit sur toutes ses demandes , & après avoir  
 offert des sacrifices à Dieu , il se rendit à un grand festin  
 qu'il donnoit à ses amis. Cependant une troupe de gens qui  
 cherchoient à brouiller s'assembla sur le soir , & à la suite du  
 deuil que la Nation avoit observé pour le Roi , en commen-  
 ça un autre , dont l'objet étoit de pleurer ceux qu'Herode  
 avoit fait mourir , pour avoir abbattu l'aigle d'or qu'il avoit  
 fait mettre sur la porte du Temple. Ils affectèrent de le ren-  
 dre public , & firent retentir tous les quartiers de la ville  
 de leurs cris & de leurs plaintes , disant hautement qu'ils ne  
 pouvoient trop déplorer le sort , & honorer la mémoire des  
 gens de bien à qui un pieux zèle pour la gloire du Temple  
 & l'exacte observation de nos Loix avoient coûté la vie. Ils  
 vouloient qu'on vengeât leur mort , en punissant sévère-  
 ment des personnes qu'Herode avoit le plus considérées , &  
 qu'on commençât sur-tout par déposer celui qu'il avoit établi  
 Grand-Prêtre , & qu'on leur en donnât un qui , par sa probité  
 & la pureté de ses mœurs , fût plus digne d'être honoré de  
 cette charge.

Le Peuple fait  
 mal-à-propos  
 plusieurs de-  
 mandes à Ar-  
 chelaüs.

(a) Voyez Remarque V. Livre 17. Antiq. Juiv.



Archelaüs tâche d'appaîser la sédition.

III. Quelque offensé que fût Archelaüs de ces séditieuses demandes, il étoit encore plus pressé de se rendre à Rome ; craignant donc que le peuple venant à s'aigrir ne se soulevât , & qu'une sédition ouverte ne retardât son départ , il prit le parti d'en différer le châtiment , & de calmer les esprits par la douceur , plutôt que d'y employer la force. Il envoya dans cette vue le général des troupes vers ces mutins , pour les exhorter à faire cesser le tumulte , mais à peine cet Officier fut-il entré dans les portiques , qu'ils lui jetterent des pierres avant même qu'il eût pu leur parler. Archelaüs envoya d'autres Officiers faire auprès d'eux de nouveaux efforts pour les appaîser , mais on ne put rien gagner sur leur emportement , & il n'y avoit aucun lieu de douter qu'il ne se soutînt avec encore plus de fureur , si leur nombre croissoit.

La fête des Azimes , que nous appellons Pâques , étant arrivée , il se rendit une multitude infinie de Peuple à Jerusalem pour y offrir des sacrifices. Ceux qui pleuroient la mort de Judas & de Matthias s'assembloient dans les portiques du Temple , & mettoient tout en usage pour fortifier leur faction. Dans la crainte que l'esprit de révolte ne se communiquât au reste du Peuple , Archelaüs donna secrettement ordre à un Officier d'aller avec des troupes arrêter les auteurs de ce tumulte , mais le Peuple s'étant soulevé , plusieurs soldats furent tués à coups de pierres. L'Officier fut blessé , & eut bien de la peine à se sauver. Et , comme s'il ne se fût commis aucun mal , ces mutins offroient tranquillement des sacrifices à Dieu. Archelaüs , jugeant alors qu'il étoit impossible d'appaîser la sédition sans répandre du sang , fit marcher toutes les troupes ; l'infanterie dans la ville , en ordre de bataille , & la cavalerie dans la campagne. L'infanterie tombant brusquement sur eux tandis qu'ils étoient occupés aux cérémonies des sacrifices en tua près de trois mille ; le reste se dispersa dans les montagnes voisines. Ce Prince faisoit marcher à la suite des troupes des hérauts , qui ordonnoient à tout le monde de se retirer chacun chez soi. Ces rebelles furent contraints d'obéir , & l'on cessa de célébrer la Fête,

Trois mille mutins tués dans les portiques du Temple.

(\*) Voyez la Remarque VI. sur le dix-septième Livre des Antiquités Juives.

## CHAPITRE II.

I. **A**RCHELAUS, accompagné de sa mere, de Poplas (a), Ptolémée & Nicolas, ses amis particuliers, alla s'embarquer pour son voyage de Rome, & chargea en partant Philippe de l'administration du Royaume & du soin de ses affaires particulieres. Salomé, avec ses enfans, les freres du Roi & ses gendres (b), partirent en même temps, sous le prétexte apparent de l'aider à obtenir de l'Empereur la confirmation des dernieres dispositions d'Herode, mais en effet pour le traverser & lui faire un crime de ce qui s'étoit passé contre nos Loix dans les portiques du Temple.

Archelaüs v.  
à Rome.

I I. Ils rencontrerent à Césarée Sabinus, Intendant de Syrie, qui alloit en Judée s'assurer des effets qu'Herode avoit laissés. Varus, qui se trouvoit pour-lors à Césarée, ainsi que l'en avoit fait instamment prier Archelaüs par Ptolémée, qu'il lui avoit pour cela envoyé, empêcha Sabinus de passer outre. Cet Intendant sembla ne plus penser à aller prendre possession des places fortes, ni à mettre sous sa main les thrésors d'Herode, & promit de demeurer tranquille à Césarée jusqu'à ce que l'Empereur eût notifié ses volontés, mais dès qu'il vit Archelaüs embarqué pour son voyage de Rome, & Varus parti pour s'en retourner à Antioche, il se hâta d'aller à Jerusalem, & s'y étant mis en possession du Palais, il fit appeller les Commandans des Forteresses, & ceux qui étoient commis à la garde du thrésor, ceux-ci pour

(a) Joseph ne parle point de Poplas dans les Antiquités Juives. Ne seroit-ce point le nom Hebreu de Ptolémée ?

(b) L'expression est vague & ne décide pas si c'étoit du roi ou de Salomé qu'étoient ces gendres qui l'accompagnerent. Mais il paroît qu'Archelaüs étoit trop jeune pour avoir des filles mariées. Il étoit à Rome lorsqu'Antipater y fit son dernier voyage, & Joseph parlant de lui & de Philippe, il les appelle *παῖδες* & *μειράκια*. Sans entrer dans un détail qui pourroit en-

nuyer, pour fixer précisément l'année que ces princes étoient à Rome, il est certain que leur demeure dans la Capitale de l'Empire précéda de peu la mort d'Herode, mais quand on le suppose- roit de quatre ou cinq ans, contre le sentiment de tous les Chronologistes, un Prince dont son Historien dit qu'il étoit alors enfant, ne peut avoir eu des gendres deux ou trois mois après la mort d'Herode. Guer. Juifs Liv. I. chap. 31. numero 1.

lui rendre leurs comptes , & les premiers pour lui remettre les places dans lesquelles ils commandoient. Mais , fidèles à Archelaüs , ils refuserent d'obéir à Sabinus , & déclarerent que c'étoit moins pour Archelaüs que pour l'Empereur qu'ils en vouloient conserver le commandement.

L'Antipas va  
à Rome.

III. Antipas alla aussi Rome , dans le dessein de disputer la Couronne à Archelaüs. Il prétendoit que le premier Testament d'Herode , dans lequel il étoit déclaré Roi , devoit être préféré au second. Salomé & plusieurs de ceux qui s'étoient embarqués avec Archelaüs , lui promettoient leurs bons offices. Il menoit avec lui la mere de Ptolémée (c) , frere de Nicolas , sur lequel il comptoit beaucoup , parce qu'Herode avoit eu une grande confiance en lui , & que ç'avoit été celui de ses amis auquel il avoit toujours témoigné le plus d'affection. Il espéroit aussi tirer grand parti de l'éloquence du Rhéteur Irenée , qui l'avoit détourné de suivre l'avis de ceux qui lui conseilloyent de céder à Archelaüs , parce qu'il étoit son aîné , & qu'il étoit déclaré Roi dans le dernier Testament d'Herode. Ses proches le servirent avec zèle à Rome , parce qu'ils haïssoient Archelaüs. Ils souhaitoient , dans le fonds , beaucoup davantage être affranchis de la domination des Rois , & vivre dans une espece de liberté , sous l'autorité d'un Gouverneur Romain ; mais comme leurs vœux à cet égard pouvoient n'être pas satisfaits , ils aimoient mieux avoir à obéir à Antipas , comme Roi , qu'à Archelaüs.

IV. Sabinus ne le servit pas moins bien , car dans des Lettres qu'il écrivit à l'Empereur , il lui parla d'une maniere très-avantageuse pour lui , & très-désavantageuse pour Archelaüs. Salomé , & ceux qui avec elle se déclaroient pour Antipas , présenterent à l'Empereur leur Mémoire contre Archelaüs dès qu'il fut prêt. Archelaüs lui en fit présenter un de sa part , par lequel il établissoit son droit , & lui fit en même temps remettre par le même Ptolémée le cachet du feu Roi , & des instructions particulieres sur l'état dans lequel il laissoit le Royaume. L'Empereur , après avoir examiné par lui-même les raisons alléguées par l'un & l'autre parti , considéré avec attention l'étendue des Etats d'Herode , l'état de

(c) Voyez Remarque VII. Liv. 17. Antiq. Juiv.



ses revenus , le nombre d'enfans qu'il laissoit , & lu les Lettres que Varus & Sabinus lui avoient écrites sur les affaires de Judée , assembla un grand Conseil auquel il appella les principaux de l'Empire , & admit pour la première fois Caius , fils d'Agrippa & de Julie qu'il avoit adopté , & donna audience aux Contendants.

V. Antipater , fils de Salomé , le plus ardent & le plus éloquent de ceux qui étoient opposés à Archelaüs , parla le premier , & dit : „ Que ce n'étoit que pour la forme & par une „ dérision offensante , qu'Archelaüs demandoit le Royaume , „ puisqu'il s'en étoit déjà mis en possession , & s'étoit lui-même fait Roi , sans attendre le jugement de l'Empereur , à „ qui seul il appartenoit de décider qui devoit être le successeur d'Herode ; qu'aussi-tôt après la mort d'Herode il avoit „ gagné des gens pour se faire offrir le diadème ; qu'il s'étoit „ assis sur le trône , & y avoit agi en Roi ; qu'il avoit fait „ des changemens & des promotions dans les troupes , & „ avoit accordé des graces au Peuple , qu'il ne pouvoit espérer d'obtenir que d'un Roi ; qu'il avoit mis en liberté des „ gens qu'Herode avoit fait enfermer pour de très-grands „ crimes , qu'ayant ainsi usurpé tous les droits de la Royauté , „ il ne pouvoit , sans manquer de respect au Maître du monde , seindre de venir lui demander la couronne , comme „ s'il ne reconnoissoit en lui d'autre pouvoir que celui de dispenser d'une simple & vaine dénomination. Il lui reprocha „ enfin la maniere peu décente dont il s'étoit conduit dans „ le deuil de son pere , & soutint que le peuple ne s'étoit soulevé contre lui que par l'indignation qu'il avoit conçue de ce „ qu'il faisoit semblant de le pleurer pendant le jour , tandis „ qu'il passoit les nuits en festins & en débauches. Antipater insista principalement sur l'horrible carnage qui étoit fait par ses ordres , dans les portiques du Temple , d'une „ multitude de peuple qui venoit pour y offrir des Sacrifices , „ & dit que le saint Lieu avoit été rempli de plus de corps „ morts qu'il ne s'en trouva jamais dans une ville surprise „ par une irruption de Barbares ; que le Roi , son pere , „ qui connoissoit son penchant à la cruauté , ne lui „ avoit jamais donné la moindre espérance de monter au „ trône , que lorsque son corps à demi mort & les lu-

Antipater  
fils de Salomé ,  
parle en faveur  
d'Antipas.

» mieres de son esprit presque éteintes, ne lui laissoient plus  
 » la liberté de réfléchir sur le nom qu'il écrivoit en se dési-  
 » gnant un successeur par son second testament, ni de penser  
 » qu'il n'avoit rien à reprocher à celui qu'il avoit choisi par  
 » le premier, qui étoit le fruit d'une mure délibération, prise  
 » dans un temps où il jouissoit de toute la vigueur de son  
 » esprit & de son corps ; que quand même on supposeroit  
 » que les dernières dispositions d'Herode , quoiqu'abbattu  
 » par la violence de son mal , dussent être préférées à celles  
 » de son premier testament, Archelaüs avoit , par sa con-  
 » duite cruelle & directement contraire aux Loix , anéanti  
 » lui-même tout le droit dont il pouvoit se prévaloir pour se  
 » faire adjuger la couronne ; car , & ce fut la réflexion par la-  
 » quelle finit Antipater, à quel excès craindroit-il de se livrer,  
 » lorsque l'Empereur l'auroit déclaré Roi , puisqu'avant d'avoir  
 » obtenu cette faveur , il avoit eu la cruauté de faire égor-  
 » ger un si grand nombre de ses concitoyens.

Nicolas ré-  
 pond au Dis-  
 cours d'Anti-  
 pater.

VI. Après avoir employé ces moyens contre Archelaüs , &  
 & pris la plupart des parens de ce Prince à témoin de cha-  
 cun des faits qu'il avoit avancés , Antipater cessa de parler.  
 Nicolas se leva alors pour défendre Archelaüs , & dit » que  
 » le meurtre de ceux qui avoient été tués dans les portiques  
 » du Temple avoit été d'une nécessité inévitable , puisque  
 » les rebelles , contre lesquels on avoit sévi , n'étoient pas  
 » moins les ennemis de l'Empereur qu'ils l'étoient de l'Etat ;  
 » que quant aux autres chefs d'accusation , ceux qui con-  
 » damnoient alors la conduite d'Archelaüs la lui avoient con-  
 » seillée. Nicolas soutint d'ailleurs , que le dernier testa-  
 » ment étoit d'autant moins susceptible d'aucune sorte de  
 » reproche , qu'Herode s'y désignant un successeur , soumet-  
 » toit l'exécution de cette disposition à la libre volonté de  
 » l'Empereur. Ce Prince, ajouta Nicolas, pouvoit-il mieux  
 » prouver qu'il jouissoit de tout le jugement nécessaire pour  
 » faire valablement cet acte, qu'en rendant un tel hommage  
 » au pouvoir suprême du Maître de toute la terre ? Une at-  
 » tention si sage & si réfléchie , laisse-t-elle lieu de penser  
 » que son esprit n'étoit plus à lui , lorsqu'il écrivoit le nom  
 » de celui qu'il choissoit pour lui succéder.

VII. Lorsque Nicolas eut cessé de parler , Archelaüs se

prosterna les genoux en terre devant Auguste. L'Empereur le releva avec bonté, en lui disant qu'il le jugeoit digne de regner, mais il ne décida rien de plus & congédia l'assemblée, se réservant à réfléchir en son particulier sur tout ce qui y avoit été dit, & à délibérer s'il devoit déclarer successeur des Etats d'Herode, l'un de ses deux fils, qu'il désignoit dans ses testamens, ou s'il ne conviendrait pas mieux de les partager entre tous ses enfans, dont le nombre étoit grand, & à chacun desquels il étoit néanmoins juste de former un établissement convenable.

## CHAPITRE III.

I. **A**VANT qu'Auguste eût encore rien décidé, Malcacé, mere d'Archelaüs (a), tomba malade & mourut. Varus écrivit de Syrie à l'Empereur au sujet des troubles arrivés en Judée, & lui marqua que les ayant prévus, parce qu'il étoit plus que certain que cette Nation ne pourroit s'empêcher de remuer, il s'étoit cru dans l'obligation de se rendre en Judée aussi-tôt qu'Archelaüs se fut embarqué, & qu'y étant arrivé avec trois légions qu'il avoit amenées de Syrie pour leur en imposer & contenir les séditieux, il en avoit laissé une à Jérusalem, & s'en étoit retourné à Antioche. Mais la conduite de Sabinus (b), qui étoit aussi venu en Judée, excita de nouveaux soulèvements. Avec le secours des troupes que Varus lui avoit laissées, & un grand nombre d'esclaves à lui, qu'il avoit armés pour les rendre les ministres de son avarice, il entreprit de contraindre les Gouverneurs des places fortes à les lui remettre, & fit une rigoureuse recherche des effets du feu Roi. La Fête de la Pentecôte arriva alors. Cette Fête est ainsi nommée, parce qu'elle se célèbre cinquante jours après Pâques. Un sentiment de haine & d'indignation contre Sabinus mal-

Sabinus mal-  
traite les Juifs.

(a) Et d'Antipas. *Guer. Juifs*, Liv. 1, chap. 28. numero 4.

(b) *Cum autem postea venisset Sabinus*. Nouvel Editeur. Sabinus étoit en Judée avant que Varus retournât à Antioche. L'expression de Joseph est assez

indécise ici, mais il dit dans ses Antiquités Juives, qu'aussi-tôt que Varus fut retourné à Antioche » Sabinus, In- » tendant de César, qui demeuroit là, » ὑπομαρτο ἀντὶ τοῦ, se mit à maltraiter les » Juifs.



sédition à Je-  
rusalem.

nus, plus encore qu'une véritable dévotion, attira de toutes parts des Juifs à Jerusalem, il y en vint une multitude incroyable de la Galilée (a), de l'Idumée, de Jericho & de la Pérée, par-delà le Jourdain; les Juifs de la Judée formoient le plus grand nombre, & étoient les plus animés. Pour tenir les Romains enfermés de tous côtés, cette multitude de peuple se divisa en trois corps, dont l'un se posta au Septentrion, par rapport au Temple; le second au Midi, devant l'Yppodrome; & le troisième au couchant, devant le Palais.

II. Un si grand nombre d'ennemis, & sur-tout leur ferme contenance, effrayèrent Sabinus. Il dépêcha couriers sur couriers à Varus, pour le prier de lui envoyer très-promptement du secours, parce que, pour peu qu'il différât, la Légion qu'il lui avoit laissée étoit dans un danger presque certain de périr. Lui cependant monta sur la plus haute tour de la forteresse qu'on appelle Phasaële, qu'Herode avoit fait construire & ainsi nommée du nom de son frere qui s'étoit tué dans la Guerre des Parthes (b). Il fit signe à ses troupes du haut de cette Tour, dont il n'osoit descendre pour leur donner des ordres, d'attaquer les Juifs. Les Romains obéirent, & se portèrent contre les portiques du Temple, l'action y fut très-vive. Tant que les Juifs ne purent être secondés par des traits lancés d'enhaut sur les Romains, ceux-ci profitèrent avec avantage de la supériorité que leur donnoit sur les Juifs leur grande expérience dans l'art de la guerre, mais plusieurs Juifs étant montés sur les toits des portiques, ils tuèrent à coups de traits beaucoup de Romains, sans être incommodés de ceux que les Romains leur renvoyoient d'en-bas; il étoit d'ailleurs bien difficile aux Romains de se mettre à couvert des traits qu'on leur lançoit de dessus les portiques, & de soutenir l'effort de ceux qui les combattoient de front.

III. Désespérés enfin de se voir réduits à de telles extrémités, ils mirent le feu à ces superbes Portiques, ouvrages admirables pour leur grandeur & pour la magnificence & le bon goût des ornemens dont ils étoient décorés. Surpris par cet embrasement soudain, un grand nombre de Juifs fut consumé par les flammes, il en périt aussi beaucoup par le fer

(a) Voyez Remarque V. Liv. 17. Antiq. Juiv.

(b) *Quem Parthi occiderant.* Nouvel

Editeur. Ce ne furent pas les Parthes qui tuèrent Phasaël, ce fut lui qui se désira.

Sabinus af-  
fégé.

de l'ennemi qui ne manquoit pas de les assaillir , soit qu'ils fussent eux-mêmes précipités , soit qu'ils fussent tombés avec les débris du toit ; beaucoup d'autres ne pouvant se résoudre à se sentir dévorer par les flammes auxquelles ils ne pouvoient se dérober , se percerent de leurs épées ; quelques-uns ayant trouvé moyen de se glisser le long des murs , vouloient se jeter sur les Romains , mais l'effroi dont ils étoient saisis les rendoit incapables de tenir contre eux. Tout ce qu'il y avoit de Juifs dans les Portiques ayant ainsi été en partie tué ou en partie dissipé , & ne restant plus personne pour garder le trésor de Dieu , les Romains le pillèrent ; & outre le butin qu'y firent les soldats , Sabinus en enleva quatre cents talents.

I V. La perte que venoient de faire les Juifs , & l'incendie des sacrés Portiques , ne firent que les animer davantage contre les Romains. Les plus braves d'entre eux , en beaucoup plus grand nombre qu'ils n'étoient dans la première action , revinrent à la charge & les assiégèrent dans le Palais , avec menace de ne faire quartier à aucun de ceux qui y étoient renfermés , s'ils se mettoient en devoir de les défendre , & promesse au contraire de ne faire de mal à qui que ce fût , si Sabinus consentoit à se retirer avec la Légion Romaine & tout ce qu'il avoit de troupes à ses ordres. Outre plusieurs soldats des troupes du Roi , trois mille Sébastéens (a) , gens bien aguerris , s'étoient joints aux troupes Romaines. Ils avoient pour Chef Rufus , Commandant de cavalerie , & Gratus , Commandant d'infanterie. Ces deux Officiers étoient si considérables par leur valeur & leur habileté , qualités si estimables dans la guerre , que se donnant même sans troupes aux Romains , ils eussent de beaucoup fortifié leur parti. Les Juifs cependant poussaient vivement le siège , & travailloient à sapper les murs de la Forteresse , criant toujours à Sabinus de se retirer , & de ne pas s'opposer plus long-temps à la résolution qu'ils avoient formée de vivre selon les Loix qui s'observoient chez eux depuis si long-temps. Sabinus eût bien voulu les satisfaire , mais il n'osoit se fier à leurs promesses , plus

(a) Je crois que ces Sébastéens , qui ne paroissent qu'après la mort d'Herode , pouvoient être un régiment à qui ce Prince avoit donné ce nom , en l'honneur d'Au-

guste. Rufus & Gratus , qui en étoient les commandans , n'étoient point Officiers Romains , puisque Joseph dit qu'ils prirent leur parti.

elles étoient flatteuses, plus il soupçonnoit qu'elles cachoi-  
quelque piège qu'ils lui rendoient, il attendoit d'ailleurs du  
secours de Varus, ainsi il résolut de soutenir le siège.

## C H A P I T R E I V.

Révolte en  
Idumée.

**I.** **T**OUTE la Judée étoit alors dans une violente fermentation; l'étrange confusion qui régnoit par tout fit naître à plusieurs la pensée de profiter des circonstances pour se placer sur le trône. Dans l'Idumée, deux mille vétérans, qui avoient servi sous Herode, prirent les armes & attaquèrent les troupes du Roi. Achiab, son cousin, qu'il les commandoit, croyant devoir éviter une action en rase campagne, se cantonna dans les places fortes, & situées sur des hauteurs. A Séphoris en Galilée Judas fils d'Ezéchias, Chef de voleurs, qui avoit fait tant de maux au pays, & qu'Herode avoit fait prendre, ayant rassemblé un assez grand nombre de ses semblables, força les arcenaux du Roi, & ayant armé ses gens, courut sur tous ceux qui vouloient conserver quelque autorité dans l'Etat.

Simon a la  
témérité de se  
vouloir faire  
Roi.

**II.** Dans la Pérée, Simon, qui avoit été au Roi Herode, follement prévenu de sa bonne mine & de sa taille, crut pouvoir ceindre son front du diadème. Courant le pays avec une troupe de bandits qu'il avoit ramassée, il mit le feu aux maisons royales de Jericho, & à plusieurs autres riches édifices pour s'en faciliter le pillage. Il n'en eût épargné aucun d'un peu considérable, si Gratus, qui commandoit l'infanterie du Roi, ne fût venu à sa rencontre avec des archers Trachonites & l'élite des braves Sébastéens. Il périt beaucoup d'infanterie dans le combat, Simon fut défait & obligé de s'enfuir, Gratus le coupa & le joignit dans une vallée peu praticable, par laquelle il avoit pensé pouvoir se sauver, & du coup qu'il lui porta, il lui fit sauter la tête.

Le Père A-  
thronge a la  
même folie.

**III.** Un nommé Athronge voulut aussi, de l'état de simple Berger, s'élever à la Royauté. Il étoit d'une taille & d'une complexion robuste, méprisoit la mort, & avoit quatre frères qui lui étoient parfaitement semblables. Ce fut à ces titres



qu'il osa espérer de réussir. Il mit chacun de ses freres à la tête d'un corps de gens armés , mais ils ne marchèrent qu'à ses ordres , & lorsqu'il les chargeoit , comme ses Lieutenants , de quelque expédition particuliere ; car il se réserva , en qualité de Roi , la conduite générale des affaires , & , pour rendre son autorité plus absolue , il se ceignit le front du diadème. Il courut ainsi , & ravagea le pays pendant un assez long-temps ; il exerçoit sur-tout sa fureur , & ses freres à son exemple , sur les Romains & sur les troupes du Roi , tuant indistinctement tous ceux qu'ils trouvoient à leur rencontre , & ne faisant pas plus de quartier aux Juifs , avec lesquels ils pouvoient croire qu'il y eût quelque chose à gagner. Il eut un jour la hardiesse d'envelopper , aux environs d'Emmaüs (a) , une cohorte Romaine , qui conduisoit des vivres & portoit des armes à l'armée ; Arëius , qui la commandoit , & quarante des plus braves de ses gens furent tués à coups de traits , le reste couroit le risque de subir le même sort , si Gratus ne fût venu à leur secours avec les Sébastéens & ne les eût dégagés. Tant que ces cinq séditeux purent faire durer cette cruelle guerre , ils affligèrent de mille maux , autant ceux de leur Nation que les étrangers. Mais enfin trois d'entre eux furent pris , le plus âgé des trois par Archelaüs , les deux autres par Gratus & Ptolémée ; le quatrième se rendit par composition à Archelaüs , mais cela n'arriva que par la fuite. Toute la Judée étoit pour-lors & fut encore long-temps affligée de la cruelle guerre que lui faisoient ces sortes de brigants.

( a ) Joseph varie sur le nom de cette ville. M. Reland distingue trois villes de ce nom. Celle où les Disciples alloient lorsque Jesus-Christ leur apparut. Une seconde qui s'appella dans la suite Nicopolis. Il semble que c'est celle dont parle ici Joseph , ou celle dont il est parlé dans l'Evangile , car elle n'étoit pas loin de Jerusalem , aux environs de Tibériade. L'Auteur de la Géographie sa-

crée, pag. 46. ( chez Durand 1747. ) dit du bourg où alloient les Disciples de Jesus-Christ qu'il étoit ainsi appelé , selon Joseph , à cause des eaux chaudes qui sont dans le voisinage. C'est un défaut d'attention. Emmaüs , dont Joseph donne l'étymologie du nom , étoit au septentrion de Jerusalem , & dans le voisinage de Tibériade. *Guer. Juifs.* Liv. 4. chap. 1. numero trois.



## CHAPITRE V.

I. **D**ES que Varus, Gouverneur de Syrie, eut appris par les Lettres que lui écrivoient Sabinus & les principaux Officiers, l'extrême danger que couroit la Légion qu'il avoit laissée en Judée, il crut devoir se hâter de l'aller dégager. Il prit pour cela avec lui les deux qu'il s'étoit conservées, avec quatre compagnies de Cavalerie, & se rendit à Ptolémaïde, où il avoit envoyé ordre aux troupes auxiliaires des Rois & des Princes alliés des Romains de le venir joindre. Il prit en passant par Berite quinze cents hommes, que les habitans de cette ville lui fournirent. Tous les autres alliés s'étant trouvés au rendez-vous, & Aretas, en haine d'Herode, lui ayant amené un corps considérable d'infanterie & de cavalerie, il fit marcher contre la partie de la Galilée, qui est proche de Ptolémaïde, une partie de cette armée, sous le commandement de Caius (a), l'un de ses amis, qui défit sur son passage tout ce qui osa lui faire face, prit la ville de Séphoris, la brûla, & en fit les habitans esclaves. Pour lui, il s'avança en personne avec le reste de l'armée jusqu'à Samarie, mais ne fit aucun mal à cette ville, parce qu'elle n'avoit point pris de part à la révolte; il campa dans une bourgade nommée Arus, les Arabes la brûlerent, à cause qu'elle appartenoit à Ptolémée, car ils étendoient leur haine jusques sur ceux qui avoient été amis d'Herode. De-là Varus passa à Sampho, autre bourgade bien fortifiée, les Arabes la prirent pareillement, la pillerent & la détruisirent; ils ne firent pas plus de quartier à tout ce qu'ils trouverent dans les environs à leur bienfaisance. Quant à Emmaüs, dont les habitans prirent la fuite, ce fut Varus lui-même qui le fit brûler, pour venger la mort d'Areus & de ceux de ses gens qui y avoient été tués avec lui.

Varus déga-  
ge les Romains  
que les Juifs  
assiégeoient.

II. Varus s'avança ensuite contre Jerusalem. Les Juifs, qui y assiégeoient Sabinus, n'eurent pas plutôt apperçu ses premières troupes, qu'ils abandonnerent leurs camps, prirent la

(a) Dans les Antiquités Juives, Livre 17. chap. 10. numero 9. Il mit son

» fils avec un de ses amis à la tête de  
» ce détachement.

fuite,

fuite, & sortirent pour la plupart de la ville; ceux qui y restèrent en ouvrirent les portes à Varus, & alléguèrent pour leur justification, qu'ils n'avoient eu aucune part à la révolte; que la Fête qu'on célébroit avoit attiré dans leur ville, dont ils ne pouvoient leur refuser l'entrée, cette multitude de rebelles qui les y avoient assiégés avec les Romains, & qu'ils ne devoient être aucunement soupçonnés de s'être joints à eux pour cette entreprise séditieuse. Joseph, cousin d'Archelaüs, Rufus & Gratus étoient venus au-devant de Varus avec les troupes du Roi, les Sébastéens & la Légion Romaine sous les armes; Sabinus n'osa se présenter devant lui, & gagna la mer dès qu'il put sortir de Jérusalem. Varus envoya une partie de ses troupes dans le pays à la recherche & à la poursuite des auteurs de la sédition; on lui en amena un grand nombre: il fit crucifier près de deux mille de ceux qui se trouwerent les plus coupables, & se contenta de retenir en prison ceux qu'il jugea l'être moins.

III. Il eut avis qu'il y avoit encore dix mille hommes en armes dans l'Idumée (a). Néanmoins il renvoya les Arabes chez eux, parce qu'au mépris du bon ordre que doivent observer des troupes auxiliaires, ils ne gardoient aucune discipline, ruinant & saccageant tout, même contre sa volonté connue, pour satisfaire leur haine contre Herode, & ne se pas priver du butin qu'ils faisoient par leurs brigandages. Il marcha ensuite avec ses Légions contre ces dix mille hommes, qui tenoient encore la campagne; mais, par le conseil d'Achiab, ils se rendirent sans qu'on fût obligé d'en venir aux mains avec eux. Varus pardonna à la multitude, & se contenta d'envoyer les Chefs à Rome, pour que l'Empereur décidât de leur sort. Auguste excepta de la grace qu'il leur accorda ceux qui étoient parents d'Herode; il s'en trouva plusieurs, qu'il fit severement punir, pour avoir pris les armes contre leur Roi, & le Chef de leur maison. Après que Varus eut ainsi rétabli le calme dans la ville de Jérusalem, il laissa en garnison dans la forteresse la Légion qu'il y avoit déjà laissée & s'en retourna à Antioche.

(a) Je ne vois pas pourquoi M. d'Andilly met ces révoltés en Judée; car Sig. Gelenius les met *circa Idumæam*. Ce sont probablement les deux mille

vétérans qui s'étoient réunis dans cette Province, y faisoient beaucoup de ravages. Ci-devant chap. 4. numero 1.



## C H A P I T R E VI.

Les Juifs dé-  
purent contre  
Archelaüs.

I. **A**RCHELAUS eut, à Rome, de nouvelles affaires à démêler avec les Juifs. Varus leur avoit permis, avant la révolte, d'y députer, pour prier l'Empereur de leur accorder la liberté de vivre sous l'autorité de leurs Loix. Les Députés envoyés par la Nation étoient au nombre de cinquante, auxquels se joignirent plus de huit mille Juifs, qui demeuroient dans la Capitale de l'Empire. Auguste convoqua une assemblée à ce sujet, tant des principaux Romains que de ses amis particuliers, dans le temple d'Apollon, qu'il avoit bâti avec beaucoup de magnificence. Un grand nombre de Juifs y accompagnèrent les Députés de la Nation, Archelaüs y prit aussi place avec ses amis. Ses parents n'affectèrent aucun parti. La haine & l'envie qu'ils lui portoient ne leur permettoient pas de se déclarer pour lui, mais la crainte de l'Empereur les empêchoit de se joindre à ses accusateurs. Son frere Philippe s'y trouva aussi. Varus, qui l'aimoit, l'avoit envoyé à Rome, autant pour travailler à obtenir pour lui-même une portion des Etats d'Herode, au cas que l'Empereur prît le parti de les partager entre ses enfans, que pour y servir Archelaüs.

Déclamation  
des Juifs con-  
tre la mémoire  
d'Herode.

II. Les Députés des Juifs, comme Parties plaignantes, obtinrent la permission de parler les premiers; ils commencerent par exposer les injustices qu'ils accusoient Herode d'avoir commises, & dirent » Que, sous le nom imposant de Roi, il » avoit exercé la plus cruelle tyrannie dont des sujets eussent » jamais eu à se plaindre; qu'il avoit fait mourir une infinité » de personnes, & qu'il avoit traité celles auxquelles il avoit » laissé la vie de maniere à leur faire porter envie à ceux qu'il » en avoit privé; qu'il ne s'étoit pas contenté de faire souffrir les vexations les plus inouïes à une multitude infinie de » Particuliers, mais qu'il avoit ruiné des villes entieres; qu'il » avoit souvent dépouillé celles de ses Etats de ce qu'elles » avoient de beau & de riche pour enrichir & orner celles » des Etrangers; qu'il avoit tiré du plus pur sang des Juifs » de quoi faire des libéralités aux autres nations; qu'au

„ lieu de la tranquille félicité & de tous les biens dont ils  
 „ avoient joui tant qu'ils avoient vécu sous l'autorité de leurs  
 „ Loix , son avenement au trône les avoit plongés dans une  
 „ extrême misère ; que durant le peu d'années de son regne  
 „ ils avoient été accablés de plus de maux qu'ils n'en avoient  
 „ souffert depuis leur délivrance de la captivité de Babylone ,  
 „ sous le regne de Xerxès (a) ; qu'abbatus sous le joug d'une  
 „ si rude domination , ils avoient manqué de courage au  
 „ point de s'assujettir volontairement à un nouvel esclavage ,  
 „ en reconnoissant pour Roi Archelaüs , quoique fils du tyran  
 „ qui les avoit réduits à cet état de pusillanimité ; qu'ils  
 „ avoient pleuré avec lui sa mort , & avoient fait des vœux  
 „ pour la prospérité du fils , & que lui au contraire , comme  
 „ s'il se fût fait honneur de ne pas dégénérer d'un tel pere ,  
 „ avoit commencé par le meurtre de trois mille de ses con-  
 „ citoyens qu'il avoit fait égorger dans les portiques du Tem-  
 „ ple ; qu'on ne devoit point trouver étrange que , n'ayant  
 „ pas craint de remplir le Temple de ce grand nombre de  
 „ corps morts dans un jour de Fête & d'outrager Dieu , en  
 „ lui offrant de telles victimes pour se le rendre favorable  
 „ au commencement de son regne , ceux qui étoient échappés  
 „ à l'horreur d'une si terrible oppression se déclarassent contre  
 „ celui qui en étoit l'auteur , aussi ouvertement qu'il convient  
 „ à un brave guerrier de présenter toujours le front à l'en-  
 „ nemi ; qu'ils prioient donc les Romains d'avoir pitié des  
 „ malheureux restes de la Judée , & de ne pas permettre  
 „ qu'elle restât plus long-temps en proie à l'inhumanité des  
 „ Tyrans qui la maltraoient si cruellement : grace qu'ils pou-  
 „ voient facilement leur accorder , en joignant la Judée à la  
 „ Syrie : & qu'on verroit alors si les Juifs , qu'on affecte de  
 „ traiter de séditieux toujours prêts à se révolter , ne savent  
 „ pas obéir à des Gouverneurs sages & modérés. « Ce fut  
 par cette demande que les Députés des Juifs terminèrent  
 leurs plaintes contre Herode & Archelaüs. Nicolas prit la dé-  
 fense de ces deux Princes , justifia leur conduite , accusa la  
 Nation d'être naturellement indocile & rebelle , & fit un  
 crime aux parents d'Archelaüs de s'être joints à ses ennemis.

Réponse de  
Nicolas.

(a) Si ce n'est pas une faute de Copiste , c'en est une contre la vérité de

l'histoire , & contre le récit même que Joseph fait de cet événement.

L'Empereur  
partage les  
Etats d'Herode.

III. Auguste ayant entendu tout ce qui venoit d'être allégué de part & d'autre, congédia l'assemblée, & quelques jours après il adjugea la moitié des Etats d'Herode à Archelatis, sous le titre d'Etnarchie, avec promesse de le déclarer Roi, si sa conduite l'en rendoit digne : il partagea l'autre moitié en deux Tétrarchies, dont il donna une à Philippe, & l'autre à Antipas, qui avoit disputé la Couronne à Archelatis. La Pérée & la Galilée formoient le partage d'Antipas, & lui rapportoient deux cents talents de revenu ; la Batanée, la Trachonite, l'Auranite, & la partie des Etats de Zénodore, située aux environs de Jamnia, formoient celui de Philippe, & lui produisoient un revenu de cent talents ; l'Etnarchie d'Archelatis étoit composée de l'Idumée, de la Judée, du pays de Samarie. Auguste fit remise aux Samaritains de la quatrième partie des impôts qu'ils avoient coutume de payer, parce qu'ils n'avoient point pris de part à la révolte. La tour de Straton, Sébaste, Joppé, & Jérusalem, entrèrent aussi dans le partage d'Archelatis. Quant aux villes Greques, Gaza, Gadara, & Ippos, Auguste les détacha des Etats d'Herode pour les unir à la Syrie. Archelatis tiroit quatre cents talents (a) de revenu annuel de l'Etat qu'Auguste lui avoit formé. Outre ce qu'Herode avoit légué à Salomé, Auguste lui donna Jamnia, Azot, & Phasaélide, & y ajouta le Palais qui étoit dans Ascalon ; le tout ensemble lui formoit un Etat de soixante talents de revenu ; Auguste le rendit dépendant de l'Etnarchie d'Archelatis. Les autres parents d'Herode eurent ce qui leur étoit légué par son Testament. Outre ce qu'il laissoit à ses deux filles, qui n'étoient point mariées, Auguste leur donna cinq cents mille pièces d'argent monnoyé, & les maria aux fils de Pheroras. Enfin l'Empereur ayant ainsi partagé les domaines d'Herode entre ses enfans, il leur distribua de plus les mille (b) talents qu'il lui donnoit par son testament, & ne retint pour lui que quelques effets d'assez peu de valeur, seulement pour faire honneur à sa mémoire.

(a) Six cents. *Antiq. Juiv.* Liv. 17. chap. 11. num. 4.

(b) Quinze cents *Antiq. Juiv.* Liv. 17. chap. 21. numero 5.



## CHAPITRE VII.

I. **E**N ce même temps un jeune homme , Juif d'origine , & élevé à Sydon , chez un affranchi d'un citoyen Romain entreprit , à la faveur de sa parfaite ressemblance avec Alexandre qu'Herode avoit fait mourir , de se faire passer pour ce Prince. Dans l'espérance qu'une telle imposture pourroit lui réussir , il résolut d'aller à Rome. Aidé des conseils & des leçons d'un autre Juif de sa même Tribu , qui n'ignoroit aucune des intrigues de la Cour du feu Roi , il disoit que ceux qu'Herode avoit envoyés pour le faire mourir lui & son frere Aristobule , touchés de compassion , les avoient sauvés & leur avoient substitué des corps morts qui leur ressembloient. Il établit si bien cette chimere dans l'esprit des Juifs de l'isle de Crete , qu'ils lui fournirent de quoi poursuivre son voyage avec dignité. Arrivé à Melos , il y reçut des Juifs qui étoient dans cette isle , des secours encore plus abondants : plusieurs même trompés par l'extrême apparence de vérité qu'ils trouvoient à la fable qu'il leur débitoit , entreprirent de l'accompagner jusqu'à Rome. Lorsqu'il débarqua à Pouzole , les Juifs qui y étoient établis lui firent de magnifiques présents , ceux sur-tout qui avoient été en liaison d'amitié avec Herode s'empressoient de se ranger autour de lui , & de lui rendre hommage comme à leur Roi. Sa parfaite ressemblance avec le Prince Alexandre donnoit un si grand poids à l'assurance avec laquelle il se disoit l'être , que ceux qui avoient vû & particulièrement connu ce Prince , affirmoient avec serment qu'ils ne pouvoient le méconnoître. Une multitude infinie de Juifs vint de Rome au-devant de lui , tous les chemins par où il devoit passer en étoient remplis. L'esprit de vertige possédoit tellement ceux de Melos , que n'épargnant ni dépenses ni marques d'honneur pour le traiter en Roi , ils le portoient élevé & assis sur un brancard.

Un Imposteur se dit Alexandre , fils de Mariamne

II. L'Empereur avoit les traits d'Alexandre fort présents , pour l'avoir considéré avec beaucoup d'attention lorsqu'Herode l'avoit accusé devant lui : mais réfléchissant sur l'illusion que peut faire naître une ressemblance aussi parfaite que celle

Auguste découvre l'imposture.

qu'on lui annonçoit , & ne voulant pas , quoiqu'il en soupçonnât l'imposture , même avant d'avoir vû l'imposteur , détruire avec trop de précipitation les agréables espérances que faisoient concevoir un fait de cette nature. Il ordonna à Celade qui avoit parfaitement connu le Prince , de lui amener ce jeune homme. Auguste ne l'eut pas plutôt vû (a) ; qu'à la rudesse de sa peau , & à sa mine basse & servile , il reconnut qu'il n'étoit point le Prince Alexandre ; mais il ne fut pas peu surpris de l'assurance avec laquelle il soutenoit l'imposture ; car lui ayant demandé où étoit le Prince Aristobule , il répondit hardiment : » Il est en vie , mais il est resté en Cy- » pre , pour être moins exposé aux pièges qu'on pourroit nous » tendre. On ne se portera pas si facilement à rien entrepren- » dre contre notre vie , tandis que nous serons séparés l'un » de l'autre. « Auguste alors le tira un peu à part , & lui dit qu'il s'engageoit à lui faire grace de la vie , s'il lui vouloit nommer celui qui lui avoit si bien appris à débiter une telle imposture. Il promit à l'Empereur de le satisfaire , & l'ayant suivi , il lui montra le Juif qui l'avoit excité à mettre à profit la ressemblance qu'il avoit avec le Prince Alexandre , & ajouta qu'il avoit reçu de plus considérables présents dans toutes les villes par où il avoit passé , & de plus grosses sommes d'argent que n'en eût peut-être reçu le véritable Alexandre , s'il eût été encore vivant. Auguste se prit à rire

(a) L'imposture peut être arrivée , mais il n'est pas probable que la première démarche que l'Imposteur fit à Rome n'ait pas été de se présenter devant l'Empereur , & de n'y avoir paru qu'après avoir été mandé.

» Celade ne l'eut pas plutôt vu , qu'il » reconnut à divers signes la diffé- » rence qu'il y avoit entre ces deux per- » sonnes [ *M. d'Andilly*. ] « Si l'Élegant Traducteur n'a pas bien pris la pensée de Joseph , c'est la faute de l'Historien , de ne s'être pas bien exprimé , ou de ses Copistes , d'avoir dérangé son texte. Il dit expressément dans les Antiquités Juives , que Celade n'eut pas plus de discernement que le commun du peuple. De plus , Auguste n'avoit chargé cet Officier que de lui amener le prétendu Alexandre , non de l'interroger & de lui promettre la

grace s'il avouoit la vérité. Celade dut-il tâcher de faire une découverte que l'Empereur paroît s'être réservée ? C'est inutilement que Joseph remarque qu'Auguste avoit les traits d'Alexandre fort présents , s'il n'a aucune part dans la découverte de l'imposture éditée devant *Auguste* semble indiquer Celade , mais l'article & le verbe ne se rapportent pas toujours au substantif qui est plus proche dans Joseph. Ce qui embarrasse davantage , c'est *ἵσταται πρὸς Κέλσιν*. Les Copistes peuvent avoir mis ici *πρὸς* , que Joseph n'y avoit pas mis , & changé *Κέλσιν* en *Κέλσιν* , Auguste l'ayant pris » en particulier , promettre de lui cor- » riger la vie , s'il lui avouoit la vé- » rité. L'Imposteur le suit & lui indi- » que le Juif qui l'avoit instruit , &c. «

de cette naïveté , fit mourir le Juif , auteur de l'imposture , & comme le faux Alexandre lui parut fort & vigoureux , il l'envoya aux galeres : quant aux Juifs de Melos , il les crut assez punis de leur sotte crédulité , par la perte des dépenses extravagantes qu'ils avoient faites.

III. Archelaüs , dans l'exercice de l'autorité que lui donnoit sa qualité d'Etnarque , faisoit éprouver aux Juifs les effets du ressentiment qu'il conservoit de toutes les difficultés qu'ils lui avoient fait essuyer ; il les traita si durement , ainsi que les Samaritains , qu'ils furent enfin obligés les uns & les autres de députer à Rome. Sur leurs plaintes l'Empereur l'exila , dans la neuvième année de son Etnarquat , à Vienne , dans les Gaules , & confisqua tous ses biens à son profit. On dit que peu auparavant que l'Empereur lui eût fait ordonner de venir lui rendre compte de sa conduite , ce Prince avoit vû en songe neuf grands épis , bien remplis de grains , que des bœufs mangeoient , & qu'ayant fait appeller des devins & quelques Chaldéens pour le faire expliquer ce que pouvoit signifier ce songe , & chacun de ces gens l'interprétant diversement , un Essénien nommé Simon , lui dit que les épis désignoient des années , & les bœufs un changement de fortune , parce qu'en labourant la terre ils la retournent & en changeant la surface , que le nombre des épis qu'il avoit vus signifioient donc le nombre des années de son regne , après lesquelles il devoit éprouver un grand changement dans sa fortune , & mourir ensuite. Ce fut , ajoute-t-on , cinq jours après s'être fait interpréter ce songe , qu'Archelaüs reçut l'ordre de se rendre à Rome.

Archelaüs est exilé.

Je ne crois pas hors de propos de rapporter aussi un songe digne de mémoire , qu'eut la Princesse Glaphira. Elle étoit fille d'Archelaüs , Roi de Cappadoce ; elle avoit épousé en premières noces Alexandre , frere d'Archelaüs , dont je parle ici , & fils d'Herode , qui l'avoit fait mourir de la manière dont je l'ai raconté ; après la mort d'Alexandre cette Princesse épousa Juba , Roi de Libie , auquel elle survécut aussi. Archelaüs l'Etnarque l'ayant vue pendant son veuvage chez le Roi son pere , se prit pour elle d'une telle passion , qu'il répudia sa femme Mariamne pour l'épouser. Peu de temps après que ce mariage l'eut fait revenir en Judée , elle crut voir Alexan-

Songe de Glaphira.



dre, son premier mari, se présenter devant elle, & l'entendre lui dire : « Il eût dû vous suffire d'avoir, par de secondes » noces, passé dans les terres de Libie, mais vous ne vous » en êtes point contentée. Un troisième engagement que vous » n'avez pas eu honte de contracter avec mon propre frère, » vous ramène dans ma Patrie, je ne puis endurer un tel » affront, & bientôt, malgré vous, je vous reprendrai avec » moi. » Glaphira raconta ce songe, & survécut à peine deux jours au récit qu'elle en fit.

## CHAPITRE VIII.

Coponius Intendant de Judée.

I. **L'**EMPEREUR réduisit les Etats d'Archelaüs en Province, & envoya Coponius, Chevalier Romain, pour la gouverner en qualité d'Intendant, avec droit de vie & de mort (a). Ce fut durant son administration qu'un nommé Judas de Galilée porta les Juifs à la révolte, en leur reprochant que, par une lâcheté outrageante, ils égaloient des hommes à Dieu, puisque, par le tribut qu'ils payoient aux Romains, ils les reconnoissoient pour Maîtres autant que lui. Ce Judas se rendit ainsi l'auteur d'une nouvelle secte, qui n'avoit rien de commun avec les autres.

II. Il y en avoit trois chez les Juifs (b), celle des Pharisiens, celle des Sadducéens, & celle des Esséniens, qui sont les plus réglés dans leurs mœurs. Ils sont Juifs d'origine (c), & vivent entre eux dans une beaucoup plus étroite union que les autres. Ils regardent la volupté comme un vice qu'il faut détester, & la continence comme une vertu qu'on doit se faire un devoir de pratiquer, en travaillant sans cesse à vaincre ses passions. Fort prévenus contre l'extrême intempé-

(a) M. Spanheim prétend que Coponius n'avoit pas droit de vie & de mort. Pourquoi ne l'auroit-il pas eu, Pilate, un de ses successeurs, l'ayant eu ? L'expression de Joseph présente naturellement ce sens, τὸ ἐν τῷ τῶν ἰσχυρῶν. Ce sçavant cite le premier chapitre du dix-huitième Livre des Antiquités Juives

mais Joseph n'y dit rien qui autorise son sentiment. Note p.

(b) Voyez Remarque I.

(c) ou de religion. Joseph vient de dire que Simon, qui expliqua le songe d'Archelaüs étoit Εὐαῖος τὸ γένος. Simon n'étoit pas Essénien de naissance, d'origine ou de nation, mais de profession, d'institut.

rance des femmes, dont aucune, selon eux (a), n'a assez de vertu pour demeurer fidelle à son mari, ils font peu de cas du mariage, & en usent encore moins, sans cependant le condamner absolument, ni blâmer ceux qui veulent se procurer par cette voie de légitimes successeurs, mais ils prennent dans l'âge le plus tendre & le plus propre à les former, les enfans qu'on leur présente, & les elevent dans leurs pratiques avec autant de soin & d'affection que s'ils en étoient les peres.

III. Ils méprisent les richesses, & observent une communauté de biens si exacte & si admirable, qu'il n'est pas possible de trouver chez eux quelqu'un qui soit plus opulent qu'un autre. Pour soutenir cette parfaite égalité, & éloigner pour toujours de leur société la vanité des richesses & la honte de la pauvreté, on ne peut s'y faire admettre qu'en se dépouillant en sa faveur de la propriété des biens qu'on apporte avec soi, & en faisant profession de ne les plus regarder que comme un patrimoine commun, heureusement mêlé avec les autres biens de la société, pour les faire vivre tous ensemble comme freres; ils ne se frottent point d'huile, qu'ils regardent comme une espece de souillure, & si quelqu'un d'eux en a souffert quelque onction, même malgré lui, il essuie soigneusement son corps; ils se font un mérite de paroître negligés, & tout le soin qu'ils prennent de leur parure consiste à être toujours vêtus de blanc. Un certain nombre d'Economes, dont ils font un choix prudent, prend soin de leurs biens, dont ils ont fait une masse commune, & de distribuer sans distinction les choses dont chacun d'eux peut avoir besoin.

IV. Ils n'habitent point seuls des maisons particulieres (a), mais demeurent toujours plusieurs ensemble dans un hospice commun. Lorsque quelqu'un de leur secte va les voir, il trouve tout ouvert, comme s'il étoit chez lui; & bien que ceux chez les-

(a) » Drusus dit que *les Esséniens*  
» furent ceux qu'Hircan persécuta, qui  
» se retirèrent dans les déserts ... cette  
» conjecture est la plus apparente de  
» toutes celles qu'on propose. « *Basn.*  
*Hist. Juifs*, Tome 2. pag. 525. M. Bal-  
nage ne cite point l'endroit où Drusus  
dit cela. Il dit tout le contraire dans le  
cinquième chapitre de son traité de *Sec-*  
*tis Judæorum*, mais quand il le diroit,

» la conjecture ne seroit pas la plus ap-  
» puyée de toutes celles qu'on pro-  
» pose. « Car Joseph en parle sous le  
Pontificat de Jonas.

Voyez Remarque V.

Καμαθὸν ἵκουσι τὰς πόλεις ἐκτριπόμε-  
νοι. Ils demeurent à la campagne, ayant  
de l'éloignement pour les villes, Philon.  
*Quod omnis sit*, &c. pag. 876. d. e. Ibid.  
878. a. b.

quels il arrive ne l'ayent jamais vû , ils le reçoivent comme un ancien & très-familier ami. Ainsi lorsqu'ils se mettent en voyage , ils ne font aucune sorte de provisions , & c'est la seule défense dont ils s'arment (a) contre les voleurs. Il y a toujours dans chacun de ces hospices un Particulier chargé de recevoir les nouveaux hôtes , & de leur distribuer des habits & les autres choses qui leur sont nécessaires. On ne peut mieux comparer la modestie qu'ils observent dans tout leur maintien extérieur , qu'à celle de ces enfans que la sévérité de leur maître tient dans une crainte continuelle. Ils portent leurs habits & leurs chausses jusqu'à ce qu'ils soient entièrement usés ou déchirés. Il ne se fait entre eux aucune sorte d'achat ni de vente , ceux qui n'ont pas certaines choses qu'ils peuvent plus particulièrement souhaiter étant toujours surs de les obtenir de ceux qui les ont , sans être jamais tenus de leur rien donner en échange.

V. Ils servent Dieu avec une singulière piété , & ne s'entre-tiennent que de choses édifiantes. Avant le lever du soleil , tournés devant cet astre comme s'ils le vouloient prier de se hâter d'éclairer la terre de sa lumière (b) , ils adressent à Dieu des prières dont leurs Peres leur ont , par tradition , transmis la formule ; ceux qu'ils ont choisis pour leurs supérieurs les envoient ensuite vaquer chacun au travail qui lui est propre , & dont ils s'occupent jusqu'à la cinquième heure , temps auquel ils s'assemblent dans un lieu commun , où , couverts d'un linge , ils se baignent dans l'eau froide ; après le bain ils se retirent dans leur chambre , dont ils ne permettent l'entrée à nul de ceux qui ne sont pas de leur secte. Ainsi purifiés , ils vont au réfectoire comme en un saint Temple , & ayant pris

(a) » Ils ne portent autre chose que  
» des armes pour se défendre contre les  
» voleurs. « M. d'Andilly & M. Prideaux,  
Tome 4. pag. 82. Un voyageur qui  
n'a rien ne pense gueres à se charger  
d'armes pour se défendre des voleurs.

*Cantabit vacuus coram latrone viator.*

Il n'y avoit , selon Philon , aucun ou-  
vrier chez les Esséniens pour faire des  
flèches , des dards , des épées , des cas-  
ques , des cuirasses , des boucliers , &c.  
*Quòd omnis sit liber*, pag. 377. a. d.

(b) Voyez Remarque VI.

J'ignore où l'Auteur des nouveaux  
*Mémoires d'Histoire , de Critique , &c.*  
a pris que » chacun se tournoit vers  
» le soleil levant , & demandoit à Dieu  
» qu'il lui fit connoître sa cellule pour  
» y reprendre ses exercices ordinaires. «  
Tom. 1. pag. 218. Dans quelques  
erreurs que Philon & Joseph puissent  
faire tomber leurs lecteurs , j'aurois de-  
la peine à en croire mes yeux , si leur  
texte me presentoit quelque chose de  
semblable.



leur place en silence , le boulanger met devant chacun d'eux un pain , & le cuisinier une portion (a) ; un Prêtre bénit alors ce qui est servi , & jusqu'à ce que sa priere soit finie , il n'en est permis de toucher à rien. Après le repas le même Prêtre fait une seconde priere ; ils le finissent ainsi toujours comme ils le commencent en rendant à Dieu un juste tribut de louanges & de reconnoissance pour la nourriture , qu'ils confessent ne tenir que de sa seule libéralité. Après cette seconde priere ils quittent les habits avec lesquels ils ont mangé , parce qu'ils les regardent comme sacrés , & retournent à leur travail , qu'ils ne quittent que le soir pour aller souper : ils observent à leur souper les mêmes pratiques , & font manger avec eux les hôtes qui leur sont arrivés. Jamais il ne s'élève de bruit dans ces maisons , jamais le moindre trouble n'en altere la tranquillité ; on n'y parle dans les conversations que l'un après l'autre , & chacun en son rang ; le silence rigoureux qu'ils observent d'ailleurs , inspire aux gens du dehors un religieux respect . . . (b) & c'est l'effet de leur continuelle sobriété , car ils ne boivent ni ne mangent qu'autant qu'il le faut pour satisfaire aux besoins de la nature.

VI. Exactement soumis en tout à l'autorité de leurs supérieurs , ils ne se dispensent d'attendre leurs ordres que lorsqu'il s'agit de secourir le prochain & d'assister les pauvres ; parce que , pour les œuvres d'une charité bien entendue , ils

(a) M. Bagnage , (Hist. des Juifs , Tom. 2. pag. 550.) la fait de bouillie , mais *ἰσχυατος* ne détermine point de quoi étoit garni le plat qu'on mettoit devant eux.

(b) Je crois qu'il manque ici quelque chose , & que Joseph , après avoir parlé de leur souper , parloit de leur sommeil , qu'il disoit être fort léger. Ce qui suit demande quelque chose de semblable ; car le silence n'est pas l'effet naturel de la sobriété , c'est plutôt un court & léger sommeil que produit cette vertu ; aussi Philon met-il entre les austerités ce qu'il appelle *ἑσπαςίας τὴν ἀντιπρίοναν*. La pratique de ne dormir presque point *ἀντιπρίοναν*. De profug. pag. 456. d. c. Ceux qui ont donné des traductions de Joseph ne paroissent pas avoir fait attention

que si *ἄριστος* signifioit rassasiement , Joseph s'en sert aussi quelquefois pour signifier mesure. Car ils ont supposé qu'il avoit ici le premier sens , & il ne peut y avoir que le second. *Hujus autem rei perpetua sobrietas & cibi & potionis usque ad satietatem domensio*. Que ce soit du grand silence qu'observoient les Esséniens , ou plutôt du peu de temps qu'ils donnoient au sommeil , que Joseph ait voulu rendre raison , il est également ridicule de dire que c'étoit parce qu'on leur mesuroit la nourriture jusqu'au rassasiement. Quand on en vient à mesurer la nourriture , rarement en donne-t-on jusqu'à rassasier : ainsi le sens de Joseph est que si les Esséniens demeu-roient si peu au lit , c'est qu'on ne leur donnoit la nourriture que par poids & par mesure.

n'ont à écouter que les mouvemens de leur compassion , ce qui ne s'étend pas jusqu'à leurs parents , auxquels ils ne peuvent rien donner sans une permission expresse. Singulièrement maîtres de leurs affections , ils répriment les premiers mouvemens d'émotion qui s'élevent dans leur ame , & ne se livrent jamais à la colere. Amateurs zélés de la paix , ils la conservent avec grand soin. Ils sont d'une bonne-foi si inviolable , que leur parole est plus sûre que les sermens les plus solemnels des autres hommes ; ils évitent au reste de jurer , persuadés que le serment diffère peu du parjure , & que celui qu'on ne croit pas , s'il ne prend Dieu à témoin de ce qu'il affirme , est déjà condamné ; ils étudient avec une singuliere application les écrits des Anciens (a) , sur-tout ceux dont ils peuvent tirer des connoissances utiles à l'ame & au corps , & s'instruisent ainsi des moyens propres à modérer les passions , & des secours que peuvent leur fournir les propriétés des simples (b) , pour guérir les maladies auxquelles nous sommes sujets.

VII. On n'est pas reçu dans la secte des Esséniens aussi-tôt qu'on se présente pour y être admis ; le postulant demeure un an en-dehors , où il suit leur maniere de vivre , & s'exerce à toutes leurs pratiques. On lui donne une bêche , le linge dont j'ai parlé , & un habit blanc. Quant il a donné pendant cette année des preuves de sa continence , ils commencent à communiquer avec lui d'une maniere plus particuliere ; ils lui permettent de venir prendre le bain avec eux , & de faire usage des mêmes eaux dont ils se servent pour se purifier , mais ils ne lui donnent point encore d'entrée à leur réfectoire , & lui font passer encore deux ans dans les épreuves , afin de pouvoir juger de ses mœurs avec autant de certitude qu'ils se sont assurés de ses dispositions à la continence. Lorsqu'enfin ils l'en estiment digne , ils le reçoivent ; mais avant que de le faire manger avec eux , on le fait jurer solennellement » d'avoir pour Dieu un souverain respect , & de le servir

(a) Il n'est pas aisé de concevoir que les Esséniens , qui lisoient avec application les Livres anciens , qui juroient de conserver fidelement les Livres de leur Institut , rejetoient cependant les traditions , comme le prétend M. Bas-

nage. *Hist. Juifs* , Tom. 2. seconde partie , pag. 147.

(b) Et des pierres , *אבן*. Je soupçonne que c'est une faute , à moins que Joseph ne l'ait pris pour signifier minéraux.

» avec piété ; d'observer les loix de la justice , de ne jamais  
 » nuire à personne , soit de leur propre mouvement , soit pour  
 » obéir à quelqu'un qui le lui commanderoit : de détester  
 » les méchans , & d'être toujours prêts à obliger les gens de  
 » bien ; de garder la fidélité à tout le monde , particulie-  
 » rement à ceux qui ont droit de commander , parce que  
 » c'est de Dieu qu'ils tiennent (a) leur pouvoir ; de ne point  
 » abuser de son autorité , s'il étoit un jour élevé aux Char-  
 » ges ; de ne se point distinguer alors de ses inférieurs , ni  
 » dans la qualité de ses habits , ni en aucune autre chose  
 » qui regarde sa personne ; d'aimer la vérité , & de faire pro-  
 » fession de détruire le mensonge ; de ne commettre aucun  
 » larcin , & de ne jamais ouvrir son ame au desir d'un gain illi-  
 » cite ; de ne cacher à ceux de la secte aucune de ses maxi-  
 » mes , ni de ses pratiques les plus secrètes ; & aussi , de n'en  
 » rien découvrir aux Etrangers , quand même on voudroit l'y  
 » contraindre sous peine de mort , de ne point s'écarter en  
 » enseignant les autres , de la méthode qu'on a suivie à son  
 » égard ; de s'abstenir de toute action honteuse ou déshon-  
 » nête (b) ; de conserver avec un soigneux respect les Livres  
 » que la secte révere , & les noms des Anges (c). « Tels sont les  
 engagements que les Esséniens font prendre sous la foi du  
 serment à ceux qu'ils admettent dans leur société.

VIII. S'il leur arrive dans la suite de les enfreindre par  
 quelque faute notable , ils les chassent. On a vu mourir mi-  
 sérablement plusieurs de ceux qu'ils avoient ainsi rejetés , parce  
 que les sermens par lesquels ils se sont astreints au genre de  
 vie particuliere qu'ils avoient embrassé ne leur permettant  
 point d'user de la nourriture que prennent les Etrangers , ils

(a) Οὐ γὰρ ἴσιν ἱερούσια ἢ μὴ ἀπὸ θεοῦ.  
 Epir. Rom. chap. 13. §. 1.

(b) Ληστείας brigandage. Le novice  
 avoit déjà juré plus haut de ne com-  
 mettre aucune friponnerie ; & le bri-  
 gandage est un crime si odieux , qu'on  
 ne croit pas qu'on ait jamais fait un  
 décret pour le défendre à des person-  
 nes qui se consacrent particulièrement  
 à Dieu. Λαίσρ dans Suidas , signifie  
 chose indécente , peu honnête. C'est , je  
 crois , ce qu'a voulu dire Joseph. Mais  
 comme ce mot est rare , un Copiste à

qui il étoit inconnu a pu lui substituer  
 ληστείας. Si on n'aime mieux lire λαι-  
 νείας. Il n'y a aucune règle qui ne dé-  
 fende expressément ce vice à ceux qui  
 s'engagent dans le célibat. » Fuyons ,  
 » dit saint Clément , ( 1. Epir. num. 30. )  
 » les médisances , les embrassemens  
 » impurs & honneux. » Le Grec a ἀγροῦς ,  
 mais on l'a judicieusement changé en  
 ἀδύρως dans l'Edition de 1700. note 13.  
 Philon. De vit. Mos. pag. 681. a. b.  
 pag. 17. c.

(c). Voyez Remarque VII.



sont réduits à ne manger que de l'herbe , & à périr dans les tourmens d'une faim dévorante. Cet état déplorable a quelquefois touché les Esséniens de compassion , ils en ont repris plusieurs qui étoient prêts d'expirer , persuadés que leurs fautes étoient suffisamment expiées par des souffrances qui les avoient conduits aux portes de la mort.

IX. La justice la plus exacte est la règle des jugemens des Esséniens , ils n'en rendent aucun qu'ils ne soient au nombre de cent , & ce qu'ils ont prononcé demeure fixe & irrévocable. Ils ne respectent rien tant , après Dieu , que le nom de leur Législateur ; en parler avec mépris , est un crime qu'ils punissent de mort. Ils se font un devoir & un mérite d'obéir à leurs anciens , & de déférer à l'avis du plus grand nombre , de sorte que lorsqu'ils se trouvent dix ensemble , l'un des dix n'oseroit parler si les neuf autres sembloient ne le pas approuver ; ils se donnent bien de garde de cracher au milieu de la compagnie ou à leur droite ; ils s'abstiennent plus religieusement que les autres Juifs de travailler le jour du Sabbat. Non-seulement ils préparent la veille ce qu'ils doivent manger , afin de n'avoir point à allumer du feu en ce jour , mais ils n'osent pas même remuer la moindre chose dans la maison , ni satisfaire aux besoins de la nature. Ils creusent les autres jours un trou de la profondeur d'un pied , avec une bêche , & c'est cette bêche que j'ai dit qu'ils mettent à la main de ceux qui se présentent pour être admis dans leur société , & tandis qu'ils se déchargent , ils ont soin que ce trou soit tout autour couvert de leurs habits , (a) dans la crainte que les rayons du soleil n'en soient souillés ; ils remplissent ensuite promptement ce trou de la terre qu'ils en ont tirée ; ils cherchent les endroits les plus retirés pour ces sortes de besoins , & quoiqu'ils soient naturels , ils se considèrent comme impurs pour y avoir satisfait , & se lavent pour s'en purifier.

X. Les Esséniens sont divisés en quatre classes , dont chacune tire sa distinction du temps auquel ceux qui la composent ont été admis dans la société. Les plus jeunes y tiennent un rang si fort au-dessous de celui des anciens , que s'il leur arrive d'en toucher quelqu'un , ceux-ci ne manquent pas de

(a) Voyez Remarque VI.

se purifier , comme s'ils avoient eu commerce avec un Etranger. Ils vivent fort long-temps , plusieurs vont jusqu'à cent ans , & j'estime qu'ils doivent une si longue vie à leur sobriété & à la régulière simplicité de leur nourriture. Ils méprisent les maux de cette vie , & se mettent , par leur confiance , au-dessus de toutes les adversités ; ils préfèrent une mort glorieuse au plus long séjour qui se puisse faire sur la terre , dût-il même ne jamais finir (a) : cette généreuse inflexibilité de courage a éclaté en mille manières dans la guerre que nous avons eue avec les Romains ; tous les tourmens , tous les genres de supplices réunis , n'ont jamais pu leur arracher quelque parole contraire au respect qu'ils ont pour leur législateur , ni les forcer à user des nourritures qui ne leur sont point permises ; au milieu des plus horribles tortures , jamais on ne les a vus verser quelques larmes , jamais on ne les a entendus s'efforcer d'adoucir , par de honteuses flatteries (b) , la cruauté de leurs bourreaux ; ils se moquoient d'eux au contraire , & se souriant entre eux (c) , ils rendoient leur ame avec joie , dans la ferme confiance qu'ils en seront un jour animés de nouveau.

XI. C'est un dogme de la croyance des Esséniens , que nos corps sont sujets à la mort & à la corruption , que leur matière est périssable , mais que nos ames sont immortelles & ne doivent jamais cesser d'être ; que formées de l'air le plus subtil (d) , elles viennent , par un certain attrait naturel , se loger dans nos corps , mais que s'y trouvant enfermées comme dans une prison , dès qu'elles peuvent se dégager de ces liens charnels , qui les ont retenues comme dans une longue servitude , elles s'élèvent dans l'air & s'envolent avec joie. Ils croient , & conviennent en cela avec les Grecs , que les ames des gens de bien vont par-delà la mer , dans une ré-

(a) Voyez Remarque VIII.

(b) J'ai suivi le sens de M. d'Andilly , quoique M. le Clerc ait prétendu que l'Élegant Traducteur avoit mal rendu cet endroit.

(c) Autrement. Ils donnoient leur vie avec joie , dans la confiance de la recouvrer un jour. M. d'Andilly rend ainsi cet endroit : » Et rendoient l'esprit avec joie , parce qu'ils espéroient

» de passer de cette vie à une meilleure. « On lit dans le nouvel Editeur : *Animas alacriter dimiserunt tanquam denuo eas recepturi.*

(d) .... « croyant qu'elles descendent de l'air le plus élevé , dans les corps qu'elles animent. « Le Pere Calmer, Dict. Bible, *Esséniens*. *Αἰθερά* ne signifie pas le plus élevé , mais le plus délié , le plus délicat.

gion impénétrable à la pluie & à la neige, & continuellement rafraîchie par un doux zéphir qui souffle du côté de la mer. Ils releguent au contraire les ames des méchans dans un lieu profond & ténébreux, où regne un perpétuel & rigoureux hiver, & où elles sont livrées à des tourmens qui ne doivent jamais finir. C'est ainsi qu'il me paroît que les Grecs placent ceux de leurs grands hommes qu'ils appellent des heros ou des demi-dieux dans des isles fortunées particulièrement destinées à recevoir leurs ames, & font habiter les enfers par celles des impies, où elles doivent être à jamais tourmentées, ainsi que le sont, selon eux, les ames de Sisiphe, de Tantale, d'Ixion & de Titie. Les Esséniens croient donc que les ames ont été créées immortelles, & cette opinion leur sert de motif pour porter les hommes à la vertu, & les détourner du vice, persuadés que l'espérance d'un bonheur éternel après la mort rend en cette vie les gens de bien encore meilleurs, & que la crainte d'un châtimement qui ne doit jamais finir retient les méchans & les empêche de faire le mal, quand même ils s'imagineroient pouvoir cacher en ce monde leurs mauvaises actions. Cette doctrine des Esséniens sur la nature de l'ame a tant de charmes pour ceux qui ont une fois goûté la divine sagesse de leurs enseignemens, qu'ils s'en persuadent aisément & y demeurent inviolablement attachés.

XII. Quelques-uns d'entre eux, par l'étude assidue qu'ils font des Livres Saints & des Oracles des Prophètes, autant que par leur attention à se purifier souvent, se flattent de pouvoir faire connoître les choses à venir, & il leur arrive rarement de se tromper dans leurs prédications.

XIII. Il y a une autre sorte d'Esséniens qui conviennent avec les premiers dans leur maniere de vivre, dans leurs mœurs, dans leurs loix, & tous leurs autres usages; mais ils pensent tout autrement qu'eux sur le mariage. Ils croient que ceux

(a) Je soupçonne que Joseph, toujours lâchement occupé à rapprocher du Paganisme les sentimens & les cérémonies de sa Nation, prête ici aux Esséniens des idées & expressions Payennes. Je ne trouve cependant pas ce que dit M. Bafnage (Hist. des Juifs, Liv. 2. chap. 21. pag. 589.) qu'il comparoit la secte des Esséniens de son temps à

celle de Pythagore. A l'égard de cette pente que les Esséniens disoient que nos ames ont pour la matiere, Tatien paroît avoir eu les mêmes idées. » L'ame ignorante » n'est que ténèbres; c'est pourquoi » lorsqu'elle est seule, elle penche en- » bas vers la matiere. . . . πρὸς τὴν ἑλὼν γινώσκω pag. 255. a. b. Nov. Edit.



qui ne se marient point se rendent coupables du dessein d'abolir la race des hommes, qu'on verroit en effet bientôt s'éteindre, si tout le monde se vouoit au célibat. Ainsi ils se marient, mais ce n'est qu'après s'être assurés, par un examen qu'ils font durer trois ans, que les personnes qu'ils veulent épouser sont d'un tempéramment propre à leur donner des enfans. Ils ne s'en approchent point lorsqu'elles sont enceintes, & prouvent, par cette modération, que ce n'est point l'attrait de la volupté, mais le désir de donner des enfans au monde qui les a engagés dans le mariage. Lorsque leurs femmes se lavent elles sont toujours, comme eux, couvertes d'un linge. Tels sont les mœurs & la doctrine des Esséniens.

XIV. Quant aux deux autres Sectes que j'ai annoncées, la première est celle des Pharisiens, qui passent pour avoir une plus parfaite connoissance de nos Loix que les Esséniens & les Sadducéens, & être les premiers qui aient établi une Secte particulière parmi les Juifs : ils attribuent tout au destin & à Dieu. Ils croient cependant qu'en la plupart des choses il dépend de nous de faire le bien ou de ne le pas faire, que le destin coopere à l'un & à l'autre ; que toutes les âmes sont immortelles, qu'il n'y a que celles des gens de bien qui puissent passer dans d'autres corps ; que celles des méchans sont punies par des supplices éternels.

Les Phari-  
siens.

La seconde est celle des Sadducéens, qui rejettent entièrement le destin, & enseignent que Dieu n'entre pour rien dans le mal que nous faisons ou que nous ne faisons pas, qu'il dépend de notre choix de le faire ou de nous en abstenir, selon que notre volonté nous y porte ou nous en détourne : ils nient que les âmes demeurent dans l'Adès (c), & qu'elles y soient punies ou récompensées.

Les Saddu-  
cèens.

Les Pharisiens vivent entre eux dans une très-étroite amitié (d), & s'attachent, pour le bien commun, à entretenir

(a) Voyez Remarque I.

(b) Voyez Remarques II, III, & IV.

(c) *Apud inferos*. M. Hav.

(d) Joseph peint mal ses personnages, si les Pharisiens étoient liés d'amitié les uns avec les autres, l'esprit de faction & de cabale en formoit les nœuds. La conduite qu'ils tinrent sous les regnes d'Hircan premier, d'Alexan-

dre & d'Alexandra, fait assez connoître combien ils étoient sévères dans leurs jugemens.

Après avoir dit que la secte des Sadducéens étoit composée des personnes les plus distinguées de la Nation, quelle étrange idée en donne-t-il, lorsqu'il ajoute que leur conduite avoit quelque chose de dur & de sévère, si ce qu'il y avoit

par-tout l'union & la concorde. Les Sadducéens, moins sociables, vivent avec ceux de leur secte comme avec des étrangers. Voilà ce que j'ai cru devoir dire des différentes Sectes qui se sont établies parmi nous.

## CHAPITRE IX.

**Q**UOIQUE les Etats qui formoient l'Etnarchie d'Archelaüs eussent été réduits en Province, Philippe & Herode, surnommé Antipas, ne cessèrent pas de jouir de leurs Tétrarchies. Salomé mourut, & donna par son testament sa Toparchie, avec Jamnia & les palmiers de la Phasaélide à Julie, femme d'Auguste. Ce Prince mourut au même temps, après un regne de cinquante-sept ans, six mois & deux jours; & eut pour successeur Tibere, fils de Julie. Philippe fit bâtir dans le territoire de Panéade, auprès des sources du Jourdain une ville, à laquelle il donna le nom de Césarée, & une autre dans la basse Gaulanite, qu'il appella Juliade. Herode, de sa part, fit bâtir dans la Galilée Tibériade, & une autre ville dans la Pérée, à laquelle il donna aussi le nom de Juliade.

Pilate fait entrer de nuit dans Jerusalem l'image de Tibere, qui étoit sur les enseignes militaires.

**I**I. Pilate, que Tibere avoit envoyé avec le titre d'Intendant dans la Judée, fit entrer de nuit dans Jerusalem les enseignes Romaines, sur lesquelles étoit empreinte l'image de l'Empereur, ce qui occasionna un grand trouble. Dès que le jour parut ceux qui les virent les premiers en furent autant effrayés que surpris; ils regarderent cette entreprise comme un outrage fait à nos Loix, qui ne nous permettent point de souffrir qu'on établisse dans la ville aucunes figures d'hommes ou d'animaux. L'indignation devint bientôt générale, une grande multitude de peuple de la campagne vint se joindre aux habitans de Jerusalem, & tous ensemble furent trouver Pilate à Césarée, pour le supplier de faire sortir ces enseignes

de plus distingué chez les Juifs étoit dur, que doit-on penser que fût le Peuple? C'est moins la vérité que la passion & l'esprit de parti, qui a crayonné les traits dont Joseph a formé le portrait des Sadducéens. Ses Traducteurs ont encheri sur lui, & s'éloignent par

conséquent encore plus de la vraisemblance. » Ils passoient (les Sadducéens, )  
 » généralement pour des gens sans humanité, chagrins, grossiers entre eux,  
 » bruxaux & cruels à l'égard de tous  
 » les autres. « M. Prideaux, Hist. Juifs, Tome 4. pag. 68.

hors de la ville , & de ne les point troubler dans la pratique de leurs saintes Loix ; mais Pilate ne se rendant point à leurs instances , ils se jetterent à terre , & se tinrent constamment en cet état durant cinq jours & cinq nuits.

III. Le jour suivant Pilate monta sur son tribunal dans le grand Cirque , & y ayant fait assembler le Peuple , comme s'il eût voulu répondre à sa demande , il ordonna à ses troupes de se mettre sous les armes , & d'envelopper cette multitude lorsqu'il leur en donneroit le signal. Ses ordres furent exécutés , & les Juifs , extrêmement effrayés de se voir ainsi , au moment qu'ils s'y attendoient le moins , entourés d'un triple rang de soldats bien armés. Pilate alors les menaça de les faire égorger s'ils persistoient dans le refus de recevoir dans leur ville ces enseignes chargées de l'image de l'Empereur , & commanda en même temps aux soldats de tirer leurs épées ; mais les Juifs , comme par l'effet d'une délibération réfléchie , se jetterent de nouveau tous à terre , présentèrent la gorge , & s'écrierent qu'ils aimoient mieux mourir que de transgresser leurs Loix. Pilate ne put refuser son admiration à ce constant & généreux attachement des Juifs aux pratiques de leur Religion ; il ordonna sur le champ qu'on fit porter ces enseignes hors de Jerusalem.

IV. Mais ayant dans la suite fait servir l'argent qui étoit dans le trésor du Temple que nous appellons Corban à la dépense des aqueducs qu'il fit construire pour prendre l'eau à quatre cents stades de Jerusalem , & la conduire dans la ville , il donna occasion à un nouveau trouble. Le Peuple scandalisé de l'emploi qu'il faisoit de cet argent , l'assailit tumultuairement de cris & de plaintes sur son tribunal , lorsqu'il vint à Jerusalem : il avoit bien prévu cette émeute , & pour qu'elle n'eût point de suites considérables , il avoit ordonné à ses soldats de se mêler au premier bruit dans la multitude en habits semblables à ceux du commun peuple , sans autres armes que des bâtons , & de frapper sur ceux qui s'aviseroient de crier. Ses soldats exécuterent si à propos ce qu'il leur avoit commandé , que plusieurs Juifs périrent dans cette mêlée , les uns sous les coups qu'ils reçurent , & les autres ayant été étouffés dans la foule lorsqu'ils vouloient s'enfuir ; le sort de ces malheureux rendit la multitude plus sage & la força de se taire.

Pilate fait  
faire un aque-  
duc à Jerusa-  
lem.



V. Agrippa , fils d'Aristobule , que le Roi son pere avoit fait mourir , se rendit auprès de Tibere , pour accuser devant lui Herode le Tétrarque (a) ; malgré le peu de cas que cet Empereur fit de son accusation , il resta à Rome , & y fit assidue-ment sa Cour aux plus illustres Romains , & singulièrement à Caius , fils de Germanicus , qui n'étoit alors que simple Particulier , il fit sur-tout un jour éclater son zèle pour lui dans un magnifique repas (b) qu'il lui donnoit , en formant publiquement des vœux pour que la mort de Tibere le mît bientôt en état de devenir le Maître du Monde , ce qui ayant été rapporté par un de ses domestiques à Tibere , il le fit mettre en prison , où il souffrit durant l'espace de six mois beaucoup de mauvais traitemens jusqu'à la mort de cet Empereur , qui arriva après un règne de vingt-deux ans , six mois & deux jours.

VI. Aussitôt que Caius fut placé sur le thrône des Césars , il mit Agrippa en liberté , & lui donna , avec le titre de Roi , la Tétrarchie de Philippe , qui étoit mort. L'élévation d'Agrip-  
 pa piqua de jalousie Herode le Tétrarque , & lui fit conce-  
 voir l'espérance de pouvoir aussi obtenir le rang & la dignité  
 de Roi. Herodiade , sa femme , excitoit sur cela son ambition , &  
 lui reprochoit que s'il avoit le déplaisir de ne pas porter une  
 couronne , il ne devoit s'en prendre qu'à sa négligence , qu'il  
 l'avoit toujours éloigné de faire le voyage de Rome ; car pour-  
 quoi , lui ajoûtoit-elle , l'Empereur , qui d'une condition pri-  
 vée vient d'élever Agrippa aux honneurs de la Royauté , ne vous  
 feroit-il pas la même faveur , à vous qui êtes déjà Tétrarque ?  
 Herode se laissa persuader , & se rendit auprès de l'Empereur ,  
 qui lui reprocha son avarice , & le relégua en Espagne (c). Agrip-  
 pa avoit suivi Herode à Rome & s'y étoit rendu son accusa-  
 teur. L'Empereur donna la Tétrarchie d'Herode à Agrippa.  
 Herode mourut dans son exil , où sa femme l'avoit accom-  
 pagné.

(a) Joseph ne parle point de cette accusation dans ses Antiquités Juives.

(b) Voyez Remarque X. *Antiq. Juiv.*

Liv. 18. chap. 6.

(c) A Lyon. *Antiq. Juiv.*



## CHAPITRE X.

I. **L**EMPEREUR Caius abusa avec un orgueil démesuré de sa haute élévation , & se méconnut au point de se croire & de vouloir qu'on crût qu'il étoit un Dieu : il exigea qu'on lui en donnât le nom. Il priva l'Empire de la plupart de ceux qui en soutenoient l'éclat avec le plus de dignité , par l'exil des uns , & par la mort qu'il fit souffrir à d'autres ; la Judée éprouva bientôt les cruelles effets de son horrible impiété. Il commanda à Petrone de se rendre à Jérusalem avec des troupes , & d'y placer sa statue dans le Temple , de faire mourir tous ceux qui oseroient s'y opposer , & de réduire toute la Nation à l'esclavage. Mais Dieu se rioit de la vanité de ses ordres téméraires. Petrone cependant se mit en devoir de les exécuter , il sortit d'Antioche pour se rendre à Jérusalem avec trois légions , & un grand nombre de troupes auxiliaires de Syrie : beaucoup de Juifs ne purent croire que ces préparatifs de guerre , dont ils furent bientôt informés , les regardassent ; ceux qui le crurent ne présu- moient pas qu'il leur fût possible de résister & de se défendre ; & la terreur devint générale , lorsque l'on sçut que l'armée de Petrone s'étoit déjà avancée jusqu'à Ptolémaïde.

Caligula veut faire mettre sa statue dans le Temple.

II. Cette ville , qui est limitrophe de la Galilée , est située sur le bord de la mer dans la grande plaine , & environnée à l'orient des montagnes de cette province , à la distance de soixante stades ; du mont Carmel au midi , à la distance de six vingts stades ; & à la distance de cent stades du côté du septentrion , d'une haute montagne qu'on appelle l'Echele des Tyriens. A deux stades de cette ville coule une petite riviere nommée Beleus (a) , auprès de laquelle est le mausolée de Memnon , élevé dans le voisinage d'un lieu merveilleux de cent coudées d'étendue ; ce lieu est rond , son sol est concave , & produit un sable de la nature du verre ; les vaisseaux qui viennent s'en charger n'en ont pas plutôt épuisé cette conca-

Petrone vient à Ptolémaïde.

Sable propre à faire du verre.

(a) *Belus amnis Judaico mari illa-  
bitur, circa cujus os collecta arena, ad-  
mixto nitro in vitrum excoquantur. Mo-*

*dicum id litus, sed egerentibus inex-  
haustum. Tacit. Hist. Liv. 5. nume-  
ro 7.*

vité, que les vents, comme à l'envi, y en poussent d'autre, qui se vitrifie à l'instant qu'il y tombe, &, ce qui est encore plus admirable, c'est que lorsque cette espèce de carrière est remplie & à comble, ce qui s'en répand, de verre qu'il étoit devenu, redevient un sable ordinaire. Telle est la propriété naturelle de cet endroit.

III. Les Juifs, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, s'assemblerent dans la plaine de Ptolémaïde, pour supplier Petrone de respecter leurs loix & de prendre pitié d'eux. La vue d'une si grande multitude & leurs instantes prières ébranlerent Petrone; il laissa ses troupes & la statue de l'Empereur à Ptolémaïde, & passa dans la Galilée. Il y manda le Peuple, & l'ayant assemblé à Tiberiade avec les principaux de la Nation, il leur représenta tout ce qu'ils avoient à craindre de l'extrême puissance des Romains & des terribles menaces de l'Empereur; il leur fit considérer que leur demande étoit des plus déraisonnables, puisque n'y ayant dans l'Empire aucune ville où la statue de l'Empereur ne fût placée dans les Temples avec celles des Dieux, ils ne pouvoient, sans se déclarer rebelles, persister dans le refus opiniâtre & outrageant de faire tout ce que les autres nations avoient fait avec soumission.

IV. Les Juifs ayant répondu que leurs Loix & leurs usages ne leur permettoient de mettre, ni dans le Temple ni dans le lieu le plus profane de leur pays aucune figure ou représentation, non-seulement de quelque homme, mais de Dieu même, Petrone leur répondit: « Je ne suis pas moins obligé » de me soumettre à la loi que m'impose l'Empereur, il est » mon Maître, & si je lui désobéis, en ne vous forçant point » d'obéir, il usera de son droit & me fera mourir; ce ne sera » plus moi qui vous ferai la guerre, mais celui qui m'a en- » voyé, vous êtes, autant que moi, soumis à sa puissance. « Tous les Juifs lui répondirent qu'il n'étoit aucun péril auquel ils ne fussent prêts de s'exposer pour le maintien de leurs Loix. » Vous » ferez donc, reprit Petrone, la guerre à l'Empereur? Nous of- » frons, répliquèrent les Juifs, tous les jours deux fois des sacri- » fices pour lui & pour le peuple Romain, mais si l'Empereur » persiste à vouloir que sa statue soit placée dans notre saint » Temple, il doit auparavant faire égorger toute la Nation,



» disposez de nos vies & de celle de nos femmes & de nos  
 » enfans. « Le zèle insurmontable de ce Peuple pour sa reli-  
 gion , & l'insébranlable résolution où il étoit de mourir plutôt  
 que de souffrir qu'on en violât les Loix, saisirent Petrone d'é-  
 tonnement & excitèrent sa compassion.

V. Il rompit donc l'assemblée sans rien arrêter , & dans les  
 jours suivans , prenant tantôt les plus considérables de la Na-  
 tion en particulier , & tantôt s'adressant à toute la multitude ,  
 il fit de nouveaux efforts ; usant de prières , de conseils , de  
 menaces sur-tout , exagérant toujours l'extrême puissance des  
 Romains , les cruels effets de l'indignation de l'Empereur , le  
 péril qu'il courroit lui-même , s'il négligeoit de lui obéir ;  
 mais voyant enfin que rien n'étoit capable d'ébranler ce Peu-  
 ple , & considérant que les terres , qu'il étoit temps d'ensem-  
 mencer , ne le seroient point , les Juifs en ayant depuis cinquante  
 jours abandonné la culture , il convoqua une nouvelle as-  
 semblée générale , & leur dit : » Je veux bien courir le risque  
 » de me perdre. Si par une protection particuliere , Dieu per-  
 » met que je fléchisse l'Empereur , je serai charmé d'avoir  
 » contribué à votre salut & au mien ; si l'inexécution de ses  
 » ordres l'irrite contre moi , je mourrai satisfait de sacrifier  
 » ma vie aux efforts que j'aurai faits pour garantir de la mort  
 » un Peuple si nombreux. « Toute cette grande multitude ,  
 qu'il renvoya chacun chez soi , lui témoigna sa reconnoissance  
 par les vœux ardens qu'elle ne cessoit de faire pour sa pros-  
 périté. Pour lui , il alla rejoindre son armée , qu'il avoit laissée  
 à Ptolémaïde , & s'en retourna à Antioche , d'où il écrivit  
 peu après à l'Empereur que pour lui procurer une prompte  
 obéissance , il avoit fait une subite & vigoureuse irruption  
 » dans la Judée ; que toute la Nation étoit venue lui deman-  
 » der grace ; mais que ses dispositions lui avoient paru telles ,  
 » que s'il ne se relâchoit de la sévérité de ses ordres , & ne  
 » permettoit aux Juifs de vivre selon leurs Loix , il devoit se  
 » résoudre à les détruire entièrement & à perdre tout ce pays. «  
 L'Empereur répondit à ces Lettres avec aigreur (a) , menaça  
 Petrone de le faire mourir pour avoir différé l'exécution de ses  
 ordres ; mais ceux que Caius avoit chargés de lui remettre

Petrone écrit  
 à l'Empereur.

(a) Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 3. num. 2.

cette dure réponse ayant été retenus sur mer pendant trois mois par des temps contraires , Petrone ne la reçut que vingt-sept jours après avoir appris la mort de cet Empereur par d'autres Lettres , qui lui furent apportées par des gens dont la navigation avoit été plus heureuse.

---

## CHAPITRE XI.

Claude est  
élevé à l'Empe-  
re.]

I. **C**AIUS ayant été assassiné après trois ans & huit mois de regne , les troupes enlevèrent Claude , & l'emmenèrent dans le camp pour le déclarer Empereur. Le Senat , par l'organe des Consuls Sentius Saturninus , & Pomponius Secundus , confia la garde de la ville à trois cohortes qui y étoient demeurées attachées à cet ordre , dont l'assemblée convoquée dans le Capitole fut très-nombreuse. Les outrageantes cruautés de Caius lui faisoient former le projet de s'opposer à l'élévation de Claude , & de rendre la forme du Gouvernement Aristocratique comme elle l'avoit été anciennement , ou au moins d'élire par suffrages quelqu'un qu'il jugeât digne de regner.

II. Le Senat envoya prier Agrippa , qui étoit alors à Rome , de se rendre dans l'assemblée , pour conférer avec lui sur les affaires présentes. Claude , de son côté , l'envoya inviter de le venir trouver dans le camp , pour délibérer avec lui sur ce qu'il lui convenoit de faire dans les circonstances où il se trouvoit. Agrippa voyant que de fait Claude étoit déjà revêtu de l'autorité des Césars , se rendit auprès de lui. Claude le députa au Senat pour lui faire connoître ses favorables dispositions , & lui dire » que les troupes l'ayant enlevé de force ,  
» il ne croyoit pas qu'il lui fût permis de rendre inutile cet  
» effet de leur zèle ; qu'il sentoît bien lui-même tout le ris-  
» que de sa situation , & que ce n'étoit jamais sans en courir de  
» grands , qu'on étoit appelé au Souverain Commandement ;  
» mais qu'il étoit résolu de se comporter dans le rang suprê-  
» me qu'on lui avoit décerné , non comme un tyran , mais  
» suivant les règles que doit se prescrire un bon Prince ; qu'il  
» se contenteroit de porter le nom d'Empereur , & ne prendroit  
» jamais de parti dans les affaires importantes qu'après en

» avoir conféré avec le Senat , dont il se feroit toujours un  
 » devoir de suivre les avis ; qu'enfin on devoit être assuré ,  
 » que quand même son caractère ne seroit pas aussi naturelle-  
 » ment tourné à la douceur & à la modération qu'il l'étoit  
 » en effet , la mort de Caius , dont le terrible tableau étoit  
 » sans cesse présent à ses yeux , seroit toujours pour lui une  
 » bien sensible leçon.

III. Agrippa fut porter ces paroles au Sénat. Plein de la confiance qu'il croyoit pouvoir prendre dans les troupes qui lui étoient demeuré attachées , le Senat répondit que , tout murement délibéré , il ne pouvoit se résoudre à retomber volontairement dans aucune sorte d'esclavage. Sur cette réponse , Claude pria Agrippa de retourner dire au Sénat » qu'il ne pouvoit abandonner des troupes qui s'étoient liées avec lui sous la foi » du serment , qu'il ne se porteroit que malgré lui , & avec » le plus sensible regret , à entrer en guerre avec un Corps » vis-à-vis duquel il souhaitoit n'avoir jamais de querelle à » démêler ; mais que si on en venoit-là , il falloit choisir un » champ de bataille hors de Rome , puisqu'on ne pouvoit » sans indignité , pour des divisions de cette nature , souiller » les temples de la Patrie du sang des citoyens. « Agrippa retourna faire au Senat le rapport de ces sentimens de Claude.

IV. Cependant un de ceux des soldats qui étoient attachés au Senat (a) ayant tiré son épée , s'écria tout-à-coup : » A quoi » pensons-nous , mes braves compagnons , allons-nous nous » égorger avec nos freres , & nous battre contre ceux de nos » parents & de nos amis qui se sont déclarés pour Claude ? a- » t'on quelque reproche à faire à cet Empereur qu'ils ont » choisi , & n'avons-nous pas de justes motifs de nous réunir » à ceux que nous allons combattre ? « En finissant de prononcer ces paroles il traversa le Senat , & entraîna avec lui tous ses compagnons. Le Senat ainsi abandonné , & ne pou-

(a) M. De Tillemont , (Claude , page 20.) dit qu'il y a peu d'apparence à ce que Joseph rapporte , que tous les soldats passèrent au milieu du Senat. Cet Auteur dit seulement que le soldat dont il parle entraîna tous les autres , sans marquer si ce fut à le suivre , ou seulement dans le parti qu'il prenoit.

Le Senat étoit assemblé au Capitole , & les soldats qui lui étoient attachés y étoient entrés. La porte par laquelle ils s'y étoient rendus pouvoit être à l'opposite de celle par où il falloit passer pour aller au camp des Prétoriens. Un soldat , qui eut l'insolence de tirer l'épée en plein Senat , & de déclarer qu'il



Le Senat va  
trouver Claude  
au camp des  
Prétoiens.

vant autrement se soustraire au danger auquel il se voyoit exposé, prit le parti de suivre ces soldats & de se rendre auprès de Claude. Les soldats attachés à Claude se présentèrent l'épée à la main à la tête des retranchemens du camp (a), & plusieurs de ceux qui se pressoient d'avancer les premiers eussent couru risque de la vie, avant même que Claude eût été informé de l'emportement de ses troupes, si Agrippa ne se fût hâté de l'avertir de ce qui alloit arriver, & ne lui eût fait sentir de quelle conséquence il étoit pour lui de se presser d'arrêter la fureur de ses soldats, qui se préparoient à faire main basse sur ce que l'Empire possédoit de plus respectables sujets, & les plus capables d'honorer le souverain Commandement, & le réduire à ne regner que sur un vaste désert.

Claude donne  
divers Etats à  
Agrippa.

V. Claude sentit l'importance de l'avis, arrêta sur le champ le zèle inconsidéré de ses soldats, reçut le Senat dans le camp, le traita honorablement, & sortit avec lui pour aller offrir des sacrifices à Dieu, en action de grâces de son élévation à l'Empire. Claude donna ensuite à Agrippa tous les Etats de Judée qu'Herode avoit possédés, avec la Trachonite & l'Auranite qu'Auguste y avoit réunies, & y ajouta ce qu'on appelloit le Royaume de Lisanius. Il donna à Herode, frere d'Agrippa & son gendre par le mariage qu'il avoit contracté avec la Princesse Bérénice sa fille, le Royaume de Calcide. Il constata la donation qu'il faisoit à Agrippa par un Edit qu'il fit publier, & chargea le Senat d'en faire graver l'acte sur des tables de cuivre (b), pour le déposer dans le Capitole.

Mort d'Agrippa.

VI. Les revenus que produisoient les vastes Etats dont Agrippa se trouvoit possesseur, formerent bientôt à ce Prince un grand fond de richesses, dont il eut la sagesse de faire un louable usage. Il avoit commencé à faire construire autour de Jerusalem un mur si prodigieusement fort, que les Romains auroient toujours tenté vainement de se rendre maîtres de cette ville s'il avoit pû l'achever, mais la mort le prévint (c). Ce

alloit se joindre à ceux qu'on y regardoit comme ennemis de la Patrie, put s'embarrasser fort peu de passer au milieu de cet illustre Corps.

(a) » Vinrent à eux l'épée à la main  
» auprès des murs de la ville. « [M. d'Andilly.] *ταχυς* ne signifie pas ici les murs de la ville, mais le retranchement du camp des Prétoiens.

(b) Voyez Remarque IV. Liv. 19. des Antiq. Juiv.

(c) Ce ne fut pas la mort qui empêcha Agrippa d'achever son entreprise, ce fut une défense de Claude qui l'arrêta, sur l'avis que lui donna l'Intendant de Syrie des suites qu'elle pouvoit avoir. *Antiquités Juives*, Livre dix-neuf, chapitre dix-sept, numero deux.

fut à Césarée que ce Prince mourut , après avoir regné trois ans en qualité de Tétrarque , & trois autres avec le Titre de Roi. Il laissa de son épouse Cypros trois Princesses , Bérénice , Mariamne , & Drusille , & un fils , qui fut nommé comme lui , Agrippa : comme il n'étoit encore qu'enfant lorsque son pere mourut , Claude réduisit ses Etats en Province , & envoya pour les gouverner Cuspius Fadus , auquel succéda Tibere Alexandre. Ces deux Intendans ne donnerent aucune atteinte à nos Loix , & gouvernerent notre Nation dans une profonde paix. Herode , Roi de Calcide , mourut quelque temps après , il laissa de sa nièce Bérénice deux fils , Bérénicien & Hircan , & de sa première femme un fils , nommé Aristobule. Agrippa avoit un autre frere , qui portoit aussi le nom d'Aristobule , mais qui n'eut point d'Etats , & qui ne laissa qu'une fille , nommée Jotapé (a). Ce furent-là , comme je l'ai déjà dit , les trois enfans d'Aristobule , fils d'Herode , que ce Prince avoit fait mourir , ainsi que son frere Alexandre , l'un & l'autre lui étoient nés de la Reine Mariamne. La postérité d'Alexandre regna dans la grande Arménie.

Mort d'Herode , Roi de Calcide.

## CHAPITRE XII.

I. **A**PRÈS la mort d'Herode , Roi de Calcide , l'Empereur Claude donna ses Etats à son neveu Agrippa , fils du Roi Agrippa. Cumanus succéda à Alexandre dans le Gouvernement de la Judée. Les troubles dont cet Etat commença à être agité durant son administration attirerent sur les Juifs de nouveaux malheurs. Une grande multitude de Peuple s'étant renduë à Jerusalem pour y célébrer la fête des Azymes , & le portique du Temple étant gardé , selon la coûtume , par une compagnie de troupes Romaines , pour empêcher qu'un si grand concours de monde n'occasionnât quelque désordre , un soldat impudent s'étant mis dans la posture d'un homme qui veut satisfaire aux besoins de la nature , osa se présenter ainsi

Insolence d'un soldat à la Fête de Pâques.

(a) L'Aristobule dont parle ici Joseph n'étoit pas un fils d'Herode , Roi de Calcide , comme l'élegant Traduc-

rent le faire dire à Joseph. C'étoit le troisième des freres d'Agrippa. Voyez Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 1. num. 4.

nud aux yeux du Peuple, & joignant l'outrage à l'effronterie ; se servit de l'organe de sa voix pour faire entendre le bruit propre de cette attitude. Le Peuple, extrêmement irrité d'une injure si marquée, en sollicita avec vivacité le châtiment auprès de Cumanus, mais une troupe de jeunes inconsidérés de la ville-populace, & par cette raison tout disposés à exciter du bruit & du tumulte, prirent des pierres & les jetterent sur les soldats. Pour arrêter ce désordre, & dans la crainte que tout ce Peuple ne se jettât sur lui, Cumanus fit venir un renfort de troupes & le fit entrer dans le portique. Le Peuple, effrayé se pressa d'en sortir, mais il le fit avec tant de désordre & de précipitation, que plus de dix mille personnes furent ou tuées ou écrasées, & que la Fête devint le sujet d'un deuil général pour toute la Nation, un jour d'affliction pour chaque famille.

II. Ce malheur fut suivi d'un autre accident, occasionné par des voleurs qui enleverent, sur le chemin de Bethoron, des meubles que conduisoit un domestique de l'Empereur, nommé Etienne. Cumanus envoya des gens de guerre se saisir de tous les payfans des environs, & se les fit amener, pour les punir de ce qu'ils n'avoient ni arrêté ni poursuivi les voleurs. Un de ces soldats ayant trouvé dans un village un Livre où étoient écrites nos saintes Loix, le déchira & le jeta au feu. Ce fut pour les Juifs un aussi grand sujet de désolation que s'ils eussent vû mettre le feu à toutes leurs maisons ; le zèle ardent de la Religion rassembla en un instant tous ceux de la contrée, ils coururent tous à Césarée, pour prier Cumanus de faire punir le soldat qui avoit ainsi outragé Dieu & sa sainte Loi. Comme cet Intendant jugea qu'il ne pouvoit les appaiser qu'en leur accordant ce qu'ils demandoient avec tant de vivacité, il fit arrêter & mettre à mort ce soldat en leur présence, les Juifs ainsi satisfaits se retirèrent.

Les Samaritains tuent un Juif de Galilée qui alloit adorer Dieu à Jérusalem.

III Il s'éleva en ce même temps un grand différend entre les Galiléens & les Samaritains. Un Juif de Galilée fut tué dans une bourgade appelée Gema (a), située dans grande plaine de Samarie, & par laquelle ces Juifs passaient pour se rendre les jours de fête à Jérusalem. Un grand nombre de Galiléens se mit en campagne, pour tirer vengeance de ce meurtre, &

(a) Antiq. Juiv. *Guinaya*, Guinée, l'Auteur de la Note *f.* préfère cette leçon.



cependant les plus distingués d'entre eux se rendirent auprès de Cumanus , pour le prier de se transporter dans le pays & d'y faire punir les coupables , n'y ayant que ce seul moyen d'appaîser cette multitude irritée , & de l'empêcher d'en venir aux mains ; mais Cumanus , occupé d'autres affaires qui lui sembloient plus sérieuses , renvoya ces Juifs sans leur donner aucune satisfaction.

IV. Aussi tôt que la nouvelle du meurtre commis par les Samaritains eut été portée à Jerusalem , le Peuple s'émut , & , sans égard pour la solennité de la Fête , ni penser même qu'il n'avoit point de Chef qui le commandât , il se mit précipitamment en marche pour aller attaquer les Samaritains ; les efforts que firent les Magistrats pour le retenir furent inutiles. Eléazar , fils de Dinée , & Alexandre , qui lui inspiroient l'esprit de révolte , le mirent dans le gout du pillage. Ces deux brigands , avec le peuple ainsi mutiné , se jetterent sur les frontières de l'Acrabatene , mirent le feu par-tout , & ne distinguèrent ni âge ni sexe dans le cruel carnage qu'ils y firent

V. Cumanus prit à Césarée un corps de cavalerie qu'on appelloit Sébastéens , & se hâta d'aller dégager le pays qu'Eléazar & Alexandre ravageoient si impitoyablement ; il prit beaucoup de leurs gens , & en tua encore plus. Les Magistrats cependant & les principaux de Jerusalem , revêtus de sacs , & la tête couverte de cendres , se déroberent secrètement & coururent après la multitude de Juifs séditieux qui marchaient contre Samarie ; ils les conjurèrent de s'en retourner , & de ne pas attirer les armes des Romains contre leur Capitale , de considérer avec une sage réflexion l'extrême danger auquel ils alloient exposer leurs femmes , leurs enfans , le Temple , & toute la Patrie , pour venger la mort d'un seul homme. Ces remontrances désarmèrent les Juifs , mais le plus grand nombre croyant pouvoir le faire impunément , se mit à piller & à voler ; on n'entendit parler dans tout le pays que de rapines & de brigandages. Les plus hardis se faisoient un titre de leur audace pour opprimer les autres. Les Samaritains les plus distingués furent trouver à Tyr Ummidius Quadratus , Gouverneur de Syrie , pour lui demander justice des ravages qu'avoient fait les Galiléens dans leur pays. Les principaux d'entre les Juifs , & le Grand-Prêtre Jonathas , fils d'Ananus , s'y étant aussi

rendus , soutinrent que c'étoient les Samaritains qui avoient occasionné les premiers désordres , par le meurtre qu'ils avoient commis en la personne d'un Juif de Galilée , & que Cumanus , pour avoir refusé d'en punir les auteurs , avoit donné lieu aux funestes suites qu'ils avoient eu.

V I. Quadratus ne statua rien pour-lors sur cette affaire , & déclara aux uns & aux autres , que lorsqu'il seroit sur les lieux , il feroit les recherches nécessaires pour s'assurer de la vérité. Il fit crucifier , lorsqu'il fut arrivé à Césarée , ceux que Cumanus avoit arrêtés. S'étant ensuite rendu à Lidda , il entendit de nouveau les Samaritains , & s'étant fait présenter dix-huit Juifs qu'on lui dit avoir eu part au combat , il leur fit couper la tête ; il envoya à Rome le Grand - Prêtre (a) Ananie & le Commandant Jonathas , & quelques autres personnes de marque parmi les Juifs & les Samaritains : & commanda à Cumanus & à un Tribun militaire , nommé Celer , d'aller aussi rendre compte de leur conduite à l'Empereur. Après avoir donné ces ordres , Quadratus parti de Lidda pour se rendre à Jerusalem , & y ayant trouvé le Peuple en grande paix , & uniquement occupé à célébrer la Fête des Azymes , il retourna à Antioche.

Cumanus est  
exilé , & Celer  
condamné à  
mort.

V II. L'Empereur donna audience à Cumanus & aux Samaritains. Cumanus étoit soutenu par des personnes de la première distinction , & Agrippa prenoit avec zèle la défense des Juifs. Les Samaritains furent condamnés , l'Empereur en fit mourir trois des principaux. Il envoya Cumanus en exil , fit mettre Celer aux fers , & ordonna qu'il fût reconduit à Jerusalem , & livré aux Juifs pour l'exécution de son supplice , qui devoit être d'avoir la tête tranchée , après avoir été traîné dans les rues.

V III. Ce prince pourvut ensuite Felix , frere de Pallas ; de l'Intendance de la Judée , de la Galilée , de la Pérée , & de la Samarie. Au lieu du Royaume de Calcide que possédoit Agrippa , il lui en forma un beaucoup plus étendu ; il étoit

(a) Le Grec porte , les Grands-Prêtres Jonathas & Ananie , & son fils Ananus. J'ai cru que c'étoit une faute que je pouvois corriger par les Antiquités Juives. Ce n'est pas la seule qu'on trouve dans ce chapitre. Ananus n'est point dans le num. o. cinq le fils d'Ananie , c'est Jona-

thas qui est fils d'Ananus. Il est bien vrai-semblable que c'est la négligence des Copistes qui a ainsi brouillé le texte de Joseph : mais comment y rétablir l'ordre sans l'autorité d'aucun manuscrit , & sans que ce qui précède & ce qui suit autorise aucune correction.

composé de tous les Etats qui avoient été compris dans la Tétrarchie de Philippe ; sçavoir la Bathanée , la Trachonite , & la Gaulanite , à quoi il ajouta le Royaume de Lisánias , qui avoit fait partie du Gouvernement de Varus (a). L'Empereur Claude mourut après un regne de treize ans , huit mois & vingt jours , & laissa l'Empire à Neron , fils d'Agrippine , sa femme , que par son artificieuse politique cette Princesse lui avoit persuadé d'adopter , quoiqu'outre Octavie , qu'il avoit fait épouser à Neron , il eût eu de Messaline , sa première femme , un fils nommé Britannicus ; il laissoit encore une fille nommée Antonia , dont Petine étoit mere.

## CHAPITRE XIII.

I. JE ne rappellerai point ici le souvenir de l'abus énorme que fit Neron de l'état de grandeur & de prospérité où l'éleva sa bonne fortune , de l'horrible excès de barbarie qui lui fit tremper ses mains dans le sang de son frere , de sa femme , de sa mere , ni de toutes les autres victimes qu'il immola ensuite à sa soif effrenée pour le sang de ses plus proches. Je me tairai sur l'indignité de la folie qui le porta à se glorifier de paroître sur le théâtre comme un vil Histrion ; tous ces traits de sa vie sont connus & publics. Je me bornerai à faire le récit de ce qui est arrivé aux Juifs dans le cours de son règne.

Neron, Empereur.

II. Cet Empereur établit Roi de la petite Arménie Aristobule , fils d'Herode , & ajouta quatre villes avec leurs dépendances aux Etats d'Agrippa (b) , Abila & Juliade dans la Périeée , avec Tarichée & Tibériade , dans la Samarie. Il mit le reste de la Judée dans le ressort (c) de l'Intendance de Felix.

Neron augmenta les Etats du jeune Agrippa.

[a] Voyez la Remarque IX.

[b] Joseph ne met point Abila dans les Antiquités Juives au nombre des villes que Neron ajouta aux Etats du jeune Agrippa. Liv. 10. chap. 7. num. 4. Voyez M. Reland, *Palæst. illustr. In voc. Abila.*

[c] » Et établit , comme nous l'a-

» vous dit , Felix Gouverneur du reste » de la Judée « [ M. d'Andilly, ] comme nous l'avons dit , n'est point dans Joseph , & il n'a pu le dire , après avoir rapporté dans le numero huit du chapitre précédent , que Claude avoit envoyé Felix, Intendant , en Judée.

*Judeam provinciam equitibus Roma-*



Cet Intendant fit la chasse aux voleurs , qui depuis vingt ans pilloient & ravageoient le pays , prit Eléazar leur Chef , & l'envoya à Rome avec plusieurs de ses gens dont il s'étoit saisi. Le nombre des bandits qu'il fit crucifier , & celui des complices d'Eléazar , qu'il fit arrêter & punir , fut prodigieux.

Le Grand-Prêtre Jonathas est assassiné.

III. Le pays étoit à peine délivré de ces voleurs , lorsqu'on vit à Jerusalem une autre espece de scélérats qu'on appella Sicaires , qui commettoient des meurtres au milieu de cette ville , & en plein jour. C'étoit principalement les jours de Fête , que , se mêlant dans la foule , ils tuoient ceux à qui ils en vouloient avec de petits poignards qu'ils tenoient cachés sous leurs habits. Lorsqu'ils les voyoient tomber morts , ils s'élevoient avec autant d'indignation contre les meurtriers que les assistants les plus innocents. Cet artifice leur réussit , ils n'étoient pas même soupçonnés , & l'on ne découvrit qu'après un long-temps les auteurs du désordre. Le Grand-Prêtre Jonathas (a) fut le premier qu'ils assassinèrent de la sorte , & il ne se passa aucun jour dans la suite qu'ils n'immolassent ainsi plusieurs victimes. Une frayeur mortelle , malheur pour le moins aussi accablant , saisit tout le monde , parce qu'on ne se croyoit pas en moindre péril que dans une guerre opiniâtre à un jour d'action. On se tenoit , avec précaution , le plus éloigné qu'on pouvoit de ceux avec qui on avoit eu quelque différend , & on ne s'approchoit de ses amis même , qu'avec quelque défiance. Mais toutes ces défiances & toutes ces précautions ne garantissoient pas de la mort ceux à qui ces scélérats avoient formé le dessein d'ôter la vie , tant ils étoient adroits à cacher leurs pernicioeux desseins & prompts à les exécuter.

Faux Prophètes , imposteurs.

IV. Il se forma dans ce même temps une autre espece de fanatiques , qui , à la vérité , ne commettoient point de meurtres comme les premiers , mais ils n'en étoient pas moins dangereux ; c'étoient des fourbes & des séducteurs hardis , qui sous un faux prétexte de religion , cherchoient à jeter le trouble & le désordre par tout. Ils persuadoient au Peuple qu'ils avoient des révélations , & le conduisoient dans des solitu-

*nis aut libertis permittit. Equibus Antonius Felix, per omnem savitiam ac libidinem jus regium servili ingenio exercuit.*

Tacit. Hist. Liv. 5. numero 9.

(a) Voyez Remarque V. Liv. 20.

Antiq. Juiv.

des

des , où Dieu devoit , suivant leurs vaines promesses , lui faire connoître par des signes , qu'il vouloit rompre les liens de sa servitude. Felix craignant que ces sortes d'assemblées ne fussent le commencement d'une révolte , fit marcher contre eux des troupes qui en tuerent un grand nombre.

V. Des troubles encore plus dangereux succederent à ceux-là. Un faux Prophete Egyptien<sup>(a)</sup> étant entré en Judée , & s'y étant fait passer pour Prophete , séduisit par ses impostures jusqu'à trente mille hommes , dont il se forma un corps d'armée. Il les amena du désert sur la montagne des Oliviers , d'où il avoit dessein de forcer la garde des Romains , de se rendre maître de Jerusalem , & d'y exercer sa tyrannie par le moyen des troupes qu'il y devoit faire entrer avec lui. Mais Felix prévint ses fanatiques & ambitieux projets. Il marcha contre lui avec les troupes qu'il avoit à ses ordres , & une multitude de Juifs , que le zèle du salut de la Patrie engagea à le suivre ; il lui donna bataille. L'Imposteur s'enfuit avec un petit nombre de ses gens. Le plus grand nombre en fut fait prisonnier , le reste se dissipa , & chacun se retira chez soi.

VI. A peine tous ces soulèvemens furent-ils étouffés que , comme on le voit arriver dans quelques maladies dont nos corps sont affligés , notre Nation tomba dans une nouvelle crise. Les séducteurs impies , qui abusoient le Peuple par leurs prestiges & leurs impostures , s'étoient joints aux cruels brigants qui désoloient le pays , soulevant beaucoup de monde par leurs cris pour la liberté. Ils disoient hautement qu'il falloit arracher malgré eux à la servitude qu'on enduroit sous l'Empire des Romains , ceux qui y étoient assez insensibles pour refuser de secouer ce joug honteux , & menaçoient de les tuer. Ils se divisèrent par bandes & courant le pays , ils pillèrent sous ce prétexte les maisons des riches , les tuerent même , & brûlerent nombre de villages ; le mal augmentoit tous les jours , & toute la Judée ressentit les criminels effets de leur extravagante fureur.

VII. Il s'éleva dans le même temps une grande contestation entre les Syriens de Césarée & les Juifs. Ceux-ci prétendoient que cette ville devoit leur appartenir , parce qu'un Juif l'avoit fait bâtir , & ce Juif c'étoit Herode leur Roi. Les Sy-

Divisions des  
Juifs de Césarée  
avec les  
Grecs & les  
Syriens.

(a) Voyez Remarque VII. Antiq. Juiv. Liv. 20.

riens soutenoient , qu'encore bien qu'Herode fût l'auteur de sa construction , elle ne devoit pas moins être regardée comme une ville Grecque , parce que si son intention eût été qu'elle appartînt aux Juifs , il n'y auroit pas fait bâtir des temples & ériger des statuës. Ces prétentions réciproques échauffèrent les esprits de telle sorte , qu'on en vint jusqu'à prendre les armes , & qu'enfin il n'y eut plus de jour qui ne fût marqué par quelque acte d'hostilité entre les plus mutins de chacun des deux partis. Les Juifs ne se rendoient point aux sages avis des anciens d'entre eux , & les Syriens pensoient qu'il leur seroit honteux de céder aux Juifs. Les Juifs étoient plus riches & plus robustes , mais leurs adversaires avoient à espérer du secours des troupes , car la plus grande partie de celles que les Romains avoient dans le pays ayant été levées dans la Syrie , elles étoient toujours prêtes , à cause de cette espèce de consanguinité à prendre leur parti. Les Officiers qui les commandoient mettoient tout en œuvre pour retenir les uns & les autres , ils faisoient châtier & mettre aux fers les plus factieux de l'un & l'autre parti , lorsqu'ils pouvoient s'en saisir : mais le châtimement de ceux qui étoient pris n'effrayoit point les autres , il les animoit au contraire & les rendoit encore plus rebelles. Felix les ayant un jour trouvés aux mains , s'avança dans la place publique , & d'un ton irrité & menaçant , commanda aux Juifs , qui avoient l'avantage , de se retirer paisiblement dans leurs maisons ; mais les voyant déterminés à ne point obéir , il envoya contre eux des gens de guerre qui en tuèrent plusieurs & pillèrent leurs biens. Cette querelle se soutenant toujours , il prit le parti de choisir quelques-uns des principaux de l'une & de l'autre faction , & les envoya à Rome discuter leurs prétentions respectives devant l'Empereur.





## CHAPITRE XIV.

I. **F**ESTUS , qui succéda à Felix , poursuivit vivement les auteurs des troubles qui causoient de si grands désordres dans la Judée. Il prit un grand nombre des voleurs qui couroient le pays , & en fit mourir plusieurs. Il eut pour successeur Albinus , qui ne suivit en rien le plan d'administration de son prédécesseur. Il n'y eut aucune sorte de maux que ce nouvel Intendant ne cherchât à faire souffrir à notre Nation ; il ne régloit aucune affaire publique ou particuliere , que son inclination pour piller & voler à toutes mains ne fût satisfaite. Il surchargeoit dans toute l'étendue de la Province le Peuple de tributs & d'impôts , & en imaginoit tous les jours de nouveaux ; il faisoit racheter par leurs parents , les voleurs que les Magistrats des villes ou les Intendans qui l'avoient précédé avoient fait mettre aux fers pour leurs brigandages , & ne retenoit dans les prisons que les criminels dont il n'avoit rien à espérer : une telle conduite fortifia l'audace des esprits turbulents ; les plus opulents traitoient avec lui du droit d'exciter impunément quelque trouble ; ceux d'entre le commun peuple qui n'étoient pas moins ennemis de tout repos , les voyant soutenus de la sorte par Albinus , se joignoient à eux , ce qui formoit à chacun d'eux une troupe de gens qui ne leur cédoient point en méchanceté : ils les avoient continuellement à leur suite. Albinus paroissoit à la tête de ces infâmes confédérations , comme un chef de voleurs & un véritable tyran , qui ne se servoit de ses gardes que pour aller dépouiller de leurs biens les citoyens paisibles & tranquilles. Les malheureuses victimes de ces indignes voleries gardoient un timide silence. La crainte d'en essuyer de semblables forçoit ceux qui n'avoient encore à se plaindre d'aucune perte , à ménager bassement des gens dignes du dernier supplice : personne n'avoit la liberté de parler ; on redoutoit par-tout la domination de ces tyrans multipliés , & tous ces maux divers furent la semence de ceux qui entraînerent enfin la ruine totale de Jerusalem.

II. Albinus cependant , tel que je l'ai peint , a pu passer pour

Gessius Florus,  
Intendant de  
Judée.

un homme de bien , en comparaison de Gessius Florus , qui lui succéda (a). Le premier se cachoit pour faire le mal , & ne commettoit ses injustices qu'avec quelque sorte de réserve ; mais Gessius faisoit gloire de sa tyrannie & des mauvais traitemens qu'il faisoit essuyer à notre Nation , & , comme si l'Empereur ne l'eût envoyé que comme un bourreau pour exécuter des criminels , il se livra sans aucune réserve à tous les genres de violences & de rapines qu'il put imaginer. Cruel & sans pitié dans toutes les rencontres où il eût dû donner des marques d'une bonté compatissante , sans honte & sans pudeur dans les actions les plus infâmes , jamais personne ne sçut mieux que lui couvrir d'épaisses & artificieuses ténèbres la vérité claire , ni trouver des moyens plus subtils pour en imposer. Peu content de piller les particuliers , il ravageoit les villes , dépouilloit les provinces , & il ne lui manqua que de faire publier dans tout le pays , qu'il permettoit à chacun de voler , pourvu qu'on le mît de part dans le butin. Cette insatiable avarice rendit des Toparchies entières désertes , & obligea plusieurs Juifs de quitter la demeure de leurs peres pour se retirer dans des Terres étrangères.

III. On n'osa cependant point réclamer l'autorité de Cestius Gallus , qui étoit pour-lors Gouverneur de Syrie , & député vers lui pour lui porter les plaintes de la Nation contre Florus ; mais ce Gouverneur étant venu lui-même à Jerusalem lors de la fête des Azymes , il fut assailli par une multitude de Juifs , dont le nombre pouvoit être de trois millions de personnes , qui le prièrent de jeter des regards de compassion sur les grands maux que Florus , qu'ils accusoient d'être une peste publique , - faisoit souffrir à la Nation. Florus , qui l'accompagnoit , ne fit que se moquer de leurs clameurs. Cestius cependant tâcha d'apaiser cette grande multitude , & après lui avoir promis d'engager Florus à se conduire dans la suite avec plus de modération , il retourna à Antioche. Florus le reconduisit jusqu'à Césarée , tâchant toujours de lui en imposer sur son compte , mais cherchant dès - lors l'occasion de nous faire entrer en guerre avec les Romains : c'étoit le seul moyen par lequel il croyoit pouvoir couvrir toutes ses injustices. Il

(a) .... *Duravit tamen patientia Judais usque ad Gessium Florum procuratorem.*  
Tacit. chap. 10.

prévoyoit bien que si la paix duroit , les Juifs fatigués enverroient enfin des Députés à Rome pour l'accuser devant l'Empereur , au lieu qu'en nourrissant en eux l'esprit de révolte , il viendrait à bout d'allumer le feu de la guerre , & d'étouffer le sentiment des maux dont ils avoient à se plaindre par un mal encore plus grand : ainsi il ne se passa plus de jours qu'il ne leur fit quelque nouvel outrage , pour les forcer à secouer le joug des Romains..

I V. Les Juifs succomberent dans la contestation qu'ils avoient avec les Grecs de Césarée , & ceux-ci rapporterent le Décret de l'Empereur Néron , qui la décidoit en leur faveur , époque funeste de notre guerre avec les Romains , qui commença dans le mois Artemisius , la douzième année du regne de Néron , & la dix-septième de celui d'Agrippa. Le motif en fut bien léger , en considération des maux incroyables dont il fut l'origine. Les Juifs de Césarée avoient une Synagogue auprès d'une place qui appartenoit à un Grec de la même ville. Ils lui avoient souvent parlé de leur céder cette place , avec offre de la payer beaucoup plus qu'elle ne valloit ; mais ce Grec , non content d'avoir toujours rejeté leurs offres , même avec une espèce de mépris , chercha encore à les mortifier , en faisant construire sur son terrain une assez grande quantité de boutiques , pour qu'il ne restât plus aux Juifs qu'un passage serré & étroit pour aller à leur Synagogue. La jeunesse Juive prit feu , les plus animés se mirent en devoir de faire cesser ces travaux , & se jetterent sur les ouvriers. Le soin que prit Florus d'arrêter ces premières violences & de défendre qu'on troublât davantage les travailleurs , déconcerta les Juifs ; les principaux d'entre eux cependant , du nombre desquels étoit un publicain nommé Jean , lui offrirent huit talents pour l'engager à faire totalement cesser l'entreprise du Grec. Florus le leur promit , mais il n'eut pas plutôt reçu ces huit talents , qu'il sortit de Césarée pour s'en aller à Sébaste , & laissa ainsi les esprits , déjà échauffés , en état de se porter à toutes sortes d'excès , même d'en venir aux armes , comme si les Juifs en eussent acheté de lui le droit à ce prix.

Commencement de la guerre des Juifs contre les Romains.

V. Le lendemain , qui étoit un jour de Sabbat , au moment que les Juifs alloient s'assembler dans leur Synagogue , un séditieux de la faction des Grecs de Césarée , porta à l'entrée

un Payen de Césarée offre un sacrifice dans la Synagogue des Juifs.



un vase de terre qu'il renversa, & immola dessus des oiseaux (a). Cette action irrita extrêmement les Juifs, ils la regarderent comme un outrage fait à leurs Loix & à leur Synagogue qu'ils se persuaderent en avoir été souillée; les plus sages & les plus consommés en expérience, étoient d'avis qu'on s'adressât aux Magistrats, & qu'on leur demandât justice; mais la jeunesse, mutine & bouillante, ne put vaincre son emportement, & voulut qu'on en vînt aux mains: c'étoit bien aulli à quoi s'étoient disposés les séditieux de la faction des Grecs, & ce n'avoit été que dans cette vuë qu'ils avoient envoyé l'un d'eux immoler sur ce vase de terre des oiseaux en sacrifice; ainsi le combat fut bientôt engagé. Jucundus y accourut avec ce qu'il avoit de cavalerie à ses ordres, fit emporter le vase & s'efforça d'apaiser cette sédition; mais il ne put lui-même prendre d'avantage sur les Grecs, qui le pouissoient avec beaucoup de violence & de résolution. Les Juifs alors prirent les Livres de leur Loi, & se retirèrent dans une Terre qui leur appartenoit, & qui s'appelloit Narbata, à soixante stades de Césarée. Jean, accompagné de douze autres Juifs, fut ensuite trouver Florus à sébaste, pour se plaindre de ce qui étoit arrivé, & le prier de leur prêter secours, sans oublier de lui rappeler avec toute la circonspection qu'il leur fut possible, les huit talents qu'il avoit reçus; mais Florus leur fit un crime de ce qu'ils avoient emporté les livres de leur Loi, & sous ce prétexte il les fit arrêter & mettre aux fers.

Florus fait enlever dix-sept talents du trésor du Temple. le Peuple se soulève.

VI. Les habitans de Jerusalem apprirent avec indignation cette tyrannique violence, ils ne se portèrent cependant point encore à aucun éclat; mais Florus, qui ne cherchoit qu'à porter les choses à une guerre ouverte, envoya prendre dans le trésor du Temple dix-sept talents, dont il prétexta qu'il avoit besoin pour le service de l'Empereur. Le Peuple ne put alors se contenir, il eourut tumultuairement au Temple, invoquant avec de grandes clameurs le nom de l'Empereur pour être délivrés de la tyrannie de Florus, que les séditieux ne nommoient qu'en proférant contre lui les injures les plus atroces & les plus offensantes; quelques-uns même, par une insultante moquerie, alloient avec des corbeilles à la main demander l'aumône à son nom, comme ils auroient fait pour le plus mi-

(a) Voyez Remarque X.

féralable indigent. De si outrageantes avanies , loin de faire ouvrir les yeux à Florus sur l'indignité de son avarice , ne firent que l'irriter & le porter à ne négliger aucun moyen d'amasser de plus grandes richesses ; au lieu d'aller à Césarée pour y éteindre le feu de la guerre qui s'y allumoit & en détruire le motif , comme l'argent qu'il avoit reçu auroit dû l'y obliger , il se rendit à Jerusalem avec de la cavalerie & de l'infanterie pour jeter la terreur & l'effroi dans cette ville à la vuë des armes Romaines & se procurer par ses menaces le succès du projet qu'il méditoit.

VII. Le Peuple , pour prévenir les effets de son impétueuse fureur , fut au-devant de ses troupes , & s'efforça par ses acclamations de le persuader des sentimens de respect avec lesquels il se préparoit à le recevoir ; mais Florus envoya Capiton à la tête de cinquante cavaliers , lui porter l'ordre de se retirer & de lui dire , « qu'après les injures dont on l'avoit chargé , il ne » se laisseroit point tromper par les vaines apparences d'un homme » simulé ; que s'il y avoit dans la Nation des gens de » cœur , ils devoient répéter en sa présence les mêmes injures » qu'ils avoient proférées contre lui lorsqu'il étoit absent , & » réclamer , non plus par des discours séditioneux , mais par » des faits d'armes , cette liberté dont ils paroissent jaloux. « De tels discours effrayèrent étrangement le Peuple , & autant par l'effet de cette frayeur que par les efforts des cavaliers de Capiton qui se jetterent sur elle , cette multitude confusément attroupée , se dissipa sans avoir pu saluer Florus ni assurer ses troupes de sa disposition à une tranquille obéissance : chacun se retira chez soi , & passa la nuit dans un craintif & pusillanime abbattement.

VIII. Les Grands-Prêtres , les Magistrats , & les principaux habitans de Jerusalem étant venus le lendemain trouver Florus dans le palais où il s'étoit logé (a) , il monta sur le tribunal qu'il avoit fait dresser au-devant , & leur déclara , que s'ils ne lui livroient d'abord ceux qui avoient osé se répandre en injures contre lui , il leur feroit porter la peine que méritoient ces séditioneux. Les Grands-Prêtres & les Magistrats l'assurèrent que le

(a) » Florus alla loger au palais d'Herode. « [ *M. Crevier , Hist. des Emper. tom. 6. pag. 215.* ] Joseph ne marque pas de qui étoit le palais où Joseph alloit

descendre. τότε μὲν ἐν τοῖς βασιλείοις ἀνέβηται. Le P. Lami marque six palais dans cette partie de Jerusalem qu'on appelloit Sion.

Peuple n'avoit que des sentimens de paix , & le prierent de pardonner à ceux qui s'étoient échappés en paroles inconsidérées : ils lui représenterent qu'il étoit » difficile que dans un peuple » aussi nombreux il ne se trouvât parmi la jeunesse quelques » imprudens , que tout le monde d'ailleurs étant rentré dans » le devoir , & la crainte mettant chaque particulier dans le » cas de nier qu'il eût eu part au désordre , il leur étoit impossible de découvrir les coupables , qu'ainsi ils ne pouvoient » que le supplier de prendre des sentimens de paix pour la » Nation , de conserver Jerusalem à l'Empire , & de pardonner à quelques misérables qui avoient eu la témérité de l'offenser , plutôt que de jeter dans le désespoir un peuple entier d'innocens , pour se venger d'un petit nombre de coupables.

Florus fait piller le Haut-marché.

IX. Mais Florus , plus irrité encore par ces remontrances , ordonna à ses soldats d'aller saccager ce qu'on appelloit le Haut-marché , & de tuer tous ceux qui se trouveroient à leur rencontre. Autorisés par cet ordre , & animés du désir de faire quelque butin , ils ne se contenterent pas de piller le lieu que leur avoit indiqué Florus , ils se jetterent dans les maisons , & égorgerent tout ce qu'ils y trouverent d'habitans ; on cherchoit vainement à se garantir de la mort en se sauvant dans des ruës détournées : elle étoit inévitable , dès que l'on étoit rencontré par quelqu'un de ces soldats furieux qui ne mettoient aucune sorte de bornes à leur brigandage ; ils se saisirent même de plusieurs personnes d'un état distingué , & les amenèrent à Florus , qui les fit ignominieusement battre de verges , & attacher ensuite à des croix. Le nombre de ceux qui périrent en ce jour , en comprenant les femmes & les enfans , car les soldats ne faisoient distinction ni d'âge ni de sexe , fut d'environ trois mille six cents personnes. Les Juifs furent d'autant plus effrayés de l'horreur de cette journée , qu'ils n'avoient (a) jamais vu les Romains se porter ainsi tout-à-coup à une si étrange cruauté , & que Florus étoit le premier qui eût osé faire battre de verges & crucifier devant son tribunal des Chevaliers Romains (a) ; car plusieurs de ceux qu'il traita de la sorte , quoique Juifs d'origine , étoient revêtus de cette dignité.

(a) Voyez Remarque XI.



## C H A P I T R E X V.

I. **L**E Roi Agrippa étoit alors parti pour se rendre à Alexandrie, où il alloit féliciter Alexandre, que l'Empereur Neron avoit fait gouverneur d'Egypte, & sa sœur, la Reine bérénice, étoit à Jerusalem. C'est la coutume parmi nous que ceux qui ont recouvré leur santé après une grande maladie, ou qui ont été délivrés de quelque danger font vœu de se faire couper les cheveux, de s'abstenir de vin, & de faire des prières durant quarante jours avant que d'offrir des sacrifices; Bérénice étoit venue à Jerusalem pour y accomplir un de ces vœux. Cette Princesse vit avec une extrême douleur les cruautés inouïes qu'exerçoient les soldats Romains, & envoya plusieurs Officiers de sa cavalerie & de ses gardes, les uns après les autres, prier Florus de faire cesser un si horrible carnage. Mais, ni le spectacle de tant de corps morts, ni les égards qu'il devoit au rang éminent de la personne qui s'efforçoit de le fléchir, ne purent l'ébranler; il n'étoit sensible qu'à l'infame profit qu'il comptoit retirer de cette sorte de pillage. La fureur de ses soldats se tourna contre la Reine elle-même; car non-seulement ils déchiroient à coups de fouet, & massacroient ensuite sous ses yeux ceux dont ils s'étoient saisis, mais ils l'eussent tuée (a) elle-même, si elle ne se fût pas sauvée dans le palais, où elle fut obligée de se faire exactement garder pendant la nuit, de peur qu'ils ne s'y jettassent. Cette généreuse Reine alla enfin nus pieds se présenter elle-même au Tribunal de Florus, pour lui demander la même grace qu'elle avoit envoyé ses Officiers lui demander de sa part, mais il ne lui rendit aucune sorte d'honneur, & elle courut encore risque de perdre la vie (b).

Berenice tâ-  
che de fléchir  
Florus, mais  
inutilement.

II. Ceci arriva le seizième jour du mois d'Artemisius. Le Peuple, extrêmement agité, s'assembla le jour suivant dans le

(a) » . . . . Elle courut risque d'être  
» blessée par les soldats. « [ *M. Crevier Hist. des Emper. Tom, 6. pag. 218.* ]  
Joseph dit davantage.

(b) J'ai ici un peu interverti l'ordre  
du texte de Joseph, pour tâcher de met-  
tre quelque suite dans sa narration &  
éviter ce qui paroîtroit sans cela être des  
répétitions déplacées.

Haut-marché, & par des cris lamentables, déplora le sort funeste de ceux qui avoient été si cruellement tués. Le but de ces grandes clameurs étoit de fortifier la haine qu'on portoit à Florus. Les Magistrats & les Grands-Prêtres, qui en appréhendoient les suites, ayant déchiré leurs habits, vinrent trouver cette multitude, &, prosternés à ses genoux, la conjurèrent de mettre fin à ses plaintes, de peur d'irriter Florus & de s'exposer en l'irritant à souffrir de plus grands maux encore que ceux qu'on avoit jusques-là soufferts. Le Peuple obéit sur le champ, autant par respect pour ceux qui l'en étoient venus prier, que parce qu'il conçut l'espérance que Florus enfin cesseroit de le maltraiter.

III. Florus ne vit qu'avec peine ce tumulte apaisé, & travailla à le faire renaître. Pour s'en faciliter les moyens, il manda les Grands-Prêtres avec les principaux de la ville & leur dit, que la preuve la plus certaine que le Peuple pût lui donner de sa parfaite soumission & de son éloignement sincère de toute espèce de mouvement séditieux, étoit d'aller hors de la ville au-devant de deux cohortes qu'il faisoit venir de Césarée. Lui cependant envoya dire aux Officiers qui commandoient ces cohortes d'ordonner à leurs soldats de ne point saluer le Peuple, & de le charger s'il osoit en murmurer & s'échapper en quelque plainte contre lui. Les Prêtres assemblèrent le Peuple dans les portiques du Temple pour l'exhorter à aller au-devant de ces cohortes & à les bien recevoir, pour se garantir de plus grands maux encore que ceux dont on avoit à se plaindre. Mais les mutins ne pouvoient s'y résoudre, & le meurtre tout récent d'un si grand nombre de citoyens attiroit la généralité du Peuple à leur sentiment.

Les Prêtres  
& les autres  
Ministres du  
Temple enga-  
gent le Peuple  
à aller au-de-  
vant des deux  
cohortes que  
Florus faisoit  
venir de Césa-  
rée.

IV. Alors les Prêtres & tous les Ministres du Temple, revêtus de leurs saints habits, prirent les vases sacrés, & accompagnés des Chantres & joueurs d'instrumens à genoux devant le Peuple, le conjurèrent par le respect qu'il devoit conserver pour ces saints ornemens & pour ces vases précieux consacrés au service du Seigneur, de ne pas irriter les Romains, & de ne pas exposer à leur pillage ces sacrés trésors. Les Prêtres, la tête couverte de cendre, en habits déchirés & la poitrine découverte, prioient en particulier les principaux de la Nation, puis tout le Peuple en général, de ne pas livrer, par une opiniâtreté déplacée, leur ville à la rage des

Romains , qui ne cherchoient qu'un prétexte pour la saccager.  
 » Eh quel si grand avantage donnerez-vous aux Romains sur vous,  
 » leur disoient-ils , en allant saluer leurs troupes , & pouvez-vous  
 » regarder comme un dédommagement de tous les maux que  
 » vous avez soufferts le refus que vous feriez d'y aller ; faites  
 » leur aujourd'hui les civilités que vous leur avez toujours fai-  
 » tes , Florus n'aura aucun prétexte de vous faire la guerre ,  
 » vous ne serez plus exposés à sa persécution , & vous sauve-  
 » rez votre Patrie. Ils ajoûterent , qu'il étoit de la dernière  
 » imprudence de se laisser conduire par un petit nombre de  
 » séditeux , qui doivent au contraire être contraints par la  
 » multitude à suivre le parti qu'elle croit devoir prendre.

V. Ces considérations appaisèrent le Peuple. Par un senti-  
 ment naturel de respect pour le saint ministère , autant que  
 par les menaces que leur firent les Prêtres & les Ministres du  
 Temple , plusieurs des séditeux même rentrèrent dans le de-  
 voir ; ils sortirent tous dans une parfaite tranquillité & avec  
 beaucoup d'ordre , pour aller au-devant des troupes Romaines ,  
 & les saluerent dès qu'ils en furent assez proches ; mais  
 ces troupes ne leur ayant pas rendu le salut , les séditeux se  
 mirent à crier contre Florus. C'étoit le signal que cet Inten-  
 dant avoit donné à ces troupes. Elles se jetterent donc sur les  
 Juifs & les battirent à coups de massues (a) ; ceux qui tom-  
 boient sous ces coups , ou en fuyant , mouroient foulés aux  
 pieds de la cavalerie qui les poursuivoit ; il en périt beaucoup  
 de cette sorte , mais bien davantage encore par la presse qui se  
 fit aux portes ; chacun s'efforçant d'entrer le premier , fermoit  
 le passage à d'autres , qui renversés par les efforts de ceux qui  
 venoient après , étoient écrasés sous les pieds de mille autres ,  
 qui leur marchaient sur le corps & les défiguroient de telle  
 sorte , que nul d'eux ne put être reconnu par leurs parents  
 pour être mis en terre : les troupes Romaines ne cessoient de  
 les poursuivre , frappant inhumainement tous ceux dont elle  
 se faisoient , & poussant les autres le long de ce qu'on appelle  
 Betseta (b) , afin de s'ouvrir un passage pour aller s'emparer

(a) Messieurs d'Andilly & de Tille-  
 mont ont traduit à coups de bâton ;  
 mais ξύλον étoit une arme militaire  
 chez les Romains , & le mot de bâton  
 dans notre langue ne signifie rien de

semblable. Massue me paroît en appro-  
 cher davantage. Aristophane a dit Ηρά-  
 κλης δ' ἔρμα ἐξ ὀλοῦ ἔχων , ayant la peau &  
 la massue d'Hercule.

(b) » Pour se rendre maître du Tem-



des portiques du Temple & de la forteresse Antonia. Florus fit avancer dans le même dessein les soldats qu'il avoit avec lui dans le palais, mais sans succès, car le Peuple ayant tourné tête les arrêta, & quelques-uns étant montés sur les toits, les Romains furent accablés de pierres; ainsi maltraités par ceux qui étoient sur les toits, & ne pouvant forcer ceux qui occupoient les rues, ils furent contraints de se replier dans leur camp qui étoit devant le palais.

VI. Les séditieux craignant que dans une seconde attaque Florus ne se rendît maître des portiques du Temple par la forteresse Antonia, y monterent promptement eux-mêmes, & détruisirent le portique qui la joignoit avec ceux du Temple. L'ardente avarice de Florus en souffrit, car comme il ne vouloit s'emparer de la forteresse Antonia que pour se procurer le moyen de piller aisément le Temple, il ne put voir sans peine que la ruine de la galerie de communication rendoit inutile le projet qu'il avoit formé de l'attaquer; il l'abandonna cependant, & ayant mandé les Grands Prêtres & le Conseil, il leur dit qu'il sortoit de Jerusalem, & qu'il y laisseroit autant de troupes en garnison qu'ils le jugeroient nécessaire. Les Grands-Prêtres & le Conseil l'assurèrent qu'ils feroient en sorte que tout y fût tranquille, & qu'il ne s'élevât aucune émeute; que s'il vouloit leur laisser une cohorte, il ne paroîssoit pas convenir que fût celle qui avoit attaqué le Peuple, & contre laquelle les maux qu'elle lui avoit faits l'avoit extrêmement prévenu. Il le leur accorda, & s'en alla à Césarée avec le reste de ses troupes.

» ple par le moyen de la forteresse An-  
» tonia. » [M. d'Andilly.] Cela demande  
d'être développé, pour prendre la pensée  
de Joseph. Les troupes qui pouloient  
le Peuple le long de Bersa avoient tâ-  
ché de se rendre maîtres de la tour An-  
tonia. Florus étoit sorti du palais dans  
ce dessein. Καὶ πρὸς τὸ φρούριον ἔλθει Ἰγανί-  
στιο, mais il ne réussit pas, διέμαρτε γι-  
μὴν τῇ ἐπισκόπῃ, son objet favori étoit  
de se rendre maître des portiques du  
Temple pour en piller le trésor. Le por-  
tique qui communiquoit de la tour An-  
tonia avec le Temple lui en eût facilité  
les moyens, s'il avoit pu prendre cette  
forteresse; il l'avoit déjà tenté sans réus-  
sir; mais les Juifs craignant qu'une se-  
conde attaque ne l'en rendit maître, &

plus attentifs à l'empêcher de s'emparer  
du Temple qu'à conserver cette Tour, dé-  
truisirent le portique qui communicoit  
de l'un à l'autre, afin que s'il se ren-  
doit maître de la Forteresse, il ne pût  
s'en servir pour s'emparer des portiques  
du Temple.

(a) *Judæi rebeilarunt, cæsoque præ-  
posito, legatum insuper Syriæ consula-  
rem, suppetias ferentem, rapta aquila  
fugarunt.* Comme Joseph ne dit point  
que Florus fut tué par les Juifs, peut-  
être faudroit-il *fuso* au lieu de *cæso*. Mais  
ce que Suétone ajoute, que les Juifs pri-  
rent une aigle à C. Gallus, est un fait  
dont l'Histoire des Juifs ne parle point;  
vrai - semblablement parce qu'il n'étoit  
pas conforme à la vérité. *Vespas. num. 4.*

## CHAPITRE XVI.

I. **F**LORUS toujours occupé du desir d'allumer la guerre, en chercha de nouveaux moyens en écrivant contre la vérité à Cestius, que les Juifs se révoltoient, qu'ils commençaient la guerre, & pour comble d'imposture, il les accusoit d'avoir fait le mal que lui même leur avoit fait. Berenice & les principaux de la Nation écrivirent de leur côté au Gouverneur de Syrie, & l'informerent des injustices que Florus avoit faites à Jerusalem. Lorsque Cestius eut reçu ces Lettres, il en conféra avec son conseil, qui fut d'avis qu'il allât avec des troupes en Judée châtier les Juifs s'ils étoient coupables, ou les affermir dans leur devoir s'ils persistoient dans la fidélité qu'ils devoient à l'Empire. Cestius crut qu'il devoit y envoyer auparavant quelque personne de confiance s'informer de l'état où étoient les affaires, & des dispositions de la Nation, pour lui en faire un rapport exact. Il en chargea Napolitanus, l'un des Officiers de ses troupes, qui ayant rencontré aux environs de Jamnia (a) Agrippa, qui revenoit d'Alexandrie, lui apprit que Cestius l'envoyoit en Judée & le motif pour lequel il l'envoyoit.

Cestius vient en Judée pour s'informer par lui-même de l'état des choses.

II. Les Grands-Prêtres, le Sénat & les principaux Juifs, après avoir félicité le Roi sur son heureux retour, & s'être respectueusement acquitté de tous les devoirs du moment, lui firent le déplorable récit des maux qu'ils avoient soufferts & des cruelles inhumanités de Florus. Ce Prince en fut aussi

Les Grands-Prêtres, les principaux de Jerusalem & le Peuple vont au-devant d'Agrippa.

(a) » Les Grands-Prêtres & le Sénat » allèrent au-devant d'Agrippa jusqu'à » Jamnia, » selon Messieurs d'Andilly & de Tilenmont. (Ruin. des Juifs, pag. 501.) » Il se rencontra à Jamnia avec » Napolitanus ; » (Hist. des Emper. juifs, qu'à Constantin, Tom. 6. pag. 123.) J'ai peine à croire que ce soit le sens. Ce fut après que Napolitanus eut rencontré Agrippa, & ce ne fut, ce semble, qu'après qu'il fut parti de cette ville. Ce n'étoit pas du moins le chemin de cet Officier, de passer par Jamnia pour se rendre d'Antioche à Jerusalem. *ibid.* pa-

roit demander le sens qu'on donne à cet endroit, mais il n'a pas toujours celui de l'*ubi* des Latins, & de notre *où* François. Il a quelquefois celui de *tors*, *tunc*, *alors*, & c'est ce qu'il signifie ici. » Après que les séditeurs eurent mis le » feu à ce qui faisoit la sûreté publique, » que, ils marchèrent contre leurs ennemis. Alors, *istâ*, une partie des » principaux de la ville & des Grands-Prêtres se jetterent dans des conduits » souterrains pour se cacher, &c. « *Guerre des Juifs*, Liv. 2. chap. 17. numer. 6. Voyez numer. 4. chap. 15.

sincèrement que vivement touché ; mais pour diminuer la vivacité du ressentiment qu'ils en conservoient , & éloigner de leurs esprits toute idée de vengeance , il leur parla comme s'il eût été persuadé que Florus ne leur avoit fait aucun mal , & dissimulant les sentimens de compassion dont il étoit pénétré , il leur en témoigna d'indignation de la conduite des Juifs. L'amour de la paix ; suite ordinaire du désir naturel aux principaux d'une nation de conserver leurs biens , comme en ayant le plus à perdre , leur fit regarder le reproche que leur faisoit Agrippa comme une marque de l'affection qu'ils étoient convaincus d'ailleurs qu'il avoit pour la Nation. Le Peuple étoit allé au-devant de ce Prince jusqu'à soixante stades , les femmes de ceux qui avoient été tués marchaient devant , & remplissoient l'air de leurs gémissemens , le Peuple joignoit ses larmes aux leurs , tous ensemble prioient Agrippa de leur être de quelque secours , & faisoient avec de grands cris à Napolitanus le détail de tous les maux que Florus leur avoit faits ; ils lui montrèrent , lorsqu'ils furent entrés dans la ville , le marché désert , les maisons pillées & saccagées ; Ils supplièrent Agrippa de l'engager à faire le tour de la ville avec un domestique jusqu'à Siloé , afin qu'il se convainquît par lui-même que les Juifs étoient en tout très-sincèrement soumis à tous les autres Romains , & que Florus étoit le seul qu'il ne pussent souffrir , à cause de ses cruautés. Napolitanus leur donna cette satisfaction , & ayant en effet trouvé par tout les esprits disposés à la plus tranquille obéissance , il monta au Temple , y rassembla le Peuple (a) , lui fit un long discours par lequel , après l'avoir loué de son fidele attachement aux Romains , il l'exhorta à ne point s'éloigner des dispositions de paix dans lequel il le trouvoit , & après avoir ensuite marqué , autant qu'il fut en son pouvoir & qu'il se le crut permis , son religieux respect au Temple de Dieu , il fut retrouver Cestius.

III. Le Peuple cependant fit auprès d'Agrippa & des Grands-Prêtres les plus vives & les plus pressantes instances pour qu'il fût envoyé des Députés à l'Empereur pour lui porter ses plaintes contre Florus ; il les conjura de considérer qu'il étoit à craindre que si la Nation gardoit le silence sur les cruels carnages dont cet Intendant avoit été l'auteur , on ne

(a) Ce ne put être que dans le portique des Gentils.



crût à Rome qu'ils n'avoient été ordonnés que pour la punir de quelque révolte , & qu'enfin on ne s'y persuadât que les Juifs avoient pris les armes les premiers , s'il ne se présentoit personne pour accuser Florus de les y avoir contrainsts , en venant fondre sur eux à main armée. Le Peuple étoit tellement prévenu de la nécessité de cette députation , qu'il déclaroit ne pouvoir rester tranquille si l'on y formoit quelque obstacle. Agrippa craignant d'un côté que la démarche d'envoyer à Rome des accusateurs contre Florus ne rendît la Nation odieuse , & ne croyant pas de l'autre qu'il lui convînt pour ses intérêts particuliers de demeurer dans l'indifférence sur les dispositions à entrer en guerre dans lesquelles il voyoit le Peuple , il en convoqua l'assemblée dans une gallerie qui étoit au-dessus du palais des Asmonéens , à l'extrémité (a) de la ville haute , & dont un pont établissoit la communication avec les sacrés Portiques , & y ayant fait placer sa sœur Bérénice de manière qu'elle pût être vue de tout le Peuple , il parla en cette sorte :

I V. » Si je vous croyois tous également résolus à entrer en  
 » guerre avec les Romains , & si je n'étois persuadé que la  
 » plus saine & la plus judicieuse partie du Peuple souhaite la  
 » paix , je ne me présenterois pas pour vous donner des con-  
 » seils , qu'une détermination générale d'embrasser le plus mau-  
 » vais parti rendroit inutiles ; mais comme j'ai lieu de croire  
 » que plusieurs d'entre vous ne souhaitent la guerre que parce  
 » que jeunes & sans expérience , ils ne connoissent point les  
 » maux qu'elle entraîne avec elle ; que quelques - uns ne s'y  
 » portent que par une fausse & téméraire idée de liberté à re-  
 » couvrir ; d'autres par l'espérance qu'une avide cupidité leur fait  
 » concevoir de s'enrichir des dépouilles de l'ennemi vaincu :  
 » J'ai cru devoir vous assembler pour vous proposer le parti  
 » le plus sage & le plus utile à prendre , & empêcher que les  
 » idées peu raisonnables de quelques particuliers ne causent la  
 » perte de tous les gens de bien. Je ne dois être interrompu  
 » par aucune sorte de murmure , même de la part de ceux à  
 » qui ce que j'ai à dire pourroit ne pas plaire ; il sera toujours

(a) Le Pere Lami croit qu'on doit lire *πρὸς τὸ πύργον* , au lieu de *πρὸς τὸ πύργον*. La correction n'est pas nécessaire. Car sans examiner si la maison des Asmonéens étoit au couchant de la haute ville ,

comme le dit ce sçavant , *πρὸς τὸ πύργον* signifie quelquefois au bord , à l'extrémité , & c'est dans ce sens que Joseph le prend ici.

„ libre à ceux qui sont opiniâtrement décidés pour la revolte  
 „ de ne point changer de volonté lorsque j'aurai parlé, & je  
 „ ne pourrois me faire entendre de ceux qui sont disposés à  
 „ m'écouter, si chacun ne garde le silence. Je sçais avec  
 „ quelle sorte d'exagération plusieurs se plaisent à opposer les  
 „ outrages que nous font les Intendants qui nous sont envoyés  
 „ aux avantages d'une liberté que leurs éloges emphatiques  
 „ mettent au-dessus de tous les biens. Mais avant d'exami-  
 „ ner ce que nous sommes, & ce que sont ceux à qui vous  
 „ voudriez faire la guerre, je crois devoir distinguer des  
 „ choses que vous confondez mal-à-propos : si vous ne pré-  
 „ tendez que vous venger des maux soufferts, pourquoi faites-  
 „ vous de si pompeux éloges de la liberté ? & si la subordi-  
 „ nation vous paroît un mal insupportable, quel avantage  
 „ espérez-vous tirer des plaintes que vous formerez contre vos  
 „ Intendants ? Quelques modérés qu'ils fussent, il vous sem-  
 „ blera toujours dur & honteux de leur être soumis. Pesez  
 „ bien toutes ces choses, & vous vous convaincrez de la foi-  
 „ ble des motifs qu'elles vous fourniroient de vous engager  
 „ dans une guerre : & d'abord sur les objets de plaintes que  
 „ vous formez contre vos Intendants, ignorez-vous qu'on  
 „ doit respecter & ménager ceux qui sont en place, & ne ja-  
 „ mais les aigrir par des plaintes qui puissent les irriter ; for-  
 „ mer contre eux des accusations graves & capitales pour des  
 „ injustices communes & ordinaires, c'est les forcer en quel-  
 „ que sorte à ne plus garder de mesures ; ce n'est plus alors  
 „ en secret & avec quelque honte qu'ils vous maltraitent, c'est  
 „ ouvertement & sans pudeur, qu'ils se portent à l'oppression  
 „ la plus décidée ; rien n'adoucit tant ces sortes de maux que  
 „ la patience : des injustices commises sans être reprochées  
 „ à celui qui en est l'auteur, le couvrent de confusion, &  
 „ cette confusion combat souvent le desir qu'il auroit d'en  
 „ commettre de nouvelles. Soit après tout, ces Officiers de  
 „ l'Empire vous traitent d'une manière insupportable, mais tous  
 „ les Romains vous donnent-ils les mêmes sujets de plaintes ?  
 „ l'Empereur vous a-t'il jamais fait aucun mal ? & cependant  
 „ vous voulez faire la guerre à tous les Romains ? Est-ce par  
 „ l'ordre de l'Empereur ou des Romains, que vous êtes injus-  
 „ tement vexés par les Officiers qu'ils vous envoient ? du fond  
 „ de l'Occident, peuvent-ils voir ce qui se passe en Orient ?  
 „ peuvent-ils

„ peuvent-ils même en être assez-tôt informés ? Est-il raison-  
 „ nable de vouloir , sur un motif aussi léger que celui de se  
 „ venger d'un seul homme , faire la guerre à tout un peuple aussi  
 „ nombreux & aussi puissant que le sont les Romains , sans  
 „ qu'il sçache même quel sujet nous avons de nous plaindre ?  
 „ Ne peut-il pas arriver , même bientôt , que nos injustes op-  
 „ presseurs aient lieu de se repentir de l'abus qu'ils font de  
 „ leur pouvoir ? Les Intendants qu'on nous envoie ne sont point  
 „ perpétuels , & nous pouvons espérer que la dureté de quel-  
 „ ques-uns sera compensée par l'équité & la modération de  
 „ quelques autres qui leur succéderont ; au lieu que la guerre  
 „ une fois commencée devient souvent interminable , & fait  
 „ éprouver de très-grands maux à ceux qui la veulent soute-  
 „ nir : vainement on soupire après la liberté , alors qu'on l'a  
 „ perdue ; c'étoit tandis qu'on en jouissoit qu'il falloit faire  
 „ effort pour la conserver. Le joug de la servitude est dur à  
 „ supporter , mais s'il est juste de se défendre par les armes  
 „ d'un assujettissement dont on est menacé , les prendre pour  
 „ secouer un joug qu'on a reçu , c'est se révolter sous le faux  
 „ prétexte de l'amour de la liberté : c'étoit lorsque Pompée  
 „ entra pour la première fois en Judée , qu'il convenoit de faire  
 „ les derniers efforts pour en fermer l'entrée aux Romains.  
 „ Ceux que firent alors nos ancêtres & leurs Rois , qui par leurs  
 „ forces , leurs richesses & leur bravoure , nous étoient infini-  
 „ ment supérieurs , & auxquels nous ne sommes pas dignes d'être  
 „ comparés , ne purent résister à une foible portion de la puis-  
 „ sance Romaine ; & vous , qu'un assujettissement devenu héréditaire a fait si fort dégénérer de l'état où étoient nos pères  
 „ lorsqu'ils ont subi le joug de la domination Romaine , vous  
 „ prétendéz pouvoir soutenir toutes les forces réunies de cet  
 „ Empire. Les Athéniens (a), qui se glorifioient autrefois de don-  
 „ ner des loix à toute la Grece ; qui pour maintenir leur liber-

(a) C'est aux sçavants qui ne voyent rien que de parfait & d'admirable dans Joseph , à justifier une grande partie de la longue harangue qu'il met ici dans la bouche d'Agrippa. Il faut n'avoir aucun goût pour n'y pas sentir un misérable déclamateur , qui sans nécessité , encore plus sans jugement , enfile une grande liste des peuples que les Romains avoient soumis , donne la position des différents

pays qu'ils habitoient , règle le nombre des troupes que l'Empire entretenoit dans les provinces , & entre sur tout cela dans un détail également ennuyeux à ceux qui l'entendoient , & indécent dans la bouche de la personne qu'il fait parler. Peut-être que ce qui est dans ce discours , depuis ces mots : *Les Athéniens qui se glorifioient* , &c. jusqu'à ceux-ci : *quelles peuvent donc être vos ressources* ,



„ té n'appréhenderent point de voir réduire leurs villes en  
 „ cendre , qui réduisirent l'orgueilleux Xerxès , dont les for-  
 „ midables armées de terre & de mer couvroient l'un & l'autre  
 „ élément , trop resserrés encore pour les pouvoir contenir ,  
 „ à fuir avec un seul vaisseau devant leur flotte , & qui triom-  
 „ phèrent auprès de la petite île de Salamine de toutes les  
 „ forces réunies de la puissance Asiatique : les Athéniens ne  
 „ sont-ils pas aujourd'hui soumis aux ordres que Rome leur  
 „ envoie ? Les Lacédémoniens , si célèbres par les batailles  
 „ des Termopiles & de Platée , & par les grandes actions d'A-  
 „ gesilaus en Asie , ne sont-ils pas également soumis aux  
 „ commandemens qu'ils reçoivent de l'Italie ? Les Macédo-  
 „ niens , à qui un regard sur Philippe & Alexandre rappelle  
 „ encore le souvenir d'avoir pu se promettre l'Empire du Mon-  
 „ de , supportent avec patience le revers de fortune qui l'a  
 „ mis dans les mains de ces invincibles conquérans , & leur  
 „ sont soumis. Combien d'autres nations , fières d'une liberté  
 „ dont les fondemens leur paroissoient inébranlables , se sont  
 „ enfin vues forcées de se soumettre au même joug ? Et vous  
 „ vous persuadez que vous pourrez être le seul peuple qui n'o-  
 „ béira pas à celui à qui toute la terre obéit ! mais sur quoi  
 „ fondez-vous une aussi téméraire prétention ? Où sont vos  
 „ armées , vos arsenaux , vos magasins ? Avez-vous des flottes ,  
 „ soit à opposer à celles des Romains , soit pour vous ouvrir  
 „ un passage au milieu des mers , dont ils sont les maîtres ?  
 „ De quels trésors tirerez-vous des fonds qui puissent suf-  
 „ fire aux dépenses d'une telle entreprise ? Ce n'est point  
 „ avec les Arabes ou les Egyptiens que vous projetterez d'en-  
 „ trer en guerre ; comparez , si vous l'osez , votre foiblesse  
 „ avec l'extrême puissance des Romains ? Battus souvent ,  
 „ & subjugués par des nations voisines , songez que vous  
 „ allez vous mesurer avec un peuple à qui tout le monde  
 „ connu a été obligé de céder , & qui en a même trou-  
 „ vé les bornes encore trop resserrées ; l'Euphrate du côté  
 „ de l'Orient , le Danube au Nord , les colonnes d'Hercule  
 „ au Couchant , les déserts de la Libie au midi , n'ont pu ser-  
 „ vir de limites à son vaste Empire ; son ambition lui a fait

est d'une main étrangère. La chose n'est  
 ni impossible ni hors de vrai-semblance.  
 Rien que de bon dans ce qui précède &

ce qui suit , rien que de juste & de pres-  
 sant , rien que de digne d'être prononcé  
 par un Roi.

» chercher un nouveau Monde par-delà l'Océan , & porter  
 » ses armes chez les Bretons , nation jusqu'alors inconnue.

» Vous croyez-vous donc plus puissants que les Gaulois ,  
 » plus braves que les Germains , plus sages que les Grecs ?  
 » Avez-vous plus de monde à mettre en campagne que tou-  
 » tes les autres nations de la terre ? Quel peut être le motif  
 » de la téméraire confiance avec laquelle vous osez vous éle-  
 » ver contre les Romains ? Il est bien rude , dira quelqu'un ,  
 » d'être asservi comme nous le sommes ! Eh , ce joug doit  
 » paroître bien plus pesant aux Grecs ; ce peuple cependant  
 » qui croit surpasser en noblesse tous les peuples de l'univers ,  
 » & qui occupent sur la terre une si vaste étendue de pays ,  
 » est aujourd'hui gouverné par des magistrats que Rome  
 » lui envoie ; n'exerce-t'elle pas le même empire sur les Ma-  
 » cédoniens , qui pourroient à beaucoup plus juste titre que  
 » vous réclamer leur état de liberté ? Les faisceaux ne sont-ils  
 » pas exactement respectés dans les cinq cents villes de l'Asie ,  
 » sans que Rome soit obligée d'y entretenir des garnisons ? Que  
 » vous dirai-je des Hénioches , des habitans de la Colchide ,  
 » du mont Taurus , du Bosphore , du Pont , des Palus-Meotis  
 » des ? une garnison de trois mille soldats Romains tient au-  
 » jourd'hui dans la dépendance la plus absolue ces peuples ,  
 » qui n'avoient jamais reconnu aucun maître , même de leur  
 » nation ? A-t'il fallu aux Romains plus de quarante vaisseaux ,  
 » pour faire regner une paix profonde dans l'étendue d'une  
 » mer immense , que la piraterie rendoit impraticable ? Que  
 » n'auroient point à alléguer en faveur de leur liberté les peu-  
 » ples de Bithinie , de Cappadoce , de Pamphlie , de la Licie  
 » & de la Cilicie ? Les Romains ne sont néanmoins jamais  
 » obligés d'envoyer des troupes pour en tirer les tributs qu'ils  
 » leur ont imposés , deux mille hommes de garnison leur suf-  
 » fisent pour maintenir dans une exacte obéissance les Traces ,  
 » dont le pays , bien mieux fortifié & de plus difficile accès  
 » que le nôtre , ne fût-il défendu que par ses glaces , qui se-  
 » roient seules capables d'en fermer l'entrée à des troupes , a  
 » en largeur cinq journées de chemin , & sept en longueur ?  
 » Ne tiennent-ils pas en respect les peuples de l'Ilirie qui  
 » s'étend le long du Danube & confine à la Dalmatie , avec  
 » deux légions seulement , qui servent encore à arrêter les

« courtes des Daces ? Une seule légion Romaine n'en im-  
 « pose-t-elle pas aujourd'hui & ne maintient-elle pas en paix  
 « les Dalmates qui ont pris tant de fois les armes pour re-  
 « couvrir leur liberté, peuple féroce en cela seul (a) qu'il  
 « revenoit opiniâtrément à la charge, toujours avec de nou-  
 « velles forces ? Jamais nation fut-elle plus en état de se por-  
 « ter à la révolte pour recouvrer sa liberté, & de le faire avec  
 « avantage, que les Gaulois dont le pays est naturellement  
 « fortifié & défendu à l'orient par les Alpes, au septentrion  
 « par le Rhin, au midi par les Pyrénées, & au couchant par  
 « l'Océan ? Mais quoique munie de si puissants boulevards,  
 « quoiqu'assurée de la fidélité de trois cents cinq différents peu-  
 « ples dont elle est composée, cette nation qui possède chez  
 « elle une source inépuisable de biens dont elle enrichit pres-  
 « que toute la terre, ne se fait aucune peine d'être tributaire  
 « des Romains, elle se complaît au contraire à penser qu'elle  
 « leur est redevable de son état heureux & tranquille, & l'on  
 « ne doit point en conclure qu'elle ait dégénéré du courage  
 « & de la bravoure de ses ancêtres, qui ont généreusement  
 « combattu pendant quatre-vingts ans pour défendre leur li-  
 « berté. La constante prospérité des Romains, ces coups fa-  
 « vorables d'une fortune toujours propice, qui leur a procuré  
 « plus de conquêtes encore que leur valeur, ont étonné cette  
 « nation guerrière & lui ont fait tomber les armes des mains ;  
 « elle obéit enfin aujourd'hui à douze cents soldats, nombre  
 « qui n'égale pas même celui des villes renfermées dans son  
 « enceinte. Les mines d'or des Espagnols, & l'espace immense  
 « qui les sépare des Romains, tant par terre que par mer, le  
 « courage guerrier des peuples de la Lufitanie & des Canta-  
 « bres, leur proximité de l'Océan, cette mer si redoutable  
 « pour ceux même à qui elle sert de rempart, tous ces obsta-  
 « cles, tous ces avantages réunis ont ils pu garantir tant de  
 « nations belliqueuses de la perte de leur liberté ? Les Ro-  
 « mains ont franchi les nuages épais qui couvrent les Pire-

(a) Καὶ πρὸς τοῦτο μὴν αἱ Ξερσίδες,  
 & toujours vaincus, à cause de cela seule-  
 ment. Le nouvel Editeur a cru avoir  
 corrigé cet endroit & lui avoir donné  
 du sens. Note m, on peut consulter sa  
 traduction, peut-être n'y en trouvera-t-on

pas davantage que dans l'original. La  
 traduction que je présente suppose que  
 Joseph avoit écrit Ξερσίδες. Si ce n'est  
 pas le terme précisément dont il s'est  
 servi, il fait du moins un fort bon  
 sens.



« nées ; ils ont porté leurs armes au-delà des colonnes d'Her-  
« cule ; une seule de leurs légions tient aujourd'hui dans le  
« devoir tous ces peuples subjugués ? Qui de vous n'a pas en-  
« tendu parler des Germains , cette si nombreuse nation ? qui  
« même n'en a pas vû quelqu'un ? car il n'y a point de pro-  
« vince dans l'Empire où les Romains n'en tiennent à leur  
« service ; malgré l'immense étendue de leur pays , la vi-  
« gueur de leur courage , fort au-dessus de ce qu'annonce même  
« la grandeur de leurs corps , malgré le mépris barbare qu'ils  
« font de la mort , ces peuples , plus farouches lorsqu'ils sont  
« irrités que les animaux les plus sauvages , sont aujourd'hui  
« soumis à la domination Romaine ; le Rhin leur sert de fron-  
« tière , huit légions les ont réduits ; ceux dont la résistance a  
« été plus opiniâtre ont été pris & faits esclaves , le reste de  
« la nation n'a trouvé de salut que dans la fuite-

« Vous vous confiez dans la force des murs de votre ville ,  
« & que font-ils , en comparaison de ce qui paroïssoit devoir  
« soustraire les Bretons à l'avidité des Romains pour les nou-  
« velles conquêtes ? Ils sont au milieu de l'Océan , & leur île  
« est aussi vaste que le terrain que vous occupez dans le mon-  
« de ; les Romains y ont cependant fait une vigoureuse des-  
« cente , s'en sont rendus maîtres , & quatre légions leur en  
« assurent aujourd'hui la possession souveraine ; mais pourquoi  
« entrer dans un plus grand détail ? Les Parthes , la nation de  
« de l'univers la plus guerrière , qui commandoit à tant de  
« peuples & pouvoit armer un si grand nombre de troupes ,  
« ne sont-ils pas réduits à donner des otages aux Romains  
« pour garantir leur soumission ? Et l'Italie ne voit-elle pas ,  
« sous le prétexte d'assurer la paix , la noblesse de l'Orient  
« asservie dans ses terres à une espèce d'esclavage ? Quoi donc ,  
« tandis que tous les peuples que le soleil éclaire de ses rayons  
« respectent les armes des Romains , vous serez les seuls qui  
« osez vous armer contre eux ? La fatale destinée de Car-  
« thage seroit-elle pour vous un exemple infructueux ? cette  
« ville superbe , qui se glorifioit de tirer son origine des Phé-  
« niciens , & d'avoir pour Général de ses armées le grand &  
« redoutable Annibal , a été détruite par Scipion ? Vous invi-  
« teroit-on avec aussi peu de fruit à considérer l'état des Ci-  
« rénéens , nation originaire de Lacédémone , des Marmarides ,

„ dont le pays s'étend jusques vers la Zone Torride (a), des  
 „ Syrtes, dont on ne peut entendre prononcer le nom sans  
 „ tressaillir de crainte, des Nazamones, des Maures, de la  
 „ nation innombrable des Numides ? Vous feroit-on inutile-  
 „ ment remarquer, qu'aucun de ces peuples n'a pû éviter de  
 „ succomber sous les armes victorieuses des Romains ; que ces  
 „ maîtres du Monde ont fait reconnoître leur pouvoir & ran-  
 „ gé sous leur obéissance cette troisième partie de la terre,  
 „ habitée par tant de diverses nations, qu'il seroit difficile d'en  
 „ faire l'énumération, & qui s'étend depuis l'océan Atlanti-  
 „ que & les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer rouge qui  
 „ sert de frontière à l'innombrable nation des Ethiopiens ? ou-  
 „ tre une subvention annuelle en denrées, pour la subsistance  
 „ du peuple Romain durant huit mois de l'année, outre les  
 „ tributs & les impôts ordinaires, ces peuples fournissent avec  
 „ zèle ce qui leur est demandé de subsides dans les divers be-  
 „ soins de l'Empire, bien loin de regarder ainsi que vous le  
 „ faites, les ordres qu'on leur envoie comme des outrages :  
 „ ces immenses pays ne sont néanmoins souvent gardés que  
 „ par une seule légion : mais pourquoi chercher au loin des  
 „ preuves de la redoutable puissance des Romains ? Les Egyp-  
 „ tiens, vos voisins, dont les Etats limitrophes de l'Inde s'éten-  
 „ dent jusqu'en Ethiopie & dans l'Arabie heureuse, & con-  
 „ tiennent sept millions cinq cents mille habitans, sans y com-  
 „ prendre ceux d'Alexandrie, comme on le peut voir par les  
 „ états de la capitation ; les Egyptiens, dis-je, ont été con-  
 „ traints de reconnoître ces invincibles conquérans pour leurs  
 „ maîtres, & ne se croient point deshonorés de leur être sou-  
 „ mis ; malgré les avantages réels que, pour secouer ce joug,  
 „ ils pourroient tirer d'Alexandrie, si célèbre par ses richesses  
 „ immenses, par le grand nombre de ses habitans, par sa vaste  
 „ étendue, qui a de longueur trente stades sur dix environ  
 „ de largeur ; ce peuple, dont le pays est naturellement for-  
 „ tifié de tous côtés ou par des gorges impraticables ou par

(a) τὸ μέχρι τῶν διψάδων, sans vouloir m'arrêter à corriger un aussi mauvais morceau que ce qui est entre ces mots, *les Athéniens qui se glorifioient, & ceux-ci, qu'elles peuvent donc être vos ressources*, je remarque seulement qu'on pourroit lire διψάδων au lieu de ἀπείδων. Le géo-

graphe Scylax dit in *Periplus*, ἀπὸ δὲ ἀπείδων ἕως ἰσὶ Μαρμαρίδας μέχρι τῆς Ἑσπερίδας. Si l'auteur de cette belle déclamation n'avoit pas plus de géographie que de jugement, il a pu facilement prendre la fin du pays des Marmarides pour son commencement.

„ des mers sans rades ou par de grands fleuves & de vastes  
 „ marais qui lui servent de boulevards , paye en argent plus  
 „ en un mois que nous ne payons dans un an , & envoie  
 „ outre cela des grains à Rome de quoi faire vivre ses habi-  
 „ tans durant quatre mois ; deux légions (a) cependant suffisent  
 „ pour tenir une si vaste étendue de pays avec tout ce qu'il y  
 „ a de noblesse Macédonienne dans une telle dépendance :  
 „ preuve bien sensible qu'il n'est point d'obstacle que la bonne  
 „ fortune des Romains ne leur fasse surmonter.

„ Toute la terre habitée étant donc ainsi soumise aux Ro-  
 „ mains , de quelle contrée comptez-vous tirer des secours ,  
 „ apparemment du fond de quelque désert ? à moins que quel-  
 „ ques-uns d'entre vous ne vous repaissent de l'espérance d'en  
 „ recevoir de par-delà l'Euphrate , & que ceux de votre na-  
 „ tion qui habitent l'Adiabene se feront un devoir de vous  
 „ aider de leurs forces. Mais pouvez vous penser qu'ils s'en-  
 „ gageront légèrement & sans aucun motif raisonnable dans  
 „ une si grande guerre , & quand ils seroient assez impru-  
 „ dents pour prendre ce parti , le Roi des Parthes ne les en  
 „ empêcheroit-il pas ? il a trop d'attention à se conserver en  
 „ paix avec les Romains , & ne croiroit-il pas la violer , s'il  
 „ souffroit que quelqu'un de ses sujets prît des alliances avec  
 „ ses ennemis ?

„ Quelles peuvent donc être vos ressources & vos espéran-  
 „ ces ? Que Dieu vous protégera. Eh sa divine volonté ne s'est-  
 „ pas déclarée en faveur des Romains ; sans son bras puissant  
 „ eussent-ils pu se former un si grand Empire ? La Religion pour  
 „ laquelle vous marquez tant de zèle aujourd'hui , & que vous  
 „ professez en toute liberté, pourriez-vous l'exercer avec la même  
 „ exactitude , quand même les ennemis contre lesquels vous  
 „ vous proposez d'entrer en guerre seroient moins puissants ?  
 „ Ce n'est cependant qu'à la religieuse observance que peut  
 „ être attachée la protection que vous espérez que Dieu vou-  
 „ dra bien vous accorder , & ne vous exposez-vous pas vous  
 „ même à en être justement privés , en vous mettant volon-  
 „ tairement dans la nécessité d'en transgresser plusieurs prati-  
 „ ques ? Vous observerez le Sabbat , & vous abstenrez en  
 „ ce saint jour de tout travail , & il vous arrivera ce qu'é-

(a) Il n'y a maintenant que trois com- | sont-elles pas complètes. *Strabon.* liv.  
 pagnies pour garder l'Egypte , encore ne | 17. pag. 2174-



» prouverent vos ancêtres du temps de Pompée , qui choisif-  
» soit ce jour consacré au repos par votre Loi , qu'ils n'osoient  
» transgresser , pour avancer les travaux ? Si donc vous ne  
» pouvez point faire la guerre avec quelque succès sans re-  
» noncer à plusieurs pratiques de votre Loi , je ne vois pas ce  
» qui vous peut mettre les armes à la main ; car nous devons  
» être soigneusement attentifs à ne nous exposer jamais à la  
» nécessité d'en transgresser un seul point ; ce n'est qu'à ce  
» titre qu'on peut légitimement demander à Dieu le secours  
» de sa puissante protection , & peut-on espérer de l'obtenir ,  
» alors qu'on quitte volontairement son saint service ? Ce n'est  
» que dans la confiance que l'on a en l'assistance de Dieu ou  
» en celle des hommes , que l'on s'engage dans une guerre ;  
» l'une & l'autre vous manquant , vous serez indubitablement  
» vaincus par vos ennemis. Que ne prenez-vous plutôt le parti  
» d'égorger de vos propres mains vos femmes & vos enfans ;  
» renonçant , dans la fureur qui vous transporte , à tous senti-  
» mens de tendresse pour votre chère patrie , que ne réduisez-  
» vous vous même en cendre tout ce beau pays : vous vous  
» épargneriez au moins la honte de le voir détruire par un  
» ennemi vainqueur ; c'est sagesse , mes chers amis , c'est pru-  
» dence , de prévoir la tempête lorsque le vaisseau est encore  
» dans le port , c'est une véritable témérité de vouloir en for-  
» tir lorsqu'elle commence à éclater. On ne peut refuser de  
» justes sentimens de compassion au malheureux qui se trouve  
» accablé de maux qu'il n'a pu éviter , & l'on se sent au con-  
» traire , avec raison , indigné contre celui qui se livre impru-  
» demment à une perte évidente. Quelqu'un vous feroit-il  
» croire qu'il se pût faire que , par quelque sorte de conven-  
» tion , les Romains , après vous avoir vaincus , usent mo-  
» dérément de leur victoire ? Désabusez - vous , & croyez au  
» contraire , que pour retenir dans le devoir par votre exem-  
» ple les autres peuples soumis à leur Empire , ils brûleront  
» cette ville sainte , & extermineront notre Nation ? Car en  
» quel lieu de la terre se sauveront ceux d'entre vous qui au-  
» ront échappé à leur fer destructeur ? Toutes les nations de  
» l'univers leur sont soumises , ou appréhendent d'être obli-  
» gées de plier sous leur joug : & ne craignez pas pour  
» vous seuls , habitans de la Judée , les effets de cette  
» terrible désolation. Elle peut s'étendre bien au - delà : la  
» révolte

» révolte dans laquelle vous auroient entraînés les pernicious  
 » conseils de quelques séditieux , feroit couler des ruisseaux  
 » de sang dans toutes les villes de l'univers ; car par tout où  
 » les Romains trouveroient des Juifs ( & en quel endroit de la  
 » terre n'y en a-t'il point ? ) ils pourroient les égorger sans mé-  
 » riter aucune sorte de blâme. S'ils étoient assez généreux  
 » pour ne se point prêter à ce juste sentiment de vengeance ,  
 » quels reproches n'aurez-vous pas à vous faire , d'avoir eu  
 » l'injustice de prendre les armes contre un peuple qui auroit  
 » sçu faire un usage aussi modéré de sa victoire ? Si vous êtes  
 » assez durs pour n'être pas sensibles aux maux que vous allez  
 » attirer sur vos femmes & sur vos enfans , laissez au moins  
 » entrer dans vos ames quelque sentiment d'une affectueuse  
 » tendresse pour cette ville , la capitale de la Judée , dont  
 » vous causerez la ruine ; animez-vous d'un religieux respect  
 » pour ce temple fameux , la sainte demeure de notre Dieu ;  
 » ne l'exposez point avec tous ses ornemens sacrés à la fureur  
 » d'un soldat victorieux. Les Romains ont pû épargner l'un  
 » & l'autre & vous les conserver une première fois ; mais  
 » irrités de votre ingratitude , si vous les forcez à vous vain-  
 » cre une seconde fois , ils ne les épargneront plus. Sacré culte  
 » de notre Dieu , saints Anges du Seigneur , & vous ma chere  
 » Patrie , je vous prends à témoin que je n'ai rien négligé de  
 » ce j'ai cru pouvoir contribuer à votre conservation. Pour  
 » vous , mes chers Compatriotes , si vous prenez le parti qui  
 » me semble le seul que vous ayez à prendre , nous jouirons  
 » ensemble d'une heureuse paix. Mais si vous n'écoutez que  
 » les conseils de la fureur qui vous agite , je vous en laisserai  
 » courir les dangers , sans y prendre part.

V. Agrippa ne put finir ce discours sans répandre des lar-  
 mes , que la Princesse Bérénice sa sœur accompagna des sien-  
 nes. Le Peuple touché modéra sa fureur , & s'écria que ce  
 n'étoit point aux Romains qu'il vouloit faire la guerre ; mais  
 à Florus , qu'il vouloit punir des maux qu'il lui avoit faits.  
 » Mais votre conduite , répondit Agrippa , prouve que c'est  
 » aux Romains que vous en voulez , puisque vous ne payez  
 » plus le tribut à l'Empereur , & que vous avez détruit le  
 » portique de la forteresse Antonia. Vous ne pouvez prouver  
 » qu'on vous accuse faussement de vouloir vous révolter qu'en

» rétablissant ce portique & en payant le tribut, c'est à l'Em-  
 » pereur que le tribut est dû & que la Forteresse Antonia  
 » appartient, & non à Florus.

## C H A P I T R E   X V I I .

Les séditieux  
 jettent des pierres  
 à Agrippa.

I. **L**E Peuple se rendit au conseil d'Agrippa, & étant monté avec ce Prince & sa sœur Bérénice aux portiques du Temple, il commença à travailler à la reconstruction de la portion du portique de la Tour Antonia qui avoit été détruite. Les principaux des Juifs cependant & quelques Officiers, se partagèrent pour aller en différents endroits de la campagne lever le tribut, & recueillirent en peu de temps les quarante talents qui manquoient à ce qu'on devoit payer. Agrippa parut ainsi avoir éloigné la guerre dont on étoit menacé, mais ayant ensuite voulu persuader au Peuple d'obéir à Florus jusqu'à ce que l'Empereur lui eût donné un successeur, cette proposition l'irrita de telle sorte, qu'il lui enjoignit avec des paroles offensantes de sortir au plutôt de la ville, & que quelques-uns des plus mutins portèrent l'insolence jusqu'à lui jeter des pierres. Agrippa jugeant alors qu'il étoit impossible de vaincre l'emportement de ces factieux, & choqué de l'outrage qu'on lui faisoit, envoya les chefs de la Nation avec quelques autres Juifs des plus distingués trouver Florus à Césarée, afin qu'il choisît entre eux ceux qu'il voudroit charger de lever le tribut dans la campagne, & se retira dans son Royaume.

Les Juifs cessent d'offrir des Sacrifices, pour l'Empereur.

II. En ce même temps quelques-uns de ceux qui vouloient la guerre s'étant assemblés allèrent attaquer la forteresse de Massada, & l'ayant surprise, ils égorgerent les Romains qui y étoient en garnison, & y en mirent une de leurs gens. D'un autre côté, Eléazar, fils du Grand-Prêtre Ananie (a), jeune homme très-empporté & très-audacieux, qui commandoit alors

(a) Le Grand-Prêtre Ananus avoit eu cinq enfans revêtus de cette grande dignité, & un de ces fils s'appelloit Eléazar, (Antiq. Juiv. Liv. 2. chap. 2. num. 2.) Joseph n'appelle pas celui dont

il parle ici Grand-Prêtre, mais commandant du Temple. Ainsi il étoit plus vrai-semblablement fils d'Ananie, fils de Nébedéc, que d'Ananus, fils de Jetha.



dans le Temple , persuada à ceux qui étoient chargés du soin de ce qui concernoit les Sacrifices , de ne point recevoir les présents & les victimes qu'offroient les Etrangers , & ce fut une véritable déclaration de guerre ; car ils rejetterent aussi les victimes destinées aux sacrifices qu'on étoit dans l'usage d'offrir pour l'Empereur (a). Les Grands-Prêtres & les principaux de la Nation mirent tout en usage pour empêcher que la coutume où l'on étoit de prier pour les Empereurs ne fût abolie , mais ce fut inutilement. Car ces séditieux , dont la faction s'étoit attaché une nombreuse & vigoureuse jeunesse , suivoient aveuglément les impressions d'Eléazar , en qui ils avoient pris une singulière confiance.

III. Les principaux des Juifs , les Prêtres & les plus distingués d'entre les Pharisiens regardant ces funestes dispositions comme le plus grand des malheurs , convinrent entre eux de faire les derniers efforts pour prévenir les maux qui ne pouvoient manquer d'en être les suites. Ils rassemblèrent pour cela le peuple devant la porte d'airain dans le Portique d'Israël du côté de l'Orient , & commencèrent par lui déclarer qu'ils ne le voyoient qu'avec indignation se porter si témérairement à une révolte qui jetteroit la Patrie dans la plus redoutable des guerres. Ils lui représentèrent ensuite que le motif en étoit d'autant moins raisonnable , qu'il devoit sçavoir que beaucoup des dons précieux consacrés dans le Temple étoient des offrandes faites par des nations étrangères , dont leurs ancêtres ne s'étoient jamais fait scrupule de recevoir les présents destinés à ce pieux usage , que même on avoit toujours cru dans la nation ne pouvoir rejeter sans impiété les victimes qu'elles y avoient fait présenter. Que c'étoit donc chercher follement à irriter les Romains , & les forcer à entrer en guerre avec la Nation , que d'entreprendre , par une

Les principaux des Juifs, les Prêtres & les Pharisiens les plus distingués , tâchent de modérer l'empêchement des séditieux.

(a) Dans l'Histoire des Empereurs jusqu'à Constantin , Tome 3. pag. 238. Tom. 6. pag. 228. on cite de Philon (*Legat. ad Caium*, pag. 1036.) qu'Auguste avoit fondé dans le Temple , » pour chaque jour , en l'honneur du » Très-Haut , une holocauste d'un taureau & de deux brebis , qui s'offrent » encore actuellement. « Joseph qui devoit être mieux informé du fait que Philon , ne parle point de cette fonda-

tion , & la prétendue lettre que le Platon Judaïsant fait écrire par Agrippa à l'Empereur Caius , contient des choses si peu judicieuses , & si visiblement fausses , qu'on ne peut y faire aucun fond.

Je ne trouve point non plus dans Joseph ce qu'on lit dans la même Histoire , Tom. 6. pag. 337. que l'Eléazar dont il est ici parlé » se distingua dans » la poursuite de ce Général (Cestius Gallus.)

téméraire innovation , de rejeter toute victime offerte par des étrangers , & de prétendre devenir le seul peuple sur les terres duquel il ne fût permis qu'aux gens du pays d'adorer Dieu & de lui offrir des sacrifices ; qu'une telle conduite rendroit Jerusalem coupable de la plus manifeste irreligion ; puisque quand même un règlement si inoui ne regarderoit qu'une seule personne , il n'en étoit pas moins contraire à tout sentiment d'humanité. Que César & les Romains ne se trouveroient pas légèrement offensés par un mépris si outrageant , & qu'enfin il étoit fort à craindre qu'en refusant de recevoir les victimes qui étoient présentées pour eux , on ne se mît dans le cas de n'en plus pouvoir offrir pour soi-même : qu'il convenoit pour sauver Jerusalem & l'Etat d'une ruine prochaine, de rétablir au plutôt l'usage d'offrir des sacrifices pour l'Empereur , & de réparer l'injure faite aux Romains avant qu'ils pussent en être instruits.

Les principaux des Juifs députèrent à Agrippa & à Florus.

IV. Ils prirent à témoin de la vérité & de l'importance de ces objets les Prêtres les plus instruits de nos anciens usages , qui certifierent que nos Peres avoient toujours reçu les victimes offertes par les étrangers ; mais les séditieux n'eurent aucun égard à ces sages remontrances , & pour engager plus précisément la guerre , les vicimaire refusèrent constamment de se présenter. Les Magistrats , convaincus de l'inutilité des efforts qu'ils faisoient pour réprimer cette sédition , & craignant que les Romains ne les en rendissent responsables , envoyèrent des Députés à Florus & au Roi Agrippa ; Simon , fils d'Ananie (a) , étoit le Chef de ceux qui devoient se rendre auprès de Florus ; les principaux d'entre ceux qui furent envoyés à Agrippa étoient Satil , Antipas , & Costobare , parent de ce Prince : ils étoient tous chargés de les prier l'un & l'autre de venir à Jerusalem avec des forces capables d'arrêter les progrès de la sédition , & de l'étouffer avant que le mal fût sans remede. Florus , qui ne cherchoit qu'à allumer la guerre , regarda comme une bonne nouvelle ce que les Députés lui dirent des troubles qui agitoient Jerusalem , & il les ren-

(a) Ce qui pourroit faire croire que ce Simon n'étoit pas fils d'Ananie , fils de Nébédée , c'est que son fils Eléazar étoit un des plus emportés séditieux. Joseph nous a conservé les noms de cinq

des enfans d'Ananus , fils de Seth , & il n'y en a aucun qui s'appelle Simon. D'ailleurs il ne dit pas que le pere de ce Simon fût ou eût été Souverain Pontife.

voya sans leur donner aucune réponse. Mais Agrippa , qui s'intéressoit également pour les Romains & pour les Juifs , qui vouloit conserver la Judée aux premiers , le Temple & Jerusalem aux autres , & qui étoit convaincu d'ailleurs qu'il n'étoit pas de son intérêt que les Juifs se révoltassent , envoya à Jerusalem , pour soutenir les Magistrats , trois mille cavaliers Auranites , Batanéens , & Trachonites , commandés par Darius , Officier de cavalerie , sous les ordres du Général Philippe , fils de Joachim.

V. Les Magistrats & les principaux habitans de Jerusalem , ainsi que ceux du Peuple qui désiroient la paix , se servirent de ce secours pour s'emparer de la ville haute ; les séditieux étoient maîtres de la basse ville & du Temple. Les deux partis ne cessoient de se harceler à coups de pierres & de dards , & se combattoient même souvent main à main. Les séditieux étoient plus hardis & plus téméraires , mais les troupes du Roi avoient plus d'expérience. Les efforts de ceux-ci avoient particulièrement pour objet de se rendre maîtres des portiques du Temple , & d'en chasser ceux qui les profanoient. Ceux d'Eléazar & des séditieux avoient d'autre part celui de s'emparer de la ville haute. Sept jours se passèrent dans ces tentatives mutuelles , sans produire autre chose que la perte de beaucoup de monde de part & d'autre.

VI. Après ces sept jours arriva la fête des Xilophores. Tout le monde s'empresse en cette fête de porter au Temple une grande quantité de bois , afin d'entretenir pour l'autel un feu qui ne doit jamais s'éteindre. Les séditieux empêchèrent ceux qui n'étoient point de leur faction de s'acquitter de ce religieux devoir. Ils engagèrent dans leur parti un grand nombre de ces brigands qu'on appelloit *Sicaires* , à cause des petits poignards qu'ils portoient cachés sous leurs habits. Ainsi renforcés & soutenus de tout le menu peuple , ils se jetterent avec une nouvelle hardiesse sur les troupes du Roi , qui ne pouvant tenir contre l'audace téméraire d'ennemis qui leur étoient d'ailleurs de beaucoup supérieurs en nombre , furent contraints d'abandonner la ville haute. Les séditieux s'en emparèrent , & mirent le feu à la maison du Grand-Prêtre Ana-



Les séditieux  
mettent le feu  
aux archives ,  
aux palais d'A-  
grippa & de  
Bérénice.

nus (a) & aux palais du Roi & de la Princesse Bérénice ; ils se portèrent ensuite au lieu du dépôt des archives publiques , & les Officiers qui en avoient la garde s'étant enfuis , ils y mirent pareillement le feu , afin de détruire en un instant tous les titres obligatoires qui y étoient , & d'attirer ainsi dans leur parti les débiteurs que cet acte d'hostilité rendoit libres , & de donner aux pauvres plus de hardiesse à se soulever contre les riches. Après avoir ainsi anéanti tout ce qui fait la sûreté du commerce & de la société , ils continuèrent à poursuivre leurs ennemis ; les Magistrats & les Grands - Prêtres furent obligés de se cacher. Les uns se cachèrent dans des égouts ; d'autres , entre lesquels étoient le Grand-Prêtre Ananie , Ezéchias son frere , & ceux qui avoient été députés à Agrippa , gagnèrent avec les troupes de ce Prince le palais supérieur & s'y renfermèrent. Les séditieux contents de l'avantage qu'ils venoient de remporter , & d'avoir brûlé la maison du Grand-Prêtre , le palais d'Agrippa & le dépôt des archives , demeurèrent tranquilles tout le reste du jour.

VII. Mais le lendemain , qui étoit le quinzième du mois Loüs , ils attaquèrent la forteresse Antonia , & l'ayant emportée en deux jours , ils y mirent le feu & en passèrent la garnison au fil de l'épée (b). Ils se portèrent ensuite contre le palais , où les troupes d'Agrippa s'étoient retirées , & s'étant partagés en quatre corps , ils s'efforçoient d'en renverser les murs. Le nombre des séditieux étoit trop grand pour que les assiégés osassent tenter des sorties ; ainsi ils se bornoient à tirer sur les ennemis de dessus les tours & les parapets , & en tuoient beaucoup : on se battoit , avec le plus vif acharnement , autant la nuit que le jour , les séditieux espérant que les assiégés seroient bientôt contraints de se rendre , faute de vivres , & ceux-ci étant persuadés que les assiégeants ne pouvoient soutenir encore long-temps les fatigues d'une attaque pour le succès de laquelle ils faisoient de si grands efforts.

VIII. Cependant Manahem , fameux (c) sophiste , fils de

(a) Le Grec porte *Ananias*. S'il y a eu quelque distinction entre le nom de ces deux Grands - Prêtres , les Copistes les ont très-mal observées. Je crois que c'est de celui qui avoit eu cinq enfans revêtus de cette dignité , qu'il s'agit ici. Une

famille qui avoit joui six fois de la première dignité de l'Etat , devoit être logée d'une manière à se faire remarquer.

(b) Voyez Remarque XII.

(c) A ne faire attention qu'à la manière dont s'exprime Joseph, dans M. d'An-

Judas , qu'on appelloit Galiléen , qui du temps de Cirinius avoit reproché aux Juifs , qu'au mépris de Dieu qu'ils devoient reconnoître seul pour maître , ils se soumettoient lâchement aux Romains , s'étant attaché quelques - uns des plus distingués habitans de Jerusalem , marcha avec eux vers Maf-fada , où étoit l'arsenal d'Herode. S'en étant rendu maître , il arma nombre de bandits & de gens qui n'avoient rien à perdre , dont il se forma une garde , & retourna ainsi accompagné à Jerusalem , affectant la Royauté : il s'y mit à la tête des révoltés , & donna tous les ordres nécessaires pour la continuation du siège ; mais comme il manquoit de machines propres à le pousser , & qu'il ne pouvoit à découvert aller à la sappe des murs , parce que ceux qui étoient dessus ne cessoient de lancer des traits contre les gens , il fit ouvrir de loin une mine , qui , conduite sous une des tours , mit les travailleurs à couvert & en état , à mesure qu'ils en sapperent les fondemens de l'ébrançonner avec des pièces de bois , auxquelles ils mirent le feu avant de se retirer. Lorsque les ébrançons furent consummés la tour tomba , mais en tombant elle laissa voir un autre mur qu'avoient élevé ces assiégés , qui ayant bien prévu les travaux que pouvoient faire les assiégeans , & s'étant même apperçu de quelque ébranlement dans cette Tour , s'étoient hâtés de se procurer un nouveau retranchement. Les assiégeans , qui se croyoient déjà maîtres de la place , ne furent pas peu surpris , de se voir ainsi arrêtés. Cette précaution des assiégés ne les empêcha pas néanmoins de députer à Manahem & aux autres chefs de la révolte , pour les prier de les laisser se retirer , ce qui n'ayant été accordé & exécuté que pour les troupes du Roi & celles du pays , les Romains se trouverent fort embarrassés : ils ne pouvoient espérer de forcer une aussi grande multitude d'ennemis , & croyoient d'autre part , qu'il leur seroit honteux de demander à traiter avec des révoltés , de la bonne-foi desquels ils pensoient d'ailleurs devoir se méfier. Dans cet état de perplexité , ils prirent le

dilly , M. de Tillemont , ( Ruine Juifs , pag. 419. ) a pu croire que l'épithete de sophiste regardoit Judas le Galiléen. Mais il est certain , par ce que dit l'Historien Juif dans le numero suivant , que

c'est à Manahem qu'il applique l'épithete de *σοφιστής δευτέρας*. » Le peuple » ayant pris des pierres pour en acca- » bler le Sophiste. «

parti de quitter leur camp (a), dans lequel ils n'étoient pas en état de se maintenir, & se retirèrent dans les tours Royales d'Hippicos, de Phasaël & de Mariamne; les gens de Manahem s'emparèrent du camp qu'abandonnoient les Romains, massacrèrent ceux qui n'avoient point eu le temps d'en sortir, & y mirent le feu après en avoir enlevé toutes les provisions qu'ils y trouverent. Cela se passa le sixième jour du mois de Gorpie (b).

Manahem est  
pris & fait  
mourir.

IX. Les Sicaires découvrirent le jour suivant le Grand-Prêtre Ananus, caché dans les aqueducs du Palais, & ils le tuèrent avec son frere Ezéchias. Ils investirent ensuite les Tours où s'étoient retirés les Romains, dont ils étoient résolu de ne laisser échapper aucun. Ces grands succès, & la mort du Grand-Prêtre, rendirent Manahem cruel & insolent: persuadé que personne n'étoit plus que lui capable de gouverner, il devint un tyran insupportable. Les factieux attachés à Eléazar résolurent de secouer ce nouveau joug. Après avoir répandu pour cela par tout, que le seul motif qui leur eût fait prendre les armes contre les Romains, étant de recouvrer la liberté, ce seroit en faire un honteux usage, que de la prostituer lâchement à un des moindres sujets de la Nation, & que pour cette seule raison, indépendamment des violences qu'il osoit déjà exercer, dans le cas où on seroit nécessaire de se donner un maître, il n'y avoit personne qui ne méritât mieux de l'être que Manahem, ces factieux l'attaquèrent dans les portiques du Temple, où revêtu des habits Royaux, & suivi de ses zélateurs, en armes, il étoit monté en grande pompe pour adorer Dieu. Le peuple se joignit à eux, & se persuadant que la mort de Manahem mettroit fin à la sédition, on ramassa des pierres pour l'en accabler. Ses gens firent d'abord quelque résistance; mais dès qu'ils virent que tout le Peuple tomboit sur eux, ils prirent la fuite, & se sauverent où ils purent. On tua ceux qu'on prit, & on fit une

(a) M. de Tillemont, (ruin. Juifs, pag. 503.) semble supposer que les troupes Romaines & celles d'Agrippa se retirèrent dans ce que Joseph appelle à στήρω ἀλλή, après que les séditeux eurent forcé la ville haute. Il n'y eut que les troupes d'Agrippa qui s'y retirèrent, μετέβαιον ἰς τὴν ἀνὰ ἡμῶν βασιλικὴν κατέ-

φυγον. Les Romains étoient alors dans leur camp, mais désespérant de s'y pouvoir maintenir, ils se retirèrent dans les tours d'Hippicos, de Phasaël & de Mariamne.

(b) Le 6. Septembre. Voyez Remarque XIII.



recherche exacte de ceux qui se cachèrent. Quelques-uns se sauvèrent à Massada , du nombre desquels fut Eléazar , fils de Jaïr , & parent de Manahem. Il exerça depuis la tyrannie dans cette place. Manahem s'étoit réfugié dans un endroit qu'on appelle Ophlas , & s'y étoit le plus exactement caché qu'il lui avoit été possible ; mais ayant été découvert , on l'en tira ; & on lui fit souffrir , en public , divers tourmens & la mort. On traita de la même sorte ses principaux Officiers , & surtout Absalom , le Ministre décidé de la tyrannie.

X. Le Peuple , comme je viens de le dire , prit part à cette action , dans l'espérance que la mort de Manahem calmeroit tous les troubles ; mais ce n'étoit pas l'intention des factieux , ils n'avoient cherché à le perdre , que pour exercer avec plus de liberté leurs propres violences , en allumant de plus en plus le feu de la guerre. Le Peuple pria ceux qui tenoient les Romains assiégés de ne les plus presser avec tant de vivacité , mais ces prières ne servirent qu'à leur faire pousser le siège avec plus de chaleur , & ils les serrèrent de si près , que Metilius , qui commandoit les troupes Romaines , fut contraint de députer à Eléazar pour capituler , ne demandant que la vie sauve , & promettant de rendre les armes & d'abandonner les restes de leurs provisions. Eléazar le lui accorda , & envoya Gorion , fils de Nicomede ; Ananie , fils de Sadducus (a) ; & Judas , fils de Jonathas , le lui promettre sous la foi du serment. Sur ces assurances , Metilius fit sortir la garnison , & tant qu'elle parut armée , aucun des séditieux ne l'attaqua & ne donna aucun signe de la trahison qu'ils méditoient ; mais aussitôt que les Romains eurent rendu leurs boucliers & leurs épées , comme on en étoit convenu , & qu'ils commencèrent à se retirer dans une parfaite sécurité , ils se jetterent sur eux. Aucun ne demanda la vie , ni ne se mit en défense , tous se contenterent de réclamer la bonne foi des Traités & la religion du serment. Metilius leur Chef fut seul épargné , parce qu'aux humbles prières qu'il fit pour qu'on lui conservât la vie , il joignit la promesse de recevoir la Circoncision & de professer le Judaïsme. Cette perte , à laquelle les Romains pouvoient être peu sensibles , en considération du grand nombre d'autres

Les séditieux tuent la garnison Romaine, contre la foi du serment.

(a) Le pere Calmet , le surnomme , de sa grace , le *Saducten* , Dict. Bibl. *Ananias*.

troupes qu'ils avoient, fut regardée comme un triste prélude de la ruine des Juifs. Il n'étoit plus possible d'éviter la guerre ; & l'on ne devoit point se flatter que le crime détestable dont Jerusalem étoit souillée resteroit impuni de la part de Dieu , quand même les Romains eussent négligé d'en faire la vengeance : ce fut pour tous les gens sensés & pacifiques un véritable sujet de larmes , & la consternation étoit par-tout aussi grande que si chaque particulier eût été prêt à être puni du perfide procédé des séditeux , dont le crime étoit d'autant plus horrible , que ce fut en un jour de Sabbat , si particulièrement consacré par notre Loi aux seuls actes de Religion , qu'ils massacrèrent les troupes Romaines.

## C H A P I T R E    X V I I I .

**I.** LE même jour & à la même heure , comme par un effet particulier de la Providence , les habitans de Césarée se portèrent avec une telle activité à égorger tous les Juifs établis dans leur ville , que dans l'espace d'une heure , de plus de vingt mille qu'on y pouvoit compter , il n'y en resta pas un seul. Quelques-uns avoient trouvé le moyen de fuir , mais Florus les fit prendre & conduire enchaînés aux travaux de la marine (a). A la nouvelle d'un si grand carnage toute la Nation des Juifs entra en fureur , ils se jetterent par bandes sur les villages des Syriens , ravagerent leurs villes frontieres , Philadelphie , Sebonite , Gerasa , Pella , & Scytopolis , forcerent Gadara & Hippon dans la Gaulanite , y mirent tout à feu & à sang , & s'avancèrent vers Cedasa , qui appartenoit aux Tyriens , Ptolémaïde , Gaba & Césarée ; Sebaste ni Ascalon ne furent point capables d'arrêter leurs courses , ils y mirent le feu & détruisirent Anthedon & Gaza ; ils saccagerent une in-

Les Juifs furieux se jettent sur les Syriens, pillent & mettent le feu partout.

(a) *Ναύπη* , sur les galeres. C'est ainsi qu'ont traduit Messieurs d'Andilly & de Tillemont. ( *Ruin. des Juifs* , pag. 504. ) Ceux qui ramoient sur les vaisseaux des Romains n'étoient pas , comme parmi nous , des forçats. Leurs rameurs furent quelquefois des esclaves , mais ce furent ordinairement des affranchis , & Auguste

ayant pris vingt mille esclaves pour servir sur sa flotte en qualité de rameurs , il les affranchit auparavant. *Ad viginti servorum millibus manumissis & ad remum datis.* Sueton. chap. 16. D'ailleurs *ναύπη* signifie plutôt un arsenal où on construit des vaisseaux , ou un port où ils sont à l'ancre , qu'une galere.

finité de bourgs & de villages des environs de ces villes , & y tuèrent tous les hommes dont ils purent se saisir ; le nombre en fut très-grand.

I I. Les Syriens de leur côté prirent sur les Juifs une très-vigoureuse revanche , ils égorgerent tous ceux qu'ils purent prendre dans leurs villes , & ils se portèrent à ces sanglantes exécutions autant par un ancien sentiment de haine contre notre Nation , que pour prévenir le danger dont ils étoient menacés. Toute la Syrie étoit ainsi dans la plus étrange confusion , & il n'y avoit aucune ville dans cet État qui ne fût partagée en deux armées , qui ne mettoient réciproquement leur salut que dans une vigilante activité à prévenir les desseins l'une de l'autre ; les jours se passoient dans l'horreur du carnage , & les nuits plus terribles encore , dans des craintes & des frayeurs continuelles ; car bien qu'on crût devoir enfin se flatter d'avoir exterminé tous les Juifs , il restoit encore une sorte de citoyens qu'on suspectoit violemment d'être mal intentionnés , mais qu'on n'osoit pas faire mourir sur ce simple soupçon , quoi qu'on ne les redoutât pas moins que des ennemis absolument connus pour tels. C'étoit ceux qui sans être nés Juifs faisoient profession de la Religion Judaïque. L'avarice d'ailleurs rendoit cruels ceux même dont les inclinations avoient semblé jusques-là douces & modérées , parce qu'à la faveur de ces horribles désordres , on considéroit comme un butin & des dépouilles légitimement acquises par la victoire , les biens de ceux qu'on avoit tués , qu'on emportoit chez soi leurs effets avec ostentation , & que ceux qui en étoient le plus chargés passaient pour les plus braves ; ainsi l'on voyoit des villes pleines de corps morts d'enfants , de vieillards , & de femmes , indignement jettés nus les uns sur les autres. Tableau désolant des maux dont le pays étoit alors affligé , & qui en présageoient de bien plus grands encore.

Massacre que  
les Syriens font  
des Juifs.

III. Les Juifs n'avoient eu jusques-là à combattre que des étrangers , mais lorsqu'ils approchèrent de Scytopolis , ceux de leur Nation qui y étoient établis prirent les armes contre eux , & préférèrent leur propre sûreté à ce qu'ils devoient à leurs frères ; ils se joignirent aux Scytopolitains pour s'opposer à leurs courses. Cette démarche , & l'activité avec laquelle ils s'y portèrent , parurent cependant suspectes aux Scytopolitains , ils craignirent que de nuit ils ne se rendissent maîtres de leur

Créauté de  
ceux de Scyto-  
polis.



ville , dans la vue de réparer ensuite leur première défection par les grands maux que , réunis & reconciliés avec leurs frères , ils leur feroient souffrir ; ainsi pour se tirer d'inquiétude ; ils leur déclarerent que pour preuve de leur fidelle & sincere affection & du desir qu'ils avoient de se maintenir dans leur union avec eux , ils eussent à se retirer dans un bois proche de la ville. Les Juifs , sans entrer dans aucune sorte de défiance , se soumirent à ce qu'on exigeoit d'eux. Les Scytopolitains demeurèrent de leur part deux jours en repos , feignant d'être dans la plus exacte bonne foi , mais la nuit du troisième jour ils attaquèrent les Juifs , & comme ils n'étoient pas sur leurs gardes , & qu'ils étoient même presque tous endormis , ils les égorgerent au nombre de plus de treize mille , & s'emparèrent de leurs biens.

Histoire de  
Simon fils de  
Saul.

IV. Je crois devoir faire ici le récit particulier de ce qui arriva à Simon fils de Saül , homme qui avoit de la naissance , singulierement remarquable par l'intrépidité de son courage & par une force extraordinaire ; il ne fit usage de ces dons précieux de la nature que pour maltraiter ceux de sa nation. Il ne se passoit presque point de jour qu'il ne se battît contre les Juifs qui étoient venus attaquer Scytopolis , & qu'il n'en tuât beaucoup , il en rompoit quelquefois lui seul des troupes entières , & par sa valeur , aussi redoutable pour eux qu'eût pu l'être un corps d'armée , il les obligeoit de fuir. Mais enfin il subit *par ses propres mains* la peine due au crime d'avoir si inhumainement répandu un sang qui devoit lui être cher. Tandis que les Scytopolitains étoient occupés à tuer à coups de flèches les Juifs qu'ils avoient trahis & bloqués dans le bois où ils s'étoient retirés , Simon s'avança vers eux l'épée à la main , & sans en attaquer aucun , parce qu'il voyoit bien que tous ses efforts seroient inutiles contre une si grande multitude d'ennemis , il leur cria seulement : « Je n'ai que trop mé-  
« rité le traitement que vous me faites aujourd'hui , pour  
« n'avoir point balancé à vous prouver mon attachement par  
« le meurtre de tant de mes compatriotes , il est juste que  
« notre infidélité envers nos frères soit punie par la perfidie  
« & la mauvaise foi d'un peuple étranger ; il ne l'est pas  
« moins que j'expie par ma mort les crimes détestables dont je  
« me suis noirci ; mais je dois me la donner à moi-même , &  
« me soustraire à la honte de la recevoir par des mains

« ennemies ; je laisserai ainsi un témoignage essentiel de mon courage ; aucun de mes ennemis ne pourra se vanter de m'avoir » ôté la vie , ni m'insulter lorsqu'il me verra tomber. » En finissant ces paroles , il jeta des regards d'une pitié farouche sur toute sa famille , pere , mere , femme & enfans. Il prit d'abord son pere par les cheveux blancs , & le perça d'un coup d'épée , traita de même sa mere , qui se présenta à la mort avec beaucoup de fermeté , & n'épargna ni sa femme ni ses enfans , qui se firent un devoir de recevoir de sa main le coup mortel plutôt que de celle de leurs ennemis. Après avoir privé de la vie tout ce qu'il avoit de plus cher , il monta sur leurs cadavres , & levant le bras pour être vu de tout le monde , il se plongea son épée dans le sein. Telle fut la fin de ce jeune homme , que sa force extraordinaire & son courage héroïque rendroient digne de compassion , si l'on pouvoit prendre de tels sentimens , en réfléchissant sur l'abus qu'il fit de ces admirables qualités pour servir des étrangers contre ses compatriotes.

V. Après le massacre de Scytopolis , on fit un semblable carnage des Juifs dans chacune des autres villes. Les habitans d'Ascalon en tuèrent deux mille cinq cents ; ceux de Ptolémaïde deux mille , & en mirent outre cela beaucoup dans les fers ; ils furent traités de même dans Tyr , Hippon , & Gadara , on s'y défit des plus hardis & des plus emportés , & on se tint soigneusement en garde contre ceux des autres qui pouvoient donner quelque inquiétude ; par tout on se conduisit suivant les impressions de haine ou de crainte dont on étoit prévenu contre eux , il n'y eut que dans les villes d'Antioche , de Sidon & d'Apamée , où aucun des Juifs qui y étoient établis ne fut tué ou emprisonné , mais peut-être fut-ce parce qu'on s'y crut assez en force , par le grand nombre d'habitans dont ces villes étoient fournies , pour mépriser tous les mouvemens auxquels ils pouvoient se porter , ou , comme j'aime mieux le croire , par compassion pour des gens qui ne leur paroissoient point disposés à remuer. Les Geraseniens ne firent non plus aucun mal aux Juifs qui voulurent rester avec eux , & firent escorter jusqu'à leurs frontières ceux qui voulurent se retirer.

VI. La persécution contre les Juifs s'étendit jusques dans le Royaume d'Agrippa. Ce Prince étoit allé à Antioche trouver

Cestius Gallus , & avoit confié pour le temps de son absence le gouvernement de ses Etats à un de ses Officiers nommé Varus (a), parent du Roi Soëme. Soixante & dix des principaux & des plus considérables habitans de la Batanée étant venus au nom de cette Province lui demander quelques troupes qu'elle pût employer en cas de soulèvement à réprimer les séditieux , il les fit attaquer par les troupes du Roi , qui les tuèrent tous. Après avoir ainsi , contre les intentions d'Agrippa , osé , pour satisfaire son avarice démesurée , se charger d'une aussi horrible impiété , & dont les suites ne pouvoient être que funestes aux Etats de ce Prince , il n'y eut plus sortes de violences & de cruautés qu'il n'exercât dans tout le Royaume , jusqu'à ce que le Roi Agrippa , informé de sa criminelle conduite , lui ôtât l'administration des affaires , en lui faisant grâce de la vie par considération pour la mémoire du Roi Soëme. Les séditieux d'autre part se rendirent maîtres de la forteresse de Cipros , qui est audessus de Jericho , en tuèrent la garnison & en rasèrent les fortifications. Dans le même temps les Romains qui étoient en garnison à Macheronte craignant d'être forcés par le grand nombre de Juifs établis dans cette place , consentirent à l'évacuer , & sur la foi d'une pleine & entière garantie de tout trouble dans leur retraite , ils la livrerent aux Juifs , qui y mirent garnison.

Les Grecs  
d'Alexandrie  
se jettent sur  
Juifs.

VII. Les Juifs d'Alexandrie n'avoient vécu en aucune sorte de repos dans cette grande ville depuis qu'Alexandre , pour les récompenser des importants services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre qu'il avoit faite en Egypte , leur y avoit donné le même droit de Bourgeoisie & les mêmes privilèges dont y jouissoient les Grecs. Les successeurs de ce Prince les y avoient maintenus , & leur avoient assigné un quartier , afin que séparés des autres habitans , ils eussent moins d'occasion de s'écarter de leur maniere de vivre , ils leur avoient même permis de prendre le nom de Macédoniens. Les Romains s'étant ensuite rendus maîtres de l'Egypte , ni le premier César , ni les Empereurs ses successeurs n'ont souffert qu'on les privât d'aucun de ces droits. Ils étoient néanmoins continuellement en contestation avec les Grecs , & souvent des factieux de ces deux nations en venoient aux mains ; les Officiers préposés à

(a) Voyez Remarque IX.



la manutention du bon ordre ne manquoient pas alors d'en faire châtier plusieurs de l'un & l'autre parti ; mais ces châtimens ne faisoient qu'augmenter l'animosité , & les troubles dont les autres villes étoient agitées sembloient irriter encore davantage l'une & l'autre faction. Les habitans d'Alexandrie s'étant assemblés dans l'amphithéâtre pour conférer sur les objets d'une députation qu'ils avoient projeté de faire vers Néron , & quelques Juifs s'y étant rendus avec les Grecs , dès que ceux-ci les eurent apperçus , ils se mirent à crier qu'il les falloit traiter comme des ennemis & des espions , & se jetterent sur eux. Ces Juifs s'enfuirent , mais il n'en échappa que trois à la mort , parce les Grecs s'en étant saisis & les traînant dans la ville comme pour les aller brûler vifs , tous les Juifs se souleverent & prirent leur défense. Ils commencerent par accabler les Grecs de pierres , & coururent ensuite avec des flambeaux à la main vers l'amphithéâtre , menaçant d'y mettre le feu & de brûler tous ceux qui y étoient , ce qu'ils eussent certainement exécuté , si Tibere Alexandre , Gouverneur de la ville , n'eût arrêté leur emportement. Il n'usa d'abord d'aucune violence pour les faire rentrer dans le devoir , & se contenta de les envoyer exhorter par les principaux de leur nation à se tenir tranquilles , & à ne point forcer les troupes Romaines de se mettre en mouvement pour les contenir. Mais les séditieux se moquerent de ces exhortations & se répandirent en invectives contre Tibere.

VIII. Ce Gouverneur jugeant que les suites d'une sédition si animée ne pouvoient être que très-meurtrieres , fit avancer contre ces mutins deux Légions Romaines , qui étoient dans la ville , & cinq mille soldats , qui par hazard & pour le malheur des Juifs y étoient fraîchement arrivés de Libie. Il leur permit non-seulement de faire main-basse sur eux , mais de piller leurs biens & de mettre le feu à leurs maisons. Ces troupes s'étant portées vers le quartier (a) de la ville appelé Delta , particulièrement occupé par les Juifs , se mirent en devoir d'exécuter les ordres de Tibere , mais elles ne pu-

(a) Alexandrie étoit partagée en cinq quartiers , auxquels on avoit donné le nom des cinq premières lettres de l'alphabet. Quoiqu'il y eût des Juifs répandus dans ces différents quartiers , il y en

avoit deux qu'on appelloit le quartier des Juifs , parce qu'ils étoient habités particulièrement par ceux de cette nation, *Philon*, in *flacc.* pag. 973; b. c.

rent le faire sans perdre plusieurs de leurs gens, car les Juifs s'étant formés en corps, & ayant mis à leur tête ceux d'entre eux qui étoient les mieux armés, firent une assez longue résistance; mais ils plierent enfin & furent entièrement défaits, les uns ne pouvant échapper en fuyant dans la ville à la poursuite du Vainqueur, les autres étant forcés dans leurs maisons, auxquelles les Romains mettoient le feu après les avoir pillées: le soldat furieux, sans respect pour les vieillards ni compassion pour les enfans, tuoit tout indistinctement (a). Cinquante mille Juifs furent égorgés en cette funeste occasion, & jettés en monceaux les uns sur les autres, inondoient tout ce quartier d'un déluge de sang. Ils eussent ainsi été exterminés jusqu'au dernier, si Tibere, touché de compassion & fléchi par les prières de ceux qui restoit, n'eût ordonné aux Romains de sonner la retraite. Accoutumés à l'obéissance ils s'arrêtèrent au premier signal, & le carnage cessa; mais il ne fut pas aussi aisé de vaincre l'acharnement des habitans naturels d'Alexandrie, ni de les arracher d'auprès de ces corps morts, dont la vue satisfaisoit au moins toujours l'ancienne & extrême haine qu'ils portoient aux Juifs.

IX. Pendant que les Juifs étoient ainsi cruellement massacrés à Alexandrie, Cestius qui voyoit que par tout on s'armoit contre eux, crut qu'il étoit temps de se mettre aussi en mouvement; il se forma une armée de la douzième légion qu'il avoit toute entière à Antioche, de deux mille hommes d'élite qu'il tira des autres Légions, de six cohortes d'autre infanterie, de quatre compagnies de cavalerie, & des troupes que lui fournirent les Rois; savoir Antiochus, deux mille chevaux & trois mille fantassins, tous armés d'arcs & de flèches; Agrippa pareil nombre de gens de pied, mais un peu moins (b) de cavalerie, & Soëme quatre mille hommes, dont la troisième partie étoit de cavalerie, & le reste d'infanterie armée d'arcs & de flèches; il se rendit avec cette armée à Ptolémaïde, où plusieurs villes lui envoyèrent encore des troupes moins aguerries à la vérité,

(a) » Ils tuoient tout dans la ville & » dans la campagne. « [ *M. d'Andilly.* ]  
Je ne crois pas que *πᾶσι* signifie ici campagne. Joseph ne l'y prend, ce semble, que dans un sens opposé à *οἶκος*, *sub dio*, comme l'a fort bien rendu le nouvel Éditeur. » La défaite fut entière, & de

» ceux qui furent surpris dehors & de  
» ceux qui s'étoient renfermés dans les  
» maisons.

(b) Il y a quelque dérangement ici, mais la chose est trop indifférente pour qu'on s'y arrête.

mais en qui la haine & l'animosité qu'elles avoient contre les Juifs supplétoient abondamment à ce défaut. Agrippa étoit venu en personne joindre Cestius, il le guidoit dans ses marches, & prenoit soin de l'approvisionnement de son armée. En cet état le Général Romain prit une partie de ses troupes & s'avança vers Zabulon en Galilée, qu'on appelloit aussi la ville (a) des Hommes : c'est une place forte qui sépare la Judée de Ptolémaïde; ses habitans l'avoient cependant abandonnée pour se réfugier dans les montagnes, mais ils l'avoient laissée remplie de toutes sortes de provisions. Cestius en permit le pillage à ses troupes & y fit mettre le feu, sans égard pour nombre de maisons d'une si admirable beauté, que cette ville ne cédoit point en magnificence aux villes de Tyr, de Sidon & de Berite. Il fit ensuite le dégât dans la campagne, brûla tous les villages qui étoient aux environs, & retourna à Ptolémaïde. Les Juifs informés de sa retraite, en prirent avantage pour tomber sur quelques Syriens, dont le plus grand nombre étoit de Berite, qui s'étoient arrêtés à piller, & en tuèrent environ deux mille.

X. Cestius partit de Ptolémaïde pour se rendre à Césarée, d'où il envoya un détachement contre la ville de Joppé, avec ordre à ceux qui le commandoient de la conserver si l'on venoit à bout de la surprendre, mais d'attendre qu'il les eût joints avec le reste de l'armée, si l'on avoit lieu de présumer que les habitans eussent prévu leur arrivée. Une partie de ce détachement s'étant embarquée & l'autre ayant pris par le milieu des terres, cette ville fut si subitement & si vivement attaquée par terre & par mer, que les habitans n'eurent le temps ni de s'enfuir ni de se mettre en défense. Elle fut pillée & brûlée (b), & tous les habitans, au nombre de huit mille quatre cents, furent passés au fil de l'épée. Cestius envoya aussi de la cavalerie dans la Toparchie Narbatene, qui est limitrophe de Césarée, ces troupes y firent de grands dé-

(a) Herode ayant envoyé quelques vieux corps de cavalerie à Gaba pour y demeurer & s'y habituer, cette ville s'appella la ville des cavaliers; il put envoyer de l'infanterie à Zabulon, &

cette ville en prendre le nom, mais il faudroit pour cela lire *δωλον* au lieu d'*ἀνδρον*. *Guer. Juifs*, Liv. 3. chap. 3. numéro, 1.

(b) Après qu'on a fait Cestius ordon-



gâts , tuèrent un grand nombre des habitans , pillèrent leurs biens , & mirent le feu dans les villages.

Exploits de  
Gallus en Ga-  
lilée.

XI. Il envoya de même en Galilée , Gallus (a) Commandant de la douzième Légion , & lui donna autant de troupes qu'il le jugea nécessaire pour en contenir les peuples. Les habitans de Séphoris , la plus forte place de cette Province , le reçurent avec de grandes acclamations de joie , les autres villes suivirent ce bon exemple ; il s'y trouva cependant des brigands & des séditieux , qui se retirèrent sur une haute montagne , située précisément au milieu de la Province , à l'opposite de Séphoris , c'est la montagne d'Azamon. Gallus fit avancer des troupes contre ces brigands ; tant qu'ils eurent l'avantage de se trouver élevés au-dessus des Romains , ils les repoussèrent facilement & en tuèrent même deux cents ; mais ils furent vaincus avec la même facilité , lorsque les Romains ayant tourné la montagne en eurent gagné le dessus : ils n'étoient pas assez bien armés pour soutenir leur effort , & de quelle ressource pouvoit leur être la fuite , étant poursuivis par une cavalerie bien montée. Ainsi il en périt plus de deux mille , & le petit nombre de ceux qui se sauverent n'échappa qu'en prenant des routes détournées & presque impraticables.

ner à ses troupes de conserver Joppé , si elles le prenoient , Joseph ne devoit pas leur faire brûler cette ville , sans marquer quel motif elles avoient eu d'aller contre les ordres de leur Général. Mais il faut peut-être lire *πυρρῶς* ou *πυρρῶν* mettre le feu , au lieu de *σπουδῇ* conserver.

(a) Je remarque ici quelques négligences qui sont échappées à M. Basnage. ( Annal. politiq. pag. 749. & 762. ) Elles sont légères , il n'étoit pas capable d'en faire de considérables , & c'est moins parce qu'elles le méritent par elles-mêmes que j'ai cru les devoir remarquer , que pour faire sentir combien on s'expose à faire des fautes lorsqu'on ne se donne pas la peine de consulter les originaux dont on cite le témoignage , ou qu'on n'est pas en état de le faire. Ce

Scavant donne le prénom de Cœsennius à Gallus , que Cestius envoya en Galilée. Sig. Gelenius & M. d'Andilly le lui donnent , mais il n'est pas dans le Grec. Il fait de Tirannius Priscus deux personnes , ces deux Traducteurs l'avoient fait avant lui , & dans Joseph ce n'est qu'un seul & même homme. Cestius perdit , selon ce Scavant Annaliste , neuf cents cavaliers dans sa retraite. C'est le nombre que présente le Latin de Sig. Gelenius , mais le Grec d'à côté n'a que *τριακοσίου ἢ ὀκτώσποντα*. Il ne fait monter le nombre des Juifs que Placide trouva sur les bords du Jourdain qu'à treize mille , mais c'est en suivant encore son infidèle guide , car s'il eût jetté les yeux sur le Grec , il eût trouvé *μύριοι ἢ πεντακισχίλιοι* Guer. Juifs , Liv 4. chap. 7. num. 5.



## CHAPITRE XIX.

I. **G**ALLUS s'étant assuré qu'il n'y avoit plus de mouvements à craindre dans la Galilée, revint avec ses troupes à Césarée, & Cestius, avec toute l'armée, dirigea sa marche vers Antipatride. Il y apprit qu'un nombre assez considérable de Juifs s'étoit retiré dans la tour d'Aphec. Il les envoya attaquer, mais la crainte seule des Romains les dissipa, & ceux qui étoient allés pour les attaquer ayant trouvé cette tour abandonnée, mirent le feu aux villages des environs. D'Antipatride Cestius alla à Lidda, où il ne trouva que cinquante habitans qu'il fit tuer, les autres étoient allés à Jérusalem célébrer la fête de la *Scenopegie* (a). Il mit le feu à la ville, avançant toujours il passa par Bethoron, & campa dans un lieu nommé Gaba, éloigné de cinquante stades de Jérusalem.

Cestius appro-  
che de Je-  
rusalem.

II. Les Juifs voyant leur Capitale menacée de si près, abandonnerent les cérémonies de la Fête pour courir aux armes, sans égard même pour le respect religieux avec lequel ils se font toujours fait un devoir d'observer le Sabbat (b). Pleins de confiance en leur grand nombre, ils sortirent tumultuairement & en désordre, allèrent combattre les Romains. Dans la fureur qui leur fit ainsi oublier les devoirs de leur Religion, ils donnerent sur eux avec tant d'impétuosité, & les poussèrent avec tant d'avantage, que les ayant rompus & s'étant fait jour dans leurs rangs, ils en faisoient un grand carnage, de sorte que si la cavalerie & la partie de l'infanterie qui n'avoit point lâché pied n'eussent porté un prompt secours à la phalange déjà bien ébranlée, Cestius couroit risque d'être entièrement défait. Les Romains perdirent en cette action quatre cents fantassins & cent quinze cavaliers, & les Juifs seulement vingtreux hommes. Monobase & Cenedeus, parents de Monobase Roi de l'Adiabene, y acquirent beaucoup de gloire, & après eux Niger de Perée, & Silas, Babilonien, qui avoit quitté le

Cestius mal  
mené par les  
Juifs.

(a) Des Tabernacles.  
(b) Voyez Remarque XIV.

parti du Roi Agrippa , sous lequel il servoit , pour se donner aux Juifs. Les Romains repoussèrent enfin les Juifs , & les forcèrent de rentrer dans la ville , mais Simon , fils de Gioras , étant tombé sur leur arrière-garde comme ils se retiroient à Bethoron , la mit en désordre & enleva plusieurs bêtes de charge qu'il fit entrer dans la ville. Cestius demeura trois jours à Bethoron , parce que les Juifs qui s'étoient saisis des hauteurs l'observoient toujours , & ne lui laissoient aucun lieu de douter qu'ils ne fussent résolus de l'attaquer dès qu'il se mettroit en marche.

Agrippa dépêche aux Juifs pour les porter à la paix.

III. Le désavantage de la position des Romains , leurs ennemis s'étant par tout saisis des hauteurs , déterminâ le Roi Agrippa à tenter de regagner les Juifs par la douceur , dans l'espérance de faire cesser la guerre en les persuadant tous , ou au moins d'engager ceux qui ne la faisoient que contre leur sentiment à se retirer. Il leur députa donc Borceus & Phebus , qu'ils connoissoient fort , pour les assurer que Cestius étoit disposé à leur accorder le pardon de leur révolte , s'ils vouloient mettre bas les armes & rentrer dans le devoir ; mais les séditieux craignant que l'espérance de jouir d'une sûre & paisible tranquillité ne portât la multitude à suivre les conseils de ce Prince & à se livrer à lui , résolurent de tuer ces deux Députés , & avant que ni l'un ni l'autre eussent pu leur parler , ils tuerent Phebus , Borceus qui ne fut que blessé s'enfuit. Cette cruelle injustice excita l'indignation du peuple , mais les factieux obligèrent à coups de bâton & de pierres tous ceux qui osèrent la faire éclater , de rentrer dans la ville.

Les Juifs rentrent dans la ville. Cestius met le feu à Bethzeta.

I V. Cestius voulant tirer avantage d'une circonstance qui lui paroissoit si favorable , marcha avec toutes les troupes contre les factieux , les mit en fuite & les poursuivit jusqu'à Jérusalem. Il établit son camp dans un lieu nommé Scopus , qui en est éloigné de sept stades , & y demeura trois jours sans rien entreprendre , peut-être dans l'espérance que ceux qui étoient rentrés dans la ville viendroient à composition ; il se contenta durant ces trois jours d'envoyer divers partis enlever des grains.

(a) » Les Députés d'Agrippa ayant  
» fait leur commission , & annoncé aux  
» Juifs de la part de Cestius une amnistie.  
» tie. « [ M. Crévier , hist. des Emp.  
tom. 6. pag. 239. ] Ils firent si peu leur

commission , que les séditieux tuerent un de ces Députés avant même qu'ils eussent pu leur parler , & qu'ils n'eussent pas mieux traité l'autre , s'il ne s'étoit pas enfui tout blessé.



dans les campagnes voisines; mais enfin le quatrième jour, qui étoit le trentième du mois (a) Hiperberetée, il rangea son armée en bataille & marcha en bon ordre contre la ville, dans laquelle le peuple étoit retenu par les factieux. La belle ordonnance de l'armée Romaine surprit & effraya ces rebelles, ils en abandonnerent les dehors, & allerent se renfermer dans les portiques du Temple. Cestius s'avancant toujours traversa Bethléta (b), autrement Cenopolis, & ce qu'on appelloit le marché des Poutres, y fit mettre le feu, & se portant vers la ville haute, il se campa (c) à l'opposite du Palais Royal. S'il eût voulu en ce moment faire franchir les murs à ses troupes, il se seroit rendu maître de Jerusalem, & la guerre étoit finie; mais Tirannius Priscus, Maréchal de camp, & quelques Officiers de Cavalerie que Florus avoit gagnés par argent l'en détournèrent, & c'est ce malheureux conseil qui a été la cause de la longue durée de cette guerre & de la multitude de maux incroyables que notre Nation a successivement soufferts depuis.

V. Quelques-uns des principaux des Juifs, à la sollicitation d'Ananus, fils de Jonathas, firent inviter Cestius de se présenter aux portes, dans la confiance qu'ils les lui ouvreroient. Mais prévenu de colere contre les Juifs, dont il croyoit d'ailleurs devoir se défier, il méprisa cet avis; cependant le complot fut découvert, & les séditieux jetterent en bas des murailles Ananus & ceux de son parti, & les poursuivirent à coups de pierres jusques dans leurs maisons; ils se distribuerent ensuite dans les tours pour les défendre, & par la multitude de traits dont ils accablèrent les Romains durant cinq jours, ils rendirent inutiles tous les efforts qu'ils faisoient pour entamer les murs. Le sixième jour Cestius fit attaquer les portiques du Temple du côté du Septentrion par ses meilleures troupes, auxquelles il joignit des soldats armés de flèches. Les Juifs se défendirent avec la même activité, & leur lancerent tant de traits, qu'après leur avoir fait souvent quitter prise, ils les contraignirent enfin de se retirer, mais les soldats qui faisoient le front de l'armée Romaine s'étant couverts de leurs boucliers, & étant venus à bout de les appuyer contre les murs, ceux du second

Les Romains  
attaquent les  
portiques du  
Temple.

(a) Trentième d'Octobre.

(b) Voyez Remarque XV.

(c) » Prit son quartier dans la haute  
ville auprès du palais Royal. « [M. d'An-

dilly.] Cestius n'entra point dans la haute ville. L'offre que lui firent quelques uns des principaux du peuple de lui en ouvrir les portes en est la preuve.

rang les leurs contre les premiers , & la même opération s'étant faite de rang en rang , il se forma ce que les Romains appellent la tortue : alors les flèches que lançoient les Juifs se perdant de tous côtés sans aucun effet , les Romains hors de péril travaillèrent à sapper les murailles , & à tâcher (a) de mettre le feu aux portes du portique Septentrional.

VI. Les séditieux en furent tellement effrayés , que croyant déjà la ville prise , plusieurs se hâtèrent d'en sortir. Le Peuple en prit avantage , & plein de confiance , à mesure qu'il voyoit les factieux quitter la partie , il se présentoit aux portes pour les ouvrir à Cestius & le recevoir comme son libérateur. Pour peu que ce Général eût continué à pousser le siège , la ville étoit à lui. Mais Dieu , qui détestoit ces méchans , & regardoit son Saint lieu avec un œil d'indignation à cause d'eux , ne permit pas que la guerre finît ce jour-là.

Cestius est  
poursuivi par  
les Juifs dans  
sa retraite.

VII. Cestius , qui ne fut point informé du désespoir des séditieux & des bonnes dispositions du Peuple , rappella ses troupes , & perdant courage sans avoir reçu d'échec , il leva le siège contre toute attente. Cette retraite imprévue ranima les séditieux , ils se jetterent sur son arriere-garde & lui tuèrent beaucoup de monde , tant en cavalerie qu'en infanterie. Il passa la nuit dans son camp de Scopus , mais ayant voulu se mettre en marche le jour suivant , il attira ses ennemis à sa suite , qui non-seulement incommodèrent fort ses derrieres , mais se jettant dans l'autre côté du chemin que tenoit son armée , la prirent en flanc. Les Romains n'osoient tourner tête contre ceux qui les poursuivoient en queue , parce qu'ils s'imaginoient que le nombre en étoit infini ; ils ne pouvoient non plus repousser ceux qui les pressoient sur le côté , parce que pesamment armés , ils craignoient de rompre leurs rangs vis-à-vis d'une milice légère qu'ils voyoient en état de se présenter presque partout en même temps : ainsi ils souffroient beaucoup de la part des Juifs , sans pouvoir leur faire de mal. La Phalange sur-tout fut fort maltraitée , & avant que l'armée eût gagné Gaba , où Cestius avoit établi son premier camp , les Romains perdirent beaucoup de bagage & de monde. Pris-

(a) » Ils commencerent . . . . à  
» mettre le feu à la porte du Temple. »  
P. Calmet , hist. univers. tom. 4. pag.

604. ] Ils se préparoient à l'y mettre , mais  
ils ne l'y mirent pas.

cus qui commandoit la sixieme Légion fut du nombre des morts , ainsi que Longinus , Tribun , & Emilius Jucundus , chef d'un corps de cavalerie. Cestius resta deux jours à Gaba dans de grandes irresolutions , mais voyant le troisieme jour que le nombre des ennemis augmentoit & que tous les environs étoient remplis de Juifs , il sentit combien ces premiers retardemens lui avoient été préjudiciables , & que plus il différerait , plus il auroit d'ennemis sur les bras.

VIII. Ainsi pour accélérer sa retraite il commanda à ses trou-  
pes d'abandonner tout ce qui pouvoit retarder leur marche. Il fit tuer toutes les bêtes de charge , excepté celles qui portoient les flèches & les autres instruments de guerre qu'il jugea lui être nécessaires , & qu'il eût été imprudent de laisser aux ennemis , qui pouvoient s'en servir contre lui ; il conduisit son armée en cet état vers Bethoron ; les Juifs la pressoient moins vivement lorsqu'elle marchoit dans les plaines , mais lorsqu'elle étoit obligée de s'engager dans des défilés ou qu'elle rencontroit quelque descente à faire , les uns faisant le tour alloient l'attaquer de front pour l'empêcher de déboucher , & les autres tomboient sur l'arrière-garde pour la précipiter dans les descentes pendant que la multitude dispersée aux environs sur les hauteurs l'accabloient de traits. L'infanterie ne sçavoit trouver aucun moyen de s'en garantir , la cavalerie étoit dans un embarras encore plus grand , la multitude de traits dont elle étoit perpétuellement assaillie l'empêchoit de garder ses rangs & d'observer une marche réglée , les fréquentes inégalités du terrain , impraticable en beaucoup d'endroits pour des chevaux , les fondrières & les précipices dans lesquels elle pouvoit être à tout moment exposée de tomber , ne lui permettoient point de s'écarter pour aller aux ennemis. Les Romains ainsi réduits à la dure extrémité de ne pouvoir ni fuir ni se défendre , tombèrent dans le désespoir , la cruauté de leur situation leur arracha des pleurs , & l'air retentit des lamentables expressions de leur douleur. Les Juifs au contraire , par des cris d'une joie barbare , s'entr'excitoient à ne point cesser leur violente poursuite , & il eussent fait Cestius prisonnier avec toute son armée , si la nuit qui survint ne leur eût donné moyen d'entrer dans Bethoron. Les Juifs cependant se saisirent de tous les environs de cette place pour les empêcher d'en sortir.

Les Romains  
sont presque  
réduits au dés-  
espoir.



IX. Cestius voyant alors qu'il lui étoit impossible de le faire sans couvrir sa marche, choisit quatre cents de ses plus braves soldats & les posta dans des retranchements (a) qu'il avoit faits, avec ordre de monter la garde, relever les sentinelles, & de se conformer à tout ce qui se pratique dans un camp, afin de faire croire aux Juifs que l'armée restoit dans Bethoron : il partit ensuite avec le reste de son monde, & fit trente stades de chemin sans être découvert ; ce ne fut que sur le matin que les Juifs s'aperçurent que l'armée Romaine étoit décampée. Ils se jetterent alors sur les quatre cents braves qui leur avoient fait prendre le change, & les ayant tués à coups de flèches, ils se hâtèrent de se remettre à la poursuite de Cestius, mais il avoit utilement employé une grande partie de la nuit à prendre de l'avance, & pressa encore plus sa marche dès qu'il vit le jour paroître. Ses troupes, pénétrées de crainte & de frayeur, abandonnerent les *helepoles*, (b) les *catapultes*, & beaucoup d'autres machines dont les Juifs se servirent dans la suite contre les Romains. Les Juifs continuèrent leur poursuite jusqu'à Antipatride, mais voyant qu'ils ne pouvoient les joindre, ils prirent le parti de s'en retourner, emportant avec eux les machines de guerre que les Romains avoient abandonnées, la dépouille des morts & tout le butin qu'ils trouverent à rassembler ; ils se rendirent à Jerusalem avec de grands cris de joie, sans avoir perdu que très-peu de leurs gens, au lieu que du côté des Romains le nombre des morts fut de cinq mille trois cents hommes d'infanterie, & de trois cents de cavalerie, tant de leurs troupes que de celles de leurs alliés. Ceci arriva le huitième du mois de Dios (c), la douzième année du regne de Neron.

(a) *Tectorum fastigium imposuit*. Sig. Gelenius. » Il choisit parmi ses troupes » quatre cents soldats des plus résolus, » qu'il fit monter sur les toits des maisons » avec ordre de crier bien haut : Qui » va là ? « Le canevas de la paraphrase est du Traducteur Latin, mais où celui-ci avoit-il pris que *ὀχυρῶμα* veut dire *Tec-*

*torum fastigia* ? On pourroit faire la même demande à l'Auteur de l'Hist. univers. sacr. & prof. tom. 4. pag. 605.

(b) Les *helepoles* étoient des machines qui servoient à ruiner les villes. Les *catapultes* en étoient d'autres donc les anciens se servoient pour lancer des traits,

(c) Le 8. de Novembre.



## CHAPITRE XX.

I. **A**PRE'S la défaite de Cestius , plusieurs Juifs des plus distingués sortirent de Jerusalem comme d'un vaisseau prêt à faire naufrage (a). Les deux freres, Costobar & Saül , avec Philippe , fils de Jacime , qui étoit Officier Général du Roi Agrippa , s'en étoient déjà retirés pour se joindre à Cestius. Je dirai dans la suite comment Antipas , qui avoit été assiégé avec eux dans le palais , ayant négligé de suivre leur exemple , fut tué par les séditieux. Cestius députa Saül & les autres à Neron , qui étoit en Achaïe , pour l'informer des cruelles extrémités auxquelles ses troupes avoient été réduites & en rejeter tout l'odieux sur Florus , qui avoit allumé cette guerre : il espéroit se mettre à couvert de ce qu'il avoit sujet de craindre , en faisant ainsi tomber la colere de l'Empereur sur cet Intendant de la Judée. .

II. Les habitans de Damas ayant appris la défaite des Romains , se firent un devoir de tuer tous les Juifs qui demeuroient dans leur ville. L'exécution de ce dessein ne leur parut difficile que par l'importance d'en dérober la connoissance à leurs propres femmes , qui presque toutes avoient embrassé la Religion Judaïque : ils eurent grand soin de le leur cacher , & ayant rassemblé tous les Juifs dans le lieu des exercices publics , comme ils l'avoient déjà fait en d'autres rencontres pour s'assurer d'eux , ils en tuerent dix mille en une heure , sans beaucoup de peine , ce lieu étant fort étroit , & les Juifs y étant venus sans armes.

Ceux de Damas tuent dix mille Juifs.

III. Lorsque ceux qui avoient poursuivi Cestius furent de retour à Jerusalem , ils usèrent de toutes les voies de violence & de douceur pour attirer à leur parti ceux qui se tenoient encore attachés à celui des Romains , & s'étant assemblés dans les portiques du Temple pour faire choix de Chefs à

(a) Eusebe nous apprend que les Chrétiens se retirèrent à Pella , avant que Jerusalem fût assiégée. On croit , & avec beaucoup de vrai-semblance , que Joseph indique leur retraite , lorsqu'il dit en

général qu'après la défaite de Cestius plusieurs Juifs sortirent de Jerusalem comme d'un vaisseau qui alloit faire naufrage. *Hist. Ecclés. Liv. 3. chap. 5.*

qui ils pussent confier la conduite de cette guerre. Ils donnerent à Joseph, fils de Gorion, & au Grand-Prêtre Ananus (a), le commandement de la ville, & la commission particulière d'en faire réparer les murs. Ils laissèrent d'abord Eléazar, fils de Simon, sans emploi, parce que quoi qu'il eût fait un très-grand-butin sur les Romains, enlevé à Cestius tout son argent, & qu'il se fût saisi des deniers publics, on lui voyoit cependant affecter la tyrannie, se faisant servir par ceux qui lui étoient attachés comme par des gardes, mais bientôt le besoin d'argent & l'adresse avec laquelle il sut flatter la multitude la lui gagnèrent si bien, qu'il n'eut plus aucune peine à se faire obéir en tout.

Les Juif  
avoient des  
Commandans  
dans leurs Pro-  
vinces.

IV. On envoya commander dans l'Idumée Jesus, fils de Sappha, l'un des Prêtres du premier ordre, & Eléazar fils du Grand-Prêtre Ananie, & on ordonna à Nigeris, surnommé le Peraïte, parce qu'il étoit de Pérée au-delà du Jourdain, de leur obéir, quoiqu'il fût pour-lors Gouverneur de cette Province. On établit ainsi des commandans par tout; Joseph, fils de Simon à Jericho, Manassés dans la Pérée, Jean l'Essénien dans la Toparchie de Tamna, à laquelle on joignit Lidda, Joppé & Emmaüs; Jean, fils d'Ananie, dans la Gophnitide & l'Acrabatane; & enfin Joseph, fils de Matthias (b), dans l'une & l'autre Galilée, auxquelles on joignit Gamala, l'une des plus fortes places des environs (c).

V. Chacun de ces Officiers se conduisit dans la Province confiée à son commandement, suivant son zèle & sa capacité. Joseph, en se chargeant du sien, n'eut rien plus à cœur que de s'attirer l'affection des peuples, persuadé que c'étoit le moyen de réussir dans la plupart des occasions, & de se mettre même au-dessus de quelques événemens moins heureux. Il crut que pour se faire des amis parmi les plus puissans, il ne pouvoit rien faire de mieux que de partager avec eux son autorité, & que pour flatter la multitude, il étoit essentiel de ne lui faire porter des ordres que par des naturels du pays. Il choisit dans

(a) M. de Tillemont le fait fils d'Anne. C'est une conjecture, car Joseph ne le dit pas. *Ruin. des Juifs*, pag. 520.

(b) Ce Joseph est l'Auteur de cette Histoire.

(c) » La plus forte place de tout le

» pays. « [ *M. d'Andilly.* ] Ce qui m'empêche de me servir de cette traduction, c'est qu'elle porte à croire que Gamala étoit en Galilée, & c'étoit une ville de la Gaulanite.



cette vue soixante & dix vieillards de la Nation, d'une sagesse & d'une prudence reconnues, & leur fit part de l'autorité que lui donnoit sa charge sur toute la Galilée. Il établit dans chaque ville sept Juges, aussi naturels du pays, pour connoître des affaires d'une moindre conséquence, se réservant à lui & aux soixante & dix Sages qu'il s'étoit associés, toutes celles qui étoient d'une plus grande importance.

V I. Après avoir ainsi pourvu au maintien du bon ordre dans les villes, il porta ses soins à les mettre en état de résister aux efforts des ennemis. Prévenu que les Romains se proposoient d'entrer dans la Province, il fit fortifier & enfermer de murailles tous les endroits qu'il jugea être de quelque importance dans la basse Galilée. Jotapat, Bersabée, Selamis, Chapharecho, Japha, Sigo, le mont Itaburius, Tarichée, Tibériade, & les Cavernes qui sont proches le lac de Gennesareth. Dans la haute Galilée, ce qu'on appelle la pierre des Achabares, Seph, Jannith, & Meroth. Dans la Gaulanite, Seleucie, Sogane, & Gamala. Les habitans de Sephoris furent les seuls à qui il permit de prendre sur eux le soin de ceindre leur ville de murailles, il les sçavoit riches & si naturellement portés à la guerre (a), qu'il n'étoit nullement nécessaire de leur donner aucuns ordres à cet égard; il ordonna à Jean fils de Levias de se charger du même soin pour Giscala; il se transporta en personne dans les autres places, pour y ordonner & conduire les travaux. Il fit enrôler tout ce qu'il y avoit de jeunesse dans la Galilée en état de porter les armes, & se forma une armée de cent mille hommes, qu'il arma de tout ce qu'on put recueillir de vieilles armes dans la Province.

V II. Comme il ne doutoit point que les troupes Romaines n'étoient devenues invincibles que par l'obéissance & les fréquents exercices auxquels elles avoient été assujetties, il crut pouvoir, faute de temps suffisant, s'en reposer sur l'usage pour former les siennes à une rigide discipline, mais devoir s'attacher pour le moment à les rendre obéissantes, & parce que rien ne contribue mieux à établir cette obéissance que la multitude des commandans, il se conforma dans la division de

Joseph met les  
villes de Galilée  
en état.

Joseph exerce  
ses troupes  
dans la discipline  
militaire.

(a) Cela ne se concilie pas avec ce que Joseph dit en finissant le dix-huitième chapitre, que les Séphoritains reçurent avec

joie Gallus, Commandant de la douzième Légion.

son armée à la méthode des Romains , & partagea ses soldats en troupes de dix , de cent , de mille hommes , en différents autres corps plus nombreux , & soumit chacune de ces troupes au commandement d'un Officier particulier ; il ne négligea pas , dans le peu de temps qu'il put mettre à profit , de leur apprendre à donner & recevoir le signal , à sonner l'alarme ou la retraite , à se former de front & à faire toutes les sortes d'évolutions capables de les mettre en état de savoir se replier en bon ordre pour porter du secours à un corps ébranlé & le soutenir ; il leur enseigna tout ce qu'ils avoient à faire pour rendre leurs corps robustes & vigoureux , & fortifier le courage de leur ame. Dans les différents exercices qu'il leur faisoit faire , il leur recommandoit avec grand soin de se représenter toujours la belle ordonnance des armées Romaines , & de se souvenir qu'ils alloient combattre contre des hommes qui par une vigueur infatigable & une bravoure à toute épreuve avoient presque conquis l'univers : il ajoûtoit à tous ces enseignements , qu'il ne les croiroit bien disposés à une exacte obéissance , lorsqu'il les meneroit à la guerre , que sur les preuves qu'ils commenceroient à lui donner de leur renoncement à toutes les sortes de brigandages en usage dans la Nation , au peu de scrupule qu'ils se faisoient de se tromper les uns les autres , dans l'injuste pensée qu'on ne peut trouver de profit que dans le dommage que l'on fait aux autres , même à ses proches. Enfin il leur répétoit souvent , que ceux qui n'ont aucune injustice à se reprocher sont presque toujours sûrs de réussir dans la guerre , au lieu que les méchants ont non-seulement ceux qui viennent les combattre pour ennemis , mais Dieu lui-même.

VIII. Telles étoient les instructions qu'il ne cessoit de leur donner. Déjà il avoit mis sur pied soixante mille hommes d'infanterie , & deux cents cinquante chevaux. Outre ces troupes , dans lesquelles il avoit beaucoup de confiance , il avoit pris à sa solde un corps de quatre mille cinq cents étrangers , & s'étoit donné six cents gardes , tous gens choisis. Toutes ces troupes , excepté les étrangères , étoient entretenues par les villes qui ne s'en trouvoient point incommodées , car chacune de celles que j'ai nommées partageoit ce qu'elle avoit d'habitans en deux corps , dont l'un alloit en campagne , &

l'autre restoit pour subvenir aux besoins des uns & des autres & vaquer aux travaux nécessaires à la sûreté commune , de sorte qu'il se faisoit entre ceux qui étoient destinés à porter les armes & ceux qui étoient employés à fournir les subsistances une juste compensation de services.

---

## CHAPITRE XXI.

I. **P**ENDANT que Joseph prenoit ces arrangements dans la Galilée, Jean, fils de Levias, de la ville de Giscala se déclara son ennemi. C'étoit un fourbe plein d'artifice, & le plus méchant des hommes. Il avoit été mal dans ses affaires, & sa pauvreté avoit empêché durant quelque temps qu'on ne connût bien toute la noirceur de son caractère. Aussi hardi menteur qu'adroit à donner un air de vérité à ses mensonges, l'art de tromper lui sembloit un mérite, & il ne se faisoit aucun scrupule de se jouer de ceux même avec lesquels il sembloit vivre dans la plus étroite amitié. Il affectoit de grands sentiments d'humanité, pour exercer plus sûrement les cruautés que son avarice lui suggeroit, sans bornes dans ses desirs, il fondeoit ses plus grandes espérances sur les actions les plus honteuses. Il voloit, & exerça d'abord seul cette infame profession, mais bientôt il trouva quelques gens assez hardis pour souhaiter de devenir les compagnons de ses larcins. Leur nombre assez peu considérable dans les commencements, augmenta dans la suite de jour en jour, mais il avoit l'attention de ne s'associer que des hommes d'une belle & forte constitution, intrépides & bien aguerris; s'étant ainsi formé une troupe d'environ quatre cents hommes, pour la plupart fugitifs de Tyr & des environs, il l'employa à ravager la Galilée & désoler ceux qui n'avoient point encore pris de parti sur la guerre à laquelle on se préparoit.

I I. Jean portoit loin ses vues, & aspirait à commander en Chef; mais la disette d'argent où il se trouvoit étoit un obstacle à ses projets ambitieux. Voyant que Joseph considéroit les gens actifs (a), il le pria de lui confier le soin de faire re-

(a) » Lorsqu'il vit que Joseph le considéroit comme un homme de ser-

| » vice. « [ *M. D'Andilly.* ] Rien n'est plus opposé au portrait que l'Historien



Supercherie  
de Jean.

lever les murs de Giscala , & fit de grands profits sur cette entreprise , par les contributions auxquelles il mit les riches pour l'exécuter. Il imagina ensuite un autre moyen pour s'enrichir. Comme les Juifs de Syrie s'abstenoient scrupuleusement de se servir d'huile qui n'avoit pas été faite par des gens de leur nation , il demanda & obtint de Joseph , par ses artifices , le privilège exclusif d'en envoyer sur les confins de la Galilée (a). Il en acheta alors une très-grande quantité , & vendit la huitième partie de ce qu'il ne payoit qu'une pièce de monnoye Syrienne , qui vaut quatre dragmes Attiques , le même prix que lui avoit coûté le tout : ainsi y ayant alors une abondance extraordinaire d'huile dans la Galilée , ou on en recueille ordinairement beaucoup & n'étant permis qu'à lui d'en faire passer dans les lieux qui en manquoient , ce commerce lui procura des sommes immenses d'argent , dont il se servit pour perdre celui qui lui avoit procuré le moyen de faire cet énorme profit. Il se persuadoit que s'il pouvoit se défaire de Joseph , il viendrait à bout de se faire mettre en sa place , ainsi il ordonna aux voleurs qu'il avoit à ses ordres de désoler le pays avec plus d'acharnement que jamais , afin de profiter du trouble & de la confusion qu'ils ne pouvoient manquer de produire , pour tuer Joseph s'il se mettoit en marche pour les réprimer , ou pour l'accuser d'une négligence criminelle s'il manquoit de le faire. Reprenant d'ailleurs les choses de plus loin , il semoit des bruits désavantageux contre Joseph , le faisant passer pour un traître qui donnoit avis aux Romains de toutes les résolutions qui se prenoient dans la Province ; enfin il n'y eut sortes de mauvaises manœuvres dont il ne fit usage pour le perdre.

De jeunes Dabirains vo-  
lent l'Inten-  
dant d'Agrip-  
pa.

III. Ce fut dans ce même temps que quelques jeunes gens de la bourgade de Dabarite , qui faisoient garde dans la grande plaine , firent tomber dans une embuscade Prolémée , Intendant d'Agrippa & de Bérénice , & lui enleverent tous les bagages qu'il conduisoit ; ils consistoient en une grande quantité de riches vêtements , beaucoup de vaisselle d'argent , & six cents pièces d'or. Comme ils ne pouvoient cacher ce vol , ils le portèrent à Joseph , qui étoit à Tarichée. Il les blâma fort , d'avoir usé d'une si injuste violence envers un Officier du Roi ,

Juif vient de faire de Jean de Giscala.  
Je crois qu'il faut effacer *etou*.

(a) Voyez Remarque XVI.

& dans le dessein de faire rendre cette prise à qui il appartiendrait, il la déposa entre les mains d'Enée, l'un des plus considérables habitans de Tarichée, & cette juste & louable attention jeta Joseph dans le plus grand péril; car ces jeunes gens furent si irrités de voir qu'ils ne retireroient aucun fruit de la peine qu'ils s'étoient donnée pour faire cette capture, dont ils jugeoient bien que Joseph avoit dessein de faire repasser tous les effets au Roi & à la Reine, qu'ils se retirèrent de nuit dans leur bourgade, & se mirent à crier par-tout que Joseph étoit un traître. L'alarme fut si grande dans les villes voisines (a), qu'il vint un matin à Tarichée cent mille hommes en armes pour le tuer. Cette multitude assemblée dans l'Ippodrome crioit avec fureur, les uns qu'il le falloit déposer, d'autres qu'il le falloit brûler. Jean & Jésus fils de Saphia, qui étoit alors Archonte de Tiberiade (b), excitoient encore ces clameurs. Les amis & les gardes de Joseph furent tellement effrayés de ce prodigieux emportement, qu'ils prirent tous la fuite à l'exception de quatre. Joseph dormoit alors, & ne s'éveilla qu'au moment qu'on alloit mettre le feu à sa maison. Les quatre braves qui ne l'avoient point quitté le pressèrent de s'enfuir, mais lui, sans s'étonner de se trouver presque seul, vis-à-vis d'une multitude si immense de gens qui en vouloient à sa vie, se présenta bravement à eux avec des habits déchirés, la tête couverte de cendre, ses mains derrière le dos & son épée (c) attachée à son col. Ceux qui conservoient quelque affection pour lui, & sur-tout les habitans de Tarichée, ne purent le voir en cet état sans être émus de compassion; mais les gens de la campagne & ceux des environs qui étoient prévenus contre lui faisoient grand bruit, & demandoient qu'il rendît sur le champ des effets sur lesquels ils pensoient que le Public avoit un droit acquis, & qu'il s'avouât

Sédition contre Joseph.

(a) Il est déjà assez peu vraisemblable que les crieries de ces jeunes gens aient amené cent mille hommes contre Joseph, sans augmenter le peu de vraisemblance à cela, en lui faisant dire » que ce fut dès le lendemain matin » que cent mille hommes s'assemblèrent armés. [ *M. d'Andilly.* ]

(b) Je ne (sai si Tiberiade n'a pas pris la place de Tarichée. Car on ne voit pas ce qui auroit amené le premier Ma-

gistrat de Tiberiade dans cette dernière ville. On trouve un Jésus, habitant de Tiberiade, mais il étoit fils de Pistus, & celui dont il s'agit l'étoit de Saphia. *Joseph, Vir. num. 9.*

(c) On faisoit porter la croix à ceux qui étoient condamnés à y être attachés. C'étoit peut-être aussi la coutume chez les Juifs d'obliger ceux qui devoient avoir la tête tranchée de porter à leur col l'épée qui devoit la couper.

coupable de trahison, ce qu'ils ne doutoient point qu'il ne fit, n'ayant, selon leur idée, paru dans l'état d'humiliation où ils le voyoient que pour exciter leur pitié & obtenir son pardon. Mais ce n'étoit du tout point là le motif de son humble procédé ; il vouloit faire usage de ce qui animoit contre lui cette multitude pour la diviser entre elle ; pour mieux faire réussir ce stratagème, il leur déclara modestement qu'il étoit prêt de confesser la vérité si on lui laissoit la liberté de parler, & l'ayant obtenue : » Je n'ai, dit-il, point eu dessein » de renvoyer cet argent & ces effets au Roi Agrippa, ni de me » les approprier. Je ne me lierai jamais d'amitié avec un Prince » qui sera votre ennemi, & j'ai toujours été bien éloigné de » penser que je pusse tirer avantage de ce qui seroit préjudiciable » à la République. Mais ayant remarqué, ajouta-t'il en s'adressant aux Tarichéens, que votre ville a besoin plus que toute » autre d'être fortifiée, & que vous manquez de fonds pour » faire faire le travail nécessaire, j'ai craint que le peuple de » Tiberiade & des autres villes ne voulussent se saisir du produit de cette capture, & je la conservois pour l'employer à » vous faire entourer de murailles ; si vous avez d'autres vues, » je suis prêt à rendre tout ce qui a été pris, s'en emparera » qui pourra ; mais serez-vous assez ingrats pour me punir » d'un bien que j'ai voulu vous faire.

IV. Les habitans de Tarichée comblèrent Joseph de louanges & de bénédictions, ceux de Tiberiade au contraire le chargerent d'imprécations, & le menacerent plus que jamais ; mais enfin ils cessèrent de songer à Joseph, & entrèrent en contestation les uns contre les autres. Joseph les voyant ainsi partagés de sentiments, & assuré qu'il pouvoit compter sur les Tarichéens, qui n'étoient pas moins de quarante mille, parla aux autres avec plus de liberté ; il leur reprocha la témérité » inconsiderée de leur prétention, & ne craignit point de déclarer qu'il emploieroit le produit de la prise à fortifier Tarichée, sans qu'aucune des autres villes dussent s'en inquiéter, » parce qu'il sçauroit trouver des fonds pour les mettre en » état de défense, pourvu qu'au lieu de se livrer à des emportemens déplacés, on se joignît à lui s'il falloit forcer » ceux qui les devoient fournir, à le faire.

V. Cette multitude non moins irritée que confuse de s'être laissé faire illusion, ainsi qu'elle se le persuada sur tout ce qu'elle



qu'elle venoit d'entendre dire à Joseph, se retira. Deux mille hommes cependant coururent en armes après Joseph, mais n'ayant pû l'atteindre avant qu'il fût rentré dans sa maison, ils se tinrent constamment à la porte, ne cessant de lui faire les plus grandes menaces. Pour s'en défaire il imagina une nouvelle manière de les tromper; il monta sur la terrasse de la maison, & ayant apaisé le bruit en leur faisant signe de la main, il leur dit: « qu'ils ne sçavoient pas ce qu'ils demandoient, & que le bruit confus qu'ils faisoient l'empêchoit de rien entendre, mais que s'ils vouloient envoyer quelques-uns d'entre eux avec qui il pût traiter paisiblement, il leur promettoit de faire tout ce qu'ils voudroient. » Sur cette promesse les chefs & les principaux de cette multitude se présentèrent. Joseph les fit entrer, & ayant fait fermer les portes, il les conduisit dans l'endroit le plus retiré de la maison, où il ordonna qu'on ne discontinuât point de les fouetter jusqu'à ce qu'on vît leurs entrailles. Cependant la multitude qui étoit restée à la porte s'imaginait que leurs gens étoient entrés dans de longues discussions, lorsque tout à coup Joseph fit ouvrir ses portes & les renvoya tout en sang. Les séditieux furent tellement effrayés de les voir en cet état, qu'ils jetterent leurs armes & s'enfuirent.

VI. Jean n'en eut que plus de jalousie & de haine contre Joseph, & lui tendit de nouveaux pièges; il feignit d'être malade, & le pria par une lettre de lui permettre d'aller prendre les eaux chaudes à Tiberiade. Joseph, qui ne se défioit point encore assez de lui, écrivit aux Magistrats de cette ville de lui fournir un logement & de lui procurer toutes les choses dont il auroit besoin. Deux jours après que Jean y fut arrivé, il s'occupa de ce qui faisoit le véritable sujet de son voyage, & tâcha de persuader aux habitans de Tiberiade de se soustraire à l'obéissance de Joseph, en trompant les uns par de faux rapports, & en corrompant les autres par des largesses. Silas, que Joseph avoit laissé en cette ville pour la garder, découvrit les secrètes menées de Jean, & en donna promptement avis à Joseph, qui partit aussitôt, & marchant toute la nuit, arriva le matin à Tiberiade. La plus grande partie des habitans

Joseph pense  
perdre la vie à  
Tiberiade.

(a) Action hardie de Joseph, mais peu croyable de la manière dont il la rapporte. Il le sentit vrai-semblablement

lorsqu'il écrivit l'histoire de sa vie. Numéro 3.

furent au-devant de lui. Quoique Jean se dourât bien du sujet qui l'amenoit, il envoya un de ses amis lui faire des excuses de ce que son incommodité le retenait au lit, il n'avoit pu aller lui rendre ses devoirs. Mais ayant ensuite appris que Joseph avoit assemblé le peuple dans le Stade pour lui parler sur ce qui faisoit le sujet des lettres qu'on lui avoit écrites, ce traître y envoya des gens armés pour le tuer. Le Peuple les ayant vû tirer l'épée, fit un grand cri. Joseph qui étoit monté sur une petite élévation de six coudées pour le haranguer, s'étant détourné à ce cri, & voyant que ces soldats alloient le percer, gagna promptement le rivage, où ayant trouvé une barque, il se jeta dedans avec deux de ses gardes & gagna le large.

Jean de Giscala travaille à faire ôter le Gouvernement de la Galilée à Joseph.

VII. Ses soldats prirent promptement les armes pour courir sur ceux qui avoient attenté à sa vie, mais Joseph craignant qu'à l'occasion de la jalousie dont quelques particuliers étoient animés contre lui, il ne s'allumât une guerre civile qui pourroit causer la ruine de toute la ville, envoya ordre à ses gens de se contenter de pourvoir à leur sûreté, de ne tuer personne, & de ne point rechercher l'auteur du désordre. Ils obéirent. Les peuples des environs apprirent bientôt cette trahison. Bien informés que c'étoit Jean qui en étoit coupable, ils s'assemblerent pour venir l'en punir, mais il les prévint & se sauva à Giscala. Beaucoup d'habitans de chacune des villes de Galilée se rendirent en armes auprès de Joseph, & s'y voyant rassemblés au nombre de plusieurs milliers d'hommes, ils lui demandèrent avec de grands cris de les mener contre Jean, protestant qu'ils le regardoient comme un ennemi commun, qu'ils étoient résolus de le brûler, & avec lui la ville qui lui avoit donné retraite. Joseph les assura qu'il étoit extrêmement sensible aux marques de zèle & d'affection qu'ils lui donnoient, mais il les pria d'en modérer la vivacité, parce qu'il estimoit devoir plutôt réduire ses ennemis par une sage & prudente retenue, que les détruire par la force des armes; s'étant fait cependant donner par les habitans de chacune des villes les noms de ceux de leurs concitoyens qu'ils savoient avoir été les complices de la conspiration de Jean, ce qu'ils firent très-volontiers, il fit publier par des Hérauts que si sous cinq jours les partisans de Jean ne l'abandonnoient pas, il livreroit leurs biens au pillage & les feroit brûler eux & leurs familles dans

leurs maisons. Cette proclamation détacha du parti de Jean trois mille hommes qui vinrent se rendre à Joseph & jetterent leurs armes à ses pieds. Jean, à qui il ne restoit plus qu'environ deux mille Syriens fugitifs, renonça au projet de travailler ouvertement à la ruine de Joseph, & résolut de mettre en œuvre des pratiques moins aisées à découvrir. Il envoya secrètement à Jérusalem quelques émissaires pour y donner le faux avis que Joseph ne formoit une si nombreuse armée que pour se rendre maître de cette Métropole, dont il lui seroit aisé de se faire le tyran, si on ne le prévenoit. Ces bruits calomnieux avoient déjà été glissés parmi le Peuple, mais il en avoit fait peu d'effet. Quelques-uns des Magistrats & des principaux de la ville qui portoient envie à Joseph envoyèrent soudainement de l'argent à Jean pour lever des troupes & lui faire la guerre, ils dressèrent même entre eux le décret de son rappel, mais sentant bien que Joseph ne se démettroit pas de son commandement sur ce simple acte, ils envoyèrent en Galilée Joazar, fils de Nomicus, Ananie, fils de Sadduci (a), Simon & Judas, fils de Jonathas, tous quatre d'une très-grande considération, & bien capables par leur éloquence de détourner les peuples de l'affection qu'ils avoient pour Joseph. Ils leur donnerent pour escorte deux mille cinq cents hommes de guerre, avec ordre de ne faire aucune violence à Joseph, si de lui-même il se portoit à venir rendre compte de sa conduite, mais de le traiter comme ennemi, s'il prétendoit se maintenir de force dans sa charge. Ses amis lui écrivirent qu'on envoyoit des gens armés dans sa province, mais ils ne purent lui marquer de quels ordres ils étoient chargés, parce que ses ennemis observoient un grand secret. Ainsi avant que Joseph eût pu prendre quelques mesures (b), dès que ces Députés furent arrivés, quatre villes, Séphoris, Gamala, Giscala, & Tiberiade se déclarèrent contre lui, mais il les fit bientôt, & sans violence, rentrer dans le devoir. S'étant ensuite saisi par son adresse des quatre Députés & de quelques-uns des plus braves d'entre les soldats qui les accompagnoient, il les

(a) M. d'Andilly fait après Sig. Gelenius Ananie Sadducéen, mais outre que *Saddouxi* ne signifie pas Sadducéen, Joseph dit ailleurs que Jonathas & Ananie

étoient Pharisiens. *Vis*, num. 39.

(b) Joseph n'est pas d'accord avec lui-même. *Vis*, num. 41.



renvoya à Jerusalem. Le Peuple prit contre eux de si prodigieux sentimens d'indignation, qu'il les eût fait mourir & ceux qui les avoient envoyés, s'ils ne se fussent enfuis.

Joseph fait  
rentrer ceux de  
Tiberiade dans  
le devoir.

VIII. Jean par la crainte qu'il avoit de Joseph se tenoit renfermé dans les murs de Giscala. Quelque temps après les habitans de Tiberiade envoyèrent prier le Roi Agrippa de les prendre sous sa protection. Ce Prince n'ayant pu venir recevoir leur hommage le jour dont il étoit convenu, & quelque cavalerie Romaine ayant seulement paru ce jour-là même aux environs de leur ville, ils déclarèrent que les portes en étoient désormais fermées pour Joseph. Joseph en fut aussitôt informé à Tarichée où il étoit, mais comme il avoit envoyé toutes ses troupes ramasser des grains, il n'osoit ni se porter à Tiberiade sans quelque escorte, ni rester à Tarichée dans l'inaction, pendant que les troupes du Roi pouvoient venir s'emparer de la ville révoltée : l'embarras étoit d'autant plus grand, que le lendemain étoit jour de Sabbat, & qu'il ne pouvoit rien entreprendre en ce Saint jour. Il ne lui restoit de parti à prendre que celui de faire donner les habitans de Tiberiade dans quelque piège, & il le prit : il fit d'abord fermer toutes les portes de Tarichée, afin que les habitans de Tiberiade ne pussent en aucune façon être instruits de la ruse qu'il imagina ; il fit ensuite rassembler toutes les barques qui étoient sur le lac, il s'y en trouva deux cents trente, dans chacune desquelles il ne mit que quatre matelots. Ainsi équipé il s'avança vers Tiberiade ; lorsqu'il fut à une telle distance de la ville, que, pouvant être aperçu avec toutes ces barques, il ne fût néanmoins pas possible de découvrir qu'elles étoient vuides, il s'approcha lui-même de la ville, accompagné seulement de sept de ses gardes, qui n'étoient point armés, d'assez près pour être reconnu. Ses ennemis qui étoient encore sur leurs murailles occupés à le charger de malédictions, furent si surpris de le voir, & le nombre de barques qu'ils apperçoient plus loint, & qu'ils croyoient pleines de troupes, les effraya de telle sorte, qu'ils ne songerent plus qu'à jeter leurs armes & à le supplier de leur pardonner & à leur ville.

IX. Joseph leur fit d'abord de fortes menaces & de vifs reproches, de ce » qu'ayant été les premiers à prendre les armes contre les Romains, ils leur donnoient sur eux les plus » grands avantages qu'ils pussent désirer, en épuisant eux-

« mêmes leurs forces en divisions domestiques & en guerres  
 « intestines dont le but honteux étoit de chercher à perdre un  
 « Commandant qui veilloit avec zèle à leur sûreté , après  
 « lui avoir ignominieusement fermé les portes d'une ville  
 « qui avoit été tout nouvellement mise en état de défense  
 « par ses soins ; il ajouta que cependant il écouterait volon-  
 « tiers les gens qu'ils députeroient pour lui faire satisfaction  
 « de leurs injustes procédés , & traiterait avec eux des con-  
 « ditions auxquelles il pourroit s'assurer du retour de leur fidé-  
 « lité. « Dix des plus notables de la ville lui furent aussi-tôt  
 envoyés , il les fit entrer dans une de ses barques , qu'il com-  
 manda qu'on conduisît au loin ; il exigea ensuite qu'on lui  
 envoyât pour plus grande sûreté cinquante des plus distingués  
 d'entre les Sénateurs , après ceux-ci il en demanda d'autres ,  
 & toujours successivement sous différens prétextes , jusqu'à ce  
 qu'ils eût tous les Sénateurs de Tibériade , qui étoient au  
 nombre de six cents , outre deux mille autres habitans qu'il  
 se fit pareillement envoyer : à mesure qu'il en remplissoit ses  
 barques il les faisoit promptement partir pour Tarichée , avec  
 ordre de les mettre en arrivant dans les prisons publiques.

X. Tout ce qui resta d'habitans dans Tibériade se mit alors  
 à crier qu'un certain Clitus étoit le principal auteur de leur  
 désfection , & supplierent Joseph de ne faire tomber sa colere  
 que sur lui. Mais Joseph , toujours ferme dans la résolution de  
 ne faire mourir personne , ordonna à Levias , un de ses gar-  
 des , d'aller lui couper les deux mains. Ce garde effrayé de  
 l'idée d'aller s'exposer seul au milieu de tant d'ennemis , ne se  
 pressoit point d'exécuter cet ordre , & Clitus voyant que Jo-  
 seph s'en irritoit au point d'être près de sauter de sa barque  
 pour venir exécuter lui-même l'ordre qu'il avoit donné , le  
 conjura de dessus le rivage de lui conserver une de ses mains.  
 Joseph le lui accorda , à condition qu'il se couperoit lui-même  
 celle qu'il consentoit de perdre , & aussi-tôt tirant son épée  
 il se coupa la main gauche , tant étoit forte l'impression qu'a-  
 voit fait sur lui l'excès de colere dans lequel il avoit vu Jo-  
 seph.

Ce fut ainsi que Joseph réduisit la ville de Tibériade , après  
 s'en être rendu maître avec sept Gardes sans armes & des  
 barques vuides. Il prit quelques jours après Giscala & Séphu-

ris, qui s'étoient aussi révoltées, & les abandonna au pillage de ses troupes ; mais ayant ensuite racheté d'elles le butin qu'elles y avoient fait, il le fit rendre aux Chefs de ces deux villes (a). S'il voulut, en ordonnant & faisant exécuter ce pillage, leur faire subir un châtement capable de leur rappeler l'injustice de leur désertion, il crut en même temps devoir chercher à regagner leur affection par une restitution qu'elles ne devoient point espérer.

## C H A P I T R E XXII.

Troubles &  
confusion à Je-  
rusalem.

I. **L**ES troubles de la Galilée ayant été ainsi apaisés & les premiers feux de la guerre civile étouffés, on se prépara à celle qu'on alloit avoir avec les Romains. Le Grand-Prêtre Ananus & tous ceux des principaux de Jerusalem qui n'étoient point partisans des Romains étoient occupés du soin de faire réparer les murs de cette ville, & de la fournir des machines nécessaires ; on forgeoit de tous côtés des flèches & de toutes sortes d'armes. La jeunesse qui y étoit très-nombreuse n'observoit aucun ordre dans les exercices qu'elle faisoit pour apprendre à s'en servir, ce n'étoit par tout que tumulte & confusion. A la vue de ce désordre les gens sages & modérés étoient dans une véritable consternation, & , prévoyant les malheurs dont on alloit être accablé, ne pouvoient retenir leurs gémissemens & leurs larmes. Tout étoit de mauvais augure pour les esprits sensés & pacifiques ; mais ceux qui désiroient la guerre & qui en allumoient le feu, trouvoient en tout de quoi repaître leurs vaines espérances, & avant que les Romains parussent, Jerusalem étoit comme une ville désolée par l'ennemi & qui voit approcher l'instant de sa ruine. Ananus conçut alors le dessein de tâcher d'arrêter pour quelque temps tous ces préparatifs de guerre, afin de se procurer le loisir de faire concevoir aux séditieux & à ceux qu'on appelloit Zélateurs l'excès de leur

(a) A la lecture, ceux de Séphoris & de Tiberiade. Je ne sais comment le nom de Tiberiade s'est glissé ici. Joseph fit à la vérité rentrer Tiberiade dans le devoir, mais comme ce fut par l'inter-

gème, & qu'il n'avoit alors que sept gardes avec lui, il ne put pas en donner le pillage à des troupes qu'il n'avoit pas.



folie & de les amener à des sentimens plus sages & plus conformes à leurs véritables intérêts , mais on verra dans la suite de quelle maniere toute sa prudence échoua vis-à-vis des résolutions violentes de ces déterminés ennemis de la paix.

II. Simon fils de Gioras ayant ramassé dans la Toparchie Acrabatene une multitude de gens qui comme lui ne cherchoient qu'à entretenir le trouble & la sédition , se mit à faire des courses : il ne se contentoit pas de piller les maisons , il en maltraitoit les possesseurs , & faisoit souffrir toute sorte de maux à tous les habitans du pays : il jettoit ainsi de loin les fondemens de la tyrannie à laquelle il aspirait. Ananus & les autres Chefs firent marcher des troupes contre lui , mais il s'alla joindre avec ses gens à un corps de brigands qui occupoient Massada ; il s'y fixa comme eux , & fit de si grands ravages dans l'Idumée jusqu'à la mort d'Ananus & de ses autres ennemis (a), que les Magistrats de ce pays furent obligés de lever des troupes & de mettre des garnisons dans toutes les bourgades pour arrêter le cours de ses brigandages , & l'empêcher de commettre incessamment des meurtres. Tel étoit l'état dans lequel se trouvoit alors la Judée.

(a) On pourroit lire *ἀγχιρται*, au lieu de *ἐχθροί*, & traduire : & des autres Chefs ; qui vouloient la paix.





# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

### LIVRE SECOND,

### REMARQUES.

#### REMARQUE I.

##### *Des trois Sectes des Juifs selon Joseph.*

C'EST sous le souverain Pontificat de Jonathas que les Pharisiens, les Sadducéens, & les Esséniens paroissent pour la première fois dans l'histoire de Joseph (a). Un Sçavant (b) a prétendu que ce fut

sous le Gouvernement de ce grand homme que ces trois Sectes prirent naissance. L'expression de Joseph peut recevoir ce sens, on ne le conteste pas au Sçavant Critique ; on se borne à remarquer que comme celui qui se présente le premier est, qu'il y avoit trois Sectes chez les Juifs sous la Souveraine Sacrificature de Jonathas, il faudroit pour lui en donner un autre, qu'on sçût d'ailleurs que ce ne fut qu'alors que

(a) Antiq. Juiv. Liv. 13. chap. 5. numero 9.

Un peu d'attention à ce que Joseph dit dans ce treizième Livre des Antiquités Juives, chapitre cinq, numero neuf, où il empêché le Cardinal Baronius de dire

que les Pharisiens avoient paru avant Jesus-Christ, peut-être ne pensoit-il alors qu'à S. Jérôme, qui l'assure dans son commentaire sur Isaïe, chapitre 8.

(b) André Wœhner, *Antiq. Ebraïc. Göttinga. 1743. 89.*

Ces trois Sectes prirent naissance.

Messieurs le Clerc & Basnage (a) conjecturent que les Pharisiens & les Asidéens ne faisoient qu'une Secte sous deux noms différens. Dans une si grande disette de monuments, le plus prudent sans doute est de ne point faire de conjectures qui ne peuvent avoir d'autre mérite que celui de ne rien renfermer d'impossible. Une secte, un corps religieux ne change point de nom, & il conserve toujours celui qu'on lui a donné ou qu'il a pris tant qu'il subsiste, & si l'on a quelques exemples du contraire, ils sont du moins bien rares. On croit que le nom d'Asidéens vient du mot Hébreu אִסְדִּי, qui signifie doux, modérés, pieux. La douceur & la modération ne formerent jamais le caractère des Pharisiens, & ce que Joseph dit de leurs mauvaises dispositions contre Hircan, premier du nom, de leur révolte sous le Roi Alexandre, de leur cruauté sous la Reine Alexandra, de l'autorité qu'ils avoient usurpée sur le Peuple, à un point que tout ce qu'il leur plaisoit de dire contre le Roi ou contre le Grand Prêtre étoit reçu comme un article de foi, ne sont point des traits qui entrent dans le portrait de personnes douces & modérées. L'Ecriture ne parle qu'en trois endroits des Asidéens, & elle le fait en termes si généraux qu'il est difficile d'en recueillir les traits qui formoient leur caractère particulier; je crois cependant en appercevoir qui annoncent plutôt la bravoure, le courage & le zèle pour

sa religion, que la douceur & la modération.

Les Pharisiens, selon Joseph, attribuoient tout à Dieu & au destin. Sentiment impie & détestable ! Le destin seroit donc un être distinct de Dieu, & qui partageroit avec lui le soin de déterminer nos volontés. Joseph y pensoit-il, de se dire Pharisien après avoir attribué un sentiment si impie à cette Secte ? S'il a donné dans cette impiété, les Pharisiens en ont été exempts. S. Paul (b) se dit Pharisien : l'Apôtre des Nations, le Docteur de la Vérité ne se fût assurément pas dit de cette Secte, si elle eût enseigné que le destin concouroit avec Dieu à la détermination de notre volonté. Joseph a estimé la Religion & y a persévéré. On lui doit la justice de le reconnoître ; mais il a eu la bassesse d'en vouloir rapprocher les usages, les cérémonies & les dogmes aux cérémonies profanes & aux sentiments impies des Gentils. Les Pharisiens attribuoient après l'Ecriture tout à Dieu, à son secours & à sa grace, & c'est la doctrine que nous enseigne saint Paul, qui se fait une espèce d'honneur de se dire de leur Secte ; mais une criminelle envie de rapprocher tout des sentiments & de la manière de s'exprimer des Payens, a porté Joseph à habiller à la Grecque, si j'ose m'exprimer ainsi, un sentiment si juste & si pieux, en substituant au secours & à la grace, l'*ἡμάρτημα* des Grecs & le *fatum* des Latins (c).

M. le Clerc (d). vouloit qu'on lût

(a) Annal. polit. Eccles. pag. 148. numero 8.

Hist. Eccles. 2. *primorum sæcul.*

Proleg. pag. 5.

(b) Act. Apost. chap. 23. v. 6. chap. 26. v. 5.

(c) Selon l'Auteur de l'Ouvrage intitulé, *φιλοσοφουμένη*, qui se trouve parmi les Œuvres d'Origènes, (tom. 1. p. 393.) Platon disoit, *ὅτι μὴ πάντα καὶ ἡμαρτήματα γίνεσθαι, ἀλλ' ἴνα τὸ ἐν ἡμῖν.*

(d) Proleg. pag. 7.



ἐκείνου, au lieu d'ἐκείνης au premier Chapitre du dix-huitième Livre des Antiquités Juives, numero 3. Quoique le sens que donne cette correction soit bon, ce n'est pas celui de Joseph, le passage que le Critique cite quelques lignes plus haut (a) en est la preuve, & ce qu'il dit dans l'histoire de la guerre des Juifs & dans le treizième Livre des Antiquités, » qu'il dépend de nous dans » plupart des choses de faire le bien » ou de ne le pas faire, mais que » le destin nous aide à l'un & à » l'autre, « ne laisse aucun lieu de douter que ce ne soit sa pensée. Je soupçonne au contraire que Θεῷ a été ajouté dans le passage où M. le Clerc vouloit qu'on lût ἐκείνου pour ἐκείνης, par quelque scholiasse qui scandalisé que Joseph dît que les Pharisiens attribuoient tout au destin, a voulu diminuer l'erreur en ajoutant Dieu au destin (b). Mais Joseph ne parle que du destin dans l'histoire de la Guerre des Juifs. Leurs Docteurs ont fait si peu entrer le destin dans la détermination de notre volonté, qu'ils n'avoient pas même de mot pour le désigner, & que lorsque les Rabbins postérieurs à la destruction du Temple ont voulu parler de cette impie chimere, ils ont été obligés d'en inventer un nouveau (c). La faute de Joseph est d'avoir substitué en expliquant le sentiment des Pharisiens le mot d'ἑμαρμῆν, à ceux d'ἐπικυρία & de χάρις,

dont saint Paul se sert si souvent, & d'avoir donné lieu par cette affectation prophane à imiter les manières de s'exprimer des Payens, de charger les Pharisiens d'une erreur dont ils étoient innocents. Ils ne croyoient pas » la prédestination absolue, aussi bien que les Esséniens, » comme le prétend un Sçavant Anglois (d). Le sentiment des Esséniens étoit de tout abandonner à Dieu. Ἐπὶ μὲν Θεῷ καταλιπεῖν φιλεῖ τὰ πάντα. Mais les Pharisiens prétendoient que Dieu avoit mis une espèce de tempéramment entre le destin & l'homme. De manière que les choses arrivent selon son décret ou plutôt selon celui de Dieu, mais que Dieu s'y joint volontairement par vertu ou par méchanceté.... οὐδὲ τοῦ ἀνθρώπου τὸ βυλόμενον τῆς ἐπ' αὐτῆς ὁρμῆς ἀφαιροῦνται. δοκῆσαν τῷ Θεῷ κρᾶσιν γενέσθαι καὶ τῷ ἐκείνης βουλευτηρίῳ καὶ τῶν ἀνθρώπων τῷ θελήσαντι προσχωρεῖν μετὰ ἀρετῆς ἢ κακίας. Antiquités Juives, Livre dix-huit, chapitre premier, numero trois & cinq ; & Livre treizième, chapitre cinquième, numero neuf.... τίνα καὶ οὐ πάντα τὰς ἑμαρμῆτας εἶναι λόγῳ ἔργον.

On ne peut porter l'exacritude trop loin lorsqu'il s'agit d'exprimer les sentiments de religion d'une secte. M. d'Andilly fait dire à Joseph que les Pharisiens croyoient que dans la plupart des choses, il dépend de nous de bien faire ou de mal faire, quoique le destin puisse beaucoup

(a) Πρόκειναι τοῖς ἑμαρμῆται τὰ πάντα ἀξιοῦνται. Voyez Antiq. Liv. 13. chap. 5, numero 9.

(b) L'Auteur des Constitutions Apostoliques, Liv. 6. chap. 6. accuse les Pharisiens de rapporter toutes nos actions au hazard & à la fortune. Si lorsque cet Auteur

disoit cela il consultoit Joseph, ce seroit une preuve que τῷ Θεῷ n'étoit pas dans son Exemple.

(c) 770

(d) Prideaux, Hist. des Juifs, tom. 4. pag. 75.

nous y aider. Joseph dit seulement de faire le bien ou de ne le pas faire. Dans le premier, Dieu concoureroit au mal, & dans le second il ne concourt que lorsqu'on ne fait pas le bien. La différence est de conséquence. Κατὰ τὰ πολλὰ peut signifier dans la plupart des choses, mais son sens est ici *sur-tout*. » De faire le bien ou de ne le pas faire dépend de nous, mais que le destin aide à l'un & à l'autre. « Ce n'est pas représenter la pensée de Joseph de dire, » quoique le destin puisse beaucoup nous y aider. « Dans le sentiment des Pharisiens, selon cet Auteur, non-seulement le destin peut nous aider, mais il nous aide effectivement à nous déterminer.

Saint Paul, comme on vient de le remarquer, s'étant fait une espèce d'honneur d'être Pharisien, il est certain que ceux-ci n'enseignoient pas la métempsychose au sens que les Pythagoriciens la soutenoient ; & que les Sçavants (a) qui les en ont accusés ou se sont trompés ou n'ont pas parlé exactement. On peut croire que Joseph leur attribue ce sentiment, mais on ne peut les accuser de cette erreur, sans en rendre Saint Paul coupable. Et il est à remarquer, que selon Joseph, ce n'étoit que les âmes des bons que les Pharisiens faisoient passer dans un autre corps : ils n'étoient donc pas Pythagoriciens, puisque ces Philosophes faisoient passer l'âme des

méchans comme celles des bons, dans plusieurs successivement.

M. Basnage (b) soutient cependant que Joseph parle *nettement* sur cette matière. C'est - à - dire qu'il attribue le sentiment de la métempsychose aux Pharisiens. Pour établir son opinion, il réunit les deux endroits où cet Auteur parle de ce qu'ils croyoient de l'état de l'âme après qu'elle est sortie du corps. Il dit dans l'un que selon eux elle pouvoit revivre, & dans l'autre qu'elle passoit dans un autre corps.

Joseph étoit Prêtre, & pour mieux connoître les différens sentimens qui partageoient les trois Sectes de la nation, il s'étoit mis sous la discipline de chacune d'elles. Pour se perfectionner dans la connoissance de la Religion & dans la pratique de ses devoirs, il avoit passé trois ans sous la conduite d'un fameux solitaire, & après tant de recherches & avec tant d'avantages pour donner une idée exacte des trois Sectes qui étoient alors dans son Église, on est obligé de reconnoître que ce qu'il en dit est si peu net & si peu développé, qu'il donne quelque lieu de soupçonner ou qu'il n'a pas voulu se donner la peine de les faire connoître exactement, ou qu'il n'étoit pas en état de le faire. Mais s'il ne satisfait pas notre curiosité, & s'il ne remplit pas ce qu'on avoit quelque droit d'attendre de lui, peut-être ne l'auroit-on pas ac-

(a) M. le Clerc, Biblioth. ancien. & modern. tom. 5. pag. 195. Le compilateur des nouveaux Mémoires d'histoire & de critique, tome 1. pag. 306. P. Calmet, Dissert. sur les Pharisiens, pag. 16. P. de la Rue. Origén. Opera, tom. 1. pag. 881. note m.

» Selon Joseph, ces Pharisiens  
» croyoient la transmigration ou le pas-  
» sage d'une âme, d'un corps dans un  
» autre. « P. H. Réponse à M. Basnage, pag. 369.

(b) Hist. des Juifs, tom. 2. part. 3. pag. 493.

costé d'avoir dit que les Pharisiens croyoient la métempsychose, si l'on avoit fait attention au sentiment que plusieurs anciens ont eu sur l'état de l'ame après la sortie de son corps.

Les Platoniciens entre autres (a), & quelques Peres même, ont cru que quoique l'ame soit de sa nature spirituelle & incorporelle, elle ne pouvoit cependant faire usage de ses propriétés qu'elle ne fût revêtue d'un corps. C'est pourquoi la mort la dépouillant en sortant du monde, de celui dont elle étoit revêtue, ils lui en donnoient un autre qu'ils appelloient son véhicule, son char céleste, lumineux, son corps céleste, aérien. On peut consulter la note c du nouvel Editeur des Œuvres d'Origene, tome 1. page 52. On y verra que Tertullien, Origene & saint Irénée, ont à la vérité cru que nos ames sont spirituelles, mais qu'elles ont cependant toujours besoin du secours d'un corps pour faire usage de leurs propriétés. J'ajoute deux passages de cet ancien Pere à ceux que son sçavant Editeur a cités pour justifier sa remarque. Il sont tirés l'un & l'autre de son septième Livre contre Celse (b). » Ce n'est point du » sentiment de la métempsychose mal » entendu, comme le prétend Cel- » se, que nous croyons la résurrec- » tion des corps. C'est parce que » nous sçavons que l'ame qui est de » sa nature incorporelle & invisible, » a besoin en quelque lieu corpo-

» rel qu'elle soit, d'un corps pro-  
» portionné à la nature de ce lieu  
» ..... on doit donc sçavoir que  
» quoiqu'en quelque endroit corpo-  
» rel que nous soyons, nous avons  
» besoin d'un corps proportionné à  
» la nature de cet endroit ..... nous  
» n'en avons pas cependant besoin  
» pour voir Dieu.

Ce n'étoit peut-être que ce que les Pharisiens enseignoient, mais Joseph ne l'a pas assez développé. Je ne sçai même s'il est nécessaire d'aller chercher si loin l'explication de ce qu'il en dit. Car il semble qu'on le peut expliquer, en réunissant les deux endroits où il en parle. Ils sont parallèles & ils s'expliquent mutuellement l'un l'autre. La différence que les Pharisiens mettent dans les Antiquités Juives entre les ames des bons & celles des méchans est, que celles des premiers peuvent ressusciter, & que celle des seconds sont enfermées dans une prison éternelle. C'est la même, bien probablement, que Joseph leur fait mettre dans l'histoire de la Guerre des Juifs, lorsqu'il dit (c) » que les Pharisiens » croient toutes les ames immortel- » les, mais qu'il n'y a que celles » des bons qui reprennent un autre » corps. Car pour celles des mé- » chans, elles sont condamnées à » des Supplices éternels. » C'est le même sentiment qu'il leur prête en l'un & l'autre endroit, mais exprimé en termes différens. Si sa pensée avoit été d'attribuer aux Phari-

(a) Σωμα ἑσθιον, ἀλλήλων αὐτοῦσιν.  
Porphir. carmin. Pitagor. pag. 297.  
301.

(b) ..... Ἄν' ἴδεται ἕως τὸ ἑαυτῶν  
ψῆσι σωματοῦ ὑδάτοιο ψυχὴ ἢ πᾶσι  
σωματικῶν τέκνῳ τυγχάνουσα δίδται σῶ-

ματος οὐκ ἐστὶ τὴ φύσει τῷ τέκνῳ ἰσχυρῶ.  
Pag. 716. c. f.

(c) Καὶ ταῖς μὲν, εἰρημὸν αἰῶνος προ-  
σέβουσι, ταῖς δὲ παρ' αὐτῶν τῷ ἀναστῆναι. An-  
tiq; Juiv. Liv. 18. chap. 1. num. 3.



fiens l'opinion des Platoniciens & de quelques autres anciens, il n'étoit pas du dire (a) » qu'il n'y a que l'âme des gens de bien qui prenne » un autre corps. « Car comme dans ce sentiment, l'ame ne peut faire de fonctions qu'elle n'en ait un, c'est une nécessité que l'ame des méchants en ait aussi un pour qu'ils puissent sentir les supplices auxquels ils sont condamnés.

Cependant le Pere Calmer (b) qui avec quelques autres Sçavants pense que Joseph charge les Pharisiens d'avoir cru la métempsychose, prétend que la réponse que fit saint Pierre à Jesus-Christ qui avoit demandé à ses Apôtres ce qu'on pensoit de lui, prouve que cette Secte croyoit la métempsychose. Mais cette preuve ne peut conclure qu'en supposant que notre Seigneur avoit demandé à ses Apôtres ce que les Pharisiens pensoient de lui, & sa demande est générale & ne regarde pas moins les Scribes, les Sadducéens & les autres Juifs que les Pharisiens. Loin que Jesus-Christ veuille que les Apôtres lui disent ce que les Pharisiens en particulier pensoient de lui, il paroît par S. Luc, que ce n'étoit que sur l'opinion que le Peuple avoit de lui qu'il les interrogeoit. Aussi S. Pierre ne parle-il point des Pharisiens dans sa réponse. Quand donc on conviendrait qu'elle est une preuve que quelques Juifs étoient alors Pithagoriciens, on n'en pourroit pas inférer que les Pharisiens le fussent.

Les Juifs qui s'imaginoient que Jesus-Christ étoit saint Jean-Baptiste,

ne le croyoient probablement que comme Herode, qui pensoit que le Précurseur de Notre Seigneur étoit ressuscité. L'imagination étoit fautive ; mais ceux qui comme ce Prince ne le connoissoient ou n'en avoient entendu parler que depuis la mort de saint Jean Baptiste, la pouvoient croire véritable. Combien d'opinions aussi peu véritables se met le peuple tous les jours dans l'esprit ! Le sentiment d'Herode n'étoit pas que l'ame de saint Jean-Baptiste fût passée dans le corps de Jesus-Christ, mais que c'étoit son Précurseur même qui étoit ressuscité. Quand on accorderoit au Sçavant Interprète que c'étoit le sentiment de ce Prince & celui des Juifs de son temps, on n'en pourroit pas inférer qu'ils crussent la métempsychose au sens Pithagoricien. Car le sentiment de ces Philosophes n'étoit pas que l'ame en sortant de ce monde entroit dans le corps d'une personne vivante, mais qu'elle alloit s'unir dans le sein d'une mère, à l'embryon qu'elle portoit, pour l'animer & rester avec lui jusqu'à la destruction de son corps.

M. Prideaux qui prétend avec le Sçavant Bénédicte, que selon Joseph les Juifs croyoient la métempsychose Pithagoricienne, objecte la demande que font les Apôtres à Notre-Seigneur Jesus-Christ, à l'occasion de l'aveugle né. » Seigneur, cet » homme est-il aveugle en punition » de ses péchés ? Est-ce à cause de » ceux de son pere ou de sa me- » re (c) ? « La demande prouve à la vérité, que quelques Juifs du temps

(a) *Μηταβασιν ἢ εἰς ἄλλο σώμα*  
*τὸν τῶν ἀγαθῶν μόνον.* Guer. des Juifs,  
Liv. 2. chap. 8. num. 14. Antiq. Juiv.

Liv. 18. chap. 1. numero 7.

(b) Diction. Bibl. Terme Pharisiens.

(c) S. Jean, chap. 9. v. 2.

de Jesus-Christ étoient prévenus de l'opinion que les ames existent avant leur union avec le corps , pour l'animer & rester avec lui jusqu'à la destruction. Mais ce n'est pas une preuve qu'ils crussent la métempsychose dans le sens des Pithagoriciens.

Philon croit (a), & ce sentiment lui étoit sans doute commun avec plusieurs de ses compatriotes , qu'il y a dans l'air des êtres spirituels, des ames ; que quelques-unes de ces ames descendent en terre pour y être attachées à des corps. Mais qu'elles s'en détachent après le temps réglé par la nature pour s'envoler dans l'endroit d'où elles étoient descendues & y vivre éternellement ; qu'il y en a d'autres qui attachées à la vie de ce bas monde, y reviennent après l'avoir quitté : qu'il en est enfin d'une nature plus pure & plus parfaite, qui animées de sentimens plus nobles, ne veulent jamais descendre sur terre pour y demeurer, & ce sont celles que l'Ecriture appelle des Anges.

C'est bien vrai - semblablement l'opinion que Joseph attribue aux Pharisiens. Il est du moins plus naturel d'expliquer ce que son expres-

sion ne développe pas assez, par un sentiment que l'on trouve avoir été soutenu par quelques Juifs, que de l'entendre de celui des Pithagoriciens que les Pharisiens ne connoissoient peut-être pas.

Les démons, selon Joseph, sont les esprits des méchans, qui s'insinuent dans les corps des vivants, & qu'ils font mourir s'ils ne sont pas secourus. Il ne se souvenoit pas, lorsqu'il dit cela, de ce qu'il dit dans les Antiquités Juives, que les ames des méchans sont renfermées sous terre dans une prison éternelle (b). Quoiqu'il en soit de la contradiction où il tombe, il n'attribue pas ce sentiment aux Pharisiens, & quand il le leur attribuerait, on n'en pourroit pas inférer qu'ils étoient Pithagoriciens.

Je ne trouve point dans Joseph ce que l'Auteur du Dictionnaire de la Bible (c) lui fait dire » que ceux » de cette Secte se baignoient dans » l'eau froide pour se purifier. « Banus sous la conduite duquel il demeura trois ans, le faisoit. Mais il ne dit pas qu'il fût Pharisien. Il étoit au contraire vrai-semblablement Essénien.

(a) De Sommiis, pag. 586.

(b) Ταῖς μὲν εἰρημῶν αἰσίων προσιόν-

δαι. Liv. 18. chap. 1. numero 3.

(c) Au mot Pharisiens.



## REMARQUE II.

*Les Sadducéens ne nioient pas l'immortalité de l'ame.*

**S**I les Juifs avoient traité les Sadducéens comme ils traitoient les Samaritains, s'ils avoient refusé de communiquer avec eux dans leurs cérémonies de religion, si enfin ils les avoient exclus du ministère des Autels, peut-être auroit-on cru ne devoir pas s'arrêter à examiner s'ils ont cru ou n'ont pas cru l'immortalité de l'ame ; si leur erreur ne consistoit qu'à nier la résurrection des corps, ou si elle soumettoit l'une & l'autre substance à être anéantie par la mort. La question seroit assez indifférente, & on auroit pu s'exempter de l'examiner. Mais cette Secte n'a jamais été séparée des autres Juifs dans les exercices de Religion. Même entrée avec eux dans le Temple, mêmes offrandes, mêmes sacrifices, mêmes ministères des Autels.

La Religion Juive a été jusqu'à l'avènement du Sauveur, la vraie Religion. Pour mériter ce glorieux titre & le porter avec justice, elle a dû enseigner toutes les vérités dont la connoissance est nécessaire au salut, & faire connoître toute erreur capable de nous faire perdre la grace de Dieu, & nous priver de l'espérance d'être éternellement heureux avec lui. Il connoît nos faiblesses, & sa bonté qui supporte quelques légers égarements dans nos mœurs, souffre aussi quelques fautes leurs dans notre esprit.

Mais nier l'immortalité n'est point une de ces erreurs que sa justice lui

permettre de tolérer. Sa providence ne peut être justifiée, sa justice satisfait, sa sagesse reconnue, si la mort du corps emporte celle de l'ame. Quelle marque de sa providence, si le crime est confondu avec la vertu ? Quel effet de sa justice, si le pécheur triomphe, si le juste est opprimé ? Foible motif pour un pécheur, de craindre sa puissance, si le terme de la vie la borne ; d'aimer sa bonté, pour un pauvre malheureux, que la pauvreté & les maladies ne quittent que dans le tombeau. Nuls traits de sa sagesse, si ceux qui obéissent à ses ordres sont éternellement confondus avec ceux qui les transgressent insolemment. Nulle piété, sans l'espérance d'une autre vie. Nul soutien dans nos maux, nulle consolation qui en adoucisse l'amertume, comme nulle assurance de les voir finir.

Une Religion qui tolere une erreur dont les suites sont si funestes, mérita-t-elle jamais le nom de véritable. C'est cependant cette Religion dans laquelle Jésus-Christ a vécu, dont il a pratiqué les cérémonies : & aux Sacrifices de laquelle il a participé. L'orgueil des Pharisiens, leur hypocrisie & leur ambition, ont été l'objet de sa censure & de ses reproches. Mais nier l'immortalité de l'ame, est-ce donc une erreur si indifférente qu'elle ne méritoit pas que le Sauveur du monde la relevât ? Ne donnez aucunes bornes à la méchanceté des Pharisiens ; jamais vous ne la mettrez au niveau de l'impiété d'un libertin qui nie l'immortalité de l'ame. L'orgueil, l'ambition & l'hypocrisie des Pharisiens défiguroient infiniment la Religion, mais toute défigurée qu'elle étoit, elle subsistoit, & le libertin détruit toute Religion ; de



même trait il anéantit l'ame & le corps.

Jésus-Christ voit les Pharisiens avec les Sadducéens. Il ne les distingue pas, & il ne paroît voir en eux que les mêmes défauts. Ignorait-il qu'ils enseignoient une erreur qui ruine la Religion par ses fondemens ? Si ce seroit une impiété de le dire, la piété ne seroit-elle pas également blessée, de penser que le sçachant, il a dissimulé une erreur si capitale, tandis qu'il en condamnoit d'autres dans les Pharisiens infiniment moins pernicieuses. Je ne puis en vérité concevoir comment on a pu accuser les Sadducéens de nier l'immortalité de l'ame, sans prévoir que l'accusation avoit des suites aussi fâcheuses pour la Religion qu'elle est sans preuve & sans fondement.

Dans le grand nombre de Juifs qui se convertirent à la première prédication de S. Pierre (a), le saint Apôtre n'exigea que deux choses pour les recevoir dans la nouvelle alliance : de faire pénitence & de recevoir le Baptême au nom de Jésus-Christ. Qu'un Catholique dont la foi est saine & pure veuille se reconcilier avec Dieu & participer à ses saints Mystères, on ne peut lui demander autre chose, sinon un sincère repentir de ses péchés & une ferme résolution de s'en corriger. Mais qu'un Juif, qu'un Mahometan demandent à se faire Chrétiens ; qu'un Socinien veuille rentrer dans le sein de l'Eglise, outre la pénitence qu'on demande qu'ils fassent des péchés qu'ils ont commis, on

les oblige de renoncer à leurs erreurs : le premier au Judaïsme, le second au Mahométisme, & le dernier au Socinianisme.

Comme les Pharisiens n'erroient point dans la foi que Dieu demandoit d'un Juif pour être sauvé, saint Pierre peut n'exiger d'eux que de se repentir des péchés qu'ils avoient commis, & de recevoir le Baptême de Jésus-Christ ; mais si les Sadducéens avoient nié l'immortalité de l'ame, il ne les eût pas assurément reçus au nombre des fideles sans les obliger de faire abjuration d'une erreur si capitale. Cependant dans ce grand nombre de Juifs qui se convertirent à sa prédication, on a tout lieu de croire qu'il se trouvoit plusieurs Sadducéens, & pour être Chrétiens, le saint Apôtre n'impose à tous en général que les deux mêmes conditions à remplir.

*Nec scio an à Judeis tolerati fuissent Sadducæi, si Prophetas rejecissent (b).* Vous ne sçavez pas grand Critique, si les Juifs auroient voulu souffrir les Sadducéens, s'ils avoient rejeté les Prophètes, & vous leur faites nier l'immortalité de l'ame, sans que les Juifs les aient empêché d'exercer le saint Ministère, c'est le même raisonnement que font le pere Calmer (c) & les Auteurs de l'histoire universelle du Monde (d), mais il n'est pas plus juste quand on les accuse d'avoir nié l'immortalité de l'ame. S'ils avoient nié une vérité aussi essentielle à toute Religion, sans que les Juifs les eussent déclarés hérétiques ; sans qu'ils leur eussent défendu le saint Ministère,

(a) Actes des Apôtres, chap. 2. v. 38.

(b) M. le Clerc, Hist. Ecclési. Prolegom. pag. 19.

(c) Le Pere Calmer, dissert. Sect. des Juifs, pag. xxvii.

(d) Hist. univers. du Monde, tom. 7. pag. 218. 219.

lans que Jesus-Christ leur eût reproché une si grande impiété, ce n'est pas raisonner, de dire : s'ils n'avoient reçu que le Pentateuque, les Juifs ne les eussent pas soufferts dans leur communion, & Jesus-Christ n'auroit pas manqué de leur reprocher le mépris qu'ils faisoient des autres parties de l'Ecriture.

Le Grand-Prêtre Hircan, premier du nom, avoit été Pharisien, mais sur quelques mécontentemens que lui donna cette Secte, & que Joseph rapporte, il l'abandonna pour embrasser celle des Sadducéens. Soit pour lui donner des marques de son ressentiment, soit qu'il crût que par ses prétendues traditions elle se rendoit maîtresse de l'esprit du peuple, & lui imposoit un joug que Moïse ne lui avoit point imposé, » il abolit les observances que les Phari-  
 » siens imposoient au peuple, &  
 » punit ceux qui les pratiquoient...  
 » ... Les Phariisiens avoient imposé  
 » au peuple plusieurs observances  
 » qu'ils avoient reçues de leurs an-  
 » cêtres par tradition. Mais comme  
 » elles ne se trouvent point dans  
 » les Loix de Moïse, les Saddu-  
 » céens les rejettoient, soutenant  
 » qu'on ne devoit regarder comme  
 » Loi que ce qui étoit écrit, &  
 » qu'on n'étoit pas obligé d'obser-  
 » ver ce qui n'étoit que de tradi-  
 » tion des anciens. (a). » J'ai cru  
 devoir traduire & rapporter ici tout  
 ce que Joseph dit des suites qu'eut  
 le mécontentement que les Phari-  
 siens donnoient au Grand Prêtre, &  
 des observances qu'ils obligeoient le  
 peuple de pratiquer, & auxquelles  
 les Sadducéens ne vouloient pas se  
 soumettre. Car c'est de ce qu'il en  
 raconte, qu'on peut recueillir ce qui

divisoit les deux Sectes ; puisque  
 c'est à ce qu'il en dit qu'il attribue  
 la cause des disputes qu'elles eurent  
 ensemble dans la suite, & de la  
 haine qu'elles se portèrent mutuel-  
 lement. Or dans ce qu'abolit Hir-  
 can & dans les observances des Pha-  
 risiens, on n'apperçoit rien qui ait  
 trait à l'immortalité de l'ame ou à  
 la créance d'une autre vie.

1<sup>o</sup>. Hircan défendit de pratiquer  
 ce qu'il abolissoit : si ç'avoit été  
 quelques dogmes particuliers aux  
 Phariisiens, qu'il eût défendu de croire,  
 Joseph eût du dire *πιστεύειν*, croire,  
 & non pas *τηνείη*, observer. 2<sup>o</sup>. Les  
 Sadducéens soutenoient qu'on ne  
 trouvoit aucun des préceptes, des  
~~νόμους~~ des Phariisiens dans les cinq  
 Livres de Moïse, & que ce n'étoit  
 tout au plus que des traditions qui  
 ne pouvoient pas faire loi. Comme  
 les Phariisiens ne le nioient pas, le  
 fait doit passer pour constant. Mais  
 Joseph & les Phariisiens sur-tout,  
 qui croyoient l'immortalité de l'a-  
 me, seroient-ils convenu que cette  
 importante vérité n'étoit que de tra-  
 dition, & qu'on n'en trouvoit rien  
 dans le Pentateuque ? Cela n'est pas  
 croyable. Il l'est encore moins que  
 le Souverain Pontife ait défendu un  
 sentiment si propre à soutenir & à  
 animer les gens de bien dans la pra-  
 tique de la vertu, & à faire rentrer  
 les méchants dans leur devoir par  
 la crainte des chatimens d'une au-  
 tre vie. Je crois pouvoir assurer que  
 l'Histoire ne nous conserve l'exem-  
 ple d'aucun Prince qui ait défendu  
 de croire qu'une autre vie suivra  
 celle-ci, dans laquelle les bons se-  
 ront récompensés, & les méchants  
 punis. C'est au contraire une des  
 chimères des libertins, de prétendre

(a) Antiq. Juv. Liv. 13.

que si l'on croit que l'ame est immortelle, c'est un effet de la politique des Rois & des Puissances, qui pour retenir les peuples par la crainte des châtimens, leur ont fait accroire, que si les méchants peuvent quelquefois se soustraire ici bas à ceux que leurs crimes méritent, ils ne pourront jamais se mettre à couvert de ceux dont la justice divine punit dans une autre vie ceux qui ont mal vécu dans celle-ci.

Les Sadducéens n'avoient pas à la vérité dès le temps d'Hircan premier du nom, les mêmes sentimens de la résurrection que les Pharisiens, mais on ne croyoit pas que ce fût un sujet de rupture; & lorsque sous le regne d'Alexandra, ils firent rétablir ce que ce Prince avoit aboli, ce sont *vœux*, des observances, non le dogme de l'immortalité de l'ame, dont ils obtinrent le rétablissement. Les deux Sectes conservèrent réciproquement la communion Ecclésiastique jusqu'à la ruine de leur métropole par l'Empereur Tite. Car avant ce moment fatal on les voit pratiquer les mêmes cérémonies religieuses, offrir les mêmes sacrifices, & exercer également le ministère sacré, sans qu'on apperçoive aucune marque de scission. Car si S. Paul, ayant protesté qu'on ne le condamnoit que parce qu'il croyoit la résurrection des morts, cela mit de la division entre les Pharisiens & les Sadducéens, ce ne fut pas que les premiers crussent que ce que pensoient les Sadducéens des morts intéressât le fond de la Religion, puisqu'ils communiquoient & qu'ils continuèrent de communiquer avec eux dans toutes ses saintes cérémonies. C'est qu'ils trouvoient mauvais que l'on fit un crime au saint Apô-

tre d'un sentiment qui leur étoit commun avec lui.

Que si les Pharisiens ont eu d'autres idées du sentiment des Sadducéens sur la résurrection, s'ils ont changé de conduite à leur égard, & s'ils ont rompu avec eux toute communion religieuse, il faut nécessairement qu'ils se soient précipités alors d'abîmes en abîmes, & que non contents de ne pas croire la résurrection des corps, ils aient nié l'immortalité de l'ame. Car on ne conçoit pas que les Pharisiens aient pu être depuis le Souverain Pontificat d'Hircan jusqu'à la ruine de Jerusalem, sans comprendre que nier cette importante vérité, c'étoit détruire non-seulement la Religion Juive, mais toute autre religion; quelle qu'elle fût, sans croire être obligés de rompre avec des gens qui soutenoient une si grande impiété; & ne s'apercevoir pas qu'ils devoient les excommunier & les chasser de leurs Synagogues, après les avoir soufferts plus d'un siècle offrir des sacrifices dans le Temple, y exercer les fonctions sacrées, y jouir en un mot de tous les droits & de toutes les prérogatives que les autres Juifs y avoient.

Comme les Sadducéens n'ont jamais fait grande figure dans le monde, on s'est toujours peu mis en peine de connoître leurs sentimens de Religion. Ils composèrent sans doute quelques ouvrages pour les expliquer, les prouver & les défendre contre ceux qui les combattoient, mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous; & les Peres qui ont parlé de cette Secte, n'en ont parlé que sur des bruits populaires & sur ce qu'on leur en rapportoit. S'ils ne manquèrent pas de composer quelques ouvrages pour la défense de



leur Secte, les Pharisiens de leur côté ne manquèrent pas sans doute d'écrire pour réfuter leurs sentimens ; mais les Auteurs Ecclésiastiques paroissent n'avoir connu ni les uns ni les autres.

Tertullien & Origène les ont accusés d'avoir nié l'immortalité de l'ame, mais ce qu'en disent saint Epiphane, saint Jérôme & saint Jean Damascène (a) n'est pas assez exprès pour les charger d'une si grande impiété ; & M. Huet qui les allègue après plusieurs autres Sçavants pour le prouver, ne faisoit pas réflexion que nier la résurrection des morts en général, n'est pas la même chose que nier l'immortalité de l'ame. Les arguments qu'emploie saint Epiphane pour les réfuter ne sont pas tous concluans, il s'en faut beaucoup : mais il n'y en a aucun qui regarde l'immortalité de l'ame, & s'ils ont quelque force, ce n'est que pour prouver la résurrection des corps. Après avoir rapporté dans son premier Livre contre les hérésies, l'objection qu'un Sadducéen fait à Jesus-Christ dans l'Evangile & l'avoir réfutée, il finit en disant : « C'est donc la chair qui » ressuscite, ce n'est pas l'ame. » Οὐδὲν σωτὴρ ἢ ψυχῆς. Car c'est, ce semble, comme s'il disoit. Ce n'est pas de la résurrection de l'ame, mais de celle de la chair que le Sadducéen disputoit.

Ce que saint Jérôme dit dans son Commentaire sur le vingt-deuxième Chapitre de saint Matthieu, *Sadducaei qui dicunt non esse resurrectionem*, est de même trop général pour

en pouvoir rien conclure de fixe & de certain. Car saint Epiphane avoit raison de se moquer de l'hérétique Marcion, qui enseignoit que c'étoit l'ame & non le corps qui ressuscitoit. » Comment l'ame, lui » dit ce Saint, qui n'est point tom- » bée se relevera-t-elle *ἀναστήσει* ? » Comment dites-vous la résurrec- » tion de l'ame ? Elle n'est pas tom- » bée. Tout ce qui tombe a be- » soin de se relever ; mais l'ame ne » tombe pas, c'est le corps.

Le caractère de S. Jean Chrysostome n'étoit pas de ménager les hérétiques ; & s'il eût cru que les Sadducéens ne croyoient pas l'immortalité de l'ame, il ne se fût pas assurément contenté de dire dans son huitième Dialogue contre les Lucifériens, *etiam resurrectionem carnis negaverunt*.

Origène, comme on vient de le dire, charge les Sadducéens d'avoir enseigné que l'ame étoit mortelle, & pour éviter toute équivoque, d'avoir cru qu'elle ne vivoit plus après être séparée de son corps. Mais ce qu'on a peine à concevoir, c'est comment après une décision si nette, il ait pu dire : « Voyez com- » me le Seigneur a voulu instruire » les Sadducéens de la résurrection » de la chair, qu'ils ne croyoient » pas, *τὴν ἀνάστασιν σαρκὸς*. Car c'est-là » leur dogme. *Δόγμα γὰρ τοῦτο Σαδ- » δουκαίων*. Il ajoute, & cela est » encore plus décidé, si les corps » ne ressusciteroient pas, & qu'il n'y » eût que l'ame qui fût sauvée, » Jesus Christ sûr convenu avec les » Sadducéens comme avec des per-

(a) Saint Jean Damascène, *τεσπάρ ἀνάστασιν ἀπορήσαντες*. De l'heres. pag. 80.

(b) Origen. apud Epiphan. adv. hz. rel. tom. 1. 557. Liv. 2.

» sonnes qui pensoient bien & jus-  
 » te « . . . συνίδετο ἀν' αὐτοῖς ὡς  
 καλῶς ἐν ὁρθῶς φρονούσι.

Mais Origène n'est pas le seul  
 qui ait parlé d'une façon des Sad-  
 ducéens dans un endroit, & d'une  
 manière différente dans un autre.  
 Selon Théophraste, dans son Com-  
 mentaire sur saint Matthieu (a), » ils  
 » enseignoient que l'ame n'est pas  
 » immortelle, mais qu'elle étoit  
 » anéantie entièrement. » Et ces  
 mêmes hérétiques qui anéantissent  
 notre ame sur saint Matthieu,  
 avouent sur saint Marc qu'elle vit  
 en Dieu après être séparée de nos  
 corps. » De plus, parce que les Sad-  
 ducéens dispuoient la résurrec-  
 » tion des corps, c'est d'eux que  
 » le Seigneur dit qu'ils vivent en  
 » Dieu. Ce n'est point de l'ame. Car  
 » c'étoit de quoi les Sadducéens,  
 » quoique charnels, convenoient (b).

Ce qui peut avoir donné lieu à  
 Origène & à Théophraste de par-  
 ler d'une manière si opposée du sen-  
 timent des Sadducéens sur la sépa-  
 ration de l'ame d'avec son corps,  
 c'est qu'il y a eu deux sortes de  
 Sadducéens, dont les uns ne rejet-  
 toient que le dogme de la résur-  
 rection des corps, tandis que les au-  
 tres infiniment plus impies préten-  
 doient que l'ame ne survit pas après  
 la séparation d'avec le corps. C'est  
 ce que nous apprenons, entre autres  
 de Tertullien. » Passons maintenant,  
 » dit ce Pere, à d'autres Sadducéens.  
 » Ils ne sont qu'en partie du senti-  
 » ment des premiers; car ils divi-  
 » sent la résurrection, & ne recon-

» noissent que celle de l'ame; ne  
 » tenant aucun compte de la chair...  
 » ... Nunc autem ad alios Saddu-  
 » ceos preparamus partiaris sen-  
 » tentia illorum. Ita dimidiam agnos-  
 » cunt resurrectionem, solius scilicet  
 » animæ, aspernati carnem. (c) » L'Au-  
 teur des Constitutions Apostoliques  
 n'est pas du temps des Apôtres, on  
 en convient. Mais il est ancien, &  
 on ne peut lui refuser l'autorité d'un  
 témoin qui dépose du sentiment que  
 les Sadducéens avoient de son temps  
 de la résurrection. Après avoir dit  
 » qu'ils ne confessoient pas la ré-  
 » surrection des morts, » il ajoute  
 tout de suite & immédiatement;  
 » mais les Masbotes nient la Pro-  
 » vidence, & ôtent à l'ame son im-  
 » mortalité.... Ψυχῆς τῇ ἀθανάσει  
 » περιόποντις. » L'opposition que  
 fait cet Auteur (d) entre les Saddu-  
 céens & les Masbotes, ne permet  
 pas de douter qu'on ne croyoit pas  
 de son temps l'immortalité de l'a-  
 me & la Providence.

Plusieurs Sadducéens allerent trou-  
 ver saint Jean-Baptiste pour rece-  
 voir le Baptême qu'il conféroit sur  
 les bords du Jourdain; peine inu-  
 tile pour des gens qui n'eussent pas  
 cru une autre vie, & qu'ils n'eus-  
 sent pu prendre sans renoncer à  
 leur sentiment sur la nature de l'a-  
 me & sur son état après sa sortie  
 de ce monde. Voit-on aucun de nos  
 esprits forts s'approcher du Tribu-  
 nal de la Confession & de la sainte  
 Table? En rejetant ces deux Sa-  
 crements, il n'y en a aucun qui ne  
 prétende avoir acquis le droit de

(a) ..... Δογματίζονται μὴ εἶναι τὴν  
 ψυχὴν ἀθάνατον, ἀλλὰ πάντῃ διαφθείρε-  
 σθαι, pag. 133.

(b) ..... Καὶ ὁ κύριος περὶ τῶν εὐμα-  
 τῶν εἶπεν, ὅτι ζῶσι παρὰ τῷ Θεῷ, οὐχὶ  
 περὶ τῶν ψυχῶν τοῦτο γὰρ ἔστι ὁμολογεῖν

τὸ ἐν παρὰ τοῖς σαρκικαῖς Σαδδουκαίοις,  
 pag. 259.

(c) De resurrect. carnis, pag. 2.

(d) Liv. 6. chap. 6.

Saint Justin, dialog. Triphon. pa-  
 ge 178.

ne se pas gêner pour les recevoir. En cela ils raisonnent juste, & leur conduite est conséquente. En niant une autre vie, les Sadducéens n'auroient pas manqué de se mettre au large contre toutes les cérémonies de la Loi qui les eussent gênés le moins du monde, & ils n'auroient eu garde de se donner la peine d'aller sur les bords du Jourdain recevoir une ablution que la Loi ni les traditions mêmes des anciens ne prescrivoient pas.

Aussi cette Secte n'est point accusée dans le Nouveau Testament de nier l'immortalité de l'ame (a). Le seul reproche qu'on lui fait, est de dire qu'il n'y a point de résurrection. En parlant du sentiment des Sadducéens, les saints Evangélistes ne se font pas sans doute servis, pour le faire connoître, d'une autre expression que de celle que les disputes qu'avoient avec eux les Pharisiens, avoient en quelque sorte consacrée pour faire connoître en quoi ils erroient. Ce n'est pas la coutume des Théologiens d'exprimer un sentiment qu'il combattent par des termes généraux qui ne fassent pas connoître expressément tout ce qu'ils prétendent y être opposé. Au contraire, loin que les termes dont ils se servent ne le développent pas assez, ils y en font souvent concevoir, qui n'a de réalité que dans leur animosité. Ainsi en supposant, comme on a tout lieu de le faire, qu'ils ne désignoient l'erreur qu'ils condamnoient dans les Sadducéens, qu'en disant qu'ils nioient la résurrection, c'est une preuve qu'ils ne croyoient pas que l'ame pérît avec le corps. Pour croire que les Pharisiens eussent eu assez

de modération pour se contenter de désigner leur erreur en général, par dire qu'ils nioient la résurrection, s'ils avoient enseigné que l'ame n'est pas immortelle, il faudroit ignorer absolument ce qu'en dit Joseph qui étoit lui-même Pharisien, le portrait qu'il en fait, ce qu'il en rapporte, & ce qu'on en lit dans le Nouveau Testament.

En effet, la difficulté qu'un Sadducéen propose à Jésus-Christ dans l'Evangile, fait voir que cette Secte ne croyoit pas à la vérité que les corps fussent ressusciter un jour, mais qu'elle ne portoit pas l'impiété jusqu'à nier l'immortalité de l'ame. Ce n'est pas sur la résurrection des corps qu'un libertin forme des difficultés. Il n'ignore pas que quand il auroit prouvé qu'ils ne ressusciteront jamais, il n'en seroit jamais ni plus au large ni plus en paix. Resteroit l'incertitude de l'état de son ame après qu'elle sera séparée d'avec son corps, & par une suite nécessaire, la crainte d'être puni des désordres auxquels il veut le livrer tranquillement. Quel que doive être l'état de son corps après la mort, il s'en inquiète fort peu, si son ame est anéantie au sortir de ce monde. Dans une parfaite sécurité de ce côté-là, il porte toute son attention à enlever l'immortalité à son ame. La démarche est méthodique; & si le Docteur Sadducéen eût cru l'ame mortelle, il n'eût gueres sçu porter son attaque, lorsqu'il la dirigeroit contre un sentiment dont la vérité ou la fausseté ne décident rien pour l'état de l'ame après la mort. Aussi le libertin qui ne croit pas qu'il y ait une autre vie après celle-ci, ne s'amuse point à disputer de la ré-

(a) Διγγοτες μὴ εἶναι ἀθάνατον. S. Matth. chap. 22. v. 23.



surrection des corps. Tous ses efforts se portent contre l'immortalité de l'ame. Sentant bien que sa chute emporte nécessairement celle du corps, & se flattant follement de trouver dans son anéantissement la funeste tranquillité qu'il tâche de se procurer au milieu des plus grands désordres.

Les Savants qui prétendent que les Sadducéens nioient l'immortalité de l'ame, veulent que Jesus-Christ après avoir satisfait à la difficulté que lui proposoit le Sadducéen contre la résurrection des corps, ait aussi voulu lui prouver que l'ame survit à la séparation d'avec son corps, lorsqu'il ajoute : « A l'égard » de la résurrection des morts, n'a-vez-vous point lu ce que Dieu vous dit (a) : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob ; Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivans (b). « mais sans entrer dans cette discussion, il suffit de remarquer qu'après avoir satisfait à la difficulté du Sadducéen, pour ne rien laisser à désirer sur cette importante matière, Jesus-Christ a pu bien naturellement vouloir prouver l'immortalité de l'ame, sans que ce soit une preuve que le Sadducéen la niât. Que cependant il ne le fait pas, & que c'est toujours la résurrection des corps qu'il continue de prouver.

Cela paroît parce que l'argument pris du sixième verset du troisième Chapitre de l'Exode, n'a de force que contre ceux qui croient que la chute du corps n'emporte pas celle de l'ame. Car un libertin qui la croiroit commune, ne manqueroit pas de répondre, que le sens de ce ver-

set est que comme lorsqu'Abraham, Isaac & Jacob vivoient, Dieu avoit été leur Dieu d'une façon particulière, par une protection singulière & par les bontés signalées qu'il avoit eues pour eux, il leur seroit sentir les effets de la même protection en les délivrant de l'esclavage où ils étoient réduits. Ce n'est pas le sens de ce verset, cela est certain, mais il n'a rien de forcé. Il se présente même assez naturellement, & on ne conçoit pas qu'on en pût prouver la fausseté par la force des termes du texte sacré. Ce qu'un liberrin n'auroit pas manqué de faire, le Sadducéen de l'Evangile l'eût assurément fait, s'il avoit été dans le même sentiment. La défaite est spécieuse : elle se présente pour ainsi dire d'elle-même, & s'il n'en fait pas usage, & s'il ne s'y retranche pas, c'est que pour en tirer parti, il faut nier l'immortalité de l'ame, & il la croyoit.

Quand les termes dont Joseph se sert pour exprimer les sentimens des Sadducéens seroient aussi décisifs qu'ils le sont peu, l'équité ne permettroit pas de les regarder comme vaincus d'avoir enseigné que notre ame n'est pas immortelle. Ce seroit le seul témoin qui le déposeroit, & ce n'est que sur la déposition de deux ou trois témoins que la Loi permet de condamner un accusé. Mais quel témoin que Joseph contre les Sadducéens ? La partie de ceux contre lesquels il dépose. Il étoit Pharisien, & on sait que cette Secte étoit ennemie de celle des Sadducéens. Quand donc il diroit de la manière la plus claire qu'ils croyoient notre ame mortelle, &

(a) S. Math. chap. 22. v. 32,

qu'ils nioient une autre vie au sortir de ce monde, l'équité ne permettroit pas de les condamner sur un témoignage si suspect & si récusable.

Joseph parle en deux endroits du sentiment qu'avoient les Sadducéens sur l'état des âmes séparées des corps qu'elles animoient. Ses Traducteurs (a) lui font dire dans le premier » qu'elles périssent avec les » corps, « mais la signification des termes qu'il emploie pour exprimer leur sentiment ne porte pas si loin. Il dit seulement que l'opinion des Sadducéens fait disparaître les âmes & les corps. On a déterminé *συναννέσσειν* à signifier détruire, anéantir, & il ne marque souvent que disparaître, ôter de la vue (b). » On » dit, rapporte Diodore de Sicile, » que l'Oracle d'Amon, consulté par » Sémiramis, lui répondit qu'elle » disparaîtroit aux yeux des hommes, *ὅτι ἀνθρώποι ἀφανισθήσεται*, & » que les hommes l'honoreroient » comme une divinité (c). » Joseph rapporte » que pendant que Moïse » embrassoit Josué & Eléazar, un » nuage le couvrit tout d'un coup, » qu'il disparut (d). » Il ne croyoit pas assurément que l'âme de Moïse fût réduite au néant au sortir de son corps. De même lorsqu'il dit qu'Elie (e) *ὅτι ἀνθρώπων ἡφανισθήσεται*, ce qu'il ajoute que personne n'avoit eu jus-

qu'alors connoissance de sa mort, prouve qu'il ne prend pas *ἀφανίζω* pour signifier détruire, anéantir, mais pour marquer disparaître, cesser d'être visible. Un imposteur qui » étoit venu d'Egypte à Jérusalem » se disoit Prophète, & il persuada plusieurs personnes d'aller avec lui sur la montagne des Oliviers » ..... & Felix ayant fait prendre les armes aux troupes, elles » en tuèrent quatre cents & en firent deux cents prisonniers. Mais » l'Egyptien se sauva & ne parut » plus *ἐν ὧν ἡ ἐξήγησις*. » La racine de la couche criminelle, dit le » sage *ἀφανισθήσεται* (f). » Il est trop évident que l'Auteur de ce saint Livre a cru une autre vie où chacun recevra selon ses œuvres, pour qu'on puisse dire que sa pensée est que ceux qui naissent d'une couche criminelle seront anéantis.

Quoiqu'il en soit, dira-t-on, de la signification de *ἀφανίζω*, il est certain que Joseph dit que les Sadducéens mettoient l'âme & le corps au même niveau l'un de l'autre au sortir de ce monde, & que, selon eux, le corps est anéanti lorsque l'âme s'en sépare. Mais il est facile de répondre qu'en se servant d'un même terme pour marquer que quelque chose est arrivée à deux personnes, à deux êtres, on ne veut pastoujours dire qu'elle leur est arrivée de la même ma-

(a) Genebrard, M. d'Andilly, M. Basnage, hist. des Juifs, tom. 2. pag. 336. .... » Joseph qui nous apprend que » les Sadducéens anéantissoient l'âme » avec le corps. »

Basnage, annal. politiq. Ecclésiast. page 178. Prideaux, hist. des Juifs, tom. 4. pag. 61. » Ils imaginoient que pour » l'homme la vie présente est son tout.

(b) *Σαδδουκαῖοι δὲ τὰς ψυχὰς ὡς λόγους συναννέσσει τοῦ σώματος*.

(c) Diod. de Sicil. Liv. 2. pag. 102. d. 107. d.

(d) *ἀφανίσθηται κατὰ τὴν οὐρανίαν*. Antiq. Juiv. Liv. 4. ch. 8. num. 48.

(e) Antiq. Juiv. Liv. 9. chap. 2. numero 2.

Alien Variat. hist. Liv. 8. chap. 8. Philon de special. leg. pag. 809. b. c. pag. 12. b. c. S. Matth. chap. 6. v. 16. Act. Apost. chap. 13. v. 41.

(f) Ecclésiast. chap. 3. v. 19.

niere précisément. Le sage dit : *Idcirco unus est interitus hominis & jumentorum & aqua utriusque commutatio.* L'homme & la bête meurent également , & ils se rencontrent dans ce point qu'ils disparaissent également. Mais l'homme dispaçoit pour entrer dans un autre monde où il est jugé selon ses œuvres bonnes ou mauvaises. Et la bête dispaçoit pour entrer dans le néant d'où Dieu l'avoit tirée. L'application se présente d'elle-même. Les Sadducéens, selon Joseph, disoient que l'ame & le corps dispaçoient également , mais il ne leur attribue pas de dire que c'est avec les mêmes suites, que leur état est le même après s'être séparés par la mort. Il ne leur fait pas dire à la vérité qu'il est différent après leur séparation. Mais qu'en conclure ? Que cet Auteur n'expliquant point ce qu'ils pensoient de l'ame après qu'ils l'avoient fait dispaître avec le corps , on doit en rester dans la même généralité, sans décider qu'ils la faisoient tomber dans le néant avec le corps , ni qu'ils la faisoient entrer dans une nouvelle vie après la sortie de celle-ci , puisqu'on n'a de preuve ni de l'un ni de l'autre.

Si c'étoit l'opinion des Sadducéens, que l'ame en dispaissant par sa séparation d'avec le corpsomboit dans le néant , pourquoi s'exprime-t-il d'une manière générale & vague, qui ne décide rien ? La langue dans laquelle il a écrit ne manque point de termes pour signifier détruire, anéantir, & il sçait les trouver quand il en a besoin. Vouloit-il leur épargner le repro-

che d'anéantir toute Religion en anéantissant l'ame au sortir de son corps ? Ennemi de leur Secte par attachement pour celle dont il étoit , s'il ne les a pas accusés de cette impiété , c'est que l'accusation eût été également injurieuse à leur personne & contraire à la vérité.

Les Pharisiens enseignoient que les ames des gens de bien pouvoient revenir dans ce monde après en être sorties par la séparation d'avec leurs corps & y en prendre un nouveau. Joseph, qui étoit de cette Secte, croyoit que celles des méchants y revenoient (a), & que ce sont-elles que l'on appelle démons , qui entrent dans les corps de ceux qui vivent , les font mourir , s'ils ne sont secourus. Les Sadducéens nioient l'un & l'autre, & enseignoient que les ames, après avoir quitté le corps qu'elles animoient ne repaçoient plus dans ce monde. Pomponius Mela raconte que les Gètes ne craignoient point la mort, & que c'étoit l'effet de deux différents sentiments où ils étoient. Car les uns croyoient que les ames de ceux qui sont morts reviennent sur terre , & les autres croyoient qu'à la vérité elles ne sont pas anéanties , mais qu'elles vont dans le séjour des bienheureux , d'où elles ne reviennent point. Il est assez vraisemblable que toute la différence de sentiment qu'il y avoit entre les Pharisiens & les Sadducéens , sur l'état de l'ame après la séparation d'avec son corps, consistoit en ce que les premiers enseignoient que les ames des gens de bien passaient dans un autre corps, mais que celles des méchants

(a) *Ad mortem paratissimi Geta utique, id varia opinio perficit. Alii redituras putans animas obvenitium : alii*

*& si non redeant, non extingui tamen sed ad beatiora transire.*



étoient livrées à des supplices éternels.

Joseph n'explique pas assez ce qu'il veut dire, lorsqu'il attribue aux Pharisiens d'enseigner que l'ame passoit au sortir de ce monde dans un autre corps. Ce n'est point ce que la foi nous enseigne, & il paroît par la réponse que Marthe (a) fit à Jésus-Christ, que ce n'étoit pas non plus la créance commune des Juifs. Car en faisant profession de croire que son frere ressusciteroit, elle ne dit pas que son ame passeroit dans un autre corps, & elle ne met la résurrection qu'au dernier jour. Les Sadduccéens pouvoient nier non-seulement son immortalité en elle-même, mais sa demeure sous terre & son passage dans un autre corps. On ne voit pas en effet en quoi consistoit ce passage, & la manière peu développée dont Joseph en parle a donné lieu à plusieurs Sçavans de croire qu'il attribuoit aux Pharisiens de tenir la métempsychose. Mais je ne sçai si ce ne sont point les sentiments particuliers qu'il débite, plutôt que ceux des Pharisiens. Ce qui peut l'en faire soupçonner est, que ce n'est pas ce que croyoit Marthe; & les Pharisiens étant les Docteurs & comme les Curés de la Nation, cette sainte fille n'avoit pas sans doute d'autres sentiments que ceux qu'ils lui avoient enseignés. Il est certain d'ailleurs, que Joseph en avoit de particuliers, qui n'étoient pas ceux de sa Secte. Il prétend que les démons sont les ames des méchants, qui reviennent après leur mort tourmenter les vivants. Ce qui est opposé à ce qu'il dit que

les Pharisiens enseignoient que l'ame des méchants est renfermée dans des cachots dont elle ne sortira jamais.

Le second endroit de Joseph où l'on a cru voir qu'il disoit que les Sadduccéens croyoient l'ame mortelle est dans le second Livre de la guerre des Juifs (b). La foi nous apprend qu'il y a une autre vie, où les bons recevront la récompense de leurs bonnes œuvres, & les méchants la punition de leurs crimes. Nous disons que les premiers reçoivent leur récompense dans le Paradis, & que les autres sont châtiés en Enfer. Mais où sont ces lieux, c'est ce que l'Ecriture ne nous dit point.

Les Pharisiens & les Esséniens se réunissoient sur l'immortalité de l'ame, mais ils se partageoient sur le lieu où ils croyoient qu'elle alloit au sortir de ce monde. Les premiers croyoient que c'étoit sous terre qu'elle va recevoir la récompense ou le châtiment de ce qu'elle avoit fait de bien ou de mal dans ce monde. Les Esséniens au contraire prétendoient, comme les Grecs, que celle des gens de bien va dans des lieux charmants, où régne un printemps perpétuel, & où l'on ne connoît ni pluies, ni glaces, ni chaleurs excessives. Mais c'est plutôt le sentiment des Grecs que Joseph expose ici que celui des Esséniens, par la mauvaise envie qu'il avoit de donner aux idées & aux usages de sa Religion quelque ressemblance avec celle des Grecs. Quoiqu'il en soit, il paroît par la parabole du Lazare, que s'il a rapporté fidelle-

(a) S. Jean, chap. 11. v. 24.  
Καὶ ὁὗτο ἔλεγε· διὰ τοῦτο τὸ ἐγὼ τὴν ψυχήν μου  
Antiq. Juiv. Liv. 18.

Τὰς μὲν, εἰρημὸν αἰῶνα προσέθευε.  
Antiq. Juiv. Liv. 18.

(b) Chap. 8. num. 14.

ment le sentiment des Pharisiens & des Esséniens ; ce n'étoit pas celui du général de la nation.

Quelqu'ait été celui des Sadducéens sur cette importante matière, il étoit différent de ce qu'en pensoient les deux autres Sectes, mais il semble que c'étoit moins sur l'immortalité de l'ame en elle-même, que sur le lieu où ils concevoient qu'elle alloit en se séparant de son corps. » Ils détruisoient, dit Joseph, » la demeure de l'ame & les récompenses & les peines dans l'Adès. » C'est principalement sur cet endroit que s'appuyent ceux qui prétendent qu'ils nioient l'immortalité de l'ame. Mais deux ou trois réflexions vont faire voir qu'il ne le prouve pas.

1°. Il est à remarquer que quand Joseph veut dire que les Esséniens croyoient l'immortalité de l'ame, il dit qu'ils croyoient qu'elle demeure toujours *αἰ διαμείνει*, & quand il attribue aux Sadducéens de détruire sa demeure, il ne joint point l'adverbe *αἰ*, toujours, à *διαμείνει* (α). Car cette différence d'exprimer l'un & l'autre, marque naturellement que ce que les Sadducéens refusoient à l'ame séparée de son corps, n'étoit pas précisément ce que les Esséniens lui accordoient.

2°. Joseph ne dit pas simplement que les Sadducéens *ἀναποῦσι* la demeure de l'ame, les récompenses & les châtimens d'une autre vie, mais il ajoute dans l'Adès. *καὶ ἀδου*. Le premier pourroit marquer qu'ils nioient l'un & l'autre, mais le second ne peut signifier que ce qu'ils en pensoient relativement à l'Adès; or l'immortalité de l'ame, ni les récompenses

penfes & les châtimens dans une autre vie, n'ont aucune relation de dépendance avec ce lieu. Les Esséniens qui croyoient l'un & l'autre, ne disoient pas que c'est dans l'Adès que l'ame va au sortir de son corps & qu'elle y est punie ou récompensée selon qu'elle a bien ou mal vécu.

3°. Si Joseph avoit voulu dire que les Sadducéens nioient l'immortalité de l'ame, les récompenses ou les châtimens dans une autre vie au sortir de celle-ci, il ne se fût pas servi d'une expression vague & qui ne marque point précisément ce qu'ils en pensoient, sur-tout la langue dans laquelle il écrivoit, ne manquant pas de mots pour l'exprimer sans équivoque; & il n'eût rien dit de l'Adès qui n'y entre pour rien. Ainsi on pourroit traduire à la lettre. » Ils rejettent la demeure de » l'ame & les récompenses & les » peines dans l'Adès. » C'est-à-dire que les Sadducéens ne croyoient pas que l'ame aille au sortir de son corps dans l'Adès, & que ce soit en ce lieu que Dieu récompense ou punit ceux qui ont bien ou mal vécu dans ce monde. C'est dans ce sens qu'il emploie *ἀναποῦσι*, lorsqu'il dit qu'ils rejetoient absolument, *ἀναποῦσι*, le destin. On ne peut anéantir que ce qui existe. Ainsi les Sadducéens croyant qu'il n'y avoit point de destin, ils pouvoient bien rejeter ce que l'on en pensoit, mais non pas anéantir le destin lui-même.

J'espère que l'on voudra bien faire quelque grace à la prolixité de cette remarque en faveur de l'importance du sujet & du motif qui a engagé à lui donner quelque étendue. Les sçavans Catholiques qui

(α) *τοῦτοι τε τὴν διαμείνειν ἐν τῷ καὶ  
ἐξου τιμωρίας ἐν τῷ αἰ ἀναποῦσι* Guer. des  
Juifs.

*αἰ* *ἐν τῷ διαμείνειν*, la continuelle subsistance, l'immortalité; *Athenagore*, de  
résurrection.

ont soutenu que les Sadducéens nioient l'immortalité de l'ame, paroissent n'avoir pas prévu les conséquences de leur sentiment. Elles n'ont point échappé aux protestants, & ils ont tâché d'en tirer parti pour justifier leur séparation d'avec l'Eglise Romaine. Une Religion incapable d'erreur & infaillible dans ses décisions, ruine absolument l'appui de leur prétendue réforme. Si la Religion Juive a pu conserver pendant environ quinze cents ans pures & sans tache les vérités que son saint Législateur lui avoit enseignées, ce seroit outrager Jesus Christ de croire que celle qu'il a fondée & scellée de son précieux Sang, soit tombée en moins de cinq cents dans l'erreur & dans l'idolâtrie. La difficulté est pressante, mais si les Sadducéens ont nié l'immortalité de l'ame & les châtimens & les récompenses dans une autre vie, c'en est la solution ; car si l'Eglise Juive a pu sans perdre le titre précieux de véritable, conserver dans son sein & souffrir participer à tous les exercices de la Religion une nombreuse Secte, qui faisoit profession publique d'une erreur aussi impie & aussi capitale : c'est une vaine prétention qu'une Religion fondée par Dieu ne puisse errer dans des points fondamentaux & essentiels. La chute de l'Eglise Juive nous autorise donc, disent les Protestans, à en reprocher une semblable à l'Eglise Chrétienne. Mais si j'ai prouvé, comme je l'espère, qu'avant la ruine de Jérusalem l'Eglise Juive n'a eu dans son sein aucune Secte qui ait erré dans les points fondamentaux, aucune qui ait fait profession publique de ne pas croire l'ame immortelle, l'objection tombe & l'indéfectibilité de

notre sainte Religion est vengée des chicanes des Protestans.

Les Sadducéens ne furent point excommuniés avant la ruine de leur temple ni exclus d'aucune des saintes cérémonies qu'on y observoit. Quelques Sçavants ont prétendu le contraire, mais outre que ç'a été sans preuves, ce que nous lisons de cette Secte dans le Nouveau Testament & dans Joseph fait voir qu'elle a toujours participé aux cérémonies religieuses auxquelles les autres Juifs participoient jusqu'à la prise de Jérusalem. Cela est certain, & on croit qu'il l'est également que ce ne fut qu'après la ruine de leur Etat que les autres Juifs l'excommunierent. On n'a pas fait, ce semble, l'attention qu'on devoit à la conclusion que présente cette différente conduite, quoiqu'elle se présente comme d'elle-même. Si les Pharisiens ne retrancherent pas les Sadducéens de leur communion avant la prise de Jérusalem, c'est qu'ils ne nioient que la résurrection : s'ils les excommunièrent dans la suite, c'est qu'à la corruption des mœurs où se plongea la nation après son impie déicide, quelques Sadducéens & quelques autres Juifs joignirent l'impiété des sentiments, & prétendirent qu'une chute commune faisoit tomber l'ame & le corps dans le néant. En effet ils eussent attendu bien long-temps à concevoir qu'ils ne devoient pas communiquer avec une Secte qui faisoit profession publique de nier l'immortalité de l'ame. Sans examiner quand celle des Sadducéens prit naissance, elle subsistoit, selon Joseph, sous le Gouvernement du Grand Prêtre Jonathas. Plus de cent cinquante ans s'écoulerent depuis la mort de ce grand homme



jusqu'à la ruine de Jerusalem , & pendant un si long espace de temps, les Juifs plus aveugles que Tiresias, ne s'aperçurent jamais qu'ils devoient retrancher les Sadducéens de leur communion. Ce ne fut qu'après la ruine de leur Etat, qu'après qu'ils furent rejettés de Dieu & qu'ils furent chassés de devant sa face, que la pensée leur en vint. Cela n'est pas croyable.

Nier la résurrection des corps & prétendre que l'ame périt en s'en séparant, sont deux erreurs infiniment différentes. Comme on ne trouve aucun endroit dans le Pentateuque où la résurrection des corps soit marquée bien expressément, les Pharisiens purent n'en pas faire un article de foi, & ne pas retrancher de leur communion ceux qui ne vouloient pas la croire. C'est le sentiment de S. Epiphane (a) qu'on trouve quelque signe τὸ ἐνασθῆναι dans les Livres de Moïse de la résurrection des corps, mais qu'elle n'y est pas enseignée clairement.

Les Pharisiens crurent donc pouvoir supporter les Sadducéens & ne pas retrancher de leur communion une Secte parce qu'elle ne vouloit pas croire un dogme qui n'est pas expressément enseigné dans les Livres qu'elle respectoit comme écrits par une inspiration particulière de Dieu. Car ce que prétendent quelques Scavants, que s'ils ne l'excommunierent pas avant la prise de Jerusalem, c'est que la puissance des Grands-Prêtres, dont plusieurs en étoient, les empêchèrent, n'a aucun fondement. Si une faction, qui put pendant près de vingt ans faire la guerre à son Roi, qui le mit

plus d'une fois en danger de sa vie, qui fit exiler ou mourir sous le règne de la Reine Alexandra les principaux de la nation qu'elle regardoit comme ses ennemis, si cette faction, dis-je, ne retrancha pas de sa communion les Sadducéens avant la ruine de Jerusalem, ce ne fut point assurément parce qu'elle ne le put pas, mais parce qu'elle ne jugea à propos de le faire.

---

### REMARQUE III.

*De quelques autres erreurs que l'on attribue aux Sadducéens.*

ON accuse les Sadducéens d'être tombés dans d'autres erreurs que celle de nier la résurrection des corps. D'avoir cru que tout étoit matière & qu'il n'y avoit point de substance spirituelle : d'avoir nié la providence & d'avoir prétendu qu'il n'y avoit point d'Ange.

Le premiere accusation est juste. Saint Luc le dit en termes trop précis pour qu'on puisse les excuser, encore moins nier qu'ils soient tombés dans cette erreur, mais elle ne leur est point particulière : elle leur est commune avec quelques anciens, & on croit que quelques Peres ne se sont pas assez préservés du matérialisme : ou que du moins ils ne se sont pas exprimés assez exactement quand ils ont parlé de Dieu & des Anges.

Des deux autres erreurs dont on charge cette Secte, le défaut de

(a) Contr. hæres. pag 24.

preuve par rapport à la Providence, en est une qu'ils ne l'ont pas niée. Car quoiqu'on puisse être en effet coupable d'un crime, on est censé de droit en être innocent lorsqu'on n'en est pas convaincu. On ne conçoit pas d'ailleurs qu'une Secte qui fait profession de régler sa foi sur le Pentateuque puisse nier la Providence. Car on y trouve tant d'exemples du soin plein de bonté que Dieu a pris des Patriarches, des grandes choses qu'il a faites pour les protéger, des miracles éclatants qu'il a opérés pour son peuple, que nier la Providence divine & reconnoître que ce Livre est inspiré de Dieu, & nier sa Providence, c'est croire que le soleil est au zenith de notre horizon, & que cependant il est minuit.

On lisoit dans les Editions qui ont précédé celle de M. Havercamp τὸν Θεὸν ὅτι τοῦ δρᾶν τὸ κακὸν ἢ μὴ δρᾶν τί-  
θηται (a), & on traduisoit : « Ils croient » que comme Dieu est incapable » de faire du mal, il ne prend pas » garde à celui que les hommes » font. « Grotius, persuadé que les Sadducéens n'avoient pas pu nier la Providence, vouloit qu'au lieu d'ἵστανται, qui donnoit lieu cependant de les en soupçonner, on lût μὴ δρᾶν. Bullus a suivi la conjecture, & M. Havercamp l'a insérée dans le texte de son Edition. La correction n'est point nécessaire, & on croit avoir lieu d'être surpris qu'un Critique aussi judicieux que Grotius l'ait proposée. Quel sens y auroit-il à dire, « Ils croient Dieu incapable » de faire du mal, ou de ne pas » faire du mal ? » Car c'est ce que signifient τὸν Θεὸν ὅτι τοῦ δρᾶν τὸ κακὸν

ἢ μὴ δρᾶν τίθηται. Il suffit de remarquer que τὸ δρᾶν signifie quelquefois voir, appercevoir, il signifie aussi assurément en quelques endroits, veiller à ce qu'une chose se fasse, y concourir. Dans ce sens c'étoit avec beaucoup de raison que les Sadducéens croyoient que Dieu est incapable de faire le mal ou d'y concourir.

On sent une espèce de révolte à croire qu'une société de personnes qui n'ont pas perdu les lumieres les plus communes du bon sens, nie qu'il y a des Anges, tandis qu'elle trouve leur existence en plusieurs endroits d'un Livre qu'elle croit composé par une direction particulière de Dieu pour empêcher qu'il ne s'y glissât aucune erreur. Mais quelque frappant que soit le travers d'esprit qui peut unir deux sentimens si opposés, saint Luc dit que les Sadducéens nioient les Anges (b). Ainsi il faut reconnoître qu'ils en ont été capables, ou soupçonner quelque petit dérangement dans le texte de l'Ecrivain sacré, & qu'ἀγγέλων s'y est glissé entre ἀνάστασις & μὴ τί πνεῦμα, de quelque maniere que cela soit arrivé.

Saint Luc est un des Ecrivains sacrés dont le style est plus exact & l'expression plus régulière. C'est peut-être prévention en faveur du saint Evangéliste, mais il me semble qu'il approche plus de cette aimable simplicité des bons Auteurs Grecs que Philon & Joseph, & que si une aimable erreur ne me séduit pas, j'en pourrois donner des preuves, mais ce n'en est pas ici le lieu. Quoiqu'il en soit, on est surpris qu'après avoir dit que les Saddu-

(a) Guerre des Juifs, Livre second, chapitre 8, numero 14.

(b) Act. Apost. chap. 23. v. 8.

céens prétendoient qu'il n'y avoit ni Anges ni Esprits, un Ecrivain qui s'exprime exactement ait pu ajouter que les Pharisiens croyoient l'un & l'autre (a). L'Auteur de la version Syrienne a senti l'incongruité de l'expression, & pour la lever il a substitué כּוּלְהוּן [b'kulhouh] tout cela, à ἀμφοτέρω, à l'un & l'autre. Mais c'est moins traduire l'Ecrivain sacré, que réformer ce qu'on croit qu'il n'a pas dû dire. Saint Chrysostome a été également frappé de l'irrégularité de l'expression (b). « Il y a, dit ce saint » Pere, trois choses que les Sadducéens nioient, comment donc » saint Luc dit-il que les Pharisiens » croyoient l'autre, πῶς οὐ λέγει ἀμφοτέρω ? C'est que les Anges & les » Esprits n'en font qu'une. » Mais le saint Docteur paroît n'avoir pas fait attention que quand on prend dans une phrase deux substantifs dans le même sens, on ne les sépare point par une particule disjonctive. Nous disons Jesus-Christ, & non pas Jesus & le Christ, parce que la foi nous apprend que Jesus & le Christ est la même personne. Mais quand Cerinte parloit de Jesus-Christ, il disoit Jesus & le Christ, ou ni Jesus ni le Christ, & faisoit entendre par là particule qu'il mettoit entre l'un & l'autre, que Jesus & le Christ n'étoient pas, selon lui, la même personne. Ainsi μὴ τὸ ἄγγελον μὴ τὸ πνεῦμα, marquent deux êtres distinctifs, & ne peuvent signifier les Anges sous deux noms différens.

Saint Chrysostome semble avoir senti que l'explication qu'il donne à ἀμφοτέρω ne satisfaisoit pas. Cela paroît par ce qu'il ajoute que saint

Luc a parlé improprement, & que son expression n'est pas exacte (c). Mais ne seroit-il pas plus respectueux pour l'Ecrivain sacré, d'avouer que c'est une faute de Copistes, qui ont introduit un mot dans son texte qu'il n'y avoit pas mis, que de dire qu'il ne s'est pas bien exprimé ? D'autant plus que la réponse que Jesus-Christ fait au Sadducéen qui lui avoit proposé une difficulté contre la résurrection des corps, autorise à supposer que les Sadducéens ne nioient pas qu'il y eût des Anges, elle rend même la supposition en quelque sorte nécessaire.

Notre Seigneur (d) répond à la difficulté que lui proposoit le Sadducéen de l'Evangile en disant qu'on ne se mariera point après la résurrection; qu'ainsi nul embarras pour la femme qui avoit eu sept maris dans ce monde, pour savoir lequel elle devra reconnoître, puisqu'elle n'en aura aucun après qu'elle sera ressuscitée.

Les Juifs accoutumés à regarder le mariage comme faisant partie essentielle du bonheur de l'homme, ne croyoient pas qu'on pût être heureux dans l'autre monde si l'on n'y étoit pas marié. C'est de ce sentiment que le Sadducéen tire l'objection qu'il propose à Jesus-Christ. Notre Seigneur le détruit en lui opposant l'exemple des Anges, qui ne sont pas mariés, & qui sont cependant parfaitement heureux, d'où il le laisse conclure que le mariage n'étant pas essentiel au bonheur d'une substance spirituelle, ceux qui auront le bonheur d'être reçus dans le sein d'Abraham seront souverainement heureux, quoiqu'ils ne soient

(a) Φαρισαῖοι δὲ ὁμολογοῦσι ἀμφοτέρω.

(b) Comment. sur cet endroit.

(c) Καταχρηστικῶς οὐκ ὄντως εἰπερὶ αὐτοῦ

κυριολόγων.

(d) Saint Matthieu, chap. 23.



pas mariés. La comparaison est exacte, & la conclusion l'est également, mais elles n'ont de force ni l'une ni l'autre, que dans la supposition que le Docteur Sadducéen croyoit qu'il y a des Anges. Car s'il l'eût nié, il auroit pu répliquer, & il n'eût pas manqué sans doute de le faire : l'exemple de l'état où vous dites que sont les Anges ne lève point ma difficulté. On ne résout une objection que par un principe qu'admet celui qui la propose, ou dont on lui prouve la vérité. Je nie qu'il y ait des Anges, & vous n'en apportez aucune preuve. Ainsi ce qu'on dit de l'état où ils sont dans le ciel, ne peut éclaircir celui où l'on prétend que nous serons après la résurrection.

---

*Explication du trente-deuxième verset du Chapitre onzième de la seconde Epître de Saint Paul aux Corinthiens.*

**J**E demande quelque indulgence pour l'écart que je prends la liberté de me permettre. Il sera court, & c'est pour expliquer par occasion le verset trente-deux de l'onzième Chapitre de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens. J'espère que les gens de bien, dont la plus grande consolation est de lire l'Ecriture Sainte & de tâcher de l'entendre ne me sçauront pas mauvais gré de trouver l'explication de ce verset dans un endroit où ils n'avoient pas lieu d'espérer de la trouver, après l'avoir cherchée inutilement où elle devoit plus naturellement se trouver.

L'Arctas dont il est parlé dans ce verset & qui y est traité de Roi, avoit succédé à Obode & s'appelloit du commencement Aeneas, mais il changea ce nom pour prendre celui sous lequel il paroît ici. Ce pouvoit être le même Arctas, parent d'Obode, dans les Etats duquel pénétra Aelius Gallus dans son expédition d'Arabie. On ne le connoît gueres que par Joseph, qui nous a conservé ces deux faits de son regne (a).

Pendant qu'Archelaüs étoit à Rome pour solliciter auprès d'Auguste l'exécution du testament d'Herode, les Juifs se révolterent contre l'Intendant Sabinus & l'assiégerent dans Jérusalem. Varus, Gouverneur de Syrie, se pressa sur ces nouvelles qu'il en reçut de l'aller dégager. Arctas qui étoit allié des Romains, lui amena un corps considérable de cavalerie & d'infanterie. Mais ces troupes commirent tant de désordres dans cette expédition, que Varus les congédia aussi-tôt qu'il eut réduit les séditieux, & rétabli l'ordre. Arctas étoit beau-pere d'Herode Antipas. Mais le Tétrarque ayant passé par chez son frere Philippe, dans un voyage qu'il faisoit à Rome, & y ayant vu la Princesse son épouse Herodias, il en devint amoureux. Herodias ayant conçu pour lui les mêmes sentimens, ils convinrent de se marier ensemble à son retour, & qu'Herode renverroit sa première femme. La Princesse ayant pressenti les engagemens de son mari, ne lut en témoigner rien, mais elle le pria de la faire conduire à Macheronte, d'où elle se rendit chez le Roi son pere.

Ce fut le sujet d'une guerre entre Arctas & Herode. On assembla des

(a) Antiq. Juiv. Liv. 17. ch. 16. num. 9.

troupes de part & d'autre , & il se donna une bataille. Herode qui la perdit , en porta ses plaintes à l'Empereur Tibere , qui ordonna au Gouverneur de Syrie de lui envoyer Aretas enchaîné , ou sa tête. Pour exécuter cet ordre , Vitellius , qui gouvernoit alors cette Province , assembla des troupes dans l'Arabie Pétrée , passa à Ptolémaïde , & il avoit dessein de s'y rendre par la Judée , mais les Juifs l'ayant pitié de faire prendre une autre route à ses troupes , le fit , & il se contenta d'aller à Jerusalem. Il reçut cependant nouvelle de la mort de Tibere. Cette mort rompit l'entreprise d'Arabie , & Vitellius ne s'occupa qu'à faire reconnoître son successeur par les troupes qu'il commandoit.

Pompée avoit conquis l'un & l'autre Syrie , & Lollius & Metellus s'étoient rendus maîtres de Damas avant qu'il vînt dans cette province. Les Arabes ne furent jamais en état de l'enlever aux Romains , encore moins Aretas , dont il s'agit ici. Loin même d'en pouvoir concevoir le dessein , il eut bien de la peine à obtenir d'Auguste qu'il lui permit de conserver la couronne qu'il avoit prise sans sa permission. Sextus César étoit à Damas lorsqu'Herode se retira auprès de lui , après avoir été obligé de rendre raison de sa conduite devant Hircan & son conseil. Zénodore qui avoit pris à ferme les Etats de Lisaniyas , ayant fait des courses sur le territoire de Damas , les habitans de cette ville en porterent leur plainte non au Roi des Arabes , mais à Varron , Gouverneur de Sy-

rie , qui reçut ordre d'Auguste , auquel il avoit écrit de dire à Herode d'arrêter ces brigandages.

Quelque temps après ceux de Damas & de Sydon étant entrés en différend sur les limites de leur territoire , ce fut Flaccus , Gouverneur de Syrie , qui le termina. Enfin si Aretas eût été maître de Damas lorsque Vitellius eut ordre de lui faire la guerre , il n'eût pas manqué de commencer par s'en saisir , & il n'eût pas laissé derrière lui une ville de cette importance , qui eût pu l'inquiéter dans son expédition , & peut-être même la faire échouer. On croit cependant qu'il n'y eut qu'un an de distance entre cet événement & l'entreprise que l'on fit d'arrêter saint Paul.

Le Grec appelle l'Officier qui voulut l'arrêter *Εθνάρχης* Etnarque. L'Auteur de la Vulgate a traduit par *prapostus gentis Areta Regis*. Cela est un peu obscur , nos Traducteurs François ont cru l'éclaircir en traduisant par celui qui étoit Gouverneur à Damas pour le Roi Aretas , & le Pere Calmet , pour justifier ce sens , dit Aptès M. de Tillemont , que cette ville appartenoit alors à Aretas , mais le sçavant Interprete ni le judicieux Critique n'en apportent aucune raison , & les faits que l'on vient d'exposer prouvent le contraire.

Je soupçonne *Εθνάρχης* d'être une faute de Copistes. Quelques Tribus des Arabes avoient des Chefs qu'elles appelloient *Phylarques* , Princes de Tribus. Elles pouvoient peut-être les appeller aussi Etnarques. Mais on ne voit pas comment ceux des

Antiq. Juiv. Liv. 16. chap. 2. numero 3. 4. & 5.  
*Ibid.* chap. 10. num. 9.

Guer. des Juifs, num. 8. chap. 10. Liv. 1.

Arabes qui vivoient sous un état monarchique auroient pu avoir des Etnarques. L'Etnarque avoit une autorité souveraine sur ceux de sa nation, & il ne peut y avoir qu'une semblable autorité dans un Royaume, qui est celle du Roi. L'Auteur de la version Syrienne, à en juger par sa traduction (a), ne lisoit pas dans son Exemplaire ἐθνάρχης. Car il n'auroit pas traduit à Damas, un Officier de l'armée du Roi Aretas. Je crois que c'est ce qu'a voulu dire S. Paul, & il n'y a pas une si grande différence entre ἰσάρχης, qui peut signifier ce que le Syrien appelle *Magister exercitus*, ἐθνάρχης, qu'un Copiste n'ait pu transcrire l'un pour l'autre.

Saint Paul ne retourna à Jerusalem que trois ans après sa conversion, & il annonça pendant ce temps-là l'Evangile tant à Damas que dans l'Arabie. Louis Capelle (b) conjecture qu'il passa la plus grande partie de ces trois ans dans l'Arabie à y annoncer Jesus-Christ. M. de Tillemont (c) ne croit pas la conjecture juste, on peut voir ce qu'il en dit dans la note dixième sur S. Paul : quoiqu'on ne sçache rien en détail des conversions que l'Apôtre des nations y fit, on peut assurer qu'elles furent nombreuses & éclatantes ; que leur éclat & leur nombre excita le zèle ou plutôt la fureur des Juifs contre lui, & conjecturer avec beaucoup de vrai-semblance que les Prêtres Arabes ne regarderent point indifféremment des conquêtes qui alloient à détruire leur Religion

aussi bien que le Judaïsme ; qu'ils en parlerent au Roi, & lui firent concevoir qu'il n'étoit pas du bien de son Etat de souffrir un homme qui ne cessoit de travailler à établir sa nouvelle Religion sur la ruine de toutes les autres ; que sur ses remontrances ce Prince donna ordre qu'on l'arrêtât, mais que saint Paul ayant eu connoissance de cet ordre, le prévint en se retirant à Damas ; que cependant le Roi, toujours sollicité par les Juifs animés par ses Prêtres, envoya un Officier de ses troupes pour tâcher de l'enlever, avec la permission ou la connivence des Romains.

#### REMARQUE IV.

*Des Livres de l'Ecriture que les Sadducéens recevoient.*

C'A été le sentiment de Tertulien, d'Origene, de saint Jérôme, & de quelques autres Peres, que les Sadducéens ne recevoient que le Pentateuque pour canonique, & qu'ils rejetoient les autres Livres de l'Ecriture, & c'est encore aujourd'hui l'opinion la plus commune. Comme cependant le fait est purement littéraire, & sans aucun rapport à la foi & aux bonnes mœurs, quelques sçavants Critiques ont cru pouvoir soutenir que cette Secte ne rejetoit que les διουτεράιαι, des Pharisiens, leurs traditions παραδόσεις, écrites & non écrites. Scaliger (d),

(a) רב כחילא דרשב מלכא [Rab zhallo d'archos malco.]

(b) Capelle, hist. Apost. chap. 9.

(c) M. de Tillemont, S. Paul note 10.

(d) Νόμιμα πολλά τι'α παρίδουσι τῷ νόμῳ οἱ Φαρισαῖοι καὶ τὰ ἴσα διαδοχῇ

ἄπερ ἐκ ἀναγίγνωσται ἐν τοῖς Μουσίοις νόμοις καὶ διὰ τὸ τοῦτο τὰ Σαδδουκαίων γίνονται ἐκβάλλει, λίγοι καὶ τὰ δὲν ἰστέον τὸ νόμιμα τὰ γεγραμμένα, τὰ δ' ἐκ παραδόσεως τῶν πατέρων μὴ τηρεῖ.



que l'autorité des Peres n'a d'ailleurs jamais embarrassé, a soutenu ce sentiment avec hauteur contre le Pere Serarius, & prétendu qu'ils recevoient tout ce qui est écrit, & que Joseph le rapporte. Mais comme *tout* ne se trouve point dans cet Auteur, & qu'il raconte seulement qu'ils croyoient qu'on devoit regarder comme règle de foi & de mœurs ce qui est écrit, un de ses confreres en erreur (a) l'accuse » qu'emporté par » son préjugé contre le Jesuite Serarius, il avoit fait couler dans » la version *tout* ce qui est écrit; » mais ce *tout* ne se trouve point » dans l'original. « Ce mot ne se trouve pas dans Joseph, comme on vient de le remarquer, mais Scaliger ne l'a point inféré dans la traduction de cet endroit. Ce n'est que dans la conclusion qu'il en tire, qu'il dit, & *nihil verius est quam eos totam scripturam retinuisse*. Mais s'il n'a pas altéré ce passage, il l'a mal entendu. Car *ἐκείνα*, que le grand Critique paroît avoir cru avoir le même sens en cet endroit que *ταῦτα*, ne tombe pas sur *ἐν τοῖς Μωυσίους νόμοις*, mais sur *νόμῳ πολλῷ*. Joseph ne dit pas que les Sadducéens rejetoient tout ce qui n'est pas écrit dans les Livres de Moïse, mais plusieurs réglemens que les Pharisiens avoient faits pour le peuple, comme les ayant reçus par la tradition de leurs Peres. La différence est entière.

Scaliger demande qu'on lui fasse voir comment tous les Livres de l'Ecriture, excepté le Pentateuque, sont *παράδοσις ἀγραφοί*. Mais la demande prouve qu'avec beaucoup de lecture & grande connoissance des langues, on croit quelquefois voir

dans un Auteur ce qui n'y est pas, lorsqu'on se passionne & qu'on présume trop de sa pénétration. Joseph ne dit pas que les Sadducéens enseignassent que toutes les traditions qui ne sont pas dans le Pentateuque n'avoient pas été écrites. Mais qu'ils rejetoient celles qui n'y étoient pas, soit qu'elles fussent soit qu'elles ne fussent pas écrites.

Le joug insupportable que les Pharisiens imposoient au peuple n'étoit pas de croire de nouveaux dogmes, de nouveaux articles de foi, c'étoient des pratiques & des observances particulières que la Loi n'ordonnoit pas, qu'ils l'obligeoient d'observer : de faire de longs & de fréquents jeûnes, outre ceux que Moïse avoit ordonnés : de ne pas tirer un jour de Sabbat des grains de leurs épis pour en manger ; de donner la dîme des moindres légumes, de passer ce qu'ils buvoient de peur d'avaler un moucheron, qui étoit un animal impur selon la Loi, de laver la main avant de manger. C'est ce qu'ils appelloient les traditions, *παράδοσις*, des anciens, & qu'ils reprochent aux Disciples de Jesus-Christ de ne pas observer (b), & c'est ce à quoi les Sadducéens ne se croyoient pas obligés de se soumettre. Ils prétendoient, & avec raison, que Moïse les ayant instruits de tout ce qu'ils devoient faire pour se rendre agréables à Dieu ; que n'ayant rien oublié, ne leur ayant rien caché de ce qui est nécessaire pour se procurer ce bonheur, en pratiquant ce qu'il leur avoit ordonné dans le Pentateuque, ils remplissoient toutes les conditions de l'alliance que Dieu avoit bien voulu contracter avec eux par le ministère

(a) Basnage, hist. Juifs, tom. 2. premiere partie, pag. 327.

(b) S. Luc chap. 4. v. 17.

de son serviteur Moïse. Que tout le reste n'étoit que des inventions humaines, que Dieu ne les ayant point ordonnées, ils n'étoient point obligés de s'y soumettre.

Dans cette disposition d'esprit les Sadducéens n'avoient point de raison de rejeter aucun des Livres de l'Ecriture du canon des Juifs qu'Esdras avoit formé au retour de la captivité. Car on ne trouve dans les historiques, les moraux, ni les prophétiques, aucune pratique, aucune obéissance qui ne soit commandée dans les Livres de Moïse. Ainsi en les recevant comme canoniques, ils ne s'engageoient à pratiquer que ce qui leur étoit ordonné dans le Pentateuque, qu'ils recevoient. On lisoit le Prophète Isaïe dans les portiques du Temple. On y lisoit donc aussi les autres Prophètes, & bien vrai-semblablement tous les autres Livres du Canon. Si les Sadducéens n'eussent reçu que le Pentateuque, il n'est pas vrai-semblable qu'Hircan premier du nom & Ananus, l'un & l'autre Souverains Pontifes, l'eussent souffert. Les Grands-Prêtres étoient Chefs de la Religion, & ils avoient en cette qualité droit de décider & de régler tout ce qui y avoit rapport.

Le Roi Demetrius avoit donné à Jonathas celui d'empêcher qu'aucun Juif n'eût un autre temple que celui de Jérusalem (a). César étendit davantage ou plutôt confirma en la personne du dernier Hircan le droit de décider toutes les questions qui pourroient regarder la Religion. Ainsi, maîtres pour le moins de la police extérieure du Temple, il n'est pas vrai-semblable que les

Grands-Pontifes qui furent Sadducéens eussent souffert qu'on lût dans les portiques des Livres qu'ils rejetoient.

Mais en recevant les vingt-deux Livres de l'Ecriture, les Sadducéens pouvoient ne pas donner à tous la même autorité; regarder le Pentateuque comme la règle de leur foi & de leurs mœurs, & s'édifier de ce qui étoit contenu dans les autres, sans se croire obligés de s'en faire une règle de foi. La parabole d'Ezéchiël de ces ossements desséchés que le Prophète vivifia, est une preuve que le Prophète croyoit l'immortalité de l'âme & la résurrection des corps. Les Sadducéens qui ne croyoient pas le dernier, pouvoient la regarder comme ne contenant rien que de pieux, & le sentiment qu'elle suppose comme n'ayant rien de contraire absolument aux divines perfections de Dieu, sans se croire obligés d'en faire un article de leur créance, ne trouvant pas que Moïse l'ait enseigné expressément dans le Pentateuque.

On peut supporter un sentiment qu'on ne croit pas véritable, lorsqu'on n'y apperçoit rien de contraire à la foi. C'est ce semble la disposition d'esprit & de sentiments où étoient les Sadducéens. Et Jésus-Christ, qui ne pouvoit l'ignorer, ne cite que le Pentateuque pour prouver à un de leurs Docteurs la résurrection des corps. Postérieurs au canon de l'Ecriture que Joseph dit avoir été formé sous le règne d'Artaxercès (b), il est difficile de penser qu'ils aient osé se soulever contre un règlement fait par toute la nation, & comme Joseph ne les

(a) Antiquités Juives, Livre treizième, chapitre second, numero trois.

(b) Liv. 14. chap. 10. num. 2.

accuse que de rejeter les traditions des Pharisiens, on a lieu d'en inférer qu'ils ne rejettent pas ce canon, qui avoit été formé avant qu'il y eût des Pharisiens chez les Juifs.

Bartolocci & les autres Sçavants qui croient que les Sadducéens ne recevoient des livres de l'Ecriture que le Pentateuque, insistent sur ce que Jesus-Christ ne cite que ce Livre au Sadducéen de l'Evangile qui lui avoit proposé une difficulté contre la résurrection des corps. Sans oser pénétrer le motif que Notre Seigneur a eu d'en user ainsi, comme le Pentateuque est le Livre de l'Ecriture que cette Secte respectoit davantage, & sur lequel seul elle faisoit profession de former sa foi, il est naturel que Jesus-Christ l'ait allégué à ce Docteur préférentiellement aux autres Livres de l'Ecriture. Quoique nous recevions tous ceux que renferme le canon des Juifs & que nous les croyions composés par une inspiration particulière de Dieu, nous nous servons cependant plus volontiers du témoignage du Nouveau Testament, lorsque nous voulons prouver quelque article de foi, ou réfuter quelque erreur qui lui est contraire. Il y avoit sans doute plusieurs Sadducéens dans cette nombreuse multitude de Juifs qui se trouverent à Jerusalem lors de la descente du Saint-Esprit, & que saint Pierre vouloit instruire dans le discours excellent qu'il leur fit sur le grand mystère qui venoit de s'accomplir. Cependant il ne leur cite que le Prophète Joël & les Pseaumes de David. L'autorité étoit propre à faire impression sur l'esprit

des Pharisiens & des autres Juifs; mais elle n'en eût fait aucune sur celui des Sadducéens, s'ils n'avoient reçu des Livres de l'Ecriture que le Pentateuque.

#### REMARQUE V.

*La demeure ordinaire des Esséniens n'étoit pas dans les villes.*

LES Esséniens demeuroient, selon Philon à la campagne, & ils avoient quelque éloignement pour les villes. On croit que Joseph dit le contraire, & c'est dans ce sentiment que M. Havercamp, Sig. Gelenius, Genebrard & M. d'Andilly ont traduit ce qu'il dit ici de leur demeure. M. Basnage, prévenu que c'étoit sa pensée accuse Philon de s'être trompé, & prétend que comme c'étoit en Judée qu'étoient les Esséniens, Joseph a dû être mieux instruit que lui, qui demouroit en Egypte, de ce qui les regardoit. Ce raisonnement suppose qu'il n'y avoit des Esséniens qu'en Palestine, & je ne trouve pas que Joseph le dise. Philon reconnoît qu'il y en avoit en Judée & en Syrie, & pourquoi n'y en auroit-il pas eu à Alexandrie.

Mais avant que d'accuser Philon de s'être trompé, le sçavant Annaliste eût du se mieux assurer du sens de Joseph. Il suppose qu'il dit qu'ils demeuroient dans les villes. C'est en effet ce que lui font dire ses Traducteurs (a), mais ce n'est pas ce

(a) Je ne trouve point de preuves de ce que M. Basnage dit que « c'étoit principalement en Egypte qu'ils avoient leur retraite. » *Histoire des Juifs*,

Tom. second, seconde partie, pag. 517.  
» Ils ne demeuroient point tous dans une ville. » *Pere Calmet*, dissert. Essén. pag. 33.



qu'il dit. Il est rare de trouver πόλις, pour signifier demeure, habitation, οἰκία, mais on le trouve, & c'est dans ce sens que Joseph le prend ici. Si on le prend dans la signification qu'il a ordinairement, l'Historien Juif dira. « Ils n'ont pas » une seule ville, mais ils demeurent plusieurs dans chacune. « Je ne m'arrêterai pas à relever l'absurdité de cette pensée. Elle se sent d'elle-même. Et il y a encore moins de sens en quelque sorte dans ce qu'il dit quelques lignes plus bas, si l'on rend πόλις par ville. » Il y a » dans chaque ville de cet institut » un Officier chargé de recevoir » les étrangers. « On dit bien, il y a dans chaque maison de cet institut un Officier préposé pour recevoir les hôtes. Mais un Ecrivain qui diroit : il y a dans chaque ville de cet institut une personne pour recevoir les étrangers, parleroit pour ne se pas faire entendre.

Comment les Esséniens eussent-ils fait leur occupation de cultiver la terre, s'ils étoient allés demeurer dans les villes ? Ce n'est pas dans les villes, c'est dans la campagne, que vont ceux qui veulent s'addonner à l'agriculture d'une manière particulière. Quelque rare que soit l'acception de πόλις, pour signifier demeure, maison, habitation, Joseph n'est pas le seul qui l'ait pris en ce sens. Héſychius dit πόλιν τὴν χώραν. C'est-à-dire que ce mot est quelquefois le synonyme de χώρα. Julius Pollux (a) désapprouve les Poètes qui ont quelquefois dit πόλις,

pour κώμας, & Stésicore appelle une ville ce qu'on nomme la demeure. Strabon (b), qui fait cette remarque, cite deux passages d'Euripide & un de Sophocle, dans lesquels ce mot signifie demeure en général.

## REMARQUE VI.

*Les Esséniens n'adorent pas le soleil.*

SCALIGER & Saumaïse ont accusé les Esséniens d'adorer le soleil. Pour augmenter le nombre de leurs accusateurs, M. le Clerc s'est joint à ces Sçavants dans son histoire des premiers siècles de l'Eglise (c). C'est sur ce que Joseph dit ici, qu'ils prient le soleil de se lever, qu'ils forment leur accusation. Qu'un Juif, à qui sa Religion inspire tant d'horreur pour le culte d'un être créé, fasse un éloge magnifique d'une Secte qu'il dit adorer le soleil, cela se contrarie, & n'a aucune vrai-semblance. Cette réflexion est du porter à bien examiner l'expression de Joseph avant que de le faire parler d'une manière si peu conforme à sa Religion.

1<sup>o</sup>. Il ne dit pas que les Esséniens adressoient au soleil des prières particulières à leur institut, mais des prières de leur Nation πατρις. Des prières communes aux autres Juifs. Or il est certain que le corps de la na-

(a) Jul. Pollux, Liv. 9. chap. 4.

(b) Strabon, Liv. 8. pag. 546.

Στεσιχορος δὲ καλεῖ πόλιν τὴν χώραν πῶς αὖτε λεγομένην.

(c) Blench. Tribær, chap. 28.

In solin. exercitat. pag. 592.

Hist. Euseb. proleg. pag. 18. numero 4.

tion n'avoit pas de prières communes qu'ils adressassent au soleil lorsqu'il se levait. 2°. Ils faisoient ces prières devant soleil, comme s'ils l'eussent voulu prier de se lever. La différence est du tout au tout : d'adresser des prières au soleil en l'adorant, & de faire des prières devant lui comme s'ils l'eussent adoré. Ce qui a déterminé au premier sens, c'est qu'on a cru que la particule *eis*, devant *αὐτὸν*, devoit se rendre par *ad*. Il est vrai que c'est son sens ordinaire, mais elle signifie aussi quelquefois *ante*. Le Tribun fit venir Paul (a), qu'il présenta devant eux, καὶ κατεγαγὼν τὸν Παῦλον ἔστηεν *eis* αὐτόν. Le premier sens charge les Esséniens d'une idolâtrie formelle, & le second ne tombe que sur leur posture, qui étoit telle, qu'ils sembloient le prier de se lever *ὡς περὶ τοῦτοῦ ἡλίου ἀναστῆναι*. » Les yeux & tout » le corps tournés vers l'Orient, » lorsqu'ils voyent le soleil se lever, » ils élèvent leurs mains au Ciel, » ils prient de bien passer la journée, de connoître la vérité & d'avoir l'esprit éclairé. « C'est des Thérapeutes que Philon (b) parle, mais l'institut des deux sectes avoit tant de conformité l'un avec l'autre, qu'on a lieu de présumer que les Esséniens en faisant leurs prières devant le soleil levant n'avoient pas d'autres motifs que ceux que Philon prête aux Thérapeutes.

3°. Le nouvel Editeur de Joseph

eût pu profiter de la manière dont M. le Clerc a rendu cet endroit (c), & ne pas traduire *πάλιν δὲ τινὰς *eis* αὐτὸν ὤχας*, &c. par *patria quadam vota ei nuncupant*, mais *quasdam patrias in eum preces recitant*. Joseph ne dit pas » que c'étoit au » soleil qu'ils adressoient des prières » communes à la nation, mais qu'ils » faisoient ces prières devant lui. «

4°. Cet Auteur commence ce numero par dire que les Esséniens sont très-religieux, & qu'ils ont un souverain respect pour Dieu. Ce qu'il ajoute démentiroit bien un début si avantageux, s'il leur attribuoit dans la suite d'adorer le soleil.

Enfin Philon, qui paroît avoir bien connu les Esséniens, ne les charge point de cette impiété. » Ils » prient Dieu, dit-il, deux fois le » jour, le matin & le soir. Ils de- » mandent, lorsque le soleil se lève, un jour véritablement heureux, & que leur esprit se remplisse d'une lumière céleste. « S'ils couvroient l'endroit où ils satisfaisoient aux besoins de la nature, pour que la lumière du soleil ne fût pas souillée, ce n'est pas qu'ils crussent que cet astre fût un Dieu. Rien n'est plus commun que de trouver au milieu du Christianisme des personnes très-éclairées d'ailleurs & également éloignées de croire qu'il y ait rien de divin dans le soleil, dire cependant en le regardant ou en parlant de la lumière de cet astre,

(a) Act. Apost. chap. 21. v. 30.

(b) Philon, pag. 903. *De vita contemplat.*

(c) M. le Clerc avoit dit quelques lignes auparavant, à l'occasion de la pratique où étoient les Esséniens de ne point offrir de sacrifices, qu'il soupçonnoit qu'elle leur étoit venue de quelques Juifs qui avoient conféré avec des

Philosophes Indiens en Perse, & qui l'avoient apportée en Judée. *Quo fit ut suspicor à Judæis nonnullis qui fortè cum Indis versati fuerant in Babilonio regnò cum essent, in Judæam allatum.* Je laisse au lecteur judicieux à qualifier ce soupçon. Je me contente de le lui rapporter. *Proleg. Hist. Ecclésiast. pag. 29.*

c'est la lumière de Dieu. D'ailleurs *Θεός*, quoique pris seul, signifie quelquefois le soleil. Ceux qui se sont servi les premiers de cette expression, pouvoient croire que cet astre étoit un Dieu, mais cette idée accessoire d'unir le soleil avec quelque chose de divin s'est perdue dans la suite & ce terme n'a significé en général que le soleil. Quand donc Joseph rapporte que les Esséniens couvroient leurs ordures de peur de souiller les rayons τῷ Θεῷ, il ne prend pas ce mot dans son sens général & ordinaire, & il veut dire seulement que c'étoit de peur de souiller les rayons du soleil que les Esséniens couvroient l'endroit dans lequel ils avoient satisfait aux besoins de la nature. Auroit-il voulu regarder comme la portion la plus pure du Judaïsme une Secte qui auroit adoré la créature? ἵδμεν δὲ τῷ Θεῷ ἐπὶ διαλύτης περιανόλος. » Le soleil » étant déjà près de se coucher. » *Aprien. Guer. Poniq. pag. 113.*

font de grands éloges, & on le lui attribue, quoi qu'on lise dans le dernier qu'on n'y est reçu qu'après avoir juré d'en observer les réglemens. *χείρον* ne signifie pas toujours *pire*, plus *mauvais*. On ne le prend souvent que pour marquer *moindre*, *au-dessous*. On a négligé de traduire τὶ qui est après *χείρον*, comme s'il ne seroit que pour soutenir la période, & s'il n'avoit aucun sens en cet endroit, mais il en a un, & c'est celui d'un *peu*, de *quelque peu* secundum quid. Gude & Gobrias, rapporte Xenophon (b), se rendirent maîtres du Roi de Babylone. Ses Officiers moururent avec lui: les uns, en se défendant un peu; ὁ μὲν κατὰ βολόμενος τὶ, d'autres en s'enfuyant. Moïse exhorte Josué à ne pas paroître dans l'action au-dessous de ce qu'on espéroit de lui (c). παρακαλοῦμεν χείρονα φανῆναι κατὰ τὸ ἔργον, τῆς ὥσης ἐπὶ αὐτὸν ἐλπίδος (c). Si quelqu'un, dit Philon (d), a voué un des trois animaux que nous pouvons sacrifier, il le doit sacrifier sans le pouvoir changer avec un *moins bon*, ou avec un meilleur.

## REMARQUE VII.

*De quelques autres sentiments qu'ont eu les Esséniens ou qu'on leur a attribués.*

**I**L n'y a qu'un esprit dérangé qui puisse croire que le serment en général est pire que le parjure. On attribue cependant ce sentiment (a) à une Secte dont Philon & Joseph

Le sentiment des Esséniens étoit donc d'éviter de jurer, persuadés que le serment est peu au-dessous du parjure; que du serment au parjure, la distance n'est pas bien grande, & le pas glissant. C'est dans une pensée assez semblable qu'Athenagore dit: » Nous croyons que voir égorger un homme approche fort de l'égorger. La différence est grande, mais l'ancien Apologiste de notre sainte Religion la rapproche,

(a) *Eur. Scavante, décembre. 1718.*

(b) *Ciroped. Liv. 7. pag. 114.*

(c) *Antiq. Juiv. Liv. 3. chap. 2. contr.*

*Aprien. Liv. 2. pag. 486. num. 24.*

(d) *Μὴ ἀπαλαττόμενος μᾶλλον χείρον προί-*

*πνοος μᾶλλον χείρονος. Special. leg. pag. 744. a.*

*Idem, pag. 24. sub finem.*

*Πλωσιος εἶναι τὸ ἰδεῖν τὴν θορυβώ-  
μενον, τῷ ἀποκρίναι τομὴν. Legat.  
pag. 312. a. b.*



& met en quelque sorte la vue & la commission d'un meurtre au niveau l'un de l'autre afin de donner de l'éloignement pour ces spectacles où les Gladiateurs s'égorgeoient. L'intention d'un Auteur qui force ainsi quelques-unes de ses expressions, n'est pas de leur donner toute l'étendue de sens qu'elles ont ordinairement, mais de donner de ce dont ils parlent la plus grande idée qu'on en puisse concevoir.

C'est une erreur, que le nom des Anges ou de quelques autres vertus célestes puisse par soi-même opérer quelque miracle ou quelque guérison extraordinaire. Mais l'erreur n'a pas été particulière aux Esséniens. Beaucoup de Payens, de Juifs & d'hérétiques des premiers siècles ont été dans ce sentiment. Les fils du Prêtre Sceva voyant ou apprenant que les Apôtres (a) faisoient de grands Miracles au Nom de Jesus-Christ, crurent qu'il suffisoit de prononcer ce saint Nom pour chasser les Démons du corps de ceux qu'ils obsédoient. Mais ils apprirent à leur confusion, que c'étoit par la puissance & par l'autorité de Jesus-Christ, & non par la seule prononciation de son Nom ; que les Apôtres opéroient ces grands Miracles. Simon le Magicien avoit imaginé certaines puissances célestes, auxquelles il donnoit des noms barbares, & il prétendoit que personne ne pouvoit être sauvé sans savoir ces mystères (b).

D'ailleurs les Esséniens & les Tépéutes pouvoient être dans un sentiment que saint Jérôme touche

dans son Commentaire sur S. Matthieu, sans rendre pour cela aucun culte prophane aux Anges. Nous prenons de cet endroit » que toutes les créatures sentent leur Créateur, car celles que Notre Seigneur à réprimées, & auxquelles » il a commandé, sentent celui qui leur commande : non dans le » sentiment erroné des hérétiques, » qui prétendent que tout est animé, mais par une impression de » la Majesté de leur Créateur, qui leur rend sensible ce qui nous est » insensible à nous. « *Non errore hereticorum qui omnia putant animantia sed Majestate conditoris quâ apud nos insensibilia illis sensibilia fiunt.* Lib. 1. Comm. Matth. cap. 18.

On voit par Origène (c) qu'on invoquoit Dieu par les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob : que ce n'étoient pas seulement des Chrétiens & des Juifs, mais tous ceux qui s'appliquoient à la magie & aux enchantements. Celse étoit si persuadé de l'efficacité des noms des vertus supérieures & des Démons, qu'il prétendoit que c'étoit par la connoissance de ces noms que les Chrétiens chassoient les Démons des corps dont ils s'étoient emparés. Un Auteur moderne (d) rapporte que le nom de Jesus-Christ est si respectable aux Turcs, qu'ils s'en servent comme d'un amulet très-efficace contre toute sorte de fâcheux accidents. Il y a eu même quelques Chrétiens qui se sont laissés aller à cette superstition, de croire pouvoir faire des choses miraculeuses par le moyen des noms des Anges. Erreur

(a) Act. Apost. chap. 19. v. 15.

(b) S. Epiphane. advers. hæres. Liv. 1. pag. 58. e. d.

(c) Liv. 4. contre Celse, pag. 316.

& 527. Idem, Liv. 1. numero 22.

(d) Ibid. Liv. 1. numero 6.

(e) Schikard. Proemium regum Persia.

que

que le troisième Concile de Laodicée fut obligé de condamner par son troisième Canon, lorsqu'il défend aux Chrétiens de nommer les Anges, comme de croire que leurs noms aient par eux-mêmes quelque efficacité. *ὅτι ὁ δὲ χριστιανὸς . . . ἀγγέλους ἐνομίζει.* Et le faux Clément, en comptant entre les grands avantages qu'a l'homme, celui de connoître les noms des Anges, a du reconnoître qu'ils avoient par eux-mêmes quelque efficacité, quelque vertu (a).

Scaliger & quelques autres Sçavants prétendent que les Esséniens offroient des sacrifices dans leurs Semmées. Mais Philon dit expressément qu'ils n'immoloient point d'animaux. L'expression de Joseph n'est pas si marquée. Car il se contente de dire en général qu'ils ne sacrifient point, & l'on veut que ce ne fut, selon lui, que dans le Temple qu'ils n'offroient point de sacrifices. Mais ce qu'il ajoute » parce » qu'ils croient avoir des purifications plus parfaites, » ne peut pas se concilier avec cette interprétation. Un veau, un chevreau, un mouton, sacrifiés dans leurs Semmées, étoient-ils plus capables de sanctifier que ces mêmes animaux immolés dans le Temple ? Ce que Joseph dit, que ces Religieux sacrifioient en eux-mêmes, en leur particulier *ἑαυτῶν*, exprime bien ce que les premiers Chrétiens répondoient aux Payens qui leur reprochoient de ne pas offrir de sacrifices. Nous n'immolons point à la vérité d'ani-

maux, c'est nous-mêmes que nous sacrifions au vrai Dieu, *σπὰς αὐτὸς ἱερῶσθῃς* (b).

De deux des Sçavants qui ont suivi Scaliger, le Pere Calmet & (c) M. Basnage, le premier fait dire à Joseph » qu'ils n'offroient point de » sacrifices dans le Temple de peur » de se souiller par le commerce » avec les autres hommes qui s'y » trouvent. « Je ne trouve rien de semblable dans Joseph (d). Je n'y trouve pas davantage ce qu'avance M. Basnage, » que Joseph dit précisément le contraire de Philon. » Car il assure qu'ils n'offroient pas » de sacrifices dans le Temple, de » peur de s'y profaner, mais qu'ils » le faisoient chez eux. « La même raison auroit dû les empêcher de faire des voyages, & ils en faisoient. Ils avoient besoin de la permission de leur Supérieur pour faire donner quelque chose à leurs parents ; elle ne leur étoit pas nécessaire pour soulager les malheureux. Mais dans l'un & l'autre cas, ils étoient obligés de communiquer avec des personnes qui n'étoient pas de leur institut. L'Essénien qui prédit la mort d'Antigone étoit à Jerusalem lorsqu'elle arriva, & il y avoit des Disciples, & ne fut pas dans son Semnée que l'Essénien Manahem annonça à Herode qu'il seroit un jour Roi. Ce que M. Prideaux assure que les Esséniens enseignoient que l'ame » ne » sortoit jamais de l'état d'immortalité où elle entroit au sortir de » ce monde pour rentrer dans » son propre corps ou dans un

(a) *ἀγγέλων ὀνόματα γράφειν.* Horn. 3. num. 36.

(b) S. Clement. Alexand. Stromat. Liv. 7. chap. 836.

(c) Dissert. sur les Sectes des Juifs

Basnage. hist. Juifs, Liv. 20. pag. 533.

(d) Antiq. Juiv. Liv. 13. chap. 11. num. 4. Liv. 15. chap. 10. num. 5. Hist. Juifs Liv. 20. pag. 533.

trouver rien dans Joseph (a) qui donne lieu de les accuser » de différer des Pharisiens dans le grand article » de la vie avenir & dans la résurrection des morts.

### REMARQUE VIII.

*Si les traits dont Philon caractérise les Térapeutes ne sont pas assez marqués pour y reconnoître certainement un Chrétien, ils le sont assez pour y méconnoître un Juif.*

**Q**UOIQUE Joseph n'ait point parlé expressement des Térapeutes, il n'est pas vrai-semblable qu'il ait ignoré cette Secte. Les Térapentes, selon Philon, étoient répandus dans tout l'Empire, & leur vie singulière, par sa régularité & son austérité, étoit trop frappante, pour qu'un auteur qui écrivoit l'histoire de la nation, ou ne les ait pas connus, ou n'ait pas jugé à propos d'en parler, sur-tout après avoir fait connoître les trois Sectes qui avoient partagé les sentimens de la Nation. C'étoit une histoire générale que Joseph donnoit au Public, & un détail circonstancié de l'institut des Térapeutes tel que l'a donné Philon dans un traité particulier, ne devoit pas naturellement entrer dans une histoire générale, il a pu

croire qu'il suffisoit de faire connoître les pratiques particulières des uns & des autres sous le nom général d'Esséniens. Ce qui donne lieu de le présumer, c'est qu'il reconnoît deux sortes d'Esséniens : les mêmes en général, & en cela seulement différens, que les uns se marioient & les autres gardoient le célibat. Il a pu croire qu'il lui suffisoit de remarquer cette différence, sans ajouter qu'on appelloit Térapeutes ceux qui ne se marioient pas.

Les Térapeutes ont paru à quelques Sçavans avoir fait une Secte différente des Esséniens. D'autres au contraire, soutiennent qu'ils ne faisoient avec eux qu'un même corps, & que la seule différence qu'il y avoit entre eux, consistoit en ce que les premiers portoient la perfection de leur institut plus loin que les derniers. Ce qu'on peut éclaircir par ce qu'on appelle dans quelques ordres Religieux, ceux de la commune observance & les réformés, quoique les uns & les autres ne fassent qu'un même institut, qu'un même ordre.

M. de Valois, qui fait des Esséniens & des Térapeutes deux corps & deux instituts différens, prétend le prouver par ce qu'il fait dire à Philon, que les Esséniens n'étoient que dans la Palestine & la Syrie, au lieu qu'il y avoit des Térapeutes par toute la terre. Mais ce Sçavant lui fait dire ce qu'il ne dit pas. Il dit seulement (c) » que la » Palestine & la Syrie ne sont pas

(a) Histoire des Juifs, Tom. 4. page 79. 118.

(b) M. Basnage, Histoire des Juifs, Tom. 2. Part. 2. pag. 642.

(c) Quod omnis probus sis Liber, pag. 876. ἐν δὲ ἡ Παλαιστίνη ἡ Συρία οὐκ

ἄμειροι . . . . λέγονται τινες κατ' αὐτοῦ ὄνομα ἑσσηνοὶ καλεῖσθαι ὑπὲρ τῶν ρασιχάδων κατ' ἑμὴν δόξαν, ἐκ ἀκριβοῦς τῶν περὶ διαλέξεων ἰσχυρῶν παραδείγμασι ὁμοειδέσι, ὅθεν καὶ τοῖς μάλιστα θεῶν γεγενῆσθαι.



» privées de cette sorte de per-  
 » nes qui s'appliquent plus parti-  
 » culièrement à la piété. « La pro-  
 » position n'est pas exclusive, & lors-  
 » que l'on dit qu'il y a des Religieux  
 d'un certain ordre en France, on  
 ne nie pas qu'il n'y en ait dans d'au-  
 tres Royaumes.

Philon s'exprime d'une manière  
 si peu naturelle & si guindée, qu'on  
 ne voit pas, bien souvent, ce qu'il  
 veut dire. Il paroît cependant au  
 travers des expressions forcées dont  
 il enveloppe la pensée, que *Sepa-  
 trus* ne veut pas tant dire chez lui  
 un institut particulier que des per-  
 sonnes qui font une profession plus  
 marquée de piété. Après avoir ra-  
 conté que la Palestine & la Syrie  
 n'étoient pas privées de ces sortes  
 de personnes, il ajoute : Il y en  
 » a qu'on appelle Esséniens, qui  
 » sont, autant que j'en puis juger,  
 » au nombre de plus de quatre mil-  
 » le. La Langue Grecque n'a point  
 » de mot qui puisse marquer exac-  
 » tement qu'ils prennent leur nom  
 » de leur vie Sainte, & en effet  
 » ce sont d'excellents serviteurs de  
 » Dieu. « L'endroit est très obscur.  
 Si j'ai été assez heureux que d'en  
 saisir le sens, selon Philon, les Té-  
 rapeutes & les Esséniens n'étoient  
 point deux instituts, deux corps de  
 Religieux différents, mais le même

dans lequel ceux qui se distinguoient  
 davantage s'appelloient Térapeutes.  
 Et ceux, ce me semble, qui liront avec  
 quelque attention, mais sans pré-  
 jugé, le commencement du traité  
 de la vie contemplative, n'en juge-  
 ront pas autrement.

Eusebe & quelques autres anciens  
 Peres, ont cru qu'ils faisoient pro-  
 fession du Christianisme, & ce sen-  
 timent avoit été embrassé générale-  
 ment par tous les Auteurs Chré-  
 tiens (a) qui avoient eu occasion de  
 parler de cette Secte, jusqu'à J.  
 Scaliger, qui l'a le premier attaqué,  
 & qui a été suivi par quelques Ca-  
 tholiques & par plusieurs Protest-  
 ants. Le Pere de Montfaucon ayant  
 donné en 1709. une traduction du  
 traité dans lequel Philon parle des  
 Térapeutes, il y joignit des obser-  
 vations pour prouver qu'ils avoient  
 été Chrétiens. Les Sçavants Jour-  
 nalistes de Trévoux, en faisant l'ex-  
 trait de cet Ouvrage, féliciterent le  
 Public littéraire de ce que la criti-  
 que, qu'on n'avoit guere employée  
 depuis la renaissance des Lettres  
 qu'à renverser & à détruire, ren-  
 troit dans tous ses droits & que si  
 elle n'avoit guerre eu jusques-là  
 pour objet que d'ôter à l'erreur l'ap-  
 parence de vérité qu'elle affecte,  
 elle alloit désormais déchirer le voile  
 de fausseté dont la prévention ou

(a) Scaliger, *Emendat. Tempor.* liv.  
 6. Annal. Baron. pag. 47. Blondel. Jean  
 Joss. Longius fit imprimer en 1711.  
 une dissertation pour prouver que les  
 Térapeutes n'avoient aucun caractère de  
 Juifs. Car. Zinckius écrivit en 1714.  
 contre cette Dissertation, & son ou-  
 vrage fut imprimé à Lipsick. M. Cupper  
 avoit dessein d'écrire contre le Chris-  
 tianisme des Térapeutes. [Act. Lipsick,  
 1741. pag. 205. *celebr. viror. Epistolæ.*]  
 mais il ne l'a pas fait. Loin de les recon-

noître pour Chrétiens, un Sçavant d'Al-  
 lemagne prétend que c'étoient *Judæos  
 phanaticos qui à verbis legum Mosai-  
 carum discedendum, atque ritus illis sancitos,  
 ex prescripto religionis quam sibi temere  
 finxerant, putaverint esse exponendos.* Jo-  
 seph. Laur. Mosheimii. Institut. Hist.  
 helmstadii 1739. in-4°. On a une Disser-  
 tion de M. Basnage dans le second Tome de  
 son Histoire des Juifs, pour prouver que  
 les Térapeutes n'avoient pas été Chré-  
 tiens,

l'esprit de parti tâchent de couvrir la vérité. Mais M. le Président Bouhier ayant écrit en 1712. contre ce sentiment , on crut voir la défaite du sçavant Bénédictin ; & on décerna les honneurs du triomphe au sçavant Magistrat. Une opposition de ma part seroit très-indécente : je ne puis cependant m'empêcher de remarquer , que si des traits dont Philon peint les Terapeutes , il en est quelques-uns qui conviennent mieux à des Juifs qu'à des Chrétiens , il y en a davantage qui ne conviennent qu'à des personnes qui font profession de la Religion Chrétienne.

On ne reconnoît point le Juif dans cette profession publique du célibat. On ne trouve aucune trace de cette pratique dans l'Ancien Testament , & la virginité n'y est point représentée comme un état plus parfait que le mariage. Quelques particuliers par goût , par inclination ou par l'arrangement de leurs affaires , peuvent ne vouloir pas se marier. Mais ce qu'il n'est pas facile de concevoir , c'est qu'une infinité de personnes de l'un & de l'autre sexe s'interdisent un état que la Loi qu'ils ont reçue de Dieu bénit particulièrement , pour en embrasser un , comme plus parfait , dont leurs ancêtres ne leur ont point donné d'exemple ; auquel leurs Loix ne les portent en aucune façon : qu'elles couvrent même en quelque sorte d'opprobre , en faisant regarder la stérilité comme une punition , & la fécondité au contraire , comme une bénédiction de Dieu.

2°. Après avoir mis leur bien en commun , les Esséniens choisiss-

soient des Ministres des Autels (a) pour en avoir soin , le faire valoir & leur en procurer les choses nécessaires à la vie. Les Prêtres & les Ministres des Autels chez les Juifs se regardoient d'un ordre supérieur à celui de tous ceux de la Nation qui n'étoient pas sur le trône. C'étoit le saint Ministère (b) qui donnoit chez eux la haute naissance , & qui faisoit regarder les personnes qui l'exerçoient comme les autres peuples regardent celles qui sont dans les grandes charges & dans les grands emplois de l'Etat. Dans une telle prévention , il n'y a nulle apparence que des Prêtres Juifs aient voulu se mettre aux gages de gens que rien ne distinguoit du commun que leur manière singulière de vivre. Aussi ne lisons-nous rien dans l'Ecriture , & Joseph ne raconte rien qui donne lieu de penser que des Prêtres Juifs se soient mis au service de séculiers pour administrer & régir leur temporel. Mais ce qui est contraire à ce que nous connoissons des usages & des coutumes de ce Peuple , indiqué bien naturellement l'ordination que les Apôtres firent de sept Diacres , pour distribuer aux premiers fidèles le bien qu'ils apportoient aux pieds des Apôtres. Il semble , de la manière dont saint Luc parle de cet établissement , qu'il étoit nouveau & singulier , & il n'eût été ni l'un ni l'autre , s'il eût été d'usage chez les Esséniens.

3°. Si *ὑμνασταί* signifie des Hymnes pour chanter devant un Autel , comme l'a traduit le Pere de Montfaucon , & on ne voit pas de raison de le contester , ç'en est une

(a) Antiq. Juiv. Liv. 18.

(b) Joseph, *visa sua*.

de croire que si les Therapeutes étoient Juifs de naissance, ils ne l'étoient plus de Religion. Ce Peuple n'avoit point d'Autel dans ses Synagogues ni dans ses proseuques, & il croyoit qu'il ne lui étoit pas permis d'en avoir ailleurs que dans le Temple. On peut objecter que c'étoit devant son Autel qu'ils chantoient ces Hymnes. Mais outre qu'il falloit être de la Tribu de Lévi pour avoir droit de les y chanter, & qu'il n'est pas croyable que toute cette grande multitude d'Esséniens & de Therapeutes en fussent, Joseph dit expressément des Esséniens qu'ils s'interdisoient l'entrée du Temple (b). Ces Hymnes étoient particulières aux Therapeutes, & on peut assurer que celles qui se chantoient dans le Temple étoient communes à toute la Nation. Philon ne dit point s'ils alloient quelquefois adorer Dieu à Jérusalem, ni s'ils y alloient offrir des Sacrifices. Mais il semble qu'ils étoient en cela dans la même pratique que les Esséniens, & que cet Auteur n'a cru devoir parler que de ce qui leur étoit particulier.

4°. Le grand éloignement des Juifs qui demeuroient en Perse, en Egypte, en Syrie, en Asie, en Grece, & en Italie, les dispensoit de se rendre trois fois l'année à Jérusalem pour y offrir des Sacrifices. Mais un Juif pouvoit-il regarder comme une pratique sainte & agréable à Dieu, de se faire une loi de n'aller jamais au Temple & de n'y offrir jamais de Sacrifices ? Pouvoit-il se faire une dévotion de ne pas pratiquer ce que Dieu leur avoit ordonné par son serviteur Moïse ?

Plusieurs Juifs s'assembloient dans la Judée (b), y forment une société pour pratiquer plus parfaitement la Loi de Moïse, & font en même temps une profession publique de défobéir à Dieu, en n'allant jamais au Temple, quoiqu'il le leur eût ordonné. Cela se conçoit-il ?

On ne conçoit pas davantage ; que le motif que Joseph donne aux Esséniens de s'interdire l'entrée du Temple, puisse convenir en aucune façon à un Juif, ou plutôt on conçoit clairement qu'il ne lui peut pas convenir. « C'étoit qu'ils avoient » un moyen plus efficace de se sanctifier, & c'est pourquoi ils le faisoient en leur particulier. « Il n'y a qu'un Chrétien qui puisse trouver dans la participation aux Sacraments de la sainte Religion des moyens de se sanctifier infiniment plus efficaces que ceux que présente le Judaïsme à ceux qui en font profession. Qu'un Juif qui n'a pas renoncé à la Religion se persuade d'avoir d'autres moyens de se sanctifier & de se rendre agréable à Dieu que ceux que Moïse lui avoit donnés par son ordre, cela implique, & les Esséniens & les Therapeutes eussent été de vrais fanatiques, comme les appelle Moshemius, si persévérant dans le Judaïsme, ils eussent prétendu faire une chose agréable à Dieu, que de ne pas entrer dans son Temple, & avoir chez eux des moyens plus propres pour se sanctifier que ceux qu'il leur avoit donnés par le ministère de Moïse.

5°. Mais Philon & Joseph reconnoissent, & avec éloge, les Esséniens & les Therapeutes pour Juifs ;

(a) εὐχόμενοι τῷ κοινῷ τομίσματι.  
Antiq. Juiv. Liv. 18.

(b) Philon dit que les Therapeutes étoient

répandus sur toute la terre, & Joseph assure qu'il y avoit plus de quatre mille Esséniens en Judée.



se faire un mérite de n'aller jamais au Temple & de n'y point offrir de Sacrifices, n'est donc pas une preuve que l'on n'est pas de cette Religion. La conclusion seroit juste, si l'on n'avoit pas de preuve que ces deux Auteurs louent & approuvent quelquefois ce qu'un Juif, qui pense conséquemment aux principes de sa Religion, doit nécessairement condamner. L'un & l'autre ne sont occupés qu'à relever le mérite de leur Nation. Pleins de cet esprit de parti, ils ne pensent qu'à saisir à droite & à gauche tout ce qu'ils croient lui faire honneur, sans faire attention si ce qu'ils comblent d'éloges n'est pas contraire à la Loi. Joseph, par exemple, & Philon<sup>(a)</sup>, rapportent avec approbation, que les Esséniens croyoient qu'il étoit injuste d'avoir des esclaves. La Loi cependant le permettoit. Et que peut-on penser d'Ecrivains qui louent un sentiment qui condamne comme injuste ce que la Loi permet ? Un Juif pouvoit, par un sentiment d'humanité, ne vouloir pas se servir d'esclaves ; mais prétendre que cela est injuste, c'est ce qu'il ne pouvoit pas, sans accuser la Loi de permettre l'injustice, & renoncer par conséquent à sa Religion. C'étoit au Christianisme qu'il étoit réservé d'apprendre au genre humain, qu'étant tous créatures du même Dieu, il étoit dur d'ôter à son semblable ce qu'il don-

noit à tous, & de le dépouiller d'un bien aussi précieux que la liberté.

On est frappé de ce qu'il n'est fait mention des Esséniens dans aucun endroit du Nouveau Testament, quoi qu'au rapport de Joseph, leur nombre se montât à plus de quatre mille. La raison, selon quelques Sçavants, en est, que comme ils ne s'étoient jamais joints aux Pharisiens & aux Sadducéens dans la persécution qu'ils faisoient à Jésus-Christ, les Apôtres ni les Evangélistes n'avoient eu aucune occasion d'en parler. Mais n'auroient-ils pas pu assister aux prédications du Sauveur du monde, être témoins & admirateurs des grandes merveilles qu'il opéroit, aller, comme quelques Pharisiens & Sadducéens, recevoir le Baptême de saint Jean-Baptiste ? Ce qu'on ajoute, que comme ils vivoient dans le désert, ils ne prenoient aucune part à ce qui se passoit dans le monde, ne satisfait pas davantage. Judas, qui avoit prédit qu'Antigone mourroit un certain jour à la Tour de Straron, étoit dans les sacrés portiques ou aux environs, lorsqu'il témoignoit à ses disciples le chagrin où il étoit de voir que l'événement ne justifioit pas sa prédication<sup>(b)</sup>. Et Manahem, qui prédit un jour à Hérode, lorsqu'étoit enfant il alloit à l'école, qu'il seroit Roi, ne lui fit pas cette pré-

(a) » Ils n'ont aucun esclave . . . .  
 » Ils condamnent les maîtres, non-seulement comme injustes & ruinant la piété, mais comme des impies qui renversent les loix de la nature, qui, comme une bonne mere, donne la naissance à tous les hommes & les nourrit comme des freres. *ὅτι οἱ τε παρ' αὐτοῖς ἰδὲ εἰς ἱσθ. . . . καὶ ἀγαγόντες τε τῶν δισκάλων, ὅ μόνον οἱ ἰσθίων ἐστὶν ἡλικία ἀναιρέουσιν, ἀλλὰ καὶ οἱ ἀσθεν*

*θεσμῶν φύσις ἀνατρέφειν ἢ πάλαι ἐμολογεύμενοι καὶ τριπλασοὺς μητρὸς δόξαν ὡς ἀδελφῶν γινώσκουσιν.* Philon, *quod omnis probus*, pag. 877. » Ils ne se servoient point d'esclaves, persuadés qu'il est contre la nature d'avoir des domestiques. « *ἡγούμενοι οὐδὲν τὴν ἐπαρκῆσαι χρεῖαν εἶναι παρὰ τὴν φύσιν.* *Vit. contemp.* pag. 900.

(b) Guer, Juifs, Liv. 1.

dition dans son semée, ni l'Essénien Simon dans son désert, quand il expliqua le songe d'Archelaüs, & entre les différents Officiers que le Sénat de Jerusalem envoya au commencement de la guerre commander dans les Provinces, on trouve un Essénien nommé Jean, Commandant la Toparchie de Thamma. *Guer. Juifs*, Liv. 2. chap. 20. num. 4.

Cependant Joseph dit expressément, & on n'a aucune raison de l'accuser d'avoir blesé la vérité, qu'il y avoit sous le Grand-Prêtre Jonathas une Secte d'Esséniens, comme de Pharisiens & de Sadducéens, mais elle pouvoit avoir été détruite dans les grandes guerres dont la Judée fut affligée depuis le regne d'Hircan jusques vers le milieu de celui d'Herode, ou être réduite à un si petit nombre du temps de Notre-Seigneur, qu'à peine en étoit-il resté quelqu'un. Joseph raconte que dans la guerre que les Juifs eurent avec les Romains » ils donnerent en toute occasion des preuves » du plus grand courage. Car ni les » roues, ni les gibets, ni tous les » supplices qu'on leur fit souffrir, » ne les purent jamais forcer de » parler mal de leur Instituteur. . . » . . . Ils rioient au milieu des tourments & railloient leurs bourreaux. « Les Esséniens n'avoient-ils donc donné aucune preuve de leur courage depuis le Pontificat de Jonathas ? Et s'ils en avoient donné, pour quoi cet Auteur n'en dit-il rien ? Ils n'en donnent que longtemps après la mort de Jesus-Christ, cela dit beaucoup.

6°. Dans les guerres que les Romains eurent avec les Juifs depuis

les divisions d'Hircan & d'Aristobule, on ne voit pas qu'ils les aient jamais maltraités à cause de leur Religion. Tire ne leur en fit jamais un crime, & dans toutes les exhortations qu'il leur fit faire de se rendre, ni dans toutes les promesses qu'il leur fit de leur pardonner leur révolte, il n'en attacha jamais le pardon à la nécessité de changer de Religion. Pourquoi Joseph ne dit-il pas qu'on ne put arracher aux Esséniens une seule parole contre Moïse, ou contre notre Législateur ? Car cette expression vague *contre leur Législateur*, donne lieu de croire que ce n'étoit pas contre Moïse qu'on vouloit les forcer de parler. Contre qui donc ? Contre leur Législateur, & un Juif pouvoit-il en avoir un autre que Moïse ? C'est un énigme dans le sentiment de ceux qui croyent que ces Esséniens étoient Juifs, mais dont le mot se présente de lui-même dans celui de ceux qui conjecturent qu'ils étoient Chrétiens.

Personne n'ignore les cruels supplices qu'ont soufferts les Martyrs, pour ne pas tenir Jesus-Christ, & que Philon dit, que les persécuteurs des Esséniens, après avoir employé les plus grands tourments pour les forcer à parler contre leur Législateur, changeoient de méthode, leur parloient avec bonté, & cachoient sous une voix douce leurs cruels desseins, & ce que Joseph ajoute ; qu'ils rioient au milieu des tourments décele si bien un Chrétien & la conduite que tenoient les persécuteurs envers les Martyrs, qu'on croit lire quelque endroit de leurs actes (a).

(a) Comme les premiers Chrétiens étoient Juifs, qu'ils pratiquoient le gros

de la Loi, si j'ose m'exprimer ainsi, & que leur vie étoit exemplaire, Philon &



7°. M. Muratori nous a conservé une Lettre de l'Empereur Julien, dans laquelle il ordonne aux habitants d'Alexandrie de lui envoyer un obélisque que l'Empereur Constantin avoit eu dessein de faire transporter à Constantinople. Ce Prince ajoute, que des Therapeutes dormant dessus, cette superstition étoit pour lui une forte raison de le faire enlever. Toutes les apparences sont ; que c'étoient des Chrétiens qui dormoient sur cet obélisque. Julien s'occupoit peu de ce que pouvoient faire les Juifs. Il favorisoit même en quelque sorte leur Religion, puisqu'il les exhortoit à rebâtir le Temple. Il ne pouvoit donc pas être choqué, & regarder comme une superstition qu'ils dormissent sur une colonne qui étoit tombée à terre. Mais sa grande attention étoit d'observer la conduite des Chrétiens, dont il avoit juré la ruine, il y avoit donc dans le quatrième siècle de l'Eglise des Chrétiens à Alexandrie qu'on appelloit Therapeutes, & c'est une grande présomption que ceux qu'on appelloit ainsi du temps de Philon l'étoient également. Car il est peu croyable qu'un nom affecté, & comme consacré à signifier

une Secte de Juifs, ait été donné dans la suite aux Chrétiens d'Alexandrie, sur-tout dans une ville où l'on ne pouvoit ignorer la différence des deux Religions.

8°. Le témoignage de l'Auteur du petit Dictionnaire des Hérésies, qu'on a attribué à saint Jérôme, n'est pas d'un grand poids : je crois néanmoins pouvoit remarquer que les Esséniens, selon lui, disoient que le Christ leur avoit enseigné à s'abstenir de tout. Il est clair qu'*Etsi* est une faute de Copistes, & que c'est des Esséniens qu'il veut parler. *Etsi ne dicunt Christum docuisse illos omnem abstinentiam*. Quelque inconnu que soit cet Auteur, & quelque mince que soit son autorité, il avoit probablement lu dans quelque Ancien ce fait, ou il l'avoit appris de quelques-uns de ces Hérétiques, qui par le mélange qu'ils faisoient du Judaïsme & du Christianisme, n'étoient ni Chrétiens ni Juifs. Ils reconnoissoient cependant Notre-Seigneur pour le Messie, puisqu'ils avoient qu'il leur avoit appris l'abstinence, & c'étoient, si l'on peut donner quelque créance à cet inconnu, des descendants des Esséniens qui reçurent la Foi à la nais-

Joseph, toujours attentifs à s'approprier tout ce qui pouvoit faire honneur à leur nation, les regardèrent comme en étant. Leur erreur se communiqua aux Payens. Cela ne se conteste pas à l'égard des derniers, & je ne le remarque que pour indiquer un endroit de Tacite auquel je ne sçache pas qu'on ait fait attention. » Le premier sentiment dont on prévient les Juifs . . . est de n'avoir point d'attachement pour leur Patrie, & nulle considération pour leurs parents, leurs femmes & leurs enfans. « Les Juifs ont toujours été extrêmement attachés à leur Patrie, & ils ont eu pour leurs peres, leurs fem-

mes & leurs enfans autant d'affection qu'aucun autre peuple. Ces traits ne conviennent qu'aux Chrétiens, à qui Jésus-Christ ordonne de tout quitter pour le suivre. Mais Tacite les est-il attribués aux Juifs, s'ils ne s'étoient fait honneur de reconnoître pour être de leur Religion, des gens qui se distinguoient par un si grand détachement ? *Nec quicquam prius imbuuntur quam exuere patriam, parentes, liberos, fratres & vilia habere*. Hist. Liv. num. 5.

(a) Philo. quod omnis, &c. pag. 878. Joseph, Guer. Juifs, Liv. 2. chap. 8. numero 10.

(b) Anecd. Grec. Padoue, 1709. 4.

lance



sance de l'Eglise, sans discontinuer de pratiquer les observances de la Loi. L'Eglise, toujours remplie de condescendance & de charité pour la foiblesse de ses enfans, crut pouvoir souffrir pendant quelque temps ce mélange injurieux à sa Religion. Mais ayant jugé dans la suite le devoir de défendre, ces Esséniens n'ayant pas voulu lui obéir, elle les retrancha de sa communion (a).

9°. M. de Tillemont remarque avec raison, dans sa troisième note sur saint Marc, que ce que l'on peut objecter de plus fort contre le Christianisme des Therapeutes, est de concilier la prédication de saint Marc en Egypte avec le temps où l'on suppose que Philon a écrit son Traité de la vie contemplative. M. Basnage (b) propose la difficulté avec la confiance d'une personne qui croit qu'il n'est pas possible d'y répondre d'une manière qui satisfasse. Ce que l'on va remarquer fera, ce semble, voir le contraire.

Ce ne fut qu'en 49. que saint Marc alla prêcher l'Evangile dans le Pentapole, & Philon fut député neuf ans auparavant à l'Empereur Caligula. Ce sont deux faits dont on convient. Philon se donne de l'âge, dans la relation de sa députation à Caius, & M. Basnage en infère que le Traité que l'on vient d'indiquer a été composé avant 40. & par conséquent avant qu'il pût y avoir des Therapeutes en Egypte, puisque, comme l'on vient de le remarquer, saint Marc n'y alla prê-

cher qu'en 49. Mais, se donner de l'âge est une expression assez communément relative, & dont le sens dépend des circonstances dans lesquelles on s'en sert, & de l'âge des personnes relativement auxquelles on l'emploie.

La manière dont Caligula répondit d'abord aux Députés que les Juifs d'Alexandrie lui avoient envoyés, fit croire à ceux qui se trouverent à l'audience qu'il leur seroit favorable, mais je crus, dit Philon, en mieux juger, à cause de mon âge & de la connoissance que j'avois des affaires. Ces Juifs, qui se promirent un heureux succès de la manière dont l'Empereur avoit reçu leurs Députés, pouvoient être de jeunes gens, & une personne de quarante ou cinquante ans peut dire avoir de l'âge par rapport à ceux qui n'en ont que vingt ou trente. M. Basnage prétend qu'on ne peut pas contester, » que Philon ne par-  
» loit dès l'an 40. de Jesus Christ,  
» de lui-même que comme d'un hom-  
» me qui avoit vécu long-temps, à  
» qui l'âge avoit blanchi les che-  
» veux, & auquel une longue ex-  
» périence avoit fait reconnoître la  
» sagesse de la providence dans la  
» direction des événemens. « Si l'on  
veut se donner la peine de consulter l'endroit où Philon doit dire cela, que je cite à la marge (c), on se convaincra qu'il ne s'y donne point pour un homme » qui avoit  
» vécu long-temps, à qui l'âge avoit  
» blanchi les cheveux, & auquel  
» une longue expérience avoit fait

(a) Ταῦτα τοῖς Ἰουδαίοις τῶν παλαιῶν  
ἦν τὰ πλεῖστα διαφέρουσα ἰσθ. Euléb.  
Hist. Ecclési. Liv. 2. chap. 17.

(b) Hist. des Juifs, Tome 2. pa-  
ge. 498.

(c) Ἐγὼ δὲ φρονεῖν τι δοκῶν περιττό-  
τερον ἢ δι' ἡλικίας, ἢ τὴν ἄλλην παιδείαν  
βελτίους τῶν ἡμῶν ὄψεσιν ἔχοντες ἄλλοι. Le-  
gai, ad Caium.

« reconnoître la sagesse de la providence.

Ce que cet Auteur dit au commencement de sa députation à Caius ne prouve pas davantage qu'il fût déjà vieux ; & on a lieu d'être surpris que M. Basnage lui applique une réflexion générale sur le peu de sagesse & de prudence des hommes qui ne le regarde en aucune façon en particulier. Mais quand l'on se passionne pour ou contre une opinion, on se fait souvent les illusions les plus sensibles. Ce Sçavant en donne une nouvelle preuve, lorsqu'il dit, page 601. que « Philon » avait composé presque tous les « Ouvrages pendant qu'il étoit jeune » ne ; mais on ne détruit pas par « cette remarque l'objection qu'on » a tirée de son propre témoignage, qu'il avait composé les Livres dans sa jeunesse. » pag. 572. Philon avait à la vérité passé une partie de sa jeunesse à étudier les merveilles de la nature ; à s'élever jusqu'au ciel, pour y considérer le cours des astres ; à en descendre, pour méditer les beautés de l'univers, mais on peut faire tout cela sans composer des Livres ; & il le fit en effet, puisque ce temps, qu'il consacroit à l'étude, & qu'il regrette d'une manière si vive, étoit passé, & qu'il étoit dans l'embarras des affaires publiques (a), auxquelles il avait été obligé malgré lui de prendre part, lorsqu'il composa son *Traité de specialibus legibus*.

On peut dire d'une personne qui a cinquante ans, qu'elle a de l'âge, ainsi l'on remplira ce que Philon dit de lui-même, en supposant qu'il avait cet âge, lorsqu'il fut député à l'Empereur Caligula. Il avait donc

neuf ans davantage, lorsque saint Marc fut en 49. prêcher l'Evangile dans la Pentapole. L'on n'a aucun monument qui nous instruisse du nombre ni de la rapidité des conquêtes qu'y fit le saint Evangéliste, mais à en juger par cette grande multitude de Juifs qui se convertirent à la première prédication de saint Pierre, elles furent promptes & nombreuses. Philon avait alors soixante-neuf ans ; qu'il n'ait écrit que quatre ou cinq ans après que saint Marc avait commencé son ministère Apostolique dans le Pentapole ; soixante & treize ou soixante & quatorze ans, n'est point un âge où l'on ne puisse composer des Livres.

On rejette le voyage du saint Evangéliste à Alexandrie jusqu'en 61. Mais il faut remarquer que, selon Philon, c'étoit plutôt dans les campagnes que dans les villes, que demeuroient les Terapeutes, & quand on supposeroit qu'il étoit âgé de soixante & dix-sept ou soixante & dix-huit ans lorsqu'il composa le *Traité de la vie contemplative*, on ne supposeroit rien que ce dont on a des exemples tous les jours. Car combien n'avons-nous pas de Sçavans qui donnent à cet âge même, & dans un âge plus avancé, des ouvrages au public, d'un plus grand travail & de plus grandes recherches que n'est la Députation de cet Auteur à Caius ?

Ce n'est point au reste un système que je veuille former : ce sont de simples conjectures que je propose. Il y avait eu des Esséniens & des Terapeutes chez les Juifs avant la naissance de Notre-Seigneur, & ils y avoient vécu d'une manière

qui avoit fait l'admiration d'Israël. Mais cet institut avoit été sujet aux vicissitudes qui sont attachées aux choses de ce bas monde. Il étoit détruit ou réduit à un si petit nombre, lorsque le Verbe Eternel s'incarna, qu'on n'en voyoit presque plus. Mais la mémoire s'en étoit conservée, & on s'en ressouvint lorsque les premiers Chrétiens parurent. On crut voir dans leur vie régulière & édifiante, ce que l'on avoit oui raconter de celle des Esséniens. Et comme à quelque chose près, ils observoient l'extérieur de la Loi, & qu'ils étoient Juifs d'origine, on crut que c'étoit l'ancien institut des Esséniens qui renaissoit. Agréable erreur pour des Ecrivains comme Philon & Joseph, qui ne cherchoient qu'à s'attribuer tout ce qu'ils croyoient pouvoir relever la gloire de leur Nation, ainsi ils s'y livrèrent avec plaisir, & sans se donner la peine d'entrer dans un examen qui auroit dissipé une illusion qui leur étoit trop chère pour vouloir en être défabusés, ils se firent honneur de ce qui faisoit la gloire de la Religion Chrétienne, en relevoit le mérite & en prouvoit la vérité.

## REMARQUE. IX.

*Sur ce que Joseph dit de l'Etat ou de la Tétrarchie de Varus.*

..... « c'est la Tétrarchie dont Varus avoit été Gouverneur » (a). Varus, qui avoit été Gouverneur de Syrie à la mort d'Herode ou peu auparavant, n'avoit aucun commandement sur ce qu'on appelloit la maison ou l'Etat de Lisánias. Il y avoit long-temps qu'Auguste l'avoit donné à Herode, lorsque Varus étoit Gouverneur de cette Province. On pourroit conjecturer que *Varus* est une faute, & qu'il faut lire *Varron*, & que Joseph avoit dit : « Et les Etats de Lisánias, qui avoient été de l'Eparchie de Varron. » (b) Mais outre que son expression n'est pas absolument susceptible de ce sens, quand elle le pourroit absolument recevoir, il ne paroît pas que les Etats dont Antoine avoit dépouillé Lysánias, pour en gratifier Cléopâtre, aient jamais été unis au Gouvernement de Syrie. Zénodote, que Strabon appelle un grand voleur, en avoit traité avec la Reine d'Egypte, & s'en étoit fait un petit Etat, en payant tous les ans la somme dont il étoit convenu.

On convient que l'endroit de Joseph qui fait le sujet de cette Note est corrompu. Le P. Petau(c) croyoit pouvoir le rétablir en lisant *ἐν τῇ τῆς οὐκ ἐστὶν ἐπαρχίας*, &

(a) M. d'Andilly.

(b) Antiq. Juiv. Liv. 15, chap. 10.

(c) Liv. 12. Doctrin. Tempor. chapit. 10.



deux ou trois autres conjectures que présente la Note *a* reviennent à peu près au même sens. Mais, comme on vient de le remarquer, l'Etat de Lysanias ne paroît pas avoir été uni au Gouvernement de Syrie. Quand il l'auroit été, pourquoi Joseph eût-il remarqué qu'il en avoit dépendu sous le Gouvernement de Varus, plutôt que sous celui de ses successeurs ? Il eût été plus naturel de remarquer que l'Empereur Claude l'en démembra pour en faire présent à Agrippa, enfin le sens naturel que présente le Texte de Joseph, dans la correction même du Pere Petau, est que Claude ajouta aux Etats qu'il donnoit à Agrippa le Royaume de Lysanias & l'Eparchie qui avoit été sous Varus. Mais ce n'auroit été rien dire. Car comme il y avoit vrai-semblablement d'autres Eparchies sous le Gouvernement de Syrie, on n'auroit pas su de laquelle Claude faisoit présent au jeune Agrippa (*a*).

Joseph parle de deux Princes qui ont porté le nom de Soëme. Le premier dont il fait mention succéda au trône de son frere Azize la première année du regne de Neron. Il étoit Roi d'Emese, & c'est, je crois, le même qui amena des troupes à Petrus (*b*) lorsqu'il marchoit contre Antiochus, Roi de Comagene. C'est à l'occasion de la barbarie de Varus, qui fit égorger soixante & dix des principaux d'Ecbatane, que l'historien Juif parle d'un autre Soëme (*c*). Il le fait Tétrarque dans l'His-

toire de sa vie, & il lui donne le titre de Roi dans celle de la guerre des Juifs (*d*). Sa Tétrarchie étoit dans le mont Liban, mais Joseph ne marque point où étoit son Royaume, sans doute dans le même endroit; ou plutôt c'étoit le même Etat sous deux différents noms. Varus, dont on vient de parler, étoit son parent, il étoit même son petit-fils.

*ἵστοριαι*. Vie de Joseph, numero 11.

C'étoit peut-être à cet Etat que Varus avoit succédé, & dont l'Empereur l'avoit dépouillé, pour des raisons dont la connoissance n'est pas venue jusqu'à nous, mais que la barbarie qu'il commit contre les soixante & dix Juifs Babyloniens, donne lieu de présumer qu'elles avoient été très-justes. Ce Prince avoit fait présent au grand Agrippa de tout ce qui étoit dans le mont Liban *ἐν ὁρίσιν τοῦ λιβάνου ὄρει*. (*e*) Mais comme à sa mort, il ne jugea pas à propos de donner tous ses Etats au Prince son fils, il put gratifier Varus d'un petit Etat dans le mont Liban, dont ses ancêtres avoient joui, mais que sa mauvaise conduite l'obligea dans la suite de lui ôter, pour l'ajouter aux Etats du jeune Agrippa.

Cette conjecture souffre quelques difficultés, mais elles ne sont pas insurmontables. Joseph dit que Varus étoit petit-fils de Soëme, *τῆς πατρὸς*, lorsqu'il fit égorger les soixante & dix Juifs d'Ecbatane, & cela arriva sous l'Empire de Neron. Claude n'avoit donc pas pu lui ôter

(*a*) Joseph eût dû dire, *ἐν τῇ ἱεραρχίᾳ*, au lieu de *ἐπαρχίᾳ*, & ne pas mettre *ἐν τῇ* devant *γερουσίᾳ*.

(*b*) Antiq. Juiv. Liv. 20. chap. 8. num. 4.

(*c*) Antiq. Juiv. Liv. 20. ch. 8. num. 4.

(*d*) Joseph, *Vit.* num. 11. Guer. des Juifs, Liv. 2. chap. 18. num. 6. Liv. 7. chap. 7. num. 1.

(*e*) Antiq. Juiv. Liv. 12. chap. 5. num. 1.

son Etat, puisque Soëme en jouissoit encore sous son successeur. *τετταρχος*, en effet, semble marquer que Soëme étoit encore Tétrarque, Mais Joseph peut n'avoir pris ce participe que dans le sens d'un adjectif, & vouloir dire seulement que Varus étoit petit-fils du Tétrarque Soëme, sans décider s'il l'étoit ou ne l'étoit pas alors. Rien n'est plus ordinaire à toutes les Langues, que de continuer à donner à une personne le titre d'une dignité qu'elle avoit possédée pendant sa vie, mais dont la mort l'a privé. Sigismond Gelenius a laissé *τετταρχος* dans sa généralité, en traduisant : *Sohemo Tetrarcha*, & le nouvel Editeur l'ayant rendu par : *Ejus qui locorum circa Libanum Tetrarchiam obtinuerat*, j'ai cru pouvoir lui donner le même sens.

On pardonne souvent des fautes par égard & par considération pour les peres ou les parents de ceux qui les ont commises. Ainsi, qu'Agrippa n'ait pas voulu punir Varus de sa barbarie, par considération pour Soëme, ce n'est pas une preuve qu'il fût encore en vie : Joseph parle d'un Soëme qui amena des troupes à Florus lorsqu'il entra en Judée, mais il ne marque point si ce fut le Tétrarque ou le Roi d'Emesse. La présomption est que ce fut le dernier ; car il avoit amené du secours à Vespasien lorsqu'il entra en Judée pour punir la révolte des Juifs, & il en mena dans la suite à Celenius Perus, quand il fit la guerre par l'ordre de l'Empereur à Antiochus, Roi de Comagene. Si l'ayeul de Varus eût vécu lorsqu'il fit mourir les Juifs Babyloniens, Agrippa eût-il pu croire avoir le droit de

faire mourir le petit-fils d'un Prince qui ne dépendoit pas de lui ? Et Varus ne fût-il pas plutôt resté auprès de Soëme, que d'aller se charger de l'administration d'un Royaume étranger, & cela pour cinq ou six semaines ?

## REMARQUE X.

*De l'insulte que fit un habitant de Césarée aux Juifs, à la porte de leur Synagogue.*

JOSEPH auroit fait plaisir à plus d'un de ses Lecteurs, s'il s'étoit donné la peine d'expliquer avec un peu plus d'étendue ce que fit ce Grec de Césarée à l'entrée de la Synagogue que les Juifs y avoient. M. Hudson a cru qu'il vouloit contrefaire le Sacrifice que les Lépreux offroient, selon la Loi de Moïse, lorsqu'ils avoient recouvré leur santé, & reprocher par-là aux Juifs qu'ils étoient attaqués de ce mal. Mais cette conjecture ne satisfait pas. 1°. Joseph auroit donc du ne lui faire offrir que deux oiseaux, & il dit qu'il sacrifia des oiseaux, ce qui marque qu'il en offrit plus de deux. D'ailleurs ce n'auroit été représenter que très-imparfaitement le Sacrifice que les Lépreux devoient offrir après leur guérison. Car, à deux oiseaux qu'ils offroient, ils étoient obligés d'y joindre du bois de cèdre, de l'écarlate, de l'hyssope & deux agneaux. 2°. Le sacrifice de deux oiseaux n'étoit pas particulier aux Lépreux qui avoient recouvré

(4) Guer. Juifs, Liv. 3. Liv. 7. chap. 7. num. 1.

leur santé : l'obligation leur étoit commune avec ceux qui avoient été guéris de la gonorrhée, & lorsqu'une pauvre femme avoit accouché, elle devoit offrir en sacrifice deux tourterelles ou deux petits de colombe.

Mais peut-être ne doit-on pas chercher tant de mystère dans l'insulte de ce séditieux, & que sans vouloir contrefaire le Sacrifice qu'offroient les Léprieux lorsqu'ils recouvraient leur santé, dont il pouvoit n'avoir pas de connoissance, il se contenta de faire dans l'entrée de la Synagogue des Juifs, le premier qui lui étoit venu dans l'esprit, ou qui lui parut le plus facile à faire. » Un séditieux de ces Grecs de Césarée mit à dessein à l'entrée de la Synagogue, avant qu'ils en sortissent, un vase de terre, &c. (a). « Je ne crois pas que *zalaspi-as* se puisse rendre par mettre à terre quelque chose, & quand il seroit susceptible de ce sens, y en auroit-il à dire dans la description d'un Sacrifice, que celui qui le faisoit mit un vase à terre ? Ce séditieux fit vrai-semblablement une libation, & c'est probablement ce qu'a voulu marquer Joseph, lorsqu'il dit qu'il renversa un vase de la terre de Samos. C'est-à-dire que la libation étant dans ce vase, il le renversa pour la répandre sur les oiseaux qu'il sacrifioit.

Selon M. d'Andilly & quelques autres sçavants, les Juifs étoient dans leur Synagogue lorsqu'on leur fit cette insulte. Il semblo plutôt qu'ils y alloient entrer (b), mais

qu'ils n'y étoient pas encore, car de la façon dont Joseph raconte ce fait, il paroît que l'objet du Grec séditieux fut de les réduire à ne vouloir pas y entrer, lorsqu'ils en veroient l'entrée souillée & immonde, & à s'irriter contre ceux de qui venoit cet outrageant obstacle à leur assemblée.

#### REMARQUE XI.

*Quels étoient les Chevaliers que Florus fit fouetter & attacher en croix ?*

J'AI peine à concevoir comment des Juifs pouvoient être Chevaliers Romains en conservant leur Religion & en n'y renonçant pas. Joseph parle d'un Juif nommé Tibère Alexandre, qui avoit été Intendant de Judée sous l'Empire de Caligula, & que Neron fit dans la suite Gouverneur d'Egypte. Mais il ne dit pas qu'il persévérât dans la Religion de ses Pères. Il remarque au contraire, dans le vingtième Livre de ses Antiquités, qu'il y renonça. On ne peut pas dire que ces Chevaliers Juifs, que Florus fit fouetter & mettre en croix, fussent des apostats qui avoient renoncé à leur Religion pour pouvoir entrer dans le corps des Chevaliers. Car s'ils y avoient renoncé, ils fussent demeurés à Rome pour y jouir des honneurs & des avantages attachés à cet état, & ils n'eussent eu garde

(a) M. d'Andilly.

(b) C'est le sens qu'a vu M. Crévier dans *Aspi-as*. Mais ce que ce sçavant ajoute « qu'il se mit en devoir de sacrifier des oiseaux, » ne remplit

pas celui d'*Aspi-as*. Hist. des Emp. Tom. 6. pag. 212.

Guer. des Juifs, Liv. 1. chap. 15. num. 1. chap. 5. num. 6.



de venir à Jérusalem. Et qu'y fuf-  
sent-ils venu faire ? Recevoir les  
reproches que leurs compatriotes  
n'eussent pas manqué de leur faire,  
du scandale que caufoit leur apos-  
tasie. En renonçant au Judaïsme ,  
ils eussent embrassé la Religion du  
Prince, & étant constant qu'un Of-  
ficier qui avoit condamné saint Paul  
à être fouetté, révoqua cet ordre  
aussi-tôt qu'il sut qu'il étoit Ci-  
toyen Romain, comment supposer  
que Florus eût osé se porter à une  
si grande violence envers des mem-  
bres du second corps de l'Empire ,  
sur tout Joseph ne faisant rien re-  
marquer dans leur conduite qui pût  
autoriser une infraction si outra-  
geante des Loix de l'Empire à leur  
égard.

Joseph regarde cependant ces Che-  
valiers Romains comme Juifs, non-  
seulement par la profession du Ju-  
daïsme, mais encore par la nais-  
sance & l'origine. Mais on ne voit  
pas comment un Juif pouvoit en-  
trer dans l'ordre des Chevaliers &  
conserver sa Religion. Ce corps ,  
comme tous les autres de l'Empire ,  
avoit des cérémonies religieuses à  
observer dans de certains jours mar-  
qués, offrir des sacrifices à des ido-  
les de bois, de pierre, de cuivre ,  
d'argent, ou d'or, leur faire des sup-  
plications, assister aux repas qu'on  
donnoit en leur honneur, manger  
des viandes des animaux qu'on leur  
avoit sacrifiés : & enfin, leur ren-  
dre un culte auquel un Juif ne pou-  
voit se soumettre sans renoncer à sa  
Religion.

Suetone remarque que Vitellius  
donna un anneau d'or à un affran-  
chi le premier jour qu'il fut élevé

à l'Empire (a). Mais en le lui don-  
nant l'agréa-t-il à l'ordre des Che-  
valiers. Ne fut-ce point une simple  
marque de distinction qu'il lui ac-  
corda, & par laquelle il le rendit  
participant des honneurs & des pré-  
rogatives de ce corps, sans que pour  
cela il pût être censé y être réelle-  
ment agréé & en être devenu mem-  
bre ? Quoiqu'il en soit, l'Auteur  
qui nous rapporte ce fait, nous re-  
présente l'action de cet Empereur  
comme si extraordinaire, qu'on n'en  
avait point vu d'exemple jusqu'à  
lui. Ainsi l'on n'en peut rien inférer  
par rapport aux Chevaliers dont  
parle Joseph.

On pourroit berner son expres-  
sion à signifier que ces Chevaliers  
n'étoient que Juifs de Religion ,  
de profession ; car il se sert quelque-  
fois de *γινωσκω*, pour marquer non  
l'origine, la naissance, mais la pro-  
fession, l'institution. C'est ainsi qu'il  
dit que le Juif qui avoit prédit  
qu'Antigone mourroit un certain  
jour à la Tour de Straton, étoit  
*Βουδης ἢ γινωσκω* (b), Essénien d'institut,  
de profession, non de naissance. Mais  
si son expression est susceptible de  
ce sens, il ne paroît pas que ce soit  
sa pensée. Joseph croit voir par-tout  
des Juifs, où il s'imaginait qu'il  
étoit de l'intérêt ou de la gloire de  
sa Nation qu'il en vît. Ces Che-  
valiers Romains pratiquoient tout l'ex-  
térieur de la Loi. Ce lui en fut assez  
pour les regarder comme Juifs d'o-  
rigine, & de se servir de la ma-  
nière outrageante dont Florus les  
traita, pour donner quelque idée  
de celle dont il traitoit le commun  
des Juifs.

L'Empereur Claude chassa les Juifs

(a) Vitellius, numero 12.

(b) Guer. des Juifs, Liv. 7.

de Rome , & l'on croit que ce fut l'an 52. de Notre-Seigneur. Suétone , le seul Auteur qui nous apprenne ce fait , dit que ce fut à cause des émeutes & des réditions qu'ils excitoient à l'occasion de *Chreste* (a). Ussérius ne veut pas que ce soit Jésus-Christ que cet Auteur ait voulu marquer par le nom de *Chrestus*. Mais c'est en quelque sorte se fermer les yeux pour pouvoir dire qu'il est nuit. On croit, comme on vient de le dire, que ce fut en 52. que l'Empereur porta cet Edit contre les Juifs , & on met le premier voyage de saint Pierre à Rome en 51. On ne présume rien que de vrai-semblable ; ou plutôt que de certain , en disant qu'il y fit de nombreuses conversions , & qu'il fit entrer dans la nouvelle alliance un grand nombre de Juifs & de Payens. Les Juifs qui demeuroient à Rome , déterminés persécuteurs de la Religion Chrétienne, ne purent voir ces saintes conquêtes sans s'y opposer avec fureur & faire tout le mal qu'ils pouvoient à ceux qui annonçoient & embrassoient notre sainte Religion (b).

Mais dans le corps le plus emporté & le plus violent, il se trouve toujours quelques gens sages & modérés , qui condamnent les violences auxquelles on se porte. Il en étoit sans doute parmi les Juifs de Rome , qui quoiqu'ils n'approuvassent pas la nouvelle Religion que saint Pierre prêchoit , ne pouvoient s'empêcher de condamner la fureur avec laquelle leurs compatriotes persécutaient ceux qui l'embrassoient , & tâchoient de modérer leur zèle furieux par leurs exhortations & par

leurs sages remontrances. Mais cette opposition de sentiment ne faisoit qu'irriter davantage ces furieux , & les porter à exciter de nouvelles émeutes & de nouvelles réditions : ce qui déterminait l'Empereur à les chasser de Rome. Mais comme les Romains méprisoient infiniment les Juifs en général : qu'ils tenoient au-dessous d'eux de se donner la peine de s'instruire de ce qui regardoit , & sur-tout de ce qui avoit rapport à leur Religion , le Conseil de l'Empereur les chassa tous de Rome , sans examiner qui étoient ceux qui étoient les auteurs de ces émeutes , ni quel en étoit le sujet.

Quoique le peuple en général se laisse plus facilement toucher de sentiments de Religion que les personnes riches & puissantes , & que le plus grand nombre de ceux qui embrassèrent la Religion Chrétienne à la naissance de l'Eglise, ne fût pas des personnes des plus qualifiées de l'Empire , on vit cependant un Proconsul de Chypre l'embrasser , un Flavius Clemens , Consul & parent de l'Empereur , la seller de son sang , & plusieurs autres personnes également distinguées se donner à Jésus-Christ , mais dont la mémoire ne s'est pas conservée jusqu'à nous.

Ainsi ces Chevaliers Romains que Florus traita si outrageusement , pouvoient être quelques membres de cet illustre corps que saint Pierre avoit convertis , & qui furent obligés de sortir de Rome , parce que l'Edit de Claude , qui en chassoit les Juifs , en chassoit également les Chrétiens , que les Payens ne distinguoient pas encore d'avec les Juifs. Le saint Apôtre étoit fort at-

(a) *Judeos impulsore Chresto tumultantes Roma expulsi*. Claude , num. 25.

(b) M. de Tillemont, Saint Pierre , Note 32.

taché à l'observation des cérémonies de la Loi, & quoiqu'elle ne le portât pas à obliger les Gentils qu'il convertissoit à les pratiquer, surtout après que le Concile de Jérusalem l'eut défendu, elle pouvoit bien naturellement le porter à leur parler avec éloges de la beauté & des richesses du Temple, de la majesté des mystères que l'on y célébroit, de l'ordre admirable avec lequel on y faisoit les cérémonies, & de la consolation ineffable dont on étoit pénétré à la vue des lieux que Jésus-Christ avoit sanctifiés par sa présence, mais sur-tout de celui qu'il avoit consacré par l'effusion de son précieux Sang pour le salut du genre humain."

De semblables discours durent naturellement porter quelques-uns des Gentils qu'il avoit convertis, & que l'Edit de l'Empereur Claude mettoit dans la nécessité de sortir de Rome, à se retirer en Judée, & entre ces Gentils convertis, il put y avoir quelques Chevaliers Romains. Ils ne purent être qu'infinitement touchés des violences que Florus exerçoit contre les Juifs, avec lesquels ils se trouvoient en quelque sorte unis de Religion, par la profession qu'ils faisoient du Christianisme; & la qualité de Chevaliers Romains dont ils étoient revêtus, put leur faire croire qu'ils avoient quelque droit de se rendre leurs médiateurs, & que Florus ne se dispenseroit pas des égards qu'il devoit à des membres du second corps de l'Empire; mais ce furieux, qui sçavoit qu'ils avoient renoncé au Paganisme, crut pouvoir faire connoître dans la manière dont il les traiteroit, que rien n'étoit capable de lui faire rien dimi-

nuer de la rigueur qu'il exerçoit envers les Juifs, & loin de penser qu'il eût rien à craindre des suites d'une conduite si contraire aux Loix de l'Empire, il put se flatter témérairement de faire sa cour à l'Empereur, en persécutant en Judée des personnes d'une Religion qu'il faisoit poursuivre à feu & à sang dans Rome.

---

### REMARQUE XII.

*Il y avoit deux Edifices à Jérusalem pour conserver les Archives. Ce ne furent pas les Romains, que les Séditieux égorgerent après avoir pris la Tour Antonia.*

**I**L y avoit deux édifices à Jérusalem pour conserver les Archives. Celui dont il est parlé ici étoit dans la ville haute. Les séditieux n'y mirent le feu qu'après s'en être emparés. Comme ils étoient maîtres de la basse, le motif qui les porta à mettre le feu à ces monuments publics, ne leur eût pas permis de remettre cette opération, après qu'ils se seroient emparés de la ville haute. D'ailleurs, Joseph dit que ce fut après avoir mis le feu à la maison d'Ananus & aux Palais d'Agrippa & de Bérénice, qu'ils le mirent aux Archives publiques.

L'autre dépôt des Archives étoit dans la basse-ville, comme l'on a prouvé le Pere Lamy, M. Réland & quelques autres Critiques (a). Le sçavant Oratorien paroît n'avoit

(a) *Templ. Hierosol.* pag. 643. & 44. *Palesti. illustr.* pag. 251.



pas connu l'édifice qui étoit affecté dans la ville haute à conserver les Archives, du moins ne le marquait-il point dans son plan de Jérusalem. Il dit que Joseph ne l'appelle point ἀρχίον, mais γραμματεῖο φυλάξιον. Il est vrai qu'il l'appelle ainsi. Mais ce n'est qu'après l'avoir appelée quelques lignes plus haut τὰ ἀρχία.

Comme après la prise de Jérusalem par David, cette partie de la ville qu'on appelle Sion, fut toujours la demeure de ses successeurs jusqu'à la captivité de Babylone, ils purent y affecter un édifice pour conserver les Archives de l'Etat, & le peuple en consacrer un à Salem pour conserver ce qui regardoit les habitants.

Le Père Calmêt dit (a) que les séditieux forcèrent & mirent à mort la garnison Romaine qui étoit dans la Tour Antonia. Les Romains n'en étoient pas maîtres alors (b). Florus avoit tâché de s'en emparer pour gagner le Temple, mais les Juifs l'en avoient empêché. Les Romains s'étoient retirés dans le camp qu'ils avoient devant le palais. Mais les Séditieux ayant forcé le palais où étoient les troupes d'Agrippa, ils furent obligés de se retirer dans la Tour d'Ippique. Ainsi ce furent les troupes d'Ananus que les Séditieux égorgèrent.

M. d'Andilly cache le Grand-Prêtre Ananie & son frère Ezéchias dans les égoûts. M. de Tillemont (c) n'est pas tombé dans cette méprise. Ce fut, ce semble, le Grand-Prêtre, fils de Set, qui fut obligé de se ré-

fugier dans le palais supérieur. Car Eléazar, Commandant du Temple, étant un des plus emportés Séditieux, il n'est pas naturel que ceux de son parti, & dont il étoit le Chef, aient fait mourir son père, ainsi j'ai cru devoir lire Ananus au lieu d'Ananie.

### REMARQUE XIII.

*Du camp que les Romains avoient dans Jérusalem ou aux environs. De l'endroit où le Tribun Lysias fit conduire saint Paul après qu'il l'eut arraché des mains des Juifs.*

LES Romains avoient un camp dans Jérusalem, ou aux environs. Mais Joseph, de qui nous l'apprenons, ne nous marque point expressément l'endroit où il étoit. Il pouvoit n'être pas fixe, & les Romains pouvoient camper tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, selon qu'ils se jugeoient à propos.

M. de Tillemont (d) dit qu'on prétend que ce camp étoit à la Tour Antonia; il cite, pour le justifier, l'Auteur de la Sinopse, mais quel que puisse être l'auteur de ce sentiment, il est certain qu'il se trompe. Joseph raconte, dans le second Livre de la guerre des Juifs, que Florus ayant voulu se rendre maître de cette Tour, pour aller de là

(a) Diction. bibliq. Jérusalem, page 391.

(b) Joseph, Guer. des Juifs, Liv. 2. chap. 15. num. 5. & 6.

(c) Ruine des Juifs, pag. 505.

(d) Vie de saint Paul, pag. 287.

(e) Synopse. N. P. 1582. c. d.

piller le Temple, les Juifs le prévinrent & lui firent manquer son entreprise, & que les Romains se retirèrent *αὐτὸ πρὸς τοὺς βασιλικοὺς σπαλιώδων*, dans le camp qui étoit devant le palais (a).

Le sçavant Auteur de l'Histoire des Empereurs depuis Auguste jusqu'à Constantin, dit que Florus étoit toujours maître de la Forteresse Antonia, par la garnison qui y résidoit. Il en étoit si peu maître, que dans le dessein d'enlever le trésor du Temple, il fit les plus grands efforts pour s'en emparer, mais inutilement, *καὶ διὰ τὸ το παραδόντι ἐπιθυμοῦναι τὴν Ἀντωνίαν*. L'illustre Historien suppose, après quelques Sçavants, qu'il y avoit une garnison Romaine dans la Tour Antonia, lorsque Florus faisoit tous les efforts possibles pour s'emparer du trésor du Temple. Mais, outre qu'il n'eût pas été nécessaire de faire aucun effort pour s'en emparer, en étant maître par la garnison qui y résidoit, ses troupes eussent dû, & elles n'eussent pas manqué de s'y retirer, quand elles se virent mal menées par les Sédicieux, plutôt que d'aller chercher leur sûreté dans le camp qu'elles avoient devant le palais.

Florus, en retournant à Césarée, laissa à Jerusalem une cohorte en garnison. Elle alla camper devant le palais, où les troupes du Roi Agrippa s'étoient retirées. Elle y étoit quand les Sédicieux s'en emparèrent, & elle n'y étoit pas allée de la Tour Antonia lorsque ces Scélérats s'en rendirent maîtres, car ils prirent & massacrèrent ceux qui la défendoient. Cependant c'étoient les seules troupes qu'eussent les Ro-

maines à Jerusalem en ce temps-là. Ainsi les Romains ne pouvoient pas avoir garnison dans cette Tour lorsque Florus vouloit piller le Temple, & ce ne fut pas sur-tout que les Sédicieux la prirent, ce fut sur les troupes que le Grand-Prêtre & les gens de bien, qui vouloient la paix, y avoient mises, pour empêcher Florus de s'en emparer, & de se faire, par la prise, chemin pour aller piller le trésor du Temple.

M. d'Andilly traduit, après Sigismond Gelenius, *αὐτὸ πρὸς τοὺς βασιλικοὺς σπαλιώδων*, « vers le reste de » leurs troupes, qui étoient dans le » palais Royal. « Il est clair que Palais Royal n'est pas la signification de *σπαλιώδων*. Mais il semble que l'élégant Traducteur ne l'ait pas trop sçue. Car Joseph racontant dans la suite que les Romains furent obligés d'abandonner ce qu'il appelle *σπαλιώδων*, parce qu'ils n'espéroient pas pouvoir s'y maintenir, & Sigismond Gelenius s'étant contenté de présenter en caractères Latins, *Stratopedon*, ce qui étoit dans son Auteur en lettres Grecques, le Traducteur François a fait prendre aux » Romains le parti d'abandonner le » lieu où ils étoient, nommé *Stratopedon*, parce qu'ils auroient pu » y être forcés.

En quelque endroit que fût ce que Joseph appelle *σπαλιώδων*, ce n'étoit pas dans la Tour Antonia, puisque, dans le désespoir de s'y pouvoir maintenir, les Romains l'abandonnèrent pour se retirer dans les Tours de Mariamne, de Phasaël & d'Éppique. Car comme la Tour Antonia étoit autant, pour le moins, de défense que les trois au-

(a) *Βασιλικὰς παραδόντι καὶ σπαλιῶν τὸ πρὸς τὴν Ἀντωνίαν*. Guer. des Juifs, 10. Liv. 2. chap. 15. num. 5.

tres, ils n'eussent eu aucune raison d'en sortir pour s'y retirer : n'ayant pas plus lieu d'espérer de pouvoir se maintenir dans aucune de ces Tours que dans celle qu'ils abandonnoient.

D'ailleurs les Séditieux s'étoient rendus maîtres, après deux jours de siège, de la Tour Antonia, & y avoient égorgé ceux qui la défendoient. Ce ne furent pas les Romains, puisqu'ils ne les massacrèrent qu'au sortir des Tours d'Hippicos, de Phasaël & de Mariamne, contre la parole qu'ils leur avoient donnée de leur conserver la vie.

Στρατόπεδον, & παρεμβολή, peuvent n'être pas parfaitement synonymes ; mais on trouve l'un & l'autre employés pour signifier un camp. Je ne sçai si l'usage le plus ordinaire du dernier n'est pas de signifier la place d'armes ou l'espace de retranchement qui étoit devant la tente du Général. Pompée (a) voyant son aile droite défaire, se retira dans son camp, comme un homme à qui la tête avoit tourné. Mais voyant que les ennemis le serçoient, & qu'ils pénétroient jusqu'à sa tente, il s'écria *εκούζω ἐπὶ τῇ παρεμβολῇ*. « Quoi jus- » ques dans mon quartier (b). » Quoi qu'il en soit de ce soupçon, ce fut dans le camp que le Tribun Lisias fit conduire saint Paul ἐκ τῆς παρεμβολῆς (c).

Le Pere Calmet croit que ce fut dans la Tour Antonia que fut mené le saint Apôtre. J'ai peine à croire que saint Luc, qui parle bien Grec, se soit servi d'un terme aussi peu propre que παρεμβολή, pour signifier un Palais de la beauté & de la grandeur de la Tour Antonia. Le

sçavant Interprète ajoute que les jours de grandes fêtes « la garnison » Romaine étoit en armes sur les » portiques du Temple, pour être à » portée d'arrêter le tumulte dans sa » naissance. « Les Romains ne sça- » voient pas si peu placer une garde où il convenoit, que, pour empêcher que les Juifs n'excitassent quelque émeute dans les Portiques les jours de grandes Fêtes, ils se tinssent en armes sur leur toit.

Joseph (d) dit qu'ils entretenoient toujours garnison dans la Tour Antonia : c'est le sentiment de l'Historien des Empereurs (e) jusqu'à Constantin : & le sujet de son étonnement « que Joseph ne fait aucune » mention de ces troupes dans le combat dont il s'agit ici. « c'est aussi le sentiment le plus commun aujourd'hui : mais il faut borner le terme de *toujours* aux jours de grandes Fêtes, & traduire : « La Tour Antonia avoir deux escaliers du côté » qu'elle se joignoit aux portiques. » Les Romains descendoient par-là » dans ceux du Septentrion & du » couchant. Ils y avoient toujours » une garnison les jours de grandes » fêtes, laquelle se dispersoit dans » les portiques pour empêcher que » le peuple n'y excitât quelque émeute. » Ce n'est que ce que cet Auteur a voulu dire : autrement, il ne s'accorderoit pas avec lui-même. Florus n'eût pas fait d'inutiles efforts pour s'en emparer, si les Romains y avoient toujours entretenu une garnison. Aussi ne fut-ce point sur eux que les séditieux la prirent, après deux jours de siège, comme on vient de le dire. Car ils égorgè-

(a) Hist. des Emper. Tom. 6. page 217.

(b) Plutarcq. Vie de Pom.

(c) Act. Apost. chap. 21. v. 34.

(d) Guer. Juifs, Liv. 5. ch. 5. num. 82.

(e) Tom. 6. page 21.



rent tous ceux qui y étoient , & on trouve deux jours après les Romains se défendre contre ces scélérats , & être obligés d'abandonner leur camp , ne pouvant pas s'y maintenir , pour se jeter dans les Tours de Phasaël , d'Ippique & de Mariamne.

Les Romains n'avoient pas même toujours garnison les jours de grandes Fêtes dans cette Tour. Cela est certain par ce que Joseph raconte de l'impudence d'un soldat Romain à la Fête de Pâque. Le peuple fut si indigné de cette insolence , qu'il s'émut , & que , dans son emportement , il chargea Cumanus d'injures. Ce fut en vain que cet Officier l'exhorta à s'appaiser , il fut obligé de faire avancer toutes ses troupes vers la Tour Antonia , καλῶν τε τὸ πατριάρχημα , παροπλῖαν ἀναλαβόντας, ἔκρινεν ἱεροῦ Ἀ'ντωνίας (a). La force & la crainte firent alors sur l'esprit de ces mutins , ce que la raison auroit dû , mais n'avoit pu faire.

#### REMARQUE XIV.

*Fut-ce un jour de Sabat que les Juifs attaquèrent Cestius ?*

ON peut consulter ce que M. de Tillemont dit du jour que Cestius attaqua Jérusalem dans la Note vingt-troisième sur la ruine des Juifs. L'on fait dire à Joseph que ce fut un jour de Sabbat que les Juifs sortirent de Jérusalem pour aller attaquer Cestius , & c'est ce qui arrête le judicieux Critique , mais il sem-

ble que la difficulté ne vient que de ce que le Texte est altéré. Car je soupçonne que ces mots *το γὰρ δὴ τὸ μάλιστ' ἀπὸ αὐτοῦ θρησκευόμενον εἰσέβαλεν* , est une mauvaise scholie qui a passé de la marge dans le Texte. Si je ne puis pas justifier ce soupçon , je dois au moins faire connoître ce qui lui a donné naissance. Selon cette scholie , vraie ou prétendue , le Sabbat dans lequel les Juifs quitterent la Fête pour aller attaquer Cestius , étoit respecté d'une manière particulière par les Juifs. Ce n'est pas naturellement la manière dont se seroit énoncé un Ecrivain qui auroit été de cette nation. Il eût dit *par nous* , au lieu de *par les Juifs*. 2°. Le Sabbat , qui se rencontroit dans l'octave de la Scenopégie , étoit-il observé d'une manière plus religieuse par les Juifs que celui qui tomboit dans l'octave de Pâque ? Cela n'est pas vrai-semblable.

L'Auteur de la Note \* prétend qu'*ἡβδομάς* signifie ici le Sabbat , & non pas la semaine. Il peut avoir ce sens ailleurs , on ne le conteste pas , mais il semble que ce n'est pas celui dans lequel Joseph le prend en cet endroit. Et quand il le lui donneroit , il resteroit encore quelque incongruité dans son raisonnement , en conservant ce que je soupçonne être une scholie. » Sans avoir » égard pour le Sabbat le plus respecté par eux. » Pour parler juste il auroit du dire , » n'ayant aucun » égard pour le Sabbat qu'ils respectent davantage. » Encore eût-il du dire auparavant que les Juifs quitterent non-seulement la Fête de la Scenopégie , mais qu'ils la quitterent le jour du Sabbat qui tomboit dans l'octave de cette Fête.

(a) Antiq. Juiv. Liv. 20, chap. 3. num. 2.

D'ailleurs, je ne me souviens pas que Joseph ait jamais employé *οιβ-ουα*, pour respecter un Sabbat ou quelque autre cérémonie religieuse.

Les Juifs ont toujours été observateurs rigides des pratiques légales, & loin d'y faire quelque retranchement, ils les ont portées quelquefois plus loin que leur saint Législateur ne l'avoit ordonné. Comme la Loi leur commandoit de demeurer sept jours sous des tentes pendant la Fête des Tabernacles (a), ils purent en inférer, par une conclusion assez naturelle, qu'il leur étoit défendu de travailler pendant cette solennité. On ne voit pas en effet quels travaux pourroient faire des gens obligés de demeurer pendant sept jours sous des tentes de feuillages. C'est peut-être dans cette opinion que Joseph dit que les Juifs quitterent la Fête qu'ils célébroient pour aller attaquer les Romains (b), sans avoir égard que son Octave est un temps de repos. Ils ne pouvoient aller attaquer Cestius à plus de deux lieues sans s'exposer à ne pouvoir peut-être pas revenir le même jour, & à transgresser par conséquent la Loi, qui leur ordonnoit de demeurer pendant sept jours consécutifs sous des tentes,

### REMARQUE XV. (\*)

*L'éthimologie que donne Joseph de Bethzeta paroît juste.*

APRÈS avoir rapporté l'éthimologie que Joseph donne de Bethzeta, le Pere Lamy demande, *An ibi sciens erat Josephus? An peccat ignorantia?* Et il ajoûte : *Quidquid sit & falsa est illa origenis.* Joseph ne se trompe ni par ignorance, ni volontairement, & l'éthimologie qu'il donne de ce mot paroît la véritable. Le sçavant Oratorien prétend au contraire qu'elle doit se prendre de *מב* & *מז*, la maison du bétail. La raison qu'il apporte de ce sentiment est que de ce côté-là, étoit le marché aux bêtes pour les Sacrifices. Il pouvoit y avoir un marché à Jerusalem ou dans un de ses faubourgs où l'on vendit les bêtes qu'on offroit en sacrifice. Cela ne se peut contester. Mais la preuve qu'en apporte le Censeur de Joseph ne conclut pas. S'il y avoit à Jerusalem une porte qu'on appelloit la porte des bétiaux, outre qu'on ne sçait pas de quel côté elle étoit, il y en avoit aussi une qu'on appelloit *Porta sterquilivii*. Est-ce une preuve qu'il y

(a) Lévitiq. chap. 23. v. 41.

(b) ἀπὸν ἰσχυρότερον.

(\*) Avis de l'Editeur : En marge de cette Remarque, le R. P. Gillet a écrit : Cette remarque n'est point à sa place, & il n'a point marqué l'endroit où il pensoit qu'elle dût être placée. Joseph parle de Bethzeta en plusieurs endroits de ses Ouvrages dans les Antiquités ; Livre 12. chap. 10. num. 2. Ibid.

chap. 11. num. 1. & dans l'Histoire de la Guerre des Juifs, Liv. 2. chap. 16. num. 5. C'est à raison de ce dernier endroit que cette Remarque s'est trouvée ici placée, & je l'y laisse, plutôt que de la supprimer, comme ayant un rapport plus immédiat aux endroits ci-dessus cités, & qui sont déjà entre les mains du Public.

(d) Esdras, Liv. 2. chap. 3. v. 11.

avoir un marché d'ordures dans cette ville. Comme on lui avoit sans doute donné ce nom parce que c'étoit par elle qu'on faisoit passer d'avantage les ordures qu'on portoit dehors, de même on avoit pu appeler la porte des bestiaux, celle par laquelle il en entroit un plus grand nombre à Jerusalem.

Peut être même qu'il n'y avoit point de place à Jerusalem affectée particulièrement pour vendre & acheter les bêtes qu'on offroit en Sacrifice. Les Juifs, observateurs si rigides de la Loi en ce temps-là, eussent-ils souffert qu'on eût profané les saints Portiques par un commerce de bestiaux, s'il y eût eu une place à Jerusalem affectée pour vendre & acheter ceux qui pouvoient être offerts en Sacrifice? Ils ne l'eussent probablement pas souffert, si une coutume, très-indécente à la vérité, mais consacrée en quelque sorte par la possession, ne les y eût comme forcés.

Quand deux mots se joignent pour n'en composer qu'un, ils perdent assez communément une ou deux de leurs radicales dans le point de leur union. C'est tout le contraire dans l'éthimologie que propose le sçavant Oratorien, c'est י נון, la dernière lettre de נאץ, qui se perd, & se perd à la fin du mot qu'elle compose avec בית, pour se changer en נח תאנ. L'un & l'autre n'est point dans l'analogie de la Langue. Dans l'éthimologie qu'apporte Joseph du mot Betzetha, & qui suppose qu'il l'a tirée de בית חדשה, maison neuve, le dalet ה se perd, mais c'est au milieu de l'union. C'est un tau qui termine le Betzetha, au lieu que ce

devroit être naturellement un he. Mais M. Reland a prouvé contre M. Gagnier (a), que quoique le tau נ à la fin d'un substantif féminin marque ordinairement qu'il y est en régime, on l'y trouve aussi quelquefois; lorsqu'il est dans ce que les Grammairiens appellent *in statu absoluto*. On peut objecter que בית est masculin, & que l'éthimologie de Joseph le suppose féminin. Mais il ne paroît pas que Dieu ait voulu préserver la Langue Hébraïque des changements auxquels toutes les choses de ce monde sont sujettes. Il y a dans notre Langue plusieurs substantifs qui sont aujourd'hui masculins, qui étoient il y a deux cents ans féminins, pourquoi ne seroit-il pas arrivé quelque chose de semblable à l'Hébreu dans un espace de plus de quatre cents ans, entre les derniers Auteurs sacrés & le temps où Joseph Ecrivoit?

Ce qu'on appelloit Betzetha du temps de Joseph n'avoit pas été toujours habité, mais le peuple s'étant extrêmement augmenté, une partie se trouva dans la nécessité de s'aller loger hors de la ville. Joseph, qui nous apprend ce fait, ne nous dit point quand cette espèce de colonie fut fondée. Mais le grand Agrippa l'ayant jointe par un bon mur à l'ancienne Jerusalem, ce quartier y fit une augmentation si considérable, qu'on l'appella la nouvelle ville, בית חדשה. Rien de plus naturel que cette éthimologie, & de plus commun que d'appeller nouvelle ville une augmentation qu'on fait à l'ancienne, lorsqu'elle est telle sur-tout, que séparée & seule, elle mériterait le nom de ville.

(a) Nouvel Rép. des Lettr. M. 1705. pag. 150.



## REMARQUE XVI.

*Sur la permission qu'obtient  
Jean de Giscala de vendre  
de l'huile aux Juifs de  
Syrie.*

LES Payens de Syrie pouvoient pratiquer quelques cérémonies superstitieuses lorsqu'ils faisoient l'huile que leur donnoient les olives qu'on recueilloit dans la Province. Les Juifs, toujours extrêmement prévenus contre tout ce qui venoit des Payens, regardoient ces cérémonies comme une idolâtrie qui souilloit cette huile & la mettoit au nombre des choses dont la Loi leur défendoit de se servir pour leur nourriture. Comme la Galilée faisoit beaucoup d'huile, les Juifs de Syrie s'en fournissoient pour n'être pas obligés de se servir de celle que faisoient les Syriens. Césarée de Philippe pouvoit être l'entrepôt d'où ils tiroient ce qu'il leur en falloit. Mais on peut conjecturer avec beaucoup de vrai-semblance, que les Juifs de la Palestine s'étant révoltés contre les Romains, Agrippa avoit défendu tout commerce à ses sujets avec eux, d'autant plus qu'ils avoient chassé insolemment ses troupes de Jerusalem. C'est je crois le sens de ce que Joseph dit, que l'Officier qui commandoit pour ce Prince à Césarée les avoit renfermés (a). Lorsque des ennemis assiègent une ville, ils y renferment les habitants sans qu'ils en puissent sortir; mais on

n'a point d'exemple qu'un Gouverneur les y renferme, sur-tout lorsqu'il n'y a point de guerre. Jean dit (b) que ces Juifs l'avoient prié de leur envoyer des voitures d'huile sur les confins *ἐν τῇ μεσότητι*. C'est en effet sur les confins d'une Province ou d'un Royaume qu'on dépose des marchandises que l'interdiction du commerce ne permet pas de conduire plus loin, afin de les faire passer la nuit ou le jour en trompant la vigilance des gardes.

L'interdiction du commerce est toujours réciproque, si Agrippa défendit à ses sujets d'en avoir avec les Juifs qui s'étoient révoltés contre les Romains, les Magistrats de ceux-ci ne manquèrent pas de leur faire une pareille défense. Elle dut embarrasser également les sujets de l'un & de l'autre Etat. Les Galiléens, en les empêchant de commercer leur huile, & les Juifs de Syrie en les mettant dans la nécessité de se servir de celle que les Payens faisoient, ou d'en être privés absolument. Jean sentit bien que dans une pareille circonstance il y auroit de grands profits à faire, si Joseph lui permettoit de faire voiturier de l'huile sur les confins de sa Province. Il en obtint la permission, mais il n'eut pas l'artifice de » faire ordonner par Joseph à tous » les Juifs qui demeuroient en Syrie de ne point envoyer d'huile » aux lieux circonvoisins qu'elle » n'eût passé par les mains de ceux » de leur nation (c). « Sigismond Gelenius & M. Havercamp ne font pas dire à cet Auteur des choses si peu judicieuses, mais le sens qu'ils

(a) συγκαλεισμένοι, κατὰρροσάγειν πρὸ βασιλέως ὑποδίκου τὴν συνάρεσιν δι-  
παυήτοις, VII. Joseph. num. 13.

(b) Guerre des Juifs, Livre second, chapitre 8. numero 2.

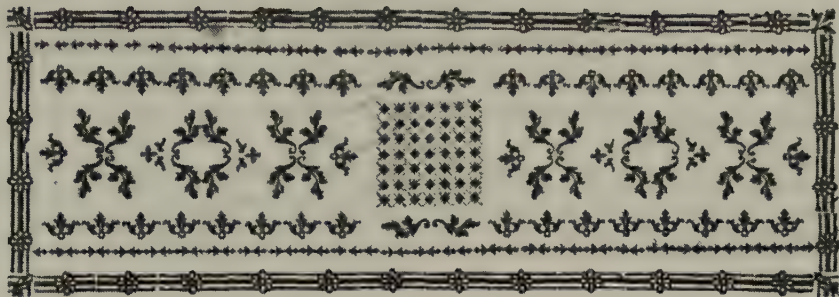
(c) M. d'Andilly.

lui donnent ne l'est gueres davantage. Jean n'avoit garde de prier Joseph de faire une défense qu'il sçavoit qu'il ne pouvoit pas faire, & qui ne serviroit de rien quand il pourroit l'engager à la faire, & le Gouverneur de Galilée n'étoit pas assez dépourvu de bon sens pour faire des défenses à des personnes

sur lesquelles il n'avoit aucune autorité. On pourroit lire *ἐφ' ἡλίκῳ*, au lieu de *ἐφ' ἡλικίῳ*, » comme tous » les Juifs de Syrie *se* gardoient de » se servir d'huile qui n'avoit pas » été faite par ceux de leur Na- » tion. « La phrase seroit plus nette, mais on peut ne rien changer,

2) Guer. des Juifs, liv. 2. chap. 21. numero 1.





# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

### LIVRE TROISIEME.

#### CHAPITRE I.

Inquiétudes  
que les non-  
velles de la ré-  
volte des Juifs  
donnent à Né-  
ron.

I.



A nouvelle du mauvais succès des armes Romaines dans la Judée surprit & jeta du trouble dans l'ame de Neron, mais il affecta à l'extérieur une intrépide fermeté, & parut furieux contre Cestius, à l'incapacité duquel il l'attribuoit plutôt qu'à la valeur & à la bonne conduite des Juifs. Il ne croyoit pas qu'il fût de la dignité de l'Empire, & du rang suprême qu'il y occupoit, de laisser croire que quelque accident fâcheux fût capable de le faire tomber dans l'abbattement; cependant la vive inquiétude dont il étoit agité perceoit à travers ces sentiments de fierté.

I I. Il cherchoit de tous côtés quelqu'un à qui il pût con-



fier le Commandement des troupes dans l'Orient , & sur qui il pût compter pour en appaiser les troubles , punir les Juifs de leur révolte , & retenir dans le devoir les nations voisines , que leur exemple pouvoit entraîner. Il ne trouva personne plus capable que Vespasien de rendre ces pressants & importants services à l'Empire. Ce brave & expérimenté Général , élevé & nourri à la guerre , avoit , en réduisant les Germains , pacifié les troubles de l'Occident. La conquête de l'Angleterre , Etat peu connu avant lui , étoit le fruit de ses travaux , & avoit procuré à l'Empereur Claude l'honneur d'un Triomphe qui ne lui avoit coûté ni peines ni fatigues (a).

III. Tant de glorieux exploits & de si bon augure , une vigoureuse santé , jointe à une expérience si consommée , la parfaite confiance qu'on pouvoit d'autant mieux prendre en lui qu'il avoit des fils qui étoient de bons otages de sa fidélité , & qui , dans la vigueur de leur âge , pouvoient servir comme de bras à la prudence de leur pere , tous ces motifs & plus qu'eux peut-être , une direction particulière de la Providence , qui conduit tout ce qui arrive dans l'univers , déterminèrent le choix de l'Empereur : ainsi il donna à Vespasien le Commandement de ses troupes dans la Syrie , & pour animer l'activité de son zèle , il accompagna ce choix de tous les témoignages d'affection & d'estime dont la nécessité des affaires rend toujours les Souverains prodigues. Vespasien étoit pour-lors auprès de l'Empereur dans l'Achaïe , d'où il envoya Tite , son fils , prendre à Alexandrie la cinquième & la dixième Légions qui y étoient. Pour lui ayant passé l'Helléspont , il se rendit par terre en Syrie , où il assembla les troupes Romaines & celles que les Rois voisins lui envoyèrent.

Neron charge Vespasien de la guerre contre les Juifs.

— (a) Legatus legionis in Germaniam missus est. Inde in Britanniam translatus. Tricies cum hoste conflixit. Duas validissimas gentes , superque viginti op-

pida & insulam Vectem Britanniz proximam in ditionem sedegit. *Sueton. chap. 4.*



## C H A P I T R E II.

Les Juifs font  
des préparatifs.

I. **L'**AVANTAGE inespéré que les Juifs avoient eu sur Cestius anima tellement leur audace, qu'ils ne purent se contenir, & comme si la fortune les eût portés sur ses ailes, ils ne songerent plus qu'à pousser vivement la guerre. Ils rassemblèrent ce qu'ils avoient de meilleures troupes pour marcher contre Ascalon, ville fort ancienne, distante de cinq cents vingt stades de Jerusalem. Les Juifs l'avoient de tout temps fort haïe, & ce fut pour cette raison qu'ils jugerent devoir commencer par elle leurs expéditions militaires : ils marchèrent sous la conduite de Niger Peraïte, de Silas Babylonien, & de Jean Esséus, trois hommes d'une valeur & d'une prudence supérieures. Ascalon étoit très-bien fortifiée, mais la garnison qui la devoit défendre étoit très-foible, & ne consistoit qu'en une cohorte & une compagnie de cavalerie qu'Antoine commandoit.

Les Juifs qui  
vont attaquer  
Ascalon sont  
défaits.

II. La haine qui animoit les Juifs leur fit presser leur marche de telle sorte qu'ils furent aussi promptement devant cette ville que si elle avoit été proche de Jerusalem. Antoine ne s'étonna ni de leur multitude ni de leur audace ; il sortit à la tête de la cavalerie pour les recevoir, & ayant soutenu bravement leurs premiers efforts, il les repoussa loin des murs, & comme les Juifs étoient beaucoup moins sçavans dans l'art de la guerre, beaucoup plus mal armés, beaucoup moins bien disciplinés que les Romains, qu'ils ne consultoient dans leurs démarches que leur fureur & leur emportement, & que d'ailleurs ils n'avoient que de l'infanterie, au lieu que les Romains avoient de la cavalerie, & que toutes leurs troupes, dociles & promptes à obéir, exécutent au moindre signal les ordres qu'on leur donne, ils furent aisément défaits ; car aussi-tôt que leurs premières lignes furent ébranlées, la cavalerie les rompit, & les rejettant sur ceux qui pressaient par derrière pour s'avancer vers les murailles, elle les opposa les uns aux autres jusqu'à ce qu'enfin, obligés tous de lâcher pied, ils se dispersèrent dans la plaine, dont le terrain vaste & uni donnoit un grand avantage à la cavalerie Romaine, &

la mit à portée d'en tuer un très-grand nombre , parce que devançant avec facilité les fuyards , elle revenoit sur eux & les tournoit en tant de façons différentes , qu'elle leur ôtoit tout moyen de se rallier. Dans cette fâcheuse position , les Juifs ne pouvoient tirer aucun avantage de leur multitude , les Romains au contraire , quoi qu'en fort petit nombre , leur devenoient infiniment supérieurs. Cependant la honte de s'avouer sitôt vaincus , & l'espérance de rappeler la victoire , animoit les Juifs à se roidir contre leur mauvaise fortune. Les Romains , infatigables , ne pouvoient se résoudre à perdre le fruit de leurs premiers succès ; le combat dura jusques dans la nuit ; dix mille Juifs , du nombre desquels furent Jean & Silas , deux de leurs Chefs , demeurèrent morts sur la place , les autres , blessés pour la plupart , se sauverent dans une petite bourgade d'Idumée (a), qu'on appelle Sallis , avec celui de leurs Chefs qui leur restoit. Il n'y eut du côté des Romains qu'un très-petit nombre de blessés.

III. Ce cruel revers , loin d'abattre le courage des Juifs ; ne fit au contraire que l'échauffer ; irrités par la force du mal , le grand nombre de morts sur les corps desquels il leur faudroit passer , ne les effraya point. Occupés jusqu'à une sorte d'ivresse du souvenir de leurs précédents succès , ils coururent à une nouvelle défaire , sans donner le temps à leurs blessés de guérir ; ils rassemblèrent toutes leurs forces , & plus animés que jamais contre Ascalon , ils retournèrent à l'attaque avec une armée beaucoup plus nombreuse que la première , mais toujours dépourvus des grandes qualités qui donnoient tant de supériorité sur eux à leurs ennemis : aussi cette seconde entreprise leur fut aussi fatale que la première , ils donnerent dans une embuscade qu'Antoine leur avoit dressée sur le chemin qu'ils devoient tenir , & qu'ils n'avoient point eu la précaution de faire reconnoître ; il les y enveloppa & en tua plus de huit mille avant qu'ils eussent eu le temps de se ranger en bataille. Les autres s'enfuirent , Niger fut obligé de suivre le torrent , mais il donna dans sa retraite des preuves éclatantes de prudence & de bravoure , & se déroba enfin à la poursuite des Romains , en se jettant avec ceux qui l'accompagnoient dans une tour extrêmement bien fortifiée de

(a) Voyez Remarque 1.



la bourgade appelée Bezedel. Antoine ne crut pas devoir perdre du temps à tâcher de s'emparer de cette tour, trop difficile à forcer; résolu cependant de priver les Juifs de l'avantage d'être conduits par un si excellent Chef, il y fit mettre le feu. Les Romains la voyant embrasée, & persuadés que Niger ne pouvoit éviter d'y périr, se retirèrent en faisant éclater leur joie. Mais Niger se jeta du haut de la tour en bas & entra dans un sousterrein, d'où il se fit entendre trois jours après à ceux qui ayant pleuré sa mort venoient chercher ses ossements pour leur donner la sépulture. Surpris & ravis de retrouver, contre toute espérance, leur Chef plein de vie, les Juifs regarderent comme un effet singulier de la Providence la conservation d'un Officier que les circonstances leur rendoient si nécessaire.

Vespasien asemble ses forces à Antioche. Va à Ptolémaïde.

I V. Vespasien, avec ce qu'il avoit rassemblé de troupes, se rendit d'Antioche à Ptolémaïde (a). La première de ces villes est Capitale de la Syrie, & tient, par sa grandeur & les autres avantages, le troisième rang entre les principales villes de l'Empire. Il y trouva Agrippa, qui l'attendoit avec toutes ses forces (a). Les habitants de Séphoris, conduits par l'amour de la paix, vinrent trouver le Général Romain à Ptolémaïde. Une prévoyance attentive à se maintenir dans une situation tranquille, jointe à l'idée qu'ils s'étoient formée de l'extrême puissance des Romains, leur avoit fait prévenir l'arrivée de Vespasien; ils s'étoient liés par un engagement réciproque avec Cestius Gallus, & avoient ouvert leurs portes à la garnison Romaine qu'il leur avoit envoyée. Par une suite de la même conduite, ils se présentèrent avec de grandes marques de respect devant Vespasien, & l'assurèrent qu'ils le serviroient avec zèle, même contre ceux de leur nation, & sur la demande qu'ils lui en firent, Vespasien leur envoya autant de cavalerie & d'infanterie qu'il le crut nécessaire pour les soute-

(a) J'ai cru d'abord qu'il y avoit une transposition ici, & qu'il falloit porter *ἦν κατὰ πῶλον*, & après *ἐν Πτολεμαίδος ἰσχυρίσιν*. « Vespasien se rendit d'Antioche à Ptolémaïde, où il trouva Agrippa qui l'y attendoit avec toutes ses forces. » Il paroît en effet assez peu vraisemblable que ce Prince ait mené toutes ses troupes au-devant de Vespasien

jusqu'à Antioche. Il pouvoit, ce semble, les laisser à Ptolémaïde, où toute l'armée devoit s'assembler, & ne leur pas faire faire sans nécessité une traite aussi longue qu'est celle d'une de ces deux villes à l'autre. Mais il est certain qu'Agrippa alla plus loin que Ptolémaïde au-devant de Vespasien. *Vie de Joseph*, numéro 47.

nir contre les efforts des Juifs, s'ils entreprenoient de la forcer, tant lui parut importante, pour le succès de la guerre qu'il venoit entreprendre, la conservation de cette ville, qui étoit la plus considérable de la Galilée, & si forte par sa situation, qu'entre les mains des Juifs elle eût pû servir de rempart à tout leur pays.

## CHAPITRE III.

I. **I**L y a deux Galilées, l'une appelée la haute, & l'autre la basse, la Syrie & la Phénicie les environnent. Elles sont bornées du côté de l'Occident par Ptolémaïde & son territoire, & par le mont Carmel, autrefois de leur dépendance, & maintenant de celle de Tyr. Gaba (a), qu'on appelle, la ville des Cavaliers, parce qu'Herode l'assignoit pour demeure à ceux qu'il licentioit est proche de cette montagne du côté du midi. Les deux Galilées sont bornées par Samarie & Scytopolis jusqu'au Jourdain; elles le sont à l'Orient par Hyppos, Gadara & la Gaulanite, qui bornent aussi le Royaume d'Agrippa, la ville & le territoire de Tyr les terminent du côté du Septentrion.

Description  
des deux Galilées.

La basse Galilée s'étend en longueur depuis Tibériade jusqu'à Zabulon au proche de Ptolémaïde, du côté de la mer. Sa largeur se prend depuis une bourgade qu'on appelle Zalot, & qui est dans la grande plaine, jusqu'à Bersabée, où commence la largeur de la haute Galilée, pour finir à la bourgade qu'on appelle Bacha, qui borne le pays des Tyriens de ce côté-là. Sa longueur se prend de la bourgade Thella, qui est voisine du Jourdain, & se termine à Meroth.

II. Malgré cette vaste étendue & la multitude de peuples dont elles sont environnées, ces deux Provinces se sont toujours soutenues contre les efforts de ceux qui leur ont fait la guerre, parce qu'elles sont très-peuplées, & que leurs habitants, élevés & nourris dès leur plus grande jeunesse dans les exercices de la guerre, sont au-dessus de tout lâche senti-

(a) Quelques anciennes Editions ont Gamala. On a suivi la leçon de la der-

niere, qui est autorisée par l'ancien Interprète.

ment de crainte. Les terres y sont grasses, & fournissent d'excellents pâturages, il y croît toutes sortes d'arbres; cette admirable fertilité invite à y entretenir ceux même qui ont le moins de goût pour l'agriculture; aussi tout y est en valeur, & aucun endroit n'y reste inutile. Outre un grand nombre de villes, il s'y est formé quantité de bourgs, si peuplés, à cause de la bonté du terrain, qu'on peut compter dans les plus petits jusqu'à quinze mille habitants.

Description  
de la Perée.

III. Cette étendue de la Galilée, telle que je viens de la reconnoître, peut cependant paroître moins considérable que celle de la Perée; mais cette dernière Province ne lui est pas comparable en force & en puissance: tout dans la Galilée est comme je l'ai dit, propre à la culture, & y est utilement employé, au lieu que dans la Perée, quelle que soit son étendue, il y a nombre de lieux qui par l'âpreté du terrain, n'étant susceptibles d'aucune bonne culture, sont peu propres à nourrir des fruits doux: on y trouve néanmoins quelques plaines dont la terre est d'une si excellente nature, qu'il est peu de plantes qui ne s'y plaisent, des vignes sur-tout, des oliviers & des palmiers. Elle est ordinairement arrosée par les torrents qui tombent des montagnes, & sans cesse rafraîchie par des sources qui ne tarissent pas même lorsque des chaleurs excessives dessèchent les ruisseaux formés par ces torrents. Cette Province s'étend dans sa longueur depuis Macheronte jusqu'à Pella; & dans sa largeur, depuis Philadelphie jusqu'au Jourdain. Elle est bornée au Septentrion par Pella, à l'Occident, par le Jourdain, au Midi, par le pays des Moabites, & à l'Orient, par l'Arabie, la Silbonitide, Philadelphie & Gerasa (a).

Qualité du  
terrain de la  
Samarie.

IV. Le Pays de Samarie est entre la Galilée & la Judée. Il commence à une bourgade nommée Ginéa, qui est dans la grande Plaine, & finit à la Toparchie Acrabatene. Il ne diffère en rien pour le sol de celui de la Judée. Il y a dans l'une & l'autre Province des montagnes & des plaines très-fertiles, & plantées d'arbres qui produisent de bons fruits (b). Quoique la nature n'y ait pas assez abondamment pourvu à l'arro-

(a) Voyez les Notes u. & x. Cellar. & Reland.

(b) M. d'Andilly & le nouvel Editeur

ont cru qu'*épervins* signifioit des fruits sauvages. Est-ce faire l'éloge de la bonté d'une terre, de dire qu'elle porte des  
sement



sement des terres, de fréquentes pluies y suppléent, & elles en sont suffisamment humectées. Au reste, ce que le terrain fournit d'eau par lui-même est d'une merveilleuse saveur, les pâturages y sont excellents; nulle part on ne voit du lait en si grande abondance, & rien ne prouve mieux l'admirable fécondité des terres de ces deux Provinces, que l'immense quantité d'hommes dont elles sont peuplées.

V. Elles ont toutes deux pour frontière une bourgade appelée Anuath & Borcéas; cette même bourgade borne la Judée au Septentrion; une autre bourgade qui confine aux Arabes, & que les Juifs de ce canton appellent Jarda, la borne au midi dans sa longueur. Sa largeur s'étend depuis le Jourdain jusqu'à Joppé. Comme Jérusalem est au milieu, quelques-uns l'ont appelée, avec assez de vrai-semblance, le centre du pays.

La Judée ne manque d'aucun des avantages que peut procurer le voisinage de la mer, s'étendant jusques (a) à Ptolémaïde, le long de la côte. Elle est partagée en onze cantons. Jérusalem en est le Chef-lieu, & a sur les autres le même degré de supériorité que la tête a sur tout le corps. Les autres villes sont distribuées en Toparchies. La seconde après Jérusalem est Gophna; Acrabatta la troisième: viennent ensuite Thamnas, Lidda, Emmaus, Pella, l'Idumée, Engaddi, Herodion & Jéricho. Jamnia & Joppé appartiennent aussi à la Judée, & leur juridiction s'étend sur les régions qui leur sont voisines, & outre tous ces lieux, la Gamalitique, la Gaulanite,

fruits sauvages? Entre les différentes bénédictions dont Moïse prioit Dieu de combler la maison de Joseph, il lui souhaite ce qu'il y a de meilleur sur le sommet des montagnes & dans les collines. C'est-à-dire que la terre qui lui tomberoit en partage fût également fertile sur les montagnes & dans les plaines. C'est, ce semble, ce que veut dire Joseph, lorsque pour faire connoître la fertilité de la Samarie, il dit qu'elle abonde en fruits des montagnes & en fruits doux. Il venoit de dire que la Samarie ne différoit en rien de la Judée, & qu'elle avoit comme elle des plaines & des montagnes. Il ajoute, pour justifier la fertilité qu'il lui attribuoit, qu'elle avoit des

fruits doux & des montagnes, c'est-à-dire, que les plaines & les montagnes étoient fertiles.

(a) C'est de la Judée proprement dite, & par opposition à la Samarie & aux deux Galilées, que Joseph fait ici la description. Dans cette acception, elle ne s'étend point jusqu'à Ptolémaïde. *τοῦ παραλίου καὶ τῆς ἑβρῆς μέχρι πτολεμαίδος*. Ainsi, il faut qu'il ne prenne pas le mot de *Judée* dans le sens qu'il lui donne lorsqu'il la borne par la Samarie, mais qu'il le fasse signifier la Palestine en général; ou que Ptolémaïde ait pris la place du nom d'une ville jusqu'où la Judée proprement dite s'étendoit le long des côtes, mais qui s'est perdu.

la Baranée & la Trachonite , qui sont autant de parties du Royaume d'Agrippa. Ce pays commence au mont Liban & aux sources du Jourdain , & finit au lac de Tibériade. Sa longueur se prend depuis la bourgade qu'on appelle Aphrac jusqu'à Juliade ; il est habité par des Juifs & des Syriens mêlés ensemble. Telle est l'idée que j'ai cru devoir donner le plus brièvement qu'il m'a été possible, de la Judée & des Provinces voisines.

---

#### CHAPITRE IV.

Sephoris recevoit garnison Romaine. Placide ravage la Galilée.

I. **L**E secours que Vespasien envoya à Sephoris consistoit en six mille hommes d'infanterie & mille de cavalerie, sous le commandement de Placide. Cet Officier logea son infanterie dans la ville pour la défendre , & fit camper la cavalerie dans la grande Plaine. Ces troupes , par les courses continuelles qu'elles faisoient dans le pays incommodoient extrêmement Joseph & les siens, quoiqu'ils n'en fussent encore venus à aucun acte d'hostilité. Elles ravageoient les campagnes & pilloient tout ce qu'elles trouvoient à prendre aux environs des villes ; si quelques habitans osoient en sortir , à force de mauvais traitements elles les contraignoient d'y rentrer. Joseph fit enfin quelques avances pour se rendre maître de Sephoris , mais comme il l'avoit si bien fortifiée avant qu'elle se séparât des deux Galilées , que les Romains même n'eussent pu la prendre que très difficilement , il sentit bientôt qu'il pouvoit d'autant moins espérer de réussir , que , trop foible pour l'emporter de force , il ne pouvoit pas même compter sur la voie de la persuasion pour la ramener dans son parti. Ses tentatives cependant ne firent qu'allarmer davantage le feu de la guerre dans la Province. Les Romains irrités, continuèrent leurs courses & leurs ravages : sur pied le jour & la nuit ; ils exerçoient le plus horrible pillage avec un nouvel acharnement , tuoient tous ceux qui étoient en état de porter les armes , faisoient esclaves ceux à qui la foiblesse de l'âge ne le permettoit point. Le fer & le feu portoient la désolation dans toute la Galilée , & le seul moyen de se soustraire à tant de maux étoit de se renfermer dans les villes que Joseph avoit fortifiées.

II. Cependant Tite étoit passé d'Achaïe à Alexandrie en bien moins de temps qu'on n'auroit pu croire que l'hiver eût du le lui permettre ; il y prit les troupes qui faisoient l'objet de son voyage , & se rendit à grandes journées à Ptolémaïde , où il trouva Vespasien , qui y avoit amené la quinzisième légion ; Tite y joignit les deux qu'il amenoit d'Egypte , c'étoient la cinquième & la dixième. Elles étoient en grand renom ; dix-huit cohortes les suivoient , & furent jointes par cinq autres qui vinrent de Césarée avec six compagnies de cavalerie , dont cinq étoient toutes composées de cavaliers Syriens ; de ces cohortes dix étoient de mille hommes de pied , & les treize autres seulement de six cents , qui étoient soutenus par six vingt cavaliers (a). Cette armée reçut de nombreux renforts de la part des Rois alliés , Agrippa , Antiochus & Soëme fournirent chacun deux mille hommes d'infanterie , tous armés d'arcs & de flèches , & mille chevaux. Malchus , Roi des Arabes , avoit déjà envoyé mille cavaliers , avec cinq mille hommes de pied , dont la plupart étoient armés d'arcs & de flèches. Toutes ces troupes , tant infanterie que cavalerie , formoient un corps d'armée de soixante & dix mille hommes , non compris un grand nombre de valets , qui par le grand usage où ils étoient de tous les exercices qui forment le guerrier , pouvoient passer pour des troupes régulières , sur le courage desquelles on devoit d'autant mieux compter , que dans les plus grands périls , ils ne cédoient qu'à leurs maîtres en expérience & en bravoure.

(a) » & les autres de six cents treize « & de six vingt cavaliers. » [ *M. d'Andilly.* ] Le nombre de treize ne tombe pas sur la quantité de soldats qui composoient ces cohortes , mais sur les cohortes elles-mêmes. C'est-à-dire , que des vingt-trois cohortes qui étoient dans l'armée des Romains , il y en avoit dix qui étoient composées de mille hommes , tandis que les treize autres ne l'étoient que de six cents. Voyez Diction. des Antiq. par Pitiscus.

Suetone ne convient pas avec Joseph

sur le nombre des troupes qu'avoit Vespasien. Mais il n'étoit pas en état d'en être instruit aussi exactement que l'Historien Juif , qui avoit vu plusieurs fois cette armée & en avoit connu plusieurs Officiers.

Tacite ne compte , comme Joseph , que trois légions dans l'armée de Vespasien. *Hist. Liv 1. n. 10.*

Je soupçonne qu'*alitis* après *otto* , dans Suetone , est une faute , & qu'il faut lire *alio*. C'est ce qu'il faudra examiner. *Vespasien* , num. 4.





## CHAPITRE V.

Éloge du Mi-  
litaire des Ro-  
mains.

I. **E**ST-il rien de plus estimable que la prévoyante attention des Romains à rendre leurs valets propres non-seulement à leur rendre tous les services d'usage dans la vie privée, mais à leur être d'une merveilleuse utilité dans toutes les opérations militaires, & pour se convaincre que ce peuple véritablement guerrier doit son extrême puissance non à la fortune mais à sa seule valetude, faut-il autre chose qu'un examen réfléchi du détail de sa conduite en tout ce qui a trait à la guerre. Toujours en haleine, même durant le cours de la plus longue paix, ils n'attendent jamais que le temps & les circonstances l'exigent pour commencer à s'exercer au maniement des armes, & comme s'ils fussent nés avec elles, ils ne peuvent vivre sans en faire un usage assidu. L'on prendroit souvent les exercices militaires dont ils se font un devoir de ne se jamais dispenser, pour de véritables combats, tant chaque soldat est exact à se comporter comme il le devrait faire dans une action sérieuse; de-là cette prompte & merveilleuse adresse avec laquelle on leur voit faire dans un jour de bataille toutes les évolutions nécessaires pour rendre inutiles les efforts de leurs ennemis: de-là cette fermeté inébranlable à se tenir dans la position qui leur est prescrite, qu'aucune sorte de crainte ou de dégoût du travail ne peut troubler, de-là cette confiance assurée qui les fait toujours demeurer victorieux d'ennemis dépourvus de ces précieuses qualités; on ne doit donc point faire difficulté de nommer les exercices militaires des Romains des batailles sans effusion de sang, & leurs combats des exercices sanglans. En quelque nature de guerre qu'ils se trouvent, ils n'ont presque jamais à craindre de surprise. Leur premier soin en entrant dans un pays ennemi, est de se former avec beaucoup d'art & de travail un camp bien fortifié, auquel ils donnent la forme quadrangulaire (a), ils l'établissent autant qu'il leur est possible dans un terrain uni, mais

(a) Interdum autem quadrata, interdum trigona, interdum semi-torunda; seu oblonga, prout loci qualitas aut ne-

cessitas postulaverit, castra facienda sunt.  
*Vegece au Livre troisième.*

si par hazard il se trouve quelques inégalités dans celui dont ils ont fait choix, ils ne sont pas en peine de les applanir, parce qu'ils ne se mettent jamais en campagne sans mener avec eux un grand nombre de toutes les sortes d'ouvriers nécessaires pour ce genre de construction.

II. Ils dressent leurs tentes dans l'intérieur du camp, dont l'enceinte extérieure ressemble assez aux murailles d'une ville, parce qu'elle est munie de tours élevées à une égale distance l'une de l'autre, entre lesquelles sont placées toutes sortes de machines propres à lancer des flèches, des dards & des pierres. A chacun des quatre côtés de cette enceinte, & faisant partie de sa construction, il y a une porte fort large (a), afin qu'hommes & chevaux puissent entrer librement & sans confusion dans le camp, & en sortir de même pour aller faire les expéditions qu'ils jugent nécessaires; nombre de rues, commodément distribuées, divisent le dedans; au milieu sont les tentes des Officiers, & précisément dans le centre un prétoire construit en façon de petit temple: il y a de plus un marché, des ateliers pour les artisans; des sièges de justice où les Officiers jugent les différends lorsqu'il en survient, de sorte qu'on prendroit le tout ensemble pour une ville qui sort en un instant toute bâtie de dessous terre, tant la multitude d'excellents travailleurs que les Romains employent à en élever toutes les parties y apportent de célérité. Si quelque circonstance le demande, ils ouvrent tout au tour un fossé large de quatre coudées (b), sur une égale profondeur.

III. Ainsi retranchés dans leur camp, ils y observent beaucoup d'ordre & de tranquillité; tout s'y passe dans une exacte décence & une parfaite subordination; ils vont par compagnie chercher le bois, le bled, & l'eau dont ils ont besoin, & en apportent chacun leur charge. Il ne leur est point permis de prendre leurs repas aux heures qu'il leur plaît, tous doivent le faire dans le même temps; le son de la trompette leur annonce celui du coucher, du lever, & d'entrer en garde, & ils ne peuvent vaquer à aucun exercice que l'ordre n'en soit donné. Les soldats vont le matin saluer leur Capitaine,

(a) Ad quatuor portas exercitum intruxit, ut signo dato, ex omnibus partibus eruptionem facerent. *Tituliv. Liv.*  
4. num. 27.

(b) On croit qu'il faut lire dix coudées au lieu de quatre. Voyez *Lips. milit. Roman.* Schelius sur Higin.

les Capitaines leur Colonel , & tous les Officiers le Général , & c'est alors qu'il a coutume de leur donner le mot , & les autres ordres , afin qu'ils les portent à leurs soldats. Il observent la même discipline dans une action , ce qui fait qu'ils exécutent toutes les évolutions nécessaires dans un clin d'œil , & que , soit qu'il faille avancer , soit qu'on doive reculer , ils le font toujours en ordre de bataille.

I V. Lorsqu'il faut décamper , un premier son de trompette en avertit , tout le monde alors se met en mouvement , & à ce signal chacun plie sa tente & se prépare à partir. Lorsqu'un second son de la trompette annonce que tout le monde est prêt , on met promptement le bagage sur les mulets & sur les bêtes de charge , & comme dans les jeux de la course chacun attend un nouveau signal. Cependant , sûrs qu'ils sont qu'ils l'auroient bientôt refait s'il le falloit , ils mettent le feu au camp qu'ils vont quitter , pour empêcher les ennemis de pouvoir jamais s'y loger. Tout marche enfin lorsque la trompette sonnant pour la troisième fois en donne le signal , & afin que les rangs soient toujours complets , l'on ne souffre aucune sorte de traîneurs. Alors un Héraut qui est à la droite du Général demande à haute & intelligible voix si l'on est prêt à se présenter à l'ennemi : les troupes répondent par autant d'acclamations qu'elles sont toutes prêtes , elles préviennent même souvent le Héraut , & levant les mains en haut font éclatter par des cris de joie l'ardeur qui les anime.

V. Elles marchent ensuite gravement & en bon ordre sans jamais rompre leurs rangs , comme si elles alloient au combat. L'infanterie est armée de casques & de cuirasses , & porte deux épées. Celle du côté gauche est plus longue que celle qu'ils ont à droite , car celle-ci ne l'est gueres de plus d'un pied (a). Ceux qui sont choisis pour accompagner le Général sont armés d'une Lance & d'un bouclier. Le reste de la phalange , outre une pique & un grand bouclier , porte une scie , un panier , un hoïau , une hache , des courroies , une faux , une chaîne , & de la provision pour trois jours. De manière que peu s'en faut que chez les Romains le fantassin ne soit aussi chargé qu'une bête de somme. Les cavaliers ont à leur côté droit une longue épée , une grande lance à-la main , un bou-

(a) σπθαμνί.



clier en écharpe sur le côté du cheval, & un carquois où il y a au moins trois dards, dont la pointe est large, & qui sont presque aussi grands que des lances. Ils sont enfin couverts de casques & de cuirasses comme l'infanterie. Ceux qui sont choisis pour accompagner le Général n'ont aucune arme particulière qui les distingue des autres cavaliers. C'est le sort qui décide laquelle des Légions (a) doit marcher la première.

VI. Telle est la marche des Romains, tels leurs campements, telles enfin les armes dont ils se servent. Ils ne se portent à rien dans un jour de bataille qui n'ait été murement concerté, parce qu'ayant arrêté dans leur Conseil tous les partis à prendre suivant les cas prévus, leurs démarches sont toujours les suites nécessaires de ces prudentes délibérations, aussi font-ils rarement des fautes, & lorsqu'il leur arrive d'en faire, ils les réparent aisément; ils estiment d'ailleurs qu'un échec qu'on souffre, après avoir pris toutes les mesures que la prudence suggère, a quelque avantage au-dessus d'un heureux succès que le hazard procure, parce que les succès qu'on doit à un pur hazard, conduisent quelquefois à une négligence nuisible, au lieu qu'un malheur dans lequel on tombe après avoir pris les plus sages précautions pour s'en garantir, fait faire de nouvelles réflexions qui peuvent dans la suite en faire éviter de semblables. On ne peut en effet se faire aucun mérite d'un bonheur fortuit & dont on n'a pas préparé l'événement par des résolutions réfléchies. Dans les accidents au contraire qui arrivent contre tous les efforts de la prudence humaine, c'est une grande consolation de n'avoir point à se reprocher une téméraire précipitation.

VII. Les fréquents exercices militaires ne servent pas seulement à fortifier les corps des soldats, mais ils excitent aussi dans leur ame une merveilleuse fermeté de courage; la crainte du châtiment y assujettit nécessairement les soldats Romains: les Loix de leur Patrie ordonnent des peines capitales non-seulement contre les déserteurs, mais contre ceux-même qui

(a) Les Légions n'ont pas toujours eu un nombre fixe de soldats. Elles furent d'abord de trois mille fantassins & de trois cents chevaux. Ce nombre a varié depuis; en sorte qu'on ne peut juger de la grandeur d'une armée Romaine par le nombre des Légions, .... Les aigles

avec la haste qui les portoit étoient hautes de huit pieds. Elles n'étoient que dorées ou argentées, & non pas d'or ou d'argent massif. *M. Musgrave*, Dissert. sur le nombre des soldats de chaque Légion, & sur la forme des aigles Romaines. *Mém. pour l'Hist.* 1714. pag. 1182.

par une lâche & molle négligence manquent à quelqu'un de leurs devoirs. Les Officiers , plus sévères encore que les Loix , les font exécuter à la rigueur , mais ils récompensent avec une distinction si honorable ceux qui le méritent , qu'on ne peut blamer leur extrême sévérité à punir ceux qui sont en faute ; de-là cette prompte & active obéissance qui fait que rien n'est si beau , dans la paix comme dans la guerre , qu'une armée Romaine. Les mouvements de toutes les parties qui la composent sont tellement relatifs les uns aux autres , que cette grande multitude d'hommes paroît n'être qu'un seul corps , dont les oreilles continuellement ouvertes pour recevoir les ordres , les yeux attachés à recueillir le moindre signal , & les bras toujours actifs , le font se mouvoir tout entier dans un même temps ; vaillants & infatigables , ils ne craignent dans un jour de combat , ni un ennemi supérieur en nombre & fertile en stratagèmes , ni les difficultés du terrain , ni même quelques regards peu favorables de la fortune , dont ils se font sur-tout un mérite de vaincre l'inconstance. Doit-on être surpris , qu'un peuple accoutumé à ne former aucune entreprise sans en avoir murement concerté le plan , & dont les troupes aguerries exécutent avec zèle des résolutions si sagement prises , ait poussé ses conquêtes du côté de l'Orient jusqu'à l'Euphrate , jusqu'à l'Océan du côté de l'Occident , & n'ait pour bornes du côté du Midi que les terres les plus stériles de l'Afrique ; & enfin du côté du Septentrion le Rhin & le Danube ? On doit au contraire reconnoître que quelque grande que soit l'étendue d'un si vaste Empire , elle est encore trop bornée pour un peuple si sage & si vaillant.

VIII. Au reste en m'étendant ainsi sur les louanges des Romains , je cherche moins à les flatter qu'à consoler les nations qu'ils se sont soumises , & à en détourner d'autres du dessein qu'elles pourroient former de se révolter contre eux ; peut être aussi ce que je viens de dire de la bonne discipline qu'ils tiennent dans la guerre sera-t'il une utile leçon pour ceux qui n'en sont pas instruits , mais je reviens à mon sujet.



## CHAPITRE

## CHAPITRE VI.

I. **V**ESPASIEN resta quelque temps à Ptolémaïde avec Tite pour mettre son armée en état. Cependant Placide continuoit de faire le ravage dans la Galilée, & y tuoit tous ceux dont il se faisoit ; le nombre en devenoit considérable, mais ce n'étoit que des gens de la plus vile populace, & qui n'avoient pas le cœur de lui résister ; car tous ceux qui avoient quelque sentiment de bravoure se réfugioient dans les villes que Joseph avoient fortifiées : ainsi il prit le parti d'attaquer quelqu'une de ces villes, & comme Jotapat étoit la plus forte, ce fut vers elle qu'il résolut de se porter. Il se flattoit de l'emporter sans peine, en usant de surprise, & se formoit une grande idée de la réputation que lui acquereroit dans l'esprit de ses Officiers Généraux l'avantage qu'il leur procureroit par la prise de cette place importante, pour la suite de leurs opérations ; car il ne faisoit point de doute que la terreur se répandant dans toutes les autres, ne les fît résoudre à se rendre. Mais il fut trompé dans ses espérances, car les habitans de Jotapat ayant découvert son dessein sortirent de leur ville, & étant tombés brusquement & en grand nombre sur ses troupes avec l'ardeur & le courage de gens qui combattent pour leur patrie, pour leurs femmes & leurs enfans, ils les désirent facilement. Les Romains eurent plusieurs blessés dans cette action, mais ils n'y perdirent que sept hommes, parce qu'ils firent leur retraite en bon ordre, & que se couvrant de leurs boucliers, les blessures qu'ils recevoient ne pouvoient être que légères. D'ailleurs comme les Juifs n'étoient pas si bien armés qu'eux, ils n'osoient en venir aux mains, & se contentoient de leur lancer des traits de loin ; ils perdirent trois des leurs & eurent peu de blessés. Placide sentant néanmoins qu'il n'étoit pas assez en force pour emporter cette place se retira.

Placide fait  
une entreprise  
contre Jotapat.  
Reçoit un échec,

II. Vespasien ayant résolu d'entrer en personne dans la Galilée, sortit de Ptolémaïde faisant marcher son armée dans le bel ordre que les Romains ont coutume d'observer. Les trou-



pes légères des Alliés & celles qui étoient armées d'arcs & de flèches marchaient les premières, pour s'opposer aux courses que les ennemis oseroient entreprendre de faire, & reconnoître les bois & les autres lieux où ils pourroient se mettre en embuscade. Une partie de l'infanterie & de la cavalerie Romaine, armée de toute pièce, marchait ensuite, & étoit suivie d'un détachement de dix hommes pris sur chaque Compagnie pour porter les bagages & toutes les choses nécessaires à la construction du camp. Venoient après les pionniers, pour applanir les chemins, les rendre praticables, & couper les bois qui pouvoient nuire à la marche; ils étoient suivis d'un corps de cavalerie qui escortoit les équipages du Général & ceux de ses Lieutenants. Vespasien marchait ensuite accompagné d'un corps d'infanterie, de cavalerie & de piqueurs, tous gens d'élite; il étoit outre cela suivi des cavaliers légionnaires, chaque Légion en a six vingt: les bêtes de charge qui portoient les catapultes & les autres machines de guerre alloient après, puis les Tribuns, les Capitaines, & tous les autres Officiers accompagnés de soldats choisis. Derrière ces Officiers étoient portées ces célèbres Enseignes, qui ont pour type une aigle, le roi & le plus fort de tous les oiseaux. Elles sont pour les Romains la marque de leur extrême puissance, & comme le présage d'une victoire assurée sur les ennemis qu'ils vont combattre; il y en a toujours une à la tête de chaque Légion. Venoient ensuite les choses sacrées, suivies des trompettes qui précédoient la Phalange distribuée par rangs de six hommes en six hommes, & commandée par des Officiers chargés de veiller à ce que personne ne quittât son rang. Les valets de chaque Légion conduisoient à pied les bagages que portoient les bêtes de charge. La marche étoit terminée par une multitude considérable d'artisans & autres gens mercenaires de toute espèce, qui étoient escortés de l'infanterie & de la cavalerie.

III. Vespasien s'étant rendu en cet ordre sur la frontière de la Galilée s'y campa, malgré l'ardeur que témoignaient ses troupes de passer plus avant; il se persuadoit que la vue d'une

(a) » Les Parthes rangés en bataille  
» vis-à-vis, voyoient avancer l'armée  
» des Romains, & admiroient leur belle  
» ordonnance, car ils marchaient en  
» pendant toujours leurs intervalles,

» sans jamais confondre leurs rangs, &  
» branlant leurs javelots dans un grand  
» silence. « *Plutarque, Vie d'Anton. Trad.  
de M. Dacier.*

armée si bien disposée à combattre imprimeroit assez de terreur dans l'esprit des ennemis pour leur inspirer un salutaire repentir, & crut devoir leur donner le loisir de prendre de sages résolutions avant qu'il les y forçât; il ne laissa pas cependant de faire tous les préparatifs nécessaires pour former quelque siège. Ses vûes pacifiques réussirent en partie, la vue de son armée fit tomber les armes des mains de plusieurs, & saisit tout le monde de crainte; au premier bruit de l'approche des Romains, les troupes avec lesquelles Joseph étoit campé auprès de la ville de Garis (a), peu distante de celle de Séphoris, s'enfuirent non-seulement avant de pouvoir être forcées à en venir aux mains, mais sans les avoir même vus. Joseph se voyant ainsi avec trop peu de monde pour attendre les ennemis, & jugeant, par l'extrême consternation où il voyoit tous les Juifs, que la plupart étoient disposés à traiter avec les Romains, commença à craindre pour lui-même tous les risques de cette guerre, & prit le parti de s'éloigner le plus qu'il lui seroit possible du péril; il se retira en effet à Tibériade avec le peu de gens qui ne l'avoient point abandonné.

## CHAPITRE VII.

**I.** POUR première expédition Vespasien attaqua la ville de Gadara (b), il l'emporta d'emblée, parce qu'y ayant peu d'hommes en âge de porter les armes, elle se trouva presque sans défense, il ordonna qu'on y passât tout au fil de l'épée. Cet ordre fut rigoureusement exécuté sans distinction d'âge (c), autant par la haine que les Romains portent naturellement à notre Nation, que pour satisfaire le ressentiment

(a) C'est, ce semble, la même ville qu'il appelle dans l'Histoire de sa Vie Gareizim, qui n'étoit éloignée de Séphoris que de vingt stades. num. 71.

(b) Il y a deux villes de ce nom. Celle-ci, que Vespasien détruisit, paroît avoir été en-deçà du Jourdain, dans la Galilée supérieure. L'autre, qu'il reçut à composition, étoit par-delà ce fleuve, & c'étoit la Capitale de la Pérée.

(c) » Les Romains tuèrent tous ceux

» qui étoient en âge de porter les armes. « [ *M. d'Andilly.* ] *ἡλικίαν* signifie communément ceux qui sont en âge de puberté, mais il signifie ici entièrement *omnino*, *penitus*. Ce que Joseph ajoute en est la preuve : » les Romains » ne pardonnant à aucun âge *μὴδεμὴς τῶν Ῥωμαίων ἡλικίας ἔχειν ποιμήσιον*, Voyez Philon, pag. 463. c. d. Origen, contr. Cels. Liv. 7. num. 18. c. f.

qu'ils conservoient de l'acharnement avec lequel ils avoient poursuivi Cestius. Vespasien ne se contenta pas de faire mettre le feu à la ville ; il fit aussi brûler les bourgades & les villages des environs , plusieurs furent entièrement détruits , & leurs habitans réduits à l'esclavage.

II. L'arrivée de Joseph remplit de crainte la ville qu'il avoit choisie pour le lieu de sa retraite. Les habitans de Tibériade furent persuadés qu'il ne fût pas venu se réfugier chez eux , s'il n'eût eu des raisons de désespérer du succès de la guerre , ce qui étoit en effet très-vrai ; car plus il réfléchissoit sur la situation des affaires de la Nation , plus il demeurait convaincu qu'il n'y avoit qu'un prompt repentir qui pût la garantir de sa prochaine ruine. Pour lui , quelque espérance qu'il crût pouvoir prendre que les Romains voudroient bien lui pardonner , il se sentit dans la disposition de plutôt mourir que de trahir sa Patrie , en abandonnant lâchement le poste important qu'on lui avoit confié , pour aller passer tranquillement ses jours parmi ceux à qui on l'avoit envoyé faire la guerre. Mais il crut qu'il étoit de son devoir d'écrire aux Magistrats de Jerusalem , pour leur donner une connoissance exacte de l'état des affaires , afin que s'ils prenoient le parti de la paix , ils le lui marquassent ; ou que , dans le cas contraire , ils lui envoyassent des forces qui le missent en état de résister aux ennemis. Dans le tableau qu'il leur faisoit des forces des Romains , il se gardoit sagement de les trop exalter , de peur que dans la suite on ne lui reprochât d'avoir suivi les mouvements d'une crainte pusillanime , mais il ne dissimuloit point aussi ce qu'on devoit en appréhender , pour ne point faire renaître des sentiments d'une téméraire présomption dans des cœurs peut-être déjà disposés à un salutaire repentir. Telle fut la prudente réserve dont il usa en écrivant ses Lettres , il choisit ensuite des gens de confiance pour les faire passer à Jerusalem.

III. Ensuite de l'expédition de Gadara , Vespasien résolut de marcher contre Jotapat. Il sçavoit que cette place étoit très-forte , & qu'un très-grand nombre de Juifs s'y étoient réfugiés , mais comme les chemins par où il falloit passer pour y arriver étoient couverts de montagnes , & d'ailleurs si



rudés & si pierreux qu'ils étoient inaccessibles pour de la cavalerie, & que de l'infanterie même eût eu peine à s'en tirer, il envoya un grand nombre de pionniers (a) pour les applanir & les rendre praticables. Ce travail fut exécuté en quatre jours, le cinquième, qui étoit le vingt-unième du mois d'Artemise (b), Joseph se rendit de Tibériade à Jotapat, & releva le courage des habitans par sa présence. Un transfuge en donna avis à Vespasien, & le pressa de se hâter d'attaquer cette place, l'assurant que s'il pouvoit en la prenant se saisir de Joseph, cette prise feroit tomber toute la Judée sous sa puissance. Vespasien trouva la circonstance très-heureuse, il profita de l'avis, & regardant comme un effet particulier de la Providence que l'officier le plus sage & le plus prudent qu'eussent ses ennemis fût venu s'enfermer dans une place de guerre, il envoya sur le champ Placide & le décurion Eubutius, homme de tête & de main, avec mille cavaliers investir Jotapat, afin que Joseph ne pût échapper.

IV. Vespasien partit le jour suivant avec toutes ses troupes, & ayant marché jusques dans la nuit, il se rendit le même jour devant Jotapat. Cette ville a à son septentrion une petite colline dont elle est éloignée de sept stades. Il la gagna & y campa, dans le dessein d'imprimer de la terreur dans le cœur de ses ennemis par la vue de son armée. Les Juifs en effet en furent tellement effrayés, qu'aucun n'osa sortir de la ville. Comme les Romains avoient marché tout le jour, ils n'entreprirent rien, Vespasien se contenta de faire entourer la colline par deux cordons d'infanterie (c), qu'il fit soutenir par un troisième formé par de la cavalerie. Mais en coupant ainsi aux Juifs tous les moyens de se sauver, il ranima leur cou-

(a) ... *Pedites equisque præmissis qui viam complanarent.* [M. Havercamp.] Une armée qui mene avec soi des pionniers & des gens pour remuer les terres, n'envoie pas de la cavalerie & de l'infanterie travailler à lui rendre les chemins praticables, & envoya-t-on jamais de la cavalerie pour les accommoder, M. d'Andilly s'est bien aperçu de l'incongruité qu'il y avoit à le dire, mais il en est resté-là. *Ἰσχυρὸς καὶ ἀπρόσιτος* dans le commencement de la phrase est une faute de Copistes, qui parce qu'ils voyoient ces mots deux lignes plus bas,

les ont, par une inadvertance dont on a plusieurs exemples, transcrits deux fois.

(b) Vingt-unième Mai. On croit que c'est une faute de Copiste. Voyez-en la raison dans la note vingt-sixième de M. de Tillemont.

(c) » Vespasien, pour enfermer les  
» Juifs de toutes parts, commanda deux  
» corps de cavalerie & un d'infanterie  
» qui étoit un peu plus reculé. « [M. d'Andilly.] A la lettre : » Ils entoureront la  
» ville par une double phalange d'infan-  
» terie, & ils en mirent une troisième  
» de cavalerie par-delà « Les sens or.

rage. Il n'y a rien qui en inspire tant dans la guerre que la nécessité.

V. Il y eut le jour suivant une action fort vive. Les Juifs, sans s'éloigner de leurs murailles, camperent au-devant & firent face aux Romains. Vespasien fit avancer les Archers, les frondeurs & les autres gens de trait avec ordre de tirer, & ayant pris de l'infanterie avec lui, il alla se poster sur le penchant d'une colline, d'où il jugea qu'on pouvoit former une attaque. Joseph craignant que la ville ne fût forcée fit une sortie, & tombant sur les Romains, il les repoussa fort loin des murs; ses gens firent en cette action des prodiges de valeur, mais ils n'en eurent pas moins à souffrir des violens efforts des Romains: le désespoir soutenoit le courage des Juifs; la honte de trouver une si ferme résistance irrita les Romains, l'expérience & la bravoure donnoient un grand avantage à ceux-ci, mais il étoit bien compensé par la fureur & l'emportement des premiers; on se battit tout le jour, & il n'y eut que la nuit qui fit cesser le combat. Les Romains perdirent treize hommes, & eurent beaucoup de blessés. Les Juifs de leur côté en perdirent dix-sept, & en eurent six cents de blessés.

VI. Les Romains donnerent un second assaut le lendemain, que les Juifs soutinrent avec encore plus de fermeté. Le bonheur qu'il avoient eu, même contre leur espérance, de ne point succomber la veille, augmentoit leur audace; & les Romains, qui se considéroient comme vaincus, parce qu'ils avoient le déplaisir de ne vaincre pas assez tôt, faisoient les plus grands efforts, ils ne cessèrent pendant cinq jours de donner de violents assauts, que les assiégés rendoient toujours inutiles, non-seulement par une ferme résistance de dessus leurs murailles,

dinaires de *φάλαγγες* sont connus, mais aucun ne convient ici. Joseph dit en parlant du côté Occidental du Tabernacle *μία φάλαγγς ἡ διὰ πάλιν ἵστα τῶν κειμένων*. (Anriq. Juiv. Liv. 3. chap. 6. num. 3.) Le Pere Lamy (de Tabernac. Mosai. pag. 354. b. c.) rend ce mot par *vestis*, bale, traversé. Selon Herodote (Liv. 3. pag. 201.) les Ethiopiens & les Indiens Calantées payoient aux Rois de Perse *ἡραστίας φάλαγγας ἰβίν*. Quoiqu'on ne puisse pas bien déterminer précisément de que *φάλαγγς* signifie en ces deux endroits, on voit en général qu'il

veut dire une pièce longue, quelque chose qui s'étend en long. Ainsi j'ai cru ne pouvoir mieux faire entendre ce que Joseph appelle ici *φάλαγγς*, qu'en le rendant par *cordons*. C'est, comme on sçait, un terme usité dans le militaire pour signifier la disposition des troupes qui sont commandées pour couvrir les foudrageurs. (Guer. des Juifs, Liv. 3. chap. 7. num. 26. Ibid. num. 23.) Il n'y avoit point de bataillon si serré qu'elles ne renversassent jusqu'au dernier rang. ....  
*ὁ μὴ μέχρις ἰσχυρῆς ἐπένευσαι φάλαγγες.*

mais par de vigoureuses sorties , sans que les prodigieux efforts des Romains étonnaient les Juifs , ni que Romains se rebutaient par les difficultés insurmontables qu'ils rencontroient dans ce siège.

VII. La ville de Jotapat est presque entièrement située sur la croupe d'une montagne fort escarpée , elle n'est accessible que du côté du Septentrion , où cette montagne se termine en une pente douce. Ses trois autres côtés sont entourés de précipices si profonds , qu'on ne peut en regarder le fonds sans se sentir la tête étonnée. Lorsque Joseph en avoit fait construire les murailles , il avoit eu soin d'en enfermer sur - tout le côté du Septentrion , & de le fortifier si bien que l'ennemi ne pût pénétrer par-là sur la hauteur qui la domine. D'autres montagnes qui l'environnoient la couvroient de telle sorte qu'on ne la voyoit pas qu'on ne fût dedans. Telles étoient les défenses de Jotapat.

Description  
de Jotapat.

VIII. Vespasien voyant qu'il avoit à vaincre les singuliers avantages que cette place tiroit autant de la nature de son assiette que de la téméraire opiniâtreté des Juifs , résolut de tout tenter pour la réduire. Il assembla les Principaux Chefs de l'armée pour délibérer sur la manière dont on devoit se conduire pour terminer ce siège , & ayant été déterminé qu'il falloit élever des terrasses du côté par lequel il étoit plus facile de s'approcher de la muraille , il employa toute son armée à rassembler les matériaux nécessaires. Les uns apportoit du bois & des pierres , qu'ils tiroient des montagnes voisines , d'autres étoient employés à former des clayes pour mettre ceux qui élevoient les terrasses à l'abri des traits que les Juifs lançoient de dessus la muraille ; d'autres enfin applanissoient les lieux les plus proches , & en faisoient passer de main en main la terre aux travailleurs : ces trois différentes opérations occupoient toute l'armée , de sorte que personne n'y demeura oisif. Les Juifs cependant lançoient de dessus les murs de grosses pierres & toutes sortes de traits sur les claies , rien à la vérité ne pénétra jusqu'aux travailleurs , mais les terribles frayeurs que leur causoit tout ce fracas ne laissoit pas que de ralentir beaucoup leur activité.

Continuation  
du siège  
de Jotapat.

IX. Vespasien fit ensuite avancer les machines de guerre (a) , & ordonna qu'on les fît jouer. Ces machi-

(a) Joseph en compte cent soixante. N'y auroit-il point quelque petite exagération ?



nes , jointes à un gros corps d'archers Arabes & autres gens de trait , envoyèrent contre ceux qui défendoient les murailles une si prodigieuse quantité de dards , de javelots , de fleches , de pierres très-grosses , & de feux , que les Juifs n'osèrent plus paroître ni sur les murs ni dans aucun des endroits où tout cela portoit. Ils ne demeurèrent pas néanmoins dans l'inaction , guettant comme des voleurs le moment de faire quelque sortie sans être apperçus , ils arrachoient ce qu'on avoit fait pour couvrir les travailleurs , & tombant sur eux , ils leur faisoient quitter la place , mettoient le feu aux claies & ruinoient les ouvrages. Vespasien ayant remarqué que ces dommages étoient occasionnés par la facilité qu'avoient les ennemis de traverser les ouvrages qu'il faisoit , par des ouvertures qu'on avoit cru y pouvoir laisser , il fit remplir tous les vuides , & ayant en même temps rassemblé toutes ses forces en ce lieu , il ôta aux Juifs tout moyen d'inquiéter davantage les travailleurs.

X. La terrasse que Vespasien faisoit élever étoit déjà presque au niveau des murailles (a). Joseph crut alors qu'il lui seroit honteux de ne pas faire pour la défense de la place quelque tentative qui dérangeât les mesures que prenoit l'ennemi pour l'attaquer ; & dans cette vue il se fit amener des ouvriers auxquels il commanda d'exhausser les murs de la ville. , mais ces ouvriers lui ayant représenté qu'il étoit impossible d'entreprendre ce travail , à cause de la quantité de traits , de pierres & de feu que les ennemis y faisoient pleuvoir , il imagina de faire planter de grands pieux en terre , & d'y attacher des peaux de bœufs fraîchement tués , qui par leur humidité amortissoient l'activité du feu , & rompoient , par la façon dont on les étendoit , le coup des pierres & de toutes les sortes de traits que lançoient les machines des ennemis. A la faveur de ce puissant abri il fit travailler jour & nuit , & élever un mur de la hauteur de vingt coudées , fortifié de proche en proche de tours & de parapets (b). La vue de ces ouvrages n'étonna pas

(a) Au niveau de ce que Joseph appelle *ἰσάλειον*.

(b) Si ce que Joseph dit ici est vrai , il est peu vraisemblable. Comment ces machines qui lançoient continuellement des pierres & des dards n'empêchoient-

elles point de planter des pieux ? Comment ne renversoient-elles point ces peaux ? Une muraille de trente pieds de haut couverte de bon parapets & soutenue par de fortes tours ne se bâtit pas en peu de temps. Voyez numero 21.

peu les Romains , qui se croyoient déjà maîtres de la ville , l'habileté de Joseph , & l'état de force dans lequel ces nouvelles fortifications mettoient les assiégés leur causerent de vives inquiétudes.

XI. Les assiégés de leur part redoubloient d'audace , ils faisoient tous les jours des sorties (a) , se battoient avec les assiégeants , enlevoient tout ce qui leur tomboit sous les mains , & mettoient le feu à leurs ouvrages. Vespasien , autant irrité que surpris de cette constante fermeté , prit le parti de suspendre tout acte d'hostilité , mais de les serrer de si près , que rien ne pût entrer dans leur ville , ni personne en sortir , & d'attendre que la famine les réduisît enfin à se rendre , ou les eût affoiblis de telle sorte ; s'ils persistoient dans leur opiniâtreté , qu'ils ne fussent plus en état de résister à de nouvelles attaques.

XII. Ils avoient des grains en abondance ; & toutes les autres choses nécessaires excepté l'eau , parce qu'il n'y a point dans la ville de fontaines , & qu'on ne boit dans cette contrée que de l'eau de pluie. Comme c'étoit en été , saison dans laquelle il pleut rarement , que Vespasien tenoit cette ville assiégée , la crainte seule que la disette d'eau ne devînt plus grande désoleoit les assiégés & leur faisoit perdre courage. Joseph , bien assuré que l'abattement où il les voyoit n'avoit aucune autre cause , & que d'ailleurs ils étoient parfaitement disposés à bien faire , prit le parti de leur distribuer l'eau avec mesure dans la pensée de faire durer le siège plus long-temps que les Romains ne s'y attendoient ; mais cette précaution leur fit autant de peine que si l'eau leur eût absolument manqué ; ils ne pouvoient soutenir l'idée d'une distribution ainsi réglée de cet élément , & la pensée de ne pouvoir se désaltérer à discrétion étoit pour eux un mal aussi insupportable que s'ils eussent été

(a) Comment les Juifs pouvoient-ils faire tous les jours des sorties , eux que la réunion des forces des Romains empêchoient sur la fin du neuvième d'en faire ?

(b) » Les assiégés avoient abondance » de bled & de toutes les autres choses » nécessaires , excepté de sel : mais ils » manquoient d'eau. » [ *M. d'Andilly.* ]  
Après avoir dit : » Les assiégés avoient

» abondance de bled & de toutes les » autres choses nécessaires excepté de » sel , « c'est se contredire que d'ajouter , » mais ils manquoient d'eau. » Ni les manuscrits ni les imprimés ne devoient pas empêcher le nouvel Editeur de recevoir la leçon de Vossius , ἡ τῶν ἄλλων ἑλὲς ἀπείρα , & de toutes autres choses suffisamment. Le sens le demande , & j'ai cru la devoir suivre.

pressés de la soif la plus violente. Les Romains eurent connoissance de l'état où ils se trouvoient , car ils les voyoient de dessus une colline qui dominoit les murs de la ville s'assembler au lieu où se faisoit la distribution de l'eau , & comme leurs machines barboient cet endroit , elles en ruoiént beaucoup.

XIII. Vespasien se persuada alors qu'il ne seroit pas possible aux assiégés de tenir long-temps après que leurs citernes seroient épuisées , ce qu'il présurnoit devoir bientôt arriver. Mais Joseph , pour lui donner le change , fit tremper dans l'eau quantité d'habits , & ordonna qu'on les mît à sécher sur les parapets , de sorte que l'eau en dégoutât le long des murs. Ce stratagème déconcerta les Romains , ils furent extrêmement surpris de voir que des gens qu'ils croyoient réduits à souffrir les horreurs d'une soif brûlante , fissent une si grande & si inutile profusion d'eau. Vespasien lui-même , n'osant plus se flatter qu'une extrémité aussi désespérante que celle dans laquelle il avoit cru devoir se trouver bientôt les assiégés , les forceroit à se rendre , fit recommencer les attaques. C'étoit ce que les Juifs souhaitoient , parce que , s'ils ne pouvoient éviter de succomber avec leur ville sous les efforts des ennemis , ils aimoient mieux mourir les armes à la main , que de faim ou de soif.

XIV. Joseph cependant imagina un nouveau stratagème pour ne manquer d'aucune sorte de provisions. Il y avoit au couchant de Jotapat un ravin extrêmement profond & presque impraticable , le long duquel les Romains , pour cette raison , ne faisoient pas grande garde , il profita de cette voie pour établir une communication avec les Juifs qui demeuroient à la campagne , & tirer d'eux tout ce qui lui manquoit ; il avoit commandé à ceux qui devoient en faire le transport de se couvrir de peaux garnies de leurs poils , & de marcher de nuit , & à quatre pieds , lorsqu'ils auroient à passer devant quelques corps de gardes , afin que les sentinelles y fussent trompés & les prissent pour des chiens ou pour d'autres animaux (a). Mais les Romains ayant enfin découvert cette ruse , ils firent exactement garder ce ravin.

(a) Pour avancer des choses si peu vrai-semblables , il falloit bien compter sur la crédulité de ses lecteurs , ne refuser gueres le jugement du public &

n'en avoir gueres soi-même , ou le sacrifier ridiculement à l'envie de dire quelque chose d'extraordinaire.



XV. Joseph jugeant alors que la perte de la ville étoit inévitable , & qu'elle ne pourroit tenir encore long-temps , prit , avec ses principaux Officiers , le parti de songer à se sauver. Le peuple pénétra son dessein , & vint en foule le conjurer de ne les point abandonner , & de » s'assurer , que le regardant » comme leur unique appui , ils ne pouvoient désespérer de la » conservation de la ville tant qu'il y demeureroit , puisque » sa présence étoit seule capable de leur faire faire les derniers » efforts pour la sauver ; mais qu'enfin s'ils avoient à périr , » ce seroit une consolation pour eux de l'avoir pour témoin » de leur mort. Ils le supplièrent de considérer que sa propre » gloire ne pouvoit lui permettre de fuir devant ses ennemis » en leur abandonnant ses amis , qu'il étoit peu convenable » de sortir , au moment de la tempête , d'un vaisseau dont on » avoit pris la conduite durant le calme ; que sa retraite enfin ne pouvoit que hâter le naufrage d'une malheureuse » ville que personne n'oseroit plus défendre , dès qu'on n'y » verroit plus celui sur lequel l'œil de ses habitans fondonnoient l'espérance de leur salut.

XVI. Joseph , qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il ne s'occupoit que de sa sûreté particulière tâcha de leur persuader qu'il » ne consultoit que leur intérêt en formant le projet de » retirer , que sa présence d'ailleurs leur devenoit inutile dans » les circonstances où se trouvoit la ville , parce qu'il ne pouvoit plus lui être que d'un très-foible secours , & que le sacrifice qu'il feroit de sa vie seroit en pure perte , s'ils venoient » à être forcés , au lieu que sa retraite pouvoit leur devenir » avantageuse , en ce qu'elle lui procureroit le moyen d'assez » sembler toutes les forces de la Galilée & de venir , par » une puissante diversion , obliger les Romains de lever le » siège ; il leur fit de plus considérer que les Romains ayant » pour le moins autant à cœur de s'assurer de sa personne que » de se rendre maîtres de la Pérée , leur ardeur se ralentiroit » beaucoup , dès qu'ils apprendroient qu'il n'y seroit plus. « Le peuple ne se rendit à aucune de ces raisons , & n'en fut que plus absolument décidé à le retenir. Les vieillards , les femmes , les enfans , vinrent en foule se ranger autour de lui , fondant en larmes , embrassant ses genoux & poussant des cris amers. Tous le supplièrent de rester & de partager avec eux leur destinée , non pas je pense qu'ils lui enviaient le bonheur d'échap-

Joseph pensoit à se retirer. Les prières des habitans de Jotapat l'engagèrent à rester avec eux.

per à un sort malheureux , mais parce qu'en effet ils ne pouvoient se persuader qu'ils dussent périr tant qu'ils l'auroient avec eux.

XVII. Joseph ému & attendri par tant de prieres & tant de larmes , & prévoyant d'ailleurs que les prieres & les supplications du peuple immense qui l'environnoit pouvoit se convertir en violence contre lui , s'il refusoit de le satisfaire , prit le parti de demeurer , & puisant de nouvelles forces dans le désespoir même où il voyoit les habitans de Jotapat (a), » c'est » maintenant , dit-il , qu'il faut s'armer du plus héroïque courage , » aller battre l'ennemi , & il n'y a plus d'autre moyen de lui » échapper , la vie est-elle préférable à la gloire de se signaler » par des actions dignes de passer à la postérité la plus reculée ? » & prenant en même temps avec lui les plus braves de ses gens , il fit une vigoureuse sortie , força la garde & pénétra jusques dans le camp des Romains , renversa les tentes qui étoient sur les plateformes & sous lesquelles ils se tenoient à l'abri & mit le feu aux ouvrages. Il fit de semblables sorties le lendemain & le surlendemain , & ne cessa pendant quelque temps de harceler nuit & jour les Romains avec une vigueur infatigable.

XVIII. Ces fréquentes sorties causoient beaucoup de dommage aux Romains , parce que tenant toujours ferme contre les Juifs , pour n'avoir pas le déshonneur de fuir devant eux , ils ne pouvoient , à cause de la pesanteur de leurs armes , les poursuivre , lorsqu'ils les faisoient plier , & que les Juifs au contraire , armés comme ils l'étoient à la légère , se retiroient facilement après leur avoir fait beaucoup de mal , sans presque en avoir souffert de leur part. Pour donc les rendre inutiles , Vespasien ordonna à ses troupes d'éviter d'en venir aux mains avec des gens qui réduits par le désespoir à affronter la mort , n'en étoient que plus redoutables. » Priver , dit-il , » les ennemis des avantages qu'ils espèrent tirer de leurs furieuses sorties , est le seul moyen de les faire cesser , ainsi que » le feu s'éteint lorsqu'on cesse de lui fournir de la matière » pour l'entretenir , les Romains d'ailleurs ne faisant la guerre » que pour étendre les bornes de leur Empire , & nullement » par nécessité , il leur convient , même en remportant des

(a) ▲ la lettre s'armant du désespoir de la ville.

« victoires , de ne point exposer leurs vies avec une indifférente témérité. « Il se contenta donc de faire continuellement accabler les Juifs de flèches , de dards & de pierres par les Arabes , les frondeurs de Syrie & par les machines. Quelque incommodés qu'en fussent les Juifs , ceux qui pouvoient pénétrer entre la portée de cette prodigieuse grêle de toutes sortes de traits & les Romains , s'avançoient sur eux avec une hardiesse incroyable au péril de leurs vies , les forçoient opiniâtrément à en venir aux mains avec eux. Lorsque l'excès de la fatigue en obligeoit quelques-uns à se retirer , d'autres venoient aussi-tôt les remplacer.

XIX. La longueur du siège & les especes d'assauts que les assiégés donnoient aux Romains par leurs continuelles forties , firent que Vespasien se considérant comme assiégé lui-même , & estimant que ses plateformes étoient poussées assez près des murs , résolut enfin de les faire battre par le belier. C'est une grande poutre semblable à un mât de navire , qui est armée à l'un de ses bouts d'un fer qui a la figure d'une tête de bœuf , & qui lui en a fait donner le nom ; elle est suspendue par le milieu avec des cables comme le fléau d'une balance , à une autre poutre , portée de chacun de ses bouts sur de solides appuis. Plusieurs soldats , après l'avoir violemment tirée en arriere , la jettent avec la même violence contre le mur qu'ils veulent battre. Il n'est point de tour si forte , de muraille si épaisse , qui , si elles en soutiennent les premiers chocs , puissent résister à la roideur des coups redoublés que lui portent cette tête de fer dont elle est armée. Pour en rendre contre Jotapat les effets & plus certains & plus prompts , & hâter la prise d'une place devant laquelle il devenoit enfin préjudiciable au progrès de ses affaires de rester plus long-temps , Vespasien fit approcher d'abord de plus près toutes les autres machines propres à lancer des dards , des flèches , des pierres , ainsi que tout ce qu'il avoit avec lui d'archers & de frondeurs , afin d'accabler d'une telle grêle de traits les Juifs , qui de dessus les murailles tenteroient de s'opposer à son projet , qu'aucun d'eux n'osât plus y monter. Il fit ensuite avancer le bœuf , couvert de clayes & de peaux par dessus , tant pour la conservation de cette machine que pour couvrir les soldats qui devoient la mettre en mouvement. Dès le premier coup la muraille fut ébranlée , & les assiégés jetterent de grands cris , comme si déjà la ville eût été prise.



X X. Joseph jugeant bien que , l'impulsion du bélier étant presque toujours dirigée vers un même endroit , il étoit impossible que la muraille résistât long-temps à la violence de ses coups , trouva le moyen d'en amollir la force. Il fit remplir de paille des sacs , & ordonna qu'on les descendît le long du mur avec des cordes , & qu'on en couvrît l'endroit contre lequel les Romains faisoient les plus violents & les plus fréquents efforts. Ce stratagème jeta les Romains dans des longueurs désespérantes , parce que , de quelque côté qu'ils tournassent le bélier , l'interposition de ces sacs en rompant toujours le choc , il ne faisoit aucune impression sur la muraille ; mais enfin ils s'imaginèrent de lier au bout de longues perches des faux , avec lesquelles ils couperent les cordes auxquelles ces sacs étoient attachés ; alors le bélier faisant tout son effet , & le mur qui étoit nouvellement construit commençant à crouler , le feu fut le seul moyen de défense que Joseph & ses gens crurent pouvoir employer. Ils firent une sortie par trois endroits , & rassemblant tout ce qu'ils trouverent de matieres combustibles , ils y mirent le feu , & de proche en proche aux plates-formes , aux palissades & autres travaux des assiégeants. Les efforts que firent les Romains pour arrêter l'embralement furent inutiles & même funestes à plusieurs de leurs gens , qui y périrent , autant saisis de la frayeur que leur causoit l'excès de fureur auquel le désespoir portoit les Juifs , que surpris par les dévorans tourbillons de flammes qui volants de toutes parts , rendoient tous les secours impraticables ; car outre l'extrême sécheresse de toutes les machines auxquelles les Juifs avoient mis le feu , ils les avoient enduites de bitume , de poix & de soufre , de sorte qu'elles s'enflammerent beaucoup plus vite qu'il n'est possible de se l'imaginer , & qu'elles consumèrent en moins d'une heure tous les travaux qui avoient coûté tant de temps & tant de peine aux Romains.

X X I. Un Juif nommé Eléazar , fils de Samayas , & qui étoit de Saab en Galilée , se distingua en cette occasion par une action assez éclatante pour mériter que la mémoire en soit conservée à la postérité. Il s'arma d'une pierre d'une énorme grosseur , & la jeta avec tant de violence sur la tête du bélier qu'il la rompit ; étant tout de suite sauté du haut de la muraille au milieu des ennemis , il prit hardiment cette tête , & chargé de ce glorieux trophée , il remonta sur le mur :

comme il n'étoit point armé, & qu'il étoit devenu le but de tous les traits que lançoient les Romains, il fut percé de cinq coups de flèches. Aussi ferme néanmoins que si aucun trait ne l'eût atteint, il demeura exposé à la vuë de tout le monde, chacun admirant la force incroyable de son courage, jusqu'à ce qu'enfin, réduit par ses blessures à un état d'épuisement total, il tomba avec cette tête de béliet qu'il tenoit encore. Après ce grand exploit on vit deux freres, nommés Nétiras & Philippe, qui étoient de la bourgade de Ruma en Galilée, se distinguer par un acte aussi admirable de bravoure. Ils se jetterent avec une si furieuse résolution sur la dixième Légion, qu'ils l'enfoncerent, la mirent en déroute, & renverserent tout ce qui se trouva à leur rencontre.

Ce fut à la suite de ces mémorables actions, que les assiégés commandés par Joseph s'armerent de feu, & firent cette sortie dans laquelle ils brûlerent la plupart des machines des assiégeants, les clayes qui couvroient leurs travailleurs, & détruisirent tous les ouvrages de la cinquième Légion & de la dixième qui venoit d'être mise en déroute, & que nombre de Juifs s'étant avancés, enfouirent tout ce qu'ils trouverent d'outils & de matériaux. Mais les Romains étant sur le soir venus à bout de rétablir leur béliet, ils le firent avancer & battre l'endroit du mur qu'il avoit déjà ébranlé. Une flèche décochée par un des assiégés commandés pour tirer sur ceux qui le mettoient en mouvement & rallentir leur activité, vint blesser Vespasien vers la plante du pied. Mais la longueur du trajet qu'elle eut à faire pour l'atteindre lui ayant fait perdre beaucoup de sa force, la blessure fut légère: cet accident mit néanmoins toute l'armée en allarme. Ceux qui étoient près de sa personne voyant le sang couler de sa plaie en furent tellement effrayés, que leur trouble saisit en un instant tous les cœurs, par le bruit qui s'en répandit: plusieurs abandonnerent leurs postes pour se rendre auprès de ce Général chéri, Tite le premier, pour s'assurer par lui-même de la nature du péril où il croyoit qu'étoit son pere. Mais Vespasien dissipa bientôt les craintes de son fils & les allarmes de ses troupes, & se servit de ses blessures même, qu'il affectoit de faire voir à tout le monde sans paroître sensible aux douleurs qu'il en ressentoit, pour les exciter à pousser les Juifs avec encore plus d'ardeur; & chacun prenant sur soi d'être le vengeur particulier de la

blessure que leur Général avoit reçue , tous coururent à l'attaque des murailles , en s'exhortant les uns les autres par de grands cris à s'exposer aux plus grand périls.

XXIII. Malgré la multitude de traits & de pierres qui faisoient périr & tomber les uns sur les autres un grand nombre des assiégés , Joseph & ceux des siens qui avoient le bonheur de n'être point renversés n'abandonnerent point la défense des murailles , & ne discontinuerent point de lancer du fer , du feu & des pierres contre ceux qui couverts de clayes faisoient jouer le bélier , mais c'étoit presque en pure perte ; & il en périssoit toujours beaucoup , parce qu'ils combattoient à découvert contre des gens qu'ils ne voyoient point , & que les feux dont ils faisoient usage contre leurs ennemis servant même à les rendre visibles à ceux-ci comme en plein jour , ils ne pouvoient esquiver les coups divers qu'ils leur portoient , ne voyant de leur part ni les traits partir ni les machines qui les tiroient. Cependant le jeu des pierres que lançoient ces machines abattoient les parapets & emportoient les angles des tours. Quelque ferme & serrée que fût une troupe , elle ne pouvoit tenir contre la roideur de ces machines , qui pouissoient d'assez fortes pierres pour la renverser jusqu'au dernier rang. Ce qui arriva cette même nuit est bien capable de donner une juste idée de l'effet extraordinaire de ces machines , une pierre poussée par l'une d'elles fit sauter la tête d'un de ceux qui combattoient sur le mur auprès de Joseph , & en emporta le crane à trois stades ; une autre ayant atteint une femme qui venoit de sortir de chez elle , lui traya le ventre & emporta l'enfant dont elle étoit grosse à demi stade. Le bruit aigu & continuel de ces machines , le sifflement horrible de tout ce qu'elles lançoient , le triste son des corps morts , qu'on jetoit sans cesse de dessus les murs en telle quantité , que les assiégeants eussent pu s'en servir comme de degrés pour les escalader (a) ; les cris perçans des femmes au-dedans de la ville , les plaintes ameres des blessés & des mourans au dehors , rendus par les échos des montagnes voisines , des ruisseaux de sang coulants de toutes parts , tout , en un mot , ce qui se peut concevoir de plus funeste & de plus effrayant , frappa dans cette nuit les yeux & les oreilles de la plus étrange hor-

(a) Exagération outrée.



reur. Cependant , malgré la quantité considérable de généraux combattans que la mort ou des blessures enlevoient aux assiégés , & quoique le mur n'eût cessé d'être battu durant toute la nuit , il ne fut entamé qu'à la pointe du jour , alors les assiégés , sans perdre de temps , se couvrirent de leurs armes , & en réparèrent la breche avant que les Romains eussent mis en état les machines dont ils se servoient pour monter à l'assaut.

XXIV. Vespasien laissa l'armée Romaine se délasser quelques temps , sur le matin , des travaux de cette fatigante nuit , & lui donna ensuite ses ordres pour l'assaut. Pour empêcher les assiégés de se présenter en état de défense sur la breche , il fit mettre pied à terre aux plus braves de la cavalerie , & en ayant formé trois corps , il les fit se couvrir de leurs armes & prendre des pieux , afin qu'aussi-tôt que les machines pour monter à l'assaut seroient avancées , ils y montassent les premiers & entraissent d'abord dans la ville ; il les fit soutenir par ce qu'il avoit de meilleur en infanterie , & étendit le reste de la cavalerie le long des murs , au-devant de la montagne , afin de tenir la ville tellement bloquée , qu'aucun des assiégés ne pût se sauver lorsqu'elle seroit prise ; il plaça derrière , les Archers , les Frondeurs & ceux qui étoient chargés de la direction des machines , & leur ordonna de se tenir prêts à tirer tous en même temps , il fit de plus planter des échelles contre les parties du mur qui n'avoient point été endommagées , afin que les assiégés étant obligés d'y placer du monde , il en restât beaucoup moins pour défendre la breche , & que le peu qui y resteroit , accablé par la multitude de traits qu'on lanceroit contre eux , fussent forcés de l'abandonner & de laisser le passage libre pour entrer dans la place.

XXV. Joseph bien informé de toute cette disposition , rangea tout le long des murs qui n'avoient point souffert , comme y ayant beaucoup moins de risques à courir , tous les vieillards & ceux qui étoient épuisés de fatigues , & réserva pour la défense de la breche ce qu'il avoit de meilleures troupes , au-devant desquelles ayant placé six rangs des plus braves , résolu de combattre & d'essuyer à leur tête le premier choc , il leur commanda « de se boucher les oreilles lors des cris que » feroient les Légions Romaines , afin de n'en prendre aucune » épouvante , de se tenir dans quelque éloignement , le genouil

« en terre , & convertis de leurs boucliers , jusqu'à ce que les  
 « ennemis eussent épuisé ce qu'ils avoient de dards & de flé-  
 « ches à tirer , mais de se jeter promptement sur les machi-  
 « nes dont se servent les Romains pour monter à l'assaut dès  
 « qu'elles seroient suffisamment avancées , & les ayant ainsi  
 « prévenus , de les battre à toute outrance. Pour exciter leur  
 « ardeur , il leur représenta qu'ils ne devoient plus penser que  
 « ce fût pour conserver leur Patrie qu'ils avoient les armes  
 « à la main , mais pour la venger des cruautés qu'y al-  
 « loient exercer les Romains ; que leurs vieillards , leurs fem-  
 « mes & leurs enfans alloient être égorgés sous leurs yeux ; &  
 « quoi de plus capable , leur dit-il enfin , de vous porter à  
 « faire les derniers efforts de valeur , pour faire sentir les effets  
 « de votre juste fureur à un ennemi tout prêt à vous accabler  
 « de si grand maux.

XXVI. Telles furent les dispositions de défense qu'établit  
 Joseph. Cependant une certaine multitude de gens oisifs &  
 inutiles , les femmes , les enfans , voyant la ville environnée  
 d'un triple cordon de troupes ( car les Romains n'avoient dé-  
 rangé aucunes de leurs gardes du poste qu'elles avoient jus-  
 ques-là occupé ) les ennemis l'épée à la main devant la bre-  
 che , l'éclat que jetoient leurs armes sur le haut de la monta-  
 gne , les arcs des Arabes tendus & prêts à décocher une grêle  
 de flèches , firent retentir l'air d'autant de cris & de hurle-  
 mens , que si la ville eût été prise , & que les maux dont ils  
 n'avoient été jusqu'alors que menacés , fussent fondus sur eux.  
 Dans la juste appréhension qu'eut Joseph que cet air de désol-  
 ation ne fit tomber les soldats dans quelque sorte de décou-  
 ragement , il fit renfermer les femmes , les enfans , & tous les  
 autres inutiles dans leurs maisons , avec des ordres menaçans  
 de s'y tenir dans un exact silence. Il se hâta ensuite de venir  
 prendre le poste qu'il s'étoit choisi ; peu inquiet de ce que  
 produiroit l'escalade des autres parties du mur , il fixa toute  
 son attention à suivre de l'œil la portée des dards & des flé-  
 ches.

XXVII. Aussi-tôt que les trompettes des Légions eurent  
 sonné la charge , l'air retentit des cris militaires de toute  
 l'armée , & parut obscurci par la quantité prodigieuse de dards  
 & de fleches qui partirent en même temps de toutes parts ;  
 les assiégés attentifs à suivre les ordres que Joseph leur avoit

donné , se bouchèrent promptement les oreilles à ce bruit & se couvrirent de leurs armes pour se garantir contre cet impétueux torrent de traits ; lorsque les Romains eurent fait avancer les machines dont ils se servent pour escalader des murailles , ils les prévirent , se jetterent eux-mêmes dessus avec une merveilleuse activité & en vinrent aux mains avec ceux qui osèrent tenter de monter ; ils firent en cette action des prodiges de valeur , s'efforçant , dans l'extrémité où ils étoient réduits , de montrer autant de fermeté d'ame qu'en montraient les ennemis , qui ne couroient pas à beaucoup près un aussi grand péril , de sorte que se battant presque corps à corps , le combat ne finissoit que par la chute ou la mort des uns ou des autres ; cette inébranlable fermeté épuisoit cependant les forces des assiégés , parce qu'ils ne pouvoient remplacer leurs morts ni ceux qui se trouvoient excédés de fatigues , par de nouveaux combattants , au lieu que les Romains avoient toujours des troupes fraîches à substituer à celles que la fatigue mettoit hors de combat. Celles donc qui jusques-là avoient été repoussées avec tant de vigueur , furent relevées par d'autres qui s'animant réciproquement , se serrant & se couvrant de leurs boucliers , formerent un corps qu'il n'étoit pas possible de rompre , & donnerent si à propos toutes en même temps , qu'elles repoussèrent les Juifs , & mettoient déjà le pied sur la breche.

XXVIII. Dans une conjoncture si critique , Joseph prit conseil de la nécessité. Elle peut fournir de merveilleux expédients , sur-tout lorsqu'elle conduit à une espece de désespoir. Il ordonna qu'on jettât de l'huile bouillante sur les ennemis ; comme les assiégés en étoient abondamment pourvus , ils exécuterent promptement cet ordre , & jetterent de toutes parts avec l'huile les vaisseaux encore tout brûlants dans lesquels elle avoit bouilli. Un aussi ardent déluge rompit facilement ce corps redoutable de Romains , qui devoit tirer sa principale force de son impénétrabilité ; à mesure que les soldats dont il étoit composé en étoient atteints , ils étoient forcés de céder à la violence des douleurs qu'ils ressentoient , & ne pouvant se soutenir , ils rouloient malgré eux du haut en bas. Cette huile bouillante s'insinuant facilement dessous leur armure , se répandoit sur leur corps depuis la tête jusqu'aux pieds , & dévorait leur chair avec l'activité du feu le plus vif



& le plus pénétrant : cette brûlante ardeur s'éteignoit d'autant moins que l'huile , qui s'échauffe très-promptement , est fort long-temps à se refroidir , à cause de son onctueuse humidité ; leurs casques d'ailleurs & leurs cuirasses étant fermement attachés sur eux , ils ne pouvoient se procurer aucune sorte de rafraîchissement. Ainsi en proie à des tourmens affreux , ilsomboient dans des agitations violentes qui leur faisoient lâcher pied & les précipitoient sur leurs camarades , qui d'autre part les pousoient en avant. Les Juifs alors les poursuivoient & les tuoient sans beaucoup de peine.

XXIX. Dans la chaleur de cette action les Romains , quoique maltraités , ne manquerent point de courage , ni les Juifs d'une prudente activité à imaginer d'utiles expédients ; car quoique les Romains vissent beaucoup des leurs pénétrés des douleurs cuisantes que leur causoit l'huile bouillante dont ils avoient été inondés , ils se pressoient de pouvoir joindre ceux qui la répandoient , chacun poussant avec fureur celui qu'il avoit devant lui , & l'accusant de lâcheté , comme si les premiers eussent empêché ceux qui les suivoient de faire sentir aux ennemis la force de leurs bras. Les Juifs imaginèrent un nouveau moyen de rendre ces grands efforts inutiles , ils jetterent sur les ponts des Romains du Fœnu-Grec cuit , qui en rendoit les degrés si glissants , que ne pouvant s'y tenir dans une situation droite & assurée , les uns étoient renversés sur ces degrés mêmes , & foulés aux pieds ; les autresomboient sur les plates-formes , où les Juifs , qui par ces chutes inévitables n'avoient plus à les combattre de front , les tuoient ou les blessoient à coups de traits. Vespasien touché des maux que souffroient ses troupes , fit sur le soir sonner la retraite. Il perdit dans cette action , qui se passa le vingtième de Mai (a) , beaucoup de monde , & eut encore plus de blessés. Les Juifs perdirent six hommes , & eurent un peu plus de trois cents blessés.

XXX. Lorsque Vespasien voulut consoler son armée des mauvais succès de ce funeste assaut , il la trouva tellement animée du desir de se venger , qu'il lui parut autant inutile de l'y exciter , que nécessaire d'en venir promptement aux effets : ainsi il donna ordre qu'on exhausât les plates-formes , qu'on dressât dessus trois tours , chacune de la hauteur de cinquante pieds , qu'on les couvrit de fer , autant pour en assurer la

(a) De Juin [selon M. D'Andilly.]

solidité par leur pesanteur , que pour les rendre à l'épreuve du feu. Il y fit monter les plus legeres de ses machines à lancer des pierres & des dards , & y logea les plus adroits & les plus vigoureux de ses Archers & de ses Frondeurs , afin qu'ayant l'avantage de n'être point vus , à cause de la hauteur des tours & de leurs défenses , ils pussent porter des coups surs à ceux des assiégés qu'ils verroient paroître sur les murs. Les assiégés furent ainsi réduits à l'impossibilité de se garantir contre des traits qui leur étoient lancés de hauteur par des ennemis qu'ils ne voyoient point , & qui étoient trop élevés pour que les leurs pussent les atteindre : considérant d'ailleurs combien il leur seroit difficile de mettre le feu à ces tours toutes couvertes de fer , ils se retirèrent de dessus les remparts , mais ils se jettoient avec fureur sur les assiégeants lorsqu'ils vouloient pousser plus loin (a). Tel fut leur nouvel ordre de défense ; ils y perdoient chaque jour beaucoup de monde , parce qu'ils ne pouvoient faire quelque mal aux Romains ni les repousser sans s'exposer à de très-grands périls.

XXXI. L'opiniâtre & extraordinaire résistance des habitans de Jotapat ayant enflé le courage de ceux de Japha , petite ville au voisinage , au point d'oser se révolter , Vespasien envoya pour les réduire , Trajan commandant de la dixième Légion , avec deux mille hommes de cavalerie & deux mille d'infanterie. Cette petite ville parut à Trajan difficile à prendre d'emblée , parce qu'outre la force naturelle de son assiette , elle étoit environnée d'une double muraille ; mais une partie des habitans ayant osé sortir pour aller à sa rencontre , il engagea le combat & les mit en fuite après une légère résistance , & comme ils pensoient se retirer dans la première enceinte de leurs murs , il les y poursuivit si vivement , que ses troupes y entrèrent pêle mêle avec eux ; ils voulurent se sauver dans la

(a) » Les Juifs furent contraints d'abandonner la breche , mais ils char-  
 » gerent très-vigoureulement les Ro-  
 » mains lorsqu'ils voulurent y monter. «  
 [ M. d'Andilly. ] Le nouvel Éditeur a  
 donné le même sens. Ce n'est pas , ce  
 semble , celui de l'Auteur. Je suppose dans  
 celui que j'ai suivi que προσέειπον a pris  
 la place de προσέειπον. L'ancien Inter-  
 prète a traduit *magisque aggredi tentan-*

*tibus occurrebant.* C'est à peu-près le même sens. » Les Juifs furent obligés de  
 » quitter les murs , mais ils couroient sur  
 » les Romains lorsqu'ils vouloient aller  
 » plus loin « , c'est-à-dire descendre dans  
 la ville. En se retirant de dessus les murs  
 ils se mettoient à couvert de leurs traits ,  
 & les attaquoient lorsqu'ils vouloient en  
 descendre pour entrer dans la ville.

seconde , mais ce qui étoit resté d'habitans dans la ville leur en fermerent les portes , de peur que les Romains n'y entraissent aussi avec eux. Dieu se déclaroit d'une maniere bien sensible en faveur des Romains contre les Galiléens , en permettant ainsi qu'une partie de ce peuple demeurât exposée hors de la ville , par le fait de ses propres concitoyens , aux coups de leurs ennemis , qui ne respiroient que le meurtre & le carnage. Ils se présentoient en foule aux portes , faisant nommément à chacun de ceux qui y commandoient les plus instantes prieres , dont le terme fatal étoit la mort : au désespoir de se trouver enfermés entre ces deux murailles , plusieurs se la donnoient réciproquement les uns aux autres , d'autres se tuèrent eux-mêmes , & le plus grand nombre périt par l'épée des Romains , sans oser même se mettre en défense , tant la surprise de se voir ainsi livrés par la trahison de leurs concitoyens à la fureur de leurs ennemis avoit anéanti leur courage. Ils moururent tous , au nombre de douze mille , & chargerent d'imprécations en mourant non les Romains , mais les gens de leur Nation. Dans la créance qu'eut alors Trajan qu'il devoit rester peu de monde dans la ville en état de la défendre , ou qu'au moins le peu de défenseurs dont elle pouvoit encore être pourvue , saisis de frayeur , n'oseroient rien entreprendre , il crut devoir réserver à Vespasien l'honneur d'en faire la prise , & le fit pour cela solliciter d'envoyer Tite , son fils , consommer cette victoire. Vespasien , croyant sur cet avis qu'il restoit encore quelque chose d'important à faire , chargea Tite de cette commission , & le fit partir avec cinq cents chevaux & mille hommes de pied. Tite se rendit promptement à Japha , fit la distribution de ses troupes , donna à Trajan le commandement de celles qu'il avoit mises sur le côté gauche , & s'avança sur la droite pour forcer la ville avec celles qu'il s'étoit réservées. Les échelles ayant été aussi-tôt plantées de tous côtés , les assiégés ne firent qu'une foible résistance & abandonnerent leurs murs ; les Romains les escaladerent sans peine , & entrèrent dans la ville , mais ils y eurent un rude combat à essuyer avec un nombre d'habitans , qui , s'y étant réunis en corps de bataille , les poussèrent avec vigueur dans des rues étroites , où les femmes leur jettoient du haut des maisons tout ce qu'elles avoient pu ramasser de propre à les incommo-



der. L'action dura six heures , mais enfin beaucoup de braves habitans ayant été presque tous tués , tout le reste de la multitude , jeunes & vieux , furent égorgés dans les places & dans les maisons : il n'y eut d'épargné que les femmes & les enfans , que le Vainqueur réduisit à l'esclavage. Il périt quinze mille hommes , tant dans la première action que dans celle qui se donna dans la ville. Les Romains y firent deux mille cent trente esclaves. Ce fut le vingt-cinquième du mois de Mai (a) que les Galiléens firent cette perte.

XXXII. Les Samaritains essuyèrent dans le même temps un semblable désastre ; parce que , demeurant constamment assemblés sur la montagne de Garizim , qu'ils révérent comme sainte , on crut appercevoir dans leurs mouvements des dispositions hardies à un soulèvement prochain , fomentées , ainsi qu'on le supposoit , par un mépris marqué des désastres arrivés à leurs voisins , par une jalousie insupportable de la prospérité des armes Romaines & par une téméraire présomption en leurs forces , si manifestement inférieures à celles des Romains. Vespasien crut devoir prévenir les suites de l'agitation dans laquelle ils paroissent être. Quoique les Romains eussent des garnisons dans toute la Samarie , cette grande multitude de peuple qui s'étoit assemblée sur le mont Garizim lui faisoit craindre quelque contre-temps fâcheux ; il y envoya Cerealis Commandant de la cinquième Légion , avec cinq cents hommes de cavalerie & trois mille d'infanterie. Cerealis ne jugea pas devoir attaquer brusquement les Samaritains. Ils étoient en trop-grand nombre , & trop avantageusement postés sur le haut d'une montagne ; ainsi il se contenta d'en environner exactement le pied & d'observer les Samaritains tout le jour. La plus grande partie de cette multitude ne s'étoit point fournie des choses nécessaires à la vie , l'eau sur-tout leur manquoit absolument , cependant il faisoit d'excessives chaleurs , car alors on étoit en été , de sorte que plusieurs moururent de soif ce jour-là même , & que d'autres , préférant l'esclavage à ce genre de mort , se

Une grande multitude de Samaritains s'assemble sur le mont Garizim. Est défait par Cerealis.

(a) De Juin , [selon M. d'Andilly.]

(b) Sans justifier ma traduction , qui est ici un peu paraphrasée , je crois avoir tiré d'un endroit très-obscur tout ce qu'on

en pouvoit tirer. Des personnes plus habiles ou plus heureuses en tireront peut-être davantage.

rendoient aux Romains. Cerealis instruit par ceux-ci des maux extrêmes que souffroient ceux qui osoient encore tenir ferme s'avança sur la montagne, & ayant fait environner les ennemis par ses troupes, il les invita d'abord avec beaucoup d'instances à se rendre, les assurant qu'ils le pouvoient faire en toute sûreté, pourvû qu'ils missent les armes bas. Mais comme il ne put les y engager, il les fit tous passer au fil de l'épée au nombre d'onze mille six cents. Ce fut le vingt-septième du mois de Mai (a) que furent massacrés ce grand nombre de Samaritains.

XXXIII. Il y avoit quarante-sept jours que duroit le siège de Jotapat, & que, contre toute sorte d'apparence, les habitans de cette malheureuse ville résistoient aux cruels & violents efforts des assiégeans. Les plates-formes des Romains étoient élevées au-dessus de la hauteur des murs; un transfuge alors vint se rendre à Vespasien, & lui rapporta, « qu'épuisé » par les longues veilles & les fréquentes attaques qu'on avoit » eu à soutenir, le peu de gens de guerre qui restoit dans la » ville n'étoit plus en état de soutenir de grands efforts, & » qu'il seroit aisé de la surprendre, si l'on formoit l'attaque » vers la pointe du jour; parce qu'accablés des fatigues de la » nuit, le sommeil les faisoit, & que ceux même qui étoient » de garde ne pouvant y résister, étoient alors presque tous » endormis. « Vespasien étoit convaincu que les Juifs conservoient les uns pour les autres une fidélité à l'épreuve des plus cruels tourmens; il en avoit fait l'expérience en la personne d'un des assiégés qui avoit été pris peu auparavant; les questions

(a) Encore ici, *M. d'Andilly* met le mois de Juin.

(b) Joseph entra dans Jotapat le vingt-unième Mai. Cette ville fut bloquée le jour suivant & prise le premier Juillet; or depuis l'un de ces termes jusqu'à l'autre, il n'y a pas quarante-sept jours. *M. de Tillemont* en a conclu que le siège commença avant le vingt-unième Mai, ou qu'il ne dura pas quarante-sept jours, & qu'ainsi il y a faute, ou dans l'endroit où il marque son commencement ou dans celui où il marque sa durée. (Ruine des Juifs, Note 16.) *M. Toinard* vouloit qu'on effaçât cette date & tout ce qui est entre *ἐν τῇ πόλει* & *ἀνταρῶν αὐτῆς*. La conjecture est vrai-semblable, & il y

a bien de l'apparence que c'est une *scholie* qu'un particulier avoit mise à la marge de son exemplaire devant ce que Joseph dit dans le numero troisième, que Vespasien fit élever des plates-formes; mais que les Copistes, par leur étourderie trop ordinaire, ont apportée ici. A quoi reviendrait d'y redire que les plates-formes surpassoient en hauteur les murailles de Jotapat, après avoir dit plus haut qu'on avoit mis dessus les machines de guerre & que les Romains avoient combattu dedans? Il n'étoit pas plus nécessaire de dire combien avoit duré le siège, en en marquant le commencement & la fin.

les plus rudes , même le feu , n'avoient pu le résoudre à rien dire de l'état où étoit la ville , la mort enfin n'avoit pu l'y contraindre : attaché à une croix , il l'avoit soufferte en continuant de se moquer de ce qu'elle a de plus terrible. Ainsi le transfuge parut suspect à ce Général prudent , mais comme ce qu'il disoit pouvoit être aussi vrai qu'il paroïssoit avoir de vrai-semblance , & que d'ailleurs il y avoit peu à risquer d'ajouter foi à son rapport , quelque piège qu'il pût couvrir , il le fit garder , & donna ses ordres pour l'attaque.

XXXIV. Les troupes s'avancèrent sans bruit vers les murs à l'heure indiquée par le transfuge , Tite les escalada le premier , accompagné du Tribun Domitius Sabinus & d'un léger détachement de la cinquième & de la dixième Légion ; ils égorgerent les gardes & les sentinelles & entrèrent sans obstacles dans la ville. Le Tribun Cerealis & Placide , à la tête des troupes qu'ils avoient à leur commandement , les suivirent de près , la ville haute (a) étoit prise , & il étoit déjà grand jour que les assiégés ne sçavoient pas qu'elle étoit pleine d'ennemis. Tout le monde y étoit dans un si prodigieux accablement de fatigues & de sommeil , que fort peu s'éveillèrent ; & un brouillard épais qui s'étoit élevé avoit répandu par-tout une telle obscurité , que ceux même qui s'éveilloient ne distinguoient point assez les objets pour s'apercevoir de l'extrémité où étoit réduite leur malheureuse ville : ce ne fut que lorsqu'enfin toute l'armée fut entrée , que ces infortunés habitants , bien éveillés par les coups meurtriers que leurs portoient les ennemis , connurent toute l'horreur de leur situation. Le ressentiment que conservoient les Romains des maux qu'ils avoient soufferts durant ce siège , leur fit perdre tout sentiment de compassion & d'humanité ; ils ne firent quartier à personne , mais renversèrent & tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent de peuple en descendant de la haute ville ; ceux qui étoient en-

(a) Ceux qui ont traduit cet endroit, ont rendu *ἄρα* par *citadelle*. C'est son sens ordinaire, mais il ne paroît pas convenir ici. Dans la description que Joseph fait de Jotapat, il ne lui donne point de de citadelle, & il n'y a pas d'apparence qu'il n'en eût fait mention, si cette ville en eût eu une. Les Romains poussent & chassent le peuple de ce qu'il appelle

*ἄρα*. Ce n'est pas le peuple, c'est la garnison qui occupe la citadelle d'une ville, lorsqu'elle est assiégée. Enfin cet Aureus s'est quelquefois servi de ce mot pour signifier autre chose que citadelle. *Guer. Juifs*, Liv. 5. chap. 4. num. 1. *Le Pera Lamy*, Liv. 4. de *sta. civis*. pag. 579, & 587.



core en état de se défendre en étoient empêchés par la disposition du lieu, dont les avenues étroites & en pente mettoient les Romains à portée de fondre sur eux avec un avantage certain, & de les accabler par leur multitude.

XXXV. Ceux des gardes qui s'étant aperçus les premiers que les Romains étoient maîtres de la ville avoient eu le temps de se sauver, gagnèrent une des tours septentrionales & s'y défendirent pendant quelque temps, mais accablés par le grand nombre des ennemis, ils se rendirent sur le soir à discrétion, & présentèrent, sans se troubler, la gorge au fer des vainqueurs. Les Romains auroient pu se vanter d'avoir glorieusement fini ce siège par une journée qui ne leur eût point coûté de sang, si un de leurs Centurions, nommé Antoine, n'avoit été tué par trahison : s'étant avancé vers une des cavernes où grand nombre d'habitans s'étoient réfugiés, un de ces fuyards le pria de lui donner la main, tant pour l'assurer qu'il vouloit bien lui accorder la vie, que pour l'aider à monter, cet Officier la lui tendit sans aucune méfiance, mais ce traître lui porta en dessous un coup de sa pique & le tua.

XXXVI. Le jour que les Romains entrèrent dans la ville, ils ne firent de quartier à qui que ce fût qui se rencontrât devant eux, les jours suivans ils firent la recherche de toutes les cavernes & autres lieux qui pouvoient servir de retraite, & tuèrent, sans distinction d'âge, tout ce qu'ils y trouverent, excepté les femmes & les enfans, qu'ils rassemblèrent au nombre de douze cents, pour être conduits en captivité. Le nombre des habitans ou autres Juifs qui furent tués, tant lors de la prise de la ville que dans les différentes actions qui la précédèrent se trouva monter à quarante mille. Vespasien fit entièrement détruire la ville & brûler toutes les forteresses. Ainsi périt la ville de Jotapat, le premier Juillet de la treizième année du règne de Néron.



## CHAPITRE VIII.

I. **V**ESPASIEN & son armée ne furent plus occupés que du soin de trouver Joseph. L'armée, parce qu'elle étoit fort animée contre lui; Vespasien, parce qu'il se persuadoit que si l'on pouvoit le prendre, cette guerre ne devoit plus avoir de longues suites. Il le fit chercher parmi les morts & dans les endroits de la ville les plus propres à le cacher, mais il avoit eu le bonheur, aussi-tôt après la prise de la ville, de se dégager du milieu des ennemis & de se jeter dans une profonde citerne (a), à côté de laquelle étoit une spacieuse caverne, dont l'entrée ne se pouvoit découvrir d'en-haut. Il y trouva quarante personnes des plus considérables de la ville, qui s'y étoient allées cacher avant lui, avec d'amples provisions pour plusieurs jours. Comme les ennemis faisoient soigneusement le guet dans toute la ville, il s'y tenoit caché le jour, & n'en sortoit que la nuit pour venir reconnoître les gardes des Romains, & voir s'il ne trouveroit pas quelque moyen de se sauver. Mais elles étoient par-tout si exactement montées, précisément à cause de lui, que sentant l'impossibilité de s'échapper sans être apperçu, il rentroit dans la caverne. Deux jours se passèrent de la sorte, & le troisième une femme qui y avoit été pareillement cachée ayant été prise, le découvrit. Vespasien envoya dans le moment les Tribuns Paulin & Gallicanus lui promettre toute sûreté & l'inviter à sortir de cette caverne.

Joseph est découvert. Vespasien le fait exhorter à se rendre avec promesse de la vie.

Ces Officiers s'acquitterent fidèlement de leur commission, & assurèrent Joseph qu'il pouvoit se rendre sans craindre de courir aucun risque. Mais quoique pour lui donner plus de confiance ils missent dans leurs discours toute la douceur qui leur étoit naturelle, ils ne purent le persuader, parce que, quelque idée qu'il pût se former de la clémence de Vespasien, il lui paroissoit assez peu vrai-semblable qu'il dût épargner l'auteur de tous les maux que son armée avoit soufferts durant

(a) M, d'Andilly a cru que ~~ἀδύτης~~ signifie ici un puits. Mais Joseph ayant dit plus haut qu'il n'y avoit point de fon-

taines à Jotapat, & qu'on n'y buvoit que de l'eau de citerne, il semble qu'il n'y avoit pas de puits.

le siège ; pour ne pas craindre que ce fût pour l'en punir qu'il cherchoit à l'avoir en sa puissance. Vespasien néanmoins lui envoya un troisième Officier , & ce fut le Tribun Nicanor , avec lequel Joseph avoit eu autrefois de fort étroites liaisons d'amitié. Ce nouvel envoyé lui représenta » que les Romains » étoient dans l'usage de se piquer de générosité envers ceux » qu'ils avoient le bonheur de vaincre ; que sa valeur & sa bonne » conduite , loin de lui avoir attiré la haine des Chefs de l'armée Romaine , lui avoient mérité leur estime & leur admiration ; que Vespasien ne prenoit le soin de le faire inviter à » se rendre que parce qu'il souhaitoit le conserver à cause de » son mérite , & nullement pour exercer contre lui aucune » sorte de vengeance , puisque , si c'étoit son intention , il lui » étoit aisé de se satisfaire sans exiger qu'il se rendît , & qu'en » fin il devoit considérer que , si Vespasien n'eût voulu que lui » tendre un piège , il n'eût jamais pensé à confier au zèle de » l'amitié l'exécution d'une perfidie , & que lui-même d'ailleurs , s'il en eût eu quelque soupçon , auroit refusé avec » horreur de s'en rendre le Ministre.

III. Comme malgré ces représentations Joseph , incertain sur le parti qu'il avoit à prendre , différoit à répondre , les soldats qui accompagnoient Nicanor , irrités de son indécision , voulurent mettre le feu à la caverne ; mais cet Officier , qui se faisoit un point d'honneur de l'amener vif à Vespasien , les en empêcha. Comme cependant il continuoit à lui faire de nouvelles instances , & que les soldats d'autre part ne cessoient de se répandre en menaces , Joseph se rappella divers songes qu'il avoit eus , dans lesquels Dieu lui avoit fait connoître les malheurs dont les Juifs devoient être affligés , & la manière dont les futurs Empereurs Romains devoient servir à l'exécution des desseins de sa Providence. Il avoit le grand talent de sçavoir expliquer les songes , & d'y reconnoître des vérités à travers les voiles obscurs dont il plaît à Dieu de les couvrir ; comme d'ailleurs il étoit de race Sacerdotale & Prêtre lui-même , il n'ignoroit pas les Prophéties que contiennent nos saints Livres. Se sentant donc saisi dans ce moment d'un enthousiasme divin , & pénétré de la sainte frayeur qu'excitoit en lui le souvenir des derniers songes qu'il avoit eus , il adressa intérieurement à Dieu cette prière : » Souverain Créateur , puisqu'en » fin il vous plaît de laisser tomber dans l'abaissement notre



« Nation , l'œuvre chérie de vos mains , pour combler de  
 « toutes vos faveurs les Romains nos ennemis , & que vous  
 « m'avez choisi dans ces temps pour prédire les événemens  
 « futurs , je me rends volontiers aux Romains , & me résous à  
 « vivre ; mais je vous prends à témoin , que c'est comme Mi-  
 « nistre de votre volonté suprême , & non comme un traître ,  
 « que je me remets entre leurs mains.

I V. Ensuite de cette priere , Joseph fit entendre à Nicanor qu'il cédoit à ses instances , mais les Juifs qui étoient avec lui dans cette caverne , s'apercevant qu'en effet il alloit se rendre , se jetterent tous autour de lui en criant : « De quel coup plus  
 « sensible peuvent être frappées les saintes Loix que Dieu nous  
 « a données , & pour le soutien desquelles il a uni à nos  
 « corps des ames , auxquelles il a inspiré un si grand mépris  
 « de la mort ? Pour conserver une misérable vie , vous vous li-  
 « vrez , Joseph , à l'esclavage , & vous osez jouir encore de la  
 « lumière du Ciel : avez-vous pu si-tôt vous oublier , vous qui  
 « en avez porté tant d'autres à mourir pour la liberté ? Ah !  
 « combien étoient donc fausses & injustement vantées votre  
 « prudence & votre bravoure. Quoi ! vous espérez que des  
 « ennemis à qui vous avez fait tant de mal vous conserveront  
 « la vie , vous avez même la foiblesse de souhaiter de leur en  
 « être redevable. Si la bonne fortune des Romains a pu vous  
 « jeter dans un tel oubli de vous-même , nous n'en sommes  
 « pas moins tenus de soutenir la gloire de notre Nation , nous  
 « vous offrons nos bras & nos épées. Quittez librement la vie ,  
 « & par une mort généreuse , conservez le titre glorieux de  
 « digne Chef des Juifs. Si des sentimens moins nobles pou-  
 « voient trouver quelque entrée dans votre ame , craignez  
 « Joseph , de mourir comme un lâche & comme un traître. «  
 En prononçant ces dernières paroles ils tenoient leurs épées levées sur lui , & menaçoient de le tuer s'il se rendoit aux Romains.

Ceux qui  
 étoient cachés  
 avec Joseph  
 menacent de  
 le tuer s'il se  
 rend.

V. Joseph jugea bien qu'il avoit tout à craindre de la fureur dont il les voyoit transportés ; mais persuadé qu'il se rendroit coupable envers Dieu , s'il mouroit avant d'avoir manifesté ce qu'il lui avoit fait connoître de ses saintes volontés , il crut devoir leur faire faire quelques réflexions sur la situation violente où ils se trouvoient. « Quel motif nous nécessite donc ,  
 « leur dit-il , Enfans d'Israël , à être si avides de devenir les

meurtriers de nous-même , & à rompre de nos propres mains les liens sacrés qui unissent si intimement nos ames avec nos corps ? Mais quelqu'un dira peut-être , que j'ai bien changé de sentiment. J'en fais juges les Romains. Il est glorieux de mourir dans une guerre , mais ce doit être selon les règles de la guerre & par la main du vainqueur. Si je crains de m'exposer au tranchant de l'épée des Romains , il n'y a pas à hésiter , je dois me percer le cœur de la mienne , & mourir de ma propre main. Mais , si vouloir conserver un ennemi est en eux une acte de générosité , n'est-ce pas à plus forte raison pour nous un acte de justice de vouloir nous conserver nous-même , & n'y auroit-il pas de la folie de nous faire à nous-même le mal que nous avons voulu éviter en nous déclarant leurs ennemis ? Il est glorieux de mourir pour la liberté. J'en suis convaincu , mais c'est en combattant contre ceux qui veulent nous la ravir. Les Romains ne nous combattent pas maintenant , & ils ne cherchent point à nous faire mourir. Il y a autant de lâcheté à vouloir mourir lorsqu'on ne le doit pas , qu'à refuser de s'exposer à mourir lorsqu'on le doit. Quel motif nous peut empêcher de nous rendre aux Romains , sinon la crainte de la mort ? Est-il raisonnable que sur la crainte , peut-être mal fondée , de recevoir la mort de la main de nos ennemis , nous prenions la résolution décisive de nous la donner nous-même ? Non , dira quelqu'un , ce n'est point tant la crainte de la mort que le désir d'éviter la servitude qui nous fait refuser de nous remettre entre leurs mains. L'Etat où nous sommes réduits est-il donc un état de liberté ? Mais enfin , diront quelques autres , il est de la véritable grandeur d'ame de se tuer soi-même. Je soutiens moi ; que c'est l'action de la plus méprisable pusillanimité , & je regarde un homme qui est capable d'en concevoir le sentiment , comme un Pilote qui craignant une tempête dont il n'est point encore battu , submergeroit lui-même son vaisseau. Le suicide est une impiété envers Dieu qui nous a donné l'être , & une action contraire à la nature de tous les animaux , en qui réside un sentiment si vif de vouloir vivre , qu'on n'en connoît aucun que son instinct ait jamais porté à se procurer la mort. Ne traitons nous pas comme nos ennemis , & ne punissons nous pas ceux qui en veulent à notre vie , soit qu'ils entreprennent ouvertement de nous la ravir ,

• soit que , pour nous en priver , ils nous tendent quelque piège ;  
 • la vie est un présent de Dieu , le mépris que l'homme en fe-  
 • roit seroit un outrage fait à sa Divinité : nous n'avons com-  
 • mencé à exister que lorsqu'il l'a voulu ; il est juste que lui  
 • seul puisse mettre un terme à cette existence. Nos corps sont  
 • mortels , & formés d'une matiere corruptible , mais notre  
 • ame est immortelle , & un écoulement de la divinité placée  
 • pour un temps comme en dépôt dans nos corps : quiconque  
 • s'arrogeroit des droits sur un dépôt , pour en faire des profu-  
 • sions illicites , seroit réputé méchant & de mauvaise foi. Si nous  
 • forçons , par un mépris criminel , notre ame , ce précieux dépôt  
 • que Dieu nous a confié , à sortir de notre corps , pouvons-nous  
 • nous flatter de dérober à son Créateur la connoissance d'une  
 • telle injure. Les Loix autorisent à punir un esclave fugitif ,  
 • même lorsque le maître qu'il a quitté est un mauvais maître ,  
 • & nous nous imaginons pouvoir quitter sans impiété un aussi  
 • bon maître que l'est Dieu. Ignorez-vous donc qu'une gloire  
 • qui ne doit jamais finir attend ceux qui , mourant suivant  
 • l'ordre prescrit à la nature , remettent entre les mains de  
 • Dieu la vie qu'il leur avoit donnée , lorsqu'il la leur demande  
 • que les plus abondantes bénédictions se répandent sur leur  
 • postérité ? Que leurs ames pures & soumises à Dieu vont jouir  
 • des saintes délices du ciel , jusqu'à ce qu'après la révolution  
 • des siècles (a) , elles retournent animer des corps aussi purs ? Et  
 • qu'au contraire , les ames de ceux qui ont follement porté sur  
 • eux-mêmes une main meurtrière , sont reléguées dans un lieu  
 • obscur & ténébreux ? Dieu , à qui ils doivent la vie , ne laisse  
 • point impunis ceux de ses enfans qui osent faire cet outra-  
 • geant mépris du présent qu'il leur (b) en a fait. Crime détes-  
 • table à ses yeux , & contre lequel les plus sages Législateurs  
 • ont décerné quelque peine. C'est une loi parmi nous qu'on

(a) Il n'y a rien dans ce que Joseph dit  
 ici qui donne lieu de le soupçonner d'a-  
 voir cru la métempsychose , ainsi que le dit  
 une Note en marge de la dernière Edition  
 de M. d'Andilly.

(b) Le nouvel Editeur qui a regardé  
*ἡμεῖς* comme une faute , croit que Jo-  
 seph avoit écrit *τοὶ πατέρες ἡμεῖς*. Le  
 sens peut se supporter ; ce n'étoit pas cepen-  
 dant une raison qui dût faire grande im-  
 pression sur ces Juifs qui vouloient se tuer ,

que de leur dire que Dieu puniroit leur  
 crime sur leurs descendants. Le sens qu'on  
 a suivi suppose que Joseph ait écrit *ἡμεῖς*.  
 Il a en effet fait regarder plus haut la  
 vie comme un présent que Dieu fait aux  
 hommes. Mais on peut ne rien changer  
 dans le Texte , en entendant *ἡμεῖς* ,  
*alterutrum* , du corps & de l'ame. » Il pu-  
 » nira ceux de ses enfans qui auront outragé  
 » l'un ou l'autre , leur corps ou leur ame.



» laisse ignominieusement traîner les corps de ceux qui se sont  
 » détruits eux-mêmes, sans leur donner de sépulture jusqu'après  
 » le coucher du soleil (a), quoique nous croyions qu'on ne doit  
 » pas la refuser auparavant, à des ennemis. Il y a des peuples  
 » qui font couper à ces impies destructeurs d'eux-mêmes la  
 » main qu'ils ont armée contre leur vie, persuadés que, par  
 » représailles de la cruelle barbarie qui leur a fait défunir leur  
 » corps d'avec leur ame, cette main parricide doit être sépa-  
 » rée de leur corps. Pensons juste, infortunés compagnons de  
 » ma disgrâce, n'ajoutons pas aux maux qui nous accablent  
 » celui d'avoir à redouter la colere de Dieu, notre Créateur,  
 » justement irrité contre nous pour une telle impiété. Vivons,  
 » s'il veut que nous vivions, nous pouvons sans deshonneur  
 » être redevables de la vie à des ennemis qui ont si bien éprou-  
 » vé notre valeur & notre vertu. Si la mort enfin nous paroît  
 » préférable à la vie, mettons-nous généreusement aux risques  
 » de la recevoir par les mains d'un vainqueur, en la puissance  
 » duquel le sort des armes nous a mis. Je ne prétends point  
 » prendre parti avec les Romains, ce seroit me trahir moi-  
 » même, & me montrer beaucoup plus imprudent que nos  
 » transfuges, puisque je ferois, contre mon sentiment & au  
 » risque de perdre la vie, ce qu'ils font volontairement pour  
 » conserver la leur. Je souhaite que la démarche que font au-  
 » jourd'hui vers moi les Romains ne soit qu'une trahison &  
 » un piège : si contre leur parole ils me font mourir, je quit-  
 » terai la vie avec joie, & une telle perfidie consommée en  
 » ma personne, aura pour moi plus de charmes que la plus  
 » éclatante victoire.

Ceux qui  
 étoient dans la  
 citerne avec  
 Joseph ne sont  
 point touchés  
 de ses raisons.

V.I. Telles furent, entre beaucoup d'autres, les représen-  
 tations par lesquelles Joseph s'efforça de détourner ceux qui  
 étoient avec lui dans la caverne de la résolution qu'ils avoient  
 prise de se servir de leurs propres bras pour s'attacher à la vie.  
 Mais le désespoir avoit fermé leurs oreilles, & comme si dès  
 long-temps ils se fussent dévoués à la mort, toutes ces raisons  
 ne firent que les irriter; ils coururent sur lui l'épée à la main,  
 & il n'y eut aucun d'eux qui, en lui reprochant sa lâcheté,  
 ne parût déterminé à le percer sur le champ. En cette extré-  
 mité, Joseph appelloit les uns par leur nom, jettoit sur les

(c) Voyez Remarque II.

autres le regard sévère d'un Chef qui sçait se faire obéir, tenoit amicalement la main à quelques-uns, usoit de prières envers quelques autres, & tâchoit ainsi de détourner le coup qui lui paroïssoit le plus prêt à le frapper, ayant néanmoins, malgré tant de soins divers, l'œil toujours attentif à les observer tous, ainsi que fait un homme qui se trouvant assailli par plusieurs bêtes féroces, sans en perdre de vue aucune, a toujours un œil presté à voir celle qui paroît la plus âpre à se jeter sur lui (a). Cette contenance de Joseph, le respect que ses compagnons d'infortune croyoient devoir encore à leur Chef dans la circonstance critique où il se trouvoit, firent enfin tomber les armes des mains de plusieurs; & malgré la fureur dont ils avoient paru transportés, les coups qu'ils lui portoient étoient si foibles, qu'on eût dit que les bras leur manquoient.

VII. En cette extrémité de péril, Joseph ne perdit point cette admirable présence d'esprit toujours si prompte en lui à trouver des expédients. Après avoir remis le soin de sa conservation entre les mains de Dieu, il leur dit: « Puisque vous êtes  
 « absolument déterminés à mourir, mourons par la main  
 « les uns des autres, suivant l'ordre que nous indiquera le  
 « sort (b); que celui sur qui il tombera le premier, soit tué  
 « par celui qui le suivra, & ainsi de suite jusqu'au dernier. Car  
 « il ne seroit pas juste que, plusieurs ayant été tués, quelqu'un  
 « venant à changer de sentiment, pût se conserver la vie. De  
 « cette manière, nous ne tremperons point nos mains dans  
 « notre propre sang. » Tous approuverent avec confiance la proposition; Joseph tira avec eux: celui sur qui le sort tomba tendit avec fermeté la gorge à celui qui le devoit suivre, dans l'espérance que Joseph seroit bientôt du nombre de ceux qui seroient tués, tant ils préféroient à la vie une mort qu'ils ne doutoient point devoir leur être commune avec lui (c). Mais soit par pur hasard (d), soit par un effet particulier de la Pro-

(a) *Note de l'Editeur.* Dans Joseph cette comparaison est prise de la bête féroce environnée de plusieurs chasseurs. Je ne sçai ce qui a pu déterminer le Pere Giller à la changer.

(b) On ne peut faire que de vaines conjectures sur la manière dont la chose se passa. Il faudroit sçavoir comment les Juifs tiroient au sort, & on n'en a aucune connoissance. Et quand on en auroit quelque idée, il faudroit commen-

cer par s'assurer du fait. Car dans cet troisième Livre de la Guerre des Juifs & dans les Mémoires de sa Vie, Joseph en débite quelques uns dont il est très-permis de douter.

(c) On ils le laissoient étrangement, ou l'Auteur sçait peu ce qu'il dit.

(d) Joseph n'eût dû reconnoître dans cet heureux événement, que le soin particulier que la Providence vouloit bien prendre de ses jours.

vidence Joseph resta seul avec un autre. Alors , pour ne plus mettre sa vie au risque du fort , & ne point souiller ses mains par le meurtre d'un homme de sa Nation , si le fort ne tomboit pas sur lui , il lui persuada de ne point hazarder une vie que les Romains promettoient de leur conserver.

Joseph conduit à Vespasien.

VIII. Ce fut ainsi qu'après avoir évité la mort , tant par la main des Romains que par celles de ses concitoyens , il fut conduit à Vespasien par Nicanor. Les Romains empressés de le voir s'assemblerent en foule auprès de leur Général , & tumultuairement , selon qu'ils étoient affectés , les uns témoignoiient leur joie de ce qu'il avoit été pris , d'autres se répandoient en menaces contre lui ; tous fendoient la presse avec grand bruit pour le voir de plus près ; les plus éloignés crioient qu'il le falloit punir comme un ennemi , mais ceux qui étoient proches de lui se rappelant ses grands exploits , ne voyoient qu'avec étonnement un aussi accablant revers de fortune ; il n'y eut aucun des Officiers qui , bien qu'irrité auparavant contre lui , ne sentît en le considérant son animosité se calmer. Tite sur-tout , ne put résister à la force de son généreux naturel ; l'âge de Joseph , la fermeté d'ame qu'il témoignoit dans son adversité lui firent prendre des sentimens de compassion , & considérant que le même homme dont les Romains venoient d'éprouver la redoutable bravoure dans les combats , se trouvoit alors captif entre leurs mains , il faisoit de profondes réflexions sur le pouvoir de la fortune & sur les prompts changemens qui arrivent dans une guerre par l'instabilité trop ordinaire de toutes les choses humaines. De semblables réflexions portèrent plusieurs autres à s'intéresser en faveur de Joseph ; mais ce fut principalement Tite qui obtint de son pere sa conservation. Vespasien cependant commanda qu'on le gardât avec grand soin , parce qu'il vouloit l'envoyer à Neron.

IX. Joseph qui l'entendit donner cet ordre , déclara qu'il avoit à lui communiquer des choses qu'il ne pouvoit confier qu'à lui seul. Vespasien ayant fait retirer tout le monde , excepté Tite & deux de ses amis , Joseph lui dit : » Vous croyez » sans doute , Vespasien , n'avoir fait en me prenant qu'un » simple prisonnier de guerre , & moi je vous apprends que je



» suis tombé en votre puissance comme un envoyé de Dieu  
 » pour vous annoncer de très-grandes choses. Si je ne m'étois  
 » reconnu chargé de ce ministère divin , je suis assez instruit  
 » de nos saintes Loix pour n'avoir pas ignoré de quelle façon  
 » il convient à un Général d'armée de mourir. Vous m'envoyez  
 » à Néron , & pourquoi m'y envoyer ? Le reste de son regne  
 » & celui de ceux qui lui succéderont jusqu'à vous , sera-t'il d'une  
 » si longue durée ? Faites-moi donc étroitement garder , mais  
 » que ce soit comme prisonnier de Vespasien Empereur , puis-  
 » que vous le ferez , & Tite votre fils après vous. Vous ferez  
 » maître alors non-seulement de ma liberté & de ma vie , mais  
 » vous commanderez sur terre & sur mer à l'univers entier , vous  
 » ne pouvez trop étroitement resserrer mes liens & me réserver  
 » pour d'assez grands supplices , si , par un téméraire outrage  
 » fait à Dieu même , je le faisois faussement parler , pour vous  
 » tromper par un mensonge. « Vespasien eut d'abord peine  
 à donner créance à ce que lui disoit Joseph , & soupçonna  
 qu'un tel discours n'étoit qu'un artifice inventé pour l'engager  
 à lui conserver la vie ; mais ce soupçon se dissipa insensiblement ,  
 parce que Dieu excitoit en son ame de grandes espérances  
 de se voir élever à l'Empire , & lui faisoit connoître par diffé-  
 rens signes qu'elles ne seroient pas vaines , & que d'ailleurs il  
 reconnoissoit Joseph véritable dans toutes les autres choses  
 qu'il disoit ; car un des deux amis de Vespasien qui avoient été  
 présens lorsque Joseph lui avoit révélé ce secret , ayant dit par  
 la suite à Joseph que si la prédiction qu'il avoit faite à Vespasi-  
 en n'étoit point une fable qu'il eût inventée pour se le rendre  
 favorable , on devoit trouver étrange qu'il n'eût point prédit  
 aux habitans de Jotapat que leur ville seroit prise , & qu'il  
 n'eût pas prévu pour lui-même l'état de captivité où il devoit  
 tomber , & Joseph lui ayant répondu qu'il avoit prédit très-  
 précisément aux habitans de Jotapat que leur ville seroit prise  
 après quarante-sept jours de siège , & que lui même seroit fait  
 prisonnier (a), Vespasien instruit de cette conversation , fit secret-  
 tement demander aux autres prisonniers si ce que Joseph sou-  
 tenoit étoit véritable , & ce fait n'ayant été démenti par au-  
 cun , il commença à mettre beaucoup de confiance en la

(a) Jérémie qui avoit prédit la ruine de Jérusalem ne prit point les armes pour la défendre,

prédiction personnelle qu'il lui avoit faite ; il ne le fit pas néanmoins garder moins soigneusement , & toujours dans les chaînes , mais il lui fit donner des vêtemens & des meubles décens , lui témoigna beaucoup de bienveillance & de considération ; en quoi Tite son fils ne lui cédoit en rien.

## C H A P I T R E IX.

Les habitans  
de Césarée de-  
mandent la  
mort de Jo-  
seph.

I. **L**É quatrième du mois de Juillet Vespasien retourna à Ptolémaïde, d'où il se rendit à Césarée sur mer. La plupart des habitans de cette ville, la plus grande de la Judée, étoient Grecs, ils haïssoient les Juifs, & avoient beaucoup d'affection pour les Romains. Ils reçurent Vespasien & son armée avec de grandes acclamations de joie, que plusieurs accompagnèrent de cris tumultueux pour demander la mort de Joseph ; mais Vespasien regardant ces importunités comme l'effet de l'emportement d'une populace insensée, s'en débarrassa en ne répondant rien à cette demande. Césarée lui parut propre à pouvoir mettre des troupes en quartier d'hiver. Il se proposa d'y établir deux Légions (a), mais pour ne pas surcharger cette ville, il destina Scythopolis pour la cinquième & la dixième. Comme Césarée est dans une plaine sur le bord de la mer, l'hiver y est extrêmement tempéré, mais les chaleurs de l'été y sont excessives.

II. Une grande multitude, tant de Juifs révoltés contre les Romains & qui étoient échappés à leur poursuite, que de ceux qui avoient pû se sauver des villes prises & ruinées, s'étant réunis, se saisirent de Joppé, que (b) Cestius avoit détruite, & la rebâtirent dans le dessein de s'en faire une place d'armes. Mais comme toutes les campagnes des environs de cette ville avoient été entièrement dévastées, ils résolurent d'aller écumer les mers. Ils construisirent un grand nombre de vaisseaux propres à ce métier, & courant les côtes de Phénicie, de Syrie & d'Egypte, ils en ruinèrent entièrement le commerce. Au premier avis qu'en eut Vespasien, il envoya contre Joppé de

(a) Remarque III.

(b) Liv. 2. chap. 18. num.

l'infanterie & de la cavalerie ; ces troupes y entrèrent facilement de nuit , la place n'étant point gardée , parce que les révoltés qui étoient dedans ayant vu arriver les Romains , frappés d'épouvante n'avoient osé se mettre en défense , & s'étoient réfugiés sur leurs vaisseaux , où ils passerent la nuit hors de la portée des dards & des flèches.

III. La ville de Joppé n'a point de port , le rivage qui la borne est extrêmement roide , & fort escarpé , il se termine de chaque côté en des especes de pointes de croissant , des profonds abîmes desquelles sortent des rochers qui s'élèvent au-dessus de la mer. On y montre les empreintes des chaînes d'Andromède (a) , qui y ont apparemment été gravées pour faire donner créance à l'ancienne fable ; lorsque le vent du Septentrion souffle contre ce rivage , il y pousse les flots avec une telle impétuosité , qu'il est infiniment plus dangereux de s'y trouver arrêté que dans la pleine mer ; c'étoit précisément-là qu'étoient les habitants sur leurs vaisseaux , lorsque sur le matin le vent , que ceux qui fréquentent ces mers appellent *Melanborée* (b) , s'éleva avec tant de violence , que poussant ces vaisseaux les uns contre les autres & contre les rochers , il s'en brisa beaucoup ; ce fut en vain que , pour éviter les dangers que présentait ce redoutable rivage & de tomber entre les mains des Romains , plusieurs voulurent à force de rames gagner la pleine mer , la furieuse agitation des vagues les élevoit sur des montagnes d'eau d'où ils étoient au moment même précipités sous d'autres flots qui les submergeoient : nulle ressource dans une circonstance aussi critique. Cruellement battus de la tempête, Joppé ne pouvoit leur servir d'azyle , les Romains leur en fermoient l'entrée : on n'entendoit que cris & que gémissemens , lorsque ces vaisseaux se choquant les uns contre les autres souffroient quelque dommage , qu'horribles clameurs lorsqu'ils étoient entièrement fracassés : on voyoit

Joppé de la  
traite.

(a) Une infinité de Voyageurs rapportent les marques d'un fait remarquable par son antiquité ou par sa singularité , que les geus du pays leur ont montré , sans se rendre garants de rien. Ceux de Joppé pouvoient avoir fait les empreintes ou les marques de l'enchaînement d'Andromède ; ou les avoir fait rafraîchir & les montrer aux Voyageurs. Joseph n'étoit pas chargé de discuter la

vérité du fait. Il lui suffisoit de rapporter en qualité d'Historien ce qu'on en disoit , & on ne voit pas qu'on ait raison de lui en faire un reproche. Voyez *Mem. de Trévoux*, Avril 1708. pag. 130. Ἡ ταῦτα δὲ μυθεύουσι τινες τῶν Ἀντιόχειων ἰσχυμένῳ τῷ κίτρῳ Strab. Liv. 16. pag. 1100.

(b) *M. d'Andilly a traduit ce mot par Noire-bise*



alors les uns se noyer, d'autres se tuer eux-mêmes pour ne pas être engloutis vivans sous les eaux, d'autres étoient déchirés & mis en pièces par les pointes des rochers contre lesquels ils étoient jettés, ou tués par les Romains lorsque les vagues les poussaient jusqu'à eux; la mer au loin fut teinte de sang, le rivage couvert de corps morts que la mer y avoit rejettés. On en compta quatre mille deux cents.

IV. Ce fut ainsi que Joppé fut en fort peu de temps prise & détruite deux fois par les Romains sans combattre. Dans la crainte que ces nouveaux Pirates ne revinssent s'y cantonner dans la suite, Vespasien établit un camp un peu au-dessus de la ville, & y laissa de la cavalerie, & quelque infanterie: l'infanterie pour y demeurer & y monter la garde, la cavalerie pour faire le dégât dans les environs & ruiner toutes les bourgades & petites villes voisines. L'intention & les ordres de Vespasien furent remplis à la rigueur par les courses que cette cavalerie faisoit tous les jours.

Consternation de Jérusalem à la nouvelle de la prise de Jotapat.

V. Lorsque le bruit de ce qui s'étoit passé à Jotapat commença à se répandre dans Jérusalem, la grandeur du mal & le défaut de gens qui s'y fussent trouvés empêchèrent d'abord qu'on crût ce que l'on en disoit; la Renommée prompte à publier les tristes événements l'y avoit seule fait passer. Aucun courier n'en étoit venu. Mais cette nouvelle fut dans la suite si bien confirmée par les récits qui s'en firent de proche en proche, qu'il ne fut plus permis d'en douter: on ajoûtoit néanmoins encore aux circonstances certaines de ce désastre des faits qui n'étoient rien moins que vrais, & on assuroit entre autres choses, que Joseph y avoit été tué. La prétendue perte de ce Chef causa dans Jérusalem une dé-

(a) » De ce grand nombre d'hommes qui étoient dans cette misérable » ville, il n'en étoit resté un seul qui en » pût dire des nouvelles. « [*M. d'Andilly.*] Quoique plusieurs Sçavans aient vu le même sens en cet endroit, ce n'est pas ce que veut dire Joseph. Des douze cents esclaves que les Romains avoient faits à la prise de cette ville (Liv. 3. chap. 7. num. 36.) Il n'y en avoit aucun qui ne pût dire des nouvelles de sa prise, plusieurs pouvoient sans doute affirmer que Joseph y avoit été fait prison-

nier. *δραπέζος* ne veut pas toujours dire survivre, ne pas périr, il signifie quelquefois se retirer, se sauver. Vespasien ayant fait passer au fil de l'épée tous les habitans de Jotapat, excepté les femmes, les enfans, & les douze cents esclaves qu'il fit, aucun courier n'étoit allé porter des nouvelles de sa prise à Jérusalem. Mais Joseph ne dit pas » qu'il n'échappa pas même un homme qui pût » en aller dire des nouvelles. « M. de Tillemont, Ruine des Juifs, pag. 514.

solation universelle , & tandis que le grand nombre des morts tués à ce siège n'étoient pleurés que par ceux à qui ils étoient attachés à titre de parenté , d'amitié ou de liaison d'hospitalité , lui seul le fut par tout le monde : le deuil public qu'on lui fit dura trente jours , pendant lesquels on ne cessa d'entendre des cris lugubres & des lamentations , chacun à l'envi s'empressant de faire marcher devant soi de ces chantres funéraires qu'on loue pour précéder les obsèques des morts.

VI. Lorsque le temps eut enfin éclairci la vérité , & qu'on sçut certainement comment toutes choses s'étoient passées ; que ce qu'on avoit débité de la mort de Joseph étoit faux ; qu'il étoit vivant & en la puissance des Romains , & que leurs Généraux le traitoient honorablement , & nullement en esclave , toute l'affection qu'on avoit témoignée pour lui lorsqu'on l'avoit cru mort , se convertit en sentimens de haine , dont les marques éclaterent de toutes parts. Les uns l'accusoient de lâcheté , d'autres de trahison , & toute la ville retentissoit des injures & des malédictions dont on le chargeoit. Les cruels revèrs que la Nation avoit essuyés aigriissoient les esprits , & au lieu que les gens sages profitent d'un malheur inopiné pour se conduire avec une prudente circonspection , & éviter de tomber par la suite dans de semblables infortunes , tant de calamités ne firent qu'irriter les Juifs de Jerusalem & les exciter à s'en attirer de plus grands , & l'on vit dans la suite la fin de l'une être toujours le commencement d'une autre , par l'opiniâtre acharnement avec lequel il se portèrent à ne cesser de faire la guerre aux Romains , en haine de Joseph , dont ils pensoient se venger en s'animant de fureur contre eux.

VII. Le Roi Agrippa ayant invité Vespasien à venir dans ses Etats , autant par le desir qu'il avoit de lui faire fête & à son armée , que parce qu'il se proposoit d'appaiser par son moyen quelques mouvements de trouble dont son Royaume étoit agité , ce Général Romain , prompt à le satisfaire , quitta Césarée sur mer & se rendit à Césarée de Philippe. Il y fit rafraîchir ses troupes pendant vingt jours , qu'il passa lui-même en fêtes , en festins , & en actions de grâces à Dieu de ses heureux succès. Sur l'avis qu'il recut que Tibériade n'étoit point tranquille & que Tarichée étoit absolument révoltée , résolu qu'il étoit de poursuivre par tout les Juifs à toute outrance , ravi d'ail-

Vespasien  
rend visite à  
Agrippa.

Il marche  
contre Tibé-  
riade.

Trahison de  
Jésus fils de  
Saphat.

leurs de trouver cette occasion de témoigner à Agrippa sa reconnaissance de la manière généreuse dont il l'avoit reçu , il crut devoir marcher en force contre ces deux villes , qui dépendoient du Royaume de ce Prince , pour les faire rentrer dans le devoir. Ainsi il envoya Tite son fils prendre des trou-  
pes à Césarée pour les conduire à Scythopolis ; cette ville est la plus grande de la Décapole , & voisine de Tibériade : il s'y rendit lui-même & y attendit son fils. Aussi-tôt qu'il fut arrivé il en partit pour aller camper à trente stades de Tibériade , dans un endroit appelé Sennabris , d'où les révoltés pouvoient l'appercevoir. Il envoya de-là un Officier nommé Valérien avec cinquante cavaliers , pour exhorter les habitans de cette ville à demeurer fideles & soumis au Prince dont ils dépendoient ; & à accepter des conditions d'une paix solide , parce qu'il étoit bien informé qu'en général le peuple la souhaitoit & que ce n'étoit que par les violentes contraintes que lui faisoient quelques séditionnaires qu'il paroissoit en armes. Lorsque Valerien fut près de la ville , il descendit de cheval & en fit également descendre ses gens , de peur qu'on ne crût qu'ils n'étoient venus là que pour commettre de premiers actes d'hostilité. Mais , sans lui donner le temps de s'expliquer , les plus emportés des séditionnaires coururent sur lui les armes à la main. Ils étoient commandés par Jésus fils de Saphat (a) chef d'une compagnie de voleurs. Valerien , qui ne se seroit pas cru permis de combattre contre l'ordre de son général , quand même il auroit été sûr de la victoire , se déterminâ d'autant moins à le faire en cette occasion , que l'événement lui paroissoit fort douteux , n'ayant que peu de gens , presque sans armes , à opposer à une troupe nombreuse d'ennemis en bon ordre , & dont l'audace lui donna même assez d'épouvante pour lui faire prendre le parti de se sauver à pied avec sa troupe (b) , qui ne se donna pas plus que

(a) Ce n'étoit pas le Grec que M. d'Andilly traduisoit , c'étoit le Latin de Sigismond Gelenius , lorsqu'il faisoit le Jésus dont il s'agit ici fils de Tobie. Car le Grec porte Jésus υἱὸς Σαφάτου. Joseph parle ailleurs d'un Jésus fils de Sapha , υἱὸς Σαφῆα , mais ouïre que le nom n'est pas tout-à-fait le même , il étoit Archonte de sa ville , & celui-ci chef de voleurs. *Liv. 2, chap. 21. num. 3.*

(b) Ce n'est point avec sa troupe , selon M. d'Andilly , ce n'est qu'avec cinq de ses gens. Le nouvel Editeur dans le Texte Grec & dans la traduction Latine présente la même chose , c'est sans doute la Note a qui a déterminé le Pere Gillet à faire sauver Valerien à pied avec toute sa troupe. Voici la Note πῆντε, fortan , πῆντε.



lui le temps de remonter à cheval. Jesus & ses gens se saisirent de leurs chevaux, & les menerent avec une espee de triomphe dans la ville, comme s'ils les eussent gagnés de bonne guerre.

VIII. Les anciens du peuple & les plus notables habitans de Tibériade craignant les suites de cette affaire, vinrent se réfugier dans le camp des Romains, & ayant prié le Roi Agrippa de les présenter à Vespasien, ils se jetterent à ses pieds, & le supplierent de leur faire la grace de ne point imputer à toute leur ville l'emportement insensé de quelques particuliers, d'épargner un peuple qui avoit toujours été attaché aux Romains, & de se contenter de punir les auteurs d'une faction rebelle, qui jusques-là l'avoit empêché, même à main armée, de venir lui donner des assurances de sa fidélité. Vespasien touché de leurs prieres, & sensible au vif intérêt qu'Agrippa prenoit au sort de cette ville, parut disposé à leur pardonner, quoique la prise de ses chevaux l'eût extrêmement irrité contre tous les habitans. Lorsque les factieux apprirent que Vespasien avoit reçu les assurances qu'on lui avoit données de la fidélité du peuple, ils jugerent bien qu'il n'y avoit plus de sûreté pour eux à rester dans la ville, & ils s'enfuirent à Tarichée. Le jour suivant Vespasien voulant s'assurer si le peuple de Tibériade souhaitoit sincèrement la paix, envoya Trajan avec de la cavalerie sur les hauteurs de la ville; sur le témoignage de Trajan, qui lui certifia avoir reconnu que tout le peuple étoit dans les sentimens dont ceux qui étoient venus implorer ses bontés s'étoient rendus garants, il fit avancer son armée vers la ville, les habitans lui ouvrirent les portes, furent au-devant en faisant de grandes acclamations, & nommant Vespasien leur conservateur & leur bienfaiteur. Ses troupes se trouvant fort gênées au passage, parce que les portes de la ville étoient trop étroites, il fit abattre un pan de muraille du côté du midi pour leur en ouvrir un plus large & plus commode. En considération du Roi Agrippa il défendit toute espee de pillage, & donna tous ses soins pour qu'il ne fût fait aucun tort à qui que ce fût. Ce fut aussi en considération de ce Prince, qui se rendit garant que les habitans de Tibériade demeureroient désormais tranquilles, qu'il laissa subsister le reste de leurs murs. Il se prêta d'ailleurs à tout ce qui dépendoit de lui pour les soulager des maux que leur avoient causé les troubles excités par les séditieux.

Tibériade se  
soumet.

## CHAPITRE X.

Siège de Tarichée.

I. **V**ESPASIEN quitta Tibériade pour aller camper entre cette ville & Tarichée, & comme il prévint que cette dernière ville pourroit tenir quelque temps, parce que tous les révoltés du pays s'y étoient jettés, par la confiance qu'ils avoient en sa force & en celle qu'elle tire du lac appelé par les gens du pays Genesareth, il y fit fortifier son camp. Tarichée est comme Tibériade à mi-côte. D'un côté elle est baignée par le lac, & de tous les autres, fermée par de bons murs que Joseph avoit fait bâtir. Il n'avoit cependant pu les rendre aussi forts que ceux de Tibériade, parce qu'ayant fait élever ceux de cette dernière ville dès le commencement de la révolte, & l'argent ne manquant point alors, il n'avoit épargné aucune sorte de dépense pour en faire une très-forte place, ce qui avoit mis Tarichée dans le cas de ne se ressentir que des restes de cette première ardeur. Les habitans de Tarichée tiennent un grand nombre de barques armées en guerre sur le lac, autant afin de pouvoir s'y sauver, en cas d'échec sur les terres, que pour être en état de soutenir un combat naval s'ils se trouvoient dans la nécessité de le faire. Tandis que les Romains étoient occupés à fortifier leur camp, les gens de Jesus, sans s'étonner de leur grand nombre ni de leur admirable discipline, furent les attaquer. Ils mirent en fuite leurs travailleurs, & ayant détruit quelques-uns de leurs ouvrages, ils se retirèrent sans aucune perte dès qu'ils les virent se mettre en mouvement pour les charger. Les Romains les poursuivirent & les poussèrent jusqu'à leurs barques, à la faveur desquelles ne s'étant éloignés des terres que jusqu'à la portée du trait, ils jetterent l'ancre, & les ayant serrés les unes contre les autres en forme de phalange, ils tinrent ferme contre les Romains, qui de leur part faisoient bonne contenance dessus les terres. Vespasien ayant appris qu'un grand nombre d'ennemis s'étoient assemblés dans une plaine au proche de la ville, il y envoya son fils avec six cents chevaux d'Elite.

I I. Tite ayant trouvé qu'ils étoient en plus grand nombre qu'on ne l'avoit rapporté à son pere, envoya lui demander un

renfort. Mais ayant aussi remarqué qu'au même temps que la plupart de ses gens témoignent un vif empressement de les aller attaquer avant que le secours fût arrivé, il y en avoit quelques-uns que cette grande multitude paroissoit épouvanter, il se plaça sur un lieu d'où il pouvoit se faire entendre, & leur parla en cette sorte : » Généreux Romains, je crois devoir commencer par » vous rappeler qui vous êtes, & quels sont les ennemis contre lesquels vous avez à combattre. Aucun peuple de la terre » n'a pu jusqu'à présent résister à la force de notre bras : les » Juifs, pour leur rendre justice, quoique toujours battus, » n'ont point perdu courage. Quelle honte seroit-ce pour nous » si, tandis que ce peuple se soutient dans ses malheurs, nous » nous décourageons au milieu de nos avantages ? Je vois avec » plaisir l'ardeur que vous faites paroître. Je crains cependant » que la vue d'un aussi grand nombre d'ennemis ne jette dans » l'ame de quelques-uns d'entre vous quelque secret mouvement de terreur. Ne cessons aucun instant de considérer » ce que nous sommes, & quels sont nos ennemis. Les Juifs » sont braves & savent mépriser la mort, mais ils n'ont aucune sorte de science militaire : on doit les regarder plutôt » comme une populace séditieusement ramassée que comme » des troupes régulièrement assemblées en corps d'armée. Me » conviendrait-il d'insister sur la grande expérience que vous » avez acquise, ainsi que sur ce merveilleux ordre de discipline auquel vous avez appris à vous former ? Ignorez-vous » que si, de tous les peuples de l'univers, nous sommes les » seuls qui pendant la paix nous occupons continuellement des » exercices de la guerre, ce n'est que pour nous accoutumer à » compter pour rien, lorsque nous sommes à la guerre, le » nombre de nos ennemis ? Eh ! quel avantage nous revient-il » droit-il de tant de durs & pénibles travaux, si nous ne savons en venir aux mains avec des ennemis peu exercés & » sans expérience, que lorsque nous les égalons en nombre ? » considérez au reste pour le moment, que, bien armés, vous » aurez à combattre des gens qui sont presque sans armes, que » vous êtes à cheval & bien montés, & que vous n'avez devant vous que de l'infanterie, que vous êtes commandés par » un Chef, & que vos ennemis n'en ont, ou n'en reconnoissent » point ; de combien l'estime de tant d'avantages, dont ils sont » privés, ne doit-elle pas vous paroître multiplier votre nombre



» & diminuer le leur. Le grand nombre de gens même bien  
 » aguerris n'est point un gage assuré de la victoire : un petit  
 » nombre , mais brave , la remporte souvent. Il fait les évo-  
 » lutions avec plus de facilité , & fournit au besoin un secours  
 » & plus prompt & plus sûr ; la grande quantité de troupes  
 » est souvent beaucoup plus nuisible à une armée par le désor-  
 » dre qu'elle y cause , que les efforts multipliés des ennemis.  
 » Une témérité audacieuse anime les Juifs , le désespoir peut  
 » inspirer ces sentimens , & quelques avantages les soutenir ,  
 » mais le moindre mauvais succès amortit cette fougueuse im-  
 » pétuosité : c'est au contraire un courage bien entendu , une  
 » fermeté d'ame soumise à la rigueur de l'ordre & de la dis-  
 » cipline qui regle toutes nos démarches. Aussi braves après  
 » quelques disgraces que nous le sommes dans la meilleure  
 » fortune , nous suivons une guerre par des motifs bien diffé-  
 » rens de ceux qui mettent les Juifs en mouvement ; ils n'ont  
 » pour objet dans celle qu'ils nous font , que la considération  
 » de leur liberté & de leur patrie. Et notre gloire , ce mobile  
 » puissant qui doit seul nous mettre les armes à la main , ne seroit-  
 » elle pas ternie , si , vainqueurs de l'univers , nous souffrions que  
 » les Juifs parussent un instant contrebalancer notre puissance ?  
 » Qu'avons-nous à craindre ? le secours que nous envoie mon  
 » Pere est prêt d'arriver , mais pourquoi l'attendrions-nous ? Pre-  
 » venons-le , sortons sans lui victorieux de cette affaire , ne lais-  
 » sons personne partager avec nous l'honneur d'une victoire qui  
 » doit fixer le jugement que l'on doit porter de mon Pere , de moi  
 » & de vous : de mon Pere , mérite-t'il la haute réputation que  
 » lui ont acquis tant d'heureux succès ? de moi , suis-je un fils  
 » vraiment digne d'un tel pere ? & de vous , dois-je m'estimer  
 » heureux de vous avoir sous mon commandement ? De quel  
 » œil mon Pere , accoutumé à vaincre , regarderoit-il son fils ,  
 » s'il se présentoit à lui avec la honte d'avoir été défait ? de  
 » quel opprobre ne vous couvririez vous pas , si vous vous lais-  
 » siez vaincre , conduits par un Chef qui ne craint point d'af-  
 » fronter les plus grands périls ? Oui , & n'en faites point de  
 » doute , je fonderai le premier sur l'ennemi , suivez-moi , per-  
 » suadés que Dieu secondera mon courage , & soyez assurés  
 » que je lui porterai des coups plus sûrs (a) que si je me tenois  
 » hors de la mêlée.

(a) Je crois ce sens plus lié avec ce  
qui precede que celui qu'ont suivi Mes-

seurs d'Andilly & Havercamp. Après avoir  
fait dire à Tite qu'il va donner le pre-

III. Tite ayant ainsi harangué ses troupes , elles se sentirent animées d'un feu qui sembloit avoir quelque chose de divin , & ce ne fut qu'avec peine qu'elles virent arriver Trajan avec quatre cents chevaux, avant que l'action fût commencée ; parce qu'elles ne pouvoient considérer la part que ce secours alloit y prendre que comme une diminution de leur gloire. Vespasien avoit en même temps envoyé Antoine Silon avec deux mille gens de trait , & lui avoit donné ordre de se poster avec cette troupe sur la montagne qui est au-devant de la ville , afin de déloger de dessus les murailles ceux à qui la garde en étoit ordonnée. Ces ordres furent exécutés , & il fut exactement pourvu à ce que ceux de la ville ne pussent fournir aucun secours à ceux de leurs concitoyens qui étoient dans la plaine. Tite , pour faire paroître plus grand le nombre de ses troupes , leur ayant fait prendre de front autant de terrain que les ennemis en occupoient , poussa le premier son cheval pour fondre sur eux , tous les siens le suivirent en poussant de grands cris. Le bel ordre & la hardiesse de cette vive incursion étonna les Juifs ; ils en soutinrent cependant les premiers efforts , mais ils ne purent résister long temps aux coups de lances que leur portoient les cavaliers , ni aux mouvements impétueux des chevaux qui les renversoient & les fouloient aux pieds. Le carnage fut grand , ceux qui purent se dégager tâchèrent de gagner la ville. Mais Tite qui les poursuivoit vivement , tomba sur les derniers , dont plusieurs furent tués , il s'attachoit surtout à empêcher qu'ils ne se ralliassent , & lorsqu'ils le tentoient , il les prenoit en tête pour les ouvrir , & les renversant les uns sur les autres , sa cavalerie les écrasait ; il coupoit à tous le chemin de la ville & les repoussoit dans la plaine. Cependant quelques-uns se firent jour & se retirèrent à Tarichée.

IV. Cette ville étoit dans les plus violentes agitations ; ses habitans naturels , qui par l'envie de conserver tant leur bien que leur vie , avoient dès le commencement témoigné beaucoup de répugnance à s'engager dans cette guerre , en détestoient l'entreprise depuis cette défaite. Les Etrangers , qui étoient en beaucoup plus grand nombre , en pressoient au

mier sur les ennemis , & que Dieu secondera son bras , lui faire ajouter qu'ils eront mieux d'en venir aux mains avec

les ennemis que d'escaroucher de loin. C'est lui prêter une réflexion qui n'est point amenée par ce qui précède.

contraire avec d'autant plus d'opiniâtreté la continuation. Des sentimens si opposés exciterent de violents débats entre ces divers habitans, dont les cris & les clameurs donnoient à penser qu'ils étoient prêts d'en venir aux mains. Tite, qui n'étoit pas loin des murs, entendant ce grand bruit, dit avec un ton de véhémence à ses troupes : « Saisissons ce moment, mes braves compagnons, que  
 « tardons-nous, Dieu nous livre les Juifs & nous présente la  
 « victoire. N'entendez-vous pas ce bruit ? Ce sont les cris tu-  
 « multueux de ceux qui ont échappé à notre poursuite, &  
 « que la discorde anime les uns contre les autres, la ville est  
 « à nous. Si nous nous pressons, mais joignons à une prompti-  
 « tude active le courage & la bravoure. On ne peut se signaler  
 « par de grands exploits, sans courir quelque danger ; preve-  
 « nons l'instant qui pourroit faire sentir à nos ennemis la né-  
 « cessité de se réunir, prévenons celui où nous-mêmes aurions  
 « besoin du secours de nos autres troupes : à la gloire d'avoir  
 « en aussi petit nombre que nous sommes, défait tant d'en-  
 « nemis, ajoutons celle de nous être seuls rendu maîtres de  
 « cette place.

Tarichée est  
prise d'assaut.

V. En achevant ces paroles, Tite monta à cheval, picqua vers le lac, & suivi des siens, entra le premier par ce côté dans la ville. Sa hardiesse intimida tellement ceux qui étoient de garde sur les remparts, qu'ils abandonnerent leur poste, sans oser se mettre en devoir de l'en empêcher. Jesus & les siens se répandirent en fuyant dans les campagnes, ceux qui voulurent gagner le lac tomberent entre les mains des ennemis qui venoient à leur rencontre, il en fut tué beaucoup, soit en faisant effort pour monter dans les barques, soit en se jettant à la nage pour tâcher d'atteindre celles qui avoient pris le large. Le carnage ne fut pas moins considérable dans la ville. Les Etrangers qui n'avoient pu s'enfuir firent quelque résistance, mais les habitans naturels n'opposoient aucune défense aux coups mortels qui leur étoient portés, parce qu'ils s'étoient flatté qu'ayant toujours désapprouvé la guerre, on leur feroit quartier. Tite enfin prit compassion de ce peuple malheureux, & si-tôt qu'il lui sembla qu'il ne restoit plus de factieux à punir, il fit cesser le carnage. Ceux qui s'étoient sauvés sur le lac voyant la ville prise, gagnèrent le large, & s'éloignerent le plus qu'ils purent.

VI. Tite alors dépêcha un courier à son pere pour lui ap-



prendre l'agréable nouvelle de la prise de Tarichée. Vespasien la reçut avec de grandes démonstrations de joie , autant pour l'honneur que ce glorieux exploit faisoit à son fils , que parce qu'il le considéroit comme un coup de parti qui décidoit presque de la fin de cette guerre ; il s'avança lui-même vers cette ville , & afin que personne n'en pût sortir , il commanda en y entrant qu'on fit tout autour une garde exacte , & qu'on tuât tous ceux qui le tenteroient. Etant descendu le jour suivant au lac , il ordonna qu'on construisît des vaisseaux pour aller à la poursuite des barques qui servoient de retraite à un grand nombre de fuyards. Cet ordre fut exécuté en très-peu de temps , parce qu'il se trouva dans la ville beaucoup d'ouvriers & une grande abondance de tous les matériaux nécessaires.

VII. Le lac de Genesareth qui prend son nom du pays qui l'environne , a de largeur quarante stades , & cent de longueur , l'eau en est douce & bonne à boire. Elle n'est boueuse en aucun endroit comme le sont ordinairement les eaux des lacs , parce que , même vers le bord de son lit , elle roule sur un sable très-doux. Parfaitement limpide , elle est plus légère que les eaux de fontaine ou de rivière , & n'a aucune qualité nuisible (a). Plus fraîche que l'eau d'un si grand lac ne semble devoir l'être , elle l'est au degré de la neige , lorsqu'on l'a exposée à l'air , ce que les gens du pays ont coutume de faire la nuit pendant l'été. On y pêche des poissons qui ne ressemblent ni pour le goût ni pour la figure à aucun de ceux que l'on rencontre ailleurs. Le Jourdain traverse de lac par le milieu. Ce fleuve semble tirer son origine de Panion , mais sa véritable source se nomme Phiale , d'où il est porté ici par dessous terre. On trouve cette source à six-vingts stades de Césarée , à la droite & assez près du chemin qui mène en Trachonite. C'est une nappe d'eau à laquelle on a donné ce nom , à cause de sa figure ronde : car *κύα* signifie coupe , bassin. L'eau s'y maintient toujours dans une si constante égalité , qu'on ne la voit jamais diminuer , ni se répandre par-dessus ses bords. On avoit ignoré jusqu'à Philippe , Tétrarque de la Trachoni-

Description  
du lac de Ge-  
nesareth.

(a) » Très-facile à puiser. « [ *M. d'An-dilly.* ] Ce n'est pas une remarque à faire , que l'eau d'un lac est aisée à puiser. *Απόρνας* , a ici le même sens que *haurire* en Latin , boire , avaler. *αὐρατός* ,

tempéré. C'est dans ce sens qu'il prend ce mot dans le numero suivant. Elle n'a aucune mauvaise qualité , elle est tempérée à boire.

(b) . . . . *lacola affirmabant* , qua-

te , d'où ce fleuve tiroit ses eaux ; ce fut ce Prince qui découvrit que c'étoit de cette nappe d'eau. Y ayant fait jeter de la paille , elle fut portée à Panion , qui avoit jusques-là passé pour être sa source. Panion , lieu très-agréable par sa situation naturelle , a été considérablement embelli par les grandes dépenses qu'y a fait Agrippa (a). Au sortir de Panion le Jourdain passe à travers les marais fangeux de Semechonite pour se jeter par-delà Juliade après un cours de six-vingts autres stades dans le lac de Genesareth , qu'il traverse , & après avoir coulé durant un long espace dans le désert , il va se perdre dans le lac Asphaltite. .

VIII. Le Pays qui environne ce lac & qui porte le même nom , est d'une grande beauté & d'une admirable fécondité ; la nature l'a rendu propre à porter les arbres de toute espee que les habitans y ont plantés. Les noyers , qui demandent une grande fraîcheur , y viennent très-bien ; les palmiers , qui ont besoin de beaucoup de chaleur ; les figuiers & les oliviers , auxquels il faut un air plus doux & plus modéré , s'y plaisent également , marque certaine de l'heureuse température de ce climat. Il semble que la nature se soit fait violence pour allier à l'avantage de cette merveilleuse contrée des contrariétés sensibles , & que par un contraste agréablement décidé en faveur de ce beau pays , entre les différentes saisons , chaque d'elle se plaise non-seulement à lui faire porter des fruits propres d'une autre , mais à leur donner la propriété de se conserver si long-temps sur pied , qu'on y mange pendant dix mois des raisins frais & des figues , les plus excellents de tous , & durant toute l'année d'autres fruits qui mûrissent à proportion de la consommation qui se fait des uns & des autres. Outre tous les avantages d'une aussi excellente température , ce pays est arrosé d'un ruisseau qui porte le nom de Capharnaum , quelques-uns croient que c'est une veine du Nil ,

*cumque dimissa essent in cavernam , que propior est fonti , rursus ubi aliud os amnis aperis , existere. Itaque Alexander duos tauros , quæ subeunt aqua terram , precipitari jubet : quorum corpora , ubi rursus erumpit , expulsa videre qui missi erant ut exciperent. Q. Curt. Liv. 6. chapitre 4.*

(a) Ne faudroit-il point lire Herode au lieu d'Agrippa ? Je ne me souviens

point que Joseph dise que ce Prince ait fait travailler à Panion , & Herode y fit bâtir un temple en l'honneur d'Auguste. Cet Ecrivain se contente de dire qu'Agrippa fit faire plusieurs ouvrages , mais sans en faire connoître d'autres que ceux qu'il fit à Berite , & sans marquer qu'il en fit faire à Panion. *Antiq. Juiv. Liv. 19. chap. 10. num. 3. Liv. 19. chap. 7. num. 19.*

parce

parce qu'on y pêche des poissons semblables au Coracin qui se trouve dans le lac d'Alexandrie. L'étendue de ce pays le long du lac dont il porte le nom est de trente stades en longueur, & de vingt en largeur.

IX. Lorsque les vaisseaux que Vespasien avoit fait construire furent prêts, il y fit monter autant de monde qu'il jugea nécessaire pour combattre les ennemis qui s'étoient retirés sur le lac. Ils ne pouvoient se sauver dans les terres, les Romains en étoient maîtres : ils ne pouvoient non plus les combattre avec égalité, parce que leurs barques étoient trop petites, & que bien qu'elles pussent être d'usage pour quelques pirateries, elles étoient trop foibles pour résister aux vaisseaux de Vespasien. Ils avoient d'ailleurs assez peu de gens sur chacune pour qu'ils n'osassent aborder des Romains, dont les vaisseaux rassemblés étoient bien fournis de monde. Ils se contentoient de voltiger à l'entour, & de loin ils leur jettoient des pierres ; ils les frappaient quelquefois en s'avançant un peu davantage (a), mais dans tous les cas ils leur faisoient beaucoup moins de mal qu'ils n'en recevoient. Le seul effet que produisoient leurs pierres étoit du bruit, en frappant contre les armes dont les Romains qu'elles rencontroient étoient bien couverts ; encore pour les lancer falloit-il qu'ils s'exposassent à la portée du trait, & alors ils étoient souvent percés avant d'avoir porté aucun coup ; à mesure enfin qu'ils osoient approcher de plus près, les Romains les renversoient avec leurs barques, ils perçoient de leurs lances ceux qui faisoient effort pour les joindre, & passaient au fil de l'épée ceux dans les barques desquels ils se trouvoient à portée d'entrer. Plusieurs de ces barques, qui dans le choc se trouverent engagées entre les deux flottes, furent prises avec ceux qui les montoient ; lorsque quelques-uns de ceux dont les barques avoient été submergées tentoient de se sauver à la nage, les Romains les tuoient à coups de flèches, ou les replongeoient sous les eaux, coupant la tête ou les mains de ceux même que le désespoir portoit à venir à leur merci & à faire effort de monter dans leurs vaisseaux ; ainsi ils trouvoient partout la mort, jusqu'à ce qu'entièrement défaits, quelques-uns

Les habitans de Tarichée sont défaits sur le lac de Genesareth.

(a) Aut *cominus etiam irritando feriebant.* [ *M. Havercamp.* ] Je conjecture que *παράβολα* a dans le figuré le même

sens que *razer* dans notre langue. Je n'en ai point de preuve. Mais celui d'*irritare* ne convient pas ici.



vinrent à bout de gagner la terre , & se firent une espèce de rempart de leurs barques. Les Romains tuèrent sur le lac ceux qu'ils y prirent , & à terre ceux qui s'y étoient jetés ; le lac étoit tout rouge de sang , & son rivage couvert de corps morts , enflés & livides , & de débris de barques. La prompte corruption de ces cadavres répandit peu de jours après dans l'air une telle puanteur , que tout le pays en fut infecté : spectacle affreux , non aux yeux des Juifs seulement , mais des auteurs même de toutes ces horreurs. Ainsi se termina ce combat naval. Il périt à la prise de Tarichée , tant dans la ville que sur le lac , six mille cinq cents hommes.

X. Ce combat ainsi terminé , Vespasien entra dans la ville & y monta sur son Tribunal pour délibérer avec ses principaux Officiers s'il étoit à propos de conserver la vie à ces étrangers , qu'il sçavoit avoir été les auteurs de la guerre , & d'avec lesquels il pensoit devoir distinguer les habitans naturels du pays : tous furent d'avis « qu'il y avoit du danger à les mettre en liberté , » parce que n'étant attachés à aucune patrie , & n'ayant d'autre ressource que celle de ne jamais demeurer en repos , ils » forceroient inmanquablement à prendre les armes tous ceux » chez lesquels ils se retireroient. » Vespasien demeura persuadé qu'ils ne méritoient aucune grace , & que si on leur en accordoit ils en abuseroient pour se soulever contre ceux qui la leur auroient faite , & ne pensa plus qu'à la manière dont on les feroit mourir. Il ne lui sembloit pas possible de faire cette exécution à Tarichée , parce qu'il étoit à craindre que les Tarichéens ne s'en irritassent , ne devant souffrir qu'avec peine qu'on fit mourir dans leur ville tant de personnes qui s'y étoient réfugiées (a) , & il ne pouvoit se résoudre à violenter en rien des gens qui s'étoient rendus à lui sur la parole qu'il leur avoit donnée de les traiter avec bonté. Ses Officiers le décidèrent , en lui remontrant (b) que vis-à-vis des Juifs , on pouvoit sans injustice préférer l'utile à l'honnête , lorsqu'on ne pouvoit sans

(a) L'endroit est obscur. Le sens que lui a donné M. d'Andilly est bon , mais les termes de Joseph ne le comportent pas. J'ai cru que je pouvois rendre *certains* qui fait la difficulté , par réfugié , & l'entendre de ces étrangers qui s'étoient réfugiés à Tarichée. Dans cette supposition , Vespasien crai-

gnit de soulever ceux de Tarichée s'il faisoit mourir chez eux tous ces étrangers qui étoient réfugiés dans leur ville , & cela après les avoir reçus à composition.

(b) Une légère distraction a fait dire à M. de Tillemont. Vespasien prétendant » qu'il n'y avoit point de loi ni de pa-

courir des risques allier l'un à l'autre : ainsi par un déguisement captieux il permit à ces étrangers de se retirer , mais seulement par le chemin qui conduit à Tibériade. Comme la liberté étoit alors l'unique objet de leurs vûes & de leurs desirs , ils se mirent en marche , & suivirent de bonne-foi la route qui leur étoit prescrite , sans soupçonner qu'ils pussent avoir rien à craindre pour eux ni pour leurs effets. Afin cependant qu'il n'en échappât aucun , les Romains les observerent jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans Tibériade , & les y enfermerent. Vespasien y étant arrivé aussi-tôt après , il les fit tous mettre dans le Stade (a) , & fit passer au fil de l'épée les vieillards & ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes au nombre de douze cents , il choisit entre les jeunes gens six mille des plus forts & des plus robustes qu'il envoya à Neron pour les employer aux travaux de l'Isthme de Corinthe ; il fit vendre ceux qui restoit au nombre de trente mille quatre cents , excepté ceux à qui il accorda la vie à la recommandation d'Agrippa (b). C'étoit une troupe de gens vagabonds de la Trachonite , de la Gaulanite , de la Gadarite & d'Ippene , qui ne pouvant vivre en paix ne cherchoient qu'à allumer la guerre. Ils avoient été pris le huitième de Septembre.

soi rôle à observer à l'égard des Juifs. « *Ruine des Juifs* , pag. 517.

(a) Le nouvel Editeur cite un manuscrit qui n'a point *l'as* devant *l'as*. C'est la bonne leçon. Après avoir dit que Vespasien rendit Agrippa maître de ses sujets , Joseph n'a pu ajouter , & tous les an-

tres , qui étoient de la Trachonite , de la Gaulanite & d'Ippene , étoient pour la plupart séditieux & vagabonds. Car la Trachonite & la Gaulanite étoient du royaume d'Agrippa. *Guer. Juifs* , chap. 1. numéro 1. *Vit. Joseph* , num. 37.

(b) Lieu des exercices publics.





# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

#### REMARQUES.

---

##### REMARQUE I.

*Sur la position de l'endroit où les Juifs se retirèrent après leur défaite devant Ascalon.*

**J**E crus à la première lecture de cet endroit, qu'*Idumée* étoit une faute, & qu'il falloit lire *Judée*. Il ne paroît pas en effet que les Juifs qu'Antoine avoit défaits devant Ascalon dussent aller chercher une retraite en Idumée, en ayant de plus proche à Jérusalem ou dans la Judée en général. Outre que je ne trouvois rien dans l'Histoire qui me fît penser qu'il y eût une si grande

liaison entre les Juifs & les Iduméens, que les premiers pussent se flatter de trouver une retraite assurée chez les derniers. Mais ce que Joseph dit dans la suite (a) me fait croire qu'il n'y a rien à changer dans son Texte. On distinguoit de son temps deux Idumées. Il donne à l'une le nom de grande, & c'est l'Idumée proprement dite, & je conclus l'autre, de ce qu'une grande en suppose une petite, & qu'il met Hébron en Idumée (b), qui étoit de la Tribu du Juda, & qu'il l'appelle la supérieure, τὴν ἄνω.

C'est ici le seul endroit où il est parlé de Sallis. M. Reland & les autres Géographes mettent cette petite ville en Idumée. On trouve au verset

(a) Liv. 4. chap. 9. num. 4. & 7.

(b) Ibid.



soixante-deux du quinzième Chapitre de Josué une ville de *Salis*, *ci-vitas Salis*, mais quoique la position convienne assez avec celle de la petite ville où se retirèrent les Juifs après leur défaite, la différence de nom est trop grande pour qu'on puisse penser que ce soit la même ville. Les Copistes n'auroient-ils point transcrit Sallis au lieu de Naïm? Joseph appelle la première une petite ville *παλιχην*, & la dernière, bourgade, *κώμην*, ce qui revient à peu près au même, & cet Auteur mentionnant Hébron en Idumée, qui est bien plus avancé dans la Tribu de Juda que Naïm, on a lieu de croire qu'il y mettoit également cette bourgade.

## REMARQUE II.

*Les Juifs, selon Joseph, ne donnoient pas la sépulture aux corps de ceux qui s'étoient tués.*

LA Loi (a) ordonne que le corps des suppliciés soit enterré le jour de leur supplice, mais elle ne règle rien par rapport à celui des personnes qui se seroient détruites. Gronovius prétend dans son *Traité de de morte Juda*, qu'on ne les jettoit pas à la voirie, & M. Perizonius, qui étoit d'ailleurs peu d'accord avec ce Critique, croit également qu'on ne leur refusoit pas la sépulture. Joseph peut seul décider de l'usage de sa Nation, & de la manière dont on le traduit, il fa-

vorise ce sentiment. Mais *κρίπτειν*, qu'on traduit par donner la sépulture ne paroît avoir ce sens que quand on lui joint *γῆν*, car alors il signifie cacher ou couvrir de terre. Outre que l'ancien interprète a lu *ἐκρίπτειν* jeter, au lieu de ce mot, comme l'a fait imprimer M. Havercamp dans l'Edition de Joseph qu'il a donnée, & le raisonnement de cet Auteur demande qu'on lise ainsi. Il veut faire sentir l'énormité du crime de ceux qui se détruisent eux-mêmes, & il le fait par la manière dont sa Nation traitoit leurs corps. Il oppose la manière dont on en agissoit avec ceux des ennemis, à celle dont on traitoit ceux des personnes qui s'étoient donné la mort. On ne refusoit pas, selon lui, la sépulture aux corps morts des ennemis. On la refusoit donc à ceux des personnes qui se tuoient. Ce que Joseph ajoute, qu'on coupoit chez quelques peuples les mains de ceux qui s'étoient détruits, est une nouvelle preuve qu'il dit qu'on traitoit leur corps d'une manière dont on ne traitoit pas ceux des suppliciés & des ennemis. Si ce que M. Reland (b) prétend prouver, que les Juifs n'entretroient que la nuit les corps de ceux que la justice avoit fait mourir, étoit certain, il les auroient traités plus sévèrement que ceux des personnes qui se seroient tuées, si Joseph dit seulement qu'il n'étoit pas permis de leur donner la sépulture avant le coucher du soleil. Mais si, comme il est bien vraisemblable, son sentiment est que l'usage des Juifs étoit d'enterrer avant le coucher du soleil, *πρὸ δύσεως ἡλίου*

(a) Deutéron. chap. 21. v. 23.

(b) Note q. Antiq. Juiv. Liv. 4. chap. 8. pag. 244.

traduits de *Sancton* (a), ceux que la justice avoit condamnés à perdre la vie, ils n'eussent mis aucune différence entre les corps de ceux qui mouraient de l'une & l'autre manière. Et son raisonnement suppose qu'ils témoignaient plus d'horreur du corps d'un suicide que de celui d'un supplicé.

### REMARQUE III.

*Vespasien ne mit point ses troupes en quartier d'hiver à Césarée après la prise de Jotapat.*

L'Élegant Traducteur fait dire à Joseph que Vespasien mit deux légions en quartier d'hiver à Césarée. La chose ne se peut pas. Ce fut le quatrième Juillet que Vespasien partit pour Ptolémaïde, d'où il se rendit à Césarée. L'été n'est pas un temps à mettre des troupes en quartier d'hiver. M. de Tillemont, (b) qui a senti la difficulté, a cru pouvoir la lever, en disant que ce ne fut alors que pour les rafraîchir, mais qu'il prit des arrangements pour les y mettre en quartier d'hiver. Ce que Joseph ajoute que le climat de Césarée étoit aussi étouffant en été qu'il étoit perçé en hiver, n'indique pas un endroit propre à mettre des troupes en quartier de rafraîchissement (c). Vespasien ne put guère se rendre à Césarée qu'à la fin de Juillet. Il fut ensuite avec ses

troupes dans les États du Roi Agrippa, où il passa vingt jours dans toute sorte de divertissemens, & où il fit reposer son armée. Il se rendit de-là à Tibériade, sur les nouvelles qu'il reçut qu'elle vouloit se révolter. L'ayant fait retenir dans l'obéissance, il alla faire le siège de Tarichée, qu'il prit le huitième Septembre. On voit par ce détail que Vespasien ne put mettre ses troupes en quartier de rafraîchissement à Césarée.

Il ne sortit des États d'Agrippa que dans le mois d'Août. Le peu qu'il resta à Tibériade, & le temps que dura le siège de Tarichée amenèrent aisément le mois de Septembre. Ainsi il n'en eut point pour mettre ses troupes en quartier de rafraîchissement. Il faut donc dire que Joseph parle ici par anticipation, comme l'insinue le judicieux Critique (d), & ce ne furent que des arrangements qu'il alla prendre à Césarée après le siège de Jotapat pour l'hiver suivant. Il y passa en effet cette saison, & Joseph en remarquant dans le Livre qui suit, qu'il en sortit au commencement du printemps avec une grande partie de ses troupes (e), semble indiquer les deux Légions qu'il dit ici qu'il vouloit laisser en quartier d'hiver dans cette ville; car il n'en avoit en tout que quatre.

CI-DEVANT, pag. 392 lig. 5. & suiv. du n°. 36. *aulien de* excepté les femmes & les enfans, qu'ils rassemblerent au nombre de douze cents &c. *lisez*, excepté les femmes & les enfans, & douze cents hommes qu'ils destinaient à être conduits en captivité.

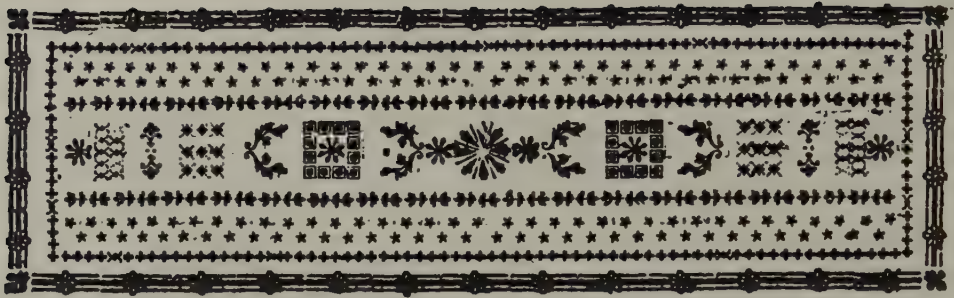
(a) Guer. des Juifs, Liv. 4. chap. 5. pag. 187.

(b) Ruine des Juifs, Note 27. pag. 639.

(c) τὴν στρατὸν διαπαύειν.

(d) M. de Tillemont.

(e) τὸ πλῆθος τῶν δυνάμεως. Guer. des Juifs, Liv. 4. chap. 8. pag. 297.



# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### *CONTRE LES ROMAINS.*

### LIVRE QUATRIEME.

---

#### CHAPITRE I.



I. **T**OUTE la partie de la Galilée qui depuis la prise de Jotapat s'étoit révoltée contre les Romains, se soumit aussi-tôt qu'ils eurent aussi forcé la ville de Tarichée, ainsi ils se trouverent maîtres de toutes les places & de toutes les forteresses des Galiléens, excepté de Giscala & du mont Itabire. La ville de Gamala, située au bord du lac, à l'opposite de Tarichée, étoit aussi entrée dans la révolte. Elle terminoit de ce côté avec Sogane & Séleucie les Etats du Roi Agrippa. Sogane & Gamala sont toutes deux de la Gaulanite; Sogane de la haute, qu'on appelle Gaulane, & Gamala de la basse. Séleucie est auprès du lac de Séméchon, qui a trente stades de lar-



Description  
de Gamala.

geur. Ses marais s'étendent jusqu'à un lieu nommé Dan (a). On voit dans ce lieu délicieux des sources qui grossissant la rivière appelée le petit Jourdain, pousse ses eaux dans le grand, au-dessous du temple du Bœuf d'or. Agrippa avoit traité au commencement de la révolte avec les habitans de Sogane & de Séleucie. Ceux de Gamala se confiant dans les forces naturelles de leur ville, située plus avantageusement encore que Jotapat, avoient refusé d'entrer dans ce Traité. Cette ville étoit assise sur le sommet d'une haute montagne; ce sommet, extrêmement roide, du milieu de sa plus grande élévation, s'étendoit en forme d'une espèce de muscle & en pente égale sur le devant & sur le derrière de la montagne, de sorte qu'il sembloit présenter la figure d'un chameau, dont le nom mal prononcé par les naturels du pays, a formé celui de Gamala; cette assiette étoit coupée sur le devant & sur les côtés par de profonds abymes qui en rendoient l'abord impraticable; la partie de derrière qui tenoit à la montagne n'étoit pas naturellement si difficile à aborder, mais les habitans l'avoient obliquement remparée de fossés si larges & si profonds, qu'elle étoit devenue aussi peu accessible que les autres: les maisons, en grand nombre, étoient bâties les unes au-dessus des autres sur la croupe de la montagne, & la ville sembloit toujours prête à tomber dans ces fossés; elle regardoit le midi, la citadelle étoit sur une colline fort élevée, au pied de laquelle étoit un précipice non environné de murailles, & qui se terminoit en un profond ravin; il y avoit à l'extrémité de la ville & dans l'enceinte de ses murailles une fontaine.

II. Quelque difficile à attaquer que fût cette place par son assiette naturelle, Joseph, pour la mettre dans un état de défense encore plus assuré, y avoit fait creuser des fossés & pratiquer des mines par tout où il l'avoit jugé nécessaire. Fiers de tant d'avantages, les habitans de Gamala étoient & plus téméraires & plus présomptueux que ceux de Jotapat, mais ils étoient

(a) Voyez Remarque I.

(b) » Dont la vallée qui est au pied est  
» si profonde, qu'elle servoit de cir-  
» delle. « [ M. d'Andilly, ] Le nouvel  
Editeur ne paroît pas avoir mieux pris  
le sens de son Auteur. Je ne sçache pas  
que jamais vallée ait été la citadelle

d'une ville, & il n'y a que la négligence  
des Copistes, qui ont transcrit *un* au  
lieu d'*un*, au-dessus, au lieu d'au-  
dessous, qui ait pu faire croire qu'un  
précipice sans murailles étoit au-dessus de  
la citadelle. Voyez numéro 5.

pour

pour la plupart bien moins propres à faire la guerre, cependant ils avoient la fausse confiance de n'appréhender aucun ennemi, parce que leur ville étant considérée par la nature de son assiette, & par tout ce que l'art y avoit ajouté de forces comme une place d'une sûreté à toute épreuve, elle étoit pleine de gens qui s'y étoient retirés, ce qui l'avoit mise en état de soutenir durant sept mois le siège qu'Agrippa en avoit fait former.

III. Vespasien ayant quitté le camp qu'il avoit établi pour son expédition contre Tibériade à Emmatis, place qui tire son nom d'une fontaine qui y fournit des eaux chaudes, & qui ont la vertu de guérir diverses maladies, il se rendit à Gamala. La situation de cette ville ne lui permettant pas de l'environner entièrement de troupes, il posa des gardes par-tout où il lui fut possible d'en établir, & se posta sur la montagne, au-dessus de laquelle elle étoit (a). Son premier soin fut de faire travailler ses troupes, suivant la coutume des Romains, à fortifier le camp; il fit faire de forts retranchements à la queue & du côté de l'Orient, à l'endroit où étoit la tour la plus élevée de la ville; c'étoit-là qu'il avoit placé la cinquième & la dixième Légion: l'emploi de la cinquième fut de continuer au-devant du milieu de la ville les travaux utiles au siège, celui de la dixième étoit de combler les fossés & toutes les autres espèces de profondeurs. Le Roi Agrippa s'étant cependant avancé vers les murailles pour engager ceux qui les gardoient à inviter les assiégés à se rendre, il fut frappé au coude droit d'une pierre que lui lança un des frondeurs; ses gens effrayés se rangèrent promptement autour de lui pour le couvrir. Les Romains de leur part furent très-violemment irrités de cet accident, autant par l'affection qu'ils portoient à Agrippa, que parce qu'ils avoient tout lieu de présumer, que des gens qui traitoient ainsi leur propre Prince au moment qu'il leur donnoit de prudents & de salutaires avis, se porteroient dans l'occasion aux derniers excès de cruauté contre des étrangers leurs ennemis.

Agrippa est  
blessé en vou-  
lant engager  
les habitans de  
Gamala à se  
rendre.

IV. Par l'effet de la longue habitude où étoient les Ro-

(a) » Et occupa la montagne qui est  
» au-dessus de la ville. « [ *M. d'An-*  
*dilly.* ] Comme Joseph ne marque point  
qu'aucune montagne dominât Gamala,

je crois que par τὴν ὀρεινὴν ἔκρηξεν il  
entend la citadelle, qui étoit sur ἡ ὀρεινὴ  
ἐκ τῆς ἱερουσαλὴμ, qui étoit fort élevée au-  
dessus de la ville. Num. 10.

mains de s'employer à ces sortes de travaux , jointe à leur grand nombre , tous les ouvrages furent en très-peu de temps entièrement achevés ; Vespasien fit alors avancer & placer ses machines. Les habitans de Gamala n'étoient pas sans quelque sentiment de crainte , ils se persuadoient qu'ils ne pourroient long-temps soutenir le siège , parce qu'ils n'avoient pu faire d'assez grandes provisions d'eau ni de plusieurs choses nécessaires. Les deux plus considérables d'entre eux , Charès & Joseph , les mirent cependant en ordre de bataille , & les ayant exhortés à bien faire , ils les menerent sur les remparts ; ils y firent durant un assez court espace de temps tous leurs efforts pour empêcher l'approche de ces machines ; mais la multitude de traits & de pierres que leur pouissoient celles que les Romains venoient à bout de placer les obligea de se retirer dans la ville. Les Romains alors firent battre le mur en trois endroits par le bélier , & dès que la brèche fut ouverte , ils se jetterent dans la ville , au bruit éclatant de leurs trompettes , du choc de leurs armes & de leurs cris de guerre ; ils furent néanmoins arrêtés par les habitans , qui firent de généreux efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant , & tentoient même de les forcer à reculer , lorsqu'accablés par le grand nombre de leurs ennemis , il furent contraints de céder , & de se retirer dans les lieux de la ville les plus élevés ; mais les Romains les y poursuivirent : ils leur firent face , & fondant sur eux & les serrant de près dans des rues extrêmement roides & étroites , ils en renverserent & en tuerent aisément plusieurs : dans une impuissance égale de se défendre contre des ennemis au-dessous desquels ils se trouvoient , ou de reculer , parce que ceux des leurs qui venoient après eux les pouissoient en avant , les Romains , pour se tirer d'embarras , monterent sur les maisons des ennemis qui étoient basses ; mais le poids immense de la multitude de ceux qui prirent ce parti , les fit crouler , les premières en tombant faisoient tomber celles qui étoient au-dessous , & celles-ci d'autres encore : comme dans l'extrémité où se trouvoient les Romains , ils n'avoient que ce seul moyen de ne pas demeurer à découvert , ils continuerent d'en faire usage malgré le danger : il en périt de cette sorte , grand nombre. Plusieurs furent écrasés sous les ruines de ces maisons , d'autres voulant s'enfuir , furent estrépiés , & la poussiere en étouffa beaucoup. Les

Echee  
 reçoivent  
 Romains.

que  
 les



assiégés attribuerent cet événement à une assistance particulière de Dieu , & se mettant au-dessus de tout ce qu'ils souffroient d'ailleurs, ils ne cessoient de poursuivre vivement les Romains, les contraignant toujours de gagner les toits des maisons, & profitoient de l'avantage que leur donnoit la supériorité du lieu qu'ils occupoient pour les tuer d'en-haut à coups de traits, lorsque voulant se sauver de celles qu'ils voyoient prêtes à tomber, ils se jettoient dans ces rues, presque impraticables pour des gens armés, par leur peu de largeur & par la roideur de leur pente ; ils en assommoient beaucoup à coups de pierres, que leur fournissoient les ruines des maisons tombées, & se servoient des épées mêmes de ceux qu'ils avoient ainsi tués pour achever de tuer ceux qui respiroient encore ; le désespoir porta plusieurs Romains à se donner la mort à eux-mêmes, après s'être jettés du haut de ces maisons en bas ; ceux qui prenoient le parti de fuir ne pouvoient que très-difficilement se sauver, parce qu'aveuglés par la poussière, & ignorant les chemins, ils s'égaroient, & que, se renversant les uns sur les autres, ils s'entretuoient sans se reconnoître.

V. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que quelques-uns ayant enfin trouvé le chemin, sortirent de la ville. Vespasien n'avoit point quitté ses troupes en cette occasion périlleuse ; il voyoit avec une extrême douleur toute la ville fondre sur elles & les écraser sous ses ruines, & comme il avançoit toujours sans faire attention au danger, il se trouva abandonné de presque tout son monde. Tite, son fils n'étoit pas alors auprès de lui, il l'avoit envoyé en Syrie vers Mucien. Persuadé cependant qu'il lui seroit aussi honteux que périlleux de fuir, & rappelant en sa mémoire toutes les grandes actions qui rendoient sa vie si glorieuse, comme si Dieu l'eût tout-à-coup inspiré, il se ferra avec le peu de gens qui l'accompagnoient encore, & forma de son corps & des leurs, de leurs armes & des siennes, une espee de tortue, sous laquelle il soutint les efforts des ennemis, qui venoient fondre sur eux du haut de la ville, sans témoigner la moindre frayeur ni du grand nombre qu'ils étoient, ni de la multitude de traits dont ils les accabloient, jusqu'à ce que, surpris d'un courage qui leur parut

Danger que  
court Vespasien.

(a) » Il avoit trouvé un moyen de gagner un lieu assez élevé. « [M. d'An-

dilly.] C'est le sens de Sigismond Gelenius, mais ce n'est point celui de Joseph,

plus qu'humain, les ennemis rallentirent d'eux-mêmes la vivacité de leur attaque. Vespasien profita de l'effet de leur surprise pour se retirer insensiblement, en ne cessant néanmoins de leur faire face que lorsqu'il fut hors des murs. Plusieurs Romains périrent en cette action particulière; entre autres Ebutius, brave Officier, qui s'étoit signalé non-seulement dans l'action où il fut tué, mais dans toutes celles où il s'étoit trouvé, & qui avoit fait beaucoup de mal aux Juifs. Dans la chaleur de cette action un Officier nommé Gallus (a), Syrien de naissance, avec dix soldats qui étoient aussi de cette nation, ayant entendu les gens de cette maison s'entretenir pendant leur souper de la manière dont ceux de Gamala avoient résolu de traiter les Romains & les Syriens, il se jeta sur eux la nuit, les égorga & regagna le camp avec ses dix soldats sans aucun accident fâcheux.

Vespasien harangua les troupes.

VI. Comme les Romains n'avoient jamais essuyé de semblables revers, cette mauvaise fortune, & sur-tout la honte d'avoir abandonné leur Général dans un aussi grand péril, les jeta dans une sorte de découragement; mais Vespasien prit soin de les consoler, & sans leur parler de ce qui le regardoit, dans la crainte de paroître leur faire des reproches, il se contenta de leur dire » qu'il faut supporter avec courage les » divers accidents auxquels la nature humaine est assujettie, » qu'ils ne devoient pas ignorer que la guerre ne se fait point, » & qu'il ne se remporte point de victoire sans effusion de » sang, que c'est sur-tout dans les combats que l'inconstance » de la fortune se fait sentir, qu'il ne devoit point leur paroître étrange d'avoir payé ce léger tribut à son instabilité, après » avoir, dans une suite d'heureux succès, tué tant de milliers » de Juifs; que comme il y a de l'imbécillité à se glorifier insolément des heureux succès, il n'y a pas moins de pusillanimité à se laisser abbatre par ceux qui ne sont point favo-

(a) Comment cet Officier put-il entrer aussi secrètement dans la maison d'un habitant de Gamala? dans quel endroit de cette maison s'étoit-il caché pour pouvoir entendre ce que disoient ceux qui soupoyent sans être découverts? C'est ce qu'on avoit lieu d'attendre que Joseph eût expliqué; mais sans chercher en vain un éclaircissement qu'il n'a pas jugé à propos de donner, je remarque que M. d'Andilly n'a pu lier ces mots

ἢ ἂν αὐτοὶ τοὺς οἱ οὗ αὐτῷ Σίροις avec τὰ τῶν σφῶν qui précède, car il les a supprimés. Pour expliquer ce que ces derniers mots ont d'obscur, Joseph ajoute: » car » lui & les siens étoient Syriens. » Ainsi la pensée est que Gallus & ses soldats ayant entendu que les habitants de Gamala menaçoient de faire main-basse sur les Romains & sur eux, c'est-à-dire sur les Syriens, car Gallus & ses soldats étoient de cette nation, il se jeta &c.

« rables , qu'on n'est véritablement grand & généreux que  
 « lorsque réfléchissant sur la rapidité avec laquelle on peut  
 « passer des uns aux autres , on a la juste modération de main-  
 « tenir son ame en même assiette dans la mauvaise comme  
 « dans la bonne fortune , & qu'on se porte avec une prompte  
 « activité à réparer ses pertes : vous devez d'ailleurs considérer ,  
 « ajouta-t'il , que la disgrâce qui vient de vous arriver n'est ni  
 « l'effet d'un défaut de bravoure de votre part , ni une preuve  
 « de valeur dans vos ennemis ; la difficulté de les battre , dans  
 « une position aussi avantageuse que l'étoit la leur , leur a seule  
 « donné cette supériorité , dont ils ont profité contre nous , &  
 « si l'on pouvoit vous blamer en quelque chose , ce seroit de  
 « cet excès de hardiesse qui vous a fait les poursuivre jusques  
 « dans les lieux les plus élevés de leur ville , & vous livrer  
 « ainsi à des dangers que vous pouviez éviter. Maîtres de la basse  
 « ville , vous deviez les attirer insensiblement au combat dans  
 « quelque lieu dont l'assiette ne vous eût point été aussi désa-  
 « vantageuse , mais l'empressement de remporter une victoire vous  
 « a fait négliger le soin prudent de pourvoir à votre sûreté.  
 « Laissons des peuples barbares suivre les mouvemens d'une  
 « impétuosité fougueuse , les Juifs savent tirer avantage d'un  
 « tel emportement. Pour nous , Romains , qui n'avons d'autre  
 « règle de conduite que les lumières d'une prudente expé-  
 « rience & notre soumission à la plus exacte discipline , repre-  
 « nons les sentimens d'une valeur modérée , & loin de nous  
 « laisser abbatre par une disgrâce imprévue , ranimons notre  
 « courage : que chacun de nous cherche dans la force de son  
 « bras la consolation du déplaisir d'avoir eu l'imprudence d'y  
 « donner sujet , vengeons les braves compagnons que nous  
 « avons perdus , en donnant la mort à ceux qui leur ont ôté la  
 « vie. Je me présenterai , comme j'ai toujours fait , le premier  
 « à l'ennemi , & sortirai le dernier du combat. » Ce discours  
 rendit la joie & le courage à toute l'armée.

VII. Le grand avantage que , contre toute attente les ha-  
 bitans de Gamala venoient de remporter , les avoit d'abord  
 un peu rassurés ; mais venant à considérer que toutes provisions  
 commençant à leur manquer , ils ne pouvoient éviter de tom-  
 ber en la puissance des Romains , avec lesquels ils ne pouvoient  
 plus se flatter de traiter , ils conçurent de grandes inquié-  
 tudes & perdirent cœur , ils se mirent cependant , autant qu'il



leur fut possible, en état de défense : les plus forts & les plus vaillants se chargèrent de défendre la brèche, & les autres celles des murailles qui n'avoient point été endommagées. Les Romains de leur part rétablirent leurs plates-formes, résolus de forcer de nouveau la place. Pendant qu'on étoit occupé de part & d'autre à tous ces préparatifs, plusieurs habitans s'enfuirent par des vallées & des ravins dont l'accès étoit si difficile, que les Romains n'y avoient point mis de gardes, d'autres par des égoûts ; ceux qui par la crainte d'être pris demeuroient dans la ville y mouraient de faim, parce qu'on enlevoit de tous côtés le peu de vivres qu'il y avoit pour ceux qui étoient sous les armes.

Placide se  
rend maître du  
mont Itabire.

VIII. Telle étoit la situation des habitans de Gamala. Vespasien crut que le siège de cette ville ne devoit pas l'empêcher de se rendre maître du mont Itabire, qui est entre la grande plaine & Scythopolis. La hauteur de cette montagne est de trente stades : il est difficile d'y monter du côté du Septentrion, & son sommet forme une plaine de vingt-six stades (a) : Joseph l'avoit fait enfermer de murailles, qui furent construites en quarante jours ; l'eau y étant rare, parce qu'on n'y peut avoir que celle qu'y fournissent les pluies, il l'avoit tirée de divers lieux au-dessous de la montagne, ainsi que beaucoup d'autres matériaux nécessaires pour cette construction ; un grand nombre de Juifs s'y étoient assemblés. Vespasien envoya contre eux Placide avec six cents cavaliers ; l'impossibilité de trouver une route pour les aller attaquer sur le haut de la montagne déterminait cet Officier à leur faire porter des propositions de paix, auxquelles ils firent semblant de vouloir acquiescer ; ils descendirent en effet, mais dans le dessein de lui tendre piège pour piège. Les véritables vûes de Placide étoient de les attirer dans la plaine & de les y forcer à se rendre : & eux n'en avoient d'autre, en descendant de leur montagne, que de le

(a) On croit que le mont dont Joseph parle ici est le même que le Thabor sur lequel Jésus-Christ se transfigura. Le mot Itabire n'avoit gueres, selon Polibe (Liv. 5. chapitre 10.) que la moitié de la hauteur que lui donne Joseph. Sans vouloir concilier ces deux Historiens, il est certain que le dernier mérite toute la préférence. M. Reland

cite un Auteur du dix-septième siècle qui donne à cette montagne la même hauteur que Joseph. Mais peut-être ne le dit-il que sur son témoignage. Maundrell. pag. 91. dit qu'après avoir monté près d'une heure avec beaucoup de peine, il parvint au sommet de la montagne. *Paläst. illust.* tom. 1. pag. 333. *Adamnanus*, Liv. 2. de locis sanctis.

surprendre & de tomber sur lui. Ce fut l'artifice de Placide qui réussit , car les Juifs s'étant jettés sur les premiers de ses gens , il feignit de s'enfuir & se laissa poursuivre jusques bien avant dans la plaine , & lorsqu'il les y crut suffisamment engagés il fit tourner bride à ses cavaliers , se jetta sur eux à son tour , en tua plusieurs , mit les autres en fuite & leur coupa le chemin de la montagne ; une partie de ceux qui n'en étoient point descendus l'abandonna & s'enfuit à Jerusalem , il ne resta sur cette montagne que ses habitans naturels , qui manquant d'eau , se rendirent à Placide & la lui livrerent.

IX. Ceux des habitans de Gamala qui avoient paru les plus déterminés , se cachèrent pour tâcher de se sauver avec quelque sûreté , la foible populace y mourait de faim , le siège fut cependant encore soutenu par quelques braves jusqu'au vingt-deux Octobre. Sur le matin de ce jour-là , vers le temps qu'on leve les gardes , trois soldats de la quinziesme Légion se glissèrent jusqu'au pied d'une tour très-élevée , devant laquelle ils étoient , & là , sans bruit & sans que ceux qui la gardoient les eussent en aucune sorte apperçus , ils détacherent , à la faveur de la nuit qui duroit encore , cinq grosses pierres des fondemens de cette tour , & se retirèrent promptement ; la tour tomba aussi-tôt avec grand fracas , & écrasa en se brisant ceux qui étoient dedans pour la défendre. Cet événement imprévu effraya tellement ceux qui gardoient les autres postes , qu'ils prirent la fuite : les Romains en tuèrent plusieurs , du nombre desquels fut Joseph , qu'un trait atteignit comme il couroit sur les débris de la partie du mur qui avoit été entraîné par la chute de cette tour , pour chercher à se sauver. Le bruit qu'elle fit en tombant jetta dans toute la ville une si grande épouvante , que les habitans , troublés & éperdus , couroient de tous côtés , comme si les ennemis l'ayant prise d'assaut y fussent déjà entrés. La frayeur qu'en conçut Charès , qui étoit pour-lors malade dans son lit , augmenta son mal , de sorte que , malgré les remèdes qu'on lui administroit , il mourut. Le souvenir des funestes suites qu'avoit eu le premier assaut donné par les Romains à la ville de Gamala les retint , & ils n'y entrèrent cette fois que le lendemain vingt-trois Octobre.

X. Tite , qui étoit de retour de Syrie indigné du violent échec qu'avoient essuyé les Romains pendant son absence , prit avec lui

quelque infanterie & deux cents cavaliers d'élite, & entra sans fracas dans la ville. Les gardes, qui s'en apperçurent, coururent aux armes en poussant de grands cris, qui annoncèrent à toute la ville que l'ennemi entroit; alors les uns traînant leurs femmes & leurs enfans qui crioient & se lamentaient, gagnèrent la citadelle; d'autres vinrent à la rencontre de Tite, & furent tués sans quartier par ses soldats; ceux qui ne purent entrer dans la citadelle courant çà & là sans sçavoir où ils alloient, vinrent se jeter dans le fort des troupes Romaines. On n'entendoit de tous côtés que des cris de mourants: des ruisseaux de sang couloient dans toutes les rues: Vespasien cependant fit marcher toute son armée contre la citadelle. Elle étoit assise sur le sommet d'une hauteur extrêmement élevée & fort escarpée, & de toute part environnée de précipices qui en rendoient l'accès très-difficile (a).

Prise de Gamala.

Les Juifs y attendirent les Romains de pied ferme, & leur firent beaucoup de mal par la multitude de flèches & de pierres dont ils les accabloient, tandis que de leur part l'élévation où ils étoient leur donnoit l'avantage d'être hors de la portée du trait; mais pour leur malheur, il s'éleva, comme par miracle, une furieuse tempête, qui donnoit assez de force aux traits que leur envoioient les Romains pour les aller frapper, & détournoient ceux qu'ils lançoient sur les Romains. La violence du vent les força d'ailleurs à s'éloigner du bord des lieux d'où leurs coups pouvoient être plus sûrement portés, de sorte qu'ils n'étoient pas même à portée de voir les Romains; ces derniers profitèrent de cette circonstance favorable, & ayant gagné le haut de la montagne, ils entourèrent les Juifs de toutes parts, &, animés qu'ils étoient par le souvenir de ce qu'ils avoient souffert la première fois qu'ils étoient entrés dans cette ville, ils tuèrent sans distinction tant ceux qui leur faisoient quelque résistance que ceux qui demandoient à se rendre. Les Juifs au désespoir, se précipitoient avec leurs femmes & leurs enfans dans de profonds abîmes qui étoient au-dessous de la citadelle, & cette cruauté dont ils usoient envers eux-mêmes, leur fut plus funeste que la fureur même des Ro-

(a) J'ai cru devoir imiter M. d'Andilly, & ne pas traduire τὸν πᾶντοῦ καὶ ὅπου, plein d'une multitude de personnes. Une espace de plus d'une lieue n'est pas

plein de tous côtés par neuf mille personnes. Car Joseph n'y en compte pas davantage.

maines,



maines , car il en périt de cette sorte plus de cinq mille , & les Romains n'en tuèrent que quatre mille : de toute la partie du peuple qui s'étoit réfugiée dans la citadelle , il ne resta que deux femmes , elles étoient filles de la sœur de Philippe , fils de Jacime , Officier de distinction qui avoit commandé les troupes du Roi Agrippa , elles avoient eu le bonheur de se cacher assez bien pour n'être point trouvées par les Romains , dont la vengeance fut en cette occasion poussée au point de n'épargner pas même les enfans , qu'ils jettoient sans quartier dans d'affreux précipices. Ce fut ainsi que la ville de Gamala , qui avoit commencé à se révolter le vingt-quatre Septembre , fut prise & détruite le vingt-trois du mois suivant.

## C H A P I T R E II.

**I.** L ne restoit plus à soumettre dans la Galilée que la petite ville de Giscala (a) ; la plupart de ses habitans étoient des laboureurs qui n'avoient d'autre bien que ce que leurs travaux assidus pouvoient leur faire recueillir , & ce motif leur faisoit désirer la paix ; mais il y étoit entré un grand nombre de brigands & de voleurs , qui avoient corrompu quelques-uns des habitans naturels. Jean , fils de Lévi , les excitoit à la révolte ; c'étoit un fourbe , qui se livrant à l'inconstance de ses affections , concevoit , suivant les conjonctures , les plus hautes espérances , & mettoit hardiment tout en œuvre pour les faire réussir. Personne n'ignoroit qu'il ne souhaitoit la guerre que pour satisfaire l'ambition qu'il avoit de commander. Tous les factieux étoient à ses ordres , & ce furent eux qui , bien que le peuple fût disposé à envoyer demander la paix , le forcèrent à attendre les Romains sous les armes. Vespasien ayant envoyé Tite contre Giscala avec mille hommes de cavalerie , fit passer la dixième Légion à Scythopolis , & s'en alla avec les deux autres à Césarée , afin de leur donner le moyen de profiter ,

Siege & prise  
de Giscala.

(a) » Elle n'étoit originairement qu'une  
» bourgade, » *Hist. des Empereurs jusqu'à*  
*Constantin.* Tom. 6. pag. 282. Πάλιν  
dit quelque chose d'avantage , à peine  
pouvoit-il y avoir un an que Jean avoit

fortifié cette petite ville. Le temps n'é-  
toit-il point un peu court pour dire qu'elle  
n'étoit originairement qu'une bourgade ?  
Outre que Joseph n'a point de terme qui  
réponde à originairement.

dans un tranquille repos , de toutes les commodités salutaires qui ne pouvoient leur manquer dans ces deux villes , pour réparer leurs forces épuisées par tant de travaux , & les mettre en état de résister avec une vigoureuse ardeur aux nouvelles fatigues qu'ils auroient à essuyer dans la suite de cette guerre ; car il jugeoit bien qu'il auroit les plus rudes travaux à entreprendre pour se rendre maître de Jerusalem , ville Royale & Capitale de la Nation , forte autant par la nature de son assiette que par les travaux de l'art , dans laquelle s'étoient retirés tous ceux qui avoient échappé aux bras victorieux de ses troupes : ses prévoyantes inquiétudes croissoient , lors sur-tout qu'il considéroit combien les Juifs , même sans murs & sans autre défense que l'opiniâtreté & la témérité de leur audace , étoient difficiles à réduire ; c'est pourquoi il vouloit préparer ses troupes aux pénibles travaux qu'elles avoient à soutenir comme on exerce les athlètes aux combats auxquels on les destine.

II. Lorsque Tite fut arrivé devant Giscala , il reconnut qu'il étoit aisé de l'emporter au premier assaut , mais il prévoyoit que , s'il la faisoit forcer , ses troupes n'y feroient de quartier à qui que ce fût. Saïsi d'horreur par la pensée que dans un nouveau carnage une multitude d'innocents alloient encore être confondus avec les coupables , il se résolut d'engager cette ville à demander d'entrer en composition , & dit aux gens qu'il vit en grand nombre sur les remparts , mais qui étoient presque tous des factieux , » que toutes les autres villes » étant prises , il étoit fort surpris de les trouver dans la disposition de résister seuls à la puissance des Romains , & qu'ils » ne considéraient point que des villes beaucoup plus fortes » que la leur avoient été emportées au premier assaut & ruinées , » que celles au contraire qui s'étoient rendues avec confiance , » jouissoient paisiblement de leurs biens : qu'il leur offroit les » mêmes avantages , & ne cherchoit point à les punir de leur téméraire projet , parce qu'un premier desir de recouvrer leur liberté lui paroïssoit excusable ; mais que si , rejetant follement » les offres avantageuses qu'il leur faisoit & les assurances qu'il leur donnoit , ils prenoient le parti de poursuivre une entreprise qui ne pouvoit réussir , il ne leur feroit aucun quartier , » & qu'alors devenus esclaves , parce qu'à l'exemple de quelques autres villes de Galilée ils auroient eu l'audace de vouloir tenir contre les Romains , ils reconnoîtroient combien

Tite exhorte  
à la paix les  
habitans  
Giscala.

» vaine & présomptueuse étoit la confiance qu'ils paroissent  
 » mettre, comme elles, en la force de leurs murailles, contre  
 » l'effet infallible du jeu des machines des Romains. (a)

III. Il ne fut possible à aucun des habitans de répondre à Tite, ils n'avoient pas même la liberté de monter sur les remparts; les factieux s'en étoient emparés & avoient mis des gardes par tout pour empêcher que personne ne pût sortir pour traiter avec les Romains, ou ne facilitât l'entrée dans la ville à leur cavalerie. Ce fut Jean qui prit la parole & dit à Tite, au nom de tous, » qu'il étoit satisfait de ses propositions, qu'il » se chargeoit de les faire accepter, ou par la voie de persuasion ou par la force, qu'il le prioit seulement de lui accorder » un jour de délai pour consommer cette affaire, parce que le » lendemain ils devoient célébrer le Sabbat, jour durant lequel il n'étoit pas plus permis de vacquer à une négociation » de paix ou de prendre les armes, que de se livrer à toute » autre occupation, ce que les Romains ne pouvant ignorer, » ils devoient sentir qu'il n'y auroit pas moins d'impiété à les » contraindre de contrevenir à cette Loi, qu'à eux-mêmes de » la violer; que ce court délai ne pouvoit d'ailleurs lui porter » aucun préjudice, lui étant facile, s'il craignoit que quelqu'un » n'en profitât pour s'enfuir la nuit, d'établir une si bonne » garde autour de la ville, que personne n'en trouvât le moyen. » Qu'autant enfin il leur étoit précieux de n'être troublés en rien » dans la pratique de leurs Loix, autant il lui seroit glorieux » d'avoir accordé cette grâce à des gens auxquels il vouloit » bien offrir la paix. » Jean trompoit Tite par ce discours illusoire; ce n'étoit pas tant la conservation de nos Loix qu'il avoit à cœur, que sa propre vie, il avoit tout à craindre si la ville étoit forcée, & pensoit devoir se débarrasser de ses craintes par la fuite. Dieu, qui le réservoir sans doute pour être l'instrument de la ruine de Jerusalem, permit que Tite consentit

Jean répond  
au discours de  
Tite.

(a) » Et qu'ils auroient été les plus audacieux des Galiléens, qui seroient par leur faute devenus esclaves. (M. d'An-dilly.) Joseph n'a pu faire dire cela à Tite, après avoir rapporté que Vespasien fit douze cents captifs à Jotapat, & plus de trente mille à Tarichée. *Επίδελοντα* ne le rapporte pas à ceux de Giscala, mais aux Galiléens en général. Car outre que Tite leur adresse la parole jus-

ques-là, il devoit être au futur, comme *ἐπιπυδοντα*, s'il s'y rapportoit. Ce qui a fait méconnoître la pensée de Joseph est *αὐτόδου*, orgueilleux, audacieux, qui, par la négligence des Copistes a pris la place d'*αὐτοβρί*, qui est cause de sa perte, qui fait quelque chose de son chef. Cette légère correction donne du sens à cet endroit, qui n'en a point sans elle.

Ecc ij



non-seulement d'accorder le jour de délai qu'il avoit demandé, mais qu'il se retira même assez loin de Giscala, & alla camper à Cydessé, bourgade fort peuplée dans les terres des Tyriens, qui est assez bien fortifiée pour s'être toujours soutenue contre les Galiléens, dont elle a été de tout temps ennemie.

Jeans'enfuit  
à Jérusalem.

I V. La nuit étant venue, & Jean ne voyant point de gardes autour de la ville, il profita de la circonstance & s'enfuit à Jérusalem. Il emmena avec lui non-seulement ce qu'il avoit de gens de guerre, mais encore (a) quelques bouches inutiles avec leurs familles. Il marcha, ainsi accompagné, avec toute la diligence que peut inspirer la crainte de la mort ou de l'esclavage, & fit vingt stades de chemin; mais cette foible multitude de vieillards, de femmes & d'enfans ne pouvant suivre sa marche au-delà de ce terme, il les abandonna les uns après les autres, sans se laisser toucher par leurs cris & par leurs plaintes, & alors, plus ces infortunés fuyards voyaient leurs parents & leurs amis s'éloigner d'eux, plus ils croyoient que les ennemis étoient proches, & prêts à les réduire en captivité; le bruit qu'ils faisoient eux-mêmes en marchant, les faisoit continuellement regarder derrière eux, comme s'il fût venu de la marche de gens armés qui les poursuivissent & fussent déjà sur leurs bras. Plusieurs se jetterent dans des chemins qui n'étoient point frayés, & tous voulant gagner les devants, ils se renversoient les uns sur les autres: rien n'étoit plus pitoyable, que de voir la quantité de femmes & d'enfans qui étoient étouffés dans cette presse; quelques femmes firent usage de ce qui leur restoit de forces pour appeler leurs

(a) Il semble que dans l'endroit où Joseph dit que Jeans'enfuyant de Giscala prit avec lui τῶν ἀπορρήτων οὐκ ἔχοντων, il faut entendre ceux qui étoient en état de marcher le plus vite; car il s'agit d'une fuite. M. d'Andilly, qui a traduit des *principaux*, a traduit le latin de Rufin, qui a mis *seniores*, & n'est pas plus fidèle Traducteur que M. d'Andilly. (Biblior. univers. rom. 10. pag. 120.) Quoiqu'il s'agisse ici de fuite, ἀπορρήτων, ne signifie point ceux

qui marchent vite; & si Vittinga & M. le Clerc n'ont point d'autre autorité que ce passage pour assurer à ce mot, le sens de *vite*, *prompt*, il restera avec celui d'*otiosus* & d'*iners*, dont il est en possession. Le mot οὐκ ἔχοντων est une Epitete qui convient aussi peu à des gens qui marchent vite qu'elle est naturelle à des bouches inutiles. D'ailleurs il est certain par ce qui suit, que Jean emmenoit avec lui des vieillards, des femmes, & des enfans.

maris & les prier de les attendre , mais leurs cris perçans & lamentables furent inutiles. Jean crioit de son côté , qu'on ne pensât qu'à se sauver & gagner quelque poste d'où il fût possible de faire repentir les Romains des violences qu'ils entreprendroient d'exercer contre ceux qui restoit derrière. Ainsi toute cette grande multitude de personnes qui avoient suivi Jean dans sa fuite , fut réduite à se sauver , chacun où un reste de forces ou la vitesse de leurs pieds les put conduire.

V. Tite s'étant présenté le jour convenu devant Giscala , les habitans lui ouvrirent les portes & vinrent au-devant de lui avec leurs femmes & leurs enfans , le comblant tous de bénédictions , & le nommant leur bienfaiteur & leur libérateur. Ils lui apprirent la fuite de Jean , le prièrent de leur pardonner , & d'entrer dans la ville pour faire punir ceux des séditieux qui y étoient restés. Tite , sans faire beaucoup d'attention à leurs prières , envoya de la cavalerie à la poursuite de Jean , mais il eut le temps d'arriver à Jérusalem avant qu'elle pût le joindre. Elle se jeta sur ceux qui l'avoient suivi , en tua près de six mille , & ramena environ trois mille , tant femmes qu'enfans , qu'elle trouva écartés en divers endroits de sa route. Tite fut extrêmement mortifié de ne pouvoir punir Jean de sa mauvaise foi ; mais le nombre des prisonniers & de ceux qui avoient été tués calma son déplaisir. Il entra dans la ville , & y fut reçu par les habitans avec de grandes acclamations de joie. Pour constater que cette place étoit sa conquête à aussi juste titre que s'il l'eût forcée , il fit abbatre une petite partie de ses murailles. Il menaça des plus sévères châtimens tous ceux qui se trouveroient être du parti des factieux , & n'en fit néanmoins aucune recherche ; parce qu'il pensoit que s'il se conduisoit autrement , plusieurs de ces méchans , pour satisfaire des haines particulieres , accuseroient des innocents , & qu'ainsi il étoit plus prudent de retenir par la crainte un nombre de coupables dans le devoir , que de s'exposer à faire périr avec eux quelques innocents. Il étoit encore persuadé que l'état de crainte dans lequel on tient un coupable , peut lui paroître une grace dont il soit assez touché pour devenir plus sage , au lieu que la mort d'un innocent est toujours un mal sans remède ; il se contenta donc de laisser une forte garnison dans la ville pour contenir ceux qui seroient capables d'y exciter de nouveaux troubles , & fortifier les sages résolutions de ceux qui n'avoient que des sentimens de

Tite entra  
dans Giscala.

paix. Ce fut ainsi que toute la Galilée fut soumise à la puissance des Romains, après leur avoir coûté tant de peines & de travaux.

### CHAPITRE III.

I. **D**ES que Jean fut arrivé à Jérusalem, tout le peuple s'empressa de le venir trouver & de s'assembler autour de ceux qui étoient venus avec lui, pour demander à chacun d'eux de quelle espèce de désastre ils avoient été affligés. L'état d'accablement où ils étoient, qui ne leur laissoit même pas la liberté de respirer, témoignoit assez la pressante nécessité où ils s'étoient trouvés; ils furent cependant encore assez vains pour assurer » qu'ils ne fuyoient pas les Romains, qu'ils ne » venoient à Jérusalem que comme dans un lieu d'où » ils pouvoient les combattre avec plus d'avantage; qu'il » n'y avoit que des téméraires & des désespérés qui eussent pu vouloir s'exposer à périr dans Giscala ou quelque » autre petite ville semblable, au lieu de conserver leur vie » avec tout leur courage & toutes leurs forces pour la défense » de la Capitale. « Jean & les siens, en parlant ainsi, vouloient faire regarder leur sortie de Giscala comme une prudente retraite; mais bien des gens sentirent que c'étoit une fuite honteuse. Ce qu'on apprit peu après, être arrivé à ceux qui avoient été faits prisonniers, jeta le peuple dans une grande consternation; il crut y appercevoir des présages certains de la ruine de Jérusalem. Jean, sans témoigner aucune sorte de confusion d'avoir abandonné une si grande multitude de gens dans les chemins, couroit de tous côtés, animant chacun à la guerre, & tâchant de persuader aux simples que les Juifs étoient de beaucoup supérieurs en forces aux Romains, & que quand même ces fiers ennemis auroient des aîles, ils ne pourroient pas s'élever au-dessus des murs de Jérusalem, après s'être épuisés de peines & de travaux pour réduire de foibles places dans la Galilée, & y avoir ruiné toutes leurs machines.

II. Ces discours séduisirent la plus grande partie de la jeunesse, & lui firent souhaiter la guerre; mais tous ceux, qui avec



l'âge, avoient acquis quelque prudence, prévoyoit les malheurs à venir, & pleuroient sur Jérusalem, comme si déjà ils touchoient au moment de sa destruction; ces inquiétudes & ces alarmes y exciterent enfin une sédition; mais la division éclata d'abord parmi les gens de la campagne. Tite, après avoir réduit Giscala, alla à Césarée, & Vespasien se rendit de cette ville à Jamnia & à Azot. Il les prit, & y ayant mis garnison, il retourna à Césarée, emmenant avec lui une grande multitude de peuple qui s'étoit rendu aux Romains. Toutes les villes étoient dans le trouble, & il n'y en avoit point qui ne fussent agitées de quelque guerre domestique. Celles à qui les Romains donnoient le loisir de respirer, tournoient leurs armes contre elles-mêmes, tant étoient animés ceux qui vouloient la guerre contre ceux qui desiroient la paix. Le feu de la discorde s'alluma d'abord à l'occasion de familles déjà depuis long-temps désunies: les peuples, quoique très-unis entr'eux, prirent parti, suivant qu'ils se sentirent affectés pour quelqu'une d'elles, & chacun se joignant à ceux qui étoient de son même sentiment, dès qu'ils se trouvoient en assez grand nombre, ils se déclaroient ouvertement les uns contre les autres. La jeunesse avide de changements, & qui ne respiroit que la guerre, l'emportoit par sa bouillante témérité, sur les louables dispositions de ceux que l'âge & de prudentes réflexions portoient à se conduire avec sagesse. Cette téméraire jeunesse, chacun d'abord en son particulier, s'enhardit à commettre quelques vols; mais s'assemblant ensuite par bandes, elle se jeta dans la campagne, & s'y livra à toutes sortes de brigandages, exerçant par-tout envers ses compatriotes les mêmes cruautés que l'auroient pu faire les Romains; traitement d'autant plus dur pour ceux qui avoient le malheur d'en ressentir l'injustice, qu'ils y auroient été moins sensibles, si le même mal leur eût été fait par des ennemis.

III. Les garnisons établies dans les villes, soit dans la crainte de se trouver surchargées d'affaires, soit par haine pour notre nation, se mettoient peu, & souvent point du tout en peine de secourir ces malheureux opprimés. Las enfin, & comme rassasiés des pillages qu'ils avoient fait dans les campagnes, les chefs de ces voleurs se réunirent, & ayant rassemblé leurs troupes en un corps, ils se jetterent dans Jérusalem, où personne alors ne commandoit avec autorité; tous ceux qui

Prise d'Azot  
& de Jamnia.

Des Troupes  
de brigands se  
jettent en Jérusalem.

qui s'y rendoient y entroient sans obstacle, suivant la coutume de nos peres , & en ce tems plus qu'en tout autre , parce qu'on croyoit pouvoir penser que l'on n'y venoit que par une affection patriotique , & pour concourir à sa défense. Ce fut de-là néanmoins , & indépendamment de toutes les divisions dont elle étoit déchirée , que naquirent tous les malheurs qui conduisirent à sa ruine totale cette ville infortunée , car la plus grande partie des vivres dont elle étoit approvisionnée , & qui auroient pu long-temps suffire à nourrir de braves & généreux défenseurs , furent consommées par cette multitude de gens inutiles qui n'y apportoit que le trouble , la guerre & la famine.

Tyrannie de  
ces brigands.

IV. Il en vint encore de la campagne , qui se joignant aux plus méchants de ceux qui étoient déjà dans la ville s'y portèrent aux forfaits les plus atroces ; ils ne se contentoient pas de piller & de voler , ils portèrent la violence jusqu'à répandre le sang. Ce n'étoit point de nuit , secrettement & sur les premiers venus qu'ils exerçoient leur barbarie , c'étoit publiquement , en plein jour , & sur les personnes les plus distinguées ; ils arrêterent & mirent en prison Antipas qui étoit de race royale , & si considéré dans la ville , qu'on lui avoit confié la garde du trésor public. Ils se saisirent ensuite de Lévias & de Sophas , fils de Ragüel , qui étoient aussi l'un & l'autre de race royale , ils traitterent de même toutes les personnes de quelque considération. Ces tyranniques exécutions jetterent par-tout l'effroi , & comme si la ville eût été déjà prise , chacun se trouvoit heureux de n'y avoir point été compris.

V. Ces scélérats ne crurent pas devoir se borner à retenir dans les fers des personnes d'une si grande considération , ils prévoyoit bien que leurs familles , qui étoient nombreuses & puissantes , trouveroient le moyen de les en tirer , & que le peuple indigné d'une si injuste violence , se souleveroit enfin. Ils prirent donc le parti de les faire mourir , & chargerent de cette expédition un d'entr'eux nommé *Jean* , homme accoutumé à répandre le sang , & c'est ce qui l'avoit fait appeller dans la langue du pays : *le fils du sang.* (a)

Cet infâme meurtrier , & dix autres qu'il prit avec lui ;

(a) Voyez Remarque II.

entrèrent l'épée à la main dans la prison , & y tuèrent ceux que les gens de leur faction y tenoient renfermés. Pour couvrir de quelque prétexte cet horrible attentat , ils osèrent employer la plus noire calomnie , & publier qu'ils n'avoient tué que des ennemis de la liberté de la nation , & des traîtres qui s'étoient engagés de livrer la ville aux Romains ; l'excès de leur audace les porta jusqu'à se glorifier de cette cruelle injustice , & à la vouloir faire regarder comme un service important rendu à la ville & à la patrie.

VI. Le Peuple tomba dans une si étrange & si pusillanime foiblesse , que ces factieux insolents eurent la présomption d'en abuser pour s'arroger le droit de disposer de la souveraine sacrificature (a) ; ils en écartoient les familles desquelles il étoit d'usage de tirer les Grands Prêtres , en suivant l'ordre de succession , & conféroient cette haute dignité à des gens sans mérite & de la plus obscure naissance , afin de se procurer dans cette place éminente des complices de leurs criminels désordres. D'aussi indignes intrus ne pouvant refuser d'obéir à ceux qui les avoit élevés à un si grand honneur , ils employoient d'un autre côté les plus détestables manœuvres pour faire naître des mésintelligences entre ceux que leur crédit mettoit en état d'arrêter les progrès de leurs horribles brigandages ; & enfin , après avoir mis le comble aux maux dont ils accabloient les hommes , ils porterent leur sacrilège impiété jusqu'à faire outrage à Dieu-même , & entrer dans son saint lieu leurs corps & leurs ames souillés des crimes les plus abominables.

VII. Excité alors par le zèle d'Ananus le plus ancien des Grands Prêtres , homme vraiment recommandable par son extrême sagesse , & qui eût été bien capable d'empêcher la ruine de Jérusalem , s'il n'eût eu le malheur de périr par les mains de ces traîtres , le Peuple s'émut pour prévenir les suites de ces premiers mouvements. Ces impies se firent un rempart des sacrés portiques , & y établirent le siège de leur tyrannie : ils joignoient à tant de maux des marques insultantes de mépris , plus insupportables encore que les maux les plus affligeants. Pour faire juger de la véritable étendue de leurs forces par le degré de foiblesse auquel la crainte pouvoit réduire

(a) Voyez Remarque III.



le Peuple, ils entreprirent de faire usage du sort pour établir des Grands Prêtres, quoique, comme je viens de le dire, le seul ordre de succession dans les familles sacerdotales appellât à cette dignité éminente ceux qu'on y vouloit élever, & le prétexte dont ils se servoient pour colorer cette entreprise, étoit qu'anciennement on en usoit ainsi; mais c'étoit dans la vérité une criminelle infraction d'une loi très solidement établie, & un faux prétexte inventé pour autoriser la tyrannie de ceux qui prétendoient disposer des charges par leur crédit auprès des Grands Prêtres.

Les Zéla-  
reurs font  
Phannias  
Grand-Prêtre.

VIII. Ayant donc assemblé une des Tribus sacerdotales, nommée *Eniasim*, ils jetterent le sort, & il tomba sur Phannias, fils de Samuel, de la bourgade d'Aphtas, homme non-seulement indigne d'être revêtu de cette charge sacrée, mais si rustique & si ignorant qu'il ne sçavoit pas même ce que c'étoit que la souveraine sacrificature: Preuve bien sensible de l'irrégularité de leur entreprise. Ils le tirèrent des champs malgré lui, le revêtirent de l'habit sacerdotal, & lui faisant jouer comme sur un théâtre, un personnage qui lui étoit tout-à-fait étranger, ils lui apprirent précipitamment à s'acquitter de ses augustes fonctions; ils se faisoient un jeu d'une si grande irrévérence, mais c'étoit un véritable sujet de larmes pour les autres Prêtres qui ne voyoient qu'avec une extrême douleur la dignité sainte tomber, au mépris de la loi, dans un si déplorable avilissement.

IX. Le Peuple ne put souffrir plus long-temps une si grande insolence, & chacun s'anima dans la ferme résolution de détruire cette détestable tyrannie. Gorion, fils de Joseph, & Simeon, fils de Gamaliel, soit dans les assemblées publiques, soit dans les entretiens particuliers, ne cessent de fortifier cette noble audace par de fréquentes invitations à châtier ces oppresseurs de la liberté publique, & de purger le saint lieu des prophétisations dont ils le souilloient. Jesus, fils de Gamala, & Ananus, fils d'Ananus, Prêtres de la plus éminente vertu, reprochoient au Peuple, avec la même vivacité, la lenteur à faire éclater sa colère contre ces Zélateurs; car c'étoit le nom qu'ils se donnoient eux-mêmes; comme si leur zèle prétendu eût tendu & ne se fût pas toujours terminé à commettre les plus grands crimes.

X. Enfin dans une assemblée du Peuple régulièrement con-

voquée, tout le monde continuant à témoigner son indignation de ce qu'ils voyoient le lieu saint servir de retraite à ces indignes Zélateurs qui désoloient tout le pays par leurs odieuses rapines & les meurtres dont ils le remplissoient, mais personne ne se mettant sérieusement en devoir de les aller punir de tant d'abominables excès, parce qu'on croyoit, comme il étoit vrai en effet, qu'il ne seroit pas aisé de les forcer, Ananus se vint placer au milieu de l'assemblée, & tournant quelque temps ses regards douloureux vers le Temple, dit les yeux baignés de larmes, « Ah ! que n'ai-je eu le bonheur de  
 « mourir avant que de voir la maison du Seigneur souillée  
 « de tant d'abominations, des voleurs infâmes, de cruels meur-  
 « triers porter leurs pieds criminels dans les lieux saints (a) &  
 « inaccessibles aux profanes. Mais je vis ! oui je vis, moi qui  
 « ai porté la robe sacrée (b), & à qui l'on donne en-  
 « core le plus respectable de tous les noms, & je souhaite  
 « même de vivre, encore qu'à mon âge il me fût glorieux de  
 « pouvoir mourir de douleur, parce que quand je serois seul  
 « & abandonné de tout le monde, je me résous à donner ma  
 « vie pour venger les outrages faits à Dieu ; autrement il me  
 « seroit insupportable de vivre au milieu d'un peuple insensi-  
 « ble à ses maux, & parmi lequel il ne se trouve personne  
 « qui ose entreprendre d'en arrêter le cours. On vous pille,  
 « & vous le souffrez ; on vous accable de mauvais traitements,

Ananus ani-  
me le peuple  
contre les Zé-  
lateurs.

(a) « Ces lieux saints qui devoient  
 « être inaccessibles même aux gens de  
 « bien ». Joseph n'en a pas tant dit &  
 il ne l'a pu. Le parvis des Prêtres, & le  
 portique d'Israël n'étoient pas des lieux  
 inaccessibles aux gens de bien, & quel-  
 que scélérats que fussent les Zélateurs,  
 ils eurent assez de respect pour le Tem-  
 ple, proprement dit, pour n'y pas en-  
 trer.

(b) « Quoique revêtu des habits sa-  
 « cerdotaux, quoique je porte écrit sur  
 « mon front ce nom très-saint & si au-  
 « guste qu'il n'est pas permis de le pro-  
 « férer ». *M. d'Andilly*. Ananus n'a pu  
 dire qu'il étoit revêtu des habits sacer-  
 dotaux lorsqu'il haranguoit le Peuple,  
 car hors du Temple, les Grands Prêtres  
 ne portoient que des habits communs &  
 ordinaires aux gens de distinction chez  
 les Juifs. *Guer. Juifs. liv. 4. chap. 5.*

*num. 7.* Ils n'étoient même revêtus des  
 habits propres à leur dignité qu'aux  
 grands jours de fête. *Antiq. Juiv. liv. 18.*  
*chap. 4. num. 3.* Les Auteurs qui ont tra-  
 duit cet endroit, n'ont pas fait attention  
 que les Ecrivains de l'Ancien & du Nou-  
 veau Testament se sont servi quelquefois  
 du participe présent pour marquer une  
 chose passée. Vous en trouverez des  
 exemples dans la Philologie sacrée de  
*Sal. Glassius. pag. 925.*

« Quoique je porte écrit sur mon front  
 « ce nom très-saint & si auguste qu'il  
 « n'est pas permis de le proférer ». Le  
 sens est beau, & Joseph auroit pu faire  
 parler ainsi Ananus ; mais *Kalbidovis*  
 ne peut signifier « Je porte écrit sur mon  
 « front », ce qui suit : « qu'il n'est pas  
 « permis de le proférer », est une addi-  
 tion de l'élégant Traducteur.

« & vous craignez de faire connoître que vous en êtes vrai-  
« ment affligés. O la plus cruelle de toutes les tyrannies ! Mais  
« pourquoi me plaindre de ceux qui vous en font sentir le  
« poids ; n'est-ce pas votre lâche patience à souffrir leurs pre-  
« mières insultes , qui a insensiblement augmenté leur barbare  
« insolence ? n'est-ce pas le mépris indolent que vous avez fait  
« du petit nombre qu'ils étoient d'abord , qui les a si fort mul-  
« tipliés ? Par la pusillanimité tranquillité avec laquelle vous les  
« avez vus se fournir d'armes , ne les avez-vous pas enhardis  
« à s'en servir contre vous ? Au lieu de vous opposer à leur  
« audace , lorsqu'ils ont commencé à maltraiter vos plus pro-  
« ches , avec quelle indifférence les avez-vous vu exercer leurs  
« brigandages , & n'est-ce point cette indifférence qui leur a  
« persuadé qu'ils pouvoient impunément piller les maisons ,  
« en enlever les maîtres , que vous leur livriez en quelque  
« sorte par le défaut d'obstacle de votre part , pour les tra-  
« ner à travers la ville dans des prisons , où ils les chargeoient  
« de fers ? Je m'abstiens de faire l'énumération & de m'éten-  
« dre sur les éminentes qualités de ces malheureux citoyens ,  
« qui , sans aucune forme de jugement ni même d'accusa-  
« tion , comme aussi sans que personne entreprît de leur prê-  
« ter aucun secours , esluvoient de si violentes insultes , & je  
« demande si une telle impunité ne conduisoit pas les furieux  
« qui les leur faisoient éprouver , à pousser l'audace jusqu'à leur  
« ôter la vie : c'est enfin ce que vous avez vu avec une indif-  
« férence aussi décidée , que vous verriez conduire à l'autel  
« le meilleur mouton d'un troupeau. Nous avons vu commet-  
« tre ces horribles attentats sans lever nos bras pour arrêter  
« ceux de ces infâmes meurtriers , sans oser même ouvrir la  
« bouche pour témoigner notre indignation. Aurez-vous donc  
« encore long-temps la honteuse lâcheté de souffrir que le lieu  
« saint soit profané par ces impies ? & après les avoir vu tran-  
« quille ment se fortifier dans leur méchanceté par une suite  
« de forfaits plus détestables les uns que les autres , aurez-vous  
« l'indigne foiblesse de les laisser y mettre le comble ; car ne  
« croyez pas qu'ils bornassent leur impie profanation au dé-  
« gré auquel ils l'ont poussée , s'il leur étoit possible d'y ajoû-  
« ter quelque nouvelle abomination ; ils se sont emparés du  
« lieu le plus fort de la ville , & s'y sont établis comme dans  
« une forteresse , comme dans une citadelle ; ( ces noms pro-



» phanes devroient-ils être donnés à nos saints portiques ! )  
 » mais puisqu'enfin ils les ont choisis pour le siege de leur  
 » tyrannique domination , puisqu'ainsi élevés sur vos têtes ils  
 » prétendent décocher contre vous , de ce lieu sacré , les traits  
 » de leur fureur , de quelles pensées , de quels sentiments vos  
 » ames peuvent-elles être maintenant occupées ? auriez-vous  
 » la confiance de vous flatter que les Romains vous aideront  
 » à remettre nos saints lieux en honneur (a) ? Les affaires de  
 » votre ville sont-elles si désespérées , & vos maux si extrê-  
 » mes , qu'ils doivent faire entrer des ennemis dans de tels  
 » sentiments de compassion. O les plus à plaindre de tous les  
 » hommes ! ne sortirez-vous point de votre léthargie ? plus  
 » insensibles que les bêtes qui , à l'aspect de leurs playes , s'a-  
 » niment contre ceux qui les ont blessés , un juste ressentiment  
 » des violents outrages dont vous avez été accablés ne rani-  
 » mera-t'il point votre courage , & ne vous excitera-t'il point  
 » à vous mettre en état d'entreprendre une légitime vengean-  
 » ce ? l'amour de la liberté , affection louable & si naturelle  
 » à l'homme , a-t'il donc pû s'éteindre dans vos ames , au point  
 » que celui de la servitude en ait pris la place ? comme si vos  
 » ancêtres ne vous eussent inspiré par leurs exemples que le  
 » désir d'être assujettis ; eux qui au contraire , pour conser-  
 » ver leur liberté , ont soutenu de si grandes guerres contre les  
 » Egyptiens & les Médes (b) . Mais pourquoi faire valoir ici  
 » l'exemple de nos peres ; quel autre motif que le maintien  
 » de notre liberté , nous a engagés dans la guerre , utile ou con-  
 » traire à nos intérêts , que nous avons maintenant contre les  
 » Romains ? Quoi ! nous refusons de nous soumettre aux Maî-  
 » tres de la terre , & nous souffrirons que des gens de notre  
 » nation deviennent nos tyrans ; l'assujettissement involontaire  
 » à des étrangers peut être l'effet d'une disgrâce de la for-

(a) On traduit ordinairement les mots  
 d' *ἱερὸν* & de *ναὸν* par celui de Tem-  
 ple ; mais cela confond les idées , & fait  
 qu'on ne distingue pas assez les sacrés  
 Portiques , du Temple proprement dit.  
 Un Lecteur qui n'est pas en état de con-  
 sultier l'original , ou qui lit plutôt pour  
 s'amuser que pour s'instruire , croit que  
 c'est au Temple proprement dit , que Jo-  
 seph parle , lorsqu'il ne s'agit que des  
 Portiques. Pour éviter l'équivoque , j'ai

toujours traduit le premier de ces mots  
 par sacrés Portiques ou lieu saint , & j'ai  
 réservé au second le mot de Temple.

(b) Où est ce que Joseph va chercher  
 les guerres que les Juifs ont eu avec les  
 Egyptiens & les Médes : guerres peu con-  
 sidérables en comparaison de celles qu'ils  
 eurent au retour de la captivité contre les  
 Rois de Perse ; mais peut-être avoir-il dit  
 contre les Macédoniens.

„tune ; mais il n'y a que des lâches nés pour la plus  
„vile servitude , qui puissent volontairement se soumettre à la  
„tyrannie des plus méchants de leurs compatriotes. Je ne  
„sçaurois vous dissimuler qu'en vous parlant des Romains , il  
„m'est venu en pensée de vous faire considérer que quand  
„ces fiers ennemis nous forceroient dans notre ville , ( ce qu'à  
„Dieu ne plaise ) , ils ne nous traiteront jamais avec une aussi  
„outrageante barbarie , que l'ont fait nos sacrilèges compa-  
„triotes. Pouvons-nous , sans verser un torrent de larmes ,  
„voir les dons précieux que les Romains ont consacrés dans  
„notre saint Temple , les riches trophées érigés par nos pe-  
„res dans notre auguste capitale , & formés de différents bu-  
„tins faits sur les ennemis de notre nation , devenir l'objet  
„des voleries de gens nés dans le sein de notre commune pa-  
„trie ; tant de personnes d'un rang & d'un mérite distingué ,  
„que nos ennemis , s'ils étoient devenus nos maîtres , auroient  
„épargnées , mises à mort par ces barbares. Avons-nous ja-  
„mais vu , au mépris de nos pieux usages & de nos saintes  
„loix , les Romains regarder autrement que de loin & avec  
„respect notre saint Temple ? ont-ils jamais entrepris de fran-  
„chir les bornes prescrites aux prophanes , & s'avancer au de-  
„là du parvis des Gentils ? & nous voyons des gens nés parmi  
„nous , instruits de nos religieuses pratiques , & portant le  
„nom de Juifs , entrer dans nos saints lieux les mains teintes du  
„sang de leurs concitoyens. Quelles suites plus funestes avons-  
„nous à craindre d'une guerre étrangère , & n'avons-nous pas  
„au contraire lieu de présumer que des ennemis nous traiteroient  
„avec plus d'humanité qu'eux ; car , s'il est permis d'user des  
„termes propres à caractériser les choses , ne devrions - nous  
„pas reconnoître que les Romains ont été les protecteurs de  
„nos loix , & que ces impies , nourris & élevés dans notre  
„sein , s'en déclarent les ennemis ? Qu'on doive exterminer  
„ces traîtres si jaloux de nous asservir à leur tyrannie ; qu'il  
„n'y ait point d'assez grands supplices pour leurs détestables  
„forfaits , c'est de quoi , je pense que vous étiez tous bien  
„persuadés avant de vous rendre en cette assemblée , & que  
„chacun de vous , avant que je parlasse , se sentoit animé d'un  
„désir ardent de les faire repentir des maux qu'ils nous ont  
„fait souffrir ; mais peut-être la plupart d'entre vous redou-  
„tent - ils encore leur grand nombre , leur audace , & la force  
„du lieu qu'ils occupent : considérez cependant que ce n'est

» qu'à vos frivoles craintes qu'ils sont redevables de ces avan-  
 » tages, qui ne feront qu'augmenter, si nous ne tâchons d'en  
 » arrêter les progrès: leur nombre croît tous les jours, parce  
 » que les méchants recherchent la société des méchants;  
 » leur audace ne croît pas moins, parce qu'ils n'ont jusqu'ici trou-  
 » vé & ne trouvent encore personne qui leur résiste. Ils join-  
 » dront à la supériorité que leur donne l'élévation du lieu qu'ils  
 » occupent, le formidable appareil des armes dont ils s'y  
 » muniront si nous leur en donnons le temps. Mais croyez-  
 » moi, montons à eux avec un généreux courage: les repro-  
 » ches de leur conscience les confondront peut-être, & rédui-  
 » ront à rien dans leurs pensées, l'avantage qu'ils ont présumé  
 » d'abord en pouvoir tirer; peut-être même que Dieu offen-  
 » sé de l'outrage qu'ils lui ont fait en s'en rendant maîtres,  
 » fera retourner contre eux les traits qu'ils nous lanceront, &  
 » permettra que ces impies périssent ainsi par eux-mêmes:  
 » notre seule vue peut abattre leur audace; mais quand il y  
 » auroit quelque danger à courir, il vous seroit glorieux de mourir  
 » aux pieds des autels, & de donner votre vie, non pour vos fem-  
 » mes & vos enfans, mais pour votre Dieu & son lieu saint.  
 » Je vous aiderai de mes conseils, & vous assisterai de mon  
 » bras; je ne négligerai rien pour assurer votre conservation,  
 » & vous ne me verrez jamais prendre le lâche soin de mé-  
 » nager ma vie ».

X I. Ce fut ainsi qu'Ananus tâcha d'exciter le peuple à mar-  
 cher contre les Zelateurs. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit pres-  
 que de la témérité à entreprendre de les réduire: ils étoient  
 en grand nombre, jeunes pour la plupart, pleins de vigueur, &  
 d'une résolution d'autant plus ferme, que les reproches qu'ils  
 avoient à se faire des crimes qu'ils avoient commis, leur ôtoient  
 toutes les espérances d'en obtenir le pardon; mais il croyoit qu'il  
 n'y avoit rien qu'on ne dût tenter pour arrêter les dangereux pro-  
 grès de tant de désordres. Le peuple touché des vives exhortations  
 d'Ananus, demanda avec de grands cris qu'on le menât contre  
 ceux qu'il le pressoit d'aller attaquer; chacun déclarant qu'il étoit  
 prêt à s'exposer aux plus grands dangers pour une cause aussi  
 juste.

(a) » En combattant pour vos femmes  
 » & pour vos enfans. *Hist. Emp. jusqu'à*  
*Conflantin*, tome 6. pag. 295. La tra-

duction de M. d'Andilly approche un peu  
 plus de la pensée de Joseph.



XII. Ananus tira promptement de cette multitude tous ceux qu'il jugea capables de se bien comporter sous les armes, & les mit en ordre. Les Zélateurs, qui entretenoient parmi le peuple un assez grand nombre d'espions pour être instruits à tems de tous ses mouvements, le furent bien-tôt de celui-ci : irrités d'apprendre qu'il avoit pour but de les aller attaquer, ils sortirent des sacrés portiques, tantôt divisés par pelotons, tantôt tous ensemble, & se jetterent sans quartier sur tout ce qui se présenta à leur rencontre. Ananus rassembloit alors le Peuple, & le formoit en corps, il étoit de beaucoup supérieur en nombre aux Zélateurs ; mais ceux-ci étoient mieux armés, & leurs bataillons mieux ordonnés : le courage suppléoit de reste à ce qui manquoit à l'un & à l'autre de ces deux partis opposés. L'ardente animosité que les habitans avoient conçue contre les Zélateurs, les mettoit en force plus même que n'auroient pu faire les armes dont ils étoient dépourvus ; tous les désavantages que peut faire craindre l'infériorité du nombre étoient abondamment compensés dans le parti des Zélateurs, par leur extrême audace. Les premiers étoient persuadés qu'ils ne pouvoient, avec aucune sorte de sûreté, demeurer dans la ville ; tant que ces méchants ne seroient point exterminés, & ces méchants jugeoient assez que s'ils étoient vaincus, aucun d'eux n'échapperoit au supplice ; affectés de sentiments si propres à mettre l'un & l'autre parti en action, ils en vinrent aux mains ; le premier combat qu'ils se donnerent, fut devant le saint lieu, à coups de pierres & de traits qu'ils se lançoient de loin ; lorsque quelques corps de l'une des deux factions plioit, celui qu'il avoit en tête & qui avoit eu l'avantage, le poursuivoit l'épée à la main ; ainsi de part & d'autre il y eut beaucoup de morts & de blessés. Les blessés du côté du Peuple étoient portés par leurs proches dans leurs maisons, & les Zélateurs portoient les leurs dans les portiques que le sang, qui en souilloit le pavé, étoit seul capable de profaner. Les Zélateurs se retiroient avec avantage de toutes leurs sorties ; le Peuple, dont le nombre s'augmentoît, s'en irrita ; sa colere tomba sur ceux des siens qui lâchoient pied, & ne s'ouvrant plus pour leur donner passage, mais s'opposant par un effort contraire à leur fuite, il les força de retourner contre les ennemis qui, obligés enfin de plier à leur tour, regagnerent les portiques : le Peuple les poussa alors si vivement, qu'effrayés & contraints d'abandonner les portiques

ques des Gentils, ils se réfugierent dans ceux d'Israël, & en fermerent les portes. Ananus ne jugea pas qu'il fût prudent de les y attaquer, parce qu'outre qu'ils lançoient beaucoup de traits de dessus la terrasse de ces portiques, il ne croyoit pas devoir, quand même il les auroit vaincus, permettre que le Peuple y entrât avant que de s'être purifié; il se contenta de tirer de toute cette multitude six mille hommes bien armés, & de leur faire monter la garde devant les portiques: six mille autres devoient les relever, & ainsi successivement, sans que personne pût être exempt de ce service; mais les gens d'un certain rang s'en dispensèrent, en substituant à leur place, d'accord avec les Commandants, des gens du menu peuple qu'ils payoient pour monter leur garde.

XIII. Tous les soins d'Ananus ne purent empêcher Jean, que nous avons dit s'être enfui de Giscala, d'être enfin l'instrument & la cause de la perte du Peuple: c'étoit un fourbe qui nourrissoit dans son cœur une violente passion pour la tyrannie, & qui épioit depuis long-temps l'occasion de se rendre maître des affaires. Il faisoit alors semblant d'entrer dans les vûes & dans les sentiments du Peuple: il suivoit par-tout Ananus, assistoit le jour à tous les conseils qu'il tenoit avec les Principaux, & l'accompagnait la nuit lorsqu'il faisoit la visite des gardes; mais il informoit exactement les Zélateurs des plus secrètes délibérations, & les résolutions étoient à peine prises, qu'ils en étoient instruits: il couvroit ses manœuvres par des égards extraordinaires pour Ananus & pour les Chefs du Peuple. Ces déférences affectées produisirent cependant un effet tout contraire à ce qu'il s'en promettoit; car elles le rendirent enfin suspect: & comme il se trouvoit par tout sans y être appelé, on se méfia que ce ne fût un traître qui avertissoit les ennemis de tout ce qui se passoit. La connoissance qu'on eut qu'il ne s'agitoit rien dans les conseils, qui ne parvint aussi-tôt à la leur, confirma d'autant mieux le soupçon, que l'on ne connoissoit aucun autre que Jean sur qui on pût le faire tomber avec une juste vraisemblance; mais il n'étoit pas facile de l'éloigner: c'étoit un méchant qui, par ses artificieuses pratiques, avoit trouvé le moyen de s'assurer la protection de ceux qui avoient le plus de part aux affaires; tout ce que l'on crut pouvoir faire de mieux, fut d'exiger qu'il s'engageât par serment à se tenir de bonne grace attaché au Peuple conduit par

Jean de Giscala revele aux Zélateurs les plus secrètes délibérations d'Ananus & du Peuple.

Ananus : il n'en fit nulle difficulté, & jura qu'il lui demeurerait fidele, qu'il tiendrait toutes ses deliberations secretes, & qu'il lui aideroit de son bras & par ses conseils à exterminer les factieux qui s'étoient armés contre lui. Le serment de ce traître rassura tout le monde : on l'admit sans défiance à tous les conseils ; on le députa même vers les Zélateurs pour les engager à se rendre, parce qu'Ananus craignoit extrêmement que le saint lieu ne fût souillé & prophané par des meurtres.

Jean député  
aux Zélateurs,  
trahit Ananus  
& le Peuple.

XIV. Mais, comme si Jean eût juré de servir les Zélateurs & non de les combattre, il leur dit, lorsqu'il fut au milieu d'eux, » qu'il avoit couru de grands dangers pour ne leur laisser rien ignorer de tout ce qui se tramoit contr'eux dans les » conseils que tenoit Ananus, & qu'il venoit les avertir qu'eux » ainsi que lui ne s'étoient peut-être jamais trouvé en un aussi » grand péril que celui où ils étoient alors, si Dieu ne les » en tiroit par une prompte assistance; qu'Ananus avoit fait » prendre au Peuple la résolution de députer vers Vespasien, » pour l'engager à venir au plutôt se rendre maître de la ville ; » & qu'il avoit ordonné au Peuple de se purifier le lendemain, » afin que, sous prétexte de religion, il pût entrer dans le » saint lieu, & les y forcer; que pour lui il ne concevoit pas » qu'il leur fût possible de résister long-temps à la grande multitude d'ennemis qui les y tenoit assiégés; que ce ne pouvoit » être que par une providence particulière de Dieu qu'il avoit » été député pour leur porter des propositions d'accommodement, n'y ayant point de doute à faire qu'Ananus n'avoit d'autre dessein que de les accabler lorsqu'ils seroient désarmés; » qu'il leur falloit, s'ils vouloient conserver leur vie, la demander humblement à ceux qui les tenoient assiégés, ou appeler » des étrangers à leur secours; que se flatter qu'on leur par- » donneroit lorsqu'ils se seroient rendus, c'étoit oublier, par » une présomption déraisonnable, tous les maux qu'ils avoient » faits, & se persuader vainement que ceux qui les avoient » soufferts voudroient bien les oublier de même, & n'en conserver aucun ressentiment; que les malfaiteurs sont toujours » détestés comme tels, malgré toute marque de repentir, & » que le désir naturel de la vengeance se fait encore plus vivement sentir lorsqu'on a réussi à les réduire; qu'ainsi ils devoient s'assurer qu'ils auroient toujours pour ennemis les parents & les amis de ceux qu'ils avoient tués; & que les sen-



- timents de fureur où étoit le Peuple pour les infractions
- faites à ses usages & à ses loix , ne s'effaceroient jamais ;
- que quand même enfin quelques-uns , plus humains & plus
- compatissans, paroîtroient disposés à leur pardonner , le grand
- nombre de ceux qui étoient outrés de ce qui s'étoit passé ,
- étoufferoit leurs voix.

## CHAPITRE IV.

**J**EAN, par son discours méchamment conçu en termes généraux , donna beaucoup à penser aux Zélateurs : il n'avoit osé déclarer ouvertement quels étoient les étrangers qu'il leur insinuoit d'appeler à leur secours ; mais on sentoit assez qu'il avoit en vue les Iduméens. Pour exciter l'activité de leurs Chefs, il leur disoit en particulier qu'Ananus étoit un homme cruel , & que toutes ses menaces tomboient principalement sur eux. Eléazar , fils de Simeon , & Zacharie , fils de Phalec , tous deux de race sacerdotale , étoient les principaux de ces Chefs. Les Zélateurs avoient sur-tout une extrême considération pour Eléazar , parce que nul autre que lui ne savoit se décider plus promptement , ni exécuter une résolution avec plus de dextérité ; mais persuadés , par les discours de Jean , de la haine particulière que leur portoit Ananus , & des liaisons qu'il l'accusoit par une insigne fourberie d'entretenir avec les Romains pour se fortifier de leur puissance , ils demeurèrent tous pendant quelque temps indécis sur le parti qu'ils devoient prendre dans une conjoncture aussi délicate , parce qu'ils croyoient d'un côté que le Peuple ne devoit pas tarder à les attaquer , & que de l'autre , ils sentoient qu'assiégés comme ils l'étoient , ils n'avoient que les plus grands malheurs à attendre , avant que le secours qu'on leur proposoit d'appeler pût venir les dégager. Ils résolurent cependant d'en envoyer demander aux Iduméens , & ils leur écrivirent » qu'Ananus ayant séduit le Peuple , & se disposant à livrer Jérusalem aux Romains , ils » avoient cru ne pouvoir rien faire de mieux pour conserver » leur liberté , que de se retirer dans le saint lieu , qu'on les » y renoit assiégés , & qu'ils ne pouvoient espérer de s'y soutenir » long-temps , de sorte que s'ils ne venoient promptement les

Les Zélateurs  
envoient de-  
mander du se-  
cours aux Idu-  
méens.

« secourir, ils alloient tomber sous la tyrannie d'Ananus, & la ville au pouvoir des Romains ». Ils chargerent les porteurs de ces lettres de dire plusieurs autres choses de bouche aux principaux Chefs des Iduméens ; ils choisirent pour cette commission deux de leurs gens dont le zèle ardent & l'éloquence persuasive pouvoient le mieux en assurer le succès, & ce qui importoit peut-être plus encore, les deux meilleurs hommes de pied qu'ils eussent. Ils connoissoient assez les Iduméens, pour penser qu'ils se laisseroient aisément persuader. Cette nation naturellement brutale, est si avide de mouvements & de révolutions, qu'elle est toujours prête à prendre les armes dès qu'on l'en sollicite, & qu'elle va à la guerre avec la même joie que tout autre Peuple à quelque grande fête. Le point essentiel en cette affaire étoit la célérité ; aussi les deux députés chargés de la négocier, & qui se nommoient tous deux Ananie, usèrent de tous les avantages dont la nature les avoit favorisés pour faire la plus grande diligence, se rendirent promptement en Idumée, & présentèrent la lettre des Zélateurs aux principaux Chefs de la nation.

II. Sur le vû de cette lettre, & sur ce que ceux qui la leur remettoient y ajoutèrent de bouche, ils coururent de tous côtés comme des furieux, publiant qu'on eût à prendre les armes : chacun les prit avec autant d'empressement que s'il se fût agi de sauver la capitale, & en moins de temps qu'ils n'en avoient désigné, ils mirent sur pied une armée de vingt mille hommes qui se rendirent à Jérusalem, commandés par quatre Chefs, Jean & Jacques fils de Soras, Simon fils de Cathla, & Phineas fils de Clousozée.

III. Les députés des Zélateurs étoient sortis sans qu'Ananus ni aucun de ceux qu'il avoit commis à la garde des portiques en eussent eu connoissance ; mais la marche des Iduméens ne pouvoit être aussi secrètement conduite. Au premier avis qu'Ananus en reçut, il fit fermer les portes de la ville, & en fit garder les remparts : il ne se résolut pas néanmoins à les traiter en ennemis, estimant qu'il étoit plus prudent de les porter à la paix par de bonnes raisons, que de les forcer les

(a) « Et qui depuis qu'elle avoit embrassé la Religion Judaïque, ne le cédoit point aux Juifs naturels en atta-

» chement pour le temple & pour la ville sainte ». *Hist. des Empereurs jusqu'à Constantin*. Tom. 6. pag. 299.

armes à la main à se retirer ; ainsi dès qu'ils furent arrivés, Jésus le plus ancien des Grands-Prêtres après Ananus, monta sur une tour qui étoit devant l'endroit où ils s'étoient postés , & leur parla en cette sorte : » Je ne puis voir sans être » frappé du plus grand étonnement un étrange coup de fortune procurer , contre toute apparence , un secours puissant » aux détestables auteurs de tous les troubles & de tous les maux » dont la ville de Jérusalem est affligée. Quoi ! vous venez » pour défendre contre nous les plus méchans de tous les » hommes, plus promptement & avec plus d'ardeur que si » notre malheureuse capitale vous eût appelés pour la secourir contre des barbares : mon étonnement cesseroit, si je pouvois me persuader que vous fussiez affectés des mêmes passions que ceux qui vous ont appelés. Rien n'unit davantage les hommes, que la conformité des mœurs & des sentimens ; mais réfléchissez sur la vie de ceux pour qui vous vous déclarez , & vous reconnoîtrez qu'il n'y en a aucun qui ne mérite mille morts, que c'est la plus vile & la plus méprisable lie du peuple de la campagne, gens qui, après avoir consumé leur bien en débauches, & avoir fait l'infâme es-sai de leur téméraire & criminelle audace dans les bourgs » & les villes des environs, se sont venus jeter furtivement dans la ville sainte. Voleurs impies, sacrilèges prophanateurs des lieux saints, qu'on voit tous les jours s'y enivrer, & faire indignement servir le bien de ceux qu'ils ont massacrés, à satisfaire leur insatiable gourmandise. J'admire le bel ordre dans lequel votre armée se présente ; il ne diffère en rien de ce qu'elle devrait être si la Capitale vous avoit appelés pour la défendre contre des étrangers. Eh ! qui ne penseroit qu'on ne peut voir toute une nation prendre ainsi les armes en faveur d'hommes aussi méchans, que par un coup de fortune également injuste & funeste ; mais par quel motif enfin vous êtes - vous si promptement armés ? vous ne vous êtes sûrement point déterminés à prêter votre secours à une troupe de brigands, contre un peuple qui ne vous est point étranger, sans d'importantes considérations : seroit-ce qu'on auroit voulu vous persuader que nous étions dans le dessein de nous soumettre aux Romains ; car je suis instruit que quelques-uns de vos gens ont dit que vous veniez pour sauver la liberté de Jérusalem ; je serois étonné qu'à

Jésus harangue inutilement les Iduméens.



« tous les crimes dont ces infâmes ont osé se rendre coupables , ils n'eussent pas ajouté celui d'inventer cette noire calomnie ; c'étoit le plus sûr moyen d'indisposer contre nous une nation qui chérit la liberté , & qui , pour se la conserver , a soutenu tant de guerres contre les étrangers ; mais considérez du moins qui sont ceux qui avancent de tels mensonges , & ceux en haine de qui ils en font un criminel usage ; & jugez de la vérité , non sur des discours imposteurs , mais sur la connoissance certaine que vous pouvez avoir de l'état de nos affaires. Nous voulons , vous dit-on , nous soumettre aux Romains. Pourquoi donc ne l'avons-nous pas fait dès le commencement de la guerre ? Ne pouvions-nous pas alors , ou ne pas nous révolter contre eux , ou aussi-tôt après avoir secoué leur joug , rentrer sous leur obéissance , sans attendre qu'ils prissent nos villes , & qu'ils ravageassent tout le pays qui nous environne ? Quelles difficultés d'ailleurs ne trouverions-nous pas à entrer , quand nous le voudrions , en traité avec eux , maintenant que la conquête de la Galilée a si fort enflé leur orgueil ; & ne seroit-ce pas pour nous une honte plus insupportable que la mort , d'aller bassement implorer le secours d'un ennemi qui vient nous attaquer , & qui est déjà à nos portes ; pour moi , je donnerai volontiers ma vie pour conserver la paix ; mais j'estime que quand on a pris les armes , & qu'on est en guerre ouverte , il est infiniment plus glorieux de mourir , que de s'exposer à traîner ignominieusement sa vie dans l'esclavage. Mais est-ce quelqu'un de nous , qui sommes à la tête du Peuple , qu'on accuse d'avoir fait en particulier quelques avances secrètes auprès des Romains ; ou vous a-t-on dit , que ce fût le Peuple entier qui , par une délibération publique & générale , leur eût envoyé des députés ? si c'est quelqu'un de nous , qu'on nomme ceux de nos amis ou de nos gens qui nous ont servi dans cette trahison ? En a-t-on surpris quelques-uns en allant ou en revenant ? a-t-on intercepté de nos lettres ? nos démarches ont-elles pu être si secrètes , que dans le grand nombre de citoyens avec lesquels nous sommes continuellement , quelqu'un n'en ait rien découvert ? Comment au contraire une poignée de gens qui ne peuvent sortir des saints portiques où nous les tenons assésiés , auroient-ils pu avoir connoissance de manœuvres que

„ nous aurions tenues si soigneusement cachées tant au-dedans  
„ qu'au-dehors de la ville. Ce n'est donc par rapport à nous  
„ en particulier qu'une imposture méchamment inventée par  
„ des gens qui désespèrent de pouvoir se soustraire aux justes  
„ châtimens que méritent leurs attentats ; car tant qu'ils ne  
„ se sont point cru en péril , il ne leur est point venu à l'esprit  
„ de faire soupçonner de trahison aucun d'entre nous. Si c'est  
„ sur tout le Peuple qu'on prétend faire tomber ce soupçon ,  
„ ne devez-vous pas considérer que la résolution de traiter  
„ avec les Romains n'ayant pu être prise que dans une des  
„ assemblées générales , dont personne n'a jamais été ex-  
„ clus , le bruit s'en seroit d'abord publiquement répandu , &  
„ que vous l'auriez sçu aussi-tôt ; mais de plus , pour conclure  
„ le traité , n'eût-il pas fallu envoyer des députés aux Ro-  
„ mains ? Peut-on cependant nommer quelqu'un qui ait été  
„ choisi pour ce sujet : ce ne sont donc encore par rapport au  
„ Peuple entier , que des calomnies inventées par gens qui ,  
„ sur le bord du précipice , croient pouvoir s'en tirer par cet  
„ infâme moyen. Si Jérusalem est malheureusement destinée  
„ à périr par une trahison , il n'y a que ceux qui nous accu-  
„ sent avec tant de témérité , qui soient capables d'ajouter ce  
„ dernier crime à tant d'autres qu'ils ont commis. Quant à  
„ nous , puisque vous êtes venus en armes jusqu'à nos portes ,  
„ que ce soit du moins pour faire une acte de justice : joignez-  
„ vous à nous pour exterminer ces Tyrans qui , au mépris de  
„ toute loi & de toute justice , ne reconnoissent de droit que  
„ celui qu'ils tirent de la pointe de leur épée ; qui , après  
„ avoir osé enlever dans le milieu de la place , & à la vuë  
„ de tout le monde , des hommes d'une noblesse distinguée ,  
„ & qui n'étoient prévenus d'aucune accusation , les ont char-  
„ gés de chaînes , traînés en prison , & cruellement massacrés ,  
„ sans écouter ni représentations , ni prières. Vous pouvez en-  
„ trer comme amis dans la ville , vous vous y convaincrez par  
„ vous-mêmes de la vérité des faits que je vous ai avancés ,  
„ vous y verrez les maisons qui ont été l'objet de leurs rapi-  
„ nes , ruinées & desertes ; des femmes , des enfans , des parens ,  
„ des amis dans le deuil des personnes qu'ils ont inhumaine-  
„ ment égorgées : vous y entendrez par-tout des plaintes & des  
„ gémissemens ; car il n'y a personne qui n'ait ressenti quel-  
„ ques effets de leur barbare fureur : ils ont poussé leur fré-

„ nérique insolence à un tel excès, que non contents d'avoir  
„ exercé leurs brigandages dans les campagnes, dans les au-  
„ tres villes, & dans celle-ci, le précieux & respectable chef-  
„ lieu de votre nation, ils n'ont pas même épargné le saint  
„ lieu; ils s'y sont établis comme dans une forteresse, en ont  
„ fait leur place d'armes, d'où par leurs fréquentes sorties  
„ sur nous, ils nous font tout le mal qu'ils peuvent, & où  
„ ils se retirent dès qu'ils cessent d'être les plus forts. C'est  
„ ainsi que, sans ombre de pudeur, ces monstres nés parmi  
„ nous, osent fouler aux pieds ce saint lieu révéral par toutes  
„ les nations du monde, sur ce qu'en publie la Renommée.  
„ Dans leur sombre désespoir, il se font une joie secrète de  
„ voir les villes s'armer contre les villes, les peuples contre  
„ les peuples, & toute notre nation se mettre en force pour  
„ opérer par elle-même sa propre destruction. Il est donc  
„ juste, ainsi que je l'ai dit, & il vous seroit glorieux de vous  
„ joindre à nous pour exterminer ces méchans; & les punir  
„ de vous avoir trompés en vous appelant à leur secours, vous  
„ en qui ils devoient craindre de ne trouver que des vengeurs  
„ de leurs crimes; si vous pensez que leur invitation mérite  
„ de votre part assez de considération pour vous arrêter,  
„ vous pouvez entrer sans armes dans la ville à titre, non à titre  
„ d'ennemis ou de troupes auxiliaires, mais comme des gens  
„ de la même nation, appelés pour juger de nos différends.  
„ Se peut-il rien proposer de plus favorable pour des factieux  
„ qui ont fait cruellement mourir tant de gens qui n'étoient  
„ prévenus d'aucune accusation, sans leur permettre d'ouvrir  
„ seulement la bouche? Nous consentons que votre arrivée  
„ leur procure l'avantage de pouvoir se défendre devant vous  
„ sur tant de crimes & d'injustices dont ils sont manifeste-  
„ ment convaincus. Si vous ne voulez ni partager avec nous  
„ notre si juste indignation contre ces impies, ni vous por-  
„ ter pour Juges entr'eux & nous, vous avez un troisième  
„ parti à prendre: c'est de demeurer neutres, & de ne point  
„ insulter à nos malheurs en vous déclarant pour des gens  
„ qui, par leurs détestables manœuvres, ne cherchent qu'à  
„ ruiner Jérusalem. S'il vous reste du soupçon que quelqu'un  
„ de nous soit en traité avec les Romains, faites soigneuse-  
„ ment observer ceux qui vont & viennent sur les routes qu'il  
„ faut tenir pour se rendre vers eux; & si vous découvrez quel-  
„ que



» que indice de la trahison dont on nous accuse, vous pour-  
 » rez alors punir les coupables, & entrer armés dans Jeru-  
 » salem pour défendre sa liberté. Si enfin vous n'agréez au-  
 » cune des propositions que je vous fais, ne soyez point sur-  
 » pris que les portes de la ville vous soient fermées tant que  
 » vous demeurerez sous les armes.

IV. Les Iduméens étoient si fort irrités de n'avoir point  
 trouvé à leur arrivée les portes de la ville ouvertes pour les  
 recevoir, qu'ils avoient fait peu d'attention au discours de  
 Jesus. Leurs Chefs sur-tout se tenoient pour très-offensés de  
 la proposition qu'on leur faisoit de quitter leurs armes, esti-  
 mant qu'il leur seroit honteux de déferer aussi servilement à  
 une autorité qu'ils ne pensoient pas devoir reconnoître. Simon,  
 fils de Cathla, l'un d'entre eux, après avoir apaisé avec assez  
 de peine le murmure tumultueux des soldats, se plaça sur un  
 lieu assez élevé pour se faire entendre des Grands-Prêtres,  
 & dit: » Je ne suis plus surpris qu'on tienne assiégés dans le  
 » lieu saint les défenseurs de la liberté, lorsque nous présentant  
 » devant une ville dont l'entrée doit être libre à toute notre  
 » nation nous en trouvons les portes fermées pour nous, par  
 » l'ordre de quelques particuliers qui se préparent à les cou-  
 » ronner de fleurs pour y recevoir les Romains. On nous parle  
 » du haut d'une tour, & on prétend nous obliger à mettre  
 » bas les armes que nous avons prises pour venger les attein-  
 » tes que reçoit la liberté publique: on craint de nous con-  
 » fier la garde de notre Capitale, & on consent de nous éta-  
 » blir Juges des différends qui l'agitent & la troublent. On  
 » se plaint de l'injustice de quelques particuliers, on les ac-  
 » cuse d'avoir fait mourir des citoyens sans aucune forme de  
 » condamnation; & l'on outrage toute la nation dans nos  
 » personnes par le refus qu'on fait de nous laisser entrer dans  
 » une ville ouverte à tous les étrangers qu'un mouvement de  
 » pitié y amène. Pouvez-vous, avec justice, soupçonner que  
 » ce soit pour faire la guerre à notre nation que nous nous  
 » sommes armés? Nous n'avons cependant pris si prompte-  
 » ment les armes, & si fort pressé notre marche, que pour  
 » prévenir nos ennemis communs, vous offrir un service né-  
 » cessaire, & vous conserver libres. C'est sans doute sur des  
 » soupçons aussi légèrement conçus, que vous tenez assiégés  
 » ceux que vous accusez avec une vraisemblance apparente de

Un des Gé-  
 néraux des Idu-  
 méens répond  
 à Jesus.

„ vous avoir traité injustement, & d'avoir exercé dans la ville  
 „ un pouvoir tyrannique ; mais user militairement d'une telle  
 „ violence , fermer les portes de votre ville à des gens de vo-  
 „ tre nation , vouloir les obliger d'obéir à des commande-  
 „ mens impérieux & insultans , n'est-ce pas exercer de fait un  
 „ pouvoir vraiment despotique ? N'est-ce pas là cependant la  
 „ conduite que tiennent ceux d'entre vous qui se sont rendus  
 „ maîtres des affaires, & cette conduite si manifestement con-  
 „ traire à vos paroles , peut-elle paroître supportable aux  
 „ Iduméens ? Le refus que vous faites de leur ouvrir vos  
 „ portes , les privant de la liberté d'approcher des lieux saints ,  
 „ comme le faisoient leurs peres , ne les met-il pas en droit  
 „ de vous forcer vous-mêmes à sortir de Jerusalem ? Vous  
 „ faites un crime à ceux que vous tenez assiégés , d'avoir puni  
 „ des traîtres qu'il vous plaît de qualifier de personnes distin-  
 „ guées & sans reproche , sans doute parce qu'ils étoient de  
 „ votre faction , & la plus grande faute qu'ils aient faite ne  
 „ seroit-elle pas de n'avoir pas commencé par vous qui étiez  
 „ les principaux agens de la trahison ? Nous ne serons pas aussi  
 „ foibles qu'ils l'ont été ; nous employerons tout ce que nous  
 „ avons de forces pour conserver les saints lieux ; nous com-  
 „ battons avec vigueur pour notre commune patrie , & nous  
 „ la défendrons contre les attaques du dehors , & contre les  
 „ trahisons du dedans. Cependant nous resterons devant vos  
 „ murailles jusqu'à ce que les Romains se lassent de compter  
 „ sur vous, ou qu'un heureux retour de zèle pour le main-  
 „ tien de la liberté vous fasse changer de conduite.

V. Les Iduméens témoignèrent par de grands cris combien  
 ils étoient satisfaits de ce que Simon avoit dit. Jesus perdit  
 alors toute espérance de pouvoir calmer leur emportement ,  
 & jugeant que Jerusalem alloit être affligée d'une double  
 guerre , il se retira pénétré de douleur & d'inquiétude. Les  
 Iduméens , par réflexion , n'étoient pas non plus fort tranquil-  
 les , ils regardoient comme un affront insupportable le refus  
 qu'on faisoit de leur ouvrir les portes ; mais voyant que les  
 Zélateurs , qu'ils avoient cru beaucoup plus en forces qu'ils  
 n'y étoient , ne pouvoient même leur prêter quelque secours ;  
 ils ne sçurent à quoi se résoudre , & plusieurs se repentirent  
 d'être venus : la honte de s'en retourner sans avoir rien fait  
 les décida cependant , & les détermina à demeurer campés de-

vant les murailles de la ville; ils y passèrent une mauvaise nuit, car il s'éleva une furieuse tempête : un vent violent, d'impétueux torrens de pluie, une multitude d'éclairs & d'horribles coups de tonnerre joints à un tremblement de terre, accompagné de mugissemens épouvantables, présentèrent la nature dans un si effroyable désordre, qu'il n'y eut personne qui ne crût que c'étoient des signes de la destruction prochaine du genre humain, ou tout au moins d'affreux présages des plus grands malheurs.

VI. Les Iduméens se persuaderent que cette terrible tempête leur annonçoit le châtimement inévitable auquel Dieu les avoit destinés dans sa colere, pour avoir pris les armes & être venu faire la guerre à leur capitale; & Ananus & ceux de son parti, prévenus de la même opinion, se flatterent que par ces signes extraordinaires, Dieu se déclaroit en leur faveur, & ne firent nul doute qu'ils demeureroient victorieux sans livrer de combat. Mais ils se trompoient les uns & les autres dans leurs conjectures; c'étoit sur Ananus & sur ses gens que devoient tomber les maux dont ils croyoient les Iduméens menacés.

Pendant ce cruel orage, les Iduméens ne sçurent rien faire de mieux que de se serrer les uns contre les autres, & se couvrir de leurs boucliers pour être moins incommodés de la pluie. Les Zélateurs étoient dans de vives inquiétudes, plus encore pour les Iduméens que pour eux-mêmes; ils s'assemblerent pour délibérer sur ce qu'il étoit possible de faire pour les secourir. Les plus hardis & les plus pressés étoient d'avis qu'on forçât la garde, qu'on descendît dans la ville, & qu'on en ouvrît les portes aux Iduméens; ils disoient que l'exécution de ce projet ne souffriroit pas de grandes difficultés, parce que cette garde étant composée de gens pour la plupart mal armés & peu aguerris, elle lâcheroit nécessairement pied dès qu'elle seroit surprise, & que les habitans qui s'étoient renfermés dans leurs maisons à cause de l'orage, ne pouvoient aisément se rassembler: ils ajoutoient que quand même il y auroit quelque risque à courir, il n'y auroit point de péril » auquel on ne dût s'exposer plutôt que de laisser honteuse- » ment périr tant de troupes qui étoient venues pour les se- » courir; les plus prudents étoient d'un sentiment absolument contraire, parce qu'ils voyoient que non-seulement on avoit renforcé les gardes de leur côté, mais que les remparts étoient



aussi plus soigneusement gardés ; ils croyoient qu'Ananus , dont le zèle actif le portoit incessamment par-tout , feroit , malgré l'orage , les rondes qu'il avoit coutume de faire à chacune des heures de la nuit ; mais , par un effet inévitable de la fatale Loi qui fixe le nombre de nos jours , plutôt que par aucun sentiment de foiblesse , il n'en fit point ; & comme on étoit déjà avancé dans la nuit , sans que la violence de l'orage eût encore cessé , il laissa ceux qui étoient pour lors de garde dans les Portiques prendre quelque repos.

Cependant les Zélateurs saisirent la pensée qui leur vint de rompre les barres des portes avec les haches (a) qui servoient aux Sacrifices : le bruit du tonniere soutenu du sifflement horrible & continu du vent leur fut si favorable , qu'on n'entendit point celui qu'ils faisoient en frappant sur ces barres.

Les Idu-  
méens entrent  
dans Jerusa-  
lem.

VII. S'étant ainsi procuré le moyen de pouvoir sortir du saint lieu , il s'en détacha un nombre qui ayant gagné secrètement les murailles de la ville , ouvrit la porte devant laquelle étoient les Iduméens. Ils crurent d'abord qu'Ananus faisoit une sortie sur eux , & mirent tous l'épée à la main pour le repousser ; mais ayant ensuite reconnu que c'étoient des Zélateurs qui venoient à eux , il entrèrent avec eux dans la ville. Si , dans le premier mouvement de leur fureur , ils se fussent jetté sur le Peuple , ils l'eussent sans aucun obstacle fait tout passer au fil de l'épée ; ils furent heureusement détournés de ce dessein par les instantes prières que leur firent ces Zélateurs de ne point différer d'aller délivrer ceux qui , assiégés dans le saint lieu , attendoient leur prompt secours. Ces prières étoient accompagnées de pressantes représentations , par lesquelles ils leur faisoient sentir de quelle importance il étoit de ne pas commencer par donner l'alarme aux habitans , qui s'assembleroient aussi-tôt en si grand nombre qu'ils pourroient leur fermer le passage vers les saints lieux ; au lieu qu'après avoir surpris & défait les corps de gardes qui les couvroient , ils en descendroient sans obstacle , & se rendroient aisément maîtres de la ville.

(a) Voyez Remarque IV.

## CHAPITRE V.

I. **L**Es Iduméens ayant ainsi pris le parti de se rendre d'abord aux portiques du Temple, où les Zélateurs les attendoient avec impatience, ceux-ci en sortirent, & s'étant joints à eux, ils se jetterent tous ensemble sur les gardes, & égorgerent tous ceux qu'ils trouverent endormis; les cris des autres ayant donné l'alarme, tout le monde courut aux armes, & chacun saisi d'étonnement songea à se mettre en défense. Tant que le Peuple crut n'avoir affaire qu'aux Zélateurs, il se flatta que leur étant de beaucoup supérieur en nombre, il viendrait à bout de les surmonter; mais ayant découvert qu'ils avoient avec eux des troupes de dehors, il ne fit point de doute que les Iduméens ne fussent entrés dans la ville: le courage alors lui manqua; les armes lui tombèrent des mains, & il ne pensa qu'à déplorer son malheur; quelques jeunes gens cependant, mais en petit nombre, prirent cœur, soutinrent les efforts des Iduméens & couvrirent pendant quelque tems les vieillards; les cris de ceux-ci se répandant au loin dans la ville, firent connoître par-tout l'extrémité où l'on étoit; mais personne n'osa porter du secours où il en étoit besoin: tant étoit général le découragement que causoit l'entrée des Iduméens. On gémit, on pleura, on fit retentir l'air de lamentations, les femmes sur-tout; & cependant les gardes étoient dans le plus extrême danger. Les Zélateurs répondoient aux cris de guerre des Iduméens; la tempête qui ne discontinuoit point, rendoit toutes ces différentes clameurs encore plus effroyables. Comme les Iduméens étoient naturellement cruels & avides de sang, & que dans cette affaire particulière le mal qu'ils avoient souffert par ce grand orage, les avoit extrêmement irrités contre ceux qui avoient refusé de leur ouvrir les portes de la ville, ils n'épargnerent personne, & ne firent pas plus de quartier à ceux qui le demandoient, qu'à ceux qui paroissoient vouloir défendre leur vie. En vain, pour les toucher reclamoit-on les liens sacrés de la confraternité; en vain invoquoit-on le respect qu'ils devoient au lieu où ils étoient. La mort étoit toujours

la suite de ces inutiles représentations ; on ne sçavoit où fuir , & on ne voyoit autour de soi qu'une nécessité absolue & inévitable de périr : forcés enfin de se serrer les uns contre les autres , au point qu'il ne restoit plus de place pour reculer , & que l'ennemi n'en portoit que plus sûrement ses coups , il y eut plusieurs de ces infortunés que le désespoir porta à se jeter de dessus les toits des portiques (a) sur le pavé , & à se donner une mort plus cruelle , selon moi , que celle qu'ils vouloient éviter : le sang couloit de tous côtés autour des portiques , & lorsque le jour commença à paroître , on trouva huit mille cinq cents hommes étendus morts sur la place.

Désordres  
que commet-  
tent les Idu-  
méens & les  
Zéloteurs.

II. Tant de sang répandu ne fut pas capable d'arrêter la fureur des Iduméens. Ils se jetterent dans la ville , en pillèrent les maisons , & ruerent tous ceux qui eurent le malheur de s'y rencontrer ; ils épargnerent le menu Peuple , parce que dans leur premier emportement ils ne le jugerent pas digne de leur colere ; c'étoit sur les Grands-Prêtres qu'ils cherchoient principalement à exercer leur cruelle vengeance ; nul de ceux qu'ils découvroient n'échappoit à la mort. Ananus & Jesus tombèrent entre leurs mains , & ces furieux après les avoir massacrés , foulèrent aux pieds leurs corps morts , en reprochant à Ananus l'attachement que le Peuple avoit pour lui , & à Jesus le discours qu'il leur avoit adressé de dessus une des tours de la ville (b). Ils porterent à leur égard l'inhumanité jusqu'à leur refuser la sépulture , quoique les Juifs soient si attentifs à rendre ce religieux devoir aux morts , qu'ils font descendre de croix & enterrer avant le coucher du soleil les Criminels qui ont subi ce genre de supplice. La mort d'Ananus , je le dis sans craindre de me tromper , fut le point décisif de la ruine de Jerusalem , & du jour fatal où fut massacré ce Grand-Prêtre , qui pouvoit seul conserver cette ville infortunée , on dut regarder ses murailles comme renversées , & la république des Juifs comme entièrement détruite. C'étoit un homme singulièrement

(a) *A la lettre*, se précipiterent dans la ville. J'ai cru devoir m'écarter un peu de ce sens , & supposer que les gardes étant montés sur les terrasses des portiques des Gentils , & les ennemis les y ayant poursuivis & forcés , ce fut de-là qu'ils se précipiterent. L'action se passa dans

les portiques , & on n'y connoît aucun endroit d'où ces gardes eussent pu se précipiter & se tuer que de dessus les toits.

(b) *Ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ* : A la lettre , de dessus le mur.



recommandable par son amour pour la justice ; loin de se prévaloir de l'avantage que lui donnoient la noblesse de sa naissance , l'éminence de la dignité dont il étoit revêtu , & la supériorité de son mérite , il se plaisoit de traiter d'égal à égal avec les citoyens les moins distingués. Il chérissoit extrêmement la liberté & le gouvernement populaire. Il préféroit en tout l'intérêt public à son intérêt particulier , & ne souhaitoit rien avec tant de passion que la paix , parce qu'il étoit convaincu que la nation n'étant pas en état de résister à la puissance des Romains , sa ruine étoit inévitable , si elle s'obstinoit à soutenir la guerre en laquelle elle étoit entrée avec eux , & pour tout dire en un mot , je ne fais nul doute que si ce grand homme eût vécu , il n'eût réussi à faire désirer aux deux nations cette paix précieuse qui étoit l'unique objet de ses vœux (a). Il sçavoit par son éloquence persuader & s'attacher le Peuple ; déjà il avoit gagné ceux qui traversoient ses bonnes intentions & qui vouloient la guerre ; & sous un tel Chef , les Juifs auroient pu donner assez d'affaires aux Romains , pour les porter à un accommodement raisonnable. Il étoit dans toutes ses vues secondé par Jésus , dont le mérite , quoique moins éclatant que celui d'Ananus , le mettoit fort au-dessus de tous ses autres concitoyens. Mais je pense que Dieu irrité des crimes & des abominations dont notre Capitale étoit souillée , ayant résolu de la détruire & de purifier par le feu son saint Temple , enleva dans sa colère ceux qui , animés d'un zèle ardent & pieux , auroient pu les défendre. Ainsi finirent leur vie ces deux hommes qui peu auparavant revêtus des habits sacerdotaux , & s'acquittant dans le Temple , avec un auguste appareil , des fonctions de leur ministère sacré , inspiroient du respect aux étrangers-même qui venoient de toutes les contrées du monde à Jérusalem ; on voyoit alors leurs corps morts étendus nus sur le pavé , & exposés à devenir la pâture des chiens & des autres bêtes carnacieres. Quel outrage pour la vertu ! J'entends ses tristes gémissemens , je vois couler ses larmes , lorsque je me retrace l'image affreuse de cet insolent triomphe du vice sur elle.

(a) Cet éloge ne convient guère avec ce que Joëph dit dans sa vie : qu'Ananus s'étant laissé corrompre par argent ,

il avoit tâché de lui ôter le gouvernement de la Galilée. pag. 19. num. 39. lig. 9.

III. Après cette cruelle exécution , les Zélateurs & les Iduméens se jetterent sur le Peuple comme sur des troupeaux d'animaux immondes , & en firent une horrible boucherie. Ils égorgérent la populace par-tout où ils en rencontroient. Quant aux personnes de quelque distinction & aux jeunes gens , ils les mettoient en prison , & différoient de les faire mourir dans l'espérance qu'ils pourroient s'engager dans leur parti , mais il n'y en eut aucun qui n'aimât mieux souffrir la mort que de se joindre à ces méchants pour opprimer leur patrie. Pour vaincre leurs refus , ces implacables tyrans les faisoient passer par les plus cruelles tortures , & lorsqu'il ne restoit à leurs corps épuisés de douleurs qu'un misérable reste de vie , à peine daignoient-ils le leur ôter par l'épée ; ils traînoient la nuit en prison ceux dont ils s'étoient saisis pendant le jour ; & jettoient dehors les corps des morts , pour faire place à ceux qui tomboient successivement entre leurs mains. Ces cruels actes de barbarie répandirent parmi le Peuple une si étrange frayeur , que personne n'osoit pleurer la mort de ses proches ou de ses amis , ni leur donner la sépulture. Pour donner un libre cours aux signes extérieurs d'un regret légitime , il falloit s'enfermer dans les maisons , & observer avec de grandes précautions , si on ne pouvoit être vu ou entendu par quelque ennemi , parce que si quelqu'un étoit par malheur trouvé pleurant , il étoit sur le champ mis au même état que celui dont il pleuroit le triste sort. Tout ce qu'on pouvoit faire étoit de ramasser la nuit un peu de terre avec les mains , pour la jeter sur le corps de ses proches ; ôser le faire pendant le jour , étoit un effort de courage tout extraordinaire : ce fut ainsi que périrent douze mille hommes d'une naissance distinguée.

IV. Lorsque ces tyrans impitoyables commencèrent à se lasser de répandre tant de sang , ils feignirent de vouloir observer quelque forme de justice. Ce fut la conduite qu'ils se proposèrent de tenir à l'égard de Zacharie (a) fils de Baruch , dont ils avoient résolu de se défaire , parce que le crédit & l'autorité que lui donnoient la noblesse de sa naissance , son

(a) M. de Tillemont croit après plusieurs interprètes , que Jésus-Christ avoit en vuë le Zacharie dont parle ici Joseph , lorsqu'il prédisoit que tout le sang

innocent qui avoit été répandu depuis Abel jusqu'à celui de Zacharie , retomberoit sur les Juifs. *Math. chap. 23. v. 35.*

amour pour la liberté , sa haine pour les méchants , leur faisoit craindre qu'il n'entreprît de ruiner leur parti , & qu'il ne lui fût d'autant plus possible de réussir , qu'il possédoit de grandes richesses. Ce dernier objet tentoit d'ailleurs beaucoup leur avarice. Ils formèrent donc une assemblée de soixante-dix des plus notables du Peuple (a) qu'ils revêtirent en apparence de la qualité de Juges , mais sans leur donner , pour l'exercer librement , aucun pouvoir effectif. Ils accuserent Zacharie devant eux d'être entré par trahison en traité avec les Romains , & d'avoir pour ce sujet envoyé secrètement vers Vespasien. Ils ne produisoient aucune preuve , pas même le plus léger indice qui constatât ce prétendu crime. Ils protestoient seulement qu'ils en étoient dans une intime persuasion , & ils prétendirent que cette simple allégation devoit suffire pour convaincre l'accusé. Zacharie jugea dès-lors qu'il ne lui restoit aucune espérance de salut , & que c'étoit moins pour le juger que pour le perdre , qu'on l'avoit mis en prison ; ce sentiment néanmoins ne diminua rien de la fermeté de son courage ; il s'avança au milieu de l'Assemblée , & parla avec toute la liberté que peut inspirer une juste défense. Il fit d'abord sentir combien il étoit ridicule de former contre lui avec si peu de vraisemblance des accusations aussi graves , & détruisit ensuite en peu de mots le fonds de ces accusations ; puis tournant son discours contre ses accusateurs , il leur reprocha tous les crimes dont ils étoient eux-mêmes coupables , & dont le monstrueux enchaînement faisoit horreur ; & finit en déplorant avec beaucoup de véhémence le désolant état de bouleversement dans lequel étoit tombé la patrie. Les Zélateurs frémissaient de rage , & ne se retinrent de le tuer sur l'heure , que parce qu'ils vouloient conserver jusqu'à la fin l'apparence d'une forme juridique , & éprouver si des gens à qui ils n'avoient donné la prétendue qualité de Juges , que dans cette vue , oseroient rendre hommage à la justice dans une circonstance où ils ne pouvoient le faire sans se mettre en pé-

(a) Un sçavant interprète , le *Pere Calmet*, sur le chapitre 23. de *S. Math.* fait ramasser par les Zélateurs eux-mêmes soixante-dix Juges de la lie du Peuple. Ni Joseph , ni aucun de ses Traducteurs ne disent cela. Ce que ce Sça-

vant ajoute : » que ces furieux se saisi-  
» rent de Zacharie , & le massacrèrent  
» au milieu du Temple , « n'est pas exact. Il n'y eut que deux des plus emportés de ces méchants qui commirent ce meurtre.



ril de perdre la vie : ils en eurent le courage , & déclarèrent l'accusé absous & innocent , aimant mieux mourir tous avec lui , que de s'exposer au reproche d'avoir , en quelque façon que ce fût , contribué à sa mort. Les Zélateurs jetterent des cris de fureur en entendant prononcer cet arrêt d'absolution ; ils étoient outrés de voir que les hommes dont ils avoient formé ce fantôme de tribunal , n'eussent pas senti que cette manœuvre n'étoit qu'illusoire , & qu'ils osassent faire usage d'un pouvoir qui étoit purement imaginaire. Deux des plus emportés d'entrées méchans se jetterent sur Zacharie , le tuèrent au milieu du lieu saint , & joignant l'insulte à l'inhumanité : voilà , dirent-ils en s'adressant à son cadavre , notre suffrage & une absolution bien complete de tous tes crimes ; ils le jetterent ensuite dans la vallée qui est au-dessous du Temple , & chassèrent honteusement du saint lieu à coups de plat d'épée les soixantedix prétendus Juges. S'ils ne les firent par mourir , ce ne fut que parce que l'envie de se rendre de plus en plus redoutables , leur fit concevoir l'idée , qu'étant répandus dans la ville , ce seroient autant de témoins dont les dépositions ne laisseroient aucun lieu de douter que l'état de servitude auquel ils avoient su la réduire , étoit désormais sans remède.

V. Les Iduméens cependant commençoient à désapprouver ces horribles & continuels excès , déjà même ils se repentoient d'être venus , lorsqu'un des Zélateurs les vint secrettement trouver. Dans une assemblée qu'ils tinrent pour l'entendre , après leur avoir fait connoître la multitude de crimes énormes dont étoient chargés ceux qui les avoient appelés , il leur représenta « qu'ayant pris les armes sur ce qu'on leur » avoit avancé que les Grands-Prêtres vouloient livrer la » ville aux Romains , mais n'ayant découvert aucun » dice qui pût faire soupçonner qui que ce fût de trahison , » ils devoient reconnoître que ceux qui se donnoient pour » les protecteurs & les défenseurs de la liberté publique , étoient » les seuls qui traitassent la patrie en ennemis & en tyrans : » qu'il eût été bien à désirer qu'on se fût opposé dès le commencement à leurs criminels projets ; mais que ne leur ayant » pas été possible d'éviter de prendre part à la guerre civile , » il étoit tems de travailler à en faire cesser les désordres , & » de refuser d'aider de leurs forces des gens qui n'avoient » eu dessein d'en profiter que pour hâter la ruine de leur pa-

» trie, en la jettant dans la plus étrange confusion : que la  
 » mort d'Ananus & tout le sang répandu en cette nuit fatale  
 » durant laquelle il s'en étoit peu fallu que tout le Peuple n'eût  
 » péri, les avoient assez pleinement vengés des précautions  
 » prises de fermer les portes de la ville au premier avis que  
 » l'on eut de leur marche, & du refus qui leur fut fait ensuite  
 » de les y laisser entrer, pour qu'ils ne dussent plus en con-  
 » server de ressentiment : que plusieurs d'entre eux ne pou-  
 » voient se refuser à un juste repentir à la vuë de tant d'hor-  
 » reurs que n'avoient pas honte de commettre, & même en  
 » leur présence, ceux à la sollicitation & pour la conservation  
 » de qui ils avoient pris les armes : qu'ils ne devoient point  
 » douter qu'on ne leur imputât à eux-mêmes tous ces excès,  
 » tant qu'on ne les verroit point se mettre en devoir de les  
 » reprimer, ou d'en abandonner les auteurs : qu'étant d'ail-  
 » leurs constant que la prétendue intelligence secrète prati-  
 » quée avec les Romains pour leur livrer Jérusalem, n'étoit  
 » qu'une pure supposition, & y ayant même peu d'apparence  
 » que les Romains vinssent se présenter devant une ville  
 » dont la prise leur devoit paroître extrêmement difficile, il  
 » ne leur restoit rien de mieux à faire que de s'en retourner  
 » chez eux, & de prouver par leur retraite combien ils im-  
 » prouvoient les odieux procédés de ces méchans, & qu'ils  
 » n'étoient venus à leur secours que parce qu'ils les avoient  
 » trompés.

## C H A P I T R E V I.

I. **L** Es sages remontrances de ce Zélateur persuaderent les  
 Iduméens, ils prirent le parti de s'en retourner chez  
 eux, & commencerent par mettre en liberté environ deux  
 mille prisonniers qui sortirent aussi-tôt de la ville, & se reti-  
 rerent auprès de Simon, dont nous parlerons dans la suite.  
 La promptre retraite des Iduméens surprit également les Zé-  
 lateurs & les habitans ; elle releva un peu le courage des ha-  
 bitans qui, ignorant que le motif de leur départ étoit le regret  
 qu'ils avoient d'avoir participé à tant de crimes, conçurent  
 quelque joie de se voir délivrés de gens qu'ils ne pouvoient

Les Iduméens  
 se retirent dans  
 leur pays.

Les Zélateurs  
continuent  
leur barbare  
cruauté.

ne point considérer comme leurs ennemis ; & les Zélateurs n'en devinrent que plus insolents : peu touchés du déplaisir de se voir abandonnés de leurs alliés , ils se livrèrent à la barbare satisfaction de se sentir dégagés des ménagemens dont la crainte les avoit souvent obligé d'user à leur égard , & de pouvoir désormais faire le mal en pleine liberté , & sans avoir besoin d'aucun secours étranger. Dès lors ils ne gardèrent plus de mesures , & sans aucune forme de délibération , tout ce que leur inspiroit leur méchanceté tyrannique , étoit aussi-tôt exécuté que pensé. Ce fut par les personnes qu'une noble naissance , ou un mérite distingué mettoient en quelque considération , qu'ils commencèrent à remplir la ville de nouveaux meurtres ; ils haïssoient la vertu des uns , portoient envie au crédit dont jouissoient les autres ; & ne pouvoient se croire en sûreté , tant qu'ils laisseroient en vie quelque homme puissant , à quelque titre qu'il le fût. Gorion fut , entre plusieurs autres , un de ceux à qui ils firent un crime d'un mérite qui ne le rendoit pas moins recommandable , que l'éclat de son illustre naissance. Ardent défenseur de la liberté publique , nul Juif ne soutint avec plus de chaleur l'autorité & les intérêts du Peuple. La noble hardiesse avec laquelle il s'énonçoit , & le ton persuasif qu'il scavoit donner à ses discours , furent une des principales causes qui les déterminèrent à le faire mourir. Niger Péraïte , brave Officier qui s'étoit signalé par de grandes actions de valeur dans les guerres que la nation avoit eues avec les Romains , ne put non plus échapper à leur cruauté , quoiqu'il se recriât beaucoup en leur montrant les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues pour la défense de la patrie. Ils le traînèrent jusques hors les portes de la ville , où étant parvenu , & voyant qu'il ne lui restoit plus d'espérance de salut , il les pria de permettre du moins qu'après la mort qu'ils lui alloient donner , son corps ne restât pas sans sépulture ; ils lui déclarèrent avec une dureté farouche & menaçante , qu'ils ne souffriroient pas qu'on l'enterrât. Niger prêt à expirer , fit contre eux des imprécations , en souhaitant que les Romains vengeassent sa mort , que la peste & la famine missent le comble à tous les maux qu'ils avoient à souffrir de la guerre , & aux justes châtimens

(b) Voyez Liv. 2. chap. 10. num. 4.



que méritoit leur abominable fureur , & sur-tout que divisés entr'eux , ils tournassent leurs armes contre eux-mêmes , & périssent en s'entretenant réciproquement les uns les autres. Ces imprécations eurent bien-tôt leur accomplissement : par un juste Jugement de Dieu , tous ces fléaux les accablèrent , & l'étrange division qui se mit entr'eux , fit retomber sur eux-mêmes les effets terribles de leur cruelle & extravagante folie. Après la mort de Niger , ils crurent leur pouvoir assez bien affermi , pour n'en point appréhender le renversement : ils firent essuyer au Peuple les plus criantes persécutions , & ne manquèrent jamais de prétexte pour faire mourir ceux dont ils croyoient devoir se débarrasser ; ils faisoient massacrer les uns pour avoir osé anciennement résister à quelqu'un d'entr'eux , & mettoient à profit les différentes circonstances , pour supposer sur le champ quelque crime à ceux avec qui ils n'avoient jamais eu aucun démêlé ; ils imputoient à orgueil le défaut de fréquentation de la part des uns , à mépris l'usage contraire où étoient d'autres de les voir quelquefois , mais sans se gêner ; & traitoient d'espions ceux qui leur faisoient une cour assidue. Les plus légères comme les plus graves accusations se terminoient toujours , sans distinction , par la mort de l'accusé , & personne n'échappoit à leurs tyranniques recherches , que ceux qui étoient d'une naissance & d'une profession obscure & méprisable , ou de la plus indigente pauvreté.

II. Cependant les Officiers de l'armée Romaine , croyant qu'on ne devoit pas négliger la circonstance favorable & peu attendue que présentoient les troubles & les divisions qui désoloient Jérusalem , pressoient Vespasien , leur Général , de marcher contre cette ville , & lui représentoient « que Dieu ayant  
 » permis par une conduite particulière de sa Providence , que  
 » les Juifs s'armassent ainsi les uns contre les autres , faisoit  
 » assez clairement connoître que les Romains devoient se con-  
 » fier en sa divine assistance ; qu'il est même dans l'or-  
 » dre de la Providence des moments précieux qu'il ne faut  
 » pas laisser perdre ; que par quelque révolution qu'on ne pré-  
 » voyoit pas , les Juifs , si on leur en donnoit le temps , pou-  
 » voient se réunir , soit pour se délivrer des cruels & fatigants  
 » désordres d'une guerre civile , soit par un prompt repentir  
 » de s'y être témérairement engagés. » Vespasien leur ré-

Les Officiers  
de Vespasien  
lui conseillent  
d'assiéger Jérusalem.

Vespasien ré-  
pond aux rai-  
sons des Offi-  
ciers.

pondit « qu'ils étoient dans une grande erreur, & que la  
« noble passion de donner, pour ainsi dire, en spectacle à l'u-  
« nivers les généreux efforts de ce courage invincible qui leur  
« faisoit affronter les plus grands périls, ne leur permettoit  
« pas toujours de faire assez de réflexion sur le parti le plus  
« prudent, le plus utile, & le moins périlleux à prendre.  
« Vous ne considérez pas, ajouta-t'il, qu'en nous hâtant  
« d'aller attaquer les Juifs, nous les obligerons à se réunir  
« & à tourner contre nous toutes leurs forces qui sont encore  
« très grandes; que si au contraire nous différons, nous les  
« trouverons fort affoiblis par les pertes qu'ils auront faites  
« dans la guerre domestique qui les occupe. Dieu combat  
« pour nous beaucoup plus utilement que nous ne pourrions  
« faire; il nous livrera les Juifs, sans que nous ayons la peine  
« de les réduire, & nous prépare une victoire qui ne nous  
« fera courir aucun danger. Tandis que nos ennemis livrés à la  
« fureur d'une guerre civile, le plus terrible de tous les fléaux,  
« s'entrégorgent les uns les autres, avons-nous autre chose à  
« faire que de demeurer tranquilles spectateurs des coups  
« qu'ils se portent? Est-il de la prudence de s'exposer à des  
« dangers certains, pour aller combattre des gens qui ne  
« cherchent qu'à mourir, & qui se détruisent insensiblement  
« eux-mêmes. Il ne faut point s'imaginer qu'une victoire rem-  
« portée sans avoir combattu, en soit moins glorieuse, & l'on  
« doit savoir que le sort des armes étant toujours incertain,  
« une conduite sage & prudente, qui assure le succès du des-  
« sein pour lequel on a pris les armes, procure autant d'hon-  
« neur que les plus brillants & les plus périlleux exploits de  
« guerre, & que les avantages qu'on en retire n'en sont pas  
« moins solides. Les forces de nos ennemis s'affoiblissent tous  
« les jours, & nos troupes, durant ce temps, jouissent d'un  
« repos précieux qui les met en état d'être conduites aux plus  
« laborieuses entreprises; vainement d'ailleurs rechercherions-  
« nous aujourd'hui l'éclat d'une victoire acquise par de bril-  
« lants exploits; les Juifs ne pensent ni à se fournir d'ar-  
« mes, ni à fortifier leurs murs, ni à s'assurer des secours; cir-  
« constances dans lesquelles il est bien vrai que nous ne pour-  
« rions différer de les attaquer, sans nous faire quelque tort;  
« mais la fureur avec laquelle ils s'acharnent à se consumer  
« eux-mêmes, les jette dans une misère beaucoup plus insup-

» portable que tous les maux que nous leur ferions en entre-  
» prenant de les réduire à force ouverte. Nous devons donc  
» & par prudence, & pour notre propre gloire, les laisser  
» achever de se ruiner par eux-mêmes; une victoire rem-  
» portée sur eux, dans le misérable état où ils se sont déjà  
» réduits, ne seroit point attribuée à notre valeur, & l'on  
» diroit, avec raison, que nous n'en serions redevables qu'à  
» leur foiblesse.

III. Vespasien persuada par ces raisons tous les Officiers de son armée, & la suite leur en fit sentir la solidité. Tous les jours il venoit plusieurs Juifs se rendre à lui, pour se soustraire aux violences des Zélateurs, mais ils ne pouvoient le faire sans courir risque de la vie; car les Zélateurs faisoient soigneusement garder toutes les avenues de Jérusalem, & tuoient tous ceux qu'ils y surprennent, pour le peu qu'il y eût sujet de soupçonner que leur intention fût de passer vers les Romains; ils laissoient néanmoins passer ceux qui pouvoient leur donner de l'argent: ainsi les riches pouvoient acheter leur vie & la liberté de fuir; les pauvres seuls étoient arrêtés comme traîtres, & sur le champ punis de mort. Les chemins étoient couverts de corps morts amoncelés les uns sur les autres; & beaucoup de ceux qui avoient pris le parti de fuir, changeoient tout à coup de sentiment, & regrettoient de n'être pas restés dans Jérusalem, où il leur paroissoit consolant de mourir, par l'espérance qu'au moins ils n'y seroient pas privés de l'honneur de la sépulture. Mais les Zélateurs poussèrent enfin l'inhumanité jusqu'à refuser la sépulture aussi bien à ceux qui étoient massacrés dans la ville qu'à ceux qui l'étoient dans la campagne; & comme s'ils eussent juré de détruire toutes les loix de leur pays, de violer celles de la nature, d'outrager Dieu même par la plus détestable impiété, ils laissoient les corps morts pourrir en plein air, & il y alloit de la vie pour quiconque eût osé enterrer quelqu'un de ses proches; ils ne faisoient pas plus de quartier à ceux qui s'acquittoient de ce devoir de piété, qu'à ceux qui vouloient s'enfuir vers les Romains. Celui qui venoit de donner la sépulture à quelqu'un, avoit dans l'instant besoin qu'on lui rendît le même service. En un mot, dans cet horrible temps de la plus affreuse calamité, de toutes les louables affections de l'ame, la pitié compatissante étoit celle qu'ils prenoient le plus à tâche d'arra-



cher de leur cœur; & ce qui devoit leur en inspirer davantage, les irritoit à un tel point, que la cruauté passoit des vivans sur les morts, & des morts retournoit sur les vivans. L'horreur de tant de maux, faisoit sur les esprits une si effrayante impression, que ceux qui restoient en vie, envioient le sort de ceux qui étoient morts; c'étoit sur-tout le sentiment de ceux qui étoient dans les prisons: les cruels tourmens qu'ils y avoient à souffrir, leur faisoient regarder la mort même sans sépulture, comme un bien désirable. Ces impies ne se contentoient pas de fouler aux pieds toutes les loix humaines; ils se moquoient de Dieu-même, traitoient de rêveries les oracles des Prophètes, & par l'indigne mépris qu'ils faisoient des sublimes notions que ces saints hommes nous ont données du vice & de la vertu, ils sont devenus les ministres de l'accomplissement d'une prophétie que la tradition (a) nous a transmise, qui prédit à notre nation, qu'ensuite d'une grande division, Jérusalem seroit prise, & le Temple brûlé suivant les loix de la guerre, lorsque ce saint lieu auroit été prophané par ceux qui lui devoient la plus religieuse vénération.

## CHAPITRE VII.

I. JEAN aspirait depuis long-temps à la tyrannie, & ne souffroit qu'avec peine la nécessité de traiter avec ses concitoyens comme avec ses égaux; il s'en attacha quelques-uns des plus déterminés à commettre les plus grands crimes, & se sépara des autres: ne voulant plus déférer à aucuns ordres, il donna impérieusement les siens, sans laisser aucun lieu de douter qu'il ne fût résolu d'usurper le commandement souverain. Quelques-uns se joignirent à lui par crainte, d'autres par affection; car il avoit le talent singulier de séduire les esprits, & de gagner les cœurs par ses artificieuses souplesses; d'autres prirent le même parti, parce qu'il leur sembla devenir important pour eux, qu'un seul homme fût désormais chargé de former & de conduire les entreprises; plusieurs en-

(a) Il semble que cette Tradition dont Joseph parle ici, est la prophétie que J. C.

fait dans Saint Matthieu, chap. 24. v. 15. de la ruine de Jérusalem.

fin s'engagerent à le suivre & à lui servir de Gardes , parce qu'ils le connoissoient pour un homme de tête (a) , & qui sçavoit dans l'occasion faire un bon coup de main ; tous les autres l'abandonnerent : les Principaux , par jalousie , ne pouvant se résoudre à voir au-dessus d'eux un homme dont ils s'étoient vus les égaux , & sur-tout parce que redoutant en général le pouvoir absolu d'un seul , ils craignoient encore plus que si Jean s'en emparoit , il ne fût plus aisé de l'en dépouiller , & qu'il ne leur fit un crime de s'être opposés d'abord à ses ambitieux projets. Ils prirent donc le parti de lui faire une guerre ouverte , & de tout risquer plutôt que de s'exposer à périr dans un honteux & volontaire esclavage. La faction des Zélateurs se divisa ainsi en deux , à l'une desquelles Jean commanda en maître. Chacun de ces partis opposés avoit des gardes particulieres ; ils en venoient rarement aux mains , & ces actions n'étoient que de legeres escarmouches ; tous leurs efforts se tournoient contre le Peuple , & il sembloit qu'ils ne se fussent divisés que pour le piller à qui mieux mieux. Jérusalem étoit affligée de trois des plus grands fléaux : la guerre , la tyrannie , & des divisions intestines. La guerre paroissant aux habitants le moins insupportable des trois , plusieurs abandonnerent leurs maisons , pour s'enfuir vers les Romains , près de qui ils trouvoient la sûreté qu'ils ne pouvoient espérer d'obtenir en vivant au milieu de leurs concitoyens.

Les Factieux  
se divisent.

I I. A ces trois si grands maux , il s'en joignit un quatrième qui ne contribua pas moins à la ruine de notre nation. Nos anciens (a) Rois avoient fait construire assez près de Jérusalem

(a) » A cause qu'ils croient qu'il  
» étoit avantageux qu'on rejetât sur lui  
» seul tous les crimes auxquels ils avoient  
» eu part «. M. d'Andilly & le nouvel  
Editeur ont suivi ce sens. Ce qui m'a  
fait m'en écarter , c'est que *κατασκευασ*  
est au présent , & il demande un pré-  
sérir. La particule *κατα* semble favoriser  
ce sens , mais elle ne signifie pas tou-  
jours le passé , & elle répond quelque-  
fois à *jam* , *nunc* de la langue latine.

(b) Joseph ne se concilie pas avec lui-même dans les différens endroits où il parle de Malada. Ici cette forteresse fut bâtie par les anciens rois de la nation , & ce fut dans la suite Jonatas qui la fit rebâcir. *Guer. Juifs. liv. 7. chap. 7.*

num. 3. Ce grand homme fut Chef & souverain Pontife des Juifs ; mais ni l'Écriture ni Joseph ne lui donnent point le titre de Roi , & il ne paroît pas qu'en le lui ait jamais donné. La contradiction peut être plutôt dans le peu d'exactitude de l'expression , que dans un défaut de mémoire ou de réflexion : car Joseph donne quelquefois la qualité de Roi à des Grands-Prêtres de la nation , quoiqu'il reconnoisse qu'ils n'en étoient qu'Énarques. *Ibid. liv. 1. chap. 10. num. 4. & 5. Antiq. Juiv. liv. 14. chap. 9. num. 1. & 3.* Mais on ne voit pas comment concilier ce qu'il dit de cette forteresse dans le treizième livre des Antiquités Juives chap. 5. num. 6. avec ce qu'il en dit

un fort château, nommé Masada, pour y mettre en temps de guerre leur personne & leurs trésors en sûreté. Certains brigands, dont j'ai parlé, & qui étoient connus sous le nom de Sicaïres, s'étoient rendus maîtres de cette place, d'où ils faisoient des courses fréquentes dans le pays; jusques-là cependant ils avoient borné leur pillage aux choses les plus nécessaires à la vie; la crainte les avoit empêché de porter plus loin leur brigandage; mais voyant que l'armée Romaine restoit dans l'inaction, & que des haines & des divisions cruelles mettoient tout en combustion dans Jérusalem, ils osèrent se porter à de plus grands excès; ainsi à la fête des Azymes que les Juifs célèbrent en mémoire de leur délivrance de la captivité d'Egypte, & de ce que Dieu les a mis en possession de la terre qu'ils habitent, ils sortirent la nuit de Masada assez secrètement pour ne point rencontrer d'obstacle, & surprirent une petite ville nommée Engaddi, en chassèrent tous ceux qui étoient en état de se défendre, avant qu'ils eussent eu le temps de s'assembler & de prendre les armes; tuèrent sept cents tant femmes qu'enfans qui ne pouvoient fuir; pillèrent les maisons, enlevèrent tous les fruits qui se trouvoient en maturité, & s'en retournèrent chargés de ce butin à Masada. Ils traitèrent de la même sorte tous les bourgs & les villages des environs de Masada; leur nombre augmentant tous les jours par la multitude de déterminés qui venoient se joindre à eux, & beaucoup d'autres brigands répandus dans la Judée, qui depuis un temps s'étoient tenus assez tranquilles, recommençant à remuer, le mal s'étendit au loin. Car comme il arrive dans le corps humain, que lorsqu'une partie noble est attaquée de quelque maladie inflammatoire, la violence du mal jette du trouble & de l'agitation dans tous les membres; ainsi toute la Judée se ressentit des grands maux que causoient dans la Capitale les cruelles divisions qui la désoloient. La licence par-tout devint effrénée, & il n'y eut sorte de pillage & de voleries que ces méchans ne crussent pouvoir exercer impunément; ils n'épargnoient pas même les lieux qu'ils habitoient; & après y avoir fait les plus grands ravages, ainsi que dans les environs, ils se retiroient dans les déserts, & s'y

Les Sicaïres  
prennent & pil-  
lent Engaddi.

dans le premier livre de l'Histoire de la Guerre des Juifs. Ce ne peut être Jonas qui fit bâtir Masada. Si tandis qu'il faisoit tête aux Généraux de Démétrius,

son frere Simon l'assiégeoit, & s'en rendoit le maître; car dans la crainte d'être forcée, la garnison capitula, rendit la place, & se retira auprès de Démétrius.



assembloient non , à la vérité , en assez grand nombre pour former une armée , mais un corps au moins supérieur à l'idée que l'on a d'une troupe de voleurs ; en cet état ils se jetoient dans les villes , & en enlevoient , sans distinction du sacré ou du profané , tout ce qu'ils trouvoient à leur bienséance ; ils étoient quelquefois surpris & mal menés par ceux chez qui ils faisoient de ces courses ; mais cela ne pouvoit arriver que rarement , parce qu'ils ne manquoient pas de s'enfuir comme des voleurs avec leur butin , lorsqu'ils voyoient quelque chose à craindre. Les choses en étoient enfin venues au point qu'il n'y avoit aucun endroit dans la Judée qui ne participât à l'état de ruine & de dépérissement où se trouvoit Jérusalem.

III. Vespasien étoit exactement informé de tous ces désastres par ceux qui venoient se rendre à lui ; car quoique les factieux gardassent soigneusement tous les passages , & ne fissent quartier à aucun de ceux qu'ils pouvoient surprendre ; il en échappoit toujours quelques-uns à leurs recherches. Ces transfuges pressoient Vespasien de porter secours à Jérusalem , & de sauver le reste de ses malheureux habitans qui couroient risque d'être égorgés par les Zélateurs , qui en avoient déjà fait mourir un si grand nombre , à cause de leur affection pour les Romains. Le récit de tant de maux excita la compassion de Vespasien ; il quitta le camp qu'il occupoit , & s'avança vers Jérusalem , en apparence pour en faire le siège , mais en effet pour soustraire ses habitans aux oruelles persécutions qu'exerçoient contre eux ces méchans qui les tenoient continuellement assiégés , mais il sentit aussi la nécessité de prendre quelques autres villes dont il ne s'étoit point encore rendu maître , afin de ne rien laisser derrière lui qui pût l'inquiéter lorsqu'il formeroit le siège de Jérusalem. S'étant donc présenté devant Gadara , Place forte & Capitale de la Perée , il la prit , & y entra le quatrième jour de Mars. Les principaux habitans de cette ville , dont la plupart étoient puissamment riches , autant par le désir de conserver leurs biens , que par amour pour la paix , avoient député d'avance vers Vespasien pour lui offrir de remettre leur ville entre ses mains. Cette députation avoit été néanmoins si secrète , que ce qu'il y avoit de séditieux dans la ville , n'en avoit eu connoissance que lorsqu'ils avoient vu ce Général Romain s'approcher ; de sorte qu'ils comprirent aisément que les Romains étant si prêts de

leurs murs, & leurs concitoyens, qui étoient en plus grand nombre qu'eux, si bien disposés à les abandonner, ils ne pourroient soutenir un siège; ainsi ils résolurent de s'enfuir, mais ils crurent qu'il leur seroit honteux de le faire sans avoir répandu du sang, & s'être vengés de ceux qui avoient appelé les Romains. S'étant donc saisis de Dolefus, le citoyen le plus distingué de Gadara par sa naissance & ses emplois, & qui passoit pour avoir été l'auteur de la députation, ils le tuèrent, & ayant poussé la barbarie jusqu'à faire à son cadavre les plus indignes traitements, ils s'enfuirent. Alors les habitans de Gadara furent au-devant de Vespasien, & le requèrent dans leur ville avec de grandes acclamations, & le traité qu'il fit avec eux étant conclu, il leur laissa de la cavalerie & de l'infanterie pour les garantir de toutes insultes de la part des séditieux qui avoient pris la fuite. Pour plus grande sûreté du véritable désir qu'ils avoient de demeurer en paix, les habitans de Gadara s'étoient mis en état de ne pouvoir faire la guerre, même s'il leur arrivoit de le vouloir, en abattant d'eux-mêmes leurs murs, sans donner le temps aux Romains de l'exiger.

Placide pour-  
suit & défait  
ceux qui sé-  
toient sauvés.

IV. Vespasien envoya Placide avec cinq cents chevaux & trois mille hommes de pied contre les séditieux qui avoient fui de Gadara, & retourna avec le reste des troupes à Césarée. Lorsque les séditieux apperçurent la cavalerie Romaine, ils gagnèrent une bourgade appelée Betennabris, où ayant trouvé une nombreuse jeunesse à qui ils firent prendre les armes, moitié de gré, moitié de force, ils se jetterent brusquement sur les Romains. Placide soutint leur premier choc en feignant de plier, afin de les éloigner de leurs murailles; mais quand il les eut attirés dans la plaine, (a) il les fit envelopper par ses troupes, qui les chargèrent rudement, & les mirent en déroute; la cavalerie coupoit & arrêtoit ceux qui, pensant se sauver, prenoient la fuite, & l'infanterie tuoit ceux qui faisoient mine de vouloir tenir ferme. Les Juifs dans cette défaite périssoient sans pouvoir faire autre chose que de donner des

(a) Je soupçonne qu'au lieu d'*ἐν τῇ πεδίῳ*, il faut lire *ἐν τῇ πεδίῳ*, dans la plaine. *Εἰς* étoit peut-être une différente leçon d'*ἐν* qu'un copiste sans réflexion a fait passer dans le texte; qu'un autre Copiste aussi peu attentif, qui ne trou-

voit point de sens dans *ἐν τῇ πεδίῳ*, crut bien faire en mettant *εἰς τῇ πεδίῳ*. Placide s'étoit servi du même stratagème contre ceux du Mont Itabire. *Guer. Juiv. liv. 4. chap. 1. num. 8.*

preuves de leur extrême audace; ils attaquoient vigoureusement les troupes Romaines, mais ils les trouvoient si ferrées, & tellement couvertes de leurs armes & de leurs boucliers, qu'ils ne pouvoient rompre leurs rangs, ni trouver jour à les percer de leurs traits, tandis que presque aucun de ceux que leur lançoient les Romains, ne portoit à faux; la rage & la fureur les faisoient s'enfermer eux-mêmes comme des bêtes féroces, d'autres étoient tués à coups d'épées, & d'autres écartés par la cavalerie.

V. Placide avoit sur-tout attention de leur couper le chemin de Berennabris; dans cette vue, il fit masquer cette bourgade par la cavalerie qui, se repliant sur les ennemis, portoit des coups sûrs à ceux qui en étoient proches, & par la crainte d'un semblable traitement, faisoit perdre à ceux qui en étoient encore loin, toute idée de s'en approcher; il n'y eut qu'un petit nombre des plus déterminés qui vint enfin à bout de forcer le passage, & d'arriver au pied de ses murailles; ceux qui les gardoient, se trouverent dans un grand embarras; ils ne pouvoient se résoudre à ouvrir les portes à leurs gens, & à refuser l'entrée de leur bourgade à ceux de Gadara; cependant ils craignoient que s'ils les laissoient entrer, ces fugitifs ne fussent cause de leur perte: ce qui arriva en effet, car la cavalerie Romaine qui les avoit poussés jusques-là, seroit infailliblement entrée pêle-mêle avec eux, si les portes n'eussent été promptement fermées; ce qui détermina Placide à les faire attaquer: l'action, qui dura jusqu'à la nuit, fut si vive, qu'il les força, & se rendit maître de cette bourgade; les plus forts & les plus résolus s'enfuirent; la foible populace fut passée au fil de l'épée, les maisons furent pillées, & le bourg brûlé: ceux qui s'étoient enfui, engagerent les habitans de la campagne à les suivre; ils faisoient de leurs malheurs des tableaux si effrayants, & assuroient si positivement que toute l'armée Romaine alloit tomber sur eux, qu'ils jetterent l'alarme dans tout le pays. Leur nombre s'étant ainsi considérablement accru, ils résolurent de s'aller réfugier à Jéricho, ville forte & extrêmement peuplée, où ils espéroient de pouvoir trouver leur sûreté.

Placide, animé par ses heureux succès, & plein de confiance en sa cavalerie, les poursuivit jusqu'au Jourdain, & tua le long de la route tous ceux dont il put se saisir, lorsqu'il les

Après avoir battu ceux qui s'étoient sauvés de Gadara, Placide prend & ravage Berennabris.



eut ainsi poussés jusqu'à ce fleuve , dont le trajet étoit devenu impraticable , parce que les pluies l'avoient si fort grossi, qu'on ne pouvoit le passer à gué, il se mit en ordre de bataille. Ces fuyards ne pouvant éviter le combat, s'étendirent le long des bords du fleuve, se tenant, autant qu'il leur étoit possible, à l'abri des flèches que leur décochoient les Romains, & faisant d'inutiles efforts pour se soutenir contre l'impétuosité de leur cavalerie, qui en força un nombre infini de se jeter dans le fleuve. De ceux qui tinrent ferme, parce qu'il ne sçavoient pas où s'enfuir, quinze mille périrent par l'épée des Romains, & deux mille deux cents furent emmenés prisonniers avec une grande quantité d'ânes, de moutons, de chaux & de bœufs.

VI. Quoique les Juifs eussent déjà fait d'aussi grandes pertes, celle-ci, très considérable en elle-même, paroissoit l'être encore plus, non-seulement parce que tout le pays par où avoient passé les fuyards, étoit, ainsi que le champ de bataille, couvert de corps morts, mais parce que le fleuve en étoit tellement plein, qu'on ne pouvoit le traverser, outre un nombre prodigieux que le courant de ses eaux en avoit porté dans le lac Asphaltite. Placide de plus en plus animé par sa bonne fortune marcha contre les petites villes & les bourgades du pays, prit Abila, Juliade, Besemoth, & toutes les autres jusqu'au lac Asphaltite, & y laissa ceux des Juifs transfuges en qui il crut pouvoir prendre quelque confiance. Ayant fait ensuite monter ses gens sur des barques, il poursuivit & défit tous ceux qui étoient allés se réfugier sur le lac ; ainsi toute la Perée jusqu'à Macheron fut prise par les Romains, ou se soumit à leur puissance.



## CHAPITRE VIII.

**P**ENDANT que ces choses se passaient en Judée, on apprit que les Gaules n'étoient point tranquilles. Vindex<sup>(a)</sup> avec les plus considérables de la Province, s'y étoit révolté contre Néron ; on peut lire les particularités de cet événement dans les Auteurs qui en ont écrit l'histoire. Ces nouvelles déterminèrent Vespasien à se presser de terminer la guerre contre les Juifs ; il craignoit que ce soulèvement ne fit naître des guerres civiles qui mettroient l'Empire en danger , & pensoit que le moyen de pourvoir à la sûreté de l'Italie , étoit de pacifier l'Orient. Il s'occupa pendant l'hiver du soin de placer dans les bourgades & dans les petites villes des garnisons commandées, pour les bourgades, par des Décurions, & pour les villes, par des Centurions , & fit réparer celles de ces Places qui avoient été détruites ; il rassembla ses troupes au commencement du printems , & passa de Césarée à Antipatride, où il resta deux jours pour y établir l'ordre qu'il jugea nécessaire ; il en sortit le troisième , & fit faire le dégât & mettre le feu dans les bourgs des environs. S'étant ensuite rendu maître de la Toparchie , de Tamna, il marcha vers Jamnia & Lidda. Ces deux villes se rendirent. Il les peupla de Juifs qui s'étoient volontairement soumis, & en qui il crut pouvoir se fier , & alla à Ammatis ; s'étant ainsi ouvert tous les passages qui conduisent à Jérusalem , & ayant formé un camp dans lequel il laissa la cinquième légion ; il entra avec le reste de ses troupes dans la Toparchie, de Betleptephé dont il s'empara ; il y fit mettre le feu par-tout, ainsi que dans le pays voisin ; il conserva seulement quelques châteaux des environs de l'Idumée , qui lui parurent avantageusement situés , & les fit fortifier : il prit deux bourgades du milieu <sup>(b)</sup> de l'Idumée, Betaris & Caphortobas ; il y fit tuer plus de dix mille hommes , en réserva plus de mille pour être conduits en esclavage , chassa le reste du

Vespasien  
prend plusieurs  
petites villes.

(a) Vindex qu'on croyoit descendu des anciens Rois d'Aquaine , souleva les Gaules contre Néron , & engagea Galba, Gouverneur de la Tarragonoise ,

à prendre les ornemens de l'Empire ; ayant été défait devant Bezançon, il se tua. *Dion. liv. 63. pag. 814.*

(b) Voyez Remarque V.

Peuple, & y laissa un corps de troupes pour faire des courses dans tout le pays des montagnes, & le ravager; il retourna ensuite avec le reste de son armée à Ammaus (a), d'où étant descendu par la Samarie en suivant la route de Naplouse, que les habitans appellent Mabortha (b). Il campa le second jour de Juin à Corée; il se rendit le jour suivant à Jéricho, où Trajan, l'un des principaux Chefs de son armée, le joignit avec les troupes qu'il ramenoit de la Pérée, après avoir soumis tout le pays de par-delà le Jourdain.

II. La plus grande partie des habitans de Jéricho prévint l'arrivée de Vespasien, & gagna les montagnes des environs de Jérusalem, de manière qu'il trouva la ville sans défense. Tous ceux qui y étoient demeurés, & ils étoient en assez grand nombre, furent tués. Jéricho est située dans une plaine bornée par une montagne, mais (c) nue, stérile, & si longue qu'elle s'étend au septentrion jusqu'aux confins de Scytopolis, au midi jusqu'au pays de Sodome, & jusqu'à l'extrémité du lac Asphaltite. L'inégalité & la grande stérilité de tout ce pays, sont la cause qu'il demeure sans culture. A l'opposite de cette montagne, & par-delà le Jourdain, il y en a une autre qui commençant à Juliade du côté du septentrion, s'étend au midi jusqu'à Sommoron, qui confine à Pétra, ville de l'Arabie. A cette dernière en tient une qu'on nomme le Mont-de-Fer, & qui s'étend jusqu'aux terres des Moabites. Le pays qui est situé entre ces deux montagnes s'appelle le Grand-Champ; il commence à la bourgade de Ginnabris, & va jusqu'au lac Asphaltite. Sa longueur est de deux cents trente stades (d), & sa largeur de

(a) A en juger par les ruines de cette ville, elle n'étoit pas des moindres de la Judée. *Morison Voyag. de Jérusalem.* pag. 341.

(b) On croit que Mabortha de Joseph & Mamortha de Plin sont des mots corrompus. Le Pere Hardouin pag. 341. produit une médaille qui porte :

NEAMHTPO MOPΘIA.

Si le Θ ne tenoit dans ce dernier mot que la place d'un esprit rude, je conjecturerois que c'est un mot Syrien, & qu'on pourroit traduire par Βάσις, ou par *Domina*. Saint Justin l'appelle Νεκρός, Φλάνη Νεκρός τῆς Σουλῆς παλαιστίνης. Ce saint Martyr étoit de cette ville. Na-

plouse étoit ce que l'Ancien Testament appelle *Sichem*. Elle étoit située entre les montagnes de Garizim & de Hebal. Le valon qui les sépare, & dans lequel est Naplouse, ne paroît pas avoir plus de trois cents pas. *Morison. Relat. de Jérus.* pag. 234.

(c) On croit que c'est cette montagne qu'on appelle aujourd'hui de la quarantaine. *Morison. pag. 123.*

(d) On lisoit 1200 dans le grec des éditions qui ont précédé celle de M. Havercamp. M. d'Andilly & le P. Calmer [*DiB. Bibl. JORDAIN*] ont suivi cette leçon. Il semble que ce n'est qu'une faute d'impression, car la version de Sig. Gelenius, qui est à côté du grec,



cent vingt. Le Jourdain le coupe par le milieu ; il présente deux lacs dont la nature est entièrement différente. L'Asphaltite dont les eaux salées ne produisent rien , & celui de Tibériade dont les eaux douces nourrissent une très-grande quantité de poissons. La violente chaleur qu'il fait en été dans cette plaine , en rend le sol extrêmement aride ; l'air brulant qu'on y respire est mal-sain , & cause des maladies ; c'est par cette même raison que les palmiers qui croissent le long des bords du Jourdain , sont toujours frais & portent beaucoup de fruits , & qu'à mesure qu'on s'en éloigne , ces arbres viennent beaucoup moins bien.

III. Il y a auprès de Jéricho une grande fontaine (a), qui par l'abondance de ses eaux , arrose les terres voisines ; elle prend sa source auprès de l'ancienne Jéricho , qui fut la première ville que Jésus fils de Navé prit sur les Cananéens. On dit que cette fontaine rendoit autrefois non-seulement la terre stérile , mais encore les femmes , & qu'elle causoit de très-dangereuses maladies ; mais que le Prophète Elisée , disciple d'Hélie & son successeur , les avoit rendues tempérées , saines & propres à exciter toute espèce de fécondité. Ce saint homme ne scut mieux témoigner aux habitans de Jéricho sa reconnoissance des bons traitemens qu'ils lui avoient faits , qu'en leur obtenant , & à tout le pays une grâce dont ils ne vissent jamais cesser les précieux effets ; il s'approcha de cette fontaine , y jeta du sel plein un pot de terre ; levant ensuite ses mains pures au ciel , il y fit des libations de miel , & pria Dieu qu'à la faveur d'un air plus tempéré , le miel rendît le courant de ses eaux , & les veines par lesquelles elle se répandoit dans les terres pour les arroser , plus douces & plus saines , & que le sel leur donnât une vertu de fécondité salutaire aux plantes , & utile à la propagation de l'espèce humaine , & que cette vertu se conservât tant qu'ils demeureroient attachés à la justice. A ces prières , le Prophète joignit plusieurs pratiques de la Théurgie qu'il sçavoit (b), & changea ainsi la nature de cette fontaine. Elle ne causoit au-

& l'ancien interprète de Joseph , ne donne que six-vingt stades de longueur au grand Champ. Cependant M. Reland a suivi la leçon du texte grec.

(a) Elle sort comme du pied de la montagne de la Quarantaine , qui n'en est éloignée que d'un petit quart de

lieue. Elle prend sa source à une demi-lieue de Jericho , & après s'être partagée en divers petits ruisseaux qui arrosent la plaine , elle va se perdre dans le Jourdain , qui peut en être éloigné de trois lieues. *Morison. pag. 521.*

(b) Voyez Remarque VI.

paravant que stérilité & famine , & elle procura dans la suite une heureuse & abondante fertilité; sa vertu est devenue si efficace , que la terre , si légèrement soit-elle arrosée de son eau , en reçoit un degré de fertilité bien supérieur à celui que lui donneroit toute autre eau par de fréquens & copieux arrosements ; de sorte qu'au contraire des autres eaux , c'est plus par la qualité que par la quantité de celles de la fontaine de Jericho , que les terres sont engraisées. Cette fontaine coule le long d'une plaine qui a de longueur soixante-dix stades , & vingt de largeur ; on y voit un très-grand nombre de beaux jardins , où son eau bienfaisante nourrit une grande quantité de palmiers de diverses espèces , & dont les noms , ainsi que le goût de leurs fruits , sont différens ; lorsqu'on les presse , on en exprime une quantité satisfaisante d'un suc qui n'est pas moins agréable que le miel (a) , dont on fait dans ce pays une abondante récolte ; on y voit aussi beaucoup de ciprés , des mirobalanes & de ces arbres d'où distille le baume , liqueur plus précieuse encore ; ainsi on peut , ce me semble , dire , avec vérité , qu'elle a quelque chose de divin , puisqu'on y voit s'y multiplier avec une merveilleuse abondance tant de plantes exquises qui sont si rares par-tout ailleurs , & que nulle région de l'univers ne peut lui être comparée pour l'excellence de ses fruits , tant tout ce qui y est planté ou semé se plaît dans cette délicieuse terre ; & je pense qu'on doit en attribuer la cause à la chaleur de l'air , & à la vertu singulière qu'ont les eaux de cette fontaine de contribuer à toute espèce de fécondité ; l'air en s'insinuant dans la sige à mesure qu'elle s'élève , procure aux fleurs & aux feuilles un heureux développement ; les eaux nourrissent les racines , en fomentent la sève , & leur donnent assez de consistance pour résister à l'excessive chaleur de l'été , qui rendroit le terrain si aride , qu'à peine pourroit-il rien produire sans ce doux rafraîchissement , qui vient de ce que , quelque grande que soit la chaleur , l'eau de cette fontaine , puisée avant le lever

(a) A la lettre : donne beaucoup de miel ; mais Joseph ne prend pas , ce semble , *mais* dans un sens strict ; & il ne veut pas dire que les dattes de ces

palmiers donnoient du miel proprement dit lorsqu'on les pressoit , mais une liqueur presque aussi douce que le miel.

du soleil (a), & exposée à l'air, prend un degré de fraîcheur directement opposé à celui de la température de l'air qui l'environne. Elle est tiède en hyver; tous ceux à qui il arrive d'y entrer, la trouvent très-tempérée; l'air n'y est pas moins doux: lorsqu'il neige dans tout le reste de la Judée, un simple vêtement de toile suffit aux fortunés habitans de ce pays; il est éloigné de cent cinquante stades de Jérusalem, & de soixante du Jourdain; tout l'espace qui le sépare de Jérusalem, est désert & pierreux, & celui qui s'étend jusqu'au Jourdain & au lac Asphaltite, est plus bas, mais le terrain n'en est pas moins désert, ni plus cultivé.

IV. Je crois avoir fait une assez ample description des précieux avantages qui sont des environs de Jéricho un si beau & si riche pays, & devoir maintenant parler du lac Asphaltite: les eaux, comme je l'ai dit, sont amères, & ne fournissent aucune espèce de poisson. Elles ont une telle consistance (b), que tout ce qu'on peut s'imaginer de plus pesant, surnage aussi-tôt qu'on l'y jette, & que le plus adroit plongeur ne peut qu'avec bien de la peine en toucher le fond. Vespasien ayant eu la curiosité d'en faire l'épreuve, y fit jetter, les mains liées derrière le dos, des gens qui ne sçavoient pas nager, & ils revinrent toujours sur l'eau, comme si l'impulsion secrète de quelque agent invisible les eût repoussés en haut (c); ce qu'on ne peut encore voir sans admiration, c'est que suivant les différentes impressions que les rayons du soleil font sur la surface, l'eau de ce lac change trois fois par jour de couleur. Cette surface présente en plusieurs endroits de noirs amas de bitume qui ressemblent pour la grandeur & pour la figure à des taureaux sans tête (d); des gens du pays destinés à ce travail,

Propriétés  
particulères de  
la Mer Morte.

(a) Les Egyptiens ont un secret pour rafraîchir l'eau du Nil, malgré le climat qui la tient toujours chaude: ils la mettent dans des vases de terre fins & transparents, & lorsque le vent du Nord vient à souffler, ils pendent ces pots à l'air, & les exposent aux rayons du soleil. L'eau ainsi exposée contracte en peu de temps une fraîcheur agréable. *Nouveaux Mémoires des Missions étrangères des Jésuites. Tom. 2. Lettre du P. Sicard à Monseigneur le Comte de Toulouse.*

(b) Voyez Remarque VII.

(c) *Incerta unda superjecta, ut solido feruntur. Peritii imperitique nandi, perinde attolluntur.* Tacite. Hist. liv. 5. num. 6. Strabon dit que son eau est extrêmement pesante ou profonde, *Babylas* ou *Babylas*, de manière qu'on n'y est pas plus tôt entré jusqu'au nombril, qu'elles élevent sur leur superficie. Liv. 16. pag. 1107.

(d) Diodore de Sicile dit que les gens du pays appellent les plus grands morceaux de ce bitume, *des Taureaux*, & les moins grands *des Veaux*. Liv. 2. pag. 131.



vont les chercher , & en remplissent leurs barques ; mais comme ce bitume est très gluant , il s'attache de telle sorte à ces barques , que l'on ne peut l'en séparer qu'avec de l'urine de femme , mêlée avec de leur sang menstruel (a). Ce bitume ne sert pas seulement d'un excellent enduit pour les vaisseaux , on l'emploie utilement encore dans divers médicaments , comme propre à guérir plusieurs maladies. Le lac Asphaltite a cinq cents vingt stades de longueur , & s'étend jusqu'à Zoara , qui est de l'Arabie ; sa largeur est de cent cinquante stades : le pays de Sodome qui y confine , terre heureuse autrefois , & que son abondante fertilité en toute sorte de fruits , & la riche beauté de ses villes avoient rendu si célèbre , ne présente maintenant qu'une vaste étendue de terrain dont toute la superficie a été dévorée par les flammes : effet terrible du feu vengeur que Dieu a fait descendre du ciel , pour punir la détestable impiété de ses habitants. Tout ce qu'on y voit au de-là , se réduit à des amas de cendres , seuls & bien foibles vestiges des cinq villes qui y étoient ; & ces cendres produisent des fruits qui par leur figure & par la couleur de leur peau , ressemblent aux fruits bons à manger , mais qui se réduisent en fumée & en poussière aussi-tôt qu'on y touche ; preuve bien convainquante , même aux yeux du corps , que ce qu'on rapporte de ce merveilleux événement est très véritable.

## CHAPITRE IX.

I. **V**Espasien occupé du dessein d'investir Jérusalem de tous côtés , fit construire deux forts , l'un à Jéricho & l'autre à Adida ; mit une garnison dans l'un , & dans l'autre , des soldats Romains mêlés avec des troupes auxiliaires , & envoya à Gerasa avec un détachement d'infanterie & de cavalerie Lucius Annius , qui emporta cette place d'emblée ; il fit passer au fil de l'épée mille jeunes hommes qui s'étoient présentés

(a) Ce seroit une fable dans la bouche d'un Payen ; c'est un infâme mensonge dans celle d'un Prêtre Juif , qui ne pouvoit ignorer que les personnes du sexe qui avoient leurs règles , étoient selon la loi non-seulement immondes ,

mais rendoient immonde ce qu'elles attouchoient & ceux qui en approchoient. *Levit. chap. 15. v. 20. Fugit cruorem vestemque infestam sanguine quo femina exsolvantur* Tacit. hist. lib. 5. num. 6.

pour la défendre , & qui n'eurent pas le temps de s'enfuir , réduisit à l'esclavage toutes les familles dont elle étoit peuplée , & l'ayant ensuite abandonnée au pillage de ses troupes , & fait brûler , il se porta contre les bourgades des environs , mettant tout à feu & à sang , & ne laissant échapper que ceux qui avoient la force & le moyen de se sauver. Les Romains s'étant ainsi rendus maîtres des plaines & des montagnes , aucun des habitans de Jérusalem n'en put plus sortir ; ceux qui auroient bien voulu se rendre à Vespasien , en étant empêchés par les Zélateurs , & ceux qui étoient opposés aux Romains , s'y tenant renfermés , dans la crainte de tomber entre les mains de leurs troupes , dont toute la ville étoit environnée.

II. Vespasien étoit retourné à Césarée , & s'y préparoit à marcher avec toutes ses forces contre Jérusalem , lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Néron , après un regne de treize ans & huit jours (a). Je n'entrerai point dans le détail des différentes révolutions qui suivirent cet événement , le récit que j'en pourrois faire , paroîtroit peut-être déplacé à plusieurs de mes Lecteurs ; toutes ces choses ont été exactement écrites , non-seulement par des Romains , mais par des Grecs. Je me contenterai donc de dire sommairement que Néron ayant déshonoré la majesté de l'Empire en confiant l'administration des affaires à Nymphidius & Tigillinus , deux des plus méchants & des plus méprisables de ses affranchis , il fut indignement trahi par ces misérables , & que lorsque la conspiration éclata , il fut abandonné de tous les gardes , & obligé de s'aller cacher dans un fauxbourg , suivi seulement de quatre autres de ses affranchis qui lui étoient demeurés fidèles , & qu'il s'y tua lui-même (b) ; que peu de temps après , ceux qui avoient été causes de sa mort , furent punis ; que la guerre des Gaules fut terminée , & Galba élevé à l'Empire ; que ce nouvel Empereur s'étant rendu d'Espagne à Rome , y fut tué

(a) Il faut peut-être lire *μῆνας* au lieu d'*μήνας* ; car on donne treize ans huit mois & deux jours de regne à Néron.

(b) Ce fut dans la maison de Phaon , un de ses affranchis , qui étoit à une lieue & demie de Rome , que Néron se donna un coup de poignard dans la gor-

ge , aidé par Epaprodite , son Secrétaire. On dit qu'avant de se tuer , il répéta plusieurs fois : *Qualis artifex pereo!* Quel excellent Joueur d'instruments meurt aujourd'hui! Suetone. *M. de Tillémont. Vie de ce Prince.*

au milieu de la grande Place par ses soldats qui lui reprochoient une bassesse de sentiments indigne de la Majesté du Trône ; qu'Othon ayant été déclaré Empereur , marcha contre Vitellius , & fut défait ; que le court regne de Vitellius fut agité de grands troubles , à l'occasion desquels il se donna un combat auprès du Capitole (a) ; qu'Antonius Primus & Mucien , par la défaite de Vitellius & de ses Allemans , mirent fin à la guerre civile. Je reprends maintenant la suite de mon Histoire. \*

Tite va pour saluer Galba , mais ayant appris qu'il avoit été tué , il retourne en Syrie.

Sur la nouvelle de la mort de Néron , Vespasien suspendit l'exécution du projet qu'il avoit formé de marcher contre Jérusalem , jusqu'à ce qu'il fût entre les mains de qui tomberoit l'Empire ; & lorsqu'il eut appris que Galba avoit été déclaré Empereur , il différa encore à rien entreprendre , & envoya son fils Tite (b) le complimenter en son nom , & prendre ses ordres pour la Judée. Le Roi Agrippa qui vouloit aussi aller saluer le nouvel Empereur , fit avec Tite le voyage de Rome ; mais comme à cause de l'hyver ils s'étoient embarqués sur de grands vaisseaux , & faisoient route le long des côtes d'Achaïe , ils y apprirent que Galba avoit été tué , n'ayant régné que sept mois & autant de jours , & qu'Othon avoit pris la pourpre. Ce changement n'empêcha point Agrippa de persister dans la résolution d'aller à Rome ; mais Tite , à qui Dieu sans doute en inspira la pensée , prit le parti de retourner en Syrie , & se rendit promptement à Césarée auprès de son pere. Dans l'incertitude des suites que pourroit avoir la violente tempête dont l'Empire étoit agité , ils interrompirent la guerre qu'ils faisoient aux Juifs , estimant qu'il étoit peu convenable de s'occuper à réduire des étrangers , tandis qu'on

(a) Vitellius & ceux qui faisoient les affaires de Vespasien à Rome , eurent une conférence dans un Temple. Vitellius convint de céder l'Empire à son concurrent , mais le Peuple & les Soldats , l'engagerent le jour suivant à reprendre la pourpre. Sabins , frere de Vespasien , ayant cru devoir aller le sommer de tenir sa parole , fut rencontré par les Soldats , qui l'obligèrent de se réfugier dans le Capitole , qui fut brûlé. On ne sçait , dit Tacite , lesquels des assiégeans ou des

assiégés y mirent le feu. Le bruit le plus commun étoit que ce furent les assiégés. *Hic ambigiunt . ignem oppugnatores injecerint , an obsessi , quæ crebrior fama est , quo nitentes ac progressos depellerent.* Hist. liv. 3. chap. 7.

(b) *Nec Vespasiano adversus Galbam votum aut animus. Quippe Titum filium ad venerationem cultumque ejus miserat.* Tacit. hist. liv. 1. num. 10. Sueton. num. 5.



avoit de si grands sujets d'apprehender pour la patrie.

III. Les Juifs eurent une nouvelle guerre à soutenir entre eux; Simon fils de Gioras (a) originaire de Gerasa, jeune homme moins artificieux que Jean, qui s'étoit rendu le tyran de Jérusalem, mais plus hardi encore & plus ambitieux que lui; ayant été pour ce sujet chassé de la Toparchie d'Acrabatane dans laquelle il commandoit par le Grand-Prêtre Ananus, s'étoit retiré devers les voleurs qui avoient occupé la forteresse de Massada: D'abord il leur fut suspect, & ils lui permirent seulement de demeurer avec les femmes qu'il avoit amenées, dans la basse forteresse, & ne souffrirent point qu'il entrât dans la haute qu'ils occupoient; mais la conformité de ses inclinations avec les leurs, & l'opinion qu'il donna de sa fidélité, les fit entrer en quelque confiance, & ils le menèrent avec eux piller & ravager les environs de Massada: il voulut les porter à de plus grandes entreprises, mais ils refuserent de s'y engager, parce qu'accoutumés à venir se renfermer dans leur forteresse, ils ne pouvoient se résoudre à s'en éloigner. Simon qui avoit de plus grandes vues, & qui aspirait à la tyrannie, n'eut pas plutôt appris la mort d'Ananus, qu'il passa dans les montagnes de Judée, & fit publier qu'il donneroit la liberté aux esclaves, & des récompenses aux personnes libres, il se forma ainsi une troupe de tout ce qu'il put assembler de gens qui aimoient le désordre & le brigandage.

Commencement des entreprises de Simon, fils de Gioras.

IV. Lorsque Simon se crut assez en forces, il fit des courses dans tout le pays, & en saccagea les bourgs & les villages. Beaucoup de déterminés brigands venant tous les jours se joindre à lui, il osa descendre dans la plaine, & se faire redouter des villes. Sa valeur & ses succès déterminèrent, pour leur malheur, plusieurs personnes de quelque considération à suivre sa fortune; sa troupe ne fut plus un vil & simple amas d'esclaves & de voleurs; les principaux du Peuple y entrèrent en grand nombre. Plusieurs personnes considérables lui obéissoient comme à leur Roi. Il étendit ses courses dans l'Acrabatane, & les porta jusques dans la haute Idumée. Il ferma de murailles & fortifia la bourgade de Naïn, & en fit sa place de sûreté. Outre les cavernes qu'il trouva toutes formées dans

(a) Tacite appelle Jean, Bargiora; il se trompe. C'étoit ainsi que Simon s'appeloit en Hébreu. *Hist. liv. 5. num. 12.*

la vallée de Pharan, il en fit agrandir plusieurs; il y serra tout ce qu'il avoit déjà amassé de richesses, & y faisoit journellement porter tout ce qu'il pilloit & enlevait de grains & de fruits dans les campagnes; beaucoup de ses gens y logeoient. Des amas si considérables de toutes sortes de provisions, & le soin qu'il prenoit d'aguerrir ses troupes, ne laissoient aucun lieu de douter qu'il ne formât quelque dessein contre Jérusalem.

Simon bat  
les Zéloteurs.

V. Les Zéloteurs qui le craignoient, résolurent de le prévenir, & pour ne lui pas laisser le temps d'acquérir des forces supérieures aux leurs, ils sortirent de Jérusalem en grand nombre, & l'allèrent attaquer. Simon se présenta à leur rencontre, les défit, en tua plusieurs, & obligea les autres à se renfermer dans Jérusalem. Mais ne se croyant pas encore assez fort pour en faire le siège, il tourna ses vûes contre l'Idumée, & s'en approcha à la tête de vingt mille hommes. Les Chefs de cette Nation mirent aussi-tôt toutes leurs troupes sur pied, & ayant assemblé vingt cinq mille de leurs meilleurs soldats, & laissé le reste dans le pays pour le garder contre les courses des Sicaires, ils vinrent au-devant de Simon qui les attendoit sur leurs frontieres, & leur livra bataille; le combat dura tout le jour, & la victoire étant demeurée incertaine, Simon se retira à Naïn, & les Iduméens chez eux. Simon revint peu de temps après avec de plus grandes forces; & ayant assis son camp auprès d'une bourgade qu'on appelle *Técué*, il envoya un de ses Officiers nommé Eléazar, solliciter la garnison du château d'Herodion de lui remettre ce fort. On se hâta de le bien recevoir, parce qu'on ignoroit quel étoit l'objet de sa commission; mais aussi-tôt qu'il l'eut exposé, toute la garnison courut sur lui l'épée à la main, & le serra de si près, que ne sachant pas où s'enfuir, il se précipita du haut des murs dans la vallée, & se tua.

VI. Cependant les Iduméens ne crurent point devoir risquer de s'engager dans une nouvelle action avec Simon, dont ils redoutoient les forces, sans en avoir fait reconnoître l'état. Jacques, l'un de leurs principaux Chefs, mais qui avoit dessein de les trahir, offrit de se charger de cette commission. Il partit d'une bourgade nommée *Adurus*, où leur armée s'étoit assemblée, & se rendit auprès de Simon. Il commença par lui promettre de lui livrer sa patrie, à condition que de sa

part

Un des Généraux des Iduméens les trahit.

part il s'engageroit par serment à l'avoir toujours en grande considération. Simon pour reconnoître l'engagement qu'il prenoit de l'aider à se rendre maître de toute l'Idumée, le traita très-bien, lui fit beaucoup de fête, & le renvoya comblé des plus flatteuses promesses. Jacques ne manqua pas à son retour de faire un tableau exagéré de l'état des forces de Simon, & travailla à gagner par des insinuations particulières d'abord les principaux Officiers de l'armée, & ensuite l'armée elle-même, & à disposer tout le monde à recevoir Simon, & à lui déférer le commandement général, sans en venir à une bataille. Ce traître fit en même temps presser Simon de s'avancer, sur l'assurance qu'il lui faisoit donner de faire tomber les armes des mains des Iduméens, & il le fit en effet; car dès que les troupes de Simon parurent, il monta le premier à cheval, & se mit à fuir avec ceux qu'il avoit gagnés. Cette démarche jeta une telle épouvante dans toute l'armée des Iduméens, que chacun quitta son poste sans combattre, & s'en retourna chez soi.

VII. Ce fut ainsi que Simon entra, contre son espérance & sans combattre, dans l'Idumée. La première ville dont il s'empara, fut Chebron, où il fit un grand butin. Les habitants de cette ville prétendent qu'elle est non-seulement plus ancienne que toutes celles du pays, mais qu'elle l'est même plus que celle de Memphis en Egypte, & supposent ainsi qu'il y a deux mille trois cents ans qu'elle a été bâtie. Ils ajoutent qu'Abraham, le pere de tous les Juifs, y alla demeurer lorsqu'il quitta la Mésopotamie; que ce fut de cette petite ville que partirent ses descendants pour passer en Egypte; & qu'on y voit encore aujourd'hui leurs tombeaux en beau marbre très-délicatement travaillé (a). On montre à six stades de cette

Simon ruine  
l'Idumée.

(a) » En effet on y voit encore aujourd'hui ce que je viens de rapporter, gravé sur des tables de marbre enrichies de divers ornemens. Je ne saurois deviner où M. d'Andilly a trouvé cela. M. l'Abbé Anselme n'est pas tout-à-fait exact lorsqu'il fait dire à Joseph : *Mem. academ. inscrip. tom. 6.* qu'on y voyoit de son temps les tombeaux des Patriarches & de leurs femmes. L'Historien Juif ne parle point des femmes des Pa-

triarches; & à l'égard des ossemens de Joseph, il dit seulement que les Hébreux les portèrent dans la Terre de Canaan, sans marquer le lieu où ils furent enterrés. *Antiq. Juiv. liv. 2. chap. 8. vers la fin.* Il n'est pas même certain qu'il dise qu'on voyoit les tombeaux des Patriarches à Chebron, car il semble moins le dire, que rapporter ce que ceux de cette ville en disoient.



ville un grand Terebinthe, qu'on dit y avoir pris naissance dès les premiers instans de la création du monde. Après la prise de Chebron, Simon fit des courses dans toute l'Idumée, pillant & ravageant les villes & les bourgs, & ruinant toutes les campagnes. Outre ce qu'il avoit de gens de guerre bien armés, il étoit suivi de quarante mille hommes de troupes légères, & ses provisions ne pouvoient suffire à nourrir une si grande multitude; mais sa cruauté naturelle, soutenue & fortifiée par la haine qu'il portoit aux Iduméens, lui faisoit trouver de quoi suppléer à cette disette. Il réduisit ainsi cette malheureuse Province à l'état de la plus triste & de la plus affreuse dévastation. Les arbres des Forêts ne sont pas plus dépouillés de feuilles lorsque les sauterelles y ont passé, que l'étoient, des choses les plus nécessaires, les divers cantons que l'armée de Simon traversoit. Elle renversoit, brûloit, détruisoit tout ce qu'elle trouvoit en son chemin, après en avoir enlevé les productions de toutes espèces qui pouvoient lui être utiles; elle se plaisoit à marcher sur les terres ensemencées, afin de les rendre aussi dures & aussi peu fertiles que le sont les terres naturellement stériles & incultes, & d'en effacer en un mot jusqu'aux marques de la culture qu'elles avoient reçues.

VIII. Les Zélateurs en concevoient de grandes inquiétudes, & s'animoient de plus en plus contre Simon; ils n'osoient néanmoins l'attaquer à découvert; ils se contentèrent de mettre de leurs gens en embuscade sur tous les chemins, & surprirent ainsi sa femme & tous ceux qu'elle avoit à sa suite. Fiers de cette capture, ils s'en retournèrent à Jérusalem avec autant de joie que s'ils eussent pris Simon lui-même, parce qu'ils se flattoient de le voir bientôt venir désarmé & en suppliant leur redemander sa femme. Mais, bien au-dessus d'un tel sentiment de faiblesse, Simon se livra aux mouvemens impetueux de la plus furieuse colère; il vint en grande hâte jusqu'aux portes de Jérusalem, & comme une bête féroce qui étant blessée, décharge sa fureur sur tout ce qu'elle rencontre, lorsque ceux qui l'ont frappée lui échappent; il se faisoit de tous ceux qui sortoient hors de la ville, jeunes ou vieux, pour ramasser du foin & cueillir des légumes; il les livroit aux plus cruelles tortures, & les faisoit ensuite massacrer avec tant d'inhumanité, qu'il ne manquoit pour mettre le comble aux horribles excès de sa barbarie, que de se repaître de leur

chair, après leur avoir ôté la vie. Pour effrayer encore davantage ses ennemis, & tâcher de soulever le Peuple contre ceux qui étoient cause qu'il se portoit à de si énormes cruautés, il fit couper les mains à plusieurs, & les renvoya en cet état, leur ordonnant de dire que Simon avoit juré par le Dieu à qui rien ne peut être caché, que si l'on ne lui renvoyoit pas incessamment sa femme, il renverseroit les murailles de Jérusalem, & traitteroit ainsi tous les habitans, sans faire aucune distinction d'âge, ni mettre de différence entre les innocents & les coupables. De si fieres menaces jetterent l'épouvante parmi le Peuple, & les Zelateurs eux-mêmes en furent tellement effrayés, qu'ils lui renvoyerent sa femme; sa colère parut s'apaiser, & il ne commit plus tant de meurtres.

IX. Ce n'étoit pas seulement dans la Judée que se faisoit sentir le triste fléau de la guerre civile; l'Italie en étoit aussi affligée: Galba avoit été tué au milieu de la place de Rome. Othon, qui avoit pris la pourpre, & qui étoit reconnu pour son successeur, faisoit la guerre à Vitellius que les Légions d'Allemagne avoient déclaré Empereur. Leurs troupes en vinrent aux mains proche de Bebbiac dans la Gaule. Valens & Cestina, Généraux de l'Armée de Vitellius, furent battus le premier jour, mais le second. (a) ils eurent l'avantage; Othon en ayant appris la nouvelle à Bezello où il étoit, se tua après trois mois deux jours de regne; ses troupes se réunirent à celles de Vitellius qui s'en alla à Rome. Cependant Vespasien partit de Césarée le cinquième Juin, pour aller soumettre les endroits de la Judée qui ne l'étoient pas encore. Il entra dans le pays des montagnes, & se rendit maître de deux Toparchies, la Gophnitique & celle de l'Acrabatane; prit deux petites villes, Betel & Ephraïm; y mit garnison, & s'avança ensuite jusqu'aux portes de Jérusalem (b), tuant dans sa marche, & faisant prisonniers tout ce qu'il rencontra de Juifs. Cerealis, un des Officiers Généraux, à la tête d'un détachement d'infanterie & de cavalerie, faisoit en même temps le dégât dans ce qu'on appelle l'Idumée supérieure. Il prit d'assaut & brûla le château de Caphetra, que ses habitans affectoient de vouloir faire pas-

Expéditions  
de Cerealis.

(a) La bataille de Bebbiac ne put se donner le lendemain de celle des Catibors qu'avoient perdu les Généraux de Vitellius. *M. de Tillemont.*

(b) Où le Lenza qui sépare les duchés de Parme & de Rhege, tombe dans le Po.

passer pour une petite ville. Il assiégea Capharabis ; comme cette place étoit bien fortifiée , il crut qu'elle pourroit l'arrêter quelque temps ; mais , contre toute attente , les habitans lui ouvrirent leurs portes , & se rendirent. Après y avoir fait les arrangemens qu'il jugea nécessaires , il alla attaquer Chebron. Cette ville étoit située dans les montagnes , peu éloignée de Jérusalem , & très-ancienne , comme je l'ai dit. Il la força , fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitans , & la brûla. Toute la Judée se trouva ainsi soumise , excepté Hérodiûm , Massada & Macheronte que les Factieux occupoient , & toutes les pensées des Romains se réunirent à aller attaquer Jérusalem.

X. Lorsque Simon eut retiré sa femme des mains des Zélateurs , il retourna en Idumée , pour achever de la ruiner. Les ravages effroyables qu'il y fit de tous côtés , réduisirent beaucoup d'Iduméens à la nécessité de s'enfuir à Jérusalem. Il les poursuivit jusqu'aux portes de cette ville , & s'y étant établi & fortifié , il se faisoit de tous les journaliers (a) qui en sortoient pour aller travailler à la campagne , & les tuoit , & se rendit ainsi , pour le dehors , plus redoutable aux habitans , que ne l'étoient les Romains. Mais les Zélateurs l'étoient bien davantage au dedans que Simon & les Romains ; les maux qu'ils faisoient souffrir à ces malheureux habitans , se multiplioient tous les jours par la détestable adresse des Galiléens à inventer de nouvelles cruautés , & leur hardiesse à les exercer. Jean , en reconnaissance de ce qu'ils l'avoient élevé à la haute puissance dont il jouissoit , leur permettoit de faire tout ce qu'ils s'imaginoient. Ils ne mettoient point de bornes à leur insatiable cupidité ; fouiller dans les maisons des riches , tuer les hommes & insulter les femmes , étoit pour eux un passe-temps. Ils dévoroient les alimens qui faisoient partie de leur butin , quoiqu'ils fussent souvent teints du sang de ceux qu'ils avoient égorgés , & lorsque leur gourmandise étoit satisfaite , ils couroient indifféremment après toutes les femmes , sans craindre de se souiller des plus honteuses impuretés ; ils s'habilloient eux-mêmes en femmes ,

Cruautés &  
désordres hon-  
teux des Gali-  
léens.

(a) M. d'Andilly & le nouvel Editeur ont cru que ces Journaliers alloient de la campagne à Jérusalem. Mais il semble que ce que Joseph vient de dire , que Simon avoit entouré Jérusalem , fa-

vorise le sens que j'ai suivi. Ce n'est pas ordinairement de la campagne qu'une grande ville tire ses ouvriers ; mais les pauvres des Fauxbourgs vont souvent aider à faire les travaux.



se frisoient , se parfumoient , & faisoient usage de faux cheveux & de fard comme elles. Peu contents d'imiter toutes les affecteries de leur ajustement , ils s'étudioient à surpasser en lubricité les plus impudiques & les plus débordées , & par des actions d'une abominable lasciveté , ils se plongeioient dans des abîmes de débauches qui font horreur à la nature. La ville de Jérusalem n'étoit plus qu'un lieu public de la plus infâme prostitution ; malgré l'air mol & efféminé que ces monstres d'impudicité sçavoient donner à leur visage , & affecter dans leur démarche , leurs mains n'en étoient pas moins avides de sang. L'homme de guerre , indignement travesti en femme , tiroit de dessous une robe d'étoffe fine & précieuse un poignard , dont il perçoit ceux qu'il lui venoit en pensée d'assassiner. En cherchant à s'échapper des mains de Jean , on tomboit dans celles de Simon. Ce dernier exerçoit la tyrannie aux portes de la ville avec encore plus de cruauté que le premier ne le faisoit dans la ville , & ne laissoit en vie aucun de ceux qui ayant évité la fureur du Tyran domestique , cherchoient le moyen de sortir pour s'aller rendre aux Romains.

XI. Ce qu'il y avoit de troupes dans Jérusalem , quitta le parti de Jean , & tous les Iduméens (a) jaloux de sa grande puissance , & en haine de sa cruauté , se déclarèrent contre lui. On en vint aux mains ; plusieurs Zélateurs furent tués , & les autres poussés dans le palais bâti par Grapta , parente d'Izate , Roi de l'Adiabene , dont Jean s'étoit emparé , & où il retiroit toutes les richesses qui étoient les fruits de ses brigandages & de sa tyrannie. Les Iduméens y entrèrent pêle-mêle avec les Zélateurs , les en chassèrent , & les ayant contraints de se retirer dans les portiques du Temple , ils revinrent dans le palais piller le trésor de Jean. Alors les Zélateurs qui étoient dispersés dans la ville , vinrent rejoindre ceux qui s'étoient réfugiés dans les portiques , & Jean se préparoit à leur faire faire une sortie sur le Peuple & sur les Iduméens. Ce n'étoit pas l'événement d'une sortie ordinaire qu'appréhendoient les Iduméens , naturellement braves guerriers , & qui se trouvoient pour lors bien supérieurs en forces aux Zélateurs , mais bien plutôt , que conduits par le désespoir , ils n'attendoient quelque nuit pour venir fondre sur eux , les égorger &

(a) Voyez Remarque VIII.

Les Grands-  
Prêtres & le  
Peuple députè-  
rent à Simon  
pour le prier  
de venir les  
secourir con-  
tre les Zéla-  
teurs.

mettre le feu à la ville; ainsi ils s'assemblerent avec les Grands-Prêtres pour délibérer sur la manière dont on pourroit se mettre à couvert de leur irruption; mais Dieu permit qu'ils prissent le plus mauvais parti, & que le remède auquel ils eurent recours fût plus dangereux que le mal qu'ils vouloient éviter; car ils résolurent de recevoir Simon pour s'opposer à Jean; c'étoit précisément, pour détruire un tyran, se soumettre à un autre, & à celui-là même dont ils avoient eu plusieurs fois sujet de redouter la tyrannie. Ils l'envoyèrent néanmoins prier par le Grand-Prêtre Mathias d'entrer dans Jérusalem. Ceux des habitans qui s'étoient enfuis pour se soustraire à la cruauté des Zélateurs, joignirent leurs prières à celles de Mathias, par le desir qu'ils avoient de rentrer dans leurs maisons, & de recouvrer leurs biens. Simon leur répondit avec une fierté arrogante, qu'il vouloit bien être leur maître, & entra dans la ville avec l'assurance d'un homme qui ne pouvoit manquer de les délivrer des Zélateurs. Le Peuple le reçut avec de grandes acclamations, l'appellant son sauveur & son conservateur. Son entrée ainsi faite à la tête de toutes ses troupes, il ne s'occupa que du soin d'affermir son autorité, & ne regarda pas moins comme ennemis ceux qui l'avoient appelé, que ceux contre qui il étoit appelé.

XII. Ce fut ainsi que Simon se trouva maître de Jérusalem, dans le mois de Mai de la troisième année de la guerre. Jean au contraire étoit dans un très-grand embarras, & commençoit à désespérer de son salut, parce qu'il se voyoit étroitement renfermé dans les Portiques avec les Zélateurs, qui, ainsi que lui, avoient perdu par le pillage que Simon en avoit fait faire, tout ce qu'ils avoient été obligés de laisser dans la ville. Cependant Simon, dont les troupes étoient bien renforcées par la multitude de Peuple qui se joignit à lui, attaqua les Portiques; les Zélateurs qui se défendoient de dessus les Portiques & les parapets (a), tuèrent & blessèrent beaucoup de ses gens; l'élévation du lieu d'où ils combattoient, leur donnoit beaucoup d'avantage, & rendoit sûrs presque

(a) Je suis ici le P. Lamy, *Temp. Hierosol.* p. 798. qui prétend que les Portiques du Temple avoient des parapets *indignes*. Ils pouvoient avoir des rebords, de ces espèces de balustrades que la loi ordonnoit de mettre aux terrasses des maisons, de

pour que ceux qui se promenoient dessus, ne tombassent en bas; mais ce que Joseph dit ici, ne prouve pas que les Portiques eussent des parapets proprement dits.

tous les coups qu'ils portoient ; pour étendre d'autant plus cet avantage , ils avoient bâti sur les Portiques quatre grosses tours , l'une en angle vers l'orient & le septentrion , la seconde au-dessus du *Xiste* (a) , la troisième en angle vis-à-vis de la ville basse , & la quatrième au-dessus d'un logement qu'on appelloit *Pastophore* (b) , d'où un Prêtre étant debout , annonçoit selon la coutume par le son de la trompette , le commencement & la fin de chaque jour de Sabbat , & avertissoit le Peuple des temps où il devoit cesser son travail , comme de celui où il devoit le reprendre. Les Zélateurs firent monter dans ces tours des machines à jeter des pierres & à lancer des traits , & les garnirent d'archers & de frondeurs. Une si vigoureuse défense ralentit l'ardeur des assiégeants , & les attaques de Simon furent moins vives ; mais se confiant au grand nombre de troupes qu'il avoit à son commandement , il se soutenoit toujours , & ne laissoit pas que d'avancer ses approches , quoique les machines des alliés continuassent de lui faire perdre plusieurs de ses gens.

## CHAPITRE X.

**R**OME étoit dans ce même temps affligée de très-grands maux ; Vitellius y arriva d'Allemagne avec des troupes & un grand cortège de gens qui l'avoient suivi ; l'endroit qu'on avoit désigné pour le logement des gens de guerre , ne s'étant pas trouvé suffisant , on fut obligé de les répandre dans les maisons , & de faire un camp de toute la ville. L'éclat de l'or & de l'argent qui brilloit de tous côtés dans cette superbe ville , frappa tellement les yeux de ces soldats peu accoutumés à voir de si grandes richesses , qu'ils (c) eurent bien de la peine à retenir leurs mains avides , & à ne pas tuer ceux qui les obser-

(a) *Note de l'Éditeur.* Le Pere Gilet a fait un mot françois de *Euse* , sans en donner l'explication. M. d'Andilly l'a rendu par gallerie : la seconde sur la gallerie.

(b) *Voyez Antiq. Juiv. liv. onze , chap. 7. pag. 402. Note (a).*

(c) M. d'Andilly fait les soldats de Vitellius plus méchants qu'ils n'étoient. La vue des grandes richesses de Rome les tentoit de tuer ceux qui les possédoient , pour s'en emparer ; mais Joseph ne les accuse pas de l'avoir fait.



voient & les empêchoient de satisfaire leurs désirs ; tel étoit l'état des affaires d'Italie.

II. Après que Vespasien eut détruit ou soumis tous les environs de Jérusalem, il retourna à Césarée, & y apprit les troubles dont Rome étoit agitée, & que Vitellius avoit été déclaré Empereur. Quoiqu'il sût mieux que personne aussibien obéir que commander, l'élévation de Vitellius à l'Empire, excita son indignation, parce qu'il lui parut insupportable d'avoir pour maître un homme qui possédé de la fureur de régner, avoit regardé l'Empire comme dévolu au premier occupant & s'en étoit saisi ; pénétré de la douleur la plus amère, il ne pouvoit en étouffer les sentiments, ni s'occuper d'une guerre étrangère, tandis que sa patrie étoit dans un si triste état de désolation ; mais autant qu'il souhaitoit travailler à l'en tirer, autant il se trouvoit arrêté par le grand éloignement où il étoit de Rome, & par les réflexions qu'il faisoit sur la multitude des événements qui pouvoient en bien ou en mal changer la face des affaires avant qu'il arrivât en Italie, sur-tout dans la circonstance d'un embarquement fait en hyver.

III. Cependant les Officiers & les Soldats de Vespasien dans des attroupements particuliers, commençoient à s'entretenir librement des affaires publiques, & formoient entre eux le projet d'une nouvelle révolution : « Quoi, se disoient-ils » avec indignation sur les précédents événements, les » troupes qui sont dans Rome, où elles ne s'occupent que » de plaisirs, sans vouloir même entendre parler de guerre, » disposeront de l'Empire selon leur fantaisie, & le donneront à » celui dont elles espéreront recevoir de plus grandes largesses, » & nous qui essuyons tant de rudes travaux, & qui avons » blanchi sous le casque, nous aurons toujours la lâcheté » de souffrir qu'elles usurent ce droit ? n'avons-nous pas un » Chef infiniment plus digne d'être élevé à la suprême auto-

(a) Nous croyons devoir rapporter le commencement de la guerre des Juifs à l'année de J. C. soixante-six. Nous suivons en cela le P. Pagi & M. de Tillemont ; & nous croyons avec ces sçavans, que Vespasien étoit maître en soixante-huit de toute la Judée, excepté d'Hérodiûm, de Macheronte & de Massada.

Ce n'est pas le sentiment de Baronius & de quelques autres sçavans Cronologistes. M. Basnage balance les raisons de l'un & de l'autre sentiment ; mais quoiqu'il ne prenne pas de parti, il témoigne cependant plus de penchant pour celui de Baronius. *Tillem. Ruin. Juifs Note 22. Annal. Polit. Ecclésiast. pag. 763.*

» rité? Devons-nous laisser échapper une occasion aussi favo-  
 » rable que celle qui se présente aujourd'hui de nous montrer  
 » reconnoissants de l'affection qu'il a pour nous? Nos suf-  
 » frages pour Vespasien ne sont-ils donc pas d'un plus grand  
 » poids que ne doivent l'être ceux des troupes d'Allemagne  
 » pour Vitellius, & Vespasien ne mérite-t'il pas infiniment  
 » mieux l'empire que l'indigne usurpateur qu'elles ont me-  
 » nés dans Rome? les guerres que nous avons soutenues  
 » ne sont-elles pas de toute une autre considération, & les  
 » actions par lesquelles nous nous sommes signalés, d'un tout  
 » autre éclat que tout ce dont pourroient se vanter les légions  
 » d'Allemagne? Le Sénat & le Peuple Romain pourront-ils  
 » jamais souffrir la vie licencieuse de Vitellius? la préfére-  
 » ront-ils aux mœurs réglées & austères de Vespasien? leur  
 » choix se fixera-t'il sur un Tyran cruel, plutôt que sur un  
 » ancien Général, sage & plein de douceur, sur un homme  
 » sans enfants, plutôt que sur un bon pere de famille. Rien  
 » ne pouvant mieux maintenir la paix dans les Etats que  
 » les vertus des Princes, si dans le nombre de ces vertus on  
 » fait sur-tout état de l'expérience que donne la maturité de  
 » l'âge, ou de la vigueur de la jeunesse, quels hommes dans  
 » l'Empire peuvent être jugés plus dignes d'être élevés au  
 » souverain commandement que Vespasien ou Tite? Déclarons-  
 » nous pour le pere ou pour le fils, & nos suffrages seront  
 » soutenus non-seulement par trois légions, mais par les trou-  
 » pes des Rois alliés; tout l'Orient appuyera notre choix, &  
 » dans l'Occident tous ceux qui n'ont rien à craindre de Vi-  
 » tellius; ils trouveront de grands secours en Italie, Vespasien  
 » y a un frere & un autre fils; ce fils attirera dans son parti  
 » beaucoup de jeune noblesse, & son frere est actuellement Pre-  
 » fet de Rome, charge considérable, & par laquelle on est  
 » à portée de servir très-utilement quelqu'un qui se trouve ap-  
 » pélé à l'Empire: ne différons donc point à nous décider,  
 » le Sénat pourroit nous prévenir & déferer cet honneur à  
 » celui que des soldats dont le devoir est de veiller à la con-  
 » servation de l'Empire, devroient avoir honte de n'y avoir  
 » point encore élevé.

IV. Tel étoit le sujet des discours que tenoient entr'eux,  
 ces gens de guerre distribués par pelotons; mais ils se forti-  
 fierent si bien dans ce sentiment, que bien-tôt réunis tous en-

L'Armée de  
Judée procla-  
me Vespasien  
Empereur.

semble, & formés en corps d'armée, ils proclamèrent Vespasien Empereur, le conjurant d'accepter cette dignité, & de se charger du soin de sauver l'Empire du péril qui le menaçoit. Vespasien prenoit depuis long-temps un vif intérêt à tout ce qui pouvoit contribuer au bien public, mais encore qu'il ne pût se dissimuler que ses grandes actions le rendoient digne du trône; il n'avoit jamais ambitionné d'y monter; la tranquillité d'une vie privée lui avoit toujours paru préférable à l'éclat trop dangereux de la grandeur suprême, ainsi il refusa de se prêter au vœu de ses troupes; mais ce refus ne fit qu'irriter l'ardeur de leur désir: elles l'entourèrent l'épée à la main, & le menacerent de le tuer s'il ne se laissoit vaincre; il crut enfin; non sans témoigner encore beaucoup de répugnance, devoir céder à des instances si pressantes, & consentit à être salué Empereur par son armée.

V. Mucien (a), les autres Officiers & toute l'armée pressèrent alors Vespasien d'aller prendre possession de l'Empire, & de les mener contre quiconque oseroit le lui disputer; mais il crut devoir commencer par s'assurer d'Alexandrie, persuadé que l'Egypte étant une des plus considérables parties de l'Empire, à cause de la grande quantité de grains que Rome en tiroit, dès qu'il auroit mis ce puissant Etat dans son parti, il ne seroit pas difficile de réduire Vitellius dans le cas où il prétendrait se maintenir sur le trône par la force, parce qu'il n'y avoit point de doute à faire qu'on ne se résolut plutôt à le chasser, que de courir les risques d'une famine par la privation des bleds de l'Egypte. Vespasien vouloit d'ailleurs engager deux légions qui étoient à Alexandrie à se déclarer en sa faveur. Enfin il considéroit cet Etat comme une puissante ressource contre les coups imprévus de la fortune, car l'accès en est difficile du côté de la terre, & il manque de ports du côté de la mer (b), il est couvert au couchant par les deserts de la Libie, il l'est au midi par Syene (c), qui le sépare de l'Ethiopie & par les cataraetes impénétrables du Nil. La Mer Rouge qui s'étend jusqu'à la ville de Coptus, le borne à l'orient

Description  
de l'Egypte.

(a) Καὶ ὁ Μυκίων ἱεροῦς προέβητο  
Dion. liv. 65. pag. 736. d. c.

(b) Voyez Remarque IX.

(c) Esséné qui est la Syene des Anciens, & qui passe par la capitale de la

haute Egypte, n'est à proprement parler qu'un gros boug situé sous le Tropique. Description de l'Egypte par M. Maillet, pag. 303.



& au septentrion ; les terres qui s'étendent jusqu'en Syrie, & jusqu'à ce qu'on appelle la Mer d'Egypte qui n'a point de port, lui servent de remparts ; ainsi cet Etat est de la nature extrêmement fortifié de toutes parts ; de Peluse à Syene, on compte deux mille stades , & de Plinthise jusqu'à Peluse, le trajet est de trois mille six cents. Le Nil est navigable jusqu'à la ville nommée Eléphantine ; ses cataractes, dont nous avons parlé ; ne permettent point de passer au-delà. L'entrée du port d'Alexandrie est très-difficile, lors même que la mer est tranquille ; outre qu'elle est étroite, les rochers qui y sont cachés sous les eaux, leur font nécessairement quitter la route directe ; la gauche en est embrassée & défendue par de fortes jettées qu'on y a fait construire ; la droite l'est naturellement par l'Isle de Pharos (a) ; on a bâti dans cette Isle une très-haute tour, sur laquelle on entretient un feu continuel, dont la clarté s'étend jusqu'à trois cents stades, pour avertir les vaisseaux de rester au large & de ne point affronter sans précaution le péril des approches de ce port. Cette petite Isle est entourée de massifs très épais, faits de main d'hommes, contre lesquels les flots de la mer venant se briser, ils se jettent sur d'autres que de semblables obstacles renvoyent du côté opposé, de sorte que s'élevant les uns sur les autres, ils retreussent encore l'entrée du port & la rendent très périlleuse ; cependant les vaisseaux qui y entrent y sont en très grande sûreté ; il a trente stades d'étendue : on y apporte tout ce qui peut manquer à l'Egypte, pour en faire le plus riche & le plus heureux Royaume, de la terre, & on en tire le superflu des abondantes richesses de son crû, pour les répandre dans toutes les parties du monde.

VI. Il n'y a nul lieu de s'étonner que Vespasien, pour affermir son autorité, désirât de se rendre maître de l'Egypte ; dans cette vue, il écrivit à Tibere Alexandre qui en étoit Gouverneur, « que son armée venoit de l'élever à l'Empire avec « tant de zèle & d'affection, qu'il se trouvoit contraint de céder à son empressement, mais qu'il comptoit sur lui pour « l'aider à soutenir dignement un si pesant fardeau ». Aussi-tôt qu'Alexandre eut reçu cette lettre, il assembla les légions & le Peuple, & leur fit prêter serment au nom de ce nouvel Em-

(a) Voyez Description de la ville d'Alexandrie &c. par M. Bonomi, Mem. Académ. Inscript. tom. 9. pag. 416. Strabon, liv. 17. pag. 1141.

pereur. Le Peuple & les gens de guerre s'y portèrent avec beaucoup de joie. Les brillantes actions par lesquelles Vespasien s'étoit distingué lorsqu'il commandoit dans leur voisinage, leur avoit donné une haute idée de son mérite. Alexandre ayant ainsi répondu aux marques de confiance que lui donnoit Vespasien, & fait tout ce qui dépendoit de lui pour lui assurer l'Empire, s'occupa du soin de faire tout préparer pour recevoir ce Prince. Le bruit de son élection se répandit dans tout l'Orient avec une promptitude incroyable ; les Couriers qui en apportoit la nouvelle étoient amplement récompensés ; le jour qu'ils arrivoient étoit célébré dans chaque ville comme un jour de fête, & il n'y en eut aucune où l'on n'offrit des sacrifices pour la prospérité de son regne. Les légions qui étoient dans la Mésie & dans la Pannonie, & qui s'étoient révoltées peu auparavant contre Vitellius, prêterent avec de grandes démonstrations de joie serment de soutenir l'élection de Vespasien. Ce Prince partit de Césarée pour se rendre à Bérith (a) ; il y trouva des députés de Syrie & de plusieurs autres provinces qui venoient lui présenter au nom de toutes les villes des couronnes & des actes solennels, par lesquels elles déclaroient qu'elles le reconnoissoient pour Empereur. Mucien qui commandoit dans la Province, s'y étoit aussi rendu, pour l'assurer de l'affection des Peuples & des témoignages de joie dont ils avoient accompagné les serments qu'ils avoient prêté de le reconnoître pour Empereur.

VII. Vespasien voyant que tout lui réussissoit de telle sorte suivant ses desseins, que la plus grande partie de l'Empire se déclaroit en sa faveur, commença à penser qu'il ne devoit attribuer son avènement au trône, qu'à une conduite particulière de la Providence de Dieu qui l'avoit destiné à devenir le maître souverain de l'univers ; il se souvint alors de différents signes (b) qui lui avoient annoncé cette future grandeur, &

Vespasien  
confère à Béri-  
th avec Mu-  
cien.

(a) « Lorsqu'il fut revenu de Césarée » à Bérith, &c. » M. d'Andilly. Cette Traduction suppose que c'est ici le second voyage que Vespasien fit à Bérith, & on n'en trouve aucune trace dans Joseph, outre que *παρὰ* ne signifie pas retourner. *Consilium de summa rerum Berythi habitum*. Tacit. hist. liv. 2.

(b) Suetone rapporte que Vespasien ayant consulté le Dieu du Carmel, il lui fut répondu que ce qu'il vouloit dans l'esprit,

quelque grand qu'il fût, réussiroit. Un Sçavant qui a donné au Public un Traité de l'autel extérieur du second Temple, croit que l'autel que le Prophète Elie éleva sur cette montagne, fut la cause innocente du culte peut-être superstitieux, certainement défendu par la loi de Moïse qu'on y rendit dans la suite à Dieu. *De ara exter. Templi 2. exercitat. Auct. Joh. Jacobo Cramero. Lugd. Batav. 1697.*

sur-tout que Joseph la lui avoit prédite, & n'avoit pas craint, même du vivant de Néron, de le saluer Empereur. Etonné lui-même de ce qu'il l'avoit jusques-là toujours retenu prisonnier, il assembla Mucien, les autres Officiers & ses amis particuliers; » il leur vanta l'extrême valeur de Joseph, leur rappella les rudes & pénibles travaux qu'il leur avoit fait essuyer » à Jotapat, dont son habileté avoit seule fait durer si long-temps le siège, & fit beaucoup valoir les prédictions qu'il lui avoit faites; prédictions qu'il avoit à la vérité lui-même » regardées comme une flatterie que la crainte & l'espérance » avoient pu lui faire inventer, mais dont le temps & une » suite d'événemens lui avoient depuis fait connoître la vérité & l'inspiration. Enfin il ajouta qu'il lui paroissoit indécemment de tenir dans les fers, & de traiter comme captif un » homme par le ministère duquel Dieu lui avoit fait annoncer qu'il seroit Empereur, & ayant en même temps fait venir Joseph, il le mit en liberté. Un témoignage si frappant de reconnaissance donné à un étranger, fit concevoir à tous les Officiers des idées bien flatteuses de celle qu'ils pouvoient attendre de leurs services, & Tite qui étoit présent, dit à son pere » qu'il lui sembleroit juste d'ajouter à la grace qu'il faisoit à Joseph de le décharger de ses chaînes, celle d'effacer l'opprobre de les avoir portées, & de le mettre par ce moyen au même état où il étoit avant d'avoir été vaincu & mis en » captivité, ce qui ne pouvoit se faire qu'en les brisant, ainsi » qu'on le pratique à l'égard de ceux qui ont été mis injustement dans les fers. Vespasien approuva cet avis, & un particulier s'étant avancé, les brisa à coups de haches; ainsi Joseph reçut pour récompense de sa prédiction l'honneur que lui fit Vespasien de le reconnoître pour un homme vrai, & qui en ce qu'il disoit de l'avenir méritoit d'être cru.

Vespasien  
fait rompre  
les fers de  
Joseph.

(a) *Unus à nobilibus captivis Josephus, cum conjiceretur in vincula constantissime asseveravit fore ut ab eodem brevi solveretur, verum jam imperatore. Sueton. Vespas. num. 5. Dion rapporte le même fait. Liv. 66. pag. 745. a. b. Tacite rapporte que Vespasien étant allé*

sacrifier sur le Mont-Carmel, le Prêtre du lieu, nommé *Bafilide*, lui dit: *Quid quid est Vespasiane quod paras, seu domum exstruere, seu prolatare agros, sive ampliora servitia, datur tibi magna sedes, ingentes termini, multum hominum.* Hist. liv. 2. num. 79.



## CHAPITRE XI.

I. **A**PRE'S que Vespasien eut répondu aux députés des Provinces, & suivant la connoissance qu'il avoit de leur mérite, donné à chacun l'emploi dont il le jugea digne; il alla à Antioche. Résolu d'abord de se rendre à Alexandrie; il jugea ensuite, par réflexion, devoir plutôt porter ses soins à ce qui se passoit dans Rome; il étoit assuré d'Alexandrie, & tout y étoit en l'état qu'il pouvoit desirer; il pouvoit au contraire y avoir du partage dans Rome à cause de Vitellius. Il y envoya donc Mucien avec un gros corps de cavalerie & d'infanterie. Comme l'hiver étoit dans toute sa force, ce Général ne jugea pas devoir s'exposer aux périls de la mer, il prit avec son armée la route de terre par la Cappadoce & la Phrygie.

Mucien va  
à Rome com-  
battre Vitel-  
lius.

II. Cependant Antonius Primus qui commandoit en Mésie; s'étant mis à la tête de la troisième légion qui y étoit, se pressoit d'aller combattre Vitellius qui envoya à sa rencontre Cecinna avec de grandes forces. La bataille qu'il avoit remportée sur Othon lui avoit mérité toute sa confiance. Cecinna partit de Rome, & se rendit promptement à Crémone. Antonius Primus étoit aux environs de cette ville, qui est de la Gaule Cisalpine, sur les confins d'Italie. La vue des grandes forces de Primus & le bel ordre de son armée firent craindre à Cecinna d'engager une action; mais persuadé qu'il y auroit du danger à se retirer, il songea à traiter avec Primus. Il assembla ses Officiers, & tacha de les engager à passer de son côté, en leur représentant

- « que Vespasien étoit de beaucoup supérieur en forces à Vi-
- « tellius, que le premier ayant toute l'autorité & la puissance
- « d'un Empereur, & le second n'en ayant que le nom, il étoit
- « de leur intérêt de se faire un mérite de la nécessité; qu'é-
- « tant presque certains d'être défaits, il étoit d'autant plus
- « prudent d'éviter ce malheur, que Vespasien pouvoit sans
- « eux soumettre quelques provinces qui ne le reconnoissoient
- « pas encore, & que quelque attachés qu'ils demeurassent à
- « Vitellius, il ne pourroit jamais conserver celles qui lui pa-
- « roissoient soumises.

III. Cecinna ayant par ces raisons & quelques autres qu'il y ajouta persuadé les Officiers, passa avec ses troupes dans le camp de Primus; mais la crainte d'être punies par Vitellius, s'il demeurait possesseur de l'Empire, pour lui avoir manqué de fidélité, les saisit la nuit; touchés de repentir, les soldats de cette armée coururent sur Cecinna l'épée à la main, & l'eussent tué, si les Officiers ne se fussent jettés à genoux devant eux, & ne les eussent suppliés de ne point attenter à sa vie; mais l'ayant lié comme un traître, ils prirent le parti de l'envoyer à Vitellius. Primus informé de ce qui se passait, fit prendre les armes à ses troupes, & marcha contre eux, comme contre des déserteurs; ils firent peu de résistance, & forcés de reculer, ils tacherent de gagner Crémone; mais Primus leur en fit couper l'entrée par sa cavalerie, & en ayant enveloppé un gros corps, il le défit, entra dans la ville avec les fuyards qu'il poursuivoit, & l'abandonna au pillage. Il y périt beaucoup de Marchands étrangers, un grand nombre d'habitans, & trente mille deux cents hommes de l'armée de Vitellius (a). Primus en perdit quatre mille cinq cents des troupes qu'il avoit amenées de Mésie. Il donna la liberté à Cecinna, & l'envoya porter à Vespasien la nouvelle de cette victoire. Vespasien le reçut avec bonté, & tâcha d'effacer par les honneurs qu'il lui rendit, & auxquels il ne s'étoit point attendu, ce que sa trahison pouvoit avoir de honteux & de flétrissant.

IV. On apprit dans Rome qu'Antonius Primus étoit sur le point d'y arriver; cette nouvelle ranima le courage de Sabinus, il se mit à la tête des troupes qui font durant la nuit la garde dans la ville, & s'empara du Capitole. Plusieurs personnes des plus qualifiées furent l'y trouver dès le point du jour, & entr'autres son neveu Domitien, en qui plus qu'en tout autre on fondeoit l'espérance d'une victoire assurée (b). Vitellius étoit moins inquiet de ce qu'on publioit de la prochaine arrivée de Primus, qu'il n'étoit irrité contre Sabinus & contre tous ceux

Les troupes que Cecinna paroissoit avoir engagées à reconnaître Vespasien pour Empereur, se revoltent & le lient.

Antonius Primus défait les troupes de Vitellius.

(a) Dion fait monter le nombre à cinquante mille, mais il paroît compter les bourgeois de Crémone, & les soldats qui furent tués dans le combat des deux côtés. Liv. 65. pag. 743. d. c.

(b) Flatterie honnête. Un jeune hom-

me sans expérience, sans charge, pouvoit-il donner de plus grandes espérances de vaincre que le Préfet de Rome & que quelques Sénateurs qui s'étoient déclarés pour Vespasien.

qui l'avoient suivi dans le Capitole. Naturellement cruel & altéré du sang de la Noblesse, il les envoya attaquer par les troupes qu'il avoit auprès de lui. L'action fut vive de part & d'autre, mais les Allemands qui étoient supérieurs en nombre, se rendirent enfin maîtres de la coline. Ce fut par une espèce de miracle que Domitien & quelques autres des plus considérables se sauverent; le reste fut défait, & Sabinus fut mené à Vitellius qui le fit tuer sur l'heure. Ses troupes pillèrent le Capitole, & y mirent le feu. Primus arriva le lendemain, & entra avec impétuosité dans Rome avec son armée. Les troupes de Vitellius vinrent à sa rencontre; le combat s'engagea en trois différens endroits de la ville, & par-tout les troupes de Vitellius furent défaites. Vitellius sortit yvre de son palais, où ce jour-là il avoit si peu mis de bornes à l'excessive bonne chère à laquelle il avoit coutume de se livrer, qu'on eût dit qu'il pressentoit que c'étoit la dernière occasion qu'il auroit de satisfaire sa gourmandise. La populace s'en saisit, le traîna jusqu'au milieu de la ville, & après lui avoir fait les plus indignes outrages, elle l'y égorgea. Je ne crois pas que si son règne, qui ne fut que de huit mois & cinq jours, eut duré plus long-temps, les richesses immenses de l'Empire eussent pû suffire aux prodigieuses dépenses qu'occasionnoient ses débauches. Le nombre des autres morts passa cinquante mille; cet événement arriva le trois Décembre (a). Mucien entra dans Rome le jour suivant avec ses troupes, & fit cesser le carnage; car celles de Primus pilloient encore les maisons, tuoient les soldats de Vitellius qu'elles y trouvoient, &, dans la fureur dont ils étoient animés, beaucoup des habitans, sur le simple soupçon qu'ils avoient été attachés à son parti. Il présenta ensuite Domitien au Peuple, & le déclara revêtu de toute l'autorité jusqu'à l'arrivée de Vespasien. Le Peuple alors délivré de tout objet de crainte, proclama Vespasien Empereur

(a) Ce grand événement arriva le troisième jour d'Octobre. M. d'Andilly. L'erreur de l'élégant Traducteur lui est commune avec le Cardinal Baronius; car le sçavant Annaliste avoit accusé Joseph d'avoir rapporté la mort de Vitellius au 3. Octobre, & il lui avoit opposé Tacite qui la met en Décembre. S. Gelénus est probablement l'auteur de la méprise; car il a cru que le mois

Apelléus répondoit au mois d'Octobre, & c'est à celui de Décembre qu'il répond. M. de Tillemont croit qu'il faut lire vingt-troisième au lieu de troisième. Ce que Tacite dit que l'armée de Vespasien célébroit les Saturnales à Otricoli, justifie sa conjecture; cette fête commençant le dix-sept Septembre, & Vitellius n'ayant été tué qu'après. Voyez Basnage. *Annal. Polit. Eccles. pag. 766.*



avec de grandes acclamations , & témoigna par des fêtes , qu'il n'étoit pas moins satisfait de son élévation , que de la chute précipitée de Vitellius.

V. Vespasien reçut les nouvelles de ces heureux succès à Alexandrie. Cette ville , la plus grande de l'univers après Rome a néanmoins quelquefois peine à contenir le nombre de ses habitans. Il y étoit arrivé de toutes les parties du monde des députés pour féliciter Vespasien sur son glorieux avènement au trône de l'Empire. Voyant donc son autorité si bien affermie , & les affaires de Rome dans une situation plus tranquille même qu'il ne l'avoit espéré , il crut devoir porter toute son attention sur ce qu'il restoit à faire pour achever de réduire la Judée ; ainsi dans le même temps qu'il se pressoit de donner ordre à toutes choses dans Alexandrie , parce que l'hiver étant fini , il souhaitoit profiter du printems pour se rendre en Italie , il envoya son fils Tite avec des troupes d'élite faire le siège de Jérusalem. Tite alla par terre à Nicopolis , qui est éloignée de vingt stades d'Alexandrie ; il s'y embarqua sur le Nil avec ses troupes dans de longs vaisseaux , descendit ce fleuve le long du rivage appelé *Mendesius* jusqu'à la ville de Thimée , d'où il alla par terre à la petite ville de Tanis , où il séjourna. Il arriva en deux marches à Héraclée , & de là en une marche à Péluse ; il y fit reposer son armée deux jours , & passa le troisième les embouchures du Nil. Après une marche d'un jour dans le désert , il campa auprès du Temple de Jupiter Casius. Il se rendit ensuite à Ostracine , pays dont les habitans n'ont d'autre eau que celle qu'ils font venir d'ailleurs. Il gagna ensuite Rinocolure , d'où il se rendit en quatre journées à Raphia , qui est la première ville de Syrie ( a ). Il fit un cinquième campement à Baza , d'où il alla à Ascalon , de là à Jamnia , & enfin à Joppé , d'où il se rendit à Césarée , où il avoit dessein de choisir encore quelques troupes , pour les joindre à celles que Vespasien lui avoit données.

Vespasien  
part pour Ro-  
me , & envoie  
Tite faire le  
siège de Jérusalem.

( a ) Qu'on trouve en sortant d'Egypte.





# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

### LIVRE QUATRIEME.

### REMARQUES.

---

#### REMARQUE I.

*Sur l'endroit jusqu'où s'étend  
le lac Semechon.*

**L**E Grec dit dans toutes les Editions que nous avons de Joseph, que c'étoit Daphné où le lac Semechon finissoit. (a) M. Reland (b) est le premier qui ait conjecturé qu'il falloit lire *Sarus*, au lieu de *Daphné*. La conjecture est si vrai semblable, que je n'ai pas fait difficulté de la suivre dans la traduction de cet endroit. A la remarque que fait ce Sçavant pour justifier sa conjecture, que le lac Semechon s'étend jus-

qu'au pays de Dan, où est la fontaine ou la source d'où le Jourdain paroît premierement sortir, à cette remarque, dis-je, j'ajoute ce que Joseph dit une ligne plus bas, « ou » sont les fontaines, qui après avoir » nourri ce qu'on appelle le petit » Jourdain sous le temple du bœuf » d'or, le conduit dans le grand. » Ce temple du bœuf d'or est bien vrai-semblablement celui d'un des veaux d'or que Jéroboam fit mettre à Dan (c). Le Sçavant Interprète de l'Ecriture (d) a pu ne pas remarquer que le Texte de Joseph étoit altéré, & traduire avec M. d'Andilly *jusques à Daphné*, mais sans ajouter » qui est un lieu délicieux à cause

(a) Μάρι Δάφνι καὶ πῦρ.

(b) Palæst. illust. pag. 263.

(c) Rois. liv. 3. chap. 12. v. 29.

(d) D. Calmet. *Josué. chap. 1. v. 2.* Il le corrige dans son Dictionnaire de la Bible. *Veau. pag. 446.*

» des sources qui lui ont fait donner le nom de Daphné à l'imitation de celui d'Antioche. « Car Joseph n'en dit pas tant. Ce ne fut pas à cause de ses belles eaux qu'on appella le fameux fauxbourg d'Antioche Daphné, mais à cause de la grande quantité de lauriers qui étoient dans son bois sacré, ou à cause que, selon la fable, Daphné, fille du fleuve Ladone y avoit été changée en laurier. Sôzomene. Liv. 15. chap. 19. On trouve au verset onze du Chapitre trente-quatre du Livre des Nombres une fontaine *Daphnim*, mais l'Hébreu & le Grec n'ont que fontaine.

## REMARQUE II.

*Sar le surnom du scélérat qui égorgea Antipas, Levias Sophas.*

L'endroit où Joseph parle du surnom de Jean est corrompu. C'est l'ordinaire de ceux dans lesquels il rapporte quelques mots Hébreux. M. d'Andilly s'est contenté de le traduire « nommé Jean, autrement « Dorcas. » Mais outre que le Grec n'a rien qui réponde à *autrement*, l'élégant traducteur n'a point rendu *νῆς καὶ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τῶν μαθητῶν*. Il s'appelloit dans la langue du pays, le Fils du Daim. M. Havercamp qui s'est également aperçu que cela ne faisoit point de sens, a cru que pour y en trouver, il suffisoit de suppléer *si'interpréter*. Il n'appelloit le fils du Daim dans la langue du pays

» si vous interprétez. « (a) mais quoi qu'il en soit de ce sens, ce n'est pas, ce semble, celui de Joseph. Après avoir dit que ce scélérat étoit toujours prêt à commettre des meurtres, il ajoute le surnom qu'on lui avoit donné, & il doit marquer naturellement la malheureuse inclination qu'il avoit à répandre le sang. Quelle liaison entre cette inclination meurtrière & le nom de fils du Daim, qu'on lui donne dans les traductions de Joseph ?

Quelques manuscrits portent *ταβθά*, & c'est cette mauvaise leçon, reste informe de la bonne, qui a probablement fait naître l'idée de *fils du Daim*. On trouvoit dans les actes des Apôtres (b) que *ταβθά* signifie *dépends Daim*, on en a conclu que *ταβθά* avoit le même sens, & pour ne laisser aucun doute, on lui a substitué *dépends naït*. Si *ταβθά* a fait naître ce mauvais sens, ce mot peut servir à découvrir la véritable leçon. Joseph disoit bien vrai-semblablement qu'on appelloit ce scélérat en Hébreu *בן דמא* ou *בן דמא*, le fils du sang, mais les Copistes, qui ne sçavoient point cette langue, ont tellement défiguré ces mots, que si ce qui précède ne le demandoit pas, il seroit impossible de les découvrir dans *ταβθά*. Quelque peu de ressemblance qu'aient ensemble *ben-dam* & *tabetha*, il est certain que les Copistes en ont confondu qui n'en avoient pas davantage lorsqu'ils ont transcrit des mots d'une langue qu'ils n'entendoient pas. Si dans le manuscrit sur lequel ceux qui ont cette leçon ont été copiés, *Ανδρέας* étoit à moitié effacé, de

(a) *Hic lingua patria, si'interpretetur, Dama filius vocatur.*

(b) Chap. pag. 9. v. 17.



manière qu'il n'eût de lisible que ces quatre lettres *אנחא*, les Copistes qui n'y entendoient rien, ont pu suppléer mal à propos *אנח* & transcrire *אנחא*, qui fait un sens en général, mais qui ne convient pas ici. Cette supposition rend la conjecture plus vrai-semblable. Car en retranchant le *א* supplée, en supplant deux lettres, *ב* & *נ*, & en changeant *ה* en *ד*, on a *בנדאמא*, le fils du sang.

### REMARQUE III.

*Sur ce qu'on fait dire à Joseph que les Zélateurs établirent plusieurs Grands-Prêtres.*

**M**ONSIEUR de Tillemont trouve beaucoup de difficulté dans ce que Joseph dit des Pontifes établis par les Zélateurs. Il paroît en effet dire qu'ils créèrent plusieurs Grands-Prêtres, mais il est certain par la suite qu'ils ne conférèrent cette grande dignité qu'à Phannias. On peut voir ce que ce Sçavant dit dans sa Note vingt-huitième sur la ruine des Juifs pour lever cette difficulté, mais il ne paroît pas autrement content des différentes solutions qu'il propose. Et en effet, je ne vois pas qu'on puisse concilier Joseph avec lui-même dans l'état où est son Texte. L'Empereur Claude, en donnant à Hérode, Roi de Calceide, l'intendance du Temple, & le droit de nommer les Souverains Pontifes, ne lui donnoit pas celui d'en nommer plusieurs à la fois, & ce Prince ni son successeur ne l'ont jamais fait. ... *τῶν τῶν ἀρχιερέων ἑποπτοῦναι. Antiq. Juiv. liv. 20. init.*

Les vues des Zélateurs étoient d'avoir un Grand-Prêtre qui leur fût redevable de son élévation, & dont l'obscurité & le peu d'autorité ne le missent pas en état de les croiser dans leurs désordres. Ce n'eût pas été prendre le moyen de se procurer ce qu'ils souhaitoient, que de faire jeter le sort sur les vingt-quatre familles Sacerdotales. Car il eût pu tomber sur un sujet qui, par son crédit & ses grandes qualités eût été en état de les châtier de tous les crimes qu'ils avoient commis & qu'ils ne cessent de commettre. Pour cet effet ils commencèrent par écarter toutes les familles Sacerdotales dans lesquelles il y avoit des sujets capables de ruiner leurs projets, & ils en choisirent une ensuite si obscure & si inconnue, qu'aucun de ceux qui en étoient ne pouvoit leur faire ombrage.

Les Zélateurs ne créèrent pas plusieurs Grands-Prêtres : cela est certain par ce que Joseph dit dans la suite, comme on vient de le remarquer. C'eût été une infraction manifeste de la loi, & comme il ne les ménage nullement, il n'eût pas manqué de le leur reprocher. Ce ne fut pas aussi une élection des chefs des familles sacerdotales que ces scélérats firent par le sort, comme M. de Tillemont avoit quelque inclination à le croire ; car rien ne donne lieu, dans le récit de l'Historien Juif, de le penser. Il eût fallu déposer ceux qui l'étoient, & on n'a point d'exemple qu'on l'ait jamais fait. Ni l'Ecriture, ni Joseph ne nous apprennent rien des avantages que la qualité de Chef de famille sacerdotale pouvoit procurer à ceux qui l'étoient, & on ne voit pas que dans les différents événements qui sont arrivés depuis le retour de la captivité, jus-

qu'à la ruine de Jérusalem, ils y paroissent d'une manière à se distinguer des simples Prêtres. On n'a pas lieu aussi de supposer que les Zélateurs aient voulu augmenter le nombre de leurs ennemis en les déposant, lorsqu'on ne voit pas quel avantage eût pu leur procurer une violence si odieuse. Ainsi pour concilier Joseph avec lui-même, & lui sauver une contradiction dans laquelle je n'oserois l'accuser d'être tombé en si peu de lignes, il faut rétablir son texte dans l'état où je crois qu'il l'avoit mis. En lisant *ἀρχιερεῖς* & *ἀγῶν* à la place d'*ἀρχιερεῖς* & d'*ἀγῶν*, il dira que les Zélateurs après avoir écarté les familles sacerdotales qui donnoient par succession des Grands-Prêtres à la Nation, ils leur en substituerent d'obscures, d'inconnues en quelque sorte & sans considération. On sent qu'il manque quelque chose & peu de justesse dans le sens qu'on prête ordinairement à Joseph. Après avoir rapporté que les Zélateurs écartèrent les anciennes familles, on attend qu'il apprenne quelle fut celle sur laquelle ils jetterent le sort. Celui qu'on propose, remplit sur cela l'attente du Lecteur, & est bien lié avec ce qui précède.

## REMARQUE IV.

*Sur la manière dont quelques-uns des Zélateurs sortirent du Temple, & ouvrirent les portes de la ville aux Iduméens.*

« Les Zélateurs scierent avec les  
« scies du Temple les verrouils  
« & les gonds des portes. » [ M. d'An-

dilly. ] Les verroux d'une porte sont de fer ou de cuivre, & l'instrument que nous appellons *scie*, ne peut scier ni l'un ni l'autre. Joseph ne parle point de gonds; & en effet, quand on a fait sauter les verroux d'une porte, on n'a pas besoin d'en scier les gonds pour l'ouvrir. La signification ordinaire, & la seule, je crois, qu'ait le terme (a) que Joseph emploie pour exprimer ce dont les Zélateurs se servirent pour ouvrir la porte aux Iduméens, est de marquer ce que nous appellons *une scie*... Je doute cependant que ce soit celle que Joseph lui donne ici. Quel que fût cet instrument, il dit qu'il étoit à l'usage des Prêtres; car je crois qu'il faut lire *ἱερέων* au lieu de *ἱερῶν*, & *πύλων* ou *πυλώνων* au lieu de *πυλώνων*. Je ne me souviens pas que Joseph se serve du pluriel pour signifier les Portiques; & on ne désigne pas un instrument par l'endroit où il est, mais par l'usage qu'on en fait, ou par les personnes qui s'en servent.

Les Prêtres pouvoient avoir des scies dans leur parvis, mais on ne voit pas qu'elles pussent leur être d'aucun usage dans les fonctions de leur ministère. L'expression *ἱερέων πύλων* semble indiquer un instrument qui leur fût particulier: la scie ne l'est en aucun point; mais la hache est en quelque façon propre aux Victimaire. Il paroît par Enée le Tactique ou le Poliorcétique (b) qu'on revêtoit anciennement les barres qui servoient à fermer les portes des villes de fer ou d'airain, de peur qu'en les sciant, on ne les ouvrît à l'ennemi. Si l'on avoit eu la même précaution à Jérusalem, comme il est

(a) *Πύλων*.

(b) Pag. 1676.

bien vrai-semblable, ce ne put être une scie dont les Zélateurs se servirent pour ouvrir les portes aux Iduméens. Ce qu'on sçait ordinairement moins bien d'une langue, ce sont les termes propres aux instruments de chaque art, de chaque profession. On peut sçavoir leur signification générale, mais leur sens particulier, & qui les distingue les uns des autres; c'est ce qu'on ignore assez souvent. La langue grecque étoit étrangère à Joseph, & il put aisément confondre *μολδος* scie avec *μαχδος* hache, parce qu'on se sert de l'un & de l'autre outil pour séparer des pièces de bois, quoiqu'ils ne le fassent pas de la même manière.

Mais quel que fut cet instrument, hache ou scie, les Zélateurs ne s'en servirent point pour ouvrir les portes du Portique d'Israël. Ils en étoient maîtres, & ils les avoient fermées contre le Peuple qui les poursuivoit, & le respect dont Ananias, qui l'animoit, étoit pénétré pour la sainteté du lieu, l'empêcha d'entreprendre de les forcer (a). Comme ils avoient été maîtres de les fermer, ils le furent de les ouvrir à ceux de leur faction qui se chargeoient de sortir secrètement du Portique d'Israël pour aller ouvrir une des portes de la ville aux Iduméens, & ce ne fut qu'alors qu'ils firent usage de la hache ou de la scie pour couper ou scier la barre ou la grande pièce de bois qui la tenoit fermée. Car *μολδος* ne signifie ni gonds ni verroux, mais une grande pièce de bois dont un des bouts entroit dans un trou de la muraille, & l'autre étoit arrêté dans le côté opposé de la muraille, parce

que les Grecs appellent *βαλανος* cheville de fer, verroux. Voyez Note de Casaubon sur Enée, pag. 1742. Edit. Amster. 1670.

### REMARQUE V.

*Les Troupes Romaines ne pénétrèrent point dans l'Idumée, proprement dite, pendant que Vespasien commanda en Judée.*

JE ne trouve rien dans tout ce que dit Joseph des expéditions de Vespasien, qui justifie ce qu'il dit ici, qu'il prit deux bourgades situées dans le milieu de l'Idumée (b) si on l'entend de l'Idumée proprement dite, comme on le fait ordinairement; encore moins ce que l'Auteur de l'Histoire des Empereurs jusqu'à Constantin, raconte « que Vespasien se rendit maître de tout le pays », *L'Idumée*, Tome 6. pag. 319. Car on voit par la suite que pour se rendre maître de cette province, & y commettre les plus grands désordres (c), Simon n'eut affaire qu'aux Iduméens, sans qu'on trouve que les Romains s'y soient opposés. Les expéditions de Céréalis se terminèrent à prendre Chébron; & Massada, Machérotte & Hérodiûm en furent les bornes du côté de l'Idumée. Car soit qu'il n'attaquât pas ces Places, soit qu'il ne pût les prendre, elles demeurèrent autonomes ou sous la puissance des Sicaïres. Simon étoit aux environs, lorsqu'il pensoit à se

(a) Chap. 9. num. 12.

(b) *Δύο κάμαί, τὰς μεσαστάς τῆς Ἰδουμαίας.*

(c) Chap. 9. num. 9.



rendre maître de l'Idumée. Il y réussit par la trahison d'un des Généraux de ce Peuple. Pour y pénétrer, il commença par s'emparer de Chébron que Céréalès reprit dans la suite. Il y pénétra ensuite, & y commit les désordres que Joseph rapporte. Les Troupes Romaines ne pénétrèrent donc point dans l'Idumée, proprement dite, pendant que Vespasien commanda en Judée, puisque leurs conquêtes de ce côté-là se bornèrent à la prise de Chébron.

*μυριάς* ne signifie quelquefois, qu'*entre deux*, & j'ai cru pendant quelque temps, qu'en lui donnant ici ce sens, Joseph vouloit dire que Vespasien avoit pris deux bourgades situées entre l'Idumée & la Judée. Mais quoique ce sens soit fort bon, outre que cette conjecture suppose que les copistes ont omis *ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ* (a), la suite fait voir que ce n'est pas ce que Joseph vouloit dire. Simon commença ses incursions par l'Acrabatene, & les poussa jusques vers la grande Idumée (b). M. d'Andilly a traduit dans la *haute Idumée*; mais *μυριάς* ne veut pas dire *haute*, (c) & Joseph distingue entre la *grande* & la *haute* ou *supérieure Idumée*. Il appelle *grande* l'Idumée dans laquelle Simon vouloit pousser ses incursions, & *haute* celle dans laquelle Céréalès pénétra, & s'en dégagea. (d) Cet Officier ne pénétra point par de-là Massada, Macheronte & Hérodium. Ces trois places étoient à l'entrée de l'Idumée proprement dite, mais elles n'en étoient pas.

Massada, la plus avancée des trois, étoit limitrophe de cette province (e), mais elle étoit de la Tribu de Juda. Le Grand-Prêtre Simon la prit sur le Roi Démétrius; mais les Juifs ne possédoient rien alors dans l'Idumée. Simon étoit aux environs de *Βηθλὴμ* lorsqu'il méditoit la conquête de l'Idumée, comme on vient de le remarquer; mais il n'y pénétra qu'après s'être emparé de Chébron. Ainsi quand Joseph dit que Vespasien se rendit maître de deux bourgades situées dans le milieu de l'Idumée, il parle de l'Idumée supérieure que formoient les villes d'Hérodium, de Massada, de Chébron & d'Engaddi, & peut-être quelques autres. Joseph borne aux pays des montagnes *ἐν τῇ ὄρει* les courses que faisoit la garnison que Vespasien avoit mise dans le milieu de l'Idumée; or ce que cet Auteur appelle le *Pays montagneux*, étoit dans la Tribu de Juda; cela paroît par quelques endroits de ses ouvrages, & eu particulier par ce qu'il dit, quelques lignes plus bas (f), que plusieurs des habitans de Jéricho s'enfuirent à l'approche de l'armée Romaine, *ἐν τῇ Ἰεροσολύμων ὄρει*, dans les pays montagneux de Jérusalem. Les Iduméens s'étoient rendu maîtres d'une grande partie de la Tribu de Juda; & Judas Machabée (g) fut obligé de fortifier Betsura pour couvrir Jérusalem contre les incursions de ce Peuple; car cette Place étoit entre Jérusalem & Chébron, qui étoit de la Tribu de Juda. C'est

(a) Guer. des Juifs, Liv. 4. chap. 8. num. 1.

(b) Καὶ τὰ μύρι τῇ μυριάς Ἰουδαίας. chap. 9. num. 4.

(c) Note de l'Editeur. Si c'est une véritable faute, je l'ai fait faire au P. Giller; on lisoit *grande* dans son manuscrit, & j'ai laissé imprimer *haute*.

(d) Ibid. num. 9.

(e) *Judaea terminus Massada castellum*. Solin. Liv. 35. sur la fin.

(f) Guer. Juifs, Liv. 4. chap. 8. num. 2.

(g) 2. Machab. chap. 6. v. 6.

pourquoi après que Joseph a raconté que Céréalès alla faire le dégât dans l'Idumée supérieure, & qu'il y prit les villes de Caphétrā, Capharabis & Chebron, il finit ce num<sup>o</sup>. (a) non en disant qu'il fit des conquêtes dans l'Idumée, mais qu'à l'exception d'Hérotouté la Judée étoit rentrée sous l'obéissance des Romains. Καὶ πάντων ἡδὲ Καρχερμαίνων..... Σκοπὸς ἡδὲ τὰ Ἱεροσόλυμα πρὶν ἔσθαι Ῥωμαίοις.

### REMARQUE VI.

*Joseph ajoute à l'Ecriture dans le récit qu'il fait du miracle d'Elisée que l'Ecriture rapporte dans le 4. livre des Rois, chap. 2. v. 19. On corrige & on explique deux endroits de cet Auteur.*

**J**oseph ajoute dans le récit qu'il fait du miracle d'Elisée, à ce qu'en rapporte l'Ecriture ; ce qui peut l'avoir trompé & peut-être plusieurs de ses compatriotes, c'est la manière dont l'Ecriture s'exprime en rapportant ce miracle (b) ; car s'étendant au de-là de ce qu'elle dit, comme on l'a fait voir plusieurs fois en d'autres occasions, ils ont pu croire que le Prophète avoit non-seulement ôté aux eaux de cette fontaine la mauvaise qualité qu'elles avoient de produire la stérilité, mais qu'il lui avoit donné la vertu de procurer la fécondité ; & appliquant aux femmes ce que l'Ecriture ne paroît dire que des pro-

ductions de la terre, ils ont prétendu que ces eaux rendoient les femmes fécondes. Pline attribue la même vertu aux eaux du Nil (c), & on ne voit pas qu'il y ait rien qui répugne en cela. Mais c'est moins pour justifier Joseph d'avoir cru que des eaux pouvoient avoir cette propriété, que pour remarquer qu'il n'est pas le seul qui ait été de ce sentiment.

L'Ecriture ne dit point que le Prophète Elisée fit une libation de vin & de miel dans cette fontaine, & le reproche qu'on en fait à Joseph est juste jusqu'à un certain point ; mais la faute n'est pas telle que M. Vandalé ait eu raison de la vouloir faire regarder comme une justification de l'épithète de demi-païen qu'il lui avoit donnée. L'Historien Juif n'avoit nul intérêt d'ajouter du miel & du vin au sel que le Prophète Elisée jeta dans cette fontaine, & cette addition n'a aucun trait au paganisme ; ainsi l'équité veut, ce semble, qu'on regarde cette circonstance comme une tradition reçue chez les Juifs sans fondement & fautive, si l'on veut, mais qui n'attribue rien au Prophète, qui sentent l'idolâtrie.

Si le Censeur, au lieu de donner toute son attention à chercher de tous côtés matière à condamner Joseph, en eût conservé une partie pour examiner son texte dans cet endroit, il eût pu voir qu'il étoit altéré, & trouver en le rétablissant un plus juste sujet de reproches, que ne sont pour la plupart ceux qu'il lui fait. M. d'Andilly n'a point traduit cet endroit. Notre langue ne souffre point de phrases sans sens, & une omission dépare moins une traduc-

(a) Guer. des Juifs, liv. 4. chap. 9. num. 9.

(b) Non erit ultra in eis mars, neque sterilitas,

(c) Liv. 7. chap. 3.

tion, qu'un arrangement de mots qui ne frappent que les yeux. C'est un avantage que ceux qui traduisent le grec ou une autre langue en latin ont sur les Traducteurs françois. Car il en est qui, dans les endroits qu'ils n'entendent pas, se contentent de rendre les termes de leur original par d'autres qui leur répondent en général, sans s'embarasser s'ils présentent quelque sens, sur la flatteuse espérance que leurs lecteurs s'en prendront plutôt à leur peu de pénétration ou à leur peu d'usage du latin, qu'ils ne les accuseront d'avoir mal rendu leur Auteur. M. Havercamp, quoique sçavant d'ailleurs, paroît avoir fait quelquefois usage de cette espèce de droit que se sont donné quelques-uns de ceux qui nous ont donné des traductions latines. Il traduit l'endroit qui fait le sujet de cette remarque : « *Ad has preces, ex disciplina manibus quoque multis operatus fontem immutavit.* » Outre ces prières, ayant beaucoup travaillé des mains, selon la discipline, il changea la fontaine. Quel est ce travail des mains que fit ce Prophète ? Quelle est cette discipline selon laquelle il travailla beaucoup des mains ? J'avoue ici mon ignorance, & tous ceux que j'ai consultés, n'ont point fait difficulté de faire le même aveu.

Les ouvrages de Joseph n'ont été gueres qu'à l'usage des Chrétiens ou des Juifs ; & les uns & les autres ont peu connu ce qu'étoit la Théurgie des Payens. Ainsi les Copistes qui étoient naturellement de l'une ou de l'autre Religion, ne sçachant ce que pouvoit signifier *πρὸς θιουργίας*, lui ont substitué *προχρηματίας*, parce qu'il ne leur étoit pas inconnu, sans s'arrêter à examiner s'il faisoit un bon

sens. La correction qu'on propose, prête à Joseph une pensée qui lui fait peu d'honneur ; mais c'est ce qu'il veut dire, & si ce n'est pas absolument une preuve de son demi-paganisme, c'en est une entre plusieurs autres de sa mauvaise inclination à penser & parler comme les Gentils, lorsqu'il croioit que cela n'étoit pas expressément contre la loi.

La Théurgie étoit chez les Payens une prétendue science d'attacher les Dieux aux statues qui les représentoient, de les y incarner en quelque sorte, & de rendre ces statues des corps animés par l'union avec ces divinités, d'engager & de forcer, en quelque façon, leurs Dieux par le choix de certains parfums, par certaines cérémonies faites avec des circonstances particulières ; par la prononciation de quelques paroles mystérieuses & connues des seuls initiés ; les forcer, dis-je, à leur accorder ce qu'ils demandoient, & à écarter les maux qu'ils craignoient. Les Juifs & quelques Hérétiques des premiers siècles ont eu aussi leur Théurgie ; car ils ont cru que, par la prononciation de certains mots, & la vertu de quelques plantes, on pouvoit faire des choses surprenantes, chasser les démons & guérir les malades. Prétention également fautive & superstitieuse, mais qui n'étoit pas cependant idolâtre, parce qu'ils croioient que c'étoit le vrai Dieu qui avoit donné cette vertu à quelques plantes & à la prononciation de certaines paroles. C'est dans cette opinion que Joseph dit ici : que le Prophète Elisée joignoit aux prières qu'il avoit adressées à Dieu beaucoup de Théurgie, dont il avoit la science. *Τὰς τὰς Ἰαῖς εὐχαῖς πολλὰ προχρηματίας ἐξ ἐπιστήμης.*



Outre les différentes vertus qu'avoient les eaux de la fontaine dont Elisée corrigea l'amertume, M. d'Andilly dit : « Leur vertu est si grande, » qu'il suffit d'en arroser un peu la » terre, pour faire qu'elle soit très- » fertile ; & les lieux où elles demeurent long-temps, ne rapportent pas davantage que si elles ne faisoient qu'y passer, *comme si elles les vouloient punir ceux qui les ar- » rêtent dans leurs héritages de leur méfiance de leurs merveilleux effets.*

Le faux Egesippe, S. Gelenius & M. Havercamp ont vu le même sens dans cet endroit, à cela près, qu'ils n'ont point ajouté, comme M. d'Andilly, les mots qu'on présente en italique. Joseph auroit attribué à ces eaux une qualité bien singulière & semblable, en quelque façon, à une de celles de la mané; mais après avoir dit qu'elles rendoient les femmes fécondes, il a pu dire : « que les » lieux où elles demeurent long-temps » ne rapportent pas davantage que » si elles ne faisoient qu'y passer, & il n'y a que les termes qu'il emploie, qui ne permettent pas de lui attribuer cette pensée. L'opposition qui est dans le second membre de la phrase qui commence par *ἡ ἀπορία τῶν υἱῶν*, demande que ce ne soit pas des mêmes eaux qu'il parle; que ce soit une comparaison qu'il fasse entre les eaux de cette fontaine & toutes les autres, & qu'il attribue aux premières une vertu d'engraisser davantage les terres où elles restent, que les autres celles où elles restent peu davantage. La manière dont il finit cet article, prouve que c'est la pensée. Elles rafraichissent, elles engraisent donc davantage que toutes les autres. S'il avoit voulu dire que

son cours avoit plus d'étendue que celles des autres fontaines, il eut dû dire *ἡ ἀπορία* & non pas *ἡ ἀπορία*; car ces eaux ne couloient pas dans une plus grande étendue de pays que celles de toutes les autres fontaines, & quand on voudroit suppléer le mot de fontaine, comme a fait M. d'Andilly, il eut dû ajouter *τὰς ἁγίας*, & borner la comparaison aux fontaines de la Judée. Le cours d'une fontaine qui ne coule qu'environ trois lieues avant de se perdre dans le Jourdain, n'est pas plus long que celui de toutes celles de la terre.

## REMARQUE VII.

*Quelques Remarques sur ce que Joseph dit, ou ce qu'on lui fait dire du lac Asphaltite, ou de la Mer-Morte.*

1°. « Les pommes dont parle » Joseph & Tacite, qu'ils » font croître sur les bords de ce » lac, & qu'ils dépouillent comme » parfaitement belles extérieurement.... Ces pommes, dis-je » sont reconnues à présent pour n'avoir jamais existé que dans l'imagination déréglée de quelques dévots superstitieux » (a). Je ne sçai si cela est exactement vrai; mais elles n'ont jamais existé dans les écrits de Joseph. Il ne parle que de fruits en général, & il ne leur attribue que d'avoir la peau semblable à ceux qu'on mange; que si l'on ne voit plus maintenant de ces fruits sur les bords de la Mer-Morte, les arbres qui les portoient, peuvent avoir été détruits, comme n'étant d'aucune uti-

(a) Histoire universelle du monde. Tom. 2. pag. 349.

lité au public. Morison (a) remarque qu'on ne voit sur ses rivages ni arbres, ni aucun vestige de plante; que tout y est couvert de cendre. Ce pouvoit être de cette cendre dont les arbres qui portoient ces fruits, & dont parle Joseph, tiroient leur foible & mauvaise substance.

2°. Selon cet Auteur, ce lac ne produisoit rien, & Tacite (b) ajoute qu'il ne souffroit pas même les oiseaux qui sont ordinairement dessus les eaux. M. Maundrell (c) fait deux remarques qui paroissent contraires. « J'ai vu, dit » cet exact voyageur, plusieurs oi- » seaux voler au-dessus de cette mer, » sans qu'il leur arrivât aucun mal » qu'il parût. Il ajoute: « J'ai trou- » vé deux ou trois écailles sur le ri- » vage qui ressemblent à celles des » huîtres; elles avoient été jetées » par les vagues à deux lieues de » l'embouchure du Jourdain. Je re- » marque cela de crainte qu'on ne » s'imagine qu'elles n'eussent été » poussées de-là dans la mer. Mais » ces deux observations ne détruisent » point absolument ce que Tacite & » Joseph disent. Tacite ne paroît par- » ler que d'oiseaux aquatiques, com- » me canes, poules d'eau & plon- » geons, & il pouvoit sortir de ce lac » des exhalaisons si malignes, que ces » oiseaux ne pouvoient pas vivre des- » sus, mais qui n'étoient pas assez gran- » des pour se porter à une certaine hau- » teur, & empêcher que d'autres oi- » seaux n'y pussent voler. A l'égard de » quelques coquilles qu'on trouve sur » le rivage de la Mer-Morte, les déb- » bordemens assez fréquens du Jour- » dain, peuvent les porter dans ce lac.

& ce lac se débordant aussi, les jeter sur le rivage.

3°. Les Voyageurs confirment ce que Joseph dit que les eaux du lac Asphaltite avoient une certaine consistance qui faisoit qu'elles soulevoient les corps pesants jusqu'à un certain point. « J'entrai dedans, dit Maun- » drell, (d) pour en connoître la » force; je trouvai qu'elles suppor- » toient mon corps avec une force » extraordinaire ». Joseph attribue cette propriété particulière à ce qu'il appelle leur *κρῆσις* que ceux qui ont traduit ce mot en notre langue ont rendu par léger. « Son eau, dit M. » d'Andilly, .... est si légère, que » les choses mêmes les plus pesan- » tes n'y peuvent aller à fond ». On ne voit pas qu'une eau légère puisse supporter un plus grand poids qu'une autre qui l'est moins. C'est ce qui a porté l'Auteur de la Note p. à croire qu'il falloit lire *παχύτης* grossièreté, épaisseur, au lieu de *κρῆσις* légereté; & le P. Calmer attribue cette propriété à leur épaisseur & à leur pesanteur. *Dict. Bibl. Asphaltite*. Mais on ne doit rien changer dans le texte. *Κρῆσις* signifie communément légereté, mais il signifie aussi quelquefois ce qui se porte, ce qui s'élève en haut. « On appelle *κῦρον*, » dit Suidas, ce qui se porte de soi- » même dans un lieu élevé » *κῦρον δ'ἔστι τὸ ἑξ αὐτῷ κινήματι οἰς τὸν ἄνω τόπον*. Les masses de bitume que ces eaux élevoient à leur superficie, prouvent qu'elles avoient cette propriété, quelle qu'en fût la cause, mais qu'on ne peut pas l'attribuer à leur légereté. Les eaux d'un lac ne

(a) Pag. 514.

(b) *Neque pisces, aut fuetas aquis pascitur.*

(c) Pag. 141.

(d) *Ibid.*

le sont pas en comparaison de celles d'une rivière, & sur-tout d'un lac qui produit le bitume, & d'un lac dont les eaux sont mêlées de boue (a). Ce n'est pas au reste une propriété qui fût particulière aux eaux du lac Asphaltite, si l'on en croit Ctesias. Car il parle d'une fontaine de l'Inde, dont l'eau rejette sur sa superficie ceux qui s'y plongent. Le fait est rare, mais il semble que la Phisique pourroit l'expliquer sans supposer aucune pesanteur ni grossièreté particulière dans ces eaux. Le Volcan, qui par la forte impression de ses vapeurs, fait sortir le bitume de terre, le porte sur les eaux de ce lac, & l'y fait sur-nager, peut faire la même impression sur toute leur capacité, & les empêcher par conséquent d'obéir au poids du corps d'un homme. Car si l'on suppose que ces vapeurs les poulent en haut & les soutiennent avec autant de force, que le corps d'un homme en a par son poids pour enfoncer dans l'eau, il doit nécessairement rester dessus (b).

4°. Une autre qualité particulière que Joseph attribue aux eaux de ce lac, c'est que leur superficie change de couleur trois fois le jour. Quoique le fait soit extraordinaire, ce seroit tomber dans le Pyrrhonisme, que de le revoquer en doute, après qu'un Voyageur également distingué par sa haute naissance & par sa parfaite exactitude à n'assurer que ce qu'il a vu de ses propres yeux, en

atteste la vérité. » La description, » dit le Prince Radzivil, que Joseph » nous a donné de ce lac, est aussi » exacte qu'elle est véritable, mais » sur-tout dans ce qu'il dit qu'il chan- » ge trois fois le jour de couleur; » Ce que j'ai vu très-clairement, » car son eau est noire le matin; de- » puis midi, lorsque le soleil est dans » sa force, elle est bleue; & avant » qu'il soit couché, lorsque la grande » hauteur diminue, elle est un peu » rouge, ou plutôt jaune. (c)

### REMARQUE VIII.

*Quelles étoient les Troupes qui se revoltèrent contre Jean de Giscala.*

Joseph ne s'explique pas assez sur ces troupes qui se revoltèrent contre Jean de Giscala. Les Iduméens qui étoient venus à Jérusalem pour dégager les Zélateurs assiégés dans les Portiques du Temple, s'en étoient retournés chez eux; quelques autres pour se soustraire aux cruautés que Simon exerçoit dans leur pays, s'y étoient réfugiés. (d) Joseph ne marque pas qu'il s'y en retira un grand nombre; & des réfugiés en général ne font pas la guerre dans la ville qui les a reçus. J'ai quelque soupçon que les copistes ont transcrit Idu-

(a) *Tanquam limo permixta. Peregrinatio Jerosolymitana Principis Radzivil. pag. 97.*

(b) *Καλυμμένη ὁ, ὡς πόντος βίαιος ἐστίν. Ὁρα δὲ ἰσχυρόν, ἡβαννὰ αὐτὸς τὸ βίαιον αὐτοῦ. Edit. Herodot. Lond. 1679. pag. 669. Voyez Strabon liv. 16. Diodore de Sicile, liv. 19. Plin liv. 5. chap. 16. Solin. chap. 35.*

(c) *Josephus de bello Judaico, lacum*

*hunc non minus exactè quam verè descripsit: illud præcipuè quod in die ter mutat colorem; quod & ipse evidenter vidi; nam mane habebat aquam nigricantem: meridie.... instar panni fit corulea: ante occasum, ubi vis caloris remittit. .... mo-dice rubet, vel potiùs flavescit. Jerosolymitana peregrinatio. pag. 94.*

(d) *Liv. 4. chap. 2. num. 4.*



méens au lieu de Galiléens. Lorsque Jean s'enfuit de Giscala à Jérusalem, il avoit emmené avec lui des soldats de Galilée, & ce furent ces Galiléens qui y établirent son autorité. Ce que dit Joseph au commencement du numero onze, semble autoriser ce soupçon. » Les troupes » *ἰδουμαίων* se revoltèrent contre Jean. Il ne paroît pas que les Iduméens qui se réfugièrent à Jérusalem, y fussent entrés en corps de troupes; les Juifs ne l'eussent pas souffert, après avoir été si cruellement traités par ceux qui étoient venus dégager les Zélateurs. Ces gens de guerre, de quelque nation qu'ils aient été, se revoltèrent contre Jean. La revolte est contre une autorité reconnue, & il ne paroît pas que Jean ait jamais eu autorité sur les Iduméens; mais il commandoit à ces soldats qu'il avoit amenés de Giscala. Ces Iduméens prétendus ou véritables attaquèrent Jean & les Zélateurs, & les obligèrent de se réfugier dans les Portiques du Temple. Le Peuple se joignit à eux, mais la crainte qu'ils ne se jettassent la nuit dans la ville, qu'il n'y missent le feu, obligea les Grands-Prêtres de tenir une assemblée pour concerter les moyens de prévenir ce malheur. Les Iduméens prétendus furent de la conférence, & il n'est pas probable qu'ils eussent consenti d'appeler Simon à leur secours, s'ils s'étoient réfugiés à Jérusalem pour éviter sa exau-té (a).

Il y avoit quelque petite différence entre le manuscrit dont se ser-

voit l'ancien interprete de Joseph, & nos imprimés, à en juger par la manière dont il rend cet endroit; car il traduit: *Inter Joannis autem copias quantum erat Idumæorum dissidebant*. On ne voit pas que Jean eût des Iduméens pour soldats, & il en avoit certainement de Galiléens, en admettant la leçon de l'ancien interprete, mais en lisant Galiléens au lieu d'Iduméens, le sens est fort bon, & il leve ce qui fait peine dans la manière de lire ordinairement. » Ceux » des Galiléens qui faisoient partie » des troupes de Jean, se revoltèrent contre lui.

#### REMARQUE IX.

*Eclaircissement de ce que Joseph dit de l'Egypte & d'Alexandrie.*

ON lit dans l'édition de Genève *ἀναχωρίαν* au lieu de *ἀναχωρίαν* que M. Havercamp a préféré dans la sienne. L'ancienne leçon est, je crois, un débris de la bonne; mais après avoir retranché le *ν* qu'ajoute la nouvelle édition, je lis *ἀναχωρίαν* au lieu de *ἀναχωρίαν*. L'Egypte » a à l'orient la Mer-Rouge, & s'étend jusqu'à la ville de » Coptus ». Si Joseph parloit de l'endroit où un fleuve se jette dans la mer, *ἀναχωρίαν* seroit propre; mais je ne sçais si ce mot convient pour signifier que la mer s'étend jusqu'à une certaine ville; il est certain.

(a) Joseph remarque que ceux qui s'étoient revoltés contre Jean étoient braves & guerriers, *μαχημαίοι ὄντων*. M. d'Andilly. » Parce qu'ils les surpassoient de beaucoup en nombre ». Mais je ne me souviens pas d'avoir vu

*μαχημαίοι* pris pour en plus grand nombre. Quoiqu'il en soit, c'est le caractère que Joseph donne aux Galiléens, d'être belliqueux & guerriers dès leur enfance, *Μαχημολογεῖν γὰρ ἐκ νεότητος*. Guer. Juiv. liv. 3. chap. 3. num. 2.

qu'elle ne s'étendoit pas jusqu'à celle de Copre.

M. Mailliet (a) rapporte qu'on trouve les ruines d'une longue & haute muraille bâtie de pierres de raille ; qu'elle court du Nord au Sud , & qu'elle peut avoir vingt-quatre pieds d'épaisseur par le bas. Cet Auteur rejette , & avec raison , ce que les Arabes disent qu'elle environnoit anciennement toute l'Egypte ; mais il y a beaucoup d'apparence que ce sont les restes de la muraille dont Joseph parle ici. Cela me donne occasion de proposer une autre conjecture. Je soupçonne *ἡ* *τῆς* d'être superflu après *τῶν* αὐτῶν , ou je voudrois le changer en *ἡ* *χώρα* , & ajouter un sigma à γῆ. » Du côté du septentrion , » l'Egypte a une muraille jusqu'à la » terre de Syrie. Joseph appelle ici la Palestine Syrie (b) après plusieurs Auteurs païens ; car l'Egypte ne confinoit pas à la Syrie , proprement dite.

Joseph ne parle que d'un port ; il y en avoit cependant deux à Alexandrie : le *Grand* & celui de *Bon-retour* ; il en avoit même trois en comptant le *Cibote*. Mais il ne parle qu'en général de l'Egypte , d'Alexandrie & de son port , sans entrer dans aucun détail. Peut-être que ce que Strabon appelle le *Port de Bon-retour* & le *Cibote* , ne formoient pas des ports distingués du *Grand* , & n'en étoient que des endroits particuliers. M. Mailliet prétend qu'Alexandrie n'avoit anciennement qu'un port ; mais je ne trouve point de preuves de ce qu'il avance qu'un des Ptolomées en avoit , pour quelque raison

particulière , fait faire trois du seul qu'Alexandre avoit fait. Ce que Strabon dit (c) que le *Grand Port* se partageoit en plusieurs Ports , autorise ce que je viens de dire , que l'*Eunoïste* & le *Cibote* pouvoient n'être que des divisions de ce grand Port ; & l'usage étoit peut-être que quand on ne vouloit pas entrer dans le détail , on ne parloit que du Port d'Alexandrie , comme cet Auteur , après avoir dit en général qu'il y en avoit deux , en reconnoît trois quand il entre dans le détail , & même un quatrième qu'il appelle *Creusé* & *Fermé* (d).

#### REMARQUE X.

*Ce fut l'armée de Judée qui proclama la première Vespasien Empereur.*

S Uetone à qui on joint Dion & Tacite , dit expressément que ce fut Tibère Alexandre qui fit le premier prêter serment à Vespasien par les troupes qu'il commandoit à Alexandrie , en qualité de Prefet d'Egypte. Joseph dit , au contraire , que ce fut par l'armée qu'il commandoit en Judée qu'il fut premièrement proclamé Empereur. M. de Tillemont (e) » qui n'a vu aucun moyen d'accor- » der Tacite , Suetone & Dion , » avec l'Historien Juif , a cru devoir » l'abandonner pour les suivre. Mais » la raison qu'il apporte de cette préférence paroît bien foible. » C'est » que Joseph ne sçut ce qui s'é-

(a) Description de l'Egypte. pag. 325.

(b) Liv. 5. chap. 1. num. 1.

(c) Καὶ οἱ πλείους τῶν ἑλβετῶν λιμένων. pag. 1142. a. b. liv. 7.

(d) .... Περὶ τῆς πόλεως τῆς ἀρχαίας ἐν χαλκῷ λιμένος. Ibid. pag. 1141. b. c.

(e) Vesp. num. 6.

(f) Note 2. Virellius.

« toit fait en Egypte qu'après avoir vu Vespasien déclaré Empereur ». Pourquoi ne l'auroit-il pas su auparavant ? car quoiqu'il fût prisonnier, il dit que Vespasien eut toujours beaucoup d'égard pour lui, & ce n'est pas donner trop d'étendue à ces égards, de dire que Vespasien lui permit ce que Neron ne refusa pas à S. Paul, de recevoir les visites de ses amis. La nouvelle de sa proclamation étoit trop intéressante, & fit trop d'éclat en Judée, pour que ceux qui alloient voir Joseph ne la lui apprissent pas. Quand il l'eût ignoré jusqu'à ce qu'il recouvrât sa liberté, en l'apprenant alors, n'eût-il pas pu apprendre en même temps ceux qui les premiers avoient reconnu Vespasien Empereur ? Toutes les présomptions sont pour lui, & nous donnent lieu de croire qu'il a été bien informé de tout ce qui regardoit l'élévation de ce Prince à l'Empire. Il en écrivit l'histoire sous ses yeux. Tite qui la vit, lui donna des avis, & les bienfaits dont l'honorèrent l'Empereur & le Prince son fils, durent lui donner un attachement particulier pour leurs personnes, & l'engager à s'instruire plus exactement de ce qui les regardoit, que des écrivains dont les premiers n'étoient pas nés, ou l'étoient à peine lorsque Vespasien fut élevé à l'Empire, & dont le dernier n'écrivoit que plus de cent ans après (a), qui ne pouvoient prendre qu'un intérêt fort général aux différentes circonstances de la vie de cet Empereur, & qui enfin écrivoient dans un pays éloigné de celui où il prit les ornements impériaux.

Xiphilin dit, à la vérité, que ceux d'Alexandrie avoient été les premiers à reconnoître Vespasien Empereur ; mais un Abbreviateur n'a pas la même autorité que l'Ecrivain, dont il abrège l'ouvrage ; & peut-être veut-il dire, non que ce fut à Alexandrie qu'il fut premièrement proclamé, mais que seulement les Alexandrins furent des premiers à le proclamer. Il n'a dû au moins dire que cela, s'il a bien pris la pensée de l'auteur. Car ce que Dion (b) raconte que les soldats de Vespasien ayant appris les instances que Mucien lui faisoit de prendre les ornements impériaux, entourèrent sa tente, & le proclamèrent Empereur, suppose qu'il ne l'avoit pas encore été ; car si Alexandre Tibere l'eût déjà fait reconnoître à Alexandrie, cette démarche qui n'eût pu être ignorée en Palestine, eût dû déterminer bien d'avantage l'armée qui y étoit, que les exhortations du Gouverneur de Syrie. Il est rare que des troupes, en quelque sorte étrangères, aient les premières déféré l'Empire à aucun Général, & prévenu celles auxquelles il commandoit. *ὅτι πρῶτοι αὐτὸν αὐτοὺς πατέρα τιμωρίσαντες*, pag. 748. » par » ce qu'ils l'avoient fait les premiers » ou des premiers Empereur ». L'expression n'est pas exacte ; ce furent les victoires que remportèrent en Italie les troupes de Vespasien, & le consentement de toutes les Provinces de l'Empire qui le firent Empereur.

L'expression de Suetone est précise, & ce seroit moins chercher la vérité que la combattre, de ne vouloir pas reconnoître qu'il dise que Vespasien

(a) On met la naissance de Tacite en soixante-un : celle de Suetone en soixante-neuf, & on croit que Dion écrivoit vers deux cent onze.

(b) Liv. 69, pag. 736.



fut proclamé Empereur en Egypte avant que l'armée de Judée l'eût reconnu en cette qualité; mais je crois qu'il y a une petite altération dans le texte de Tacite, (a) & qu'à la faveur d'une légère correction & d'un peu d'attention à son raisonnement, il ne dira pas ce qu'on lui fait dire ordinairement. Si Vespasien avoit été proclamé Empereur en Egypte le premier Juillet, il eût été naturel qu'il commencât à compter de ce jour le commencement de son regne; mais dans cette supposition le *quamvis*, qu'ajoute Tacite, fait un sens vicieux. D'ailleurs *jurasset* désigne un événement arrivé avant celui dont il vient de parler. Ainsi pour donner un sens à ce qu'il dit, & lui sauver une remarque qui ne peut se lier avec ce qui précède, il ne faut pas traduire: « Quoique l'armée de Judée lui eût « prêté serment le trois Juillet ». Car si on traduit: « Ce fut en Egypte « le premier Juillet qu'on commen- « ça à lui déferer l'Empire, Tibere « Alexandre se pressant de lui faire « prêter serment par les légions qu'il « y commandoit; mais quoique son « armée le lui eût prêté le troisième « du même mois, il compta cepen- « dant les années de son regne du « jour qu'il avoit été reconnu Em- « pereur en Egypte ». On sent l'in- conséquence de cette remarque, & pour la concilier avec ce qui précède, il faut nécessairement traduire: « Tibere Alexandre se pressant de lui « faire prêter serment par les légions « le troisième Juillet, il célébra ce

« jour dans la suite comme le pre-  
« mier de son regne, quoique son  
« armée l'eût salué Empereur le pre-  
« mier de ce mois ». Cette traduc-  
tion suppose que les Copistes de Ta-  
cite ont brouillé les chiffres, & qu'au  
lieu de mettre le troisième Juillet  
pour le serment que les troupes d'E-  
gypte prêterent à Vespasien, ils ont  
mis cette date pour le jour que ses  
troupes le proclamèrent Empereur.  
La méprise a été facile: ils en ont  
fait de plus grandes; mais la sup-  
position en est nécessaire pour épar-  
gner un raisonnement louche à Ta-  
cite, & le concilier avec Joseph.

La démarche que fit Tibere Alex-  
andre de faire prêter serment à  
Vespasien par les légions qu'il com-  
mandoit, entraîna les autres Pro-  
vinces de l'Empire, & les portèrent  
à le reconnoître pour Empereur.  
Ainsi quoique l'armée de Judée l'eût  
déjà reconnu, comme cette procla-  
mation n'eût pas eu vraisemblable-  
ment les suites qu'eut celle que mé-  
nagea Tibere Alexandre, il est na-  
turel que Tacite la fasse regarder  
comme le premier mouvement qui  
porta Vespasien sur le trône. C'est  
moins le lieu où il fut première-  
ment reconnu Empereur qu'il veut  
désigner, que la première cause de  
cette élévation, & ce qui la lui pro-  
cura particulièrement. Un corps de  
deux mille hommes de troupes de  
Mésie (b) l'avoient proclamé Em-  
pereur avant qu'il l'eût été en Ju-  
dée & en Egypte. Cette proclama-  
tion n'avoit point eu, à la vérité,

(a) *Initium ferendi ad Vespasianum  
imperiū Alexandria ceptum, festinante  
Tiberio Alexandro, qui Kalendis Julii  
sacramento ejus legiones adiegit. Isque pri-  
mus principatus dies in posterum celebra-  
tus, quamvis Judaicus exercitus quinto  
Nonas Julii apud ipsum jurasset, eo ardore*

*ut ne Titus quidem filius expectaretur, Sy-  
ria remeans, & conciliorum inter Mucia-  
num ac patrem nuncius. Hist. liv. 2.  
num. 79.*

(b) Suerone. Vitellius, num. 15.  
Idem. Vespasien, num. 6,

lieu, mais Tacite qui n'a pu l'ignorer, n'a pu, par conséquent, dire que les légions d'Egypte furent les premières à lui prêter serment. Ainsi le sens d'*initium ferendi ad Vespasianum imperii Alexandria captum*, est que la première démarche qui porta Vespasien sur le trône, se fit à Alexandrie.

En effet ses troupes en le reconnoissant Empereur, ne le rendoient, en quelque façon maître de rien. Elles étoient dans la Judée, pays de peu de conséquence en comparaison de l'Egypte, encore n'étoient-elles pas maîtresses de la capitale. Joseph (a) remarque que Vespasien regardoit l'Egypte comme une des parties les plus considérables de l'Empire; car outre qu'il nourrissoit Rome de ses grains, il pouvoit protéger, en cas de disgrâce, une retraite assurée. Ce furent probablement ces considérations qui firent que Vespasien regarda sa proclamation en Egypte comme le véritable commencement de son regne, & qu'il en voulut compter les années du jour qu'elle se fit.

Si Tacite a suivi l'ordre des temps dans sa narration, comme l'on a lieu de le présumer, Vespasien ne fut proclamé Empereur en Egypte qu'après la conférence de Béríte, & son armée le proclama immédiatement après cette conférence avec tant de zèle & d'ardeur, qu'elle n'attendit pas que Titus en fût de retour. Il put rester quelques jours à Béríte pour régler avec Mucien ce qu'il convenoit faire dans les circonstan-

ces où l'on se trouvoit, tandis que Vespasien, que les affaires rappelloient en Judée, retournoit à Césarée. Dans le long discours que Mucien fit à Vespasien, ou que Tacite lui fait faire pour l'engager à prendre les ornements impériaux, il ne lui fait point remarquer qu'après avoir été proclamé Empereur en Egypte, il ne pouvoit plus refuser le trône sans se livrer à une perte inévitable. Le motif eût été cependant incomparablement plus propre à fixer ses irrésolutions, qu'aucun de ceux qu'il employa. Il ne lui dit point que l'Egypte étoit déclarée pour lui, mais seulement qu'il pouvoit compter sur les neuf légions qui étoient en Judée, en Egypte & en Syrie; il met l'Egypte au niveau de ces deux Provinces, & marque par cette égalité qu'elle ne s'étoit pas encore plus déclarée qu'elles.

Ainsi on ne peut opposer à Joseph que le témoignage de Suetone. Témoignage dont l'Auteur ne se concilie pas avec lui-même. Car après avoir dit que ce fut en Egypte que Vespasien fut premierement reconnu Empereur, comment a-t-il pu dire que les armées de Syrie & de Judée lui prêtèrent serment de fidélité, sans rien dire des légions qui étoient en Egypte? Tout concourt donc à préférer le témoignage de l'Historien Juif à celui de l'Historien Romain. J'ai peine à croire qu'il n'eût pas été bien informé de la province où Vespasien fut premierement déclaré Empereur; & s'il s'y étoit trompé, ce Prince à qui il fit voir son

(a) Chap. 10. num. 5.

Auguste voulut que le sixième mois de l'année portât son nom, quoique ce fût le septième qu'il fut né. Sueton. Dion. iv. 54. pag. 552.

*Haud dubia destinatione discessere :*  
Tome IV.

*Mucianus Antiochiam, Vespasianus Caesaream.* Liv. 2. num. 79.

*Ex transmarinis, Judaicus & Syriacus, ac pars in praesentis Vespasiani verba jurarunt.* Viell. num. 5. Suet.

histoire, & qui ne pouvoit ignorer ce fait, ne l'eût-il pas averti de son erreur ? Car on doit supposer que la lettre de Vespasien à Tibère Alexandre, est uniquement de sa façon. Fabriquer une lettre qu'un Prince n'a jamais écrite, pour justifier un fait faux, dans un ouvrage que ce Prince, du moins son fils devoit voir, l'effronterie la plus grande, ne suffit pas pour le supposer, il faut charger l'Auteur qui le feroit, de quelque dérangement de cerveau.

Je finis une Note que j'aurois voulu resserrer davantage, par remarquer que Joseph se trompe lorsqu'il dit, au commencement du chapitre onzième, qu'après que Vespasien eut répondu aux Ambassadeurs qui étoient allés le trouver à Bérice, il alla à Antioche, ou que ses Copistes ont écrit le nom de cette ville, au lieu de celui de Césarée. Ce fut Mucien, qui, selon Tacite (a), alla à Antioche, & Vespasien à Césarée. Rien ne rappelloit à Antioche, & il paroît par Suetone, que l'armée de Syrie lui prêta serment, quoiqu'il fût absent. Ce ne fut qu'après la conférence de Bérice que Mucien la porta à le proclamer Empereur (b).

S'il avoit accompagné le Gouverneur de Syrie à Antioche, on n'eût pas attendu à le faire, qu'il s'en fût retourné à Césarée.

Tacite suppose que Vespasien étoit à Antioche quand l'armée de Syrie le proclama ; mais après l'avoir fait retourner, après la conférence de Bérice à Césarée, on ne voit pas quelle raison il eût pu avoir d'aller à Antioche. Ainsi l'on croit devoir suivre Suetone : d'autant plus que Tacite jette quelque embarras dans l'arrangement qu'il donne aux circonstances de ce grand événement.

Vespasien fut, selon lui, proclamé Empereur par son armée le troisième Juillet, & toute la Syrie lui étoit soumise avant le quinze (c). Il n'auroit pu partir pour Antioche que le cinq ou le six ; & entre le six & le quinze du même mois, le temps est bien court pour qu'il ait pu se rendre à Antioche ; qu'on y eût rassemblé les légions qui étoient dans la province pour le proclamer Empereur : que les autres villes de Syrie fussent informées de la démarche de leur capitale, & qu'elles eussent été en état de suivre leur exemple le quinze Juillet.

(a) Tacite, *Ibid.* num. 30.

(b) Tacite. *Ibid.* num. 31.

(c) *Ante idus Julii Syria omnis in eodem sacramento fuit.* Tac. num. 31.








# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

### LIVRE CINQUIEME.

#### CHAPITRE I.

I.  ITE ayant, comme nous l'avons dit, traversé les déserts qui sont entre l'Egypte & la Syrie, se rendit à Césarée, où il avoit dessein d'assembler toutes les troupes: pendant qu'il étoit encore occupé à régler avec son père dans Alexandrie, les affaires de l'Empire, dont Dieu venoit de faire romber l'administration entre leurs mains, le feu de la sédition toujours très-violent à Jérusalem, s'y ralluma plus vivement que jamais par la division des séditeux en trois factions qui tournerent mutuellement leurs forces les uns contre les autres. C'étoit, en quelque sorte, un bien dans de si grands malheurs, & je crois que l'on peut dire, sans rémérite, que la Providence le permettoit alors, comme ce qui pouvoit ar-

Trois factions dans Jérusalem

river de mieux. J'ai rapporté l'origine & les progrès de la faction des Zélateurs, j'ai fait voir comment, par l'autorité qu'elle usurpa, elle fut la première cause de la ruine de Jérusalem. Les tyranniques entreprises des Zélateurs éleverent contre eux des gens même de leur faction, & l'on ne peut mieux les comparer qu'à une bête féroce qui, dans la rage de ne point trouver de nourriture au dehors, en cherche dans ses propres entrailles.

Eléazar se se-  
pare de Jean.

II. Eléazar, fils de Simon, qui s'étoit le premier retranché dans les Portiques du Temple avec ceux du Peuple qui se donnoient pour des gens armés d'un zèle particulier pour les choses de Dieu, se sépara de Jean, feignant d'être indigne de la quantité de meurtres qu'il commettoit tous les jours, quoiqu'il n'en eût d'autre motif que de ne pouvoir se résoudre d'obéir à un homme qui, pour se mettre en possession de l'autorité tyrannique, l'en dépouilloit. Il mit dans son parti Judas fils de Chelcias, Simon fils d'Ezron, tous deux d'une très-grande naissance, & Ezéchias fils de Chobareau aussi d'une famille considérable; plusieurs Zélateurs s'étant joints à chacun d'eux, ils s'emparèrent de l'enceinte intérieure (a) du Temple, & placèrent leurs armes par de-là les portes sacrées devant le Saint; & comme ils étoient assez impies pour ne se pas faire scrupule d'employer à des usages communs & ordinaires les choses consacrées à Dieu, l'abondance des oblations qui se faisoient continuellement dans ce saint lieu, les rassuroit contre toute crainte de manquer des choses nécessaires à la vie. Eléazar avoit peu de monde, & étoit, par cette raison, obligé de se tenir sur la défensive. Jean étoit beaucoup plus fort en hommes, mais il avoit le désavantage d'être posté au-dessous d'Eléazar, de sorte qu'il ne pouvoit se retirer qu'avec perte des attaques qu'il lui donnoit. Cependant sa haine & son emportement ne lui permettoient pas de demeurer dans l'inaction; quoique les gens d'Eléazar lui fissent plus de mal qu'il ne pouvoit leur en faire, il ne cessoit de

Ex:ès aux-  
quels se por-  
tent les fedi-  
tieux.

(a) Du Portique d'Israël. Le P. Colmer, *Hist. univers.* tom. 4. pag. 611. dit que: C'étoit le parvis des Prêtres; il en étoit en effet maître, l'étant du portique d'Israël, car Jean n'occupoit pas le Parvis d'Israël, comme le dit le tra-

vant Interprète. Eléazar en ouvrit les portes à la fête des azymes, afin que le Peuple qui vouloit adorer Dieu, y pût entrer. Il n'y eniroit pas ordinairement, & il n'avoit point de portes,

revenir à la charge ; on se lançoit de part & d'autre beaucoup de traits , & les Portiques du Temple étoient tout souillés de meurtres.

III. Simon , fils de Gioras , que le désespoir avoir forcé le Peuple d'appeller à son secours & d'établir son tyran , occupoit la ville haute & la plus grande partie de la basse. Il attaquoit Jean & ceux de la faction avec d'autant plus de vivacité & d'acharnement , qu'ils avoient à se défendre contre Eléazar qui les barattoit avec tout l'avantage que lui donnoit sur eux l'éminence du lieu où il étoit posté ; mais ce même avantage qu'Eléazar avoit sur Jean , Jean l'avoit sur Simon , de sorte que lorsqu'il étoit en même temps attaqué par l'un & par l'autre , il lui étoit aisé de faire autant de mal à ceux qui étoient au-dessous de lui , qu'il en recevoit de la part de ceux qu'il avoit au-dessus ; pour repousser les attaques de Simon , il n'avoit besoin que de bras , & pour se défendre contre celles d'Eléazar , il lui falloit des machines , & il en étoit abondamment fourni tant pour lancer des dards , que pour jeter des pierres ; mais par l'usage qu'il en faisoit , il tuoit non-seulement ceux qu'il avoit à combattre , mais beaucoup de personnes qui venoient au saint lieu pour offrir des sacrifices ; car quoique ces séditieux se portassent aux dernier excès de l'impiété , ils laissoient entrer dans les Portiques ceux qui venoient présenter des victimes , observant néanmoins de faire exactement fouiller les Juifs de Jérusalem avant qu'ils entraissent ; ils ne portoient point la méfiance si loin à l'égard des étrangers qui , bien qu'ils pussent se flatter d'avoir trouvé en entrant que que grace auprès de ces furieux , n'en étoient pas plus assurés de n'être pas les victimes de la cruauté qui les animoit les uns contre les autres ; car les traits que lançoient les machines , portoient jusques sur l'autel , & tuoient les Prêtres & ceux qui offroient les sacrifices ; ainsi l'on voyoit des gens qui , attirés par la haute réputation de ce saint lieu , venoient , avec un pieux zèle des extrémités de la terre y adorer Dieu , tomber morts avant la fin de leurs sacrifices , & arroser de leur sang un autel également révééré par tous les Peuples de la Grece , & par les Nations les plus barbares. On voyoit les corps morts des étrangers jettés pêle-mêle avec ceux des gens du pays , ceux des Prêtres confondus avec ceux du Peuple , & le sang de ces corps morts couler par ruisseaux dans tous les lieux saints. » As-tu , ville malheureuse , rien



» souffert de semblable de la part des Romains, lorsque pour  
 » purifier par le feu les crimes abominables dont tes citoyens  
 » t'ont souillée, ils font entrés la flamme à la main dans ton  
 » enceinte ? Tu n'étois plus dès-lors cette sainte cité que Dieu  
 » avoit choisie ; réduite au dernier état d'anéantissement par  
 » la plus sanglante & la plus détestable guerre civile qui fût  
 » jamais, tu étois devenue, ainsi que le Temple du Très-Haut,  
 » le sépulchre de tes Citoyens ; tu n'as cependant pas dû désespé-  
 » rer de te voir rétablie en honneur : ton sincère repentir eût  
 » peut-être fléchi la colere de Dieu, & retenu le bras vengeur  
 » qui t'a détruite ; mais les loix de l'Histoire me forcent de re-  
 » tenir ces sentimens de douleur ; je ne dois point m'arrêter à  
 » déplorer les malheurs dont ma patrie a été affligée ; c'est le  
 » récit des événemens qui les ont occasionnés que je dois faire ;  
 » ainsi je reprends la suite des funestes effets de la sédition.

I V. Elle étoit divisée en trois factions. Eléazar & ceux  
 qui lui étoient attachés, par le lieu qu'ils occupoient, se trou-  
 voient les maîtres des offrandes qu'on venoit faire au Tem-  
 ple, & étoient le plus souvent yvres lorsqu'ils attaquoient Jean-  
 Jean, de son côté, faisoit de fréquentes sorties sur Simon, &  
 pilloir le Peuple ; c'étoit le Peuple qui fournissoit Simon de  
 vivres & de tout ce qui lui étoit nécessaire. Jean étoit souvent  
 obligé de faire face des deux côtés, & alors il repoussoit à  
 coups de dards, de dessus les portiques du Temple, ceux qui  
 l'attaquoient du côté de la ville, & se défendoit par le moyen  
 de ses machines contre ceux qui lui lançoient des traits du  
 côté du Temple. Lorsque ceux-ci le laissoient tranquilles, ce  
 qui arrivoit souvent, ou parce qu'ils se sentoient fatigués, ou  
 parce qu'ils étoient trop yvres pour former une attaque, il se  
 servoit de tout son monde pour venir fondre sur Simon. A me-  
 sure qu'il gagnoit du terrain dans la ville, il brûloit les mai-  
 sons, sans égard à la quantité de grains & d'autres provisions  
 dont elles étoient pleines. Simon en usoit de même lorsqu'il  
 poursuivoit Jean, & le forçoit de se retirer ; ils détruisoient  
 ainsi ce qu'une sage prévoyance avoit fait préparer de plus né-  
 cessaire dans une Place forte pour soutenir un siège, comme  
 si, de dessein prémédité, ils se fussent disputé la criminelle  
 satisfaction d'en faciliter la prise aux Romains. Tout ce qui  
 étoit aux environs des saints lieux fut brûlé, & ces divers in-  
 cendies formèrent entre Jean & Simon une vaste place ca-

pable de contenir deux camps opposés ; presque tous les grains qu'on avoit amassés en assez grande quantité pour soutenir un siège de plusieurs années , fut consumé dans ces embrasemens ; aussi ne doit-on attribuer qu'à la fureur de ces barbares Citoyens la cruelle famine qui fut la principale cause de la ruine de Jérusalem.

V. Au milieu des grands maux dont ces furieux accabloient de toutes parts cette malheureuse ville , le Peuple se trouvoit comme un grand corps dont tous les membres sont déchirés & mis en pièces. Les vieillards & les femmes, dans leur désespoir, souhaitoient voir arriver les Romains , & faisoient des vœux pour què la guerre étrangere dont ils étoient depuis long-temps menacés , les délivrât bientôt des étranges miseres que ces divisions domestiques leur faisoient souffrir ; une désolante frayeur avoit saisi tous les esprits ; on n'étoit plus à temps de prendre quelque résolution , parce qu'on manquoit de moyens pour en exécuter aucune ; on soupiroit inutilement après la paix , & , pour surcroît de malheur , on ne pouvoit hazarder de s'enfuir ; tous les passages étoient gardés , & les Chefs de ces factions , divisés en toutes choses , se réunissoient en un seul point ; c'étoit de regarder comme ennemis , & de faire impitoyablement mourir , quoique bien dignes de vivre , tous ceux qu'ils soupçonnoient de vouloir , par amour pour la paix , s'aller rendre aux Romains ; on entendoit jour & nuit les cris des factieux qui se battoient les uns contre les autres , quelque effrayants qu'ils fussent , les tristes gémissemens des habitans qui déploroient leurs malheurs , faisoient une bien plus vive impression , & chaque instant fournissoit de nouveaux sujets de s'affliger ; mais l'excès de consternation dans lequel on étoit tombé , étouffoit les plaintes ; la crainte ne permettoit pas à la plus juste douleur de se manifester. Par une suite de cette triste contrainte , on n'osoit rendre à ses parens vivans aucun des devoirs d'usage entre les proches , ni procurer la sépulture à ceux qui mouroient , & par un effet du cruel désespoir auquel on se livroit , on n'étoit touché de rien pour soi-même , parce que , ne restant plus d'espérance de salut , chacun s'attendoit continuellement à mourir. Tel étoit l'état violent de tous ceux qui n'étoient d'aucune faction ; les factieux de leur part poussèrent leur barbare cruauté jusqu'à entasser les uns sur les autres les corps des morts , monter dessus , les

fouler aux pieds, & en former des espèces de plates-formes d'où ils combattoient avec d'autant plus de fureur, que cet excès de rage incroyable leur faisoit perdre tout sentiment d'humanité; ils se livroient aux méchancetés les plus inouïes, & lorsqu'ils avoient épuisé toutes celles qu'ils avoient pu imaginer, ils en cherchoient encore de plus atroces. Jean n'eut point de honte d'employer à la construction de ses machines de guerre des matériaux consacrés à de saints usages. Le Peuple & les Prêtres ayant résolu, dans un certain temps, d'étayer le Temple, qu'ils vouloient élever de vingt coudées de plus qu'il ne l'étoit, le Roi Agrippa avoit fait venir à grands frais & avec beaucoup de travail des cédres d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire; mais ce travail ayant été différé à cause de la guerre, Jean les fit scier de la longueur & hauteur qu'il jugea convenables pour s'en faire des tours d'où il fût à portée de se défendre contre ceux qui le combattoient de dessus les portiques d'Israël, & il les plaça derrière l'enceinte (a) vis-à-vis de l'Exedre; c'étoit le seul endroit où il pouvoit les placer, tout le reste de l'étendue de ce saint lieu étant occupé par des dégâts.

VI. Il esperoit vaincre ses ennemis par le moyen de ce travail impie & téméraire; mais Dieu le rendit inutile, & confondit son audace en faisant venir les Romains avant qu'il eût pu faire monter aucun de ses gens dans ces tours. Après que Tite eut assemblé auprès de sa personne une partie de ses troupes, & donné ordre aux autres de le venir joindre devant Jérusalem, il partit de Césarée. Son armée étoit composée de trois légions qui avoient ravagé la Judée sous les ordres de Vespasien; de la douzième, dont les Soldats joignoient à la bravoure qui leur étoit naturelle, un vif ressentiment de l'échec qu'ils avoient reçu de la part des Juifs, sous la conduite de Cestius, & un desir ardent de s'en venger. Il commanda à la cinquième légion de le venir joindre par la route d'Ammaus, & à la sixième de prendre celle de Jéricho, & lui se mit en

(a) Derrière l'enceinte. M. d'Andilly traduit » dans le circuit de la muraille; *Muraille*, est une addition, car le grec n'a point de terme qui lui réponde. Ce que Joseph appelle ici *περίβολος*, est, je crois, cette espèce de balustrade qu'il

met entre le portique des Gentils & celui d'Israël; car il ne met les quatorze marches qu'il falloit monter pour aller du portique des Gentils à celui d'Israël, qu'après avoir passé de cette balustrade. *Chap. 5. num. 2.*



marche avec le reste des troupes , auxquelles se joignirent les troupes auxiliaires qu'envoyerent les Rois en plus grand nombre qu'il ne l'avoient encore fait , & tout ce que la Syrie lui fournit de secours. Tite s'étoit servi des troupes qu'il avoit amenées d'Alexandrie , pour remplacer les hommes que Vespasien avoit tirés de ces quatre légions , pour les envoyer en Italie avec Mucien ; & ces troupes consistoient en deux mille hommes qui avoient été choisis dans l'armée d'Alexandrie , & trois mille tirés des troupes qui étoient postées le long de l'Euphrate , pour le garder. Tibere Alexandre l'accompagnoit dans sa marche ; c'étoit de ses amis particuliers , celui pour lequel il avoit le plus d'égard , autant par reconnoissance pour les marques d'affection qu'il en recevoit , que par l'estime qu'il faisoit de son mérite ; il avoit été Préfet d'Egypte ; mais Vespasien touché du zèle avec lequel il s'étoit donné à lui dès les premiers moments de sa fortune , & l'avoit le premier reçu Empereur dans l'Etat confié à son administration , même avant que la couronne fût bien affermie sur sa tête , crut devoir lui confier quelque grand commandement , & Tite souhaita de l'avoir avec lui pour profiter des sages conseils que son âge & son expérience le mettoient plus que nul autre en état de lui donner.

Marche de  
Tite contre Jérusalem : le  
nombre de ses  
troupes.

## C H A P I T R E II.

I. **T**ITE s'avancant dans le pays ennemi , fit tenir cet ordre à son armée : Toutes les troupes auxiliaires en ouvroient la marche ; après elles venoient les Pionniers pour applanir les chemins , & ceux qui étoient chargés du soin de marquer le campement ; ils étoient suivis des bagages des Officiers , avec les soldats armés qui les escortoient ; Tite marchoit ensuite environné des soldats de sa garde & de ses piquiers , tous gens d'élite ; il étoit suivi des cavaliers de la légion qui précédoient les machines ; les Tribuns & les Chefs des cohortes venoient après , accompagnés aussi de soldats choisis ; l'aigle paroissoit ensuite environnée des enseignes , & précédée par les trompettes ; puis venoit la phalange , dont chaque rang étoit de six hommes ; elle étoit suivie des valets de cha-

que légion, qui avoient devant eux le bagage des soldats ; toute cette marche étoit fermée par les Artisans & les Vivandiers, avec les troupes destinées à les escorter. Tite, en cet ordre que les Romains observent dans toutes leurs marches (a), se rendit par la Samarie à Gophna que Vespasien avoit prise, & dans laquelle il avoit mis garnison ; il y passa la nuit pour en partir le matin, afin d'aller camper dans la vallée que les Juifs appellent dans leur langue *la Vallée des épines*, auprès d'une bourgade nommée *Gabath-Saül*, qui veut dire *la Colline de Saül*, éloignée de trente stades de Jérusalem. Ayant pris avec lui environ six cents cavaliers, il alla reconnoître cette ville, & tâcher de pressentir si, à la vuë de ses troupes, la crainte ne feroit pas résoudre les Juifs à se rendre plutôt que de lui laisser employer la force pour les soumettre ; car on lui avoit rapporté, & rien n'étoit plus véritable, que le Peuple desiroit la paix pour se délivrer de l'oppression tyrannique de tous ces séditieux brigands qui les devoient, mais que se sentant trop foible pour secouer leur joug, il n'osoit rien entreprendre.

\* Tite se trouve dans un grand danger.

II. Tant que Tite suivit avec cette cavalerie le chemin qui conduit droit à Jérusalem, aucun ennemi ne parut (b) ; mais si-tôt qu'il s'en détourna pour s'avancer vers la tour Psephine, les Juifs sortirent en foule par la porte qui est devant le tombeau d'Hélène, vers ce qu'on appelle *les Tours des femmes*, tombèrent sur lui, & coupant son escadron, empêchèrent ceux qui n'étoient pas encore fortis du chemin, de rejoindre ceux qui l'avoient déjà quitté ; de manière qu'il demeura avec très-peu de monde, séparé de presque tout le détachement avec lequel il étoit parti, parce que jusqu'aux murs de la ville, tout ce chemin étoit rempli de fossés qui bordoient les jardins (c) ;

(a) Τοῖς ὃ Παρθοῖς παρασκευαμένοις λόγῳ  
 κρείττονι ἢ τῶν ἱσχυέων τῶν Ῥωμαίων,  
 ἡ κατεργασία παρεξήντη ἐν ἀσπίμασι  
 ἰσχυροῦσι ἀπορῶσαι, ἡ σιωπὴ τῶν ὑπὸν κρε-  
 δαινομένων. *Plutarg. Vie M. Antoine.* » Le  
 » bel ordre avec lequel les Romains  
 » marchent, parut aux Parthes qui les  
 » voyoient défilér, au-dessus de ce que  
 » la renommée en publioit ; ils les re-  
 » gardoient avec admiration, marchant  
 » dans des distances égales, & remuant

» gravement & sans trouble leurs ja-  
 » velots.

(b) Je lis πολέμῳ au lieu de πόλεω.

(c) Κήποις, jardins ; mais j'ai cru de-  
 voir préférer la leçon, τοῖσιν, que pré-  
 sente la Note a.

Baronius fait commencer le siège de  
 Jérusalem le quatorze Avril. Bânage  
 prétend qu'il se trompe de deux jours ;  
 M. de Tillemont ne l'avance que d'un ;  
*Annal. Polit. Eccles. pag. 773.*

& qu'il étoit par-tout fermé par des murailles & par des haies. Il lui étoit également difficile de rejoindre les siens, en étant séparé par un gros corps d'ennemis ; & la plupart de ses gens ignorant le danger dans lequel il étoit, & croyant qu'il s'étoit retiré & revenoit à eux, ne pensoient qu'à se retirer aussi, & à tâcher de le rejoindre. Pour lui, jugeant bien que dans cet extrême péril, il n'avoit de salut à attendre que de son courage, il tourna bride, & criant au peu de gens qu'il avoit avec lui de le suivre, il se jeta au milieu des ennemis, & s'ouvrit un passage, preuve bien convaincante que les événemens de la guerre, & le salut de ceux qui commandent les armées, dépendent de Dieu ; car quoiqu'il ne se fût armé ni de son casque, ni de sa cuirasse, parce qu'il ne s'étoit point avancé pour combattre, mais seulement pour reconnoître, néanmoins comme si quelque agent invisible eût pris soin de détourner le nombre infini de traits qu'on lançoit contre lui, ils passoient outre, frappant l'air d'un vain sifflement, & nul ne l'atteignit. Ce vaillant Prince cependant, l'épée à la main, frappoit à droite, à gauche & devant lui, renversant tous ceux qui s'opposoient à son passage, & leur passoit sur le ventre. Une intrépidité si marquée désoloit les Juifs ; ils s'entr'exhortoient avec de grands cris à faire les derniers efforts pour empêcher sa retraite ; mais de quelque côté qu'ils l'obligeassent de se porter, il les forçoit aussi-tôt à prendre eux-mêmes la fuite ; ceux des siens qui le suivoient, quoique vivement pressés de tous côtés, partagerent constamment le danger, & se tinrent toujours serrés auprès de lui, jugeant bien qu'il n'y avoit pour chacun d'eux d'autre moyen de se sauver, que de lui faire jour à travers les ennemis, & de les écarter de sorte qu'ils ne pussent l'envelopper. Deux seulement du nombre de ceux qui s'étoient le moins avancés, furent enveloppés & tués à coups de dards ; le cheval de l'un fut tué avec le cavalier ; celui de l'autre ne le fut point, & les ennemis l'emmenèrent. Tite, sans être blessé, revint avec les autres dans son camp. Ce léger avantage remporté par les Juifs dès la première attaque, leur haussa extrêmement le courage, & leur fit concevoir de fautes, mais téméraires espérances pour l'avenir.

III. La légion qui étoit à Ammaus étant arrivée la nuit, Tite partit le lendemain pour se rendre à Scopus, distant de sept stades de Jérusalem, d'où par une plaine qui s'étend jus-



qu'à cette ville appelée avec raison *Scopus*, l'on découvre toute la ville & la magnifique grandeur du Temple; il commanda à deux légions de s'y camper (a); comme la cinquième avoit marché toute la nuit, & qu'elle étoit fatiguée, il crut devoir la ménager, & la laisser dans un endroit où elle pût s'établir sans avoir rien à craindre; ainsi il lui ordonna de travailler à son campement trois stades au-dessous des autres. A peine ces légions commençoient-elles à se loger, que la dixième arriva de Jéricho, où Vespasien avoit laissé garnison, après s'en être rendu maître. Elle eut ordre de camper à six stades de Jérusalem, auprès de la montagne des oliviers, qui est à l'orient de cette ville, & en est séparée par une profonde vallée qu'on appelle *Cedron*.

IV. Les Séditieux, que la fureur de s'entredétruire avoit jusques-là si constamment animés, furent saisis de la plus accablante frayeur en voyant les Romains si près d'eux se construire avec tant d'ardeur des camps en trois différens endroits, ils suspendirent les effets de leurs haines, & réduits à la nécessité de se réunir, ils se demandoient les uns aux autres :

» à quoi donc ils pensoient, & qu'est-ce qu'ils attendoient  
 » pour se mettre en mouvement? N'est-ce pas une honte, se  
 » disoient-ils, de regarder les trois murailles de notre ville  
 » comme des bornes que nous n'osérions franchir, de demeurer  
 » derriere oisifs spectateurs des travaux assidus auxquels se  
 » livrent nos ennemis pour élever contre nous des espèces de  
 » villes? N'avons-nous donc, s'écrierent alors quelques-uns,  
 » de la force, du courage, des armes & des bras que pour  
 » nous détruire les uns par les autres, & laisser aux Romains  
 » le singulier avantage de profiter de nos divisions pour se ren-

(a) Note de l'Editeur. J'ai cru devoir transcrire ici la traduction du R. P. Gillot telle quelle se lit dans son manuscrit.

» La légion qui étoit à *Emmaus* arriva la nuit, & Tite partit le lendemain pour un endroit éloigné de dix-sept stades de Jérusalem, & qu'on appelle la *découverte*; on découvre, en effet de-là la ville de Jérusalem, la grandeur surprenante du Temple, & la plaine qui mène à la ville par une douce pente du côté du septentrion; c'est ce qui a porté à donner à cet

» endroit le nom de *découverte*, & avec raison.

(b) » Souffrir que les Romains acheminent d'élever trois forts pour les prendre. M. d'Andilly. Comme les Romains n'avoient encore élevé aucun fort pour prendre Jérusalem, les Séditieux ne pouvoient pas s'animer à les empêcher d'achever trois forts pour les prendre. Ces trois murs, *τρία τείχη*, sont les trois qu'avoit Jérusalem, & hors desquels les Séditieux se reprochoient de laisser les Romains les empêcher de respirer.

être maîtres de notre ville sans qu'il leur en coûtât du sang. S'étant ainsi mutuellement excités à une réunion nécessaire, ils coururent aux armes, firent une sortie par la vallée, & vinrent fondre, en jetant de grands cris, sur la dixième légion, dans le temps qu'elle travailloit avec le plus d'ardeur à fortifier son camp. Comme les Romains s'étoient persuadés que quand même les Juifs eussent été assez hardis pour concevoir le dessein de les venir attaquer, leurs divisions ne pouvoient leur permettre de l'exécuter; bien loin qu'il leur fût venu en pensée de se tenir en garde contre toute entreprise de leur part, la plupart, pour avancer les ouvrages dont ils s'étoient chargés dans la répartition qu'ils s'en étoient faite, avoient quitté leurs armes; ainsi étrangement surpris de cette si prompte & si vive irruption des Juifs, ils abandonnerent le travail; plusieurs se retirant tout à fait, d'autres courant en un si grand désordre prendre leurs armes, qu'ils étoient tués avant de pouvoir venir faire tête à l'ennemi; d'autres Juifs encouragés par cet avantage, venoient incessamment se joindre à ceux qui le remportoient; & se croyant, ainsi que le pensoient les Romains eux-mêmes, en plus grand nombre qu'ils ne l'étoient en effet, ils profitoient d'un erreur qui leur étoit si favorable. Les troupes les plus aguerries & les mieux dressées à combattre selon l'ordre d'une discipline exacte, prennent plus aisément l'alarme que toutes autres, lorsqu'elles sont forcées, contre toute attente, de se livrer au désordre & à la confusion; aussi une surprise si imprévue troubla-t-elle les Romains de telle sorte qu'ils lâcherent le pied; ils ne laissoient pas cependant, lorsqu'ils étoient trop vivement pressés, de tourner tête, & d'arrêter l'impétuosité des Juifs, dont ils tuoient ou blessoient tous ceux qu'une fureur aveugle conduisoit sous leurs coups; mais le nombre de ceux qui sortoient de la ville augmentoit toujours; le trouble des Romains devint enfin si grand, qu'ils quitterent leurs retranchements, & que la légion eût été entièrement défaite, si Tite, informé de l'extrême danger où elle se trouvoit, ne fut promptement venu la secourir; il se rapprocha à ceux qui fuyoient leur lâcheté, les fit retourner au combat, & prenant les ennemis en flanc avec quelques troupes choisies qu'il avoit à sa suite, il en tua beaucoup, en blessa encore davantage, & les contraignit tous de fuir, & de descendre en très-grand désordre dans la vallée. Cette fuite

Vigoureuse sortie des Juifs qui mettent le désordre dans la dixième légion, & la font plier.

Tite rétablit la dixième légion, & oblige les Juifs de rentrer dans la ville.

précipitée coura beaucoup de monde aux Juifs ; mais lorsqu'ils eurent gagné l'autre côté , ayant alors le fond de cette vallée entr'eux & les Romains , ils firent ferme contre eux , & les combattirent durant la moitié du jour : un peu après midi , Tite assigna aux troupes qu'il avoit menées avec lui , & à quelques autres soldats qu'il tira des cohortes , un poste d'où ils pussent repousser les ennemis , s'ils tentoient de faire quelque nouvelle sortie , & renvoya le reste de la légion achever le travail des fortifications du camp qu'il faisoit construire sur le haut de la montagne.

V. Les Juifs prirent cette disposition pour une fuite , & la sentinelle , qu'ils avoient placée sur la muraille , leur ayant donné le signal agitant son enseigne (a) , ils sortirent sur les Romains en si grand nombre , & avec une si furieuse impétuosité , qu'il sembloit que ce fussent des troupeaux de bêtes féroces , les Romains en prirent une telle épouvante , que ne gardant aucun ordre , comme s'ils avoient été poussés par la foudre (b) , ils s'enfuirent tous sur le haut de la montagne , & laissèrent Tite vers le milieu avec un très-petit nombre de gens , & quelques Officiers , que leur respectueux attachement pour ce Prince retint auprès de lui , malgré l'extrême grandeur du péril ; mais ils le conjuroient de céder aux efforts tumultueux des Juifs , qui dans leur désespoir ne cherchoient que la mort , de ne point hazarder une vie aussi précieuse que la sienne , pour tirer du péril des troupes qui , au lieu de l'y exposer , en fuyant lâchement , auroient dû le couvrir de leurs corps , & soutenir les plus violents efforts des ennemis ; de considérer , sur-tout , que le rang suprême qu'il tenoit dans l'univers , ni sa qualité de Général en cette guerre importante , ne lui permettoient point de braver , ainsi que le pouvoit faire un simple soldat le péril où le mettoit un si grand désordre. Tite , sans écouter ces remontrances , tint toujours ferme contre les ennemis , en tua plusieurs qui faisoient effort pour se porter sur lui , & les repoussa tous jusqu'au bas de la montagne avec une vigueur & une intrépidité qui les épouvanta ; ils ne rentrent point dans la ville , mais prenant grand soin d'éviter la rencontre de ce Prince , ils poursuivoient

(a) A a lettre , son habit , sa robe.

(b) *ἔξ ὀφθαλμοῦ* , d'un instrument , d'une machine ; peut-être qu'il faut lire *ἔξ ὑψaroῦ* , du ciel.



à droite & à gauche ceux des Romains qui fuyoient vers la hauteur; Tite alors les prit en flanc & les arrêta. Les Romains qui travailloient sur la hauteur aux fortifications du camp, voyant fuir au-dessous d'eux ceux des leurs qui devoient accompagner Tite, s'imaginèrent que l'effort des Juifs avoit été si violent, que n'ayant pu le soutenir, Tite lui-même avoit été contraint de se retirer, parce qu'autrement ils ne pensoient pas qu'ils se fussent résolus à l'abandonner. Une si vive terreur panique les saisit, que ne songeant qu'à se sauver, toute la légion se mit à fuir de tous côtés dans le plus grand désordre, jusqu'à ce que quelques-uns ayant aperçu ce Prince au milieu de la mêlée, & tremblant pour sa personne, annoncèrent par leurs cris à toute la légion l'extrême péril où il étoit, alors la honte d'avoir fui & sur-tout les reproches qu'ils se faisoient les uns aux autres d'avoir abandonné leur Général, les rappellerent à leur devoir; ils se jetterent avec fureur sur les Juifs, les firent plier, & les poussèrent jusques dans la vallée; ils ne lâchoient pas néanmoins tellement le pied, qu'ils ne fissent encore des efforts pour se défendre; mais les Romains profitant de l'avantage que leur donnoit l'élévation du terrain qu'ils occupoient, les forcèrent enfin de se retirer tous dans le fond de cette vallée, Tite ayant toujours vivement pressé ceux qui lui avoient fait tête: le combat fini, il renvoya la légion reprendre ses travaux, & retint auprès de lui, pour s'opposer aux nouvelles tentatives que pourroient faire les Juifs, ceux qui l'accompagnoient lorsqu'il arrêta leurs premiers efforts. Je crois pouvoir dire, sans rien ajouter à la vérité par flatterie, ni en rien diminuer par envie, que ce Prince (a) délivra deux fois dans ce même jour toute cette légion du danger qu'elle avoit couru d'être entièrement défaite, & lui procura par son courage le moyen d'achever en sûreté les fortifications du camp.

(a) A la lettre, César. Tite avoit été déclaré César en soixante-neuf. *Dion. Hist.* 66. pag. 744.



## C H A P I T R E III.

I. **D**URANT le peu de relâche que les Romains donnerent aux Juifs, les séditieux excitèrent de nouveaux troubles domestiques dans Jérusalem ; la fête des Azimes étant arrivée le quatorzième jour du mois d'Avril, dans lequel ils croyent avoir été délivrés (a) de la captivité d'Egypte, les gens d'Eléazar (b) ouvrirent les portes des sacrés portiques, & reçurent ceux du Peuple qui voulurent y entrer pour adorer Dieu. Jean se servit de l'occasion pour ménager une surprise ; il commanda à ceux de ses gens qui étoient le moins connus de cacher des armes sous leurs habits ; & quoique plusieurs d'entr'eux ne fussent pas purifiés, il les envoya dans les portiques d'Israël, pour s'en saisir (c). Aussi-tôt qu'ils furent entrés, ils ouvrirent leurs habits, & laissèrent voir qu'ils étoient armés. Tout fut aussi-tôt rempli de tumulte & de confusion à l'entour du Temple. Le Peuple, qui n'étoit d'aucune faction, crut qu'ils alloient se jeter sur lui & sur tous sans distinction ; mais les Zélateurs jugèrent aisément que c'étoit à eux seuls qu'on en vouloit ; ils abandonnerent les portes du lieu saint, sauterent de dessus les banquettes (d), sans faire de défense, pour

(a) Καίρῳ me fait peine, & je croirois volontiers qu'il a pris la place de *αὐτῶν*.

(b) Après que Scaliger, le P. Perau, Usserius, le Cardinal Noris, le P. Pagi ont épuisé toute leur érudition & leur sagacité pour fixer le jour précis que Jean s'empara du portique d'Israël, je crois ne pouvoir mieux faire que de renvoyer ceux qui veulent s'en instruire à fond à leurs sçavans ouvrages, & surtout à la Note trente-deuxième de M. de Tillemont, sur la ruine des Juifs.

(c) *Joannes missis per speciem sacrificandi, qui Eleazarum manumque ejus obturcarent, Templo potitur.* Tacit. hist. liv. 5. num. 12.

(d) « Descendirent des lieux qu'ils avoient fortifiés ». M. d'Andilly. Joseph ne dit point que les gens d'Eléazar eussent fait les *épaulxies* dont ils descendirent,

sans faire de défense pour s'aller cacher dans les égouts du saint lieu. Le portique d'Israël que ce séditieux occupoit, étoit très-fort par lui-même, & on ne voit pas que, pendant le siège, les séditieux aient fait aucune nouvelle fortification pour se soutenir dans leur revolte.

Le toit des maisons de Jérusalem étoit plat, & la loi ordonnoit qu'on y mit des rebords, des espèces de balustrades, de balcons, de peur que si le pied glissoit, on ne tombât en bas, & afin qu'on y pût regarder sans crainte d'accident. Ces balustrades pouvoient être comme des parapets d'une fortification pour la force & la solidité, & avoir à leur naissance des banquettes, afin qu'en cas d'attaque, on pût se servir de l'un & de l'autre, pour en éloigner l'ennemi. C'est probablement de dessus ces banquettes où les gens d'Eléazar étoient montés pour

s'aller

s'aller cacher dans les égouts du lieu saint ; le Peuple tremblant de peur , entoura l'autel , & se rangea autour du Temple , mais les Séditieux le fouloient aux pieds , & le frappaient à coups de bâtons & d'épées. La haine & la passion dont ils étoient animés , leur faisoit traiter comme des ennemis ceux avec qui ils avoient eu quelque querelle ; & quoiqu'on ne fût d'aucune faction , c'étoit assez , lorsqu'on étoit reconnu pour avoir eu auparavant quelque démêlé avec eux , pour être cruellement tourmenté. Pendant qu'ils maltraitoient ainsi les innocents , ils donnerent le temps aux coupables de sortir des souterrains où ils s'étoient cachés. Lorsque la faction de Jean se fut rendue maîtresse du portique d'Israël & des provisions qui y étoient , elle se crut en état de résister à celle de Simon. Ce fut ainsi que les Séditieux , qui étoient divisés d'abord en trois factions , n'en firent plus que deux dans la suite.

II. Tite ayant conçu le dessein de faire transférer plus au proche de la ville le camp qu'il avoit à Scopus , choisit dans sa cavalerie & dans son infanterie le nombre d'hommes qu'il jugea suffisant pour tenir les Juifs en respect , & les empêcher de faire des sorties ; & leur ayant , pour cela , assigné des postes convenables , il ordonna au reste de ses troupes d'applanir tout le terrain qui étoit entre Scopus & Jérusalem ; ses ordres furent aussi tôt exécutés , toutes les hayes & les murailles qui enfermoient les jardins & tout autre héritage , furent détruites , les arbres arrachés , sans excepter ceux qui portoient des fruits bons à manger , les gros cailloux emportés avec des instruments de fer , & les petites éminences coupées , les cavités comblées , & tout le terrain mis de niveau depuis Scopus

faire tête aux attaques de Jean , qu'ils sautèrent lorsqu'ils virent qu'il avoit surpris le portique d'Israël. *Tout le monde se précipita vers le portique.*

Il faut concevoir le toit de ce portique comme une espèce de muraille , sur laquelle les Séditieux montoient , & se plaçoient pour repousser les attaques que les Romains y donnoient ; ils y montoient du côté du parvis des Prêtres ; car il n'y avoit rien du côté de la ville par où l'on y pût monter ; & quand les Romains le voulurent faire , ce fut par escalade qu'ils l'entreprirent ; celles de leurs troupes qui furent assez impruden-

tes pour y monter lorsque les Juifs mirent le feu à des matières combustibles qu'ils avoient cachées sous le comble de ce portique , furent la victime de leur imprudence ; les uns furent consumés par le feu , & les autres , pour l'éviter , se précipitèrent du haut en bas. Car les échelles dont ils s'étoient servis pour y monter avoient été rompues ou brûlées , & ils ne purent en descendre du côté du Parvis des Prêtres , qu'en se livrant aux Séditieux , qui les attendoient pour les égorger.

(6) Voyez Remarque I.



jusqu'au tombeau d'Hérode, qui touche à la piscine qu'on appelle des Serpents.

III. Pendant que les Romains étoient occupés à ces travaux, les Juifs leur tendirent un piège : les plus hardis des Séditieux sortirent de la ville, & feignant d'être aussi embarrassés que s'ils en eussent été chassés par ceux qui desiroient la paix, ils cherchoient à se cacher dans les environs des tours nommées *les Tours des femmes*, pour éviter la rencontre des Romains, dont ils affectoient de paroître s'inspirer les uns aux autres de grandes appréhensions; dans ce même tems les autres, du haut des murs, demandoient la paix à grands cris, comme s'ils eussent été de simples habitans; ils appelloient les Romains, leur tendoient les mains, promettoient de leur ouvrir les portes; & pour d'autant mieux donner le change, ils jettoient des pierres sur ceux des leurs qui étoient dehors, comme pour les éloigner; ceux-ci, de leur part, feignoient de vouloir forcer les portes, faisoient semblant de supplier ceux qui étoient en dedans de les laisser rentrer; en d'autres momens, ils sembloient vouloir tourner leurs pas vers les Romains, & revenoient aussi tôt comme des gens saisis de frayeur. Tout ce manège trompa les soldats Romains de telle sorte, que s'imaginant tenir si sûrement en leurs mains ceux des Juifs qui étoient hors de la ville, qu'ils ne pouvoient échapper à leur vengeance, & croyant que ceux qui avoient paru sur les murailles, les attendoient pour leur ouvrir les portes, ils s'avancerent pour profiter des heureuses dispositions où ils pensoient voir les affaires; mais ces promesses, ces invitations si peu attendues, parurent d'autant plus suspectes à Tite, qu'ayant, le jour précédent, fait porter aux Juifs par Joseph des paroles de paix, ils n'y avoient point voulu entendre; ainsi il défendit à ses soldats de quitter leurs postes, mais quelques-uns de ceux qui étoient commandés pour soutenir les travailleurs, prirent les armes, & coururent aux portes de la ville; ceux des Juifs qui feignoient d'en avoir été chassés, se retirèrent d'abord, mais quand ils furent arrivés jusqu'aux tours qui étoient proche la porte (a), ils se jetterent

(a) ... Quelques Romains, dans l'idée que les intentions des Juifs étoient sincères, entrèrent dans la ville. *Hist. univers. &c. Tome 7. pag. 373.* Ces

Soldats n'entrèrent point dans Jérusalem, mais dans un aussi grand Ouvrage, on a une espèce de droit de brocher quelquefois.

sur eux, les envelopperent, & les ferrèrent de près par derrière, tandis que ceux qui étoient sur les murs, les accabloient de pierres, & lançoient contr'eux une grêle de traits qui en tuèrent plusieurs, & en blessèrent encore davantage, parce qu'étant vivement pressés par ceux qu'ils avoient à dos, il ne leur étoit pas facile de se retirer; d'ailleurs la honte d'avoir, en contrevenant aux ordres qu'ils avoient reçus, donné dans un piège, & la crainte d'en être sévèrement punis par leurs Officiers, les faisoit se roidir à suivre leur téméraire démarche; enfin après s'être maintenus assez long-temps, avoir été avant maltraités par les Juifs qu'ils les avoient eux-mêmes maltraités, ils se firent jour au travers de ceux qui les tenoient enveloppés; cependant les Juifs ne cessèrent de les poursuivre à coups de traits jusqu'au tombeau d'Hélène.

IV. Cet avantage rendit les Juifs si insolents, que se moquant des Romains, pour s'être laissé ainsi tromper, ils faisoient retentir l'air de cris de joie, & du bruit qu'ils faisoient en frappant sur leurs boucliers. Les Officiers Romains faisoient de leur part de grandes menaces à ces soldats indiscrets, & Tite dit avec un mouvement de colere: » Quoi les Juifs, que  
 » le seul désespoir a toujours guidé dans les combats, appren-  
 » nent à se conduire avec prudence! ils nous dressent des em-  
 » ches, ils nous tendent des pièges qui leur réussissent par l'ef-  
 » fet de la prompte & fidèle obéissance avec laquelle ils exé-  
 » cutent les ordres de leurs Chefs en s'unissant contre nous; &  
 » les Romains que leur excellente discipline & leur amour cons-  
 » tant pour la subordination la plus parfaite, ont toujours  
 » rendu les favoris de la fortune, ne craignent point au-  
 » jourd'hui de s'exposer par une téméraire désobéissance à la  
 » honte d'être battus! ils osent, sous les yeux de César, sui-  
 » vre une indiscrete audace, & se présenter au combat sans  
 » ordre & sans Officiers! Quel coup funeste une telle con-  
 » duite ne porte-t-elle pas à la discipline militaire! & l'Em-  
 » pereur mon pere pourra-t-il, sans être pénétré de la plus  
 » vive douleur, apprendre une si dangereuse infraction des  
 » Loix de la guerre, lui qui durant le long cours d'une vie  
 » glorieusement passée dans les armées, n'en a jamais vu de  
 » semblable! Les Loix de la guerre ordonnent la peine de mort  
 » contre ceux qui osent les enfreindre par la plus légère trans-  
 » gression, & nous avons aujourd'hui à punir des troupes en

Tite fait des reproches à ses troupes de leur peu d'obéissance.

» tieres qui n'ont pas craint d'en porter le mépris jusqu'à abandonner leur poste ! Mais ceux qui ont eu cette présomptueuse audace, vont apprendre par leur châtement que chez les Romains la victoire même est une crime, lorsqu'on la remporte sans avoir reçu l'ordre de combattre. Le ton d'indignation avec lequel Tite prononça ces dernières paroles qu'il adressoit aux Officiers, ne laissa aux coupables aucun lieu de douter qu'il ne fût résolu de leur faire subir à tous toute la rigueur de la loi. Cette persuasion les jetta dans le dernier abattement, & ils se préparèrent à recevoir la mort qu'ils ne pouvoient se dissimuler d'avoir justement méritée. Mais les légions se rangèrent autour de Tite, & le supplièrent de faire grâce aux criminels, & de pardonner la désobéissance de quelques particuliers, en considération de l'obéissance dont tout le reste de son armée ne s'étoit jamais départie ; & du désir sincère où étoient ceux qui avoient eu le malheur des'en écarter, de réparer leur faute par des services d'éclat.

V. Ces prières apaisèrent la colère de Tite, & comme il pensoit qu'il n'importe pas moins de s'en tenir à des menaces, lorsque les coupables sont en grand nombre, que de ne rien rabattre de la rigueur de la loi, lorsqu'on n'a qu'un Particulier à punir, il accorda la grâce à ces soldats, leur fit de sévères injonctions d'être, dans la suite, plus retenus, & ne pensa plus qu'à faire repentir les Juifs du piège qu'ils avoient tendu à ses troupes. Tout le terrain de Jérusalem ayant été aplani, ainsi que ce Prince l'avoit ordonné pour se procurer la facilité de faire avancer, sans péril, ses troupes avec tout leur bagage ; & ce travail ayant été terminé en quatre jours, il plaça ses meilleures troupes près des murs, entre le septentrion & le couchant, l'infanterie en tête, formée en bataillons, la cavalerie derrière, en trois escadrons ; & entre ces deux corps, sept rangs d'archers. Cette disposition étant aux Juifs tout moyen de faire des sorties, tout le bagage des trois légions passa sans aucun danger, ainsi que les valets & le reste de la suite. Ensuite de ces opérations, Tite alla camper à deux stades des murailles, devant un endroit qui se terminoit en angle vis-à-vis la Tour appelée *Psephine*, du côté où le circuit tire du septentrion au couchant. Une autre partie de l'armée occupoit un camp retranché devant la Tour Ippique, dans le même éloignement de la ville. La dixième légion conserva son poste sur la Montagne des Oliviers.

Postes qu'occupent les Romains devant Jérusalem.



## CHAPITRE IV.

**L**A ville de Jérusalem étoit enceinte d'un triple mur, excepté que du côté où de fréquens précipices rendent impraticables les vallées qui la bordent, il n'y en avoit qu'un. Elle étoit située sur deux montagnes qui se regardoient (a). Un profond fossé, auquel se terminoient les maisons des deux côtés, en faisoit la séparation. La montagne sur laquelle étoit la haute Ville, étoit très élevée, & fort droite dans sa longueur. Comme elle étoit extrêmement forte d'assise, le Roi David, pere de Salomon, qui le premier édifia le Temple, lui donna son nom, & l'appella *la Forteresse de David*; nous la nommons aujourd'hui *le Haut-Marché*. L'autre montagne qui s'appelloit *Acra*, & qui se terminoit en pente égale de chacun de ses côtés, servoit de base à la basse ville. Il y en avoit autrefois une troisième vis-à-vis de celle ci, mais moins élevée & séparée de l'autre par une vallée large & profonde. Les Princes Asmonéens (b) firent combler cette vallée, pour joindre la Ville au Temple; & afin que le Temple dominât sur la montagne d'Acra, ils en firent raser le haut. La vallée qu'on appelle *des*

Des murs  
de Jérusalem.

(a) *Duos colles immensum editos claudens muri per artem obliqui, aut introrsus sinuati: ut latera oppugnantium ad ictus patefcerent.* Tacit. hist. liv. 5. num. 11.

(b) Soit que ce soit M. Le Clerc, soit que ce soit Campege Vittinga qui disent que Salomon & ses successeurs rendirent la Mont Sion plus bas, la méprise est certaine. *Bibliot. univers. tom. 4. pag. 291.*

M. d'Andilly fait la montagne de Sion plus élevée que celle d'Acra. C'est le sens naturel des termes de Joseph, & c'est celui qu'ont suivi les Traducteurs & ceux qui ont fait la description de Jérusalem. Si c'est la pensée, il semble qu'il ne s'accorde pas tout à fait avec lui-même, car il dit ailleurs & ici que quand les Asmonéens eurent fait raser la montagne d'Acra, le Temple domina sur toute la ville de Jérusalem. *Td. not. 11.*

*ἱερὺς.* Antiq. Juiv. Liv. 13. ch. 6. n. 6.

Comment le Temple dominoit-il sur la montagne de Sion? Si elle étoit plus haute que toutes celles de Jérusalem, elle devoit au contraire le dominer; & on voit par ce que Joseph rapporte du Roi Agrippa, qu'elle ne le dominoit pas: car il dit que ce Prince pour se donner le plaisir de voir ce qui se faisoit dans le Temple, avoit fait élever dans le palais d'Hérode un appartement pour s'en procurer la vue, & le palais d'Hérode étoit dans la ville de David. Un terme comparatif de la Grammaire, ne l'est pas toujours pour le sens, & il prend quelquefois celui du superlatif. Ainsi *ὑψηλότερος* *τοῦ* ne signifie peut-être ici que fort haut; mais ce n'est qu'un doute que je propose. C'est une chose si décidée que la montagne de Sion étoit plus haute que celle d'Acra, que je n'ai garde de dire le contraire.

*Tyropéens* (a), & que nous venons de dire être entre la montagne de la haute ville & celle de la basse, s'étend jusqu'à Siloë : c'est ainsi que nous nommons une fontaine qui fournit en abondance de l'eau très-bonne à boire. Ces deux montagnes étoient bordées en dehors de précipices qui de l'un & de l'autre côté les rendoient inaccessibles.

II. Des trois murs dont Jérusalem étoit enceinte, l'ancien étoit le plus fort, tant à cause des précipices qui le bordoient, & qui étoient au pied de la montagne sur laquelle il étoit bâti, que parce qu'indépendamment des avantages de cette situation naturelle, les Rois David, Salomon, & leurs successeurs n'avoient épargné ni soins ni dépenses pour en assurer la solidité. Il commençoit du côté du septentrion à la tour Ippique, passoit devant le *Xiste*, touchoit ensuite au Palais où l'on s'assembloit pour traiter des affaires publiques, & alloit finir au Portique occidental du Temple. Du côté du couchant, partant du même endroit, il alloit, après avoir passé ce que nous appellons *Bethso*, toucher à la porte des Esseniens, d'où il se détournoit vers le midi au dessus de la fontaine de Siloë; se repliant ensuite vers l'orient, il se portoit à la piscine de Salomon, & s'étendant jusques à un endroit que nous appelons *Ophla*, il se joignoit au Portique oriental.

Le second mur commençoit à la porte du premier mur que nous apellons *Germath*, & finissoit à la tour *Antonia*, ne renfermant que le seul côté du septentrion.

Le troisième mur commençoit à la tour Ippique, d'où il s'étendoit vers le septentrion à celle qu'on appelloit *Psephine*, pour aller ensuite passer devant le tombeau d'Hélène Reine de l'Adiabene, & mere du Roi Izate; d'où s'étendant le long des cavernes royales, il formoit un coude pour enclore la tour angulaire proche le monument qu'on appelloit *du Foulon*. Enfin après s'être joint à l'ancien mur, il alloit finir au torrent de Cédron. Ce fut le Roi Agrippa qui fit construire ce mur pour

(a) Le quartier des *seiseurs* ou des vendeurs de fromage, selon le P. Lamy. L'explication est assez juste, si Joseph a écrit précisément *Tyropéens*, comme portent tous nos imprimés. Je ne me souviens pas d'avoir vu *épéay* employé pour marquer un endroit, un quartier habité. Les quartiers, les rues, les places, les

marchés n'avoient pas chez les Juifs des noms grecs, & celui-ci l'est. D'ailleurs j'ai peine à croire qu'on fit une si grande quantité de fromages à Jérusalem, & que le commerce en fût si considérable, qu'un de ses quartiers en eût pris son nom.

enfermer la nouvelle ville qui étoit toute ouverte de ce côté-là ; car Jérusalem se peuplant de plus en plus, on bâtit insensiblement hors de son enceinte, & on habita le terrain qui étoit au nord du Temple, auprès de la montagne ; poussant encore plus loin, on s'établit sur une montagne qu'on appelloit *Bezetha*, & qui étoit à l'opposite de la tour Antonia. On avoit eu l'attention de la couper par un fossé très-profond, de peur que les fondemens de cette tour, qui y touchoient, n'étant pas pris assez bas, ne fussent d'un trop facile accès ; la profondeur du fossé ajoutoit à la force de la tour, en lui donnant beaucoup plus de hauteur. On avoit donné à ce nouveau quartier, dont la ville de Jérusalem étoit accrue, le nom de *Bezetha*, qui, traduit en grec, signifie *Cænopolis* (a). La nécessité de procurer à ceux qui allerent s'y établir les mêmes sûretés dont jouissoient les habitans des autres parties de cette grande ville, engagea le Roi Agrippa, pere du Prince de même nom, aujourd'hui régnant, à faire commencer la construction de la forte muraille dont j'ai déjà parlé ; mais craignant que la grandeur de l'ouvrage ne fit soupçonner à l'Empereur Claude qu'il avoit quelque dessein de se soustraire à son obéissance, il ne poussa pas cette entreprise au-delà des fondations. Il est vrai que la ville eût été imprenable, s'il eût achevé ce mur comme il l'avoit commencé, car il n'y employoit que des pierres longues de vingt coudées, & larges de dix ; de sorte qu'il n'eût presque pas été possible de le sapper ou de l'ébranler par des machines. Il devoit avoir dix coudées d'épaisseur, si par les considérations dont je viens de parler, ce Prince n'eût cru devoir abandonner un aussi magnifique projet : les Juifs ont eu grand soin de le reprendre depuis, & d'élever ce mur jusqu'à vingt coudées avec des parapets de deux coudées & des banquettes de trois ; ce qui fait en tout vingt-cinq coudées.

III. Ce mur étoit fortifié de tours qui avoient vingt coudées en quarré, & autant de hauteur ; elles étoient aussi solidement bâties que le mur même, en belles pierres si admirablement liées entre elles, qu'elle ne cédoient en rien à celles du Temple ; au-dessus de ce massif de vingt coudées de hauteur, il y avoit de magnifiques salles, auxquelles on montoit par de larges escaliers, & dont le comble étoit en terrasses suffisamment pourvues de citernes pour recevoir l'eau de la

(a) En François, *Ville-Neuve*.



Pluie. Le troisième mur avoit quatre-vingt-tours distantes les unes des autres de deux cents coudées ; le mur du milieu n'en avoit que quatorze, & l'ancien soixante. Tout le tour de la ville étoit de trente-trois stades (a). Quelque admirable que fût le troisième mur ; la tour Psephine (b), située à l'angle d'entre le septentrion & le couchant, vis-à-vis de laquelle Tite avoit établi son camp, le surpassoit encore en beauté. Elle étoit octogone, haute de soixante-dix coudées, & de dessus, l'on pouvoit, lorsque le soleil se levait, découvrir l'Arabie & les frontieres de la Judée jusqu'à la mer. A l'opposite de cette tour étoit l'Ippique, & proche de celle-ci deux autres que le Roi Hérode avoit aussi fait bâtir contre l'ancien mur. Elles étoient grandes, belles, & plus fortes qu'aucune qu'on connût dans le monde ; car outre que ce Prince étoit naturellement magnifique, & qu'il n'ait eu rien tant à cœur que l'embellissement de la ville de Jérusalem, il avoit voulu se satisfaire par ces trois merveilleux ouvrages qu'il consacroit à la mémoire des trois personnes qu'il avoit le plus aimées & le plus regrettées, & desquelles il leur faisoit porter le nom ; la Reine sa femme, son frere & un ami. Un excès d'amour l'avoit porté, comme nous l'avons dit, à faire mourir la Reine Mariamne, & la guerre lui avoit enlevé son frere & son ami ; après de grandes actions de valeur.

La tour Ippique, qui portoit le nom de son ami, étoit un massif carré, & avoit de largeur & d'épaisseur vingt-cinq coudées, & trente de hauteur. Sur ce massif couvert de pierres parfaitement jointes, étoit un puits pour recevoir l'eau de la pluie, qui avoit vingt coudées de profondeur. Un bâtiment à deux étages s'élevoit de la hauteur de vingt-cinq coudées au-dessus, & formoit plusieurs logemens, avec des banquettes

(a) Villapandus a prétendu que Joseph ne parle ici que du tour de la ville de David ; mais c'est faire violence à son expression. Le Pere Lami, pag. 606. d. c. donne à Jérusalem soixante stades de tour. Il faut donc supposer qu'il y a erreur de chiffres dans Joseph ; car il n'est pas vraisemblable qu'il se soit trompé de la moitié sur l'étendue d'une ville où il avoit passé une grande partie de sa vie. M. Reland *Paläst. illustrata* pag. 836. s'en tient à ce que Joseph en dit ici ;

c'est, ce me semble le meilleur parti qu'on puisse prendre. Hécateé donne à Jérusalem cinquante stades de contour, 1. Liv. contre Apion, num. 22. Voyez M. Danyille. *Descrip. de l'anc. Jérusalem.* 1747.

(b) M. d'Anville croit que ce qu'on appelle aujourd'hui Castelpisano occupe le même terrain qu'occupoit la tour Psephine. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem.*

de deux coudées d'élévation, & des parapets hauts de trois, de manière que la hauteur de tout l'ouvrage étoit de quatre-vingt coudées.

La seconde tour, qu'il avoit appelée *Phasæle*, du nom de son frere, avoit quarante coudées de largeur & autant d'épaisseur; elle étoit aussi toute massive jusqu'à la hauteur de quarante coudées; au-dessus & tout autour de ce massif, regnoit un Portique haut de dix coudées, environné de guérites & de petites tours; au milieu de ce Portique, s'élevoit une autre tour divisée en plusieurs salles magnifiques, dont il y en avoit une pour les bains; de sorte qu'il ne manquoit rien à ce riche monument de ce qui pouvoit le faire regarder comme un palais; le haut en étoit terminé par des banquettes & des parapets mieux travaillés que ceux de la première tour; ainsi toute la hauteur de celle-ci étoit de quatre-vingt-dix coudées: elle ressembloit pour la forme à celle de Pharos, sur laquelle un feu continuellement entretenu sert de fanal aux vaisseaux qui arrivent la nuit à Alexandrie; mais elle étoit distribuée en bien des différentes parties. C'étoit dans cette tour, que Simon avoit (a) établi le siège de sa tyrannie.

La troisième tour appelée *Mariamne*, du nom de la Reine, étoit jusqu'à la hauteur de vingt coudées, massive comme les autres; elle en avoit autant en largeur & en épaisseur; mais les appartemens construits sur ce massif, étoient beaucoup plus magnifiques que ceux des deux autres, parce qu'Hérode avoit pensé que celle-ci portant le nom d'une femme, devoit autant surpasser par la beauté & par la richesse de ses ornemens celles qu'il consacroit à la mémoire de deux hom-

(a) L'Auteur de la Note qui se trouve dans le troisième tome de l'Histoire des Juifs par M. Prieaux pag. 14. prétend que *περίχω* signifie ici largeur, tour, circuit, & que la pensée de Joseph est que cette tour étoit plus large que celle de Pharos, qu'elle avoit plus de contour. Je ne me souviens pas qu'il prenne *περίχω* en ce sens, & c'est ordinairement *περίχωρος*, qu'il emploie lorsqu'il veut marquer le tour d'un édifice, l'espace qu'il occupe. Il semble que la comparaison qu'il fait de cette tour avec celle de Pharos, tombe plutôt sur ce qu'elle contenoit, sur ses

portiques, ses bains, ses magnifiques appartemens, que sur l'espace qu'elle occupoit, car comme il ne compare point leurs deux hauteurs, il semble qu'il n'a point aussi comparé leur largeur. C'est pourquoi j'ai traduit: » Mais » elle étoit distribuée en bien plus de » différentes parties. « L'Ecriture dit que quand David eut pris Sion, la forteresse des Jebuséens, *ἐξεδύω Δαβὶδ τὴν τῆς περικύου*, ce ne fut pas autour, mais dedans Sion que ce Prince fixa sa demeure, 2. Rois. chap. 5. 7. 9.

mes , que celles-ci la surpassoient en force. Toute la hauteur de cette dernière étoit de cinquante-cinq coudées.

IV. Le terrain sur lequel ces tours sont assises , les faisoit paroître encore plus hautes ; car l'ancien mur , avec lequel elles faisoient corps , étant lui-même assis sur une haute montagne , au dessus de laquelle il s'élevoit à la hauteur de trente coudées , comme s'il en eût fait le sommet , leur élévation au dessus de ce sommet ne pouvoit en être que plus frappant ; ces tours n'étoient pas moins admirables par la matière qui avoit été employée à leur construction. Ce n'étoient point des pierres ordinaires , & que des hommes pussent porter ; c'étoient des pierres de marbre blanc de vingt coudées de longueur , dix de largeur & cinq d'épaisseur , qu'on avoit si bien taillées & coupées de face & sur les angles , & si exactement jointes , qu'on n'en appercevoit point les liaisons , & chacune d'elles sembloit n'être qu'un seul bloc de ce marbre auquel le travail des hommes avoit donné la forme qu'elles présentoient ; elles étoient appuyées sur la partie septentrionale du mur , & joignoient un Palais royal d'une beauté & d'une magnificence au-dessus de toute expression , rien ne pouvant s'imaginer de plus somptueux , ni d'une aussi admirable structure ; il étoit enfermé d'un mur de trente coudées , & flanqué tout autour , à égale distance les uns des autres , de tours d'une riche & excellente architecture. Les appartemens en étoient si vastes , que les salles pouvoient contenir cent lits de table ; la variété infinie des marbres dont elles étoient ornées , & la quantité prodigieuse de tout ce qu'on avoit pu y rassembler de plus rare en ce genre , surpassoit toute créance. L'extrême longueur & grosseur des portes qui soutenoient le comble de cet édifice , n'étoient pas moins remarquables que la richesse des ornemens dont les lambris étoient chargés. Le nombre des appartemens étoit très-grand , & leur forme admirablement variée ; ils étoient tous abondamment pourvus d'emmeublements précieux , & de vases dont la plupart étoient d'or ou d'argent (a). Tout l'édifice étoit entouré de fort beaux péristiles circulairement distribués les uns après les autres ,

(a) Il pouvoit y avoir tout cela du tems d'Hérode ; mais toutes ces pierres , tous ces riches meubles ,

cette grande quantité d'or & d'argent n'y restèrent pas après la disgrâce d'Archelaüs.



dont les colonnes variées entre elles produisoient le plus gracieux effet ; ce qu'il y avoit d'espace à découvert entre ces périlstes , présentoit une agréable verdure , de charmants bosquets , de grandes allées pour se promener , bordées de canaux d'eau vive , de citernes distribuées d'espace en espace , dont l'eau jaillissoit par divers ornemens de bronze dont elles étoient décorées ; & le long de toutes ces eaux , il y avoit des volieres de pigeons privés. Mais il n'est pas possible d'entrer dans tout le détail des incroyables magnificences de ces somptueux édifices , & l'on ne peut , sans être pénétré de la plus vive douleur , se rappeler que s'ils ont été dévorés par les flammes , ce ne sont point les Romains qui ont allumé le feu criminel qui les a consumés ; mais , ainsi que nous l'avons dit au commencement de l'histoire de cette guerre , d'infâmes Sédicieux nés dans le sein de la patrie. De la tour Antonia , le feu gagna le palais , & réduisit en cendres les toits des trois tours.

## CHAPITRE V.

I. **L**E Temple , comme je l'ai dit , a été bâti par le Roi Salomon sur le sommet d'une montagne fort escarpée , & à peine le plain que présentoit ce sommet put-il suffire d'abord pour l'y asseoir avec l'autel ; car tout le terrain des environs étoit peu assuré à cause de l'extrême roideur de la pente , & des précipices dont il étoit bordé ; mais ce Prince ayant depuis fait élever vers l'orient un mur pour soutenir les terres de ce côté-là , il fit combler tout cet espace , & construire sur cette assise le seul portique dont le Temple fut alors revêtu. Le Peuple , dans la suite , continuant de combler les précipices , acheva de beaucoup le plain de cette montagne , & au moyen de la coupure qu'il y fit du côté du septentrion (a) ,

Le Peuple  
acheve le mur  
qu'Agrippa a-  
voit commen-  
cé autour de la  
nouvelle ville.

(a) » On rompit depuis le mur qui  
» étoit du côté du septentrion. *M. d'An-*  
*dilly.* Que rompit-on ? & quel pouvoit  
être ce mur ? car Joseph ne dit point  
qu'il y en eut aucun avant que Salo-  
mon eut fait travailler au Temple. Je

suppose que le Peuple ayant comblé les  
précipices des côtés du midi & du cou-  
chant , l'aire de la montagne s'élargit ,  
& qu'en l'ayant mise au niveau avec son  
côté oriental , il y fit élever des porti-  
ques qui répondoient à celui que Salo-

il vint à bout de gagner & mettre à niveau le terrain qu'occupait dans la suite l'enceinte du Temple ; il poussa enfin , contre toute espérance , le travail jusqu'à environner la montagne d'un double mur ; mais ce ne fut que dans l'espace de plusieurs siècles , & en y employant tous les trésors sacrés formés des précieux & riches dons qu'on envoyoit offrir à Dieu de toutes les parties du monde , que l'enceinte , tant supérieure qu'inférieure du Temple , fut portée à sa dernière perfection ; il fallut pour cela élever dans les endroits qui avoient le plus de profondeur des murs de trois cent coudées de hauteur , & même de davantage dans quelques uns ; mais la plus grande partie de ces magnifiques fondations dont les pierres étoient de quarante coudées de longueur , ne paroissoit point , parce que le Peuple combla presque toutes les vallées pour les mettre au niveau des rues étroites de la ville ; cependant par le zèle infatigable du Peuple , & l'intarissable profusion de ses richesses , ces immenses ouvrages prenoient , quoique d'une manière en apparence peu sensible , de si prodigieux accroissemens , que ce qu'on auroit pu regarder comme impossible , se trouva enfin exécuté par une constante , mais presque incroyable persévérance.

II. Les ouvrages qu'on éleva sur ces merveilleuses fondations , n'étoient pas moins admirables ; deux portiques regnoient tout autour ; ils étoient soutenus par des colonnes de vingt-cinq coudées de hauteur d'un marbre blanc & d'une seule pierre ; les plat-fonds en étoient de bois de cèdre naturellement si beau (a) & si poli , & dont les pièces étoient si justement assemblées , que sans le secours d'aucune peinture ou sculpture , ils ravissoient les yeux par leur délicieuse simplicité. Ces portiques avoient trente coudées de largeur , & leur

mon avoit fait faire ; mais que la montagne étant du côté du septentrion au-dessus de ce niveau , on avoit été obligé d'en abattre une partie , pour y faire un portique. Cette conjecture suppose que Joseph avoit mis *igu* , que les Copistes ont changé en *richus* , & ont fait le Peuple abattre une partie d'un mur qui n'existoit point ; au lieu que ce fut le haut de la montagne qui excédoit le niveau du Temple qu'il rasa. » Ils rompirent le mur » qui étoit du côté du septentrion « Le P.

Calmer Diction. Bibl. Temple. C'est le même sens que celui de M. d'Andilly.

(a) *Quodque ligno* M. d'Andilly. Gelenius. *Tà iugis* ne signifie point cela , & il est surprenant que ce Sçavant s'y soit mépris : sa méprise a donné lieu à M. d'Andilly de donner à ces colonnes » des lambris de bois de cèdre si parfaitement beaux , si bien joints , & » si polis &c. « que Joseph n'a point connus.

contour , en y comprenant la Tour Antonia , étoit de six stades (a) ; le Parvis des Prêtres (b) étoit pavé de diverses sortes de belles pierres.

En sortant de la première (c) , enceinte pour entrer dans la seconde , on rencontroit une espèce de balustrade de pierre haute de trois coudées , & parfaitement bien travaillée ; elle avoit de petits pilastres placés de distance en distance , sur lesquels on avoit gravé en lettres grecques & romaines la Loi de la pureté , & une défense aux Etrangers d'entrer dans le Portique d'Israël ; on l'appelloit Saint , & on y montoit par quatorze marches ; son aire étoit tétragone , & il étoit enfermé par un mur particulier. Quoique la hauteur de ce Portique fut en dehors de quarante coudées , il ne l'étoit que de vingt-cinq par dedans , parce que ces marches d'un côté , & la montagne de l'autre , en cachoient une partie. Entre ces marches & la balustrade dont on vient de parler , étoit un portique de dix coudées (d) ; on gagnoit ensuite les portes du Portique d'Israël par un perron de cinq marches. Ce Portique avoit quatre portes au septentrion , & autant au midi , on lui en avoit donné deux à l'orient à cause des femmes (e) à qui on avoit destiné de ce côté-là un lieu où elles pussent venir s'acquitter de leurs devoirs de religion. Comme ce lieu étoit séparé du reste par un mur , il y avoit fallu ouvrir une seconde porte , & celle-ci faisoit regard avec la première. Les femmes ne pouvoient entrer dans ce lieu que par deux portes , l'une du côté du midi , l'autre du côté du septentrion ; toute autre leur étoit interdite , parce qu'il ne leur étoit pas permis de passer dans aucun autre endroit de ce Portique , que celui qui leur avoit été assigné. Toutes les femmes de la nation , soit qu'elles habitassent dans la Judée , soit qu'elles vinssent des autres Provinces satisfaire leur dévotion , y étoient également admises.

Le Portique d'Israël n'avoit point de porte à son cou-

(a) D'un quart de lieue.

(b) Note de l'Editeur. Le Pere Gillet ne s'explique sur la raison qui l'a déterminé à appliquer au Parvis des Prêtres l'expression de Joseph, ἱερατικὸν ἄστυ, tout ce qui étoit à découvert.

(c) Du Portique des Gentils.

(d) » On trouvoit un espace de trois

» cents coudées ». M. d'Andilly traduit ici jusqu'aux fautes d'impression de la version de Gelenius ; car ce docteur Allemand n'ignoroit certainement pas que πέντε σταδία n'ont jamais signifié trois cents coudées.

(e) Δι' ἀνάγκης, par nécessité.



chant (a), & le mur en étoit d'une même continuité. Entre les portes suspendues au mur intérieur au-devant du Trésor, ces Portiques étoient soutenus par de belles & grandes colonnes, qui, bien qu'elles ne fussent pas enrichies de beaucoup d'ornemens, à la hauteur près, ne cédoient en rien à celles du Portique des Gentils (b).

III. Neuf de ces portes étoient revêtues d'or & d'argent ainsi que leurs chambranles & leurs frontons. La dixième (c) l'étoit de cuivre de Corinthe, qui est plus estimé & plus recherché que l'or & l'argent. Chaque porte s'ouvroit à deux battans, & étoit haute de trente coudées, & large de quinze; elles s'élargissoient en dedans, & elles avoient des exedres en forme de tours de trente coudées de longueur, autant de largeur, & plus de quarante de hauteur. Chacune de ces exedres étoient soutenues par deux colonnes qui avoient douze coudées de circonférence; elles étoient toutes de la même proportion, excepté celle de la Porte Corinthienne, qui étoit regard avec celle des femmes, & qui s'ouvroit devant la porte orientale du Temple; cette exedre étoit plus grande que les autres, car sa hauteur étoit de cinquante coudées, & sa largeur de quarante; ses ornemens étoient plus riches, & les lames d'or & d'argent dont elle étoit revêtue plus épaisses que celles dont Alexandre, pere de Tibere, avoit chargé les au-

(a) Le Pere Calmer, *Dict. Bibl. Temple*, pag. 409. prétend qu'il n'y avoit point de portiques au couchant. Je ne trouve point que Joseph le dise, & la remarque qu'il fait qu'il n'y avoit point de portes de ce côté-là, est une preuve du contraire, car s'il n'y avoit point eu de portiques, il eût été ridicule de remarquer qu'il n'y avoit point de portes.

*Note de l'Éditeur.* J'ai changé peu de chose dans cet à linea; dans la crainte cependant de m'être écarté du sens qu'a suivi le R. P. Gillier, je crois le devoir transcrire ici tel qu'il se lit dans son manuscrit. » Le Portique d'Israël n'a » voit point de porte à son couchant, » & le mur en étoit d'une même con- » tinuité. Aux portes qui interrompoient » la continuité du mur, les Portiques » qui étoient tournés vers le trésor, » étoient soutenus par de grandes & » belles colonnes. Ils étoient simples,

» & à la hauteur près, ils ne cédoient » en rien à celui des Gentils.

(b) Les marches qui conduisoient au Portique d'Israël, en diminuant sa hauteur par dedans, diminueoient par une suite nécessaire celle de ses colonnes; ainsi elles étoient moins exhaussées, & en cela, que celles de dessous, que celles du Portique des Gentils dont le sol étoit plus bas de la hauteur de ces marches.

(c) Voyez Remarque II.

(d) À la lettre, une fois.

L'élégant Traducteur nous donne ici un portail à la Corinthienne de sa façon; il le couvre de lames d'or & d'argent qui étoient plus épaisses que celles dont Alexandre avoit fait couvrir les autres neuf portes: il ne faisoit pas attention qu'il s'agit ici de la porte Corinthienne que Joseph dit n'avoir pas été revêtue d'or ni d'argent,

tres. On montoit par quinze marches de l'appartement des femmes à cette grande porte , car ce perron en avoit cinq moins que ceux qui conduisoient aux autres portes.

IV. Le Temple étoit placé au milieu de ces Portiques , & on y montoit par douze degrés ; sa façade étoit de cent coudées de hauteur , & elle en avoit autant de largeur ; mais cette largeur se réduisoit sur le derrière à soixante coudées , à cause de deux espèces de bras de vingt coudées chacun qui s'étendoient de chaque côté sur le devant. On entroit dans la première pièce du Temple par une ouverture haute de soixantedix coudées , & large de vingt-cinq ; mais elle étoit sans portes , pour figurer le Ciel qui est ouvert de tous côtés. On voyoit par cette ouverture , dont tout le devant étoit enrichi de dorure , le dedans de la pièce qui étoit très-grande , & la porte intérieure du Temple qui étoit tellement couverte de lames d'or , & dont les côtés du mur qui l'accompagnoient , étoient si richement dorés , que les yeux pouvoient à peine soutenir l'éclat dont le tout ensemble brilloit. Le Temple étoit partagé en deux pièces : la première , qui étoit toute ouverte , avoit de hauteur par tout quatre-vingt-dix coudées sur cinquante (a) de longueur , & vingt de largeur. La porte de dedans étoit , comme je viens de le dire , toute couverte d'or , comme la muraille des deux côtés. Au dessus étoit une vigne d'or , d'où pendoient des grappes de la grandeur d'un homme ; la partie intérieure du Temple avoit deux étages , & paroissoit moins haute en dedans que par le dehors ; la porte étoit haute de cinquante-cinq pieds sur seize de largeur ; il y avoit au devant un voile de Babylone de la même grandeur , dont le travail étoit admirable ; on y avoit distribué avec beaucoup d'art les couleurs d'hyacinte , d'écarlate , de lin & de pourpre , comme pour en faire un symbole de l'Univers. L'écarlate représentoit le feu ; l'hyacinte , l'air ; le lin , la terre qui le produit ; & le pourpre , la mer , du sein de laquelle on tire le poisson qui nous le donne. On avoit aussi très-habilement tracé sur ce magnifique rideau tout l'éclat du Ciel , à l'exception des signes indiqués par des figures d'animaux.

V. En sortant du vestibule , on entroit dans le Temple qui avoit vingt coudées de largeur , soixante de hauteur & autant

(a) En y comprenant les dix du vestibule.

de longueur; & dans cette longueur il étoit encore divisé en deux parties: la première étoit longue de quarante coudées; on y voit trois chef-d'œuvres admirables, connus & vantés par toute la terre, le chandelier, la table, & l'autel des parfums. Les sept branches du chandelier & les sept lampes qu'elles portoient, représentoient les sept Planettes; les douze signes du Zodiaque, ainsi que la révolution de l'année, étoient désignés par les douze pains qui étoient posés sur la table; & les treize sortes de parfums composés d'aromates tirés les uns de la mer, & les autres de la terre tant habitée qu'inhabitable, qu'on brûloit sur l'autel des parfums, signifioient que tout vient de Dieu, & doit lui être rapporté.

La partie qui se présente ensuite, avoit vingt coudées de longueur, & autant de largeur; elle étoit séparée aussi de la première par un voile. Il n'y avoit rien dans ce lieu sacré qu'on appelloit *le Saint des Saints*. L'entrée en étoit absolument défendue, & il n'étoit pas même permis de le voir: autour de la partie inférieure du Temple, il y avoit des espèces de basses aîles qui présentoient de petits édifices à trois étages; on y entroit par chacun des côtés de la porte du Temple, puis par voie de communication des uns dans les autres; la partie supérieure n'avoit point de ces basses aîles, & étoit conséquemment plus étroite; elle s'élevoit de quarante coudées au-dessus de la partie inférieure, cette élévation jointe à celle de la partie basse donnoit au Temple en tout la hauteur de cent coudées.

Muraille du  
dedans du  
Temple.

VI. Tout ce qui pouvoit charmer les yeux & ravir l'ame, étoit admirablement réuni pour décorer la face extérieure de ce magnifique édifice; il étoit revêtu par-tout en dedans de très-épaisses lames d'or, dont l'éclat, lorsque le jour commençoit à paroître, n'étoit pas plus soutenable que les rayons les plus vifs & les plus enflammés du soleil; il paroissoit de loin aux étrangers qui arrivoient comme une montagne couverte de neige, parce que ses murailles, par-tout où il n'y avoit point d'or, étoient de la plus éclatante blancheur. Il étoit entré dans la construction des pierres qui avoient jusqu'à quarante-cinq coudées de longueur, cinq d'épaisseur & six de largeur; son toit étoit hérissé de broches ou de pointes d'or, afin que les oiseaux ne pussent en s'y arrêtant le souiller.

L'Autel



L'Autel qui étoit au-devant, étoit haut de quinze coudées, & en avoit cinquante en longueur & en largeur ; il formoit un quarré dont les angles saillans se terminoient en forme de cornes ; on ne pouvoit en gagner le pied du côté du midi, qu'en montant un peu ; il avoit été construit sans le secours d'aucun instrument de fer, & jamais ce métal n'en avoit touché les matériaux ; une espèce de balustrade de pierre très-belle & délicatement travaillée entouroit le Temple & l'Autel à la hauteur d'une coudée, & séparoit le Peuple d'avec les Prêtres ; les Lépreux & tous ceux qui étoient malades de la gonorrhée ne pouvoient demeurer dans aucun endroit de la ville ; toute approche du Temple étoit interdite aux femmes tant que duroient les incommodités ordinaires à leur sexe ; celles-mêmes qui étoient pures, ne pouvoient passer les bornes du lieu que nous avons désigné. Il étoit également ordonné aux hommes & aux Prêtres de se purifier avant d'entrer dans ceux qui leur étoient destinés.

VII. Quant à ceux qui, bien que de race sacerdotale, ne pouvoient, pour raison de quelque défaut corporel, exercer les fonctions du saint ministère, il leur étoit permis d'entrer en dedans de la balustrade, & de s'y tenir avec ceux qu'aucun empêchement ne rendoit incapables de faire le Service divin ; ils recevoient leur part des rétributions attachées à leur ordre ; mais ils n'étoient vêtus que d'habits ordinaires, parce que pour porter les habits sacrés, il falloit être employé au service de l'Autel ; & dans l'Ordre sacerdotal, il n'y avoit que ceux qui s'étoient exactement purifiés, dont le corps étoit sain & sans défaut, & qui s'étoient abstenu de boire du vin, afin de ne se point exposer à faire des fautes dans leurs saintes fonctions, qui pussent approcher du Temple & monter à l'Autel vêtus d'une robe de lin.

Le Grand-Prêtre n'y montoit pas toujours avec eux, mais seulement tous les jours de Sabbat, les premiers jours des mois, & certains jours de fêtes particulières ou de solennités pour la célébration desquelles tout le Peuple s'assembloit. Les vêtemens du Grand-Prêtre, lorsqu'il officioit, étoient une espèce de coteon qui lui couvroit les cuisses, & alloit jusqu'aux reins où il s'attachoit ; il mettoit par-dessus une robe de lin, & par-dessus celle-là une autre de couleur d'hyacinthe qui lui descendoit jusqu'aux talons ; elle étoit ronde & à franges ; &

ces franges étoient attachées des sonnettes & des grehades d'or distribuées avec goût, une grenade entre deux sonnettes, & une sonnette entre deux grenades. Les sonnettes représentoient le tonnerre, & les grenades les éclairs. La ceinture qui serroit cette robe sur la poitrine, étoit de cinq couleurs, d'or, de pourpre, d'écarlate, de lin & d'hyacinthe, les mêmes dont étoient tissus, comme nous l'avons dit, les voiles du Temple : l'Ephod, qu'il mettoit par-dessus ces deux robes, étoit varié des mêmes couleurs, mais l'or y dominoit; il ressembloit assez à une cuirasse, & s'attachoit par deux agraphes d'or, faites en forme de petits boucliers. Dans ces agraphes étoient enchassées de grandes & magnifiques sardoines, sur lesquelles on avoit gravé les noms des douze Tribus de la Nation; en devant & sur la poitrine du Grand-Prêtre, l'on voyoit pendre douze autres pierres précieuses, qui, placées trois à trois, formoient quatre rangs; dans le premier une sardoine, une topaze & une émeraude; dans le second un rubis, un jaspe & un saphir; dans le troisièmè, une agate, une amethyste & un lincure; dans le quatrièmè, un onix, un beryte & un chrysolite. On avoit pareillement gravé sur chacune de ces pierres le nom des douze Tribus. La thiare du Grand-Prêtre étoit de lin, enrichie d'une couronne de couleur hyacinthe, & d'une autre d'or, sur laquelle étoient gravées des lettres sacrées, & c'étoient quatre voyelles. Il ne se revêtoit de ces riches habits (a) que lorsqu'il entroit seul

(a) On croit que Joseph ne se concilie pas ici avec lui-même, Bonfrerius qui le croyoit, levait la contradiction en effaçant *un* devant *épseu*. La correction fait un bon sens. Mais si elle concilie ici Joseph avec lui-même, elle le fait dire le contraire de ce qu'il assure dans un autre endroit. Il diroit ici que le Grand-Prêtre n'avoit pas les habits particuliers à sa dignité, lorsqu'il entroit dans le Saint des Saints, & il assure ailleurs qu'il les avoit alors. Il se contredit en effet s'il dit d'une part, que le Grand-Prêtre étoit revêtu des habits particuliers à sa dignité, lorsqu'il montoit au Temple les jours de Sabbat, les Néoménies, les jours de Fêtes & d'assemblées; & d'une autre, qu'il n'en étoit pas revêtu lorsqu'il n'officioit point.

Son expression est à la vérité un peu embarrassée, elle a besoin d'être déve-

loppée, mais je ne crois pas nécessaire d'y rien changer. Je supplée à *ἐνδύμενον* entre *ἐν* & *ἐν*, & que Joseph a pu croire qu'on sous-entendrait aisément. » Il ne se revêtoit de ses habits sacrés » que quand il officioit, *ἐνδύμενος ὁ τῶν* » *μυστῶν μὴ ἔστιν ἔνδοξον* &c. il les pre- » noit quand il entroit dans le Saint des » Saints, ce qu'il faisoit une fois l'an. Il semble que Joseph distingue par rapport au Grand-Prêtre entre *ἵδιον* sacrifié & *ἐκτελέσει* officier. Il sacrifioit avec les autres Prêtres les jours qu'il indique; cela paroît par l'insulte que les Juifs firent à Alexandre Jannée; car, lorsqu'il étoit devant l'autel, & qu'il y sacrifioit à la fête des Tabernacles, *ἱσθὼς αὐτῷ ἰσὶ τῷ βόμῳ* &, *ἐθὺς μασκότος*, ils lui jetterent des citrons. » Il n'étoit pas revêtu » alors de cette robe, des habits particuliers à sa dignité, il en prenoit une

dans le Saint des Saints, ce qui n'arrivoit qu'une fois l'an (a) ; & ce jour, l'on célébroit un jeûne général ; dans les autres fonctions du saint ministère, il en prenoit de plus simples ; mais je parlerai ailleurs avec plus de détail de la ville de Jérusalem, du Temple, de nos Loix & de nos Coutumes, car il me reste encore beaucoup de choses à en dire.

VIII. La Tour Antonia étoit devant le Portique, à l'angle d'entre le couchant & le septentrion ; elle étoit assise sur un rocher haut de cinquante coudées ; & fort escarpé de ses parts ; c'étoit l'ouvrage dans lequel le Roi Hérode avoit le plus fait éclater sa grande magnificence ; il avoit fait revêtir ce roc, dès sa naissance jusqu'en haut, de pierres extrêmement polies, autant pour la beauté, que pour le rendre si glissant, qu'on ne pût sans danger ni y monter, ni en descendre ; un mur de trois coudées d'épaisseur entouroit cette tour qui, renfermée dans son aire, étoit distante de ce mur de quarante coudées (b). Par la merveilleuse distribution & la

Description  
de la Tour  
Antonia.

» plus simple, & il ne la prenoit que  
» quand il entroit dans le Saint des  
» Saints, ce qu'il faisoit une fois l'an  
» & seul ». Dans le cours ordinaire de  
la vie, le Grand Prêtre n'avoit point  
d'habits particuliers, & qui marquassent  
sa dignité. Les simples Prêtres du moins  
n'étoient revêtus de leurs habits sacrés  
que pendant qu'ils officioient. Ainsi τὸ  
ἐνὸς ἡμέρας ne signifie pas dans tout au-  
tre temps, mais dans les autres temps qu'il  
faisoit quelque fonction sacrée dans le  
Parvis des Prêtres ou dans le Saint. Il  
appelle la robe dont il étoit revêtu ἁβήλας  
plus simple, il ne l'appelle pas ἱμάτιον,  
terme qu'il emploie pour marquer que  
hors l'exercice des fonctions sacrées, l'ha-  
bit des Prêtres n'avoit rien qui les dis-  
tinguât du commun des Juifs.

(a) M. Nicolai a soutenu dans une  
de ses Notes sur l'édition de la Répu-  
blique des Hébreux de Conoëus qu'il  
donnoit, que le Grand-Prêtre entroit  
plus d'une fois par an dans le Saint des  
Saints ; mais c'est un sentiment hasardé  
que je ne remarque qu'à cause de sa sin-  
gularité. Journal, France, 1709. pag 79.

(b) S. Gelenius & le nouvel Editeur  
ont traduit ἡλικία τῶν τῶν ἱερῶν  
τῶν Ἀντωνίας, ἢ τῶν τῶν ἱερῶν  
Ἀντωνίας. Omne spatium Antonia in qua-

draginta cubitos erigebatur. C'est de la  
hauteur de cette Tour que Joseph parle,  
selon le Traducteur & l'Editeur, c'est de  
son contour, selon M. d'Andilly. » Tour  
» l'espace de cette tour, à compter de-  
» puis ce mur, étoit de quarante cou-  
» dées ». La traduction latine n'est pas  
trop claire ; mais si son sens est que la  
tour Antonia n'avoit que 40 coudées de  
hauteur, l'expression de Joseph ne le  
comportoit pas, & il n'est pas vraisem-  
blable qu'elle n'eût que cela de hauteur  
& qu'un de ses accompagnemens, une  
des quatre tours dont elle étoit flanquée,  
en eût 70. Il est également peu vrai-  
semblable qu'une tour qui avoit des  
portiques, des batis, de grandes cours  
pour mettre des troupes, qui pouvoit  
passer pour une ville par les grandes  
commodités qu'on y trouvoit, n'eût que  
40 coudées de contour.

» Un léger changement dans le dernier  
mot de cette phrase, a rendu le sens de  
Joseph méconnoissable à ces Savans.  
Ses Copistes en transcrivant ἡλικία au  
lieu d'ἵψυς, ont donné lieu de croire  
qu'il parloit de l'élévation & du con-  
tour de cette tour, & c'est de son éloi-  
gnement, de la distance du mur, dans  
l'aire duquel elle étoit enfermée, qu'il  
dit : » Toute la distance ἡλικία de la



structure admirable de toutes les pièces dont elle étoit composée, logemens de toute espèce, & à toutes sortes d'usages, salles, galeries, bains, grandes cours capables de contenir de nombreux corps de troupes, elle pouvoit passer pour un superbe palais, & par la facilité d'y trouver toutes les nécessités & commodités de la vie, on l'eût prise pour une petite ville; elle étoit carrée, & avoit à ses quatre angles quatre tours, dont trois avoient cinquante coudées de hauteur; la quatrième, qui étoit à l'angle d'entre le midi & l'orient, en avoit soixante-dix, de sorte que de cette dernière on voyoit tout le Temple (a); il y avoit à droite & à gauche devant l'angle des portiques qu'elle joignoit, des degrés par lesquels la garde y descendoit armée les jours de fêtes, pour contenir le Peuple, & l'empêcher de se livrer à quelques mouvemens séditieux: car au tems que les Juifs étoient soumis aux Romains, il y avoit toujours eu une Légion Romaine dans la Tour Antonia: elle servoit de citadelle aux portiques, comme les portiques en servoient à la ville; & c'étoit pour s'assurer de ces trois lieux, & veiller à leur sûreté, que les Romains tenoient des troupes en garnison dans cette tour. La ville haute avoit aussi sa citadelle; c'étoit le Palais d'Hérode. La montagne de Besetha, plus haute que toutes les autres, étoit, comme je l'ai remarqué, séparée de la Tour Antonia; elle joignoit en partie la nouvelle ville, & faisoit ombre au Temple du côté du septentrion. Comme je me propose d'entrer ailleurs dans un nouveau détail de ce qui regarde Jérusalem & ses fortifications, je pense que ce que je viens d'en dire, doit suffire pour le présent.

20. Tour Antonia, du mur, dans l'air  
21. duquel elle étoit ensermée, ou, tour  
22. à la distance de ce mur dont elle étoit  
23. séparée, étoit de quarante coudées.  
C'est ainsi que Joseph s'exprime en par-  
lant de la Séparation du Saint d'avec le  
Saint des Saints. *Ἐν τῷ ὅλῳ ἁγίῳ*  
*ἡ ἁγία τοῦ ἁγίου τὸ ὅλον.*

1. (a) C'est tout, selon le P. Cusmes, *Diction. Bibl.* Antonia étoit si haute, que l'on voyoit de-là au dedans du Temple, & M. Pridoux *Hist. Juifs.* tom. 4. pag. 182. prétend qu'Hérode l'avoit fait bâtir de cette hauteur pour voir tout ce

qui se faisoit dans toutes les cours du Temple. Hérode pouvoit avoir eu cette vue; mais comme Joseph ne la marque point, le sçavant Anglois le devine. Si cette Tour avoit donné vue sur ce qui se faisoit dans le Temple, les Juifs n'eussent eu aucune raison de qualifier l'apparement que le jeune Agrippa avoit fait exhauffer dans son palais, pour se procurer cette consolation, & ils n'eussent pas pu soutenir que leurs loix ne permettoient pas que personne eût la vue sur ce qui se faisoit dans le Temple.

*Antiq. Juiv. liv. x.*

## CHAPITRE VI.

I. **T**Out ce qu'il y avoit à Jérusalem de factieux & de gens portés à la guerre parmi le Peuple, s'étoient soumis à Simon, & formoient un corps de dix mille hommes commandés par cinquante Officiers sous ses ordres; il avoit outre cela cinq mille Iquiméens commandés par dix Chefs, dont Jacques fils de Sofas, & Simon fils de Cathlas, étoient les Principaux. Jean, qui s'étoit emparé des Portiques du Temple, avoit à ses ordres six mille hommes, auxquels commandoient sous lui vingt Officiers. Les Zélateurs reconciliés avec Jean, s'étoient rejoints à lui au nombre de deux mille quatre cents sous la conduite d'Eléazar, qui, dans le tems de leurs divisions, les avoit commandés en chef, & sous celle de Simon fils d'Arinus. Le Peuple étoit toujours, comme nous l'avons dit, la victime de la guerre que se faisoient ces deux factions opposées, qui n'épargnoient aucun de ceux qui ne prenoient point de part à leurs injustices. Simon étoit maître de la haute ville, du grand mur, jusqu'au torrent de Cédron, & de l'ancien, jusqu'à l'endroit où s'étendant depuis la fontaine de Siloé vers l'orient, il vient gagner le palais de Monobazé Roi des Adiabenes, peuples de par de-là l'Euphrate; il étoit de plus maître de la fontaine de Siloé & de la montagne d'Acra, sur laquelle étoit assise la basse ville, jusqu'au palais d'Heléne mere de Monobaze. Jean occupoit de son côté les Portiques du Temple, & beaucoup d'espace dans les environs; il étoit aussi maître d'Ophla & du torrent de Cédron. Simon & lui avoient, à l'envi l'un de l'autre, brûlé tout le reste du terrain qui étoit entre eux, & s'étoient ainsi ouvert une vaste place qui, dans la guerre qu'ils s'opiniâtroient à se faire, leur servoit de champ de bataille; car quoique les Romains fussent campés tout près des murs, le feu de la sédition qui dévorait la ville, n'en étoit pas moins violent. La première approche des ennemis avoit paru guérir ces factieux de la cruelle fureur qui les armoit les uns contre les autres; mais bien-tôt le même esprit d'acharnement à s'entredétruire les faisoit; ils recommencerent à tourner leurs

Position des  
deux factions  
des séditieux.

armes contre eux-mêmes, comme s'ils eussent entrepris d'avancer les affaires des Romains ; autant que ces braves assiégeants le pouvoient souhaiter ; car ils se faisoient à eux-mêmes de beaucoup plus grands maux que ne leur en faisoient les Romains ; & après les cruautés que ces barbares citoyens exercèrent dans Jérusalem, il ne put rien arriver à cette ville infortunée qui lui fût plus funeste ou plus insupportable ; tous les malheurs dont elle fut accablée avant sa ruine totale, ne furent que les suites de la sédition, & les Romains qui la prirent, la servoient en quelque sorte, puisqu'on ne pouvoit leur imputer qu'à justice les efforts qu'ils faisoient pour exterminer des méchans qui, plus sûrement que les ennemis par le renversement de ses murailles, avançaient eux-mêmes sa ruine, & réduisoient aux abois cette malheureuse capitale : au reste la nature même des choses met chacun en état d'en porter son jugement.

Tite fait le tour de Jérusalem, pour voir de quel côté il l'attaqueroit.

II. Tel étoit l'état des affaires dans Jérusalem, lorsque Tite avec un corps de cavalerie d'élite en fit de nouveau le tour, pour reconnoître par quel endroit il lui seroit plus aisé de l'attaquer. Il trouvoit de la difficulté par-tout ; les fréquens précipices la rendoient inaccessible du côté des vallées, & de l'autre côté le premier mur paroissoit trop fort, pour qu'on dût espérer qu'aucune machine le pût ébranler ; enfin il se détermina à former ses attaques vers le sépulchre du Grand-Prêtre Jean (a). Le premier mur en cet endroit étoit plus bas que par-tout ailleurs, & n'y étoit point lié avec le second, parce que, comme la nouvelle ville n'étoit pas fort peuplée de ce côté là, on avoit négligé de le fortifier ; il étoit d'ailleurs aisé de gagner par là le troisième mur, & parvenir ainsi à la prise de la haute ville & du Temple par la tour Antonia. Pendant que Tite occupé de toutes ces considérations, prenoit ses arrangemens, un de ses amis nommé Nicanor ayant eu la confiance de s'approcher avec Joseph assez près des murs, pour tâcher de persuader aux Juifs, dont il n'étoit pas inconnu, de se mettre en état d'obtenir la paix, il fut blessé d'un coup de fleche à l'épaule gauche. Tite irrité de la fureur qui les faisoit ne pas épargner même des gens

(a) Le Roi Alexandre, qui s'appelloit aussi Jannée ou Jean. *Antiq. Juiv. liv. 13. chap. 12. num. 2. Guer. Juiv. liv. 4. chap. 7. num. 3.*



qui ne s'avançoient vers eux que pour les empêcher de se perdre, ne songea plus qu'à former sérieusement le siège de la ville ; il en fit ruiner les fauxbourgs & tous les environs, & ordonna à ses troupes d'apporter tous les matériaux qu'ils en tireroient pour servir à la construction des plates-formes ; il partagea son armée en trois corps, pour vacquer à ces travaux, plaça au devant des plates-formes les gens de trait & les frondeurs, & au devant d'eux les catapultes & les machines à lancer des pierres, afin de s'opposer aux sorties que voudroient faire les ennemis sur les travailleurs, & de rendre inutiles les efforts qu'ils pourroient faire de dessus leurs murs pour interrompre leur travail. Pendant qu'on abbattoit avec une extrême diligence tous les arbres qui se trouverent dans ces fauxbourgs, & qu'avec la même diligence on en employoit le bois à la construction des plates-formes, car toute l'armée mettoit la main à l'œuvre, les Juifs ne demeuroient pas dans l'inaction. Le Peuple, qui n'avoit point encore cessé d'être exposé aux rapines & aux meurtres, se sentit alors animé de quelque courage, parce qu'il se flatta que non-seulement les véritables ennemis, occupés comme ils étoient à se défendre, lui donneroient quelque relâche, mais qu'il espéra même que si les Romains venoient à bout de les réduire, ils le vengeroient des maux qu'il lui avoient fait souffrir.

III. La crainte que Jean avoit de Simon, l'empêchoit de se prêter à l'empressement que témoignoit tout son monde de faire sur les Romains de vigoureuses sorties. Simon, qui se trouvoit plus proche des assiégeans, ne négligeoit rien pour sa défense; il fit porter sur les murs toutes les machines qui avoient été prises sur Cestius, ou qu'on avoit trouvées dans la tour Antonia, lorsque les Juifs s'étoient rendus maîtres de cette forteresse; mais il n'en tiroit pas tout l'avantage qu'elles auroient pu procurer, parce qu'il avoit peu de gens qui sçussent s'en servir, & que malgré les instructions que quelques transfuges avoient donné sur leur usage, la plupart de ceux qu'il chargeoit de les faire jouer, s'en servoient mal (a). Les

(a) Un Auteur dont on trouve la Note pag. 338. conjecture qu'on pourroit lire *αὐτοὶ*, au lieu de *οὗτοι*. La conjecture est peu vraisemblable. Si les Juifs avoient appris à se bien servir de

ces machines, Joseph n'eût pas dit qu'ils n'en retiroient pas grand avantage, parce qu'ils n'en avoient pas l'usage. Il dit pag. 346. que les Séditieux avoient appris alors à s'en servir, en les manians

Juifs ne laissoient pas cependant que d'incommoder les travailleurs ; ils leur lançoient des traits & des pierres , faisoient des sorties , & en venoient aux mains avec eux ; les travailleurs de leur côté se couvroient contre ces traits par les épaulements qu'ils élevoient sur les plates-formes , & repoussaient par le jeu de leurs machines ceux qui entreprenoient de faire des sorties ; toutes les légions en étoient bien fournies , mais la dixième , sur-tout , en avoit qui étoient d'une très-grande force , & jetoient de très grosses pierres ; elles étoient d'une si merveilleuse portée , que , non-seulement ces pierres alloient tuer ceux qui faisoient ces sorties , mais renversoient les assiégés de dessus les murs. Ces pierres pesoient au moins un talent : & les machines les poussaient jusqu'à plus de deux stades ; elles écrasoient ceux qui en étoient les premiers frappés , & alloient encore porter la mort fort loin derrière eux. Les Juifs au commencement sçavoient les éviter , parce que outre le sifflement qu'elles excitoient dans l'air , l'éclat de leur blancheur les faisoit appercevoir de loin ; ils posoient même dans cette vue des Sentinelles sur les tours , qui , dès qu'ils voyoient qu'on tendoit les machines , & que la pierre étoit prête à partir , les en avertissoient en criant dans leur langue : **LE TRAIT VIENT** (a). Ceux contre qui elle étoit dirigée , s'ouvroient alors , se jettant ventre à terre , & par cette précaution , en rendoient inutiles l'impression & la chute ; mais les Romains les aiant fait noircir dans la suie , & les Juifs ne les voyant plus , ils les faisoient tomber où ils vouloient ; la chute d'une seule écrasoit plusieurs des assiégés. Quoique les Juifs eussent déjà beaucoup souffert , ils ne ces-

tous les jours. Ils ne le sçavoient donc pas dans le tems dont il parle ici. Enfin cette légère instruction , *אייר*..... *אייר*....., qu'ils avoient reçue des transsages , prouve qu'ils n'étoient pas encore en état de s'en bien servir.

(a) M. Reland, Note a, pag. 339. conjecture que les Juifs crioient dans leur langue *la pierre vient* *אבן בא* ; mais que quelques uns trompés par l'équivoque de la prononciation disoient *אבן בא*. Les circonstances déterminoient trop à entendre que les Sentinelles crioient *la pierre vient* , pour que la ressemblance du son de ces deux expressions pût faire prendre le change. Joseph avoit pro-

bablement écrit en lettres grecques ce que les Sentinelles crioient en hébreu , & quelque demi-sçavant s'a voulu dans la suite rendre en grec , s'imaginant que Joseph avoit écrit *אבן בא* le fils , au lieu d'*אבן בא* : il a traduit *אבן בא* *אבן בא*. Peut-être avoit-on bien traduit le mot hébreu que Joseph avoit mis , mais que le *אבן* & le *אבן* de *אבן בא* étoient ou entièrement effacés , ou si mal figurés , que quelques-uns des Copistes ont cru y voir *אבן* , & les autres *אבן*.

M. Crévier a bien rendu cet endroit par » la pierre vient *Hist. Imper. tom. 6. pag. 364.*

soient

foient point de s'opposer aux travaux des Romains , & autant par force que par surprise , de nuit comme de jour , ils en arrêtoient les progrès de tout leur pouvoir.

IV. Cependant les Romains ayant enfin vaincu tous ces obstacles , & achevé leurs ouvrages , les Ingénieurs jetterent de dessus les plates-formes un plomb attaché à une corde , pour connoître à quel éloignement ils étoient des murs ; ils ne pouvoient s'en instruire autrement , parce que la multitude des traits que lançoient les assiégés ne permettoit pas qu'on s'en approchât d'assez près. S'étant donc ainsi assurés que leurs machines pouvoient porter jusques-là , ils les firent avancer. Tite les fit placer le plus près des murs qu'il fût possible , afin de s'opposer plus sûrement aux efforts que pourroient faire les assiégés pour rompre l'impression active des béliers qu'il ordonna qu'on mît en batterie. Le bruit subit des coups violents que portèrent ces redoutables machines en trois endroits différens , jeta dans la ville un tel effroi , que tous les habitans remplirent l'air de leurs cris , & que les Séditieux saisis eux-mêmes de crainte à la vue d'un péril qui leur étoit commun avec tout le monde , ne pensèrent plus qu'à se réunir. » Nos divisions , se crioient-ils les uns aux autres , » ne pouvant être désormais profitables qu'aux Romains , ne » devrions-nous pas , dans les circonstances où nous nous trou- » vons , entrer dans des sentimens de reconciliation , ou du » moins si Dieu ne permettoit pas qu'elle fût sincère & du- » rable , faire pour le moment treve d'inimitiés entre nous , » & réunir toutes nos forces pour repousser nos ennemis com- » muns. Simon fit en même tems publier par un Hérault que ceux qui étoient dans les Portiques , pouvoient en toute sûreté passer pour cet effet sur les murailles. Jean ne fit pas difficulté de le permettre , bien qu'il se défiât beaucoup de Simon. Ainsi tous ces factieux oubliant toute haine personnelle , & tout différent particulier , se réunirent en un seul corps , & se portèrent sur les remparts , d'où ils lançoient des quantités incroyables de matieres enflammées contre les machines , & de traits contre ceux qui les faisoient jouer. Les plus déterminés sortoient par bandes , brisoient & mettoient en pièces les épaulemens qui couvroient les machines , en venoient aux mains avec les soldats qui les gardoient , & les obligeoient souvent de lâcher pied ; mais c'étoit moins à leur habileté



qu'à l'audace pleine de fureur avec laquelle ils se jettoient sur eux, qu'ils étoient redevables de ces avantages. Tite, sans cesse attentif à envoyer du secours à celles de ses troupes qui paroissent en avoir besoin, mit de la cavalerie & des gens de trait aux deux côtés des machines, afin de faire retirer de dessus les murs ceux qui entreprenoient d'y mettre le feu, & d'empêcher que de dessus les tours on n'accablât de traits ceux qui les faisoient agir; c'étoit bien le moyen de les mettre en état de faire tout leur effet: cependant le mur étoit si fort qu'il résistoit à la violence des coups redoublés des béliers; celui de la quinzième légion seulement ébranla le coin d'une tour qui étoit beaucoup plus élevée que le mur, & cela même fit que le mur ne souffrit aucun dommage lorsque ce coin tomba.

V. gourense  
sortie des Juifs.

V. Les assiégés furent quelque tems sans faire de sorties; mais ayant remarqué que les Romains, croyant sans doute que la crainte ou la fatigue les avoient obligé de se renfermer dans la ville, s'occupoient séparément les uns des autres aux différens travaux pour lesquels ils étoient commandés, ils en firent une générale par une fausse-porte de la tour Ippique, entrèrent le fer & la flamme à la main dans les travaux des assiégeans, & vinrent les insulter jusques dans leurs retranchemens: au bruit des cris dont ils remplissoient l'air, ceux des Romains qui étoient les plus proches, se mirent promptement en devoir de se rallier, & les plus éloignés se hâtèrent de les venir joindre; mais l'admirable discipline avec laquelle ils ont coutume de se former, fut troublée par l'audacieuse témérité des Juifs; ils s'étoient jettés avec tant de fureur sur les premiers qu'ils avoient rencontrés, qu'ils réussirent à les mettre en fuite, & déconcertèrent même ceux qui étoient venus à bout de se rassembler en corps. Il s'engagea cependant une action très-vive auprès des machines; les uns faisant les plus grands efforts pour y mettre le feu, & les autres pour les en empêcher. Un cri confus s'éleva de part & d'autre, & fort peu de ceux qui formoient les premiers rangs, échappèrent à la mort. Les Juifs conduits par l'aveugle & furieux désespoir qui les animoit, conservoient toujours l'avantage; le feu dont ils s'étoient armés commençoit à faire du ravage, les machines & tous les travaux des assiégeans couroient risque d'être consumés par les flammes, si contre leur propre

attente quelques braves Alexandrins, piqués de la noble émulation de passer en cette occasion pour être plus vaillans que les Romains, ne fussent venus à bout par leurs généreux efforts de rendre inutiles ceux de ces furieux, & de donner le tems à Tite de venir leur donner la chasse. Ce Prince arriva avec un corps de cavalerie d'élite, chargea vivement les ennemis, en tua lui-même douze. Ce vigoureux coup de main épouvanta tellement les autres, qu'ils prirent la fuite; Tite les poursuivit, & les serra de si près, qu'il les fit tous rentrer dans la ville, & sauva ainsi les machines & tout le reste des travaux de l'embrasement auquel les Juifs les avoient dévoués. Tite fit crucifier au devant des murs un Juif qui avoit été fait prisonnier dans cette action, pour intimider ses concitoyens par ce supplice, & les porter, s'il étoit possible, à se rendre. Après que Tite se fut retiré, un des Chefs des Iduméens nommée Jean, s'entretenant devant les murailles avec un soldat de sa connoissance, fut tué d'un coup de flèche que lui décocha un Arabe. Les Iduméens (a) & les Séditieux le regretterent beaucoup, parce qu'il étoit aussi brave homme de main, que sage & prudent lorsqu'il s'agissoit de prendre quelque parti.

Les troupes d'Alexandrie sauvent les machines des Romains.

## CHAPITRE VII.

I. LA nuit suivante, un accident imprévu répandit la terreur dans le camp des Romains. Tite avoit ordonné qu'on élevât sur les plates-formes trois tours de cinquante coudées de hauteur, d'où l'on pût avec plus d'aisance forcer les ennemis de se retirer de dessus le mur; une de ces tours tomba d'elle-même vers le milieu de la nuit; le bruit qu'elle fit en tombant, jetta l'alarme dans toute l'armée, parce qu'on ne douta point que ce ne fussent les ennemis qui venoient former une nouvelle attaque. Toutes les légions coururent aux armes; mais de quel nouveau trouble ne furent-elles pas

Terreur panique des Romains.

(a) Toutes les éditions portent *Iduméens*, les Juifs; mais M. Haverkamp cite un manuscrit dans lequel la leçon que j'ai suivie se trouve. De la manière dont

Joseph parle de Simon & de ses Iduméens, les Juifs n'eurent pas sujet d'être touchés de la mort d'un de leurs Chefs.

agitées, lorsque, non-seulement elles ne rencontrèrent point d'ennemis à combattre, mais qu'elles ne trouverent même personne qui pût les instruire de l'événement qui avoit causé l'alarme. Chacun alors se livra aux différentes idées qui se présenterent à son imagination, & tous commencerent à avoir peur les uns des autres, s'entredemandant avec inquiétude le mot du guet, comme si déjà l'on eût été persuadé que les Juifs avoient forcé le camp, & qu'on les avoit à ses côtés: la frayeur fut si extrême, que Tite eut beaucoup de peine à tranquilliser les esprits, en faisant publier ce qu'il sçavoit de vrai sur cet événement.

II. Les Juifs soutenoient avec fermeté tous les autres efforts des assiégeans (a); mais ils ne sçavoient comment se défendre contre l'usage qu'ils faisoient de ces tours; les Romains y avoient fait placer leurs machines les plus légères, & y avoient logé une telle quantité de Frondeurs & de gens de trait, que les Juifs étoient accablés d'une grêle continuelle de dards, de fleches & de pierres, sans qu'il leur fût possible de trouver le moyen de s'en garantir ou de la faire cesser; aucune sorte de traits ne pouvoit atteindre à la hauteur qu'elles avoient au-dessus du mur (b). Il y avoit d'ailleurs peu d'apparence de penser à les prendre, encore moins à les renverser, tant elles étoient fortes & solidement construites, ni à y mettre le feu, parce qu'elles étoient toutes couvertes de fer. Ainsi réduits à se reculer hors de la portée de tout ce qui en partoît contre eux, il leur devint impossible de s'opposer à l'action des bédouilles qui, battant continuellement le mur, le mirent insensiblement hors d'état de résister aux efforts de celle de ces redoutables machines, à laquelle les Juifs eux-mêmes ont donné le nom de *Nicon*, c'est-à-dire, le Vainqueur, parce qu'il

(a) *Autrement.* Car les Soldats armés à la légère, les Albalétriers, & ceux qui jettent des pierres tiroient sur eux de ces Tours.

(b) Je ne suis pas assez au fait du militaire des Romains pour rien décider; je ne puis cependant m'empêcher de remarquer, que je ne vois pas quel avantage Tite pouvoit retirer en faisant ces tours plus hautes d'environ quarante pieds que le mur qu'il attaquoit; on pourroit supposer erreur dans les chiffres, ou dans ceux qui donnent la hauteur du troisième mur (plus haut chap. 4.

num. 2.) ou dans ceux qui réglent celle de ces trois tours, si Joseph ne disoit qu'elle étoit si grande, que les Juifs n'y pouvoient atteindre. M. d'Andilly parle de Cavaliers qu'ils ne pouvoient pas élever qui égalaient la hauteur de ces tours: dont son Auteur ne dit rien; quoiqu'il ne développe pas assez sa pensée, je crois qu'il veut dire que la grande élévation de ces tours au-dessus du troisième mur, faisoit que les fleches que les Juifs lançoient, ne pouvoient pas porter si haut.



n'est rien qui ne cède à la violence de ses coups. Les assiégés épuisés de fatigues par les combats qu'ils avoient livrés, & par les gardes qu'ils avoient faites de nuit assez loin de la ville, commencèrent à manquer de courage, & par l'effet d'une conduite bien peu réfléchie, ils se persuaderent qu'il étoit inutile de s'opiniâtrer davantage à défendre ce mur, parce qu'il leur en restoit encore deux autres. Ils l'abandonnerent donc lâchement, & voyant monter les Romains par la breche qu'avoit fait le grand bélier, ils rappellerent toutes leurs gardes, & se retirèrent derrière le second mur. Ceux des Romains qui étoient montés par la breche, descendirent sans peine dans l'enceinte du premier, & en ouvrirent les portes au reste de leur armée. Ce fut ainsi que le quinzième jour du siège, & le septième du mois de Mai (a), les Romains se rendirent maîtres de ce mur; ils en abattirent une grande partie, & détruisirent le quartier septentrional de la ville que Cestius avoit déjà ruiné.

Prise du premier mur.

III. Tite s'établit dans l'enceinte de ce mur, & occupa tout l'espace qui s'étend depuis le lieu qui portoit le nom de camp des Assyriens (b), jusqu'à la vallée de Cédron, & comme, en cette position, il n'étoit éloigné du second mur qu'autant qu'il le falloit pour être hors de la portée des fleches, il résolut d'en commencer l'attaque. Les Juifs se partagèrent pour le défendre, & soutenoient avec courage les efforts des assiégeants. Jean, avec les gens de son parti, gardoit la forteresse Antonia, le portique septentrional du Temple & le sépulchre du Roi Alexandre; & Simon, avec ceux du sien, défendoit tous les passages que l'ennemi pouvoit tenter de s'ouvrir, de-

(a) M. de Tillemont. Ruine des Juifs, Note 33.

(b) Le camp des Assyriens n'étoit pas devant l'enceinte de Jérusalem; on avoit bien vraisemblablement donné ce nom à l'endroit où les Assyriens avoient pris leur camp lorsqu'ils l'assiégeoient sous Nabuchodonosor, & le camp d'une armée qui assiège une ville, n'est pas dedans, mais dehors. *Καὶ τὸ ἐκὸς τῶν Ἀσσυρίων περὶ τὸν πύργον* peut absolument signifier *dans le camp des Assyriens*. Mais l'usage le plus ordinaire de la préposition *καὶ*, lorsqu'elle gouverne l'accusatif, est de signifier *vers, aux environs, devant, à l'opposé*. Et le contexte demande qu'elle

ait ici ce sens: « Tite ayant emporté le premier mur qui le rendoit maître de ce qu'on appelle le camp des Assyriens, vouloir s'approcher du second pour le faire battre par le bélier; ainsi il ne campa pas dans le camp des Assyriens, qui, comme nous venons de le remarquer, étoit hors de la ville. *Εἰς* est ici de trop dans le sentiment de Messieurs d'Andilly, Havercamp, & de l'Auteur de l'Histoire universelle sacrée & profane, qui font ce Prince aller s'établir dans ce camp; car il n'y a pas de sens à dire: « Tite campa en dedans » dans le camp des Assyriens. Voyez ci-après chap. 13. num. 20.

puis le tombeau du Prêtre Jean , jusqu'à la porte des acqueducs qui conduisoient l'eau dans la tour Ippique ; ils faisoient souvent des sorties , & en venoient aux mains avec les assiégeants ; mais bien inférieurs aux Romains dans la science de combattre de main à main , ils étoient toujours repoussés & contraints de se retirer ; il n'en étoit pas de même lorsqu'ils combattoient de dessus leurs murs. Le courage des Romains , leur expérience , & la confiance qu'ils pouvoient avoir en leurs forces , les faisoit tout tenter ; mais l'audace des Juifs , que de vifs sentiments de crainte augmentoit encore , jointe à la disposition naturelle qui les rend durs & insensibles dans l'adversité , leur faisoit faire de si grands efforts , qu'ils rendoient souvent inutiles ceux des Romains , & les contraignoient de reculer : l'espérance de trouver leur salut dans une ferme persévérance à se défendre , soutenoit les Juifs ; les Romains étoient animés du désir de se procurer une prompte victoire ; rien n'étoit capable de ralentir l'ardeur des uns ou des autres ; les jours entiers étoient employés en sorties , en attaques , en défenses & en toutes sortes de combats ; la fatigue n'étoit pas moindre la nuit , dans la crainte continuelle où étoient les Juifs que l'on ne forçât leurs murs ; & les Romains , que les assiégés ne se jettassent dans leur camp ; ils passaient les uns & les autres les nuits sans dormir , & toujours sous les armes , afin d'être en état de recommencer leurs combats dès que le jour paroïssoit. Le désir de se rendre agréables à leurs Chefs , formoit parmi les Juifs une sorte d'émulation qui les faisoit s'exposer à l'envi aux plus grands périls ; c'étoit à qui y courreroit le premier , sur-tout dans la faction de Simon , qui étoit tellement craint & respecté , qu'il n'y avoit pas un seul de ceux qui étoient à ses ordres , qui ne se fût tué lui-même , s'il le lui eût commandé. Quant aux Romains , quels motifs de courage ne trouvoient-ils pas dans la glorieuse possession où leurs exercices continuels & les puissantes forces de leur Empire les avoient mis , de sortir toujours victorieux des guerres perpétuelles qu'ils avoient à essuyer , & de ne jamais se laisser vaincre ; la présence de Tite qui se portoit par-tout avec eux , n'étoit-elle pas même seule capable de les soutenir. De quelle honte ne se feroient-ils pas crus convertis , s'ils avoient paru foiblir sous les yeux d'un Général qui , témoin de ce qui se passoit , sçauvoit rendre à tous une exacte justice ; aussi

chacun d'eux se proposoit-il pour première récompense l'attention de ce magnifique Prince , & cette considération surtout faisoit naître en eux des forces presque surnaturelles. Les Juifs s'étant un de ces jours-là formés en un gros bataillon hors de leurs murs , lorsqu'on ne faisoit encore que lancer de loin les premiers traits , un cavalier nommé Longinus se détacha de l'armée Romaine , s'alla jeter sur le bataillon des ennemis , le rompit , & en tua deux des plus braves ; il frappa l'un dans la bouche , comme il s'avançoit sur lui , & d'un coup de la même lance qu'il retira de la plaie , il perça le côté de l'autre qui s'enfuyoit ; il se dégagera ensuite du milieu des ennemis , & revint couvert de gloire joindre les siens. La distinction que lui mérita une action si courageuse , porta , par une noble émulation , plusieurs autres à l'imiter. Les Juifs , sans considérer le mal qui pouvoit leur en revenir , ne cherchoient qu'à en faire aux Romains , & la mort leur sembloit douce , pourvu qu'ils mourussent assurés d'en avoir tué quelqu'un. Tite , au contraire , n'étoit pas moins occupé du soin de conserver ses troupes , que du desir de vaincre ses ennemis , & regardant comme l'effet d'un désespoir aveugle toute entreprise indiscretement projetée , il ne reconnoissoit pour vrai courage que celui qui est guidé par la prudence , & qui tend à se garantir sagement du péril , & à le faire retomber sur l'ennemi , sans s'y exposer soi-même par une dangereuse témérité.

IV. Ce sage Prince fit avancer le béliet contre la tour qui étoit au milieu de la partie septentrionale du mur. Un Juif nommé Castor , fourbe des plus adroits , s'y tenoit en embuscade avec dix de ses semblables ; tous ceux qui la défendoient ayant été forcés de l'abandonner par la multitude des flèches dont les Romains les accabloient. Ils y demeurèrent quelque temps immobiles & couverts des parapets ; mais la tour ayant été brulée , ils se leverent , & Castor tendant les bras à Tite , le supplia d'une voix lamentable de leur pardonner. Ce Prince , naturellement bon , se persuada aisément que le procédé de Castor étoit sincère , & croyant que les Juifs se repentoient d'avoir pris les armes , il fit cesser l'action du béliet , défendit qu'on tirât sur ces gens qui imploroient sa clémence , & ordonna à Castor de dire ce qu'il souhaitoit : Castor ayant répondu qu'il desiroit de se rendre , &

Supercherie  
d'un Juif nommé  
Castor.



qu'on en vînt à un traité, Tite lui dit qu'il étoit ravi du sage parti qu'il prenoit, qu'il le seroit davantage si tous les habitans de Jérusalem étoient assez raisonnables pour penser comme lui, & l'assura qu'il étoit prêt à les recevoir à composition. Alors cinq de ceux qui étoient avec Castor, affectant l'air de supplians, feignirent d'être dans les mêmes sentimens que lui; & les cinq autres crièrent au contraire que tant qu'ils seroient libres, ils se donneroient plutôt la mort que de se résoudre à devenir les esclaves des Romains. Tite ayant, dès le commencement de cette contestation feinte, fait cesser toute attaque, Castor envoya avertir Simon que pour prendre sur les affaires les plus urgentes les arrangemens nécessaires, il pouvoit profiter du temps pendant lequel il étoit résolu de continuer à amuser le Général Romain, en faisant des efforts simulés pour déterminer ceux de ses compagnons qui en paroïssent si éloignés à demander la paix: il y employa en effet quelque tems; mais eux, comme si la seule proposition qu'il leur en faisoit, les eût indignés, ils monterent sur les parapets, leurs épées nues à la main, s'en frapperent, toutefois sur leurs cuirasses seulement, & se laisserent tomber comme si ils se fussent tués. Une résolution si furieuse saisit d'étonnement Tite & ceux qui étoient avec lui, & quoiqu'ils n'en jugeassent que sur les apparences, n'ayant d'en bas pu rien voir de plus, en même temps qu'ils admiroient cette fermeté farouche, ils déploroient l'opiniâtreté qui en étoit la source malheureuse. Castor ayant été au même temps blessé d'un coup de flèche vers le nez, il la retira de la plaie, la fit voir à Tite, en se plaignant beaucoup de l'injustice d'un tel procédé. Ce Prince en fit une severe réprimande à celui qui l'avoit tirée, & voulut envoyer Joseph, qui se trouva près de lui, recevoir la foi de Castor, & lui donner la sienne en lui touchant dans la main. Joseph, qui ne faisoit point de doute que les intentions de Castor & de ses compagnons ne dussent être suspectes, non seulement refusa d'y aller, mais empêcha même que quelques-uns de ses amis qui se seroient volontiers chargés de cette commission, ne l'acceptassent; un Juif du nombre de ceux qui s'étoient venu rendre aux Romains, s'en chargea néanmoins, & comme il s'avançoit, Castor cria qu'il falloit aussi que quelqu'un vint recevoir l'argent qu'il avoit apporté. Cette proposition redoubla l'empressement d'Æ-  
née;

née: il y courut, & s'étant imprudemment présenté le sein ouvert pour recevoir cet argent, Castor ramassa une pierre & la lui jeta. *Ænée* eut l'adresse d'en éviter le coup; mais un soldat qui se trouva près de lui en fut blessé. Tite reconnut alors toute la méchanceté du procédé artificieux de Castor, & sentit qu'il est toujours dangereux en guerre de se laisser prévenir par des sentiments de compassion, & que pour ne pas courir le risque d'être trompé, il faut être constamment sévère, & même un peu dur: la colère le saisit, il fit recommencer l'attaque, & commanda qu'on fit agir les béliers avec plus de vivacité qu'on ne l'avoit encore fait. Castor & ses compagnons, sentant que la tour étoit prête de tomber, y mirent le feu (a), passèrent à travers les flammes, s'allèrent cacher dans les souterrains, & donnant ainsi aux Romains lieu de croire qu'ils avoient eu la fermeté de se brûler eux-mêmes, ils leur firent de nouveau admirer leur courage.

## CHAPITRE VIII.

I. **T**ITE se rendit maître du second mur cinq jours après avoir emporté le premier, & entra dans la nouvelle ville avec mille hommes armés de toutes pièces & ce qu'il avoit de troupes d'élite auprès de lui, par le quartier qu'habitoient les Marchands de laine, ceux qui faisoient commerce de vêtements, & les ouvriers en cuivre; & d'où, par des rues de traverse & fort étroites, on alloit gagner le troisième mur. Si ce Prince eût fait abattre d'abord une partie plus étendue du mur qu'il venoit de prendre, & que suivant le droit de la guerre, il eût, à mesure qu'il avançoit, fait ruiner tout ce qu'il trouvoit en son chemin, je ne doute point que dès lors sa victoire n'eût été pleine & entière; mais il espéroit qu'une confusion salutaire feroit rentrer les Juifs dans le devoir lorsqu'ils verroient que pouvant les détruire, il les épargnoit: dans cette créance, il ne voulut pas prendre pour ses atta-

Les Romains se rendent maîtres du second mur, mais le perdent le même jour.

(a): .... » Et se précipiterent dans les flammes « *Hist. univers. tom. 7. pag. 374.* L'expression, se précipiterent dans les flammes, présente l'idée de person-

nes qui s'y sont jetées pour y être consumées? & les gens de Castor ne firent que sauter au travers.

ques tout l'espace qui eût du paroître nécessaire pour procurer, en cas de besoin, une plus facile retraite, tant il étoit persuadé qu'il ne devoit point avoir de trahison à craindre de la part d'ennemis à qui il ne vouloit faire que du bien. Il défendit donc en entrant qu'on tuât personne, & qu'on brulât les maisons, & donna aux Factieux toute liberté de venir continuer la guerre, s'ils étoient dans ce dessein, pourvu que ce fût sans causer au Peuple aucune sorte de dommage; il promit d'autre part au Peuple de le rétablir dans la libre jouissance de ses biens: car il souhaitoit ardemment de conserver la ville à l'Empire, & le Temple à la ville. Le Peuple déjà depuis long-temps disposé à écouter ces propositions, en paroissoit fort satisfait; mais les Factieux attribuoient à faiblesse la bonté de Tite, & regardoient ces offres généreuses comme l'effet du peu d'espérance qu'il avoit de pouvoir prendre le reste de la ville; ils menacerent de la mort quiconque parleroit de se rendre, tuèrent tous ceux qui osoient seulement prononcer le nom de paix, & lorsque les Romains furent entrés, ils attaquèrent les uns en venant dans les rues à leur rencontre, les autres de dessus les maisons, d'autres en sortant hors de leurs murs par les portes d'en haut. Cette violente attaque surprit & troubla tellement les Romains, que ceux qui gardoient le mur, quitterent précipitamment leurs postes, & se jettant en bas des tours, se retirèrent dans le camp. De grands cris se firent alors entendre par-tout, tant de la part de ceux qui, environnés d'ennemis dans la ville, souffroient beaucoup, que de ceux qui, s'étant sauvés dans le camp, appréhendoient pour eux l'extrême péril où ils les voyoient. Le nombre des Juifs croissoit toujours, ils tiroient tout l'avantage qu'ils pouvoient de la connoissance qu'ils avoient des lieux, repoussèrent les Romains, leur tuoient ou blessaient beaucoup de monde, quoique la nécessité les contraignît de faire une ferme résistance, parce que le mur n'étoit pas assez ouvert pour qu'ils pussent passer beaucoup à la fois; de sorte qu'ils couroient vraiment risque d'être entièrement défaits, si Tite ne les eût promptement secourus. Ce Prince plaça aux extrémités de chaque rue un bon nombre de gens de trait, & se portant en personne dans tous les endroits où les ennemis se trouvoient en plus grand nombre; il fit tirer sur eux de telle sorte, & si continuellement, qu'il les arrêta, & don-



na à tous les siens le moyen de se retirer. Domitius - Sabinius, l'un des plus braves hommes qu'il y eût dans l'armée Romaine, l'accompagna par-tout, & seconda merveilleusement sa valeur en cette occasion.

II. Ce fut ainsi que les Romains, après avoir pris le second mur, furent contraints de l'abandonner. Ce succès rehaussa le courage de ceux des assiégés qui vouloient la guerre, & augmenta tellement leur audace, qu'ils eurent la folle présomption de se croire invincibles, & de se persuader que les Romains n'oseroient ni faire de nouveaux efforts pour prendre la ville, ni risquer une action. Dieu, pour les punir de leurs crimes, permettoit qu'ils s'aveuglassent ainsi dans leurs pensées: ils ne considéroient pas que les troupes qu'ils avoient repoussées, ne faisoient qu'une très-petite partie de l'Armée Romaine; & ne s'effrayoient point des suites cruelles de la famine qui commençoit à se faire sentir. Accoutumés à vivre de la substance du Peuple, & à se dévalter dans son sang, ils voyoient sans pitié les plus riches manquer des choses les plus nécessaires à la vie; plusieurs même mourir de misère, parce qu'ils croyoient toujours trouver quelque avantage dans le malheur des autres, & que ne réputant dignes de vivre que les ennemis de la paix, & ceux qui ne souhaitoient de vivre que pour faire la guerre aux Romains, ils regardoient tout le reste comme un pesant & inutile fardeau dont ils étoient ravis que la mort les déchargeât. Autant occupés de ces sentimens envers leurs concitoyens, que du soin d'empêcher pour lors les Romains de rentrer dans l'enceinte du mur qu'ils venoient de reprendre sur eux, ils se rangèrent en bataille le long de la breche, & formant de leurs corps une espèce de muraille pour en fermer l'ouverture, ils soutinrent avec beaucoup de vigueur tous leurs efforts pendant trois jours, mais ils furent enfin contraints de céder le quatrième à la violente attaque que Tite leur fit donner, & de regagner l'endroit où ils s'étoient retirés la première fois. Ce Prince ayant ainsi repris ce mur, il en fit aussitôt abattre toute la partie septentrionale; & ayant mis des gardes dans les tours du côté méridional, il se disposa à attaquer le troisième mur.

Les Romains  
reprennent le  
second mur.

## CHAPITRE IX.

Tite fait  
faire montre à  
ses troupes.

I. **T**ITE voulant donner aux Factieux le temps de faire d'utiles & prudentes réflexions, crut devoir presser un peu moins le siège; il se persuadoit que la ruine du second mur, & la crainte de la famine, les détermineroit d'autant plutôt à se rendre, qu'ils ne devoient pas espérer de pouvoir subsister encore long-temps des fruits de leurs rapines. Il interrompit donc ses attaques; & le jour de faire faire montre à son armée étant venu, il ordonna à ses Officiers de la mettre en bataille sur un lieu élevé, d'où les assiégés pussent en voir faire la revue, & chacun des soldats recevoir leur paye. L'ordre fut exécuté, & les troupes disposées de la façon qu'il le souhaitoit. Ayant, ainsi qu'elles ont coutume de le faire en ces occasions, découvert toutes leurs armes, elles s'avancèrent, l'infanterie armée de toutes pièces, & la cavalerie si lestement & si richement montée & équipée, qu'on voyoit de tous côtés éclater l'or & l'argent dans le grand espace qu'occupoit cette brillante armée. Un tel spectacle bien agréable pour les Romains, inspira de la terreur aux assiégés: ils étoient accourus de toutes parts en si grand nombre, pour s'en procurer la vue, que tout l'ancien mur, les Portiques septentrionaux, & toutes les maisons de ce côté-là, étoient remplis d'habitans, & qu'il n'y eut aucun endroit de la ville, d'où l'on pût en jouir, qui ne fût couvert de monde; les plus audacieux même ne purent, sans être saisis d'étonnement & de crainte, considérer tant de belles troupes si admirablement réunies en un même lieu, si bien armées, & conduites avec tant d'ordre, & je crois qu'il n'y eût eu aucun des Factieux qui ne se fût dès lors rendu, si l'énormité de leurs crimes & des maux qu'ils avoient fait souffrir au Peuple, ne leur eût ôté toute espérance que les Romains les leur pardonnassent; persuadés, au contraire, qu'ils les en puniroient par les derniers supplices aussi-tôt qu'ils les verroient désarmés; ils estimèrent qu'il seroit toujours beaucoup moins honteux de mourir les armes à la main; Dieu d'ailleurs le voulut ainsi, & permit que les innocents périssent avec les coupables, & que la ~~ré~~dition s'enfouit sous les ruines de Jérusalem.

II. Quatre jours se passerent à distribuer des vivres à l'armée Romaine ; & le cinquième, Tite voyant que les Juifs ne se pressoient point de lui envoyer demander la paix , il partagea son armée en deux pour former deux attaques, & s'assurer en même temps de la tour Antonia , & du sépulchre du Prêtre Jean, parce qu'il pensoit qu'on ne pouvoit , sans quelque risque , se rendre maître de la ville, sans avoir auparavant pris ces deux postes ; & comme il espéroit prendre la haute ville par le sépulchre de Jean, & les Portiques du Temple par la tour Antonia ; il fit élever des platte-formes devant l'un & l'autre , à chacune desquelles il posta une légion. Les Iduméens , & les gens attachés au parti de Simon incommodoient fort par leurs sorties ceux qui travailloient devant le sépulchre du Prêtre Jean. La faction de Jean & les Zélateurs incommodoient du moins autant ceux qui travailloient devant la tour Antonia ; car, outre l'avantage qu'ils avoient de les combattre d'un lieu élevé , l'usage qu'ils faisoient tous les jours des machines romaines , leur avoit insensiblement appris à s'en servir utilement ; ils en avoient trois cents (a) pour lancer des traits , & quarante pour jeter des pierres, dont l'effet retardoit beaucoup le travail des Romains. Tite souhaitoit prendre la ville, & ne doutoit point de réussir ; mais comme il ne desiroit pas avec moins d'ardeur de la conserver, en même temps qu'il pressoit le siège, il ne cessoit de porter les Juifs à changer de sentiments ; & parce qu'il sçavoit que les solides raisons sont souvent plus puissantes que les armes, il crut devoir joindre de salutaires conseils à l'appareil menaçant des derniers efforts qu'il alloit faire pour les détruire , & ne négligea rien pour les engager à penser sérieusement à leur salut , & à lui remettre de bonne grace une ville qu'ils ne pouvoient garder , & qu'ils devoient considérer comme déjà prise. Dans la créance qu'ils se rendroient peut-être plutôt aux raisons d'un homme de leur nation , & qui leur parleroit en leur langue, il chargea Joseph de les aller solliciter à la soumission.

(a) Ce nombre paroît excessif, & il pourroit bien y avoir erreur de chiffre, ou exagération du côté de Joseph. Les Juifs avoient pris ces machines sur Cef-

tus auprès de la tour Antonia , & furent long-tems sans en sçavoir faire usage. C'est devant, chap. 6. num. 3.



Joseph harangue les Juifs, pour les engager à se rendre.

III. Joseph fit le tour des murs, & ayant choisi un endroit d'où il pût se faire entendre, & en même temps hors de la portée du trait, il les exhorta vivement à avoir compassion d'eux-mêmes, du Peuple, du Temple, de leur patrie, & à ne pas montrer plus d'insensibilité pour des objets si intéressants que des étrangers. Il leur représenta » que les Romains, » bien qu'ils n'y dussent prendre, & n'y eussent de fait aucun intérêt, avoient été jusques-là assez religieux pour ne » point porter les mains sur les choses qui, chez eux leurs » ennemis, passent pour saintes, tandis qu'eux, qui dès leur » enfance avoient été instruits à les révéler, eux qui seuls » auroient le bonheur d'en jouir, si elles étoient conservées, » travailloient à les détruire. Il leur fit considérer que leurs » murs les plus forts étant renversés, & celui qui leur restoit » étant d'une très-foible défense, ils ne devoient point se flatter de » pouvoir résister à la puissance des Romains, sous la domination » desquels les Juifs avoient déjà vécu; que s'il est glorieux de combattre pour la liberté, c'est avant que de l'avoir perdue; parce qu'après en avoir été dépouillé, & avoir long-temps subi le joug de la » soumission, vouloir le secouer, c'est s'exposer à périr misérablement, en prétendant travailler par un zèle faux & téméraire à » s'affranchir d'un assujettissement légitime; qu'encore qu'on puisse se regarder comme honteux d'obéir à une foible puissance, il » ne peut jamais l'être d'avoir pour maîtres les Souverains » du monde. Car où la puissance des Romains ne s'étend-elle » pas? Quels pays, hors ceux dont la chaleur insupportable, » ou le froid excessif leur ont fait regarder la conquête comme » inutile, ne leur sont point assujettis? la fortune leur est partout favorable, & Dieu, après avoir successivement donné » l'Empire du Monde à différentes Nations, en établit aujourd'hui le siège en Italie. Par une loi inviolable de la nature, les hommes comme les animaux cèdent nécessairement à ceux qui les surpassent en force: c'est la supériorité des armes qui décide de la puissance d'une nation, & la met en droit, par une longue suite de victoires, de commander aux autres; & ne fut-ce pas, ajouta Joseph, ce qui déterminait vos Pères, encore qu'ils fussent plus puissants & plus braves que vous, & qu'ils eussent des ressources que vous n'avez pas, à se soumettre aux Romains; parti qu'assurément ils n'eussent jamais pris, s'ils n'avoient été con-

« vaincus que Dieu combattoit pour ces Conquerans du monde.  
 « Hé ! sur quoi vous fondez-vous pour leur résister ? La plus  
 « grande partie de Jérusalem est forcée ; & quand même tous  
 « ses murs subsisteroient encore, l'état où vous êtes réduits,  
 « est infiniment plus facheux que s'ils étoient entièrement  
 « détruits ; les Romains n'ignorent pas les progrès que fait la  
 « famine dans cette malheureuse ville, le Peuple en est con-  
 « sumé, & le soldat ne peut éviter de l'être bientôt ; & quand  
 « même ils cesseroient de pousser le siège, & d'attaquer vo-  
 « tre dernier mur ; ce fléau plus redoutable que le plus for-  
 « midable ennemi, parce que d'instants en instants il prend  
 « de nouvelles forces, vous fera infailliblement périr, à moins  
 « que, par quelque moyen qui ne seroit connu que de vous  
 « seuls, vous ne sçachiez combattre la faim, & surmonter les  
 « maux horribles qui en sont les suites naturelles. Est-il donc  
 « prudent, ajouta encore Joseph, de ne pas prévenir, tant  
 « que cela est possible, par un sage changement de conduite  
 « des malheurs qui, par une folle opiniâtreté, peuvent deve-  
 « nir sans remède ? Votre revolte est la seule faute dont les  
 « Romains ayent un intérêt particulier de vous punir ; ne  
 « la poussez pas plus loin, il oublieront volontiers tout le passé :  
 « quelque grande que soit leur puissance, ils sont naturellement  
 « doux & modérés dans la victoire, & sçavent préférer ce  
 « qu'ils jugent leur être le plus avantageux, à la vaine osten-  
 « tation de faire éclater une vengeance souvent peu profita-  
 « ble ; & ne pensez pas qu'il puisse leur sembler fort impor-  
 « tant de trouver une ville sans habitans, & tout un pays  
 « ruiné & desert : C'est par ce motif de clémence, que Cé-  
 « sar vous offre encore aujourd'hui la paix ; acceptez-la d'au-  
 « tant plutôt, que, si vous le forcez à vous faire donner les  
 « derniers assauts, nul de vous ne peut espérer un pardon  
 « dont vous vous serez rendus indignes par le mépris outrageant  
 « que vous aurez fait de ses prévenantes invitations, dans un  
 « temps où vous devriez de vous-mêmes penser que, vos deux  
 « premiers murs étant forcés, le troisième ne peut manquer  
 « de l'être bientôt, & que quand même il seroit imprenable,  
 « la famine qui vous dévore venant au secours des Romains,  
 « leur assure une prompte victoire.

IV. Les Juifs reçurent fort mal ce discours de Joseph ; plu-  
 sieurs de ceux qui l'avoient entendu de dessus le mur, se moc-

querent de lui, d'autres l'accablèrent d'injures ; quelques uns lui lancerent des dards. Jugeant alors que les réflexions qu'il avoit si ouvertement taché de leur faire faire sur l'état présent où ils se trouvoient, ne les avoit point touchés, il crut devoir leur rappeler de quelle manière leurs Peres étoient autrefois comportés dans les plus mémorables événemens de l'Histoire de la Nation, & d'un ton de véhémence : » Misérables que  
 » vous êtes, s'écria-t-il, pouvez-vous dans la guerre violente  
 » & opiniâtre que vous faites aux Romains, oublier ce qui  
 » a toujours fait notre principale force, & de qui nous avons  
 » reçu les secours efficaces qui nous ont procuré nos plus grands  
 » succès ? Etoit-ce seulement par la voie des armes que nos  
 » Peres prétendoient vaincre leurs ennemis ? & ne se con-  
 » fioient-ils pas bien davantage en la protection toute-puissante  
 » de Dieu ? Aussi, ce souverain Créateur de l'univers a-t-il  
 » jamais manqué de les venger lorsqu'ils étoient injustement  
 » attaqués ? Ne rentrerez-vous donc pas en vous-mêmes,  
 » & ne considérerez-vous pas quel outrage vous faites  
 » à Dieu, en faisant du saint lieu destiné à implorer son secours  
 » puissant, une place de guerre, sans craindre de le souiller  
 » de toutes les horreurs qui sont les suites funestes du ma-  
 » niement des armes ? Rappelez dans votre mémoire le nom-  
 » bre de célèbres & merveilleuses victoires que nos Peres n'ont  
 » obtenues que par les pieux hommages qu'ils ne cessent de  
 » rendre à la sainteté de ce lieu ; mais je tremble d'horreur  
 » en parlant des grandes merveilles de Dieu devant des per-  
 » sonnes indignes de les entendre : Écoutez-moi cependant,  
 » car il faut que vous sçachiez que c'est moins aux Romains  
 » qu'à Dieu même que vous résistez, en les combattant avec  
 » tant d'opiniâtreté. Nécao Roi d'Égypte, qui s'appelloit  
 » aussi Pharaon, étant descendu avec de nombreuses troupes  
 » dans le pays qu'habitoient les Hébreux, enleva Sara leur  
 » Reine & épouse de notre bon Pere Abraham : que fit le  
 » saint Patriarche son mari, & le Chef de notre race ? en-  
 » treprit-il de venger cette injure par la force des armes,  
 » quoiqu'il eût sous lui trois cents dix-huit Officiers qui com-  
 » mandoient chacun un grand nombre d'hommes ? Non : mais  
 » comptant pour rien cette multitude de gens armés pour sa  
 » défense, s'il n'étoit particulièrement assisté de Dieu ; il leva  
 » ses mains pures vers ce lieu saint, que vous profanez au-  
 » jourd'hui



• jourd'hui si indignement , & se procura le secours invinci-  
 • ble qu'il n'attendoit que de Dieu : une foi si ardente ne fut-  
 • elle pas bientôt récompensée ? Ce Roi redoutable ne ren-  
 • voya-t-il pas dès le lendemain Sara sans l'avoir touchée ,  
 • & pénétré lui-même de respect pour le lieu que vous avez  
 • souillé par le meurtre de tant de vos freres , autant qu'es-  
 • frayé des terribles visions qu'il eut pendant la nuit , ne s'en-  
 • fuit-il pas promptement en son pays , après avoir fait de ri-  
 • ches présents en or & en argent à ce Peuple à qui il voyoit  
 • que Dieu accordoit une si puissante protection. Si quelqu'un  
 • de vous a pu perdre le souvenir du grand événement de la  
 • transmigration de nos Peres en Egypte , & que soumis pen-  
 • dant quatre cents ans ( a ) à des Rois étrangers , ils en ont  
 • souffert patiemment les plus violentes oppressions , s'aban-  
 • donnant entierement à la divine Providence , plutôt que de  
 • mettre en usage toutes les facilités qu'ils avoient de s'en affran-  
 • chir par la force des armes ; puis-je aujourd'hui ne pas vous  
 • rappeler les merveilles que Dieu a opérées pour les en déli-  
 • vrer ? Puis-je vous laisser oublier par combien de sortes d'a-  
 • nimaux il permit que l'Egypte fut ravagée , par combien  
 • de genres divers de maladies il l'affligea , quelle affreuse sté-  
 • rilité désola tout le pays par le dessèchement du Nil ? Puis-  
 • je ne pas vous retracer l'image terrible des dix grandes  
 • plaies dont fut enfin accablé coup sur coup ce vaste royaume ?  
 • Puis je ne pas ranimer votre confiance en vous faisant  
 • faire de salutaires réflexions sur les moyens merveilleux dont  
 • Dieu s'est servi pour mettre fin à la longue captivité de nos  
 • Peres , & les conduire sans aucun accident dans une terre  
 • où il les destinoit à être les Ministres du culte religieux  
 • dont il vouloit être honoré. Lorsque les Assyriens ( b ) enle-  
 • verent notre sainte Arche , de quels maux ne fut pas affli-  
 • gée toute la Palestine ? Que devint le simulachre de Da-  
 • gon ? Put-il soutenir son auguste présence ? La chute préci-  
 • pitée de cette idole , & les douleurs insupportables au milieu  
 • desquelles les ravisseurs impies qui se glorifioient de nous  
 • l'avoir enlevée , sentoient leurs entrailles se déchirer , & tom-

( a ) Joseph ne compte que quatre cents  
 trente ans depuis la vocation d'Abraham  
 jusqu'à la sortie d'Egypte. *Antiq. Juiv.*  
*Liv. 2. chap. 15. num. 3.*

( b ) Ce furent les Philistins qui pri-  
 rent l'Arche du Seigneur ; Joseph le dit  
 après l'Ecriture sainte. *Antiq. Juiv.*  
*Liv. 5. chap. 11. num. 3.*

» ber en nourriture avec la nourriture qu'ils prenoient, ne les  
 » forcèrent-elles pas bientôt à nous la renvoyer au son des  
 » trompettes & des tambours, mettant en œuvre toutes les  
 » sortes d'expiations par lesquelles ils croyoient pouvoir faire  
 » cesser les tourmens qu'ils enduroient pour avoir porté leurs  
 » mains impures sur cette Arche sainte ? Telles étoient les  
 » merveilles adorables par lesquelles Dieu se déclaroit le dé-  
 » fenseur de nos Peres, parce que, sans recourir aux armes  
 » ni à la force, ils se soumettoient en tout aux desseins de la  
 » divine Providence. Lorsque Sennacherib Roi des Assyriens  
 » vint avec les forces de toute l'Asie assiéger cette ville, fut-  
 » ce par les armes de nos Ancêtres que ce Prince fut défait ?  
 » en employèrent-ils d'autres que d'humbles & ferventes prie-  
 » res, & l'Ange du Seigneur, tandis qu'ils n'étoient occupés  
 » qu'à élever leurs bras au ciel, n'extermina-t-il pas en une  
 » nuit cette formidable armée; de sorte que le matin à son ré-  
 » veil, le Roi trouva cent quatre-vingt-cinq mille hommes  
 » des siens étendus morts sur la place, & se hâta de fuir  
 » devant les Juifs, qui n'avoient pas même pensé à se mettre  
 » en état de le poursuivre ? Qui de vous peut ignorer que notre  
 » Nation ayant été emmenée captive à Babylone, y a vécu ex-  
 » patriée & réduite à la plus dure servitude durant l'espace  
 » de soixante-dix ans, & qu'elle ne recouvra sa liberté que  
 » lorsqu'il plut à Dieu de mettre dans le cœur de Cyrus le  
 » généreux sentiment de rendre cet hommage à sa divinité ?  
 » C'est donc à Dieu, plutôt qu'à Cyrus, que nos Peres fu-  
 » rent redevables de la grace qu'ils obtinrent de pouvoir re-  
 » tourner dans leur pays, & y reprendre les pieux exercices  
 » de la Religion sainte qui les unissoit si intimement à leur véri-  
 » table libérateur. En un mot, on ne sçauroit citer aucun trait  
 » de notre histoire qui ne prouve que nos Aneêtres, soit en  
 » armes, soit sans armes, n'ont jamais fait aucune fausse dé-  
 » marche, toutes les fois que recourant sincèrement à la pro-  
 » tection de Dieu, ils se sont humblement abandonnés aux  
 » desseins de sa Providence sur eux. Armés de cette judicieuse  
 » soumission à l'arbitre souverain de toutes les choses de ce  
 » monde ils étoient aussi surs de vaincre, même sans com-  
 » battre, que leur défaite étoit assurée, lorsqu'ils se présen-  
 » toient au combat sans autre garant du succès de leur pro-  
 » cédé qu'une folle & téméraire confiance en leurs forces.  
 » Ce qui arriva à notre Roi Sédécias, n'en est-il pas une

« preuve assez marquée ? Ce Prince , contre l'avis du Pro-  
 « prète Jérémie , entreprit de se défendre contre le Roi de Ba-  
 « bylone qui venoit assiéger Jérusalem ; il fut pris , emmené  
 « captif , & eut le déplaisir de voir ruiner la ville & le Tem-  
 « ple. Ce Prince cependant étoit & plus judicieux , & plus  
 « modéré que ne le sont les Chefs que vous vous êtes choisis ;  
 « & le Peuple qu'il gouvernoit beaucoup plus réglé dans sa  
 « conduite que vous ne l'êtes , car quoique Jérémie ne cessât  
 « de crier que Dieu irrité vouloit punir les crimes dont ils  
 « s'étoient rendus coupables envers sa divine Majesté , qu'ils  
 « ne pouvoient éviter de tomber en servitude , même de pé-  
 « rir entierement , s'ils ne se hâtoient d'ouvrir les portes de  
 « la ville aux assiégeants , Sédécias & le Peuple conçurent-ils  
 « le moindre dessein de le faire mourir ? & Vous , je ne parle  
 « point de l'excès des désordres auxquels vous vous êtes livrés  
 « au-dedans de vos murailles , il n'est point d'expressions  
 « qui puissent rendre sensible l'énormité de tant de crimes ;  
 « Vous dis-je , que je viens exhorter à conserver vos vies , la  
 « ville & le Temple , êtes assez injustes pour m'accabler d'in-  
 « jures , & lancer contre moi des dards pour me tuer ; vous  
 « ne pouvez souffrir qu'on vous reproche des crimes que vous  
 « n'avez pas honte de commettre tous les jours , & vous vous  
 « irritez parce que je vous fais envisager combien les suites  
 « peuvent vous en être funestes. Une autre preuve qu'une  
 « trop grande confiance en leurs seules forces a toujours été  
 « fatale à vos Ancêtres , est leur défaite lorsqu'ils marcherent  
 « fierement les armes à la main contre Antiochus surnom-  
 « mé Epiphane , qui mettant le comble à tous les outrages qu'il  
 « avoit faits à la Majesté divine , venoit mettre le siège devant  
 « Jérusalem : ils perdirent honteusement la bataille , furent  
 « raillés en pièce ; la ville fut pillée , le Temple souillé & pro-  
 « phané , & le service de Dieu demeura interrompu pendant  
 « trois ans & demi. Mais pourquoi accumuler exemples sur  
 « exemples ? Et qu'est-ce qui a armé les Romains contre no-  
 « tre Nation , si-non nos divisions & nos crimes ? Quelle fut  
 « la première cause de la perte de notre liberté ? ne fut-ce  
 « pas les querelles d'ambition qui s'éleverent entre Hircan &  
 « Aristobule , & qui les animèrent d'une telle fureur l'un contre  
 « l'autre , qu'elles attirerent Pompée à Jérusalem , & qu'il fut l'in-  
 « trument dont Dieu se servit pour assujettir les Juifs aux Ro-



" mains ; parce que par le mauvais usage qu'ils faisoient de  
 " leur liberté , ils se rendoient indignes d'en jouir. Après trois  
 " mois de siège , ils crurent devoir se rendre ; ils n'avoient ce-  
 " pendant rien à se reprocher qui approchât des sacrileges  
 " prophanaions dont vous avez souillé le saint lieu , ni des  
 " criminelles transgressions de nos loix , dont vous ne cessez  
 " de vous rendre coupables ; & d'ailleurs ils eussent pû trouver  
 " encore bien des moyens de se défendre , dont vous êtes au-  
 " jourd'hui absolument dépourvus. Ignorez-vous quelle fut la  
 " fin d'Antigone , & que sous le regne de ce Prince , Dieu  
 " punit encore les iniquités du peuple par la prise de votre  
 " Capitale. Herode fils d'Antipater , assisté des troupes Ro-  
 " maines , à la tête desquelles Sosius vint le secourir , la prit  
 " après dix mois de siège ; & Dieu , pour rendre d'autant plus  
 " sensibles les effets de sa colere , permit qu'elle fut livrée au  
 " pillage (a) du soldat victorieux. Il n'est donc point douteux que  
 " jamais la voie des armes n'a de sa nature réussi à notre na-  
 " tion , & qu'elle ne lui a au contraire produit ordinairement  
 " qu'un état de ruine & d'assujettissement ; & je ne fais au-  
 " cune difficulté d'en conclure que ceux qui occupent le saint  
 " lieu , doivent , sans rien attendre de tous les efforts dont  
 " l'humanité peut se croire capable , mettre tellement leur  
 " confiance en Dieu , qu'en se soumettant en tout aux sages  
 " & infaillibles loix de sa divine Providence , ils le forcent ,  
 " en quelque façon , de ne leur jamais refuser ses plus favo-  
 " rables secours. Mais pour attirer sur vous cette inaltérable  
 " bénédiction de Dieu , avez-vous jamais rien fait de ce que  
 " vous a prescrit notre saint Législateur ? Ne vous êtes-vous  
 " pas au contraire volontairement chargés de toutes les ma-  
 " ledictions qu'il a prononcées contre ceux qui se livreroient  
 " aux impiétés qu'il a le plus particulièrement défendues ? In-  
 " finiment plus criminels que ceux de vos Peres , sur qui la  
 " justice divine a exercé ses plus terribles & ses plus promptes  
 " vengeances ; aux vols , aux adulteres , aux trahisons , crimes  
 " qui se commettent ordinairement dans le secret , vous avez  
 " affecté de joindre l'éclat de la plus scandaleuse publicité ; les  
 " meurtres & les rapines sont vos exercices ordinaires , & vous

(a) Jérusalem ne fut pas pillée ; Hérode en racheta le pillage. *Antiq. Juiv.*  
*liv. 14. chap. 11. num. 3.*

« vous y livrez à l'envi les uns des autres ; tous les jours  
 « vous inventez de nouveaux crimes & de nouvelles manières  
 « de les commettre ; & c'est dans les Portiques du Temple,  
 « que vous vous retranchez pour vous livrer à toutes ces abo-  
 « minations : lieu célèbre , dont la sainteté a pénétré les Ro-  
 « mains d'un respect si religieux pour les augustes cérémonies  
 « qui s'y observent , que malgré le long trajet qu'ils ont à faire ,  
 « non-seulement ils viennent y adorer Dieu ; mais qu'ils ont  
 « même souvent emprunté de nos saintes Loix de quoi réfor-  
 « mer leurs mœurs & leurs coutumes. (a) Chargés de tant de  
 « crimes & de tant d'outrages faits directement à Dieu , oseriez-  
 « vous espérer qu'il accorderoit à vos prières une indulgente  
 « assistance ? mais soit encore , & je veux que vous puissiez élever  
 « vers Dieu des mains aussi pures que notre Roi Ezéchias , lorsque  
 « implorant son secours contre Sennacherib , il obtint de voir  
 « le lendemain la terre couverte des corps morts de toutes  
 « les troupes de ce formidable ennemi. Les Romains se sont-  
 « ils portés contre vous aux excès d'injustice auxquels s'étoit  
 « porté le Roi des Assyriens , & avez-vous autant de sujet de  
 « vous promettre que Dieu , dans sa justice , prendra égale-  
 « ment contre eux votre défense ? Ne vous faites point il-  
 « lusion , Ezéchias avoit racheté le pillage de la ville , & payé  
 « à Sennacherib en argent le prix de ce rachat. Le Roi des  
 « Assyriens viola son serment , & s'avança pour brûler le Tem-  
 « ple. Les Romains ne vous demandent que le paiement d'un  
 « tribut que vos Ancêtres étoient solennellement convenus de  
 « payer aux leurs , & qu'ils leur payoient. Satisfaites - les sur  
 « cet article , ils ne pilleront point votre ville , & ne tou-  
 « cheront à rien de ce qui y est révééré comme saint & sacré ;  
 « ils vous laisseront jouir librement & paisiblement de vos  
 « biens dans le sein de vos familles , sans vous causer aucun  
 « trouble dans l'observation de vos saintes loix. Il y a certai-  
 « nement de la folie à penser que Dieu traitera de la même  
 « sorte des gens qui ne vous font aucun tort , qu'il en a traité  
 « d'autres qu'il avoit à punir de leur injustice : sa vengeance  
 « est toujours prompte lorsque sa justice offensée demande à  
 « être satisfaite ; il extermina les Assyriens dès la première

(a) Il ne manque que la vérité à ce dernier trait témérairement avancé par Joseph.

» nuit qu'ils camperent devant Jerusalem; s'il vous eût cru  
 » dignes de conserver votre liberté, & devoir châtier les Ro-  
 » mains de paroître vouloir la gêner, son bras vengeur se se-  
 » roit étendu sur eux avec autant d'éclat & de promptitude,  
 » qu'il frappa la redoutable armée du Roi Sennacherib; ils  
 » eussent éprouvé les effets de sa colere, lorsque Pompée se  
 » présenta devant Jerusalem, lorsque Sosius vint encore l'atta-  
 » quer après lui, lorsque Vespasien entra dans la Galilée; &  
 » enfin dans la circonstance présente, lorsque Tite s'est appro-  
 » ché de vos murs. Pompée cependant, & Sosius ont pleine-  
 » ment reussi dans leur entreprise, & successivement pris tous  
 » deux Jerusalem sans aucun de ces accidens funestes qui peu-  
 » vent faire soupçonner qu'on a Dieu contre soi; la guerre que  
 » nous avons eue à soutenir contre Vespasien en Galilée, l'a élevé  
 » à l'Empire; &, prodige merveilleux! (a) la fontaine de Siloé  
 » & les autres qui sont hors de la ville, dont avant la venue  
 » de Tite, vous tiriez si peu d'eau, qu'on ne pouvoit en avoir  
 » à prix d'argent que par bouteilles, en fournissent mainte-  
 » nant avec une telle abondance, qu'elle suffit non seulement  
 » à tous les besoins de l'armée Romaine, mais encore pour  
 » arroser les jardins. Le même prodige arriva (b) lorsque le  
 » Roi de Babylone, dont je vous ai déjà parlé, vint assiéger  
 » Jerusalem, qu'il la prit, & qu'il brûla le Temple. Quoique  
 » je sois bien persuadé que les iniquités qui attirerent ce malheur  
 » à nos Peres, ne peuvent en aucune sorte être comparées à la  
 » multitude des crimes dont vous êtes chargés, n'est-il pas  
 » juste de penser que Dieu indigné de toutes les horreurs dont  
 » il voit que sont aujourd'hui souillés les lieux consacrés à son  
 » service, les a abandonnés pour passer du côté de ceux à qui  
 » vous faites la guerre. L'homme de bien le plus attaché à  
 » sa famille, la déteste dès qu'elle devient criminelle; sa maison  
 » lui déplaît, il la fuit; & vous osez vous flatter que Dieu, à  
 » qui ce qu'on voudroit couvrir des plus épaisses ténèbres ou  
 » retenir dans le silence le plus profond, ne peut être caché,  
 » demeurera avec vous dans un lieu que, par le plus grand  
 » de tous les crimes, vous avez rendu le centre de toutes les  
 » sortes d'abominations, sans chercher, par quelque reste de

(a) Pore fable. Si le prodige étoit arrivé, Joseph n'auroit pas marqué de le rapporter en son lieu.

(b) Autre fable inconnue à l'Ecriture, & dont Joseph n'a point non plus encore parlé.



» pudeur , à dérober au public , à vos ennemis du moins , la con-  
 » noissance de vos déportemens , affectant , au contraire , de  
 » vous donner en spectacle lorsque vous commettez le mal ,  
 » par la détestable habitude que vous vous êtes faite de vous  
 » glorifier autant du vice , que les autres font gloire de la  
 » vertu. Il vous reste néanmoins encore un moyen de vous  
 » sauver : reconnoissez humblement devant Dieu la multitude  
 » & l'énormité de vos offenses , & par un prompt repentir ,  
 » fléchissez sa colere toujours prompte à se calmer , lorsque la  
 » pénitence du coupable est sincere : mettez bas les armes ;  
 » laissez-vous toucher d'une pieuse & salutaire honte d'avoir  
 » réduit votre patrie à la plus désolante extrémité. Ouvrez les  
 » yeux , & considérez la beauté du pays que vous voulez per-  
 » dre , la splendeur de votre ville , la magnificence de son saint  
 » Temple , la richesse immense des dons qui y ont été offerts  
 » à Dieu par tant de différentes nations ; & si vos cœurs plus  
 » durs que le fer , & vos esprits plus stupides que la pierre ,  
 » sont encore susceptibles de quelque sentiment , formez-vous une  
 » juste idée de l'horreur dont vous vous chargeriez en exposant  
 » des choses si dignes d'être conservées , à être réduites en  
 » cendres. Jetez du moins quelque regard de compassion sur  
 » vos femmes , vos enfans , & sur tous vos autres parens prêts  
 » à périr par le fer ou par la faim. Peut-être penserez-vous  
 » que ce qui me fait vous parler de la sorte , & vous exhorter  
 » à accepter la paix que je viens vous offrir , c'est l'intérêt per-  
 » sonnel que j'ai de sauver de la ruine commune ma mere ,  
 » ma femme , mes enfans , & toute mon illustre famille , peut-  
 » être jusqu'à ma maison (a) qui a pu passer pour belle ; mais  
 » je suis bien aise de vous détromper , je me sou mets à toutes  
 » ces pertes , votre seul intérêt me touche ; je suis même prêt  
 » à vous faire le sacrifice de ma vie , si votre salut pouvoit  
 » être la récompense de mon sacrifice ; & ce salut , vous ne  
 » vous le procurerez qu'en rentrant dans votre devoir.

(a) Une personne d'un certain poids , chargée d'une commission aussi importante qu'étoit celle que Tite avoit confiée à Joseph , s'avisait-elle jamais de parler de la beauté de sa maison ?



## CHAPITRE X.

P'usieurs  
Juifs trouvent  
le moyen de  
sortir de Jeru-  
salem. Ils ava-  
lent aupara-  
vant l'or qu'ils  
pouvoient  
avoir.

I. JOSEPH termina son discours en versant beaucoup de larmes ; mais il ne gagna rien sur le cœur endurci de ces Factieux trop malheureusement prévenus qu'ils ne pouvoient, avec quelque sûreté, prendre le parti de se rendre. Le Peuple au contraire en fut ému, & ne s'occupa que du dessein des'aller jeter entre les bras des Romains ; plusieurs vendoient leur bien à très-vil prix, & donnoient ce qu'ils avoient de plus précieux pour quelques pièces d'or qu'ils avaloient de peur que les Factieux ne les leur ravissent ; & lorsque les Romains les avoient reçus, ils rendoient leur or en satisfaisant aux besoins de la nature, & s'en servoient pour se procurer les choses qui leur étoient nécessaires ; car Tite les laissoit jouir de leur liberté, & leur permettoit de se retirer en tel lieu du pays qu'ils vouloient. Cet avantage, & le desir de se soustraire aux maux qu'ils souffroient dans la ville, en déterminoit beaucoup à venir se rendre. Jean & Simon s'occupoient alors plus encore du soin d'empêcher ce pauvre peuple de sortir, qu'ils ne l'étoient à former des obstacles à l'entrée des Romains dans la ville, & le moindre soupçon qu'on donnoit de vouloir sortir, étoit sur le champ puni de mort.

Cruautés des  
Factieux. Re-  
cherches qu'ils  
font de ceux  
qui pouvoient  
avoir du bled.

I I. Il étoit également dangereux pour les riches de demeurer dans la ville, ou de paroître en vouloir sortir ; car sous le moindre prétexte les Factieux les égorgoient pour s'emparer de leurs biens ; leur cruauté croissoit en proportion des progrès que faisoit la famine, & ce double fléau devenoit tous les jours de plus en plus insupportable ; on ne voyoit de bled en aucun endroit. Les Factieux couroient de toutes parts pour faire la visite, & battoient à toute outrance ceux chez qui ils en trouvoient, comme s'ils eussent refusé de le déclarer ; ils les maltraitoient également lorsqu'ils n'en trouvoient pas, en supposant qu'ils l'avoient si bien caché, qu'il n'étoit pas possible de le découvrir : ils en jugeoient par l'état de santé où ils voyoient ceux chez qui ils entroient en visite. S'ils les trouvoient sains & forts, ils en concluoient qu'ils avoient du grain ; mais s'ils les voyoient pâles & défaits, ils passaient

passoient outre, & ne croyoient pas devoir égorger des gens que la famine alloit bientôt consumer. Plusieurs riches vendoient secrètement leur bien pour une mesure de froment, & ceux qui l'étoient moins, pour une mesure d'orge; ils s'enfermoient ensuite dans les lieux les plus reculés de leurs maisons. L'extrême pauvreté en contraignoit quelques-uns de manger ce grain sans être moulu; d'autres en faisoient du pain; selon que la crainte ou la nécessité le leur permettoit. On ne dressoit de tables nulle part, & pressé de la faim, on retiroit de dessus le feu de quoi manger, sans lui donner le tems de cuire.

II I. La nourriture qu'on prenoit ne pouvoit être plus mauvaise, & offroit un spectacle déplorable; ceux qui, la force en main, pouvoient faire usage de leur opulence, se mettoient aisément à l'abri de cette misère; tous les autres avoient à peine la triste consolation de pouvoir se plaindre de leur malheur. Tout semble permis & légitime quand on est pressé de la faim, les appetits dévorans ne connoissent ni respect, ni pudeur, ni tendre pitié. Les femmes arrachotent à leurs maris le peu de nourriture qu'ils tenoient en leurs mains, les maris à leurs femmes, les enfans à leurs peres, & ce qui est encore plus inconcevable, les meres l'arrachotent de la bouche de leurs enfans, & ne regardoient point comme une inhumanité criante de leur dérober quelques gouttes de lait que dans l'état d'épuisement où ils étoient, ils pouvoient à peine tirer encore de leur aride sein. Quelque soin que prissent ceux qui étoient réduits à ces cruelles extrémités, de se cacher pour prendre le peu de nourriture qu'ils s'arrachotent ainsi les uns aux autres, elle leur étoit souvent bientôt enlevée par ces avides Factieux; il couroient, faisoient par-tout des recherches très-exactes, & lorsqu'ils voyoient une maison fermée, soupçonnant que ceux qui étoient dedans avoient quelque chose à manger, ils en brisoient les portes, alloient se jeter sur ces pauvres misérables, pour la leur tirer de la gorge; ils frapportoient les vieillards qui s'efforçoient de la retenir, & prenoient aux cheveux les femmes qui cherchoient à cacher ce qu'elles en tenoient dans leurs mains: sans égard pour la foiblesse de l'âge le plus tendre, du plus haut qu'ils pouvoient, ils jettoient contre terre les petits enfans qui se-tenoient fermement attachés aux morceaux de quelque aliment que ce fût, qu'ils vouloient leur arra-



cher. Il n'est aucune sorte de maux qu'ils n'ayent fait souffrir à ceux qui prevenant leurs recherches, trouvoient le moyen de consumer ce qu'ils se proposoient de leur aller enlever ; ils inventoient les plus cruelles tortures pour découvrir où il y avoit des vivres ; ils bouchoient avec des faves (a) les conduits des parties que la pudeur ne permet pas de nommer ; & ils enfonçoient des baguettes aiguës dans l'anus. On ne peut pas entendre, sans fremir, tous les autres genres de tourmens dont ils faisoient usage pour forcer les gens à confesser qu'ils avoient caché un pain ou quelque poignée de farine ; cependant ces détestables bourreaux ne manquoient encore de rien , & leur barbarie n'en étoit que plus insupportable ; car ce n'étoit ni la nécessité, ni le desir de faire des approvisionnemens pour l'avenir qui leur faisoit commettre de si abominables excès, mais la fureur de piller & de voler. Ils faisoient surprendre, autant qu'ils le pouvoient, ceux qui , trouvant moyen de tromper la nuit la garde Romaine, alloient chercher dans la campagne quelques herbes & quelques légumes , de sorte que beaucoup de ces pauvres gens se croyant échappés des mains de leurs ennemis, tomboient dans les leurs , & ils leur ôtoient impitoyablement tout ce qu'ils apportoit, quelques instances & quelques prières, même au nom de Dieu , qu'ils leur fissent de leur laisser au moins une partie de ce qu'ils ne s'étoient procuré qu'au péril de leur vie ; encore , après leur avoir tout enlevé , leur faisoient-ils valoir la grâce qu'ils prétendoient leur faire de ne point leur ôter la vie.

I V. C'étoit ainsi que les soldats de ces Factieux traitoient le pauvre peuple ; quant aux riches , & aux personnes de quelque considération , ils les amenoient à leurs Chefs , les accusoient calomnieusement devant eux , les uns de conspirer contre eux ; les autres de vouloir livrer la ville aux Romains. Sur ces fausses accusations , ces tyrans les faisoient sur le champ.

(a) Note de l'Editeur. C'est ainsi que le R. P. Gillier traduit le mot *ἐπέσσει* ; cependant je trouve qu'*ἐπέσσει* est le nom grec d'une autre plante dont le nom français est *Ers*, en latin *Ervum*, sorte de légume. C'est une plante à fleur légumineuse, dont le calice est un cornet dentelé, qui pousse un pistil, qui devient une gousse onnée de chaque côté, com-

posée de deux cosles qui renferment quelques semences presque rondes ; ses feuilles sont rangées par paire sur une côte. *Navitins*, au mot *Ervum*. M. d'Andilly a traduit ainsi cet endroit : « On » pendoit les hommes par les parties de » toutes les plus sensibles ; on leur enfon- »çoit dans la chair des bâtons pointus ,

Cruels tourmens que les Factieux font souffrir, pour découvrir où il y avoit des vivres.

mourir pour s'emparer de leur bien, & ils avoient toujours quelque délateur tout prêt à charger de l'un ou de l'autre prétendu crime ceux dont le bien leur faisoit envie. Simon envoyoit à Jean ceux dont il avoit dévoré la substance, & réciproquement Jean à Simon, ceux à qui il avoit ravi la leur; par cette espèce de jeu, ils s'invitoient l'un l'autre à n'épargner ni le sang ni les biens de ces pauvres malheureux (a); s'ils étoient divisés entr'eux, ce n'étoit que par la passion que l'un & l'autre avoient de dominer. Pour tout crime à commettre; ils étoient de l'accord le plus parfait. Si l'un des deux n'eût point fait part à l'autre des maux qu'il avoit occasion de faire, celui qui auroit eu à se plaindre de cette réserve, auroit regardé l'autre, en quelque façon, comme un traître qui auroit voulu garder tout pour lui, & lui auroit sçu très-mauvais gré de l'avoir, par une telle supercherie, privé d'un grand avantage, en lui dérobant l'occasion d'exercer sa cruauté.

V. Ce seroit tenter la chose du monde la moins possible, que de vouloir entrer dans le détail suivi & circonstancié de toutes les cruautés qu'ont imaginé ces impies. Je crois devoir me contenter d'assurer en général, que depuis la création du monde, aucune ville n'a souffert tant de maux qu'ils en ont fait souffrir à Jérusalem, & que nulle génération n'a vu des hommes si féconds en toutes sortes de malice & de méchan-

(a) *Note de l'Editeur.* Comme je me suis fait une loi de ne point m'écarter du sens que le R. P. Gilllet a donné à l'Auteur qu'il traduit, & que je crains de l'avoir fait ici. Je crois devoir présenter sa version dans les mêmes termes que présente son manuscrit. » Ceux que » Si mon avoit dépouillés, étoient » envoyés à Jean; & ceux que celui-ci » avoit pillés, Simon les reprenoit. C'est » ainsi qu'ils se portoit, si je puis » m'exprimer de cette façon, les saints du » Peuple qu'ils buvoient & partageoient en- » tr'eux les vies de ces pauvres malheureux.

*Note par laquelle le R. P. Gilllet justifie sa traduction.*

Quoique l'Auteur de la Note Z assure que tous les manuscrits ont *πύματα*, j'ai peine à croire que ce ne soit pas une faute, & qu'il ne faille pas lire *πύματα*. Le nouvel Editeur a traduit *Miserorum-*

*que cadavera participant.* Un Traducteur latin a bien des avantages; il peut présenter quelques mots sans sens, pour la pensée de son Auteur.

*Nobis non tam licet esse beatos.* Ce n'étoit pas assurément les cadavres du pauvre Peuple que les Factieux partageoient. Joseph se sert pour exprimer la manière dont ces scelerats traitoient le pauvre Peuple, d'une métaphore prise de la Table. » Ils se portoit la santé du Peuple. » Et continuant dans la même métaphore, il ajoute: » Ils partageoient » entr'eux les coups. Les coups que le Peuple auroit du boire, c'est-à-dire, la nourriture qu'il auroit du prendre. Ils la partageoient entr'eux. Il semble que cette expression métaphorique fût commune chez les Juifs, par ce que Jésus-Christ dit aux enfans de Zébédée: *Pourvez-vous boire le calice que je dois boire?*

cerés. Ils traitoient les Juifs avec le dernier mépris ; & les chargeoient de malédictions , afin de diminuer , autant qu'ils s'imaginoient le pouvoir , l'odieux de leur criminelle conduite, en faisant croire qu'ils ne les regardoient que comme des étrangers. La vérité les a cependant contraints de convenir qu'ils n'étoient eux-mêmes que de vils esclaves errans & vagabonds, des avortons de la nation, & le rebut du genre humain. Monstres abominables , à qui seuls on peut imputer la ruine de Jérusalem, puisque ce sont eux qui ont forcé les Romains à se procurer cette triste victoire, & qui ont, en quelque façon, poussé vers le Temple les flammes, à leur gré trop tardives à le gagner. Ce qu'il y a de bien constant, c'est que lorsque, du haut de la ville, ils le virent brûler, aucun d'eux n'en parut affligé, ni ne versa une seule larme, tandis que l'on sçait que plusieurs Romains en ont témoigné une véritable douleur, mais je remets à parler de ces choses lorsque la suite de mon histoire me les présentera.

## C H A P I T R E X I.

Nombre prodigieux de prisonniers que les Romains font attacher en croix.

**L**Ependant les ouvrages auxquels Tite faisoit travailler avançoient, malgré tous les efforts des assiégés pour en empêcher le progrès. Il détacha de la cavalerie pour garder les ravins par lesquels les assiégés se glissoient pour aller chercher quelque peu de nourriture dans la campagne. Quelques gens de guerre commençoient à y aller aussi, parce que ce qu'ils voloient de vivres dans la ville ne leur suffisoit plus. Mais le plus grand nombre étoit des gens du pauvre Peuple, qui, attachés à leurs familles, n'osoient passer dans le camp des Romains, parce que ne pouvant emmener avec eux leurs femmes & leurs enfans, ils avoient peine à se résoudre de les abandonner à la discrétion des Factieux, qui n'auroient pas manqué de les faire égorger en leur place ; mais la misère dans laquelle ils les voyoient, & la faim dont ils étoient eux-mêmes tourmentés, les enhardissoit à sortir, au risque d'être pris par les ennemis, s'ils étoient découverts. Le desir naturel d'échapper au supplice qu'ils craignoient de ne pouvoir éviter, leur faisoit prendre le parti de se défendre ; mais comme ils se persuadoient qu'après s'être défendus, ils ne devoient espérer



aucune sorte de grace , ils n'en demandoient point ; les Romains alors se faisoient d'eux , & après leur avoir fait endurer le fouet & mille autres tourmens divers avant de les faire mourir , ils les crucifioient au-devant des murs. Tite souffroit ces cruautés avec d'autant plus de peine , qu'il ne se passoit guères de jours qu'on ne prît au moins cinq cents Juifs ; cependant il ne concevoit pas qu'il fût prudent de laisser à des gens qu'on avoit pris de force , la liberté de s'en retourner , & il sentoît , d'autre part , qu'il y avoit du risque à les faire garder , parce que leur nombre pouvoit croître au point qu'on se trouvât enfin dans la nécessité de se garder d'eux ; ainsi il permettoit qu'on les crucifiât , parce qu'il espéroit que la vue de leur supplice pourroit porter les assiégés à se rendre , dans la crainte de subir un sort semblable , s'ils étoient pris. La haine & la colere dont les soldats Romains étoient animés , leur faisoit choisir entre différentes manieres dont on peut attacher un malheureux sur la croix , celles qui , à leur gré , étoient les plus outrageantes. Le nombre de ceux dont ils se faisoient devint enfin si grand , qu'on ne pouvoit suffire à faire assez de croix , & qu'on ne trouvoit plus de place pour les planter.

I I. Tant s'en faut qu'un spectacle si touchant opérât quelque changement sur le cœur des Factieux ; ils en abusèrent au contraire. Pour donner le change au Peuple , ils traînoient sur les murailles les parens de ceux qui s'étoient échappés , & tous ceux qu'ils soupçonnoient avoir dessein de se rendre aux Romains , pour leur faire voir de quelle maniere ils traitoient ceux qui avoient la foiblesse d'aller se remettre à leur discrétion , & leur faisoient croire que ceux qu'ils voyoient en croix , étoient des transfuges qui étoient allés implorer leur clémence , & nullement des gens qu'ils eussent pris de force. Cet artifice en retint beaucoup , & jusqu'à ce que la vérité fût connue , fort peu de gens songerent à s'enfuir ; ceux qui le firent , ne s'y résolurent que par un mouvement de désespoir qui leur faisoit envisager la mort reçue de la main des ennemis , comme préférable aux miseres insupportables de la famine qui les consumoit. Tite fit couper la main à plusieurs prisonniers , & les renvoya à Jean & à Simon , afin que , les voyant en cet état , & s'instruisant de la vérité par leur bouche , ils se convainquissent que ce n'étoient pas des transfuges qu'ils traînoient ainsi ; & il leur fit en même tems renouveler ses in-

Tite exhorte  
envain les Juifs  
à se rendre.

« vitations à cesser de persister dans leur révolte , & de vouloir  
« le forcer à détruire leur ville ; à profiter du peu de tems qui  
« leur restoit pour prendre le seul parti par lequel ils pouvoient  
« sauver leur propre vie , leur patrie entière , & ce Temple  
« auguste , auquel nul dans le monde n'étoit comparable ; &  
« pour leur rendre plus sensible ce qu'il leur faisoit dire de l'ex-  
« trémité à laquelle ils étoient réduits , il faisoit lui-même la  
« visite des travaux qu'il avoit ordonnés , & pressoit extrême-  
« ment les travailleurs. Les Juifs ne répondirent à ces invi-  
« tations salutaires & pleines de bonté que par d'horribles im-  
« précations contre Tite lui-même & contre son pere Vespas-  
« sien , criants de dessus leurs murailles , qu'ils méprisoient la  
« mort , & la préféreroient généreusement à un honneur  
« esclavage ; mais que tant qu'ils conserveroient un souffle de  
« vie , ils ne cesseroient de faire aux Romains tous les maux  
« qu'ils pourroient ; que c'étoit inutilement qu'on leur parloit  
« de leur patrie , qui , dans la perspective d'une destruction  
« aussi prochaine que celle qu'on leur annonçoit , devoit leur  
« être bien indifférente , puisqu'après la mort , on n'a plus de  
« patrie ; que quant au Temple , Dieu en avoit un bien plus  
« grand & bien plus digne de sa majesté suprême que le leur ,  
« le monde entier ; mais qu'ils ne pouvoient penser qu'il laissât  
« détruire celui dont il faisoit chez eux la demeure plus par-  
« ticulière ; & que , dans cette confiance , ils espéroient tout  
« de sa divine protection , & se mocquoient de menaces qui  
« ne pouvoient être soutenues d'effets , qu'autant que dans  
« l'ordre de sa Providence , il croiroit le devoir permettre. Ces  
« réponses étoient , comme nous l'avons dit , mêlées d'injures  
« atroces contre Tite.

III. Epiphane (a) Antiochus avoit amené avec lui dans l'armée Romaine un corps de jeunes gens Macédoniens. Ceux qui le composoient , étoient tous de même âge , hauts de taille , quoiqu'à peine hors de pages , armés & disciplinés à la Macé-

(a) M. de Tillemont , *Hist. de l'Empereur Vespasien* , croit que ce Prince avoit deux noms. Comme Joseph ne lui donne ailleurs que celui d'Epiphane , il semble plutôt que c'est une faute de Copistes qui ayant omis *ὁ* ou *ὁ* entre *Ἀντιόχους* & *Ἀντίχους* , ont donné occasion à un reviseur d'en faire une autre en

effaçant *Ἀντίχους* pour lui substituer *Ἀντίχους*. C'est ainti que paroît avoir lu le Pseudo-gesipe ; il fait Epiphane fils d'Antiochus ; il en avoit en effet un de ce nom , comme il paroît lorsque Joseph raconte la disgrâce de ce Prince sous l'empire de Vespasien. *Guer. Juifs. liv. 7. chap. 7. num. 2.*

donienne; ce qui faisoit qu'ils portoient le nom de cette nation, mais ils n'en avoient pas toute la bravoure. Ce Prince, qui regnoit en Comagene, fut le plus heureux de tous les Rois qui relevoient de l'Empire avant son changement de fortune; mais il fit voir dans sa vieillesse que le titre d'heureux ne peut être conservé à aucun homme qu'après sa mort. Il avoit un fils qui étoit venu avec lui prendre du service dans l'armée Romaine. Ce jeune Prince dit assez hautement qu'il étoit surpris que les Romains différassent tant à donner un assaut aux remparts des Juifs. Il aimoit la guerre, étoit naturellement hardi & entreprenant; la force extraordinaire dont il sçavoit pouvoir soutenir cette hardiesse, la lui faisoit quelquefois porter jusqu'à la témérité. Tite avoit souri à sa proposition, & s'étoit contenté de lui dire que chacun pouvoit prendre sa part du travail, y en ayant assez pour tout le monde. C'en fut assez pour le jeune Prince; il s'en alla, suivi de ses Macédoniens, donner cet assaut; il fit tout l'usage qu'il put de ses forces & de son expérience pour éviter les traits que lui lançoient les Juifs, & pour les accabler; mais toute cette jeunesse qu'il avoit amenée avec lui, fut presque défaite, & quoiqu'elle se fût opiniâtrée au combat pour soutenir les magnifiques promesses qu'elle avoit faites de ne point reculer, elle fut enfin obligée de se retirer couverte de blessures, faisant voir (b) que, pour vaincre, les Macédoniens mêmes devoient être soutenus de la fortune d'Alexandre.

I V. Quoique les Romains eussent commencé dès le douzième jour de Mai les quatre plattes-formes que Tite avoit ordonné qu'on élevât; elles ne purent être achevées que le vingt-neuvième, après y avoir employé dix-sept jours du travail le plus assidu, parce qu'elles étoient fort grandes. Celle qui étoit du côté de la Tour Antonia, vers le milieu de la Piscine du passereau (c), fut l'ouvrage de la cinquième légion. Celle à laquelle avoit travaillé la dixième légion, étoit distante de celle-là d'environ vingt coudées; à une distance beaucoup

Le jeune Prince de Comagene donne un assaut avec plus de confiance que de succès (a).

(a) Ce fut Antiochus lui-même, M. d'Andilly; mais l'élégant Traducteur eût pu sentir que Joseph ayant fait faire cette espèce de bravade par le Prince son fils, c'étoit lui qu'il envoyoit à l'assaut pour la soutenir; qu'ainsi *Alexas* étoit une faute.

(b) On peut lire *envoyés* au lieu de *survécus*; & c'est en supposant cette leçon que j'ai traduit, faisant voir.

(c) *Σπυρίου*.



plus grande de ces deux, la dixième légion avoit élevé celle qui regardoit le septentrion, vers la piscine qu'on appelloit *Anigdalou*; à environ trente coudées de cette troisième, la quinzième légion avoit fait la quatrième vers le tombeau du Grand-Prêtre.

Jean met le feu aux plates-formes qui étoient contre la tour Antonia.

Ces quatre plates-formes étant ainsi disposées, & les machines des Romains plantées dessus, Jean fit ouvrir une mine dans le terrain qui étoit au-devant de la Tour Antonia, & la fit conduire jusques dessous la plate-forme qui regardoit cette Tour. Le feu que ses gens mirent à différens matériaux enduits de poix résine & de bitume, dont ils l'avoient garnie, ayant bientôt consumé les pièces de bois qui servoient à soutenir les terres, elles s'enfoncerent tout-à-coup, & la plate-forme tomba avec grand bruit. L'épaisse fumée qu'on vit sortir de terre, jointe à la prodigieuse poussière que la ruine d'un ouvrage de cette nature éleva dans l'air, fit croire d'abord que le feu étoit étouffé; mais les matières qui en arrêtoient l'activité ayant été réduites en cendres, la flamme se fit jour. Un accident si grand & si subit, arrivé au moment que les Romains se croyoient au point de forcer bien-tôt la place, les déconcerta beaucoup, & les fit même craindre pour la suite; ils crurent qu'il étoit inutile de se mettre en devoir d'éteindre le feu, parce que, qu'il le fût ou non, leur plate-forme n'en étoit pas moins entièrement ruinée.

V. Simon attaqua deux jours après les autres plates-formes, parce que les Romains ayant fait avancer leurs plus forts béliers (a), commençoient à donner de violentes secousses au mur. Tephthée de la ville de Garfis en Galilée, Megastare qui descendoit d'un des domestiques de la reine Mariamne & un Adiabénien, fils de Nabaté, à qui un accident qui lui étoit arrivé avoit fait donner le nom de Chagiras (b), qui veut dire boiteux, prirent des torches allumées, & sortirent pour y mettre le feu. On n'avoit point encore vu sortir de la ville, depuis que ce siège étoit commencé, aucuns Juifs qui eussent montré autant de bravoure & d'intrépidité. Ces trois redoutables braves sortirent avec un aussi grand sang froid que s'ils fussent allés trouver des amis; ni la multitude de dards qu'on

(a) Autrement. Celles de leurs machines qu'ils appelloient preneuses de villes.

(b) מַגִּיסְתָּר. Claudus.

lançoit de toutes parts, ni la vue de tant d'épées tirées sur eux pour les faire reculer, ne purent les ébranler; ils ne lâchèrent prise & ne se retirèrent que lorsque le feu eut pris à ces machines. Les Romains voyant la flamme s'élever, accoururent de leur camp pour sauver leurs machines; mais les Juifs, à coups de traits, les repoussèrent du haut des murs; & d'autres faisant des sorties, & méprisant tout péril, en venoient aux mains avec ceux qui couroient au feu pour l'éteindre. Les Romains faisoient les plus grands efforts pour retirer leurs bédouilles dont les couvertures brûloient. Les Juifs, de leur côté, se jetoient au milieu des flammes pour les retenir, & lors même qu'ils ne pouvoient s'en saisir que par le fer dont ils étoient armés, ils ne lâchoient pas prise encore, bien qu'il fût fort brûlant: le feu cependant commençoit à gagner les platte-formes, & de quelque diligence qu'usassent les Romains, ils ne pouvoient en prévenir l'activité; se voyant donc de toutes parts environnés de feu, désespérant de pouvoir conserver leurs ouvrages, ils se retirèrent dans leur camp. Un si grand avantage augmenta beaucoup la hardiesse des Juifs; & leur nombre croissant toujours, parce que ceux qui étoient restés dans la ville, en sortoient en foule pour venir renforcer ceux qui l'avoient remporté, ils s'avancèrent avec une impétuosité brutale jusqu'aux retranchements des Romains, & en attaquèrent la garde; les Romains en ont toujours une au-devant de leur camp composée d'une troupe de gens armés, qui sont successivement relevés par d'autres; & par une loi inviolable, la troupe qui est en faction, ni aucun des particuliers qui la composent, ne peuvent, pour quelque cause que ce soit, ni lâcher pied, ni quitter son poste, à peine d'être punis de mort; discipline admirable qui les met dans la nécessité de tenir ferme, & de préférer une mort glorieuse à la honte du supplice auquel les exposerait la moindre infraction de cette loi, d'ailleurs si respectée, qu'en cette occasion même l'intrépide bravoure de ceux qui tinrent ferme, couvrit de confusion ceux qui, cédant à la première impression d'une terreur subite, avoient d'abord pris la fuite, & les fit retourner sur leurs pas, pour les tirer de l'extrême danger où ils les voyoient, & ils le firent avec tant d'ardeur, qu'à l'aide de leurs machines, ils rejetterent dans la ville cette multitude de Juifs qui en étoient tumultuairement sortis, sans se pourvoir d'aucune sorte d'armes dé-

fenfives, & fi aveuglément occupés du deſſein d'attaquer brutalement les premiers Romains qui ſe trouveroient à leur rencontre, que ſe jettant eux-mêmes comme des furieux dans la pointe de leurs javelots, le premier coup qu'ils recevoient, étoit celui de leur chute (a); c'étoit moins leurs bras que la brutalité de leur audace qui leur procuroit quelque avantage, car ces accès de frénéſie & de brutalité embarraſſoient plus les Romains que tous les maux que des ennemis ſe peuvent faire en affaire réglée. •

Tire rejette  
les Juifs dans  
la ville.

V I. Tite, qui étoit allé vers la tour Antonia choiſir une place où il pût avec ſureté & convenance élever une nouvelle platte-forme, étant de retour, fit à ſes troupes de très-amers reproches de ce qu'après avoir emporté les deux premiers murs des ennemis, & les avoir renfermés dans celui qui leur reſtoit comme dans une priſon, ils avoient eu la lâcheté de leur laiſſer, par une retraite honteuſe, le champ aſſez libre pour qu'ils euſſent oſé venir attaquer leur camp, & entreprendre de les réduire de l'état d'assiégeants à celui d'assiégés. S'étant enſuite fait ſuivre par ſes meilleures troupes, il alla prendre en flanc (b) les Juifs, qui ſe retournerent auffi-tôt de front, & firent ferme. Le combat s'étant engagé avec beaucoup de chaleur de part & d'autre, il s'éleva une ſi épaiſſe pouſſière & de ſi-grands cris, qu'on ne pouvoit dans la mêlée faire uſage ni de ſes yeux ni de ſes oreilles pour diſtinguer l'ami d'avec l'ennemi; le deſeſpoir qui conduiſoit les Juifs, leur tenoit lieu de force & de courage; ils tenoient opiniâtrément tête aux Romains, qui, de leur part, faiſoient contre eux les plus violents efforts, autant par la conſidération de la honte dont ils ſe couvroient, s'ils avoient la foibleſſe de ne pas ſoutenir la gloire de leurs armes vis-à-vis de tels ennemis, que parce que leur bravoure étoit merveilleuſement animée par la préſence du Prince leur Général qui combattoit à leur tête, & partageoit avec eux tout le péril de cette action; motifs aſſez puiffants ſur le cœur de ces braves guerriers, pour que je ne faiſſe point de doute que dans un dernier ſentiment de dépit, ils ne ſe fuſſent bruſquement jettés tous à la fois ſur cette multitude

(a) Je ſuppoſe qu'on liſe πέρματα chute, au lieu de σώματα corps.

(b) Οἱ ὁ κατὰ τὸμα παρὰ τοῖς. Les Juifs frappés de front. Après avoir dit que Tite les prit de côté, Joſeph n'a pas pu

ajouter qu'il les frappoit de front. Je conjecture que παρὰ τοῖς frappés a pris la place de τὰ τοῖς, s'étant retournés de front, ayant tourné tête.



& ne l'eussent toute passée au fil de l'épée , si , tout à coup , elle ne se fût dérobée à leur emportement , en se retirant promptement dans la ville ; cependant la ruine de leurs travaux les affligeoit beaucoup , & ils ne pouvoient se consoler d'avoir perdu en moins d'une heure ce qui leur avoit coûté un si long & si pénible travail ; plusieurs mêmes désespéroient qu'on pût faire usage des machines qu'on avoit sauvées , pour forcer la ville.

## CHAPITRE XII.

I. **T**ITE voyant les affaires en cet état , crut devoir prendre les avis de ses principaux Chefs , sur la conduite qu'il étoit convenable de tenir , & tint conseil. Les plus expéditifs proposèrent de donner un assaut général aux remparts , & mirent en avant que les Juifs n'avoient encore eu en tête que des parties séparées de l'armée , & que si l'on faisoit donner toutes les troupes à la fois , ils ne pourroient soutenir un si violent effort , accablés qu'ils seroient de la multitude immense de dards & de fleches qu'on lanceroit contre eux de toutes parts. Quelques-uns des plus tempérés & des plus prudears donnerent l'avis d'élever de nouvelles platres-formes , & d'autres dirent qu'il leur paroissoit suffisant de tenir la ville le plus exactement bloquée qu'il seroit possible , & d'empêcher qu'il n'y entrât ni n'en sortît quoique ce fût , hommes ni vivres , parce qu'en l'abandonnant à la famine qui la consumoit , on ne seroit plus à la peine de se battre contre des gens d'autant plus difficiles à vaincre les armes à la main , que réduits au dernier désespoir par la faim , le plus redoutable de tous les tourments , ils ne devoient rien tant souhaiter que la mort. Tite ne croyoit pas qu'une aussi belle armée que celle qu'il commandoit , pût avec honneur demeurer dans l'inaction devant une ville qu'elle tenoit assiégée ; il jugeoit cependant aussi très inutile de combattre contre des gens qui ne pensoient qu'à se détruire eux-mêmes : élever de nouvelles platres-

Tite, tient  
conseil avec les  
Officiers.

{ a ) ..... *Neque enim dignum videbatur famem hostium operiri.* Tacite. Hist. liv. 15. num. 11.

« formes, ne lui paroissoit pas chose facile à exécuter, à cause  
 « de la disette où l'on étoit de matériaux, il ne trouvoit  
 « guères moins de difficultés à tenir la ville assez exactement  
 « bloquée, pour qu'on n'eût plus à craindre ni les sorties des  
 « assiégés, ni l'entrée de quelques vivres, non-seulement à  
 « cause de l'extrême grandeur de son circuit, mais encore  
 « parce que quelque précaution que l'on prît pour garder les  
 « chemins ouverts, il n'étoit pas possible de s'assurer d'une mul-  
 « titude d'autres endroits impraticables pour des gens qui ne  
 « connoissoient pas assez le terrain, mais où les assiégés qui les  
 « devoient parfaitement connoître, pouvoient pratiquer des  
 « routes par lesquelles ils trouveroient le moyen & de venir  
 « surprendre & inquiéter beaucoup les assiégeants, & de se  
 « procurer à eux-mêmes, autant qu'ils pourroient, des vivres  
 « du dehors; ce qui traîneroit le siège en telle longueur, que  
 « la gloire de prendre la place en seroit beaucoup diminuée.  
 « Son avis fut donc qu'on ne devoit point attendre du tems,  
 « qui amène tout, le succès d'une si importante expédition;  
 « que l'honneur de l'Empire, ainsi que la sûreté des troupes  
 « exigeoient au contraire qu'on cherchât quelque prompt  
 « moyen de la terminer bien-tôt, & dans cette vue il proposa  
 « d'élever un mur (a) qui entourât exactement toute la ville,  
 « & tint les Juifs si étroitement renfermés dans leurs murail-  
 « les, que privés de toute espérance de salut, ils cédaissent à  
 « la nécessité de se rendre avant que la faim les réduisît à un  
 « tel état qu'on pût les forcer sans peine. Ce sage Prince  
 « ajouta qu'il ne resteroit pas cependant oisif, & que quel-  
 « qu'affoiblies que fussent les plattes-formes qui subsistoient en-  
 « core, il en feroit usage pour arrêter les efforts des assiégés,  
 « & feroit rétablir les autres: Que si la construction du mur  
 « qu'il proposoit d'élever, paroissoit à quelqu'un d'une trop dif-  
 « ficile exécution, on devoit considérer que les opérations les  
 « plus difficiles, celles qui demandent le plus de travail, pou-  
 « voient seules occuper dignement les Romains, & qu'il n'ap-  
 « partenoit qu'à Dieu d'exécuter de grandes choses sans peine  
 « & sans travail.

II. Tite ayant par ces réflexions amené tous les principaux

(a) Ces murs ne pouvoient être qu'une palissade revêtuë de terres; & si les Juifs avoient bien pu mettre le feu

aux plattes-formes, ne pouvoient-ils pas même plus facilement, le mettre à cette palissade.

Chefs de son armée à son sentiment , il leur ordonna de partager l'ouvrage entre les différents corps qu'ils commandoient. Tout le monde s'y porta avec une ardeur qui sembloit avoir quelque chose de surnaturel ; car dès que les différentes parties qui devoient composer le contour de cette muraille furent distribuées , ce ne furent pas seulement les légions qui se piquèrent d'émulation , mais les cohortes entr'elles ; les soldats , à l'envi , cherchoient à mériter les louanges de leurs Décursions ; les Décursions , celles des Centurions ; les Centurions , celles des Tribuns ; les Tribuns , celles des Officiers Généraux. Tite ne passoit point de jours sans visiter plusieurs fois tout l'ouvrage , & témoin de cette émulation générale , il se faisoit un devoir d'en donner de justes marques de reconnoissance. Ce mur commençoit au camp des Assyriens , où Tite avoit pris son quartier ; allant de-là jusqu'à la nouvelle ville qui étoit au-dessous , il venoit gagner par le torrent de Cédron , la montagne des Oliviers ; se pliant ensuite vers le midi , il entourait cette montagne jusqu'à la roche qu'on appelle *Peristèrepe* (a) ; & non loin de cette roche jusqu'à la coline qui est au-dessus de la vallée de Siloë ; d'où prenant vers le couchant , il alloit descendre dans la vallée de cette fontaine ; s'élevant ensuite vers le tombeau du Grand-Prêtre Ananus (b) , & faisant le tour de la montagne

Les assiégés entourent Jérusalem d'une palissade.

(a) Du Colombier.

(b) Ce que M. de Tillemont dit, Ruine des Juifs, Note 25. qu'on ne peut pas croire qu'on ait dressé un tombeau à Ananus que Quirinius avoit élevé au souverain Pontificat, doit se dire, & avec plus de raison, de son fils le meurtrier de saint Jacques que les Factieux firent mourir ; ce qu'ajoute le judicieux Critique, & néanmoins Joseph parle du tombeau du Grand-Prêtre Ananus, comme d'un lieu remarquable & fort connu, suppose que son texte est sain, & tout donne lieu de croire que ses Copistes ont écrit *Anan* au lieu de *Iadon* ou de *Iarrah*, & lui ont fait honneur d'un monument qu'on avoit érigé au Roi Alexandre qui s'appelloit aussi Jannée ou Jean. Joseph raconte, *Antiq. Juiv. liv. 13. chap. 12. num. 1.* qu'Alexandra son épouse pénétrée des malheurs dans lesquels sa mort alloit la plonger, & le lui ayant témoigné, ce Prince lui répondit : « Vous vous en préserverez, si vous » témoignez une déférence entière aux » Pharisiens, & si vous paraissez ne vou-

» loir suivre que les mouvements qu'ils » vous inspireront ». La Reine suivit ce conseil, & la suite en prouva la justesse. Cette Secte donna de grandes louanges au Roi après la mort, lui fit faire des obsèques plus magnifiques qu'à aucun de ses prédécesseurs, & il est bien vraisemblable que dans la chaleur de son zèle, elle lui érigea le monument dont il s'agit. Il y avoit en effet un monument dans le lieu où les Copistes de Joseph en font présent d'un à Ananus. Il l'appelle dans un endroit le monument de Jean, dans un autre celui du Grand-Prêtre, dans un troisième celui du Grand-Prêtre Jean, & enfin celui du Roi Alexandre. Voyez *Guer. Juiv. liv. 5. chap. 6. num. 2. chap. 7. num. 3. chap. 11. num. 4.* Les Souverains Pontifes figurent peu après qu'Hérode eut usurpé le trône sur les Asmonéens, & le vieux Ananus ne paroît pas avoir jamais été en état de se procurer un mausolée, encore moins son fils que les Factieux firent mourir, comme on vient de le remarquer.



sur laquelle Pompée avoit campé, il retournoit vers le sép-  
trion, d'où se portant jusqu'à un hameau qu'on appelle *Ere-  
binthon* (a), il enfermoit le tombeau d'Hérode vers l'orient,  
& alloit finir au camp de Tite, où il avoit commencé. Son  
circuit étoit de trente-neuf stades : treize forts, dont chacun  
avoit dix stades de contour, le soutenoient en dehors; & tout  
cet ouvrage qu'on croiroit à peine avoir pu être exécuté dans  
l'espace de plusieurs mois, fut conduit avec tant d'ordre & de  
célérité, qu'il ne couta aux Romains que trois jours de tra-  
vail. Lorsqu'il fut achevé, & la ville ainsi enfermée de toutes  
parts, Tite fit garder chacun des forts par des troupes qui,  
toute la nuit, faisoient le guet de l'un à l'autre. Il faisoit lui-  
même la première ronde, Alexandre (b) la seconde, & ceux  
qui commandoient les légions la troisième. Quant aux trou-  
pes, elles étoient relevées les unes par les autres; & celles qui  
sortoient de faction, alloient dormir.

Déplorable  
état de Jérusa-  
lem.

III. Les Juifs se voyant ainsi réduits à l'impossibilité de  
faire des sorties, desespererent de leur salut. La famine faisoit  
tous les jours parmi le Peuple d'horribles progrès; des familles  
entieres en étoient consumées, les maisons & les rues étoient  
pleines de corps morts de femmes, d'enfans & de vieillards.  
On voyoit à tout instant dans les Places publiques tomber &  
périr d'épuisement & d'enflure des jeunes gens qu'on eût pris,  
avant ce moment fatal, plutôt pour des spectres que pour des  
êtres animés; les morts demeuroient sans sépulture, parce qu'il  
restoit peu de gens assez forts pour en enlever un aussi grand  
nombre, & qu'un si désolant spectacle saisissoit de frayeur pour  
eux-mêmes, ceux qui auroient encore pu s'acquitter de ce  
pieux devoir, étant arrivé à plusieurs de tomber morts sur  
ceux à qui ils se rendoient : ces tristes motifs en déterminèrent  
beaucoup à s'aller mettre dans des sépulcres pour y attendre  
leur dernière heure. Dans les horreurs d'une si triste calamité,  
on n'entendoit ni plaintes ni gémissemens; tout sentiment étoit  
étouffé par la faim. Ceux qui traînoient encore une vie lan-  
guissante, regardoient avec des yeux secs, & avec une sorte  
de sécurité répandue sur leur visage, ceux dont une mort plus  
prompte avoit abrégé les souffrances. Devenue la triste &

(a) Des Pois chiches.

(b) Alexandre Tibère, bien vraisemblablement.

terrible image de la profonde nuit de la mort , toute la ville étoit plongée dans le plus morne silence : pour comble d'horreurs , les barbares auteurs de tant de misères , entroient avec violence dans les maisons , devenues des sépulcres , y dépouilloient les morts ; & joignant l'insulte à l'impiété , lorsqu'ils les avoient mis tout nus , ils essayoient sur ces cadavres la pointe de leurs épées ; ils pouissoient quelquefois la féroçité jusqu'à faire les mêmes essais sur de malheureux mourans qui , tombés d'épuisement & étendus à terre , respiroient encore , & les leur passoient à travers le corps , pour éprouver si l'acier en étoit d'une bonne trempe : excès d'inhumanité qu'ils n'exerçoient cependant point sur tous indifféremment ; car ils rejettoient avec un insolent mépris les prières de ceux qui les conjuroient de leur donner le coup de la mort , ou de leur prêter leurs épées pour se tuer eux-mêmes , & les laissoient expirer dans les mortelles & insupportables langueurs de la faim. Ces infortunés mourants jettoient en expirant des regards de douleur vers le Temple , & leurs derniers soupirs étoient de vives expressions du regret qu'ils ressentoient de le laisser occupé par les Factieux encore pleins de vie. L'horrible infection de tant de corps morts privés de sépulture , avoit d'abord contraint les Factieux d'ordonner qu'on les enterrât aux dépens du Public ; mais le nombre s'en étant tellement multiplié qu'on ne pouvoit plus y suffire , ils les firent jeter par-dessus les murailles dans les précipices.

Inhumanité  
barbare des  
Factieux.

I V. L'étrange pourriture qui sortoit de tant de corps dont Tite voyoit ces précipices se remplir lorsqu'il faisoit le tour de la place , le faisoit d'horreur ; il éleva les mains vers le ciel , & prit Dieu à témoin qu'il n'étoit point coupable de cette terrible désolation. Telle étoit la situation de l'infortunée Jérusalem , & comme aucun des assiégés ne songeoit plus à faire de sorties , parce que les horreurs de la famine commençoient à jeter les Factieux-mêmes dans le découragement , les Romains jouissoient gaiement d'un doux & agréable repos au milieu de l'abondance du bled & de toutes les autres provisions que leur fournissoit la Syrie & les Provinces voisines. Plusieurs s'approchoient des murs , & faisoient montre de la quantité de vivres qu'ils avoient à leur disposition. Triste vue , qui irritant la faim des assiégés , ne pouvoit qu'augmenter en eux le sentiment de leur misère ! Mais quelques vives qu'en devinssent les

trop funestes impressions, elles n'étoient point capables de toucher les Factieux. Tite desirant sauver au moins les restes de ce malheureux Peuple, dont il prenoit compassion, résolut, pour hâter la fin du siège, de faire élever de nouvelles plates-formes, malgré la difficulté de se pourvoir des matériaux nécessaires; car tous ceux que les environs de Jérusalem auroient pu fournir, en avoient été tirés, & employés aux premières, & on ne pouvoit alors s'en procurer, qu'en les allant chercher à quatre-vingt-dix stades. Il en fit néanmoins élever quatre contre la tour Antonia, plus étendues & plus hautes que les précédentes. L'ardeur infatigable avec laquelle il visitoit continuellement ces ouvrages, & en pressoit le travail, eût bien du faire sentir aux Factieux combien ils étoient prêts de tomber sous sa puissance, & leur faire ouvrir les yeux sur tous les maux dont il étoient les seuls auteurs; mais ils étoient incapables d'aucune sorte de repentir; & comme si, par une rupture absolue de toute communication de leurs âmes avec leurs corps, tout leur être leur fût devenu étranger; leurs âmes étoient aussi impénétrables aux sentimens d'une salutaire émotion, que leurs corps étoient insensibles à la douleur; ils s'acharnèrent, comme des chiens, à enlever au pauvre Peuple quelques misérables restes de subsistance; mettoient en pièces (a) ceux qu'ils trouvoient morts, & remplissoient les prisons de ceux qui n'étoient point encore expirés.

(a) « Ils déchiroient comme des chiens les corps morts du pauvre Peuple ». *M. d'Andilly*. Je ne vois pas précisément ce que veut dire Joseph; mais j'ai peine à croire que sa pensée soit que les Factieux déchiroient à belles dents les corps morts comme des chiens. Ils eussent été peut-être assez barbares pour le faire; si les vivres leur eussent absolument manqué, & s'ils n'eussent pas craint de s'empoisonner; & pourquoi auroient-ils plutôt mangé les corps morts du Peuple que ceux des riches, que ceux

des personnes qu'ils faisoient mourir? Ainsi je crois que Joseph ne dit ici que ce qu'il avoit dit plus haut en différents termes: « Que ces scélérats entroient de force dans les maisons, & dépouilloient les morts. *Eoulat tîr raprès*. Quoi qu'il en soit de ce qu'il veut dire précisément ici, ce qu'il dit dans la suite: » qu'il croyoit que si le siège de Jérusalem eût duré plus longtemps, ils eussent été assez barbares pour se nourrir de corps morts, prouve qu'ils ne le firent pas. *Liv. 6. chap. 7. num. 3.*





## CHAPITRE XIII.

I. **M**ATHIAS fut une des victimes que Simon immola à sa tyrannie; après lui avoir fait endurer de cruels tourments, encore bien qu'il lui eût l'obligation de l'avoir mis en situation de se rendre maître de Jérusalem, & lui en eût ouvert les portes. Ce Grand-Prêtre étoit fils de Boëthus; il étoit extrêmement considéré du Peuple, auquel il étoit lui-même très-fidèlement attaché; l'ayant vu prêt à succomber sous la tyrannique oppression des Zélateurs, auquel Jean s'étoit joint, il lui avoit conseillé d'appeler Simon à son secours, sans même faire de traité avec lui, parce qu'il n'en concevoit aucun mauvais soupçon. Mais lorsque cet ingrat fut entré dans la ville, & qu'il s'en vit le maître, il ne regarda ce que Mathias avoit fait pour lui, que comme un effet de sa simplicité, le traita sans aucune distinction particulière en ennemi, & ne cessa de le persécuter; il le fit enfin arrêter, & l'ayant accusé d'entretenir des intelligences avec les Romains, il le condamna à mort avec trois de ses enfans, sans vouloir leur permettre de se justifier; le quatrième avoit trouvé le moyen de sortir de Jérusalem, & étoit venu se rendre à Tite. Mathias, pour toute reconnoissance de ce qu'il avoit fait pour Simon, le conjura de ne faire mourir ses enfans qu'après lui; mais il ne put obtenir même cette grace. Ce barbare Tyran refusa de lui épargner l'amère douleur de les voir exécuter; il ne le fut qu'après eux. Ananus fils de Bamate, le plus cruel des indignes Ministres de Simon, égorgea ce malheureux pere sur les corps morts de ses enfans, en présence & sous les yeux des Romains, ainsi que Simon le lui avoit expressément ordonné, & ajoutant l'insulte à la barbarie: Voyons, disoit il, si les Romains s'empresseront de sauver cet homme qui ne souhaitoit rien tant que d'entrer en traité avec eux. Simon poussa à l'égard de Mathias l'ingratitude & l'inhumanité jusqu'à ordonner que son corps & ceux de ses enfans demeurassent privés de la sépulture. Ensuite de cette exécution, le Prêtre Ananias, fils de Masambale, qui étoit d'une noble race, fut aussi mis à mort, ainsi qu'Aristée homme de mérite, natif d'Am-

Simon fait mourir le G. P. Mathias avec trois de ses enfans.

maus, & Secrétaire du Senat, avec quinze autres notables habitans. Le pere de Joseph fut mis en prison (a). Pour prévenir tout complot de trahison, Simon fit publier une défense (b) de tenir aucune sorte d'assemblée, même de s'arrêter plusieurs ensemble en aucun endroit pour converser ou pour pleurer sur les malheurs communs; la moindre contravention à cette défense étoit sur le champ, & sans aucune forme de jugement, punie de mort.

Judas résout de se rendre aux Romains, mais il est découvert & mis à mort.

I I. Judas, fils d'un autre Judas, l'un des Officiers de Simon à qui il avoit confié la garde d'une Tour, animé de quelque sentiment de compassion à la vue de tant d'horribles attentats, mais plus vivement touché encore du désir de pourvoir à sa propre conservation, assembla dix des soldats qu'il avoit à son commandement, de la fidélité desquels il étoit le plus assuré, & leur dit : » Aurons-nous toujours la foiblesse » de nous laisser accabler de maux, Ministres trop fidèles du » plus injuste & du plus méchant des hommes, pouvons-nous » nous flatter de quelque espérance de salut? la famine nous » consume; les Romains sont prêts d'entrer dans la ville; que » n'avons-nous pas à craindre de la perfide cruauté de Simon? » L'ingrat met à mort ceux même à qui il devoit une juste » reconnoissance. Nous trouverons, au contraire, un salut » assuré dans l'exacte fidélité des Romains à garder leur foi. » Croyez-moi, livrons-leur cette portion de remparts que » nous gardons; nous sauverons ainsi la ville; nous nous sauverons nous-mêmes : De quelque façon que Simon périsse, » il l'a justement mérité, & il ne peut assez-tôt subir la peine de son aveugle désespoir «. Ce discours eut le succès que Judas souhaitoit; ces dix soldats entrèrent dans ses vûes, mais comme il étoit de conséquence qu'une telle résolution ne pût être découverte par aucun des autres qu'il avoit à son commandement, il leur donna le matin divers ordres qui les devoient tenir suffisamment éloignés d'auprès de lui; & vers les trois heures, il fit différents signes aux Romains pour les inviter à venir conférer avec lui; mais les uns méprisèrent ces

(a) Voyez Remarque V.

(b) M. d'Andilly & le nouvel Editeur rapportent au pere de Joseph la défense que Simon fit publier, mais c'étoit aux habitans de Jérusalem que ce

Factieux défendoit, de s'assembler & de conférer ensemble. Toute autre défense eût été fort inutile; tenant le pere de Joseph en prison, il pouvoit l'empêcher de parler à qui que ce fût.

signes ; d'autres les eurent pour suspects ; les autres, en beaucoup plus grand nombre, persuadés qu'ils seroient bientôt, & sans péril, maîtres de la ville, se firent une sorte de peine de profiter d'une ouverture qui pouvoit engager dans quelque action difficile. Tite cependant crut devoir se porter avec des troupes vers cette tour ; mais comme il arrivoit, Simon qui venoit d'être informé de ce qui se passoit, s'y jeta sans perdre de tems, y fit tuer Judas & les dix soldats ses complices à la vue des Romains, & fit jeter leurs corps par-dessus les murailles, après les avoir fait mettre en pièces.

III. Ce fut en ce même tems que Joseph faisant le tour des murs, & ne cessant d'exhorter les habitans à se rendre, fut frappé à la tête d'un coup de pierre qui le renversa, & lui fit perdre connoissance. Les Juifs accoururent aussi-tôt pour se saisir de lui, & l'emporter dans la ville ; mais Tito ne leur en laissa pas le tems, & l'envoya promptement dégager. Pendant l'action qu'occasionna cet accident, les Romains enlevèrent Joseph, qui, n'étant pas encore revenu à lui, n'avoit aucune connoissance de ce qui se passoit. Les Factieux qui en effet l'avoient voulu tuer, le croyant mort, jetterent de grands cris de joie, de sorte que le bruit de sa mort se répandit bientôt dans la ville, & plongea ce qui y restoit d'habitans dans une très-grande consternation, parce que ne soupçonnant pas qu'il pût être faux, ils se persuaderent qu'ayant perdu celui sur qui ils fondaient quelque espérance de trouver leur salut dans la fuite, ils ne devoient plus s'occuper de cette pensée. Sa mere (a) apprenant cette triste nouvelle, comprit qu'il étoit mort dans les chaînes, & dit à quelques fugitifs de Jotapat qui étoient pour lors auprès d'elle, qu'elle n'en faisoit aucun doute, & que quand il seroit encore en vie, elle n'espéroit point avoir jamais la consolation de le revoir ; puis se retirant avec ses femmes pour donner un libre cours à sa douleur : » Voilà donc ; » ajouta-t-elle, le fruit que je retire de ma fécondité ; je ne puis » donner la sépulture à celui que j'ai mis au monde, à un » fils par qui je devois m'attendre de recevoir cette tendre » marque de respect. Mais cette fausse nouvelle ne fit pas long-tems couler ses larmes, & les Factieux eurent bientôt le déplaisir d'avoir inutilement fait éclater leur joie. Après une prompt

Joseph est renversé d'un coup de pierre. Les Romains & les Juifs disputent à qui l'emporteroit.

(a) Voyez Remarque V.



guérison, Joseph retourna vers la ville, se fit voir aux Factieux; leur cria qu'ils subiroient bientôt la juste peine du mal qu'ils lui avoient fait, & continua d'exhorter le Peuple à recevoir avec confiance le paroles de paix qu'il leur portoit. Egalement surpris les uns & les autres de le voir vivant, le Peuple reprit courage, & une profonde tristesse succéda à l'imprudente joie des Factieux.

IV. Une triste nécessité forçoit plusieurs de ceux qui vouloient sortir de Jérusalem, pour se sauver, à se jeter par-dessus les murailles; d'autres sortoient chargés de pierres, comme s'ils eussent voulu en aller assaillir les Romains, & passoient dans leur camp; mais par une suite d'infortune, ils y tomboient dans des maux plus rigoureux encore que ceux qu'ils avoient voulu éviter, & l'abondance de nourriture qu'ils y trouvoient; les conduisoit plus promptement à la mort; car arrivant au camp enflés d'inanition & comme des hydropiques, & mangeant alors avec une indiscrete avidité pour remplir le vuide étrange de leur estomac, ils le surchargeoient au point qu'ils expiroient presque à l'heure même dans les tourments de la plus violente suffocation: funeste inconvénient qu'évitoient sagement ceux qui sçavoient mettre de justes bornes à cette imprudente voracité, & ne donnoient à leur estomac que peu à peu ce qu'il lui falloit pour le rétablir dans ses fonctions ordinaires. Beaucoup de ceux-là cependant périrent plus misérablement encore. Nous avons précédemment dit que les Juifs, avant de partir pour se sauver, avaloient le plus qu'ils pouvoient des pièces d'or qu'ils avoient en leur possession, parce que les Factieux avoient grand soin de les fouiller, & l'or étoit alors si commun dans Jérusalem, que ce qui valoit auparavant vingt-cinq attiques n'en valoit plus que douze. Un de ces malheureux ayant été surpris, par un soldat Syrien, comme il cherchoit & déméloit d'avec ses excréments ce qu'il pouvoit avoir rendu de ces pièces d'or, le bruit se répandit bientôt dans le camp que tous les Juifs qui arrivoient, avoient le corps rempli d'or, les troupes Syriennes & Arabes eurent la détestable inhumanité de leur ouvrir le ventre pour chercher cet or dans leurs entrailles, & cet effet de la plus abominable cupidité qui se puisse concevoir, fut, selon moi, la plus étrange des cruautés par lesquelles tant de Juifs ont péri en une seule nuit; le ventre fut ainsi ouvert à plus de deux mille.

Les Syriens  
& les Arabes  
ouvrent le ven-  
tre des Juifs  
pour avoir l'or  
qu'ils avoient  
avalé en sor-  
tant de Jérusalem.

V. Tite n'apprit cette barbarie qu'avec horreur, & dans le premier mouvement de son indignation, il fit entourer tous les coupables par sa cavalerie, résolu de les faire tous tuer à coups de dards; mais voyant que le nombre de ceux qu'il eût fallu punir, surpassoit de beaucoup celui de ceux qu'ils avoient si criminellement fait périr, il assembla les Officiers des troupes auxiliaires & ceux des troupes Romaines, parce qu'on accusoit quelques soldats Romains d'avoir eu part à cette cruauté; & irrité également contre les uns & contre les autres, il dit: » Se peut-il que quelques-uns de mes soldats n'aient pas » eu honte de prostituer leurs armes si merveilleusement brillantes d'or & d'argent, à la recherche infâme d'un profit » aussi incertain que criminel; & les Syriens ainsi que les Arabes prétendent-ils, dans une guerre qui leur est étrangère, » se livrer avec une licence effrénée à la brutalité de leurs passions, & faire retomber sur les Romains, dont on a déjà » soupçonné quelques-uns d'avoir été leurs complices, toutes » les horreurs que leur cruauté naturelle & leur haine contre » les Juifs leur peut faire commettre. Après avoir parlé de la sorte, ce Prince déclara que, sans aucune espérance de grace, la mort seroit le juste châtiment de quiconque seroit encore assez hardi pour se rendre coupable d'une semblable cruauté; & ordonna aux légions de se mettre, par des recherches exactes, en état de découvrir ceux qui continueroient à exercer cette odieuse inhumanité, & de les lui amener. Mais lorsque l'amour du gain, si naturel aux hommes, dégénère en passion, lorsqu'il devient sordide avarice, il est de toutes les affections vicieuses de l'ame la plus tyrannique & la plus téméraire; nulle des circonstances qui, dans le cours ordinaire de la nature, diminue insensiblement les autres, nulle crainte du châtiment, nulle sorte de danger ne sont capables de modérer la fureur de ses desirs effrénés; & Dieu qui avoit résolu la perte de ce misérable Peuple, permettoit que tout ce qui sembloit devoir contribuer à sa conservation, le conduisoit à sa destruction & à sa ruine. Ainsi les horreurs que l'Empereur défendit, sous peine de mort, d'exercer sur les transfuges Juifs, se commettoient dans le secret. Les Arabes & les Syriens alloient au-devant d'eux, & les égorgoient assez loin du camp; puis prenant bien garde d'être vus par aucun soldat Romain, ils leur fendoient le ventre, & cherchoient dans leurs

Tite mena  
de faire mourir quiconque commettrait une si grande barbarie. Les Syriens & les Arabes continuent, mais en cachette.

entrailles cet or, objet de leur infâme cupidité (a). Il arrivoit assez souvent qu'ils ne trouvoient rien, & la seule espérance qu'avoient ces barbares de tirer de leur cruauté un détestable profit, causa la mort à la plupart de ces malheureux fugitifs. La juste crainte d'être les victimes d'une telle inhumanité, en fit rentrer beaucoup dans la ville.

Jean fait fondre les vases sacrés, & distribue à ses gens le vin & l'huile destinés aux sacrifices.

VI. Lorsque Jean eut entièrement dépouillé le Peuple de tout ce qu'il avoit, & qu'il ne resta nulle part plus rien à prendre, il porta ses mains avides & sacrilèges sur le Temple, & eut l'impiété de faire fondre plusieurs des dons qui y avoient été offerts à Dieu, des coupes, des plats & des tables, & quantité de vases qui servoient au sacré ministère; il n'épargna pas même ceux qu'Auguste & l'Impératrice son épouse y avoient envoyés. Les Empereurs Romains ont toujours eu une singulière vénération pour notre saint Temple, & l'ont témoigné par les présens dont ils se faisoient gloire de l'enrichir. Qui eût jamais pensé que les marques précieuses du respect de ces étrangers dussent devenir l'objet des criminelles voleries d'un Juif? C'étoit cependant ce que l'on voyoit alors, & ce monstre d'impiété disoit hardiment à ses gens qu'on ne devoit point faire difficulté de se servir, lorsqu'on combattoit pour Dieu, de ce qui appartient à Dieu, & qu'en défendant le Temple, il étoit juste de vivre du Temple; ainsi il osa prendre encore & leur distribuer le vin & l'huile destinés à être répandus sur les holocaustes, & qui étoient conservés dans le Portique intérieur (b); ils avoient la témérité d'en user comme lui sans frémir, & en consommoient tant en boisson que pour se frotter plus d'un hin (c). Le récit de tant d'horribles forfaits me pénètrent d'une si vive douleur, que j'ose dire hautement ce que je ne crains point de penser & de croire, si les Romains eussent encore différé de quelque tems à détruire ces scélérats, la terre se seroit ouverte pour les engloutir, ou toutes ses eaux se seroient rassemblées pour les submerger, ou comme les habitans de Sodome & de Gomorre, ils eussent été consumés par le feu du ciel; car ils étoient char-

(a) » La cupidité de Arabes sur-tout » fut aiguillonnée par cette espérance «  
*Hist. Emper. jusqu'à Constantin*, tom. 6.  
 pag. 397. Je ne trouve pas que Tite ni Joseph aient plus chargé les Arabes que les Syriens de cette cruauté barbare.

(b) Le Portique d'Israël.

(c) Le Hin étoit une mesure qui contenoit quatre pintes, chopine & cinq seiziemes, mesure de Paris.



gés d'un beaucoup plus grand nombre d'impiétés & de crimes que ne le furent jamais ceux sur qui Dieu, dans sa juste colère, a exercé ces terribles châtimens; mais le tems du leur approchoit, & ils étoient causes que tout le Peuple ne pouvoit éviter d'y être enveloppé.

VII. Qu'est-il nécessaire de rapporter en particulier les différens degrés de misère dans lesquels tomba ce pauvre Peuple. Mannée fils de Lazare, qui vint en ce tems-là se réfugier vers Tite, lui rapporta que depuis le quatorzième jour d'Avril que ce Prince avoit mis le siège devant Jérusalem, jusqu'au premier Juillet, on avoit porté hors de la ville, par la seule porte dont il avoit la garde, cent quinze mille huit cents quatre-vingt corps morts, & que ce n'étoit que ceux des pauvres (a), qu'il n'étoit pas, à la vérité, chargé de les compter, mais qu'un Officier public qui avoit ordre de payer pour les faire enterrer, avoit été dans l'obligation de le faire, que pour les autres, leurs parents leur donnoient la sépulture, & que celle des premiers ne consistoit qu'à porter leurs corps hors de la ville. Plusieurs personnes de distinction qui furent se rendre dans la suite à Tite, assurèrent ce Prince qu'on avoit mis hors de la ville par les portes six cents mille corps morts du pauvre Peuple, mais qu'on ne pouvoit rien assurer de précis sur le nombre des autres morts. Ceux qui en étoient chargés, ne pouvant plus suffire à porter hors de la ville les corps de ceux qui mouroient, ils les avoient entassés dans de grands bâtimens qu'ils avoient ensuite fermés; qu'une mesure de bled se vendoit un talent; que depuis la construction du mur dont Tite avoit fait environner la ville, les pauvres gens ne pouvant plus aller chercher des herbes, la faim en avoit contraint plusieurs d'aller dans les cloaques

(a) Je ne change rien au texte, je conserve seulement l'ancienne leçon ἀνδράσιν, que le nouvel Editeur a rejetée sur la présomption que l'ancien interprète a lu ἀνθρώπων. Peut-être que τῶ ἀριθμῶν est sous-entendu après ἀνδράσιν; peut-être ce mot a-t-il été oublié par les Copistes. » Tant il étoit mort du pauvre Peuple; » autrement, tel étoit le nombre des » pauvres morts, qu'à la vérité il n'a- » voir pas charge de les compter &c. Ce que Joseph rapporte plus bas » que » quelques personnes de condition étant

» ensuite sorties de la ville, elles avoient » rapporté que le nombre des corps » morts des pauvres ἀνθρώπων νεκρῶν étoit » de six cents mille « , justifie ce sens. Ce n'est pas celui que donnent Messieurs d'Andilly & Havercamp. On peut comparer l'un avec l'autre, & choisir. Une petite inexactitude est échappée à M. de Tillemont, lorsqu'il dit » qu'un nom- » mé Mannée..... commis à une porte » pour payer ceux qui entassoient les » morts.

& les égouts ramasser de vieilles fientes de bœufs & autres ordures pour s'en nourrir , réduits qu'ils étoient par leur pressante faim à manger ce qu'auparavant ils n'auroient pu regarder qu'avec horreur. Le récit d'une si affreuse misère excitoit dans le cœur des Romains de véritables sentiments de compassion ; mais les Factieux qui la voyoient , y étoient insensibles , & ils soutinrent opiniâtrement leur révolte jusqu'à ce qu'elle les enveloppa eux-mêmes dans la misère générale ; tant étoit grand l'aveuglement dont la justice de Dieu les frappoit , sur le profond abîme dans lequel ils alloient tomber , & avec eux la malheureuse ville de Jérusalem.





# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

### LIVRE CINQUIEME.

### REMARQUES.

#### REMARQUE I.

*Ce que Joseph entend par*  
*ἰσχυρῆς, τύπος, θωράκιον &*  
*προμαχών.*

Ces quatre mots signifient en général des fortifications, des pièces de défense d'une place fortifiée; mais donner une idée exacte de ce que chacun signifie précisément, du rapport qu'il pourroit avoir ou ne pas avoir avec les fortifications de nos Ancêtres, ou avec celles d'aujourd'hui; c'est ce que je ne vois pas qu'on ait fait jusqu'à présent, & ce qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'on puisse faire dans la suite.

Les Auteurs dans lesquels on trouve ces termes, ont cru, sans doute,

*Tome IV,*

que les choses qu'ils signifioient, étoient trop connues pour qu'elles eussent besoin de quelque éclaircissement; & ce qui suit & ce qui précède, dans les endroits où ils s'en servent, est si général & si vague, qu'on n'en peut rien recueillir qui en forme une connoissance un peu exacte. D'ailleurs ils n'ont pas toujours employé ces termes dans leur signification propre & primitive, & ils ont fait quelquefois signifier à un même mot deux pièces de fortification militaire différentes. Enfin dans le peu d'anciens monuments que la voracité du tems n'a pas consumés, je n'y remarque rien qui puisse nous servir à fixer avec quelque exactitude & quelque précision le sens d'*ἰσχυρῆς*, de *τύπος*, de *θωράκιον* & de *προμαχών*.

M. d'Andilly & les autres Sçav.

Dddd



vants qui ont traduit Joseph, ont varié dans le sens qu'ils ont donné à ἑπάλξεις: car ils l'ont rendu en quelques endroits par crenaux, en d'autres par parapets, & en quelques-uns par banquettes. Comme cet Ecrivain donne la même hauteur à ce qu'il appelle ἑπάλξεις & τύραι, l'élégant Traducteur a eu raison d'en conclure qu'il les prend pour signifier la même chose; mais il ne paroît pas qu'il leur ait donné le sens de *creneaux* en aucun endroit.

Ce que Cyprien fit après avoir considéré la force des murailles de Babylone, fait voir que ce n'est pas celui de τύραι, ni par conséquent pas celui d'ἑπάλξεις. Car il fit faire, dit Xénophon, (a) un profond fossé tout autour, laissant entre lui & le fleuve ce qui étoit nécessaire pour faire de grands épaulements, τύραισι μάλιστα; & il fit jeter les terres du côté des ennemis. On ne voit pas que τύραι puisse marquer autre chose en cet endroit qu'un grand épaulement. Mais quand le Panégyriste de ce grand Prince ne l'emploieroit que pour signifier un grand retranchement en général, c'est moins se retrancher que se découvrir devant l'ennemi, de faire de grands crenaux.

Le Scoliaſte de Licophon (b) explique les *Epalxis* par les rebords des tours sur lesquels les soldats se placent, & au dessus desquels sont les *ίρίωναι*, c'est-à-dire, les parapets. Les soldats ne se placent pas sur les crenaux, & les parapets ne portent

pas dessus. Ainsi j'ai cru devoir traduire ἑπάλξεις par banquettes; peut-être ne signifie-t-il pas précisément ce que nous appellons ainsi; mais il est certain qu'il ne peut signifier crenaux.

Joseph distingue *Epalxis* & *Pro-machones* comme deux pièces différentes d'une muraille ou d'une tour, & ce n'en est qu'une, en donnant au premier le sens de crenaux, & au second celui de parapet. Les crenaux ne sont qu'une pièce avec le parapet, & ils n'en sont que le sommet coupé par une espèce de dentelure, pour donner la commodité à la garnison de voir dans la plaine, & de pouvoir tirer sur l'ennemi lorsqu'il s'approche des murailles. Pour conserver cette différence, j'ai rendu ἑπάλξεις par banquette.

Tarquinius ayant appris que Brutus haranguoit le Peuple pour le porter à détruire le gouvernement monarchique, se pressa de se rendre à Rome pour s'y opposer; mais ayant trouvé les portes fermées, & les épalexies couvertes de soldats, il retourna dans son camp (c). Arrien raconte qu'Alexandre s'étant rendu maître des tours & des courtines de Tyr, alla par les épalexies au Palais. Αυτὸς μὲν παρῆναι διὰ τῶν ἑπάλξιαν ἐπὶ τὸ βασιλεῖον. Le Général Julien étant allé pour faire rentrer dans le devoir un corps de troupes qui s'étoit revolté contre l'Empereur Macrin, & qui avoient élu Eléogabal, les revoltés monterent sur les tours & sur les épalexies pour faire voir le jeune

(a) Οὗτο ὁ χόκλος ἡμετέρας περὶ τὸ τεῖχος, ἀπολιπὼν ὅσοι τύρῃσι μεγάλαι ἀπὸ τοῦ πύλου ὄρουσι ἵνα ἢ ἔσται τὸ τεῖχος τάφρου ὑπὲρ μεγάλης. Cypriac. liv. 7. pag. 190. b. c.

(b) ἑπάλξεις, ἵτοι εἰσὶν αἱ τῶν πύργων αἱ αἰ ἵπαις οἱ σιλαμισαί, ὅτι ἄνθρωποι αἱ

ίρίωναι, ἵτοι οἱ προμαχῶνες. Vers. 191.

(c) Εὐρὺν ὁ κελευσμένης τὰς πόλεις ἡμετέρας ἵπκων τὰς ἑπάλξεις. Denis d'Halicarnasse, pag. 165. chap. 5. liv. 4.  
» Mais ayant trouvé les portes fermées,  
» & les remparts garnis de troupes armées, M. Bellanger, liv. 2. pag. 146.

Prince à ceux qui l'assiégeoient. On ne s'expose guères à monter sur des créneaux , le danger de tomber est trop grand , & ces troupes auroient-elles voulu s'y exposer avec le jeune Prince qu'il venoient de proclamer Empereur ? Mais si ce n'est point sur des créneaux que monte une garnison qu'on assiège pour répondre aux propositions que l'ennemi veut lui faire , le poste est encore moins propre pour combattre & pour repousser un assaut. C'est cependant ce que firent les femmes d'Aquilée , lorsque l'Empereur Maximin assiégeoit leur ville. Car Hérodiën (a) rapporte qu'alors les femmes & les enfans dessus les épalxies & les tours repoussèrent les assiégeants. *Αἰνῶν ἐπαλξίων ἐπύρσεν ἀπομαχώμενοι*. Liv. 8. chap. 4. pag. 344. Et lorsque Jean de Giscala surprit le Portique des Juifs sur Eléazar. Joseph dit que ceux de sa faction sautèrent de dessus les épalxies , sans en venir aux mains , pour se cacher dans les égouts du Temple. *Καὶ τὸν ἐπαλξίων καταπηδῆσαντες πρὶν εἰς χεῖρας ἰλθῆναι, εἰς τὰς ὑπορώμους τῷ ἱερῷ κατέφυγον*. Guer. Juiv. liv. 5. chap. 3. num. 1.

Il n'est pas nécessaire d'avoir recours à des autorités en quelque sorte étrangères , pour pouvoir fixer le sens dans lequel Joseph prend *Θωρακίων* ; l'histoire qu'il rapporte de l'Avanturier Castor (b) , ne laisse aucun doute que ce ne soit pour signifier un parapet. Ce fourbe s'étant tenu caché quelque tems derrière un parapet avec dix de ses semblables , s'y tint

en repos. Mais la tour sur laquelle ils étoient ayant été ébranlée par le bélier , ils se leverent , & Castor fit signe qu'il vouloit se rendre. Mais cinq de ses compagnons feignant d'être indignés des exhortations qu'il leur faisoit de l'imiter , tirèrent leurs épées au-dessus du parapet , & s'en étant donné dans la cuirasse , ils se laisserent tomber , comme s'ils s'en fussent percés. Les femmes , selon Philon , assistoient aux exhortations qu'on faisoit dans les semées des *Térapeutes* (c) , mais dans un endroit séparé de celui des hommes par un mur de trois ou quatre coudées en forme de parapet. *Θωρακίου τρόπον*. Le même Auteur alléguant dans son Traité des loix particulieres celle qui ordonne que l'on fasse aux toits des maisons des espèces de balustrade , il rend ce que l'Hébreu (d) appelle *Magiakah* par *Θωράκιον*.

*Προμαχών* est , je crois , à *Θωράκιον* ce qu'est *ἐπαλξίς* à *τύρτις* : Je veux dire qu'il lui est synonyme , & qu'il signifie comme lui parapet. Joseph fait cette pièce d'architecture militaire haute de trois coudées , C'est la même hauteur que Philon donne à *Torakion* dont il se sert pour signifier un petit mur , une balustrade.

On a commencé cette Note par remarquer que les Auteurs dans lesquels on trouvoit *ἐπαλξίς* , *τύρτις* , *Θωράκιον* , & *προμαχών* , ne leur ont pas toujours donné le même sens ; de manière que pour rendre leur pensée , il faut souvent faire moins attention aux (e) termes par les-

(a) *Οἱ Ἰσραηλῖται ἀνελθόντες ἐπὶ τὰς πόλεις ἐπὶ τὰς ἐπαλξίαις*. Hérod. liv. 3. chap. 4. pag. 212.

(b) *Ἐποπεσόντες τοῖς θωρακίοις..... Ὡς τὰ θωρακία δύναντο τὰ ἔξω γυμνά*. Guer. Juiv. liv. 5. chap. 7. pag. 343. Voyez Liv. 3. chap. 7. num. 30. & 13.

(c) De Vit. contemplat. pag. 894. b. c.

(d) Pag. 800. *מגיא*

(e) M. d'Andilly paroît avoir voulu faire usage de cette réflexion ; car *θωρακίων* qu'il

quels ils l'expriment qu'aux choses dont ils parlent. Dans les endroits, par exemple, que l'on vient d'indiquer, on ne voit pas que le sens de parapet puisse convenir à ἰσχυρίς; mais il en est d'autres, & plus d'un dans Joseph, & dans quelques autres Anciens, où il est difficile de lui en donner un qui convienne davantage. Entre les autres machines dont Annibal se servit pour se rendre maître de la citadelle de Tarente, dans laquelle les Romains avoient garnison, Appien remarque qu'il jeta sur la muraille des grappins (a) avec lesquels il en renversoit ἰσχυρίς & rasoit le mur. On ne voit pas de mot qui puisse mieux expliquer ce qu'Annibal faisoit, selon Arrien, que parapet; & si ce qu'il renversoit avec les grappins, n'étoit pas précisément ce que nous appellons ainsi, nous ne connoissons rien du moins dans nos différentes pièces de fortification qui en approche davantage (b).

On a déjà remarqué que ces quatre mots ont d'abord signifié une pièce particulière & distincte de fortification, mais qu'on ne s'en est souvent servi dans la suite que pour marquer en général quelque morceau de fortification, quelque pièce de défense. C'est, ce semble, dans cette généralité de sens que Joseph prend θωράκιον, lorsqu'il raconte que les troupes d'Agrippa, que les Fac-

teux assiégeoient dans le Palais, n'osant faire des sorties (c) à cause du grand nombre des ennemis, se partagerent sur les θωράκια & les tours θυρεοί; δι' ἰσχυρὰς θωράκας τὰς πύργους. Cette négligence à conserver le sens primitif & propre à chacun de ces mots, fait qu'on ne peut avoir qu'une connoissance fort imparfaite des différentes pièces de fortification des Anciens, & que les Lexiques qui ont voulu les expliquer, se sont renfermés dans des généralités qui ne disent rien (d).

## REMARQUE II.

*On tâche d'éclaircir ce que Joseph dit en finissant le second num<sup>o</sup>. du chap. cinquième.*

JE ne me flatte pas d'entendre ce que dit Joseph sur la fin du Numéro deux, chapitre cinquième. Je conjecture seulement que les Γαροφύλλοι (e) dont il parle, & qu'il place à l'entrée des portes du Portique d'Israël, étoient, pour m'exprimer à notre manière, des troncs pour recevoir les offrandes de ceux qui avoient la dévotion d'en faire.

Les Portiques qui étoient entre les portes qui s'ouvrent en dedans,

rend par mantelet au livre 5. de la Guerre des Juifs; num. 1. chap. 3. Il l'avoit traduit au num. 3. du troisième livre, chap. 7. par les défenseurs des tours; par Donjons au liv. 2. chap. 17. num. 9. & au num. 9. chap. 4. liv. 5. θωράκια & πύργοι sont des creneaux & des parapets qui fortifioient le haut de la tour Ippique.

(a) Guer. Annibal. pag. 574. chap. 3. num. 1.

(b) Καὶ ὁρῶντες ἀπεκαλῶν ἰσχυρὸν τεχνήσιον. Guer. Annibal. pag. 574.

(c) Guer. des Juifs, liv. 2. chap. 17. num. 7.

(d) Θώραξ ἄλλο, πύργος. Hesych.

θωράκιον, τὸ τεῖχος. .... Δρύφρακτις ἐβλήθη θώρακις, περιφράματα τὰ ἐν τειχεσὶ καλόμενα. Suidas.

(e) S. Marc. chap. 12. v. 42.

S. Luc. chap. 20. v. 1.



& qui tournées devant les Gazophilaces , étoient suspendues au mur dont Joseph a parlé ci-devant ; ces Portiques, dis-je , étoient faits de belles & grandes colonnes ; elles étoient simples, mais elles ne cédoient qu'en hauteur à celles du Portique des Gentils. Je lis *ἱσραμμένων* au lieu d'*ἱσραμμένων*. L'impossibilité où je me trouve de donner autrement un sens à cet endroit, est la seule raison de hazarder cette conjecture ; car je ne conçois pas comment le Portique eût pu être tourné devant ces Gazophilaces.

Les colonnes de ce Portique étoient moins hautes que celles de celui des Gentils, parce que les marches par lesquelles on y montoit diminuant son élévation par dedans, diminuoient par une suite nécessaire la hauteur de ses colonnes *τῶν κάτω*, celles d'au-dessous : celles du Portique des Gentils, dont le sol étoit plus bas, par les marches qu'on montoit pour gagner celui d'Israël.

» Et la dixième qui étoit hors  
» du Temple, étoit de cuivre de  
» Corinthe ». *M. d'Andilly*. Le  
mot de dix n'est point dans le grec,  
& la porte Corinthienne dont il s'a-  
git ici, n'étoit pas plus hors le Tem-  
ple *αὐτῆς*, que les autres. Joseph veut  
différencier cette porte par quelque  
chose qui lui étoit particulier, &  
être hors du Temple lui étoit com-  
mun avec toutes les autres. *M. Reland*  
a bien senti qu'il y avoit ici quel-  
que petit dérangement ; mais il  
en est resté là. Pour tâcher d'aller plus  
loin, je conjecture que Joseph avoit  
écrit *μὴδ' ἢ ἰού* ; mais celle de  
» l'Orient », que les Copistes par  
leur précipitation, malheureusement  
trop commune, ou parce que le ma-  
nuscrit qu'ils transcrivoient étoit mal  
écrit, ont mis à la place de ces mots

*ἐκ τῷ ἑξῆς*. Les Lexiques ordinaires  
n'ont pas *ἰού* pour signifier du côté  
de l'orient, mais il est analogue, &  
Joseph & les Juifs Ellenistes ont pu  
s'en servir dans cette signification.

En effet l'Historien Juif désigne  
dix lignes plus bas la porte qui con-  
duisoit à l'appartement des femmes,  
en disant qu'elle s'ouvroit du côté  
de l'orient. .... *ἰδὲ* .... *ἢ ἀνατολῆς*  
*ἀνοίγμεν*. Quinze marches depuis  
leur chapelle conduisoient jusqu'à la  
grande porte. C'est une nouvelle  
preuve à ajouter à celles qu'on a  
apportées ci-devant pour prouver  
que les femmes avoient une porte  
particulière, & sans communication  
avec celle des hommes, pour entrer  
dans le lieu où elles faisoient leurs  
exercices de piété.

Ce que Joseph ajoute, est pour  
moi une véritable énigme ; car elles  
étoient plus courtes de cinq marches  
aux autres portes. *Καὶ γὰρ κατὰ τὰς*  
*ἄλλας πέντε βαθμῶν ἦσαν βραχυτέραι*.  
Voudroit-il dire que les marches qui  
conduisoient à l'oratoire des fem-  
mes, étoient plus roides que celles  
qui menaient à celui des hommes ?  
Cela n'est pas vraisemblable. J'ai tra-  
duit : » Ce perron avoit cinq mar-  
» ches moins que celui des autres  
» portes ». Mais sans autre raison  
que de ne pas trouver mieux. Si c'est  
cependant ce que Joseph a voulu di-  
re, il eût fait plaisir à ceux qui le  
lisent avec quelque réflexion, de  
marquer la raison pour laquelle ce  
perron avoit cinq marches moins que  
les autres.

Les murs du Temple n'étoient pas  
couverts de lames d'or par dehors.  
Les basses ailes qui le couvroient du  
côté du midi & du septentrion jus-  
qu'à la hauteur de soixante coudées  
n'en étoient point revêtues, & les  
les quarante coudées dont le Temple

s'élevoit au-dessus ne l'étoient pas non plus. Il n'eût pas pu paroître comme une montagne couverte de neige aux étrangers qui venoient à Jérusalem, si ses murailles eussent été revêtues de lames d'or par dehors. Ainsi je crois <sup>1</sup>qu'il y a une faute qu'il faut corriger en lisant <sup>2</sup>והיה.

Ou Joseph ne s'accorde pas avec lui-même lorsqu'il ne donne ici qu'environ une coudée de hauteur à la balustrade qui étoit entre le Portique d'Israël & le Parvis des Prêtres, ou la négligence de ses Copistes le fait se contredire. Car il dit dans les Antiquités Juives (a) qu'elle étoit haute de trois coudées. Le Pere Lami (b) qui aimemieux charger ses Copistes d'avoir altéré son texte, que l'accuser de s'être contredit, croit que l'altération est ici, & qu'il la faut corriger par ses Antiquités Juives. Il semble au contraire qu'on doit se servir de ce qu'il dit ici pour corriger ce qu'il a dit ailleurs. Il pouvoit y avoir quelque différence entre la balustrade qui étoit devant le Portique des Gentils, & celle qui étoit devant celui d'Israël, & on n'avoit peut-être pas donné une si grande élévation à la dernière, afin que les Juifs vissent plus commodément les sacrifices que les Prêtres offroient dans leur Parvis.



### REMARQUE III.

*Du temps qui se passa entre la prise du premier & du second mur, entre la prise de celui-ci, & celui où les Romains commencerent à travailler aux plattes-formes, pour forcer la tour Antonia le tombeau du Grand-Prêtre Jean.*

Joseph dit que le premier mur fut emporté le quinzième jour, le septième du mois de Mai (c), mais il ne marque point d'où il prend ce quinzième jour. On croit qu'il veut indiquer le commencement du siège. Il commença le quinzième ou le quatorzième Avril, & depuis ce terme, jusqu'au septième Mai que les Romains s'emparèrent du premier mur de Jérusalem, il y a plus de quinze jours. Mais ce peut être erreur de chiffre, & les Copistes ont pu mettre *x* pour *xi*, quinze pour vingt-quatre ou vingt-cinq; c'est à peu près la solution de M. de Tillemont (d).

Tite força le second mur cinq jours après s'être rendu maître du premier; mais il le perdit le même jour. Les Juifs s'y maintinrent trois jours, & ce ne fut que le quatrième qu'il put le reprendre. Il en passa quatre autres sans faire aucune entreprise; il vouloir laisser le temps aux Juifs de réfléchir sur l'état où

<sup>a</sup> Liv. 8. chap. 3. num. 9.  
Templ. Hierosol. pag. 808.

(c) Chap. 7. num. 2.

(d) Ruine des Juifs, Note 33.

ils se trouvoient, & tâcher par ce repos qu'il leur accorderoit, de les porter à entrer dans des sentiments de paix. Mais voyant qu'ils refusoient de profiter de ses bontés, il fit travailler à des plattes-formes pour forcer la tour Antonia & le monument du Grand-Prêtre Jean. Ces plattes-formes furent élevées le vingt-neuvième Mai, dix-sept jours après qu'on avoit commencé à y travailler. Le compte est juste si on met ce commencement au jour que les Romains forcèrent pour la première fois le second mur; mais on croit voir dans Joseph qu'ils ne commencèrent à travailler aux plattes-formes qu'après l'avoir repris, & que Tite eut fait faire montre à ses troupes, ce qui jetteroit assez avant dans le mois de Juin. On peut voir comment Messieurs de Tillemont & Basnage ont cru pouvoir lever cette difficulté. Le premier dans sa Notice trente-troisième sur la ruine des Juifs, & le second dans ses Annales Politico-Ecclésiastiques, pag. 773.

Joseph ne s'explique pas assez, & il a donné lieu par là de ne pas reconnoître dans son récit deux tems fort différens par rapport aux plattes-formes que Tite fit élever devant la tour Antonia & le monument du Grand-Prêtre Jean, & de croire qu'il ne pensa à y faire travailler, qu'après avoir fait faire montre à ses troupes. Il est vrai que ce ne fut qu'alors qu'il les fit élever; mais il fit, aussi-tôt qu'il eut pris le second mur, un détachement de quelques cohortes pour aller en ramasser les matériaux, afin qu'en cas que les Juifs refusassent de rentrer dans le devoir, il eût tout prêt ce qui étoit

nécessaire pour élever ces plattes-formes.

Sa bonté naturelle ne lui permit pas de détruire une assez grande étendue du mur qu'il venoit de forcer, ni d'abattre à mesure qu'il s'avançoit dans la ville, & les Juifs en profitèrent pour le reprendre. Mais comme il étoit aisé de remédier à l'un & à l'autre, & qu'il ne doutoit pas de pouvoir forcer une seconde fois ce mur, & de le conserver, il continua à faire ramasser des matériaux pour l'attaque de la tour Antonia & du monument du Grand-Prêtre Jean. Il le reprit en effet après trois jours de résistance de la part des assiégés. Cependant désirant toujours d'engager les Juifs à ne pas porter leur opiniâtreté jusqu'au désespoir, il fit faire montre à son armée, afin que la vue de si belles troupes, du bel ordre qu'elles observoient, joint au tems que cette montre dureroit, pût les engager à recevoir la paix qu'il leur offroit. Mais voyant que rien n'étoit capable de vaincre leur opiniâtreté, il ordonna qu'on mît en œuvre les matériaux qu'il avoit fait ramasser depuis le douzième de Mai, & qu'on commençât à élever les plattes-formes devant la tour Antonia & le monument du Grand-Prêtre Jean,

Joseph marque ici le tems que les Romains commencèrent à y travailler, lorsqu'il dit que Tite voyant que rien ne pouvoit porter les Juifs à la paix, cinq jours après avoir repris le second mur, il fit élever des plattes-formes devant la tour Antonia & le monument du Grand-Prêtre Jean, & en partagea le travail entre les légions; mais voulant

(a) Chap. 11. num. 4.

(b) Chap. 9. num. 2.



marquer le tems que les Romains avoient mis à ramasser les matériaux de ces plattes-formes, & à les élever; l'Historien dit dans la suite qu'ils commencèrent à s'en occuper le douzième de Mai, & qu'y ayant passé dix-sept-jours, elles furent en état de servir le vingt-neuvième du même mois. Tire put facilement détacher quelques cohortes pour aller en ramasser les matériaux sans que cela l'empêchât de reprendre le second mur, & la montre qu'il fit faire à ses troupes, ne dut pas l'obliger de discontinuer ce travail. Joseph remontre à ses concitoyens, qui s'imaginoient avoir remporté un avantage décisif, lorsqu'ils eurent repris le second mur de leur ville, qu'ils se trompoient grossièrement, que le corps de troupes sur lequel ils l'avoient eu, n'étoit qu'une poignée de gens en comparaison de l'armée nombreuse que Tite commandoit.

C'est ainsi que je crois qu'on peut lever la difficulté qui fait le sujet de la Note trente-troisième de M. de Tillemont sur la ruine des Juifs, sans accuser les Copistes d'avoir altéré le texte qu'ils transcrivoient, & sans reprocher à Joseph de s'être contredit. Je suppose seulement qu'il ne s'est pas expliqué assez clairement; mais c'est un défaut dont les meilleurs Ecrivains ne se sont pas toujours préservés, & dans lequel il est tombé en quelques autres endroits,



#### REMARQUE IV.

*Le discours que Joseph adresse aux Juifs, paroît avoir été interpolé par quelque mauvais déclamateur aussi peu capable de justesse dans le raisonnement, que dépourvu de respect pour la vérité historique des faits rapportés dans la sainte Ecriture.*

Joseph n'est pas reconnoissable dans ce qu'il dit ici, ou dans ce qu'on lui fait dire, & si toute la pièce est de lui, c'est l'Ecrivain auquel on puisse reprocher les contrastes les plus frappans; traits élevés & rempans; pensées judicieuses & paralogismes; le faux confondu avec la vérité; goût décidé pour le faux merveilleux. Raisonnemens louches, contradictions sensibles, téméraire façon de rapporter des faits historiques directement contraires au témoignage des saintes Ecritures; quel monstrueux mélange! Il faut cependant avouer que Joseph a su l'aller, s'il est l'Autour de tout ce que dit Agrippa pour empêcher les Juifs d'entrer en guerre avec les Romains, & de tout ce qu'il dit ici lui-même pour les engager à accepter la paix que Tite leur offroit.

Il n'est parlé dans l'Ecriture d'aucun Roi d'Egypte qui se soit appelé Nécao avant celui qui regnoit du tems de Josias Roi de Juda, & Jo-

(a) Chap. 11. num. 4.

(b) Rois. liv. 4. chap. 23. v. 29.

(c) Antiq. Juiv. liv. 19. chap. 5. num. 31.

seph (a) dans ses Antiquités Juives lui est conforme en cela ; cependant on en nomme ici un antérieur à celui dont l'Historien sacré fait mention. Mais ce petit écart n'est rien en comparaison de ce que l'Auteur de cette mauvaise pièce ajoute que Necao Roi d'Egypte fit une expédition à la tête d'une nombreuse armée pour enlever la Reine Sara , & qu'Abraham ne s'y opposa point, quoiqu'il eût trois cents dix-huit Officiers qui commandoient à de nombreuses troupes. Peut-on faire profession de croire l'Ecriture inspirée de Dieu, & avancer un fait si contraire à son sacré témoignage ? Pour croire un Ecrivain capable d'une si étrange témérité, il faudroit en avoir plus d'une preuve sous les yeux : & comment Joseph, après avoir raconté ailleurs l'enlèvement de Sara , comme nous le lisons dans l'Ecriture, a-t-il osé la contredire ici avec si peu de respect, sans qu'on en puisse découvrir aucun motif ? Ce ne peut être que l'ignorance ou le mépris de ces saints livres , qui ait fait dire à l'Auteur de cette pitoyable déclamation qu'Abraham se contenta de lever des mains pures vers le lieu que les Zélateurs prophanoient. Il avoit quelque idée de l'Ecriture , mais il a manqué au respect qui lui est dû , en débitant un fait si peu conforme à la narration de l'Ecrivain sacré. Ce qu'il rapporte de la défaite de Sennacherib , est assez conforme à ce que les Livres saints en rapportent ; mais il l'est peu à la manière dont Joseph la raconte dans ses

Antiquités Juives (b).

Alléguer aux Zélateurs l'exemple des Juifs du tems du Prophète Jérémie , qui ne le firent pas mourir quoiqu'il prédît la prise de Jérusalem, pour rendre leur conduite envers Joseph plus odieuse , c'est se déclarer dépourvu des notions les plus communes du raisonnement. Si les Juifs du tems de Sédécias ne firent pas mourir le saint Prophète , ce fut moins la volonté que les moyens qui leur manquèrent ; mais ils lui firent infiniment plus de mal que les Zélateurs n'en ont fait à Joseph.

Antiochus Epiphane (c) prit, selon Joseph , Jérusalem sans combattre *ἀμείχρως*. L'Auteur du premier livre des Maccabées (d) dit seulement qu'il entra dans Jérusalem, sans s'expliquer sur la manière dont cela arriva. S'il fut obligé de l'assiéger , ou si les Juifs lui en ouvrirent les portes. L'Auteur du second livre (e), raconte que ce fut par les armes qu'il s'en rendit maître ; mais de quelque manière que ce fut , ni l'Ecriture ni Joseph ne disent pas que les Juifs marchèrent contre lui les armes à la main , & que ce ne fut qu'après les avoir défait dans une bataille , qu'Antiochus entra dans Jérusalem.

Dieu fait un miracle éclatant en faveur des Romains. Les sources qui étoient taries pour les Juifs, coulerent pour eux. La fontaine de Siloë & celles qui étoient hors de la ville, donnerent de l'eau si abondamment aux Romains , qu'ils en avoient non-seulement pour eux , mais encore pour

(a) Antiquités Juiv. liv. 1. chap. 8. num. 1.

(b) Liv. 10. chap. 1. num. 4.

(c) Antiq. Juiv. liv. 12. chap. 1. num. 3.

(d) 1. Maccab. chap. 1. v. 23.

(e) 2. Chap. 5. v. 11.

leurs bêtes. Dion liv. 66. dit au contraire que l'eau leur manquoit, qu'ils étoient obligés d'en aller chercher bien loin, & qu'ils n'en pouvoient avoir que de bourbeuse.

Dans l'espérance que les Factieux pourroient se laisser toucher aux exhortations que leur feroit un de leurs concitoyens, de ne pas porter leur opiniâtreté jusqu'au désespoir, Tite chargea Joseph d'aller encore une fois les exhorter à recevoir la paix qu'il leur offroit; mais ce bon Prince avoit de lui des idées trop avantageuses; car s'il est Auteur de tout le discours qu'on lit dans le cinquième livre de la Guerre des Juifs; il répondit très mal à ses intentions pacifiques. Loin que des expressions dures, des qualifications injurieuses, & des reproches sanglants soient un moyen propre à engager des Factieux à rentrer dans le devoir; c'est au contraire celui de les irriter & de les faire n'écouter qu'avec indignation ceux qui sont capables de leur tenir de semblables discours.

---

#### REMARQUE. V.

*Ce fut le Pere de Joseph que les Factieux firent mettre en prison. Sa mere n'y étoit pas lorsqu'on lui rapporta qu'il étoit mort.*

**M**onsieur d'Andilly dit dans une petite Note qu'il fait ici, « que le grec porte le Pere; (a)

» mais que la suite fait voir que  
» c'étoit sa mere ». M. de Tillemont (b) reconnoît qu'Egésippe paroît avoir lu de même ». J'ajoute que le manuscrit de l'ancien Traducteur, étoit conforme en cela à ceux qui sont venus jusqu'à nous. Cependant le judicieux Critique n'a point fait difficulté de rapporter cet endroit à la mere de Joseph, comme a fait M. d'Andilly. Ce qui paroît l'avoir déterminé à croire qu'il faut lire plutôt *Mere* que *Pere*; c'est que  
» Joseph parlant aux Juifs, témoi-  
» gne assez que sa mere, sa femme,  
» & sa famille étoient dans Jérusalem, sans dire un mot de son  
» pere (c) ». Mais le fondement n'est rien moins que solide. Car si l'on n'a pas démontré que le discours dans lequel cet Auteur dit cela, est altéré, & qu'il ne peut être tout de lui, on croit qu'on en a dit assez pour le faire soupçonner; & peut-on rien conclure de certain d'une pièce au moins bien probablement suspecte d'avoir été interpolée.

On rapporte *ἐν τῇ δημοσίῳ* à la mere de Joseph, dans l'endroit où il raconte ce qu'elle dut dire, lorsqu'elle le crut mort. Mais on peut l'entendre également de Joseph même. Il ne faut pour cela que mettre après *δημοσίῳ*, la virgule qui est devant. *Δημοσίῳ* est peut être une faute de Copistes; mais de quel mot a-t-il pris la place? Vespasien lui avoit, à la vérité, rendu la liberté; mais le peu de communication qu'il eut depuis la guerre déclarée entre les Romains & les Juifs, put bien empêcher qu'elle n'en fut informée.

(a) M. Crevier a suivi cette correction dans son Histoire des Empereurs, jusqu'à Constantin. Tom. 6. pag. 393.

(b) Ruine des Juifs, Note 34.

(c) Liv. 5. chap. 9. num. 4. *Sub fin.*



Elle put même le regarder comme toujours prisonnier, & dans les chaînes, tandis qu'il étoit au pouvoir d'une Nation qui avoit les armes à la main contre la sienne.

Il paroît, par la réflexion que Joseph fait, après avoir rapporté que Sosius, pour insulter Antigone qui se rendoit à lui, l'appella Antigone, (a) que ce n'étoit pas la coutume chez les Juifs de faire mettre en prison les personnes du sexe. » Il ne le » laissa pas cependant libre comme » une femme ». A quelque excès de cruauté que se soient porté les Factieux, on ne voit pas qu'ils aient emprisonné aucune personne du sexe. S'ils l'avoient fait, Joseph ne leur en eût pas probablement épargné le reproche.

Le sentiment de Messieurs d'Andilly & de Tillemont, qu'a suivi l'Historien des Empereurs Romains jusqu'à Constantin, suppose deux faits qui paroissent également peu vraisemblables. Que la mere de Joseph avoit ses femmes en prison: mais le caractère des Factieux étoit trop barbare pour lui laisser cette consolation. Ce sentiment suppose, en second lieu; que les Gardes qu'on lui avoit donnés, étoient de Jotapat. Joseph en avoit soutenu le siège d'une manière à mériter l'amour & l'estime de ses habitans, & entre ceux qui purent se soustraire à la fureur des Romains, il peut y en avoir qui lui avoient des obligations particu-

lières. C'eût été dans les Factieux une étrange stupidité, de confier la garde d'une Dame qu'ils falloient mettre en prison, à des habitans d'une ville dont le fils avoit été Gouverneur: qui pouvoient par conséquent lui être attachés par estime ou par reconnaissance.

La différence entre *ψῦδας*, & *ψύλας*, est si legere, que les Copistes ont pu aisément s'y méprendre, & écrire l'un pour l'autre. Outre le peu d'habitans de Jotapat, qui furent assez heureux pour ne pas périr dans le sac de cette ville, il est bien naturel que ceux qui se retirèrent à Jérusalem, allassent de tems en tems rendre leurs devoirs à la mere de leur Gouverneur, & qu'il s'en soit trouvé quelqu'un chez elle, lorsqu'on lui rapporta que son fils étoit mort. Ainsi je ne vois pas de raisons qui obligent de toucher au texte de Joseph, pour substituer le nom de mere à celui de pere. Je n'en vois pas plus, de dire que les Factieux firent mettre sa mere en prison, & à la faveur des deux legers changements que je propose d'y faire, j'ai cru rendre sa pensée en traduisant: » La mere de Joseph, » ayant appris qu'il étoit mort, elle » dit à ceux qui s'étoient sauvés de » Jotapat, qu'elle le croyoit, que » du reste, quand il seroit en vie, » elle n'auroit pas la consolation de » le posséder ».

(a) Antiqu. Juiv. liv. 14. chap. 16. num. 20.

(b) Tom. 6. pag. 293.





# HISTOIRE


## DE LA GUERRE DES JUIFS

### *CONTRE LES ROMAINS.*

### LIVRE SIXIEME.

---

#### CHAPITRE I.

I 'INFORTUNE'E Jérusalem voyoit de jour en jour croître la rigueur de ses maux. La faveur des Factieux s'irritoit de plus en plus. Il leur étoit insupportable de se sentir prêts à être enveloppés dans la misère générale, & d'endurer les horreurs de la famine qui avoit consumé la plus grande partie du Peuple, & réduit le peu qui en restoit à la dernière extrémité. On ne pouvoit voir, sans fremir, la multitude de corps morts, jettés les uns sur les autres, dont la ville étoit pleine, ni en supporter l'odeur infecte. La marche de ceux qui devoient faire des sorties, en étoit même retardée, parce qu'ils en rencontroient par-tout une si grande quantité, qu'ils ne pouvoient avancer sans marcher dessus.

Mais, comme s'il se fût agi de traverser, dans le feu d'une poursuite nécessaire, un champ de bataille sur lequel il se feroit fait un prodigieux carnage, ils fouloient aux pieds les cadavres de ces malheureux, sans fremir, sans se laisser toucher de quelque sentiment de compassion; & ne pensant nullement au funeste présage dont étoit, pour eux-mêmes, l'outrage qu'ils leur faisoient; les mains fumantes encore du sang de leurs freres, il tardoit à ces infâmes meurtriers d'aller combattre les Romains, comme si, par la lenteur de Dieu à les punir, ils se fussent crus autorisés à lui en faire un audacieux défi; car ce n'étoit plus l'espérance de vaincre, mais un désespoir aveugle, une férocité brutale qui soutenoit leur opiniâtreté. Cependant, quelque long & fatigant que dût être le travail d'aller se pourvoir au loin des matériaux nécessaires, les Romains acheverent leurs nouvelles plattes-formes en vingt-un jours. Ils avoient, comme je l'ai dit, dépeuplé de bois toute l'étendue des environs de Jérusalem, jusqu'à quatre-vingt-dix stades, & réduit même la superficie de tout ce terrain dans un état de dévastation déplorable. Cette terre délicieuse, auparavant couverte d'arbres, & remarquable par la quantité des jardins qu'on y avoit pratiqués, n'étoit plus qu'un vaste & affreux désert. Etrangers comme Juifs, tous ceux qui, avant ces tems malheureux, avoient vu cette riante partie de la Judée, ne pouvoient reteqir leurs larmes, en considérant que tous les merveilleux dehors de la Judée, étoient tellement défigurés, qu'il n'étoit plus possible d'y reconnoître quelque trace de son ancienne beauté, & que quelque connoissance qu'eût eu de cette admirable ville, quelqu'un qui y seroit pour lors arrivé, eût vainement cherché Jérusalem dans Jérusalem même.

I I. Ces plattes-formes achevées, ne donnerent pas moins d'inquiétude aux Romains qu'aux Juifs. Les Juifs ne faisoient point de doute que, s'ils ne se hâtoient de les brûler, la ville ne pouvoit tarder à être forcée. Les Romains étoient dans l'apprehension qu'elles ne fussent ruinées, parce qu'ils ne comptoient nullement la pouvoir forcer sans plattes-formes, & qu'au défaut de celles-ci, il ne restoit aucune apparence de pouvoir assez à tems rassembler d'autres matériaux pour en construire de nouvelles; sur-tout les troupes étant aussi exténuées de fatigues qu'elles étoient, & paroissant même disposées à se re-



buter enfin de tant de défavantages ; touchés plus que les Juifs eux-mêmes des maux dont la ville étoit affligée , ils ne pouvoient considérer , sans quelque mouvement de crainte , que la témérité des Factieux n'en étoit pas moins active. Ils n'étoient point tranquilles à la vue de la formidable épaisseur des murs , contre lesquels tous les efforts de leurs machines pouvoient devenir inutiles. Mais ce qui les déconcertoit davantage , c'étoit l'intrépidité féroce de ces furieux , qui , peu étonnés des maux terribles que leur avoient causé leurs divisions , la guerre & la famine , leur paroissoient d'autant plus difficiles à vaincre , s'il arrivoit que quelque heureux succès secondât leur audace , que la fortune la plus contraire , loin de rompre leur opiniâtreté , ne faisoit que l'irriter. Quoique toutes ces réflexions semblaient ébranler le courage des Romains , ils n'en furent que plus attentifs à faire soutenir tous leurs travaux par de bonnes & sûres gardes.

I I I. Jean cependant se fortifioit dans la tour Antonia , & pourvoyoit aux moyens d'y faire tête aux assiégeants , s'ils faisoient breche. Pour prévenir même cet événement , s'il étoit possible , il sortit le premier jour du mois de Juillet , suivi de ses gens avec des flambeaux allumés , & s'avança pour mettre le feu aux plattes-formes , avant que les Romains eussent mis leurs béliers en batterie ; mais ce projet d'attaque , sans doute mal concerté , n'eut pas le succès dont il s'étoit flatté , & il fut contraint de rentrer dans la ville , sans avoir pu en approcher. Ses gens n'étoient sortis que par pelotons qui se présentoient successivement les uns après les autres , comme des gens intimidés qu'on fait marcher forcément ; & pour tout exprimer en peu de mots , nullement à la façon des Juifs. Nul d'eux ne parut animé ni de cette audace impétueuse & précipitée , si naturelle à ce Peuple , & qui le fait tumultuairement courir tout ensemble à l'action , ni cet acharnement furieux , que nulle sorte de mauvais traitement n'est capable d'étonner. Cette attaque fut donc moins vigoureuse qu'aucune des précédentes ; mais aussi ils trouverent les Romains beaucoup mieux préparés à les recevoir , qu'ils ne l'avoient encore été ; ils se tenoient si étroitement serrés les uns contre les autres , & couvroient si parfaitement de leurs corps & de leurs armes leurs plattes-formes , qu'il ne restoit aucune ouverture pour y aller mettre le feu. Ils étoient d'ail-

leurs bien fermement résolus de mourir plutôt que de lâcher le pied , parce que désespérant de pouvoir se retirer avec honneur de cette grande affaire , si leurs nouveaux ouvrages étoient brûlés , ils pensoient que ce seroit pour eux une honte ineffaçable , si la surprise l'emportoit sur la valeur , le désespoir & la témérité sur un courage éclairé & prudent , une multitude sans expérience sur des troupes aguerries , les Juifs enfin sur les Romains. Ils se servirent , avec avantage , de leurs machines à lancer des traits , parce que tirant sur les premiers rangs de ceux qui faisoient cette sortie , & ceux qu'ils tuoient tombant aux pieds de ceux qui venoient après eux , & les embarrassant assez pour leur donner le tems de considérer le danger qu'il y avoit à s'avancer , ces derniers , dont plusieurs étoient blessés , & ceux qui venoient encore après eux , quoique hors de la portée des traits , perdoient courage , sur-tout en considérant l'inébranlable stabilité de cette nombreuse garde , de sorte qu'enfin ils rentrèrent tous dans la ville sans avoir osé en venir aux mains , se reprochant les uns aux autres leur honteuse lâcheté. Lorsque les Juifs se furent retirés , les Romains firent avancer leurs machines , quoique les assiégés jettassent sur eux , de la tour Antonia , des pierres , du feu , du fer , & qu'ils fissent , dans la nécessité , fleches & dards de tout ce qui leur tomboit sous les mains. Car encore bien qu'ils comptassent beaucoup sur la force de leurs murailles , & qu'ils les crussent capables de résister à tous les efforts de ces machines , ils mettoient cependant tout en œuvre pour les en tenir éloignées ; les Romains , de leur part , regardant ces grands efforts comme une indice de la connoissance qu'avoient les assiégés de la foiblesse du mur qui couvroit la tour Antonia , & du peu de solidité des fondements de cette tour , redoublèrent les leurs pour les en approcher , & vinrent à bout de les mettre en batterie , malgré la multitude de traits & de pierres dont les assiégés les accabloient. Mais voyant que , quoique les béliers battissent sans cesse le mur , ils ne pouvoient l'ébranler , & craignant de succomber enfin à l'instance du péril auquel ils étoient continuellement exposés , quelques - uns prirent le parti d'en sapper les fondements , à l'abri de leurs boucliers , dont ils se couvroient en forme de tortues. Ils employèrent , avec tant d'activité , à ce pénible travail , la force des leviers & leurs mains , qu'ils en détacherent quatre

pierres. La nuit obligea les uns & les autres à aller prendre quelque repos , & cependant la partie du mur qui avoit été battue par le béliet , croula & tomba subitement , la terre s'étant affaissée du côté où Jean avoit fait miner pour aller mettre le feu aux platte-formes des Romains (a).

I V. Cet accident aussi subit qu'imprevu , fit sur l'un & l'autre parti une impression toute contraire à ce que l'on pouvoit en attendre : au lieu de tomber dans la consternation , pour l'avoir vu arriver sans qu'aucun motif précédent leur eut donné occasion de chercher à s'en garantir , les Juifs en conçurent une nouvelle confiance , en considérant que la tour Antonia n'en avoit pas souffert le moindre ébranlement ; & la découverte que firent les Romains d'un autre mur que Jean avoit fait construire derrière celui qui venoit de tomber , fit bientôt cesser leur joie. Cependant ils se flatterent que celui-ci seroit plus facile à forcer , tant à cause qu'il étoit aisé d'y monter par-dessus les ruines du premier , que parce qu'ayant été bâti à la hâte , & tout nouvellement , il devoit être bien moins solide. Mais personne n'osoit y monter , parce qu'on croyoit que ceux qui y monteroient les premiers , ne pouvoient manquer de périr.

V. Tite convaincu qu'un discours fondé sur de raisonnables motifs d'espérance , augmente merveilleusement le courage des soldats , & que les exhortations jointes aux promesses , leur font souvent oublier les dangers , quelquefois mépriser la mort , assembla les plus braves de son armée , & leur dit :  
 » Je croirois ne pouvoir , sans une indécence qui me deshonoreroit autant que vous , me supposer dans la nécessité de  
 » vous exhorter à des entreprises d'une si facile exécution ,  
 » qu'il n'y ait nul lieu de prévoir qu'aucun obstacle en puisse  
 » traverser le succès , & je tiens à honneur , & pour vous , &  
 » pour moi , d'avoir à penser que je ne dois employer la voie  
 » des exhortations , que pour vous proposer des actions dont  
 » le péril surmonté ne peut manquer de vous combler de  
 » gloire. Il y a , j'en conviens , beaucoup de risque à entre-  
 » prendre de monter sur ce mur ; mais de braves guerriers  
 » doivent-ils perdre cœur pour quelques difficultés apparen-  
 » tes ; doivent-ils craindre de s'exposer à la mort pour acque-

(a) Voyez Remarque I.



„rir une gloire immortelle ; récompense toujours précieuse,  
 „ quand même ils ne considéreroient pas les autres avantages  
 „ qui ne peuvent manquer d'être le juste prix d'une action  
 „ d'éclat ? La téméraire & opiniâtre confiance des Juifs, au  
 „ milieu des maux dont ils sont accablés, loin de vous dé-  
 „ courager , ne doit-elle pas plutôt vous animer ? Ne seroit-il  
 „ pas honteux que des Romains mes soldats , qui , s'exerçant  
 „ en pleine paix au métier des armes , apprennent si bien l'art  
 „ de vaincre lorsqu'ils sont en guerre , que la victoire les suit  
 „ par-tout , cédaient aux Juifs en constance & en valeur ,  
 „ dans le tems qu'une protection marquée de la divine Provi-  
 „ dence nous met au point de voir bientôt terminer cette  
 „ longue & importante guerre par une glorieuse victoire ?  
 „ Les Juifs ne doivent qu'à la tumultueuse fureur du déses-  
 „ poir qui les met en action , les avantages qu'ils ont eus sur  
 „ nous en quelques rencontres ; tous nos succès , au contraire ,  
 „ & les pertes immenses qu'ils ont souffertes , sont l'effet de  
 „ votre bravoure , secondée des secours que Dieu veut bien  
 „ nous accorder. Car peut-on ne pas reconnoître que Dieu  
 „ irrité contre nos ennemis , s'est déclaré en notre faveur ,  
 „ pour peu que l'on fasse attention , qu'outre les maux in-  
 „ séparables de la longueur du siège qu'ils s'obstinent à sou-  
 „ tenir , leurs propres divisions les détruisent , la famine les  
 „ consume , & leurs murailles tombent , sans qu'il soit besoin  
 „ de machines pour les renverser. Pourriez-vous , sans une  
 „ lâcheté insoutenable , vous montrer moins braves que des  
 „ gens sur qui vous avez tant de titres de supériorité , & sans  
 „ une ingratitude criminelle envers Dieu , vous rendre indignes  
 „ de sa protection , par le mépris que vous en feriez ? Quoi  
 „ les Juifs , pour qui ce ne seroit pas un si grand af-  
 „ front d'être vaincus par un Peuple , sous la dépendance  
 „ duquel ils devroient s'être accoutumés de vivre , puisqu'ils  
 „ y ont été long-tems assujettis , ne craignent point , pour  
 „ éviter d'y rentrer , de s'exposer à la mort , & viennent avec  
 „ une audace incroyable nous attaquer jusqu'au milieu de nos  
 „ rangs , non pas tant , à la vérité , par l'espérance de nous  
 „ vaincre , que pour faire une vaine montre de courage ; &  
 „ nous , qui , par mer & par terre , avons soumis à notre do-  
 „ mination presque le monde entier , & pour qui il seroit mêm-  
 „ e honteux de vaincre sans efforts , nous demeurerions

» dans l'inaction avec de si grandes forces, attendant lâche-  
 » ment des effets de la famine, ou de quelque coup de la  
 » fortune fatal à nos ennemis, la fin d'une guerre que nous  
 » pouvons, sans grand péril, terminer glorieusement par une  
 » seule action de vigueur. Forçons la Tour Antonia, & nous  
 » sommes maîtres de la ville : car s'il nous reste encore quel-  
 » que léger obstacle à surmonter, ce que je ne crois pas,  
 » nous aurons l'avantage de combattre d'un lieu, dont l'élé-  
 » vation fait aujourd'hui toute la force des Juifs, & ce  
 » sera pour nous un gage assuré d'une prompte victoire.

» Je n'insiste point sur les justes louanges que méritent ceux  
 » qui meurent les armes à la main, non plus que sur la gloire  
 » immortelle qu'ils se procurent en terminant leurs jours dans  
 » le champ de Mars. Je me borne à vous dire que je ne puis  
 » m'empêcher de souhaiter-qu'en tems de paix, quelque ma-  
 » ladie mortelle emporte les lâches qui n'ont point ces nobles  
 » sentimens, & dont les ames sont destinées à descendre avec  
 » leurs corps dans le tombeau. Car, qui ne sçait pas (a) que  
 » les ames généreuses, qu'un fer meurtrier sépare de leurs  
 » corps, dans le fort de quelque grande action guerrière,  
 » s'élève aussi-tôt jusqu'à la plus pure région des airs, où  
 » elles sont reçues parmi les astres, & par leur bienfaisant  
 » aspect, excitent merveilleusement leurs descendants à imiter  
 » les héroïques vertus qui les y ont placées; & qu'au con-  
 » traire celles de ceux qui, consumés de maladies, meurent  
 » languissamment dans un lit, quelques-pures qu'elles sortent  
 » de la prison de leurs corps, descendent dans un obscur sou-  
 » terrain, triste image du ténébreux & profond oubli auquel  
 » leur mort, presque ignorée, les livre pour jamais? Que si  
 » par une fatale & inévitable loi, tous les hommes sont des-  
 » tinés à mourir, & qu'il soit, comme nul n'en peut douter, plus  
 » doux de mourir d'un coup d'épée, que de quelque maladie  
 » que ce soit; est-il une lâcheté comparable à celle de ne vou-  
 » loir pas donner, pour la gloire & l'avantage de la patrie,  
 » une vie que nous ne pouvons éviter de perdre?

» Je vous ai parlé jusqu'ici comme si, en vous proposant  
 » l'action de vigueur à laquelle je vous invite, j'envoyois

(a) Joseph. s'oublie étrangement ici, de faire parler Tite contre les princi-  
 pes de sa religion, & de lui prêter un

sentiment dont on ne voit aucune trace  
 dans celle dont ce Prince faisoit pro-  
 fession.

« chacun de vous à une mort inévitable. Mais est-il des dan-  
 « gers absolument insurmontables pour de braves guerriers  
 « qui savent s'armer d'une prudente résolution ? Est-il donc  
 « au reste si difficile de s'aller établir sur les ruines du mur  
 « tombé, & cet effort fait, en restera-t-il de grands à faire  
 « pour emporter celui qui a été si récemment bâti derrière ce  
 « premier ? Qu'une noble émulation forme entre vous un  
 « corps de généreux assaillants, bien disposés à s'exciter & à  
 « se soutenir les uns les autres avec une ardeur égale. Ce mer-  
 « veilleux concert de bravoure étonnera les ennemis, dé-  
 « concertera leur audace, & peut-être qu'il nous suffira d'a-  
 « voir vigoureusement commencé l'attaque, pour tout forcer,  
 « sans même que la victoire nous coûte beaucoup de sang,  
 « parce qu'aussitôt que vous les aurez atteints (a), les pre-  
 « miers efforts qu'ils auront faits pour empêcher les premiers  
 « assaillants de monter, ayant épuisé leur vigueur, ils ne se-  
 « ront plus en état de vous résister. Je croirois me manquer  
 « à moi-même, & me couvrir d'opprobre, si je n'assurois à  
 « celui qui montera le premier une récompense telle, qu'il  
 « deviendra l'objet de l'envie de ses camarades; s'il survit à  
 « une si belle action, je lui donnerai un commandement qui  
 « lui subordonnera tous ceux qui sont aujourd'hui ses égaux;  
 « si, au contraire, il y perd la vie je ferai rendre, & ren-  
 « drai moi-même à sa mémoire tous les honneurs dus à une  
 « mort qui lui aura si bien mérité une gloire immortelle.

V I. Ce discours de Tite ne produisit point l'effet qu'il  
 auroit du en attendre. Il ne put dissiper l'impression de crainte  
 qu'avoit fait naître, dans les esprits, la première considéra-  
 tion de la grandeur du péril. Il ne se présenta d'abord, pour  
 monter à cet assaut (b), qu'un soldat Syrien de nation, qui fer-  
 voit dans les cohortes; il se nommoit Sabinus, brave homme  
 de main, & d'une tête admirable, mais d'une apparence si  
 peu avantageuse, qu'on eût eu peine à croire qu'il dût payer  
 de sa personne, même comme soldat. Il étoit noir, & son

Sabinus ef-  
 fa'ade le mor,  
 mais il périt.

(a) *Ααγέλας* n'est point ici à la pla-  
 ce, & le nouvel Editeur qui l'a traduit  
 par *clam*, n'a point rendu la pensée de  
 Tite. *Si vero clam, vel etiam per vim*  
*aliquid semel ageritis, non erit ut vos*  
*sustineatis.* Ce Prince n'exhorte pas ses  
 troupes à surprendre les Juifs, mais à

les attaquer avec courage & vigueur.  
*Vel etiam* que M. Havercamp ajoute pour  
 tâcher de faire un sens, n'est point dans  
 le grec. Je lis *ααγέλας* au lieu de *ααγέλας*,  
 & je l'explique par joindre, atteindre.

(b) Voyez Remarque I.



corps, chargé de graisse, étoit monté sur des jambes grêles (a); mais dans ce corps si foible & si peu proportionné à son incroyable valeur, logeoit une ame vraiment héroïque. Il aborda Tite, & lui adressant la parole : « Prince, lui dit-il, je me rends avec joie à l'impulsion de vos desirs, & vais monter le premier à l'assaut. Veuillent les Dieux seconder mon zèle & mes efforts, de telle sorte que vous en tiriez un heureux avantage. Si quelque envieux osoit donner de mauvaises couleurs à ma prompte obéissance, il faut du moins que l'on sçache qu'en courant à une mort que je ne me flatte point de pouvoir éviter, je ne me propose que la gloire de m'y être volontairement exposé pour votre service ». Après avoir ainsi parlé, il prit son bouchier de la main gauche, s'en couvrit la tête, & tenant de la droite son épée nue, il s'avança près du mur, & commença à y monter vers la sixième heure du jour : onze autres braves, seulement, s'étoient piqués d'émulation, & l'avoient suivi; mais transporté d'une fureur qui sembloit avoir quelque chose de surnaturel, il les dévança toujours, quoique les ennemis tirassent, sans discontinuer, sur lui & sur ceux qui le suivoient, une grêle de dards & de flèches, & roulassent contre eux de très-grosses pierres, dont quelques uns de ces braves furent renversés. Sabinus, à travers la multitude de flèches, sous lesquelles il paroïssoit accablé, avançoit toujours, gagna le haut du mur, & en chassa les ennemis, qui, étonnés d'une si prodigieuse valeur, & craignant qu'il ne fût suivi d'un gros corps de troupes, avoient pris le parti de se retirer. Mais, & on peut bien s'élever ici contre l'aveugle injustice de la fortune, qui, voulant que les grands succès ne soient dus qu'à son caprice, se plaît à traverser les actions les plus héroïques, au moment que Sabinus pouvoit commencer à jouir de la gloire d'avoir si généreusement exécuté son entreprise, il donna du pied contre une pierre, & tomba. Au bruit que firent ses armes par cette chute, les Juifs tournerent tête, & le voyant seul & renversé,

(a) M. Spanheim, Auteur de la Note 2, après avoir rapporté un passage de Philon, & remarqué que cet endroit de Joseph paroît corrompu, en reste là; pour tâcher d'aller plus loin, je conjecture que *καὶ οὕτως* est sous-entendu après

ou avant *ἐξῆς*, & que *καὶ οὕτως* a pris la place de *καὶ οὕτως*. Des jambes grêles & un ventre chargé de graisse & de chair, n'est pas la marque d'un corps fort & robuste;

tirerent sur lui de toutes parts. Sabinus se leva cependant sur ses genoux, se couvrit de son bouclier, & non-seulement se défendit lui-même avec courage, mais il blessa encore plusieurs de ceux qui osèrent l'approcher, jusqu'à ce que la multitude des coups qu'il avoit reçus, l'affoiblit au point de ne pouvoir plus soutenir ses armes. Alors ils acheverent de le tuer, & l'ensevelirent, si je puis m'exprimer ainsi, sous un monceau de traits qu'ils lui lancerent. Ce grand homme méritoit sans doute un sort plus heureux; mais l'extrême difficulté de l'entreprise jettâ un merveilleux éclat sur toutes les circonstances de sa mort. Trois des braves qui l'avoient suivi, & qui avoient gagné le haut du mur, furent tués à coups de pierres. Les huit autres furent dégagés, couverts de blessures, & emportés dans le camp. Cette action se passa le troisième juillet.

V I I. Deux jours après, vingt soldats de ceux qui étoient commis à la garde des plattes-formes, se détacherent, & ayant appelé l'Enseigne de la cinquième légion, deux Cavaliers & un Trompette s'avancerent sans bruit par-dessus les débris du mur qui étoit tombé, jusqu'à la tour Antonia, vers la neuvième heure de la nuit. Ils commencerent par égorger les Gardes qu'ils trouverent endormis, & s'étant rendus maîtres du mur, ils firent sonner leur trompette. A ce son, les autres Gardes se leverent précipitamment & prirent la fuite, avant que d'avoir reconnu le nombre de ceux qui étoient montés; parce que, saisis de frayeur, ils s'étoient imaginé que toute l'armée avoit gagné le mur. Tite, sans perdre de tems, fit prendre les armes à toute l'armée, & monta le premier où l'appelloit le son de cette trompette, accompagné de quelques Officiers & d'un corps de troupes choisies; & tandis que les assiégés se fauioient en grande hâte dans les Portiques du Temple, ils furent surpris par les Romains qui venoient à leur poursuite par un souterrain, [ qui, de la Tour Antonia, conduisoit aux Portiques, & qu'Hérode (b) avoit fait pratiquer lors de la construction de cette Tour. ] Alors les deux:

Prise de la  
Tour Antonia  
par les Ro-  
mains.

(a) » M. Crevier *Histoire des Empe-*  
» reurs jusqu'à Constantin, Tom. 8.  
» pag. 404. croit qu'il y a faute, qu'à  
» trois, il faut substituer le treize. Mais  
» Savant ne donne aucune raison de

son sentiment, & ce ne seroit pas le  
seul changement qu'il faudroit faire dans  
le texte de Joseph, pour le soutenir.

(b) Voyez Remarque II.

Combat sanglant des Romains qui vouloient gagner le Portique, contre les Juifs qui faisoient tous leurs efforts pour les empêcher.

factious de Séditieux, celle de Jean, & celle de Simon, sans observer de former de corps particuliers, firent à l'envi les plus grands efforts pour les repousser, & les contraindre de rentrer dans la tour Antonia, parce qu'ils se croyoient absolument perdus, si les assiégeants se rendoient maîtres des Portiques du Temple. Les Romains, qui de leur part étoient persuadés que leur victoire ne pourroit être complète, s'ils ne s'en emparoiént, vouloient y entrer à quelque prix que ce fût. Il s'alluma donc à l'entrée de ces saints lieux un combat opiniâtre. Les flèches & les piques furent de part & d'autre, dans cette action, des armes inutiles; l'espace qu'on avoit pour combattre étoit si étroit, qu'on ne pouvoit, qu'assez confusément, se porter des coups les uns aux autres que l'épée à la main. A mesure que cette furieuse action s'engageoit, on avoit peine à reconnoître, dans la mêlée, si l'on étoit parmi les siens, ou si l'on n'avoit point eu le malheur de se trop engager parmi ceux du parti contraire; car la confusion devenoit si grande, qu'on voyoit des Romains mêlés avec les Juifs, & des Juifs passés du côté des Romains; & le bruit, dont l'air étoit rempli par les différents cris qui s'élevoient de part & d'autre, étoit si prodigieux, qu'on ne pouvoit assez entendre ceux dont on étoit le plus proche, pour faire ce discernement. Le carnage fut grand de part & d'autre, & l'on ne pouvoit continuer le combat qu'en marchant sur des corps morts & sur des armes. De quelque côté que penchât la victoire, on n'en étoit pas moins acharné à se battre. Les cris d'allegresse de ceux qui prenoient quelque avantage, & les regrets perçants de ceux qui étoient contraints de plier, les animoit tous. Le champ de bataille étoit si resserré, & l'espèce de flux & reflux des combattants si continuel, par l'impossibilité de fuir, ou de poursuivre quelqu'un qui eût cherché à se sauver, que ceux qui successivement se trouvoient sur les premières lignes, étoient dans la nécessité de tuer ou d'être tués, parce que ceux qui étoient à la queue, pouissoient si fortement ceux qui étoient devant eux, qu'ils leur laissoient à peine de l'espace pour combattre. Mais enfin l'aveugle témérité des Juifs, à qui le désespoir présentoit la perte de ce combat comme l'époque fatale de leur ruine entière, l'emporta sur la valeur, & l'expérience des Romains, qui se voyant au risque d'être entièrement défaits dans une telle confusion, crurent prudemment



devoir se contenter , pour lors , d'avoir emporté la tour Antonia , quoiqu'une partie de leur armée qu'ils attendoient , & sur laquelle ils avoient compté , leur manquât ; car leurs légions n'étoient point encore montées. Cette action avoit commencé à la neuvième heure de la nuit , & ne finit qu'à la septième du jour.

VIII. Un Centurion nommé Julien , né d'une famille distinguée en Bithinie , que j'ai connu moi-même dans cette guerre pour un des plus braves Officiers de l'armée , & pour un homme d'une force & d'une fermeté de courage extraordinaires , s'apercevant que les Romains ne se défendoient plus que foiblement , & qu'ils commençoient à plier , quitta Tite auprès duquel il étoit dans la tour Antonia , se jeta au milieu des ennemis & les poussa lui seul jusqu'à l'angle du Portique intérieur. Tous les Juifs prirent la fuite , s'imaginant qu'une force & une hardiesse si prodigieuse , ne pouvoient être que surnaturelles ; car , non-content de les voir fuir devant lui , il tuoit à droite & à gauche , à mesure qu'il les écartoit , tous ceux qu'il pouvoit joindre. Tite n'avoit jamais rien vu de si digne d'admiration , que cette héroïque action de valeur , qui donna aux Juifs le plus grand effroy qu'ils eussent peut-être jamais senti. Mais cette grande action fut l'époque fatale du malheur qui l'attendoit. Il étoit homme , & en cette qualité , il lui étoit impossible de s'y soustraire. Ses souliers avoient en dessous , comme ceux de tous les militaires Romains , beaucoup de clous pointus , & comme il couroit avec précipitation sur des pierres , son pied glissa , il tomba à la renverse. Au bruit que firent ses armes dans cette chute , les Juifs tournèrent tête , & les Romains qui étoient dans la tour Antonia , jetterent de grands cris , à la vue de l'extrême péril qu'il couroit ; car les Juifs l'avoient environné de toutes parts pour le tuer à coups de lances & d'épées. Toujours couvert de son bouclier , dont il se servoit pour les parer , il tenta plusieurs fois de se relever ; mais les coups continuels que lui portoit la multitude de Juifs répandus autour de lui , rendirent ses efforts inutiles : ce qui ne l'empêcha pas néanmoins d'en blesser lui-même plusieurs de son épée , parce qu'il se passa encore assez de tems avant qu'ils pussent lui ôter la vie. Son casque & sa cuirasse qu'il avoit soin de tenir exactement fermés au défaut du col , préservant sa tête & sa poitrine de tous les coups qui

Prodigieuse  
action de va-  
leur d'un Offi-  
cier Romain.

auroient pu être mortels : enfin la quantité de sang qu'il perdit par les blessures qu'il avoit reçues dans les autres parties de son corps, épuisa tellement ses forces, que personne n'ayant osé lui porter du secours, il expira. Tite étoit pénétré de douleur de voir perir sans secours, & en présence de tant de monde, un si brave Officier : du lieu où il étoit, il ne pouvoit, quelque desir qu'il en eût, lui en administrer par lui-même, & la crainte retenoit ceux de ses gens qui auroient pu le faire. Ce fut ainsi que Julien mourut, après s'être défendu long-tems, & avoir blessé presque tous ceux qui osèrent lui porter quelque coup. Son extraordinaire valeur & une mort si glorieuse, lui acquirent l'estime non-seulement de Tite & des Romains, mais des Juifs mêmes. Ceux-ci se saisirent de son corps, poussèrent les Romains, & les forcèrent de se retirer dans la tour Antonia. Ceux des Assiégés, qui se distinguèrent le plus dans cette action, furent Alexas & Griphtée de la Faction de Jean ; de celle de Simon, Malachie, Judas fils de Mertone, Jacob fils de Sosas, Général des Iduméens ; & du nombre des Zélateurs, Simon & Judas, tous deux fils de Jaïri.

## CHAPITRE II.

I. **T**ITE fit détruire de fond en comble la Tour Antonia, par les troupes qu'il avoit pour lors avec lui, afin de donner une entrée plus facile à toute son armée. Il avoit appris que ce jour, qui étoit le dix-septième Juillet, on n'avoit point offert à Dieu le Sacrifice perpétuel, parce que les victimes avoient manqué, & que le Peuple (a) en

Le Sacrifice  
perpétuel cessé.

(a) » Le Peuple étoit extrêmement  
» affligé de n'avoir pu célébrer la fête  
» qui porte le nom d'Endéléchisme,  
» c'est-à-dire, le brisement des Tables ».

Je ne vois pas où l'élégant Traducteur a pu prendre cela. Joseph n'entend par *ἑνδελύσμου*, que ce que l'Ecriture appelle *דְּבִשְׁתִּי* *juge Sacrificium. ολοκαύτωμα ἑνδελύσμου*. Num. 1. chap. 28. v. 6. Joseph dit dans le premier livre de la Guerre des Juifs, qu'Antiochus

Epiphane, s'étant rendu maître de Jérusalem, fit cesser les sacrifices qu'on offroit tous les jours. *Τὸ ἑνδελύσμον τῷ καθ' ἡμέραν ἑνδελύσμον ἵσταντο*. Chap. 1. num. 1. Antiq. Juiv. Liv. 11. chap. 4. num. 1. En parlant du rétablissement du Temple, sous Judas Maccabée, il dit qu'on rétablit ce qu'on appelle *ἑνδελύσμου*, & les Sacrifices des Sabbats & de toutes les Fêtes,

avoit

avoit été très affligé (a). Il ordonna à Joseph d'aller encore une  
 fois dire à Jean , » que s'il avoit une si grande envie de se  
 » battre , il pouvoit sortir avec tel nombre de ses gens qu'il  
 » voudroit , sans s'obstiner davantage à vouloir perdre avec  
 » lui Jérusalem & le Temple ; qu'il étoit tems qu'il cessât de  
 » profaner ce lieu saint , & d'outrager Dieu par les conti-  
 » nuels sacrilèges qu'il y commettoit ; que d'ailleurs , il lui  
 » donnoit toute liberté de choisir les Juifs qu'il jugeroit à pro-  
 » pos , pour se pourvoir de victimes , & faire cesser l'inter-  
 » ruption des Sacrifices ». Joseph , en exécution de ces or-  
 dres , choisit un lieu d'où il pût être entendu , non seulement  
 de Jean , mais de nombre d'autres Juifs , & leur fit en hé-  
 breu toutes les représentations que Tite lui avoit commandé  
 de leur faire , les conjurant sur-tout de prendre pitié de leur  
 patrie , de ne se pas exposer à l'horrible malheur de voir brû-  
 ler le Temple que ce funeste désastre menaçoit de si près ,  
 & de ne point discontinuer de rendre à Dieu , suivant les saints  
 usages de la Nation , le culte qui lui est dû. Le Peuple ne ré-  
 pondit aux pathétiques exhortations de Joseph , que par un si-  
 lence qui rémoignoit la juste douleur dont il étoit accablé.  
 Mais Jean chargea Joseph d'injures & de malédictions , &  
 dit : » qu'il n'auroit jamais la foiblesse de craindre la ruine  
 » d'une ville qui étoit à Dieu ». A quoi Joseph répondit d'un  
 ton de véhémence : » Vous la lui conservez donc bien pure ,  
 » & , sans doute , que vous avez , comme vous le deviez ,  
 » empêché que les sacrés Portiques ne fussent profanés ,  
 » vous n'avez même apparemment outragé la Majesté divine  
 » par aucune impiété , & vous avez eu la scrupuleuse attention  
 » de faire offrir à Dieu les Sacrifices prescrits par notre sainte  
 » Loi. O le plus méchant des hommes ! Si quelqu'un vous  
 » privoit de la nourriture que vous devez prendre chaque  
 » jour , ne le regarderiez-vous pas comme votre ennemi ?  
 » Et vous vous flattez d'avoir Dieu pour protecteur dans cette  
 » guerre , tandis que vous lui refusez le culte perpétuel qu'on  
 » lui rend depuis tant de siècles ! Vous prétendez rejeter l'hor-  
 » reur des crimes dont vous vous souillez sur les Romains ,  
 » ce Peuple religieux qui n'a jamais manqué d'égards pour  
 » nos saintes Loix , qui , pour les maintenir , vous presse au-

Joseph ex-  
 horte les Juifs  
 à se rendre.

(a) Voyez Remarque III.



« jourd'hui de rétablir le Service de Dieu , que vous n'a-  
 « vez pas craint d'interrompre. Qui peut voir , sans frémir ,  
 « & sans fondre en larmes , un si étrange contraste ? Quoi des  
 « étrangers , vos ennemis , cherchent à arrêter , dans votre  
 « Capitale qu'ils tiennent assiégée , le cours de vos impiétés ;  
 « & vous , qui êtes nés Juifs , qui avez été élevés dans l'ob-  
 « servance de nos saintes Loix , vous vous en déclarez les  
 « ennemis , & vous résistez opiniâtrément aux efforts géné-  
 « reux qu'ils font pour vous remettre en état de les observer  
 « paisiblement. Voulez-vous conserver votre Patrie ? imitez  
 « le Roi Jéchonias (a). Lorsque le Roi de Babylone assiégea  
 « Jérusalem , il se rendit volontairement avant qu'elle fût  
 « prise ; & il aima mieux être emmené captif avec sa famille ,  
 « que de voir , pour conserver sa liberté , cette ville & son  
 « saint Temple consumés par le feu. Un sacrifice si magnanime  
 « a mérité d'être célébré , dans toute la nation , par des  
 « Hymnes sacrées ; le souvenir honorable s'en perpétue de siè-  
 « cle en siècle , & rend sa mémoire immortelle. Quoique  
 « vous soyez sur le bord du précipice , il ne vous sera pas  
 « moins glorieux qu'avantageux , de profiter d'un aussi admi-  
 « rable exemple. J'ose vous assurer un oubli général de tous  
 « vos forfaits de la part des Romains , un pardon absolu.  
 « Faites une sérieuse attention à ce que c'est un homme de  
 « votre nation , un Juif qui vous porte cette parole ; au mo-  
 « tif qui le fait vous la porter , d'après quel homme enfin , il  
 « se hazarde à le faire. A Dieu ne plaise , que jamais l'état  
 « de prisonnier me fasse oublier ce que je dois d'amour à ma  
 « Patrie , & de respect à nos saintes Loix. Mais quoi ! Vo-  
 « tre fureur redouble , vous proférez contre moi de nouvelles  
 « injures ; j'avoue que je les mérite , & de plus outrageantes  
 « encore , puisque je suis assez téméraire , que d'agir contre  
 « l'ordre de Dieu , en exhortant à se conserver des gens que  
 « Dieu , dans sa juste colère , a condamnés à périr. Car qui  
 « peut ignorer que l'Oracle qui a décidé du sort de l'infor-  
 « tunée Jérusalem , va être accompli. Ne lisons-nous pas dans  
 « nos saints Prophetes , qu'elle doit être détruite , lorsqu'on  
 « verra ses Citoyens massacrés par des gens de leur nation ,

(a) Ce fut Joachin qui fit ce que Joseph attribue , ou ce que ses Copistes lui font attribuer à Jéchonias. 4. Liv. Rois. chap. 25. v. 12.

• & cette malheureuse ville , ainsi que les sacrés Portiques  
 • ne sont-ils pas pleins des corps de ceux que vous avez égor-  
 • gés ? Vos crimes & vos abominations vont être expiés par  
 • le feu , & c'est pour faire disparoître de dessus la terre  
 • la ville que vous en avez souillée , que Dieu a fait entrer  
 • les Romains dans vos murs.

I I. Les larmes abondantes que répandit Joseph , & les sanglots profonds qu'il pouffoit en prononçant ce discours pathétique , ne lui permirent pas de l'étendre davantage Les Romains étoient pénétrés & dans l'admiration de l'état où le mettoient ses tendres dispositions pour sa patrie. Mais Jean & les Factieux n'en furent que plus irrités contre eux , & n'aspirèrent qu'avec plus d'ardeur à trouver l'occasion de se saisir de Joseph. Son discours fit tout un autre effet sur plusieurs personnes de considération. La crainte qu'inspiroit la garde exacte que les Factieux faisoient faire , en retint néanmoins une partie qui n'osèrent prendre le parti de sortir de la ville , encore qu'ils ne doutassent plus qu'elle dût être détruite , & eux périr avec elle. D'autres prirent de si justes mesures , qu'ils trouverent le moyen de tromper la vigilance des Gardes , & de se retirer vers les Romains. De ce nombre , furent les Grands Prêtres Joseph & Jesus ; trois fils d'Ismael , qui avoit eu la tête tranchée à Cirene ; quatre de Mathias ; un d'un autre Mathias , qui s'échappa , comme je l'ai ci-devant dit , lorsque Simon fils de Gioras fit mourir son pere avec trois de ses enfants ; plusieurs autres , dans l'ordre de la Noblesse , vinrent aussi se rendre aux Romains avec ces Prêtres. Tite les reçut avec bonté , & comme il craignoit qu'ils n'eussent quelque peine à vivre parmi des étrangers , il les envoya à Gophna , les invitant à y rester jusqu'à ce que la fin de la guerre lui procurât le loisir de les rétablir dans leurs possessions. Ils se rendirent , avec joie , dans cette petite ville , & y vécurent avec beaucoup de sûreté & d'agrément. Lorsque les Factieux ne les virent plus , ils firent courir le bruit , que , suivant leur usage , les Romains les avoient fait mourir. L'imposture leur réussit pour quelque tems , & la crainte d'un pareil traitement , en empêcha plusieurs de se rendre.

III. Mais Tite fit revenir de Gophna ceux qu'il y avoit envoyés , & leur ordonna d'aller avec Joseph se présenter

Gggg ij

Quelques Juifs  
se rendent aux  
Romains.

devant les murailles , de sorte que le Peuple les pût voir. Cet ordre produisit l'effet qu'il souhaitoit , & plusieurs vinrent encore se réfugier auprès de lui. S'étant ensuite tous rassemblés au-devant des Romains , ils s'avancèrent vers les Factieux , & les conjurèrent avec des soupirs mêlés de larmes , d'ouvrir les portes aux Romains , de les recevoir dans la ville , & de ne point s'obstiner à causer la ruine de leur patrie , ou de se retirer au moins eux-mêmes des sacrés Portiques , & de ne pas exposer le Temple , auquel ils étoient persuadés que les Romains n'oseroient mettre le feu qu'à la dernière extrémité , à être enveloppé dans la ruine de la ville. Mais ces prières ne firent qu'aigrir encore davantage les Factieux. ils chargerent d'injures ces transfuges , & firent ranger sur les portes des sacrés Portiques toutes leurs machines à lancer des dards & des pierres , de sorte que ces saints lieux & le Temple lui-même paroissoient comme une citadelle dont tous les environs pouvoient passer pour un cimetière , par la quantité de corps morts qui y étoient. Ces scélérats entrèrent dans les saints lieux les mains fumantes encore du sang de leurs frères , & portèrent l'impiété à un tel excès , que si les Romains (a) eussent commis quelque chose de semblable , ils n'eussent pu s'empêcher eux-mêmes d'en être scandalisés , & avec d'autant plus de raison , que les Romains étoient justement indignés de les voir profaner d'une manière si outrageante leurs saints lieux , & traiter leurs concitoyens avec tant d'inhumanité. Il n'y avoit aucun soldat dans l'armée de Tite , qui ne regardât le Temple avec une religieuse frayeur , & qui ne souhaitât que les Factieux renonçassent à leur opiniâtreté , & ne laissassent pas les choses parvenir à un point où il n'y auroit point de remède.

(a) Joseph semble dire ici , que les Factieux entrèrent jusques dans le Saint des Saints ; & un Sçavant rapporte qu'ils » profanoient le Sanctuaire sans au-  
» cun remords , & qu'ils se logeoient ,  
» tout armés & tout couverts du sang  
» de leurs frères , dans ce lieu redou-  
» table où le Grand-Prêtre seul avoit  
» permission d'entrer une seule fois dans  
» l'année «. Mais il paroît par ce qu'il  
dit en d'autres endroits , qu'ils ne por-  
terent pas leur impiété jusques-là. Outre  
que le reproche qu'il fait à ces scélérats ,  
est plutôt d'entrer en armes , & les mains

encore fumantes du sang de leurs frères , dans ce qu'il appelle *àbyss* & *àkè-  
trou* , que d'y entrer en général. Le re-  
proche que Tite fait aux Factieux dans  
le numéro suivant , n'est que d'entrer  
dans le Portique d'Israël , souillés de  
toutes sortes de crimes. Et dans le con-  
seil que ce Prince tint pour décider si  
l'on conserveroit , ou si l'on détruiroit le  
Temple , le second avis fut de le con-  
server , au cas que les Juifs ne voulus-  
sent pas le défendre les armes à la main.  
*Chap. 4. num. 3. chap. 5. num. 1.*



I V. Tite envisageoit , avec une si grande douleur , les suites terribles d'un si étrange aveuglement, qu'adressant lui-même la parole à Jean & à ceux de sa faction, il leur dit , d'un ton d'aigreur & de véhémence : « Monstres abominables  
 « d'impiété , ne sont-ce pas vos ancêtres qui ont fait envi-  
 « ronner de balustrades vos saints lieux ? Ne sont-ce pas  
 « eux qui ont fait poser de distance en distance ces colonnes  
 « sur lesquelles sont gravées en caractères Grecs & Romains  
 « des défenses expresses de passer ces bornes ? Ne vous ai-je  
 « pas permis moi-même de faire mourir ceux qui oseroient  
 « entreprendre de les passer, quand même ils seroient Ro-  
 « mains ? Quel excès de fureur vous porte donc aujourd'hui  
 « à vous faire une criminelle gloire de fouler aux pieds les  
 « corps, non des étrangers seulement, mais de ceux de votre  
 « nation, que vous massacrez tous les jours avec tant d'in-  
 « humanité. J'en atteste les Dieux de ma patrie, & tel au-  
 « tre qui se soit autrefois déclaré le protecteur de vos saints  
 « lieux , car je ne crois pas qu'aucune divinité daigne aujour-  
 « d'hui les regarder d'un œil favorable : j'en atteste toutes mes  
 « troupes & tout ce qu'il y a présentement de Juifs auprès  
 « de moi : je vous prends enfin vous-mêmes à témoins, que  
 « je n'ai contribué en aucune sorte de façon à vous rendre  
 « coupables de ces énormes prophanaçons ; prenez tout au-  
 « tre champ de bataille, & nul de mes gens n'approchera de  
 « vos saints lieux, ni ne les prophanera : je veux très sincère-  
 « ment, malgré vous-mêmes, vous les conserver purs & en-  
 « tiers.

Tite repro-  
 che aux Fac-  
 tieux leurs pro-  
 phanaçons

V. Joseph ayant, par ordre de Tite , rendu ce discours en hébreu à Jean & aux autres Factieux , il n'en devinrent que plus insolents, parce qu'ils s'imaginèrent que ces pressantes exhortations étoient moins l'effet de ses sentiments de bonté, que celui d'une vive appréhension de ne pas réussir. Convaincu alors que sans compassion pour eux-mêmes, ils n'étoient nullement disposés à se laisser toucher du desir de sauver le Temple , ce Prince résolut d'en revenir à la force ; mais comme il n'avoit point assez d'espace pour faire donner toute son armée, il prit sur chaque Centurie trente hommes des plus braves, & en composa des bataillons de mille hommes , dont il donna le commandement particulier à des Tribuns , sous les ordres de Céréalis , qu'il établit Général en

chef de tous ces corps , & auquel il donna l'ordre de faire attaquer les Corps-de-Garde vers la neuvieme heure de la nuit. Il s'étoit lui-même mis sous les armes , & étoit prêt de monter à l'assaut avec eux ; mais les principaux Officiers de l'armée considérant la grandeur du péril , & ne pouvant souffrir qu'il s'y exposât , lui représenterent « qu'il contribueroit beaucoup » plus utilement aux succès de l'entreprise , en restant dans » la tour Antonia , d'où il donneroit les ordres nécessaires , qui » seroient exécutés avec d'autant plus d'ardeur & de précision , » que ses troupes sentiroient tout le prix de l'honneur qu'elles » auroient de combattre sous ses yeux ». Tite se rendit à ces raisons , & dit aux troupes , « qu'il ne consentoit à rester que » pour être témoin & Juge de leur conduite , & user avec » discernement du pouvoir qu'il avoit , & de la ferme résolution dans laquelle il étoit de ne laisser sans récompense nul » de ceux qui se signaleroient dans cette action , ni sans châtiment nul de ceux qui n'y feroient pas leur devoir ». Il les envoya ensuite à l'assaut à l'heure que je viens de marquer , & alla attendre l'issue de l'entreprise dans une guerite de la tour Antonia , d'où il pouvoit voir tout ce qui se passeroit.

V I. Les ennemis n'étoient point endormis , comme on l'avoit cru ; ceux qui étoient postés aux premiers Corps-de-Garde , s'avancèrent vers les assaillants , & en vinrent d'abord aux mains avec eux , en poussant de grands cris. A cette alerte , ceux des Corps-de-Garde les plus reculés , accoururent en foule ; mais pendant que les Romains soutenoient avec fermeté les efforts des premiers , ceux qui venoient après eux , ne les reconnoissant pas , les prirent pour des ennemis , & tomberent sur eux , parce que le bruit confus des cris dont On remplissoit l'air de part & d'autre , & l'obscurité de la nuit mettoit les yeux & les oreilles hors d'état de distinguer ni les voix ni les personnes ; d'ailleurs la fureur & l'emportement dans les uns , la crainte dans les autres , augmentoient encore cette confusion , qui fut cependant beaucoup moins préjudiciable aux Romains , parce qu'ils marchaient en bon ordre , étroitement serrés les uns contre les autres , bien couverts de leurs boucliers , & qu'ils avoient l'attention de se servir souvent du mot qu'on leur avoit donné pour se reconnoître. Les Juifs , au contraire , toujours séparés les uns des autres , avançoient ou reculoient sans observer aucun ordre ,

& prenoient ainsi souvent pour des ennemis , ceux des leurs , qui , las de combattre , cherchoient à se retirer ; de sorte qu'ils blessèrent eux-mêmes plus de leurs gens , que ne firent les Romains. Mais lorsque le jour parut , & qu'on commença à se reconnoître , les assiégés se réunirent , combattirent avec ordre , & firent à coups de traits & de fleches les plus grands efforts pour repousser les Romains , qui de leur part , aussi pleins d'ardeur que s'ils eussent passé la nuit la plus tranquille , soutinrent leur attaque avec une fermeté inébranlable , parce que prévenus tous que Tite avoit les yeux ouverts sur leur conduite , chacun d'eux considéroit cette journée comme le commencement d'une élévation qui feroit le bonheur de sa vie , & cherchoit à mériter l'attention particuliere de ce Prince. L'audacieuse témérité des Juifs étoit animée par le sentiment particulier de l'extrémité du péril où chacun se trouvoit par l'appréhension générale qu'ils avoient de voir ruiner les sacrés Portiques , & sur-tout par la présence de Jean qui exhortoit les uns , menaçoit les autres , & frappoit tous ceux qui à son gré faisoient foiblement leur devoir. La plus grande partie de ce combat se donna de pied ferme , & comme en champ clos (a). De part ou d'autre , s'il arrivoit à quelque corps de plier , il se remettoit au même instant , parce que le terrain étoit si serré , qu'on ne pouvoit se flatter de s'écarter assez en fuyant , pour n'être pas poursuivi sur le champ & atteint. Les différentes faces sous lesquelles se présentoit successivement le champ de bataille , jetoient ceux qui étoient dans la tour Antonia dans de violentes agitations ; car rien de ce qui se passoit sur cette espèce de théâtre militaire , n'échappoit à la vue de Tite & de ceux qui étoient auprès de lui , & par des cris continuels , ils fortifioient le courage de ceux de leurs gens qui prenoient l'avantage , & ranimoient celui de ceux qui leur paroissoient être prêts à être poussés par les Juifs. Enfin l'action commencée à la neuvième heure de la nuit , ne finit qu'après la cinquième du jour , sans qu'aucun des deux partis pût forcer l'autre à lui céder d'une manière assez sensible , pour s'assurer de quel côté avoit tourné la victoire. Un grand nombre de Romains y combattirent avec une valeur extraordinaire. Les Juifs qui s'y distinguèrent le plus , furent ,

(a) Συγκρουσ..... σαφῶς εἶναι τὴν μάχην.



dans la faction de Simon Judas fils de Mertone, Simon fils de Josias; dans le corps des Iduméens, Jacob fils de Sosa & Simon fils de Cathlas; dans la faction de Jean, Giphée & Alexas; & enfin dans celle des Zélateurs, Simon fils de Jaïre.

V I I. Cependant Tite faisoit ruiner de fond en comble la tour Antonia par le reste de son armée, & s'étant, par cette opération, qui dura sept jours, ouvert un chemin large & spacieux jusqu'au Portique des Gentils, il posta les légions devant la première enceinte du Temple, pour y élever quatre plates-formes; la première contre l'angle du Portique des Gentils (a) entre le septentrion & le couchant; la seconde devant l'exèdre du septentrion, qui étoit entre deux portes; la troisième devant le même Portique au couchant; & la dernière au septentrion.

Ces ouvrages ne se pouvoient qu'avec beaucoup de peine & de travail; car les Romains étoient obligés d'en faire venir les matériaux de cent stades, & les Juifs les incommodoient extrêmement par les embûches qu'ils leur dressaient, & contre lesquelles ils ne se tenoient point assez en garde, par la trop grande confiance qu'ils avoient en leurs forces, & faute de faire autant d'attention qu'ils auroient dû, à ce que le désespoir où étoient les Juifs, les faisoit plus que jamais se porter aux entreprises les plus téméraires. Quelques Cavaliers Romains allant au fourage, débridoient leurs chevaux, & les laissoient paître librement dans la campagne, sans se mettre en peine de les faire garder, tandis qu'ils ramassoient les provisions dont ils avoient à se fournir. Dès que les Juifs appercevoient ces chevaux vagabonds, ils sortoient en troupes, & venoient les enlever. Comme cela arrivoit assez fréquemment, Tite se persuada, & c'étoit en effet la vérité,

[a] Ἰσὸν Ἰσῶν signifie constamment dans Joseph le Portique des Gentils, comme Ἰσὸν Ἰσῶν celui des Israélites. Comme les Romains n'étoient pas encore maîtres de celui des Gentils, ils ne purent élever leurs plates-formes devant celui d'Israël, qu'après s'être emparés du premier. Ainsi Ἰσὸν devant Ἰσὸν Ἰσῶν est une faute des Copistes, qu'il faut corriger en lisant Ἰσῶν. Ils ont confondu ces deux mots en quelques autres endroits, & il est visible qu'ils ont transféré ici le premier pour le se-

cond. Après que la tour Antonia fut détruite, les légions s'approchèrent de la première enceinte pour élever des plates-formes. C'est de πύργος περίτολου que Joseph se sert quand il parle du Temple, pour marquer le Portique des Gentils. Des quatre plates-formes que les légions élevèrent, il en met deux devant ce Portique τῷ Ἰσῶν, Ἰσῶν; & puisque ce ne fut que de lui que les légions s'approchèrent pour les élever, elles le firent contre le Portique des Gentils, comme les premières.

que

que cet enlèvement de chevaux , étoit plutôt l'effet de la négligence des Cavaliers, que de la valeur des assiégés, & estimant devoir , par une sorte de sévérité , obliger ces Cavaliers à être plus soigneux , il en fit mourir un qui avoit perdu son cheval. La crainte d'un châtiment semblable rendit les autres si attentifs à la conservation de leurs chevaux, qu'il sembla depuis, que la nature avoit attaché chaque Cavalier à son cheval.

VIII. Lorsque les plattes-formes furent élevées, les Romains monterent aux Portiques, & commencerent à leur donner des attaques. Les Factieux pressés de la faim, parce que les provisions qu'ils s'étoient faites par leurs voleries, étoient déjà consommées, s'assemblerent le lendemain, & entreprirent de forcer les Gardes Romaines qui étoient postées sur la montagne des Oliviers. Ils croyoient les surprendre d'autant plus facilement, que formant leur attaque vers les onze heures, c'étoit pour elles le tems de prendre quelque repos & des rafraîchissements. Mais les Romains les ayant vu venir à eux, se rassemblèrent de tous les quartiers, & rendirent inutiles les efforts que faisoient les Juifs pour forcer leurs retranchements. On s'y battit avec beaucoup de chaleur, & il se fit de part & d'autre des actions d'une valeur extraordinaire, les Romains tirant autant d'avantage de leur bravoure que de leur expérience consommée dans l'art de la guerre, & les Juifs tout celui qu'ils pouvoient de la fureur effrénée avec laquelle ils combattoient. La nécessité soutenoit l'ardeur impétueuse de ceux-ci ; l'honneur animoit les premiers ; ils considéroient comme une honte de laisser échapper l'occasion de châtier l'audacieuse témérité des Juifs, qu'ils tenoient comme enfermés dans un filer, & les Juifs ne concevoient aucune espérance de salut, qu'en forçant les Romains dans leur camp. Ils furent cependant enfin mis en fuite, & chassés dans la vallée. Ensuite de ce succès, un Cavalier Romain, nommé *Pedanius*, donna une preuve merveilleuse de la force presque-incroyable de son bras, de tout son corps, & de son adresse à manier un cheval. Il picqua celui sur lequel il étoit monté, le mit au galop, & tout en courant, il se pencha assez pour saisir au talon, & enlever un jeune homme des ennemis fort robuste & armé de toutes pièces, qui s'ensuyoit. Il le porta, comme une offrande précieuse, à Tite, qui admira la force & l'adresse du Cavalier, & condamna à mort le prisonnier,

Les Juifs font une sortie sur le poste de la Montagne des Oliviers.

comme ayant été du nombre de ceux qui avoient osé venir attaquer les Romains jusque dans leur camp. Ce Prince portoit toute son attention à diriger le plan de l'attaque des Portiques, pressoit la construction des plattes-formes, & animoit les travailleurs par sa présence.

I X. Les Juifs épuisés par les pertes qu'ils avoient faites en plusieurs entreprises qui ne leur avoient pas mieux réussi, & voyant que cependant les Romains gagnoient toujours du terrain & approchoient du Temple, résolurent de leur en couper le chemin, de même que pour arrêter le progrès de la gangrene, on retranche au plutôt du corps celui des membres qui en est le premier attaqué. Ils mirent donc d'abord le feu à la partie de la gallerie (a) qui, de la tour Antonia, communiquoit à l'angle d'entre le septentrion & le couchant du Portique des Gentils; ils en abattirent ensuite, de leurs propres mains, environ vingt coudées, & commencèrent ainsi les premiers à détruire les saints lieux.

Deux jours après, ce qui tomboit au vingt-quatrième du mois que nous avons indiqué ci-dessus, les Romains mirent le feu au côté de ce Portique le plus proche; & la flamme s'étant portée jusqu'à quinze coudées, les Juifs en abattirent le toit, comme ils avoient fait [ *à l'autre côté du même Portique* ] Cependant les Romains ne discontinuoient point leurs travaux (b); ils ruinèrent la communication qu'avoit la tour Annia [ *avec le Portique des Gentils,* ] & quoiqu'ils eussent pu empêcher les Juifs d'y mettre le feu, sans se donner d'autre mouvement, ils se contenterent d'observer relativement à ce qui étoit de leur avantage, le cours que prenoit le feu; il se donnoit cependant des actions devant les Portiques, & l'un & l'autre parti ne cessoit de faire des excursions sur ses ennemis (c).

(a) Voyez Remarque III.

(b) C'étoit de détruire la tour Antonia jusqu'aux fondements, & de se faire un passage commode pour toutes les troupes, chap. 2. num. 1. & 7. d'amasser des matériaux pour élever des plattes-formes, & de travailler à les placer. Num. 7.

(c) Note de l'Editeur. Le P. Gilles est dans l'usage, lorsque sa traduction diffère, pour le sens, de celles de MM. d'Andilly & Havercamp, d'expliquer les raisons qui l'ont déterminé à donner à Joseph un

sens différent du leur, il ne l'a point fait ici, & je crois faire plaisir aux Lecteurs de leur mettre sous les yeux les deux traductions. M. Havercamp : *Bi-duo autem post, vigesimo & quarto predicti mensis die, vicinum porticum incendunt Romani; flammamque ad eubitos xv. progressa, Judai similiter restum abscondunt: & ab operibus eam non omnino avertentes, quidquid inter ipsos erat, & Antoniam diruunt; etiam cum liceret eis incendium prohibere. Illi autem, cum primum ignis injiceretur, otiosi, ejus cursum*



X. En ce même tems, un Juif nommé *Jonathas*, homme dont la taille & la figure, ainsi que la naissance & la fortune n'annonçoient rien que de bas & d'ignoble, s'étant avancé jusqu'au tombeau du Grand-Prêtre Jean, d'où, après d'insolentes bravades, il défia des Romains d'envoyer le plus vaillant de leurs hommes pour se battre avec lui en combat singulier. Nul de ceux à qui s'adressoit cet arrogant défi, ne l'accepta; les uns par mépris, d'autres peut-être par crainte, & la plupart parce qu'ils jugerent qu'il ne convenoit pas de se battre avec un de ces désespérés qui, ne craignant ni Dieu ni les hommes, se laissent emporter à un tel excès de fureur, qu'ils ne souhaitent rien tant que la mort; avec un de ces hommes qu'il n'est presque jamais glorieux de vaincre & par lesquels il est toujours honteux d'être vaincu. Un certain tems s'étant passé sans que personne se présentât, & ce Juif naturellement téméraire, & que la présomption aveugloit au point d'affecter du mépris pour les Romains, ne cessant de leur reprocher, en termes outrageants leur lâcheté, un cavalier nommé *Pudens*, ne put souffrir davantage l'injurieuse arrogance de cet homme pour qui d'ailleurs on peut croire qu'il avoit conçu du mépris à cause de la petitesse de sa taille. Il s'avança pour le combattre; tout sembloit lui annoncer une victoire assurée, mais la fortune le trahit; il tomba malheureusement, & *Jonathas* s'étant aussitôt jetté sur lui, le tua: fier de sa victoire, il foula son corps aux pieds, & tenant de la main droite son épée fumante de son sang, & de la main gauche son bouclier, il accompagnoit ses cris de victoire du cliquetis de ses armes. Mais tandis qu'il insultoit ainsi à la mauvaise fortune du mort, & qu'il se répandoit en injurieuses railleries contre les Romains, un Centurion nommé *Priscus*, le perça d'un coup de fleche. Les Romains aussitôt, ainsi que les Juifs, poussèrent de grands cris, mais ils étoient excités

Bravade d'un  
Juif, qui lui  
coûte la vie.

*pro sua utilitate metuebantur. Quare fiebat, ut circa Templum quidem acie confingere non desinerent, sed frequens erat singulorum contra se invicem excurrentium pugna.*  
M. d'Andilly: » Deux jours après, qui » étoit le vingt-quatrième Juillet, les » Romains mirent le feu à cette même » galerie; lorsqu'il eut gagné jusqu'à » quatorze coudées, les Juifs en abat- » tirent le comble, & continuèrent ainsi

» de travailler à ruiner tout ce qui pou- » voit avoir communication avec la for- » tresse Antonia, quoiqu'ils eussent pu, » s'ils eussent voulu, empêcher cet » embrasement. Ils considéroient, » sans s'en inquiéter, le cours que » prenoit le feu pour servir à leur » dessein, & les escarmouches ne cess- » soient point à l'entour du Temple.

H h h h ij

par des mouvements bien différents : quant à Jonathas , les douleurs qu'il ressentoit , lui firent bientôt perdre la connoissance & la vie. Il tomba & expira sur le corps de Pudens , & prouva , par son exemple , que , dans la guerre , une prompte révolution est souvent la juste punition de l'indiscrete vanité qu'on tire d'un avantage qu'on ne doit qu'au caprice de l'a-veugle fortune.

### CHAPITRE III.

**L**ES Factieux qui étoient dans les Portiques , ne discontinuoient point d'attaquer les assiégeants , qui gardoient les plattes-formes ; mais enfin ils résolurent de les faire donner dans quelque piège , & voici celui qu'ils leur rendirent : Le vingt-sept de ce même mois de Juillet , ils remplirent de bois sec , de souphre & de birhume tout ce qu'il y avoit d'espace vuide entre les poutres & le comble du Portique occidental , & se retirèrent ensuite , comme s'ils s'y fussent trouvés contraints par un excès de fatigues. Plusieurs Romains emportés par une ardeur inconsidérée , planterent aussi-tôt des échelles pour escaler ce Portique , & aller à leur poursuite. Mais les plus sages ne quitterent point leur poste , parce que ne voyant point de raison qui eût pû obliger les Juifs à s'enfuir , cette retraite précipitée leur donna de la méfiance. Cependant le Portique se trouva bientôt couvert de ceux qui s'étoient hâtés de l'escalader , & les Juifs y mirent alors le feu. La flamme qui se répandit dans un instant de tous côtés , saisit de frayeur les troupes qui , par l'heureux effet de leur prudence , se trouvoient hors de danger , & jeta dans le désespoir celles qui , par celui de leur zèle inconsidéré , avoient eu le malheur de monter sur ce Portique. Pour échapper à cet embrasement soudain , les uns se jetoient du haut en bas dans la ville , d'autres sur les ennemis , d'autres , pour se procurer un salut plus assuré , se précipiterent sur les leurs , & la plupart , en tombant , se brisoient les membres. Il y en eut qui , pour éviter d'être dévorés par les flammes , se donnerent eux-mêmes la mort ; car l'embrasement s'étendant rapidement de plus en plus loin , il devenoit impossible de ne s'y pas trouver envô-

Quelques Romains ayant imprudemment monté sur le Portique occidental , les Juifs y mettent le feu.

loppé. Quelqu'irrité que fut Tite de la faute qu'avoient commise ceux qui périlloient pour avoir eu la témérité d'entreprendre cette attaque, sans en avoir reçu l'ordre, il ne put s'empêcher de paroître touché de leur malheur, & sincèrement affligé de ce qu'on ne pouvoit leur porter aucun secours; & ce fut, au moins, une sorte de consolation pour eux de voir que celui pour la gloire duquel ils s'étoient, quoique de leur propre mouvement, exposés à périr, ne laissoit point douter qu'il ne plaignît leur sort: Il se donnoit en effet de grands mouvements pour inviter tous ceux à qui il pouvoit s'adresser, & dont il pouvoit se faire entendre, à les aller secourir. Ces malheureux mouroient satisfaits, & les vives inquiétudes de ce Prince, les ordres qu'ils lui entendoient donner, les sollicitations pressantes dont il les accompagnoit, leur tenoient lieu des plus magnifiques obsèques. Quelques-uns s'étant jettés sur le mur, qui étoit la partie la plus spacieuse du Portique, se mirent véritablement à l'abri de la violence du feu; mais ils y furent si vivement attaqués de tous les côtés par les Juifs, qu'après leur avoir fait, malgré les blessures qu'ils en recevoient, une longue & vigoureuse résistance, ils périrent tous, sans qu'il pût s'en sauver aucun.

I I. Quoique le courage admirable de tous ceux qui périrent en cette action, mérite de grands éloges, & que le nom de chacun d'eux soit digne de passer à la postérité, on peut, sans injustice, accorder cette distinction particulière à un jeune homme nommé *Longus*, qui se signala par-dessus les autres. Les Juifs étonnés de sa prodigieuse valeur, & impatients de ne pouvoir le faire tomber sous leurs coups, le sollicitoient à descendre, & à passer de leur côté, sur la parole qu'ils lui donnoient de ne point attenter à sa vie. Mais son frere *Cornelius* lui crioit, d'autre part, de ne ternir ni sa propre gloire, ni celle des troupes Romaines par une telle lâcheté. Le jeune homme crut son frere, tira son épée, & l'ayant élevée & fait briller aux yeux de l'un & de l'autre parti, il se l'enfonça dans la poitrine. Un autre nommé *Artorius*, du nombre de ceux que les flammes avoient environnés, se sauva par son adresse; car ayant appelé distinctement un de ses compagnons de service & de tente, nommé *Lucius*, il lui cria que s'il vouloit s'avancer, & le recevoir entre ses bras, lorsqu'il se jetteroit du haut du Portique en bas, il lui promettoit de le faire hé-



Un Soldat  
voulant rece-  
voir un de ses  
camarades qui  
se précipitoit  
de dessus le  
Portique, en est  
écrasé.

ritier de tous ses biens. Lucius accourut aussitôt, rendit ce service à Artorius, & lui conserva la vie; mais la gravité du poids, & la violence du choc le firent tomber, & il mourut à l'heure même écrasé contre le pavé. Le triste sort de tant de braves qui avoient eu le malheur de monter indiscrettement sur ce Portique, jetta les Romains dans quelque consternation; mais ce fut une leçon qui leur apprit à être, dans la suite, plus circonspects, & sur-tout plus attentifs à se tenir en garde contre les embûches que leur tendoient les Juifs, & qui leur avoient été plusieurs fois d'autant plus funestes, qu'ils ne connoissoient pas assez parfaitement leur génie artificieux, & qu'ils étoient aussi peu instruits de la disposition du terrain. Le Portique fut brûlé jusqu'à la tour que Jean avoit fait construire au-dessus de la porte qui conduisoit au Cirque, dans la guerre qu'il avoit eue contre Simon. Les Juifs détruisirent le reste, après que les Romains qui y étoient montés, eurent été consumés par les flammes. Les Romains brûlèrent le jour suivant tout le côté septentrional du Portique, jusqu'à l'oriental, dont l'angle qui les réunissoit étoit bâti au-dessus (a) de ce qu'on appelle *la vallée de Cédron*, qui en cet endroit est d'une telle profondeur, qu'on ne pouvoit y porter les yeux, sans être saisi d'effroy.

Horrible fa-  
mine dans Jérusalem.

III. Pendant que ces choses se passaient autour des Portiques du Temple, on étoit en proie, dans la ville, à toutes les horreurs de la famine, & la multitude de ceux qu'elle consumoit, étoit innombrable. Mais qui pourroit entreprendre de faire un récit fidele & détaillé de tous les maux par lesquels passaient tant de ses malheureuses victimes. On déclaroit une cruelle guerre à toute maison, dans laquelle on soupçonnoit qu'il restât quelque ombre de nourriture. Les meilleurs amis en venoient aux mains, pour s'arracher les uns aux autres de quoi soutenir le faible reste de leur misérable vie. On ne pouvoit croire que ceux qui mouraient de faim, n'eussent, en effet, plus rien à manger; & l'on fouilloit d'infortunés mourants, dans la pensée qu'ayant peut-être encore quelque chose de caché dans leur sein, ils faisoient semblant

(a) « Jusqu'au coin qui regardoit l'orient, « & étoit bâti sur le haut de la vallée « de Cédron ». *M. d'Andilly*. L'angle oriental du Portique des Gentils étoit

au-dessus de la vallée de Cédron, mais non pas sur son haut, puisque le troisième mur de Jérusalem le séparoit de cette vallée. *Liv. 5. chap. 4. num. 2.*

d'expirer, dans la crainte qu'on ne le leur volât ; car on ne voyoit que gens qu'on eût pris plutôt pour des chiens enragés, que pour des hommes ; ils rodoient par tout, se jettoient sur tout, alloient, comme des gens yvres, se heurter contre toutes les portes, souvent sans penser à ce qu'ils faisoient, ils revenoient deux ou trois fois en une heure recommencer leurs recherches dans une même maison ; & lorsqu'ils ne trouvoient rien, la nécessité les forçoit à ramasser & à se nourrir de ce que les plus sales animaux ne regarderoient qu'avec dégoût : le cuir de leurs souliers & de leurs boucliers, de méchants lambeaux de ceinture, tout leur étoit bon. Quelques-uns satisfaisoient leur faim dévorante avec des brins de paille & de foin, dont on formoit de petits paquets d'un très-leger poids, & qu'on vendoit jusqu'à quatre dragmes attiques le paquet. Mais pourquoi entrer dans le détail de tant de choses sordides & inanimées, pour faire connoître à quelles extrémités la faim réduisoit les Assiégés, tandis que je puis me borner à un trait, dont on ne trouvera d'exemple dans aucun monument historique des Grecs, & des Nations même les plus barbares. Je frémis en le rapportant, & je doute si peu qu'on ne le trouve incroyable, que dans la crainte de paroître en vouloir imposer à la postérité, par le récit de faits d'une si prodigieuse singularité, j'eusse volontiers ômis de rapporter celui-ci, si un nombre infini de personnes qui en ont été témoins, n'étoient encore vivantes. Ce seroit d'ailleurs mal servir ma Patrie, que de supprimer une des plus fortes preuves des maux qu'elle a soufferts.

IV Une Dame de par-delà le Jourdain, nommée *Marie* (a), fille d'Eléazar, de la Bourgade *Bethesop*, qui veut dire *Maison d'Hissope*, distinguée par sa naissance & ses richesses, s'étant venue réfugier à Jérusalem, avec d'autres gens de cette même bourgade, s'y trouva ainsi qu'eux, enfermée par le siège. Les Tyrans qui y exercoient un barbare despotisme, lui

Une Dame  
Juive mange  
son enfant.

(a) Le Pere Calmet, *Dict. Bibl.* *Marie*, dit que le mari de cette Dame fut tué dans une sortie; mais il ne cite aucun Auteur, & Joseph n'en dit rien. On trouve un Eléazar enlevé au retour d'une sortie par un soldat Romain nommé *Rufus*. Mais Joseph l'appelle *jeune homme*, *maritus*; ce qui ne convient pas à une per-

sonne qui a femme & enfants. D'ailleurs il ne fut point fait mourir; car les Habitants de Macheronte ses concitoyens, par considération pour sa bravoure, & pour lui sauver la vie, se rendirent à Bassus qui les assiegeoit. *Liv. 7. chap. 6. num. 4.*

ayant d'abord enlevé la plus grande partie de ce qu'elle avoit apporté de précieux , les soldats alloient tous les jours chez elle , faire d'exactes recherches de ce qu'ils supposoient qu'elle avoit caché d'effets ou d'aliments , & lui ravissoient tout ce qu'ils pouvoient découvrir ; outrée de ce que les plaintes les plus justes & les plus amères ne pouvoient faire cesser cette énorme violence , elle prit le parti de les porter à lui ôter enfin la vie. Occupée de cette funeste idée , il n'y eut ni invectives outrageantes , ni imprécations qu'elle n'employât pour les irriter ; mais nul d'entre eux , ni par pitié , ni par vengeance , ne conçut la pensée de lui donner la mort. Désespérée alors de voir , à tout instant , quelqu'un de ces barbares venir chercher chez elle quelque nourriture , tandis que toute ressource lui manquoit pour s'en procurer à elle-même , & appaiser le cruel déchirement que la faim , & un feu plus vorace encore , une colere furieuse , excitoient dans ses entrailles , elle ne put enfin se défendre de former une résolution qui fait horreur à la Nature. Elle arracha de son sein un fils qu'elle allaitoit. « Enfant infortuné , lui dit-elle , que me sert de te conserver une vie qu'un des trois cruels fléaux , au milieu desquels tu as le malheur d'être né , la guerre & la famine , où la rage dont sont animés les Factieux te peuvent faire perdre à tout instant. Seroit-ce pour devenir l'esclave des Romains , que je te la conserverois ? Mais non , la famine ne nous laissera pas le tems de tomber vivants entre leurs mains ; les Factieux encore moins : ils sont pour nous plus redoutables que ne le sont & la famine & les Romains. Meurs donc , fers moi de nourriture , & que l'attentat étrange qui terminera tes tendres jours , soit aujourd'hui un motif de rage & de remords pour ces cruels Tyrans , & instruisse la postérité des incroyables extrémités auxquelles les Juifs se sont trouvés réduits. En achevant de prononcer ces paroles , elle égorgea son fils , le fit cuire , en mangea une partie , & cacha le reste. Les Factieux entrèrent dans ce moment chez elle , & ayant senti l'odeur de cette funeste viande , ils la menacèrent de la tuer , si elle ne leur montrait ce qu'elle avoit apprêté. Elle leur répondit « qu'elle en avoit réservé pour eux une bonne partie , & leur présenta à découvert ce qui restoit du corps de cet enfant. Ils ne purent en soutenir la vue , & furent saisis d'une telle horreur , qu'ils sembloient être hors d'eux.



d'eux-mêmes. C'est, leur dit cette Dame, mon propre fils ;  
 » & c'est moi qui l'ai mis en cet état ; mangez-en , j'en ai  
 » mangé moi même. Seriez-vous plus foibles qu'une femme ?  
 » Auriez-vous le cœur plus tendre & plus ouvert à la com-  
 » passion , qu'une mere ? Si quelque sentiment d'une pieuse  
 » humanité ne vous permet pas de vous nourrir de la victime  
 » que je me suis immolée , je garderai pour moi la portion  
 » que je vous en offrois. » La ferme & étrange résolution  
 de cette mere désespérée acheva de remplir d'effroy ces scé-  
 lérats ; ils s'enfuirent (a), mais n'abandonnerent qu'avec re-  
 gret cette viande , dont le terrible aspect avoit excité en eux  
 le premier & unique mouvement de pitié ; dont leur ame , jus-  
 qu'alors , eût paru susceptible. Le bruit d'un événement si  
 prodigieusement contraire à tout sentiment naturel se répan-  
 dit bientôt dans toute la ville. La frayeur dont l'horrible atro-  
 cité de ce forfait frappa tout le monde , fut aussi grande &  
 aussi universelle , que si chacun en particulier eût eu à se re-  
 procher de s'en être rendu coupable. Ceux qui étoient le plus  
 tourmentés de la faim, souhaitoient ardemment d'être délivrés  
 de la vie , & regrettoient de n'avoir pas eu , comme une in-  
 finité d'autres , le bonheur de mourir avant d'avoir ou vu ou  
 entendu raconter un aussi déplorable effet du désespoir furieux  
 dans lequel étoit plongée toute la nation.

V. Les Romains ne furent pas long-tems sans être aussi in-  
 formés de cet étrange & horrible événement. Plusieurs n'aj-  
 outèrent aucune foi au récit qu'ils en entendoient faire ; d'au-  
 tres s'émurent de compassion sur le sort malheureux de beau-  
 coup des Assiégés : mais il augmenta , dans la plupart , la  
 haine dont ils étoient déjà animés contre les Juifs. Tite pro-  
 testa devant Dieu , que l'odieux d'une action si inouïe ne  
 pouvoit , en aucune sorte , lui être imputé ; & pour s'en jus-  
 tifier , il déclara hautement , qu'il avoit toujours fait offre  
 aux Juifs de leur donner la paix , de les laisser vivre librement  
 selon leurs Loix , & de leur pardonner généralement tout le  
 passé ; mais que , puisqu'au lieu de se rendre à de si généreuses  
 propositions , ils avoient préféré la guerre à la paix , une ré-

(a) Ces scélérats » s'enfuirent pleins  
 » d'effroi , annonçant à tous ceux qu'ils  
 » rencontrèrent , l'horrible aventure dont  
 » ils venoient d'être témoins «. *Hist.*

*Emper. jusqu'à Constantin, Tom. 6. pag.*  
 425. Les Factieux purent bien publier  
 ce qu'ils venoient de voir ; mais Joseph  
 ne le remarque pas.

volte opiniâtre à une douce & tranquille obéissance ; attiré sur eux, par leurs criminelles séditions, les horreurs de la famine, & commencé les premiers à mettre le feu à leurs sacrés Portiques que les Romains s'étoient efforcés, avec un soin religieux, de leur conserver, ils méritoient bien de se voir réduits à se nourrir, comme cette malheureuse mere, de la chair de leurs propres enfants ; qu'il enseveliroit cependant sous les ruines de leur Capitale la mémoire de ce crime abominable, & ne souffriroit point que le soleil éclairât davantage de ses rayons une ville dans laquelle une mere avoit eu l'exécration d'avoir tué son fils de ses propres mains, pour lui servir de nourriture, & où un si affreux spectacle n'avoit point été capable de toucher les peres, en cela même plus coupables que cette mere désespérée, d'un assez prompt repentir, pour leur faire quitter les armes. Ce fut ainsi que ce Prince exprima la ferme résolution qu'il forma, en considérant qu'on ne devoit plus espérer que des gens accablés de maux, dont la seule appréhension auroit dû les faire rentrer dans le devoir, se portassent jamais à changer de conduite.

## C H A P I T R E I V.

**L**Es deux Légions employées à la construction des plates-formes ayant terminé leur travail, Tite fit avancer le huitième d'Août les béliers vers l'exedre occidentale du Portique des Israélites, (a) La plus grande & la plus forte de ces machines ne cessa, ainsi que les autres, d'en battre la muraille pendant six jours, mais toujours infructueusement. La grandeur des pierres qui étoient entrées dans la construction

(a) L'ancien-Interprète, S. Gelenius & Havercamp ont lu *ἐπὶ τῷ ἱερῷ* au lieu d'*ἱερῷ*, si ce n'est pas une faute d'impression ; car le grec de l'une & l'autre édition porte *ἐπὶ τῷ ἱερῷ* ; & c'est la bonne leçon. Il paroît que les Facrieux avoient abandonné le Portique des Gentils, pour se retirer dans celui d'Israël. Ils avoient mis eux-mêmes le feu au côté occidental du Portique des Gentils, lorsqu'ils rendirent le piège aux

Romains que Joseph raconte: *Chap. 31 num. 1*. Et les Romains brûlèrent entièrement celui qui regardoit le septentrion jusqu'à celui qui étoit tourné vers l'orient. *Ibid. num. 2*. Mais on fautive il pas lire *ἐπὶ τῷ ἱερῷ* du midi au lieu d'*ἐπὶ τῷ ἱερῷ* du couchant ; car s'il n'y avoit point de porte de ce côté-là au Portique d'Israël, il n'y avoit point aussi par conséquent d'exedre.

de cette exedre, & l'extrême justesse avec laquelle les constructeurs avoient eu l'attention de les lier les unes avec les autres; l'avoient mise à l'épreuve des chocs les plus violents; elle n'étoit pas moins en état de résister aux efforts qu'on pourroit tenter pour la sapper par les fondements. Ce fut néanmoins ce qu'une partie des Assiégeants entreprit de faire du côté du septentrion; mais après bien des peines & des fatigues, ils n'en arrachèrent que quelques pierres du parement, & ne purent le branler, parce que les pierres de dedans la soutenoient toujours; ainsi ils se déterminèrent à abandonner les leviers & les autres instruments dont ils se servoient, pour se pourvoir d'échelles, & escalader les Portiques. Les Juifs ne se pressèrent pas de les empêcher de planter leurs échelles; mais ils abattaient, aussitôt qu'ils étoient montés, tous ceux qu'ils se présentoient, & précipitoient les uns du haut en bas; en tuant d'autres, & perçoient à coups d'épée ceux qui, parvenus aux derniers échelons, n'avoient pas encore pu se couvrir de leurs boucliers; ils renversèrent des échelles toutes chargées de soldats qui s'efforçoient de monter, & en faisoient ainsi périr un grand nombre. Les Romains s'attachoient sur-tout à la défense de leurs Enseignes, dont ils ne pouvoient envisager la perte que comme un événement qui les couvreroit d'une honte que rien ne seroit capable d'effacer. Les Juifs cependant les enlevèrent, défirent ceux qui étoient montés, & forcèrent les autres de se retirer, quoiqu'outrés de la perte qu'ils faisoient de leurs Enseignes. Ceux des Romains qui furent tués dans cette action, ne le furent qu'après avoir donné de grandes preuves de valeur; du côté des Factieux, ceux qui s'étoient distingués dans les actions précédentes, se distinguèrent encore beaucoup dans celle-ci, mais sur-tout Eléazar neveu du tyran Simon. Tite convaincu que les égards qu'il avoit eus jusques-là pour de saints lieux qu'il n'avoit d'autre intérêt de conserver, que celui de satisfaire son religieux respect pour tout ce qui passoit pour sacré en quelque contrée qu'il se trouvât, couroient la vie à un grand nombre des siens, prit enfin le parti de faire mettre le feu aux portes des Portiques.

I I. Ananus de la Bourgade d'Emmaüs, un des plus déterminés des Gardes de Simon, & Archélaüs fils de Magadate, vinrent alors se rendre à Tite, dans l'espérance qu'il pourroit



leur pardonner en considération de ce que, pour recourir à sa bonté, ils prenoient le tems où les Juifs venoient de remporter un avantage sur les Romains ; mais ce Prince prévint qu'ils abusoient adroitement de la circonstance, & bien informé d'ailleurs de toutes les cruautés qu'ils avoient exercées contre leurs Concitoyens, conçut, dans un premier mouvement, l'idée de les faire mourir. » Leur repentir, disoit-il, » n'est nullement sincère, ce n'est que la nécessité qui les force » à se rendre ; & des gens qui ne sortent de leur ville, qu'après avoir contraint les Assiégés, par leur opiniâtreté, à y mettre le feu, ne méritent aucune grace. » Cependant par la religieuse habitude qu'il s'étoit faite de ne jamais manquer à sa parole, il leur conserva la vie ; mais il leur fit une condition bien différente de celle dont les autres transfuges avoient le bonheur de jouir. Ses soldats avoient déjà mis le feu aux portes des Portiques, la violente activité ayant fait fondre les lames d'argent dont elles étoient couvertes, il prit au bois, d'où la flamme s'élevant avec rapidité, porta l'embrasement jusqu'aux Portiques. Les Juifs se voyant ainsi de tous les côtés au milieu des flammes, tombèrent dans un découragement si absolu, qu'il ne vint pas même en pensée à aucun d'eux de faire le moindre essai de leurs forces pour se mettre en défense contre les progrès ultérieurs des Romains, ou pour éteindre le feu. Saisis d'une sorte de stupidité qui les rendoit immobiles, ils se contentoient de regarder. Ce n'étoit pas encore tout ce qu'ils voyoient alors, qui les mettoit en cet état, que ce qu'ils craignoient de voir arriver, sans toutefois se mettre aucunement en peine de le détourner ; & comme si le Temple eût été déjà réduit en cendres, il sembloit qu'il ne leur restoit d'ame, que pour concevoir des sentiments de rage & de fureur contre les Romains. Cet embrasement continua de la sorte durant tout ce jour & la nuit suivante, sans cependant consumer entièrement les Portiques, parce que les Romains n'ayant pas pu le mettre par-tout en même tems, ils ne l'avoient mis qu'en quelques endroits.

III. Tite ordonna, le jour suivant, qu'on l'éteignît, qu'on élargît les ouvertures des portes, & qu'on applanît le chemin qui y conduisoit, afin que les légions fussent moins gênées dans leur marche. Il rassembla ensuite les principaux Chefs de son armée, Tibere Alexandre, qui avoit le commandement géné-

tal, Sextus Céréalis qui commandoit la cinquième légion, Largius Lépidus qui commandoit la dixième légion, & Titus Phrignius qui commandoit la quinzième; il leur joignit Fronto Cœternius qui commandoit les deux légions venues d'Alexandrie, Marc Antoine Julien Intendant de Judée, avec plusieurs autres Officiers de marque, pour tenir conseil sur le parti qu'il convenoit de prendre au sujet du Temple. Quelques-uns furent d'avis qu'on usât du droit de la guerre, » parce que tant » que ce Temple subsisteroit, les Juifs toujours prompts à se » revolter, ne cesseroient de le regarder comme le centre de » leur réunion, & viendroient s'y rassembler de toutes les contrées de la terre. D'autres dirent » qu'ils estimoient que » si les Juifs l'abandonnoient, & s'accordoient de bonne foi » à cesser de le défendre les armes à la main, on le pouvoit » conserver; mais que s'ils y entroient en armes, & faisant » mine de vouloir s'y maintenir, il le falloit brûler, parce » qu'alors on ne devoit plus le regarder comme un Temple, » mais comme une forteresse, dont la ruine ne retomberoit » que sur eux, puisque, par leur téméraire conduite, ils en » auroient été la cause. Tite combattit ces différentes opinions en déclarant que, quand même les Juifs se retireroient dans le Temple comme dans une citadelle, à dessein de s'y défendre, il ne voudroit pas se venger de leur opiniâtreté sur des choses inanimées, ni détruire par le feu un ouvrage si admirable, & dont il estimoit que la conservation intéressoit particulièrement sa gloire, comme il pensoit que sa ruine ne pouvoit être considérée que comme une perte réelle pour l'Empire. Des expressions si précises faisant assez clairement connoître quel étoit le véritable sentiment de ce Prince, Fronto, Alexandre & Céréalis se firent un devoir de s'y conformer. Tite alors congédia le Conseil, envoya les Officiers faire reposer leurs gens, pour les mettre en état d'agir avec vigueur au premier besoin, & commanda à des soldats choisis qu'il avoit fait tirer des cohortes, d'aller éteindre le feu, & de pratiquer un chemin à travers les ruines.

VI. Les grandes fatigues qu'avoient eues les Juifs, & l'excès de leur abatement ne leur permirent pas de rien entreprendre de toute la journée; mais le lendemain sentant leurs forces se ranimer, ils reprirent courage, & firent une sortie vers la seconde heure du jour sur la garde qui étoit dans le

Portique des Gentils. Les Romains s'étant aussi-tôt couverts de leurs boucliers, se serrèrent exactement les uns contre les autres, & ainsi formés en une Phalange aussi impénétrable qu'un mur, ils soutinrent leurs premiers efforts avec une fermeté inébranlable; cependant ils n'auroient pas pu tenir longtemps contre un si grand nombre d'ennemis, ni résister à l'extrême fureur dont ils étoient animés, si Tite, qui, de la Tour Antonia (a), vit ce combat s'engager, ne fût promptement venu les soutenir avec un corps de cavalerie d'élite. Cette cavalerie chargea si brusquement les Juifs, que tous ceux qui se trouverent les premiers à sa rencontre furent tués, & que presque tout le reste lâcha pied; mais aussi-tôt après, ils revinrent au combat, & firent, à leur tour, reculer les Romains, qui peu après prirent leur revanche. Cette alternative d'avantages & de désavantages entre les deux partis, dura jusqu'à la cinquième heure du jour, que les Assiégés furent enfin contraints de se retirer dans le Portique intérieur; [celui des Juifs] (b).

V. Tite se retira vers la Tour Antonia, résolu de faire donner le lendemain, aussi-tôt qu'il seroit jour, un assaut général au Temple. Il y avoit long-tems que Dieu avoit condamné ce lieu saint à être détruit par le feu. Après une longue révolution d'années, ses destinées furent remplies le 10 Août. Il avoit déjà été autrefois brûlé, en même jour, par Nabuchodonosor Roi de Babylone; mais ce furent, pour cette fois,

(a) Comme cette Tour avoit été détruite de fond en comble, Tite ne pouvoit pas y être pour voir ce qui se passoit aux environs des Portiques; & ce que raconte ici Joseph, doit avoir été, selon lui, postérieur à la destruction de la Tour Antonia. Ce ne peut donc être que de l'endroit où elle avoit été, que Tite vit que les Juifs poussaient vivement un corps de ses troupes. Dans ce sens, l'Historien Juif s'exprime bien mal; mais les Romains n'ayant mis le feu au Portique d'Israël, qu'après avoir détruit cette Tour, on ne peut prendre son expression dans son sens naturel, sans se contredire. Il dit plus bas que Tite étoit allé prendre quelque repos dans sa tente, lorsqu'on vint lui dire qu'un soldat avoit mis le feu aux bas

côtés du Temple. Si la Tour Antonia eût encore subsisté, ce Prince n'eût pas eu besoin de tente pour se reposer.

(b) Les Juifs ne furent pas réduits; comme a cru l'Auteur de l'Histoire universelle sacrée & profane Tom. 4. pag. 617. au seul Parvis des Prêtres, après qu'ils eurent mis le feu à la galerie qui communiquoit de la Tour Antonia au Temple, & à une partie du Portique des Gentils; ce ne fut que lorsqu'ayant fait une sortie sur les Romains qui vouloient éteindre le feu qu'ils avoient mis à ces deux endroits, que les Assiégés les repoussèrent si vivement, qu'ils entrèrent avec eux dans le Portique d'Israël, d'où ils pénétrèrent dans le Parvis des Prêtres.



non des étrangers, mais les Juifs eux-mêmes qui furent les premiers auteurs de ce fatal embrasement ; car Tite s'étant retiré, les Factieux firent une nouvelle sortie sur les Romains, & la garde du Temple en vint aux mains avec ceux qui, par l'ordre de Tite, travailloient à éteindre le feu du Portique des Gentils. Les Juifs furent repoussés & poursuivis par les Romains qui pénétrèrent jusqu'au Temple. Alors un soldat, sans en avoir reçu l'ordre de qui que ce fût, & sans craindre les conséquences d'un si hardi forfait, mais comme cédant à un mouvement dirigé par la main de Dieu, prit une pièce de bois toute enflammée, & s'étant fait aider par un de ses camarades ; il mit le feu à une petite porte revêtue d'or, par laquelle on entroit, du côté du septentrion, aux appartements qui étoient autour du Temple (a) ; le feu prit aussi-tôt. A la vue de la flamme qui s'élevoit, les Juifs manifestèrent, par des cris effroyables, l'extrême douleur dont ils étoient pénétrés ; ils coururent, à l'envi, les plus grands risques pour tâcher d'en arrêter le progrès, ne tenant plus aucun compte de leur vie, s'ils ne réussissoient à empêcher de périr, sous leurs yeux, ce Temple, pour la conservation duquel ils avoient jusqu'alors cru la devoir ménager.

VI. Tite qui, de retour du combat qu'il venoit de donner, se reposoit dans sa tente, fut promptement averti de ce nouvel embrasement ; il se leva à l'instant, & se hâta d'aller donner ses ordres pour éteindre le feu. Les Officiers & les différents corps de l'armée après eux le suivirent. Un mouvement si subit & si imprévu, qui n'étoit ni commandé ni prévu, ne put se faire sans beaucoup de tumulte & de confusion. Le Prince crroit de toutes ses forces, & faisoit tout ce qu'il pouvoit imaginer de signes de la main, pour obliger ceux de ses gens qui combattoient, à éteindre le feu ; mais d'autres cris plus perçants, dont leurs oreilles étoient continuellement frappées, empêchoient qu'on entendît sa voix ; & l'ardeur avec laquelle ils se battoient, autant que la colere dont ils étoient animés contre les Juifs, ne permettoient pas qu'ils fixassent leur attention sur les signes qu'il leur faisoit de la main : ni les ordres les plus ménagés, ni les menaces ne pouvoient arrêter l'impétuosité des légions ; elles ne connoissoient

(a) Voyez Remarque I V.

que la fureur qui les emportoit (a). La foule pour entrer augmentoit de telle sorte, que plusieurs furent renversés & foulés aux pieds ; d'autres tomberent sur les ruines enflammées des Portiques , & y périrent aussi malheureusement que les vaincus qu'ils poursuivoient. A mesure qu'ils approchoient tous du Temple, ils feignoient non-seulement de ne point entendre les ordres de Tite ; mais les moins avancés exhortoient ceux qu'ils avoient devant eux, à y mettre le feu. Les Factieux alors perdirent toute espérance de le pouvoir empêcher, & l'on ne voyoit par-tout que déroute & que carnage. Le pauvre Peuple sur-tout, foible & sans défense, étoit impitoyablement massacré, en quelque endroit qu'on le rencontrât. Tout le tour de l'Autel étoit plein des corps morts qu'on y jettoit en monceaux ; de dessus cette pente douce (b) par laquelle on y montoit, & le long de laquelle couloient des ruisseaux de sang assez forts pour pousser en bas quelques-uns des corps de ceux qu'on y égorgeoit.

VII. Tite ne pouvant arrêter la fureur des soldats ; & voyant le feu gagner de toutes parts, entra dans le Saint avec ses Officiers ; & ayant considéré tout ce qu'il présentait de richesses & de magnificence, il les trouva beaucoup au-dessus de l'idée que s'en étoient formée les Etrangers, sur ce que la Renommée en avoit publié, & jugea qu'il n'y avoit rien à rabattre de celle que les Juifs en donnoient eux-mêmes. Comme le feu n'avoit encore pris qu'aux diverses pièces construites dans le pourtour du Temple, & que de quelque côté que ce fût, il étoit assez éloigné de celle-ci, pour qu'il parût possible de la conserver, comme en effet cela l'étoit, ce Prince s'avança, & mit tout en usage pour engager ses soldats à l'éteindre, & commanda à un Centurion nommé *Libéralis*, qui étoit l'un de ses Gardes, de frapper à coups de bâtons ceux qui refuseroient d'obéir. Mais ils étoient si déterminément livrés à tout l'emportement de leur haine contre les Juifs, qu'en la crainte du châtimement, ni le respect dû à leur Général, ne purent en empêcher les

(a) Dion, Liv. 66. pag. 747. c. attribue aux troupes Romaines une espèce de frayeur religieuse qui les empêchoit d'avancer vers le Temple ; mais on en est peu susceptible pour un lieu où se pratiquent les cérémonies d'une Reli-

gion qu'on méprise : & ce que Joseph raporte, fait voir que loin d'être touchés de quelque respect pour le Temple, ils se portèrent avec fureur à le piller & le détruire.

(b) Voyez Remarque V.

effets. Le desir de piller , & l'espérance de faire un riche butin , en détournèrent aussi plusieurs de l'obéissance ; car voyant que tous les murs de ce saint lieu étoient revêtus d'or , ils ne faisoient point de doute qu'il ne fût rempli d'immenses richesses ; & lorsque Tite s'étoit avancé pour ordonner qu'on mît tout en œuvre pour arrêter les progrès de l'embrasement ; un de ceux qui étoient entrés avec lui , s'étoit détaché , & avoit déjà secrètement mis le feu à l'un des jambages qui faisoit le retour de l'ouverture (a). La flamme ayant tout à coup éclaté au dedans , Tite fut obligé de se retirer avec ses Officiers , & personne au dehors ne se mit en devoir de l'éteindre. Ce fut ainsi que le Temple fut brûlé , malgré tous les efforts que fit Tite pour le conserver.

Le feu est mis dans l'intérieur du Temple.

VIII. Quoiqu'on ne puisse assez déplorer la ruine de ce superbe édifice , le plus admirable dont on ait jamais entendu parler , soit qu'on en considère la grandeur & la magnifique ordonnance de toutes ses parties , ainsi que l'accord merveilleux de leur correspondance entr'elles pour former le tout le plus parfait & le plus régulier , qui ait jamais été imaginé , soit qu'on fasse attention à l'estime universelle de sainteté dont il étoit en possession , & qui faisoit le comble de sa gloire. Cependant la nécessité inévitable de finir , également imposée aux animaux , & à tous les ouvrages faits de la main des hommes , doit être , dans un événement aussi funeste , un puissant motif de consolation ; & on ne sauroit trop admirer l'ordre de providence avec lequel ces destinées s'accomplissent dans des tems marqués. Ce fut , comme nous l'avons dit , au même mois & au même jour qu'il avoit été déjà brûlé par Nabuchodonosor Roi des Babyloniens , qu'il fut détruit par ce second embrasement , en la seconde année du règne de Vespasien ; onze cens trente ans sept mois quinze jours

(a) M. d'Andilly appelle celui qui mit le feu au Temple un des Soldats de Tite. Joseph ne dit point ce qu'il étoit : mais comme il ne fait entrer avec lui , dans le Temple , que des Officiers , la présomption est que celui qui y mit le feu l'étoit. Il le mit à ce que l'Historien appelle *σποπίας* , qu'on traduit par *Porte*. Son sens ordinaire & unique , ce semble , est gond , pivot. Mais comme l'un & l'autre sont de fer ou de cuivre , ce ne put pas être par des gonds que

le feu prit au Temple. Il y avoit entre le Saint & le Saint des Saints une cloison de Cèdre couverte de lames d'or , qui laissoit une ouverture de seize coudées. Elle ne s'avançoit donc , de chaque côté , dans le Temple , que de deux coudées. C'est , ce semble , où cet Officier mit le feu. Joseph l'appelle *σποπίας* , parce que ces deux coudées faisoient une espece de retrait , de retour , à l'entrée du Sanctuaire.



depuis que le Roi Salomon en avoit jetté les premiers fondemens , & six cents trente-neuf ans & quarante-cinq jours depuis que le Prophete Aggée l'avoit fait rebâtir , en la seconde année du regne de Cyrus.

## CHAPITRE V.

I. **P**endant que le Temple bruloit , les soldats pilloient tout ce dont ils pouvoient se saisir , & faisoient un cruel carnage de tous les Juifs qu'ils y rencontroient , sans égard pour l'âge ni pour la qualité : enfans , vieillards , laïques , Prêtres , ils massacroient tout ; & ne faisoient pas plus de quartier à ceux qui demandoient la vie , qu'à ceux qui avoient encore le courage de se défendre. L'embrasement d'un si grand édifice , & l'élévation de la montagne sur lequel il étoit assis , faisoit croire , au loin , que toute la Ville étoit en feu. Il n'est pas possible d'imaginer un bruit plus horrible & plus effrayant que celui qu'excitoient , tout à la fois , le pétilllement d'un si grand feu , les plaintes des mourants , les cris de victoire des Romains , ceux que pouissoient les Factieux qui se trouvoient enveloppés dans les flammes , ou qui cherchant à se sauver , étoient poursuivis par l'épée ; ceux du pauvre Peuple qui , resté dans la Ville haute , ne pouvoit voir cet affreux spectacle sans frémir d'horreur ; ceux enfin d'un nombre de malheureux habitans , qui , quoique privés par les dernières rigueurs de la famine de l'usage de presque tous leurs organes , faisoient néanmoins de lamentables efforts pour tirer de leurs entrailles épuisées des démonstrations sensibles de leur douleur : les rochers & les montagnes retentissoient [ a ] de toutes parts du bruit affreux de tous ces cris confus : mais quelque épouvantable qu'il fût , toutes les circonstances du désastre fatal qui l'excitoient , l'étoient encore davantage. Le feu étoit si violent , & la flamme s'étendoit avec une telle rapidité , que la montagne qui servoit d'assise au Temple , sembloit bruler jusques dans les fondemens ; l'espace paroissoit

(a) Voyez Remarque IV,

manquer aux torrents de sang qui couloient à travers les flammes; le nombre de ceux qui étoient tués, surpassoit celui de ceux qui faisoient ce furieux carnage; la terre étoit couverte de corps morts, & les soldats ne pouvoient, sans marcher dessus, poursuivre ceux qui s'enfuyoient [a].

Cependant les Factieux firent de si grands efforts, qu'ils poussèrent les Romains, & se firent jour pour, du Portique des Gentils, aller gagner la Ville haute. Ce qui restoit de pauvre Peuple se retira dans le Portique des Gentils. Il y eut des Prêtres qui arracherent les broches ou pointes d'or dont le toit du Temple étoit couvert, avec le plomb sur lequel elles y étoient attachées, [b] & les lançoient contre les Romains.

(a) » Le Peuple dans le parvis, les  
» Sénateurs sur les degrés, les Prêtres  
» dans le Temple même, se défendi-  
» rent alors avec encore plus de cou-  
» rage, regardant comme un bonheur  
» de mourir dans ce saint lieu ». Une  
situation si mesurée pour chaque état  
décele, ce semble, un déclamateur, &  
donne lieu de penser que ce morceau est  
moins l'ouvrage de Dion, que de son  
abréviateur. *Liv. 66, pag. 748.* Outre  
qu'on ne voit pas par Joseph, que les  
Factieux aient jamais entré dans le Tem-  
ple, proprement dit, il n'est pas croya-  
ble que dans une si grande confusion où  
se trouverent alors les Juifs, ils aient pu  
observer une position si singulière.

(b) Le sçavant Interprète de l'Ecri-  
ture, ( le Pere Calmet, sur le verset dix-  
troisième du chapitre septième du second  
livre des Rois. ) qui a conclu de cet en-  
droit, que les Prêtres, chez les Juifs,  
s'asseyoient dans le Temple, ne l'a ap-  
paremment conclu, que de la manière  
dont M. d'Andilly l'a traduit. » Quel-  
» ques uns des Sacrificateurs se servi-  
» rent contre les Romains, au lieu de  
» dards, des broches qui étoient dans  
» le Temple, & au lieu de pierres, du  
» plomb qu'ils arrachèrent de leurs  
» sieges qui en étoient faits ». Mais on  
ne voit ni par l'Ecriture, ni par Jo-  
seph, que les Juifs eussent des sieges de  
plomb; & quand même ils en auroient  
eu, comment les auroient-ils guindés  
sur le toit du Temple? Dans les circon-  
stances où ils se trouvoient uniquement  
occupés de se sauver, ils ne devoient

guère penser à s'en nourrir, ni en avoir  
le tems. Outre que le toit du Temple  
étoit couvert de broches d'or si près les  
unes des autres, qu'on n'auroit pas pu  
y mettre une chaise, Joseph ne dit pas  
qu'il fût couvert de lames d'or, & ce  
qu'il remarque que quand il faisoit beau  
soleil, il paroissoit de loin comme une  
montagne couverte de neige, prouve  
qu'il ne l'étoit pas; mais il l'étoit bien  
vraisemblablement de plomb. En effet,  
un toit couvert de ce métal nouvelle-  
ment éramé, peut ressembler, de loin,  
à une montagne couverte de neige.

Ces Prêtres commencèrent par lancer  
sur les Romains les broches d'or dont  
le toit du Temple étoit hérissé. Ils eus-  
sent du commencer par leurs chaises, si  
ce que Joseph appelle *ispas* avoit été des  
chaises. C'est ce qu'ils eussent eu de plus  
prêt à la main. Ils ne paroissent ce-  
pendant y être venus, qu'après que les  
broches leur manquèrent, parce que ce  
que cet Auteur appelle *ispas*, étoit le  
plomb dont le Temple étoit couvert,  
& dont ils arrachèrent des feuilles, qu'ils  
jetoient sur les Romains; il les appelle  
*ispas*, parce qu'elles étoient comme des  
sieges, sur lesquels les broches portoient,  
& qu'elles étoient appuyées dessus. Ce  
qui a pu donner l'idée de chaise, & faire  
méconnoître la pensée de Joseph, c'est  
que le sens que présente naturellement ce  
mot, est celui de chaise, & qu'on a rap-  
porté *à tort* aux Prêtres, au lieu que c'est  
d'*oiseaux* dont il est substantif.

Les Juifs s'asseyoient, à la vérité, dans  
les Synagogues, &, ce semble même,

Mais voyant que cela leur étoit inutile, & que le feu les gagnait, ils se retirèrent sur le mur, qui avoit huit coudées d'épaisseur. Deux des plus distingués Meire fils de Belga, & Joseph fils de Dalée, quoiqu'ils eussent encore pu conserver leur vie en se rendant aux Romains, ou attendre le sort général de tous les autres, se jetterent dans le feu, & y périrent avec le Temple.

I I. Les Romains voyant que le Temple étoit prêt d'être entièrement brulé, crurent qu'il étoit inutile d'en vouloir conserver aucune pièce; ainsi ils mirent le feu aux Portiques & aux portes où il n'avoit pas encore gagné; il n'y en eut que deux qu'ils épargnerent, une à l'orient, & l'autre au midi; encore les détruisirent-ils dans la suite; ils le mirent aussi à la Trésorerie, qui étoit pleine d'un quantité incroyable de richesses, tant en argent, qu'en effets de toute nature, parce que tout ce qu'il y avoit de Juifs riches & opulents s'y étoient fait construire chacun un lieu particulier où ils mettoient en dépôt leur argent, & tout ce qu'ils possédoient de précieux. Il restoit encore une portion du Portique des Gentils, sur laquelle six mille personnes du bas Peuple, tant hommes que femmes & enfants s'étoient réfugiées. Les soldats, sans attendre l'ordre de Tite, ou de quelqu'un des Chefs, & ne suivant que l'impression de la colere qui les transportoit, y mirent encore le feu. Plusieurs de ces malheureux ne pouvant se résoudre à se laisser bruler, se précipiterent du haut en bas du Portique, & se tuerent tous, les autres furent brulés; de sorte qu'aucun n'échappa à la mort. Ce fut un faux Prophete qui les conduisit à leur perte, en publiant par la Ville, de la part de Dieu, que si l'on montoit tel jour sur ce lieu saint, on y recevrait des marques assurées de sa divine protection. Les Factieux se servoient de ces imposteurs pour détourner le Peuple de toute pensée de s'aller rendre aux Romains, & retenir par les séduisantes promesses d'un prochain secours de la part de Dieu, ceux que la crainte de tomber entre les mains des Gardes pourroit ne pas ar-

Six mille Juifs qui étoient par un faux Prophète, s'étoient réfugiés sur le Temple y périrent.

pendant la lecture de la Loi & des Prophètes; mais cela ne conclut pas que les Prêtres eussent des sieges dans le Temple pour s'asseoir. *Act. Apotr. chap. 13. v. 14.*

Le feu gagnant le Temple, fondit le plomb qui couvroit son toit. *Οὐδὲ ἵκε-  
καίματος τὸ τὴν μέλειος. Zolime. Hist.  
Liv. 5. pag. 328.*



rêter : on abuse aisément de la crédulité des malheureux, lorsque se revêrant d'un faux titre, on leur promet, avec confiance, qu'ils seront bientôt délivrés des maux pressants qui les accablent.

III. C'étoit ce que ces imposteurs, qui se donnoient pour des envoyés de Dieu, prédisoient à ce misérable Peuple, dont la funeste crédulité étoit alors d'autant plus déplorable, que comme si quelque coup de foudre l'eût pour toujours privé de tout usage des sens, les signes certains & les avertissements divers par lesquels Dieu lui faisoit annoncer sa ruine prochaine, n'avoient pu jusques-là la lui faire pressentir. Il parut en Jérusalem, pendant le cours d'une année entière, une Comète brillante qui avoit la figure d'une épée. Peu avant le commencement de la révolte, & les premiers mouvements de guerre, le Peuple étant assemblé pour célébrer la fête des Azymes, le huit du mois d'Avril, vers la neuvième heure de la nuit, une lumière si éclatante couvrit pendant une demie heure le Temple & l'Autel, qu'on eût cru être en plein jour ; mais les Ministres sacrés [a] en tirèrent un sinistre augure, & prédirent ce que nous avons vu arriver depuis. Lors de cette même Fête, une vache que conduisoit le Grand Prêtre pour la sacrifier, mit bas un agneau au milieu du Parvis des Prêtres [b]. Vers la sixième heure de la nuit, la porte d'airain du Portique oriental d'Israël, qui étoit d'une pesanteur si énorme, qu'à peine vingt hommes pouvoient la fermer le soir, s'ouvrit tout à coup d'elle-même, quoique sa fermeture fût assurée par de fortes barres de fer, & garnie de gros verroux qui entroient profondément dans son seuil, qui étoit d'une seule pierre. L'Officier qui en fut averti par les Gardes, y courut promptement, & ne vint que très-difficilement à bout de la

Divers prodiges qui annoncent la ruine de Jérusalem.

(a) Quelles étoient ces personnes qui prédirent si exactement ce que ce prodige annonçoit ? Ce n'étoient pas les Prêtres : ils n'eussent pas pris les armes contre les Romains. Joseph les appelle *λεωσπράγματιστα* ; & ce n'est pas le terme qu'il emploie pour signifier ceux qui, dans sa Religion, étoient consacrés au ministère des Autels. Il y a du mystère dans cette expression vague, mais il n'est pas difficile de le pénétrer. Jésus-Christ avoir prédit la ruine de Jérusalem ; les

Apôtres, sans doute, ne le cachèrent pas. Joseph ne put l'ignorer, ni s'empêcher de dire qu'elle avoit été prédite. Dans ses malheurs, c'étoit une gloire pour sa nation, que Dieu voulût bien les lui annoncer ; mais Joseph n'a garde de faire connoître celui à qui il l'avoit révélée, cela l'eût commis, selon l'accusation. *Liv. 4. chap. 21.* Saint Pierre & S. Paul annonçoient publiquement à Rome la ruine de Jérusalem.

(b) *in tū israhēl.*

faire réformer. La multitude ignorante crut pouvoir tirer un bon augure de cet événement, & s'imagina que cette porte ne s'étoit ainsi ouverte, que comme pour donner passage aux grands biens dont Dieu les vouloit combler. Les gens instruits en jugeoient tout autrement, & pensoient que toute la force du Temple se perdoit ainsi d'elle-même, & que Dieu cessant de l'habiter, l'entrée en deviendrait facile aux Romains. Peu de tems après cette Fête, le vingt-unième du mois de Mai, il parut dans l'air un phénomène si fort au-dessus de toute créance, que j'aurois sans doute à craindre que le récit que j'en vais faire, ne fût traité de fable, si nombre de témoins oculaires n'étoient encore aujourd'hui en état d'en constater la vérité, & s'il n'étoit pas dans une vraisemblance raisonnable de penser que tous les malheurs qui nous sont arrivés depuis, ont pu nous être annoncés par des prodiges aussi incroyables. On vit dans tout le pays, lorsque le soleil se couchoit, des chariots pleins de gens armés courir à travers les nuës [a], & s'aller ranger à l'entour des Villes. Le jour de la Fête que nous appellons *Pentecôte*, les Prêtres étant entrés la nuit, comme de coutume, dans le Saint, pour y vacquer à leurs fonctions sacrées, rapportèrent qu'ils avoient entendu d'abord quelque mouvement, puis plusieurs voix [b] comme de gens qui se disoient entre eux : sortons d'ici. Le plus effroyable de tous ces prodiges, fut celui qui s'opéra en la personne de Jesus fils d'Ananus, quatre ans avant que la guerre fût commencée, & dans le tems que Jérusalem jouissoit encore d'une délicieuse abondance, & de la plus profonde paix : cet homme, qui n'étoit qu'un simple paysan fort grossier, étant venu en cette Ville lors de la fête de la Scénopégie [c], se mit tout à coup à crier dans les environs du Temple : » Voix » du côté de l'orient, voix du côté du couchant, voix du » côté des quatre vents, voix contre Jérusalem, voix contre » le Temple, voix contre les nouveaux mariés & contre les » nouvelles mariées, voix contre tout le Peuple ». Comme il ne cessoit ni jour ni nuit de faire le même cri dans toutes les rues de la Ville, quelques uns des principaux Chefs du

(a) *Visa per cælum concurrere acies, rutilantia arma, & subito nubium igne collucere Templum. Expansa repente delubri fores & audita major humana vox*

*excedere Deos.* Tacit. Liv. 5. num. 13.

(b) On peut absolument traduire une voix.

(c) Ou des Tabernacles.

Peuple ennuyés & fatigués de lui entendre perpétuellement répéter des paroles d'un si mauvais augure, l'arrêtoient & lui faisoient donner de rudes coups de fouet, mais sans proférer une seule parole pour se justifier, ni pour exciter à la pitié ceux qui le frappoient, il répétoit toujours les mêmes exclamations. Alors les Magistrats croyant, comme il étoit en effet très vrai, qu'un mouvement surnaturel & divin étoit le principe de la conduite de cet homme, le menèrent à Albinus, qui étoit pour lors Intendant de la Judée. Cet Officier le fit battre de verges jusqu'à lui enlever la peau de dessus les os. L'extrême rigueur de ce supplice ne put tirer de ses yeux une seule larme, ni le réduire à supplier qu'on lui donnât quelque relâche ; mais à chaque coup qu'on lui donnoit, il disoit, autant que ses forces le lui permettoient, d'un ton triste & lamentable : Malheur, malheur sur Jérusalem. Interrogé par Albinus, qu'il étoit, d'où il étoit, & ce qui le faisoit s'écrier de la sorte ; pour toute réponse, il répétoit, sans cesse, ces mêmes mots : Malheur, malheur sur Jérusalem. Cet Intendant croyant alors ne le devoir traiter que comme un insensé, le renvoya ; & depuis on ne l'a jamais vu entrer chez aucun habitant, ni parler à personne, jusqu'au commencement de la guerre ; mais il ne discontinua point d'aller & de venir seul par la Ville ; répétant sans cesse, comme une formule de prière, qu'il s'étoit faite, ces mêmes mots : Malheur, malheur sur Jérusalem ; & quoique cette conduite lui fit essuyer tous les jours de fort mauvais traitemens, ceux qui le frappoient, ne tiroient rien autre chose de lui, non plus que ceux qui lui fournissoient quelque nourriture ; les jours de fête, il prononçoit ces tristes paroles d'un ton beaucoup plus élevé, & tint persévéramment la même conduite durant sept ans & cinq mois, sans que sa voix parût ou affoiblie, ou enrouée. Après ce tems révolu, Jérusalem fut assiégée, & cet événement, qu'on connut avoir été l'objet de ses prédictions, en fut aussi le terme ; car comme il faisoit un jour le tour de la Ville, & crioit plus fortement que jamais : Malheur, malheur sur Jérusalem, malheur sur le Temple, malheur sur le Peuple, ayant ajouté malheur sur moi-même, il fut tué d'un coup de pierre lancée par une machine des ennemis, & expira en prononçant encore les tristes expressions de ses lugubres présages.

I V. En faisant de sérieuses réflexions sur les événements



extraordinaires dont je viens de faire le récit , peut-on , sans injustice , ne pas reconnoître les soins attentifs de la divine providence sur les hommes. En combien de manieres Dieu ne leur fait-il pas connoître ce qui peut leur être avantageux ou funeste. Ce n'est donc que par un aveuglement insensé , & d'autant plus criminel , qu'il est toujours volontaire de notre part , que nous périssons. Ce fut ainsi que les Juifs , après la prise de la tour Antonia , firent , en quelque sorte , du Temple un camp (a) , quoique les Oracles sacrés annonçassent que la Ville & le Temple seroient pris , lorsque ce saint lieu seroit devenu un camp ; & le principal motif qui les déterminà à entrer en guerre avec les Romains , fut l'ambiguité d'un autre Oracle , qu'on trouve dans nos saintes Ecritures , par lequel il étoit prédit , que vers ces tems , il sortiroit du sein de leurs contrées un homme qui commanderoit à toute la terre. Ils conçurent l'idée flatteuse , que ce Maître du Monde seroit quelque homme de leur nation ; plusieurs mêmes des plus sages & des plus habiles d'entre eux y furent trompés ; car cet Oracle annonçoit manifestement la grandeur future de Vespasien , qui étoit dans la Judée lorsqu'il fut élevé à l'Empire (b). La prévoyance la plus circonspecte n'est pas capable de soustraire les hommes à leur destinée , & ces Juifs insensés ne vouloient voir dans la plupart de ces prédictions & de ces prodiges , que ce qui pouvoit flatter leurs passions , ou affectoient pour les autres un mépris universel : aussi ne sentirent-ils quel pouvoit être l'effet d'un tel aveuglement , que lorsque la ruine entiere de leur patrie , & leur propre perte leur eurent enfin ouvert les yeux.

[a] Voyez Remarque VII.

(b) *Pluribus persuasio inerat antiquis Sacerdotum litteris contineri , eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens , pro-*

*phétique Judæa rerum potirentur : quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant. Tacite. Liv. 5. Hist. num. 13. Sueton. Vespas. num. 4.*



## CHAPITRE VI.

I. **L**orsque les Factieux se furent retirés dans la Ville , & pendant que le Temple & les bâtimens qui l'environnoient brûloient encore , les Romains planterent leurs Enseignes dans le Portique , au-devant de la porte orientale , y offrirent des Sacrifices , & conférèrent à Tite le titre d'*Imperator* ( *a* ) , avec de grandes acclamations de joie. Le butin qu'ils firent , fut si considérable , que le prix de l'or diminua de moitié dans toute la Syrie. Un jeune enfant , qui avoit suivi les Prêtres lorsqu'ils s'étoient retirés sur le mur du Temple , où ils étoient encore , ne pouvant résister à l'ardeur de la soif qui le dévorait , pria les soldats de la Garde Romaine de lui engager leur foi qu'il pouvoit descendre en toute sûreté pour satisfaire le besoin extrême qu'il avoit de boire. Sur cet exposé , & par pitié pour sa jeunesse , ces Gardes lui accorderent ce qu'il leur demandoit. Il descendit ( *b* ) , & après s'être désaltéré , il remplit d'eau le vaisseau qu'il avoit apporté , & s'enfuit avec tant de précipitation , pour retourner vers les siens , qu'aucun des Gardes ne put le joindre , de sorte qu'ils furent réduits à se contenter de lui reprocher sa perfidie ; mais il leur répondit » qu'il ne s'étoit point engagé à demeurer avec eux , » mais seulement de descendre sur leur parole , pour aller prendre

( *a* ) C'étoit un titre d'honneur que les troupes donnoient à leur Général , lorsqu'il avoit vaincu les ennemis.

( *b* ) Quand il y auroit eu des endroits ménagés dans l'épaisseur des murs du Temple , comme le prétend Reland , Note *q* , sur l'autorité du Traité Middoth , cette érudition rabbinique n'est d'aucun usage ici : car Joseph ne dit pas que ces Prêtres se cachèrent dans les murs du Temple , mais qu'ils se retirèrent dessus ; ni que ce jeune homme sortit d'un endroit où il fut caché , mais qu'il descendit *xalabar*. Si ce n'avoit été qu'à la faveur d'un réduit secret que ces Prêtres n'étoient pas pris par les Romains , ce jeune homme l'eût découvert & les Gardes se fussent saisis des Prêtres qui s'y tenoient cachés , mais ils

ne les forcèrent point ; ce ne fut que la soif qui le fit descendre.

Il y avoit à l'orient du Temple un escalier derobé pris dans l'épaisseur de chaque côté de son mur. Joseph , *Antiq. Juiv. Liv. 8. chap. 3. num. 3.* dit que c'étoit pour gagner les appartemens des basses ailes du Temple. Ils pouvoient monter jusqu'au haut du mur pour aller sur le toit. Ce fut vraisemblablement par là que ce jeune homme descendit & monta. Si les gardes ne le suivirent pas , c'est peut-être qu'ils n'y eussent pu monter qu'un après l'autre , & que les Prêtres qui étoient sur le haut du mur eussent pu tuer le premier qui eut paru ; ils étoient d'ailleurs sûrs qu'ils ne pouvoient pas leur échapper.

» de l'eau , & que l'ayant fait , ils ne pouvoient , sans in-  
 » justice , l'accuser d'avoir manqué à sa parole. « Le tour in-  
 génieux de cette réponse , si fort au-dessus de l'âge de ce jeune  
 enfant , surprit ces Gardes , & bien qu'en effet il les eût trompés , ils ne purent s'empêcher de l'admirer. Les Prêtres ne res-  
 tèrent sur ce mur que cinq jours , après lesquels la faim les  
 ayant contraints d'en descendre , les Gardes s'en saisirent , &  
 les menerent à Tite. Ce Prince , qu'ils supplioient de leur par-  
 donner , leur dit , que le tems d'obtenir la grace qu'ils de-  
 » mandoient étoit passé pour eux , puisque ce qui avoit jus-  
 » ques-là pu lui inspirer des sentimens de clémence ne sub-  
 » sistoit plus , que d'ailleurs , il n'étoit pas juste que des Prê-  
 » tres survécussent à leur Temple , & il les envoya au supplice.

I I. Les Factieux se voyant réduits à ne sçavoir par où  
 fuir pour ne pas tomber en la puissance des Romains qui les  
 environnoient de tous côtés , Simon & Jean leurs Chefs de-  
 manderent à s'aboucher avec Tite. Ce Prince y consentit au-  
 tant par un effet de la douceur qui lui étoit naturelle , & du  
 desir qu'il avoit de conserver la Ville , que parce que les Offi-  
 ciers le lui conseilloyent , dans la créance où ils étoient , que  
 les Factieux commençoient à revenir de leur aveugle opiniâ-  
 treté. Il fut se placer à l'occident du Portique des Gentils.  
 Il y avoit de ce côté là une porte qui conduisoit (a) au des-  
 sus du Xyste , & un pont qui joignoit la Ville haute à ce  
 Portique : ce pont étoit entre Tite & les Factieux. De part  
 & d'autre , le lieu de la conférence étoit couvert de gens de  
 guerre. les Juifs qui accompagnoient Simon & Jean , étoient  
 dans de vives inquiétudes sur ce qu'ils avoient à craindre ou  
 à espérer , & les Romains n'attendoient pas avec moins d'im-  
 patience , que Tite s'expliquât sur le parti qu'il vouloit pren-  
 dre à l'égard de ces abominables Tyrans. Ce Prince ordonna à  
 ses troupes de suspendre leur colere & tout acte d'hostilité ,  
 fit avancer près de lui un Interprète , & à titre de vainqueur  
 leur parla ainsi le premier : » N'êtes-vous point las de tous  
 » les maux qu'a soufferts votre patrie ; vous qui , sans con-  
 » sidérer l'étendue de nos forces , & votre état de foiblesse ,

Tite haran-  
 gue Jean &  
 Simon.

(a) J'ai ajouté , qui conduisoit , sur  
 ce que dit Joseph plus haut , cap. 3.  
 num. 2. ἵνα τὰς ἐξελθούσας τῶν  
 τῶν πυλῶν. Cette porte , ou ces portes

n'étoient point pour entrer dans la gal-  
 lerie , comme M. d'Andilly le lui fait  
 dire.



„ avez , par une fureur aveugle & insensée , causé la ruine de  
„ votre Peuple , détruit votre Ville & son saint Temple ; vous  
„ à qui le même sort est réservé , & qui êtes tout prêts à le  
„ subir , avec d'autant plus de justice , que des gens qui , de-  
„ puis que Pompée les a soumis à la domination Romaine ,  
„ n'ont point cessé de se soulever , & en sont enfin venus jus-  
„ qu'à déclarer aux Romains une guerre ouverte , ne méritent  
„ que de périr ? Sur quoi avez-vous donc fondé les folles es-  
„ pérances qui vous ont porté à former une si téméraire en-  
„ treprise ? Est-ce sur votre multitude ? Mais une foible par-  
„ tie des forces de l'Empire a suffi pour vous résister. Avez-  
„ vous compté sur quelque secours étranger ? Mais quelle  
„ Nation préféreroit votre alliance à la nôtre , & oseroit-se  
„ déclarer pour vous contre nous ? Seroit-ce la vigueur robuste  
„ de vos corps qui vous auroit donné la confiance hardie de  
„ nous attaquer , & d'espérer le faire avec succès ? Mais ne  
„ sçavez-vous pas que tous les Peuples de la Germanie nous  
„ obéissent ? Seroit-ce la force de vos murailles & de vos  
„ remparts ? Mais est-il un mur plus solide , un plus puissant  
„ rempart , que l'Océan ? Mais les Bretons qui en étoient  
„ couverts , n'ont-ils pas été réduits à reconnoître la supé-  
„ rité de nos armes ? Seroit-ce enfin le courage , l'adroite  
„ & prudente conduite de vos Généraux , leur expérience  
„ consommée ? Mais avez-vous pu ignorer que nous avons  
„ vaincu les Carthaginois ? Non , il n'y a que l'excessive  
„ bonté des Romains , qui ait pu vous inspirer une si témé-  
„ raire audace. Nous vous avons laissé l'usage libre de vos  
„ terres & de vos possessions ; nous y en avons même ajouté  
„ de nouvelles. Nous vous avons donné des Rois de votre  
„ Nation. Nous ne vous avons point troublé dans l'observa-  
„ tion de vos Loix , soit que vous demeurassiez renfermés  
„ dans l'étendue de votre territoire ; soit que quelques motifs  
„ particuliers vous engageassent à vous répandre parmi les au-  
„ tres Nations ; & ce qui devoit vous toucher davantage ,  
„ nous vous avons permis de faire des collectes pour le Tem-  
„ ple ; nous les y avons laissé librement porter , & n'avons ja-  
„ mais causé la moindre inquiétude à ceux qui en étoient char-  
„ gés ; devons-nous nous attendre que vous abuseriez de tant  
„ d'avantages dont vous jouissiez sous notre gouvernement , pour  
„ vous enrichir à nos dépens , devenir nos ennemis , & vous

« procurer plus de moyens de nous faire la guerre. Plus mé-  
 « chans que les plus dangereux de tous les serpents, vous  
 « avez répandu votre venin sur ceux qui vous combloient de  
 « graces. La mollesse de Néron a excité votre mépris pour son  
 « gouvernement, je le veux : mais, méchamment, tranquilles  
 « en d'autres tems, comme des membres gênés & retenus  
 « par une tension convulsive (a), vous avez éclaté lorsque  
 « vous avez vû croître vos maux, & alors vous n'avez plus  
 « mis de bornes à vos desirs criminels, ni à nos projets ex-  
 « travagants. L'Empereur mon pere est venu dans votre pays,  
 « non pour vous punir de ce que vous aviez entrepris contre  
 « Cestius, mais pour vous rappeler à votre devoir. Si son  
 « dessein eût été de détruire votre Nation, il eût été à la  
 « source, & eût commencé par ruiner Jérusalem, au lieu  
 « qu'il s'est contenté de réduire la Galilée & les environs de  
 « la Judée, pour vous donner le tems de changer de con-  
 « duite. Ce généreux ménagement a passé pour foiblesse dans  
 « vos esprits, & n'a servi qu'à vous rendre plus insolents &  
 « plus hardis : ce qu'on n'auroit pas même du attendre de la  
 « part des plus méchants des hommes, vous nous l'avez fait  
 « éprouver. Les troubles dont l'Empire fut agité après la mort  
 « de Néron, ont encore augmenté votre audace. Dès que mon  
 « pere & moi fûmes partis pour l'Egypte, où nous nous trou-  
 « vâmes obligés de passer, vous vous êtes hâtés de faire les  
 « préparatifs de la guerre que vous méditiez, pour prix de  
 « toutes les preuves de douceur & d'humanité que nous vous  
 « avions donné en notre qualité de Généraux envoyés pour  
 « établir la paix dans vos Provinces ; vous n'avez pas eu honte  
 « de chercher à traverser notre élévation à l'Empire ; & lors-  
 « que nous fûmes enfin demeurés paisibles possesseurs de  
 « l'autorité souveraine, les seuls Juifs entreprirent de troubler  
 « cet heureux calme, en se déclarant nos ennemis ; & tandis  
 « que tous les autres Peuples s'empressoient de nous envoyer  
 « des Ambassadeurs pour nous féliciter, ils envoyèrent des Dé-

(a) Le texte de Joseph est ici ex-  
 trêmement obscur ; je crois avoir rendu  
 sa pensée. M. d'Andilly a tranché la di-  
 ficulté, en traduisant ainsi : » Votre mé-  
 » pris de la mollesse de Néron vous fit  
 » oublier le repos dont vous jouissiez,

» pour concevoir des espérances crimī-  
 » nelles, & former des desseins extra-  
 » vagants ». Mais outre que cette tra-  
 duction n'exprime rien de ce que dit ici  
 Joseph, je ne la crois pas exempte de  
 contresens.

« putés par delà l'Euphrate (a), pour engager leurs freres à  
 « les soutenir dans leur révolte ; ils firent de nouvelles forti-  
 « fications , exciterent des séditions , leurs Tyrans formerent  
 « des factions , & se ruinerent par leurs divisions intestines.  
 « Conduite vraiment détestable , & dont les plus scélérats des  
 « hommes peuvent seuls être capables. Je suis venu ici chargé  
 « contre votre Ville des tristes ordres que mon pere ne m'a  
 « lui-même donnés qu'avec douleur. J'appris, en arrivant, que  
 « le Peuple souhaitoit la paix , & je m'en réjouissois ; je vous  
 « y ai souvent exhortés vous-mêmes avant de vous faire une  
 « guerre ouverte , malgré les actes d'hostilité auxquels vous  
 « ne craigniez pas de vous livrer. J'ai promis toute sûreté à  
 « ceux qui auroient la confiance de passer dans mon camp , &  
 « leur ai religieusement tenu ma parole. J'ai fait grace à plu-  
 « sieurs prisonniers , & ai sévèrement puni ceux de mes gens  
 « qui, usant trop rigoureusement du droit de la guerre , vou-  
 « loient les maltraiter. Je n'ai fait approcher de vos murs mes  
 « machines de guerre , que lorsque vous m'y avez absolument  
 « contraint ; j'ai toujours retenu mes soldats lorsqu'ils me  
 « paroissoient trop avides de carnage , & n'ai guères rem-  
 « porté d'avantages , qu'aussi-tôt je ne vous aie fait parler de  
 « paix , comme si , au lieu d'être le vainqueur , j'eusse été le  
 « vaincu. Lorsque je me suis vu assez près des Portiques du  
 « Temple , j'ai paru oublier les droits de la guerre , & vous  
 « ai fait presser de respecter assez un lieu que vous regardiez  
 « comme sacré , pour ne me pas forcer à le ruiner. Je vous  
 « ai moi-même conjuré de conserver votre Temple , & vous  
 « ai permis d'en sortir , en vous engageant ma parole que vous  
 « le pouviez faire en toute assurance , & vous offrant de vous  
 « attendre avec mes troupes en tel autre lieu que vous pour-  
 « riez choisir , si vous en vouliez venir à un combat. Vous  
 « avez méprisé toutes les graces , & rejetté toutes les offres  
 « que je vous ai faites. Vous avez , de vos propres mains , mis  
 « le feu au Temple ; & aujourd'hui vous demandez à parle-

(a) Les Juifs de par delà l'Euphrate  
 ne s'étoient point rendus à Jérusalem.  
 Invités par ceux de Judée pour défen-  
 dre leur patrie commune contre les Ro-  
 mains , ainsi qu'on le dit dans l'Histoire  
 universelle sacrée & profane. Tom. 4.

pag. 612. Tite leur reproche , à la vé-  
 rité , d'avoir sollicité leurs freres de par-  
 delà l'Euphrate de leur envoyer du se-  
 cours : mais ce que ce Prince ajoute ,  
 fait voir qu'ils n'en obtinrent pas.



» menter avec moi ; vous reste-t-il à conserver quelque chose  
 » qui puisse vous être aussi précieux que ce que vous avez  
 » perdu ? Souillés que vous êtes de la plus abominable des im-  
 » piétés , ne devez-vous pas sentir que vous êtes indignes de  
 » tout pardon. Et de quelle façon encore vous présentez-vous ?  
 » Les armes à la main , comme si vous ne vous croyiez pas  
 » encore réduits à une assez grande extrémité , pour seindre  
 » au moins de paroître suppliants. Quel peut donc être , mi-  
 » sérables que vous êtes , le fondement d'une telle audace ?  
 » A peine subsiste-t-il quelques foibles restes de votre Peu-  
 » ple. Votre Temple est détruit ; je suis maître de la plus  
 » grande partie de Jérusalem , & votre vie est entre mes  
 » mains. Le désespoir vous conduit peut-être à croire qu'il  
 » est fort glorieux de s'exposer à se faire égorger comme des  
 » malheureux. Je ne m'arrêterai pas plus long-tems à com-  
 » battre l'excès de votre folie mettez bas les armes, rendez-  
 » vous à ma discrétion ; je vous donne la vie , & me réserve  
 » à en user comme un bon Maître , qui châtie à regret dans  
 » sa maison ce qu'il ne peut corriger , pour ne pas perdre  
 » le reste (a).

Réponse des  
Séditieux.

I I I. Les Factieux répondirent que quelque sûreté qu'il  
 leur donnât, ils ne pouvoient se rendre à discrétion , parce  
 qu'ils s'étoient engagés par serment de ne le faire jamais ; mais  
 ils offrirent de lui abandonner la Ville , & le prièrent de leur  
 permettre d'en sortir par les fortifications du mur dont il avoit  
 fait entourer la Ville , & d'aller se retirer avec leurs femmes  
 & leurs enfans dans le desert. Tite indigné de ce que des  
 gens qui auroient dû se faire la justice de se regarder déjà  
 comme ses prisonniers , prissent le ton de vainqueurs , & eussent  
 l'insolence de lui imposer des conditions , leur fit déclarer par  
 un Héraut que , quelque offre qu'ils voulussent faire désor-  
 mais de se rendre à discrétion , il refuseroit de les écouter ,  
 parce que de ce moment il prenoit la ferme résolution de ne  
 faire grace à pas un seul , & d'user à toute rigueur de tous les  
 droits de la guerre , & qu'ainsi ils se tinssent pour bien aver-  
 tis de faire usage de toutes leurs forces pour se bien défendre ,  
 & se sauver , s'ils le pouvoient. En même tems ce Prince li-

(a) L'Histoire nous donne une idée trop avantageuse de Tite , pour croire qu'il ait voulu prononcer un discours

supportable, en quelque sorte, dans la bouche d'un Sophiste, mais indigne de sortir de celle d'un grand Prince.

bra la Ville au pillage, & ordonna à ses troupes d'y mettre tout à feu & à sang; elles n'entreprirent rien ce jour là : mais le lendemain, elles mirent le feu au Trésor des archives, au Palais où se rendoit la justice, à la montagne d'Acra, & dans un lieu nommé *Ophla*. Le feu s'étendit jusqu'au Palais d'Hélène, qui étoit sur le milieu de la montagne d'Acra, d'où il pénétra dans toutes les rues, & consuma avec les maisons les prodigieux amas qu'on s'étoit vu obligé de faire dans quelques rues des corps de ceux qu'on trouvoit tous les jours morts de faim & de misère (a).

I V. Dans le cours de ce même jour, les fils & les parents (b) du Roi Izate, & plusieurs Juifs d'une noblesse distinguée, qui se joignirent à eux, supplièrent Tite de les recevoir à composition. Quelque irrité qu'eux parvint, & que fut en effet ce Prince contre tout ce qui restoit alors de Juifs dans Jérusalem, sa bonté fut plus forte que sa colère. Il ne put le résoudre à les refuser; mais il les fit, pour le moment tous mettre sous une sûre garde, & fit, dans la suite, conduire prisonniers à Rome les fils & les parents du Roi Izate pour y tenir lieu d'otage.

Tite pardonne à des personnes de considération, & envoie à Rome les fils & les parents du Roi Izate.

## CHAPITRE VII.

Les Factieux se jetterent dans la cour du Palais (c). C'étoit un lieu fort, dans lequel plusieurs avoient mis leurs effets en sûreté. Ils en écartèrent les Romains, égorgerent huit mille quatre cent personnes qui s'y étoient rassemblées, enlevèrent tout ce qu'ils y trouverent d'argent ou d'effets précieux, & firent prisonniers deux soldats Romains, dont un étoit cavalier, & l'autre fantassin. Ils tuèrent le fantassin sur le champ, & traînèrent son corps par toute la Ville, comme s'ils se fussent imaginé s'être bien vengé de tous les Romains,

Les Factieux égorgent huit mille quatre cents personnes dans un Palais.

(a) Voyez ci-devant, Liv. 5. chap. 23. num. 7.

(b) Joseph se sert du mot d'*ἀδελφοί*, ses frères : mais j'ai cru qu'il le faisoit signifier ici parents; il le prend souvent dans ce sens en parlant des Juifs, & ce qu'il dit, que Tite fit mettre aux fers

les enfants d'Izate, & ses parents *οὐδ' ἑσθ' αὐτῶν*, prouve qu'il le prend ici dans le même sens, ou que ses Copistes ont transcrit *ἀδελφοί* pour *οὐδ' ἑσθ' αὐτῶν*.

(c) Joseph ne dit point quel nom portoit ce Palais, ni en quel lieu il étoit situé. Voyez Remarque VII.

en traitant de la sorte un de leurs soldats. Quant au cavalier, sur ce qu'il déclara avoir un avis important à leur donner, ils le menerent à Simon. Mais comme il n'étoit qu'un rusé, & qu'il ne dit rien à ce Tyran, parce qu'en effet il n'avoit rien à dire, il le mit entre les mains d'un de ses Officiers nommé *Ardala*, pour le punir. Cet Officier lui lia les mains derrière le dos, lui banda les yeux, & le conduisit, en cet état, à la vue des Romains, comme pour lui trancher la tête; mais pendant que le Juif tiroit son épée, ce cavalier s'enfuit, & vint rejoindre les Romains. Tite ne put se résoudre à faire mourir un homme qui avoit eu l'adresse de se sauver des mains des ennemis; mais il le déclara indigne de servir dans les troupes de l'Empire, pour s'être laissé prendre vif, le fit désarmer, & le chassa de la compagnie dans laquelle il servoit, peine plus insupportable que la mort pour un homme sensible à l'honneur.

I I. Les Romains chasserent le jour suivant les Factieux de la Ville basse, & mirent le feu par-tout, jusqu'à la fontaine de Siloé. Mais au même tems qu'ils voyoient, avec satisfaction, brûler ce quartier, ils avoient le déplaisir de ne rien trouver à piller, parce que les Factieux avoient eu la précaution d'enlever tout, & de l'emporter avec eux, en se retirant dans la haute Ville. Ces insensés, loin de se repentir de tous les maux qu'ils avoient faits, ne rabattoient rien de leur audace; & aussi insolents que s'ils eussent été dans la plus grande prospérité, ils voyoient de sang froid la Ville brûler, & disoient qu'ils attendoient la mort avec joie, parce que tout le Peuple étant mort, le Temple détruit par le feu, la Ville réduite en cendres, il ne resteroit aux Romains aucun fruit à recueillir de leur victoire. Joseph cependant employoit tout ce que l'amour de la patrie peut inspirer de zèle, pour tâcher de conserver les tristes restes de la malheureuse Jérusalem, & ne cessoit de conjurer les Factieux de les épargner, & de penser eux-mêmes enfin à leur propre salut; mais ses exhortations & ses prières ne lui attiroient, de leur part, que d'outrageantes moqueries. Leur funeste opiniâtreté ne leur permettoit pas de se rendre aux Romains, parce qu'ils s'étoient engagés par serment à ne le faire jamais. Ils ne pouvoient non plus en venir aux mains avec eux, parce que de toutes parts ils en étoient serrés de très-près. Cependant la  
barbare



barbare habitude qu'ils s'étoient faite de commettre des meurtres leur faisant avidement chercher toutes les occasions d'exercer des cruautés, ils se répandirent par-tout au devant de la ville, se cachant dans les ruines pour y attendre au passage ceux qui prenoient la route du camp des Romains. Ils en surprirent beaucoup qui, excédés d'inanition, n'avoient pas la force de précipiter leur fuite, les tuèrent tous, & jetterent leurs corps aux chiens; mais tous ces genres de mort leurs paroissoient moins insupportables que les maux cruels que la faim leur faisoit endurer. Quoique ces pauvres gens ne dussent plus espérer que les Romains leur fissent quartier, ils ne laissoient pas de tâcher de s'aller rendre à leur discrétion, & de courir même pour cela les risques d'être surpris, & cruellement massacrés par les factieux toujours altérés de sang: il n'y avoit aucun endroit de la ville qui ne fut couvert de corps morts. Ces impitoyables tyrans de leur patrie immoloient à leur fureur autant de leurs malheureux frères qu'il en périssoit par la famine & par l'excès incroyable de la misère publique.

Les factieux  
continuent  
leurs cruautés.

III. L'aveuglement des factieux leur faisoit encore envier les égoûts de la ville comme une ressource dont ils pouvoient tirer parti; ils se persuadoient qu'ils seroient toujours à tems de s'y cacher sans courir risque d'être découverts, & qu'aussi-tôt que les Romains se seroient retirés après la ruine entière de la ville, il leur seroit facile d'en sortir, & de se procurer une retraite assurée: mais ce projet étoit un vain songe. S'ils croyoient pouvoir échapper à la vigilance des Romains, ils devoient penser au moins qu'ils ne se déroberoient pas de même à la Justice divine. Dans cette folle confiance cependant ils commirent plus de désordres, la flamme à la main, que les troupes Romaines: ils tuoient impitoyablement, & dépouilloient tous ceux qui, pour n'être pas surpris par le feu qu'ils portoient par-tout, se salvoient dans des lieux souterrains; & si en les dépouillants ils trouvoient sur eux quelque sorte de nourriture qu'ils eussent cachée, ils se jetoient avidement dessus & la dévoroient, sans horreur pour le sang dont assez souvent elle étoit toute souillée. Déjà les contestations qui s'élevoient entr'eux sur le partage de leurs infâmes valeurs, formoient une guerre ouverte qu'ils ne décidoient que les armes à la main, & je ne fais point de doute

que si la ville eut tenu encore quelque tems , ils n'eussent poussé l'inhumanité jusqu'à manger même de la chair de ceux qu'ils massacroient.

---

## CHAPITRE VIII.

I. **C**omme l'assiette de la ville haute étoit extrêmement escarpée , Tite jugea qu'il ne pouvoit la prendre sans faire élever des plates formes. Il s'y détermina , & partagea le travail entre ses troupes le 10 du mois d'Août , quoique l'on ne put qu'avec grande peine se pourvoir des matériaux nécessaires , parce que , comme je l'ai dit , on avoit épuisé pour les ouvrages précédents tout ce que les environs de Jérusalem , jusqu'à cent stades à la ronde en avoient pu fournir. Quatre légions furent chargées des ouvrages qu'on éleva au couchant de la ville à l'opposite du Palais Royal. Les troupes auxiliaires & toute la soldatesque furent employés vers le Xiste , le Port & la Tour que Simon avoit fait construire , & dont il s'étoit fait un fort dans la guerre qu'il avoit eu contre Jean.

II. Cependant les chefs des Iduméens s'étant assemblés secrètement , tinrent conseil & résolurent de se rendre. Ils députerent en conséquence cinq des leurs vers Tite , pour le prier de les recevoir à composition. Comme les gens de cette nation faisoient la plus grande partie des forces de Simon , Tite crut que leur désertion pouvoit déterminer les factieux à se soumettre. Ainsi en leur renvoyant ces députés , il les fit assurer que quoiqu'ils recourussent bien tard à sa clémence ; il consentoit à leur pardonner ; mais Simon ayant découvert leur projet , se saisit de ces cinq députés , les fit mourir , & renfermer ensuite dans des prisons leurs chefs , dont le principal & le plus distingué étoit Jacques fils de Toza. Ces tyranniques précautions ne lui parurent pas même suffisantes ; & bien qu'il pût penser que ce qui restoit d'Iduméens , étant privés de leurs chefs , n'oseroient plus rien entreprendre. Il les fit soigneusement observer , & veilla sur-tout à ce que ces remparts fussent exactement gardés ; mais quelques soins qu'il prît il ne put empêcher qu'il ne passât un grand nombre de transfuges dans le camp des Romains ; & quelque considé-

table que fut celui de ceux qui avoient le malheur d'être tués par les gardes, il en échappoit encore davantage à leur vigilance. Les Romains les recevoient avec beaucoup d'humanité. Tite, par un effet de sa bonté naturelle, oubloit les menaces sévères qu'il avoit faites, & ne tenoit point la main à l'exécution des ordres qu'il avoit donnés. En conséquence les soldats las de répandre du sang & devenus plus sensibles à l'appas du gain, ne pensoient qu'à s'en faire un objet de profit; excepté ceux dont on pouvoit tirer un service actuel pour les différens besoins de la vie, (a) ils les vendoient tous avec leurs femmes & leurs enfans, mais à vile prix, tant à cause de leur peu de valeur, que parce qu'à raison de leur trop grand nombre il ne se trouvoit point assez d'acheteurs. Quoique Tite eut fait publier que nuls des assiégés ne vinssent se rendre sans amener toute leur famille, il ne laissoit pas de les recevoir lorsqu'ils se présentoient seuls; mais sur le rapport des Officiers qu'il avoit établis pour les examiner, il faisoit mettre à part & punir ceux qu'il jugeoit indignes de pardon, outre la multitude infinie de transfuges qui furent vendus. Le nombre de ceux qu'il fit conserver, & à qui il permit de se retirer où ils voudroient, se monta à plus de quarante mille.

III. Ce Prince ayant en ce même tems promis & juré à un des Prêtres nommé Thebus toute sûreté & salut, à condition qu'il lui livreroit quelques-uns des précieux & sacrés ustensiles du Temple. Ce Prêtre sortit; (b) & par le mur de ce saint lieu il lui remit deux chandeliers semblables à ceux qui y avoient été placés, des tables, des coupes, & autres vases d'or massifs & très-pésants: il y joignit des voiles, des habits sacerdotaux, des pierres précieuses, & plusieurs vaisseaux dont les Ministres de l'Autel se servoient dans les Sacrifices. Le Garde du trésor sacré ayant été fait prisonnier aussi en ce même tems, indiqua un lieu où l'on devoit trouver une très-

Un Prêtre & le Garde du trésor remercent à Tite plusieurs choses précieuses, qui avoient été sauvées de l'incendie du Temple.

(a) » Il donna même la liberté aux » Bourgeois, & les laissa aller où ils » voulurent. « M. de Tillemont, ruine Juif, pag. 566. Je n'ai osé me servir de cette traduction, parce que je ne me souviens pas d'avoir lu *καταλίσσιν* pour signifier donner la liberté, ni *ἀμαρτωλούς* pour marquer Bourgeois. M. d'And. s'est exempté la peine de fixer le sens

de ces deux mots en ne les traduisant pas. Je conjecture que la pensée de Joseph est, que les Romains ne vendirent pas ceux qui pouvoient cultiver les campagnes, & les empêcher d'être déserres.

(b) Joseph ne dit point d'où ce Prêtre sortit, peut-être fut-ce de quelque souterrain qui tenoit au Temple.

M m m m ij



grande quantité de robes & de ceintures à l'usage des Prêtres, plusieurs pièces d'étoffe de pourpre & d'écarlate dont on faisoit les voiles, une provision considérable de cinnamome, d'ambre, & de toutes les autres sortes d'aromates, dont on composoit l'encens qu'on brûloit tous les jours sur l'autel des parfums, & beaucoup d'autres effets de très-grand prix, soit en présents offerts à Dieu, soit en ornements qui avoient servi à décorer le Temple. Tite, en considération de la bonne foi de ce prisonnier, lui fit grace, & le traita avec autant de bonté que s'il fut venu se rendre volontairement.

IV. Le septième jour du mois de Septembre Tite fit avancer & planter les machines sur les plattes formes, qui en dix-huit jours de travail avoient été mises en état de les recevoir. Les factieux désespérant alors de pouvoir encore long-tems défendre la ville, plusieurs en abandonnerent les murailles pour se jeter dans la citadelle; (a) quelques-uns mêmes allerent se cacher dans des souterrains : mais tous ne perdirent pas également courage, & il y en eut d'assez déterminés pour entreprendre de repousser les Romains, & de s'opposer à l'approche de leurs békiers, mais ils firent d'inutiles efforts. Abbatus & sans forces ils attaquoient des troupes pleines de vigueur, & qui leur étoient fort supérieures en nombre. La forte impulsion des béliers ayant renversé quelques-unes des Tours & fait tomber un pan de la muraille, ceux qui les défendoient s'enfuirent ; Simon & Jean furent saisis d'une si subite & si excessive frayeur, qu'avant même que les Romains se fussent avancés pour entrer par la brèche, ils ne sçurent fixer leurs irrésolutions qu'au seul projet de chercher à se sauver. Ces fiers tyrans, qui peu auparavant chargés de toutes sortes de crimes, se glorifioient de leurs barbares & abominables impiétés, tomberent tout d'un coup dans de si pusillanimes craintes, que quelque indigne que l'on fut de leur horrible méchanceté, on ne pouvoit voir un si grand changement sans paroître

(a) » Plusieurs abandonnerent les murs » pour se retirer dans la montagne d'A- » cra. « (M. d'Andilly) Les factieux n'avoient garde de se retirer dans un endroit dont les Romains étoient maîtres. Ce fut dans la forteresse de David qu'ils se retirèrent. Elle étoit dans

la ville haute, que les Romains n'avoient point encore prise. Voyez le Pere l'Amy, *Templ. Hierosol.* pag. 187. Ce put être aussi dans les Tomes Ippique-Phalaële Mariamne, que Joseph fait garder comme imprenables.

touché de quelque sorte de compassion. En cet état d'humiliation & d'abaissement ils voulurent s'avancer vers le mur dont Tite avoit fait entourer la ville pour en attaquer la garde, la forcer & gagner la campagne ; mais se voyant abandonnés de ceux qui jusques-là avoient semblé leur être le plus fidèlement attachés, parce que chacun cherchoit à se sauver où il pouvoit ; étourdis d'ailleurs par les avis que venoient leur donner ces fuyards, les uns que le mur du côté du couchant étoit renversé, d'autres que les Romains étoient entrés & les cherchoient, d'autres qu'ils les voyoient sur les tours eux-mêmes, croyant les y voir effectivement, parce que rien n'est plus capable de fasciner les yeux que la peur ; ils se jetterent le visage contre terre, déplorant leur conduite insensée, & comme s'ils eussent perdu l'usage de tous leurs membres, ils demeurèrent immobiles & incapables de prendre aucune sorte de résolution, pas même celle de fuir : effet admirable de la vengeance toute-puissante que Dieu exerçoit contre ces méchants, & de la protection singulière qu'il accordoit aux Romains ; car ce furent ces tyrans qui se priverent eux-mêmes des solides & seuls avantages dont dépendoit leur sûreté, abandonnant inconsidérément & de leur plein gré des tours dans lesquelles ils ne pouvoient être forcés, & dont la famine seule pouvoit les contraindre de sortir ; & les Romains qui avoient essuyé de si rudes travaux pour forcer des murs beaucoup plus foibles, eurent le bonheur d'emporter ce dernier presque sans efforts, & de se rendre maîtres des trois redoutables Tours dont nous avons parlé ailleurs (a), & qu'ils eussent inutilement attaqués avec toutes leurs machines.

V. Simon & Jean étant ainsi sortis de ces Tours, ou pour mieux dire Dieu les ayant chassés, ils dirigèrent leur fuite vers la vallée qui est au-dessous de la fontaine de Siloé. Revenus peu après de l'excès de leur première frayeur, ils attaquèrent de ce côté-là le mur des Romains, mais sans succès comme sans vigueur ; parce qu'insiniment affoiblis par la fatigue, la peur, & tant de maux qu'ils avoient soufferts, ils avoient beaucoup perdu de leur audace. Ainsi la Garde les ayant repoussés presque sans effort, ils se séparèrent pour

(a) Les Tours Ippique, Phalaïle & Mariamme.

aller se cacher dans des souterrains. Les Romains alors maîtres des murs , planterent leurs Enseignes sur les Tours , en faisant , par des cris de la plus vive allégresse , éclater leur joie de ce que cette guerre , dont les commencements les avoient exposés à de si longs & de si rudes travaux , étoit enfin glorieusement terminée par une aussi heureuse & aussi facile victoire. Surpris eux-mêmes de se voir sur ce dernier mur sans qu'il leur en eût coûté de sang , & ne pouvant concevoir que des Tours aussi fortes fussent ainsi tombées en leur pouvoir sans résistance , ne voyant d'ailleurs devant eux aucun ennemi à combattre. Ils se trouverent , contre leur coutume , durant quelques moments un peu embarrassés ; mais prenant bientôt leur parti , ils se jetterent dans les rues l'épée à la main , tuant indistinctement & sans quartier tout ce qui tomboit sous leurs mains , brûlant les maisons , & avec elles tous ceux qui s'y étoient retirés ; en ayant enfoncé plusieurs , ceux qui y étoient pour les piller les trouvoient du bas en haut pleines de cadavres , des familles entières que la faim y avoit détruites ; & ne pouvant soutenir la vue d'un spectacle si horrible , ils en sortoient les mains vuides : mais ce qu'ils sembloient accorder de sentimens d'humanité aux morts , ils les refusoient aux vivans , & tuoient tous ceux qu'ils rencontroient. Ils joncherent les rues de tant de corps morts , que les avenues de plusieurs en furent bouchées , & qu'en quelques endroits les ruisseaux de sang , dont elles étoient inondées , éteignoient le feu. Le massacre finit avec le jour , mais le feu s'étendit & fit de considérables progrès toute la nuit. Ce fut le 8 de Septembre que l'infortunée Jérusalem fut ainsi mise à feu & à sang , après avoir été affligée d'autant de maux durant ce siège , qu'elle avoit été comblée de biens depuis sa fondation , même dans le tems où l'éclat de sa prospérité pouvoit être le plus envié. Le plus déplorable de ses malheurs fut , sans contredit , d'avoir produit cette race d'hommes impies & pervers , dont la méchanceté a été la seule cause de sa ruine.





## CHAPITRE IX.

I. **T**ite étant entré dans la Ville, admira entre autres choses la force extraordinaire de ses fortifications, & celle sur-tout de ces Tours que ces tyrans, tombés dans la plus lâche pusillanimité, avoient imprudemment abandonnées; & en ayant considéré la hauteur & la solidité, ainsi que l'extrême longueur, largeur & épaisseur des pierres employées à leur construction, & l'art merveilleux avec lequel elles étoient liées les unes aux autres, il s'écria: » Dieu très-assurément » a combattu pour nous, c'est lui qui a chassé les Juifs de » ces Tours, dans lesquelles aucun effort humain ni aucune » sorte de machines n'eussent été capables de les forcer. « Occupé de ces réflexions, il s'en entretenoit encore quelques tems avec ses Officiers; & ayant ensuite fait ouvrir toutes les prisons, & mettre en liberté tous ceux que ces tyrans y tenoient dans les fers, il ordonna qu'on détruisît le reste de la Ville, & qu'on achevât d'en abattre les murs. Il fit seulement conserver ces trois belles Tours, pour être un monument éternel de l'heureux événement sans lequel il lui eut été impossible de s'en rendre maître.

Tite maître  
de la haute  
ville, recon-  
noît que Dieu  
a combattu  
pour lui.

II. Lorsque les Romains parurent las de passer au fil de l'épée une si grande multitude de peuple, Tite commandât que de ce qui restoit on ne tuât plus que ceux qui, toujours sous les armes, feroient mine de vouloir se mettre en défense, & qu'on se contentât de faire les autres prisonniers; mais les soldats outre-passant les ordres, tuerent tous les vieillards & les infirmes, & n'épargnant que ceux qui, encore jeunes & robustes, étoient capables de rendre quelques services, ils les enfermerent dans l'endroit du Portique d'Israël qui étoit affecté aux femmes. Tite en confia la garde à un de ses affranchis, & établit un de ses Officiers nommé Fronton, pour les examiner & décider de leur sort. Cet Officier fit mourir ceux qu'il découvrit, par les accusations qu'ils formoient les uns contre les autres, être des Factieux & des voleurs, & choisit dans le reste les plus jeunes, les plus grands & les mieux faits, & les conserva pour le triomphe. Une partie de ceux qui avoient plus de dix-sept ans fut envoyée en

Egypte pour y être employée aux travaux publics, & Tite en distribua un grand nombre dans les différentes Provinces, pour y défendre leur vie dans l'arène contre des Gladiateurs, ou dans les combats contre des bêtes. Tous ceux qui n'avoient pas dix-sept ans furent vendus. Pendant qu'on ordonnoit ainsi du sort des uns & des autres, & que Fronton en arrêtoit le partage, il en mourut onze mille d'inanition, les uns parce que les Gardes qui les haïssoient ne leur donnerent point de nourriture, & les autres, parce qu'ils refuserent de prendre celle qu'on leur présentoit : il étoit d'ailleurs bien difficile d'en trouver assez pour faire vivre une si grande multitude.

Nombre des  
prisonniers  
que les Ro-  
mains firent &  
de ceux qui  
périront pen-  
dant le siège  
de Jérusalem,  
& lorsqu'elle  
fut prise.

III. Les Romains firent, durant tout le cours de cette guerre, quatre-vingt dix-sept mille prisonniers, & le nombre de ceux à qui le siège couta la vie, monta à onze cent mille, dont la plupart Juifs seulement d'origine & de religion n'étant point nés dans la Judée, mais s'y étant rendus en très-grand nombre, & de toutes les contrées de la terre pour célébrer la fête de Pâques à Jérusalem, se trouverent tout à coup enfermés dans cette malheureuse Ville. Le peu d'espace que laissoit la multitude immense d'habitans dont elle étoit peuplée pour loger cette quantité de Juifs venus de dehors, fut d'abord la source de beaucoup de maladies contagieuses, & y occasionna bientôt après la cruelle famine dont elle fut affligée. La preuve la plus certaine de la possibilité & de la vérité de ce fait (a) est le dénombrement fait du tems de Cestius. Ce Gouverneur, voulant faire revenir Néron du mépris qu'il avoit pour la Nation Juive, chercha le moyen de lui faire connoître combien Jérusalem étoit forte, ne fut-ce qu'en hommes capables de la défendre, & engagea, dans cette vue les Prêtres du premier ordre à constater si cela étoit possible, le nombre de ses habitans : ils choisirent pour cela le tems de la fête de Pâques, durant lequel on ne cessoit d'offrir des Sacrifices depuis neuf heures jusqu'à onze : on mangeoit ensuite en famille la chair des victimes immolées; c'étoit un repas de religion qu'il n'étoit pas permis de faire seul pour consommer chaque victime. Les assemblées ne pouvoient être moindres

(a) Quelque grande que fut la ville de Jérusalem, elle étoit si peuplée qu'elle ne put fournir de logement aux Juifs qui y étoient venus de tant d'endroits

immédiatement avant le siège; de sorte qu'au moment qu'il fut formé, ils y demeurèrent enfermés comme dans une prison.

de dix personnes, quelquefois elles étoient de vingt. Les Prêtres trouverent qu'à la Pâque de cette année là il avoit été immolé deux cens cinquante-six mille victimes : nombre qui, en supposant que chacune de ces victimes avoit été consommée entre dix personnes seulement, indique que lors de cette solennité il s'en trouva dans Jerusalem deux millions cinq cents soixante-cinq mille, sans compter les lépreux, (a) ceux qui étoient malades de la gonorrhée, non plus que les deux millions cinq cents soixante femmes travaillées des incommodités ordinaires à leur sexe, ni les étrangers qui n'étoient venus que pour adorer Dieu, ni en un mot tous ceux qui, pour quelques raisons que ce put être, n'avoient point participé aux sacrifices.

IV. La plus grande partie de la prodigieuse multitude des Juifs qui périrent en cette guerre, venoit donc de dehors la Judée ; & par un effet infailible de la Providence, presque toute la nation s'étoit rassemblée à Jerusalem, & s'y trouva enfermée comme dans une prison lorsque les Romains en formèrent le siège. Jamais aussi nul fléau directement envoyé de Dieu, ou humainement arrivé dans l'ordre de la Providence ne causa la ruine de tant de monde à la fois. Lorsque les Romains eurent tué ou fait prisonniers tous ceux qui s'étoient offerts à leur vuë, ils firent d'exactes recherches de tous les souterrains où il pouvoit s'en être caché quelques-uns ; & à mesure qu'ils les ouvrirent, ils tuerent d'abord tous ceux qui y étoient encore vivants : mais y ayant eux mêmes trouvé plus de deux mille morts, dont les uns s'étoient donné la mort à eux-mêmes, d'autres s'étoient embrochés, & la plus grande partie avoit été consumée par la faim, l'odeur infecte qu'exhaloient ces cadavres, en fit renoncer plusieurs à cette recherche, qui ne fut point pour cela abandonnée ; car beau-

(a) Comment Joseph peut-il mettre tous ces gens au nombre des Juifs qui étoient dans Jérusalem, à une des fêtes de Pâque, qu'ils célébrèrent pendant que Cestius étoit Gouverneur de Syrie, après avoir dit. *Guer. Juif. liv. 5. chap. 5. n. 6.* que les lépreux, & ceux qui avoient la gonorrhée, ni les femmes dans le tems de leurs règles, ne pouvoient pas demeurer à Jérusalem ? Mais une passion démenturée de donner de grandes idées

de la nation lui fait dire quelquefois des choses également contraires à la vérité & au bon sens. *Guer. Juif. liv. 5. chap. 5. n. 6.*

Joseph ne met point les femmes au nombre des personnes qui ne pouvoient pas demeurer dans Jérusalem : il y dit seulement que tant que durent les incommodités ordinaires à leur sexe, toute approche du Temple leur étoit interdite.



coup d'autres sachant qu'on y pouvoit trouver nombre de choses précieuses qui y avoient été cachées, ne craignirent point d'y marcher sur les corps morts pour chercher de quoi satisfaire leur avarice : (cette passion fait aisément passer par-dessus tous les genres de délicatesse ; ) ils y trouverent & en retirèrent plusieurs malheureux que les Tyrans , aussi cruels que jamais même dans l'extrémité à laquelle ils étoient réduits , y tenoient dans les fers : mais Dieu les punit enfin comme ils le méritoient. Jean ne pouvant plus souffrir les affreux tourments de la faim dont il étoit dévoré dans le souterrain où il étoit caché avec ses freres , fut contraint d'implorer la miséricorde des Romains dont il avoit tant de fois rejeté les pressantes avances ; & Simon, après avoir long-tems lutté contre le même fléau , se rendit de lui-même , comme nous le dirons dans la suite. Il fut réservé comme victime pour le triomphe , & Jean fut condamné à une prison perpétuelle. (a) Les Romains acheverent ensuite de ruiner & de brûler la Ville , & d'en renverser les murailles.

## CHAPITRE X.

**C**E fut ainsi que Jérusalem fut prise, le huitième Septembre, en la seconde année de l'empire de Vespasien. Elle avoit déjà cinq fois reçu la loi de différens vainqueurs. Ptolomée (b) Roi d'Egypte, ensuite Antiochus ; Pompée & Hérode, aidé du secours de Sosius, s'en étoient rendus maîtres , mais l'avoient conservée. Avant eux Nabuchodonosor l'avoit prise & détruite en la quatorze cent soixante-neuvième année de sa fondation, 1468 ans & six mois depuis qu'elle avoit été bâtie. Celui qui en jeta les premiers fondemens fut un Roi de Chanaan , qui dans la langue du pays fut appelé le Roi juste ; & ce fut sa piété reconnue qui lui mérita ce surnom. Premier Prêtre du Dieu très-haut , il lui consacra

Combien de  
fois Jérusalem  
a été prise.

(a) C'est ainsi que M. de Tillemont a rendu cet endroit. Je ne sçai ce que sont ces chaînes éternelles auxquelles Joseph dit que Jean fut réservé. Les Romains auroient-ils voulu donner la vie à Jean ,

qu'il dir avoir été plus cruel que les Scaïres, tandis qu'ils faisoient mourir Simon ? *Guer. Juif. Liv. 7. chap. 8. page 423.*

(b) Voyez Remarque VIII.

un Temple dans la Ville, dont il changea le nom de Salem en celui de Jérusalem. David, Roi des Juifs, en ayant chassé les Chananéens la peupla de ses sujets ; & quatre cents soixante-dix-sept ans & six mois après elle fut détruite par les Babyloniens : onze cents soixante-dix-neuf ans s'écoulerent depuis David , le premier de notre nation qui y régna , jusqu'à ce qu'elle fut prise & ruinée par Tite ; & enfin depuis l'époque de sa première fondation jusqu'à cette dernière & terrible carastrophe , on en compte deux mille cent soixante-dix sept. Ainsi ni son antiquité , ni ses immenses richesses , ni le bruit de sa gloire répandu par toute la terre , ni la majesté de son culte religieux n'ont pu empêcher que ce long & pénible siège n'ait enfin été terminé par sa ruine.





# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

### LIVRE SIXIEME.

### REMARQUES.

#### REMARQUE I.

*Jean n'avoit pas creuse sous la Tour Antonia, pour aller mettre le feu aux platass-formes des Romains.*

**M**Urus arietibus quassatus quâ Joannes, cum prioribus aggeribus insidiaretur, eum suffoderat, subfidente cuniculo repente corruit. C'est ainsi que M. Havercamp rend τὸ τεῦχος ὑπὸ τῶν κριῶν καταλινμένον, καὶ

ὁ τοῖς προτέροις ἐπιβουλῶν χαίματι ὁ Ιωάννης ὑπάρῃζει ἐκδόσης τῆς διαφυγῆς, ἐξ αἰτίας κατερίπτεται (a). C'est le sens qu'avoient vu dans cet endroit S. Gelenius, M. d'Andilly & l'Auteur de l'Histoire sacrée & profane ; mais ce sens suppose dans Jean une manœuvre de la dernière imprudence. Il ne pouvoit ignorer que creusant sous la tour Antonia, il en affoiblissoit nécessairement le mur (b), & il lui étoit de la dernière conséquence de lui conserver

(a) Tome 4. page 617.

(b) » L'endroit du mur sous lequel Jean avoit fait cette mine, par le moyen de laquelle il avoit ruiné les terrasses des Romains, se trouvant affoibli des coups que les béliers y avoient donné, tomba tout soudain. « *M. d'Andilly.*



toute la force , & de l'augmenter même , s'il l'avoit pû ; car de la résistance aux coups du bélier & aux efforts que les Romains faisoient pour l'abatre , ou de sa chute , dépendoient son salut ou sa perte.

La tour Antonia étoit bâtie sur un rocher escarpé , qu'Hérode avoit fait incrufter dans les fondemens de pierres bien polies , tant afin qu'il eût plus de grace , qu'afin que ceux qui voudroient y monter ou en descendre tombassent , n'ayant rien à quoi ils pussent s'accrocher. Au haut du rocher étoit un mur de la hauteur de trois coudées qui l'environnoit : « & tout l'espace de » cette tour , à compter depuis ce » mur , étoit de quarante cou- » dées (a). [ *M. d'Andilly.* ] L'élégant Traducteur n'a fait que suivre ceux qui avoient traduit cet endroit avant lui. Mais comment l'espace d'une tour qui avoit des appartemens à toutes sortes d'usages , des bains , des portiques , de vastes cours pour mettre des troupes ; qui pouvoit passer en quelque sorte pour une ville , par toutes les commodités qu'on y trouvoit : qui avoit quatre tours à ses quatre angles , dont une étoit haute de soixante-dix pieds ; comment , dis-je , l'espace de cette tour pouvoit-il n'être que de quarante coudées ? Ou Joseph ne l'a point dit , ou il a avancé une chose qui ne paroît pas possible.

Le nouvel Editeur de Joseph a lu dans un des Manuscrits qu'il a consulté *ἀνάστημα* , au lieu de *διὰστημα* (d) : c'est , ce semble , la bonne leçon. « Dans l'aire de ce mur , la tour » Antonia s'élevoit de quarante

» coudées. » Sa hauteur étoit de quarante coudées. Cette élévation ne paroît pas répondre à la grandeur d'un ouvrage si admirable , sur-tout en en donnant soixante-dix à celle des quatre tours qui étoit à l'angle d'entre le Midi & l'Orient. Notre Architecture n'approuveroit pas , ce semble , un accompagnement si peu proportionné ; mais il peut y avoir erreur dans les chiffres.

Joseph ne marque point si la tour Antonia touchoit immédiatement au mur de trois pieds , dans l'aire duquel elle étoit renfermée. On peut supposer avec beaucoup de vraisemblance , qu'il y avoit quelque distance entre l'un & l'autre , & que ce fut dans ce terrain que Jean prit le commencement du souterrain qu'il creusa pour aller mettre le feu aux plates-formes des Romains. Aussi Joseph ne dit-il pas *ὑπορυξας ὑπὸ τῆς Ἀρτωνίας* , Jean ayant creusé sous la tour Antonia ; mais *τὸ κατὰ τὴν Ἀρτωνίαν* devant la tour Antonia.

Cet Auteur ne nous donne pas ici une grande idée de la bravoure & de la discipline militaire des Romains. Après une exhortation aussi vive & aussi pressante que celle que fait Tite à ses troupes de monter à l'assaut , personne ne se présente pour le faire qu'un Syrien d'assez mauvaise mine , que onze aventuriers veulent bien suivre. Sans ranc vanter la bravoure des François , comme l'on fait celle des Romains , lorsqu'il s'agit de monter à l'assaut , ou d'être de la tranchée , c'est plutôt à qui le fera , qu'à qui s'en exemptera : & pour éviter les con-

(a) *ἑξήκοντα ὅ τῶν* , τὸ πᾶν *διὰστημα* τῆς Ἀρτωνίας , τὰς περικύκλως περὶ αὐτὴν ἔχοντα. Liv. 5. chap. 5. num. 8.

(b) Liv. 5. chap. 2. num. 2.

testations qui ne manqueroient pas de naître à cette occasion entre différens corps, le Général est obligé de nommer ceux qu'il commande pour l'une ou l'autre fonction. Et qu'est-ce que faisoient toutes les troupes de Tite, lorsqu'elles voyoient ces douzes braves monter à l'assaut? Lâches spectatrices de leur bravoure, aucun ne s'avance pour y avoir part. Mais si le tour n'est que broderie & imagination de l'Historien, que penser du Jugement d'un Auteur, & de son respect pour les droits de la vérité, qui invente & débite ces faits?

## REMARQUE II.

*Une mauvaise scolie a passé dans le texte de Joseph, Guer. des Juifs, Liv. VI. chap. 1. num. 7.*

» **E**T ils tomberent sur eux par le souterrain que Jean avoit creusé sous les plates formes des Romains. « La traduction seroit exact, & c'est ainsi qu'ont rendu cet endroit ceux qui l'ont traduit en Latin ou en François (a). Mais si les termes de Joseph présentent ce sens, ce ne peut être la pensée.

Pour que les Juifs eussent pu se sauver dans le portique des Gentils par le souterrain que Jean avoit creusé pour aller mettre le feu aux plates-formes des Romains, son en-

trée eût dû être dans ce portique; ou du moins entre lui & la tour Antonia. Mais Jean n'avoit garde d'aller prendre si loin le commencement de la mine qu'il vouloit pousser sous les plates-formes des Romains: outre que c'eût été augmenter inutilement la longueur & la difficulté du travail, elle eût dû passer sous la tour Antonia, & cela n'eût pû se faire sans en affaiblir les murailles. Jean avoit trop d'intérêt d'en conserver la solidité, pour rien faire qui pût l'altérer: comme il eut été de la dernière imprudence de le faire, il ne prit l'ouverture de cette mine que dans le terrain qui étoit entre cette tour & le contour du mur, dans l'enceinte duquel elle étoit assise. Enfin pour que les Juifs chassés de la tour Antonia eussent pû se retirer par cette mine dans le portique des Gentils, il eût encore fallu qu'elle eût eu une ouverture dans cette tour. Joseph ne le dit point, & il n'y en a aucune apparence.

Hérode avoit fait pratiquer un souterrain (b) qui alloit de la tour Antonia dans le portique d'Israël, pour s'y retirer en cas d'une sédition imprévue. Toute la ressemblance est que ce fut par ce souterrain que les Juifs gagnèrent les portiques du Temple; que Joseph s'étant contenté de dire qu'ils le firent par un souterrain, διὰ τῆς διόρυγος, sans marquer par lequel, un scoliaste qui ne se souvenoit pas qu'Hérode en avoit fait faire un en cet endroit,

(a) Cum autem Judæi ad Templum confugerent, ipsi quoque per cuniculum quem Joannes subter aggeres Romanorum excavarat, irruerant. Nov. Edit.

» La mine dont j'ai parlé plus d'une fois, n'avoit point été comblée, & subsistoit toute entière: une grande partie des Romains l'enfila, & par elle parvint jusqu'à l'entrée du Temple. « Hist. des Emper. jusqu'à Constantin, Tome 6. page 406.

(c) Κατασκευάσθη ὅτι καὶ πρὸς τὴν διόρυγόν τῷ βασιλεῖ, φέρουσαν ἀπὸ τῆς ἀρχαίας μέρους τῆς ἱερᾶς ἑστῆς. Antiquité Juive, Liv. 15. sur la fin du dernier chap.

& qui avoit présent à la mémoire ce qu'il avoit lu dans le Livre précédent (a), que Jean en avoit fait faire un qui alloit de la tour Antonia sous les plates-formes des Romains, s'imagina faire une belle remarque, & qui fixât le sens suspendu de Joseph, en mettant à la marge de son exemplaire, *Ὡς ἡ Ιωάννης ὑπὸ τὰ χαρμάτα τῶν Ῥωμαίων ὑπορύξετ*. J'ai cru la conjecture assez vraisemblable, pour m'autoriser à ne pas traduire une mauvaise scolie qu'un Copiste, ou ignorant, ou extrêmement distrait, a fait passer dans le texte de l'Auteur qu'il transcrivoit.

### REMARQUE III.

*Il y a erreur dans les chiffres de Joseph, ou fourrure dans son texte, s'il a suivi l'ordre des temps dans le récit des événemens qu'il rapporte depuis le premier num. jusqu'au septième. Ce ne fut point manque d'hommes ou de Prêtres que le sacrifice perpétuel cessa.*

SI Joseph a suivi l'ordre des temps dans ce qu'il dit aux num. 1. 2. 3. 4. 5. & 6. il y a erreur dans ses chiffres, ou il s'est glissé quelque chose d'étranger dans son texte. Il rapporte entre la prise de la tour Antonia & son entière destruction, la nouvelle que Tite reçut que le sacrifice perpétuel avoit cessé ; &

il ajoute qu'il reçut cette nouvelle le dixseptième du mois de Juiller. Cette tour avoit été prise le cinquième du même mois, & elle fut détruite sept jours après, le douze par conséquent : ainsi Tite ne put pas apprendre le dix-sept qu'on avoit cessé d'offrir le sacrifice perpétuel. M. de Tillemont (b) qui a fait cette remarque, conjecture que le premier chiffre est de trop, qu'il faut l'effacer, pour ne laisser que le dernier, qui marque que ce fut le septième Juiller que Tite apprit que le sacrifice perpétuel avoit cessé.

Quelque vraisemblante que soit la conjecture, j'aurois plus de penchant à croire que ces mots, *παύειν δ' ἡν ἰπτακαδικῆτι*, sont une scolie qui s'est glissée de la marge dans le texte. On ne voit pas en effet pourquoi Joseph auroit daté cette nouvelle par une espèce de réflexion qui paroît assez déplacée.

La tour Antonia fut prise le cinq Juiller, & Tite donnoit les ordres pour qu'on la détruisît dès les fondemens, lorsqu'il apprit que le sacrifice perpétuel avoit cessé. Est-il vraisemblable qu'il fut douze jours depuis s'en être rendu maître, sans ordonner qu'on la ruinât ? Le sens même le plus naturel de l'expression de Joseph est que ce fut le jour même de sa prise qu'il donnoit les ordres, & qu'il apprit que le sacrifice perpétuel avoit cessé. *Ἐπιπύρο γὰρ καὶ αὐτὴν τῆς ἡμέρας.* « Car » il avoit appris ce même jour que le » sacrifice perpétuel avoit cessé. »

Il est vrai qu'entre les motifs que les Juifs ont d'observer un jour

(a) Liv. 5. chap. 11. num. 4. *Ὡς ἡ Ιωάννης ὑπὸ τὰ χαρμάτα τῶν Ῥωμαίων ὑπορύξετ* μέχρι τῶν χαρμάτων διδόνται.

(b) *Ruin. Juif. note 39.*

*Annal. polit. Eccles. pag. 774.*



de jeûne le dix-sept Juillet, leur Calendrier (a) marque la cessation du sacrifice perpétuel ; mais sans indiquer si c'est pour celle qui arriva sous Nabuchodonosor, ou sous Antiochus Epiphane, ou celle dont Joseph parle ici. Ce ne fut point parce que les exemplaires de Joseph étoient déjà corrompus, que les Juifs mirent le jeûne pour la cessation du sacrifice perpétuel au dix-sept Juillet. Le peu de connoissance que cette nation a eue de son Historien, le mépris même qu'elle en a presque toujours fait, ne donnent pas lieu de croire qu'elle ait jamais pensé à régler le temps d'aucune de ses pratiques de Religion sur le témoignage de Joseph.

Ce fut plutôt manque de victimes, que d'hommes ou de Prêtres, que le sacrifice perpétuel manqua ; & il y a si peu de différence entre *אֶזְרָא*, agneau ou *אֶזְרָא* écrit en abrégé (b), qu'un Copiste peu attentif a pu facilement transcrire l'un pour l'autre. M. Reland, note L. s'est cependant déclaré pour la leçon ordinaire ; mais il est certain que quelque prodigieux que fut le nombre des Juifs qui étoient morts dans Jérusalem depuis qu'elle étoit assiégée, il y en avoit encore assez pour tenir toute l'armée Romaine en échec, & il n'en falloit pas tant pour offrir un agneau le matin & le soir de chaque jour (c). Ce ne fut pas aussi parce qu'il n'y avoit plus de Prêtres pour l'offrir ; car lorsque le feu consumoit le Temple, il y en avoit qui jetoient aux Romains tout ce qui leur tomboit sous les mains, & dont deux

des plus considérables aimèrent mieux se jeter dans le feu que de se rendre (d). La faim obligea cinq jours après les autres de le faire ; mais Tite à qui ils furent présentés, & à qui ils demandèrent la vie, leur répondit que des Prêtres devoient s'ensevelir avec leur Temple (e).

Il y a donc quelque ridicule à penser que ce fut le manque d'hommes ou de Prêtres, qui fit cesser le sacrifice perpétuel. Si on le cessa, c'est qu'il n'y avoit plus d'agneaux à Jérusalem qu'on pût immoler : la famine y étoit si grande, qu'une infinité de peuple y mourut de faim, & que ceux qui y résisterent, étoient forcés pour conserver les foibles restes d'une vie mourante, de manger des choses qui faisoient horreur à voir. Le fléau étoit si général, que les séditieux ne purent s'en mettre à couvert malgré tous leurs pillages. Ils burent & consumèrent le vin, & l'huile consacrés aux sacrifices : & on ne peut guere présumer que des gens qui, pour autoriser ce sacrilège, disoient que quand on combattoit pour Dieu & pour son Temple, on avoit droit de se nourrir de ce qui appartenoit à Dieu & à son Temple, ayant épargné les agneaux & les autres bêtes qu'on pouvoit offrir en sacrifices, tant qu'il y en eut à Jérusalem.

*Ipsi autem licere sacra intermissa celebrare, per Judæos quos ipse deleſturus eſſet.* » qu'il lui étoit permis de faire offrir le sacrifice interrompu, par les Juifs qu'il vouloit droit choisir. » C'est ainsi qu'à traduit le nouvel Editeur, ce que

(a) Scalig. Isago, pag. 45.  
Le Pere Lami, pag. 1298.

(b) *אֶזְרָא*, *אֶזְרָא*.

(c) Nomb. chap. 28. v. 3.

(d) Chap. 5. num. 1.

(e) Chap. 6. num. 1.

Tite envoya dire selon Joseph à Jean. Mais c'est faire une démarche à ce Prince en quelque sorte ridicule. Il n'étoit maître que de la tour Antonia, & les machines ne battoient pas encore le portique d'Israël. Jean n'avoit donc pas besoin de sa permission pour continuer les sacrifices que la Loi ordonnoit d'offrir tous les jours à Dieu; & pour les offrir, il ne dépendoit pas de ce Séditieux de choisir ceux des Juifs qu'il voudroit, n'y ayant que des Prêtres qui pussent remplir cette sainte fonction.

Les Juifs étoient si religieux observateurs de ce commandement, qu'ils ne discontinuèrent point d'offrir des sacrifices, lorsque Pompée assiégeoit le Temple. « La crainte » ne fit point interrompre le sacré » ministère (a), on offroit le sacrifice soir & matin, & on ne le discontinua point malgré les attaques des ennemis. » Quand les victimes leur manquoient, ils députoient aux assiégeants pour les prier de leur en vendre, ou de leur permettre de s'en fournir. C'est ce qu'ils firent lorsqu'Arétas & Hircan assiégeoient Aristobule dans le Temple, & qu'Hérode & Sosius assiégeoient ce saint lieu. Mais les Séditieux aussi peu respectueux pour les ordres de Dieu, que cruels & inhumains envers leurs concitoyens, s'embarassèrent peu que le manque de victimes fit cesser le sacrifice perpétuel. Tite, plus religieux, l'ayant appris, fit dire à Jean qu'il pouvoit en envoyer chercher par ceux qu'il voudroit.

C'est sans doute ce que disoit

Joseph mais que quelque petit dérangement arrivé dans son texte a empêché de voir. *Arōn* au lieu d'*amōn* a commencé à mettre dans un faux jour ce qui suit. On a expliqué *durias*, par *sacrifices*, sans faire attention qu'il signifie quelquefois *villimes*, & ce défaut d'attention a fait croire qu'il falloit lire *ixadōn*, au lieu d'*ixapōn*. Ces conjectures font faire à Tite que Joseph représente comme un Prince religieux, ce que dut naturellement faire un Prince qu'on a appelé les délices du genre humain, *delicia generis humani*.

Il est difficile de donner une idée exacte des différentes manœuvres que les Romains & les Juifs firent depuis la prise de la tour Antonia & l'incendie du Temple. Il y a des endroits où le texte de Joseph ne paroît pas pur, & il ne paroît pas avoir observé l'ordre des temps dans le récit qu'il fait de ce qui se passa dans cet intervalle.

Il raconte au num. 7. du chapitre premier, que les Romains se rendirent maîtres de la tour Antonia le cinq Juillet. Ils employèrent sept jours à la détruire jusqu'aux fondements, afin de se faire un passage plus large & plus commode pour pénétrer jusqu'au Temple (b). Leurs Légions s'étant portées jusqu'à la première enceinte *πρώτη περιβόλη*, elles commencèrent à travailler à élever des plates-formes. La suite fait voir que cette première enceinte contre laquelle elles éleverent ces plates-formes, étoit le portique d'Israël : les Romains étoient donc maîtres alors de celui des Gentils.

(a) Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 4. num. 3.

Ibid. chap. 2. num. 2.

Chap. 16. num. 2.

(b) Chap. 3. num. 7.

La première étoit contre l'angle d'entre le Septentrion & le couchant du Temple intérieur, du portique d'Israël (a) : la seconde contre l'extrémité septentrionale qui étoit entre deux portes. M. Havercamp, après M. d'Andilly, met cet erèdre au Temple extérieur au portique des Gentils, quoique le Grec porte τὸν ἑξωτερὸν ἱερὸν, en traduisant le commencement du Chapitre quatrième; c'est sans doute une faute d'Imprimeur dans la dernière édition. Je n'oserois dire la même chose par rapport à l'élégante traduction; car la version de S. Gelenius a *Templi exterioris*, quoique le Grec d'à côté porte τὸ ἑξωτερὸν ἱερὸν, & elle la suit fidèlement jusques dans ses fautes mêmes.

La troisième plate forme étoit contre le Temple extérieur. Aucune de ces plates-formes ne fut élevée contre le portique des Gentils, ce fut contre celui d'Israël qu'elles furent toutes dressées : la suite va le faire voir. Cependant les Juifs firent une vigoureuse sortie contre le poste que les Romains avoient sur la montagne des Oliviers qui ne leur réussit pas (b). Enfin Joseph raconte qu'ils mirent le feu à la galerie qui communiquoit de la tour Antonia à l'angle d'entre le septentrion & le couchant du portique des Gentils. Il n'est pas vraisemblable que tant de choses se soient passées entre la prise de la tour Antonia & l'incendie de la galerie. La première attention de Tite, après s'être rendu maître de cette tour, fut sans doute de profiter de la

commodité qu'elle lui procuroit de pénétrer jusqu'au Temple; & ce que les Juifs eurent de plus pressé à faire, fut de les en priver en y mettant le feu sur le champ, si même ils ne prévirent pas la prise de la tour Antonia. Ce qu'ils avoient fait dans le commencement de leur sédition, donne tout lieu de le supposer. Gessius Florus vouloit piller le trésor sacré; il falloit pour cela pénétrer dans le portique d'Israël, & il crut pouvoir s'en emparer, s'il se rendoit maître de cette tour. Il l'attaqua donc, mais sans succès; cependant les Juifs dans la crainte qu'une seconde attaque ne l'en rendît maître, détruisirent sa galerie qui communicquoit au portique des Gentils (c).

Après avoir rapporté que les Juifs avoient mis le feu à la galerie qui communicquoit de la tour Antonia au portique des Gentils, Joseph ajoute (d), ἡ πύρρα δ' ἀπὸ τῆς αὐτῆς πύλης ἔκρηξε, τὰς ἰσθμὸς χερσὶν ἀρξάμενοι καὶ ἐν τῇ αἴγῃ. Messieurs d'Andilly & Havercamp ont cru que ces vingt coudées ou environ que les Juifs détruisirent, étoient de la galerie de la Tour Antonia. L'Historien des Empereurs jusqu'à Constantin (e), le suppose également lorsqu'il dit : « Ils en détruisirent une « longueur de vingt coudées : » mais l'expression de Joseph est peu susceptible de ce sens, & il ne paroît pas même avoir pu dire cela.

Les Juifs ne purent mettre le feu à cette galerie que du côté qu'elle touchoit au portique des Gentils, les Romains étant maîtres

(a) Chap. 2. num. 7.

(c) ἔσθλη τὰς πυλῶν τὰς τῷ ἱερῷ πρὸς τὴν ἀντωνίαν. Guer. des Juifs, Liv. 2. chap. 15. num. 6.

(d) Chap. 2. num. 9.

(b) Ibid. num. 8.

τὴν ἀντωνίαν ἀνέστησαν. Guer. des Juifs,

(e) Tom. 6. pag. 412.



de celui qui partoît de la tour Antonia ; ainsi les Juifs y ayant mis le feu de leur côté , ne pouvoient plus en aller détruire vingt coudées vers la tour Antonia. Eh ! quel motif en auroient-ils pu avoir ? Ce n'éût pas été d'empêcher que le feu ne la consumât , puisqu'ils ne l'y mettoient que pour la rendre absolument inutile aux Romains ; mais le feu , au lieu de se porter le long de cette galerie , put se replier vers le portique des Gentils.

#### REMARQUE IV

*Ce fut à une porte des bas-côtés du Temple qu'un Soldat mit le feu. Quelque grand que fut le bruit que faisoient ceux qu'on égorgeoit & ceux qui pleuroient l'incendie du Temple, il n'est pas probable que les échos des montagnes de la Perée y répondissent.*

LE nouvel Editeur de Joseph a traduit, τὸ αὐτὸν ἰσχυρὸν πυρὸς ἰνίξας, *ignem per fenestram auream injicit*. Joseph son Auteur ne dit pas διὰ τῆς θυρώσης, mais θυρώσης. Aussi l'ancien Interprète & Saint Gelenus ont-ils traduit *in fenestram* ; & M. d'Andilly qui se règle sur la version du dernier , n'eut pas dû traduire « jeter par la fenêtre d'or » une pièce de bois toute enflammée. Car que ce soit une fenêtre que signifie ici ce mot , que ce soit une petite porte , ce fut à cette pièce , non par elle , que ce soldat mit le feu qui consuma les bas-côtés du Temple.

M. de Tillemont balance , dans sa note trente-six sur la ruine des Juifs, le sens de θυρώσης ; mais après avoir reconnu qu'il signifie une petite porte , il se détermine cependant pour l'entendre d'une petite fenêtre. La raison de la préférence qu'il donne à ce dernier sens , est « que ce soldat se fit soulever par un autre ; » ce qui ne peut convenir à une porte qui est au niveau du rez de chaussée. La difficulté est de fixer le sens d'ἀναρπάξας : car s'il ne signifie que *soulever* , on ne pourroit guère disconvenir que ce ne fût à une petite fenêtre que ce soldat mit le feu ; mais ce Verbe peut signifier *soulager*, *aider*. Ainsi on peut penser que Joseph a voulu dire que cette pièce de bois enflammée dont ce soldat s'étoit saisi étant fort pesante , il se fit aider , soulager par un de ses compagnons.

Les basses ailes du Temple avoient une porte qui ouvroit du côté de l'Orient ; les Romains étoient maîtres alors des portiques septentrionaux & du parvis des Prêtres jusques & par-delà même l'Aurel des sacrifices : ce soldat pouvoit donc porter sa pièce enflammée à la porte de ces bas-côtés. Il est naturel de la supposer au niveau du rez de chaussée , & il ne l'est pas de penser qu'il se fût fait soulever pour mettre le feu à une de leurs fenêtres , tandis qu'il le pouvoit mettre sans avoir besoin de secours à la porte de ces bas-côtés.

Ce qu'ajoute Joseph que c'étoit par où l'on passoit dans les appartemens des bas-côtés , ne convient point à une fenêtre : c'est par des portes , non par des fenêtres que les appartemens se communiquent. Le judicieux Critique veut que, *par laquelle* , se rapporte , non à

« *οὐδὲν* », mais à *οὐδὲν* qu'il suppose sous-entendu : mais c'est visiblement forcer l'expression de Joseph. Et y a-t-il du sens à dire : « il mit le feu » à une fenêtre percée le long du chemin ou par le chemin par lequel on va du côté du Septentrion dans les appartements des basses-ailes ? »

« Les échos des montagnes d'autour & du pays qui est par delà le Jourdain, redoublaient encore cet horrible bruit. » [ *M. d'Andilly*. ] Quoique ce soit le sens en général, que l'ancien Interprète, S. Gelenius & le nouvel Editeur ont donné à cet endroit, la distance entre les montagnes de la Perée & de Jérusalem est trop grande pour qu'un écho qui y eût été, eût pu recevoir le bruit qu'on y faisoit & le renvoyer, quelque grand qu'on le suppose. Mais Joseph avoit vraisemblablement mis *αὐτῶν*, que l'injure des temps ou l'inattention des Copistes ont changé en *παρά*. En se bornant à faire les montagnes prochaines & des environs de Jérusalem répondre aux cris que faisoient ceux qu'on égorgeoit, joints à ceux des Juifs qui voyoient le feu consumer le Temple, il y a peu d'apparence qu'il ait été chercher à six ou sept lieues dans les montagnes de par delà le Jourdain un écho pour recevoir ces cris & les reporter à Jérusalem. On met le Jourdain à dix-huit mille de Jérusalem (a), & les montagnes de la Perée pouvoient n'être pas sur ses bords & en être éloignées de quelques lieues.

#### REMARQUE V.

*Y eut-il des Juifs égorgés sur l'Autel du parvis des Prêtres ?*

Monsieur de Tillemont dit (b) « qu'il n'est pas tout-à-fait clair s'il y eût des Juifs tués sur l'Autel. » Il est vrai que Joseph ne le dit pas expressément ; mais c'est le sens que présente naturellement son expression, si son texte n'est pas altéré. Le sang couloit le long des degrés de ce dont il parle, & l'Autel des sacrifices n'en avoit point (c). La Loi défendoit d'y en faire, & Joseph reconnoît que c'étoit par une pente douce qu'on y montoit & qu'on en descendoit. On montoit du parvis des Prêtres au Temple par douze degrés ou marches. Le peuple que les Romains pouissoient, put monter sur ces degrés, & le soldat furieux l'y suivre pour l'égorger. Une chose assez singulière : les traductions latines de Joseph que j'ai consultées ont *per gradus Templi*, tandis que le Grec qu'elles ont à côté a *παρὰ δὲ τῶν τῷ βασιλεὶ βαδῶν*. Une ancienne version a souvent conservé la bonne leçon de son original, qui s'est perdue dans la suite. Je fais usage ici de cette remarque : & l'ancien Interprète ayant lu dans son exemplaire *παρὰ*, ou quelque autre mot qui revenoit au même pour le sens, je

(a) Reland. *Palæst. illustrat.* pag. 509.

(b) *Ruine des Juifs*, page 562.

(c) *Ἐν αὐτῷ ἵκοιτο ἱππὶα προοδόντι*. Guerre des Juifs, Liv. 5. chap. 5. num. 6. Ibid. Liv. 6. chap. 4. num. 6.

*Ἐξοδ.* chap. 20. v. 26.

etois que Joseph n'avoit point mis *ἑπ'αὐτοῦ* ; mais il y a si peu de rapport entre ce mot & celui de *ναῦ* que le sens demande, qu'on a quelque peine à supposer qu'un Copiste ait pu prendre l'un pour l'autre. Joseph dit (a) que deux especes d'épaules *ἑπ'αὐτοῦ* se prolongeoient de chaque côté de l'entrée du Temple. Le peuple, par respect pour le Temple proprement dit, put ne vouloir pas le réfugier sur ses degrés, mais croire le pouvoir faire sur ceux de ces especes d'épaules. Ces deux mots sont assez ressemblans, pour que les Copistes aient pu prendre l'un pour l'autre, & écrire *ἑπ'αὐτοῦ* au lieu d'*ἐπ'αὐτοῦ*, méprise d'autant plus aisée, que ne se souvenant probablement pas des especes d'épaules que Joseph met aux deux côtés de l'entrée du Temple, & ne trouvant aucun sens dans *ἐπ'αὐτοῦ*, ils ont pu croire que le β, première lettre de *ἑπ'αὐτοῦ*, s'étoit perdue ; mais que comme il n'y avoit qu'un Autel dans le parvis des Prêtres, il falloit mettre au singulier ce que leur manuscrit mettoit au pluriel.

#### REMARQUE VI.

*Joseph a-t-il pu dire que Jérusalem seroit détruite lorsque le Temple seroit réduit en un carré ?*

» **L**es Juifs réduisirent le Temple  
 » en un carré, quoiqu'ils ne  
 » pussent ignorer qu'il est écrit dans  
 » les Livres saints que le Temple &

» la ville seroient pris lorsque cela  
 » arriveroit. « Ce n'est pas pour critiquer l'élégant Traducteur que je rapporte la manière dont il traduit cet endroit de Joseph, il est très obscur : ceux qui l'avoient traduit auparavant, & ceux qui avoient travaillé sur cet Auteur, ne l'ont pas mieux entendu ; mais un petit aveu qu'ils ne l'entendoient pas, leur eût fait honneur, eût pu piquer d'émulation, & porter ceux qui lisent Joseph à tâcher d'éclaircir cet endroit.

La petite Note de M. Reland (b) que rapporte le nouvel Editeur, n'explique rien ; on n'en voit pas même bien le sens. Je ne me flatte pas d'avoir trouvé le mot de l'énigme : mais je n'en dissimule point l'obscurité par un silence affecté ; & si j'en hazarde une explication, c'est plutôt pour exciter quelque Sçavant plus heureux ou plus habile à donner quelque chose de meilleur, que dans l'idée où je serois d'avoir deviné juste.

Ce n'est point dans l'Ecriture sainte qu'on doit chercher la prédiction dont parle ici Joseph, nous ne l'y trouverions pas : c'étoit sans doute par une tradition orale ou conservée dans des livres qui ne sont pas venues jusqu'à nous, que les Juifs l'avoient reçue. Vandale (c) fait un crime à Joseph d'avoir dit qu'elle se trouvoit dans l'Ecriture ; mais il faut entendre un Auteur avant que de le condamner. Quand on accorderoit au Critique que Joseph emploie quelques fois le mot dont il se sert ici pour signifier l'Ecriture sainte, il est certain qu'il ne lui donne pas toujours ce sens : c'est ce-

(a) Guerre des Juifs, Liv. 5. chap. 5. num. 4.

(b) Ita Danielis Prophetiam explicuerunt de *πρωτοῦ τῆς*, &c.

(c) De origine Idololat. pag. 133.



pendant ce que demande ce reproche pour être juste.

L'expression de Joseph dans le sens qu'on lui donne, n'en a aucun : le Temple étoit quarré avant la prise de la tour Antonia, & les Juifs ne le firent pas changer de figure après que Tite se fût emparé de cette tour. Ce Prince ordonna à Joseph de dire à Jean que, s'il avoit si grande envie de se battre, qu'il sortit avec ceux qu'il voudroit, mais qu'il ne profanât pas le saint lieu : & c'est le grand reproche que Joseph fait aux séditeux, lorsqu'il les exhorte à se rendre. Appien (a) raconte que dans la victoire que Domitius remporta sur le Roi Antiochus, lorsque la phalange qui étoit serrée, & qui formoit un bataillon quarré, se vit abandonnée de la cavalerie, elle s'ouvrit pour recevoir les troupes légères; & quelques lignes plus bas, qu'elle frémissait « d'être exposée de tous » côtés aux traits des ennemis sans » pouvoir faire usage de son expérience dans les armes, & qu'elle » ne put que leur présenter d'un » quarré *ix τετραγών* les piques hérissées. « Ce n'est pas encore ce que veut dire Joseph, mais il nous en rapproche; il remarque que le camp des Romains étoit quarré. Si Appien a cru pouvoir dire *ἡνι τετραγών, ἐκ τετραγών* sans son substitutif, persuadé que ses Lecteurs suppléeroient facilement *ταγματος*, ou quelque autre mot semblable, Joseph a pu avoir la même pensée, & croire qu'on suppléeroit aisément *στρατοπέδου* ou *παράβολου* à *τετραγών*, lorsqu'il disoit, *Ἰουδαίω καὶ τὸ ἕρπον*...

*τετραγών* *ἡνι τετραγών*. L'usage même; quoique je n'en sache pas d'exemples, pouvoit l'y autoriser. Ainsi la pensée est que les oracles avoient prédit que Jérusalem & le Temple seroient détruits, lorsque les Juifs auroient fait un camp des saints lieux. La tour Antonia avoit été jusqu'alors le retranchement des Juifs; mais lorsqu'elle fut prise, ils se retirèrent dans les portiques du Temple, & s'en servirent comme d'un camp (b).

#### REMARQUE VII.

*La cour du Palais dans laquelle les factieux égorgèrent huit mille quatre cents personnes, n'étoit pas dans la ville haute.*

Monsieur de Tillemont (c) a cru que le Palais dans la cour duquel les Factieux firent cette boucherie, étoit dans la ville haute: il étoit dans la basse. Les Factieux en écartèrent les Romains, & y firent prisonniers un cavalier & un fantassin de cette nation: & il est certain que les Romains n'étoient encore maîtres de rien dans la ville haute. Joseph, après avoir rapporté la sortie que les Factieux avoient faite sur ce Palais, & le massacre qu'ils y avoient fait de leurs concitoyens, ajoute que les Romains chassèrent les Factieux de la basse ville. Cela est relatif à ce qu'il venoit de dire de leurs excursions. On

(a) Appien. Guer. Sir. pag. 175.

*Τετραγώνη μὴ ὡς μὲν πάλαι ἔτι σὺν τεταί τετραγών.*

(b) Voyez les Chapitres V. du Livre trois, IX. du Livre cinq, & II. du Livre six de la Guerre des Juifs.

(c) Ruine Juive, page 565.

ignore de quel Roi ce Palais portoit le nom , & dans quel endroit précisément il étoit situé. Joseph ne s'explique ni sur l'un ni sur l'autre ; & tout ce qu'il a bien voulu que nous en sçussions , c'est qu'il étoit dans la basse ville. Les Romains en étoient maîtres ; mais peut-être avoient ils négligé de s'emparer de ce Palais , persuadés que quand ils auroient pris la ville haute , il se rendroit de lui-même. Les Factieux purent apprendre que plusieurs Juifs s'y étoient réfugiés avec leurs meilleurs effets , que le corps de troupes que Tite y avoit envoyé pour le tenir bloqué étoit peu considérable , & se porter sur ces connoissances à l'aller forcer & s'emparer de l'or & de l'argent qui y étoient.

On lit dans les anciennes éditions de Joseph *ἐν αὐτῇ τριπόλει*. M. Havercamp a substitué à ces deux mots , sur l'autorité de quelques manuscrits , *ἐν αὐτῇ*. C'est , ce semble , la bonne leçon ; mais je n'ai pas cru devoir traduire avec le sçavant Editeur , *Romanos inde per-lunt* , & ils en chassèrent les Romains. Il semble que , si Joseph avoit voulu dire cela , il eût dit *ἐκ αὐτῆς* : c'est du moins la préposition dont il se sert quelques lignes plus bas , lorsqu'il rapporte que les Romains chassèrent les séditieux de la basse ville (a). La manière dont le soldat Romain traitoit les endroits dont il se rendoit maître , donne lieu de juger qu'il ne l'étoit pas encore de ce Palais , car il pilloir & tuoit tout ce qui étoit dans les lieux dont il s'emparoit : & ce Palais n'avoit pas été pillé , & on n'avoit encore fait fait aucun mal à ceux qui s'y étoient réfugiés.

## REMARQUE VIII.

*Du Roi d'Egypte dont Joseph parle.*

IL faut que Joseph n'ait pas cru que le Roi d'Egypte qui ôta la couronne à Joachaz , & qui l'emmena prisonnier en Egypte , eût pris pour cela Jérusalem ; car il auroit dit que cette ville avoit été prise six fois. L'Auteur du quatrième Livre des Rois (b) ne le dit pas ; il semble même dire le contraire , en disant que Necao fit mettre cet infortuné Prince aux fers à Reblata. Car s'il avoit été à Jérusalem , & s'il s'en étoit rendu maître , eût-il attendu qu'il l'eût mené à Reblata. pour le faire enchaîner ? Il y a , ce semble , quelque chose de dérangé au verset troisième du trente-sixième chapitre du second Livre des Paralipomènes ; & si l'on oloit proposer de faire une correction dans un endroit de l'Ecriture , on conjectureroit qu'il faut corriger ce verset sur le verset trente-troisième du vingt-troisième chapitre du quatrième Livre des Rois. Pour rendre le troisième verset du trente-sixième chapitre du second Livre des Paralipomènes , il faudroit traduire , & il le retira , ou il le fit sortir de Jérusalem ; ce qui ne fait point de sens. Il ne faudroit , pour le concilier avec le verset du quatrième Livre des Rois , que mettre N dans נחמיה entre la première & la seconde de ses lettres. La seconde correction seroit plus considérable : il faudroit lire à Reblata , au lieu de à Jérusalem. On

(a) . . . Ρωμαῖοι, τρεχόμενοι τῆς λαῖας ἐν τῇ κατωτέρῳ πόλει.  
(b) Chap. 29. §. 29.

pourroit appuyer la conjecture sur l'autorité des Sepranre (a), qui ont lu dans les Paralippomènes comme on lit dans les Rois. Ce qu'on peut regarder comme assez certain, c'est que les Juifs ignoroient du tems de Joseph, que Nécas Roi d'Egypte se fût rendu maître de Jérusalem.

C'est donc de Ptolomée Lagus que Joseph parle ici. Mais pourquoi le nomme-t-il Afochée (b) ? C'est ce qu'il n'a pas voulu nous faire sçavoir. C'étoit peut-être le nom que les Egyptiens donnoient à Ptolomée Lagus, mais défiguré, selon toutes les apparences, par les Copistes.

(a) Kal יִשְׂרָאֵל אֲדֹנָיִם שָׁפָאֵד נֶחָאֵד יְיָ יִשְׂרָאֵל.

(b) Αφοχέας.







# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

### LIVRE SEPTIEME.

#### CHAPITRE I.

I. **L**ORSQUE les troupes Romaines, qui dans la fureur dont elles étoient animées contre les Juifs, ne pouvoient demeurer dans l'inaction, n'eurent plus d'habitans (a) à tuer, ni d'effets à piller, Tite leur ordonna d'achever de détruire le Temple & la ville (b), à la réserve

Tite fait démolir le Temple, & tout Jérusalem excepté les Tours d'Ippique, de Phasaële & de Marismne.

(a) Voyez Remarque I.

(b) » Tite occupa les troupes à démolir jusques dans les fondemens tout ce qui restoit du Temple. » M. de Tillemont (*Ruine Juive*, page 569.) Joseph n'en dit pas tout-à-fait tant. Le terme dont il se sert καταρξεν, ne signifie ordinairement que détruire ; & quand on porte la destruction jusqu'à en détruire les fondemens, on y ajoute τερμαίνω.

Philon (*de leg. Cal.* pag. 1011. b. c.) en parlant des Proleuques des Juifs qu'ordonnoit en Egypte sous l'Empire de C. Caligula, dit τὰς ὧν αὐτοὶ τερμαίνωσαν. L'élégant Traducteur a pu donner occasion à cette petite inadvertence ; car il fait ordonner par Tite de ruiner toute la ville de Jérusalem jusques dans les fondemens.

de la partie du mur qui fermoit la ville du côté du couchant : il la destinoit à couvrir le fort qu'il avoit resolu de faire construire, pour loger les troupes qu'il devoit y laisser en garnison. Il fit aussi conserver en leur entier les Tours Ippique , Phasæle & de Mariamne , comme un monument bien capable de faire connoître à la postérité combien il avoit fallu aux Romains de valeur & de constance pour se rendre maîtres d'une ville défendue par des ouvrages d'une force si extraordinaire. Tout le reste fut si exactement rasé , qu'il ne resta aucune trace que ce vaste emplacement eût été une ville habitée. Telle fut la fin de la célèbre & déplorable Jérusalem. La folle opiniâtreté de quelques-uns de ses citoyens factieux fut cause de sa ruine.

II. Lorsque Tite y eut établi en garnison , ainsi qu'il l'avoit resolu , la dixième Légion avec de la cavalerie & quelques autres troupes de pied , & pourvu du reste à tout , il se fit un généreux devoir de donner à son armée assemblée les louanges dues à ses glorieux exploits , & d'assigner publiquement de justes récompenses à ceux qui s'étoient le plus signalés dans cette longue & pénible guerre. Il monta donc , accompagné des principaux Chefs , sur un grand tribunal qu'il avoit fait élever au milieu de son premier camp , pour pouvoir être entendu de toute l'armée ; & commença par déclarer que  
 » pleinement satisfait des marques singulières d'affection que  
 » lui avoient donné les troupes toutes les fois qu'il s'en étoit  
 » présenté quelque occasion , il ne pouvoit assez leur en témoigner sa reconnoissance. Il loua ensuite la parfaite obéissance qui les avoit fait s'exposer à tant & de si grands périls  
 » avec un zèle & une valeur , dont le but honorable étoit  
 » l'extension des bornes de l'Empire , & de prouver à toute  
 » la terre que ni les avantages que peuvent tirer certaines  
 » contrées de la force naturelle de leur assiette , ni la grandeur  
 » des villes les mieux fortifiées , ni la multitude d'hommes en  
 » état de les défendre , non plus que leur téméraire audace ou  
 » leur férocité brutale , soutenues même en d'assez fréquentes  
 » occasions par des succès heureux , ne furent jamais des  
 » obstacles capables d'arrêter la course rapide des Romains.  
 » Il insista sur la gloire qu'elles s'étoient acquise en terminant  
 » une guerre qui duroit depuis si long-tems , & dont elles  
 » n'avoient pu souhaiter , lorsqu'elles la commencerent , une

» fin plus heureuse. Il leur fit sur-tout remarquer que c'étoit  
 » pour eux un honneur au dessus de toute expression ; que le  
 » monde entier avoit non-seulement approuvé le choix qu'elles  
 » avoient fait de son pere & de lui pour les élever à l'Em-  
 » pire , mais ne cessoit de prouver , par son respectueux atta-  
 » chement, combien il leur sçavoit bon gré de les lui avoir  
 » donné pour maîtres. Il conclut par dire , qu'encore  
 » bien qu'il ne connût personne dans son armée qui ne mé-  
 » ritât, par son zèle, toute son estime & son affection , il  
 » vouloit récompenser d'une manière particulière tous ceux  
 » qui avoient fait effort pour se distinguer ; & qui , en l'illus-  
 » trant eux-mêmes par des exploits extraordinaires de bra-  
 » voure , avoient contribué à rendre son commandement plus  
 » glorieux ; parce qu'outre le devoir qu'il se faisoit de ne  
 » laisser sans récompense aucun de ceux qui s'étoient piqués  
 » de quelque émulation , il étoit aussi sensible au plaisir de  
 » rendre justice au mérite de ceux qui étoient les compagnons  
 » de ses travaux , qu'il étoit pénétré de regret lorsqu'il se  
 » trouvoit obligé de punir leurs fautes. »

III. Il chargea ses Officiers de dresser les listes de ceux qui  
 s'étoient signalés dans cette guerre par quelque action d'éclat,  
 & les appelant ensuite lui-même par leurs noms , il leur  
 donna , à mesure qu'ils se présentèrent, des louanges d'après  
 lesquelles ils ne pouvoient douter qu'il ne fût aussi touché de  
 leur gloire que de la sienne propre. Il mit de sa main des cou-  
 ronnnes d'or sur la tête des uns , donna à d'autres des chaînes ,  
 des piques de même métal , des médailles d'argent , & les  
 éleva tous à des grades supérieurs & leur distribua de l'or , de  
 l'argent, de riches habits , des pièces d'étoffes , & diverses autres  
 choses précieuses , faisant partie du butin fait dans Jérusalem.  
 Lorsqu'il les eut ainsi récompensés chacun suivant qu'il lui pa-  
 rut le mériter , une joie universelle se répandit dans tout le  
 camp : l'acclamation fut générale ; & ce Prince , faisant autant  
 de vœux en faveur de ses troupes qu'elles en formoient pour  
 sa prospérité, descendit de son tribunal , & alla offrir des sacri-  
 fices en action de grâces de sa victoire : il y fut immolé un  
 très grand nombre de bœufs , dont il fit distribuer la chair  
 aux soldats. Ces repas & les festins qu'il fit à ses principaux  
 Officiers durèrent trois jours , après lesquels il assigna à ses  
 troupes les différens quartiers dans lesquels il avoit besoin de

Tite récom-  
 pense ceux de  
 ses soldats qui  
 avoient mieux  
 fait.



les faire passer. Il laissa en garnison à Jérusalem la dixième Légion, qui étoit auparavant sur l'Euphrate. Il éloigna tout-à-fait de la Syrie la douzième Légion, qui y avoit ordinairement son quartier à Raphanée, parce qu'il n'avoit pas oublié (a) qu'elle s'étoit laissée battre par les Juifs du tems de Cestius, & l'envoya à un lieu appelé Melitine, sur l'Euphrate, entre les confins de l'Arménie & de la Cappadoce, & ne retint auprès de lui que la cinquième & la quinzième, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Egypte. Après avoir fait tous ces arrangemens, il partit avec ce qu'il s'étoit réservé de troupes, & se rendit à Césarée sur mer; & comme à cause de l'hiver il ne pouvoit s'embarquer pour l'Italie, il y fit soigneusement garder les prisonniers & ce qui lui restoit de dépouilles.

## CHAPITRE II.

**P**ENDANT que Tite étoit occupé au siège de Jérusalem; Vespasien passa sur un vaisseau de transport d'Alexandrie à Rhodes, d'où étant monté sur les galeres, il visita toutes les villes qui se trouverent sur sa route, & y fut reçu avec de grandes acclamations de joie, toujours accompagnées de vœux pour sa prospérité. Il passa d'Ionie en Grèce, toucha à Corcyre, gagna le cap qui termine la terre d'Otrante (b), d'où il continua sa route par terre. Tite de son côté partit de Césarée sur mer, & alla à Césarée de Philippe, où il séjourna quelque tems: il y donna divers spectacles, dans lesquels plusieurs de ses prisonniers terminèrent leurs jours: les uns ayant été exposés aux bêtes, & quelques-uns contraints de se battre en troupe les uns contre les autres. Il reçut en cette ville la nouvelle de la prise de Simon, fils de Gioras, qui se fit de la manière que je vais dire.

Simon, fils de Gioras, sort de son souterrain pour se rendre aux Romains.

Il étoit dans la ville haute lorsque Jérusalem fut prise. Dès qu'il y vit les Romains entrés & occupés à en faire le pillage, il rassembla ce qu'il put de ses plus fidèles amis; & prenant des Tailleurs de pierre, avec des instrumens nécessaires pour

(a) Voyez Remarque II.

(b) *Ἐν Ἐπείρῃ Ἰωννίου*. Comment s'éclaircisse peut-il se trouver dans la Tra-

duction de M. d'Andilly pour rendre ces deux mots?

leur travail , des vivres pour plusieurs jours , ils allèrent se cacher dans un des souterrains le moins connu : ils s'y enfoncèrent & franchirent d'abord avec quelques succès les différens obstacles qu'ils rencontrèrent ; de sorte que Simon se flatta de trouver enfin quelque issue qui le mettroit en lieu sûr , d'où il pourroit partir & se sauver sans être découvert ; mais il conçut bientôt que son espérance étoit vaine : car avec quelque attention qu'il eût , ainsi que ses gens , de ménager les vivres dont ils s'étoient munis , les ouvriers avançaient si peu dans ce pénible & difficile travail , que Simon ayant tout lieu de craindre qu'ils ne manquaient absolument , sentit la nécessité de renoncer à son entreprise. Mais croyant tromper les Romains , en leur causant quelque frayeur , il se revêtit d'un habit blanc & d'un manteau de pourpre , qu'il attacha par dessus avec une agraffe ; & en cet état il sortit subitement de terre par un endroit du lieu qui avoit servi d'emplacement au Temple. Les premiers Romains qui le virent furent d'abord surpris , & restèrent sans mouvement ; mais s'étant ensuite avancés pour le considérer de plus près , ils lui demandèrent qu'il étoit : il refusa de le dire , & exigea qu'ils fissent venir leur Officier ; ils coururent aussi-tôt le chercher : c'étoit Terentius Rufus que Tite avoit laissé pour commander la garnison. Il vint sur l'heure même , & Simon lui ayant déclaré sans déguisement qu'il étoit , il l'arrêta , le fit mettre aux fers & donna avis à Tite de la manière dont il lui étoit tombé entre les mains. Ce fut ainsi que pour punir ce tyran de la cruauté avec laquelle il avoit fait mourir tant de malheureux , sous le faux prétexte qu'ils vouloient se rendre aux Romains , Dieu permit que , sans éprouver aucune sorte de violence , il se mit de lui-même en la puissance de ses plus grands ennemis. Les méchans ne peuvent se dérober à la juste vengeance de Dieu irrité : & quand , par une téméraire confiance , ils se flattent d'avoir évité les rigoureux effets de sa colere , les châtimens qu'il exerce sur eux sont d'autant plus terribles , qu'ils ont plus long-tems abusé de sa miséricordieuse patience : c'est ce qu'éprouva Simon , lorsqu'il fut au pouvoir des Romains. Comme on l'avoit vu sortir d'un souterrain , on fit de nouvelles & promptes recherches , & l'on trouva un grand nombre de ces Factieux ainsi cachés sous les terres. Simon fut conduit en-

chaîné & présenté à Tite comme il retournoit à Césarée (a) sur mer. Ce Prince ordonna qu'on le gardât pour son triomphe.

### CHAPITRE III.

Tite célèbre la naissance de Domitien à Césarée sur mer, & celle de l'Empereur à Berite.

I. **T**ITE de retour à Césarée sur mer (b), y célébra avec beaucoup de magnificence la naissance de son frere, & fit en son honneur perdre la vie à plus de deux mille cinq cents Juifs, du nombre de ceux qui avoient été jugés dignes de mort. Plusieurs furent brûlés, & le reste fut dévoué à périr en combattant les uns contre les autres comme gladiateurs, ou en défendant leur vie contre les bêtes. Quelque rigoureux que dût paroître un tel châtimement, les Romains étoient persuadés qu'il n'étoit encore point proportionné à l'énormité de leurs crimes. Tite se rendit ensuite à Berite, qui est une ville de Phénicie & une colonie Romaine : il y fit un assez long séjour, & y célébra avec encore plus de magnificence la naissance de l'Empereur son pere. Il y donna de superbes spectacles & fit de très-considérables dépenses, pour procurer au peuple tous les genres de divertissemens qu'on pût imaginer. Ces somptueuses fêtes conterent, comme à Césarée, la vie à un très-grand nombre de prisonniers Juifs que ce Prince avoit à sa suite.

II. Les Juifs qui demeuroient à Antioche coururent en ce même tems risque d'y être exterminés. Toute la ville se mit en mouvement pour les punir, tant des crimes dont on les accusoit pour lors, que de ceux dont ils avoient été peu auparavant prévenus. J'estime nécessaire d'en parler ici en peu de mots, pour jeter toute la clarté convenable sur le récit que je dois faire de ce qui se passa dans la suite.

III. La nation Juive s'est tellement répandue dans tout l'univers, qu'il est peu de contrées où il ne se soit établi quelque famille Juive. Il y en avoit sur-tout un très-grand nom-

(a) » Il en écrivit à Tite, qui étoit  
» alors à Césarée de Philippe. ( Tome 6.  
» *Hist. des Emper. jusqu'à Constantin*,  
» page 445.) Légère distraction dans le  
» sçavant Historien.

(b) M. de Tillemont dit que ce fut à  
» Panéade, qu'il explique par Césarée de  
» Philippe. C'est une légère inattention à  
» ce que Joseph dit en finissant le Chapitre  
» précédent, & en commençant celui-ci.



bre dans la Syrie, comme étant la province la plus proche de la Judée, & particulièrement à Antioche, tant à cause de la grandeur de la ville que parce que les successeurs d'Antiochus Epiphane qui avoit saccagé Jérusalem & pillé le Temple, avoient permis aux Juifs de s'y établir. Ces Princes leur avoient même rendu & fait mettre dans leur Synagogue tous les présents (b) dont Antiochus avoit dépouillé le Temple. Ils leur avoient de plus accordé les mêmes droits & les mêmes privilèges dont jouissoient les Grecs qui demeuroient dans cette ville. Plusieurs Princes qui régnerent successivement après ceux-ci, les ayant traités avec la même bonté, ils se multiplièrent considérablement, rendirent au Temple tout son lustre & sa magnificence par les riches présents qu'ils y envoyèrent, & attirèrent à leur religion un grand nombre de Grecs, qui semblerent ne faire plus qu'une même nation avec eux. Les choses se maintinrent en cet état jusqu'au tems où la guerre des Juifs contre les Romains commençant à se déclarer, Vespasien se rendit par mer en Syrie. La haine qu'on conçut alors contre les Juifs devint générale & très-vive. Un d'entr'eux nommé Antiochus, qu'ils considéroient beaucoup, parce que son pere étoit le chef de ceux qui demeuroient à Antioche, assembla le peuple au Théâtre, accusa son propre pere & plusieurs autres d'avoir formé le dessein de mettre de nuit le feu à la Ville, & nomma en particulier quelques Juifs étrangers comme complices de la conspiration. Le peuple en fut saisi d'une si subite & si furieuse colere, qu'il fit apporter du feu & brûler à l'instant les accusés; & persuadé que le salut de la Ville dépendoit de la plus prompte expédition, il vouloit au même instant se jeter sur tous les Juifs & les exterminer. Antiochus faisoit usage de tout pour l'animer encore davantage; & craignant qu'on ne formât quelque doute sur la sincérité de son changement de religion & de l'horreur qu'il protestoit avoir toujours eu des pratiques des Juifs, il sacrifia à la manière des Grecs, & conseilla au peuple de contraindre les Juifs à sacrifier de même; prétendant que quiconque refuseroit de se soumettre à cet ordre, devoit être réputé traître. Son avis fut bien reçu & promptement exécuté. Quelques Juifs, en petit nombre, se prêterent à ce qu'on exigea d'eux; & ceux qu'on ne put forcer à suivre leur exemple furent

Persecution  
des Juifs à An-  
tioche.

(a) Voyez Remarque III.

tués. Antiochus employoit cependant quelques soldats que lui avoit donné l'Officier qui commandoit les troupes Romaines à tourmenter horriblement, par lui-même, les gens de sa nation. Il avoit entrepris de les empêcher de célébrer le jour du Sabbat; & pour les contraindre de vaquer en ce jour comme en tous les autres à leurs travaux ordinaires, il n'y eut sorte de violence qu'il n'exercât contr'eux : il les porta même si loin, que ce ne fut pas seulement à Antioche qu'il abolit l'observation de ce saint jour, mais que le mal se communiqua pendant quelque tems dans les autres Villes.

IV. Cette cruelle persécution ne fut pas la seule que notre nation eut à souffrir dans Antioche; elle fut suivie d'une seconde, dont je crois le récit aussi indispensable que me l'a paru celui de la première. Le feu prit dans la Place carrée d'Antioche, & se répandit par-tout avec tant de rapidité & de violence, que le Greffe, le dépôt des Archives, & plusieurs grands édifices furent brûlés, & qu'on ne vint que très-difficilement à bout d'empêcher que la Ville, qu'il gagnoit de toutes parts, ne fût entièrement réduite en cendres. Antiochus prit avantage de cet embrasement, & accusa les Juifs d'en être les auteurs. Il lui fut d'autant moins difficile de le persuader aux habitans d'Antioche, qu'indépendamment de la haine qu'ils avoient de tout tems portée aux Juifs, ce qui s'étoit passé peu auparavant eût été seul capable de les faire ajouter foi à ce qu'Antiochus avançoit en ce moment contr'eux. Leur imagination s'échauffa même de telle sorte, que croyant presque de bonne foi avoir eux-mêmes vu les Juifs allumer ce feu, ils coururent sur eux avec une telle fureur pour les massacrer, que Cneius Collega, qui commandoit alors pour les Romains dans Antioche en l'absence du Gouverneur de la Province, put à peine les arrêter & obtenir qu'ils lui donnassent le tems d'en informer l'Empereur. C'étoit Cæsenius Pætus, que Vespasien avoit nommé au Gouvernement de Syrie, mais il n'étoit point encore arrivé. Collega cependant fit les plus exactes recherches pour découvrir quelle pouvoit avoir été la véritable cause de cet incendie; & il se trouva que les Juifs qu'Antiochus accusoit de l'avoir excité n'y avoient eu aucune part, & que c'étoient des gens sans foi & sans honneur, qui, accablés de dettes & pour anéantir les titres, en vertu desquels ils pouvoient être poursuivis par leurs créanciers,

créanciers, s'étoient rendus coupables de ce crime. Cette heureuse découverte tira les Juifs de l'état violent dans lequel l'inquiétude de ce que deviendrait une accusation aussi grave, les tenoit plongés.

## CHAPITRE IV.

**L**ES vives & tendres inquiétudes, dont Tite étoit agité sur le succès du voyage de l'Empereur son pere, furent abondamment compensées par la satisfaction qu'il eut d'apprendre que ce Prince arrivé en Italie y avoit été reçu dans toutes les Villes, & particulièrement dans Rome, avec les honorables témoignages de la plus éclatante joie. Il y avoit été si ardemment souhaité, que son auguste présence mit le comble aux délicieux sentimens dont on étoit tellement affecté, que lors même qu'il étoit encore éloigné, on se plaisoit à se faire la douce illusion de croire qu'on avoit le bonheur de le posséder; & comme s'il eût été déjà arrivé, on s'empressoit de l'aller voir, tant étoit grande, générale & sans contrainte l'extrême affection qu'on lui portoit. Le Sénat qui se souvenoit des maux qu'avoient causés les derniers changemens d'Empereurs, s'empressoit de reconnoître pour maître un Prince que la maturité de l'âge & une glorieuse suite d'exploits éclatans avoient rendu respectable à tout le monde, & à la suprême élévation duquel il étoit persuadé que le salut de l'Empire étoit attaché. L'empressement du peuple n'étoit pas moins ardent, s'il n'étoit même encore plus vif; il tenoit pour certain que ce digne Prince ne le garantiroit pas seulement des suites funestes de la guerre civile qui l'avoient ruiné, mais qu'il le rétablirait dans son ancien repos & son ancienne abondance. C'étoit sur-tout parmi les gens de guerre qu'éclatoit cette merveilleuse ardeur de vivre sous ses loix. Les glorieux succès des grandes guerres qu'il avoit conduites à leur tête & heureusement terminées, comparés avec l'avilissement honteux dans lequel ils avoient vu tomber les armes Romaines, par l'ignorance & la lâcheté de quelques autres Empereurs, excitoient l'impatience où ils étoient de le voir monter sur le trône, parce qu'ils le croyoient seul capable de les conduire à une solide gloire, même en ménageant leurs vies : tout l'Etat étoit

Vespasien  
attendu avec  
impatience de  
toute l'Italie,  
y est reçu & à  
Rome avec  
beaucoup de  
joie.



animé du même desir , & s'empressoit de le témoigner. Ces vifs sentimens d'affection mirent tout l'Etat en mouvement : les personnes les plus qualifiées ne purent se soumettre à un plus long délai ; elles allèrent fort loin à sa rencontre. Le peuple , aussi empressé que les Grands de prévenir son arrivée , les suivit en si grand nombre , qu'il resta assez peu de monde dans Rome , pour que tous ceux qui le purent , ayant cédé à l'attrait général , cette grande Ville se vit pour la première fois comme entièrement déserte. Lorsque l'on sçut qu'il s'approchoit & qu'on eut appris par ceux qui avoient été le plus loin au devant de lui , avec quelle bonté il recevoit tout le monde , ceux qui n'ayant pu suivre les impressions de l'empressement commun , étoient restés dans Rome , se répandirent sur le grand chemin par où il devoit passer , menant avec eux leurs femmes & leurs enfans. Ravis de la douceur & de l'affabilité de ses regards , ils remplissoient l'air de cris de joie & de reconnoissance , le nommant leur bienfaiteur , leur libérateur & le seul digne de l'Empire. Les rues étoient tellement garnies de fleurs ou semées à terre , ou formées en couronnes & suspendues comme prêtes à venir ceindre son auguste front ; la quantité de divers aromates qu'on brûloit de tous côtés , parfumoit l'air de si excellentes odeurs , que toute la Ville paroissoit n'être qu'un temple. Dès que ce Prince fut arrivé au Palais , qu'il ne put gagner qu'avec beaucoup de peine , à cause de la prodigieuse affluence du peuple , qui pour se trop empresser de vouloir l'y porter , avoit considérablement retardé sa marche ; il offrit aux Dieux domestiques des sacrifices d'actions de grâces pour son heureux avènement. Le peuple alors se livra à toutes sortes de réjouissances : ce ne fut par-tout que festins entre des familles entières , des voisins , des amis , & en général entre toutes sortes de personnes qui s'assemblerent pour prendre part à la joie publique , & prier en commun les Dieux d'accorder une longue vie à Vespasien , de conserver l'Empire à ses enfans , & de ne jamais permettre qu'aucune sorte de révolution fit sortir le sceptre des mains de leur postérité. Tels furent les sentimens de zèle & d'affection avec lesquels Vespasien fut reçu dans Rome : & bien-tôt la plus abondante prospérité fut le fruit précieux de son élévation.

II. Quelque tems auparavant , Vespasien étant encore à

Aléxandrie, & Tite occupé à finir le siège de Jérusalem, une grande partie des peuples de l'Allemagne s'étoient révoltés de concert avec ceux de la partie des Gaules qui en est la plus proche, dans la ferme espérance que le projet qu'ils avoient formé de secouer le joug des Romains leur réussiroit. Le caractère des Allemans, naturellement peu disposés à réfléchir sagement sur le choix d'un parti à prendre, leur facilité à se livrer aux plus grands dangers sur les plus foibles espérances, leur aversion pour tout genre d'asservissement, la haine que conséquemment ils portoient aux Romains, qu'ils sçavoient être la seule nation à laquelle ils eussent jamais obéi; toutes ces raisons étoient sans doute bien capables de les porter à déclarer la guerre à l'Empire. Mais ce furent les circonstances du tems, qui leur en inspirèrent la hardiesse. Le trouble & la confusion dans lesquels ils voyoient l'Empire plongé par les guerres civiles qu'avoient causées les fréquens changemens des Empereurs, leur parurent une conjoncture favorable pour se mettre en état de recouvrer leur liberté. Ce fut cette même considération qui porta Classicus & Vitellius, les deux plus puissans d'entr'eux, à lever l'étendard de la rébellion, qu'on sçavoit, à ne pouvoir en douter, qu'ils méditoient depuis long-tems. Ils osèrent en faire ouvertement la proposition; & y trouvant presque tous les esprits disposés, ils firent, sans aucun obstacle, prendre les armes à la plus grande partie de leur nation, & se mirent en devoir d'agir. Vespasien venoit de faire passer Pétilius Céréalis du Gouvernement d'Allemagne à celui des Isles Britanniques, en le déclarant Consul (a). Cet Officier s'étant mis en chemin pour

(a) Je ne sçai où Joseph a pris que Vespasien fit Pétilius Céréalis Consul en l'envoyant commander en Angleterre. M. de Tillemont (*Histoire des Emper. Vespasien*, art. 5. page 15.) dit qu'il ne fit peut-être que le désigner pour l'année suivante. Ce sçavant met la guerre d'Allemagne en soixante & dix; & Céréalis faisoit la guerre en Angleterre en soixante & douze. C'auroit donc été en soixante & onze que cet Officier auroit été Consul; & on ne trouve de Consuls cette année que Vespasien & M. Cocceius Nervus. Les fastes Consulaires n'ont pas toujours marqué ceux qui n'avoient été Con-

suls que par subrogation: & Vespasien put ne pas conserver le Consulat pendant tout soixante & onze. Mais a-t-on des exemples que les Empereurs aient déclaré ou désigné Consul un Officier qu'ils envoioient faire la guerre dans une des Provinces de l'Empire? Ne seroit-ce que les honneurs & les droits du Consulat que Vespasien auroit conférés à Céréalis? *Tribunus potestatis* ne paroît dire que cela: & on croit que le commandement de l'Angleterre ne le donnoit guère qu'à ceux qui avoient été Consuls. (M. de Tillemont: *Trajan*, page 215.)

se rendre à ce nouveau département , apprit , comme par un coup particulier de la Providence , le soulèvement des Alle-mans , il revint sur ses pas , marcha contr'eux , & les ayant trouvé assemblés , il les attaqua , les défit , en tua beaucoup , & contraignit les autres à rentrer dans le devoir. Par cette extrême diligence Céréalès ne fit qu'avancer le juste châ-timent que ces rebelles ne pouvoient éviter de recevoir bientôt. Car aussi-tôt qu'on eut reçu à Rome la nouvelle de leur soulevement , Domitien César , fils de Vespasien , plein d'une confiance qui ne seroit point entrée dans l'ame de tout autre de son âge , partit à la tête d'une armée pour aller les réduire. Ce jeune Prince joignoit , quoiqu'il ne fit encore qu'entrer dans l'adolescence , à la grandeur de courage qui lui étoit héréditaire , tout l'acquit que peut donner une étude sérieuse de la science militaire , soutenue par les exercices les plus assidus (a). Ces barbares déjà atterrés par leur défaite ne le virent point arriver sans nouvel effroi , ils se soumirent , regardant alors comme un bien de demeurer assujettis comme auparavant , sans risquer d'y être contraints par la force. Après avoir assujetti toutes les Provinces des Gaules aux arrangemens qu'il jugea les plus convenables , pour empêcher qu'il n'y arrivât dans la suite de nouveaux troubles , Domitien retourna à Rome avec la gloire de s'être montré , par une sagesse de conduite fort au dessus de son âge & par le brillant succès de son expédition , digne fils de l'Empereur Vespasien.

Irruption des  
Scythes.

III. Dans le même tems que les Allemans se révolterent , on apprit à Rome que les Scythes avoient aussi eu l'audace de se soulever. Ceux d'entr'eux qu'on appelle Sarmates ayant passé d'abord secrètement , quoiqu'en très-grand nombre , le Danube , se répandirent ensuite dans la Mésie comme un torrent d'autant plus formidable , qu'on ne s'attendoit à rien moins qu'à leur irruption : ils forcerent plusieurs postes gardés par les Romains , desfirent & tuerent dans un combat Fontéius Agrippa. Cet Officier , qui avoit été Consul , commandoit en ces quartiers , & étoit venu en bon ordre & avec beaucoup de fermeté à leur rencontre. Ils firent ensuite des courses dans tous les environs de cette Province , ravageant le pays , & tuant tout ce qui tomboit sous leurs mains. Dès que Vespasien en fut informé , il envoya , pour les réprimer ,

(a) Pure flatterie.



Rubrius Gallus, qui les défit en différens combats, en tua un grand nombre, & donna une telle épouvante à ceux qui furent à portée d'échaper à ses coups, qu'ils se retirèrent en leur pays. Après avoir ainsi terminé très-promptement cette guerre, ce général pourvut à ce qu'on n'eût rien de semblable à apprehender dans la suite : il renforça tous les postes, & les garnit tellement de troupes, qu'il ne resta point à présu-mer que ces Barbares osassent à l'avenir entreprendre de passer le Danube. Ce fut ainsi que finit la guerre de Mésie.

## CHAPITRE V.

I. **T**ITE séjourna quelque tems à Berite, comme nous avons dit. En étant parti, il donna dans toutes les Villes la Syrie par où il passa de magnifiques spectacles, auxquels il faisoit servir les Juifs qu'il menoit captifs avec lui comme de trophées qui constatoient la ruine de ce peuple opérée par ses armes. Ce Prince vit sur sa route un fleuve, dont le cours singulier mérite d'être remarqué : il passe entre la ville d'Arcée (a) au Royaume d'Agrippa & la Raphanée ; ce qui en constitue la singularité, c'est qu'après avoir coulé pendant six jours en grande abondance & assez rapidement, ses eaux se tarissent le septième & laissent son lit à sec, & que le lendemain elles reparoissent & recommencent à couler comme auparavant pendant six autres jours, disparoissant de même après ces six jours, & ne recommençant à couler que le lendemain du septième. Cet ordre constant & jamais interrompu lui a fait donner le nom de Sabbatique, dénomination prise de celle que les Juifs ont donnée à chaque septième jour, qu'ils appellent le jour du Sabbat, jour consacré chez eux à un religieux & inviolable repos.

Fleuve Sab-  
batique.

II. Lorsqu'on apprit à Antioche que Tite venoit en cette ville, les habitans en conçurent une si grande joie, qu'ils s'empres- sèrent tous, hommes, femmes & enfans, d'aller plus de trente stades au devant de lui ; & de là rangés en haye des deux côtés ils l'accompagnèrent jusqu'à la Ville, tendant par respect les mains vers ce Prince, & joignant aux acclamations

Le habitans  
d'Antioche  
prient Tite de  
chasser les Juifs  
d'Antioche, ou  
de moins de  
leur ôter leurs  
privilèges.

(a) Voyez Remarque IV.

les plus flatteuses, d'instantes prières de chasser les Juifs de leur Ville. Tite ne leur donna d'autre satisfaction que celle de pouvoir se flatter qu'il les écoutoit avec bonté. Les Juifs ne sçavoient qu'augurer d'une telle réserve : la crainte les saisit, & l'incertitude de ce qu'il pouvoit penser & ordonner d'eux, les jetta dans une très-grande consternation. Ce Prince ne s'arrêta point alors à Antioche, il alla à Zeugma sur l'Euphrate, où des Ambassadeurs de Vologise Roi des Parthes vinrent le féliciter des glorieuses victoires par lesquelles il avoit terminé la guerre des Juifs, & lui présentèrent, de la part de leur Maître, une couronne d'or. Il la reçut (a), & fit un royal & superbe festin à ces Ambassadeurs. Étant ensuite retourné à Antioche, le Sénat & les principaux habitans l'invitèrent, avec les plus grandes instances, à se rendre au Théâtre, où tout le peuple assemblé l'attendoit. Par un sentiment d'humanité qui lui étoit naturel, il voulut bien les satisfaire ; mais toute cette multitude ayant renouvelé, dès qu'il parut, les arden-tes prières qu'elle lui avoit déjà faites de chasser les Juifs d'Antioche, il leur répondit avec un jugement admirable ; « Que leur patrie, seul lieu où il eût été naturel de les ren- » voyer, étant entièrement détruite, il n'en voyoit aucune » autre où il pût les reléguer & les faire recevoir. » Après avoir essuyé ce refus, ils se réduisirent à demander qu'au moins il voulût bien faire supprimer les monumens publics sur lesquels étoient gravés les droits & privilèges dont cette nation

(a) Baronius & Usserius ont cru que Tite avoir refusé les couronnes que les peuples voisins de la Judée qu'il venoit de soumettre lui avoient présentées. Joseph n'en dit rien, & son silence est, en quelque sorte, une preuve que le fait n'est pas conforme à la vérité ; car il est trop attentif à relever tout ce qui peut faire honneur à ce Prince, pour croire qu'il ait omis un fait qui en eût fait beaucoup à sa modestie. Ces Sçavans s'appuyent sur une Lettre d'Apollonius de Tiane à Tite, (*Philostate, Livre 6. chap. 14.*) dans laquelle il le loue de n'avoir pas voulu recevoir des couronnes qu'on lui présentoit pour avoir répandu le sang humain. Cet insigne imposteur a pu n'être pas bien informé : la Lettre peut être supposée ; c'est ce qu'on peut penser plus favorablement. Car c'eût été se moquer de ce Prince, ou

donner dans un écart d'esprit bien étrange de lui faire un mérite d'avoir refusé des couronnes pour avoir répandu le sang humain, tandis qu'il étoit notoire qu'il avoit triomphé à Rome, une couronne de laurier sur la tête, pour avoir fait périr en Judée plus d'un million d'hommes.

Ce bon Prince refusa les couronnes que plusieurs Villes lui présentèrent pour ses victoires sur les Juifs. « Ce n'est point » moi, disoit-il, qui ai détruit Jérusa- » lem ; je n'ai fait que prêter mon mi- » nistère à Dieu, qui étoit en colère con- » tre les Juifs. » *Οὐκ αὐτὸς λαγνῆσθαι ταῦτα Θεὸς ὁ φέρων ὄργην ἐπὶ τοὺς Ἰουδαίους τὰς αὐτῶν χυρὰς. Excerpt. Joan. Antiochii.* Le sentiment est fort beau ; il y a dommage que la vérité du fait ne soit aussi bien constatée qu'il est édifiant,

jouissoit dans leur Ville : mais cette seconde demande ne réussit pas mieux que la première. Tite ne changea rien à l'état où il avoit trouvé les Juifs en cette Ville , & en partit pour aller en Egypte. Il passa par Jérusalem , où considérant le déplorable état de dévastation dans lequel il voyoit cette grande Ville , qui n'étoit plus qu'un affreux désert ; & comparant ses tristes ruines avec la splendeur & la magnificence des superbes monumens qui l'avoient rendue si célèbre , il ne put s'empêcher de paroître touché de compassion. Au lieu de se livrer , comme auroit fait tout autre , à de vains sentimens de joie , d'avoir fait tomber sous l'effort de ses armes une si grande & si forte Ville , par les imprécations qu'il faisoit souvent contre les opiniâtres auteurs de la révolte , qui l'avoient contraint d'en venir aux plus rigoureuses extrémités contre cette malheureuse ville , ce bon Prince faisoit sentir combien son inclination étoit éloignée de chercher sa gloire dans le malheur de ceux qui le réduisoient à la triste nécessité de les châtier. Cette ville avoit été si opulente , qu'il restoit dans ses ruines de très-grandes richesses : les Romains y en découvroient beaucoup par les fouilles particulières qu'ils faisoient d'eux-mêmes , & plus encore tant en or qu'en argent & d'autres effets précieux , par les indications que leur donnoient les prisonniers , des endroits où ceux qui les possédoient les avoient enterrées , dans l'incertitude des événemens de la guerre.

III. Tite continua sa route vers l'Egypte , traversa le désert en toute diligence & se rendit à Alexandrie , à dessein de s'y embarquer pour l'Italie. Lorsqu'il fut arrivé en cette ville , il renvoya les deux Légions qui l'accompagnoient dans les lieux d'où il les avoit tirées , la cinquième dans la Mésie & la quinzième dans la Pannonie , & ordonna qu'on fit incessamment passer en Italie Jean & Simon , les deux Chefs des Factieux auteurs de la révolte , avec septante autres prisonniers des plus grands & des mieux faits , qu'il destinoit à figurer dans l'appareil de son triomphe. Après une aussi heureuse navigation qu'il pouvoit la souhaiter , ce Prince arriva à Rome. Le zèle avec lequel tous les ordres de la ville s'empressèrent de le venir recevoir , fut aussi ardent que celui avec lequel avoit été reçu l'Empereur son pere ; & pour comble d'honneur Vespasien même voulut aller au devant de son auguste fils. L'heu-

Tite se rend  
à Rome.



reuse réunion en un même lieu, qu'opéroit le retour de Tite avec l'Empereur son pere & le Prince Domitien son frere, ravissoit le peuple d'une telle joie, qu'elle sembloit avoir quelque chose de surnaturel. Peu de jours après le Sénat ayant décerné à Vespasien & à Tite chacun un triomphe particulier, ces généreux Princes arrêterent qu'il n'en seroit fait qu'un pour eux deux, & qui leur seroit commun. Le jour fixé pour cette superbe pompe étant arrivé, une multitude infinie de peuple s'empressa d'aller se saisir de quelque endroit d'où l'on pourroit au moins, débout, en voir la marche : presque personne ne demeura chez soi ; & la presse fut si grande, qu'à peine restoit-il aux Triomphateurs assez de place pour passer.

IV. Les gens de guerre distribués par corps, & les corps par compagnies, allerent sans armes sous la conduite de leurs Chefs se poster avant le jour aux portes, non du Palais d'en haut, mais de celui qui est auprès du Temple d'Isis, où les deux Princes avoient passé la nuit. Dès que le jour commença à paroître, Vespasien & Tite, couronnés de laurier & revêtus de leurs habits de pourpre, se rendirent au Cours d'Octavie, où le Sénat, les premiers Magistrats & l'Ordre des Chevaliers les attendoient. On leur avoit élevé au devant des portiques un Trône, sur lequel étoient placés des sièges d'ivoire. Lorsque les Empereurs y étant montés se furent assis, tous ces gens de guerre pareillement couronnés de laurier, vêtus d'étoffes de soie & sans armes les saluerent par des acclamations multipliées, qui n'étoient interrompues que par les louanges qu'ils donnoient aux grandes actions de ces Princes. Vespasien satisfait de tant de glorieux témoignages rendus à sa vertu, ainsi qu'à celle de Tite, & sa modestie ne lui permettant pas de les laisser plus long-tems continuer de la célébrer, il se leva, leur fit signe de cesser, & fut obéi. Ce vertueux Empereur ayant obtenu le silence qu'il souhaitoit, se couvrit la moitié de la tête d'un voile, & fit avec dignité les prières indiquées pour ces pompeuses cérémonies. Lorsque Tite se fut acquité du même devoir, Vespasien adressa à tous en général une très-courte harangue, & envoya les gens de guerre prendre le repas que les Empereurs avoient, selon la

Ordre du  
triomphe de  
Vespasien & de  
Tite (\*).

(\*) On peut voir le Triomphe de Scipion l'Africain dans Appien, *Guerre Punique*, page 52. & le comparer avec

celui dont Joseph donne ici la description,

coutume,

coutume ; ordonné qu'on leur préparât. Il se retira ensuite avec Tite vers la porte appelée Triomphale ; parce que c'est par cette porte que passe toujours le pompeux cortège des triomphes : ils prirent ensemble quelque nourriture , & après s'être revêtus des habits de triomphe , & avoir offert des sacrifices aux Dieux , dont les images décorent cette porte , ils se mirent en marche & traversèrent les places consacrées aux Spectacles publics , route ordinaire de ces nombreux & superbes cortèges ; afin que le peuple puisse plus commodément en voir & en admirer la magnificence.

V. Il est impossible de caractériser dignement la merveilleuse somptuosité de cette fête : les efforts de l'imagination la plus féconde sont encore trop foibles pour saisir l'ensemble de l'immense variété des précieux ouvrages de la nature & de l'art , & du merveilleux assemblage des riches raretés qu'on y donna en spectacle. Tout ce , dont la possession avoit , dans les différens états du monde , fait distinguer l'opulence des corps les plus puissans , ainsi que des plus riches particuliers , se trouvoit réuni & comme entassé dans cette pompe , pour y servir de trophées à la grandeur & à la magnificence Romaine. L'or , l'argent , l'ivoire éclatoient en telle abondance dans ce nombre incroyable d'ouvrages d'un travail exquis , que la vue la plus assurée avoit peine à en supporter la prodigieuse affluence. On y voyoit toutes sortes de vêtemens d'étoffes de pourpre de la plus rare & de la plus fine teinture , sur la plupart desquelles l'art des Babyloniens s'étoit épuisé à tracer d'admirables tableaux en broderie ; des pierreries , les unes enchâssées dans des couronnes d'or , les autres dans divers autres ouvrages , & le tout en une si inconcevable quantité , qu'on étoit presque tenté de reconnoître le tort qu'on avoit eu jusques là d'en estimer la rareté. On y portoit les statues différentes de Divinités de grandeur colossale , & d'un travail qui n'étoit pas moins admirable que la matière en étoit précieuse , & divers animaux singuliers , ornés chacun de la sorte de parure qui pouvoit le mieux caractériser leur espèce. La multitude des gens destinés à porter tant les statues des Dieux , que toutes les différentes sortes de machines qui parurent en cette pompe , étoient revêtus d'étoffes de pourpre richement garnies en or. On ne pouvoit sur-tout assez admirer la magnificence des habillemens de ceux qui étoient préposés

pour conduire & diriger la marche : ceux des captifs mêmes étoient fort beaux & tellement variés, que cette singularité fixoit l'attention & garantissoit l'esprit & le cœur des tristes impressions qu'eût pu faire naître la vue de l'état d'abbatement & de consternation auquel les réduisoit le poids accablant de leur captivité.

Ce qui excitoit le plus d'admiration, étoit le superbe appareil des machines destinées à représenter différens objets qu'on avoit crus plus spécialement propres à caractériser cette pompe : leur énorme grandeur effrayoit tous les spectateurs, & faisoit craindre à tout instant que la position de ceux qui les portoient ne fût pas toujours assez ferme ; car quelques-unes avoient trois étages, d'autres quatre : & on ne pouvoit revenir de son étonnement, lorsque l'on considéroit dans quelle dépense avoit dû jeter la construction de ces superbes machines. Plusieurs étoient couvertes de voiles enrichis d'or, & toutes étoient chargées d'ornemens travaillés en argent massif & en ivoire. Il y en avoit qui présentoient une si vive image de tout ce qui concerne la guerre, qu'on croyoit voir, non une simple représentation, mais la réalité même de ses terribles opérations : un beau pays ravagé, des armées défaites & mises en déroute, une multitude d'hommes faits prisonniers, de hautes & fortes murailles renversées par l'effet des machines, des citadelles bien fortifiées forcées & ruinées, de grandes Villes très-peuplées emportées ; une armée y entrer & mettre tout à feu & à sang, refuser impitoyablement quartier à des vaincus qui leur tendent les mains & demandent la vie, porter le feu jusques dans les Temples & les réduire en cendres, ensevelir sous les ruines de leurs maisons des habitans qu'une langueur mortelle a empêché d'en sortir, & après une entière désolation (a), des rivières couler, non

(a) » Au lieu de ces eaux favorables  
» qui rendent la terre féconde & désal-  
» terent la soif des hommes & des ani-  
» maux, c'étoient des ruisseaux de sang,  
» qui éteignoient une partie de l'embra-  
» sement qui désoloit ces Villes & les  
» réduisoit en cendres. « Voilà de gran-  
des images : on peut faire une traduction  
brillante, lorsqu'on se croit permis de  
prêter à son Auteur tout ce qu'une imagi-  
nation vive peut présenter. Je n'examine

point si ces images sont justes, je me con-  
tente de remarquer qu'elles sont étrangé-  
res au sujet. L'élégant Traducteur paroît  
n'avoir pas fait attention que, comme  
les Romains faisoient passer la charrue  
sur l'emplacement d'une ville dont ils  
vouloient faire perdre la mémoire, les  
Juifs y faisoient couler des ruisseaux ou  
des rivières. *Antiq. Juiv. Liv. 13. chap.*  
*10. num. 3.*



pour fournir de quoi désaltérer les hommes & les animaux , non sur des terres en bonne culture pour en entretenir la fertilité , mais sur un vaste terrain couvert de cendres encore fumantes , pour effacer jusqu'au souvenir de son ancienne existence. Les Juifs avoient été affligés de tous ces maux dans la cruelle guerre qu'ils venoient d'essuyer ; & le merveilleux travail des ces représentations offroit un si fidèle tableau de toutes ces horreurs , que ceux qui ne les avoient point vues en saisissoient l'affreux détail , comme s'ils en eussent été témoins oculaires. Sur chacune des machines qui représentoient des Villes prises , on pouvoit reconnoître celui qui les avoit défendues , & se former une juste idée de la manière dont on s'en étoit rendu maître : on voyoit ensuite venir plusieurs vaisseaux , & de distance en distance des dépouilles , entre lesquelles les plus remarquables étoient celles qui avoient été prises dans le Temple de Jérusalem , la Table d'or du poids de plusieurs talents , le Chandelier de même métal (a) , mais qui n'étoit pas fait comme ceux dont nous avons coutume de nous servir ; car du milieu de sa base s'élevoit une tige , de laquelle sortoient de chaque côté de petites branches , qui formoient avec elle , en quelque sorte , la figure d'une fourche ; la tige , & chacune des branches étoient terminées par une petite lampe , & ces petites lampes étoient au nombre de sept ; nombre singulièrement en honneur chez les Juifs , à cause du septième jour , qui est celui du Sabbat , qu'ils révèrent & observent très-religieusement. Cette montre des riches dépouilles remportées sur eux par les Romains étoit terminée par les Livres de leur Loi. On portoit ensuite plusieurs statues de la Victoire , toutes d'or & d'yvoire ; Vespasien à cheval & Tite immédiatement après lui fermoient toute la marche , Domitien les accompagnoit vêtu superbement & monté sur un cheval d'une rare beauté.

VI. Le Temple de Jupiter Capitolin étoit le terme ordinaire de la marche des triomphes : on s'y arrêta donc jusqu'à ce que , selon l'ancienne coutume , on eût annoncé la mort du Général des ennemis ; c'étoit Simon , fils de Gioras (b).

(a) Voyez Remarque V.

(b) Jean & Simon , chefs des Séditieux avec sept cents Juifs , parurent dans cette cérémonie. ( *Histoire Universelle sacrée & profane* , Tome 4. page 619. *His-*

*toire Universelle par une Société de gens de Lettres* , Tome 7. page 385. Les Sçavans qui font paroître Jean au triomphe de Vespasien , en sçavoient plus que Joseph ; car cet Historien l'ignoroit , ou n'a

Simon, fils de Gioras, après avoir servi au triomphe de Vespasien & de Tite, est puni du dernier supplice.

Après avoir été donné en spectacle avec les autres prisonniers dans le triomphe, il fut traîné la corde au col, battu de verges, & mis à mort sur l'endroit éminent de la place publique (a), qui par une loi expresse étoit destiné au supplice des criminels condamnés à mort. Aussi-tôt que celle de Simon fut publiée, & que par une acclamation générale tout le monde en eût temoigné de la joie, on commença les sacrifices, qui furent suivis des prières solennelles indiquées pour ces grandes cérémonies. Lorsque ces actes de religion furent finis, on se rendit au Palais : les Empereurs y firent de grands festins à tous ceux qu'il leur fut possible de recevoir : ceux qui ne purent y être admis, en trouverent chez eux de magnifiquement préparés; & chacun dans toute la Ville fit de ce jour un jour de fête & de réjouissances, autant pour célébrer la victoire remportée sur les ennemis, que parce que l'on confideroit cette journée comme la fin de tous les maux qu'avoient causés les guerres civiles & l'heureux commencement d'une longue & constante félicité.

Vespasien fait bâtir le Temple de la Paix, & y fait mettre les vases d'or du Temple; pour la Loi & les saints voiles, il les fit placer dans le Palais.

VII. Après ces glorieux triomphes, Vespasien voyant les affaires de l'Empire dans une heureuse & solide consistance, résolut de consacrer un Temple à la Paix. Quelles ressources ne fournit pas à ce Prince son zèle ardent à prodiguer ses grandes richesses ! Pour tromper toute attente par la prompte & magnifique exécution de ce projet, lorsque l'édifice fut achevé, il l'orna des plus excellens morceaux de peinture &

pas voulu l'apprendre à la postérité. Mais Plutarque compte entre les prisonniers qui ornerent le triomphe, Aristobule Roi des Juifs, dont Joseph ne dit rien. *Plutarque, vie de Pompée.*

Dion (Livre 66. page 748.) appelle le Chef des Factieux qui, après avoir servi au triomphe de Vespasien & de Tite, fut puni du dernier supplice, *Barabares* : c'est une faute de l'Historien Romain ou de ses Copistes. C'étoit Simon, fils de Gioras, qu'il s'appelloit; mais Dion accoutumé à l'usage des Romains, chez qui le dernier des noms qu'ils portoient étoit celui par lequel ils se désignoient, a cru que Bar Gioras qu'il trouvoit après Simon, étoit le nom de ce Séditieux, au lieu que c'est un composé des deux mots, qui signifie fils de Gioras. Ce nom n'est point figuré dans Tacite, mais il le donne à Jean de Gischala, à qui il ne convient pas. *Tacite.*

*Hist. Liv. 5. num. 12. quem & vocabant Bargioram.*

(b) » Simon, fils de Gioras, fut mis à mort & étranglé dans la prison avant » que les Triomphateurs montassent au » Capitole suivant l'usage. » ( *Hist. des Emper. jusqu'à Constantin, Tome 6. page 452.* Le sçavant Historien cite Dion & Joseph; mais comme il ne cite point l'endroit où Dion dit cela, je n'ai pu vérifier la citation. Pour Joseph il ne dit rien de semblable. 1°. Vespasien & Tite étoient arrivés au Capitole; & c'étoit l'usage que ceux qui triomphoient y restassent jusqu'à ce que le mort du Général ennemi fût annoncée. 2°. Dire qu'on mit une corde au col à Simon, qu'on le traîna jusqu'à un endroit de la place publique où il fut mis à mort, ce n'est point dire que ce fut en prison qu'il fut fait mourir.

de sculpture des anciens Maîtres, & y rassembla en différens genres de curiosités tout ce qui, par l'envie de les connoître, de les admirer, ou de les acquérir, avoit fait entreprendre de très-longes & très-pénibles voyages. Il se fit une véritable gloire d'y placer tous les vases, & autres ustensiles d'or, qui faisoient partie des dépouilles enlevées dans le Temple de Jérusalem; mais il voulut que les Livres de la Loi des Juifs & les voiles sacrés qui séparoient les différentes pièces de ce saint lieu (a) & qui étoient de pourpre, fussent conservés dans son Palais.

## CHAPITRE VI.

I. **A**PRE's que Lucilius Bassus, envoyé pour commander en Judée, eut reçu de Céréalis Vittellianus les troupes qu'il avoit à ses ordres, il se présenta avec cette armée devant le château d'Hérodition, & le prit par composition. S'étant ensuite fait joindre par toutes les troupes qui étoient dispersées en différens endroits, & dont la dixième Légion faisoit partie, il résolut d'aller attaquer Macheronte : il jugeoit la prise & la ruine de cette place absolument nécessaire, parce qu'elle étoit si forte & dans une situation si avantageuse, qu'il étoit à craindre qu'elle ne fût naître de nouveaux projets de révolte, par la ferme confiance dans laquelle seroient ceux qui en étoient les maîtres, que le peu de succès qu'auroient infailliblement les premiers efforts qu'on feroit pour les y forcer, de quelque nature qu'ils fussent, feroit renoncer à l'entreprise quiconque auroit osé la former. Cette place, ceinte d'une

Siège de Macheronte.

(a) » Tite sauva le Chandelier d'or, la  
» Table des pains de proposition, l'Autel  
» des parfums, & le Livre de la Loi, en-  
» veloppé dans un riche tissu. « ( *Hist. Univers. par une Société de gens de Lettres*, Tome 7. page 380.) Joleph ne remarque pas que le Livre de la Loi, qui fut porté au triomphe de Vespasien & de Tite, fût enveloppé d'aucun tissu. Il ne dit point aussi que Tite sauva le Chandelier, l'Autel des parfums, & la Table des pains de proposition : il ne met pas même

l'Autel des parfums entre les dépouilles du Temple qui parurent en ce triomphe.

Les dépouilles du Temple ne furent pas fondues dans l'incendie qui consuma le Temple de la Paix, si l'on s'en rapporte à Anastase le Bibliothécaire : car il rapporte que Genseric Roi des Vandales les emporta en Afrique, après avoir sacagé Rome, d'où elles passèrent à Constantinople, après que Bélisaire eut vaincu les Vandales.



forte muraille , & bâtie sur une haute montagne toute pleine de rochers , pouvoit en effet être considérée comme imprenable : d'affreux précipices , ouvrages de la nature , environnoient la montagne de tous côtés & la rendoient presque inaccessible ; c'étoient des espèces de vallées d'une profondeur à perte de vuë qu'il étoit impossible de franchir , & guere plus aisé de combler. Celle qui regarde le couchant s'étend jusqu'à soixante stades , & n'est bornée que par le lac Asphaltite ; & de ce côté là le château de Macheronte est lui-même d'une prodigieuse hauteur : les vallées en forme de fossés qui l'enferment au septentrion & au midi , ne s'étendent pas si loin ; mais il est également impossible de les franchir. Celle qui regarde l'orient a pour le moins cent coudées de profondeur , & est terminée par une montagne qui est à l'opposite de cette place.

II. Alexandre , Roi des Juifs , fut le premier qui , considérant la nature de cette assiette , y fit bâtir une forteresse , que Gabinius détruisit dans la guerre qu'il fit à Aristobule. Lorsqu'Hérode fut monté sur le trône , ce lieu lui parut d'une si grande importance , qu'il crut devoir employer tous ses soins à en faire une très-forte place , sur-tout parce qu'étant proche des frontières des Arabes , cette position favorable mettoit à portée d'observer tous leurs mouvemens. Il fit donc enceindre de murailles & de tours un très-vaste terrain , sur lequel il bâtit une ville , de laquelle on montoit au château ; & ce château même qui étoit assis sur le sommet de la montagne , il l'environna d'une très-forte muraille , flanquée dans les angles de tours qui avoient soixante coudées de hauteur : au milieu de cette enceinte il fit construire un Palais aussi admirable pour la grandeur que pour la beauté des appartemens ; & afin que l'eau ne manquât point dans un lieu si élevé , il fit pratiquer des citernes dans les endroits les plus propres à la recevoir , de sorte qu'on pouvoit presque dire que ce Prince avoit voulu lutter contre la nature , en s'efforçant de donner à ce lieu , par l'art & le travail , des forces supérieures à celles dont elle l'avoit si avantageusement pourvu. Ce Prince fournit d'ailleurs cette place d'une si considérable quantité d'armes , de machines , & de toutes sortes de munitions de guerre , qu'il la mit en état de soutenir un très-long siège.

III. Il y avoit dans les jardins de ce Palais une singularité

remarquable ; c'étoit une plante de Ruë d'une merveilleuse grandeur : elle ne le cedit ni en hauteur , ni en grosseur au plus fort figuier. On prétend qu'après le règne d'Hérode on l'y voyoit encore , & que vraisemblablement elle y eût long-tems duré , si les Juifs ne l'avoient coupée lorsqu'ils prirent Macheronte.

Dans la vallée dont cette place est environnée au septentrion , il croit en un endroit nommé Baaras une autre plante qui porte le même nom (a) ; elle ressemble par sa couleur à de la flamme , & jette sur le soir des rayons de lumière. Elle ne se laisse point aisément toucher , & fuit , en se retirant , les mains de ceux qui se présentent pour la prendre : le seul moyen de l'arrêter est de jeter dessus de l'urine d'une femme , ou de son sang menstruel ; encore ne sçauroit-on même avec cette précaution la toucher sans mourir , si on ne la tient suspendue par ses racines. Pour la pouvoir tenir de cette façon , on creuse tout alentour jusqu'à ce qu'on ait mis à découvert ses racines les plus profondément enfoncées dans la terre ; & à l'extrémité de ces racines qu'on y laisse , on lie un chien qui , voulant suivre celui qui l'y a attaché , arrache aisément la plante ; mais il meurt aussi-tôt , comme si quelque victime étoit néces-

(a) L'Auteur de la Clef du Cabinet des Princes ( *Novembre 1706. page 369.* ) a assez de foi pour croire ce que Joseph dit de la plante Baaras ; & il croit cet Auteur assez approuvé pour que son témoignage constate la vérité du fait. Il est assez incroyable , sans y ajouter une circonstance que Joseph ne dit pas ; c'est que cette plante n'avoit pas la même vertu à l'égard des femmes que les démons tourmentoient. C'est une addition de l'Auteur , qu'on n'eût pas relevée , si on n'étoit persuadé qu'il est à propos de remarquer de tems en tems combien on a fait dire de choses à Joseph qu'il n'a point dites.

M. Wandale étoit bien éloigné de penser si avantageusement de Joseph ; car il le censure fortement sur ce qu'il raconte de cette plante & de la manière de la cueillir. La censure est juste ; & si Joseph n'a pas cru les miracles que l'Ecriture rapporte , comme quelques Sçavans l'en ont accusé , il faut reconnoître que son esprit étoit , si je puis m'exprimer ainsi , d'une trempe bien singulière pour pou-

voir réunir deux sentimens si opposés ; ne pas croire des miracles , dont la vérité est soutenue par les preuves les plus fortes dont un fait est susceptible , & croire une fable si ridicule , que la vieille la plus crédule ne voudroit peut-être pas croire. Mais ce que son censeur ajoute , & qui a mérité l'approbation de M. le Clerc , ( *Bibl. chois. Tome 4. page 228. ibid. 185.* ) n'a aucune vraisemblance , que Joseph n'attribue à la plante de Baaras la vertu de chasser les démons , que pour insinuer que c'étoit par son moyen que Jésus-Christ & les Apôtres les chassoient du corps des possédés. Il faudroit qu'il n'eût pas plus cru les miracles de Moïse que ceux de Jésus-Christ , ou qu'il se fût aveuglé étrangement , pour ne pas voir que l'insinuation qu'on lui prête porte également sur les uns & sur les autres.

Elie ( *de animal. Liv. 9. chap 32.* ) rapporte quelque chose de semblable d'une plante qu'il appelle *σοσχομος*. Mais une fable n'en justifie pas une autre.

fairement dûe à cette plante : celui qui l'avoit voulu prendre ; n'avoit pu acheter sa vie qu'au prix de celle de son fidèle animal. On peut après cela enlever cette singulière plante sans aucun risque. On la recherche malgré tant de péril & tant de difficultés, parce qu'elle a l'admirable vertu de chasser ce qu'on appelle des démons ; ce sont les ames des méchans (a), qui entrent dans les corps des vivans, & qui les tueroient, si on n'avoit point de secours à leur procurer ; mais elles en sortent aussi-tôt qu'on approche cette plante auprès des malades.

Il sort du sein de ce lieu des fontaines d'eau chaude très-différentes entr'elles pour le goût ; quelques-unes sont très-amères, d'autres extrêmement douces : il y en a aussi plusieurs d'eau froide, quoiqu'elles aient leurs sources dans les endroits les plus bas, à la vérité. Mais tout proche de celles des eaux chaudes, une merveille plus surprenante encore se fait admirer très-près de là ; c'est une caverne peu profonde couverte d'une pierre, au dessus de laquelle sont comme deux mammelles assez proche l'une de l'autre, de l'une desquelles sort une fontaine d'eau froide & de l'autre une d'eau chaude. Ces eaux mêlées ensemble forment un bain très-agréable & d'un usage fort salutaire dans plusieurs maladies, sur-tout celles qui attaquent les nerfs. Ce même lieu enfin fournit des mines de souffres & d'alun.

IV. Lorsque Bassus eut reconnu Macheronte de toutes parts, il se détermina à faire combler la vallée qui étoit du côté de l'orient, & pressa extrêmement ce travail, afin de se trouver bientôt en état d'y élever des platres-formes assez hautes pour rendre ses attaques & plus sûres & plus faciles. Les Juifs se voyant ainsi assiégés dans cette place ; & considérant les étrangers desquels ils étoient séparés, comme une vile & inutile populace, les contraignirent de rester dans la basse ville (b), d'où ils avoient à soutenir les premiers efforts des ennemis ; pour eux ils se retirèrent dans la haute, se réservant la défense du château, dont la force leur faisoit espérer que, si, après s'y être maintenus quelque tems, ils le livroient aux Romains, ils en obtiendroient une composition avantageuse ;

(a) Voyez Remarque.VI.

(b) Mais tous les Juifs se retirèrent-ils en effet dans la haute ville & dans le château ? n'en resta-t-il point dans la basse

ville ? La suite de la narration, qui n'est pas absolument claire, & notamment la fin du n. 5. & le commencement du n. 6. semblent le supposer.



& pour écarter tout soupçon qu'ils eussent quelques vues particulières en se chargeant de cette défense, ils voulurent paroître disposés à faire une vigoureuse résistance. Pour cela il ne se passoit point de jours qu'ils ne fissent quelques sorties, & qu'ils n'en vinssent aux mains avec ceux des ennemis qu'ils rencontroient : il se perdoit du monde de part & d'autre, sans autre avantage que celui que procuroit alternativement le moment où se faisoient ces sorties aux Juifs lorsqu'ils étoient assez heureux pour surprendre les Romains, aux Romains lorsqu'ayant découvert à propos les mouvemens que faisoient les Juifs, ils se tenoient sur leurs gardes & les attendoient de pied ferme. Mais ce siège devoit se terminer tout autrement que les Juifs ne l'avoient pensé : ce fut un accident qu'ils n'avoient pu prévoir qui les contraignit à rendre la place.

Il y avoit parmi les assiégés un jeune homme nommé Eléazar, dont le courage & la force pour tout exécuter n'étoient pas moins admirables que la hardiesse à tout entreprendre : il s'étoit singulièrement signalé dans toutes les sorties qu'avoient faites les Juifs, & ne cessoit de les exhorter à en faire de nouvelles pour arrêter, ou au moins retarder les travaux des Romains, auxquels il avoit fait, pour sa part, beaucoup de mal dans toutes les actions qui s'étoient données, étant toujours le premier à marcher lorsqu'il s'agissoit de sortir, & demeurant le dernier pour s'opposer à la poursuite des Romains & soutenir leurs derniers efforts lorsque la retraite devenoit nécessaire. Un jour, au sortir d'une de ces actions, & après que l'on se fût retiré de part & d'autre, au lieu de rentrer comme les autres dans la place, par un effet du mépris qu'il affectoit de marquer pour les assiégeans, & ne pensant pas même qu'aucun d'eux eût assez de hardiesse pour l'engager à un nouveau combat, il s'arrêta à parler hors de la porte à ceux qui étoient sur les remparts ; tellement occupé de ce qu'il leur disoit, que ses regards fixement arrêtés sur eux ne se portoient d'aucun autre côté. Un soldat Egyptien nommé Rufus, qui servoit dans l'armée Romaine, profita habilement d'une circonstance qui le mettoit à portée de faire un grand coup de main : il courut sur lui, le saisit & l'emporta dans le camp, tout armé qu'il étoit, au grand étonnement des Juifs, que ce prodigieux acte de vigueur rendit immobiles sur leurs murs. Bassus le fit aussitôt dépouiller, exposer nud & battre de

Aventure  
d'Eléazar, qui  
est cause de la  
reddition de  
Macheronte.

verges à la vuë des assiégés. Ce spectacle jeta les Juifs dans la plus grande consternation , toute la ville en fut sensiblement touchée : au bruit perçant des cris & des gémissemens dont l'air retentit de toutes parts, on eût eu peine à s'imaginer que le malheur d'un seul citoyen en pût être la cause. Le Général Romain instruit de l'extraordinaire affection dont tout le monde étoit prévenu pour ce jeune homme , crut en devoir tirer parti , & tendit aux assiégés un piège qui lui réussit. Persuadé qu'en leur donnant de sérieuses inquiétudes sur son sort, il augmenteroit leur compassion, & réduiroit ceux qui défendoient le château à le rendre pour lui sauver la vie ; il fit dresser une croix comme à dessein de l'y faire attacher à l'heure même. A la vuë d'un si funeste préparatif, la douleur des assiégés s'accrut encore , leur gémissemens redoublèrent & un cri général se fit entendre , par lequel ils s'excitoient à ne pas souffrir qu'on les réduisît, par la mort d'Eléazar ; au comble de l'affliction & du désespoir. Eléazar de son côté les conjuroit de ne le pas laisser si misérablement périr, & de cesser, pour leur propre salut, de se roidir contre les forces & la bonne fortune des Romains, à la puissance desquels tous les autres Juifs leurs freres avoient été contraints de céder. Les instantes prières d'Eléazar, jointes aux pressantes sollicitations d'un très-grand nombre de ses parens ( car il étoit né d'une famille fort étendue, ) les touchèrent si vivement que, contre le génie ordinaire de la nation, ils prirent leur parti sur le champ, & envoyèrent proposer à Bassus de lui livrer le château dont ils étoient les maîtres, aux conditions qu'il leur rendroit Eléazar, & leur permettroit de se retirer librement & en toute sûreté où ils voudroient. Ces conditions leur furent aisément accordées. Les habitans de la basse ville ayant eu connoissance du traité particulier que venoient de faire ceux du château, résolurent de s'enfuir la nuit, & ouvrirent à cette fin les portes ; mais ceux du château qui avoient traité avec Bassus lui en donnerent avis, soit par quelque secret sentiment de jalousie, soit qu'ils craignissent qu'on ne leur fît un crime d'avoir dissimulé la fuite de gens qui n'étoient point compris dans le traité, les plus prompts néanmoins & les plus braves se firent jour & sortirent. Quant à ceux qui ne purent se sauver, & dont le nombre étoit de dix-sept cents, ils furent tués, & leurs femmes & leurs enfans

furent faits esclaves. Bassus se fit un devoir de tenir, à ceux qui avoient promis de lui livrer le château, la parole qu'il leur avoit donnée ; il leur rendit Eléazar , & leur permit de se retirer où ils voudroient.

V. Ensuite de cette expédition, il se hâta de conduire ses troupes à la forêt d'Iardes, dans laquelle on lui avoit donné avis que s'étoient réfugiés & cantonnés ceux qui dans les précédens sièges s'étoient sauvés de Jérusalem & de Macheronte (a) : y étant arrivé, & ayant reconnu qu'en effet la forêt étoit pleine de ces fugitifs, il la fit entourer par la cavalerie de telle sorte qu'il ne put s'en sauver aucun, & commanda à son infanterie d'en couper tous les arbres. Cette opération mit les Juifs dans la nécessité de faire les derniers efforts pour s'ouvrir un passage : ils se formèrent en un corps bien serré, & fondirent avec impétuosité, & en poussant de grands cris, sur la cavalerie qui entourait la forêt ; elle les reçut avec sa fermeté & son courage ordinaire. La téméraire audace des uns, la bravoure constante & toujours réservée des autres, maintinrent long-tems le combat, mais avec cette différence remarquable, que les Romains demeurèrent enfin victorieux, sans autre perte que de douze hommes, & quelques blessés, au lieu que de trois mille Juifs qui s'étoient présentés à l'action, il ne s'en sauva pas un seul : ils périrent tous avec Judas fils de Jaire, qui les commandoit. Nous avons parlé plus haut de ce fils de Jaire (b), & nous avons dit qu'il avoit quelque commandement dans Jérusalem durant le siège, & qu'en étant sorti par les égouts, il s'étoit sauvé.

(a) Il ne paroît pas que ce fussent ceux qui avoient rendu Macheronte, comme l'a cru M. de Tillemont, qui s'étoient retirés dans la forêt d'Iardes ; ce furent quelques braves de la basse ville de Macheronte, qui n'ayant pas été compris dans la capitulation du château, se firent jour l'épée à la main à travers les Romains & se sauvèrent.

(b) Je ne trouve point dans Joseph l'endroit où il dit qu'il a parlé de ce Judas. La note x indique le n. 4. du chapitre 8. Liv. 6. mais le renvoi est fautive, le nom de Judas ne se trouve pas même en cet endroit. Les Zélateurs qui se réconcilient avec Jean de Gischai, avoient pour un de leurs Commandans un fils de

Jaire, car c'est ainsi qu'il est appelé dans les éditions antérieures à celle de M. Havercamp : & on ne voit pas pourquoi ce Scévân a changé ce nom en celui d'Arus, qu'on ne trouve dans aucun autre endroit de Joseph. Celui dont il parle ici, avoit eu quelque commandement pendant le siège de Jérusalem, & cela convient bien à un des Chefs des Zélateurs. Ce n'est pas, à la vérité, le même nom du fils de Jaire dans ces deux endroits, mais il pourroit en avoir deux ; & les Copistes, qui ont souvent confondu les noms propres, ont pu transcrire ici Judas pour Simon, ou Simon pour Judas au commencement du chap. 6. Liv. 6.



VI. En ce même tems Bassus & Liberius Maximus, Intendants de l'Empereur, reçurent des lettres de ce Prince, par lesquelles il leur ordonnoit de vendre toutes les terres de la Judée; parce qu'il pensoit devoir réserver pour son domaine ce territoire, sur lequel son intention étoit qu'il ne fût plus bâti de ville. Il assigna seulement, par forme de récompense & pour y établir leur demeure, à huit cents soldats émérites un lieu qui s'appelle Emmaüs, & qui est à soixante (a) stades de distance de Jérusalem. Quant aux Juifs, il ordonna qu'en quelques lieux qu'ils habitassent, ils payeroient chacun un tribut annuel de deux dragmes au Capitole, comme ils payoient auparavant au Temple de Jérusalem. Tel fut l'état où ce peuple se trouva alors réduit.

## CHAPITRE VII.

**E**N la quatrième année du règne de Vespasien, Antiochus Roi de Comagene essuya avec toute sa famille les tristes & accablantes disgraces dont je vais faire le récit. Cefennius Pætus, alors Gouverneur de Syrie, soit sur un fondement légitime, soit par quelque sentiment de haine contre ce Prince infortuné, (c'est ce qu'on n'a jamais bien sçu) écrivit à l'Empereur » que résolu de se soulever contre les Ro-  
 » mains, son fils Epiphane & lui avoient traité avec le Roi des  
 » Parthes; qu'il étoit d'une extrême conséquence de prévenir  
 » les suites de cette confédération, de peur que s'ils entrepre-  
 » noient quelques nouvelles choses, ils ne causassent de grands  
 » troubles dans l'Empire. » Un avis aussi positif, & auquel l'Empereur ajoutoit foi, devoit lui paroître d'autant moins à négliger, que le voisinage de ces deux Royaumes, & sur-tout la situation de Samosate, la plus grande ville de Comagene, qui étoit assise sur l'Euphrate, donnoient aux Parthes, s'ils pensoient à entrer en guerre, de merveilleuses facilités pour se jeter sur les

Disgrace  
 d'Antiochus  
 Roi de Coma-  
 gene.

(a) M. d'Andilly n'en compte que trente après S. Gelenius, mais le Grec en met soixante. Beze avoit fait cette faute avant l'élegant Traducteur; car il dit sur le 7. 13. du chap. 24. de S. Luc, qu'il

faut corriger Joseph sur l'Evangéliste, qui compte soixante stades d'Emmaüs à Jérusalem, ou l'Evangéliste sur Joseph qui n'en compte que trente.

terres de l'Empire, & un égal moyen de se retirer sur les leurs, s'ils y étoient forcés. Vespasien permit à Pætus de faire ce qu'il jugeroit à propos ; & ce Gouverneur de la Syrie, sans perdre de tems, & sans qu'Antiochus, ni aucun de ceux qui lui étoient attachés s'y attendissent, entra dans la Comagene avec la sixième Légion, quelques compagnies détachées d'infanterie & de cavalerie, & les troupes auxiliaires que lui fournirent Aristobule Roi de Chalcide, & Soëme Roi d'Emese. Il ne lui fut pas difficile de pénétrer dans le pays, personne n'ayant voulu prendre les armes pour lui en disputer l'entrée. Antiochus apprit la nouvelle de cette surprise inopinée, sans pouvoir prendre sur lui de former même la pensée d'entrer en guerre avec les Romains ; & pour les convaincre qu'on l'avoit accusé faussement d'avoir voulu leur manquer de fidélité, il prit le parti d'abandonner son Royaume dans l'état où il étoit. Il en sortit avec sa femme & ses enfans, & alla camper dans une plaine à six vingt stades de sa capitale.

II. Pætus envoya un détachement prendre possession de Samosate, & marcha avec le reste de ses troupes contre Antiochus. Ce Prince, quoique vivement poussé par les Romains, ne put encore se résoudre à prendre les armes contre eux : il se contenta de déplorer son malheur, & se fit une loi d'en supporter toutes les suites avec patience. Mais les Princes Epiphane & Callinique ses fils, qui étoient jeunes, & aussi habiles que braves & vaillans guerriers, ne purent se soumettre à souffrir une si amère disgrâce sans prendre les armes : ils se mirent en état de défense, & se présentèrent au combat ; l'action dura tout le jour. Les deux Princes y témoignèrent tant de courage & de bonne conduite, qu'ils n'avoient souffert aucune sorte de désavantage, lorsque la nuit força l'un & l'autre parti de se retirer. Antiochus ne put cependant encore se déterminer à rester dans son Royaume : il en sortit & s'enfuit avec sa femme & ses enfans en Cilicie. Cette retraite fit perdre tout courage à ses troupes : elles la regardèrent comme un abandon volontaire de son Royaume, qu'il désespéroit de pouvoir conserver, & passèrent du côté des Romains. La désertion fut générale, & les deux Princes réduits à la dure & indispensable nécessité de songer à leur sûreté. Ils passèrent l'Euphrate accompagnés seulement de dix cavaliers, & se rendirent auprès de Vologèse Roi des Parthes.

Ce Prince, loin de témoigner quelque mépris pour leur mauvaise fortune, les reçut non comme des fugitifs, mais avec autant d'honneur que s'ils ne fussent point déçus de leur première prospérité.

III. Lorsqu'Antiochus fut arrivé à Tarse en Cilicie, Patus donna ordre à un Officier d'aller l'y arrêter, & de le conduire enchaîné à Rome. Mais Vespasien ne put supporter l'idée de voir un Roi paroître devant lui en cet état : il estima devoir en cette occasion se souvenir plutôt de leur ancienne amitié, que le traiter en ennemi, qui l'avoit forcé de lui faire la guerre. Animé de ce sentiment, il envoya sur la route des ordres de lui ôter ses chaînes & de le laisser librement se retirer à Lacédémone, où il pourvut non-seulement à ce que rien ne lui manquât, mais lui assigna des revenus assez considérables pour faire une royale & magnifique dépense. Une conduite si favorable de la part de Vespasien rassura pleinement Epiphane sur le sort du Roi son pere, pour lequel il avoit été dans la plus extrême appréhension, & lui fit même espérer de rentrer dans les bonnes grâces de l'Empereur : espérance d'autant plus flatteuse, qu'il redoutoit, ainsi que son frere, & ceux qui s'étoient attachés à leur fortune, comme le plus grand des malheurs, celui de vivre mal avec les Romains. Vologese écrivit en leur faveur à Vespasien, qui les invita avec une tendre bonté à venir en toute sûreté à Rome. Ils s'y rendirent, Antiochus vint bientôt après les y joindre, & tant qu'ils y demeurèrent, l'Empereur les traita fort honorablement.

IV. Nous avons parlé ailleurs de la nation des Alains (a). Ce sont des Scythes qui habitent sur les bords du fleuve de Tanais & vers les palus Méotides. Ils résolurent d'aller piller la Médie, pays très-peuplé & très-abondant en bestiaux de toute espèce, & de pousser même encore plus loin leur for-

Patus envoie prendre Antiochus à Tarse, le fait mettre aux fers & l'envoie à Rome. Vespasien lui fait ôter ses fers, & lui assigne des fonds pour vivre en Roi.

(a) » Nous avons parlé ailleurs des  
» Alains, qui habitent près le fleuve Ta-  
» nais & des marais Méotides. « Le nou-  
» vel Editeur de Joseph qui l'a rendu dans  
le même sens en général, ne marque  
point l'endroit où il l'a dit. On ne trouve  
qu'ici le nom de Scythes ; & il ne paroît  
pas qu'il en ait parlé ailleurs. Mais il  
fait mention des Alains, lorsqu'il raconte  
que Vitellius, Gouverneur de Syrie, en-

gagée cette nation à faire irruption dans  
les Etats d'Artabane Roi des Parthes : &  
c'est, ce semble, cet endroit qu'il indi-  
que ici. Mais pour le lui faire dire, il  
faut faire une légère correction, effacer  
le *tau* qui est dans *ori* & lire *or* : » Nous  
» avons parlé ailleurs de la nation des  
» Alains ; ce sont des Scythes, &c. »  
*Antiq. Juive, Liv. 18. chap. 4. num. 4.*



midable rapacité. Ils traitèrent pour cela avec le Roi d'Hircanie, parce qu'il étoit maître du seul passage par lequel ils pouvoient entrer : c'étoit celui qu'Alexandre le Grand avoit fait pratiquer, fortifier & fermer avec des portes de fer. Ce Prince le leur ayant ouvert, ils exécutèrent leur projet. Une grande multitude de peuple se répandit dans la Médie & y fit un très-grand butin, sans trouver nulle part la moindre résistance ; parce que les Médes n'avoient pu se mettre en garde contre une irruption dont ils n'avoient pas même eu sujet de se défier. Pacorus leur Roi, saisi d'épouvante, abandonna toutes les possessions & s'enfuit dans les lieux les plus retirés & les moins accessibles de ses Etats. A peine obtint-il de ces barbares, qu'ils lui rendissent, même au prix de cent talens, sa femme & ses concubines qu'ils avoient fait prisonnières. Ils s'avancerent ainsi, faisant sans aucun obstacle butin de tout, jusques dans l'Arménie. Tiridate qui y régnoit alors, vint à leur rencontre, & leur livra bataille. Peu s'en fallut que ce Prince n'eût le malheur d'y être fait prisonnier ; car un de ces barbares lui ayant adroitement jetté de loin une corde autour du corps, il l'auroit entraîné ; si l'ayant coupé promptement avec son épée, il n'eût pris le parti de se sauver. Les Alains furieux d'avoir enfin trouvé quelque résistance, firent de cruels ravages dans toute l'Arménie. Après l'avoir entièrement dévastée, ils retournerent dans leur pays, chargés du butin immense qu'ils avoient fait dans ces deux Etats, & emmenerent avec eux un très-grand nombre de prisonniers.

Les Alains  
font une irrup-  
tion dans la  
Médie & l'Ar-  
ménie.

## CHAPITRE VIII.

I. **B**ASSUS étant mort dans la Judée eut pour successeur Flavius Silva. Cet Officier trouva tout le pays réduit à l'obéissance, excepté le château de Massada, qui étoit encore occupé par des rebelles : il résolut de les forcer à se soumettre, & rassembla toutes ses troupes pour aller les y attaquer. Eléazar Chef des Sicaires qui s'en étoient emparés, y commandoit : c'étoit un homme puissant, & qui étoit de la race de ce Judas qui, comme nous l'avons dit, persuada à

plusieurs Juifs de ne souffrir l'exécution d'aucunes des opérations ordonnées par Cyrenius, lorsqu'il fut envoyé pour faire le dénombrement des habitans de la Judée, ce qui forma alors une secte de factieux qui s'armerent contre ceux qui vouloient obéir aux Romains, pillèrent leur bien & brûlèrent leurs maisons. Ces séditieux ne cessioient de publier qu'on devoit regarder comme étrangers & traiter en ennemis tous ceux qui avoient la lâcheté de se trahir eux-mêmes & la patrie, en souscrivant à l'acte de la préférence qu'ils donnoient à la servitude sur la liberté, précieux apanage des Juifs, & à la conservation duquel ils devoient tout sacrifier. Mais la conduite qu'ils tinrent dans la suite, fit bien voir que tout cela n'étoit qu'un prétexte pour couvrir leur cruauté & leur avarice : car ils firent plus de mal à ceux qui se rendirent complices de leur révolte, & firent avec eux la guerre aux Romains, que les Romains mêmes : & quand ils les convainquoient de s'être servi de faux prétextes, ils les traitoient encore plus cruellement, & sur-tout ceux qui, dans une juste défense, leur reprochoient leur méchanceté. Ce tems étoit malheureusement fort fécond en crimes parmi les Juifs : les plus énormes forfaits leurs étoient familiers ; & l'imagination la plus vive feroit de vains efforts pour trouver quelque nouveau genre de méchanceté dont ils ne se soient rendus coupables, tant étoit grande en général & en particulier la corruption, source fatale de l'acharnement avec lequel chacun cherchoit à se distinguer par l'énormité de ses impiétés envers Dieu, & par l'atrocité de ses violences envers les hommes. Ceux que leur état ou leur fortune mettoient au dessus du peuple, le tyrannisoient : le peuple s'en vengeoit en mettant tout en œuvre pour les ruiner & les perdre. Les uns pour dominer, les autres pour piller, se livroient à tous les excès de violence qui pouvoient les conduire à leurs fins. Les Sicaïres (a) furent les auteurs des défordres qui arrivèrent dans la suite : ce furent eux qui les premiers immolèrent à leur barbare fureur ceux de leur nation. Les injures les plus outrageantes, les attentats les plus inhumains ne leur coutoient rien, quand ils avoient résolu de les perdre.

Cruautés des  
Zélateurs & de  
Jean de Giscalle.

Malgré tous leurs iniques & détestables procédés, ils pouvoient cependant passer pour modérés, en comparaison

(a) Voyez Remarque VII,

de Jean : il ne se contentoit pas de traiter comme ennemis & de faire mourir ceux qui , par zèle pour le bien public , donnoient de sages & utiles avis : il n'y avoit point de maux qu'il ne fit journellement souffrir à sa patrie. Sans respect pour Dieu même , il fouloit aux pieds nos saintes Loix , faisant servir sur sa table des viandes défendues , & affectoit de n'observer aucune des pratiques ordonnées pour nous conserver dans la pureté dont nous faisons profession. Faut-il s'étonner qu'un homme qui avoit la fureur de se signaler par ses horribles impiétés envers Dieu , fût entièrement dépourvu de tous sentimens d'humanité envers les semblables ?

Quels crimes n'a pas aussi commis Simon , fils de Gioras : de quelle outrageante manière n'a-t-il pas traités ceux-mêmes qui , libres par état , se sont volontairement soumis à sa tyrannie ? Les liens de l'amitié , ceux de la parenté ont-ils jamais pu soustraire quelqu'un à sa barbare fureur de répandre le sang ? & loin d'adoucir sa férocité , ces liens sacrés qui unissent si fortement les hommes , ne l'ont-ils pas toujours rendu lui & ceux de sa faction encore plus cruels & plus hardis à commettre des meurtres ? Aveuglement frénétique ! qui ne lui laissoit voir qu'une méchanceté lâche & timide dans les mauvais traitemens & les outrages faits à des personnes indifférentes , mais qui faisoit passer dans leur esprit pour des actions héroïques , les cruautés qu'ils exerçoient sur ceux avec qui la nature & les usages constans de la société les tenoit le plus étroitement unis. Les Iduméens ne leur cederent en aucun genre de crimes & de cruautés : ils égorgerent les Sacrificateurs , abolirent toutes les pratiques qui pouvoient avoir quelque ombre de culte divin , & détruisirent tout ordre civil & politique , pour ne laisser subsister que le désordre & l'injustice.

La faction des Zélateurs s'est aussi signalée par ses attentats criminels. Ces hommes pervers , jaloux de se rendre célèbres par une imitation exacte de tous les genres de méchanceté , dont le tableau se trouve consigné dans l'Histoire , ont prétendu justifier , par leur conduite , ce nom pris du zèle pour le bien qu'ils s'étoient si faussement attribué , ou pour se moquer de ceux sur qui ils faisoient tomber le poids de leurs cruelles oppressions , ou parce que voulant donner le change à une multitude crédule & ignorante , ils avoient entrepris de faire passer les plus grands maux pour des biens désirables. La fin de la vie



des uns & des autres fut telle que devoient l'attendre d'aussi insignes coupables : Dieu les châtia comme le méritoit l'énormité de leurs crimes. Ils souffrirent tous les maux que la nature humaine peut endurer , & moururent au milieu des tourmens les plus cruels. Quelqu'un dira peut-être que ce juste & rigoureux châtiment ne répondoit point à la grandeur de leurs offenses : mais est-il quelque genre de peine qui eût pu les égaler ? Quant à ceux qui ont été les victimes malheureuses de leur détestable fureur , comme ce n'est point ici le lieu de déplorer leur infortune , je rentre dans mon sujet & reprends ma narration au fait où je m'en suis écarté.

Siège de  
Massada.

II. Le Général Romain s'étant donc avancé avec toutes ses forces pour former le siège de Massada que défendoient les Sicaires commandés par Eléazar leur Chef , il s'assura d'abord de tout le pays au centre duquel cette place étoit située , & mit des garnisons dans tous les lieux dont il jugea qu'elle pouvoit tirer quelque avantage. Il fit ensuite entourer la place même d'une forte palissade , dans le contour de laquelle il établit à des distances convenables des corps de garde , afin qu'aucun des assiégés ne pût échaper. Pour lui il prit son quartier , & fit camper le gros de son armée dans l'endroit dont il espéra pouvoir tirer le meilleur parti , pour le succès des opérations du siège : ce fut du côté où les rochers du château touchoient de plus près à la montagne voisine , quoiqu'on ne pût , sans de grandes difficultés , s'y pourvoir des choses les plus nécessaires à la subsistance d'une armée , & qu'il falloit , non sans de grandes fatigues pour les Juifs employés à ce travail , faire tout venir de fort loin , même de l'eau , n'y ayant dans tout le pays aucune fontaine qui en pût fournir. Après avoir pourvu à ce que cependant rien ne manquât à son armée , il s'occupa du plan qu'il devoit suivre dans la conduite du siège : ce travail demandoit , avec beaucoup de science , une très-sérieuse application à cause de la force que donnoit à la place la nature même de son assiette.

Description  
de Massada.

III. Elle étoit assise sur le sommet assez étendu d'un rocher , environnée de vallées d'une telle profondeur , qu'on ne pouvoit en voir le fonds & inaccessible aux animaux mêmes , excepté par deux espèces de sentiers , qui étoient encore si difficiles à franchir , qu'il sembloit que la nature ne les eût ouverts qu'à regret ; l'un à l'orient du côté du lac Asphaltite ,

l'autre un peu plus praticable du côté de l'occident. On a donné le nom de couleuvre au premier, parce qu'il est extrêmement étroit & fort tortueux : il présente en quelques endroits des espèces d'éclats qui, s'étant repliés les uns sur les autres avec un peu plus d'étendue pour quelques-uns, avoient laissé entr'eux assez de vuide pour qu'on eût peine à passer de l'un à l'autre. Lorsqu'on prend ce sentier, on doit peu s'attendre à pouvoir poser les deux pieds ensemble sur le chemin; mais il est essentiel de se tenir tellement ferme sur l'un à mesure qu'on avance l'autre qu'on ne risque point de glisser; parce qu'alors on se perdrait inévitablement en tombant d'un ou d'autre côté, dans des précipices si hauts & si escarpés, que les plus hardis ne peuvent les regarder sans être saisis de frayeur. Après avoir ainsi fait un chemin de la longueur de trente stades, on se trouve sur le sommet de la montagne qui, au lieu de se terminer en pointe, présente une plaine. Le Grand Prêtre Jonathas fut le premier qui y bâtit une forteresse, qu'il nomma Massada. Le Roi Hérode dans la suite n'épargna ni soins, ni dépense pour la mettre en état de résister aux plus vigoureuses attaques : il l'enferma d'un mur solidement construit en pierres blanches, & qui avoit sept stades de contour, douze coudées de hauteur & huit de largeur (a). Il fortifia ce mur de trente-sept tours hautes de cinquante coudées chacune, qui avoient des communications avec les maisons de l'enceinte, bâties dans la continuité du contour de ce mur. Comme le terrain qui formoit le sommet de cette montagne, étoit aussi bon que celui de la plaine la plus fertile, il destina à une culture utile ce qui restoit d'espace entre ces maisons; afin que ceux qui, pour leur propre sûreté, se dévoueroient à la garde de cette place, y trouvaissent une subsistance nécessaire toutes les fois qu'ils ne pourroient se la

(a) M. d'Andilly a cru que c'étoit la hauteur & l'épaisseur des pierres du mur de Massada que Joseph marque, lorsqu'il dit *ὅτι ἡ ἀκρόασις ἦν ὡς οὐρανός*. Il semble au contraire que ce soit de la hauteur & de la largeur. Il est naturel qu'après avoir marqué son étendue, il marque sa hauteur & sa largeur, d'autant plus qu'il détermine la hauteur de ses tours, sans rien dire de la hauteur, ni de la largeur des pierres dont elles étoient faites, il peut y avoir erreur dans le

chiffre, & les Copistes avoir mis un *στα* au lieu d'un autre chiffre, qui marquoit une plus grande élévation. L'ancien Interprète fait le mur de cette place de soixante & dix stades de circuit. On ne voit pas en effet qu'il puisse rester assez de terre labourable dans l'enceinte d'un mur qui n'a que quatre lieues environ de circuit, & dont une partie est occupée par des maisons, pour fournir à la nourriture d'une garnison, à moins qu'on ne la suppose extrêmement foible.

procurer de dehors. Ce Prince fit aussi bâtir un Palais dans l'enceinte de la forteresse vers le chemin qui regardoit le septentrion, & par lequel on y montoit avec moins de difficulté : les murailles en étoient hautes & fortes, & les quatre angles étoient encore fortifiés par quatre tours de soixante coudées de hauteur. Les appartemens de ce Palais, ses portiques & ses bains étoient d'une construction richement & admirablement variée : des colonnes d'une seule pierre les soutenoient ; toutes les pièces étoient pavées, & leurs murs revêtus de pierres d'une singulière & rare beauté. Des citernes taillées dans le roc pour conserver l'eau qui tomboit du ciel, & distribuées avec une juste prévoyance sur le sommet de la montagne dans les environs du Palais & le long du mur, pour l'usage des maisons qui étoient bâties au devant, fournissoient en tout tems assez d'eau pour qu'elle n'y manquât jamais plus qu'elle ne manque dans les lieux naturellement pourvus de fontaines. Un chemin creusé aussi dans le roc, mais qu'on n'appercevoit point de dehors, conduisoit du Palais à l'endroit le plus élevé de la forteresse : des troupes ennemies ne pouvoient guere se flatter de tirer parti des deux qui se présentoient à la vue ; celui qui regardoit l'orient étoit naturellement, comme nous l'avons dit plus haut, presque impraticable : & Hérode avoit fait élever, à mille coudées loin de la forteresse dans l'endroit le plus étroit de celui qui regardoit le couchant, une tour qui en fermoit d'autant plus sûrement le passage, qu'elle n'étoit point facile à prendre ; parce qu'on ne pouvoit qu'avec de très-grandes peines marcher dans tout ce chemin, lorsqu'on n'avoit que ce seul obstacle à surmonter : de sorte qu'il sembloit que la nature & l'art eussent, comme à l'envi, travaillé à fortifier cette place.

IV. La prodigieuse abondance de toutes les sortes de munitions dont cette place avoit été pourvue, & qui s'y étoit admirablement bien conservée, en rendoit la prise encore plus difficile. On y avoit mis du bled pour plusieurs années, beaucoup de vin & d'huile, une très-grande quantité de dattes, & de toutes sortes de légumes. Lorsqu'Eléazar, à la tête des Sicaires la surprit, il trouva toutes ces provisions aussi saines & aussi fraîches que si on les eût fait tout récemment apporter ; & quoiqu'il y eût près de cent ans qu'elles y fussent lorsqu'ils les Romains la prirent, ce qui en restoit n'avoit encore



souffert aucune altération. On peut, sans craindre de se tromper, attribuer la cause d'une si constante & si parfaite conservation de toutes ces choses à ce que ce lieu étant, par son extrême élévation, beaucoup au dessus du degré où peuvent parvenir les vapeurs & les exhalaisons grossières de la terre : l'air y est si pur que rien ne s'y doit corrompre. On y trouva aussi de quoi armer dix mille hommes de toutes sortes d'armes, & une très-grande quantité de fer, de cuivre, & de plomb qui n'avoit point été mise en œuvre. Tant de préparatifs avoient sans doute été faits par quelque motif d'une importante considération. Aussi dit-on qu'Hérode s'étoit voulu faire de Massada une place de sûreté contre deux événemens critiques qu'il avoit sujet de craindre (a) : l'un de la part des Juifs qui, pour remettre sur le trône quelque Prince de la race de ceux qui avoient régné avant lui, pouvoient former le projet de l'en faire descendre ; l'autre, qui lui causoit le plus d'inquiétude, de la part de la Reine Cléopatre, qui sollicitoit sans cesse & ouvertement Antoine de le faire mourir, & de lui donner le Royaume de Judée ; & il y avoit tout sujet de s'étonner, qu'esclave comme il l'étoit de son amour, il refusât constamment de se rendre sur cet objet aux importunités de cette impérieuse & ambitieuse Reine. Ce fut donc par le motif des appréhensions d'Hérode, que cette place fut mise en tel état, que les Romains crurent en devoir différer l'attaque jusqu'à que cette expédition devînt nécessaire, pour terminer la guerre dans laquelle la révolte des Juifs les avoit engagés contr'eux.

V. Après que Silva eut très-exactement fait entourer Massada de la palissade dont nous avons parlé, & pris d'ailleurs les plus justes mesures pour empêcher que personne n'en pût sortir, il s'occupa du soin de diriger ses attaques : il ne trouva qu'un seul endroit où il fût possible d'élever des plattes-formes. Au delà (b) de la tour qui fermoit le chemin occidental par lequel on alloit au Palais & à la haute forteresse, il y avoit une

(a) Voyez Remarque VIII.

(b) Le sens de ces prépositions *en ded, en delà* est relatif au point dont on part. Ce rocher étoit, ce semble, au delà de la tour par rapport aux assiégés ; & c'est, je crois, de ce point que Joseph le regarde lorsqu'il dit : *πρὸς τὴν πύλιν, τὴν ἀπὸ τοῦ ὄρους*

*πύργου*. Il eût dû du moins dire que les Romains s'emparèrent de cette tour, avant que de rapporter qu'ils assirent leurs plattes-formes au delà, si le rocher sur lequel il les assirent, eût été entre la tour & les assiégés.

grand & large rocher qu'on appelloit le rocher blanc (a) : il étoit de trois cents coudées moins élevé que Massada. Silva étant venu à bout de monter sur ce rocher & de s'y établir, donna à ses soldats les ordres nécessaires pour la construction des plattes-formes qu'il vouloit y asseoir : ils travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'ils eurent bientôt formé une masse de deux cents coudées de hauteur ; mais comme on craignoit qu'elle ne fût ni assez ferme, ni assez solide pour soutenir les machines qu'on devoit y monter, & que d'ailleurs elle parut même n'avoir pas assez d'élévation pour l'usage auquel elles étoient destinées, il la fit surcharger d'un autre massif construit avec de grandes pierres, qui avoit cinquante coudées de hauteur & autant de largeur ; & sur cet espèce de cavalier, il fit élever à la hauteur de soixante coudées une tour toute couverte de fer, de laquelle les Romains lançoient sur les assiégés tant de traits & de pierres avec leurs machines, qu'ils réduisirent ceux qui gardoient & défendoient le mur à ne plus oser se présenter. La plupart de ces machines étoient d'une nouvelle fabrique, & faites sur le modèle de celles que Vespasien avoit inventées pour les sièges, & que Tite avoit perfectionnées. Silva avoit aussi fait fabriquer un bélier d'une grandeur extraordinaire. Quoique cette énorme machine battît continuellement le mur, à grande peine put-elle faire enfin quelque breche. Les Sicaires cependant usèrent de la plus grande diligence pour se couvrir d'un autre mur, pour lequel il n'y eût à craindre rien de semblable à ce que souffroit le premier ; ils employèrent à sa construction des matériaux dont la molle & flexible résistance devoit amortir les coups des machines en cedant à leur violence. Ils emboîterent de longueur les unes dans les autres de grosses poutres, & en formerent deux rangs dans une distance de l'une à l'autre, égale à la largeur du mur, ils remplirent de terres cet espace ; & afin qu'à mesure qu'ils l'en combloient, leur trop grande poussée n'écartât point ces poutres, ils les assujettirent par d'autres posées en travers, & assurèrent ainsi tout cet ouvrage, qui de la manière dont il se présentoit, ressembloit fort à quelque grand bâtiment.

(a) M. d'Andilly fait de ce rocher un château qu'il appelle Leuce. Il est vrai que S. Gelenius avoit traduit Λευκὸν ὄρος, qu'on appelloit blanc,

quam Leucem appellabant ; mais il l'avoit laissé rocher, sans le transformer en château.

N'étant donc entré dans la construction de ce nouveau mur aucune matière qui ne fût de nature à céder , par une forte de flexibilité , aux efforts des machines ; elles devoient non-seulement le battre en pure perte , mais encore augmenter la solidité , par la ferme consistance que leurs coups donnoient aux terres qu'on y avoit accumulées. Silva ayant reconnu la nature de ce travail , jugea que le plus sûr moyen d'opérer promptement la ruine étoit d'y mettre le feu : il donna donc ordre à ses soldats de lancer sans relâche sur la nouvelle muraille des torches allumées. Comme elle étoit presque toute construite en bois , & que les terres qui en remplissoient les vuides n'étoient point entièrement asséchées , le feu se fit jour par-tout , & l'embrasement devint général. Un vent du nord qui souffloit au moment que les flammes commencèrent à s'élever , causa de vives inquiétudes aux Romains ; car il les pouffoit sur eux avec tant de violence , qu'ils désespérèrent de pouvoir sauver leurs machines (a) : mais par une espèce de prodige dû à la divine Providence , ce vent tomba tout d'un coup , & il s'en éleva un du côté du midi , qui repoussa les flammes sur le mur , & il ne tarda pas à en être entièrement consumé. Les Romains fermement persuadés que Dieu combattoit pour eux , retournerent en grande joie & pleins de confiance dans leur camp. Résolus de donner l'assaut le lendemain , ils firent cependant une très-exacte garde durant la nuit , pour empêcher que personne ne pût sortir de la place.

VI. Mais Eléazar ne pensoit nullement à s'enfuir , ni à souffrir que qui que ce fût en formât le projet. Lorsqu'il vit ce mur réduit en cendres , & qu'il ne restoit plus , même pour le courage le plus actif & le plus entreprenant , aucune espérance de salut , il se pénétra vivement de la désolante image , des outrages & des maux qu'ils devoient tous , hommes , femmes & enfans attendre des Romains lorsqu'ils seroient maîtres de la place ; & fermement persuadé que s'en délivrer par une mort libre & volontaire , étoit , dans une telle extrémité , la preuve la plus glorieuse qu'on pût donner d'une véritable bravoure , il assembla le soir ceux de ses gens de la grandeur d'âme

(a) Quoique le chemin dont cette tour fermoit l'issue fût tourné au couchant , il faut que le rocher sur lequel Silva éleva ses plates-formes regardât le midi : car

s'il eût aussi regardé le couchant , le vent du Nord n'eût pas poussé le feu sur ses machines.



desquels il étoit le plus assuré, & par un discours conçu dans les termes que je vais rapporter, il s'efforça de les engager à prendre, en gens de cœur, ce violent parti.

Harangue  
d'Eléazar.

« Résolus depuis long-tems, leur dit-il, à ne souffrir la  
 » domination ni des Romains, ni d'aucun autre peuple, par  
 » la conviction où nous avons toujours été, que Dieu étant  
 » le seul vrai & légitime Souverain de tous les hommes, ils  
 » ne doivent obéir qu'à lui. Nous sommes aujourd'hui braves  
 » & généreux Juifs dans des circonstances qui exigent que  
 » nous prouvions, par des effets, avec quelle droiture nous nous  
 » sommes toujours tenus attachés à ces grands sentimens. Ne  
 » nous déshonorons donc pas en nous soumettant aux Ro-  
 » mains, & après avoir eu le courage de nous soustraire à  
 » un assujettissement qui ne nous exposoit à aucun danger,  
 » ne nous laissons pas réduire à un esclavage d'autant plus  
 » redoutable, que si nous tombons vivans entre leurs mains,  
 » nous ne pouvons éviter d'être traités de la manière la plus  
 » cruelle, pour avoir eu le courage d'être les premiers qui  
 » ont secoué le joug, & les derniers qui refusent, les armes  
 » à la main, de rentrer sous leur obéissance. Montrons-nous  
 » dignes de la grace que Dieu nous fait; car j'estime que c'en  
 » est une, & qui nous est absolument particulière, de pou-  
 » voir mourir avec honneur, étant encore libres. Combien  
 » de Juifs avant nous, pour s'être flattés de n'être point vain-  
 » cus, ont été privés de ce bonheur? Demain au point du jour,  
 » quelque grande que soit notre résistance, cette place sera  
 » infailliblement emportée d'assaut; & nos ennemis qui ne  
 » desirent rien tant que de vous prendre vivans, se croiront  
 » au comble de leurs vœux. Mais nous pouvons tromper leur  
 » attente, en mourant tous aujourd'hui avec les personnes qui  
 » nous sont les plus chères; & il n'est pas en leur pouvoir de  
 » nous en empêcher. Les grands maux que nous nous som-  
 » mes faits nous-mêmes, ceux encore plus grands que nous  
 » avons soufferts de la part de nos ennemis, lorsque résolus  
 » à secouer toute espèce de joug, nous avons pris les armes  
 » pour recouyrer & défendre notre liberté, ne devoient-ils  
 » pas nous faire comprendre que Dieu, qui a autrefois tant  
 » aimé notre nation, avoit résolu sa perte? Si moins irrité  
 » contr'elle il eût cru devoir faire céder sa justice à sa misé-  
 » ricorde, eût-il permis l'effusion du sang d'une si prodigieuse  
 » portion

portion de son peuple chéri , & que la sainte Cité , si par-  
 ticulièrement consacrée à son divin culte , fût tellement dé-  
 vorée par les flammes qu'y ont allumées nos ennemis , qu'à  
 peine y reste-t-il quelques traces de son ancienne existence.  
 Devons-nous donc avoir encore la témérité de nous flatter  
 d'être un reste privilégié de toute la nation sur qui Dieu  
 se soit réservé de ne point exercer son juste courroux ;  
 comme si nous ne nous fussions pas , dans le fait , rendus  
 infiniment plus coupables que tous nos freres , par la mul-  
 titude de désordres dont nous avons été les auteurs , en nous  
 imaginant pour nous-mêmes , & en voulant persuader aux  
 autres de tout entreprendre pour conserver notre liberté.  
 Dieu prend lui-même le soin de nous convaincre de l'ex-  
 travagante vanité des espérances que nous avons conçues  
 de pouvoir nous sauver : nous les avions , à la vérité , fon-  
 dées sur la force de cette place , que l'art , joint à la nature ,  
 sembloit avoir rendue imprenable , sur la merveilleuse quan-  
 tité d'armes , de vivres & de toutes les autres choses nécessaires  
 pour soutenir un long siège ; mais ce n'étoit que l'effet d'une  
 prudence humaine : & Dieu nous le fait bien sentir , par l'inu-  
 tilité dont il permet que soient pour nous ces grands avan-  
 tages. Il veut donc que nous périssions ; & ne nous a-t-il  
 pas encore manifesté cette volonté par l'événement subit  
 qui a fait tourner contre nous , pour réduire en cendres la  
 muraille dont nous avions espéré nous couvrir , le feu que  
 nos ennemis avoient entrepris d'y mettre , & que le vent  
 portoit naturellement sur eux ? Dieu ne fait ainsi éclater  
 sa colere contre nous , que parce qu'il ne veut pas laisser  
 impunis les maux dont nous avons accablé , avec une  
 criminelle fureur , ceux de notre propre nation. Mais ne  
 laissons pas aux Romains , nos plus cruels ennemis , le tems  
 de devenir les ministres du châtiment que nous ne pou-  
 vons éviter. Soyons-en sur nous-mêmes les libres & volon-  
 taires exécuteurs : cette manière de satisfaire à la justice  
 divine doit nous paroître infiniment plus douce , que les  
 traitemens outrageux que nous avons à attendre lors-  
 que nous serons vaincus. Immolons nos femmes , pour  
 les garantir de toutes les infamies auxquelles leur honneur  
 sera exposé , & nos enfans pour les soustraire aux rigueurs  
 d'un honteux esclavage. Rendons-nous ensuite à nous-mê-

• mes le glorieux service de nous procurer une sépulture ho-  
 • norable en nous ensevelissant dans les ruines de Massada.  
 • Mais commençons par mettre le feu à la forteresse : brû-  
 » lons tout notre argent , ne laissons aux Romains que le  
 • déplaisir de ne pouvoir nous faire prisonniers , & de ne trou-  
 » ver que des corps morts pour toutes dépouilles. Conservons  
 • nos provisions de vivres , pour les convaincre que ce n'aura  
 • point été pour en avoir manqué que nous nous serons donné  
 • la mort , mais par un effet de la généreuse & inébranlable  
 • résolution dans laquelle nous avons toujours vécu de la pré-  
 » férer à toute espèce de servitude. »

VII. Ce fut ainsi que parla Eléazar ; mais il ne trouva pas  
 tous les esprits également disposés à entrer dans ses vues : quel-  
 ques-uns requrent , même avec des sentimens de joie , l'ou-  
 verture qu'il leur faisoit de finir volontairement leurs jours par  
 une mort qu'ils estimoient glorieuse ; d'autres , autant parce  
 qu'ils étoient eux-mêmes lâchement attachés à la vie , que  
 par pitié pour leurs femmes & pour leur famille , s'effrayèrent  
 de ce généreux projet , & s'entre-regardant les uns les autres ,  
 témoignèrent par leurs larmes qu'ils ne se résoudroient point  
 à l'exécuter. Eléazar craignant que toutes ces marques de  
 foiblesse n'énervassent la fermeté de ceux dont son discours  
 avoit si merveilleusement animé le courage , il le reprit avec  
 encore plus de véhémence ; & regardant fixement ceux qui  
 pleuroient , il les rappella à la puissante considération de l'im-  
 mortalité de l'ame ; & saisi d'une espèce d'enthousiasme , il dit :  
 • Je me suis bien trompé ; je croyois , par la proposition que  
 • je vous ai faite , venir au secours de gens de cœur ; qui  
 • pour mourir libres feroient volontiers le généreux sacrifice  
 • de leur vie ; mais il est sensible que vous n'avez ni plus de  
 » vertu , ni plus de courage que les ames vulgaires , puisqu'au  
 » lieu d'aller de vous-mêmes , & sans y être excités par per-  
 • sonne , au devant d'une mort qui doit vous délivrer d'une  
 • multitude de maux qui vous sont inévitables , si vous vivez  
 • davantage , vous ne pouvez même y penser sans être saisis  
 » de frayeur. Dès que nous avons été susceptibles de quel-  
 • ques instructions , nos loix , nos saintes écritures , les leçons  
 • de nos peres , leurs exemples ne nous ont-ils pas appris que  
 • ce n'est point la vie , mais la mort , qui fait le vrai bonheur  
 • de l'homme ? C'est la mort qui met nos ames en liberté &



„ qui leur donne le moyen de passer dans ces demeures déli-  
„ cieuses auxquelles elles sont destinées & où elles ne souffri-  
„ ront aucune sorte de maux. Tandis qu'elles sont enfer-  
„ mées dans la prison de nos corps mortels , elles languissent  
„ sous le poids des infirmités qu'ils leur communiquent , & cet  
„ état pour elles peut être regardé comme un état de mort :  
„ car une substance toute divine est-elle censée vivre , lors-  
„ qu'elle est liée à une matière périssable ? L'ame , à la vérité ,  
„ tant que dure son union avec le corps , agit invisiblement sur  
„ lui ; elle lui donne le mouvement , le rend sensible , & lui  
„ fait opérer des actions beaucoup au dessus de sa nature :  
„ mais elle n'est pas plutôt dégagée de ce poids qui la porte  
„ toujours vers la terre , qu'elle retourne vers le bien qui lui  
„ est propre. C'est alors que jouissant d'une pleine liberté , elle  
„ reprend une force que rien ne peut altérer , ni borner. Invi-  
„ sible comme Dieu , elle entre dans nos corps , y demeure  
„ unie , & en sort sans jamais pouvoir être apperçue par nos  
„ sens. Immuable par sa nature , elle produit de grands chan-  
„ gemens dans nos corps , qui de l'état de vigueur dont ils  
„ jouissent lorsqu'elle les anime , tombent dans un dessèche-  
„ ment & une langueur toujours suivis de la mort aussi-tôt  
„ qu'elle les abandonne : tant est actif en elle le principe de  
„ vie , qui constitue son essence immortelle. Le sommeil prou-  
„ ve d'une manière bien directe la vérité de ce que j'avance ;  
„ puisque nos ames n'étant alors distraites par aucune de  
„ leurs fonctions habituelles sur nos corps , elles jouissent ren-  
„ fermées en elles-mêmes d'un agréable repos , se portant  
„ néanmoins par-tout & entrant même en connoissance  
„ de plusieurs choses à venir , par un effet de leur commu-  
„ nication avec Dieu qui les a créées d'une nature très-appro-  
„ chante de la sienne. Pourquoi donc , aimant autant que  
„ nous aimons le repos que nous procure le sommeil , appré-  
„ henderions-nous la mort ? Et comment peut-on , sans un  
„ excès de folie , préférer une vie toujours occupée à soupi-  
„ rer après la liberté , au bonheur de posséder sans bornes cette  
„ liberté précieuse dans une autre vie qui ne doit jamais finir ?  
„ Instruits de ces vérités comme nous le sommes par des do-  
„ cumens qui nous sont particuliers , ce seroit de nous qu'on  
„ devroit apprendre à mépriser la vie. Mais si pour donner  
„ plus de force à ces enseignemens domestiques , il est besoin de

» recourir à des exemples étrangers , transportons-nous chez  
» les Indiens. Ceux d'entr'eux qui font une profession parti-  
» culière de sagesse , regardent le tems qu'ils ont à passer sur  
» la terre comme un fardeau dont la nature les charge , ils le  
» portent à regret ; & sans qu'aucune circonstance leur en  
» fasse une nécessité , le seul desir d'entrer dans la jouissance  
» d'une bienheureuse immortalité les fait s'en décharger , en  
» séparant , par une mort volontaire , leurs ames d'avec leurs  
» corps : ce qu'ils exécutent en prenant gaiement congé de  
» leurs concitoyens. Personne ne se met en devoir de s'op-  
» poser à leur résolution ; tous au contraire les félicitent sur  
» le bonheur qu'ils vont se procurer , & chacun s'empresse de  
» les charger de commissions pour ses parens & amis défunts :  
» tant ils sont persuadés qu'en l'autre monde il subsiste entre  
» nos ames des commerces de liaisons semblables à ceux qui  
» nous unissent ici-bas les uns avec les autres. Alors pour pu-  
» rifier leurs ames de toutes les souillures que leur union avec  
» des corps mortels peut leur avoir fait contracter , ces hom-  
» mes généreux se jettent dans le feu qu'ils ont fait préparer , &  
» meurent comblés de louanges. Leurs plus chers amis se font  
» bien moins de peine de les conduire à la mort , que les au-  
» tres hommes ne s'en font de conduire jusqu'au lieu de leur  
» départ ceux des leurs qui s'engagent dans un long voyage ;  
» & si l'on en voit quelqu'un répandre des larmes , c'est sur  
» eux-mêmes qu'ils pleurent : car ils tiennent pour assuré le  
» bonheur de ceux qui quittent la vie , & les regardent comme  
» jouissant déjà d'une glorieuse immortalité. N'aurons-nous  
» point honte de nous laisser surpasser en sagesse par les Indiens ,  
» & de fouler aux pieds , par une indigne lâcheté , les loix  
» de nos peres , que tous les peuples de la terre se font à  
» l'envi piqués de révéler ? Mais quand même les principes  
» de notre éducation nous conduiroient à tenir pour ma-  
» xime que la vie est un bien précieux & la mort un grand  
» malheur , l'extrémité à laquelle nous nous trouvons réduits ,  
» ne devoit-elle pas nous convaincre qu'il est tems de faire  
» le généreux sacrifice de notre vie , puisque la volonté de  
» Dieu & la nécessité nous y contraignent ? Dieu sans doute  
» a depuis long-tems porté cet arrêt de mort contre notre  
» nation , pour nous punir du mauvais usage que nous avons  
» fait de la vie. Car pouvons-nous vraisemblablement attri-

» buer notre destruction , devenue presque entière , à la guerre  
» que nous avons eue avec les Romains ? Ce ne sont point les  
» succès multipliés de leurs armes contre nous qui l'ont opérée ;  
» une cause supérieure à leur puissance leur a donné sur nous  
» des avantages qui sembleroient autoriser cette idée. Est-ce  
» par la force de leurs armes que sont périés les Juifs de Cés-  
» sarée ? Et n'est-il pas constant que les habitans de cette ville ,  
» au mépris même de la louable coutume des Romains , qui  
» ne traitent en ennemis que ceux qui , comme nous , veu-  
» lent se soustraire à leur domination , ont saisi le tems que ces  
» Juifs étoient occupés à célébrer le saint jour du Sabbat , pour  
» les égorger avec toutes leurs familles , quoiqu'ils fussent si  
» éloignés de vouloir se révolter , qu'ils ne leverent pas seu-  
» lement les mains pour se défendre ? S'il venoit en pensée à  
» quelqu'un d'objecter que ce fut une suite fatale de la haine  
» implacable dont les anciens & naturels habitans de Césarée  
» ont de tout tems été prévenus contre les Juifs , qu'ils n'a-  
» voient vu qu'avec peine s'établir dans leur ville & avec  
» lesquels ils avoient , jusqu'au tems de ce cruel éclat , de con-  
» tinuels démêlés ; que dira-t-on de ceux de Scytopolis , qui  
» au lieu de s'unir avec nous contre les Romains , n'ont pas  
» craint de nous faire la guerre pour servir & obliger les  
» Grecs ? Comment les Grecs ont-ils reconnu cette preuve  
» d'attachement & de fidélité ? Le peuple de Scytopolis les fit  
» cruellement mourir tous avec leurs femmes & leurs enfans ,  
» comme si , parce qu'ils étoient Juifs , ils eussent dûs être  
» censés coupables des insultes que lui faisoient d'autres Juifs ,  
» & souffrir le traitement inhumain dont leur secours l'avoit  
» garanti. Mais n'entrons pas dans un plus ample détail ; il  
» nous meneroit trop loin. Ignorez-vous qu'il n'y a aucune  
» ville dans la Syrie où nous ne soyons haïs plus fortement en-  
» core que nous ne le sommes des Romains , & où tous les  
» Juifs qui y demeuroient n'ayent été sacrifiés à cette haine  
» implacable ? Les habitans de Damas n'ont-ils pas , sans  
» pouvoir alléguer le moindre prétexte d'une si barbare ex-  
» pédition , fait impitoyablement couler dans leur ville le  
» sang de dix-huit mille Juifs avec celui de leurs femmes &  
» de leurs enfans ? Ne sçavons-nous pas qu'en Egypte on en  
» a fait mourir plus de soixante mille dans de cruels tour-  
» mens ? Tous ces Juifs ainsi mis à mort étoient , dira-t-on ,



« dans des terres étrangères, où ils ne pouvoient trouver au-  
 « cun des secours nécessaires pour se défendre contre leurs  
 « ennemis. Mais à nous qui avons été en guerre avec les  
 « Romains dans notre propre pays, que nous a-t-il manqué  
 « de ce qui semble promettre une victoire assurée (a), abon-  
 « dante provision d'armes, villes très-fortes & enceintes de  
 « bonnes murailles, forteresses presque imprenables, & sur-  
 « tout ferme résolution d'affronter les plus grands périls pour  
 « maintenir la liberté? Que falloit-il de plus pour animer la  
 « confiance avec laquelle nous avons entrepris de nous révol-  
 « ter contre les Romains? Tout cela cependant ne nous a  
 « pas long-tems soutenus; & ce qui paroissoit nous donner les  
 « plus flatteuses espérances, est devenu pour nous la source  
 « des plus grands malheurs. Tout nous a été enlevé, tout est  
 « tombé en la puissance de nos ennemis: & ne semble-t-il  
 « pas que les longs, pénibles & dispendieux travaux que  
 « nous avons employés à fortifier nos places, au lieu de ser-  
 « vir à notre sûreté, ont plutôt eu pour objet de donner un  
 « plus grand éclat à la victoire des Romains? Qui de nous  
 « refusera donc d'estimer fort heureux ceux qui sont morts  
 « les armes à la main, en combattant avec zèle pour main-  
 « tenir la liberté de la nation? Qui ne déplorera pas sincé-  
 « rement le sort du grand nombre de malheureux qui sont  
 « tombés vivans en la puissance des Romains? Qui enfin,  
 « considérant les maux horribles qu'ils endurent, sera assez  
 « lâchement attaché à la vie pour ne pas se donner prompte-  
 « ment la mort, plutôt que de demeurer exposé à en endurer  
 « de semblables? Victimes de la fureur des Romains, les uns  
 « expirent sous les coups; d'autres, après avoir été livrés aux  
 « plus cruelles tortures, finissent par le feu leur misérable vie;  
 « d'autres à demi-mangés par les bêtes, à la voracité des-  
 « quelles ils les exposent dans l'inhumaine solemnité de leurs  
 « barbares jeux, sont réservés pour servir une seconde fois de  
 « pâture à ces cruels animaux: mais les plus à plaindre de tous  
 « sont certainement ceux qui ne souhaitant rien tant que de  
 « mourir, ne voient encore la mort que dans un éloignement  
 « qui les désespère.

« Qu'est devenue cette grande & magnifique ville, Jérusalem?

(a) Sans rejeter les corrections que présente la note g; on pourroit lire;

ἀπείτοι τὸν ἰσχυρὰν ἔχοντες παρρη-  
 χαι δυνάμειον.

» salem ; notre célèbre capitale , que tant de fortes murailles ,  
» tant de hautes tours & redoutables forteresses rendoient  
» presque inattaquable , qui pouvant à peine contenir dans  
» sa vaste enceinte les munitions de guerre & de bouche  
» dont elle étoit très-abondamment fournie pour soutenir  
» un très-long siège , étoit défendue par tant de milliers  
» d'hommes en état de faire la guerre , dans laquelle nous  
» croyons pouvoir nous flatter que Dieu daignoit habiter ?  
» Détruite jusques dans ses fondemens , que reste-t-il aujourd'hui  
» d'hui de cette superbe ville ? Des ruines sur lesquelles ceux  
» qui l'ont forcée & rasée se sont campés ? Que reste-t-il de  
» la multitude immense de ses habitans ? Quelques infortunés  
» vieillards , qu'un pieux respect pour les cendres de notre saint  
» Temple y tient inébranlablement attachés , quelques femmes  
» que nos vainqueurs ont réservées pour les soumettre aux  
» plus indignes outrages. Tant d'horribles désastres considérés  
» avec réflexion peuvent-ils laisser subsister dans le cœur  
» d'aucun de nous le désir de voir encore la lumière du soleil ,  
» bien qu'il pût se flatter de finir ses jours sans avoir plus rien  
» de sinistre à appréhender ? Serions-nous donc assez ennemis  
» de notre patrie , assez basement sensibles au plaisir de  
» vivre , pour ne pas regretter d'avoir vécu jusqu'à ces jours  
» de douleur & de larmes , & de n'avoir pas eu le bonheur  
» de mourir tous , avant que de voir nos ennemis effacer avec  
» tant de barbarie jusqu'aux traces de l'existence de notre  
» sainte Cité , & porter dans notre auguste Temple les feux  
» sacrilèges qui l'ont réduit en cendres ? L'espérance de pouvoir ,  
» par une résistance suivie , trouver l'occasion de nous  
» venger de nos ennemis a bien pu nous soutenir jusqu'ici ;  
» mais maintenant que nous en devons sentir la vanité ,  
» puisque tout espoir est perdu pour nous , hâtons-nous  
» de finir avec quelque gloire notre misérable vie. Donnons-nous  
» la mort , donnons-la à nos femmes & à nos enfans , nous en  
» avons encore le tems , & c'est la seule marque par laquelle  
» nous puissions leur prouver combien nous sommes touchés de  
» l'état fatal auquel nous sommes tous réduits. Nous ne sommes  
» nés que pour mourir ; la mort est le terme nécessaire de la  
» vie que nous donnons à nos enfans. Nul homme , quelque robuste  
» & quelque heureux qu'il puisse être , ne sçauroit l'éviter : mais la nature ne nous

„ a pas fait une aussi indispensable nécessité de souffrir les  
 „ outrages & la servitude , & de voir ravir l'honneur à nos  
 „ femmes & la liberté à nos enfans : & nul autre motif qu'une  
 „ lâche appréhension de la mort ne peut nous empêcher de  
 „ les en garantir. La rigueur des tourmens que nous avons  
 „ tous à souffrir , seroit , à la vérité , plus supportable pour ceux  
 „ d'entre nous qui sont encore jeunes & pleins de vigueur ;  
 „ mais la perspective effrayante de leur longue durée ne se-  
 „ roit-elle donc pas aussi affligeante pour eux , que la triste  
 „ pensée dont seroient pénétrés ceux qui sont avancés en âge ,  
 „ que leur foiblesse les réduira à ne pouvoir les supporter  
 „ qu'avec de très-grandes peines ? Nos femmes emmenées  
 „ captives & destinées aux plus infâmes opprobres , nos en-  
 „ fans chargés de chaînes comme nous imploreroient notre  
 „ assistance. Profitons du peu de tems pendant lequel nous  
 „ pouvons encore faire un libre usage de nos bras & de nos  
 „ épées : tournons - les noblement contre nous , & mourons  
 „ avec nos femmes & nos enfans sans perdre notre liberté :  
 „ nos loix nous l'ordonnent , nos femmes & nos enfans nous  
 „ en conjurent , & Dieu nous en a imposé la nécessité. Frus-  
 „ trons les fières espérances de nos ennemis ; ils ne craignent  
 „ rien tant que tout événement qui déroberoit quelqu'un  
 „ de nous à leur rage. Hâtons-nous , en ne leur laissant que  
 „ l'étonnant spectacle de nos corps morts , de les forcer d'ad-  
 „ mirer enfin notre généreuse résolution. »

---

## CHAPITRE IX.

**E**Léazar vouloit continuer de parler ; mais il fut interrompu  
 par les témoignages éclatans de la vive impression que  
 son discours avoit fait sur tous les esprits. Saïsi d'une sorte  
 d'enthousiasme frénétique , chacun s'empressa d'en venir à  
 l'exécution , & eût cru son courage & sa fermeté en défaut , si  
 quelqu'un l'eût prévenu : tant ils s'étoient tous fortement per-  
 suadés que dans l'exérèmité à laquelle ils se voyoient réduits ,  
 la mort de leurs femmes , de leurs enfans , & la leur pro-  
 pre , étoit le bien qui dût leur paroître le plus désirable ; &

que



que tout ce que Eléazar leur avoit dit pour les en convaincre , étoit très-sagement pensé. Un si violent transport ne se ralentit point comme on pourroit se l'imaginer. Au moment de porter les coups mortels aux personnes qui leur étoient les plus chères , leur ardente résolution se soutint avec la même chaleur que s'ils entendoient encore parler Eléazar. Sans rien perdre des sentimens d'affection que la nature nous inspire pour nos proches , ils embrassèrent leurs femmes , leur dirent , fondant en larmes , les derniers adieux , donnerent les derniers baisers à leurs enfans , qu'ils tenoient étroitement serrés entre leurs bras ; & comme , si tant à leurs yeux qu'à ceux de leurs familles , leurs mains fussent tout à coup devenues des instrumens qui leur eussent été également étrangers , ils immolèrent sans obstacle ces tendres objets de leur amour : la triste impossibilité de les délivrer autrement des outrages que leur auroient fait souffrir les Romains , leur rendoit à tous bien moins sensible l'horreur de ces sanglans sacrifices. Aussi aucun d'eux ne se laissa affaiblir par l'apparence d'inhumanité qu'ils présentoient. Tous tuèrent leurs femmes & leurs enfans dans la vive persuasion où ils étoient qu'une fatale nécessité les y contraignoit ; en cela même d'autant plus à plaindre , qu'ils croyoient aveuglément devoir regarder la mort qu'ils leur donnoient comme le moindre des maux qu'ils avoient à appréhender. La juste douleur d'en avoir fait un si horrible carnage leur fut bientôt insupportable ; & frappés de l'idée qu'ils ne pouvoient , sans injustice , survivre d'un moment à tant de victimes qui leur étoient si chères , ils se hâtèrent de rassembler tout ce qu'ils avoient d'effets , y mirent le feu ; & après avoir , sans perdre de tems , choisi par la voie du sort dix d'entr'eux , à qui ils donnerent l'ordre fatal de les tuer tous , ils coururent se jeter sur les corps morts de leurs femmes & de leurs enfans , & fermement attachés , même par de tendres embrassemens , à ces malheureux cadavres , ils présentèrent la gorge à ceux que le sort avoit destinés à leur rendre le funeste service de leur donner la mort. Ceux ci ayant rempli avec une merveilleuse intrépidité leur effroyable ministère , convinrent entr'eux à leur tour , qu'un des dix tueroit les neuf autres , & que celui sur lequel le sort tomberoit se la donneroit à lui-même : ils jetterent donc le sort , & les neuf qui durent être tués , s'offrirent à la mort avec la même fermeté que tous

Les assiégés  
tuent leurs  
femmes &  
leurs enfans ,  
& se tuent eux-  
mêmes après  
avoir mis le  
feu à leurs  
maisons & au  
Palais.

ceux qui l'avoient reçue d'eux : & celui qui resta seul , après avoir exactement reconnu que dans cette multitude de personnes qui s'étoient vouées à la mort , nulle n'avoit besoin de son secours pour être délivré de quelque reste de vie , mit le feu dans le Palais , & vint rejoindre les corps morts de ses proches , se plongea son épée dans le sein , & tomba mort à leurs pieds. Ce fut ainsi qu'ils moururent tous , dans la ferme créance que de tout ce qu'ils étoient de monde dans la place , nulle personne ne tomberoit vivante en la puissance des Romains. Mais une femme déjà avancée en âge , & une parente d'Eléazar , mieux instruites & plus prudentes que ne le sont ordinairement les personnes du sexe , s'étant cachées dans les aqueducs avec cinq jeunes enfans , survécurent à cette sanglante expédition , qui arriva le quinzième jour du mois d'Avril , & dans laquelle périrent neuf cents soixante personnes , en y comprenant les femmes & les enfans.

II. Les Romains qui croyoient avoir encore des ennemis à combattre , se mirent sous les armes le lendemain dès la pointe du jour , & posèrent sur leurs plattes-formes les échelles qui devoient leur servir de ponts pour aller à l'assaut ; mais ne voyant paroître les ennemis en aucun endroit de la place , & n'entendant nulle sorte d'autre bruit que celui qu'occasionnoit le feu qui consumoit la place , ils ne sçurent que penser de ce prodigieux silence & de l'état de solitude auquel la place paroissoit réduite ; & pour provoquer quelqu'un à se montrer & à leur répondre , ils jetterent de grands cris , comme lorsqu'ils commencent à faire jouer le bélier. Alors les deux femmes qui s'étoient cachées dans les aqueducs parurent , & leur apprirent ce qui étoit arrivé : l'une d'elles leur fit même le récit fidèle de tout ce qui avoit été fait & dit (a) dans le

(a) Comment ces femmes purent-elles apprendre aux Romains la manière dont cette étrange tragédie s'étoit passée ? Elles pouvoient en avoir entendu quelque chose de l'aqueduc dans lequel elles s'étoient cachées ; mais elles n'avoient pu voir comme cela s'étoit passé. Et comment Joseph a-t-il pu avoir copie du discours d'Eléazar pour le rapporter dans son Histoire ? M. Reland , note n , répond que ces femmes purent le retenir & le lui rapporter : elles avoient assurément une excellente mémoire pour retenir un si long discours. Mais pour le retenir , il eût fallu qu'elles

l'eussent entendu prononcer ; & elles ne l'entendirent pas : car Joseph ne fait Eléazar convoquer que les plus braves de ses gens , pour les exhorter à l'étrange opération à laquelle il vouloit les porter. Ce discours est l'ouvrage tout pur de cet Auteur ; & c'est un des bons qui se trouvent dans son Histoire. Il lui a donné toute l'élévation & tout le pathétique capable de séduire l'imagination , jusqu'à croire voir dans l'action la plus criminelle & la plus condamnable la plus haute générosité & le parfait héroïsme.

cours de cet étrange événement : mais ils ne lui donnerent pas la satisfaction de paroître y ajouter quelque sorte de foi ; parce qu'une action si extraordinaire leur sembloit absolument incroyable. Ils travaillèrent cependant à éteindre le feu ; & s'étant ouvert un passage à travers l'embrasement, ils s'avancèrent jusqu'au Palais. Alors voyant cette grande multitude de corps morts , au lieu de s'en réjouir en les considérant comme ennemis , ils admirèrent la force d'une résolution qui , pour en venir à l'exécution , avoit porté tant de personnes à pousser le généreux mépris de la vie jusqu'à se mettre au dessus de toutes les frayeurs de la mort.

## CHAPITRE X.

I. **S**ilva étant ainsi devenu maître de Massada y laissa garnison , & retourna à Césarée avec ses troupes ; car il ne restoit plus d'ennemis à combattre dans le pays : cette longue & terrible guerre l'avoit entièrement ruiné ; & même beaucoup de Juifs répandus dans des Provinces éloignées en ressentirent les funestes effets. Il en fut massacré un très-grand nombre dans la ville d'Alexandrie en Egypte. Ceux de la faction des Sicaires qui purent se sauver en ce pays , ne se contenterent pas d'y avoir trouvé un sûr asyle ; mais toujours animés de cet esprit séditieux , qui leur faisoit détester toute nature d'affujettissement , ils ne cessèrent de répéter à ceux qui les avoient reçus , que les Romains ne pouvoient à aucun titre prétendre sur eux la moindre supériorité , & que des hommes nés libres comme eux ne devoient reconnoître pour maître que Dieu seul. Quelques Juifs , & ce ne furent pas les moins notables , ayant témoigné qu'ils ne pouvoient entrer dans leurs sentimens , ces factieux les tuèrent , & continuèrent d'exciter les autres à se révolter. Alors les principaux d'entre ceux-ci assemblèrent tout ce qu'il y avoit de Juifs établis dans Alexandrie & dans les environs ; & s'élevant ouvertement contre la folle opiniâtreté des Sicaires , qui avoit attiré sur notre nation tous les maux dont elle avoit été affligée , ils firent vivement sentir que , comme ces factieux ne pouvoient igno-

Les Sicaires  
qui purent se  
sauver en Egy-  
pte , y causent  
de nouveaux  
troubles.



rer que la fuite salutaire qui les avoit jusques là soustraits à la vengeance des Romains, ne les mettoit point dans une entière sûreté, puisque par-tout où ils seroient découverts ils ne devoient point espérer de quartier, ils ne cherchoient encore qu'à envelopper dans le châtiment qu'ils méritoient seuls, ceux de leurs freres qui n'avoient eu aucune part à leurs téméraires & séditieuses entreprises; & qu'ainsi le seul moyen d'empêcher l'effet, peut-être trop prochain, de leurs pernicieuses menées, étoit de les découvrir aux Romains, & de leur en livrer les coupables auteurs.

La grandeur du péril fut généralement reconnue, & l'expédient proposé pour le prévenir avidement saisi : une multitude de peuple se jeta de tous côtés sur les Sicaïres. On en prit d'abord six cents, & peu après tous ceux qui s'étoient enfuis à Thèbes & dans les autres villes de l'Égypte furent aussi pris & ramenés à Alexandrie. Rien ne se peut imaginer de plus étonnant que leur inflexible constance, que l'on appellera si l'on veut folie, désespoir, ou fureur. On fit usage de tout ce que l'esprit humain peut inventer d'horribles tortures contre l'opiniâtreté la plus décidée, pour les résoudre seulement à donner le nom de maître à l'Empereur : aucun d'eux ne le voulut faire. Leur frénétique courage se soutint au milieu des tourmens les plus aigus ; & l'on eût dit que leurs ames, insensibles à toute nature de douleur, voyoient avec une sorte de plaisir déchirer par le fer & consumer par le feu les différentes parties de leurs corps : mais ce qui, dans cet étonnant spectacle, parut bien plus merveilleux encore, ce fut l'aveugle obstination de leurs jeunes enfans ; il ne fut pas possible d'en réduire aucun à qualifier Vespasien du titre de Seigneur, tant la force de l'aversion que cette secte furieuse leur inspiroit dès leur plus tendre enfance pour toute espèce de dépendance, les élevoit au dessus de la foiblesse de leur âge.

II. Lupus qui commandoit alors à Alexandrie, donna promptement avis à l'Empereur de ces mouvemens séditieux. Ce Prince fortement prévenu qu'on ne devoit point espérer de réduire jamais les Juifs à une fidèle & constante soumission, & craignant qu'ils ne se rassemblaient & n'engageassent quelque autre peuple à se joindre à eux, ordonna à Lupus de détruire

le Temple d'Onias (a) qu'ils avoient en Egypte. Voici à quelle occasion il y fut bâti, & ce qui lui fit donner ce nom. Onias, fils de Simon (b) l'un des grands Sacrificateurs, redoutant les suites de la guerre qu'Antiochus Roi de Syrie faisoit aux Juifs, s'enfuit de Jérusalem & se retira à Alexandrie, où il fut très-bien reçu par Ptolomée, qui régnoit pour lors en Egypte, à cause de la haine qu'il portoit lui-même à Antiochus. Enhardi par cet accueil favorable, il déclara à ce Prince qu'il se faisoit fort d'attirer ceux de sa nation à son parti, s'il lui faisoit la grace de se prêter à ses vûes. Le Roi de sa part promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour faciliter l'exécution de ce projet. Alors Onias supplia ce Prince de lui permettre de bâtir un Temple en quelque endroit de l'Egypte où les Juifs pussent, suivant le rite prescrit par leur religion, rendre à Dieu le culte qui lui est dû, l'assurant que cette grace les attacheroit à sa personne, leur feroit saisir encore plus avidement toutes les occasions de faire éclater leur haine contre Antiochus, qui avoit ruiné (c) le Temple de Jérusalem, & en engageroit beaucoup à venir s'établir dans ses Etats, pour y jouir de la liberté d'y vivre selon leurs loix.

III. Ces motifs déterminèrent le Roi à donner à Onias, dans le district d'Héliopolis, un terrain distant de cent quatre-vingt stades de Memphis. Onias y bâtit une forteresse & un Temple, qui ressembloit plutôt à une tour qu'au Temple de Jérusalem : il lui donna soixante coudées de hauteur, & employa de fort grandes pierres à sa construction. Il en fit faire l'Autel sur le modèle de celui de Jérusalem & le décora d'ornemens tous semblables, excepté le grand Chandelier, auquel

(a) Tanaq. le Fevre (*Epist. 6. page 24.*) veut qu'on lût *τὸ ὄνιον καλούμεν*, au lieu de *καλούμενον*. La correction a paru si juste à M. Havercamp, qu'il l'a insérée dans le texte de son édition de Joseph. L'expression est à la vérité contrainte, & la conjecture du sçavant Critique la dégage & la rend plus nette : ce n'est pas cependant, ce semble, ce qu'a voulu dire Joseph.

L'article *τὸ* signifie quelquefois un endroit, un lieu, un pays. Il est vrai que quand on lui donne ce sens, on lui joint assez ordinairement un adjectif. Mais soit que Joseph le trouvât seul dans quelque Auteur, soit qu'il crût mal à propos

qu'il n'étoit pas nécessaire de le faire accompagner de quelque adjectif, ce qui suit demande qu'*τὸ* signifie » ici, dans » cet endroit, ce pays, ce Temple est » en Egypte : voici à quelle occasion il y » fut bâti, & ce qui lui fit donner ce » nom. « Comme Joseph va raconter ce qui occasionna sa construction, c'est également ce qui donna lieu de le nommer d'Onias, qu'il va faire connoître de cette sorte. Ce n'est pas *τὸ τὸ γὰρ* ou *χώρα* qui gouverne *ὄνιον* au génitif, mais *καὶ*.

(b) Voyez Lamb. Bos. Myster. Ellipsis. γῆ.

(c) Voyez Remarque IX.

il substitua une lampe d'or, qui suspendue avec une chaîne de même métal, brilloit d'une aussi éclatante lumière que l'étoile du matin, un portique dont toute la construction étoit de brique, & toutes les ouvertures en pierres.

Outre le terrain destiné à l'emplacement du Temple, le Roi avoit encore assigné les revenus de plusieurs fonds de terres considérables, tant pour procurer aux Prêtres une subsistance aisée, qu'afin de les mettre en état de fournir aux dépenses nécessaires pour le culte de Dieu. Ce ne fut point un pieux zèle de religion qui engagea Onias dans cette entreprise, mais le desir de satisfaire le ressentiment que le souvenir de sa fuite entretenoit dans son ame contre les Juifs de Jérusalem, en leur donnant le déplaisir de se voir abandonner par une grande multitude de peuple, que le succès heureux de son projet porteroit à se retirer auprès de lui. Le Prophète Isaïe avoit prédit plus de six cents ans auparavant, que ce Temple seroit bâti en Egypte par un Juif; & ce fut en la personne d'Onias, que cette prophétie s'accomplit.

Le Gouverneur d'Egypte fait fermer le Temple d'Onias, en enleve les ornemens, & défend aux Juifs d'en approcher.

IV. Aussi-tôt que Lupus eut reçu les ordres de l'Empereur, il se rendit à ce Temple & le fit fermer, après en avoir enlevé une partie des dons précieux qu'on y avoit offerts & consacrés, tant à sa décoration qu'à l'usage du culte religieux qu'on y rendoit à Dieu : mais étant mort peu de tems après, Paulin par lequel il fut remplacé, ayant forcé les Prêtres par de très-sévères menaces à lui représenter tout ce qui en restoit, il les prit, fit non-seulement fermer de nouveau les portes du Temple, pour empêcher que personne y allât davantage adorer Dieu; mais il en rendit toutes les approches absolument impraticables, & ne laissa pas subsister la moindre marque du culte qu'on avoit rendu à Dieu en cet endroit. Il y avoit alors trois cents quarante-trois ans que ce Temple étoit bâti.





## CHAPITRE XI.

I. **L**A folie des Sicaïres, comme un mal contagieux , gagna Cyrène , & se répandit dans les villes voisines de cette métropole. Jonathas , Tisseran de profession , & l'un des plus méchans hommes qui fût au monde , s'étant sauvé dans cette contrée , persuada à un nombre assez considérable de Juifs , dont il connoissoit la pauvreté & la misère , de se ranger sous ses ordres , & les mena dans un désert , où il promettoit de leur faire voir des signes & des prodiges. Ces pauvres gens timides & simples ne supçonnerent même pas qu'il eût dessein de les tromper. Cependant les plus notables d'entre les Juifs établis à Cyrène donnerent avis à Catulle , qui commandoit alors dans la Pentapole de Lybie , que cet imposteur , occupé sans doute de quelque mauvais dessein , étoit passé bien accompagné dans le désert. Catulle envoya aussi-tôt de la cavalerie & de l'infanterie contre cette troupe qui , n'étant point armée , fut aisément défaite. La plus grande partie en fut tuée sur la place ; quelques-uns seulement furent faits prisonniers & menés à Catulle. Jonathas qui en étoit le chef , se sauva ; mais on le chercha avec tant de soin & de diligence dans tout le pays , qu'il fut pris & mené à Catulle. Lorsqu'il lui fut présenté , ce scélérat , pour se soustraire au moins pour un tems au châtimement qu'il méritoit , fournit à Catulle le moyen de commettre bien des injustices. Il protesta qu'il ne s'étoit porté à former le projet pour lequel il étoit détenu , que par les conseils & à la sollicitation des Juifs les plus distingués & les plus opulens.

Jonathas sé-  
duit quelques  
Juifs en Cyrè-  
ne , & les fait  
se soulever.

II. Catulle saisit ces téméraires & calomnieuses accusations en homme décidé à en tirer parti , il les aggrava même ; & pour se donner le mérite d'avoir terminé la guerre des Juifs , il s'efforça par des discours remplis de la plus maligne exagération , de faire regarder cette affaire comme absolument décisive. Par une injustice bien plus criante encore , outre l'indiscrete créance qu'il donnoit aux fausses délations que les Sicaïres lui faisoient de leur propre mouvement , il leur en suggéroit lui-même tous les jours de nouvelles. Ce fut ainsi qu'il excita Jonathas

Catulle persécuta cruellement les Juifs de son Gouvernement.

à accuser un Juif nommé Alexandre, qu'il haïssoit à cause de quelques difficultés qu'il avoit eues autrefois avec lui, & à envelopper sa femme Bérénice dans la même accusation : il les fit mourir l'un & l'autre. Il en usa de même à l'égard de tous ceux chez lesquels il espéroit trouver beaucoup d'argent ; & en fit mourir jusqu'à trois mille , dont il affecta toujours de confisquer les biens fonds au profit de l'Empereur , se persuadant que cette précaution le mettroit à couvert de toutes recherches.

Jonathas accuse Joseph de vouloir remuer ; mais la calomnie est découverte , & l'Empereur le fait brûler vif.

III. Cependant 'pour' prévenir l'effet des plaintes qu'auroient pu faire de ses injustices les Juifs établis dans d'autres Provinces, Catulle crut devoir étendre cette cruelle persécution au delà de son Gouvernement. Il engagea donc Jonathas & quelques-uns de ceux de sa faction qui étoient prisonniers avec lui, à dénoncer les plus gens de bien d'entre les Juifs qui demeuroient à Rome & à Alexandrie comme coupables d'intrigues tendantes à quelque soulèvement ; & lorsque le complot fut bien concerté, il conduisit ces prisonniers enchaînés à Rome, se flattant que leurs délations calomnieuses y seroient reçues sans autre examen que celui qu'il déclareroit en avoir fait. Un de ceux que ces calomniateurs accusèrent, fut Joseph, Auteur de cette Histoire. Cet indigne complot n'eut point le succès que s'étoit promis Catulle. L'Empereur étant entré en quelque méfiance, voulut s'instruire de la vérité. Dès qu'il eut découvert l'indigne manœuvre de ces fausses accusations, il déclara de concert avec Tite, qui avoit pris un très vif intérêt à cette affaire, Joseph & les autres accusés innocens, & fit punir Jonathas comme il le méritoit. Cet insigne scélérat fut battu de verges & brûlé vif. Catulle dut son salut à la clémence des deux Princes, qui se contenterent de blâmer hautement sa conduite. Mais peu après il fut attaqué d'une maladie incurable & horriblement compliquée. Quelques violentes que fussent les douleurs qu'il ressentait en tout son corps, les cruelles agitations dont son ame étoit tourmentée, étoient encore plus insupportables : elle étoit bouleversée par des frayeurs continuelles qui le faisoient s'écrier à tout instant, qu'il voyait les ombres menaçantes de tous ceux qu'il avoit injustement fait mourir. Il ne pouvoit rester en place, & se jettoit sans cesse en bas de son lit, comme il l'auroit fait de dessus un échaffaud, sur lequel il eût souffert  
les

les plus affreuses tortures , ou du milieu de quelque brasier ardent. Ses maux augmentant toujours , il rendit enfin par lambeaux ses entrailles flétries & rongées par le feu dévorant qui le consumoit , & mourut : exemple remarquable , s'il en fut jamais , des châtimens que , dans l'ordre de la Providence , les méchans doivent attendre de la divine justice.

Je finirai ici l'Histoire que j'avois promis de publier pour la satisfaction de ceux qui souhaitoient s'instruire de tout ce qui s'est passé de mémorable dans la guerre que les Romains ont eue avec les Juifs. Je laisse à mes Lecteurs à juger de la manière dont je l'ai écrite. Mais je ne crains point d'assurer , qu'en la composant j'ai été soigneusement attentif à ne m'écarter jamais de la vérité.







# HISTOIRE

## DE LA GUERRE DES JUIFS

### CONTRE LES ROMAINS.

### LIVRE SEPTIEME.

### REMARQUES.

#### REMARQUE I.

*Joseph dit que Tite ordonna que Jérusalem fût toute détruite. Il ne dit pas que ce Prince ait fait passer la charue sur son emplacement.*

**Q**UOIQUE Joseph dise que la ville de Jérusalem fut toute détruite (a); il ne paroît pas qu'elle le fût si absolument, qu'il n'y restât encore quelques masures

ou quelques maisons, où se retiroient ces infortunés vieillards, qu'Eléazar dit qu'ils s'asseyoient sur les cendres du Temple, & ces femmes que les victorieux avoient réservées pour les déshonorer (b). Mais on ne voit pas comment pouvoir justifier ce que dit Scaliger, que Tite fit passer la charrue par dessus ce qui avoit servi d'emplacement à Jérusalem (c). Trop de confiance en sa mémoire, jointe à une grande présomption, ce Critique a plus d'une fois avancé des choses dont il n'avoit aucune

(a) τὴν τε πόλιν ἄρᾶσαι καὶ τὸν πᾶν κατασχεπτῆν. Liv. 7. chap. 1. num. 1.

(b) Ci-après chap. 8. num. 6.

(c) Can. Isagog. pag. 311.

Un Sçavant d'Allemagne a suivi Scaliger : *Ob vaticinium Christi & testimonia Josephi.* L'un & l'autre est également contraire à la vérité. *Petri Zornii, &c. Histor. Fisci Judaic. Act. Lips. 1737. page 512.*

preuve. Mais on est surpris que M. de Valois & le Pere Pagi, sçavans qu'on ne peut pas accuser de trop de confiance en leurs lumières, ayent assuré la même chose. C'est, à la vérité, une espèce de tradition (a) chez les Juifs, que Tite fit passer la charrue sur l'endroit où avoit été bâti le Temple ; mais ce n'est pas sur son autorité qu'ils l'assurent : c'est que, selon eux ; il est constant par Joseph, que Tite fit passer la charrue sur l'endroit où avoit été Jérusalem. Cet Auteur ne parle qu'ici de la manière dont Tite traita Jérusalem ; & il suffit de sçavoir lire pour voir qu'il ne dit point cela. M. de Valois & le P. Pagi se souvenoient bien d'avoir lu ce fait dans quelques Auteurs (b) ; & leur mémoire peu fidèle en cela leur faisoit croire que c'étoit dans Joseph. Un peu moins de confiance dans sa fidélité les eût fait consulter cet Historien, & ils auroient vu qu'il ne dit point cela. Ce qui fait penser que ce peut être la cause de leur méprise, c'est que l'un & l'autre de ces Sçavans n'allègue Joseph qu'en général, sans citer l'endroit où il l'a dû dire.

## REMARQUE II.

*Fut-ce aux prières de la Légion que Tite envoya à Mélitine, que Dieu accorda de la pluie lorsque M. Aurèle faisoit la guerre aux Quades ?*

Monsieur de Tillemont (*Ruine Juive, page 571.*) dit, en parlant de cette Légion ; & ce n'est point une pensée qui lui soit particulière » qu'elle répara avantageusement sa gloire, lorsqu'étant devenue chrétienne elle sauva Marc-Aurèle & toute l'armée Romaine, » en obtenant de la pluie par ses prières. « Xiphilin dit, à la vérité, que la Légion qui obtint de la pluie par ses prières, lorsque l'armée de Marc-Aurèle étoit prête de périr de soif, étoit composée de soldats de Mélitine (c) ; mais il ne dit pas qu'elle s'appellât de Mélitine, ni que ce fût la douzième ; & il semble qu'on doive préférer son témoignage à celui d'Eusebe (d) qui assure : car son ouvrage n'est qu'un abrégé de l'Histoire de Dion, dont il ne paroît s'écarter qu'en ce que l'Historien Romain rapportoit ce miracle à ses faux Dieux. Mais le nom d'une des Légions de l'armée de Marc-Aurèle n'ayant aucun trait

(a) Tradition démentie, parce que Théodore dit que les Juifs ayant eu permission de l'Empereur Julien de rebâtir le Temple, ils commencèrent par détruire ce qui en restoit, τὰ λείψανα. *Hist. Eccles. Liv. 3. chap. 20.*

(b) *Constat ex Josepho Hierosolyma prorsus eversa fuisse à Titò, ita ut aratrum etiam ejus solo fuerit impressum.* Euseb. *Hist. Eccles. Liv. 4. chap. 6.* Le P. Pagi le dit en mêmes termes sur l'année de J. C. 132.

(c) Τάγμα ἢ τῷ Μάρκῳ . . . τῷ ἀπὸ τῆς Μελιτίνης στρατιάς.

(d) *Hist. Eccles. Liv. 5. chap. 5.*

à sa religion, il a dû en être mieux informé qu'Eusebe. Les Légions Romaines, comme le remarque M. de Valois, ne prenoient pas leur nom du pays où elles avoient demeuré, mais du rang qu'elles avoient entre elles, ou de quelques belles actions qu'elles avoient faites. Et pourquoi la douzième Légion auroit-elle plutôt le nom de Mélitine, du pays où Tite l'envoya après le siège de Jérusalem, que de Raphanée, où Joseph dit qu'elle demouroit depuis long-tems? τὸ πάλαιον.

Saint Appolinaire dit, au rapport d'Eusebe (a), que l'Empereur donna le nom de Fulminante à la Légion qui lui avoit obtenu de la pluie par ses prières. Xiphilin dit la même chose; mais loin que se soit une preuve que ce fût aux prières de la douzième Légion que Dieu accorda ce miracle, c'en est une contraire que ce ne fut pas elle qui mérita cette grace; car elle portoit ce nom avant cet événement. Une inscription, produite par Scaliger, & que le Cardinal Baronius (b) cite, le lui donne avant que Marc-Aurèle fût Empereur. Et dans l'état que donne Dion (c) des Légions d'Auguste qui subsistoit de son tems, il remarque qu'on appelloit la douzième καταιποφορον, porte-foudre, fulminante.

## REMARQUE III.

*Sur ce qu'on fait dire à Joseph (d) que les successeurs d'Antiochus Epiphane » avoient » rendu aux Juifs, pour en- » richir leur Synagogue, & » les presens de vaisseaux de » cuivre qui avoient été of- » ferts à Dieu.*

Deux petites inexactitudes près. Cette traduction est en général peu différente de celles qui l'ont précédée & suivie. Joseph ne dit point que ce fut pour enrichir la Synagogue des Juifs d'Antioche, que les successeurs d'Antiochus Epiphane rendirent ce que l'élegant Traducteur appelle des vaisseaux de cuivre, ni qu'ils eussent été offerts à Dieu; encore moins qu'ils y restoient encore du tems de Tite, comme le dit le P. Calmet (e). Mais ce n'est pas en quoi consiste la difficulté; c'est à concevoir ce que Joseph a voulu dire par τῶν ἀναθημάτων ὅ βασιλεὺς καὶ λαὸς προσέκοιτο.

Il veut rendre raison pourquoi il y avoit tant de Juifs qui demouroient à Antioche; & il la tire des égards & des considérations que les successeurs d'Antiochus Epiphane avoient eues pour eux. Ils leur avoient accordé les mêmes droits dont y jouissoient les Grecs, & avoient fait remettre dans leur Synagogue τῶν ἀναθημάτων ὅ βασιλεὺς καὶ λαὸς. Ces

(a) Eusebe, Histoire Ecclésiastique, Liv. 5. chap. 50.

(b) Baron. 176. §. 29.

(c) Liv. 55. page 564. b. c.

(d) M. d'Andilly.

(e) L. Machab. chap. 1. §. 23.



égards eussent été assez minces, s'ils se fussent réduits à leur rendre les vaisseaux de cuivre qu'Antiochus avoit enlevés du Temple de Jérusalem, tandis qu'il retenoit ceux d'or, dont il s'étoit emparé. Car ce que Joseph dit ici est relatif à ce qu'il vient de dire une ligne auparavant, qu'Antiochus Epiphane avoit saccagé Jérusalem, & pillé son Temple; mais que ses successeurs avoient restitué ce qu'il en avoit enlevé. Ils ne l'eussent certainement point fait, s'ils n'eussent rendu que ce qu'il en avoit enlevé de cuivre.

Comme les Juifs n'avoient dans leurs Synagogues aucun vaisseau de quelque métal que ce fût, leur Historien n'a pu dire que les successeurs d'Antiochus Epiphane firent remettre dans celle d'Antioche ceux d'airain que ce Prince avoit enlevés du Temple de Jérusalem. Et à quoi auroient servi des vaisseaux d'airain dans les Synagogues des Juifs? Tous les exercices de piété qu'ils y font, se réduisent à y faire des prières, lire l'Ecriture sainte, & à y écouter des instructions. Aussi n'y a-t-il qu'une armoire pour y déposer le Livre de la sainte Ecriture & une chaire pour ceux qui font l'instruction. Ni Philon, ni Joseph ne marquent point ce qu'il y avoit de leur tems; mais l'attachement particulier qu'ont toujours eu les Juifs pour leurs usages, & leur extrême répugnance à rien changer dans leurs pratiques de religion, donnent lieu de penser, que puisqu'ils n'ont aujourd'hui aucuns vaisseaux d'airain dans leurs Synagogues, ils n'en avoient point aussi du tems de ces deux Auteurs. Comme ils n'y avoient ni Autel pour sacri-

fier ou pour offrir de l'encens, ni Table pour recevoir les pains de proposition, des vaisseaux de quelque métal qu'on les suppose, leur eussent été absolument inutiles.

Dans la persécution que les Juifs qui demeuroient à Alexandrie souffrirent sous l'Empire de Caligula, le peuple de cette ville se jeta dans leurs maisons, les pilla, les abbatit, mit le feu à leurs Synagogues & à leurs Proseuques, les détruisit jusques dans les fondemens, & mit les statues de cet Empereur dans celles que quelque raison particulière l'empêchoit de détruire. Philon (a), qui nous rapporte ces violences, se plaint amèrement du pillage que les Alexandrins avoient fait des biens de ses compatriotes; mais il ne leur reproche point d'avoir rien enlevé de leurs Synagogues: c'est une preuve qu'ils ne le firent pas, & qu'il n'y avoit rien dedans capable de tenter l'avarice de ce peuple furieux. Car s'il y avoit eu quelque chose à piller, il n'eût pas eu plus d'égard pour des lieux consacrés aux exercices de piété des Juifs, qu'il en avoit eu pour leurs maisons; & l'Ecrivain qui lui reproche l'un, ne lui eût pas épargné l'autre, s'il en avoit été coupable.

Il y a quelque chose de dérangé dans le texte de Joseph. » Et ils » rendirent aux Juifs d'Antioche » tous les présens qui étoient de » cuivre. « Il s'agit, comme on vient de le remarquer, de ce qu'Antiochus Epiphane avoit enlevé du Temple de Jérusalem; & quoiqu'on n'ose pas assurer qu'on n'ait pu y faire quelquefois des présens de cuivre, l'idée que Joseph nous donne, après l'Ecriture, de ce qu'on y offroit, »

(a). Philon. de legat. ad Cal.

nous porte à croire que les offrandes qu'on faisoit à ce lieu, n'étoient que de l'or, des parfums précieux, ou des étoffes de grand prix : & quand on y auroit offert du cuivre, les successeurs d'Antiochus Epiphane eussent fait une plaisante restitution, en rendant les présens de ce métal qu'il avoit enlevés du Temple de Jérusalem, & retenant pour eux l'or qu'il y avoit pillé (a).

Pour rétablir le texte de Joseph, si cependant mon soupçon est juste, je conjecture qu'il faut lire ἐκ προφορίης, au lieu de πωροίης, & κροβαῖ au lieu de χαλκᾶ (b) : « Ses successeurs firent remettre aux Juifs d'Antioche tous les présens d'or qu'on y avoit faits, pour être déposés dans leur Synagogue. » Cyrus n'envoya pas de ses Officiers reporter à Jérusalem les vases sacrés que Nabuchodonosor avoit enlevés du Temple, il les confia à Salsabasar (c), Prince de Juda, pour y être remis. Ce put être ainsi qu'en agirent les successeurs d'Antiochus Epiphane. A l'égard de ceux qu'il avoit enlevés du second Temple, ils purent les faire remettre aux Juifs d'Antioche, pour les déposer dans leur Synagogue, afin qu'ils les fissent porter à Jérusalem, lorsqu'ils y enverroient le tribut dû au Temple, les prémices & les offrandes ordinaires ; d'autant

plus que les Synagogues des Juifs étoient dans ce tems-là comme des espèces d'entrepôts, où ils posoient tout ce qu'ils envoioient au Temple, tribut, prémices ou présens, jusqu'à ce qu'ils jugeassent à propos, ou qu'ils eussent la commodité de les y faire porter (d).

#### REMARQUE IV.

##### *Du fleuve Sabbatique (e).*

Monsieur Astruc (f) ne paroît pas avoir assez consulté Joseph sur ce qu'il dit du fleuve Sabbatique. L'opposition qui est entre lui & Pline (g), ne vient que de ce que son texte est corrompu. On trouve deux ou trois manières de le rétablir dans la note A. J'en propose une quatrième : Πολὺς γὰρ ὡν ὅτε ῥῆι, κατὰ τὴν φεραν ἢ σχολαῖος, πᾶς ἐκ τῶν πυλῶν ἐξ ἡμερῶν ἀριθμὸν ἕπειτα δ' ἐπιλείπον ξηρὸν παρὶδὼ σινοῶν τὸν τόπον. Quoi qu'il en soit de ces différentes manières de rétablir le texte de Joseph, elles se réunissent à lui faire dire : « Il est plein quand il coule ; son cours n'est point lent, & il coule abondamment de sa source pendant six jours : mais cessant ensuite de couler, il fait voir son

(a) Joseph raconte que Lupus, qui commandoit à Alexandrie, avoit, par ordre de l'Empereur, fait fermer le Temple d'Onias après en avoir enlevé les offrandes... τὴν τῶν ἀναιμμάτων ἐκφορίαν. Guer. Juive, Liv. 7. page 435. chap. 10. Philon. in Flav. page 973. c. d.

(b) Les Copistes de Joseph ont quelquefois confondu ces deux mots.

(c) Esdras, chap. 1. v. 8.

(d) Voyez Joseph, Antiq. Juiv. page 705. num. 8. 801. num. 7. 799. Guer. Juiv. Liv. 6. chap. 6. Philon, page 822.

(e) « Le fleuve nommé Sabbatique qui tombe du mont Liban dans la mer Méditerranée. » F. Calmet, *Dict. Bibl. Sabbat. Juif* ne dit ni d'où il coule, ni où il va se perdre.

(f) Mémoires pour l'Histoire Naturelle du Languedoc, page 387.

(g) Histoire Naturelle, Liv. 31, chap. 11.

» lit à sec ; “ & ce qu’il ajoute que c’est ce qui l’a fait nommer Sabbatique, ne permet pas de douter que ce ne soit son sens. Car il n’eut eu aucun rapport avec le jour du Sabbat, si après avoir coulé six jours il ne se fût pas, pour ainsi dire, reposé le septième.

L’extraordinaire n’est pas un caractère de fausseté : la nature ne régle pas ses opérations sur l’étendue de nos foibles lumières ; & il faut n’avoir pas lu les Mémoires de l’Académie des Sciences, & quelques autres Ouvrages qu’on indique (a), pour ignorer qu’elle produit quelquefois des effets aussi extraordinaires, qu’un fleuve qui, après avoir coulé six jours, se reposeroit le septième. L’autorité de Joseph peut n’être pas suffisante pour constater ce fait. Mais entre ne pas croire un fait & le traiter de faux, la différence est grande. Le défaut de preuves autorise le doute ; mais l’accusation de faux, pour être juste, en exige. On a peine à se persuader que cet Auteur ait osé avancer une fausseté dans un Ouvrage qu’il présentait à Tite, & l’en prendre en quelque sorte pour témoin : mais enfin qu’il ait eu assez peu de pudeur pour le faire, ce n’est pas une preuve qu’il l’ait fait, ni un droit par conséquent pour traiter de fable ce qu’il dit de ce fleuve, comme fait entr’autres Ludolphe, dans son Com-

mentaire sur son Histoire d’Ethiopie, M. le Clerc, *Défense de quelques sentimens Theolog. de Hollande*. On accorde à M. le Clerc, qu’on n’est pas obligé de croire tout ce que cet Auteur dit ; mais on n’a pas aussi droit de le traiter de fable, sans en avoir des preuves : & ce Sçavant n’en avoit aucune, qu’il n’y ait pas eu autrefois un fleuve qui, après avoir coulé six jours de suite, discontinuoit de le faire le septième. Uniquement occupé à relever les fautes des autres, ce sévère Critique ne s’aperçoit pas qu’il en fait une en traitant de fable le fleuve Sabbatique. Il fait Raphanée du Royaume d’Agrippa, & cette ville étoit du Gouvernement de Syrie. S. Gelenius & M. d’Andilly l’avoient dit, à la vérité, avant lui ; mais il pouvoit consulter le Grec, & il eût vu que Joseph ne compte pas Raphanée entre les villes du Royaume d’Agrippa : au contraire, ce qu’il dit en finissant le premier chapitre de ce Livre, fait voir qu’il la met en Syrie ; car il dit que Tite, pour punir la douzième Légion d’avoir mal fait sous Cestius, la fit sortir de Syrie où elle étoit auparavant à Raphanée. Car outre qu’on ne voit pas que le Royaume d’Agrippa se fût étendu jusqu’en Syrie, ce n’étoit pas la coutume des Empereurs de mettre des Légions en quartier dans les Etats des Rois qui leur étoient alliés.

(a) La Fontaine de Côme, *Plin.* Epist. 30. Liv. 4. celle des montagnes d’Engelberg en Suisse, *Itinera. Alp. Joh. Schuezer.* les Fontaines de Fontestorbes & de Fonranche en Languedoc, *Mém. pour l’Hist. Natur.* pages 285. & 257. Arbres sensibles, *nouv. Republ. Lettres* 1707. La fleur sénéric, arbre qui s’ouvre tous les jours à quatre heures après midi & se referme à quatre heures du matin, & cela si exactement, qu’elle peut servir de cadran, *Ad. Lipsick, supplem.* 2692. page 36. L’arbre triste, qui le jour paroît n’avoir que ses feuilles, & qui sur les neuf heures du soir se couvre de fleurs d’une blancheur éclatante & d’une odeur très-agréable. L’arbre sensible dont le fruit commence à sauter dès qu’on le touche. *Journal des Sçavans* 1708. page 77.



## REMARQUE V.

*Des dépouilles du Temple représentées sur les bas-reliefs de l'arc de triomphe de l'Empereur Tite.*

**M**Algré la longueur & l'injure des tems, on assure qu'on voit encore représentés sur la base de l'arc de triomphe de l'Empereur Tite, la Table des pains de proposition & le Chandelier d'or : mais on ajoute que le Chandelier qu'on y voit ne répond point à l'idée que nous donne Joseph, après l'Ecriture, de celui du Temple. La cause de cette dissemblance, selon le Pere Lamy (a), est qu'il n'avoit été travaillé que d'imagination ; que la Table & le Chandelier étant restés dans le Temple, le Sculpteur qui fut chargé de les représenter sur les bas-reliefs de cet arc, ne put le faire que très-imparfaitement.

Pour appuyer cette conjecture, le sçavant Oratorien est obligé de corriger le texte de Joseph, & de lire *ἱκαναλιφθίττα*, au lieu d'*ἱκαναλιφθίττα*. Aucun manuscrit, ni aucune des éditions de cet Auteur autorisent cette correction ; mais c'est la moindre difficulté qu'elle renferme. Le contre-sens qu'elle prête à Joseph, en présente une bien plus frappante : elle lui fait dire que le Chandelier & la Table des pains de proposition, qui brilloient plus que toutes les dépouilles qui ornoient le triomphe de Vespasien & de Tite, étoient restés dans le Temple. Com-

ment pouvoient-ils y briller s'ils avoient été laissés dans le Temple ? Et comment pouvoient-ils y avoir été laissés, n'y ayant plus de Temple, Tite l'ayant fait détruire entièrement ? Mais le feu pouvoit les avoir fondus ; & ceux qu'on porta dans le triomphe dans cet Empereur, n'en être qu'une copie (b) imparfaite. Il est peu croyable que quand ce Prince vit qu'il ne pouvoit conserver ce magnifique édifice, il n'ait pas fait enlever & soustraire aux flammes le Chandelier & la Table des pains de proposition avant que d'en sortir ; & quand même quelque circonstance particulière l'eût distrait d'une attention si naturelle, un Prêtre lui avoit remis, après l'incendie du Temple, deux Chandeliers d'or semblables à celui qui étoit dans le Temple (c).

Joseph dit que les dépouilles du Temple se faisoient remarquer sur tout ce que l'on voyoit dans cette pompeuse cérémonie. On sent que son dessein est, en parlant ainsi, de donner une grande idée des richesses du Temple ; & il n'en auroit donné aucune, si ce que l'on porta dans ce triomphe n'étoit qu'une représentation de ce qui avoit été dans ce saint lieu. Le Pere Calmet qui le croit, avec quelques autres Sçavans, lui fait dire « que l'on avoit donné » au Chandelier une forme différente de ce qui étoit en usage dans » notre nation ; « mais ce n'est point sa pensée. La différence qu'il remarque dans ce Chandelier, n'est pas par rapport à ceux du Temple, mais par rapport à ceux dont les Juifs se servoient dans leurs maisons. » L'ouvrage étoit différent de ceux

(a) Templ. Hierosol. page 386,

(b) Vallapand. page 392.

(c) Guerre Juive, liv. 6. chap. 3. num. 3,

« dont nous avons coutume de nous servir. “ *Τὸ δὲ ἔργον ἐξήλλατο τῆς, κατὰ τὴν ἡμετέραν χρῆσιν συνθείας.* L'expression n'eût point répondu au respect avec lequel sa nation parloit de ce qui étoit dans le Temple. Ce que le sçavant Interprète ajoute, que les branches du Chandelier finissoient en triangle, est tout de sa façon. *Distion. Bibl. Chandelier.*

Si le Chandelier qu'on voit sur les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Tite, n'est pas entièrement conforme à l'idée que l'Ecriture & Joseph nous donnent de celui qui étoit dans le Temple, c'est bien vraisemblablement que le Sculpteur qui travailla ces bas-reliefs, ne l'avoit pas sous les yeux. Nous ne trouvons rien dans Joseph, Dion, Tacite, ni dans Suétone de l'arc de triomphe de Tite. Dion (a) parle de quelques ouvrages magnifiques que ce Prince fit faire, mais sans rien dire de son arc de triomphe; peut-être parce qu'il étoit moins son ouvrage que celui du Sénat & du public. Il fut sans doute commencé de son règne: mais comme il fut fort court (b), il put n'être achevé qu'après sa mort, peut-être même qu'après celle de Domitien, qui s'intéressa sans doute peu à faire achever un ouvrage élevé à la gloire d'un frere, qu'on le soupçonnoit d'avoir empoisonné.

Le mont Vésuve (c) fit sous le règne de Tite d'étranges ravages

dans le Royaume de Naples, & y causa des dommages irréparables. Ce Prince y envoya de grandes remises, pour soulager ceux que ce terrible fléau avoit ruinés. Un incendie qui dura trois jours & trois nuits à Rome y consumma le Capitole, le Parthéon, la Bibliothèque d'Auguste, le Théâtre de Pompée & plusieurs autres bâtimens. Ce bon Prince protesta que la perte étoit toute pour lui. Des Villes, des Provinces & des Rois s'offrirent à la partager; mais il refusa constamment leurs offres généreuses: & pour réparer les dommages que cet incendie avoit causés, il ne fit pas difficulté de se servir des ornemens de ses Palais (d). L'Histoire n'entre pas dans le détail de ceux qu'il consacra à une œuvre si digne d'un grand Prince: mais on peut présumer qu'il n'épargna pas le Chandelier, la Table, & les autres dépouilles précieuses du Temple. Ainsi si son arc de triomphe ne fut achevé qu'après son règne, peut-être qu'après celui de Domitien, le Sculpteur qui en fit les bas-reliefs, ne put travailler la Table des pains de proposition & le Chandelier, que sur ce qu'on lui en disoit, ou sur ce que sa mémoire en avoit pu conserver, s'il les avoit vus; & comme l'un & l'autre ne lui présentèrent que des généralités sans aucun détail exact, il ne put les figurer entièrement semblables à ceux qui avoient été dans le Temple (e).

(a) Liv. 66. page 757.

(b) De deux ans deux mois & vingt jours. *Idem, ibid.*

(c) *Idem, page 755. Sueton. num. 8.*

(d) *Cuncta Prætoriorum suorum ornamenta operibus ac Templis destinavit. Sueton. num. 8.*

(e) D'ailleurs la base du Chandelier est chargée de figures d'oiseaux & de monstres marins; & il n'est pas vraisemblable que les Juifs, si prévenus alors contre toutes représentations d'animaux, eussent souffert qu'on en eût représentés sur la base du Chandelier. Ainsi celui que l'on voit sur l'arc de Tite, n'est point une copie

M. le Clerc (a) se plaint que Joseph n'a pas averti les Lecteurs que la Table & le Chandelier qu'on porta au triomphe de Vespasien & de Tite étoient du Temple. La plainte est sans fondement : car il le marque expressement (b) ; mais il ne parle point de l'Autel des parfums, de l'Encensoir, ni des Trompettes. On porta cependant des trompettes dans ce triomphe : on croit du moins en voir deux bien distinctement sur les bas-reliefs de l'arc de Tite, & qui répondent assez à la description qu'en fait cet Auteur dans son troisième Livre des Antiquités Juives (c). On croit que le Livre de la Loi qui parut dans ce triomphe, étoit celui qui étoit conservé dans le Temple : la conjecture est vraisemblable ; mais qu'il fût envelopé de sa riche couverture (d), c'est une circonstance que Joseph a ignorée, ou n'a pas jugé à propos de remarquer. Je ne remarque rien dans les estampes qu'on nous a données des bas-reliefs de l'arc de triomphe de Tite, qui me donne l'idée d'une table. Ce qu'on y voit à la tête d'une espèce de brancard sur lequel est porté le Chandelier, paroît plus ressembler à l'Autel des parfums. C'est peut-être ce que Bonaventura d'Overbeke (e) a pris pour l'Arche d'alliance ; mais les Romains n'eurent garde de l'enlever du Temple, n'y en ayant point eu depuis le retour de la captivité. Le commun des Juifs ne devoit en avoir aucune

idée, ou qu'une très-imparfaite. Il ne la voyoit jamais ; & si le Grand-Prêtre jugeoit à propos d'en dire quelque chose, cela ne pouvoit lui en donner que de très-superficielles, & qui purent s'effacer pendant la captivité. Le Grand-Prêtre qui en revint, ne l'avoit jamais vue. Ce fut vraisemblablement ce qui empêcha les Juifs de faire faire, au retour de la captivité, une Arche d'alliance, comme ils firent faire une Table des pains de proposition, un Encensoir & un Autel pour les parfums. Ils préférèrent de n'en point avoir, à en avoir une qui n'eût aucune ressemblance avec celle que Moïse avoit fait faire. Ils purent craindre que n'ayant aucune idée des Chérubins, ils ne leur donnassent, s'ils vouloient les représenter, une figure d'animal que la loi défendoit.

Antiochus Epiphane, qui enleva du Temple la Table des pains de proposition, le Chandelier & l'Autel des parfums, & tout ce qui put tenter son impie cupidité, n'eût pas épargné l'Arche, s'il y en avoit eu une dans le Saint des Saints ; & l'Écriture n'eût pas manqué de le marquer. Aussi voyons-nous que, pour réparer le ravage que cet impie fit dans ce saint lieu, Judas y fit remettre une Table pour les pains de proposition, le Chandelier & l'Autel des parfums, qu'il fit aussi remettre une Arche dans le Saint des Saints (f).

exacte de celui qui étoit dans le Temple, soit que l'ouvrier ne l'eût point sous les yeux, soit qu'il voulût travailler d'imagination. *Ainsdr. Relandi de spot Templi. Virecha. 1716.*

(a) Biblioth. anc. & mod. Tome 7. page 193.

(b) Liv. 7. page 415. de l'édition d'Havercamp.

(c) Chap. 12. num. 6.

(d) Histoire Universelle du monde, Tome 7. page 385.

(e) Restes de l'ancienne Rome recherchés, &c. fol. 1709a.

(f) I. & II. Machab. chap. 1. v. 23. chap. 4. v. 49.



## REMARQUE VI.

*Sur ce que Joseph dit, que les  
ames des méchans, lorsqu'ils  
sont morts, sont les démons.*

C'Est une erreur de croire que les démons ne sont que les ames des méchans qui sont morts; & on n'a garde de vouloir disculper Joseph qui le dit. On se contente de remarquer que l'erreur est ancienne, & qu'elle ne lui est pas particulière. Le Philosophe Plotin étoit dans ce sentiment: & Tertullien, selon saint Augustin, a cru que les ames des méchans devenoient des démons, après qu'elles étoient séparées de leurs corps (a). On prétend que les Bracmanes (b) sont dans cette opinion, que ceux qui meurent d'une mort malheureuse ou subite, deviennent démons. Si on osoit faire quelque fonds sur ce que les Nouvelles publiques (c) disoient en 1732. des Wampirs du village de Medugugion en Hongrie, le sentiment des Bracmanes & de Joseph ne paroîtroit pas si ridicule qu'il paroît. Rien n'est plus aisé que de nier ce qu'on ne conçoit pas; mais on le niant on ne le rend pas faux. Le fait des Wampirs bien constaté ne prouveroit pas, à la vérité, que les démons ne sont que les ames des méchans séparées de leurs corps; mais il prou-

veroit qu'elles peuvent faire bien du mal aux vivans, & leur causer même la mort.

Ce qu'on raconte des Brucolaques des Isles de l'Archipel, n'est pas moins surprenant: car on dit que ceux qui, après avoir mal vécu, sont morts en péché mortel, paroissent en divers lieux avec la même figure qu'ils avoient pendant leur vie; qu'ils font souvent beaucoup de défordres, frappent les uns, tuent les autres, & font toujours grande peur. Si la chose étoit bien certaine qu'il y eût des Wampirs en Hongrie, des Brucolaques dans les Isles de l'Archipel, la difficulté seroit de rendre raison pourquoi on ne voit & on n'entend rien de semblable dans les autres pays du Christianisme: mais l'impuissance d'expliquer l'extraordinaire d'un événement, n'est pas un droit d'en nier l'existence. Voyez la *Turquie Chrétienne*, de la Croix; *Voyage du Levant*, de Paul Lucas; le *Pere Richard Jésuite Relation de l'Isle de Santerini*; Dom Calmet.

(a) De hæref. chap. 86.

L'Auteur des recherches touchant les Démoniaques dont il est parlé dans le nouveau Testament, dit que S. Justin appelle dans sa seconde Apologie les démons les ames de ceux qui meurent: *ψυχαι ἀσεβέωντων*. Je n'ai pu trouver l'endroit où ce Pere dit cela. *Biblioth. Britann.* 1737. pag. 315.

(b) Collect. curios. itiner. Anglic. 1708.

(c) Mercure, Franc. Mai.

## REMARQUE VII.

*Les Copistes paraissent avoir transcrit Sicaires au lieu de Zélateurs au commencement du chapitre 8.*

C E ne furent pas les Sicaires qui s'opposèrent au dénombrement que Cirlnus étoit venu faire en Judée. Il n'étoit pas encore mention de ces scélérats. Ce fut Judas Gaulanite, qui ayant fait entrer plusieurs Juifs dans ses sentimens par ses déclamations séditieuses contre ce dénombrement, forma une faction » qui sous le prétexte de con-  
» server sa liberté, mais dans la vé-  
» rité pour son avantage particulier,  
» mit tout en combustion par les  
» brigandages, les meurtres, & le  
» massacre des plus honnêtes gens  
» qu'elle commit. « Joseph ne parle des Sicaires que sous l'intendance de Félix, plus de quarante ans après que les Zélateurs avoient commencé à tâcher de soulever la nation contre les Romains. Ce qu'il dit ici,  
» Ils s'unirent à eux dans la révolte  
» contre les Romains, « n'a point de sens, si on lit quelques lignes plus haut : » Car ce fut alors que les Si-  
» caires s'éleverent contre ceux qui  
» vouloient obéir aux Romains,  
» qu'ils les traitèrent en toutes ma-  
» nières comme des ennemis, en se  
» jettant sur eux, pillant leur bien,  
» mettant le feu à leurs maisons ; « car il feroit les Sicaires s'unir à eux-mêmes. Outre que, comme nous venons de le voir, ce qu'on lui fait

dire ici est précisément le même que ce qu'il rapporte des Zélateurs dans les Antiquités Juives (a).

Ce qui fait peine, & ce qui a peut-être porté quelqu'Éditeur à effacer *ζηλωταί* pour mettre en sa place *σικαριοί* ; c'est ce qu'on lit quelques lignes plus bas, *οἱ μὲν γὰρ αὐτοῖς τῆς ἀποστασίας ἐκονούντων*, & ils se joignirent à eux : car on ne voit pas bien à quoi rapporter *αὐτοῖς* ; mais c'est peut-être une faute de Copiste qu'il faut corriger, & lire *σικαριοῖς*, ou rapporter ce pronom aux Sicaires, dont il est parlé au commencement de ce num. C'est, à la vérité, lui aller chercher un substantif bien loin ; mais ce n'est pas toujours au plus proche que Joseph rapporte l'adjectif : & on est obligé quelquefois d'aller le chercher quelques lignes plus haut, quoiqu'il y en ait un autre entre-deux. Ce qu'il dit quelques lignes plus bas, que les Sicaires furent les premiers auteurs du désordre, & exercèrent les premiers toute sorte de cruautés contre leurs frères, est contraire à ce qu'il dit ailleurs (b), que les Zélateurs avoient tout mis en combustion par les pillages, les meurtres & les assassinats qu'ils avoient commis ; & que Judas & Sadoc avoient tout jetté dans le trouble & dans la confusion, & avoient été comme la racine des maux qui étoient arrivés dans la suite. Une faute en fait souvent faire une autre ; & si les Copistes ont bien vraisemblablement mis plus haut Sicaires au lieu de Zélateurs, ils ont également pu faire la même méprise ici.

(a) Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 1.

(b) Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 1. num. 11.

## REMARQUE VIII.

*Un des motifs que Joseph donne aux grandes dépenses qu'Hérode fit pour fortifier Massada, est peu vraisemblable.*

ON disoit, sans doute, du temps de Joseph, qu'un des motifs qu'avoit eu Hérode pour fortifier & fournir Massada d'une si grande quantité de provisions, avoit été de s'y mettre à couvert de la haine & de l'avarice de Cléopâtre, en cas qu'elle obtint d'Antoine ce qu'elle ne se cachoit pas de lui demander. Il y a beaucoup d'apparence que cet Historien exagère les dépenses que ce Prince fit pour cette place; & il y en a peu qu'il fût en état de les faire, encore moins, qu'il se flatât de pouvoir s'y mettre à couvert de la puissance des Romains.

Hérode ne put craindre Cléopâtre, que depuis son élévation au trône jusqu'à la bataille d'Actium (a). L'intervalle est de sept ans, & il semble trop borné pour qu'il eût été en état de fournir aux grandes dépenses que Joseph lui fait faire pour Massada. Il avoit été obligé de racheter Jérusalem du pillage, lorsqu'il s'en empara. Il fit de magnifiques présens aux Officiers Romains qui l'avoient aidé à s'en rendre maître. Il ne put pas se dispenser de faire des libéralités à ses propres troupes; & ce qu'il donna à Antoine pour l'engager à faire mourir Antigone, dût être plus considérable que tout ce qu'il pouvoit avoir fait jusqu'alors

de présens. La guerre avec les Arabes suivit bientôt, & un autre fléau s'y joignit : un tremblement de terre qui fit périr environ dix mille personnes, & une grande quantité de bétail ; tout cela dût épuiser le trésor d'Hérode, & le mettre hors d'état de pouvoir fournir aux grandes dépenses que Joseph lui fait faire à Massada.

Ce Prince connoissoit trop la puissance des Romains pour se flater d'y pouvoir résister; & il ne pouvoit ignorer que, si Antoine accordoit à Cléopâtre sa couronne. & sa vie, il la mettroit en état de jouir de son présent. Il croyoit si peu qu'une place, quelque fortifiée qu'elle fût par l'art & par la nature, pût le mettre à couvert de la puissance des Romains, qu'aussitôt qu'il eût appris qu'Antoine avoit perdu la bataille d'Actium, il alla, sans songer à se renfermer dans Massada, mettre à Rhodes sa couronne aux pieds d'Auguste, & sa vie entre ses mains.

## REMARQUE IX.

*Eclaircissement de ce que Joseph dit d'Onias.*

L'ONIAS, dont il s'agit ici, étoit fils d'un autre Onias, un des enfans du Grand-Prêtre Simon. Il n'en étoit par conséquent que le petit-fils; mais les Copistes ont pu écrire *ὄνιος* pour *ὄνιος*, fils pour petit-fils, ou Joseph prendre le premier dans le sens que l'usage donne au second. Car on a des exemples qu'*ὄνιος* signifie quelquefois petit-fils. Onias dit au Roi d'E-

(a). Antiq. Juiv. Liv. 15, chap. num.



gypte qu'Antiochus avoit saccagé ou détruit (a) le temple de Jérusalem. On en infère que c'est d'Antiochus Epiphane qu'il parle, & par une seconde conséquence, que Joseph lui fait dire une chose qui n'est pas conforme à la vérité. Car Onias n'alla en Egypte qu'après la mort de Ménélaüs, que fit mourir Antiochus Eupator, fils & successeur d'Epiphane. Mais ce dont il se plaint qu'Antiochus fit au temple, peut fort bien convenir au fils, & n'indique point nécessairement le pere.

En effet, Antiochus Eupator, peu fidèle à ses promesses, & peu religieux à respecter le serment qu'il avoit fait dans son traité avec les Juifs, fit abattre un mur. Joseph dit qu'il étoit autour du temple, & on croit que l'Auteur du premier livre des Machabées (b) le met autour de la montagne de Sion. Un sçavant Interprète de l'Ecriture (c) prétend que la citadelle de Sion tenoit pour le Roi : ce seroit une preuve que le mur qu'Antiochus Eupator fit détruire, n'étoit pas autour de cette montagne. Il n'eût pas fait renverser un mur qui auroit fait partie de la citadelle, ou qui en eût écarté l'ennemi. Et quel intérêt eussent pu prendre les Juifs à sa destruction ? L'Ecriture accuse ce Prince de parjure. L'accusation suppose qu'il avoit promis de ne point toucher à ce mur, & qu'il étoit de l'intérêt des Juifs qu'il fût conservé ; & il leur étoit du dernier indifférent, s'il entourait la montagne de Sion dont Antiochus fut toujours resté maître par la citadelle qui tenoit pour lui. Mais le sça-

vant Interprète n'apporte aucune preuve de son sentiment ; & on ne voit pas qu'il se puisse concilier avec quelques endroits de l'Ecriture qu'on indique au bas de la page (d). Judas Machabée, pour empêcher les Macédoniens de faire quelque entreprise, tandis qu'il seroit occupé à purifier le temple, porta un corps de troupes devant Acra, devant leur citadelle, pour les empêcher d'en pouvoir sortir. Cette précaution n'eût pas suffi, s'ils avoient eu une citadelle sur la montagne de Sion. Il eût été nécessaire de porter un autre corps de troupes de ce côté-là pour arrêter également la garnison, & l'empêcher de troubler les cérémonies religieuses qu'on alloit faire pour purifier le temple.

On objecte que l'Auteur du premier livre des Machabées dit que le mur qu'Antiochus Eupator fit abattre étoit autour de la montagne de Sion : & ainsi, si Joseph ne se contredit pas lui-même, il contredit l'Ecriture-Sainte. C'est un écart de m'arrêter à le concilier avec le premier livre des Machabées ; mais j'espère que ceux qui font leur plus douce consolation de la lecture de nos saints livres, me le pardonneront facilement, que peut-être même ils en auront quelque reconnoissance. Ces deux mots *montem Sion* donnent lieu à l'objection, & font dire à l'Auteur sacré ce qu'il paroît ne vouloir pas dire. On les prend dans le sens qu'ils ont ordinairement, & on suppose que c'est la montagne de Sion, proprement dite, dont il s'agit ici. Mais ils marquent aussi quelquefois le tem-

(a) *Περιοχὴν*.

(b) Chap. 6. v. 62.

(c) P. Calmet I. Machab. chap. 6. v. 48.

(d) I. Machab. chap. 4. v. 37. 41.

ple, les parvis, la montagne sainte ; & c'est le sens dans lequel l'Auteur du premier livre des Machabées les prend au verset soixante-deux, du chapitre sixième.

Quand on a pris une ville, & qu'on juge nécessaire d'en détruire quelque quartier, quelque place, ce n'est point celui qu'on n'a point attaqué, & qui ne s'est point défendu ; c'est celui qu'on a assiégé, & qui a résisté, qu'on fait démolir. Ce fut le temple qu'Antiochus attaqua (a). Les Juifs s'y étoient retirés après l'action de Berzachara, & ils y firent une si vigoureuse résistance, que Lisias dit au Roi & à ses Officiers : « Nous nous consumons tous les jours ici ; la place est bien fortifiée » (b). Ainsi le mur que ce Prince fit démolir, entourait le temple, & en faisoit la force.

L'Ecriture dit qu'Antiochus Eupator, ἰσχυθεὶς εἰς τὸ ὄρος Σιών qu'on traduit, il entra sur la montagne. L'expression n'est pas régulière : & un Auteur qui diroit entrer sur le Mont-Martre, sur le Mont-Valérien, j'ai peine à croire que son expression fût approuvée par l'Académie. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ainsi que l'Ecriture s'exprime, lorsqu'elle veut marquer qu'on est allé sur une montagne. C'est toujours le verbe ἀναβαίνει je monte, qu'elle emploie, & jamais ἰσχυρομαι, j'entre. Comme cela ne fait pas difficulté, je me contente d'en apporter deux ou trois exemples (c). *Quis ascendet in montem Domini ? τίς ἀναβήσεται. Venite*

*ascendamus* : ἀναβήσμεν. Et elle s'exprime si constamment ainsi, qu'il n'y a pas, je crois, un seul endroit où elle se serve d'ἰσχυρομαι, & pour signifier monter sur une montagne : encore pour rendre exactement le Grec, il faudroit traduire, « le Roi entra dans la montagne de Sion » (d). Mais ce seroit prêter à l'Ecriture une expression si irrégulière, que je doute qu'on la puisse justifier par aucun exemple. Aussi n'est-ce pas la pensée de l'Auteur sacré. Il entend par la montagne de Sion le Temple & ses portiques ; & le sens dans lequel il prend ces mots, ne lui est pas particulier. Je me contente d'en rapporter trois ou quatre preuves. Si un écart peut mériter quelque indulgence, ce ne peut être qu'en faveur de sa brièveté. « La montagne de Sion sur laquelle vous avez habité » (e). « Que le Seigneur vous bénisse de Sion » (f). La loi sortira de Sion. Le Seigneur régnera sur eux dans la montagne de Sion (g). C'étoit dans le Temple que Dieu habitoit : c'étoit de ce saint lieu que sa loi sortoit, & c'étoit de là qu'il régnoit sur Israël. « Ils allèrent sur la montagne de Sion pleins de joie & de consolation, & ils offrirent des holocaustes » (h). Le Temple étoit purifié, & ils étoient trop religieux observateurs de la Loi pour offrir des sacrifices ailleurs. « Toutes les troupes s'assemblèrent, & elles montèrent sur la montagne de Sion, & elles virent le Temple désert, & l'Autel profané (i).

(a) Ibid. v. 51.

(b) Ibid. v. 52.

(c) Pseaume 23. v. 3. Psalme, chap. 2. v. 3. Mich. chap. 4. v. 2.

(d) Καὶ ἰσχυθεὶς ὁ βασιλεὺς εἰς τὸ ὄρος Σιών.

(e) Pseaume 73. v. 2. 127. v. 5.

(f) Mich. chap. 4. v. 2. & 7.

(g) I. Machab. chap. 5. v. 54.

(h) I. Machab. chap. 4. v. 38.

Elles n'allèrent pas ces troupes, sans doute, ailleurs que sur la montagne où étoit le Temple pour voir le déplorable état où la fureur d'Antiochus l'avoit réduit. Judas Machabée fit fortifier la montagne de Sion ; » afin que les nations ne la foulas-  
 » sent pas aux pieds comme elles  
 » avoient fait auparavant (a). L'affliction religieuse des Juifs n'étoit pas que les Gentils fussent dans la montagne de Sion : ils souffroient que les Romains missent une Légion dans la tour Antonia qui étoit sur celle du Temple pour empêcher qu'il n'y eût du désordre les jours de fêtes solennelles. Leur douleur étoit que les Gentils profanassent les saints lieux, en y entrant comme ils avoient fait du temps d'Antiochus. Si cette explication souffroit quelque difficulté,

la plainte que les Juifs apostats font au Roi Antiochus, les entreprises que faisoit ce grand homme, la leve & confirme le sens qu'on donne à ces versets. « Voilà, disent-ils, qu'au-  
 » jourd'hui il assiége la citadelle que  
 » vous avez à Jérusalem pour s'en  
 » rendre maître, & qu'il a fortifié les  
 » saints lieux τὸ ἁγίασμα & Bersura. »  
 Ce fut par le même motif que Simon fit dans la suite fortifier la montagne du Temple (c). Le Pere Calmer (d) fait dire à Joseph « qu'on fut six ans  
 » à cet ouvrage. » Je ne trouve rien de cela dans cet Auteur. Il ne rapporte pas même que Simon ait fait fortifier la montagne sur laquelle étoit le Temple. Il fit raser celle sur laquelle les Macédoniens avoient une citadelle ; mais on ne fut que trois ans à ce travail.

(a) Ibid. v. 6.

(b) » Ils élevèrent en ce tems là sur la montagne de Sion de fortes murailles & de hautes tours, &c. . . & ils y mirent garnison, & ils fortifièrent Bersura ; afin que le peuple eût une forteresse contre l'Idumée. » Chap 4. v. 60. & 61. Les Copistes ont répété mal à propos τὴν ἁγίαν, v. 61. après ἐξέτισαν αὐτὸν, & ont, par cette répétition, donné lieu à quelques Interprètes qui ne s'en appercevoient pas, de faire dire à l'Auteur sacré, que Judas fortifia Jérusalem pour assurer encore Bersura ; ce qu'il ne dit pas, & ce qu'il n'a pas même pu dire : car les fortifications de Jérusalem ne pouvoient assurer Bersura contre l'Idumée.

(c) I. Macchab. chap. 13. v. 53.

(d) Sur ce Verset.

## FIN DE LA GUERRE DES JUIFS.

---

## AVERTISSEMENT.

*On a jugé convenable d'imprimer la Réponse à Appion séparément, pour être insérée, si on le juge à propos, à la fin du Tome III. afin de rendre les Volumes égaux pour la grosseur.*

## TABLE



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

### CONTENUES AUX TROIS VOLUMES

## DES ANTIQUITÉS JUIVES.

### A.

**AARON** est établi souverain Sacrificateur , Tome I. page 281. Sa mort , page 356.

**Abel**. Sa naissance : est tué par Caïn , Tome I. p. 80.

**Abia**, succède à Roboam , Tome II. p. 133. Sa mort , p. 137.

**Abigaïl**, apaise la colère de David , Tome I. p. 547.

**Abimelech**, Roi de Gerare , Tome I. p. 161. Il ne permit pas à Isaac de creuser le puits , *ibid.*

**Abimelech**, fils de Gédéon , fait mourir ses freres , Tome I. p. 453. Prend Sichem , p. 455.

**Abiron**. Voyez *Cord.*

**Abisag**, Sunamite , Tome II. p. 63.

**Abner**, est tué par Joab , Tome II. page 7.

**Abraham**. Sa naissance , Tome I. p. 97. Va dans la terre de Canaan , p. 98. Défait les Assyriens , p. 102. Va à Gerare , p. 107. Sacrifie Isaac , p. 110. Épouse Cétura , p. 112. Sa mort , p. 116. Eclaircissement sur sa vocation , 144. On ne peut l'accuser d'avoir été idolâtre , 147.

*Tome IV.*

**Abfalom**, fait tuer Amnon , Tome II. p. 33. Sa révolte contre David , 37. Sa mort , 44. Du poids de ses cheveux , 76.

**Achab**, est élu Roi d'Israël , Tome II. p. 142. Il épouse Jézabel , *ibid.* Ses victoires , 151. Sa mort , 161.

**Achaz**, Roi de Juda : ses abominations , Tome II. p. 169. Fait alliance avec le Roi d'Assyrie , 271. Sa mort , 272. On doute qu'il ait fait brûler son fils , 290.

**Adad**, Roi de Damas : de quelle manière il mourut , Tome II. p. 281. Eclaircissement sur ce que l'Ecriture dit de ce Roi , 211.

**Adam**, est formé le sixième jour , Tome I. p. 76. Sa chute , p. 78. Ses enfans , 82. Sa mort , 83.

**Adonias**, veut épouser Abisag , Tome II. p. 81. Sa mort , 82.

**Adonibezec**. Sa mort , Tome I. p. 434.

**Agrippa**, Général Romain , est reçu par Hérode , Tome III. p. 205. Il voyage avec lui , 206. Son règlement en faveur des Juifs , 212. Va à Rome , 385. Il est mis aux fers , 394. Un Germain dans la prison lui prédit sa grandeur future , 395. Il

A a a a

recouvre sa liberté, 402. Caius lui donne le titre de Roi, *ibid.* Il obtient de l'Empereur que sa statue ne seroit point mise dans le Temple, 414. Va trouver Claude au nom du Sénat, 417. Parallèle entre Agrippa & Hérode, 531. Reçoit la visite de cinq Rois, 534. Fait célébrer des jeux en l'honneur de César, 535. Sa mort, 536. Ses enfans, 537.

*Aigle d'or* au dessus de la porte du vestibule du Temple, excite une sédition, Tome III. p. 304-344.

*Alcime*, veut perdre Judas, Tome II. p. 519. Sa mort, 533.

*Alexandra*, femme d'Alexandre Jannée, est chargée du gouvernement de l'Etat, Tome II. p. 634. Sa mort, 638.

*Alexandre le Grand*, marche contre Jérusalem, Tome II. p. 429. Il permet aux Juifs de bâtir un temple, 431. Sa mort, 468. Ce qu'il faut croire de son voyage à Jérusalem, 460.

*Alexandre Jannée*, assiège Ptolémaïde, Tome II. p. 619. Est défait par Ptolémée Lathure, 622. Sa cruauté, 629. Sa mort, 633. Re proche que les Juifs lui font, 665.

*Alexandre*, fils d'Antiochus Epiphane, se rend maître de Ptolémaïde, Tome II. p. 570. Marche contre Démétrius, 574. Epouse Cléopatre, 578. Sa mort, 584.

*Alexandre*, imposteur qui se donne la qualité de fils d'Hérode, Tome III. p. 333. Il est envoyé aux galères, 335.

*Amalécites*, font la guerre aux Israélites, Tome I. p. 257.

*Aman*, veut exterminer la nation des Juifs, Tome II. p. 412. Il est attaché à une croix, 420.

*Amasias*, Roi de Juda, défait les Amalécites & les Iduméens, To-

me II. p. 261. Est défait par les Israélites, 262. Sa mort, 263.

*Amnon*, fait violence à Thamar, Tome II. p. 31. Sa mort, 33.

*Amon*, Roi de Juda, Tome II. p. 317.

*Amphithéâtre* qu'Hérode fit bâtir à Jérusalem, Tome III. p. 190.

*Amri*, est élu Roi d'Israël, Tome II. p. 141. Sa mort, 142.

*Ananel*, est fait Grand-Prêtre par Hérode, Tome III. p. 118.

*Ananie & Jonathas* enlevés par Joseph, Tome I. p. 44. Violences d'Ananie, Tome III. p. 584-600.

*Ananus*, fait mourir S. Jacques, Tome III. p. 583-605.

*Andromaque*. Sa disgrâce, Tome III. p. 243.

*Anilée*, Juif. Son histoire, Tome III. p. 416. Le Roi des Parthes veut le voir, 418. Cause de sa ruine, 421. Est tué par Mithridate, 424.

*Année des Juifs*, Tome I. p. 139.

*Antigone*. Les Parthes veulent le mettre sur le trône de Judée, Tome III. p. 56. Fait mutiler Hircan, 62. Sa mort, 116.

*Antiochus le Grand*, reconnoît le zèle des Juifs, Tome II. p. 492. A-t-il défendu de faire entrer des peaux dans Jérusalem? 544.

*Antiochus Epiphane*, ôte la grande Sacrificature à Onias, Tome II. page 505. Déclare la guerre à l'Egypte, 506. S'empare de la Judée & du Temple, 507-547. Fait bâtir une citadelle à Jérusalem, 551. Sa mort, 524.

*Antiochus Eupator*, n'entra point dans le Temple, Tome II. p. 557.

*Antiochus Soter*, épouse Cléopatre, Tome II. p. 601. Assiège Jérusalem, 603. Sa mort, 609.

*Antipas*, ne mena point sa mère à Rome, Tome III. p. 354. Conseil

que Varus lui donna , 356.

*Antipater* , souleve les Juifs contre Aristobule , Tome III. p. 3. Ses enfans , 21. Donne du secours à César , 23. Fait des actions de valeur , 24. Est fait Gouverneur de la Judée , 25. Est empoisonné , 48. Etoit Iduméen , 84.

*Antipater* , fils d'Hérode , veut perdre Alexandre & Aristobule , Tome III. p. 215. Va à Rome , 217--286. Ses intrigues , 278--283--340. est accusé de vouloir faire mourir son pere , 294. Sa mort , 311.

*Antonia* , forteresse de Jérusalem , Tome III. p. 181.

*Aod* , tue le Roi Eglon , Tome I. p. 445.

*Arche de l'alliance* , Tome I. page 273 , & 316. Est prise par les Philistins , p. 473.

*Arche de Noé* , Tome I. p. 85.

*Archelaüs* , successeur d'Hérode , Tome III. p. 313. Obtient le titre d'Ethnarque , 332. Il est relégué à Vienne , 336--358.

*Aretas* , Roi des Arabes , reçoit Hircan à sa Cour , Tome III. p. 3. Défait Aristobule , 4.

*Aristobule* , fils d'Alexandra , remporte la victoire sur son frere Hircan , Tome III. p. 1. S'empare de la Couronne , 2. Est défait par Aretas , 4. Tâche de gagner Scaurus , 5. Est fait prisonnier & emmené à Rome , 14. Se sauve de Rome , 16. est fait prisonnier , 17. Est empoisonné , 22. Remarque sur le cep de vigne dont il fit présent à Pompée , 89. Sur le tems qu'il a régné , 95.

*Aristobule* , fils d'Hircan , prend le titre de Roi , Tome II. p. 615-663. Fait assassiner son frere , 617. S'en repent & meurt , 618.

*Arfacès* , défait Démétrius , Tome II. p. 594.

*Artabane* , Roi des Parthes , fait alliance avec Tibère , Tome III. p. 381. Implore le secours d'Izate , qui le fait monter sur le trône , 561. Sa mort , 563.

*Artaxerxès* , répudie Vasthi , Tome II. p. 410. Il épou'e Esther , *ibid.* Conspiration contre ce Prince , 411.

*Asinée* , son histoire , Tome III. p. 416. Défait le Satrape de Babylone , 418. Cause de sa ruine , 421. Il est empoisonné , 422.

*Assuerus* , est le même que Pseudo-Smerdis , Tome II. p. 438.

*Athalie* , mere d'Ochosias , lui succède , Tome II. p. 249. Fait égorger les descendans de David , 252. Sa mort , 254.

*Athronge* , aventurier , veut se faire Roi , Tome III. p. 325.

*Autel des holocaustes* , Tome I. p. 322. Ses dimensions , Tome II. p. 200.

*Autel des parfums* , Tome I. page 274. & 322.

*Aza* , Roi de Juda , succède à Abia , Tome II. p. 137. Défait l'armée de Zara , 138. Sa mort , 142.

*Azael* , est tué par Abner , Tome II. p. 3.

## B.

**B**AZAZA , fait mourir Nadab , & s'empare du trône , Tome II. p. 137. Ses impiétés , 139. Sa mort , 141.

*Bacchide* , marche contre Judas , Tome II. p. 535. Combat contre Jonathas , 567. Fait la paix avec lui , 569. Sa position lors de cette bataille , 640.

*Bagose* . Eclaircissement sur sa conduite , Tome II. p. 457.

*Balaam* , bénit les Israélites au lieu de les maudire , Tome I. page 361.

Aaaaa ij



*Balac*, forme une ligue contre les Israélites, Tome I. p. 359.

*Balthazar*, Roi de Babylone. Vision qu'il eut, Tome I. p. 349. Sa mort, 351. Fut-il tué la même nuit qu'il eut sa vision? 375.

*Benjamin*. Sa naissance, Tome I. p. 131. Est arrêté, 188. Ses enfans, 195.

*Benjamites*. Leur victoire, Tome I. p. 449. Leur défaite, 441. S'ils étoient adroits des deux mains, 479.

*Bethsamites*, punis de mort pour avoir regardé l'Arche, Tome I. page 562.

*Bible*, fut traduite d'Hébreu en Grec sous Ptolémée Philadelphie, Tome II. p. 471--538.

*Buiffon ardent*, Tome I. p. 211.

## C.

**C**AILLES envoyées de Dieu pour nourrir son peuple, Tome I. p. 254. & 299.

*Cain*. Sa naissance, Tome I. p. 80. Son crime, p. 81.

*Caiphe*, est fait souverain Pontife, Tome III. p. 468. Etoit de la famille d'Aaron, 469.

*Caius*, rend la liberté à Agrippa, & lui donne le titre de Roi, Tome III. p. 402. Veut faire mettre sa statue dans le Temple de Jérusalem, 407--477. Sa mort, 415. Assista au Conseil de l'Empereur pour la succession d'Hérode, 359. Donne audience à ce Roi, 476.

*Caligula*. Sa tyrannie, Tome III. p. 481. Ses extravagances, 482. On conspire contre lui, 483--539. Il est assassiné, 496. Sa mort, 497--541. Son caractère, 510. Remarque sur les oiseaux qu'il fit jetter au peuple, 542. Démarches que firent le Sénat

& Agrippa après sa mort, 545.

*Canaan*. Ses enfans maudits par Noé, Tome I. p. 96.

*Cantique de Moïse*, étoit en vers hexamètres, Tome I. p. 247.

*Capharsalma*. (bataille de) Issuë de cette bataille, Tome II. p. 558.

*César*, fait la guerre en Egypte, Tome III. p. 23. Va en Syrie, 24. Donne le gouvernement de la Judée à Antipater, 25. Ses décrets en faveur des Juifs, 33.

*Césarée*, bâtie par Hérode, Tome III. p. 191. Dédicace de cette ville, 225.

*Césaréens*. Insolences qu'ils commirent à la mort d'Agrippa, Tome III. p. 550.

*Cesonia*. Sa mort, Tome III. page 509.

*Cestius Gallus*, est défait par les Juifs, Tome I. p. 5.

*Chandelier d'or*, Tome I. p. 274. & 319.

*Chereas*, conspire contre Caligula, Tome III. p. 484. Il l'assassine, 496. Sa mort, 521.

*Chérubins de l'Arche*, Tome I. p. 273. & 317. Leur position & leur hauteur, Tome II. p. 180.

*Chusan*, subjugué les Israélites, Tome I. p. 444.

*Chutéens*, peuple de Perse, appelés ensuite Samaritains, Tome II. p. 277. Le Prêtre qui les instruisit, leur apporta le Pentateuque, 297. Renoncent à leur idolâtrie, 299.

*Circconcision*, Tome I. p. 154.

*Claude*, est proclamé Empereur, Tome III. p. 514. Embarras du Sénat, 519. Claude demeure le maître, 520. Ses Edits en faveur des Juifs, 523. Sa mort, 575. Remarque sur le traité qu'il fit avec Agrippa, 548. Sur la Lettre de cet Empereur, 594.

*Cléopâtre*, épouse Alexandre, Tome II. p. 578. Et ensuite Démétrius, 582. Offre son trône & sa main à Antiochus Soter, 601. Afflige Ptolémaïde, 623. Ses cruautés, Tome III. p. 119.

*Colonnes* des enfans de Seth, Tome I. p. 84.

*Commandemens* donnés à Moïse, Tome I. p. 266.

*Confusion* des langues, Tome I. p. 142.

*Corbeaux* qui nourrissent le Prophète Elie, Tome II. p. 220.

*Coré & Abiron*. Leur révolte, Tome I. p. 344. Leur punition, 350. & 397.

*Costobare*. Hérode le fait mourir, Tome III. p. 155.

*Craffus*, pille le Temple de Jérusalem, Tome III. p. 19.

*Cumanus*, est fait Intendant de la Judée, Tome III. p. 569--599. Est exilé, 572.

*Cyrus*, rend la liberté aux Juifs, Tome II. p. 377. Leur qu'il adresse aux Officiers, 434.

## D.

**DAGON**, Dieu des Philistins, Tome I. p. 491.

*Dagon*, forteresse où Ptolémée est assiégé par Hircan, Tome II. p. 602--658.

*Dalila*, coupe les cheveux à Samson, Tome I. p. 466.

*Daniel*, est élevé à la Cour du Roi de Babylone, Tome II. p. 340. Explique les songes du Roi, 344. Est jeté dans la fournaise, 346. Explique la vision de Balthazar, 350. Est fait Satrape, 352. Est jeté dans la fosse aux lions, 353. Son éloge, 355.

*Darius*, Roi de Perse, propose

des questions à résoudre, Tome II. p. 383. Permet à Zorobabel de faire rebâtir le Temple, 387. Sa mort, 397.

*Dathan & Abiron*. Leur punition, Tome I. p. 350.

*David*, sacré par Samuel, Tome I. p. 523. Combat contre Goliath, 526. Contrefait l'insensé, 537. Défait les Philistins, 542. Marche contre Nabal, 547. Se glisse dans le camp de Saül, 549. Défait les Amalécites, 558. Est reconnu Roi, Tome II. p. 2. Ses enfans, 4. Fait un traité d'alliance avec Hiram, 13. Ses victoires sur les Philistins, 14. & suiv. Est séduit par les charmes de Bethsabée, 25. En est repris par le Prophète Nathan, 28. Pardonne à Séméï, 49. Fait le dénombrement du peuple, 59. Ses préparatifs pour la construction du Temple, 61. Sa mort, 71. Il n'égorgeoit point ceux dont il enlevait les effets, 567.

Remarque sur la guerre que ce Prince eut contre les Ammonites & les Syriens, 73. Du poste qu'occupaient les plus âgés de ses enfans, 75. richesses que Salomon fit mettre dans son tombeau, 79.

*Débora*, secoue le joug du Roi Jabin, Tome I. p. 447.

*Décrets*. Remarque sur les décrets du Sénat, Tome II. p. 662. Tome III. p. 101, 102, 104.

*Déluge universel*, Tome I. p. 85. De la distance entre la Création & le Déluge, 140.

*Démétrius*, fait mourir Antiochus & Lyfias, Tome II. p. 529. Envoie Nicanor contre Judas, 531. Et ensuite Bacchide, 535. Demande du secours à Jonathas, 571. Sa mort, 575. Avoit donné aux Juifs le commandement sur trois Toparchies, 644.

*Démétrius Nicator*, épouse Cléopâtre, Tome II. p. 582. Est assiégé dans son Palais, 587. Est défait par Triphon, 588. Vaincu par Arsacès, 594.

*Démétrius Phaléus*, rassemble une Bibliothèque, Tome II. p. 470.

*Dénombrement* du peuple, Tome II. p. 59. Tome III. p. 427-431.

*Dina*, déshonorée par Sichem, Tome I. p. 130.

*Divorce*, se peut-il faire pour les moindres causes? Tome I. p. 408.

*Dixmes* des Juifs, Tome I. page 405.

*Drusille*, épouse Félix, Tome III. p. 574. Ne renonça point à sa religion en l'épousant, 603.

## E.

**E**AUX de contradiction, Tome I. p. 255.

*Eglon*, déclare la guerre aux Israélites, Tome I. p. 445.

*Egypte*. Prestiges de ses Prêtres, Tome I. p. 215. Plaies d'Egypte, 217. Eclaircissement sur sa conquête, Tome II. p. 373.

*Egyptiens*, oppriment les Israélites, Tome I. p. 200. S'il leur étoit défendu de garder des troupeaux, 232.

*Ela*, Roi d'Israël, est assassiné par Zambri, Tome II. p. 141.

*Elazar*, envoie soixante & douze personnes pour travailler à la traduction de la Bible, Tome II. p. 477.

*Elie*, annonce la sécheresse à Achab, Tome II. p. 143. Ses miracles, 144. Est nourri par des corbeaux, 220. Fait tomber le feu du ciel sur des soldats, 230. Il disparaît de dessus la terre, 232. Sa Lettre à Joram, 284.

*Elisée*, prédit la défaite des Am-

monites, Tome II. p. 234. Ses miracles, 235. Corps mort jeté dans son tombeau, 288.

*Esau*. Sa naissance, Tome I. page 116. Pourquoi appelé Edom? 165. Ses enfans, 166.

*Eslavage* chez les Juifs, Tome I. p. 409.

*Esdras*, obtient plusieurs grâces de Xercès, Tome II. p. 398. Il lit la loi de Moïse au peuple, 403. Sa mort, 404. Eclaircissement sur le Livre d'Esdras, 440. Sur le lieu où se tint l'assemblée pour casser les mariages, 442.

*Esseniens*, Tome II. p. 592. Leur manière de vivre, Tome III. p. 367.

*Esther*, épouse Artaxerxès, Tome II. p. 410. S'intéresse pour les Juifs, 414. Quelques difficultés que présente le Livre d'Esther, 454.

*Eve*, est formée d'une côte d'Adam, Tome I. p. 77. Est chassée du Paradis terrestre, p. 80.

*Evilmerodach*, Roi de Babylone, met en liberté Jéchonias, Tome II. p. 348.

*Ezéchias*, Roi de Juda, Tome II. p. 272. Rétablit le culte de Dieu, *ibid.* Députe vers Isaïe, 311. Tombe malade, 313. Sa guérison confirmée par un miracle, 314. Fait voir ses trésors, 315. Sa mort, *ibid.*

## F.

**F**ADUS, est nommé Intendant de la Judée, Tome III. p. 553. Purge la Judée de bandits, 554.

*Félix*, est nommé Intendant de Judée, Tome III. p. 573-599. Il épouse Drusille, 574-603. Fait tuer le Grand-Prêtre Jonathas, 577.

*Femmes Juives*, ne pouvoient pas répudier leurs maris, Tome III. p. 188.



*Festus*, est nommé Intendant de Judée, Tome III. p. 580.

*Fêtes* de la Pentecôte, Tome I. p. 291. Des Tabernacles, 290-334. De Pâque, 290. De l'Expiation, 333. Des Azymes, Tome II. p. 395. De la purification du Temple, 554.

*Florus*, est nommé Intendant de Judée, Tome III. p. 590. Ses cruautés contre les Juifs; 591. Ce qui les oblige à prendre les armes contre les Romains, *ibid.*

### G.

**GABAONITES.** Leur alliance avec les Israélites, Tome I. p. 422.

*Gabinus*, fait la guerre à Alexandre, Tome III. p. 14. Défait Aristobule, 16.

*Galiléens*, veulent tuer Jonathas, Tome I. p. 37. Excès auxquels ils se portent, 69.

*Gamala*, Meurtres arrivés dans cette ville, Tome I. 27. Excès auxquels se portent ses habitants, 69.

*Gédéon*. Un Ange lui apparôit, Tome I. p. 449. Il défait les Madianites, p. 451.

*Germanicus*, est empoisonné par Pison, Tome III. p. 372. Son éloge, 397.

*Godolias*, est assassiné par Ismaël, Tome II. p. 337. Eclaircissement sur ce qu'il dit à Jean, 371.

*Goliath*, insulte les Israélites, Tome I. p. 524. Est vaincu par David, 526.

*Grands-Prêtres*. Violences qu'ils exercent contre ceux du second ordre, Tome III. p. 579. Origine des Grands-Prêtres chez les Juifs, & combien il y en a eu, 587.

### H.

**HABITS** pontificaux, Tome I. p. 275. & 325.

*Haï*. Prise de cette ville, Tome I. p. 421.

*Helcias*, trouve le Livre de la Loi dans le Temple, Tome II. p. 361.

*Hélène*, Reine de l'Adiabene, embrasse la Religion des Juifs, Tome III. p. 556-595. Sa mort, 566.

*Héli*. Mauvaise conduite de ses enfans, Tome I. p. 470. Sa mort, 473.

*Hérode*, est fait Gouverneur de Galilée, Tome III. p. 27-99. Se retire à Damas, 30. Fait assassiner Malichus, 49. Chasse Antigone de la Judée, 51. Les Parthes tâchent de le surprendre, 59. Sa fuite, 60. Bat les Juifs qui le poursuivoient, 61. Se rend à Rome, 64. Le Sénat le déclare Roi, 65-107. Son retour dans la Galilée, 67. Ses expéditions, 68. Mene du secours à Antoine, 74. Prend Jérusalem, 79-100. Sa cruauté, 116-309. Va trouver Antoine, 125. Fait la guerre contre les Arabes, 132. Se rend auprès d'Auguste, 144. Il fait mourir Mariamne, 152. Et ensuite Alexandra, 155. Etablit des jeux en l'honneur d'Auguste, 158. Découvre une conspiration formée contre lui, 160. Places fortes qu'il fait construire, 161. Epouse la fille de Simon, 166. Bâtit un Temple en l'honneur d'Auguste, 174. Rebâtit le Temple, 177. Condamne les voleurs à être vendus aux étrangers, 203. Va trouver Agrippa, 205. Déclame contre les enfans, 217. Se réconcilie avec eux, 223-247. Autres villes qu'il fait bâtir, 226. Son caractère, 227. Descend dans le tombeau de Da-

vid, 233. Fait mettre trois Eunuques à la question, 241. Fait étrangler les enfans, 168. Femmes de ce Prince, 281. Son testament, 304-311. Sa maladie, 307. Sa mort, 311-346-358. L'Empereur règle son testament, 332-356. Sa postérité, 385.

*Hérode le Tétrarque*, fait bâtir Tibériade, Tome III. p. 370. Epouse la femme de son frere, 383. est défait par Aréas, *ibid*. Est exilé, 405.

*Hérodiade*, engage Hérode Antipas à aller solliciter une Couronne, Tome III. p. 403. Est exilée, 405.

*Hircan*, fils de la Reine Alexandra, cède la Couronne à Aristobule, Tome III. p. 2. Se retire chez le Roi des Arabes, 3. Ouvre les portes de Jérusalem à Pompée, 10. Est fait souverain Sacrificateur, 16. Envoie des Ambassadeurs à César, 32. Est arrêté, 59. Retourne en Judée, 118. Sa mort, 142.

*Hircan*, fils de Joseph, fait une grande fortune, Tome II. p. 502.

*Hittims*, Rois qui étoient venus au secours du Roi d'Israël, Tome II. p. 289.

## I,

**J**ABIN, réduit les Israélites en esclavage, Tome I. p. 446.

*Jacob*. Sa naissance, Tome I. page 116. Va en Mésopotamie, p. 120. Vision qu'il y eut, *ibid*. Epouse Rachel, 124. Ses enfans, 125-195. Lutte avec un Ange, 129. Son entrevue avec Esau, 130. Envoie ses enfans en Egypte, 181. Sa mort, 198. Ses enfans ne furent pas la cause de la sortie des Israélites d'Egypte, 227. De la manière dont il apprit la perte de Joseph, 228.

*Jacques* (S.) Sa mort, Tome III. p. 583-603.

*Jahel*, tue Sisara, Tome I. page 447.

*Jean de Giscala*, Tome I. p. 11. Soulève le peuple de Tibériade contre Joseph, 14. Cabale contre lui, 19. & 28.

*Iduméens*. Quand est-ce qu'ils commencerent à avoir des Rois, Tome II. p. 282.

*Jean-Baptiste*. (S.) Sa mort, Tome III. p. 384-471.

*Jean Hircan*, est fait souverain Pontife, Tome II. p. 602. Fait ouvrir le tombeau de David, 605-660. Fait le siège de Samarie, 610. S'attache à la secte des Sadducéens, 614. Sa mort, *ibid*.

*Jéchonias*, Roi de Jérusalem; est mis en liberté, Tome II. p. 348.

*Jehu*, Roi d'Israël, succède à Joram après l'avoir tué, Tome II. p. 248. Fait jeter Jézabel par les fenêtres, 249. Fait tuer les parens d'Ochozias, 250. Fait brûler les faux Prophètes, 251. Sa mort, 255.

*Jephthé*, défait les Ammonites, sacrifie sa fille, Tome I. p. 458. & 482. Sa mort, 459.

*Jérémie*. Ses prédictions, Tome II. p. 324-369. Est arrêté, 327. Est mis en liberté, 335. Eclaircissement sur ce Prophète, 370.

*Jéricho*. Prise de cette ville, Tome I. p. 417.

*Jéroboam*, est établi Roi d'Israël, Tome II. p. 125. Ses impiétés, 133. Déclare la guerre à Abia, 135. Détourne ses sujets d'aller adorer Dieu à Jérusalem, 212. Sa mort, 137.

*Jéroboam*, Roi d'Israël, fils de Joas, Ses impiétés, Tome II. p. 263. Sa mort, 265.

*Jérusalem*. Ses députés veulent perdre Joseph, Tome I. p. 34-41. Est assiégée par Nabuchodonosor, Tome II. p. 327. Est rasée, 333. Est

rebâtie;

tebàrie , 451. Est prise par Hérode , Tome III. p. 79-110.

*Jesus-Christ*. En quel tems il parut : son éloge , Tome III. p. 374, 439.

*Jesus* , fils de Sapphia , met le feu au Palais d'Hérode , Tome I. p. 11. Tâche du surprendre Joseph , 16. Veut l'assassiner , 20-66.

*Jesus* , frere du Grand-Prêtre Jean , est assassiné. Eclaircissement sur ce meurtre , Tome II. p. 425-457.

*Jezebel* , veut faire mourir Elie , Tome II. p. 148. Fait lapider Naboth , 150. Sa mort , 249.

*Jerusalem*. Etoit-elle la métropole de Samarie ? Tome II. p. 222.

*Imposteur* Egyptien qui se dit Prophète , Tome III. p. 578-604.

*Joab*. Sa victoire sur les Ammonites , Tome II. p. 23. Assassine Amasa , 52.

*Joachas* , Roi d'Israël , Tome II. p. 255. Sa mort , 258.

*Joachim* , Roi de Juda , paye le tribut à Nabuchodonosor , Tome II. p. 325. Sa mort , 324.

*Joachim* , fils du précédent , succède à son pere , Tome II. p. 324. Est fait prisonnier , 325.

*Joas* , est reconnu Roi de Juda , Tome II. p. 254. Il fait réparer le Temple , 255-286. Sa mort , 257.

*Joas* , Roi d'Israël , Tome II. p. 258. Sa mort , 260.

*Joatham* , Roi de Juda , Tome II. p. 268.

*Joiada* , Grand-Prêtre , sauve Joas , Tome II. p. 252. Sa mort , 257.

*Jonas*. Histoire de ce Prophète , Tome II. p. 264. Sur quel rivage il fut jeté par le poisson , 289.

*Jonathas* , fils de Satil , prend un fort des Philistins , Tome II. p. 510.

*Jonathas* , frere de Judas Machabée , Tome IV.

bée , prend le commandement de la nation , Tome II. p. 567. Combat contre Bacchide , 568-640. Venge la mort de son frere Jean , 569. Fait réparer les murs de Jérusalem , 571. Est fait souverain Sacrificateur , 572. Défait Apollonius , 580. Assiège la citadelle de Jérusalem , 584. Bat les Généraux de Démétrius , 590. Sa mort , 598. Remarque sur la Lettre aux Lacédémoniens , 651. S'il a été quatre ans Grand-Prêtre , 652.

*Jonathas* , fils de Sisenna , tend des pièges à Joseph , Tome I. p. 38. 43. Est enlevé , 44.

*Jonathas* , Elu Grand-Prêtre après Ananie , Tome III. 601-610.

*Joram* , Roi d'Israël , déclare la guerre aux Moabites , Tome II. p. 232. Sa mort , 248.

*Joram* , Roi de Juda , Ses cruautés , Tome II. p. 244. Sa mort , 246.

*Josaphat* , Roi de Jérusalem. Ses vertus , Tome II. p. 157. Il défait les Moabites & les Ammonites , 227. Sa mort , 235. Ses Généraux , 224.

*Joseph* , fils de Jacob. Ses songes , Tome I. p. 167. Est vendu par ses freres , 170. Est mis en prison , 175. Il explique les songes de Pharaon , 178. Fait mettre ses freres en prison , 183. Se fait connoître à eux , 192. Sa mort , 198. Il ne se servoit point de sa coupe pour tirer des augures , 229.

*Joseph* , fils de Tobie. Son histoire , Tome II. p. 495.

*Joseph* , Auteur de cette Histoire. Sa naissance : ses enfans , Tome I. p. 2. Embrasse la secte des Pharisiens , 3. Son voyage à Rome , *ibid*. Est fait Gouverneur de la Galilée , 6. Court risque de perdre la vie à Tibériade , 15. Est attaqué par Ebutius , 18. Danger où il se trouve , 20.

B b b b b



Stratagème dont il se sert, 25. Vision qu'il eut, 30. Se saisit de Simon, 45. Ses invectives contre Juste de Tibériade, 47. Emporte Sephoris, 51. Appartenoit à la famille Royale, 59. Etat de sa femme, 69. Motifs qui l'ont engagé à écrire cette Histoire, 72.

*Jofias*, Roi de Juda, détruit l'idolâtrie, Tome II. p. 317. Consulte la Prophétesse Holda, 319. Sa mort, 321. Eclaircissement sur ses actions, 365.

*Josué*, défait les Amalécites, Tome I. p. 258. Passe le Jourdain, 416. Défait cinq Rois, 423. Sa mort, 433.

*Jourdain*. Passage de ce fleuve, Tome I. p. 416. & 476.

*Isaac*. Sa naissance, Tome I. page 108. Epouse Rebecca, 113. Bénit Jacob, 119.

*Isaï*. Du nombre de ses enfans, Tome I. p. 564.

*Isaïe*, prédit la défaite des Assyriens, Tome II. p. 311. Son miracle au sujet de la guérison d'Ezéchias, 314.

*Isboseth*. Sa mort, Tome II. p. 9.

*Ismaël*. Sa naissance, Tome I. p. 104. Ses enfans, 109.

*Israélites*, maltraités par les Egyptiens, Tome I. p. 199. Leur départ d'Egypte, 221. Passent la mer rouge, 224. Leur murmure, 251. Leur passion pour les filles Moabites, 365. Demandent un Roi, 498.

*Judas Machabée*, remporte deux victoires, Tome II. p. 513. Il défait Lyfias, 517. Purifie le Temple, 518. Institue une fête à cette occasion, 554. Ses victoires sur les Iduméens & les Ammonites, 520. Afflige la citadelle de Jérusalem, 525. Défait Nicanor, 532. Est élu Grand-Prêtre, 533. Envoie des Ambassa-

deurs à Rome, 534. Souscription du décret du Sénat, 562. Fait des prodiges de valeur & est tué, 536. S'il a été souverain Pontife, 560.

*Judas*, fils d'Ezéchias, Chef des bandits, veut se faire Roi, Tome III. p. 324. S'il avoit deux noms : son pays, 433.

*Judée*. Est affligée de famine, Tome II. p. 566. D'un tremblement de terre, Tome III. p. 134. De grandes calamités, 163. Emeute causée par l'insolence d'un soldat, 568.

*Juifs*. Veulent contraindre deux Seigneurs de se faire circoncire, Tome I. p. 17. Sont réduits en captivité, Tome II. p. 334. Recouvrent leur liberté, 378. N'oublièrent point l'Hébreu pendant leur captivité, 442. Leurs démêlés avec les Samaritains, 469-648. Sont considérés des Puissances, 488. Maux que leur causerent les guerres d'Antiochus, 490. Ils se donnent à lui, *ibid.* Dispute entre les Juifs & les Samaritains sur le lieu où étoit le Temple de Moïse, 577. Juifs partagés en trois sectes, 592. Sont délivrés du joug des Macédoniens, 599. Passent sous le commandement des Romains, Tome III. p. 13. Et ensuite sous le gouvernement Aristocratique, 16. Décrets de César en leur faveur, 33. Décrets de Marc-Antoine, 52. Ceux d'Asie députent à Auguste pour se plaindre des Grecs, 229. Attaquent les Romains, 322. Demandent la permission de se gouverner selon leurs loix, 329. Sédition qu'ils excitent, 314-352. Sont chassés de Rome, 377. Sédition entre les Juifs & les Grecs, 406-523. Démêlé de Juifs avec les Syriens, 578. Injustices de Félix contre les Juifs, 580.

*Juste de Tibériade*. Son caractère,

# CONTENUES DANS LES III. VOL. DES ANTIQ. JUIVES. 747

Tome I. p. 7. Se retire auprès d'Agrippa, p. 53. Est mis aux fers, 56.

*Izate*, embrasse la religion des Juifs, Tome III. p. 556. Est fait Roi de l'Adiabène, 557. Ses grandes actions, 561--596. Fait rentrer le Roi Artabane dans ses Etats, 562. Sa mort, 566.

## L.

**L**ABAN. Reproches qu'il fait à Jacob, Tome I. p. 126. Sa mauvaise foi, 127.

*Législateur*. Ses qualités, Tome I. p. 74.

*Lévites*. Fonds pour leur entretien, Tome I. p. 351. Le Roi permet aux Lévites Chantres de porter la robe de lin, Tome III. p. 586--607.

*Lia*. Ses enfans, Tome I. p. 124. Ne fait point nombre avec la famille de Jacob qui alla en Egypte, 131.

*Lisanius*. Etoit-il Ethnarque d'Arabie du tems de Tibère, Tome III. p. 359.

*Livre* de la Loi trouvé dans le Temple, Tome II. p. 362. Outrage fait aux Livres de Moïse, Tome III. p. 569.

*Loix* concernant la purification, Tome I. p. 286. Concernant les Fêtes, 289. Loix civiles & politiques, 292. Loix pour les Prêtres, 295.

*Loth*, reçoit deux Anges chez lui, Tome I. p. 106. Sa femme est changée en statue de sel, 158.

## M.

**M**ADIANITES. Leur défaite, Tome I. p. 368--481. Sont vaincus par Gédéon, 451.

*Manahem*, s'empare du trône d'Israël, Tome II. p. 267. Ruine le

territoire de Thapfa, 290. Sa mort, 268.

*Manassès*, Roi de Juda. Ses impiétés, Tome II. p. 315. Retourne vers Dieu, 316. Sa mort, 317.

*Manne* du désert d'Egypte, Tome I. p. 254. & 307.

*Marc-Antoine*. Ses décrets en faveur des Juifs, Tome III. p. 52. Fait mourir Antigone, 116. Se rend maître de l'Arménie, 131.

*Mardochee*, découvre la conspiration formée contre le Roi, Tome II. p. 412. Est élevé à la place d'Aman, 419.

*Mariage* des Prêtres, Tome I. p. 338. Des autres mariages, 407--442.

*Mariamne*, femme d'Hérode: sa mort, Tome III. p. 152. Son éloge, 153.

*Marie*, sœur de Moïse: sa mort, Tome I. p. 355.

*Mathathias*, refuse d'abandonner la Loi, Tome II. p. 510. Sa mort, 513.

*Melchisedech*, va au devant d'Abraham, Tome I. p. 102. Remarque sur la ville dont il a été Roi, 150.

*Mer rouge*. Son passage, Tome I. p. 138. Canal de communication entre elle & la Méditerranée, Tome II. p. 206.

*Ministres des Autels*. Leurs habits, Tome I. p. 275. & 325.

*Miphobseth*, est comblé de biens par David, Tome II. p. 22.

*Mithridate*. Remarque sur le lieu où il donna bataille au Roi d'Egypte, Tome III. p. 98.

*Monobaze*, embrasse la religion des Juifs, Tome III. p. 564.

*Moria*. Travaux qu'on fit pour élargir le sommet de cette montagne, Tome III. p. 199.

*Moïse*. Sa supériorité au dessus  
B b b b ij.

dés autres Législateurs , Tome I. p. 74. Sa naissance, 102. Il marche contre les Ethiopiens, 206. Délivre les Juifs de l'Egypte, 212. Monte sur le mont Sinaï, 263. Appaise le murmure du peuple, 301. Fait camper les Israélites, 356. Ses loix, 371. Sa mort, 395. & 411. De l'avis qu'il donna aux Israélites de faire des tentes, 334. Comment il fit écrire les noms de ceux qui briguoient le Sacerdoce, 400.

## N.

**NABAL.** S'il étoit de la secte des Cyniques, Tome I. p. 566.

*Naboth*, refuse sa vigne à Achab, Tome II. p. 149. Jézabel le fait mourir, 150.

*Nabuchodonosor*, marche contre Jérusalem, Tome II. p. 323. Fait mourir Joachim, 324. Etablit Sédécias Roi de Juda, 325. Fait mourir les enfans de ce Roi, 332. Se rend maître de la Syrie & de l'Egypte, 340. Fait élever Daniel, *ibid.* Fait faire une statue d'or, 346. Sa mort & ses grandes actions, 347.

*Nadab & Abiu*, consumés par le feu, Tome I. p. 284.

*Nazaréens*, Tome I. p. 354. & 401.

*Nécho*, combat contre les Médes, Tome II. p. 321. Fait enchaîner Joachaz, 322. De la bataille qu'il gagna sur les Syriens, 368.

*Néhémie*, fait rebâtir les murs de Jérusalem, Tome II. p. 404. Sa mort, 407.

*Nembrod.* Son motif en bâtissant la Tour de Babel, Tome I. p. 142.

*Néron*, fait mourir Britannicus & Agrippine, Tome III. p. 575.

*Nicanor*, marche contre Judas, Tome II. p. 531. Est tué, 532.

*Not.* Sa vertu, Tome I. p. 84. Sa généalogie, 85. Sa mort, 89. Ses enfans, 90.

## O.

**OCHOSIAS**, Roi d'Israël, Tome II. p. 161. Sa mort, 230.

*Og*, Roi de Basan. Sa défaite, Tome I. p. 358.

*Onias*, refuse de payer le tribut au Roi, Tome II. p. 424. Sa mort, 545.

*Onias*, fils du Grand-Prêtre, obtient la permission de bâtir un Temple en Egypte, T. II. p. 575--645.

*Oracle.* Du tems qu'il cessa chez les Juifs, Tome I. p. 331.

*Osée*, Roi d'Israël, Tome II. p. 272. Est fait prisonnier, 275.

*Othoniel*, délivre les Israélites; Tome I. p. 444.

*Ouvrage* des six jours, Tome I. p. 75.

*Oza.* On n'a point de preuves qu'il ait été Prêtre, Tome II. p. 72.

*Ozias*, Roi de Juda, devient lépreux, Tome II. p. 266. Sa mort 267.

## P.

**PAINS** de proposition, Tome I. p. 318. Tome II. p. 200.

*Paradis terrestre*, Tome I. p. 77.

*Parvis* des Prêtres. Il étoit défendu à ceux qui ne l'étoient pas d'y entrer, Tome II. p. 192. Faisoit-il le tour du Temple? 195.

*Pauline*, Dame Romaine. Son histoire, Tome III. p. 375.

*Pentecôte*, Tome I. p. 292.

*Petrone*, Gouverneur de Syrie; succède à Vitellius, Tome III. p. 407. Convoque le peuple, 411. Veut faire placer la statue de Caius dans le Temple de Jérusalem, 477.



*Phacée*, tue Phacéia, & usurpe la Couronne d'Israël, Tome II. p. 168. Il est tué par Osée, 271.

*Pharaon*. Ses songes expliqués par Joseph, Tome I. p. 178. Pourquoi les Rois d'Egypte portoient ce nom? Tome II. p. 111-204.

*Pharisiens*, Tome II. p. 592. Refusent de prêter serment de fidélité à Hérode, Tome III. p. 284. Leur manière de vivre, 366.

*Phasaël*, obtient le gouvernement de Jérusalem, Tome III. p. 27. Est arrêté, 59. Se tue, 61.

*Pheroras*, refuse d'épouser la fille d'Hérode, Tome III. p. 235. Sa mort, 288.

*Philippe*, Officier du Roi Agrippa, Tome I. p. 8.

*Philippe* le Tétrarque. Sa mort, Tome III. p. 382.

*Phinées*, tue Zambri, Tome I. p. 367.

*Phraate*, Roi des Parthes, est assassiné par son fils, Tome III. page 370.

*Pilate*, est cause d'une émeute, Tome III. p. 373. Fait faire des aqueducs, *ibid.* Fait mettre l'image de l'Empereur dans le Temple, 436. Boucliers qu'il fait consacrer dans le Palais d'Hérode, 437.

*Pompée*. Présens qu'il reçoit des villes de Syrie, Tome III. p. 6. Présens qu'il reçoit d'Aristobule, 88. Donne audience à Hircan & à Aristobule, 7. Entre dans Jérusalem, 10. Prend le Temple, 12. Soumet les Juifs à son Empire, 13.

*Portiques du Temple*, Tome II. p. 281. Bâti par Hérode, Tome III. p. 195. Celui de Salomon subsista jusqu'au tems du jeune Agrippa, 609.

*Ptolémée Lagus*, se rend maître de Jérusalem, Tome II. p. 469.

*Ptolémée Lathure*, attaque la Ju-

dée, Tome II. p. 611. Se rend maître de Ptolémaïde, 612. Echoue en Egypte, 623.

*Ptolémée Philadelphus*, fait traduire la Bible en Grec, Tome II. p. 470. Riches présens qu'il envoie à Jérusalem, p. 478. Bon traitement qu'il fait aux soixante & douze Interprètes, 484.

*Purifications*, Tome I. p. 286.

## R.

**R**ACHEL, épouse Isaac, Tome I. p. 124. Ses enfans, 125. Cache les Dieux de Laban, p. 128.

*Raguel*, va trouver Moïse, Tome I. p. 261. Avis qu'il lui donne, 262.

*Rahab*, sauve les envoyés de Josué, Tome I. p. 414. Remarque sur l'état de cette femme, 475.

*Raphaël*. Ses blasphèmes contre Dieu, Tome II. p. 310.

*Rebecca*, épouse Isaac, Tome I. p. 123. En quel tems elle conçoit, 160.

*Roboam*, succède à Salomon, Tome II. p. 123. Se livre à l'impiété, 131. Sa mort, 133.

*Ruth*, Tome I. p. 467. Conjectures sur l'auteur de cette histoire, 487. & 488.

## S.

**S**ABA. (Reine de) De quel pays elle vint à Jérusalem, Tome II. p. 207.

*Sabbat*. Les Juifs aiment mieux se laisser égorger que de violer ce jour, Tome II. p. 511.

*Sabinus*, maltraite les Juifs, Tome III. p. 321.

*Sadducéens*, Tome II. p. 592. Tome III. p. 366.

*Sadoc*, Chef d'une Secte, Tome III. p. 366.

*Saint des Saints*, n'avoit point de portes, Tome II. p. 179.

*Salmanasar*, prend Samarie, Tome II. p. 275. Rend captif le peuple d'Israël, *ibid.*

*Salomé*, calomnie Mariamne, Tome III. p. 127. Se sépare de son mari Costobare, 156. Conspire la perte des fils d'Hérode, 204-213-236. Sa mort, 369. Quel fut le crime dont Alexandra la chargea, 272.

*Salomon*, est déclaré successeur de David, Tome II. p. 65. Epouse la fille du Roi d'Egypte, 85. Il préfère la sagesse aux richesses, *ibid.* Célèbre jugement de ce Prince, 86. Dépense de sa maison, 88. Sa Lettre au Roi de Tyr, 90. Jette les fondemens du Temple, 92. Fait bâtir un Palais, 106. Fortifie Jérusalem, 110. Est visité par la Reine de Saba, 114. Ses richesses, 117. Son idolatrie, 119. Sa mort, 123. Richesses qu'il fit mettre dans le tombeau de David, 79. Ses Lettres, 163. Son Trône, 202.

*Samarie*. Prise de cette ville, Tome II. p. 278. & 294.

*Samaritains*. Traits sur leur histoire, Tome II. p. 302. S'opposent à la reconstruction du Temple, 391. Leur caractère, 462. Leur dispute avec les Juifs, 648. Trouble qu'ils excitent, Tome III. p. 377. Ne jetterent point des os de morts dans le Temple, 435. Maltraitent les Galiléens, 570. Se plaignent des Juifs, 571. Sont condamnés par l'Empereur, 572.

*Samson*. Sa naissance, Tome I. p. 462. Il étouffe un lion, *ibid.* Met le feu à la moisson des Philistins, 463. Sa mort, 466. De quelle ma-

nière Dieu défaltéra sa soif, 485. Remarque sur sa force, *ibid.*

*Samuel*. Sa naissance, Tome I. p. 471. Il sacre Saül, 502. Sa mort, 545. Annonce à Saül qu'il mourra, 554.

*Sanaballat*, mene du secours à Alexandre, Tome III. 458.

*Sara*, passe pour être sœur d'Abraham, Tome I. p. 99. Sa mort, 112.

*Sarepta* (veuve de) nourrit le Prophète Elie, Tome II. p. 143-210.

*Saturninus*. Ses enfans n'opinèrent point avec lui dans l'assemblée de Bérith, Tome III. p. 276.

*Saül*. Son sacre, Tome I. p. 502. Il défait les Ammonites, 506. Veut faire mourir Jonathas, 516. Défait les Amalécites, 518. Est possédé du malin esprit, 523. Veut faire mourir David, 528. Fait ruer Achimelech, 539. Poursuit David, 543. Consulte la Pithonisse, 552. Sa mort, 560. Remarque sur la menace qu'il fit à ceux qui ne le suivroient pas contre les Ammonites, 563. Sur l'endroit où il assembla ses Officiers, 565.

*Sauterelles*. S'il en tomba dans le camp des Israélites, Tome I. page 304.

*Scaurus*. Son expédition en Arabie, Tome III. p. 96.

*Sebastéens*. Insolences qu'ils commirent à la mort d'Agrippa, T. III. p. 550.

*Sectes*. Les trois Sectes des Juifs, Tome II. p. 592. Tome III. p. 366.

*Sédécias*, Roi de Juda. Ses déreglemens, Tome II. p. 325. Manque de foi aux Babyloniens, 326. Nabuchodonosor lui fait crever les yeux, 332. Sa mort, 335.

*Sédécias*, faux Prophète, trompe le Roi Achab, Tome II. p. 160-225.

*Schon*, Roi des Amorréens, est défait, Tome I. p. 357.

*Sellum*, usurpe la couronne d'Israël, Tome II. p. 267.

*Semeï*, insulte David, Tome II. p. 38. Est puni, 84.

*Sennachérib*. Sa mauvaise foi, Tome II. p. 309. Son expédition & sa défaite, 358. Sa mort, 313.

*Sentius*, harangue le Sénat pour la liberté, Tome III. p. 305.

*Seth*. Sa naissance, Tome I. page 83.

*Sicaires*, commettent plusieurs assassinats, Tome III. p. 577. Leurs désordres, 584.

*Silas*, Commandant des troupes d'Agrippa, combat contre Joseph, Tome I. p. 55. Est mis en prison, Tome III. p. 530.

*Simon*, frère de Judas Machabée, se rend maître de Bethsura, Tome II. p. 590. Est élu Chef de la nation, 597. Et souverain Pontife, 599. Fait raser la citadelle de Jérusalem, 600. Ses victoires, 602. Est tué en trahison, 602.

*Simon*, frère de Ménélaüs, étoit de la tribu de Benjamin, Tome II. p. 545.

*Sodome*. Embrasement de cette ville, Tome I. p. 106. & 158.

## T.

**T**ABERNACLE, construit par Moïse, Tome I. p. 267--309--312--315.

*Table des pains de proposition*, Tome II. 201.

*Table de la Loi*, Tome I. p. 266.

*Taré*. Sa mort paroît postérieure à la vocation d'Abraham, Tome I. p. 144.

*Taureaux*, qui portoient la mer d'airain : leur situation, Tome II. p. 129.

*Temple de Jérusalem*. Sa description, Tome II. p. 93. & suiv. 166--177--179--180--183. Est brûlé, 333. Est rebâti, 378--435. T. III. p. 177--195--343. Ses portiques, Tome II. p. 183. Ses portes, *ibid.* Le vestibule n'avoit point de voûte, 179--180.

*Temple d'Hérode*, Tome II. page 172. Tome III. p. 195. De l'éloignement dont on le voyoit, 201.

*Terre promise*. Députés envoyés pour la reconnoître, Tome I. p. 300. Partage de cette terre, 478.

*Theglaphazar*. Son expédition contre les Rois de Damas & d'Israël, Tome II. p. 293.

*Thersa & Thapsa*, deux villes différentes, Tome II. p. 289.

*Theudas*, imposteur qui se disoit Prophète, Tome III. p. 567--598.

*Tibère*. Son goût pour l'astrologie judiciaire, Tome III. p. 389. Il déclare Caius son successeur. Sa mort, 400.

*Tibère Alexandre*, est nommé Intendant de Judée, Tome III. page 567.

*Tibériade*, divisée en trois factions, Tome I. p. 6. Assemblée dans cette ville pour perdre Joseph, 39.

*Tigrane*, Roi d'Arménie, se jette dans la Syrie, Tome II. p. 636.

*Tour de Babel*, Tome I. p. 91. & 142.

*Trachonites*. Leur révolte, Tome III. p. 224. Leurs brigandages, 248.

*Triphon*, défait Démétrius, Tome II. p. 388. Se saisit de Jonathan par trahison, 595. Artifice qu'il propose à Simon, 597. Fait mourir Antiochus, & usurpe sa couronne, 600. & 654.

*Tyr*. Lettres du Roi de Tyr, Tome II. p. 163. Fondation de cette ville, 163.



## V.

**V**ARUS, Gouverneur de la Syrie, fait égorger soixante & dix Juifs, Tome I. p. 10. & 64. Dégage les Romains assiégés par les Juifs, Tome III. p. 327. Conseil qu'il donne à Antipas d'aller à Rome, 356.

*Vashti*, est répudiée, Tome II. p. 410.

*Vestibule du Temple*, n'avoit point de voile, Tome II. p. 179-180.

*Villes de refuge*, Tome I. page 370.

*Vitellius*, Gouverneur de Syrie, est reçu à Jérusalem, Tome III. pa-

ge 379. Fait alliance avec Artabane, 380. Va à Jérusalem, 384.

*Urié*. Sa mort, Tome II. p. 27.

## X.

**X**ERXÈS, permet à Esdras de retourner à Jérusalem, Tome II. page 398.

## Z.

**Z**ACHARIE, Roi d'Israël, Tome II. p. 265. Est tué par Sellum, 267.

*Zenodore*. Auguste donne partie de ses Etats à Philippe, Tome III. p. 359.

*Fin de la Table des Matières des Antiquités Juives.*

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

### CONTENUES DANS L'HISTOIRE

### DE LA GUERRE DES JUIFS.

#### A.

*A*GRIPPA, est mis aux fers par Tibère, & en liberté par Caius, page 188. Sa mort, 194.

*Agrippa*, Roi de Judée. Sa harangue aux Juifs, p. 215. Les Séditieux lui jettent des pierres, 226. Veut porter les Juifs à la paix, 244. Est blessé, 393. Harangue ses troupes, 396.

*Aigle d'or* du Temple, est abbatue, p. 140.

*Alains*, pillent la Médie, page 694.

*Albinus*, est nommé Intendant de la Judée, p. 203.

*Alexandra*, fait Hircan Grand-Prêtre, p. 22. Se laisse gouverner par les Pharisiens, 23. Sa mort, 24.

*Alexandre*, fils d'Aristobule, fait la guerre à Ptolémée Latyre, p. 18. Défait ses sujets révoltés, 19. Est défait par Démétrius, 20. par Antiochus, 21. Sa mort, 22.

*Alexandre*, fils d'Hircan. Dépôts contre lui, p. 104. Est mis en prison, 106. Sa mort, 118. Ses enfans, *ibid.*

Tome IV.

*Alexandrie*. Ses deux ports, page 486.

*Allemands*. Leur révolte contre les Romains, p. 675.

*Ananus*, anime le peuple contre les Zéloteurs, p. 411. Est trahi par Jean de Giscala, 418. Sa mort, 430.

*Antigone*, assiège Massada, p. 59. Sa mort, 73.

*Antiochus*, Roi de Comagène. Ses disgrâces, 692. Vespasien lui fait ôter ses fers, 694.

*Antiochus Denys*, Défait Alexandre, p. 21.

*Antiochus Epiphane*, se rend maître de Jérusalem, p. 8. Sa mort, 10.

*Antiochus*, fils d'Epiphane, assiège Jérusalem, p. 13. Sa défaite, 14.

*Antipas*, veut disputer la couronne à Archélaüs, p. 160. Antipater parle en sa faveur, 161.

*Antipater*, engage le Roi des Arabes à armer en faveur d'Hircan, p. 25. Ses enfans, 36. Est fait Intendant de la Judée, 40. Sa réponse aux plaintes d'Antigone, *ibid.* Est empoisonné, 46.

*Antipater*, fils d'Hérode. Sa mort, Ccccc

chanceté , p. 99. Fait rendre des fausses lettres contre Archélaüs & Philippe , 129. Conseil contre lui , 133. Il tâche de se justifier , 136. Sa mort , 143.

*Antoine*. Sa foiblesse pour Cléopâtre , p. 74. Ne prit point Samosate , 152.

*Antonius primus*, défait les troupes de Vitellius , 471.

*Archélaüs*, réconcilie les Princes avec Hérode , p. 107. Appaise la sédition du peuple , 158. Va à Rome , 159. Les Juifs députent contre lui , 170. Est exilé , 175.

*Arétas*, fait la guerre à Alexandre , 21. Lève le siège de Jérusalem , 26.

*Aristobule*, prend le diadème , p. 15. Fait tuer Antigone , 16. Sa mort , 17.

*Aristobule*, fils d'Alexandre, usurpe le trône sur son frere , 25. Implore le secours de Pompée , 26. Est fait prisonnier , 28. Sa mort , 91.

*Athronge*, Berger , veut s'élever à la Royauté , p. 166.

*Auguste*. Sa réponse à Hérode , p. 81. Il lui donne plusieurs villes , 82. Partage les Etats de ce Roi , 172.

## B.

**BÉRENICE**, tâche de fléchir Florus , p. 208.

*Bethzeta*. Erhimologie de ce mot , p. 318.

## C.

**CALIGULA**, veut faire mettre sa statue dans le Temple , p. 189.

*Cassius*, assassine l'Empereur César , p. 44. Ses concussions en Syrie , 45.

*Castor*. Supercherie de ce Juif , p. 335.

*Catulle*, persécute les Juifs , page 720.

*Cecinna*, est lié , p. 471.

*Céréalis*, défait les Samaritains , p. 359. Ses expéditions dans l'Idumée , 459.

*Cestius*, marche contre Jérusalem , p. 243. Met le feu à Bethseta , 244. Est poursuivi par les Juifs , 246. Est défait , 248.

*Claude*, est déclaré Empereur , p. 192. Donne divers Etats à Agrippa , 194.

*Cléopâtre*. Ses cruautés , p. 74.

*Coponius*, est nommé Intendant de Judée , p. 176.

*Corinthe*, Capitaine des gardes d'Hérode , est arrêté , 124.

## D.

**DAMAS**. Les habitans de cette ville tuent dix mille Juifs , p. 249.

*Dame Juive*, qui mange son enfant , p. 615.

*Démétrius Eucaire*, défait Alexandre , p. 120.

## E.

**Egypte**. Sa description , page 466--485.

*Eléazar*. Action éclatante de ce Juif , p. 350.

*Eléazar*, fils de Simon , abandonne le parti de Jean de Giscala , p. 492. Son discours , 704.

*Eléazar*, jeune homme très-courageux : son aventure , p. 689.

*Esséniens*. Leur caractère , p. 176. Leur demeure ordinaire , 292. N'adoroient pas le soleil , 293. Autres sentimens qu'ils ont eus , 295.

*Euriclès*. Ses artifices , p. 110.

*Evarate*. Sa conduite généreuse , p. 214.



*Ezéckias*, chef de voleurs, est tué par Hérode, p. 41.

F.

**F**LEUVE Sabbatique. Cours singulier de ce fleuve, p. 677. & 726.

*Florus*, est nommé Intendant de la Judée, p. 104. Fait enlever dix-sept talens du trésor du Temple, 106. Fait piller le haut marché, 108. Fait venir deux cohortes de Césarée, 110. Chevaliers qu'il fit fouetter, 110.

Fontaine auprès de Jéricho, page 449--480.

G.

**G**ABINIUS, défait Alexandre, p. 31. & Aristobule, p. 34.

Galilée. Description des deux Galilées, p. 327. Cruautés des Galiléens, p. 460.

*Gallus*. Ses exploits en Galilée, p. 241.

*Gamala*. Description de cette place, p. 391. Est prise par les Romains, 400.

*Genesareth*. Description de son lac, p. 383.

*Giscala*. Siège & prise de cette ville, p. 401.

*Glaphira*. Songe qu'elle eut, page 175.

*Grecs* d'Alexandrie, se jettent sur les Juifs, p. 138.

H.

**H**ÉRODE, fils d'Antipater, fait mourir Ezéchias, p. 41. Veut assiéger Jérusalem, 43. Chasse Anrigone, 49. Est fait Tétrarque, 50. Sa fuite, 54. Va en Arabie, 56. Son arrivée à Rome, 58. Est déclaré

Roi, *ibid*. Prend Joppé, 60. Ses autres conquêtes, 63. Force les bandits, 64. Va trouver Antoine, 66. Épouse Mariamne, 71. Se rend maître de Jérusalem, 72. Harangue ses troupes, 77. Défait les Arabes, 79. Son discours à Auguste, 80. Fait rebâtir le Temple, la tour Antonia & Samarie, 84. Maisons royales qu'il fait bâtir, 85. Fait mourir Hircan, 91. Mène les deux fils à Rome, 95. Son discours au peuple, 97. Division parmi les enfans, 101. Envoie Volumnius à Rome, 115. Fait mourir les enfans, 118. Ses vûes pour les enfans d'Alexandre & d'Aristobule, 119. Cabales dans sa famille, 119--122. Tient conseil contre Antipater, 133. Change son testament, 139. Sa mort, 143. Remarque sur ses voyages à Rome, 153.

*Hérode le Tétrarque*, est exilé, p. 188.

*Hircan*, souverain Pontife, attaque Ptolémée, p. 13. Sa mort, 14.

*Hircan*, fils d'Alexandre, implore la protection de Pompée, p. 26. Sa mort, 91.

I.

**I**DUMÉE. Révolte arrivée dans ce pays, p. 166.

*Iduméens*, entrent dans Jérusalem, p. 428. Désordres qu'ils commettent, 430. Se retirent dans leur pays, 435.

*Jean de Giscala*. Ses fourberies, p. 253. Veut faire ôter le Gouvernement de la Galilée à Joseph, 258. Obtient la permission de vendre de l'huile aux Juifs de Syrie, 254--320. Sa réponse au discours de Tite, 403. S'enfuit à Jérusalem, 404. Révèle les délibérations d'Ananus, 417. Le

trahit, 418. Fait fondre les vases sacrés, 574. Ses cruautés, 697.

*Jérusalem.* Sédition dans cette ville, p. 164--262. Est divisée en trois factions, 491. Ses murs, 509. Ses tours, 512. Ses portes, 518. Son Temple, 519. Est assiégé par Tite, 526. Etat déplorable de cette ville, 566. Famine horrible, 614. Prodiges qui annoncent sa ruine, 629. Sa prise, 650. Sa destruction, 665.

*Jésus*, fils de Saphat. Sa trahison, p. 376.

*Jésus*, Grand-Prêtre, harangue les Iduméens, p. 421. Sa mort, 430.

*Imposteur*, qui veut se faire passer pour Alexandre, p. 173. Est découvert par Auguste, 174.

*Imposteurs & faux Prophètes*, p. 200.

*Jonathas*, Grand-Prêtre, est assassiné, p. 100.

*Jonathas.* Bravade de ce Juif, p. 611.

*Jonathas*, Tisserand, fait soulever les Juifs de Cyrène, p. 719.

*Joppé.* Destruction de cette place, p. 373.

*Joseph*, mari de Salomé. Son indiscrétion, p. 93.

*Joseph*, Auteur de cette Histoire, est fait Commandant de Galilée, p. 250. Met les villes de son Gouvernement en état, 251. Exerce ses troupes, *ibid.* Sédition contre lui, 255. Fait rentrer ceux de Tibériade dans leur devoir, 260. est conduit à Vespasien, 370. Ceux de Césarée demandent sa mort, 372. Est déchargé de ses chaînes, 469. Harangue les Juifs, 542. Est renversé d'un coup de pierre, 571. Remarque sur le discours qu'il adresse aux Juifs, 584. Exhorte les Juifs à se rendre, 601. Remarques sur son Histoire de la guerre des Juifs, 145.

*Jotapat.* Description de cette ville, p. 343. Est détruite, 362.

*Judas*, fils de Mathias, purifie le Temple, p. 9. Sa mort, 11.

*Juifs*, députent contre Archélaüs, p. 170. Déclament contre la mémoire d'Hérode, *ibid.* Division entre ceux de Césarée & les Syriens, 201. Commencement de leur guerre avec les Romains, 205. Cessent d'offrir des sacrifices pour l'Empereur, 226. Députent à Agrippa & à Florus, 228. Se jettent sur les Syriens, 234. Sont massacrés par ces derniers, 235. Pour suivent Cestius, 246. & 317. Envoient des Commandans dans leurs Provinces, 250. Insulte qui leur est faite par un Grec de Césarée, 205--309. Sont défaits à Afcalon, 324. Ne donnoient pas la sépulture à ceux qui s'étoient tués, 389. Mettent le désordre dans la dixième Légion de Tite, 501. Tendent un piège aux Romains, 506. Sont persécutés à Antioche, 671.

*Julien.* Prodigieuse action de valeur de cet Officier, p. 599.

## L.

*LAC Asphaltite.* Ses propriétés, p. 451--482.

*Lac Semechon*, p. 474.

## M.

*MACHERONTE.* Siège de cette ville, p. 685.

*Malichus*, tend des pièges à Antipater, p. 45. Il l'empoisonne, 46. Sa mort, 48.

*Manahem*, fameux Sophiste, se rend maître de l' Arsenal d'Hérode, p. 231. Sa mort, 232.

*Mariamne.* Reproches qu'elle fait à Hérode, p. 92.

*Massada*. Siège & description de cette ville, p. 698. & 733.

*Mathias*, rue Bacchide, p. 9.

*Mathias*, Grand-Prêtre. Sa mort, p. 569.

*Mucien*, confère avec Vespasien, p. 468. Va combattre Vitellius, 470.

N.

**N**ERON. Ses cruautés, p. 199. Inquiétudes que la révolte des Juifs lui donne, 321. Charge Vespasien de leur faire la guerre, 323.

*Nicolas*. Sa réponse au discours d'Antipater, p. 162. Justifie Hérode & Archélaüs, 171.

P.

**P**ACORUS, tâche de surprendre Hérode, p. 54.

*Perée*. Description de cette Province, p. 328.

*Petrone*, va à Ptolémaïde, p. 189. Ecrit à l'Empereur, p. 191.

*Pétus*, fait mettre Antiochus aux fers, p. 694.

*Phanias*, est élu Grand-Prêtre, p. 410.

*Pharisiens*. Leurs cruautés, p. 23. Leur doctrine, 185--264.

*Phasaël*, est déclaré Tétrarque, p. 50. Est arrêté par les Parthes, 54. Sa mort, 56.

*Pheroras*, est accusé d'avoir voulu empoisonner Hérode, p. 103. Dépouille de ses esclaves, 126.

*Philon*. Ce qu'il dit des Thérapeutes, p. 298.

*Pilate*, fait entrer l'image de Tibère dans Jérusalem, p. 186. Fait faire un aqueduc, 187.

*Placide*, ravage la Galilée, p. 330. Reçoit un échec à Jotapat, 337. Se rend maître du mont Itabire, 398.

Ravage Bétéennabris, 445.

*Plante* singulière nommée Baaras, p. 687.

*Pompée*, assiège Jérusalem, 28. La faction d'Hircan lui ouvre les portes, p. 29. Il entre dans le Temple, 30.

R.

**R**OMAINS, attaquent les portiques du Temple, p. 245. Sont presque réduits au désespoir, 247. Leur camp dans Jérusalem, 314. Eloge de leurs opérations militaires, 332. Terreur panique dans leur camp, 331. Font attacher en croix les prisonniers, 358. Nombre de ceux qu'ils font pendant le siège, 648.

S.

**S**APIRUS, maltraite les Juifs, p. 163. Est assiégé, 164.

*Sable*, propre à faire du verre, p. 189.

*Sadduceens*. Leur doctrine, p. 185. Ne nioient point l'immortalité de l'âme, 271. Erreurs qu'on leur attribue, 284. Livres de l'Ecriture qu'ils recevoient, 289.

*Samarite*. Qualité de son terrain, p. 320.

*Samaritains*. Différend entre eux & les Galiléens, p. 196. Sont défaits par Céréalis, 339.

*Stalirus*, ordonne à Aréas de lever le siège de Jérusalem, p. 26. Attaque les Arabes, 42.

*Scythes*. Se révoltent contre les Romains, p. 676.

*Scyriopolis*. Cruauté des habitants de cette ville, p. 235.

*Sextus César*, est assassiné, p. 44.

*Sicaires*, pillent Engaddi, p. 442. Troubles qu'ils causent en Egypte, 715.



*Simon*, Grand-Prêtre. Ses victoires, p. 12--149. Sa mort, 12.

*Simon*, veut s'élever à la Royauté, p. 166.

*Simon*, fils de Saül. Son histoire, p. 236.

*Simon*, fils de Gioras. Ses entreprises, p. 455. Bat les Zéloteurs, 456. Ruine l'Idumée, 457. Se rend maître de Jérusalem, 462. Fait mourir Mathias, 569. Se rend aux Romains, 668. Est mis à mort, 684.

*Simon*, Général des Iduméens. Sa réponse aux Grands-Prêtres, page 425.

*Syriens*. Massacre qu'ils font des Juifs, p. 235. Ouvrent le ventre à plusieurs pour avoir l'or qu'ils avoient avalé, 572.

## T.

**T**ERAPEUTES. Leur caractère, p. 298.

*Téron*. Généreuse liberté de cet Officier, 117.

*Theurgie*, p. 481.

*Tite*, Empereur, se rend maître de Tarichée, p. 382. Exhorte ceux de Giscala à la paix, 402. Son entrée dans cette place, p. 405. Retourne en Syrie, 454. Marche contre Jérusalem, 497. Oblige les Juifs de rentrer dans la ville, 501. Reproches qu'il fait à ses troupes, 507. Fait le siège de Jérusalem, 526. Tient conseil avec ses Officiers, 563. Son discours à ses soldats, 592. A Jean & à Simon, 634. Se rend maître de la haute ville, 647. Fait démolir le Temple & la ville, 665. Célèbre la naissance de Domitien,

670. Se rend à Rome, 679. Son triomphe, 680.

*Tour Antonia*. Sa description, p. 523. Est prise par les Romains, 597.

*Tremblement de terre* en Judée, p. 77.

## V.

**V**ARUS, dégage les Romains assiégés par les Juifs, p. 168. Remarque sur la Tétrarchie dont il avoit été gouverneur, p. 307.

*Ventidius*, est corrompu par Antigone, p. 60.

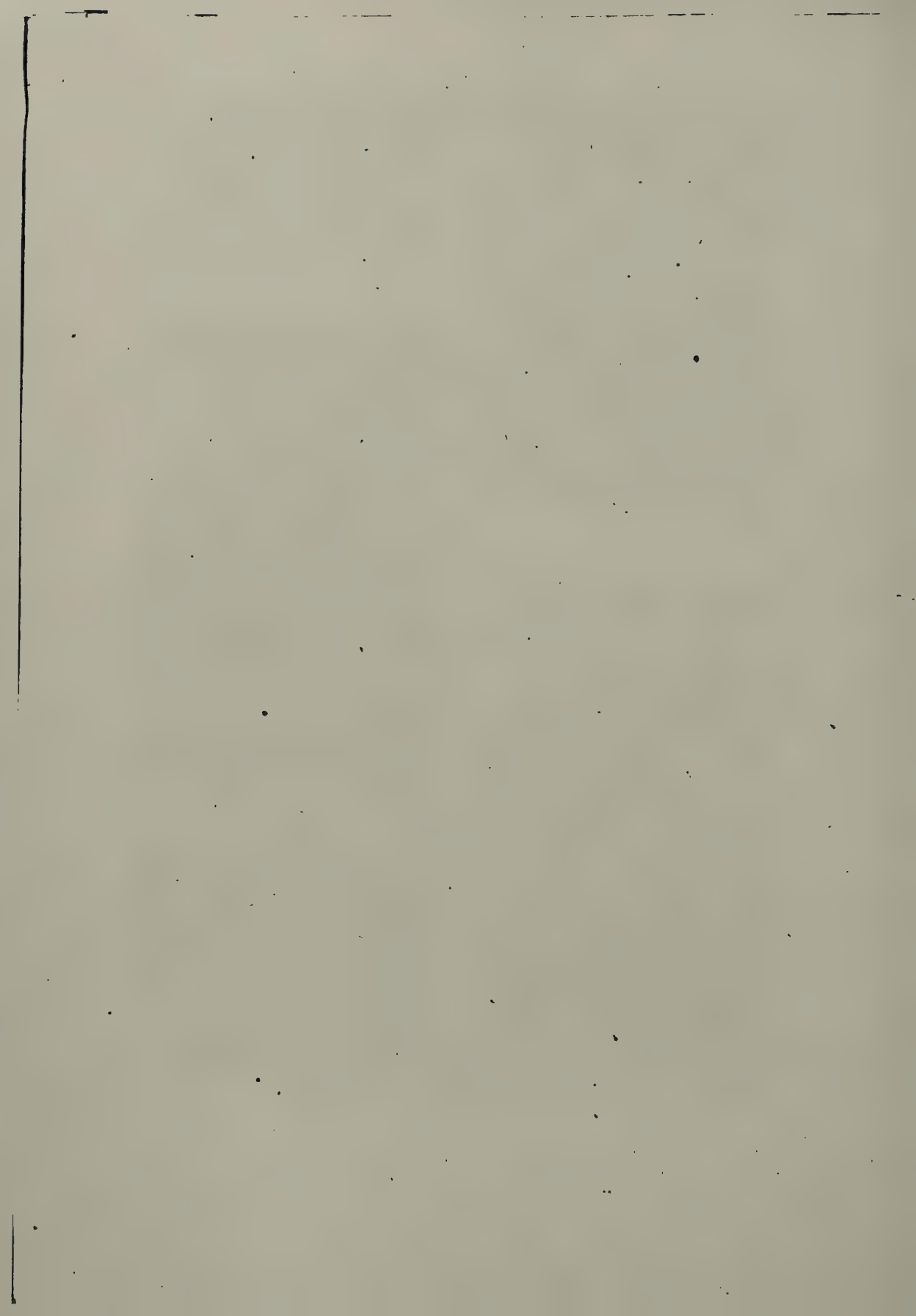
*Vespasien*, fait la guerre contre les Juifs, p. 323. Assiège Jotapat, 341. Va visiter Agrippa, 375. Marche contre Tibériade, qui se soumet à son obéissance, 376. Défait les habitans de Tarichée, 385. Prend Azor & Jamnia, 407. Sa réponse aux Officiers Romains, 438. Est proclamé Empereur, 466--486. Fait rompre les fers de Joseph, 469. Va à Rome, 473. Son triomphe dans cette ville, 670. Fait bâtir le temple de la Paix, 684.

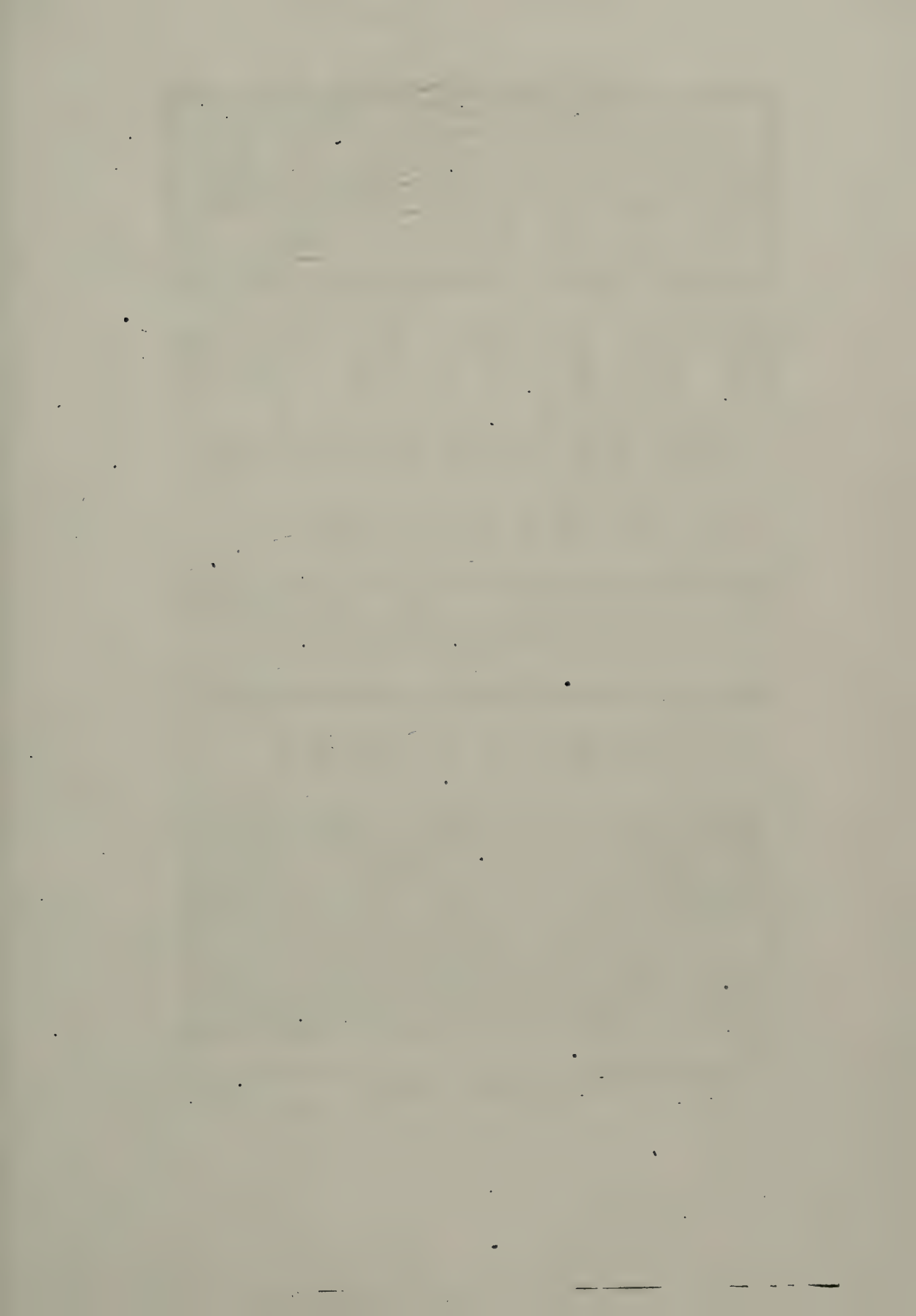
*Volumnius*, présente à l'Empereur les dépositions contre les enfans d'Hérode, 115. Les condamne à la mort, 116.

## Z.

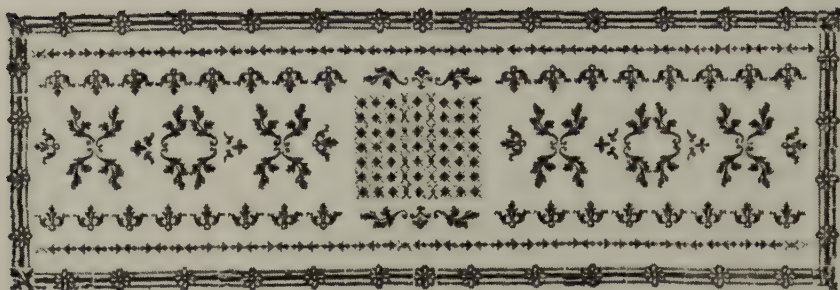
**Z**ELATEURS, sont Phannias Grand-Prêtre, p. 410. Demandent du secours aux Iduméens, 49. Désordres qu'ils commettent dans Jérusalem, 430--436. Sont défaits par Simon, 456. De la manière dont ils sortirent du Temple, 477. Leurs cruautés, 697.

*Fin de la Table des Matières de l'Histoire de la guerre des Juifs.*









# REPONSE DE FLAVE-JOSEPH

A A P P I O N ,

*Qui avoit écrit contre son Histoire des Juifs ,  
touchant l'antiquité de leur race (a).*

---

## LIVRE PREMIER.

I.



Ai écrit en Grec , illustre Epaphrodite , les antiquités de notre nation que j'ai tirées de nos saints Livres, & qui contiennent ce qui s'est passé pendant cinq mille ans ( b ). Je me flatte d'avoir prouvé qu'elle est très-ancienne ; & que ne devant son origine à aucune autre , elle a toujours eu une forme particulière de gouvernement , & de n'avoir rien laissé à desirer dans mon récit , de la manière dont elle s'est établie dans le pays que nous habitons aujourd'hui. Je sçais cependant que par un effet de la haine qu'on nous porte , plusieurs personnes se laissant prévenir par des discours pleins de malignité que quelques-uns affectent de répandre , ne veulent pas croire ce que j'ai dit de cette antiquité dans mon ouvrage ,

( a ) Voyez Remarque L.

( b ) Voyez M. de Tillemont , Ruine Juive , pag. 464. 581.

& s'autorisent, pour me la contester, de ce qu'on oïe assurer que les Ecrivains Grecs les plus estimés n'en ont point fait mention. C'est ce qui m'a fait penser que je devois traiter cette matière dans un ouvrage particulier, sans cependant beaucoup m'étendre, afin de confondre ceux qui ne craignent point de mettre en avant de tels mensonges, & en instruisant ceux qui ne connoissent point notre nation, convaincre ceux qui aiment la vérité, que de toutes les nations elle est en effet la plus ancienne. Je justifierai tout ce que j'avancerai par le témoignage des Auteurs, qui passent chez les Grecs pour avoir le mieux écrit des antiquités. Je mettrai ainsi en évidence l'imposture de ceux qui nous ont si outrageusement calomniés. Je tâcherai de rendre sensibles les raisons qui ont fait garder à quelques Historiens Grecs un silence profond sur ce qui nous regarde; mais je ferai exactement connoître ceux qui ont parlé de nous, afin de confondre les personnes qui l'ignorent ou feignent de l'ignorer.

II. Je suis d'abord extrêmement surpris qu'il se trouve des gens si fortement prévenus qu'on ne peut puiser des connoissances certaines sur l'ancienne Histoire que dans les écrits des Grecs, qu'ils refusent toute créance à ce que nous en avons dit, & n'ajoutent pas plus de foi à ce qu'on en lit dans tout autre Historien. J'ai toujours été convaincu que c'est dans la nature même des choses que l'on doit chercher la vérité, & qu'on ne peut éviter de tomber dans l'erreur en se livrant à des systèmes qui ne sont que de pure opinion. Tout ce que nous pouvons recueillir de la lecture des Historiens Grecs, est nouveau. La fondation de leurs villes, l'invention de quelques arts, l'établissement de leurs loix, tout chez eux jusqu'au mérite d'écrire l'Histoire avec quelque soin, date, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'hier ou d'avant-hier. Ne sont-ils pas obligés d'avouer eux-mêmes que, sans faire ici une mention expresse des Juifs, c'est chez les Egyptiens, les Chaldéens & les Phéniciens, que s'est conservé avec le plus de soin la mémoire des événemens de la plus haute antiquité, par l'extrême attention qu'ont eue de tout tems les peuples qui ont le bonheur de vivre sous un ciel pur & serein, de faire consigner dans des actes, & sur des monumens publiques, par les plus sages & les plus habiles d'entre eux, tout ce qui pouvoit avoir trait à l'histoire particulière de leur nation? Les Grecs au contraire, chez lesquels l'intempérie de l'air a souvent causé \* des mortalités générales, perdant à chacune de ces révolutions le souvenir du passé, ont pu regarder les nouveaux établissemens qu'elles occasionnoient, comme le commencement de toutes choses: ils n'ont connu que tard & avec peine l'art d'écrire: car ceux de leurs Auteurs qui en font remonter la connoissance plus haut, se font honneur de l'avoir reçue des Phéniciens & de Cadmus. Encore ne peuvent-ils produire aucun monument de ce tems-là, qui se soit conservé dans des Temples ou dans des inscriptions publiques. Car c'est un grand problème de sçavoir, si pendant la guerre de Troie qui est postérieure à ces tems, ils avoient l'usage de l'écriture; & le sentiment

\* A la lettre, une infinité de corruptions, ou de mortalités qui ont affligé la Grèce, &c.

le plus véritable & le mieux établi est qu'ils ne l'avoient pas. Il est certain qu'on ne trouve pas chez les Grecs d'ouvrage plus ancien que les Poësies d'Homère qu'on sçait n'avoir vécu qu'après cette guerre. On croit même qu'il ne les avoit pas écrites, & qu'elles ne sont venues jusqu'à nous que parce qu'ayant été mises sur différens airs, l'habitude où l'on étoit de les chanter, en a fait conserver la mémoire, & que c'est même à cela qu'on doit attribuer les diverses contrariétés qui s'y rencontrent. Aussi ceux des Grecs qui ont voulu écrire des histoires, comme Cadmus de Milet, (a) Acusilaüs d'Argos, & les Ecrivains qui les ont suivis, n'ont guère remonté plus haut que la guerre contre les Perses. On convient que ceux des Grecs qui ont écrit les premiers de la nature du Ciel & de celle des Dieux, comme Phérécide de Syros, Pythagore & Thalès, ont pris des Egyptiens & des Chaldéens le peu qu'ils en ont dit. Ce sont les plus anciens ouvrages que les Grecs puissent produire. Encore ne sont-ils pas bien assurés qu'ils ont été composés par ceux dont ils portent les noms.

III. Comment ces peuples peuvent-ils donc se vanter d'être les seuls qui connoissent l'antiquité, & qu'il n'y a qu'eux qui en puissent parler avec certitude? On peut leur faire voir par le témoignage de leurs Ecrivains, qu'assez peu convaincus de ce qu'ils écrivoient, ils se sont souvent livrés à des conjectures vagues, & à des opinions qui n'ont aucun fondement: ils se réfutent mutuellement, & ne se font pas la moindre difficulté d'avancer des choses absolument contraires à ce qu'on lit sur ces mêmes sujets dans quelques autres de leurs Auteurs. Ce seroit perdre du temps, que de m'arrêter à faire voir à des personnes qui le sçavent mieux que moi, combien Hellanicus diffère dans les généalogies d'Acusilaüs, en combien de rencontres Acusilaüs corrige Hésiode, de quelle manière Ephore convainc Hellanicus de mensonge en plusieurs endroits. Timée en use de même à l'égard d'Ephore; & ceux qui sont venus après Timée, ne le traitent pas avec plus de ménagement. Tous les Auteurs Grecs accusent Hérodote de faux. Timée n'a pas cru devoir suivre dans l'histoire de Sicile Antiochus, Philistus & Callias. Ceux qui ont écrit l'histoire d'Athènes, comme les Auteurs de celle d'Argos, ne s'accordent pas davantage.

Mais pourquoi m'arrêter à parler de ceux qui ont écrit l'histoire des villes particulières, ou des événemens peu considérables, tandis que les plus célèbres Ecrivains s'accordent si peu? Quoique (b) Thucydide paroisse avoir raconté avec exactitude les choses qui se sont passées de son tems, il y en a cependant qui l'accusent d'avoir blessé la vérité.

(a) Quant à Cadmus, Milès, Argée, Acusilaüs, [ M. d'Andilly. ] ce Sçavant prend le nom du pays de Cadmus & d'Acusilaüs pour deux noms d'Auteurs. C'est par la même inadvertence qu'il appelle Pherecide le Syrien.

(b) Joseph est le seul qui ait osé ébranler l'autorité de ce grand Historien dans

sa Réponse à Appion. C'est ce que fait dire à M. Temple Sranjam le Traducteur François de son Histoire de Grèce. (3. vol. in-12. Briasson.) Que ce soit l'Auteur, que ce soit son Interprète qui fasse ce reproche à Joseph, c'est une preuve qu'une citation exacte est une chose assez rare,



IV. Je me persuade que cette contrariété qu'on remarque entre les Historiens Grecs, vient principalement de deux sources ; & je ne doute pas que ceux qui voudront examiner les choses de plus près, n'en découvrent plusieurs autres : mais celles que je me propose d'indiquer, sont à mon avis les plus essentielles. La première, & celle qui me paroît y avoir plus contribué, est que dans les commencemens les Grecs n'avoient pas soin de tenir des registres publics de ce qui arrivoit chez eux. Cette négligence a occasionné bien des erreurs, par l'espèce de droit dans lequel le défaut d'écrits antérieurs semble avoir mis ceux à qui il est venu en pensée de publier quelque corps d'histoire, de donner carrière à leur imagination, & de débiter, sans craindre d'être contredits, toutes les faussetés qu'un goût décidé pour la fiction pouvoit leur suggérer. Indépendamment de presque tous les peuples de la Grèce en général, on ne trouve chez les Athéniens même, peuple lettré, & qui se vante de ne tirer son origine d'aucune autre nation, nulle sorte de ces monumens publics, seuls capables de guider un Historien scrupuleusement ami de la vérité. Ils conviennent eux-mêmes que les plus anciennes écritures qu'ils aient, sont les Loix contre l' homicide que leur donna Dracon, peu de tems avant la tyrannie de Pisistrate. Je m'abstiens de faire ici mention des Arcadiens : ils se glorifient de leur antiquité, & ils n'ont eu connoissance de l'écriture que depuis les tems dont je viens de parler.

V. C'est ainsi que, faure de monumens publics qui pussent instruire ceux qui vouloient écrire l'histoire, & convaincre de fausseté ceux qu'en écrivant se sont écartés de la vérité, les Historiens se sont si hardiment contrariés dans le récit des faits qu'ils rapportent. Une seconde cause de ces contrariétés, est que peu occupés du soin de rechercher la vérité, quoique protestant le contraire, tous ceux qui se sont livrés à ce genre de travail, ne songeoient qu'à faire montre de l'élégance de leur style, & se proposoient pour but d'établir leur réputation, de quelque manière que ce pût être, sur la ruine de celle des autres. Les uns se sont attachés à remplir leurs compositions de fictions agréables : d'autres avides de faveur y ont fait entrer tout ce qu'ils ont pu imaginer de flateur pour les villes, & pour les Rois. Le vain desir de se faire une haute réputation a fait prendre à quelques-uns le présomptueux parti de critiquer les événemens en eux-mêmes, & la manière dont jusqu'à eux ils avoient été rapportés. Tous en un mot ont pris une route précisément contraire à celle qui peut seule conduire l'histoire au degré de certitude qui lui est essentielle. Ils semblent si peu convaincus que la plus solide preuve de la vérité des événemens est l'accord unanime de tous les Historiens dans la manière de les rapporter, qu'ils n'accordent le mérite de l'exactitude qu'à celles des histoires qui sont les moins conformes aux autres dans le récit des faits. Je conviendrais volontiers qu'ils sont plus éloquens que nous, & que leurs écrits l'emportent sur les nôtres par la vivacité du style & l'énergie des expressions ; mais je soutiendrais toujours que pour ce qui regarde l'ancienne histoire de quelque pays que ce soit, nous avons des

Connoissances qui nous autorisent plus qu'eux à en discuter & à en fixer la vérité.

VI. Que les Egyptiens & les Babyloniens aient dès les temps les plus reculés pris un très-grand soin de perpétuer par l'usage de l'écriture le souvenir des événemens qui les intéressoient : que les Phéniciens aient eu la même attention, sur-tout depuis que mêlés parmi les Grecs ils eurent enseigné à ceux-ci l'art d'écrire, tant pour se former des règles fixes & invariables de conduite, que pour constater par des actes les événemens dont il importoit de conserver la mémoire ; ce sont des faits dont je me crois dispensé de produire des preuves, puisqu'il tout le monde en convient. Je me borne à faire brièvement connoître que nos ancêtres ont avec le même zèle, si même il n'a été plus grand, fait consigner tous les faits mémorables dans des archives publiques ; qu'ils ont toujours chargé de ce soin les Prêtres & les Prophètes, & que cette utile & précieuse pratique a été très-scrupuleusement observée jusqu'à nos jours, & ainsi que j'ose l'espérer, ne cessera jamais de l'être.

VII. Afin que la race de ces hommes, que leur éminente vertu & leur attachement particulier au service de Dieu a fait choisir dès le commencement pour s'acquitter de cette importante fonction, se conservât pure & sans mélange, nos ancêtres ont encore pourvu à ce qu'il ne fût permis à nos Prêtres de se marier qu'à des femmes de notre nation (a), sans regarder ni au bien, ni à tout autre avantage : ils doivent seulement s'assurer par le témoignage de gens dignes de foi, que celles qu'ils recherchent descendent d'une ancienne famille Juive. Ce n'est point dans la Judée seulement que ce règlement s'observe. En quelque endroit que nous nous trouvions, soit en Egypte, soit à Babylone, soit par-tout ailleurs, nous le pratiquons très-exactement ; & ceux de nos Prêtres qui veulent se marier, sont tenus d'envoyer à Jérusalem le nom des personnes qu'ils choisissent pour épouses, avec leur généalogie certifiée véritable par des témoins d'une probité reconnue. Si nous sommes en guerre, ce qui nous arrive souvent, comme du tems d'Antiochus Epiphane, du grand Pompée, de Quintilius Varus, & particulièrement de nos jours, les originaux de nos Archives (b) sont remis aux Prêtres avec l'état des femmes qui se trouvent alors ; car ils font un dénombrement exact des femmes qui ont eu le bonheur de ne pas tomber en la puissance des ennemis, afin de les distinguer de celles qui ayant été captives sont toujours présumées avoir eu quelque commerce avec les étrangers ; parce que nos Prêtres ne peuvent épouser que des vierges. Une preuve de l'extrême attention que nous apportons dans la pratique de toutes ces choses, c'est que les noms de tous nos Grands-Prêtres de

(a) » Ceux qui exercent le Sacerdoce, » ne peuvent se marier qu'à des femmes » de leur même tribu. » [ *M. d'An-*  
dilly. ] Si Joseph avoit dit cela, il auroit  
blessé la vérité, » qu'elles sont descen-  
» dues de ces anciennes familles de

» Lévi. » Joseph ne parle point de fa-  
mille de Lévi.

(b) Autrement : » Dressent sur le mo-  
» déle des anciens, de nouveaux Actes  
» de ce qui s'est passé. »

pere en fils , se trouvent conservés sans interruption dans nos Archives avec ceux de leurs parens depuis deux mille ans. Ceux à qui il manqueroit quelqu'une des choses dont je viens de parler (a) seroient aussitôt séparés de l'Autel , ne pouvant faire aucune fonction du Sacerdoce (b).... Cela est bien vraisemblable , & même nécessaire : car n'étant pas permis à tous d'écrire ces monumens publics , il ne s'y peut glisser aucune sorte de contrariété. Il n'y a que les Prophètes à qui Dieu veut bien , par une inspiration particulière , faire connoître les choses anciennement arrivées , qui écrivent ces actes publics , & qui y rapportent ce qui s'est passé de leur tems.

VIII. Nous n'avons point chez nous une multitude de livres tellement opposés entr'eux , que les uns semblent n'avoir été composés que pour détruire , par une contrariété affectée , ce qu'on lit dans les autres. Nous n'en avons que vingt-deux (c) , qui contiennent l'histoire de tous les tems passés , & dans lesquels nous nous faisons gloire de reconnoître un caractère de divinité : cinq de Moïse qui renferment les loix qu'il nous a données , & l'histoire des événemens arrivés depuis la création du monde jusqu'à la mort de ce divin Législateur ; ce qui comprend un espace de près de trois mille ans. Depuis ce tems-là jusqu'au règne d'Artaxerxès qui a succédé à Xerxès , les Prophètes ont écrit en treize livres ce qui arrivoit de leur tems. Nos autres quatre livres contiennent des hymnes en l'honneur de Dieu , & des règles de conduite pour les hommes. Ce qui s'est passé depuis ce Prince jusqu'à nos jours , a été écrit exactement ; mais il n'a pas la même autorité que les histoires que nous avons des tems qui ont précédé son règne , parce qu'il n'y a pas eu depuis une suite aussi exacte de Prophètes.

Nous avons toujours eu pour ces saints livres un si profond respect , & nous y ajoutons une foi si religieuse , que depuis un si grand nombre d'années que nous les conservons , aucun de nous n'a été assez hardi pour y ajouter , y changer , ou en ôter quelque chose. Les Juifs sont intimement persuadés dès leur tendre jeunesse , & ce sentiment leur est comme naturel , que ce que contiennent ces livres , est la parole de Dieu , qu'on doit l'observer inviolablement , & être disposé à mourir plutôt que de l'enfreindre en aucun point. On a vu souvent plusieurs captifs de notre nation souffrir au théâtre toutes sortes de tourmens & différens genres de mort , pour ne vouloir rien dire contre nos loix & nos autres Ecritures (d). Trouveroit-on quelqu'un parmi les Grecs , qui voudrât , je ne dis pas endurer rien de semblable , mais souffrir la moindre peine ,

(a) En substituant *ἐξουσίαν* à *ἐπιμέλειαν* , & en lisant *ἐν* au lieu d'*ἐν* , le sens seroit , ce semble , meilleur. » Si quel-  
» qu'un des Prêtres, transgresse ces ré-  
» glemens , il est exclus de l'Autel , & il  
» ne peut faire aucune fonction sacer-  
» dotale. »

(b) Je soupçonne qu'il manque ici quelque chose , & je conjecture que Joseph avoir dit qu'il n'y avait aucune diver-  
sité dans ces registres publics , où l'on

conservoit les faits qu'il étoit de l'intérêt de la nation de connoître. Ce qui suit se lie fort bien avec ce qu'on conjecture s'être perdu : » Cela est bien vrai-  
» semblable , & même nécessaire , &c. »

(c) Voyez Remarque II.

(d) ... » Contre le respect dû à nos  
» loix & aux traditions de nos peres. »  
C'est à peu-près le sens de S. Gélenius ,  
ce n'est pas celui de τῆς μὲν τῶν  
ἀρχαίων.



pour maintenir en honneur les ouvrages des Auteurs de sa nation, surtout ne pouvant se dissimuler que ce ne sont que des compositions hazzardées dont l'origine & la conduite ne sont dues qu'au caprice de ceux qui les ont produites ? Et ne peuvent-ils pas se croire autorisés à juger de leurs anciens Historiens par le téméraire procédé des nouveaux ? Ils entreprennent d'écrire l'histoire d'événemens auxquels ils n'ont eu aucune part, sans se mettre en peine de faire la moindre des recherches nécessaires pour s'instruire de ce qu'ils en doivent penser. Ceux qui se sont avancés de publier ce qu'ils ont écrit de notre dernière guerre, ont-ils vu les lieux où elle s'est faite ? S'en sont-ils seulement jamais approchés ? Cependant ils ont osé décorer du titre d'Histoire les misérables rapsodies qu'ils en ont construites sur quelques rapports vagues qui leur en ont été faits.

IX. Pour moi, qui ai eu part à divers événemens de cette guerre, j'en ai écrit l'histoire avec beaucoup de fidélité, & dans un assez grand détail. J'ai commandé dans la province que nous appelons Galilée, & m'y suis maintenu, autant qu'il m'a été possible. Fait prisonnier par les Romains, Vespasien & Tite ont toujours voulu m'avoir auprès d'eux, même dans le tems que j'étois encore dans les fers. Ils me furent enfin ôtés ; & je fus envoyé avec Tite, lorsqu'il partit d'Alexandrie pour aller faire le siège de Jerusalem. Aucune des circonstances de ce siège n'a échappé à ma connoissance : j'écrivois exactement tout ce qui se passoit dans le camp des Romains, & tout ce que rapportoient les transfuges de l'état & des manœuvres des alliés, dont j'avois l'avantage d'être seul instruit. Je profitai du loisir que me procura mon séjour à Rome, pour mettre tous mes mémoires en ordre ; & avec le secours de quelques personnes que je consultois sur ce qui regarde la Langue Grecque, j'en formai un corps d'histoire ; & je suis si assuré qu'elle ne présente rien qui ne soit de la plus exacte vérité, que je n'ai point craint de prendre pour témoins de tout ce que j'ai rapporté, Vespasien & Tite qui commandoient en chefs dans cette guerre. Ils ont été les premiers auxquels j'ai présenté mon ouvrage : j'en ai aussi donné des copies à plusieurs Officiers Romains qui avoient servi sous leurs ordres, & à quelques personnes de notre nation (a) qui entendent fort bien le Grec. De ce nombre sont Ju-

(a) *Plurimis vero nostrorum eos etiam venumdedit.* C'est ainsi que l'ancien Interprete de Joseph rend *πολλοὶ τῶν ἡμετέρων ἠνέμασαν*, en quoi il a été suivi par S. Gélenius & par M. Havercamp. L'expression seroit très-indécente dans notre langue. M. d'Andilly qui la sçavoit trop bien pour l'ignorer, a traduit : « Plu-  
» sieurs de notre nation qui avoient con-  
» noissance de la Langue Grecque, le  
» virent aussi, &c. » Le sens propre de *παραπαισιν* est *vendre*, & je ne me souviens pas de l'avoir vu pris pour *marquer*, *donner*, *faire présent*. Mais Joseph a pu

croire qu'il en étoit de ce mot comme de *בָּרַךְ*, qui ne signifie quelquefois que *livrer*, *donner*. Quand on vend quelque chose, on le livre, on le donne à celui qui le paye. Pour faire passer ce mot de cette signification à celle de *donner* simplement & sans retour, il n'a fallu que ne pas faire attention à la circonstance du prix, du paiement. C'est ainsi que l'Auteur du I. Livre des Machabées (*chap. I. v. 15.*) dit des mauvais Juifs, *καὶ ἐργαστοὶ τοις τοῖς τοις τοῖς τοῖς*. Personne ne les avoit achetés pour faire le mal. Ainsi *ἐργαστοὶ* veut dire seulement qu'ils s'é-

Iulius Archélatius, le grave & vertueux Hérode, & le Roi Agrippa Prince très-respectable. Ils ont tous témoigné, & ouvertement déclaré que mon histoire étoit marquée au coin de la plus exacte vérité; ce qu'ils n'auroient assurément point fait, s'ils avoient reconnu que je l'eusse bleffée, en dénaturant certains faits, ou en en omettant quelqu'un par ignorance ou par flatterie.

X. Il s'est néanmoins trouvé quelques mauvais génies qui ont eu la méchanceté d'entreprendre de la décrier, & de la faire regarder comme l'exécution d'un de ces sujets de pure imagination, sur lesquels on exerce le génie des jeunes gens dans les écoles: calomnie atroce & de la plus incroyable ridicule. Qu'ils apprennent, ces faux ou mal-adroits critiques, qu'un Historien qui s'engage à faire un récit fidèle des événemens qu'il veut transmettre à la postérité, doit lui-même en être exactement instruit, soit pour les avoir vu se passer sous ses yeux, soit pour en avoir appris toutes les circonstances de quelqu'un qui n'a pu les ignorer. C'est la conduite que j'ai tenue dans la composition des deux Histoires que j'ai publiées. J'ai tiré de nos saintes Ecritures celle des antiquités de notre nation. Prêtre, comme je le suis par ma naissance, j'ai été nécessairement instruit de la divine Philosophie contenue dans ces Livres sacrés.

Quant à celle de la guerre que nous avons eue avec les Romains, j'ai conduit moi-même cette guerre en très-grande partie: j'ai de plus été témoin oculaire de la plupart des choses inémemorables qui s'y sont passées, & me suis très-soigneusement assuré de tout ce que je n'ai pu voir. On ne peut donc, sans une condamnable témérité, vouloir contester la vérité des faits que j'ai rapportés. Les imposteurs qui osent le faire, se vantent d'avoir vu les mémoires des Généraux: mais ont-ils eu la moindre connoissance de la manière dont les choses se sont passées du côté des Juifs?

XI. Cette digression m'a paru nécessaire; pour rendre sensible la ridicule présomption de plusieurs Auteurs qui n'hésitent point à se donner pour Historiens. Je crois avoir assez clairement prouvé que les Juifs qu'on affecte d'appeler barbares, ont toujours observé bien plus religieusement que les Grecs l'usage constant de conserver des mémoires de tous les événemens. Je veux maintenant réfuter ceux qui pour enlever à notre nation l'ancienneté dont elle se glorifie, osent soutenir que les Auteurs Grecs n'ont point parlé de nous. J'en constaterai la vérité par des témoignages authentiques tirés des Ecrivains des autres nations, & je mettrai dans le plus grand jour l'injuste malignité de ceux qui s'efforcent de nous décrier de la sorte.

XII. Comme les principales villes du pays que nous habitons, sont éloignées de la mer, nous nous occupons peu du commerce, & nous ne nous trouvons que rarement dans l'occasion de nous faire connoître aux

toient donnés, qu'ils s'étoient livrés à faire le mal. Le Prophète Isaïe (*chap. 52. v. 3.*) dit de même: *Venundati estis gratis, & quæ erant vestra, On donne gratui-*

tement, mais on ne dit pas vendre gratuitement. Voyez *Jug. chap. 2. v. 14. chap. 4. v. 9. &c.*

autres

autres nations : nous nous bornons à cultiver nos terres qui sont très-fertiles ; notre grande application à ce travail général est nécessaire : nous y joignons le soin particulier de bien élever nos enfans , & celui de veiller à l'observation de nos saintes Loix , & au maintien de la Religion qu'elles nous prescrivent , persuadés que dans tout le cours de notre vie nous ne pouvons nous appliquer à rien de plus utile. Ce genre de vie qui nous est singulièrement propre , joint à tout ce que j'ai dit précédemment , fera aisément concevoir que rien , dans ces tems anciens , n'a pu nous mettre dans un commerce tel que l'ont eu les Egyptiens & les Phéniciens : les Egyptiens , par la nécessité où se sont souvent trouvé les Grecs de tirer d'eux les denrées qui leur manquoient , en échange de diverses sortes de marchandises qu'ils étoient en état de leur faire passer : les Phéniciens , par la facilité que leur donnoient les pays maritimes qu'ils habitoient , de se lier d'intérêts avec ces peuples non moins animés qu'eux du desir de s'enrichir. Et quoique nos peres aient toujours été en très-grand nombre & très-vaillans , on ne les a point vus , comme d'autres peuples , entreprendre des guerres dans la seule vuë d'étendre les limites de leur Etat , en s'emparant des possessions de leurs voisins. C'est donc par la voie du commerce , que les Grecs ont connu d'abord les Phéniciens , & que ceux-ci leur ont peu après fait connoître les Egyptiens & les autres peuples dont ils leur apportoit des marchandises , en traversant de vastes étendus de mer. Ils ont connu dans la suite les Medes & les Perses qui ont régné dans l'Asie , singulièrement ces derniers par les guerres qu'ils ont portées jusqu'en Europe. Les Thraces dont ils sont proches voisins , n'ont pu échaper à leur connoissance. Ils ont dû celle des Scythes aux fréquentes navigations que plusieurs d'entr'eux ont faites sur la mer de Pont. En un mot , leurs Ecrivains ont pu facilement être instruits de tout ce qui regarde les peuples qui habitoient sur le bord de la mer , soit au levant , soit au couchant. Quant à ceux qui habitent des provinces éloignées de la mer , ils leur ont été long-tems inconnus : c'est précisément ce que nous voyons être arrivé par rapport à l'Europe. Herodote , Thucydide & nul de ceux qui ont écrit dans le même tems , n'ont parlé des Romains , ce peuple dès long-tems élevé à une si haute puissance , & célèbre par tant de guerres glorieusement soutenues & heureusement terminées. Ce n'a été que fort tard qu'enfin les Grecs en ont eu quelque connoissance : ils ont été dans la même ignorance sur ce qui regarde les Gaulois & les Espagnols , de sorte que leurs Historiens les plus exacts , comme Ephore , ont cru que l'Espagne qui occupe une si grande partie de l'Europe , n'étoit qu'une ville , & n'ont pas craint , en décrivant les mœurs des peuples qui composent ce vaste Etat , de leur prêter des usages qui leur sont absolument étrangers. Le peu de commerce qu'ils avoient avec ces peuples , ne leur permettoit pas de s'instruire exactement des coutumes qui leur sont véritablement propres & particulières : & le desir de paroître sçavoir des choses qu'ils vouloient faire croire que d'autres ignoroient , leur a fait débiter ces faussetés. On a donc tort d'être surpris que plusieurs Ecrivains Grecs n'aient pas connu notre nation : une trop grande étendue de mer nous sépare d'eux ; & le genre particulier de vie



que nous avons toujours mené, ne leur a point fourni d'occasion de parler de nous.

XIII. Les Grecs se moqueroient de moi sans doute, si, refusant de reconnoître l'antiquité de leur origine, j'avançois pour toute preuve de mon opinion, que nos Ecrivains n'ont pas même fait mention de leur existence; ils ne manqueroient pas de se servir contre moi de ce que je leur oppose : ils invoqueroient le témoignage des peuples qui leur sont voisins : c'est la méthode que je vais suivre. Je produirai d'abord celui des Egyptiens & des Phéniciens : le témoignage de ces peuples ne peut être suspect. On sçait qu'en général ils sont prévenus contre nous, & que les Tyriens ont été particulièrement nos ennemis.

Je ne puis pas dire la même chose des Chaldéens ; car c'est d'eux que nous tirons notre origine. Aussi parlent-ils de nous dans leurs histoires. Après avoir tiré des écrits des Egyptiens & des Phéniciens, les preuves de ce dont je parle, je passerai aux Ecrivains Grecs ; & pour détruire jusqu'au moindre prétexte de soupçonner de fausseté les faits que j'avance, je rapporterai ce que quelques-uns d'entr'eux ont dit de notre nation.

XIV. Je commence donc par les Egyptiens ; mais il n'est pas possible que je rapporte en leur langue les témoignages que j'ai à en tirer. Manethon né Egyptien s'est rendu très-sçavant dans la langue Grecque, ainsi que le prouvent ses ouvrages, & en particulier l'Histoire de sa nation qu'il a écrite en cette langue. Il l'a tirée, comme il le dit lui-même, des Annales sacrées, & il y convainc Hérodote d'avoir avancé plusieurs faits contraires à la vérité, pour n'avoir pas été assez instruit des affaires de l'Egypte. Voici ce que cet Auteur dit de nous dans le second livre de son histoire de ce royaume. Comme c'est un témoin que je produis, je rapporte ses propres termes : « Nous avons pour Roi un Prince » qui s'appelloit Timan (a), lorsque Dieu irrité contre nous, je ne sçais pour » quelle offense particulière, permit qu'une nation inconnue jusqu'alors » vînt du côté de l'Orient se jeter brusquement & avec une singulière » audace dans notre pays, & le conquît. Elle soumit presque sans com- » battre ceux qui y commandoient, brûla leurs villes, ruina les temples de » leurs Dieux, traita tous les habitans avec beaucoup de cruauté, tua les » hommes, & fit esclaves les femmes & les enfans. Elle se donna un Roi » qui s'appelloit Salatis. Ce Prince tenoit sa Cour à Memphis, & tiroit » tribut des pays au dessus & au dessous de cette ville. Il mit garnison » dans les lieux qui lui parurent les plus propres à en recevoir, & fortifia » principalement les places du côté de l'Orient ; car il prévoyoit que les » Assyriens dont la puissance étoit grande, pourroient entreprendre un » jour de lui enlever la couronne. Ayant trouvé dans la contrée de » Saïte une ville, à l'Orient du fleuve Bubaste, avantageusement située, »

(a) Je ne sçai si le nom de ce Roi ne s'est point perdu, & si Τίμανος n'est point l'interprétation de ce qu'il signifioit en Egyptien ; mais j'ai cru devoir suivre l'exemple du P. Vigier : *In nomine Ti-*

*manos nihil mutandum putavi, quod mihi de vera illius appellatione non constaret.* Note sur le Chap. 13. du Livre 10. de la Préparation Evang. d'Eusèbe.

» & que l'ancienne Théologie appelloit Avaris, il s'en déclara le fondateur, la fit fortifier de murailles, & y mit une garnison de deux cens quarante mille soldats. Il y alloit dans l'été, pour distribuer le grain, & payer ses troupes qu'il avoit grand soin d'exercer, afin de tenir les étrangers en respect. Il mourut après dix-neuf ans de règne, & eut pour successeur Béon qui régna quarante-quatre ans. Apachnas qui lui succéda, en régna trente-six & sept mois. Apophis & Janias regnèrent ensuite: le premier soixante-un, & le second cinquante & un mois. Assis monta après sur le trône qu'il occupa quarante-neuf ans & deux mois: ce sont les six premiers Rois qui regnèrent sur cette nation. Elle eut toujours les armes à la main, & il n'y eut rien qu'elle ne fit pour détruire entièrement l'Egypte. Elle s'appelloit Hycsos, c'est-à-dire, Rois Pasteurs: Hyc signifie dans la langue sainte, Roi; & Sos, dans le dialecte commun, Pasteurs. Ces deux syllabes jointes ensemble composent le mot Hycsos.

» Quelques-uns disent que c'étoient des Arabes. J'ai trouvé dans d'autres livres que le terme Hycsos ne signifioit pas Rois Pasteurs, mais Pasteurs captifs; car Hyc en Egyptien, & Hac prononcés avec aspiration, signifient proprement captifs. Ce sens me paroît plus naturel, & convenir mieux à l'ancienne histoire. Manethon dit que ces Rois qu'on appelloit Pasteurs, dont il vient de parler, avec ceux qui leur succéderent, regnerent en Egypte cinq cens onze ans; qu'ensuite les Rois de Thebes & les autres provinces de l'Egypte se liguerent contre ces Pasteurs, & qu'ils leur firent une guerre longue & cruelle; que sous le règne d'un de ces Rois, nommé Alisphragmurhosis, ils furent défaits & chassés de l'Egypte, & qu'ils furent renfermés dans un lieu de dix mille arpens d'étendue, qui s'appelloit Avaris. Il ajoute que les Pasteurs l'avoient entouré d'une grande & forte muraille, afin d'y pouvoir mettre en sûreté tous leurs effets & tout le butin qu'ils avoient fait; que Thumosis, fils d'Alisphragmuthosis les assiégea à la tête de quatre cens quatre-vingt mille hommes; mais que désespérant de les pouvoir forcer, il traita avec eux, & convint qu'ils sortiroient de l'Egypte en toute sûreté, & se retireroient où ils voudroient; qu'en conséquence de ce traité ils en sortirent; & qu'il s'en étoit rendu environ deux cens quarante mille avec leurs familles & leurs effets par le desert dans la Syrie; que craignant la puissance des Assyriens qui régnoient alors en Asie, ils allerent s'établir dans le pays qu'on appelle maintenant Judée, & y bâtirent une ville capable de contenir cette grande multitude de peuple, & lui donnerent le nom de Jerusalem.

Manethon dit dans un autre livre de son Histoire d'Egypte, que la nation qu'on appelloit les Pasteurs, est nommée les Caprifs dans les livres sacrés des Egyptiens: ce qui ne doit point paroître étonnant, puisque la principale occupation de nos ancêtres ayant été de garder leurs troupeaux, la vie qu'ils menaient, a dû leur faire donner le nom de Pasteurs, & que d'autre part Joseph que nous nous faisons gloire de regarder comme le principal auteur de notre origine, se donna lui-même la dénomination de

*Captif*, lorsqu'il demanda & obtint du Roi d'Egypte la permission de faire venir ses freres dans ses Etats. Je traiterai plus particulièrement ailleurs ce point de critique.

XV. Je m'attache uniquement ici à justifier ce que j'ai dit de l'antiquité de notre race par le témoignage des Auteurs Egyptiens ; je reviens donc à Manethon, & transcris un passage de cet Auteur, dont les époques s'accordent merveilleusement avec notre chronologie. » Après que les Pasteurs furent sortis d'Egypte, pour s'aller établir à Jerusalem, Tethmosis qui les avoit chassés, régna vingt-cinq ans quatre mois. Chébron son fils lui succéda, & régna treize ans. Le regne d'Aménophis son successeur fut de vingt ans & sept mois. Après lui sa sœur Amésès régna vingt-un ans & neuf mois ; Mephres ensuite douze ans neuf mois. Après lui Mysphragmutosis vingt-cinq ans dix mois, Thmosis neuf ans huit mois, Aménophis trente ans dix mois, Orus trente-six ans cinq mois ; la Princesse sa fille, nommée Achencherès, douze ans un mois, son frere Rathoris neuf ans, Achencherès douze ans cinq mois, un autre Achencherès douze ans trois mois, Armais quatre ans & un mois, Ramsès un an quatre mois, Amésès fils de Miamus soixante-six ans deux mois, Aménophis dix-neuf ans six mois. Sethosis & Ramsès vinrent après. Ce dernier entretenant de puissantes armées sur terre & sur mer. Sethosis (a) confia l'administration générale de l'Egypte à son frere Armais, & ne limita le pouvoir absolu dont il le revêtit, que par la seule défense de prendre le diadème, de manquer à aucun des égards dûs à la Reine mere de ses enfans, & d'approcher de ses concubines. Il marcha ensuite contre les Cypriots, les Phéniciens, les Assyriens & les Medes. Il subjuga tous ces peuples, les uns par la force, & les autres par la seule crainte de ses armes. Ces heureux succès lui enflèrent le cœur. Déjà il avoit étendu fort avant, & vouloit pousser encore plus loin ses conquêtes dans l'Orient, lorsque le Grand-Prêtre d'Egypte lui donna avis par ses lettres que son frere Armais contrevenoit formellement & sans pudeur aux défenses particulières qu'il lui avoit faites en lui confiant l'usage de toute son autorité ; qu'il maltraitoit la Reine, jouissoit sans aucun ménagement de ses concubines ; & qu'ayant, à la sollicitation de ses courtisans, pris le diadème, il se dispoisoit à faire éclater sa révolte. Ces nouvelles l'obligèrent de retourner promptement à Peluse ; & de reprendre les rênes du Gouvernement. Ce fut ce Prince qui donna le nom d'Egypte à cet Etat ; car outre le nom de Sethosis, il

(a) M. Haverkamp marque avoir trouvé à la marge de quelques manuscrits cette note : « On lit ainsi dans un autre manuscrit : « Μετ' ον Σιδου και Ραμίου πο ἀδελφοί, οὖν ιεροίαν ἔχοντάς μιν τῶν κατὰ ἰσχυρίαν ἀπαρτίστοι διαχειρῶντο πολιτικῶν. Μετ' ὃ καὶ τὸν Ραμίου ἀδελφόν, Ἀρμαίον ἀποτὲ ἀδελφὴν ἰσχυρίαν.

ποι τῶν ἀδελφῶν καλίσταν. » Après lui régnerent Sethosis & Ramsès, qui étoient freres. Ramsès eut une sœur, il assiégea & subjuga les peuples vers lesquels il aborda. Quelque temps après Sethosis l'ayant fait mourir, il établit Armais son autre frere Gouverneur d'Egypte. »



« portoit encore celui d'Egyprus, comme son frere joignoit au nom d'Ar-  
 « mais celui de Danaüs.

XVI. C'est ainsi que s'exprime l'Historien Manethon. Il est clair par ce qu'il dit, que si l'on suppose les tems dont il parle, ceux qu'il appelle Pasteurs, étoient nos ancêtres qui, trois cens quatre-vingt treize ans avant que Danaüs abordât à Argos, sortirent d'Egypte pour aller s'établir dans la terre de Chanaan. Et cependant l'on vante beaucoup à Argos l'extrême ancienneté de Danaüs. Manethon atteste donc, comme les ayant tirés des livres des Egyptiens, deux faits qui sont décisifs en notre faveur. Le premier est l'entrée de nos ancêtres en Egypte : le second, leur sortie qui arriva dans des tems si reculés, qu'elle est antérieure de près de mille ans à la guerre de Troye. A l'égard de ce qu'il ajoute, & que de son aveu il n'a pas tiré des livres des Egyptiens, mais de quelques Auteurs sans autorité, je le réfuterai dans la suite, & démontrerai que ce sont de pures fables dénuées même de toute vraisemblance.

XVII. Je passe maintenant à ce que les Phéniciens ont dit de nous ; & le témoignage que je tirerai de leurs écrits, ne peut être équivoque. Les Tyriens ont des mémoires très-anciens, tant de ce qui s'est passé de remarquable chez eux, que chez les peuples avec lesquels ils ont eu des relations : mémoires dressés par l'autorité publique, & qu'ils conservent fort soigneusement. On y trouve que Salomon bâtit un temple à Jérusalem, cent quarante-trois ans huit mois avant que les Tyriens fondassent Carthage, & il y est parlé des préparatifs qui conduisirent à la construction de ce temple.

Hiram Roi de Tyr étoit ami de Salomon, comme il l'avoit été du Roi David son pere. Pour contribuer à la magnificence que Salomon vouloit donner à cet édifice, il lui fit présent de six vingt talens d'or, & il lui envoya le bois nécessaire pour la charpente, qu'il fit couper dans une très-belle forêt sur le mont Liban. A un grand nombre de riches présens que Salomon fit par reconnaissance au Roi Hiram, ce Prince joignit le don de la terre de Chabul, située dans la Galilée. L'amour de la sagesse étoit le lien principal de l'amitié qui unissoit ces deux Princes : il s'envoyoient réciproquement des problèmes à résoudre. Mais dans ce genre d'exercice Salomon avoit ordinairement sur Hiram l'avantage que ne pouvoit manquer de lui donner la supériorité de ses lumières & de sa pénétration. On conserve encore à Tyr plusieurs de leurs lettres ; & pour preuve que je n'ai rien avancé que de vrai au sujet des mémoires des Tyriens, je l'appuyurai du témoignage de Dios, Historien qui passe pour avoir plus fidèlement traité des affaires de cet Etat. Voici ses propres paroles, je les tire de son Histoire de Phénicie.

« Abibal étant mort, son fils Hiram lui succéda. Ce Prince augmenta  
 « beaucoup l'étendue de la ville, par le moyen des grandes chaussées dont  
 « il entoura le côté qui étoit tourné à l'Orient : il lui joignit le temple de  
 « Jupiter Olympien, qui étoit isolé dans l'isle, en comblant le terrain qui  
 « jusqu'alors l'en avoit séparé, & enrichit ce temple de magnifiques pré-  
 « sens en or. Il fit couper des cédres dans la forêt du mont Liban pour la

» construction des temples. Salomon Roi de Jérusalem lui envoya des  
 » énigmes (a) à expliquer, à la charge que ce Prince lui en proposeroit  
 » aussi ; & que celui qui ne pourroit pas les expliquer, payeroit à l'autre une  
 » somme d'argent. Qu'Hiram y avoit consenti, mais que ne pouvant expliquer  
 » les énigmes proposées par Salomon, il lui avoit payé les sommes conve-  
 » nues ; que dans la suite un Tyrien nommé Abdémone en proposa  
 » d'autres que Salomon n'ayant pu non plus expliquer, il avoit été obligé  
 » à son tour de donner une grande somme d'argent à Hiram ». C'est ainsi  
 que la vérité de ce que j'ai avancé, se trouve confirmée par le témoignage  
 de l'Historien Dios.

XVIII. J'y joins celui de Ménandre. Cet Auteur qui étoit d'Ephèse, a écrit  
 l'Histoire des Rois, tant Grecs que Barbares, & l'a tirée des mémoires & des  
 monumens publics des Etats de chacun de ces Rois. Il s'exprime ainsi dans son  
 Histoire des Rois de Tyr, lorsqu'il fait celle du Roi Hiram. » Abibal étant mort,  
 » son fils Hiram lui succéda. Il vécut cinquante-trois ans, & en régna  
 » trente-quatre. Il combla ce qu'on appelloit (b) le grand terrain, fit met-  
 » tre une colonne d'or dans le temple de Jupiter, & fit couper beaucoup  
 » de cédres sur le mont Liban pour servir à la couverture des temples, il  
 » détruisit les anciens pour en construire de nouveaux, & consacra ceux  
 » d'Hercule & d'Astarte. Celui d'Hercule fut bâti le premier dans le mois  
 » de Périris, & celui d'Astarte lorsqu'il fit la guerre aux Tyriens (c). Ils  
 » refusoient de lui payer le tribut ; mais il les soumit, & retourna dans ses  
 » Etats. C'étoit sous son règne que vivoit le jeune Abdémone, qui expliqua  
 » les énigmes (d) qu'avoit proposées Salomon Roi de Jérusalem. »

On suppose ainsi le tems qui s'est écoulé de puis ce Prince jusqu'à la  
 fondation de Carthage. (e) » Baléas fils d'Hiram, qui lui succéda,  
 » vécut quarante-trois ans, & en régna sept : il eut pour successeur son fils  
 » Abdastarte qui vécut vingt-neuf ans, dont il régna neuf. Les quatre  
 » fils de sa nourrice conspirèrent contre lui, & l'assassinèrent. L'aîné de  
 » ces traîtres, régna douze ans en sa place : il eut pour successeur  
 » Astarte fils de Délzastarte, qui vécut cinquante-quatre ans, & en ré-  
 » gna douze. Son frere Alérimus lui succéda, & vécut cinquante-quatre  
 » ans : il fut assassiné après un règne de neuf ans par son frere Phélès,  
 » qui s'empara du trône, mais ne le posséda que huit mois. Il fut tué dans

(a) L'expression Grecque est ici, *αἰνίγματα*. Plus haut on lit dans le Grec *προβλήματα*, problèmes à résoudre.

(b) » Il joignit à la ville de Tyr par  
 » une grande chaussée l'Isle Brycore. »  
 Cette Isle est de la création de l'élegant  
 Traducteur. Malheureusement S. Gèle-  
 nius avoit traduit *εὐρυχωρον*, qui signifie  
 large, vaste, par *eurychorum* ; mais il  
 n'avoit parlé ni d'Isle, ni de la ville de  
 Tyr. » Les Carthaginois convertirent en  
 » ateliers les bois sacrés, les temples,

» & tout autre lieu spacieux » ... καὶ  
 οἱ τὶ αὐτοῦ εὐρυχωρον. Appien, Guerre Pu-  
 nique, page 91.

(c) Voyez la note 16. du Liv. 8. An-  
 tiquités Juives.

(d) Encore ici le Grec porte *προβλέ-  
 ματα*, problèmes.

(e) Voyez Theophile *ad Autolic.* pa-  
 ge 394.

Le Syncelle, page 183, rapporte la mè-  
 me liste tirée de ce fragment ; mais elle  
 n'est pas tout-à-fait semblable.

» la cinquantième année de son âge par son frere Ithobal Prêtre de la Déesse  
 » Astarte. Celui-ci vécut soixante-huit ans, & mourut après un règne de  
 » trente-deux ans. Son fils Badezor lui succéda, & mourut âgé de qua-  
 » rante-cinq ans, dont il en avoit regné six. Il eut pour successeur son fils  
 » Margenus qui régna neuf ans, & en vécut quarante-un. Pigmalion lui  
 » succéda : son règne fut de quarante-sept ans, il en vécut cinquante-six.  
 » Ce fut la septième année du règne de ce Prince que sa sœur s'enfuit,  
 » & passa dans la Lybie, où elle bâtit la ville de Carthage.

On compte donc cent cinquante-cinq ans huit mois, depuis le règne  
 d'Hiram jusqu'à la fondation de Carthage : & Salomon n'ayant jetté les fon-  
 demens du Temple de Jérusalem que la douzième année du règne de ce  
 Prince, il s'enfuit que ce fut cent quarante-trois ans huit mois avant que  
 cette ville fut bâtie. Il n'est pas nécessaire que je cite un plus grand nombre  
 de témoignages d'Auteurs Phéniciens. Ceux que je viens de rapporter, suf-  
 fisent pour prouver que très-véritablement nos ancêtres sont entrés dans la  
 Judée long-tems auparavant qu'ils y bâtissent un Temple : car ils ne l'ont pu  
 faire qu'après s'être solidement établis dans ce vaste Etat par la force de  
 leurs armes, comme je l'ai fait voir clairement dans mes Antiquités Judaï-  
 ques, par l'autorité de nos saintes Ecritures.

XIX. Il est tems de passer aux écrits des Chaldéens, & de faire voir qu'ils  
 ont autant de conformité avec mon Histoire que sur plusieurs autres sujets  
 avec nos saints livres : j'emploierai pour cela le témoignage de Bérose. Cet  
 Auteur Chaldéen d'origine (a), si connu & si estimé de tous ceux qui aiment  
 & cultivent les lettres, par les sçavans traités d'astronomie & de philoso-  
 phie Chaldéenne, que pour l'usage des Grecs il a écrit en leur langue,  
 rapporte d'après les plus anciens monumens le fameux événement de la  
 destruction du genre humain par le déluge, conformément à ce qu'en a  
 écrit Moïse. Il parle de l'arche qui s'arrêta sur le sommet des montagnes  
 d'Arménie, & y porta Noé auteur de notre race ; il fait ensuite l'his-  
 toire de chacun des descendans de ce Patriarche, fixe & supprime le tems  
 qu'ils ont vécu, jusqu'à Nabopolassar Roi de Babylone & de Chaldée ;  
 & dans le récit qu'il fait des événemens de son règne, il dit qu'il envoya son  
 fils Nabuchodonosor avec une puissante armée contre notre nation, & con-  
 tre les Egyptiens qui s'étoient révoltés ; que ce Prince soumit l'un & l'autre  
 peuple ; qu'il brûla notre Temple, & emmena nos ancêtres captifs en Ba-  
 bylonie ; que Jérusalem demeura déserte & abandonnée pendant soixante-  
 dix ans, jusqu'au règne de Cyrus Roi des Perses. Il ajoute que le Roi de  
 Babylone conquît l'Egypte, la Syrie, la Phénicie & l'Arabie, & qu'il sur-  
 passa par l'éclat de ses grandes actions, tous les Rois des Babyloniens &  
 des Chaldéens qui l'avoient précédé. Un peu après Bérose reprend cette  
 narration dans ses antiquités, & dit : (je rapporte ses propres termes.) » Son  
 » pere ayant appris que le Sarrape qu'il avoit établi en Egypte (b), dans la

(a) Voyez Remarque IV.

(b) Nabopolassar put remporter quel-  
 ques avantages sur le Roi d'Egypte ; mais  
 il ne paroit pas qu'il l'ait détrôné, &

qu'il ait mis un Sarrape à sa place : car  
 quelques avantages qu'eus ce Prince sur  
 les Egyptiens, ils avoient conservé leur  
 Roi ; puisque l'Ecriture dit qu'il n'osa



» Céléfyrie, & dans la Phénicie s'étoit révolté ; & n'étant plus dans un âge  
 » pouvoir supporter les fatigues de la guerre, il donna au Prince Na-  
 » buchodonosor son fils qui étoit jeune, une partie de ses troupes, & l'en-  
 » voya contre ce Sarrape. Nabuchodonosor donna bataille au rebelle, le défit,  
 » & fit rentrer dans le devoir tous les pays qui s'étoient soustraits de l'obéis-  
 » sance du Roi son pere. Nabopolassar mourut en ce tems-là de vieillesse à  
 » Babylone, après un règne de vingt-neuf ans (a). Aussi-tôt que Nabucho-  
 » donosor l'eût appris, il régla les affaires de l'Egypte & des autres Provin-  
 » ces, chargea quelques-uns de ses Officiers de conduire dans la Babylonie  
 » les esclaves de la Judée, de la Phénicie, de la Syrie, & de l'Egypte, le gros de  
 » l'armée, & tous les bagages. Pour lui, il se rendit promptement avec peu  
 » de suite à Babylone, où il trouva que les Chaldéens dont les plus considé-  
 » rables lui avoient conservé le Royaume, avoient administré les affaires avec  
 » sagesse. Maître alors de tous les Etats du Roi son pere, il ordonna qu'on  
 » assignât aux esclaves qu'on avoit amenés, des terres dans les endroits de  
 » la Babylonie qu'on jugeroit les plus convenables. Il orna magnifiquement  
 » le Temple de Bélus & tous les autres des dépouilles qu'il avoit enlevées  
 » pendant la guerre ; joignit une nouvelle ville à l'ancienne Babylone  
 » qu'il rebâtit ; & afin que des ennemis venans pour l'assiéger ne pussent  
 » facilement y entrer, en détournant le fleuve, il fit entourer l'une & l'autre  
 » d'un triple mur, dont partie étoit bâtie en brique enduite de bitume, & l'autre partie seulement en brique. Après qu'il les eût ainsi mises en  
 » état de défense & décorées, il fit construire, & joignit au Palais de ses  
 » peres un nouveau Palais qui surpassoit de beaucoup l'ancien en grandeur,  
 » en élévation, & en tout autre genre de beautés. La description détaillée  
 » en seroit trop longue.

» Je me contente de remarquer qu'on n'employa que quinze jours à le  
 » bâtir \* pour complaire à la Reine son épouse qui avoit été élevée  
 » dans les montagnes de la Médie, & aimoit à voir des objets qui lui en  
 » renouvellassent la mémoire. Il fit élever dans ce Palais de hautes ter-  
 » rasses formées de piques posées les unes au dessus des autres, en sorte  
 » qu'elles figurassent des montagnes, & les fit garnir d'arbres de toute

plus sortir de ses Etats. ( Liv. 4. des Rois, chap. 24. v. 7. ) Et on lit dans Jérémie ( chap. 37. v. 4. ) que l'armée de Pharaon étant sortie d'Egypte, les Chaldéens qui assiégeoient Jérusalem, leverent le siège pour la combattre. Nabopolassar n'avoit donc pas détruit le Royaume d'Egypte ; & Bérose qui le dit, blesse la vérité, pour flatter la nation dont il écrivoit l'histoire. Mais peut-être y a-t-il quelque dérangement dans ce fragment de Bérose. Un Critique croit qu'on doit lire *Οἱ τελευταῖοι Σαρρασι, αὐτοῦ αὐτῶν, τῶν Αἰγυπτίων καὶ τοῖς περὶ τὴν Κοιλοσυρίαν τοσοῦτοι γὰρ ὄντι, ὡς δυναμένοι εἰ καὶ καταβῆναι*, &c. Dans le sens que donne

cette correction, le Sarrape qui se révolta contre Nabopolassar, n'étoit pas Gouverneur d'Egypte, mais s'appuyoit sur le secours des Egyptiens & des peuples de la Céléfyrie. Le sens est bon, & Bérose a dû dire quelque chose d'approchant pour ne pas blesser la vérité ; mais la correction est un peu dure. Léonard Offerhaus, *Spicileg. Historico-Chronolog. lib. 3. Groninga 1739. in-4. 28. Lips. 1742. pag. 113. εν τῶι γινῶσκει* peut signifier, selon la remarque du Scholiaste de Thucydide, *εν τῶι ἔχειν τὰς ἐλπίδας*, page 393. edit. Duckeri.

(a) Anriq. Juiv. Liv. 10.

\* L'exagération est outrée.

espèce,

espèce, avec tant d'art qu'elles présentoient l'idée d'un jardin suspendu en l'air.

XX. Outre ce que Bérose dit ici de Nabuchodonosor, il en rapporte plusieurs autres choses dans son troisième Livre des antiquités des Chaldéens : il y relève l'erreur des Historiens Grecs qui ont avancé que c'est Sémiramis qui a bâti Babylone, & qui a fait faire les admirables ouvrages dont cette ville est décorée. On doit d'autant mieux s'en rapporter en cela à l'Histoire des Chaldéens, que ce qui s'en est conservé dans les archives des Phéniciens, est conforme à ce qu'en a écrit Bérose, sur-tout en ce qu'il dit que ce Prince conquit la Syrie & la Phénicie. Philostrate dit la même chose dans l'endroit de son Histoire, où il parle du siège de Tyr, aussi-bien que Mégasthène dans le quatrième Livre de son Histoire des Indes, où voulant prouver que le Roi de Babylone a surpassé Hercule par son courage & ses grandes actions, il dit qu'il a conquis la plus grande partie de l'Afrique & l'Ibérie.

J'ai dit que le Temple de Jérusalem avoir été brûlé par les Babyloniens, & qu'on avoit commencé à le rebâtir sous le règne de Cyrus, lorsque ce Prince se fût rendu maître de l'Asie. Bérose en fournit une preuve incontestable dans le passage de son troisième Livre que je vais citer ; voici comme il s'en exprime (a). » Lorsque Nabuchodonosor eut commencé le mur dont » j'ai parlé, il tomba malade, & mourut après avoir régné quarante-trois » ans. Il eut pour successeur son fils Evilmerodach qui ne régna que deux ans. Les injustices qu'il commettoit, & la manière outrageante dont il traitoit ses sujets, donnèrent lieu au mari de sa sœur Nériglissor de conspirer » contre lui, & de le faire mourir. Son meurtrier fut son successeur, & il tint » l'Empire quatre ans. Son fils Laborosochoad qui lui succéda, ne régna » que neuf mois. Il étoit fort jeune lorsqu'il monta sur le trône ; mais » ceux mêmes qui l'y avoient porté, ayant découvert en lui de très-mauvaises inclinations, le firent cruellement mourir, & convinrent entr'eux » de déferer l'Empire à Nabonide qui étoit de Babylone, & avoir eu » part à la conjuration. Ce fut sous son règne que les murs de Babylone » qui étoient le long du fleuve, bâtis seulement en brique, furent recrépis de bitume. La dix-septième année de son règne, Cyrus Roi » de Perse, après avoir conquis l'Asie, entra avec de grandes forces dans » la Babylonie. Dès que Nabonide en fut informé, il alla à sa rencontre, » lui livra bataille ; & l'ayant perdue, il s'enfuit peu accompagné dans la

(a) Comment Joseph a-t-il pu dire que le fragment qu'il va rapporter de Bérose prouve que le Temple de Jérusalem avoir été brûlé par les Babyloniens, & rebâti sous Cyrus ? Bérose ne dit rien de l'un, ni de l'autre. Il est vrai que l'on a une infinité d'exemples, que des Ecrivains font souvent dire à un Auteur qu'ils citent, ce qu'il ne dit point ; mais du moins parle-t-il en général de la chose dont il s'agit. L'erreur de l'allégation ne consiste ordinairement qu'à lui faire raconter quelques circon-

stances qui lui ont été inconnues, ou qu'il a cru ne devoir pas rapporter. Mais ici c'est une citation de Bérose, pour prouver qu'il raconte que le Temple a été détruit par les Babyloniens, & rebâti sous le règne de Cyrus : & dans le fragment qu'en rapporte Joseph, il n'est parlé ni du Temple de Jérusalem détruit par Nabuchodonosor, ni qu'il ait été rebâti sous le règne de Cyrus. Cela donne lieu de conjecturer qu'il est mutilé ; & que ce que Bérose disoit de ce second événement, s'est perdu,

« ville de Borsippe. Cyrus se rendit maître de Babylone ; mais remarquant  
 « que les Babyloniens étoient remuans, (a) & leur ville difficile à forcer,  
 « il résolut d'en détruire le mur extérieur. Il marcha ensuite contre Bor-  
 « sippe pour y assiéger Nabonide. Cet infortuné Prince se rendit avant  
 « que d'être assiégué, & Cyrus le traita avec bonté & humanité. Car  
 « après l'avoir fait sortir de la Babylonie, il lui assigna pour demeure la  
 « Carmanie. Nabonide s'y retira, & y passa le reste de ses jours.

XXI. Ce récit de Bérose s'accorde avec ce que nous lisons dans nos Ecritures. Elles portent que Nabuchodonosor détruisit notre Temple dans la dix-huitième année de son règne, & qu'il demeura cinquante ans sans être rebâti ; que les fondemens en ayant (b) été repris la seconde année du règne de Cyrus, la reconstruction ne fut achevée que dans la seconde de celui de Darius. J'ajoute à ces témoignages ce que les histoires des Phéniciens peuvent fournir de preuves pour l'antiquité de notre nation : on ne peut trop les multiplier. Je tire celle-ci de leur conformité avec les autres peuples pour la supputation des années.

« Sous le règne du Roi Ithobal, Nabuchodonosor fit le siège de Tyr, qui  
 « dura treize ans. Baal succéda à Ithobal, & régna dix ans. Après sa mort,  
 « des Juges furent substitués aux Rois. Ecnibal fils de Baalach gouver-  
 « na deux mois en cette qualité ; Chelbès fils d'Albdaïus dix ; Abbare  
 « Grand-Prêtre trois ; Mitgone, & Gérastrate fils d'Abdèleme six ans.  
 « Après eux Balator fut revêtu du titre de Roi, & régna un an. Lors-  
 « qu'il fut mort, on fit venir de Babylone Merbal, qui régna quatre  
 « ans. Après sa mort, on fit encore venir de Babylone son frère Iram,  
 « qui en régna vingt. De son tems Cyrus régnoit en Perse. « La réunion  
 de ces différentes sommes fait cinquante-quatre ans trois mois. Le siège de Tyr commença la septième année du règne de Nabuchodonosor, & Cyrus monta sur le trône la quatrième du règne d'Iram. Ainsi les antiquités des Chaldéens & des Tyriens se rapportent à nos Ecritures, preuve que l'antiquité de notre nation est au dessus de toute contestation. Je suis persuadé que ce que j'en viens de dire, satisfera toutes les personnes raisonnables.

XXII. Mais je veux aussi contenter celles qui ne veulent pas s'en rap-

(a) « Mais l'ayant trouvé beaucoup  
 « plus forte qu'il ne pensoit, il changea  
 « de dessein. « Ce n'est pas ce que dit  
 Joseph, & l'Editeur de la dernière édi-  
 tion de M. d'Andilly eût pu facilement  
 corriger cet endroit : il lui eût suffi de  
 consulter l'ancien Interprète & la version  
 de S. Gélenius.

(b) Dans les anciennes éditions, Jo-  
 seph ne compte que sept ans entre la  
 destruction du Temple & son rétablisse-  
 ment. Quelque sensible que soit la faute,  
 M. d'Andilly ne l'a pas remarquée, ou  
 n'a pas jugé à propos d'en avertir. Le  
 Scavant qui promettoit de corriger les

fautes de cette nouvelle traduction, dont  
 quelques Libraires associés donnoient une  
 nouvelle édition, ou ne s'en apperçut  
 pas, ou ne crut pas qu'elle méritât qu'il  
 s'y arrêtât. Le nouvel Editeur a 16, sur  
 l'autorité d'Eusebe & de Syncelle, cin-  
 quante. Il auroit pu suivre la conjec-  
 ture de Lowthius, qui vouloit qu'on  
 lût 70. C'est assurément ce que disoit  
 Joseph : car après avoir raconté plus  
 haut que Jérusalem avoit été déserte pen-  
 dant soixante & dix ans, il n'a pu dire  
 que le Temple ne fût détruit que pen-  
 dant sept.



porter au témoignage de peuples qu'ils appellent barbares, & qui ne veulent ajouter foi qu'à celui des Grecs. Je veux donc leur faire voir que plusieurs Ecrivains de cette nation ont connu la nôtre, & qu'ils en ont parlé lorsque l'occasion s'en est présentée.

Pythagore qui étoit de Samos, & vivoit il y a si long-tems, ce Philosophe singulièrement recommandable, & si généralement estimé pour sa profonde sagesse, & son éminente piété envers Dieu, n'a pas seulement connu nos loix, nos mœurs, & la forme de notre gouvernement; mais il s'est fait gloire de les suivre, & de les imiter en bien des choses. On convient qu'il n'a rien écrit; mais plusieurs Auteurs ont parlé de lui. Le plus célèbre de ces Ecrivains est Hermippus, qu'on sçait avoir fait une étude particulière de l'Histoire, & s'être piqué de l'écrire avec la plus scrupuleuse exactitude. Il rapporte dans son premier Livre de celle de Pythagore, que ce Philosophe disoit qu'un de ses amis appelé Calliphonte, qui étoit de Crotona, étant mort, son ame conversoit de nuit & de jour avec lui de Philosophie; qu'elle lui avoit ordonné de ne point passer par un lieu où un âne seroit tombé, de ne point boire de l'eau trouble, de s'abstenir de toute espèce de médifance, & de ne proférer jamais de termes injurieux... Il disoit & faisoit cela, ajoute-t-il, en se confortant aux sentimens des Juifs & des Thraces, & en se les appropriant. On prétend qu'en effet ce grand homme avoit puisé dans les loix des Juifs la plupart de ses maximes philosophiques. Notre nation a donc été anciennement connue; & nos mœurs ont paru si dignes d'estime, qu'elles se sont depuis très-long-tems introduites chez diverses nations; Théophraste, dans son Traité des Loix, dit que celles des Tyriens défendoient d'employer dans les sermens des formules étrangères. Au nombre de ces sermens il met entre plusieurs autres celui qu'on appelle *Corban*, qui n'est constamment en usage que dans notre nation. Car dans la langue Hébraïque, c'est comme si l'on disoit le *don de Dieu*.

Nous n'avons point aussi été inconnus à Hérodote d'Halycarnasse. Car il est bien vraisemblable que c'est de nous qu'il parle, lorsqu'il dit dans son second Livre que la Colchide, l'Egypte, & l'Ethiopie sont les seuls pays où l'on observe de toute antiquité la circoncision (a). Les Phéniciens & les Syriens de la Palestine avouent l'avoir reçue des Egyptiens. Les Syriens qui habitent sur les bords des fleuves Thermodonte & Parthénus, & les Macrons leurs proches voisins, disent qu'ils la tiennent assez récemment des peuples de la Colchide. Ces peuples sont les seuls qui se font circoncire, & ils le font à l'imitation des Egyptiens. Quant aux Egyptiens & aux Ethiopiens, je ne puis décider lequel de ces deux peuples a pris de l'autre l'usage de cette pratique. Hérodote dit que la circoncision se pratiquoit chez les Syriens de la Palestine: or il n'y a que les Juifs dans la Palestine qui se circoncissent, il est donc plus que vraisemblable que c'est des Juifs que parle Hérodote.

Chérile très-ancien Poète fait aussi mention de nous; & dans l'énu-

(a) Remarque XI. du I. Livre des Antiq. Juiv.

mération qu'il fait des différentes nations qui fournirent des troupes à Xerxès lors de son expédition contre les Grecs, il y compte la nôtre. « Venoit après une nation d'une figure particulière : la langue Phénicienne sort de sa bouche. Elle demeure dans les montagnes Solymes (a), proche d'un grand lac. Elle néglige sa tête : ses cheveux sont faits en rond, & son visage ressemble à une peau de cheval dressée à la fumée. » A ces traits pourroit-on ne nous pas reconnoître ? Les montagnes Solymes sont dans la terre que nous habitons, ainsi que le lac qu'on appelle Asphaltite : & ce lac est le plus grand & le plus large de tous ceux qui sont dans la Syrie. Il est donc évident que c'est de nous que ce Poète a parlé.

Mais il est facile de faire voir que les Grecs les plus renommés pour leur sagesse ont non-seulement connu les Juifs, mais qu'ils en ont, dans l'occasion, extrêmement estimé plusieurs. Cléarque (b) disciple d'Aristote, & le plus célèbre des Philosophes Péripatéticiens, rapporte dans son premier Livre des Songes, que son maître Aristote racontoit ceci d'un Juif :

(a) Scaliger (not. fragment.) Cuneus (Rep. Hebraeor. Liv. 2. chap. 2.) Bochart (Geogr. sacr. pag. 1. chap. 2.) Saumaïse (Ling. Hebraeor.) Histoire Universelle, tome 3. page 497. & quelques autres Sçavans ont cru que les Solymes dont le Poète Choërite parloit, étoient de Pisidie. Saumaïse au contraire, & les Auteurs de l'Histoire universelle du monde prétendent que Joseph ne s'est pas trompé, lorsqu'il les a regardés comme ses ancêtres. Peut-être que l'ouvrage entier du Poète décidoit de quel côté est l'erreur ; mais comme il n'est pas venu jusqu'à nous, je me contente de faire deux réflexions. La première, qu'il est plus vraisemblable que Xerxès levât des troupes chez les Juifs ses sujets, dont une grande partie demouroit dans ses Etats, que d'en aller chercher dans la Pisidie. La seconde, que le langage Phénicien indiquer plus naturellement des Juifs que des Pisidiens. Ce que Leydesker dit, que les Pisidiens pouvoient trafiquer avec ceux de Cilicie, & avoir appris par ce commerce la langue Phénicienne, s'avance sans preuve, sans vraisemblance même. Car quelque commerce qu'un peuple ait avec un autre, on ne voit pas qu'il lui fasse quitter sa langue pour prendre la sienne. Manethon appelle les Rois Pasteurs qui au sortir d'Egypte s'étoient établis en Judée, Παλιμαρι. Contre Appion, Liv. 1. num. 26. page 461.

M. Rigord pouvoit croire que c'est des Juifs dont parle Choërite, sous le nom de

Solymes : mais il n'a pu dire « que les » Hébreux se servoient des caractères » Phéniciens, selon Choërite, Eupolémus, Ctesias dans Joseph & dans Eusebe, « sans s'écarter de la vérité. Ce n'étoient pas, selon ce Poète, les caractères des Phéniciens, mais leur langue qui sortoit de la bouche des Solymes. Mem. pour l'Hist. Trévoux 1704. page 1183. Diplomat. Tome 1. page 602.

(b) M. Simon a regardé Cléarque comme un Auteur supposé par les Juifs Ellenistes. Si son sentiment est qu'il n'y a jamais eu un Ecrivain de ce nom, & disciple d'Aristote, l'erreur est sensible. Voyez Vossius, Hist. Græc. Elle ne seroit pas si décidée, si l'on se bornoit à traiter de supposé le Traité des Songes de cet Auteur que Joseph cite ici ; mais elle ne seroit pas moins réelle. Il n'est pas croyable que les Juifs aient voulu se donner la peine de composer un traité des Songes : traité qui demande naturellement beaucoup de recherches, pour avoir la satisfaction d'y insérer le passage dont il s'agit. La peine l'eût emporté sur l'avantage qu'ils en auroient prétendu tirer. Ce n'est point aussi une pièce détachée qu'ils aient glissée dans le véritable ouvrage de Cléarque : car outre l'impossibilité de le faire, quand on accorderoit qu'ils ont pu commettre cette infidélité, ils n'auroient pas dit qu'ils descendoient des Philosophes Indiens qu'on appelle Galanis.

Il cite ses propres paroles. « Il seroit peut-être inutile de vous entre-  
 « tenir de tout le reste ; mais il ne sera pas inutile de vous faire par-  
 « ticulièrement connoître les caractères distinctifs de sagesse & de  
 « Philosophie qu'on admiroit dans cet homme. Je suis cependant obligé,  
 « Hypérocide , d'avouer que ce que j'en dirai vous paroîtra un songe.  
 « C'est par cette raison-là même , répondit respectueusement Hypérocide ,  
 « que nous souhaitons tous de l'entendre. Il faut donc , reprit Aristote , pour  
 « pratiquer le précepte des Rhéteurs , & ne pas paroître intervenir l'ordre  
 « établi par les Maîtres en l'art de narrer , commencer par dire de quelle  
 « nation il étoit. Dites-le , répondit Hypérocide. Puisque vous le voulez ,  
 « continua Aristote , il étoit Juif de la Céléstyrie. Ces Juifs tirent leur  
 « origine des Philosophes des Indes , (a) que les Indiens appellent *Calas-  
 nes* , & les Syriens Juifs du nom de la Judée qu'ils habitent. Celui de  
 « leur métropole est rude & difficile à prononcer ; ils la nomment Jérusa-  
 « lem. Ce Juif , lorsqu'il descendit des hauts lieux dans les contrées  
 « voisines de la mer , étoit bien reçu par-tout où il se présentoit. La faci-  
 « lité avec laquelle il parloit notre langue , & l'affection extrême qu'il  
 « avoit pour notre nation , l'eussent fait prendre pour un Grec. Lors d'un  
 « voyage que nous fîmes en Asie , le hazard l'y conduisit aussi : & comme  
 « il mettoit soigneusement à profit toutes les occasions de s'instruire avec  
 « les personnes qu'il sçavoit faire une étude particulière de la Philoso-  
 « phie , il vint nous trouver ; & je puis dire que nous tirâmes plus de  
 « lumières des conférences que nous eûmes avec lui , que nous ne lui  
 « fournîmes de nouvelles instructions. » C'est ainsi qu'Aristote s'exprime  
 dans Cléarque. Il parle ensuite de l'extrême frugalité de ce Juif , & loue  
 sa tempérance. Ceux qui seroient curieux d'un plus long détail , peuvent  
 consulter l'ouvrage de Cléarque. Je ne dois rapporter que ce qui est  
 précisément de mon sujet. Au reste cet Auteur ne rapporte cela , & ne  
 parle des Juifs que par une espèce de digression , la mention qu'il fait  
 de notre nation n'entrant point dans son plan.

Mais Ecarée Abderite (b) , qui étoit non-seulement grand Philoso-  
 phe , mais habile politique , qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand , &  
 fut dans la suite attaché à la Cour de Ptolomée fils de Lagus , ne s'est  
 pas contenté de parler de nous par occasion , il a composé un livre en-  
 tier de ce qui nous regarde. Je vais en extraire quelques endroits , &  
 commencer par indiquer le tems auquel il rapporte les événemens de  
 la bataille qui se donna auprès de Gaza entre Ptolomée & Démétrius ,

(a) Voyez Remarque V.

(b) J. Scaliger ( *Ep. is. Casaubon.* )  
 a prétendu qu'il paroît manifestement  
 par Origène ( *Liv. 1. contr. Cels. n. 25.* )  
 qu'Ecarée étoit un Auteur supposé par les  
 Juifs Ellenistes. Scaliger étoit très-sça-  
 vant , il étoit encore plus présomptueux ;  
 & il assurait avec la même confiance une  
 chose douteuse ou même fautive , qu'il  
 auroit pu assurer une vérité incontestable.

ble. Il suffit de consulter Origène , pour  
 voir que le passage qu'il cite d'Erennius  
 Philon , ne prouve point que l'ouvrage  
 d'Ecarée soit manifestement supposé. Cet  
 Auteur , après avoir marqué qu'il dou-  
 toit que l'ouvrage fût d'Ecarée , ajoute  
 que s'il est véritablement de lui , il est  
 vraisemblable qu'il s'étoit laissé persuader  
 par les Juifs , & qu'il avoit embrassé leur  
 religion.



en la onzième année après la mort d'Alexandre , & en la cent dix-septième Olympiade , suivant la supputation de Castor. Après avoir fixé cette époque , il ajoute : » Alors Ptolomée fils de Lagus vainquit auprès de » Gaza , Démétrius surnommé Poliorcète , fils d'Antigone. « On convient qu'Alexandre est mort en la cent quatorzième Olympiade. Il est donc certain que notre nation florissoit du tems d'Alexandre & de Ptolomée (a). Ecatée ajoute encore qu'après cette victoire Ptolomée se rendit maître de la Syrie ; que la bonté & la douceur de ce Prince engagea beaucoup de monde à le suivre en Egypte , pour le servir au besoin , chacun selon son pouvoir. De ce nombre fut Ezéchias Grand-Prêtre des Juifs : il avoit environ soixante-six ans , & étoit en très-grande considération parmi ses compatriotes. Il avoit l'esprit juste , le cœur droit , beaucoup d'éloquence ; & étoit si habile , que nul autre n'étoit plus capable que lui de conduire les affaires les plus importantes. Ecatée remarque , comme en passant , que les Prêtres des Juifs , qui sont au nombre de quinze cents (b) , perçoivent la dîme de tous les biens , & gouvernent la nation. Revenant ensuite à Ezéchias , il dit : » Cet homme si justement » honoré , & qui vivoit en société avec nous , tenant un des livres qu'il » avoit apportés avec lui , lisoit à ceux qui le venoient voir , la police » & la forme du gouvernement des Juifs , qui y étoient décrites (c). « Ecatée ajoute ensuite qu'il n'y a rien que nous n'aimions mieux souffrir , que de transgresser nos loix. » C'est pourquoi , dit-il , & ce sont ses propres termes , quelques injurieux mépris qu'ils aient souvent à essuyer » de la part de leurs voisins , & des étrangers qui passent dans leurs » pays , quelques mauvais traitemens que leurs aient faits les Rois de » Perse & leurs Satrapes , jamais on ne les put réduire à changer de sentimens : ils y sont si fortement attachés , qu'ils souffriroient les plus » cruels tourmens , & la mort même , plutôt que de renoncer à la religion de leurs peres. « Entr'autres exemples que produit cet Historien , de l'héroïque & merveilleuse fermeté des Juifs dans ces occasions , il raconte qu'Alexandre étant à Babylone , & voulant faire rebâtir le temple de Bélus qui étoit tombé , il ordonna à toutes ses troupes de porter de la terre ; mais que les Juifs refusant constamment de le faire , avoient été maltraités & condamnés à de grosses amendes ; qu'ils souffrirent toutes ces peines avec soumission : ce qui toucha ce Prince , & le porta à leur faire grâce & à les décharger de ce travail. Que les Macédoniens étant entrés dans leurs pays , & y ayant élevé des temples & des autels , pour les avoir détruits , les Satrapes les condamnèrent à

(a) Si les Copistes n'ont rien omis entre *παρασκευαί* & *δεκατης Ολυμπιαδος* & *αλλοι* vults, Joseph raisonnoit très-mal : car assurément ce qu'il dit d'Ecatée , ne lui donne pas le droit de conclure : Donc notre nation florissoit du tems d'Alexandre & de Ptolomée ; mais il avoit peut-être rapporté quelque chose d'Ecatée , qui devoit cette conclusion légitime , & que les Copistes ont omis.

(b) Joseph ( *Liv. 2. contre Appion* , n. 7. ) compte plus de vingt mille Prêtres. Ce nombre excède bien celui d'Ecatée. Il y a dans l'un ou dans l'autre Auteur défaut d'attention , ou précipitation dans leurs Copistes.

(c) Voyez Remarque VI.

des amandes considérables, qu'ils payerent, à l'exception de quelques-unes qui leur furent remises; & en cela, remarque l'Historien, la conduite des Juifs est certainement admirable. Il ajoute que notre nation a été très nombreuse; que les Perses emmenèrent une multitude infinie de Juifs à Babylone; & qu'après la mort d'Alexandre on en fit passer un très-grand nombre en Phénicie & en Egypte, à cause des guerres qu'il y avoit en Syrie. Le même Auteur a parlé de la grandeur & de la beauté du pays que nous habitons. Il dit qu'il contient trois millions d'*aroures* (a), & que c'est peut-être le plus beau & le plus fertile qu'il y ait sur la terre. La Judée a en effet cette étendue: il parle aussi de la beauté, de la grandeur & de l'ancienneté de la ville de Jérusalem, du nombre prodigieux de ses habitans & de la magnificence de son Temple. Voici ce qu'il en dit. » Les Juifs ont dans leur pays plusieurs places » fortes & plusieurs bourgades: ils en ont une très-forte, qui a bien » cinquantes stades de circuit, & qui contient six vingt mille habitans (b). » Il y a au milieu de cette ville, qu'on appelle Jérusalem, une enceinte » de pierres qui a cinq journaux de longueur, cent coudées de largeur, » avec doubles portiques. Dans cette enceinte est un autel carré de » pierres blanches qui ne sont pas taillées: on les choisit avec soin, mais » on ne les travaille pas. Ses quatre côtés sont de vingt coudées, & sa » hauteur est de quinze. Au delà est un grand bâtiment dans lequel il y » a un autel & un candelabre; l'un & l'autre d'or, du poids de deux » talens. On entretient jour & nuit, sur l'un de la lumière, & sur l'autre » du feu, qui ne s'éteignent jamais. On n'y voit ni statue, ni tout » autre objet particulier de décoration: aucun arbre, aucune plante, ni » rien de ce qui pourroit présenter l'idée d'un bois sacré, n'en garnit le » tour. Jour & nuit des Prêtres, pour lesquels ce seroit un crime de » boire du vin dans le Temple, sont occupés à y faire des expiations. » Ecatee fait une mention particulière de notre service militaire dans les » armées d'Alexandre & de ses successeurs. Je le prouve, en rapportant » dans ses propres termes le récit qu'il fait de ce qu'il dit avoir vu arriver » à un Juif qui servoit dans les troupes d'un de ses Princes. » Dans notre » route vers la mer rouge, entre les cavaliers Juifs qui nous servoient de » guide & d'escorte, il s'en trouva un nommé Mosallame, homme d'une » vigueur & d'une bravoure peu communes, & qui, de l'aveu de tous, étoit » le plus adroit archer qu'il y eût parmi les Grecs & les étrangers. Comme » on étoit en marche, un Devin prit l'augure, & ordonna à toute la » troupe d'arrêter. Mosallame ayant demandé raison de cet ordre, le » Devin répondit que c'étoit pour considérer un oiseau qu'il lui montra.

(a) Note de l'Editeur. Le P. Gillet n'a point déterminé l'étendue de cette mesure, qu'il rend par le mot *aroures*. Je crois, pour l'intelligence de ce terme, devoir copier la note de M. Havercamp. *Arura* mensura est apud Græcos quinquaginta pedes capiens, i. e. octo ulnas & trientem, vel passus decem. ita ut

*ulnam pro senis pedibus, & passum pro quinis accipiamus. Bndæus.*

(b) Ecatee; (selon M. Danville (Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem, Paris, 1747.) faisoit monter le nombre des habitans de Jérusalem à plus de deux millions. Il n'en compte ici que six vingt mille.

» Si cet oiseau, dit-il, demeure en place, nous devons également nous  
 » arrêter ; mais s'il prend son vol & s'en va en avant, nous ne risquons  
 » rien de continuer notre route : si son vol au contraire le conduit derrière  
 » nous, il est sans difficulté que nous devons retourner sur nos pas.  
 » Mosallame, sans rien répliquer, banda son arc, & décocha une flèche  
 » contre cet oiseau & le tua. Le Devin & quelques autres furent telle-  
 » ment indignés de cette action, qu'ils se répandirent contre lui en in-  
 » jurès & le chargerent de malédictions, auxquelles il ne répondit au-  
 » tre chose, sinon : Quelle fureur insensée vous anime & vous fait plaindre  
 » si aveuglément le sort de cet oiseau que vous tenez dans vos mains ?  
 » Il n'a su prévoir ce qui devoit lui conserver la vie, & vous avez la foi-  
 » ble de croire qu'il pouvoit vous présager l'heureuse ou malheureuse  
 » issue de votre voyage. La crainte d'être tué d'un coup de flèche par  
 » le Juif Mosallame n'auroit-elle pas dû le détourner de venir ici, s'il  
 » eût eu quelque connoissance de l'avenir ? »

Je crois avoir produit assez de témoignages tirés de l'Historien Ecce-  
 rée. Ceux qui seront curieux d'en voir un plus grand nombre, peuvent  
 lire son livre. Je me hâte de citer ce qu'Agatharcide dit de notre nation,  
 quoiqu'il affecte de ne reconnoître en elle qu'une simplicité qu'il sem-  
 ble avoir pris à tâche de ridiculiser. Il raconte de quelle sorte Stratonice  
 ayant abandonné son mari Démétrius, passa de Macédoine en  
 Syrie, dans le dessein d'épouser Séleucus qui refusa de se prêter à ses vœux ;  
 & dit que frustrée de cette espérance, elle chercha à soulever contre lui  
 la ville d'Antioche, tandis qu'il étoit occupé à rassembler son armée  
 dans la Babylonie ; que ce Prince ayant à son retour soumis Antioche,  
 cette Reine prit le parti de se retirer dans la Séleucie ; mais qu'ayant pris pour  
 un avertissement salutaire un songe qu'elle eut, & ayant différé de s'em-  
 barquer aussi-tôt qu'elle l'auroit pu, elle fut faite prisonnière & mourut.  
 Pour exemple de superstitions semblables auxquelles cet Auteur donne  
 tous les caractères de folie qu'il peut imaginer, il cite notre nation, &  
 parle d'elle en ces termes ;

» Le peuple qu'on appelle Juif, habite une ville très-forte nommée Jérusalem.  
 » Ce peuple s'étoit fait une loi de fêter si religieusement cha-  
 » que septième jour, qu'il ne portoit point d'armes, ne labouroir point la  
 » terre, & ne s'occupoit d'aucune sorte de travail en ces jours qu'il pas-  
 » soit jusqu'à la nuit à offrir à Dieu des prières & des adorations dans  
 » le Temple. Par une conséquence fatale de cette scrupuleuse obser-  
 » vance, lorsque Ptolomée fils de Lagus vint se présenter devant Jérusa-  
 » lem à la tête de son armée, ce peuple insensé tomba sans la moindre  
 » résistance sous la dure domination de ce maître cruel. Cet événement  
 » & le sort funeste de la Reine Stratonice doivent montrer qu'il est peu  
 » raisonnable d'ajouter foi à des songes, & de ne pas vaincre les préjugés  
 » qui nous décident à observer rigoureusement quelque loi, lorsqu'on se  
 » trouve dans des circonstances où son infraction devient d'une absolue  
 » nécessité. Ce fut aussi de quoi tout le monde demeura convaincu : les  
 » Juifs seuls persistèrent dans leur entêtement : » entêtement qu'Agatharcide traite de folie ; mais ceux qui en jugeront sans prévention, esti-  
 meront



tièrent toujours qu'on ne sçauoit assez louer des hommes disposés à préférer la constante pratique d'un usage pieux, & qui a force de loi, à sa propre conservation & au salut de sa patrie.

XXIII. Je crois pouvoir encore facilement prouver que, si quelques autres Ecrivains n'ont point parlé de notre nation, ce n'a pas été pour ne l'avoir pas connue, mais plutôt par quelque sentiment d'envie contre nous, ou par quelque autre motif aussi peu équitable.

Jerôme qui a écrit l'histoire des *Successions* (a), vivoit dans le même tems qu'Ecatée. Il étoit Gouverneur de Syrie, & fort aimé du Roi Antigone (b). Cet Ecrivain ne fait aucune mention de nous dans son ouvrage, quoiqu'il eût été en quelque sorte élevé sur les lieux, & qu'Ecatée ait consacré un livre entier à parler de notre nation : tant les différentes affections des hommes peuvent jeter de contrariétés dans leurs vues, puisque l'un a cru que nous méritions qu'il s'attachât particulièrement à nous faire connoître, & que l'autre livré à quelque passion aveugle n'a pas craint de laisser, par un silence contraire à la vérité connue, douter même de notre existence. Mais l'antiquité de notre race est suffisamment prouvée par les témoignages des Tyriens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens, indépendamment même de ceux de tant d'Historiens Grecs, auxquels on peut ajouter Théodote, Théophile, Mnafeas, Aristophane, Hermogène, Eucmere, Conon, Sopirion, & peut-être plusieurs autres ; car je n'ai pas lu tous les Auteurs Grecs qui ont parlé expressément de nous. La plupart de ceux que j'ai cités, n'ont pas connu la vérité des événemens arrivés dans les premiers siècles, parce qu'ils ne s'en sont pas instruits dans nos saintes Ecritures ; mais tous ont rendu témoignage à l'antiquité de notre origine : & c'est tout ce que je me suis proposé d'établir & de prouver (c). Démétrius de Phalere, Philon l'ancien, & Eupoleme se sont peu éloignés de la vérité ; & les légers écarts dans lesquels ils ont donné, sont d'autant plus excusables qu'ils n'ont pu saisir assez exactement le sens de nos saints Livres pour y puiser toutes les connoissances qui leur eussent été nécessaires.

XXIV. Pour remplir le plan que je me suis formé, il ne me reste plus qu'à mettre en évidence la fausseté & l'injustice de toutes les imputations dont quelques imposteurs chargent notre nation. Et pour les confondre, j'emploierai le témoignage de ceux même qui osent avancer ces indignes calomnies. Qu'il y ait eu des hommes que d'injustes sentimens de haine aient fait tomber dans de tels excès, c'est ce que ne peuvent ignorer ceux à qui une lecture assidue & réfléchie fournit sur l'Histoire les connoissances les plus étendues & les plus capables de les convaincre que plusieurs Historiens se sont efforcés d'obscurcir la gloire de quelques grandes nations, de décrier la forme de leur Gouvernement, & de ternir l'éclat des villes très-considérables. C'est précisément ce qu'a fait Théopompe, à l'égard des Athé-

(a) C'est-à-dire des successeurs d'Alexandre.

(b) Les Traducteurs ont mis Antigone au lieu d'Antiochus, qui est dans l'ori-

ginal ; en quoi ils ont grand tort. Note y. M. Prieaux, *Hist. Juiv. page 128.*

(c) Voyez Remarque VII.

riens ; Pôstieratè , à l'égard des Lacédémoniens ; & l'Auteur du Tripolitique ( qui n'est pas Théopompe , comme quelques-uns l'ont cru , ) en a usé de même à l'égard des Thébains. Timée a aussi fort maltraité dans son Histoire les peuples que je viens de nommer , & plusieurs autres. Ce sont , sur-tout , les nations les plus dignes d'être préconisées , contre lesquelles ces Auteurs se sont élevés avec tant d'acharnement , les uns par envie , les autres par haine , & quelques-uns par le desir de se faire un nom par leurs vaines déclamations : ce qui leur a réussi parmi les gens d'une sorte crédule , mais leur a attiré le mépris des personnes assez instruites pour juger sagement des choses.

XXV. Les Egyptiens sont les premiers auteurs des indignes calomnies qui ont été publiées contre nous. Par une lâche & fausse complaisance quelques Ecrivains les ont témérairement adoptées , & n'ont pas craint d'altérer la vérité en rapportant très-infidèlement d'après eux de quelle sorte nos ancêtres ont passé en Egypte , & comment ils en sont sortis. Ces deux événemens sont l'époque & la source de la haine que les Egyptiens ont conçue contre notre nation : ils n'ont pu voir sans envie nos peres , à peine arrivés en Egypte , s'y élever au plus haut degré de puissance & d'autorité , & jouir , lorsqu'ils en furent sortis , de la plus constante prospérité dans le pays où ils fixerent leur établissement. Cette haine est sur-tout devenue implacable par la diversité des Religions , la nôtre différant autant de la leur , que la nature de Dieu & celle des plus vils animaux. D'accord entr'eux sur l'usage commun de déferer les honneurs divins à des bêtes brutes , ils ne se partagent que sur le choix de celles que ceux-ci ou ceux-là estiment devoir être l'objet de leur culte : peuple vain & insensé , prévenu dès l'enfance des idées les plus fausses & les plus extravagantes sur la Divinité , jamais il n'a pu comprendre , ni goûter la pureté & la sublimité de notre Théologie , ni voulu souffrir qu'on témoignât la moindre estime pour nos cérémonies religieuses. Plusieurs même ont poussé l'aveuglement & l'extravagance , non seulement jusqu'à démentir par une petitesse d'esprit inconcevable les anciens monumens de leur histoire , mais jusqu'à tomber eux-mêmes , sans s'en appercevoir , dans des contradictions manifestes sur notre compte.

XXVI. Je citerai en preuve celui de ses Ecrivains que ce peuple croit mériter le plus de confiance. J'ai déjà produit son témoignage pour constater l'antiquité de notre nation : c'est Manethon. Cet Historien , après avoir déclaré qu'il tirera des livres saints l'histoire d'Egypte qu'il se propose d'écrire (a) , dit que nos ancêtres entrèrent dans l'Egypte en très-grand nombre , & en firent la conquête ; & qu'obligés dans la suite d'en sortir , ils s'établirent dans la Judée , & y bâtirent la ville & le Temple de Jérusalem. Jusques-là il ne s'écarte pas des anciennes histoires ; mais il prend aussitôt l'essor : & pour paroître confirmer par son récit toutes les fables inventées depuis contre notre nation , il rapporte sur notre sujet des choses incroyables , dont tout le but est de faire confondre les Juifs avec cette multitude d'Egyptiens affligés de la lèpre & d'autres maux qu'on con-

(a) Voyez Remarque VIII.

trahait , ainsi qu'il l'assure , de sortir de l'Egypte. Il introduit sur la scène un Roi Aménophis ; mais comme ce Roi est de sa pure création , il n'ose fixer le nombre des années de son regne , quoiqu'il n'ait jamais manqué de le faire , lorsqu'il a parlé des autres Rois. A ces fables il en ajoute encore d'autres , comme s'il eût oublié (a) que , selon lui-même , les Pasteurs étoient sortis d'Egypte cinq cens dix-huit ans auparavant pour aller à Jérusalem ; car ce fut sous le règne de Termodis qu'ils en sortirent. Depuis ce Prince il y eut une succession de Rois qui dura trois cens quatre-vingt treize ans jusqu'aux deux freres Setos & Hermès , dont il dit que le premier s'appelloit aussi Egyptus , & le second Danais ; & que Setos ayant chassé son frere , régna cinquante-neuf ans ; qu'il eut pour successeur Rampès l'aîné de ses enfans , qui régna soixante-six ans. Après être convenu que nos ancêtres étoient sortis d'Egypte cinq cens dix-huit ans auparavant , il produit le prétendu Roi Aménophis , & dit de lui que souhaitant de voir les Dieux , comme les avoit vu Orus l'un de ses prédécesseurs , & ayant communiqué son desir au fils d'un nommé Papius , qui s'appelloit comme lui Aménophis , dont la grande sagesse & les prédictions fréquentes faisoient croire qu'il participoit à la nature des Dieux , cet Aménophis lui avoit dit qu'il pourroit les voir , s'il purgeoit son royaume de tous les lépreux & de toutes les personnes affligées de quelques défauts ou souillures corporelles (b) : avis dont ce Prince fut tellement satisfait , qu'il ne tarda pas à faire faire dans toute l'Egypte la recherche de tous ceux qui étoient atteints de quelque genre de maladie qui devoit les mettre dans la classe des lépreux , & en rassembla jusqu'à quatre-vingt mille qu'il envoya travailler aux carrières dans un endroit à l'orient du Nil , où ils fussent absolument séparés des Egyptiens (c). Manethon remarque que dans le nombre des relégués aux carrières il y avoit des Prêtres aussi atteints de la lèpre ; & ajoute que le Prophète Aménophis , cet homme si révérent pour la sagesse , étoit entré en quelqu'apprehension d'attirer sur le Roi & sur lui la colère des Dieux , si on leur faisoit violence , & avoit prévu en esprit , & prédit

(a) Je lis *ερωτατομενος* , au lieu d'*ερωτατομενος*.

(b) Lucrèce dit qu'il n'y avoit qu'en Egypte , que la lèpre se fit sentir : *Est elephas morbus , qui propter flumina Nili*

*Gignitur Ægypto in media , neque praterea usquam.*

Liv. VI. v. 1113.

Le Poète peut se tromper , quand il avance qu'il n'y avoit que les Egyptiens qui fussent sujets à ce mal ; mais son témoignage prouve qu'on le croyoit alors. Ce sentiment pouvoit n'être pas particulier aux Romains , & être bien plus ancien que le tems auquel vivoit Lucrèce. C'est peut-être pour détruire une prévention qui les faisoit mépriser , que leurs Egyptiens débiterent que , loin d'être lé-

preux , ils avoient chassé les Juifs de chez eux dès qu'ils s'étoient aperçus qu'ils étoient atteints de ce mal.

(c) *Ut in eo opere exercerentur pariter ac alii Ægyptii* : c'est la traduction de M. Havercamp ; & M. d'Andilly avoit vu le même le même sens. Ce n'est pas celui de Manethon , où il assortit mal les pièces de la fable. Aménophis n'eût pas rempli la condition à laquelle le Devin lui avoit promis qu'il verroit les Dieux , en reléguant les lépreux dans un lieu où il y avoit des Egyptiens. Un léger changement d'*en* en *si* & *avant* *εργαζομενος* , la lui fait remplir. « Il les » envoya travailler aux carrières , en un » lieu où ils fussent séparés des autres » Egyptiens. »



même qu'il viendrait du secours aux lépreux , & qu'ils seroient maîtres de l'Egypte pendant treize ans ; mais que n'ayant osé déclarer au Roi la révélation qu'il en avoit eue , il l'avoit laissée par écrit , & s'étoit ensuite tué de sa propre main : ce qui jetta le Roi Aménophis dans une très-grande perplexité. A tout cela Manethon ajoute ce qui suit. Je rapporte ses propres termes :

» Après que les lépreux eurent travaillé pendant un certain tems aux  
» carrières , le Roi leur permit de se retirer à Avaris. Cette ville pour lors  
» abandonnée avoit été la ville des Pasteurs , & suivant l'ancienne Théo-  
» logie, la ville de Tiphon. Les lépreux y allèrent , & trouvant la place pro-  
» pre à faciliter une révolte , ils se donnerent pour Chef un Prêtre d'Hé-  
» liopolis , nommé Ofarsiph , & s'engagerent par serment à lui obéir en  
» tout. La première loi qu'il leur imposa , fut de ne rendre aucun culte aux  
» Dieux de l'Egypte , de faire indistinctement tel usage qu'il leur convien-  
» droit des animaux qui y sont réputés sacrés , & de ne contracter aucune  
» sorte d'alliance avec ceux dont la doctrine & les pratiques différeroient  
» des leurs.

» Lorsqu'il crut pouvoir se flater que cette loi , ainsi que plusieurs autres ;  
» directement contraires aux coutumes des Egyptiens , étoient assez ferme-  
» ment établies , il ordonna aux lépreux d'élever les murs d'Avaris , &  
» de se préparer à faire la guerre au Roi Aménophis. S'étant ensuite par-  
» ticulièrement attaché les autres Prêtres , & quelques-uns de ces lé-  
» preux qui l'avoient choisi pour leur chef , il envoya des députés aux  
» Pasteurs que Tetmosis avoit chassés , & qui s'étoient établis à Jérusa-  
» lem , pour les informer de ce qui s'étoit passé d'outrageant pour lui  
» & pour ceux à la tête desquels il se trouvoit , & les engager à s'unir  
» avec eux pour faire la guerre à l'Egypte : il leur faisoit porter parole ,  
» qu'il les recevrait dans la ville d'Avaris , qu'il fourniroit abondamment  
» aux troupes qu'ils lui enverroient , toutes les choses nécessaires à leur  
» subsistance : il les faisoit de plus assurer que prenant à propos leur tems  
» pour combattre , ils se rendroient facilement maître du pays.

Les Pasteurs reçurent avec joie cette députation , s'assemblèrent promp-  
tement , & se rendirent au nombre de deux cents mille à Avaris. La  
nouvelle de cette invasion jeta dans l'ame du Roi Aménophis un trouble  
d'autant plus inquiétant , qu'il n'étoit point encore guéri de l'impression  
effrayante qu'avoit faite sur lui la prédiction d'Aménophis fils de Pa-  
pius. Il convoqua une assemblée générale de la nation ; & après avoir dé-  
libéré avec les principaux d'entre ceux qui la gouvernoient sous ses or-  
dres , sur l'état où étoient alors les affaires , il se fit apporter les animaux  
sacrés , & particulièrement ceux auxquels on rendoit un culte public  
dans les temples , & ordonna aux Prêtres de cacher soigneusement leurs  
simulacres chez son fils Séthon , qu'on appelloit aussi Ramessès , du nom  
de son grand-pere , & qui n'étoit âgé que de cinq ans. Il marcha en-  
suite avec un corps de trois cent mille Egyptiens , tous hommes bien  
aguerris contre les ennemis qui venoient à sa rencontre. Mais crai-  
gnant par réflexion d'avoir à combattre contre les Dieux , il retourna  
à Memphis , d'où ayant pris avec lui Apis , & les autres animaux sacrés

16 qu'il s'étoit fait apporter, il se retira avec toutes ses troupes en Ethiopie.  
 17 Comme il s'en étoit singulièrement attaché le Roi par les services qu'il lui  
 18 avoit rendus, ce Prince le reçut très-bien, ainsi que ses troupes auxquelles il  
 19 assigna des villes & des terres où elles ne manquèrent de rien pendant  
 20 les fatales treize années, durant lesquelles, selon la prédiction du Pro-  
 21 phète Aménophis, Aménophis le Roi vécut banni de son Royaume. Le Roi  
 22 d'Ethiopie eut aussi l'attention de tenir sur les frontières de ses Etats  
 23 des troupes sous les armes pour la sûreté de ce Prince. Tandis que les choses  
 24 étoient dans cet état en Ethiopie, les Pasteurs venus de Jérusalem (a) trai-  
 25 toient si inhumainement les habitans du pays, que leur premier gouverne-  
 26 ment paroissoit d'or à ceux qui étoient témoins des impiétés qu'ils com-  
 27 mettoient alors; car ils ne se contentoient pas de brûler les villes & les  
 28 bourgs, & de piller les temples, ils brisoient les simulacres des Dieux,  
 29 & par une profanation sacrilège, ils s'en servoient pour faire rôtir les  
 30 animaux sacrés que ces simulacres représentoient: ils forcèrent même  
 31 les Prêtres & les Prophètes Egyptiens à les égorger, les dépouillant  
 32 ensuite, & les renvoyant tout nus. On dit que ce Prêtre d'Héliopolis  
 33 qui forma leur république, & leur donna des loix, changea, lorsqu'il  
 34 se joignit aux Pasteurs, le nom d'Osarsiph qu'il portoit à cause du Dieu  
 35 Osiris qu'on adoroit en cette ville, en celui de Moïse.

XXVII. On trouve à notre sujet plusieurs autres fables semblables  
 dans les écrits des Egyptiens; mais pour ne pas tomber dans une en-  
 nuyeuse longueur, je m'abstiens de les rapporter. Manethon continue ainsi  
 son récit, « Aménophis revint d'Ethiopie avec de grandes forces & ac-  
 36 compagné de son fils Ramesses qui avoit aussi amené des troupes :  
 37 il livra bataille aux Pasteurs & aux lépreux, les défit & les poursuivit  
 38 jusques sur les confins de la Syrie. « Je vais démontrer que ce récit  
 & plusieurs autres semblables dans lesquels Manethon affecte de nous  
 confondre avec ces Egyptiens lépreux, ne sont que de pures fictions de-  
 nuées de toute vraisemblance; & pour donner plus de force à ce que  
 j'ai à dire, je remarque d'abord que cet Auteur convient avec nous  
 d'une vérité essentielle: c'est que les Pasteurs n'étoient point originaires  
 d'Egypte, qu'ils y sont venus d'ailleurs, qu'ils s'en sont rendus maîtres, &  
 qu'après y avoir fait respecter leur autorité durant un certain tems,  
 ils ont été ensuite obligés d'en sortir. J'établirai ensuite contre cet His-  
 torien, & prouverai par son propre témoignage, que les Egyptiens lé-  
 preux n'ont jamais fait corps de peuple avec nous; & que Moïse sous  
 la conduite duquel nos ancêtres sont sortis de l'Egypte, non-seulement  
 n'a point été un de ces lépreux, mais qu'il leur est antérieur de plusieurs  
 générations.

(a) On lisoit dans les anciennes édi-  
 tions *χρυσον*. Le nouvel Editeur dit, *nul-  
 lement sensu*. Un Anonyme conjecture  
 qu'il falloit lire *μυσον*. (*Mém. pour l'Hist.*  
 1708, pag. 2063.) Ce mot approche plus  
 de *χρυσον* que *χαλκον*, que Lowthius lui  
 substitue (note A.) mais je ne sçai s'il y

a rien à changer dans cet endroit: *τον  
 χρυσονμυσον χρυσον* désigne non les  
 lépreux, mais les Pasteurs; & le sens  
 est que leur gouvernement paroissoit d'or  
 à ceux qui voyoient les impiétés des lé-  
 preux.

XXVIII. Le fondement sur lequel cet Historien établit sa fable, est manifestement controuvé & ridicule. Le Roi Aménophis desira, dit-il, de voir les Dieux. Quels Dieux ? Etoit-ce ceux que les Egyptiens adoraient, le bœuf, le bouc, les crocodiles & les singes ? Il les voyoit tous les jours. Etoit-ce les Dieux du Ciel ? Hé ! devoit-il se flatter que son desir pût être rempli ? Mais pourquoi l'avoit-il formé ce desir ? Parce qu'un de ses prédécesseurs les avoit vus. La connoissance qu'il avoit sans doute des circonstances d'un fait aussi intéressant, devoit lui avoir appris de quelle nature étoient ces Dieux, & sous quelle figure ce Prince les avoit vus. Il n'étoit donc pas nécessaire qu'il cherchât à s'en instruire de nouveau. Si le prétendu Prophète par le moyen duquel le Roi espéroit de satisfaire le desir qu'il avoit de voir les Dieux, étoit d'une aussi grande sagesse que le prétend Manethon, comment ne connut-il pas que les desirs de ce Prince ne seroient point remplis, comme dans le fait ils ne le furent pas ? Sur quoi se fondeoit-il pour déclarer que c'étoient les lépreux & autres gens affligés d'infirmités corporelles dont l'Egypte étoit pleine, qui empêchoient que les Dieux ne se rendissent visibles ? Ignoroit-il donc, ce prétendu Sage, que ce ne sont point les défauts & les infirmités corporelles qui offensent les Dieux, mais les souillures & les vices de l'ame. Comment d'ailleurs concevoit-il qu'il fût possible d'assembler en un seul jour près de quatre-vingt mille hommes infectés de ces tristes & cruelles maladies ? Comment entendre ce que dit Manethon, que le Roi se hâta d'exécuter l'avis que lui donnoit le Devin ; puisque, selon cet Historien, au lieu de purger entièrement l'Egypte de cette multitude de malades, comme le lui prescrivoit ce Devin, il se contenta de les reléguer dans un canton particulier de ses Etats, comme s'il eût eu un assez pressant besoin d'ouvriers pour retenir dans son Royaume tout homme dont il croyoit pouvoir tirer quelque travail ? Ce Prophète, dit encore Manethon, prévoyant les maux dont, par l'effet du courroux des Dieux qu'il appréhenda, l'Egypte devoit être affligée, & desirant que le Roi en fût instruit, lui laissa par écrit la révélation qu'il en avoit eue, & se donna ensuite la mort. Mais comment n'avoit-il pas prévu d'abord qu'il en viendrait sur lui-même à cette fatale extrémité ? Pourquoi ne résista-t-il pas dès le premier moment au desir qu'avoit le Roi de voir les Dieux ? Pouvoit-il raisonnablement craindre des maux qui ne le regardoient point, puisqu'il ne devoit pas les voir arriver ? Et ces maux étoient-ils pour lui comparables à la mort qu'il se donnoit ?

Mais voici quelque chose de bien plus extravagant encore. Le Roi, dit cet Historien, ayant eu connoissance de la révélation que le Prophète avoit laissée par écrit, & craignant tout pour l'avenir de la part des lépreux dont, suivant ce que lui avoit dit le Prophète, il auroit déjà dû purger les Etats, non-seulement ne les en chassa point alors, mais il se rendit à leurs prières, & leur permit d'aller s'établir à Avaris ville autrefois habitée par les Pasteurs : grace dont les lépreux ne tarderent pas à profiter. Ils prirent donc, suivant son récit, possession d'Avaris, & s'y donnerent pour chef un Prêtre d'Héliopolis, qui leur ayant fait prêter



Je serment de lui obéir en tout, leur défendit de rendre aucun culte aux Dieux des Egyptiens, & leur fit une loi de mener sans ménagement les animaux qu'ils adorent, de se nourrir de leur chair, & de n'avoir de communication qu'avec ceux qui seroient disposés à penser & à agir comme eux. Les choses étant en cet état, dit toujours Manethon, & ce Prêtre d'Héliopolis devenu chef de cette espèce de nouveau peuple, jugeant son autorité bien établie, fit fortifier Avaris, déclara la guerre à Aménophis, & envoya à Jérusalem solliciter ceux qui habitoient cette Ville de venir se joindre à lui, avec promesse de sa part de les recevoir dans Avaris ancienne demeure de leurs ancêtres, d'où il leur faisoit espérer qu'au moyen de leurs forces réunies avec les siennes, il leur seroit aisé de se rendre maître de toute l'Egypte. Le fruit de cette députation fut, continue-t-il, que ceux de Jérusalem lui envoyèrent une armée de deux cent mille hommes, avec laquelle les lépreux firent la guerre au Roi Aménophis. Manethon poursuivant ce récit ajoute que, comme si ce Prince eut eu quelque sujet de se persuader qu'il ne pourroit soutenir cette guerre sans résister aux Dieux, n'osa en venir à une action, & s'enfuit promptement en Ethiopie, laissant à la garde des Prêtres, Apis & les autres animaux sacrés; que les troupes qui étoient venues de Jérusalem, s'étant répandues dans l'Egypte, saccagerent les villes, brûlerent les temples, égorgèrent les Prêtres (a), & commirent par-tout les plus horribles impiétés, & des cruautés inouïes; que le Prêtre qui les avoit reçus à ses ordres & assujettis à la même forme de gouvernement que les Egyptiens lépreux qu'il l'avoient choisi pour chef, étoit d'Héliopolis, & s'appelloit Osarsiph, cause du Dieu Osiris qu'on adoroit en cette ville; mais qu'il cessa de porter ce nom, & prit celui de Moïse: que les treize ans durant lesquels le Prophète avoit prédit que les lépreux seroient maîtres de l'Egypte, étant révolus, Aménophis revint d'Ethiopie avec de très-grandes forces, leur livra bataille, en tua un grand nombre, & poursuivit le reste jusques sur les frontières de la Syrie.

XXIX. Manethon n'a sans doute point senti que toutes ces vaines fictions étoient absolument dénuées de toute vraisemblance. Car quelques animés que les lépreux & la multitude d'autres malades qu'on avoit cru devoir confondre avec eux, pussent être contre le Roi, & contre ceux qui par ses ordres les avoient si cruellement maltraités, sur l'avis qu'en avoit donné le Prophète, n'auroient pas dû reprendre les sentimens de respect & de soumission qu'ils devoient à leur Roi, lorsqu'ils eurent obtenu de ce Prince, non-seulement d'être déchargés d'un travail aussi pénible que celui des carrières, mais encore la faculté de se retirer dans

(a) Joseph fait dire à Manethon que les lépreux égorgèrent *les Prêtres*, les cavaliers: il ne le dit pas dans le fragment qu'il en rapporte plus haut. Et quelle raison Manethon eût-il eu de dire que les lépreux tuèrent les cavaliers plutôt que les gens de pied? Il dit qu'après avoir obligé

les Prêtres d'être les meurtriers & les vic-  
 timaires des animaux sacrés, ils les dé-  
 pouillaient. Peut-être que Joseph veut  
 dire qu'ils égorgèrent les Prêtres, *seulement*,  
 en exagérant un peu la manière dont les  
 lépreux les traitèrent.

une contrée particulière de ses Etats , & de s'y cantonner dans une ville considérable qu'il leur abandonna. Et quand même ils n'eussent pu cesser de les haïr à cause des maux qu'il leur avoit d'abord fait souffrir, cette haine pouvoit bien être pour eux un motif de chercher à s'en venger par quelque attentat secret contre sa personne, mais nullement de prendre les armes contre toute la nation, dans le sein de laquelle, étant en aussi grand nombre qu'ils étoient, chacun d'eux devoit avoir des parens & des amis.

Mais supposons encore avec cet Auteur, qu'ils ayent aussi inconsidérément voulu porter le fer & le feu dans leur patrie, seroit-il raisonnable de croire qu'ils eussent été assez impies pour s'attaquer à leurs Dieux, & pour se soumettre à des loix qui détruisoient celles, de l'exacte observation desquelles l'éducation qu'ils avoient reçue de leurs peres, leur faisoit un devoir ? Ne devons-nous donc pas sçavoir beaucoup de gré à Manethon de ce que ce ne sont point ceux qui étoient venus de Jérusalem qu'il charge d'avoir été les auteurs d'un si criminel désordre, mais les Egyptiens eux-mêmes, & particulièrement leurs Prêtres qui s'étoient asservis le peuple par le serment d'obéissance à ces nouvelles loix qu'ils en avoient exigé ? (a) Est-il moins absurde de vouloir faire croire qu'aucun des parens, qu'aucun des amis de ces lépreux n'ait voulu prendre part à leur révolte, ni venir se joindre à eux ; & que ceux-ci furent obligés d'envoyer à Jérusalem, demander du secours à un peuple, qui ne leur étoit ni ami ni allié, & qu'une opposition marquée de mœurs & de coutumes devoit au contraire leur faire considérer comme ennemi ? Manethon néanmoins avance hardiment que ceux de Jérusalem se rendirent avec confiance aux invitations de ces lépreux, dans l'espérance qu'unis avec eux, ils se rendroient facilement, ainsi qu'ils osoient les en faire assurer, maîtres de l'Egypte, comme s'ils n'eussent pas connu par eux-mêmes les forces de ce Royaume d'où ils avoient été chassés (b). Un tel fait pourroit paroître plus vraisemblable, si leur situation présente eût été moins avantageuse ; mais ils habitoient une ville riche, puissante, & située dans un pays abondant en toute sorte de biens, & plus fertile que l'Egypte. Et comment supposer qu'ils se soient déterminés, en le quittant, à s'exposer aux plus grands dangers pour aller secourir d'anciens ennemis avec lesquels ils devoient craindre de se mêler, les maladies dont ils étoient infectés, ayant contraint leurs propres compatriotes à les cantonner dans un lieu particulier de l'Etat, pour n'avoir plus aucune communication avec eux ? Comment supposer encore, qu'étant instruits de la marche d'Aménophis, qui, selon Manethon, vint à la rencontre des révoltés jusqu'à Péluse à la tête de trois cens mille hommes, ils ayent pu prévoir que ce Prince changeroit tout à coup de sentimens, & s'enfuiroit en Ethiopie ? Quant au crime que leur fait cet Auteur de s'être em-

(a) Ce qui suit dans l'ancien Interprète, & qui consiste en dix ou douze lignes, n'est rien moins que la traduction de Joseph. Tout le reste manque jusqu'au

commencement du second Livre. Je ne crois pas que l'on en doive conclure qu'il ne l'avoit pas dans son exemplaire.

(b) Voyez Remarque VII.

parés de tous les greniers publics , & d'avoir par cet acte d'hostilité fait souffrir de très-grands maux aux Egyptiens , avoit-il donc oublié qu'il les a fait entrer dans leur pays comme dans une terre ennemie ? Et n'est-il pas absurde de faire un crime à des étrangers appelés dans un pays par des révoltés , de s'y livrer aux mêmes excès de cruauté , auxquels avant leur arrivée se livroient , & avoient juré de se livrer ces révoltés.

Aménophis rentre , suivant ce même Historien , quelques années après dans ses Etats : il défait l'armée combinée de ceux de Jérusalem & des Egyptiens lépreux , en fait un grand carnage , & les pousse jusqu'en Syrie , leur tuant toujours beaucoup de monde. Le Royaume d'Egypte est-il donc un pays si ouvert , & dans lequel on puisse facilement faire une irruption sitôt qu'on en conçoit le projet ? Est-il d'ailleurs concevable que ceux qui en étoient alors les maîtres par le droit de la guerre , sachant qu'Aménophis vivoit , n'ayent pensé ni à fortifier & faire exactement garder les endroits par lesquels ce Prince pouvoit en tenter l'invasion en venant d'Ethiopie , ni à rassembler de nouvelles troupes pour se mettre en état de lui résister , quoique tout cela leur fut assurément très-facile ? Mais par quelle route Aménophis les pousse-t-il dans le récit de Manethon jusqu'en Syrie ? Par le désert. Et ce désert est si rempli de sables & si dépourvu d'eau , qu'une armée qui n'auroit point à se défendre contre une poursuite d'ennemis , ne pourroit que très-difficilement le traverser.

XXX. Il est donc absolument certain qu'en suivant avec quelque réflexion le récit même de cet Auteur , nous ne tirons point notre origine d'Egypte , & qu'en aucune occasion les Egyptiens ne se sont trouvés mêlés avec nous. Il est d'ailleurs très-naturel de penser que de ces Egyptiens séquestrés pour cause de lèpre , ou autres maladies de même genre , outre qu'il a dû en mourir beaucoup dans les carrières , où ils ont eu long-tems de très-grands maux à souffrir , il en a péri un très-grand nombre dans la dernière bataille que leur a livrée Aménophis , & beaucoup encore dans la fuite que le reste de leurs troupes fut obligé de prendre après l'avoir perdue.

XXXI. Il ne me reste plus qu'à réfuter ce que Manethon dit de Moïse. Les Egyptiens le reconnoissent pour un homme admirable , & en qui il y avoit quelque chose de divin ; mais par une imposture outrageante & grossière ils veulent faire croire qu'il étoit de leur nation , en le supposant l'un de ces Prêtres d'Héliopolis qui avoient été chassés d'Egypte , parce qu'ils étoient lépreux , quoiqu'il soit incontestablement prouvé par l'Histoire qu'il vivoit cinq cents dix-huit ans auparavant , & que ce fut sous sa conduite , que nos peres , contraints alors de sortir de l'Egypte , se sont venus établir dans les pays que nous habitons. Car il y défend aux lépreux de demeurer dans les villes ou dans les bourgades , leur ordonne de marcher avec des habits déchirés , & il déclare impurs ceux qui les touchent , ou qui demeurent avec eux dans les mêmes maisons. Que s'ils viennent à guérir de cette maladie , & que leur corps reprenne son état naturel , il leur prescrit de certaines purifications , comme de se



laver dans de l'eau de fontaine, de se raser tout le poil du corps, & de n'entrer dans la Ville sainte qu'après avoir fait divers sacrifices. Il est à présumer qu'une personne qui auroit éprouvé un pareil malheur, auroit traité avec humanité ceux qui étoient atteints de la même maladie, & qu'il auroit pourvu à leurs besoins. Mais ce ne fut point contre les lépreux seuls qu'il fit de pareils réglemens, il défendit même à ceux qui avoient le moindre défaut corporel, de faire aucune fonction sacerdotale; & il dégrada les Prêtres à qui il arrivoit de semblables accidens. Est-il donc croyable que Moïse eût voulu porter des loix qui lui eussent été préjudiciables, & qui l'eussent couvert d'opprobre? Bien plus, cet Auteur a changé son nom contre toute vraisemblance: il s'appelloit dit-il Osarsiph, ce qui n'a aucun rapport avec son vrai nom. Moïse signifie qui a été sauvé de l'eau; car les Egyptiens appellent l'eau moi.

Je crois avoir suffisamment prouvé que Manéthon ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité, lorsqu'il suit les anciens monumens; & qu'il ne s'en écarte, que lorsque se livrant à son imagination, il invente des fables, ou qu'il s'en rapporte à des Ecrivains qui en ont débité par haine contre notre nation.

XXXII. Examinons maintenant ce que dit Chérémon (a). Car cet Auteur s'est mis à écrire une Histoire d'Egypte; où il donne, de même que Manéthon le nom d'Aménophis au Roi, & celui de Ramsès à son fils. » Isis, dit-il, ayant apparu en songe à Aménophis, elle lui reprocha que son temple avoit été détruit pendant la guerre. Phritiphante Secrétaire des choses sacrées, interrogé là-dessus, lui répondit qu'il se verroit délivré de ses frayeurs nocturnes, s'il purgeoit l'Egypte de ceux qui étoient impurs. Aménophis en ayant assemblé deux cent cinquante mille, les chassa de ses Etats; ils avoient pour chefs les Secrétaires Moyse (b) & Joseph; celui-ci l'étoit des choses sacrées: il s'appelloit en Egyptien Pétéseph, & Moyse Tisithen. Etant arrivés à Péluse ils trouverent trois cents quatre-vingt mille hommes qu'Aménophis y avoit laissés (c), & qu'il n'avoit pas voulu faire entrer en Egypte; Moyse & Joseph firent alliance avec eux, & portèrent la guerre en Egypte. Sans les attendre, Aménophis se sauva en Ethiopie, & laissa la Reine son épouse qui étoit enceinte. Cette Princesse s'étant cachée, accoucha dans une caverne d'un fils, à qui elle donna le nom de (d) Méné-

(a) Strabon parle d'un Chérémon qui accompagnoit Aelius Gallus en Egypte. Il se piquoit de Philosophie & d'Astronomie; mais Strabon remarque qu'on le méprisoit comme un ignorant & un homme vain. *Liv. 17. page 1199.*

(b) Moyse est par-tout appelé Secrétaire des choses sacrées; mais Chérémon pouvoit avoir eu d'autres Mémoires, ou le confondre avec Joseph [l'Editeur.]

(c) On pourroit lire καὶ ἀπεκλείσθησαν, au lieu de καὶ ἀλλὰ ἐμμένοντες: » sur-  
» quels Aménophis avoit fermé l'en-  
» trée. »

(d) Le nouvel Editeur cite un manuscrit qui porte Ramsès. C'est ainsi qu'il l'appelle quelques lignes plus haut. Les noms propres sont extrêmement défigurés dans cet ouvrage de Joseph.

« sès. Ce Prince étant devenu grand chassa les Juifs dans la Syrie au  
 « nombre de deux cents mille , & fit revenir d'Ethiopie le Roi son  
 « pere. »

XXXIII. C'est ainsi que s'exprime Chérémon. Mais il est clair par le simple exposé des choses , que ces deux Auteurs débitent des fables. En effet , si dans leurs récits ils eussent pris la vérité pour guide , ils ne seroient pas si opposés l'un à l'autre. Mais quand on écrit des fables comme on les imagine suivant son caprice , il est impossible de s'accorder avec les autres. Manéthon nous dit que l'envie qu'eut le Roi de voir les Dieux , fut la cause qui lui fit chasser les lépreux d'Egypte , & Chérémon nous donne une apparition d'Isis de son invention. Le premier prétend que ce fut Aménophis qui dit au Roi qu'il falloit purifier l'Egypte ; le second , que ce fut Phritiphante. Ils ne s'accordent pas davantage sur le nombre des lépreux (a) qui sortirent d'Egypte. Car l'un en compte quatre-vingt mille , & l'autre deux cents cinquante mille.

De plus , Manéthon commence par réleguer les lépreux , dans les carrières , il leur donne ensuite la ville d'Avaris , pour y aller demeurer ; & les mettant après aux prises avec les Egyptiens , il les fait envoyer demander du secours à Jérusalem. Chérémon raconte , au contraire , qu'après avoir été chassés d'Egypte , ils trouverent à Péluse trois cents quatre-vingt mille hommes qu'Aménophis y avoit laissés ; qu'ils rentrèrent en Egypte avec eux , & que le Roi s'enfuit en Ethiopie. Ce qu'il y a de plus admirable , c'est que cet Auteur ne nous dit point d'où venoient ces troupes , ni si c'étoient des Egyptiens ou des étrangers. Il ne nous instruit pas davantage du motif qui avoit engagé le Roi à ne les pas laisser entrer en Egypte , lui qui invente l'apparition nocturne d'Isis au sujet des lépreux.

Cet Auteur joint Joseph avec Moïse , comme s'ils avoient été chassés ensemble d'Egypte , quoique Joseph fût mort quatre générations avant Moïse , qui font à-peu-près cent soixante-dix ans (b). Ramsès fils d'Aménophis combat avec son pere , selon Manéthon , perd la bataille , & se sauve avec lui en Ethiopie ; tandis que Chérémon (c) le fait naître après la mort du Roi son pere dans une caverne , qu'il le fait remporter la victoire sur les Juifs , & les repousser jusqu'en Syrie , quoiqu'ils fussent près de deux cents mille combattans. Quelle heureuse imagination ! Il

(a) *Numero sanè non multùm discrepant.* On ne peut pas dire que quatre-vingt mille ne diffèrent pas beaucoup de deux cents cinquante mille. Outre qu'il n'y a point de particule négative dans le Grec , je conjecture que l'expression de Joseph est ironique , mais qu'elle n'est pas assez développée. Après avoir remarqué que Manéthon & Chérémon se contredisent sur ce qui donna occasion à Aménophis de chasser les lépreux de ses Etats , & sur le nom de celui qui lui donne ce conseil , il ajoute iro-

niquement : » Mais le nombre de ces lépreux , peu s'en faut qu'il ne soit le même. « Oui , l'un le fait de quatre-vingt mille , & l'autre de deux cents cinquante mille.

(b) On croit que Joseph est mort l'an du monde deux mille trois cents soixante-neuf , & que les Israélites sont sortis d'Egypte l'an du monde trois mille cinq cents treize. Il n'y a entre l'un & l'autre de ces termes que cent quarante-quatre ans.

(c) Voyez Remarque VIII.

nous débite ce conte sans nous apprendre qui étoient ces trois c<sup>h</sup>ents quatre-vingt mille hommes *trouvés à Péluse*, ni comment périrent quatre cents trente mille hommes, si ce fut dans la bataille, ou s'ils se rendirent à Ramsès? Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on ne peut sçavoir qui sont ceux qu'il appelle Juifs, si c'est aux deux cents cinquante mille lépreux qu'il donne ce nom, ou aux trois cents quatre-vingt mille hommes qui étoient à Péluse. Mais il y auroit peut-être de la folie à se servir de beaucoup de raisons pour réfuter quelqu'un qui se réfute soi-même.

XXXIV. A Manéthon & Chérémon je joins Lyfimaque. Cet Auteur a bâti sur la même fable que ces deux Ecrivains; à cela près, que ce qu'il avance, est encore plus incroyable: preuve qu'il n'y a eu que la passion qui ait pu le porter à l'inventer. Sous le règne de Bocchoris, » dit-il, le peuple Juif étant attaqué de la gale, de la lèpre, & d'autres » très-maux, se retira dans les temples pour y demander l'aumône. » Grand nombre de personnes étant tombées malades, la disette se fit » sentir en Egypte. Bocchoris ayant envoyé consulter Ammon sur ce fléau, » le Dieu répondit qu'il falloit chasser des temples les impies & les profanes, & les reléguer dans des déserts; qu'à l'égard des lépreux & des » galeux, on devoit les noyer: que le Soleil étoit indigné de les voir » en vie: qu'il falloit purifier les temples, & qu'alors la terre reprendroit » sa fertilité ordinaire. Bocchoris ayant reçu cet oracle, manda les Prêtres » & les Sacrificateurs; leur ordonna de rassembler tous les gens impurs, » & de les remettre à ses soldats, afin qu'ils les conduisissent dans des déserts; qu'à l'égard des lépreux, ils leur attachassent des lames de plomb, » & qu'ils les jetassent dans la mer: qu'après avoir noyé les lépreux & » les galeux, ils laissassent les impurs dans des déserts pour y périr de » faim. Ces pauvres malheureux s'étant assemblés délibérèrent entr'eux » sur ce qu'ils avoient à faire. La nuit étant venue, ils allumerent des » feux pour veiller à leur sûreté; la nuit suivante (a) ils jeûnerent pour » se rendre les Dieux favorables, & les engager à avoir compassion » d'eux; le jour d'après, un nommé Moïse leur conseilla de marcher » hardiment en tenant toujours le même chemin, jusqu'à ce qu'ils eussent » trouvé un pays habitable; & les exhorta à ne montrer jamais d'affection à personne, à ne donner jamais que de mauvais conseils, & à » renverser les temples & les autels des Dieux qu'ils rencontreroient. » Ayant pris cette résolution, ils marcherent par le désert, & arrivèrent » après bien des peines à une terre habitée: ils en maltraitèrent les habitants; & après avoir pillé & brûlé les temples, ils pénétrèrent dans » le pays qu'on appelle maintenant Judée; ils y fondèrent une ville où » ils s'établirent: ils l'appellerent Hiérosyla ( pillage de choses saintes ), à » cause de la disposition où ils étoient à leur égard. Etant devenus dans » la suite plus puissans, & craignant de se voir déshonorés, ils changèrent son nom en celui de Hiérusalem, & ils prirent celui de Hiérosolymes:

(a) Ce jeûne ne paroît singulier qu'à ceux qui ignorent les usages anciens. Autrefois on ne faisoit qu'un repas sur

le soir. Jeûner, c'est se priver de ce repas, ou du moins ne manger que peu.



XXXV. Lyfimaque ne nomme point le même Roi que Manéthon & Chérémon. Il lui donne un nom plus nouveau; & laiffant à part la vifion & le Devin d'Egypte, il a recours au Dieu Ammon dont il rapporte l'oracle au fujet des galeux & des lépreux. Suivant cet Ecrivain, une nombreufe multitude de Juifs fe raffembla dans les temples. Donne-t-il ce nom aux lépreux? Ou n'y avoit-il que les Juifs qui fuflent attaqués de la lépre? Il dit le peuple Juif. Mais quel étoit ce peuple? Etoit-il étranger? Etoit-il originaire d'Egypte? S'il étoit Egyptien, pourquoi l'appeller Juif? S'il étoit étranger, pourquoi ne pas dire d'où il étoit? Comment en refte-t-il une fi grande multitude? Le Roi en ayant fait noyer beaucoup dans la mer, & ayant chaffé le refte dans les déferts, comment purent-ils paffer ces déferts, fe rendre maîtres du pays que nous habitons aujourd'hui, y fonder une ville, & y bâtir un Temple fi renommé par toute la terre? Il ne devoit pas non plus fe contenter de dire le nom de notre légiflateur, il falloit auffi nous faire connoître fa perfonne, fon origine & fes parens, nous apprendre pourquoi dans fa marche il avoit donné aux Juifs une loi fi impie envers les Dieux, & fi injufte envers les hommes. S'ils avoient été Egyptiens, ils n'auroient pas abandonné fi facilement leurs loix. S'ils avoient été étrangers, ils n'auroient pu être abfolument fans loix, auxquelles une longue habitude les auroit attachés. S'ils s'étoient contentés de s'engager par ferment à haïr ceux qui les avoient chaffés, il n'y auroit en cela rien que de vraifemblable; mais cette guerre cruelle qu'il leur fait faire au genre humain, & cela, dans le tems même, comme il le dit, qu'ils font malheureux, & qu'ils ont befoin du fecours de tout le monde, cela dénote moins leur extravagance que celle de l'auteur d'une pareille impofture. Il a la hardieffe d'avancer qu'ils donnerent à leur ville un nom pris du pillage qu'ils faifoient des temples, mais qu'ils l'avoient changé dans la fuite. Ce fut fans doute parce que leurs defcendans crurent que ce nom les rendoit odieux, & les couvroit de honte; tandis que ceux qui l'avoient fondé, avoient penfé qu'il leur étoit glorieux. Ce galant homme ne voit pas, tant la paffion de nous décrier l'avengle; le terme qui fignifie le pillage des chofes faintes, n'eft pas le même en Hébreu qu'en Grec. Qu'auroit-on de plus à dire contre un homme qui avance des fauffetés avec fi peu de pudeur? Comme mon difcours eft d'une jufte étendue, je réfèrve pour le fuivant ce que je dois dire pour remplir mon defsein.





# REPONSE DE FLAVE-JOSEPH

A APPION,

*Qui avoit écrit contre son Histoire des Juifs,  
touchant l'antiquité de leur race.*

LIVRE PREMIER.

---

## REMARQUES.

### REMARQUE I.

*Du titre de cet Ouvrage. Joseph ne l'a point composé pour répondre à ce qu'Appion avoit écrit contre ses Antiquités Juives.*

**L**E titre sous lequel nous connoissons les deux Livres que Joseph a composés pour réfuter ce que les Grecs disoient de

l'antiquité de sa nation, & les calomnies qu'ils en débitoient, n'est point celui qu'il leur avoit donné. Car ce n'est pas en particulier contre Appion qu'ils ont été écrits, mais en général contre les Grecs qui avoient écrit des fables & des men-songes, tant contre l'antiquité des Juifs, que contre leurs sentimens de religion. Ce que Joseph y dit contre ce Grammairien, en fait à peine la quatrième partie. Aussi Eusebe

& les Anciens (a) ne citent cet Ouvrage que sous le titre de discours, ou de Livre de Joseph touchant l'antiquité des Juifs. Eusebe (b) en fait connoître le sujet, lorsqu'après avoir dit qu'il avoit composé deux Livres de l'antiquité des Juifs, il ajoute : « Dans lesquels » il réfute ce qu'Appion en avoit » dit, & les autres Grecs qui avoient » attaqué les mœurs & les usages » de sa nation. »

M. d'Andilly dit dans le titre qu'il a mis à la tête de la traduction de cet Ouvrage, « que c'est » une réponse à ce qu'Appion avoit » écrit contre son Histoire des Juifs » touchant l'antiquité de leur race. » Mais outre que les Anciens qui ont parlé de cet Ouvrage, ne le désignent que par réfutation de ce que les Grecs & Appion en particulier avoient écrit contre les antiquités de sa nation, on a lieu de croire que ce Grammairien étoit mort avant que les antiquités Juives parussent. On étoit qu'elles furent composées l'an de notre Seigneur quatre-vingt-treize, & qu'Appion fut député en quarante-un à l'Empereur Caius Caligula par les Grecs d'Alexandrie. Il ne put avoir connoissance de cet Ouvrage qu'un ou deux ans après qu'il eût été composé, & Joseph ne le sentit peut-être pas public aussi-tôt après l'avoir achevé : ajoutez le tems qu'il auroit fallu à Appion pour le réfuter. Il avoit au moins quarante ans lorsqu'il alla à Rome,

à la tête de la députation que les Grecs d'Alexandrie envoyèrent à l'Empereur. Ainsi pour dire que l'Ouvrage qu'il composa contre les Juifs, est une réfutation de l'antiquité que Joseph leur avoit attribuée dans son Histoire, il faudroit supposer qu'il vécut un siècle ou environ. Cela peut être : mais comme il n'est pas ordinaire que l'on vive si long-tems, & qu'on n'a aucune preuve que ce Grammairien soit parvenu à un si grand âge, on croit devoir s'en tenir à l'idée générale que nous donnent les Anciens de l'objet que Joseph s'étoit proposé dans l'Ouvrage qu'ils ont connu sous le titre de l'Antiquité des Juifs. Ce fut probablement pendant la persécution que les Grecs d'Alexandrie firent sous le regne de Caligula aux Juifs qu'Appion écrivit contre eux : & on rapporte la mort de ce Prince à l'an quarante-un, c'est-à-dire, plus de cinquante ans avant que les Antiquités Juives de Joseph parussent. Peut être qu'Appion étoit mort alors : mais quand il eut encore été en vie, Claude avoit donné le Royaume de Judée à Agrippa, celui de Calice à son frere Hérode. Ainsi le tems n'étoit plus d'écrire contre les Juifs, comme il l'avoit été sous le regne de Caligula.

Joseph dit (c) dans l'élégant Traducteur « qu'il n'a entrepris cet Ou- » vrage que pour répondre à Ap- » pion. » Mais l'Historien Juif dit

(a) Eusebe, Prépar. Evang. Liv. 8. chap. 7. page 361. Liv. 10. chap. 6. page 476. Porphir. de abst. Liv. 2. page 381.

(b) Δύο τὰ περὶ τῆς Ἰουδαίας ἀρχαίας τοῖς ἰουδαίοις καὶ ἀλλοτρίοις πρὸς Ἀππιωνίαν τὸν Γραμματικὸν κατὰ Ἰουδαίαν τινὲς ὁ σοφὸς λόγος ποιεῖται καὶ πρὸς ἄλλους, οἱ διαβόλῃ, ἃ ἀντὶ τὰ πᾶσι τοῖς Ἰουδαίοις Ἰησοῦς πεποιθήσας. Hist. Eccles. Liv. 3. chap. 9.

(c) Page 407. Τὸ μὲν Ἀππιωνὶ τῷ βίῳ τὸ τέλος ἰσχυροῦ, καὶ τὸ παρ' ἡμῶν ἐκείνου τὸ πᾶσι ἰσχυρὸν τῷ λόγῳ. Liv. 2. §. 13. page 480.



« seulement : Telle fut la fin de la  
« vie d'Appion, & ce sera aussi celle  
« de ce discours. »

M. Bafnage rapporte dans son Histoire des Juifs (a), « qu'un Auteur siffoit son Ouvrage contre Appion, & trouvoit l'Auteur heureux que cet Egyptien soit mort avant que de l'avoir vu. » Joseph peut s'être trompé sur quelqu'un des témoignages qu'il allégué, & n'en avoir pas bien pris le sens : mais on ne peut disconvenir que l'Ouvrage en général ne soit solide, & qu'il ne prouve bien que sa nation n'est point nouvelle, comme le prétendoient les Grecs, & qu'il ne réfute parfaitement les calomnies qu'ils en débitoient.

## REMARQUE II.

### *De ce que dit Joseph des Livres de l'Ecriture.*

**I**L eut été à souhaiter que Joseph, qui entre quelquefois dans des détails dont on l'eût volontiers dispensé, nous eût dit quelque chose de moins vague sur ce que sa nation pensoit de son tems des Livres de l'Ecriture, de leur nombre, & de leur inspiration ; quels étoient ceux qui avoient été composés après le regne d'Artaxerxès, & ce dont ils traitoient. Ce détail auroit été à sa place, & il nous auroit fait connoître bien des choses auxquelles la piété n'auroit pas été indifférente. Mais une discussion des différens

systèmes qu'on s'est faits sur le peu qu'il en dit, seroit déplacée dans une traduction de cet Auteur. Ainsi je me borne à remarquer qu'on lui a fait dire ce que je n'ai pu trouver dans ses Ouvrages, ou plus qu'il ne dit.

*Hunc canonem Artaxerxe & Esdrâ posteriorem non esse disertè docet Josephus.* (b) Dire que les Livres composés après le regne d'Artaxerxès n'ont pas la même autorité que l'Ecriture, n'est pas dire que le canon des Livres saints n'est pas postérieur à ce Prince & à Esdras : Joseph ne parle pas même du dernier. Il est certain qu'il ne fût fermé que long-tems après : car on trouve dans les Paralipomènes (c) dix générations de Zorobabel, qui ne doivent avoir fini que long-tems après la mort d'Esdras & d'Artaxerxès. Quelques Sçavans (d) en ont pris occasion de reprocher à Joseph d'avoir dit que ce que l'on avoit écrit depuis Artaxerxès, n'avoit pas la même autorité que ce qu'on avoit écrit auparavant. Mais ces généalogies font, si j'ose m'exprimer ainsi, un si petit objet en comparaison de tout le reste de l'Ecriture, qu'il a pu croire qu'elles ne devoient pas l'empêcher de dire en général que les Livres que les Juifs conservoient depuis le regne d'Artaxerxès, n'avoient pas la même autorité que ceux qui avoient été composés auparavant, ni l'obliger d'entrer dans un détail que n'exigeoit pas son dessein.

Je ne trouve point non plus dans cet Auteur ce qu'un illustre Sça-

(a) Livre 1. page 25.

(b) Le Pere Gilliet s'est sans doute servi de la première édition de la Démonstration Evangélique de M. Huet, page 174. n. 2. On ne trouve rien de pareil dans la seconde.

(c) I. Paralip. chap. 3. v. 20. &c.

(d) Mémoires pour l'Histoire, &c, 1719. page 111.

vant (a) lui attribue, que les Juifs ont pris le parti de regarder les Livres Deutero-canoniques comme inspirés, & je ne crois pas qu'il l'ait dit. Il se borne en effet à leur accorder de l'autorité, mais inférieure à celle des vingt-deux Livres de l'Ecriture, dont il venoit de parler.

Le religieux Auteur (b) du Traité de la Providence, dont les Journaux de Trévoux font beaucoup d'éloges, prétend qu'on ne sauroit même prouver qu'il y ait eu des Livres écrits avant le Pentateuque. Philon & Joseph ont entrepris de montrer ce fait. L'anonyme seroit-il en état de détruire leurs preuves? Il est certain que le Pentateuque est le plus ancien Livre que nous ayons. Je ne crois pas que le plus déterminé libertin ait jamais osé le nier. Mais que les Chaldéens & les Egyptiens n'aient rien écrit avant Moïse, c'est ce qui n'est pas vraisemblable, & ce que Joseph ne s'est point proposé de montrer. Ce que cet Auteur dit des deux colonnes que l'on voyoit encore de son tems dans la Siriade, (c) & sur lesquelles les enfans de Seth avoient écrit leurs observations astronomiques, peut n'être qu'une fable. Mais tout fabuleux qu'on suppose le fait, Joseph ne l'eût pas avancé, s'il avoit cru qu'on n'avoit rien écrit avant Moïse.

## REMARQUE III.

*Des Rois Pasteurs dont parle Manethon. Le zèle de Religion n'a point fait illusion à Joseph, quand il dit que c'étoient ses ancêtres.*

QUA Manethon ait tiré les mémoires sur lesquels il a écrit l'Histoire d'Egypte, des inscriptions que Thot le premier Hermès avoit fait graver sur des colonnes, & que le second Hermès avoit fait traduire en grec, ou qu'il ne les ait tirés que des anciens Historiens de cette nation, la chose est également indifférente : & quand le Docteur Stilling Fleet auroit prouvé que le second Hermès ne fit point traduire ces inscriptions, de quelques monumens que Manethon se soit servi pour écrire son Histoire, il n'est pas moins vrai qu'en général il n'a point inventé les faits qu'il rapporte; que c'étoit le sentiment commun des Egyptiens, qu'une nation peu connue étoit entrée autrefois en Egypte, & qu'elle étoit sortie longtemps après pour aller s'établir dans un pays que l'on a appelé dans la suite Judée. Qu'à l'égard des autres circonstances dont il accompagne

(a) Le P. Tournemine, Eclaircissement sur la ruine de Ninive.

(b) Vitringa. tome 2. page 312.

(c) Voyez Volume I. page 84. & les Remarques sur cet endroit.

Je pense que le tems de Siriade dont parle Joseph, n'est autre chose que l'Egypte : ce qui me le persuade, c'est que le Nil s'appelloit dans le langage des Ethiopiens Siris.

Σίρις ἀπ' Ἀθιοπίας καλεσμένη.

Dionys. Pericq. 223.

Il y a grande apparence que les Ethiopiens appelloient l'Egypte Siriade, de Siris nom du principal fleuve qui l'arrosait, de même qu'elle a été appelée Egypte, du Nil qu'Homère nomme par-tout Egyptus.

ces deux faits incontestables, elles portent pour la plupart un caractère de fausseté, trop marqué pour ne se pas faire sentir.

Nous avons un secret éloignement pour tout ce qui a trait au service de Dieu ; & par une suite de ce malheureux éloignement, nous nous portons avec une espèce de zèle à effacer toutes les particularités des événemens que l'ancienne Histoire nous a conservés, qui ont quelque rapport à ce que l'Écriture raconte. Quelque marqués qu'ils soient, nous tâchons d'en détourner le sens par des explications forcées, & sans aucune vraisemblance. Si ce funeste penchant est une espèce d'apanage de la nature humaine, la piété des pères des premiers siècles a sçu y résister. Car autant quelques Critiques se font-ils aujourd'hui mérite de ne rien reconnoître dans l'Histoire profane, qui appuie & justifie ce que nous lisons dans nos saints Livres, autant se font-ils fait un religieux devoir d'y recueillir tout ce qui peut en confirmer la vérité & en relever l'excellence. Plusieurs ont vu après Joseph des traits trop marqués dans les Rois Pasteurs dont parle Manéthon, pour n'y pas reconnoître les Israélites. Mais ces traits confirmeroient ce que l'Écriture raconte de la grande autorité que le saint Patriarche Joseph eut en Egypte ; & c'est une raison pour quelques Critiques de s'appliquer à les effacer, & à tâcher de les rendre méconnoissables. Si Hérodote semble dire que les Juifs ont reçu la

circoncision des Egyptiens, le fait est certain, & il n'est pas permis d'en douter. Si l'on reconnoît les Israélites dans ce que Manéthon dit des Rois Pasteurs, on se fait illusion ; & Joseph qui l'a cru, s'est trompé.

Ces Rois Pasteurs, dit-on, s'emparèrent les armes à la main de l'Egypte, y commirent mille désordres, & en renversèrent les temples. (a) Le petit nombre de personnes qui composoient la famille de Jacob lorsqu'il y entra, ne répond point à cette nombreuse multitude de peuple qui accompagnoit les Rois Pasteurs lorsqu'ils s'en emparèrent. Leur foiblesse ne leur permettoit pas de pouvoir conquérir un Royaume aussi puissant que l'Egypte ; encore moins leur piété, d'y commettre les désordres dont Manéthon charge les Rois Pasteurs.

Jacob ne conquist point l'Egypte en y entrant, & ses enfans n'y regnerent pas : mais Joseph y eut une autorité égale à celle d'un Roi, quoiqu'il n'en portât pas le nom. Tout le peuple, (b) lui dit Pharaon, obéira à votre commandement. Je suis Pharaon, ajouta ce Prince ; personne ne remuera ni pied, ni main en Egypte que par votre ordre. L'Écriture ne nous marque point quel sentiment fit naître dans l'esprit des Egyptiens une si grande élévation ; mais il suffit de connoître l'homme pour être convaincu qu'elle excita en eux les plus grands sentimens d'envie & de jalousie. Un étranger né d'un peuple que l'on ne connoissoit point, ou qu'on mé-

(a) Ce trait leur est commun avec les lépreux, que Manéthon convient être les ancêtres des Juifs.

(b) Ad cui oris imperium cunctus populus obediet. Absque tuo imperio non movebit quisquam manum aut pedem in omni terra Egypti. *Genes.* 41. 7. 40-44.



prisoit , que l'on avoit vu entrer esclave en Egypte pour y être vendu; le voir vêtu de pourpre , orné d'un collier d'or , monté sur le second char du Roi , précédé d'un héraut qui crioit que l'on se prosternât devant lui : quels murmures , quels mauvais discours , quelles satyres ne dûr pas produire un spectacle si accablant pour les grands d'Egypte , si humiliant pour leur orgueil , si désespérant pour leur ambition ? Les maux que l'opiniâtreté de Pharaon à résister aux ordres de Dieu attira sur lui & sur son peuple , la mort de leurs premiers nés , le Roi & toute son armée ensevelie dans les eaux de la mer rouge ; de si terribles fléaux durent mettre le comble à la haine des Egyptiens , & les faire charger les Israélites de tout ce que la rage & le désespoir peuvent inventer de plus humiliant & de plus odieux.

Quoique les Israélites fussent d'une manière toute particulière le peuple de Dieu , ils n'en ont pas toujours eu les sentimens. Leur conduite dans le désert en est une preuve formelle. Mais les grands éloges que l'Ecriture fait de Joseph , ne permettent pas de le soupçonner de s'être oublié dans le haut degré d'élévation auquel Dieu l'avoit élevé. Cependant quoiqu'il ne fit rien que pour le bien & l'avantage du Royaume , tout l'argent des Egyptiens qu'il fit porter au trésor royal , tout leur bétail , tous leurs fonds qu'il les obligea de vendre pour avoir du grain , furent des opérations qui le durent rendre en

quelque sorte odieux à la nation. La nécessité où elle se trouvoit , l'obligea de s'y soumettre , peut-être même avec quelque reconnoissance pour celui qui les tiroit des portes de la mort. Mais le danger de périr de faim passé , un peuple qui se voit dépouillé de tout l'argent qu'il avoit , auquel on a ôté la cinquième partie de son bien , seroit un exemple d'une patience héroïque , s'il n'eût pas murmuré contre celui qui en étoit l'auteur.

L'Ecriture ne nous apprend rien de ce qui arriva aux Israélites pendant leur demeure en Egypte , que ce qu'elle a cru nécessaire pour nous faire adorer les grandes miséricordes de Dieu sur son peuple. Un peu plus de détails eût contenté notre curiosité , & levé bien des difficultés qui nous arrêtent ; mais elle n'a pas jugé à propos d'y entrer. On peut conjecturer sans témérité , ce me semble , que les Israélites purent donner quelque occasion à la haine que les Egyptiens conçurent contre eux , & à la persécution que leur fit souffrir le Roi. Est-il croyable que Pharaon eût pris l'étrange résolution de détruire une portion considérable de ses sujets , si par leurs discours ou par leur conduite ils ne l'avoient pas forcé à prendre un parti si préjudiciable au bien de son Royaume ? Comme le haut degré de puissance auquel Joseph fut élevé , (a) put , quoiqu'innocemment , donner occasion de le calomnier , comme si lui & ses frères se fussent emparés du Royaume : de même le mépris qu'ils faisoient

(a) Le terme de Roi n'a pas toujours représenté l'idée que nous y attachons dans notre langue. Saint Epiphane ne pouvoit ignorer que Joseph n'avoit jamais régné en Egypte ; il exprime cependant la grande puissance qu'il y eut par βασιλεύων , & les enfans de Heth disent à Abraham : « Ecoutez , vous êtes parmi nous un Roi de la part de Dieu. » βασιλεὺς παρὰ Θεοῦ ἡμεῖς ἴμῃ. Génés. chap. 13. v. 6.

des Dieux d'Egypte , put être un prétexte aux Prêtres de les accuser de détruire leurs temples, de brûler les Dieux, & d'égorger les ministres de leurs autels. Le mépris que les Israélites avoient des idoles d'Egypte, les railleries qu'ils en faisoient, les instructions qu'ils donnoient du véritable Dieu, de son unité, & de ses autres attributs, purent faire impression sur les Egyptiens, & cette impression faire que les temples fussent moins fréquentés; les offrandes moins abondantes, & les Prêtres moins respectés. C'en fut assez, dans le chagrin où les mettoit la perte de leur crédit & la diminution de leurs revenus, pour se plaindre, par des exagérations calomnieuses, mais que la passion ne rend que trop fréquentes, que les Israélites détruisoient les temples, brûloient les Dieux, & faisoient mourir les Prêtres.

Si ce que le sçavant M. Huet (a) & le P. Calmet (b) prétendent, étoit véritable, que Manéthon dit dans Joseph que les Rois Pasteurs étoient des Juifs; les Critiques qui ont accusé cet Historien de s'être fait illusion par attachement pour sa nation, lorsqu'il a cru que ces Rois Pasteurs étoient ses ancêtres, n'eussent peut-être pas nié le fait, ou eussent tourné leur critique contre l'Auteur qui le rapportoit; mais il ne le dit pas dans le fragment que Joseph nous en a conservé. Ce qui peut avoir trompé ces Sçavans, est vraisemblablement ce que l'Historien Juif dit au num. 26. mais ce n'est pas Manéthon qui parle; c'est

Joseph qui tâche de tirer parti du fragment qu'il a rapporté, & qui lui prête les conclusions qu'il en tire.

J'ai soupçonné d'abord qu'*Ἀραβες* avoit pris la place d'*Ἑβραῖος*: quelques réflexions me faisoient trouver cette conjecture assez vraisemblable. Mais ce qu'allégué Joseph au num. 20. me l'a fait rejeter; car après avoir dit: « Ce que nous avons » avancé que le Temple de Jérusalem avoit été brûlé par les Baby- » loniens, & qu'il avoit été rebâti » lorsque Cyrus regnoit en Asie, » se prouve invinciblement par ce » que nous allons ajouter de Bé- » rose. » Après, dis-je, avoir pris cet engagement, il rapporte un assez long passage de cet Auteur, dans lequel il ne parle ni de la destruction du Temple, ni de son rétablissement. Ainsi il faut reconnoître que l'Historien Juif, emporté par la chaleur de la dispute, ne s'est pas toujours aperçu qu'il raisonnoit quelquefois peu juste dans sa réfutation de ce que disoient les Grecs contre les Juifs, & qu'il donnoit pour leur témoignage même les conclusions qu'il tiroit de leurs paroles. Mais si Manéthon ne dit pas expressément que les Rois Pasteurs étoient Israélites, ce qu'il en dit leur convient si parfaitement, que l'esprit national n'a point fait illusion à Joseph, lorsqu'il a cru que c'étoient ses ancêtres.

Quelques-uns (c), selon Manéthon, vouloient que ce fussent des Arabes. Les Egyptiens si attentifs à conserver des monumens publics de ce qui leur arrivoit, n'avoient-ils point mis dans leurs archives de

(a) Démonstration Evang. page 62.

(b) Sur l'Exod. chap. 1. v. 8.

(c) M. Virasse fait dire à Manéthon que les Rois Bergers étoient Arabes; légère inadvertance. On le disoit seulement, selon cet Auteur. *Sacram. Euch.* tome 1. page 73.

quel pays étoit le peuple dont ils se plaignoient ? L'ignoroient-ils ? Cela n'est pas vraisemblable. Pourquoi donc Manethon affecte-t-il de ne le pas dire, & se contente-t-il de rapporter que quelques-uns disoient qu'ils étoient Arabes ? La réserve est affectée, & décèle un Auteur qui veut charger les Juifs de tous les maux qu'on imputoit aux Rois Pasteurs, mais qui tâche en même tems d'épargner à sa nation la honte d'avoir été subjuguée par un peuple aussi peu nombreux que celui des Juifs, qui faisoit une aussi petite figure dans le monde, & pour lequel on n'avoit que du mépris.

Manethon convient que le nom que l'on donnoit à ceux qu'il prétend avoir autrefois conquis l'Egypte, peut signifier Pasteurs esclaves. Joseph prend avec raison avantage de cet aveu. En effet le trait est si propre aux Israélites, que quelques efforts que l'on ait faits jusqu'ici pour trouver une nation autre que la Juive à laquelle il pût convenir, ils ont toujours été inutiles. Le Patriarche Joseph entra en Egypte pour y être vendu en qualité d'esclave ; & ses freres après sa mort y vécurent dans l'esclavage le plus rigoureux. Le trait ne peut convenir ni aux Arabes, ni aux Horréens, que quelques Sçavans (a) ont voulu être les Rois Pasteurs esclaves que l'on suppose avoir conquis l'Egypte. C'est un avantage dont se glorifient les Arabes, de n'avoir jamais été soumis à des Princes étrangers. L'Histoire nous les représente en effet comme un peuple libre, que

l'on a pu quelquefois battre, mais jamais soumettre. On ne connoît les Horréens que par le chapitre trente-sixième de la Genèse. On en conclut qu'ils furent chassés de leur pays par les descendants d'Esau. Un peuple qui ne peut pas se maintenir dans son pays, est peu en état d'aller conquérir un royaume aussi grand & aussi puissant que l'Egypte. On a cru parer l'objection, en disant que ce fut par surprise qu'il s'en empara ; mais ce que Manethon rapporte qu'Aménophis eut dessein d'attaquer l'ennemi avec des troupes bien aguerries & au nombre de trois cent mille hommes, ruine absolument cette défaite. On ne peut pas dire qu'un Prince qui se trouve à la tête d'une si grosse armée, ait été surpris.

Quelques autres Sçavans (b) ont été chercher les conquérans de l'Egypte dans la Palestine ou dans la Phénicie, mais inutilement. Tant qu'on ne fera pas voir que ce qu'en dit Manethon leur convient, on ne peut les regarder comme les bergers esclaves ; & aucun des Sçavans qui ne veulent pas que ce soient les ancêtres des Juifs, n'a pu jusqu'à présent faire remarquer aucun des traits dont il les caractérise, dans les Arabes, les Horréens, les Phéniciens ou les Philistins.

Un sçavant Interprète (c) conjecture que la haine que les Egyptiens portoient à ceux qui gardoient les troupeaux, venoit des maux que les Rois Pasteurs leur avoient faits ; mais on a remarqué ailleurs que l'on prend trop à la lettre ce que l'Ecriture dit du sentiment que ce peu-

(a) Usher. Shuckford, Histoire du monde, tome 2.

(b) Le Chevalier Newton dans sa Chronologie prétend que c'étoient les Cananéens que Josué chassa de leur pays. Mais que devinrent-ils, lorsqu'après un règne de cinq siècles ils furent obligés de sortir d'Egypte ?

(c) Le P. Calmet, Genès. chap. 46. v. 34.



ple avoit de ceux qui gardoient les troupeaux : & on a fait voir qu'à la reserve des pères de cochons, ceux qui gardoient d'autre bétail, n'y étoient point méprisés : ç'auroit été une grande imprudence à Joseph de dire à Pharaon que ses freres étoient d'une profession qui eût été en exécration aux Egyptiens. Si les Rois Pasteurs leur eussent fait tous les maux dont se plaint Manethon avant l'arrivée des freres de Joseph en Egypte, on n'eût pas voulu les recevoir, les voyant exercer la même profession que ceux qui leur avoient fait tant de mal. Des étrangers qui cherchent à s'établir dans un pays, n'ont garde de dire, de dessein prémédité, comme Joseph le fit, qu'ils sont de la même profession qu'un peuple qui y a commis une infinité de maux. Cette réflexion seule fait voir que ce que rapporte Manethon des Rois Pasteurs ne peut pas être antérieur à l'entrée des Israélites en Egypte, comme le prétendent quelques Sçavans.

L'Historien d'Egypte rapporte que le premier Roi des pasteurs s'appelloit Salais (a) : & l'Ecriture dit que Joseph y étoit Salit, puissant maître. Ces deux mots sont visiblement les mêmes ; & il y a toute apparence que ses freres continuèrent à l'appeler ainsi, lorsqu'ils furent établis en Egypte, & que les Egyptiens qui n'entendoient pas leur langue, crurent que c'étoit son nom propre. Ce Roi demouroit à Memphis ; mais il avoit mis ses troupes dans Avaris qui étoit à l'orient de l'Egypte. Joseph demouroit auprès de Pharaon à Memphis, & ses freres à Gessen qui étoit dans la même position qu'Avaris, par rapport

à l'Egypte. Salais alloit dans les tems de la moisson à Avaris pour faire distribuer le grain à ses troupes. Le saint Patriarche ne manquoit pas sans doute de rendre visite tous les ans à son pere & à ses freres, & de leur faire porter le grain dont ils avoient besoin. Joseph n'a pas de peine à faire voir les grandes absurdités & les étranges contradictions dans lesquelles tombe Manethon dans ce qu'il avance des Rois Pasteurs, des Jérôsolymitains & des lépreux : mais au milieu de ces impertinences il lui échape toujours quelques traits qui décèlent les Israélites. Il faut fermer les yeux pour ne pas appercevoir que ce qu'il dit (b) que les Jérôsolymitains s'emparèrent des greniers publics, n'est qu'un déguisement de ce que l'Ecriture dit que Joseph fit pendant les années d'abondance pour prévenir celles de disette qui devoient suivre. La remarque que les Jérôsolymitains s'étoient emparés des greniers publics est singulière ; & je doute qu'aucun Historien en ait fait une semblable. A quoi bon faire mention de cette circonstance ? N'étoit-ce pas une suite nécessaire de la conquête qu'ils venoient de faire de l'Egypte ? Et cela méritoit-il en soi-même d'être remarqué ? Non assurément. Mais les grands aïas de bled que Joseph avoit faits dans les années d'abondance, & la distribution qu'il en avoit faite dans celles de disette, étoit un des principaux événemens de son administration. Si la haine des Egyptiens contre les Juifs le leur a fait déguiser & défigurer, la Providence ne lui a point permis de le rendre entièrement méconnoissable.

(a) שלטי

(b) Page 464. num. 29.

Manethon se trompe, lorsqu'il met la fondation de Jérusalem immédiatement après l'entrée des Rois Pasteurs dans la terre de Canaan ; mais l'erreur dans quelques circonstances d'un fait ne l'affecte pas tellement qu'il le rende faux. Les Egyptiens ne purent ignorer que les Israélites, au sortir de chez eux, étoient allés dans la Palestine, & qu'ils y avoient bâti Jérusalem : mais peu curieux de s'instruire exactement de ce qui regardoit un peuple qu'ils méprisoient autant qu'ils le haïssoient, ils se soucièrent peu de s'informer quand ils fondèrent leur Capitale. Mais le trait en général est si frappant, & démasque si bien les Rois Pasteurs, que pour ne pas reconnoître les Israélites, il faut ne pas vouloir se rendre à l'évidence. Je finis par cette réflexion. C'est dans un livre composé contre les Juifs, que Manethon parle des maux prétendus que les Rois Pasteurs avoient faits en Egypte, ou du moins dans le dessein de leur en faire un reproche. Si c'étoient des Arabes, des Horréens, des Phéniciens, ou des Philistins, cela regardoit-il les Juifs ; & le récit des désordres qu'y auroit commis un de ces peuples, pouvoit-il entrer dans un Ouvrage composé pour rendre les Juifs odieux & méprisables ? Si ce n'avoit pas été les Juifs que l'Historien d'Egypte chargeoit de ces désordres, Joseph auroit donné dans un écart aussi déplacé en y répondant. Manethon auroit mis ridiculement les Rois Pasteurs sur la scène ; & Joseph auroit répondu aussi peu sensément à ce qu'il en dit.

## REMARQUE IV.

*Joseph ne dit pas que le Temple fut bâti la quatrième année du règne de Salomon ; & la onzième de celui d'Hiram Roi de Tyr.*

**L**E P. Calmet (a) après avoir avancé qu'Hiram Roi de Tyr qui envoya du bois de cèdre à David pour le palais qu'il se bâtissoit, étoit fils d'Abibal, dit dans un autre endroit (b) : Cet Hiram étoit fils » de celui qui avoit été l'ami de David, supposé ce que dit Joseph, » que le Temple ait été bâti la onzième année de ce Prince, & la » quatrième de Salomon. «

Le passage de l'Historien Dios que cite le sçavant Interprète dans le premier endroit, n'étoit pas présent à sa mémoire dans le second. Cet Auteur faisant Hiram fils d'Abibal, & n'y ayant qu'un Hiram dans la liste que Menandre nous a laissée des Rois de Tyr, il s'ensuit que le contemporain de Salomon n'a pas pu être le fils de l'ami de David. Il faudroit pour cela qu'il y ait eu deux Rois de Tyr de ce nom.

C'est une autre petite inattention de faire dire à Joseph que le Temple a été bâti la quatrième année du règne de Salomon, qui concourt avec la onzième de celui d'Hiram. Ce fut, selon cet Auteur, non la onzième, mais la douzième que le Temple *πρωδοξασθη* ; ce qui peut signifier qu'on commença à le bâtir alors,

(a) Commentaire sur le second Livre des Rois, chap. 5. v. 12.

(b) Sur le troisième Livre des Rois, chap. 5. v. 2.

ou que l'on acheva d'y travailler. Ce que Joseph ajoute sur l'autorité de Dios & de Menandre, détermine au premier sens. C'est le sentiment de M. Des Vignoles qui fait concourir la quatrième année du règne de Salomon avec la douzième de celui d'Hiram ; mais il prétend que le Roi de Tyr de ce nom , contemporain de Salomon , est non l'ami de David , mais son petit-fils par Abibal (a). La conjecture suppose qu'il y a eu deux Rois de Tyr qui se sont appelés Hiram. On ne voit rien qui puisse l'autoriser , & elle contredit l'Ecriture qui dit au verset premier du chapitre cinquième du troisième livre des Rois, qu'Hiram Roi de Tyr envoya des Ambassadeurs à Salomon , parce qu'il avoit toujours été ami de David. Ce qui a porté le sçavant Chronologue à faire cette supposition, c'est qu'il trouvoit que c'étoit donner un règne bien long à l'ami de David ; mais outre que l'Ecriture dit que l'Hiram contemporain de Salomon étoit l'ami de son pere , on a l'exemple de plusieurs Princes qui ont vécu & régné plus long-tems. On croit communément que ce fut l'an du monde deux mille neuf cents cinquante-huit que le Roi de Tyr envoya du bois de cédre à David pour lui faire un palais ; & on rapporte la quatrième année du règne de Salomon à l'an du monde deux mille neuf cents quatre-vingt-douze. Si Hiram en avoit trente , lorsqu'il fournit du bois de cédre à David , il en avoit soixante-quatre la quatrième année du règne de Salomon , & quarante , si l'on veut , de son élévation au trône. L'un & l'autre n'a rien d'extraordinaire ; & on a l'exemple de plusieurs Rois qui ont vécu & régné plus long-tems. On convient d'ailleurs que l'Ecriture ne rapporte pas toujours les événemens qu'elle raconte dans l'ordre des tems qu'ils sont arrivés. C'est ainsi qu'avant d'avoir raconté les grandes guerres que David eut à soutenir contre les Philistins , les Moabites , les Syriens & les Iduméens , elle dit que se voyant par la bonté de Dieu en paix avec tous ses ennemis , il forma le dessein de lui bâtir un temple. Il ne put jouir de la paix , qu'après avoir forcé ces peuples à la lui donner.

---

#### REMARQUE V.

*Sur ce qu'Aristote dit que les Juifs descendoient des Philosophes Calanes des Indes.*

Plusieurs Anciens ont parlé des Philosophes des Indes : mais soit qu'ils ne fussent pas assez instruits de leurs mœurs , de leurs ouvrages & de leurs sentimens , ce qu'ils en disent est peu exact , & souvent ne se concilie pas ensemble. Ils se réduisent à reconnoître que ces Philosophes étoient partagés en deux sectes ; que les premiers s'appelloient Brachmanes ou Brachmines ; mais on ne s'accorde pas sur le nom que portoit la seconde secte. Megasthène les appelle dans Strabon (b) Germanes, Γερμανες : Clément d'Alexandrie (c) met dans leur nom un Z au lieu d'un T ; car il les appelle

(a) Hunc (amicum Davidis) enim non confundendum cum Hiram posteriori , ex annorum intervallo manifestum ait. *Act. Lips. 1739, page 496*, Extrait de la Chronologie de M. des Vignoles.

(b) Liv. 15. tome 2. page 1040. Amstelod. 1707.

(c) Stromat. Liv. 1. page 359. Oxonii 1715.

Sarmanes ,



Sarmanès, *Σαρμάνης*. Porphyre (a) y fait un plus grand changement; car ils s'appelloient, selon lui, Samanéens *Σαμαναῖοι*: mais toute cette différence n'empêche pas qu'on ne reconnoisse que c'est le même nom dans ces trois Auteurs, ou différemment prononcé, ou un peu défiguré.

Il est fait mention d'un de ces Philosophes dans l'histoire de l'expédition d'Alexandre aux Indes. Les Historiens qui en ont parlé, l'appellent *Calanus*; mais Plutarque (b) observe dans la vie de ce Prince que ce n'étoit pas son vrai nom, mais qu'il s'appelloit *Sphines*: qu'ayant dit en Indien à ceux qui l'étoient allé trouver de la part d'Alexandre, *Καλὸς, Καλὲ*, pour, Je vous salue, ils crurent que c'étoit son nom qu'il leur disoit. Plutarque ne cite point l'Auteur de qui il tient ce fait. Qui que ce soit, ce qu'il rapporte est bien vraisemblable: mais ce que Plutarque ajoute de la cause de la méprise des Envoyés d'Alexandre, le paroît peu. Ce Prince ne manquoit pas d'Interprètes pour la langue d'un pays dont il étoit le maître, & il eut sans doute l'attention d'en donner à ceux qu'il envoyoit vers les Philosophes Indiens. Comment donc auroient-ils pu se méprendre, & croire que ce Philosophe s'appelloit *Calanus*? Les Chrétiens des premiers siècles de l'Eglise, interrogés sur leur nom, répondoient souvent *Chrétiens*, persuadés que le plus beau nom qu'ils pussent porter, étoit celui de leur sainte Religion. Ce put être par un

semblable sentiment que *Sphines*, au lieu de dire son nom aux envoyés d'Alexandre qui le lui demandoient, leur dit celui de sa profession: & soit qu'il ne le prononçât pas assez distinctement; soit que l'Interprète ne le rendît pas exactement, ou que les Historiens qui nous ont rapporté ce fait, en ayant adouci la prononciation pour le rapprocher de leur langue, ils crurent que son nom étoit *Calane*, au lieu que c'étoit celui de sa profession. *Sphines* continuant à se le donner, on se confirma dans la pensée que c'étoit le sien propre.

Les victoires d'Alexandre ayant rendu le commerce des Indes plus fréquent, on put sçavoir que le nom que s'étoit donné ce Philosophe, n'étoit pas son nom propre, mais celui de sa secte. C'est ce que donne lieu de conjecturer ce que dit Aristote dans Cléarque (c), qu'on appelloit les Philosophes des Indes *Calanes*. Je préférerois celui que leur donnent Mégasthène & Clément d'Alexandrie: mais de quelque manière que l'on écrive, ou qu'on prononce ce nom, c'est, ce semble, à quelque petite différence près le même, mais qui signifie la même chose.

Leydecker prétend que les Philosophes Indiens étoient appelés *Calanes* du nom du fameux *Calanus* qui fit tant de bruit à la cour d'Alexandre. C'est une méprise dans laquelle entre plusieurs autres a donné cet Auteur. Ce Philosophe n'étoit peut-être pas encore mort dans le tems qu'Aristote écrivoit

Joseph remarque que les Grecs sont presque toujours quelque changement dans les mots d'une langue étrangère, pour les rapprocher de la leur, & en adoucir la prononciation.

(a) De Abstin. Lib. 4.

(b) Vol. I. page 701. Paris 1764. in-fol.

(c) Joseph rapporte le fragment de Cléarque au premier Livre contre Appion, §. 22. On le trouve aussi dans Eusebe, Préparat. Evangél. Liv. 9. chap. 5. page 409. Paris 1628. in-fol.

ce que rapporte Cléarque, ou du moins il ne pouvoit y avoir assez long-tems, pour avoir pu donner son nom aux Philosophes Indiens, & pour en être informé en Grèce. Loin qu'il le leur ait donné, nous voyons par le Traité intitulé *Philosophumena* (a) qui se trouve avec les œuvres d'Origène, que les Brachmanes placent Dandamis dans le conseil des Dieux, dont ils chassent Calanus comme un impie qui apostasié.

Les Grecs n'ont jamais voulu se donner la peine de s'instruire avec quelque exactitude de ce qui regardoit les Juifs. Ils sçavoient en général qu'ils venoient d'au-delà l'Euphrate ; & trouvant d'ailleurs que leurs Esséniens avoient plusieurs pratiques communes avec les Philosophes Indiens, ils conclusient, sans examiner autrement la chose, que c'en étoit une colonie, & qu'ils tiroient leur origine des Calanes ou des Garmanes. On trouve dans un fragment de Mégasthène rapporté par Clément d'Alexandrie (b), tout » ce que les anciens ont avancé sur » la nature. Ceux qui philosophent » hors de la Grèce, les Brachmanes » dans les Indes, & les Juifs dans » la Syrie l'ont dit également.

## REMARQUE VI.

*On tâche d'expliquer deux endroits du fragment que Joseph rapporte d'Écâtée.*

**D**IFFERENTIAM omnem illis exposuit ; & habitationem eorum & civilem rationem quam scriptam habebat, pariter indicavit. Si le Traducteur entendoit son original, il le fait parler d'une manière à ne se pas faire entendre. L'endroit est corrompu. Je crois qu'on peut le rétablir en lisant *διπλοπαρ*, au lieu de *διαποπαρ*, *διονουον*, en la place de *κατοικουον*, & en effaçant *τι* qui est entre *των* & *διαποπαρ*. L'acception de *διπλοπαρ* est quelquefois de signifier une membrane, un livre. *κατοικουον*, qu'on a traduit par *habitationem*, ne fait point de sens. Celui d'*αὐτοῦ* est ordinairement *il lui*. Je le lui donne, & ce qui suit : » car il avoit la police & » la forme du gouvernement des Juifs décrites » le demande. Avec ces changemens, je traduis : Ce vénérable, vieillard digne de tout respect, & qui étoit » en société avec nous, prenant un » des Livres qu'il avoit avec lui » lisoit à ceux qui le venoient voir, » la police & la forme du gouvernement des Juifs qui y étoient décrites. »

J'ai suivi dans la traduction la correction que M. Havercamp propose dans la note L. Elle suppose que les Copistes ont transcrit *των*

(a) Tome I. page 906. Arrien. *expedit*. Alexand. Liv. 7. Pallade de Bragmen, page 20.

(b) Stromat. Liv. 1. page 360.

το μὲν pour τὸν Μακάριον, qui étant à moitié effacé, ou mal figuré, a pu être cause de leur méprise. En effet, Marthas détruisit l'autel qu'Antiochus Epiphane avoit fait élever à Modin, & Judas Machabée toutes les marques d'idolâtrie que ce Prince avoit fait mettre en Judée. Mais si les Copistes ont transcrit τὸν το μὲν pour Μακάριον, la méprise est ancienne; car l'ancien Interprète lisoit dans son manuscrit comme portent nos imprimés. Cette antiquité m'arrête, & m'empêche de les en accuser.

Ecatée avoit dit plus haut que l'attachement des Juifs pour leurs loix leur avoit souvent attiré de mauvais traitemens de la part des Rois de Perse & des Sarrapes. Il donne pour exemple du premier ce qu'ils souffrirent pendant le règne d'Alexandre<sup>(a)</sup> pour n'avoir pas voulu aider à rebâtir le temple de Bélus. Il vient ensuite aux Sarrapes, & il dit qu'étant venus en Judée, & y ayant élevé des temples & des autels, les Juifs détruisirent les uns & les autres; que ces Sarrapes les en punirent par de grosses amendes, dont cependant ils leur remirent une partie. Cette conjecture suppose que le substantif de τὸν το μὲν est Σαρράπης, qui est quatre lignes plus bas. Mais il est certain que Joseph éloigne quelquefois le substantif de son adjectif, plus que l'exactitude & la netteté ne le permettent.

On ne trouve ni dans cet Auteur, ni dans les Machabées qu'aucun autre qu'Antiochus Epiphane ait élevé des temples & des autels dans la

Judée. C'est un fait également inconnu, que les Juifs les ayant détruits, les Sarrapes les en punirent par de grosses amendes, & qu'ils leur firent grâces de quelques-unes. Ecatée qui le rapporte, peut s'être trompé; & c'est une preuve assez forte que ce n'est pas un Auteur supposé par les Juifs Ellénistes. Car s'ils avoient composé cet ouvrage, ils n'y auroient pas rapporté un fait dont on ne trouve aucune trace dans leur Histoire.

#### REMARQUE VII.

*Joseph ne paroît pas avoir confondu Démétrius de Phalere avec le Juif Démétrius. Eupolème n'étoit pas Juif.*

**M**ONSIEUR Huet <sup>(b)</sup> croit que Joseph confond ici Démétrius de Phalere avec un autre Démétrius qui étoit Juif. Mais l'illustre Sçavant ne paroît pas avoir fait attention que Joseph auroit eu mauvaise grace d'alléguer aux payens un Auteur Juif, pour leur prouver l'antiquité de sa nation. Il ne cite en effet, pour réfuter les Grecs, que des Auteurs payens. Joseph ajoute que Démétrius s'étoit un peu écarté de la vérité, parce qu'il ne pouvoit pas suivre avec toute l'exactitude nécessaire nos Ecritures. » On ne voit pas bien ce que Joseph veut dire par ἀντιρροῖς γραμμασι παρανομοῦν : mais quelle que soit sa pensée, rien ne

(a) Je ne sçai où l'Élegant Traducteur a pris que l'Alexandre dont Ecatée parle ici, étoit Gouverneur de Babylone: car ni le Grec, ni la Version de S. Gélenius ne disent rien de semblable.

(b) Démonstrat. Evang. page 49.



pouvoit empêcher Démétrius, s'il étoit Juif, de consulter ou de suivre l'Ecriture-Sainte. Démétrius le pouvoit, lorsqu'il eut engagé Ptolémée Philadelphie à la faire traduire; mais le Ministre d'un grand Roi n'a pas le tems de la consulter, *μὴ τὸν αὐτοῦ ἀπὸ πείνης*.

Nous avons des remarques sur Eupolème, dans le premier tome (a) de l'Histoire critique de la République des Lettres. L'Auteur de ces remarques prétend qu'Eupolème a écrit sur la fin du règne d'Hérode. Comme cela est étranger à Joseph, je ne m'y arrête pas. Le sçavant Dissertateur croit qu'il étoit Juif; mais cela ne paroît pas pouvoir se concilier avec ce que Joseph en rapporte. Un Juif auroit-il dit que David étoit fils de Saül? Le Sçavant répond que, comme son gendre, il pouvoit être appelé son fils, & que David put appeller Saül son pere. Mais en vérité, c'est une de ces réponses de commande, auxquelles l'on est forcé d'avoir recours lorsqu'on s'est décidé en faveur d'un sentiment moins par jugement que par prévention. M. Masson cite un passage de Clément d'Alexandrie dont il conclut qu'il a pensé qu'Eupolème étoit Juif. Dans ce passage, après avoir rapporté les supputations chronologiques de divers Auteurs Grecs & payens, Clément ajoute qu'il va aussi réciter celles des Auteurs barbares. Après quoi il cite Eupolème. Or dans le style des Grecs, les Juifs étoient un peuple barbare: il est vrai que les Payens leur donnoient ce nom; mais on ne voit pas que les Chrétiens le leur donnassent. D'ailleurs l'opposition que met Clément d'A-

lexandrie entre les Grecs & les Barbares, ne tombe pas sur les Auteurs dont il va parler, mais sur les différentes époques qu'il rapporte. Ces époques sont selon les Juifs que les Grecs appelloient Barbares, sans que pour cela ceux qu'ils avoient rapportées le fussent. Crésias a écrit l'Histoire des Rois de Perse, ces Rois étoient barbares; il n'en étoit pas moins Grec. Clément d'Alexandrie met sur la même ligne Eupolème & Démétrius; & nous venons de voir que ce dernier étoit payen.

#### REMARQUE VIII.

*On corrige quelques endroits de Joseph, & on en explique d'autres.*

LES Sçavans qui ont traduit Joseph en Latin, ou dans notre Langue, ne font qu'un Prince de Séthos & de Ramefsès; & ils donnent au premier le surnom du dernier. L'article *τω* qui est devant *και Ραμυσσην*, a probablement donné lieu à cette méprise. Mais c'est une faute qu'il faut effacer. Cela paroît, parce que Manéthon dit plus haut (b) qu'Aménophis eut deux enfans Séthos & Ramefsès. C'étoit le nom de son grand-pere que Ramefsès portoit. Ainsi Manéthon auroit dû dire, pour parler exactement, *ἀπὸ τοῦ..... Ραμυσι*; mais *ραμυσι* signifie quelquefois grand-pere; & les Copistes ont pu transcrire *ραμυσι*, au lieu de *Ραμυσι*. Manéthon fait dans le premier passage qu'en rapporte Joseph, Aménophis: fils d'Amesès ou d'Emesès; mais

(a.) Page 27.

(b.) Num. 15. page 447.

On voit bien que c'est le même nom qui pouvoit se prononcer différemment, ou auquel les Copistes ont ajouté ou retranché la première lettre dans l'un ou l'autre endroit.

Saint Gélénus & le nouvel Editeur de Joseph font passer Aménophis en Ethiopie avec tous ses vaisseaux, *cum universis navibus*. Le Nil n'est navigable du côté de l'Ethiopie que jusqu'aux cataractes. Joseph le dit dans le quatrième Livre de la guerre des Juifs (a); & M. Maillet (b) qui avoit demeuré long-tems en Egypte, & qui s'étoit fait une étude de bien connoître le pays, le confirme. Il est vrai que *σελος* signifie ordinairement flotte, armée navale; mais il est aussi pris souvent pour marquer une armée de terre, comme *ελαφς* en latin signifie l'un & l'autre. Les vivres manquèrent aux troupes de Cambyse dans son expédition d'Ethiopie, & ensuite aux bêtes de charge. Elles se nourrirent d'herbes tant qu'elles en trouverent. Mais quand on fut dans les déserts sablonneux (c), il y en eut qui prirent la barbare résolution de se décimer pour ne pas mourir de faim. Cambyse l'ayant appris (d), la crainte des suites de cette cruelle résolution lui fit rompre son expédition : *αὐτὸς τὸν ποταμὸν Ἀθιοπίαν σέλας*. « Cyrus (e) après s'être pourvu de ce qui étoit néces-

« faire pour son voyage de Perse ,  
« partit. Nous allons raconter avec  
« quel ordre il marchoit & s'arrêtoit ,  
« quelques nombreuses que fussent  
« les troupes, *ὡς πῶλος σέλας* ὡν. Ale-  
« xandre (f) retourna en Macédoine,  
« & fit les préparatifs de son expé-  
« dition d'Asie : *ἐν τῇ παρασκευῇ εἶναι*  
« *τῷ ὡς τὴν Ἀσίαν σέλας*. »

Ce que dit Manéthon, ou ce que Joseph lui fait dire de la conduite que tint Aménophis lorsqu'il eut appris que les Pasteurs venoient se joindre aux Lépreux pour lui faire la guerre, est obscur & embarrassé. Voici comme je conçois que Manéthon racontoit sa fable (g). Aménophis ayant reçu cette mauvaise nouvelle, mit en sûreté ce qu'il avoit de plus cher. Il marcha ensuite contre les ennemis, & s'avança jusqu'à Péluse à la tête de trois cents mille hommes. Mais persuadé, sur ce que lui avoit dit le Devin, que de les combattre, ce seroit combattre les Dieux, il s'en retourna à Memphis.

C'est ce Prince au num. 26. (h) qui s'avança pour combattre les ennemis, & c'est son fils au num. 29. (i) qui fut à leur rencontre jusqu'à Péluse. L'un détruit l'autre, outre que le jeune Prince n'avoit que cinq ans lors de l'irruption des Pasteurs en Egypte. M. Havercamp ne voit rien en cela, qui l'arrête. Mais M. d'An-

(a) Chap. 10. num. 3.

(b) Description de l'Egypte, pag. 42. & 43. Les eaux tombent, selon P. Lucas, de plus de 200. pieds de haut : *Vetusius fuit tam multitudinem hominum quam navium classem appellari*. Felsus, voce *procinctā*.

(c) Après avoir passé un lac que l'on trouve après l'île de Tachampsô, il faut quitter le fleuve & marcher quarante jours sur terre : car il y a dans le Nil des rousiers & des pierres qui ne permettent pas de naviguer. *Herod. Liv. 2. page 100.*

(d) Herodot. Liv. 3. page 171.

(e) Cyropéd. page 133.

(f) Arrien. Liv. 1. pag. 3. 4. & 6. Liv. 6. page 167.

(g) Page 464. num. 29.

(h) Page 46.

(i) Page 464.

dilly qui a senti la difficulté, l'a lue en traduisant. « . . . . Que le Roi s'enfuiroit, puisquo cet Auteur dit qu'il vint avec trois cents mille hommes jusqu'à Péluse. (a) » C'est en effet ce que Joseph doit faire dire à Manéthon; mais il faut pour cela lire *ἀς αὐτοῖς Ἀμένωφιδος τριακοντα μυριάδας ἔχων*. « Ils ne pouvoient pas prévoir que le Roi s'enfuiroit, s'étant avancé jusqu'à Péluse avec trois cents mille hommes. »

Joseph prouve le peu de créance que méritent Manéthon & Chérémon, par la manière opposée & contraire dont ils racontent la conduite que tint Aménophis à l'égard des lépreux, & les suites qu'elle eut. Mais dans l'opposition qu'il reproche à ces deux Auteurs, il ne paroît pas s'accorder avec lui-même. Manéthon dit au numéro 26. de la page 461. qu'Aménophis confia à un ami son fils âgé de cinquans, lorsqu'il fut obligé de se réfugier en Ethiopie; & cet enfant, à la page quatre cent soixante-six, numéro 33. combat avec le Roi son pere, perd la bataille (b), & se retire avec lui en Ethiopie.

Il est vrai que Manéthon raconte que Ramsès combattit & vainquit avec son pere les lépreux & les Jérusolymitains; mais ce fut après le retour d'Ethiopie. C'est sans doute de cette même action dont il s'agit au numero 33. mais les Copistes l'ont tellement défigurée, que dans l'état où ils ont mis le texte, Ramsès donne bataille avec le Roi son pere, & la perd avant que de se réfugier en Ethiopie. Pour remettre les choses dans l'ordre, concilier

Manéthon avec lui-même; & afin que Joseph ne le charge pas de se contredire, je conjecture qu'il faut lire *οὐκ ἐν Πύλῳ* au lieu de *ἐν Πύλῳ*, & effacer *Ἀἰθιοπίας*, pour lui substituer *Συρίας*. « Le jeune Ramsès combat avec son pere, tombe sur les ennemis, & les pousse jusqu'en Syrie. » Voyez page 462. numéro 27. Manéthon ayant dit au numéro 26. qu'Aménophis étoit retourné à Memphis sans combattre, il n'a pas pu dire ensuite qu'ayant livré avec son fils bataille aux ennemis, il l'avoit perdue; & Joseph n'auroit pas manqué de relever une contradiction si sensible.

La contradiction dans laquelle Chérémon tombe, n'est pas moins frappante. Il raconte sur la fin du num. 32. que Ramsès étant devenu grand, chassa les Juifs d'Egypte, & fit revenir d'Ethiopie Aménophis son pere. « Et ce Prince, qui rentre dans ses Etats après la défaite des ennemis, est mort au num. suivant, lorsque la Reine sa veuve accouche, dans une caverne, de son fils Ramsès. Comme Joseph ne relève pas la contradiction, c'est une présomption qu'elle n'étoit pas dans le manuscrit de cet Auteur dont il se servoit; car son dessein étant de prouver que les deux Historiens d'Egypte ne méritent aucune créance, c'en eût été une preuve très-solide, que de faire remarquer que Chérémon ne s'entend pas soi-même. Ainsi je conjecture qu'il faut lire au num. 32. *κατὰ θῆξας*, au lieu de *κατὰ διξας* & *ἐν τῇ Ἀἰθιοπίᾳ* au lieu d'*ἐκ τῆς Ἀἰθιοπίας*, « qu'Aménophis étoit mort en Ethiopie. »

(a) Voyez le premier volume de cette traduction, Préface, page 35, n. 3.

(b) Voyez la Préface du premier volume, page 35, n. 3.



A la première lecture du num. 33. j'ai cru qu'il y avoit quelque altération dans les chiffres. La manière dont MM. d'Andilly & Havercamp ont traduit, me faisoient naître ce soupçon : mais après y avoir réfléchi, je crois qu'il n'y a rien à changer dans le texte, & qu'il suffit de développer la pensée de Joseph. M. Havercamp traduit ἢ τι πῶς αἱ τισσαράκοντα καὶ τῆς δισσοχίλιαι : *Neque quomodo centum oëloginta millia perierint* (a). Quelques Auteurs qu'il ait pu suivre dans cette traduction, τισσαράκοντα καὶ τῆς ne peut signifier cent quatre-vingt mille. Ce qui a trompé ces sçavans Interpretes, c'est qu'ils n'ont pas fait attention que Joseph sous-entend

μυριάδας après τισσαράκοντα τῆς, ou plutôt qu'il étend le sens de ce mot du premier membre de la phrase dans le second ; & c'est ce que marque l'article féminin qui est devant τισσαράκοντα : ainsi ajoutant μυριάδας à τισσαράκοντα τῆς, cela fait quatre cents trente mille, qui joints aux deux cents mille que Ramsès chassa en Syrie, font six cents trente mille : nombre qui donne celui que les lépreux firent avec ceux qu'ils trouverent à Péluse. C'est ce que Joseph reproche à Chérémon, de n'avoir pas dit comment étoient périés ces quatre cents quatre-vingt mille hommes : & ce nombre revient à peu près à celui des Israélites ; lorsqu'ils sortirent d'Egypte.

(a) » Et ne dit point ce que les cent quatre-vingt mille autres sont devenus. »



REPONSE



# REPONSE DE FLAVE-JOSEPH

A APPION,

*Qui avoit écrit contre son Histoire des Juifs ,  
touchant l'antiquité de leur race.*

---

## LIVRE SECON D.

**J**'AI prouvé , illustre Epaphrodite , dans mon discours précédent l'antiquité de notre nation par le témoignage des Phéniciens , des Chaldéens , & des Egyptiens. J'y ai ajouté celui de beaucoup d'Historiens Grecs , & j'ai détruit les calomnies de Manéthon , de Chérémon , & de quelques autres Ecrivains. Je me propose de réfuter dans celui-ci les autres Auteurs qui ont écrit contre nous. J'ai douté pendant quelque tems si je devois prendre la peine de répondre au Grammairien Appion. En effet une partie de ce qu'il dit contre nous , n'est qu'une répétition de ce que les autres ont avancé. Ce qu'il ajoute de son fond , est d'un froid à glacer. Ce ne sont en grande partie que des plaisanteries indécentes : & puisqu'il faut dire la vérité , cela décele un grand fond d'ignorance. On diroit que c'est la production d'un homme de mauvaises mœurs , & d'un charlatan qui a cherché toute sa vie à amuser le peuple par ses bouffonneries, Mais comme par un travers de l'es-

H



prit humain la plupart des hommes se laissent plutôt prendre à de pareilles productions qu'à des ouvrages exacts, les injures piquantes leur font plaisir, & qu'ils ne souffrent qu'avec peine les éloges; j'ai cru nécessaire de ne point laisser sans réponse un homme qui forme contre nous des accusations, comme s'il plaidoit en justice réglée. Je sçais d'ailleurs que la plupart des hommes voient naturellement avec plaisir relever un injuste agresseur, & le convaincre de ses propres fautes. Il est difficile de parcourir le discours de notre Censeur, & de comprendre ce qu'il veut dire, tant il y a de confusion dans les fables qu'il avance. Ici, il donne un sujet de la sortie de nos peres d'Egypte dans les idées que nous venons d'examiner. Là, c'est une accusation qu'il forme de son chef contre les Juifs d'Alexandrie. Par-tout enfin il attaque nos loix & les cérémonies que nous observons dans nos temples.

II. Je n'ai pas seulement fait voir, mais je pense avoir démontré (a) que nous ne tirons point notre origine d'Egypte, & que nos ancêtres n'en ont point été chassés à cause de la lépre ou de quelques autres infirmités corporelles. Je passe donc à ce qu'Appion a ajouté, & j'y vais répondre succinctement. Voici ce qu'il en dit dans le troisième Livre de son Histoire d'Egypte. (b) » Moïse, comme je l'ai appris des anciens d'Egypte, étoit » d'Héliopolis: au mépris des loix de son pays, il porta les oratoires de » la campagne dans l'enceinte de la ville, & il les tourna vers le lever » du soleil, qui est le point du ciel que regarde Héliopolis; au lieu de » gnomons, il se servit de colonnes; sous ces colonnes il plaça des globes. Comme elles étoient en plein air, l'ombre du sommet de ces colonnes venant à tomber sur les globes, y marquoit constamment le cours du soleil. « Tel est l'admirable langage de notre Grammairien. Il n'est pas besoin de faire de grands raisonnemens pour en faire voir le faux: il suffit de rapporter le fait.

Lorsque Moïse éleva le premier Tabernacle que nous ayons consacré à Dieu, il n'y mit point de pareils globes, & il n'ordonna point d'y en mettre par la suite: & Salomon qui bâtit depuis le Temple de Jérusalem, s'abstint de toutes ces vaines recherches qu'Appion a inventées. Il assure avoir oui dire aux anciens que Moïse étoit d'Héliopolis. Sans doute, parce qu'étant jeune il s'en rapportoit à ces vieillards qui à cause de leur grand âge avoient connu Moïse, & s'étoient trouvés avec lui. Cela est admirable. Quoique homme de lettres, il ne pourroit nous dire avec certitude quelle est la patrie d'Homère ou de Pythagore, qui est presque de nos jours. Et à l'égard de celle de Moïse qui a vécu si longtemps avant eux, il en décide sur ce qu'il en a appris des anciens. Mais il est certain qu'il débite une fausseté. Quant au tems où il dit que Moïse fit sortir de l'Egypte les lépreux, les aveugles & les boiteux, cet exact Grammairien s'accorde très-bien, comme je le pense, avec ceux qui l'ont précédé. Manéthon prétend en effet que les Juifs sortirent d'Egypte sous le regne de Tethmosis, trois cens quatre-vingt-treize ans avant que Damaïus s'enfuit à Argos. Lyfimaque place cet événement sous Bocchoris.,

(a) Voyez Remarque I.

(b), Antiq. Juiv. Liv. 15, chap. 3.

dix-sept cens ans auparavant. Molon & quelques autres Ecrivains le mettent suivant leur fantaisie : mais Appion , bien plus croyable qu'eux tous , détermine exactement la sortie d'Egypte , en la fixant à la première année de la septième Olympiade, dans le tems, dit-il , que les Phéniciens fondèrent Carthage. Il amène ici cette ville, parce qu'il s'imagine qu'elle lui tiendra lieu de preuve ; & il ne fait point attention qu'il traîne un témoin qui déposera contre lui. Car s'il faut s'en rapporter sur cette colonie aux annales des Phéniciens , nous y verrons que le Roi Hiram vivoit plus de cent cinquante ans (a) avant la fondation de Carthage , & j'ai prouvé plus haut par les Histoires de ce peuple qu'Hiram étoit ami de Salomon qui a bâti le Temple de Jérusalem , & qu'il y avoit beaucoup contribué. Or Salomon éleva ce Temple six cens douze ans (b) après notre sortie d'Egypte. Après avoir à la hâte , de même que Lysimaque, fait monter à cent dix mille (c) le nombre de ceux qui furent chassés d'Egypte , il rapporte une raison admirable & bien croyable de ce que nous avons donné le nom de Sabbat au septième jour de la semaine.

« Les Juifs, dit-il , ayant marché pendant six jours, il leur vint des inflammations aux aînes qui les obligèrent de se reposer le septième , » qu'ils se furent rendus dans le pays qu'on appelle aujourd'hui Judée. Ils » donnerent alors le nom de Sabbat à ce jour, pris d'un terme Egyptien : car » Sabbo en cette langue signifie douleur des aînes. » Je ne sçai si l'on doit rire d'une semblable fadaïse , ou être indigné de l'effronterie avec laquelle on la débite. Appion suppose manifestement que ces cent dix mille hommes eurent tous cette incommodité. Mais s'ils étoient aveugles, boiteux , ou affligés de quelque autre mal , comme il le prétend , ils n'auroient jamais pu faire une seule journée. Que s'ils ont pu traverser un grand désert , combattre & vaincre ceux qui s'opposoient à leur marche , ils n'ont point été attaqués tous ensemble , après le sixième jour , d'une inflammation aux aînes : ceux qui vont à pied , n'en sont pas nécessairement attaqués. On voit tous les jours de nombreuses armées faire plusieurs marches sans ressentir cette incommodité ; & il n'est pas croyable que cela soit arrivé par hazard , & comme de soi-même. Mais ce qu'Appion ajoute , est encore plus absurde. Car après avoir fait aller nos ancêtres d'Egypte en Judée en six jours , cet homme admirable nous dit que Moïse monta sur le mont Sina qui est entre l'Egypte & la Judée, qu'il y demeura caché pendant quarante jours , & qu'en étant descendu il nous donna notre loi. Comment peut-on séjourner quarante jours dans un désert sans eau , & cependant le traverser en six jours ? Son étymologie du mot sabbat décele une grande impudence , ou une ignorance étonnante. Il y a une différence sensible entre Sabbo & Sabbath. Sabbath signifie en Hébreu repos , cessation de toute sorte de travail ; au lieu qu'on appelle en Egyptien sabbo , comme le dit Appion , la douleur que cause l'inflammation des aînes.

(a) Il en compte 155. & huit mois.  
Contre Appion, Liv. 1. §. 18.

(b) Il n'en met que 592. Liv. 8. des  
Antiq. Juiv. chap. 3.

(c) Cela ne se trouve pas dans le fragment qu'il en a cité sur la fin de son premier discours.

III. Telles sont les nouvelles découvertes que l'Egyptien Appion a faites sur Moïse, & notre sortie d'Egypte. Nous aurions tort au reste d'être surpris de ce qu'il fait nos ancêtres Egyptiens contre toute vérité, lui qui n'est pas plus véridique à son égard, mais dans un sens contraire : car né à Oasis en Egypte, & plus Egyptien qu'un autre, si l'on peut s'exprimer ainsi, il renie son pays & sa famille : en se disant faussement d'Alexandrie, il convient de la méchanceté des Egyptiens. Aussi donne-t-il, avec raison, ce nom à ceux qu'il hait & qu'il veut calomnier. S'il n'eût point connu en effet ce peuple pour très-méchant, il n'aurait jamais nié qu'il fût né dans le même pays. Ceux qui, fiers de leur patrie, se font honneur d'en porter le nom, condamnent ceux qui contre toute justice se l'attribuent. De deux choses l'une : ou les Egyptiens prétendent se faire honneur, en disant que nous sommes de leur nation, ou ils veulent nous associer à leur mauvaise réputation. L'illustre Appion veut récompenser ceux d'Alexandrie, & les payer, pour ainsi dire, du droit de bourgeoisie qu'ils lui ont accordé. N'ignorant point la haine qu'ils portent aux Juifs qui demeurent parmi eux, il ne s'est pas seulement proposé de les calomnier, mais encore de rendre odieuse toute la nation, par les faussetés qu'il débite avec impudence contre les uns & les autres.

IV. Mais voyons ces accusations graves & importantes dont il charge les Juifs d'Alexandrie. « Venus, dit-il, de Syrie, ils se sont établis sur les bords d'une mer (a) qui n'a point de port, & proche d'un endroit où les flots vont se briser. » Si le lieu où l'on demeure fait un chef d'accusation, ne sent-il pas que celle qu'il forme contre nous, porte sur Alexandrie qu'il appelle sa patrie, quoiqu'elle ne le soit pas ? Car le plus beau quartier de cette ville est, comme personne ne l'ignore, sur le bord de la mer. Si les Juifs s'étoient emparés de force de celui qu'ils occupent sans qu'on eût pu les en chasser, ce seroit une preuve de leur valeur. Mais ce fut Alexandre qui le leur donna, & qui leur accorda les mêmes privilèges qu'aux Macédoniens. Je ne sçai ce qu'aurait dit Appion, si l'on eût fixé la demeure des Juifs dans le quartier de Nécropolis, & non proche le palais ; & si leur tribu ne prenoit point encore à présent le nom de Macédonienne. S'il a lu les lettres d'Alexandre, celles de Ptolomée Lagus, & des Rois d'Egypte ses successeurs : s'il a vu cette colonne qui est à Alexandrie, sur laquelle on a gravé les privilèges que César a accordés aux Juifs : si, dis-je, ayant connoissance de cela, il a la hardiesse d'écrire le contraire, c'est un méchant homme ; s'il

(a) C'est le sens que l'on donne à ἀλιμυρ. Mais comment Appion aurait-il pu dire que les Juifs d'Alexandrie s'établirent sur les bords d'une mer qui n'avoit point de port ? Cette ville en avoit un très grand & très-beau. Ce mot, ce semble, ne peut signifier ici qu'une mer orageuse, grosse & sujette à de grandes tempêtes. Appien dit que la flotte

de Scipion étoit à l'ancre devant Carthage, mais qu'il se passoit peu d'actions à cause que l'on étoit dans une mer ἀλιμυρ καὶ περιερμυρ. Ce n'est pas défaut de port dans une mer où sont deux flottes ennemies, qui les empêche de se battre, mais les tempêtes & le gros temps. Guer. Puniq. page 123. Idem Guer. Syria. pages 59.



ne l'a point su, c'est un ignorant. C'est par un effet de la même ignorance qu'il s'étonne qu'on appelle Alexandrins les Juifs qui sont de cette ville. Car ceux que l'on a fait venir pour former une colonie, quoique de nations différentes, prennent tous le nom de leur fondateur. Qu'est-il nécessaire de parler des autres ? Les Juifs qui demeurent à Antioche, & auxquels Séleucus fondateur de cette ville a donné le droit de bourgeoisie, ne les appelle-t-on pas Antiochiens ? A Ephèse & dans toute l'Ionie ne portent-ils pas le même nom que les naturels du pays, les Princes qui ont succédé aux fondateurs le leur ayant donné ? La douceur du gouvernement des Romains leur a fait accorder le leur, non-seulement à des particuliers, mais à des nations entières. Car ceux qu'on appelloit autrefois (a) Espagnols, Tyrrhéniens & Sabins, s'appellent aujourd'hui Romains. Si Appion veut détruire cet usage, qu'il ne vienne donc plus se dire Alexandrin (b). Car étant né dans le fond de l'Egypte, comme je l'ai remarqué, à quel titre le seroit-il, si l'on ôtoit ce droit de bourgeoisie à ceux à qui l'on a donné, comme il juge à propos de nous en priver ?

Les Egyptiens sont les seuls à qui les Romains, maîtres de la terre, refusent le droit de bourgeoisie en quelque ville que ce soit : & ce galant homme est assez généreux pour attaquer des gens qui ont acquis avec justice un droit qu'il voudroit partager, & dont il se voit exclus. Si le fondateur d'Alexandrie établit quelques-uns des nôtres en cette ville, ce n'est pas qu'il manquât de monde pour la peupler ; mais ce fut la récompense de notre courage & de notre fidélité. » Il estimoit, dit Ecatée, notre » nation ; & ce fut à cause de notre probité & de la fidélité que les » Juifs lui avoient témoignée, qu'il ajouta à leur Etat (c) la Samarie exempte

(a) Les Romains ne donnerent pas plus leur nom aux Espagnols après les avoir fournis, qu'ils le donnerent dans la suite aux Gaulois. La faute peut être de Joseph ; mais si elle est de ses Copistes, à quel mot ont-ils pu substituer *Hispani* ?

(b) . . . Des Sçavans m'ont averti que je devois lui obtenir auparavant le droit de Citoyen d'Alexandrie, ensuite celui de Citoyen Romain ; parce qu'il étoit Egyptien : *quoniam esset Ægyptius*. Plin. Epist. 22. Liv. 10. Isidore Pelus. Liv. 10. Epitre.

(c) Ecatée ne disoit pas qu'Alexandrie avoit donné aux Juifs le pays de Samarie exempt de toutes impositions, si Joseph a cité cet Auteur de bonne foi : car comme cela est contraire à ce qu'il raconte sur la fin du onzième Livre de ses Antiquités Juives, il devoit, ou ne pas citer un témoignage qui, selon lui, n'étoit pas vrai, ou s'il le citoit, remarquer qu'Ecatée se trompoit dans cette

circonstance ; mais que son erreur même étoit une preuve de l'opinion publique qu'Alexandre avoit eu beaucoup de bonté pour les Juifs. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas comment concilier ce que dit un sçavant Interprète, » qu'Ecatée cite » par Joseph confirme ce qu'on vient » de dire du pays des Samaritains, donc » né aux Juifs par Alexandre » avec ce qu'il prétend prouver plus haut par le témoignage de Quinte-Curce, que ce Prince » avoit mis des Macédoniens » dans Samarie pour l'habiter. « C'est aussi le sentiment de M. Prideaux. ( *Hist. Juiv. tom. 2. page 445.* ) Un alpha mis bien vraisemblablement devant *σφοδρῶς* dans le passage d'Ecatée par la négligence des Copistes, a donné lieu à ces deux Sçavans de croire qu'Alexandre avoit donné le pays de Samarie aux Juifs exempt de tous impôts, & de faire le reproche à Joseph que l'on vient de rapporter. Car Ecatée dira qu'Alexandre avoit donné aux Juifs, à leur temple, les

« de toutes impositions. Ptolomée fils de Lagus eut, comme ce Prince ;  
 « les mêmes sentimens pour les Juifs qui demeuroient à Alexandrie. »  
 Il leur confia en effet des places fortes en Egypte , persuadé qu'ils les  
 lui garderoient avec autant de courage que de fidélité : & lorsqu'il vou-  
 lut s'assurer de Cyrène & des autres villes de Lybie, il y envoya les  
 Juifs. Ptolomée Philadelphie son successeur rendit , non-seulement la li-  
 berté à ceux de notre nation qui étoient esclaves dans ses Etats , mais  
 encore il leur fit souvent de grandes libéralités. Ce qu'il y a de plus remar-  
 quable, c'est qu'il souhaita connoître nos loix & lire nos saintes Ecri-  
 tures. Il envoya en Judée demander des personnes qui les lui traduisissent :  
 & pour que l'ouvrage fût parfait , il chargea d'en avoir soin des per-  
 sonnes de la première distinction, Démétrius de Phalere, Andrée & Aris-  
 tée. Le premier passoit pour l'homme le plus sçavant de son tems ; & ce  
 Prince avoit confié la garde de sa personne aux deux autres. Ptolomée  
 eut-il souhaité connoître nos loix , & apprendre notre Philosophie , les  
 instruits Mosaiques, s'il eût méprisé notre nation ? N'est-ce pas au contraire  
 une preuve de la grande estime qu'il faisoit de nous ?

V. Mais Appion ignore sans doute les bontés qu'ont eu pour nous la plu-  
 part des Rois d'Egypte qui ont régné après lui. Le troisième Ptolémée sur-  
 nommé Evergète , s'étant rendu maître de la Syrie , n'alla point en Egypte  
 rendre des actions de grâces aux Dieux pour ses heureux succès ; mais  
 étant arrivé à Jérusalem il offrit à Dieu des sacrifices selon nos usages ,  
 & il fit à notre Temple des-présens qui répondoient à la grandeur des  
 victoires qu'il avoit remportées. Ptolémée Philométor & la Reine Cléopatre  
 prirent les Juifs pour Ministres de leur Etat , & ils confièrent le com-  
 mandement de leurs armées à Onias & Dositée de cette nation. Au lieu de  
 faire d'insipides railleries sur le nom de ces deux grands hommes, Appion devoit  
 plutôt admirer la sagesse de leur conduite ; au lieu de leur dire des injures ,  
 il devoit leur témoigner de la reconnaissance pour avoir sauvé Alexan-  
 drie dont il veut se faire regarder comme citoyen. En effet ce furent eux qui ,  
 lorsque les Alexandrins étoient en guerre avec la Reine Cléopatre, (a) & qu'ils  
 étoient dans un danger éminent de périr , ménagerent la paix , & les délivre-  
 rent des maux que cause une guerre civile. » Après cela, dit-il, Onias  
 « fit avancer quelques troupes contre la ville , pendant que Thermus  
 « Ambassadeur des Romains y étoit. » J'en conviens, mais ce fut avec beau-  
 coup de raison & de justice. Car après la mort de Ptolémée Philométor ,  
 son frere Ptolémée Physcon étoit sorti de Cyrène pour enlever le Royaume  
 à Cléopatre , & aux Princes ses enfans. Pour le leur conserver, Onias lui fit  
 la guerre en faveur de Cléopatre , & il donna en cette occasion dange-  
 reuse des marques éclatantes de sa fidélité pour le Roi & la Reine. Dieu  
 voulut bien lui-même rendre témoignage à sa droiture. Physcon (b) se pré-  
 parant à le combattre, fit exposer nus tous les Juifs de la ville , hommes ,

impôts que les Samaritains devoient lui  
 payer. Alexandre, selon Joseph, ne sou-  
 mit pas le pays de Samarie aux Juifs, ce  
 fut Démétrius Soter qui leur donna les  
 Toparchies de Galilée , Samarie , &

Perre. (*Antiq. Juiv. Liv. 13.*) Ainsi Eca-  
 tée se sera trompé dans le nom du Prince  
 qui leur avoit fait ce présent.

(a) Voyez Remarque II.

(b) III. Machab, chap. 5,

Femmes & enfans, afin de les faire écraser par ses éléphans : pour les y animer, il les avoit fait enyvver ; mais il eut le chagrin de voir arriver tout le contraire. Ses éléphans, sans toucher aux Juifs qu'il leur avoit exposés, se jetterent sur les premiers Officiers, & en tuèrent plusieurs. Un spectre effrayant lui étant ensuite apparu, lui défendit de faire aucun mal à ce peuple. Celle de ses concubines qu'il aimoit le plus, les uns l'appellent Ithaque, les autres Irène, lui demanda leur grace ; & il la lui accorda, & se repentit du mal qu'il leur avoit fait, & de celui qu'il vouloit leur faire. Aussi les Juifs d'Alexandrie célèbrent avec beaucoup de raison une fête tous les ans le jour qu'ils mériteroient que Dieu les conservât d'une manière si miraculeuse. Mais Appion qui se fait un devoir de tout condamner, au lieu de les louer d'avoir soutenu la guerre contre Phylcon, leur en fait un crime.

Il nous objecte la conduite de la dernière Cléopâtre ; & son ingratitude envers notre nation est pour lui un sujet de reproche. Il devoit plutôt porter sa censure sur cette Princesse, qui commit toute sorte de méchancetés & d'injustices contre les Princes de sa maison ; contre les maris qu'elle eut, quoiqu'elle en fut aimée ; contre les Romains en général, & contre leurs Généraux ses bienfaiteurs. Ce fut elle qui fit mourir dans un temple sa sœur Arsinoë (a) dont elle n'avoit aucun sujet de se plaindre. Ce fut elle qui tendit à son frere des embûches où il périt, qui dépouilla ses Dieux, & profana leurs temples ; qui ayant reçu le Royaume du premier César eut la témérité de se révolter contre son fils & son successeur ; qui séduisant Antoine par ses charmes trompeurs, le rendit ennemi de sa patrie, & infidèle à ses amis ; qui dépouilla les uns des avantages que leur naissance royale leur donnoit, & porta avec fureur les autres à commettre de mauvaises actions. Mais que peut-on dire de plus, lorsqu'on la voit abandonner au milieu du combat son mari & le pere des enfans qu'elle en avoit eus, le mettre dans la nécessité de la suivre, & de perdre sa dignité avec ses troupes ? La fureur & la cruauté qui animoient cette Princesse contre le genre humain, lui fit espérer de se conserver, lorsqu'Auguste se rendit maître d'Alexandrie, si elle pouvoit égorger de ses propres mains tous les Juifs. C'est un sujet de gloire pour ce peuple, que le reproche que lui fait Appion, qu'elle ne voulut point lui faire distribuer du grain dans un tems de famine. Mais tant de crimes furent enfin punis comme ils le méritoient.

C'est Auguste lui-même qui a rendu témoignage à notre fidélité, & au secours que nous lui donnâmes contre les Egyptiens. Les décrets du Sénat & les lettres de cet Empereur font foi que nos services ont été agréables à l'un & à l'autre. Il étoit de votre devoir, Appion, de lire ces lettres, &

(a.) César, au rapport de Dion, mena Arsinoë en triomphe à Rome ; mais il la renvoya, selon le même Auteur, par considération pour ses freres. Ainsi Cléopâtre la put faire mourir, comme Joseph Ben accuse. Le portrait qu'Appien fait de cette Princesse, n'est pas moins odieux

que celui qu'en fait ici Joseph. Et entre les meurtres qu'elle engagea Antoine à faire, il rapporte qu'elle le fit ordonner que l'on tuât sa sœur Arsinoë qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane. Leucophryne, page 1078. edit. Tolly. Dio, Cass. Liv. 44. page 223. edit. 1606.



d'examiner les témoignages que nous ont rendus Alexandre, les Ptolémées, le Sénat & les Empereurs Romains. Si Germanicus ne put faire distribuer du grain à tous les habitans d'Alexandrie, cela prouve la grande disette qu'il y en avoit alors, & non un crime qu'on puisse reprocher aux Juifs. Tout le monde sçait en effet que les Empereurs ont toujours fait paroître beaucoup d'affection pour ceux de notre nation qui demouroient en cette ville. Si on leur ôta l'administration des grains, ils eurent cela de commun avec les autres habitans d'Alexandrie. Mais les Empereurs ont eu la même assurance en leur probité que les Rois d'Egypte, & ils la leur ont témoignée en leur confiant la garde du fleuve & des places fortes.

VI. Mais, ajoute Appion, si vous êtes citoyens d'Alexandrie, pourquoi n'adorez-vous pas les Dieux qu'adorent les autres habitans? Je lui demande à mon tour pourquoi les Egyptiens se battent continuellement pour leur religion, & pourquoi il n'y a jamais de trêve parmi eux à ce sujet-là. Ne croyons-nous pas, malgré cela, que vous soyez Egyptiens? Et ne vous regardons-nous pas comme des hommes de même que nous, quoique vous adoriez des animaux malfaisans que vous nourrissez avec grand soin? S'il y a parmi vous une si grande diversité d'opinions, Appion a vraiment bonne grace de s'étonner qu'un peuple qui est venu s'établir à Alexandrie, soit inviolablement attaché aux loix qu'il a toujours observées. Il nous traite de séditieux: si cela est vrai des Juifs d'Alexandrie, l'union qui régne entre nous, doit le rendre vrai de tous les Juifs. Mais il est facile de faire voir que les auteurs des séditions qui sont arrivées à Alexandrie, étoient des habitans de cette ville semblables à Appion. Tant que les Grecs & les Macédoniens ont été en plus grand nombre dans Alexandrie, ils ont conservé les anciens usages, & jamais il n'y eut de troubles à notre sujet: mais les Egyptiens ne s'y sont pas plutôt multipliés, que tout est tombé en confusion, & que les séditions y ont été fréquentes & violentes. Notre nation n'y a jamais pris aucune part. Elles ont toutes été excitées par un peuple qui n'avoit ni la constance des Macédoniens, ni la prudence des Grecs, qui ne connoissoit d'autres règles que celles que lui suggéroit son mauvais caractère, & qui n'étoit occupé qu'à satisfaire l'ancienne haine qu'il nous porte.

On pourroit avec justice faire retomber sur les Egyptiens le reproche injuste qu'ils nous font de n'être pas citoyens d'Alexandrie. Car il est certain que nous y avons droit de bourgeoisie, & il ne paroît pas qu'aucun Roi, qu'aucun Empereur l'ait jamais accordé aux Egyptiens. Alexandre nous y a établis, les Rois ses successeurs ont augmenté nos privilèges, & les Empereurs ont bien voulu nous les continuer. Mais il plaît à Appion de nous en dépourvoir, parce que nous n'érigeons point de statues aux Empereurs, comme si ces Princes l'ignoroient, ou qu'ils eussent besoin de ses avis. Il devroit plutôt admirer leur grandeur d'âme & leur modération qui ne leur permettent pas de contraindre leurs sujets d'abandonner les loix de leur pays, qui les portent à se contenter des honneurs qu'on leur rend librement, sans blesser la religion, & qui leur font mépriser ceux auxquels il n'y a que la force & la contrainte qui ayent part. Les Grecs, & quelques au-

très peuples croient bien faire d'ériger des statues, & ils se font un plaisir de voir le portrait de leurs ancêtres, de leurs femmes & de leurs enfans. Quelques-uns même en conservent de personnes qui ne leur appartiennent en rien, & il y en a qui vont jusqu'à faire peindre un domestique qu'ils aiment. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'ils font cet honneur aux Princes & à leurs Maîtres.

Notre Législateur, en nous défendant les images, n'a point eu en vue que nous manquions au respect & à la vénération qui sont dûs à la majesté de l'Empire; & s'il les a défendues, c'a été parce que ne pouvant servir à honorer Dieu, ni être utiles à l'homme, & qu'étant bien au dessous de la nature humaine, elles le sont à plus forte raison de la suprême Majesté de Dieu. Mais Moïse ne nous a point défendu d'honorer après Dieu les gens de bien. Aussi ne manquons-nous point de rendre aux Empereurs toute sorte d'honneurs, & nous ne cessons d'offrir pour eux des sacrifices. Il ne se passe pas de jour (a) que nous n'immolions des victimes pour eux aux dépens du public: honneur que nous ne rendons qu'à eux; car nous ne le faisons pas pour nous-mêmes, ni pour nos femmes, ni pour nos enfans. Ce que je viens de dire, suffit pour réfuter tout ce qu'Appion a écrit contre les Juifs d'Alexandrie.

VII. J'admire *Possidonius & Apollonius*. Ce sont eux qui ont fourni la matière aux invectives d'Apion. Ils nous reprochent de ne point adorer les mêmes Dieux que les autres peuples. S'imaginent-ils donc ne faire aucun mal en débitant des mensonges, & en inventant d'horribles calomnies contre notre Temple? Quel que soit le motif qui porte à mentir, rien n'est si honteux; à plus forte raison, quand on le fait pour décrier un Temple si saint, & pour lequel toute la terre a tant de vénération. Car Appion ne rougit pas de dire (b) » que nous avons mis dans ce saint lieu la » tête d'un âne; que nous l'y adorons, & que nous la croyons digne de

(a) Les Juifs ont toujours cru qu'il leur étoit défendu d'offrir des sacrifices à Dieu ailleurs que dans le Temple de Jérusalem; & il étoit détruit dans le tems dont parle ici Joseph: car ce fut sous l'Empire de Domitien qu'il composa ses *Antiquités Juives*; & sa réfutation des fables & des calomnies que les Payens en débitoient, lui est postérieure. Cependant il dit ici: *Facimus pro eis [Imperatoribus] continua sacrificia: & non solum quotidianis diebus ex impensa communi omnium Judæorum talia celebramus; verum cum nullas alias hostias ex communi, neque pro filiis peragamus, solis Imperatoribus hunc honorem precipuum pariter exhibemus*. Mais ce n'est pas dans une traduction qu'il dit cela; & comme le Grec s'est perdu, on ne peut y avoir recours pour s'assurer de sa fidélité. C'étoit un fait de notoriété publique que les Juifs n'offrent alors aucun sacri-

fice, ils n'en offroient pas pour les Empereurs; & que quand ils l'auroient fait, comme la ruine de Jérusalem & la destruction de leur Temple avoient emporté celle de leur état, ils ne l'auroient pu faire aux dépens du public qui n'existoit plus, ni de ceux d'une nation qui ne faisoit plus corps.

La Remarque de M. Gillet me paroît très-juste: il avoit traduit en conséquence. J'ai cru cependant devoir rendre la traduction conforme à l'original. Joseph parle toujours de sa nation comme existante & faisant corps. Il auroit donc fallu réformer pareillement ces endroits-là, autrement cela auroit fait une bigarrure désagréable.

(b) On peut consulter sur cette calomnie des Payens Theodor. Haëus de *crimine calatruis*, &c. *Hanovia* 1707, *Hist. critiq. Republ. litter.* tome 13, page 446. *Glacom. Anton. del Monaco*,



« tous nos respects. Cela se découvrir, dit-il, lorsqu'Antiochus Epiphane le pilla. Il y en trouva une d'or, & d'un grand prix. » A cela je réponds, que quand le fait seroit aussi véritable qu'il est faux, un Egyptien auroit mauvaise grace de nous le reprocher. Une tête d'âne ne vaut-elle pas bien le furet & le bouc, & autres animaux semblables que ceux de cette nation adorent comme des Dieux ?

Mais Appion ne sent pas que l'Histoire confond son mensonge : nous avons toujours observé les mêmes loix, & nous ne nous en sommes jamais écartés. Jérusalem n'a point été exempte des révolutions arrivées aux autres villes. Antiochus Epiphane, Pompée, Licinius Crassus, & tout récemment l'Empereur Tite sont entrés dans notre Temple, & ils n'y ont rien vu de semblable. Ils ont trouvé au contraire que tout y respiroit la sainteté & le respect qu'on doit à Dieu : mais ce sont choses dont je ne dois pas entretenir les étrangers. Antiochus qui par la plus criante injustice pilla notre Temple, qui par le désordre de ses finances se porta à attaquer des amis & des alliés avec qui il n'étoit point en guerre ; Antiochus, dis-je, n'y trouva rien qui méritât d'être condamné. Plusieurs Ecrivains célèbres, Polybe, Strabon, Nicolas de Damas, Timagene, Castor, le Chronographe, & Apollodore témoignent tous que les finances de ce Prince étant épuisées, il avoit rompu l'alliance avec les Juifs, & avoit pillé leur Temple qui étoit plein d'or & d'argent. Appion auroit dû y faire attention. Car il faut avoir la stupidité de l'animal qu'il dit faire l'objet de notre culte, & l'impudence du chien que les Egyptiens adorent, pour avancer un mensonge si impertinent.

Nous ne rendons aucun honneur aux ânes ; & nous ne leur attribuons aucune vertu, comme les Egyptiens le font aux crocodiles & aux serpents : eux qui, lorsqu'ils sont piqués par les uns, & enlevés par les autres, se croient fort heureux & dignes de l'attention de leurs Dieux. Les ânes sont chez nous ce qu'ils sont chez un peuple sage & raisonnable. Ils y portent la charge qu'on met sur eux : & lorsqu'ils entrent dans l'aire pour y manger le grain, ou qu'ils ne font pas ce qu'on leur commande, on les corrige à coups de bâton ; car on ne s'en sert qu'à porter des fardeaux, & aux choses nécessaires à l'agriculture. Ou Appion n'est pas capable de bien inventer un mensonge, ou il n'a pas l'esprit de lui donner quelque apparence de vérité : tout ce qu'il avance contre nous, tombe de lui-même.

VIII. L'autre fable qu'il débite contre notre Religion, il l'a toute prise des Grecs. Je me contente de lui faire remarquer que ceux qui ont de la piété, n'ignorent point que c'est un moindre crime d'entrer dans un temple, que d'imputer de mauvais sentimens à des Prêtres. Mais les Grecs se sont plus occupés à justifier un Roi sacrilège, qu'à dire de notre Temple des choses justes & véritables. Dans le dessein de faire leur cour à Antiochus, de couvrir la mauvaise foi dont il usa envers notre na-

*Naples 1715. Hist. Academ. Inscript. tome 1. page 142. S. Epiphan. advers. hæres. Liv. 1. page 94. 2. e. Chevraana, pag. 46.*

Une calomnie en produit un autre. J'avois été, selon les Payens, une troupe

d'ânes sauvages qui avoit fait découvrir à Moïse des sources d'eau dans le désert, lorsque le peuple étoit consumé de soif. Tacit. Hist. Liv. 5. num. 33.



sion , & le sacrilège que lui fit commettre son avarice , ils nous ont décriés en nous accusant de faire des choses que selon leur fable même nous avions seulement dessein de faire.

» Antiochus , dit Appion , trouva dans le Temple de Jérusalem un  
 » homme couché sur un lit , avec une table devant lui couverte des mets  
 » les plus délicats que puisse fournir la terre & la mer. Cet homme sur-  
 » pris se jeta aux pieds du Roi , implora son secours , & le conjura de le  
 » faire mettre en liberté. Le Roi l'ayant fait relever , lui demanda qui il  
 » étoit , pourquoi il demeuroit en ce Temple , & ce que signifioient tous les  
 » mets qu'il avoit devant lui. Cet homme lui raconta son malheur en  
 » pleurant & en gémissant. Je suis Grec de naissance , dit-il : comme je  
 » parcourois cette province pour chercher à vivre (a) , je me vis tout à coup  
 » enlevé par des étrangers , & je fus amené dans ce Temple où l'on m'y  
 » renferma , & l'on ne me permet point d'y voir personne. On me sert à  
 » table avec la dernière délicatesse : cette grande chère à laquelle je ne  
 » m'attendois pas , me fit d'abord plaisir ; mais étant entré ensuite en quel-  
 » que soupçon , la crainte succéda : & enfin m'étant informé des misères  
 » que me servoient , j'appris que c'étoit par une loi inviolable des  
 » Juifs , que j'étois si bien nourri , & qu'ils faisoient cela chaque année  
 » dans un certain tems ; qu'ils se faisoient d'un Grec , qu'après l'avoir en-  
 » graissé pendant un an , ils le conduisoient dans une forêt où ils l'immo-  
 » loient avec les cérémonies en usage parmi eux ; qu'ils mangeoient de  
 » ses entrailles , & qu'ils juroient , en sacrifiant ce Grec , qu'ils seroient à  
 » jamais les ennemis de cette nation ; & qu'enfin ils jettoient le reste du  
 » corps de ce malheureux dans une fosse. Enfin il ajouta qu'il lui restoit  
 » peu des jours à vivre , & il supplia le Roi , par le respect qu'il avoit  
 » pour les Dieux des Grecs , de le délivrer , & de rendre vaine & sans effet  
 » la méchanceté des Juifs en lui donnant la vie. «

Quelque tragique que soit cette fable , & quoique débitée avec la dernière impudence , elle ne justifie pas Antiochus de sacrilège , comme se le sont imaginé ceux qui l'ont inventée. Car quand ce Prince entra dans notre Temple , il ne croyoit point y rencontrer ce prétendu Grec ; & s'il l'y trouva , ce fut sans l'avoir pu prévoir. L'impiété seule le porta à y entrer ; & ce que l'on débite de ce Grec , est une fable avancée à pure perte. Il est aisé de le prouver par le récit même d'Appion. Nos loix ne sont pas seulement différentes de celles des Grecs , elles le sont également de

(a) C'est sans doute dans la coutume barbare de quelques peuples , qu'Appion a pris le fondement de la calomnie qu'il débite contre les Juifs , encore l'envenime-t-il , en leur attribuant de ne faire que par haine contre les Grecs ce que ces peuples pratiquoient pour apaiser la colère de leurs Dieux. » Pour le garantir de la peste , quand ils en étoient attaqués , les Gaulois , sur-tout ceux de Marseille , prenoient un pauvre qui le présentoit volontairement , & le

» nourrissoient un an entier très-délicatement & très-somptueusement aux dépens du trésor public. Après ce terme on le revêtoit d'ornemens sacrés , on l'ornoit de vervenes ; & après l'avoir promené par toute la ville , en le chargeant de malédictions , & priant que tous les maux dont ils étoient affligés on menacés , retombassent sur lui , il étoit précipité du haut d'un rocher. «  
*La Religion des Gaulois , &c. Paris 1717.*

celles des Egyptiens, & de celles des autres peuples. Il vient dans notre pays des personnes de toute sorte de nations. Pourquoi les Grecs seroient-ils seuls l'objet de cette haine que nous ne pouvons contenir qu'en répandant leur sang ? Comment tous les Juifs pourroient-ils se rassembler pour participer à ce sacrifice ? Comment les entrailles d'un seul homme pourroient-elles suffire, comme l'avance Appion, à tant de milliers de personnes ? Pourquoi, après avoir trouvé cet homme, quel qu'il soit, car on ne dit pas son nom, le Roi ne le fit-il pas reconduire avec pompe dans son pays ? Il se seroit fait la réputation d'un Prince pieux & ami des Grecs ; & en rendant les Juifs odieux, il se seroit attaché des autres nations. Mais sans nous arrêter à cela, c'est moins par des raisonnemens que par des faits qu'il faut confondre les insensés.

Tous ceux qui ont vu notre Temple, savent comme il étoit fait, & quelle grande pureté y régnoit. Il étoit entouré de deux portiques (a) & d'un parvis ; & ce qu'on devoit observer à l'égard de chacun étoit réglé. Tout le monde pouvoit entrer dans le premier, les étrangers même ; il n'y avoit que les femmes qui avoient leurs règles, qui en fussent exclues. Tous les Juifs hommes & femmes pouvoient entrer dans le second, pourvu qu'ils ne fussent souillés d'aucune impureté légale, mais dans des appartemens séparés. Il n'y avoit que les Prêtres revêtus des habits de leur saint ministère, à qui il fût permis d'entrer dans la troisième enceinte. A l'égard du Saint des Saints, le seul Grand-Prêtre revêtu des ornemens propres à sa dignité pouvoit y entrer. On avoit une si grande attention pour le service divin, qu'il y avoit des heures marquées auxquelles les Prêtres devoient se rendre dans le Temple. Le matin, en l'ouvrant, on y offroit des sacrifices, de même que le soir lorsqu'on le fermoit. On n'y pouvoit faire entrer aucun vase, & l'on n'y voyoit qu'un autel, une table, un encensoir & un chandelier, toutes choses prescrites par la Loi. Il n'y avoit rien de plus dans ce saint lieu. Il ne s'y passoit rien de mystérieux, & il n'étoit pas permis d'y manger : c'est ce dont toute la nation peut rendre témoignage, & ce que prouve l'ordre qu'on y gardoit. Car quoiqu'il y eût (b) vingt-quatre familles de Prêtres, & que chacune fût composée de plus de mille personnes, ils ne servoient cependant que dans certains jours ; & se succédant les uns aux autres, ils entroient en fonction par offrir des sacrifices. Ils recevoient le soir les clefs du Temple, & les vases sacrés par compte de ceux qui sortoient de charge ; mais on n'y faisoit rien entrer, ni pour manger, ni pour boire : il étoit même défendu de rien offrir de semblable à l'autel, excepté ce qui étoit nécessaire pour les sacrifices.

(a) Le Latin porte *quatuor porticus* : c'est une faute du Traducteur, ou des Copistes. . . . » Dans chacun desquels » (portiques) on faisoit la garde, selon » que la loi l'ordonne. « [M. d'Andilly.] Joseph n'a point dit cela ; mais son Interprète a si mal rendu son original, que je ne me flate pas d'avoir

saisi précisément la pensée : je ne lui en prête pas du moins une qu'il n'ait point pu avoir.

(b) Le Traducteur, ou les Copistes ne comptent que quatre familles de Prêtres, qui font chacune plus de cinq mille.

Que faut-il donc penser d'Appion qui nous débite des choses si incroyables, sans prendre la peine de les examiner ? N'est-il point honteux à un Grammairien d'ignorer la vérité des faits qu'il se mêle de raconter ? La sainteté de notre Temple lui étoit connue ; mais il la passe sous silence pour nous entretenir de la fable impertinente d'un Grec dont on se saisit ; des mets délicats qu'on lui servoit, & de l'entrée sacrilège d'Antiochus dans un lieu où il n'étoit pas permis d'entrer aux plus considérables des Juifs, s'ils n'étoient Prêtres. La calomnie est atroce, le mensonge est médité & propre à faire illusion à ceux qui ne veulent pas prendre la peine de dissiper les accusations qu'on nous intente, dans l'intention de nous rendre odieux.

IX. Appion prend le ton d'un homme de bien ; mais il y joint la raillerie, & il ajoute de nouvelles impostures aux fables qu'il avoit débitées (a). » Ce Grec, dit-il, raconte que dans le tems que les Juifs étoient en guerre avec les Iduméens, un Prêtre d'Apollon, nommé Zabide, étoit venu trouver les Juifs, & leur avoit promis de leur livrer Apollon, le Dieu de ceux de Dore ; qu'il se rendroit dans leur Temple, si l'on alloit au devant de lui, & si le peuple l'y conduisoit. Zabide s'étoit fait une machine de bois qu'il avoit mis autour de lui, il y plaça trois rangs de lampes. Quand il se mit à marcher, il parut à ceux qui le voyoient de loin, comme une grande étoile qui se promenoit sur la terre. Les Juifs surpris d'un phénomène si extraordinaire se contenterent de regarder de loin, sans oser approcher : cependant Zabide arriva tranquillement au Temple, en enleva la tête d'or du baudet (c'est ainsi qu'il s'exprime, voulant faire le plaisant), & s'en retourna promptement à Dore. « Je pourrois dire avec bien plus de raison qu'Appion est un âne chargé de sottises & d'impostures. Il parle de lieux qui n'existent pas, & il transporte par ignorance des villes d'un pays dans un autre. L'Idumée qui est à l'opposée de Gaze, confine à la Judée ; mais elle n'a point de ville qui s'appelle Dore (b). Il y en a une de ce nom dans la Phénicie aux environs du

(a) On ne sçait à quoi rapporter *illum*. M. d'Andilly le rapporte à celui qu'Appion feint avoir été trouvé dans le Temple. C'est aller prendre son substantif un peu loin. D'ailleurs un pauvre malheureux qui étoit allé demander l'aumône en Judée, que l'on saisit & que l'on enferme dans le Temple, n'étoit gueres en état de sçavoir ce qui étoit arrivé aux Juifs pendant qu'ils étoient en guerre avec les Iduméens, sur-tout la prétendue aventure étant de nature à ne devoir pas être divulguée de leur part. Si nous avons le Grec de cet endroit, il levoit probablement l'équivoque de la traduction. Je ne puis être du sentiment du P. Gillier. M. d'Andilly me paroît avoir raison : *illum* ne peut se rapporter qu'au Grec trouvé dans le Temple. Ceci est

un passage d'Appion ; en le rapprochant du précédent, ce pronom ne paroît plus si éloigné du substantif dont il tient lieu. Ce Grec ne devoit point être informé dans sa prison de ce qui se passoit en Judée, j'en conviens avec le P. Gillier ; mais cette fable est absurde & ridicule d'un bout à l'autre, & Joseph n'y répond qu'en faisant toucher au doigt jusqu'à quel point elle l'est. L'Editeur.

(b) M. Bochart prouve bien (*Hierozo*, page 223.) qu'on trouve en quelques endroits de Joseph une Dore en Idumée, mais ce n'est pas une preuve qu'il ait ignoré la Géographie, ou qu'il se soit contredit. L'Idumée étoit trop voisine de la Judée, pour qu'il ait pu ignorer s'il y avoit ou s'il n'y avoit pas une ville de ce nom dans cette Province. Quand il



mont Carmel ; mais elle n'a aucun rapport avec le conte impertinent d'Appion, étant à quatre journées de la Judée. Il a bonne grace de nous reprocher que nous ne voulons point des Dieux des autres nations, après nous avoir conté que nos ancêtres crurent bonnement qu'Apollon venoit chez eux, & qu'ils s'imaginèrent le voir marcher sur terre avec des étoiles. Ils n'avoient sans doute jamais vu de lampes, eux qui avoient célébré tant de fêtes pendant lesquelles ils en avoient allumé. De tant de milliers de personnes qui étoient dans le pays, ce Dieu n'en rencontra aucune dans un si long voyage, & il trouva les villes sans garde, quoiqu'on fût en guerre. Mais laissons cela. Les portes des portiques (a) étoient hautes de sept coudees, larges de vingt. Elles étoient revêtues d'or, & toutes, pour ainsi dire, d'or massif. Il falloit, pour les fermer, vingt hommes pour le moins, & il n'étoit pas permis de les laisser ouvertes. Hé bien, ce brave porte-lampes ouvrit les portes (\*), comme il s'imagina que cela se pouvoit, & il emporta, selon ce beau conte, la tête d'âne. Mais nous la renvoya-t-il ? Appion la prit-il sur ses épaules pour nous la rapporter, afin de la faire trouver à Antiochus, selon son autre imposture.

X. Ce qu'il dit de nos sermens est tout aussi faux. » Nous justons, dit-il, » par le Dieu qui a fait le ciel, la terre & la mer, de n'aimer aucun peuple » étranger, & les Grecs principalement. » Puisqu'il vouloit avancer un mensonge, il devoit dire » de n'aimer aucun peuple étranger, mais sur- » tout les Egyptiens. » Cela eût été mieux lié avec les premières faussetés qu'il avoit débitées ; puisque, selon lui, nos ancêtres avoient été chassés par ses freres les Egyptiens, non pour aucun mal qu'ils eussent fait, mais à cause de quelques infirmités qui leur étoient survenues. Nous sommes encore plus éloignés de la Grece que des mœurs de ses habitans ; ainsi nous n'avons aucune raison de les haïr, ou de leur porter envie ; au contraire, plusieurs personnes de cette nation ont embrassé le Judaïsme : les unes y ont persévéré, les autres l'ont abandonné dans la suite ; mais aucune d'elles n'a jamais dit nous avoir entendu faire un semblable serment,

Pêtit ignoré, il faut supposer qu'il avoit la mauvaise foi de nier un fait dont il ne connoissoit pas la fausseté. Il auroit encore fait quelque chose de plus condamnable, selon son sçavant Censeur. Il auroit reconnu en quelques endroits qu'il y avoit en Idumée une ville qui s'appelloit Dore, & il auroit fait un crime à Appion de l'avoir supposé. J'aime mieux croire que l'ignorance ou la mauvaise foi qu'on lui reproche, sont l'effet de la précipitation & du peu d'attention de ses Copistes, qui ont transcrit Dore au lieu d'Adore, dans les endroits où il met cette ville en Idumée. Voyez le 13. Livre des Antiquités Juives, chap. 9. num. 1. Livre 1. de la Guerre des Juifs, chap. 2. num. 6. Le nom n'est pas tout-

à-fait le même en ce dernier endroit, car il l'appelle *Adore* ; mais c'est ou une inattention de Copiste, ou la dernière syllabe du nom de cette ville varioit. Triphon, après avoir fait mourir Jonathan, prit le chemin d'Adore, selon l'Auteur du premier Livre des Machabées, chapitre 13. v. 10. Joseph le fait aller à Dore. C'est une faute dont le manuscrit de l'ancien Traducteur paroît avoir été exempt. *Antiq. Juiv. Liv. 13. chap. 6, num. 4.*

Mais pour juger solidement du reproche que fait Bochart à Joseph, il faudroit avoir un manuscrit exact de l'ouvrage d'Appion & de la réponse de Joseph.

(a) Voyez Remarque III.

\* Le texte est corrompu en cet endroit.

Aussi est-il certain qu'il n'y a jamais eu qu'Appion qui l'ait entendu ; ou plutôt qui l'ait inventé.

XI. J'admire sa pénétration : mais ce que je vais rapporter , doit nous en donner la plus haute idée. » Une preuve, dit-il , que les Juifs n'ont pas de bonnes loix , & qu'ils ne rendent pas à Dieu le culte qui lui est dû , c'est qu'ils n'ont jamais commandé à aucun peuple ; qu'au contraire ils ont été soumis en différens tems à diverses nations ; que leur ville Capitale a éprouvé plusieurs révolutions , elle (\*) qui autrefois étoit souveraine , & qui n'étoit point accoutumée à être l'esclave des Romains , quoiqu'il n'y ait personne qui n'ait éprouvé leur magnanimité. « Il n'y a personne qui ne sente que ce beau raisonnement d'Appion est fait contre lui-même. Car quel est le peuple qui a pu toujours le conserver le commandement , & que des révolutions n'ont point forcé d'obéir à des étrangers ? La plupart des nations ont été soumises à d'autres. Mais sans doute que les Egyptiens sont les seuls qui n'ayent jamais été soumis aux maîtres de l'Europe & de l'Asie , & que c'est une faveur que les Dieux leur ont accordée en reconnoissance de l'asyle que , suivant la fable , ils trouverent en Egypte sous la forme de différens animaux. Mais qui est-ce qui ignore que les Egyptiens n'ont pas été libres un seul jour , pas même sous les Rois leurs compatriotes ? Je ne veux pas leur reprocher la manière dont les Perses les ont traités , non une fois , mais plusieurs , leurs villes saccagées , leurs temples renversés , les animaux qu'ils regardent comme des Divinités , égorgés. A Dieu ne plaise que je leur en fasse un reproche , & que j'aie imité la sortie d'Appion. Sans doute qu'il n'a pas fait attention aux révolutions qu'ont éprouvées les Athéniens & les Lacédémoniens , quoique tout le monde convienne que les premiers sont les peuples les plus religieux de la Grèce , & que les seconds en sont les plus braves. Je ne parle point des Rois renommés par leur piété , de Crésus , par exemple , qui est tombé dans les derniers malheurs. Je passe sous silence la citadelle d'Athènes qui a été brûlée , les temples d'Ephèse , de Delphes , & dix mille autres qui ont été réduits en cendres. Ces malheurs n'ont jamais été un sujet de reproche à ceux qui les ont éprouvés , mais à ceux qui en avoient été les auteurs. Il n'y a qu'Appion notre Censeur qui le puisse faire ; mais il ne doit pas oublier ceux qui sont arrivés à sa nation. Les exploits de Sésostris (a) dont on a tant parlé , l'ont sans doute ébloui. Ne pourrois-je point aussi parler de nos Rois , de David , de Salomon , qui ont fait plusieurs conquêtes ? Mais passons les sous silence. Appion ignore-t-il donc ce que tout le monde sçait , que les Egyptiens ont été soumis , & traités comme

\* Ce passage a été sûrement altéré par les Copistes.

(a) . . . » Ce Sésostris qu'il suppose faussement avoir été Roi d'Egypte. « La traduction de S. Gélenius rend *μυθώμενος* d'une manière peu développée , mais Joseph n'a dit , ni n'a pu dire qu'Appion » suppose faussement que Sésostris » avoir été Roi d'Egypte. » Il le reconnoît dans le passage qu'il rapporte d'Hérodote

dans le huitième Livre de ses Antiquités ; & il prétend que c'est le même Prince que l'Ecriture appelle Sésac , chap. 10. num. 3. Diodore de Sicile dit , en parlant de Sésostris : *Οι τε αργεῖοι καὶ οἱ διατριβήτες αὐτοῦ ἐγκραμύσσοντο*. Liv. 1. page 49.

Le Pere Gillet a fort bien rendu cet endroit : *μυθώμενος* signifie dans les meilleurs Auteurs dico , loquar , narro , confabular.

des esclaves par les Perses & par les Macédoniens qui, après eux, ont eu l'Empire de l'Asie. Non-seulement nous étions libres alors, mais nous exerçons encore la souveraineté sur les villes voisines. Cela dura 120 ans, jusqu'au grand Pompée. Tandis que de tous côtés les Romains soumettoient les Rois à leur Empire, ils nous traitoient en amis & en alliés, à cause de notre attachement & de notre fidélité.

XII. « Nous n'avons point eu, dit-il, parmi nous de grands hommes, de ces hommes qui ont inventé les arts, ou qui se sont distingués par leur sagesse, comme un Socrate, un Zénon, un Cléanthe & plusieurs autres. » Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'Appion se met au nombre de ces grands hommes, & il félicite Alexandrie d'avoir un tel citoyen. Nul autre que lui ne pouvoit lui rendre ce témoignage. On ne le regarde en effet que comme un misérable charlatan, & un homme sans mœurs & sans sentimens. Alexandrie seroit en vérité bien à plaindre, si elle se glorifioit d'un tel citoyen. Ceux qui ont lu nos Histoires, savent que nous n'avons pas eu moins de grands hommes que les autres nations.

XIII. Les autres reproches d'Appion ne méritent pas qu'on y réponde. En nous attaquant, il se fait à lui-même son procès & à tous les Egyptiens. Il nous accuse d'immoler des animaux, de ne point manger du cochon (a), & de nous faire circoncire. Si nous sacrifions des animaux domestiques, nous avons cela de commun avec tous les autres hommes; & le reproche qu'il nous fait, est une preuve qu'il est Egyptien d'origine. Un Grec, un Macédonien ne nous en auroit pas fait un crime. Ils sont souvent vœu d'offrir des hécatombes (b) à leurs Dieux, & ils mangent à leur repas la chair des victimes. L'espèce des animaux domestiques ne viendra point pour cela à manquer, comme Appion paroît en avoir peur.

Si tous les peuples se conformoient aux usages des Egyptiens, il y auroit bien plus sujet de craindre l'entière destruction du genre humain. La race des hommes viendrait à manquer, & celle des animaux les plus féroces qu'ils nourrirent avec soin, les regardant comme des Dieux, occuperoit bientôt leur place. Si on lui eût demandé, quels sont ceux d'entre les Egyptiens, qu'il étoit les plus sages & les plus religieux, il n'eût pas manqué de répondre que ce sont les Prêtres. Les Rois leur ont, dès le commencement, prescrit deux choses, d'honorer les Dieux, & de pratiquer la sagesse. Ils sont tous circoncis (c), ne mangent point de chair de pourceau, & ne permettent pas que personne offre avec eux des sacrifices aux Dieux. Il faut que la passion aveugle étrangement Appion. Il se ligue avec les Egyptiens pour nous décrier, mais ses accusations retombent sur eux. Ses compatriotes pratiquent, non-seulement les usages qu'il nous reproche, mais même, selon Hérodote, ils ont appris la circoncision à d'autres peuples. Ainsi je crois avec beaucoup de vraisemblance qu'il a été puni pour avoir décrié les loix de sa nation. Il lui survint un ulcère qui l'obligea à

(a) Les Egyptiens croient que le cochon est un animal immonde : ils en mangeoient cependant, lorsqu'ils en sa-

cristioient à la Lune & à Bacchus. *Herodotus, Liv. 2. page 103.*

(b) Sacrifices de cent victimes,

(c) Voyez Remarque IV,



le faire circoncre ; mais l'opération fut inutile , la pourriture prit le dessus , & il mourut dans de grandes douleurs. Les gens sages doivent rester fermement attachés aux loix de leurs peres , concernant la Religion , sans mépriser celles des autres peuples. Appion abandonna celles de sa nation , & travailla à décrier les nôtres. Telle fut la fin de sa vie , & c'est par où je terminerai la réfutation de ses calomnies.

XIV. Apollonius (a) , Lyfimaque & quelques autres Ecrivains , les uns par ignorance , la plupart par haine , ont composé contre Moÿse notre Législateur , & contre les loix qu'il nous a données , des Ouvrages dans lesquels ils blessent la vérité & la justice. Ils le traitent d'enchanteur & d'imposteur , & soutiennent que nos loix , loin de nous exciter à la vertu , nous portent au mal. Dans la nécessité de les réfuter , je vais exposer d'une manière succincte la forme de notre Gouvernement , sans cependant rien oublier , autant que je le pourrai , de ce qui est nécessaire pour le faire connoître. Je me flatte de faire voir que nos loix sont excellentes ; qu'elles nous portent toutes à la piété envers Dieu , à l'union & à la concorde envers nos compatriotes , & à tous les devoirs de l'humanité envers tous les hommes , à la justice , à la patience , à la constance dans les maux , & enfin au mépris de la mort. Mais je prie ceux qui liront ce que je vais dire , de mettre de côté les préjugés qu'inspire la jalousie. Ce n'est point un panégyrique de notre nation , c'est une simple apologie des loix sous lesquelles nous vivons , & une réponse à ceux qui en ont débité mille faussetés.

Apollonius n'a point réuni sous un seul point de vuë , comme Appion , le mal qu'il dit de nous : il s'est contenté de le répandre çà & là dans ses Ouvrages. Dans un endroit il nous traite de gens sans Dieux , & d'ennemis du genre humain. Dans un autre il nous reproche d'être des lâches : ailleurs il nous représente comme des téméraires & des désespérés , & enfin comme une nation plus ignorante que les barbares , & qui n'a rien inventé pour les commodités de la vie. Toutes ces accusations disparaîtront , à mon avis , en faisant voir que nos loix nous prescrivent le contraire des choses qu'on nous impute , & que nous sommes d'exactes observateurs de ces mêmes loix. Que si je me vois forcé de parler d'usages contraires établis par les loix des autres peuples , il faut s'en prendre à ceux qui ne comparent nos loix avec les leurs , que pour les mettre fort au

(a) M. Huet (*Démonstrat. Evang. prop.* 4. §. 33.) censure Joseph d'avoir confondu Apollonius Molon avec Apollonius fils de Molon. L'équité de la censure est , ce semble , peu appuyée ; mais comme le fait n'est pas fort important , & que d'ailleurs ce qu'on en trouve dans les anciens , n'est pas assez exprès pour en juger avec quelque certitude , je me contente de renvoyer à Cicéron , Strabon , Suétone , Calaubon , Quintilien , Saumaïse & Grævius. Je ne vois pas quelle raison a pu avoir M. Haver-

camp de traduire *Ἀπολλώνιος ὁ Μολων* par Apollonius Molonis : mais c'est peut-être une faute d'impression. Calaub. Edit. de Suéton. Meursius Syntagma de Apollonio , Grævius , Not. in Sueton. Cæsar. num. 4. la note du dernier Editeur de Strabon , page 968. Saumaïse.

Le passage de Strabon auquel renvoie l'illustre Sçavant pour justifier sa censure , parle d'un Apollonius *Μαλακός* , & d'un Molon ; mais il ne joint à ce dernier aucune épithète qui désigne celui dont il étoit le pere.

dessous, & pour les avilir. Je ne pense pas, au reste, que personne puisse dire que nos loix ne soient pas telles que je vais les présenter ici abrégé, ou que nous ne soyons pas le peuple le plus attaché à ses loix.

XV. Pour reprendre les choses d'un peu plus haut, je pense qu'on doit faire grand cas de ceux qui les premiers ont désiré voir régner dans une nation l'ordre & les loix ; & qu'à cause de leur douceur & de leur excellence naturel, on doit les mettre fort au dessus de ceux qui vivoient dans le désordre & la confusion. Aussi voyons-nous que tous les peuples tâchent de faire remonter leurs loix jusqu'aux tems les plus reculés, afin de ne point paroître avoir rien emprunté des autres, & de faire voir au contraire qu'ils leur ont servi de guides, & qu'ils leur ont montré à régler leur conduite. Ainsi le devoir d'un Législateur est de connoître les meilleurs réglemens, & d'en persuader l'excellence à ceux pour qui ils sont faits ; de même que celui des peuples est d'observer inviolablement les loix qu'ils ont reçues, sans jamais y apporter aucun changement, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité. J'ajoute que de tous les Législateurs dont on a connoissance, le nôtre est le plus ancien ; car les Lycurgues, les Solons, les Zaleucus de Locre, & tous les autres Législateurs que la Grèce admire, sont bien modernes, &, pour ainsi dire, d'aujourd'hui, si on vient à les comparer avec Moïse. Le nom même de loi n'étoit pas connu anciennement chez les Grecs, & la preuve en est qu'Homère ne l'a point employé dans ses poésies. Aussi n'y avoit-il point des loix de son tems (a) : les volontés sages & prudentes des Rois en tenoient lieu aux peuples, & pendant long-tems ils s'en tinrent à des coutumes non écrites, qu'ils changeoient selon les circonstances.

Notre Législateur qui, de l'aveu de ceux même qui ont écrit contre notre nation, est le plus ancien de tous (b), nous a fait voir qu'il sçavoit parfaitement bien gouverner. Il donna à nos ancêtres d'excellentes règles de conduite dans ses loix ; & après les avoir engagés à les recevoir, il les leur fit apprendre, afin qu'elles fussent mieux observées.

XVI. Commençons par la première de ses grandes actions. Quand il plut à nos ancêtres de quitter l'Egypte pour retourner dans le pays de leurs peres, ce fut lui qui, se mettant à la tête de ce peuple innombrable,

(a) *Populus nullis legibus tenebatur : arbitria Principum pro legibus erant.* Justin, Livre 1. au commencement.

(b) Seroit-ce cet endroit qui auroit fait dire au R. P. Touron... (*Traité de la Providence*, discours préliminaire, page 80.) » On ne sçauroit même prouver qu'il y ait eu des Livres écrits avant le Pentateuque. Philon & Joseph ont entrepris de montrer ce fait. L'Anonyme seroit-il en état de détruire leurs raisons ? » Mais soutenir aux Payens que Moïse est le plus ancien Législateur qu'on connoisse ; que ses loix sont plus anciennes que celles de tous les autres peuples, & dire que Philon & Joseph ont

entrepris de prouver qu'il n'y avoit aucuns Livres écrits avant le saint Législateur, sont deux propositions très-différentes. Joseph a pu soutenir la première ; mais je ne trouve pas même qu'il parle de la seconde, (voyez le num. 6. du premier Livre contre Appion,) à moins que de rejeter le témoignage assez unanime des anciens, il faut reconnoître que Taurus ou Thor, que les Grecs appellent Hermès, fut l'inventeur des lettres, & qu'il est antérieur à Moïse. *Natura & scriptura concordia comment. illustrata*, par M. Wäcker, Lipsf. 1752. *Journal de Trévoux*, Avril 1753.

Ty conduisit sans accident , au travers de mille dangers. Il leur fallut passer des deserts sans eau , & pleins de sable , remporter des victoires , & prendre soin que dans les combats les femmes , les enfans & le bétail fussent en sûreté. Il fit voir dans toutes ces occasions qu'il étoit un grand Général , un homme d'une prudence consommée , & le pere du peuple confié à ses soins. Quoiqu'il eût réussi à s'attacher ce peuple : quoiqu'il lui fût entièrement dévoué , & qu'il pût lui persuader tout ce qu'il vouloit , il n'abusa jamais de sa confiance pour son intérêt particulier. C'est principalement dans ces occasions que ceux qui sont à la tête des affaires se fortifient , & qu'ils établissent leur tyrannie en accoutumant le peuple à vivre sans loix & sans règles. Moïse crut au contraire que dans le haut rang où il étoit élevé , il devoit faire voir sa piété envers Dieu , & sa bienveillance envers son peuple , persuadé que ce seroit le moyen de faire connoître sa vertu , & de procurer de la manière la plus sûre le bien & l'avantage de ceux qui l'avoient choisi pour Chef. Comme ses grandes actions répondoient à de si nobles sentimens , nous crûmes avec raison qu'il avoit Dieu même pour conducteur. S'étant d'abord convaincu qu'il ne devoit penser & agir que selon la volonté de Dieu , il crut devoir persuader la même chose au peuple ; car ceux qui sont convaincus que Dieu a les yeux ouverts sur leur conduite , ne se permettent aucune transgression de sa loi.

Tel étoit notre Législateur (a) , & non un enchanteur & un imposteur , comme le disent injustement ceux qui cherchent à le décrier ; mais tel que les Grecs se vantent qu'ont été Minos & les autres Législateurs qui ont vécu après lui. Ils rapportoient leurs loix à Dieu , & Minos disoit tenir les siennes d'Apollon & de l'oracle de Delphes , soit qu'ils s'imaginassent dire la vérité , soit qu'ils crussent persuader plus aisément. Mais pour connoître ceux qui ont établi les meilleures loix , & que l'on peut croire à plus juste titre les avoir reçues de Dieu , il faut examiner ces loix (b) , & les comparer les unes avec les autres , & c'est ce que je vais faire.

Quoique les loix & les usages humains diffèrent infiniment entr'eux , si on les considère chacun en particulier , on peut cependant les réduire à de certains chefs. Les uns ont préféré l'état monarchique , d'autres l'oligarchique , & quelques autres le gouvernement populaire ou républicain. Notre Législateur n'a eu égard à aucune de ces formes de gouvernement. Il a voulu que le nôtre fût théocratique , qu'on me pardonne cette expression. Il a rapporté à Dieu tout le commandement & toute la puissance. Il nous a persuadés d'avoir toujours les yeux sur lui , & de le considérer comme l'auteur de tous les biens qui arrivent aux hommes en général , & à chacun en particulier , & de tout ce qu'ils obtiennent par les prières qu'ils lui adressent dans leurs besoins. Enfin il nous a appris que nos actions les plus cachées , nos pensées même les plus secrètes , rien , en un mot , ne peut échapper à sa vue pénétrante. Il nous a enseigné qu'il n'est rien son être de personne ; qu'il est éternellement immuable ; qu'il surpasse en

(a) Voyez Remarque V.

(b) Voyez Remarque VI.



beauté tout ce qu'il y a de beau sur terre; que nous le connoissons par sa puissance, mais que sa nature & son essence nous sont inconnues. Je passe maintenant sous silence que, si les Sages de la Grèce ont eu de cet Etre suprême les mêmes idées, ils les ont empruntées de Moïse. Je me contente de dire qu'ils ont tous reconnu qu'elles sont justes, magnifiques & dignes de la nature & de la grandeur de l'Etre suprême. En effet Pythagore, Anaxagore, Platon, les Stoïciens, & presque tous les Philosophes ont eu ces sentimens de la Divinité. Ils se contentoient d'enseigner ces vérités dans le particulier : mais jamais ils n'ont osé les publier en présence d'un peuple préoccupé de ses opinions. Mais notre Législateur, en réglant sa conduite sur ses loix, a non seulement persuadé ses contemporains de la foi ferme & inébranlable que nous devons avoir en Dieu, mais encore tous leurs descendans. En faisant ses loix, il a eu plus en vue l'utilité commune, que les autres Législateurs. Il ne nous a point proposé le culte que nous devons rendre à Dieu, comme une partie de la vertu; au contraire, il a cru & enseigné que les différentes vertus, la justice, la force, la tempérance, & l'union des citoyens entr'eux, n'étoient qu'une partie de ce culte & de la Religion; car nous devons rapporter à Dieu toutes nos actions, toutes nos entreprises, toutes nos paroles, n'y ayant rien que notre Législateur n'ait réglé & déterminé.

Il y a deux méthodes d'enseigner les sciences, & de former les mœurs. La première emploie la parole & les instructions, la seconde l'exemple & la pratique. Les Législateurs se partagent ici : ils donnent la préférence à une de ces méthodes, & ils abandonnent l'autre. Les Lacédémoniens & les Crétois, par exemple, instruisoient à la vertu par la pratique, & non par des discours. Les Athéniens, & presque tous les autres Grecs, régloient par les loix ce qu'il falloit faire, ou ce qu'on devoit éviter, s'occupant peu d'y former par la pratique.

XVII. Mais notre Législateur a réuni avec grand soin ces deux méthodes. Il a fait usage de la pratique & de l'exercice, sans oublier d'instruire par la loi. Commenant en effet par les alimens & le genre de vie propre à un chacun, il ne laisse rien à la fantaisie des particuliers, & règle tout dans un grand détail, les choses dont on peut manger, celles dont on doit s'abstenir, ceux avec qui on peut faire table commune; le tems qu'on peut travailler, & celui où l'on doit se reposer. Il a déterminé tout cela, & l'a réglé par la loi; afin que vivant sous sa conduite, comme sous celle d'un pere, nous ne commissions aucune faute volontairement, ou par ignorance. Car, afin que nous ne puissions prétexter notre ignorance, pour échapper à la punition, il a voulu que la loi nous fût une instruction excellente & nécessaire. Ne croyant pas qu'il suffit d'en écouter de tems en tems la lecture, il nous a commandé de cesser un jour chaque semaine tous nos travaux, & de nous assembler pour l'entendre, & pour l'apprendre exactement. Ce qu'aucun des autres Législateurs ne paroît avoir ordonné.

XVIII. La plupart des hommes sont si éloignés de vivre conformément à leurs loix, qu'ils ne les connoissent presque pas même; & que, lorsqu'ils les ont transgressées, ils ont besoin, pour le sçavoir, qu'on le leur

apprenne. Ceux qui occupent parmi eux les premières places, avouent leur ignorance, en mettant à la tête des affaires des gens qui font profession d'en avoir une plus grande connoissance. Quelque Juif, au contraire, qu'on interroge sur quelqu'une de nos loix, il répondra plus facilement que si on lui demandoit son nom. Comme nous les apprenons, dès que nous sommes susceptibles de connoissance, nous les avons comme gravées dans notre cœur. Peu les transgressent; & lorsqu'on le fait, il n'y a point de grâce, il faut subir la peine qui y est attachée.

XIX. Telle est la source de cette union admirable qui régné parmi nous. Ce sont les mêmes sentimens sur la Divinité, sur la règle des mœurs, & la conduite qu'il faut tenir, qui établissent l'harmonie parmi les hommes. On n'entend point parmi nous, comme chez les autres peuples, tenir de différens discours de la Divinité: ce n'est pas seulement le vulgaire qui, chez les autres nations, en parle selon sa passion, au moindre accident qui lui arrive; ce sont les Philosophes dont les uns ont osé nier l'existence de Dieu, & les autres sa providence qui régle tout ce qui regarde le genre humain. On ne voit parmi nous aucune différence dans notre manière de vivre. Nos occupations & nos sentimens sont les mêmes. Sur Dieu nous n'avons qu'un langage, & il est conforme à notre loi. Nous disons tous que sa providence s'étend à tout. Qu'on interroge nos femmes & nos domestiques, on les entendra dire que toutes nos actions & toutes nos vûes doivent avoir la piété pour fin.

XX. C'est ce qui a donné occasion au reproche que l'on nous fait, que nous n'avons eu personne parmi nous, qui ait fait de nouvelles découvertes, ou qui se soit distingué par l'éloquence. Comme les autres peuples font gloire de n'avoir point d'attachement pour les coutumes & les loix de leur pays, ils regardent ceux qui ont le courage de se mettre au dessus, comme des personnes d'un esprit supérieur. Loin d'avoir ces sentimens, nous sommes persuadés qu'il n'y a de sagesse & de vertu qu'à ne rien faire & à ne rien penser de contraire à ce que nos loix ont réglé dès le commencement, & c'est une preuve de leur bonté. En effet l'expérience nous apprend que celles qui n'ont point été portées avec cette prudence & cette sagesse, ont besoin d'être corrigées.

XXI. Convaincus que les nôtres nous ont été données dès le commencement par l'ordre de Dieu, la piété ne nous permet pas de ne les point observer. Qu'y pourroit-on changer? Que pourroit-on inventer de plus beau? Que pourroit-on emprunter de mieux des autres loix? Seroit-ce la forme de notre gouvernement qu'il faudroit changer? Mais en pourroit-on trouver une plus noble & plus juste que celle qui établit Dieu pour gouverner & régler toutes choses? qui donne aux ministres de ses autels la première part dans le maniment des affaires publiques, & qui confie au souverain Pontife l'autorité sur les autres Prêtres? Nous ne les élisons point ces Prêtres, à cause de leurs biens ou à cause de quelques autres avantages qu'une espèce de hazard auroit pu leur donner. Notre Législateur les choisit lui-même dès le commencement pour leur confier cette dignité, & il en honora ceux qui se distinguoient par leur tempérance & par le talent de la parole. Etablis pour avoir l'œil sur tous,

pour juger des différends, & infliger des peines aux coupables, ils veilloient avec grand soin à l'observation de la loi & de nos usages religieux.

XXII. Y a-t-il une forme de gouvernement plus sainte que la nôtre ? Y a-t-il un culte plus digne de Dieu, que celui où le peuple est formé d'une manière si particulière à la piété, où l'on confie aux Ministres du Seigneur la principale direction des affaires, où tout enfin se passe dans l'ordre qui s'observe dans les cérémonies d'une fête solennelle ? Les autres nations ne peuvent point garder quelques jours ce qu'elles appellent mystères & cérémonies. Pour nous, nous observons les nôtres avec plaisir depuis les tems les plus reculés, & sans qu'on ait jamais pu nous persuader de les abandonner.

Mais quels sont les réglemens de notre état ? Quelles sont les défenses qu'on nous fait ? Rien de plus simple, rien de plus à la portée de tout le monde. Le premier regarde Dieu, & il porte : » Dieu est un être souverainement parfait, & infiniment heureux. Tout est à lui, il se suffit » à lui-même, & il suffit à tous. Il est le commencement, le milieu & » la fin de toutes choses, infiniment puissant dans ses œuvres & dans ses » graces. Quoique sa forme & sa grandeur nous soient inconnues, rien » nous est plus présent que lui. Quelque précieuse que soit en elle-même » la matière, si on s'en sert pour faire son image, elle devient vile. Il » n'y a point d'art qui puisse le représenter. Nous ne voyons rien, nous » ne pouvons même rien imaginer qui lui ressemble. La lumière, le ciel, » la terre, le soleil, la lune, les eaux, les diverses espèces d'animaux, » la production des fruits, ce sont ses œuvres. Il a tout fait sans mains, » sans peine & sans avoir besoin d'être aidé par personne. Il a voulu que » tous ces beaux ouvrages se fissent, & ils ont été faits. Tout le monde » doit lui obéir & l'honorer par la pratique de la vertu. C'est le seul culte » qui soit digne de lui.

XXIII. Comme il n'y a qu'un Dieu, nous n'avons qu'un Temple, parce que cette conformité plaît en tout : ce Temple est commun à tous, parce qu'il est le Dieu de tous. Nos Prêtres lui rendent un culte perpétuel. Ils ont à leur tête un souverain Pontife. C'est sa naissance qui lui donne droit à cette place ; il offre avec eux des sacrifices à Dieu, fait observer les loix, juge les choses contestées, & punir les coupables. Celui qui refuse de lui obéir, est puni comme un impie. Nous offrons des sacrifices, mais ce n'est ni pour satisfaire un appétit vorace, ni pour nous enivrer ; Dieu le désapprouve. Ils ne doivent pas être une occasion d'excès & de profusion. Il faut au contraire qu'ils soient réglés, modérés, & sagement ordonnés, afin que les Sacrificateurs pratiquent la tempérance.

Dans nos sacrifices, nous sommes d'abord obligés de prier pour la conservation de l'Etat, & ensuite pour nous-mêmes. Car nous sommes nés pour notre patrie ; & celui qui la préfère à son avantage particulier, fait une chose agréable à Dieu. Dans nos prières & dans nos vœux, nous ne lui demandons point qu'il nous donne des biens, il en donne de lui-même à tout le monde ; mais que nous méritions de les recevoir & de les conserver après les avoir reçus. La loi nous ordonne des sacrifices pour nous purifier des souillures que nous contrainçons aux enterremens, au lit dans le



commerce avec nos femmes, & dans plusieurs autres occasions qu'il seroit trop long de rapporter. Tels sont les sentimens que nous avons de Dieu & de son culte ; & c'est ce qui fait notre loi.

XXIV. A l'égard des mariages, la loi nous permet de jouir de nos femmes, comme la nature le prescrit, & pour avoir des enfans ; mais elle déteste le péché contre nature, & elle condamne à la mort quiconque le commet. Elle nous ordonne de nous marier, mais sans avoir égard à la dot : elle condamne les enlèvemens, les fraudes & les séductions, & elle veut que nous demandions celle que nous recherchons, à ceux qui en peuvent disposer ; & que nous ayons égard au degré de parenté. La femme, dit l'Ecriture (a), est en tout inférieure à l'homme (b), elle doit donc lui être soumise, non pour en être outragée, mais pour en être conduite ; car Dieu a donné l'autorité à l'homme.

Un mari ne doit connoître que sa femme, c'est un crime de jouir d'une autre. Ceux qui s'en rendent coupables, sont punis de mort. Ceux qui violent une fille fiancée, ou qui séduisent une femme mariée, subissent la même peine. La femme doit nourrir ses enfans, & il lui est défendu de s'empêcher de devenir grosse ; & celle qu'on découvre l'avoir fait, est regardée comme coupable de la mort d'un enfant, & d'avoir diminué sa race. Ceux donc qui souillent la couche de leur prochain, ou qui se corrompent, sont nécessairement impurs. La loi même ordonne que l'homme & la femme qui ont usé du mariage, se purifient par des ablutions (c). Cette action souille l'ame, en l'envoyant, pour ainsi dire, dans un autre pays ; car elle souffre de son union avec le corps, & elle n'en est délivrée que par la mort. C'est le motif de la loi qui ordonne ces purifications.

XXV. Elle nous défend de donner de grands repas à la naissance de nos enfans, de peur que ce ne soit une occasion de débauche ; & elle ordonne de les accoutumer dès leur plus tendre jeunesse à une vie sobre ; de leur apprendre à lire, de les occuper de nos loix, & de les instruire des actions de nos ancêtres, afin qu'ils imitent celles-ci ; & qu'élevés, pour ainsi dire, avec les autres, ils ne les transgressent pas, & ne puissent pas prétendre qu'ils les ignorent.

(a) Il y a seulement dans le Grec *dit* ; mais il paroît qu'il faut sous-entendre *rémo*, qui est plus haut. Le Traducteur Latin a mis *inquit Scriptura*, & je l'ai suivi.

(b) M. d'Andilly se trompe. L'Interprète Latin n'a point attribué à l'homme ce qui est dit de la femme. L'élégant Traducteur ne s'est point aperçu que ce passage : *Kai η κορυφα αυτης οπισθ' αγαθη ποτι γυναικας* a été mis dans le texte par quelque Copiste ignorant. Cela est si visible, que S. Gelénus a cru ne devoir pas traduire ces cinq ou six mots. L'ancien Interprète ne paroît point les avoir eus dans son exemplaire. Ce passage répond assez pour le sens au γ. 14. du chap. 41.

de l'Ecclesiastique. Quelques Interprètes en ont inféré que Joseph avoir connu ce Livre ; mais ils ne faisoient pas attention qu'il n'est pas de Joseph. » Quoi ? » qu'elle soit plus vertueuse que lui » est une addition du Traducteur François, comme les mots qu'on vient de rapporter le sont de quelque Scholiaste.

(c) L'ancien Traducteur ne lisoit pas *και σματα* dans son manuscrit. J'ai suivi cette leçon, & je ne vois pas quel sens donner à ces deux mots en les conservant. Quelques anciens ont cru que nous recevions l'ame comme le corps, de nos peres & de nos meres ; c'est, ce semble, à quoi fait allusion Joseph lorsqu'il dit : *οι προγονοι χριζι υποβαλονται*.

XXVI. A l'égard du soin qu'on doit prendre des morts, nos loix ne nous permettent pas de faire des dépenses excessives pour leur donner la sépulture, ni que nous leur érignons de superbes tombeaux. Elles chargent les plus proches parens de les faire enterrer (a) : elles ordonnent à ceux qui passent près de l'endroit où se fait l'enterrement, de l'accompagner, & de prendre part à l'affliction de la famille, & qu'au retour de l'enterrement on purifie la maison & ceux qui y demeurent (b). Le but de cette loi est de faire sentir combien se souillent ceux qui commettent un homicide.

XXVII. Après le respect que nous devons à Dieu, nos loix nous ordonnent d'honorer nos peres & nos meres ; & elles veulent qu'un enfant qui leur manque de reconnaissance, ou qui ne leur rend pas ce qu'il leur doit, soit lapidé. Elles ordonnent aux jeunes gens de respecter les vieillards, parce que Dieu est le premier & le plus ancien de tous les êtres. Elles nous défendent d'avoir rien de caché pour nos amis, parce qu'il n'y a pas de véritable amitié où il y a de la réserve ; & en cas qu'on vienne dans la suite à se brouiller, elles défendent de rien découvrir de ce qu'on a confié à notre discrétion. Elles ordonnent peine de mort contre un Juge qui auroit reçu des présens, & elles déclarent coupable celui qui pouvant secourir quelqu'un qui l'en prie, refuse de le faire. On ne doit pas enlever les dépôts confiés, ni toucher à ce qui ne nous appartient pas, ni prendre intérêt de l'argent qu'on a prêté. Ces réglemens & plusieurs autres semblables entretiennent entre nous l'union & la concorde.

XXVIII. Mais l'attention qu'a eu notre Législateur de nous inspirer de la douceur & de la modération envers les étrangers, mérite que nous la fassions connoître. Car s'il a pris plus de précaution qu'aucun autre Législateur pour que nous observions nos loix & nos usages, il a aussi voulu que nous ne fussions point jaloux de les communiquer aux étrangers qui souhaitent s'y conformer. Il reçoit avec bonté tous ceux qui veulent les pratiquer, persuadé que c'est moins la naissance qui forme la société que le même genre de vie ; mais il nous a défendu d'avoir aucune intimité avec ceux qui n'étoient chez nous que comme en passant.

XXIX. Il a réglé de certaines choses dont on ne peut refuser la communication ; par exemple, qu'on donneroit du feu, de l'eau & du pain à ceux qui en demanderoient ; qu'on montreroit le chemin à ceux qui en prieroient, & qu'on ne passeroit point près d'un corps mort sans lui don-

(a) » Elle ordonne aux domestiques  
» de prendre soin des obseques de leurs  
» Maîtres. « Saint Gelénus avoit traduit, τοῖς οἰκιστοῖς par domestiques. Il peut avoir ce sens en d'autres endroits ; mais il ne peut signifier ici que les plus proches parens. » Chez les Egyptiens, » ceux qui ont soin des obseques, présentoient aux parens des défunts, τοῖς οἰκιστοῖς τῶν τελευτησάντων, un état des » dépenses qu'on pouvoit faire aux en-

» terremens ; afin qu'ils marquassent  
» celles qu'ils vouloient faire. « *Diod. Sicil. Liv. 1. page 81, c. d. Papien Strag. Liv. 7. page 637.*

(b) M. Havercamp a retranché de son édition ce qu'on lit dans les précédentes entre κατὰ τὰς ἡμέρας & πορεύειν τὴν ὁδόν. Il a fait ce retranchement sur l'autorité d'Ensebe : j'y joins celle de l'ancien Traducteur.

ner la sépulture. Il nous ordonne de traiter nos ennemis avec modération ; il ne veut pas qu'on mette le feu dans leur pays, & qu'on coupe leurs arbres fruitiers ; & même il va jusqu'à défendre de dépouiller ceux qui sont morts dans un combat, d'outrager les prisonniers, & sur-tout les femmes. Il nous a tellement recommandé la douceur & l'humanité, qu'il a voulu que les animaux l'éprouvassent : il nous en a permis un usage légitime, & nous en a interdit tout autre. Il nous a défendu de tuer les animaux qui se réfugioient dans nos maisons, ceux qui seroient au labourage, quoique sur les terres de nos ennemis, & de prendre la mere avec ses petits. Tant il a eu soin de nous inspirer en toutes choses des sentimens de douceur & d'humanité, soit par les loix qu'il nous a données pour nous en instruire, soit par les peines qu'il a décernées contre ceux qui les violeroient, sans qu'on puisse s'excuser sous aucun prétexte.

XXX. Ces peines vont pour la plupart à la mort : par exemple, lorsqu'on commet un adultère, qu'on viole une fille, qu'on commet ou qu'on souffre le péché contre nature. Ces peines regardent également les esclaves, & il n'y a point de grace à espérer. Nos loix sévissent aussi contre les fraudes qui peuvent se commettre dans les poids, dans les mesures, dans les ventes injustes & frauduleuses, contre ceux qui prennent ce qui ne leur appartient pas, ou enlèvent ce qu'ils n'ont pas déposé. Il y a des peines attachées à toutes ces injustices, & plus grandes parmi nous, que chez aucun autre peuple. A l'égard de nos devoirs envers Dieu & envers nos parens, ceux qui ont seulement le dessein d'y manquer, sont mis à mort sur le champ.

Pour récompenser ceux qui observent religieusement nos loix, Moïse n'a promis ni or, ni argent, ni une couronne d'olivier ou de persil (a), ni aucun de ces honneurs qu'un héraux publie. Le témoignage d'une bonne conscience est la seule récompense qu'il nous promet. La bonté de Dieu fera renaitre & jouir d'une meilleure vie ceux qui auront observé ses loix, & qui auront donné généreusement leur vie, s'il l'a fallu, plutôt que de les transgresser. Notre Législateur nous l'a annoncé, & Dieu l'a autorisé d'une manière éclatante à le faire. Je n'aurois garde d'avancer cela, s'il n'étoit pas notoire qu'un grand nombre de nos compatriotes a souvent souffert les derniers supplices plutôt que de proférer une seule parole contre nos loix.

XXXI. Si notre nation n'étoit pas aussi connue de toute la terre, si son attachement à ses loix n'étoit pas aussi public ; un Grec qui les ayant transcrites en feroit la lecture à ses compatriotes, ou qui leur diroit qu'il a rencontré dans des terres inconnues un peuple qui a des idées si sublimes de Dieu, & qui pratique depuis plusieurs siècles de si belles loix, je suis persuadé qu'ils en seroient dans l'admiration, sur-tout à cause des changemens continuels qu'ont éprouvé les leurs. On a reproché à ceux qui sur les loix & la forme du gouvernement ont essuyé quelque chose d'approchant, d'avoir des idées extraordinaires, & d'entreprendre des choses impossibles & au dessus des forces humaines.

(a) On a suivi, après M. Havercamp, la manière dont Eusebe a cité cet endroit :



Pour ne point parler des autres Philosophes qui ont voulu tenter quelque chose de semblable, peu s'en faut que Platon, cet homme si admiré des Grecs, & qui l'emporte sur tous les Philosophes par la régularité & la sévérité de ses mœurs, la force de ses raisons & son éloquence persuasive ; peut s'en faut, dis-je, que ce grand homme ne soit l'objet des railleries de ceux qui se piquent de politique. La vérité est que, si l'on examine ses sentimens avec quelque attention, on trouvera qu'ils sont peu solides, & qu'ils approchent beaucoup des opinions populaires. Aussi a-t-il avoué lui-même qu'il étoit dangereux de faire connoître à un peuple insensé ce qu'on doit penser de Dieu ; & il y a des personnes qui regardent ce qu'il a écrit, comme de pures imaginations revêtues & parées des plus beaux ornemens de l'éloquence.

De tous les anciens Législateurs Lycurgue est le plus estimé, & on donne de grandes louanges à Lacédémone d'avoir observé si long-tems ses loix. C'est une vérité reconnue, que l'obéissance aux loix est la première vertu. Mais que ceux qui admirent tant les Lacédémoniens, considèrent que leur gouvernement n'a eu qu'une courte durée, & que le nôtre a subsisté plus de deux mille ans : qu'ils fassent attention que ce peuple n'a cru devoir observer religieusement ses loix, que tant qu'il a joui de la liberté. Lorsque la fortune lui a été contraire, il ne s'en est presque plus souvenu. Quoique les révolutions arrivées en Asie aient quelquefois renversé notre Etat, nous n'avons jamais abandonné nos loix dans les plus grands malheurs ; & si nous les observons constamment, ce n'est point pour vivre dans la paix & à l'aise. Cependant on conviendra, si l'on veut y réfléchir, qu'elles nous imposent des devoirs plus rudes & plus pénibles que la fermeté & la patience si vantées des Lacédémoniens. Sans labourer la terre, & sans exercer aucun métier, libres en un mot de tout embarras, ils ne s'occupaient qu'à des exercices qui, en fortifiant le corps, contribuoient à son agrément. Leurs esclaves étoient chargés des autres soins, & entr'autres de leur apprêter leurs repas. Ils s'appliquoient uniquement à vaincre ceux avec qui ils étoient en guerre. C'étoit le but de leur patience & de leur fermeté, & suivant eux la chose la plus glorieuse & la plus digne de l'homme. Je passe sous silence, qu'en cela même ils n'ont pas eu des succès constans & suivis. Ce n'a point été en effet un seul Lacédémonien qu'on a vu se rendre avec ses armes à l'ennemi ; ils s'en est souvent trouvé un grand nombre qui l'a fait au mépris de ses loix.

XXXII. Y a-t-il parmi nous quelque exemple, je ne dis pas qu'un aussi grand nombre de personnes, mais que deux ou trois seulement aient abandonné nos loix par la crainte de la mort ? Je ne parle point de cette mort douce qu'on reçoit dans les combats, mais de celle qui étant accompagnée de tourmens est la plus dure de toutes. Il s'est trouvé des gens, qui s'étant rendus maîtres de nous, nous l'ont fait souffrir, non pas tant, je crois, par haine, que parce qu'ils vouloient s'assurer comme d'une chose extraordinaire, s'il y avoit des hommes au monde qui crussent qu'il n'y avoit point d'autre mal pour eux que de se laisser contraindre de dire ou de faire quelque chose contre leurs loix. On ne doit pas être surpris que pour nos loix nous souffrions la mort plus courageusement que toutes les na-

elons. Elles ne pourroient pas supporter les moindres pratiques de notre genre de vie : je veux parler du travail des mains , de la simplicité de notre nourriture , de nos alimens réglés par la loi , & non par les caprices du hazard , & par la fantaisie d'un chacun , des plaisirs des sens & du luxe dont nous devons nous abstenir , & de la guerre continuelle que nous devons faire à l'oisiveté (a). Ceux qui l'épée à la main combattent de près , & qui mettent en fuite un ennemi qui les attaque , ne pourroient souvent tenir contre l'austérité d'un tel genre de vie. Comme c'est pour obéir à nos loix que nous pratiquons toutes ces choses , il arrive aussi que nous donnons en ces occasions des preuves de notre fermeté.

XXXIII. Que les Lyfimaques , les Molons , & autres pareils Ecrivains , misérables sophistes & séducteurs de la jeunesse , viennent maintenant nous traiter comme les plus malheureux des hommes. Je n'ai point dessein d'examiner les loix des autres nations. Nous avons appris de nos ancêtres à observer les nôtres , sans condamner les leurs. Notre Législateur nous a défendu de blasphémer , & même de nous moquer de leurs Dieux , à cause de ce nom respectable. Mais comme nos censeurs s'imaginent triompher de nous , quand ils ont mis leurs sentimens & leurs coutumes en opposition avec les nôtres , cela me force de rompre le silence. On ne peut pas m'objecter que ce sont les Juifs qui avancent ce que je vais dire : plusieurs Ecrivains Grecs & très-estimés l'ont dit avant nous. Car quel est le sage parmi les Grecs , qui n'ait pas condamné les Poètes les plus célèbres , & les Législateurs les plus estimés , d'avoir infecté les peuples , dès les commencemens , d'opinions ridicules sur la Divinité ? Ils ont forgé autant de Dieux qu'il leur a plu : ils les ont fait naître les uns des autres , & de mille manières différentes. Il les ont distingués selon les lieux & selon leurs occupations , à-peu-près comme différentes espèces d'animaux. Ils ont mis les uns sous terre , d'autres dans la mer , & ils ont enchaîné les plus anciens dans le tartare. Ils ont mis à la tête de ceux à qui ils ont assigné le ciel , un Dieu qu'ils ont appelé Pere , mais qui dans le fond n'est qu'un Tyran , comme il l'a fait voir par ses actions , qui forcèrent sa femme , son frere & sa fille qu'il avoit engendrée de son cerveau , à lui

(a) « La continence & l'observation du jour du repos. » On ne met assurément pas entre les pratiques qui peuvent faire quelque peine , celles de se reposer de tems en tems. S. Gelénus a suivi l'ancien Interprète , & a traduit après lui καὶ πανταρχίας υπομῖναι τῷ αὐτοῦ καλῶς , *aut sine nobilitate jaceret*. Outre que cela ne fait point de sens , cette traduction ne rend point le Grec. Je conjecture qu'il faut lire καλῶς , au lieu de καλῶν. Il y a si peu de différence entre ces deux mots , que la méprise a été facile. Je prends ce mot dans le sens que lui donne S. Paul , lorsqu'il dit : ὅτι ἐν τῷ ἡμῶν καλῶν πρὸς αἵμα & σάρκα. Nous n'avons pas à combattre contre le sang

& la chair. *Ephes. chap. 6. v. 12.* Il est vrai que le saint Apôtre joint à καλῶν la préposition πρὸς ; mais Joseph a pu croire que cela n'est pas nécessaire : il n'a pu mettre entre les pratiques auxquelles la Loi obligeoit les Juifs , & que les Payens ne pourroient observer , l'observation du jour de repos , puisqu'il fait gloire , au num. 39. qu'il n'y a aucune ville , soit Grecque , soit barbare , qui n'observe le Sabbat , dans lequel la nation se repose.

Je ne puis être du sentiment du Pere Giller. Le jour du repos , tel qu'il s'observoit chez les Juifs , auroit paru bien dur à la plupart des autres nations. J'en conclus qu'il n'y a aucun changement à faire au texte. *L'Editeur.*



tendre des embûches , à le tenir dans les fers , & à le traiter comme il avoit fait son pere.

XXXIV. Les personnes sages & judicieuses se moquent avec raison de fables si ridicules : ils éclatent de rire , lorsqu'on leur dit qu'il y a des Dieux jeunes & vieux , dont les uns ont de la barbe , & les autres n'en ont point ; que les uns exercent des métiers , s'occupant à forger , à faire de la tapisserie ; que d'autres se mêlent de guerres & de combats , s'amuse à jouer de la guitare , & se plaisent à tirer de l'arc. Joignez à cela les querelles qui s'élèvent parmi eux au sujet des hommes , querelles qui vont jusqu'à se battre entr'eux , les blessures que leur font les hommes , & les plaintes & les gémissemens qu'elles leur arrachent.

Mais ce qu'il y a de plus abominable , ce sont ces amours & ces impudicités scandaleuses , que par une absurdité singulière on attribue à presque tous les Dieux mâles & femelles. Le pere & le plus puissant des Dieux souffre tranquillement que des femmes , qu'il a rendues meres en les trompant , soient renfermées au fond d'un cachot , ou englouties par les flots de la mer. Forcé par le destin , il ne peut sauver la vie à ses enfans , ni supporter leur mort sans pleurer. Voilà qui est admirable ; mais le reste se soutient également. Les Dieux regardent les adultères dans le ciel avec si peu de honte , qu'ils ne rougissent pas d'envier le sort de ceux qu'ils voient liés pour ce crime. Que ne doit-on pas attendre de tels Dieux , tandis que leur Roi ne peut retenir la passion pour sa femme le peu de tems qu'il faut pour entrer dans son appartement ?

En vérité des Dieux qui se mettent aux gages des hommes , dont les uns construisent pour de l'argent les murs d'une ville , d'autres mènent paître les troupeaux ; quelques autres enfin sont , comme des scélérats , renfermés dans des prisons d'airain : de pareils Dieux épuisent la patience des gens sages. Et comment s'empêcher de condamner l'impiété de ceux qui les ont fait tels , & la sorte simplicité de ceux qui les ont reçus ? Quelques-uns ont fait des Dieux de la peur , de la terreur , de la rage , de l'imposture , & des passions les plus pernicieuses. Ils les ont revêtues de la nature divine , & ils ont engagé des villes à sacrifier aux moins malfaisantes de ces Divinités. Par une conséquence naturelle ils ont reconnu des Dieux , dont les uns font du bien , & les autres écartent les malheurs. Ils ont tâché de gagner ceux-ci par des bienfaits & des présens , comme on fait à l'égard des méchans , persuadés qu'ils feroient du mal , si l'on n'avoit soin de les bien payer.

XXXV. D'où viennent de si grandes absurdités ? Quelle peur être la cause de ces outrages qu'on a faits à Dieu ? On ne doit pas les chercher ailleurs que dans les idées peu justes que les Législateurs se sont formées de la Divinité. Car n'ayant jamais bien épuré ce qu'ils en pouvoient concevoir , ils ne se sont appliqués qu'à régler l'autre partie du gouvernement. Mais comme si ç'eût été quelque chose de peu de conséquence , ils ont permis aux Poètes d'introduire les Dieux qu'ils jugeroient à propos , & qui seroient prêts à tout souffrir ; & aux Orateurs de faire recevoir , par un décret , les Dieux étrangers qu'ils trouveroient convenables. Les Grecs ont donné en cela toute liberté à leurs Peintres & leurs Statuaires.



tes. Ils ont souffert qu'ils représentassent les Dieux d'après leur imagination; les uns avec des couleurs, les autres avec de l'argille. Ceux qu'on a le plus admirés, ont fait servir l'or & l'ivoire à tout ce qui leur venoit à l'imagination. Les Dieux qui avoient fait grande figure autrefois, vieillirent dans la suite. Il en parut de nouveaux qui obtinrent les honneurs divins. On a abandonné les anciens temples, on en construisit d'autres, selon la fantaisie des particuliers; au lieu que les sentimens de Dieu doivent être immuables, & qu'on lui doit rendre un culte constant & sans variation.

XXXVI. Apollonius étoit donc un de ces hommes insensés & enflés d'orgueil. Mais les Grecs judicieux & véritablement Philosophes n'ont pas ignoré ce que je viens de dire, ni les vaines défaites qu'on a cherchées dans des allégories forcées. Ils les ont connues, mais ils les ont judicieusement méprisées, & sont convenus avec nous des sentimens qu'on doit avoir de Dieu, pour en concevoir qui soient dignes de sa majesté. Aussi Platon a-t-il exclus les Poètes de sa République, sans même en excepter Homère, de peur qu'il n'obscurcît par ses fables la véritable connoissance de Dieu; mais en l'éloignant, il le traite avec honneur, il le parfume & le couronne. Ce Philosophe a imité notre Législateur, en ce qu'il ne recommande rien tant à ses concitoyens que d'apprendre exactement les loix, & de n'admettre aucun étranger parmi eux qu'avec réserve, mais de conserver la forme de leur gouvernement sans mélange, en n'y souffrant que ceux qui en observeroient les loix.

Apollonius n'y pensoit pas, lorsqu'il nous reprochoit de ne vouloir pas recevoir parmi nous ceux qui n'ont pas les mêmes sentimens de Dieu, & de refuser de nous unir à ceux qui n'observent pas le même genre de vie. Ce n'est pas une chose qui nous soit particulière, elle nous est commune avec plusieurs des Grecs, & ceux même d'entre eux qui sont les plus estimés & les plus considérés. Les Lacédémoniens ont toujours exclus de leur ville les étrangers, & n'ont jamais permis à leurs citoyens de voyager, persuadés que l'un & l'autre causeroit la ruine de leurs loix. On pourroit peut-être les accuser avec justice d'avoir un caractère fâcheux. Car ils ne vouloient recevoir aucun étranger dans leur gouvernement, ni souffrir même qu'il en demeurât avec eux. Nous ne croyons pas devoir imiter les usages des autres peuples; mais nous recevons avec plaisir ceux qui veulent se conformer aux nôtres. C'est une preuve de notre générosité & de notre amour pour tous les hommes.

XXXVII. Mais c'est assez parlé des Lacédémoniens. Les Athéniens croyoient devoir ouvrir leur ville à tout le monde; mais Apollonius ignoroit-il leur manière d'agir? Un seul mot prononcé contre les Dieux, au mépris de leurs loix, étoit puni irrémissiblement: & ne fut-ce pas ce qui causa la mort de Socrate? Il n'avoit ni livré Athènes à ses ennemis, ni pillé ses temples; mais il se servoit de sermens nouveaux, & il disoit, soit sérieusement, soit en plaisantant, comme quelques-uns l'ont cru, qu'un génie l'instruisoit de tout. Ce fut le motif du décret qui le condamna à boire la cigue. Son délateur l'accusa aussi de corrompre la jeunesse, en lui inspirant du mépris pour la forme du gouvernement & les

loix de l'Etat. Socrate , tout citoyen d'Athènes qu'il étoit , fut condamné à ce genre de mort.

Anaxagore étoit de Clazomène. Les Athéniens regardoient le soleil comme une Divinité. Anaxagore enseignoit que c'étoit une masse de fer enflammée. Il ne s'en fallut que de quelques suffrages qu'il ne fût condamné à mort. (a) Ce même peuple fit publier qu'il donneroit un talent à celui qui tueroit Diagoras de Mélos ; parce qu'on l'accusoit de s'être moqué des mystères ; & il eut fait mourir Protagoras , s'il ne s'étoit pas enfui , parce qu'on croyoit qu'il avoit écrit quelque chose de contraire aux opinions du peuple sur les Dieux. On ne doit pas être surpris que les Athéniens aient ainsi traité des hommes de mérite , puisqu'ils n'épargnoient pas même les femmes. Ils firent mourir une Prêtresse accusée d'introduire des Dieux étrangers. Cela étoit défendu par la loi , & il y avoit peine de mort pour ceux qui le feroient. Les peuples qui avoient de telles loix , ne regardoient certainement pas les Dieux des autres nations comme des Dieux véritables : autrement ils ne se seroient pas refusé l'avantage qu'ils en auroient pu retirer. La République d'Athènes étoit un Etat parfaitement bien gouverné. Mais voyons les Scythes qui se plaissent dans le carnage , & qui ne diffèrent guères des bêtes. Ils croient pareillement devoir conserver leurs loix , & ils firent mourir Anacharsis , dont les Grecs faisoient tant de cas ; parce qu'il leur parut à son retour trop attaché aux usages de ce peuple. On pourroit alléguer plusieurs exemples de personnes que les Perses ont fait mourir par de semblables motifs. Apollonius goûta fort leurs loix ; & ce qui lui plaît sans doute chez eux , c'est la conformité de leur religion avec celle des Grecs , & la manière généreuse dont ils les traitèrent. Ils donnerent des marques de l'un en réduisant en cendres les temples de la Grèce , & de l'autre en faisant tout au monde pour les rendre esclaves. Apollonius imitoit les mœurs de cette nation en faisant insulte aux femmes , & en privant les enfans des marques de leur sexe. Celui qui parmi nous feroit pareille chose , même à une bête , seroit condamné à mort.

Ni la crainte de maîtres puissans , ni l'envie d'imiter ce que nous voyons estimé chez les autres peuples , n'ont jamais pu nous porter à abandonner nos loix. Ce n'est point dans des guerres entreprises par ambition , que nous avons exercé notre courage , mais dans l'observation de nos loix. Nous souffrons patiemment tous les autres maux ; mais lorsqu'on a voulu nous forcer à les abandonner , nous avons soutenu des guerres au dessus de nos forces ; & les plus grands malheurs n'ont pu vaincre notre résistance. Quel motif pourroit nous engager à imiter les loix des autres peuples , nous qui voyons que ceux qui les ont faites , ne les ont pas ob-

(a) Je ne vois pas bien le sens de *παρ' ὀλίγας ψήφους κατήνυσαν*. Ce n'est pas : » Ne condamnerent-ils pas aussi à la mort Anaxagore de Clazomène ? » comme a traduit M. d'Andilly.

Le P. Gilles a bien rendu cet endroit ;

il est clair , & je ne vois pas ce qui a pu l'arrêter. On trouve dans Démonstène *παρ' ὀλίγας ψήφους ἐπὶ μέρει*. Il ne s'en fallut que de quelques suffrages qu'il n'eût été noté , déclaré infâme.

servées ? Pourquoi en effet les Lacédémoniens n'auroient-ils pas condamné leur forme de gouvernement qui excluait tout commerce avec les étrangers, & qui négligeoit les mariages ? Pourquoi les Eléens & les Thébains n'auroient-ils pas désapprouvé ces actions contre nature, qu'ils croyoient du moins autrefois honnêtes & utiles ? S'ils ne laissent pas aujourd'hui de les commettre, ils n'osent plus en faire l'aveu. Ils ont abrogé les loix (a) qui les permettoient : loix tellement accréditées autrefois parmi les Grecs, qu'ils attribuoient à leurs Dieux même ces commerces abominables, & qu'ils trouvoient par là l'apologie de leurs mariages incestueux, & de leurs plaisirs illicites & contre nature.

XXXVIII. Je ne veux point entrer dans le détail des peines. Mais combien de moyens la plupart des Législateurs n'ont-ils pas autrefois donnés aux méchans de se dérober au châtement qu'ils méritoient, en se contentant de punir l'adultère par un amende, ou en faisant épouser une jeune fille à celui qui l'a corrompue ? Combien n'y a-t-il pas de prétextes pour se soustraire au crime d'impiété, quand même on voudroit sonder votre conduite ? La plupart des hommes s'exercent maintenant à violer les loix. C'est tout le contraire parmi nous. Qu'on nous enlève nos biens, qu'on nous chasse de nos villes, qu'on nous prive de toutes les commodités de la vie, la loi est toujours pour nous une règle vivante. Un Juif a beau être éloigné de sa patrie, il a beau être soumis à un maître dur & sévère ; il le craindra moins que la loi. Si c'est son excellence qui nous inspire cet attachement, il faut avouer qu'elle est parfaite : mais si l'on pense que nous y sommes attachés, quoiqu'elle ne vaille rien, quel châtement ne méritent point ceux qui ne conservent pas les leurs, quoiqu'ils les croient bonnes ? Rien ne fait mieux connoître que le tems ce que sont les choses ; tout le monde en convient. Je puis donc en appeler à son témoignage pour attester le mérite de notre Législateur, & la justesse de l'idée qu'il nous a donnée de Dieu. Car il a devancé tous les autres Législateurs ; & même il y a un tems infini qu'il vivoit, si on le compare aux siècles où ils ont paru.

XXXIX. J'ai fait voir qu'on a tellement estimé nos loix, que tous les hommes ont cherché à les imiter. Les premiers Philosophes chez les Grecs paroissent suivre celles de leur patrie ; mais dans leurs actions, & en discorant sur la sagesse, ils suivoient Moïse, ils avoient de Dieu la même idée, & comme lui ils enseignoient la concorde & la frugalité. Le peuple même a toujours témoigné beaucoup d'envie d'imiter nos rites. Il n'y a point de ville parmi les Grecs & parmi les barbares, il n'y a point même de nation (b), où le septième jour que nous consacrons

(a) » Qui se glorifient de commettre  
» des péchés qui font honte à la nature ;  
» qui les ont mêlés parmi leurs loix : »  
c'est tout le contraire. Le nouvel Editeur a traduit : *Latus eis leges admiscuit*. Cela ne fait point de sens. Je lis *ἀποπέμνυμαι*, ou *ἀπομύνομαι*, *ejurant*, ou *infringunt suas leges*, à la place de *ἀπομύνομαι* : ils mêlent leurs loix.

(b) Joseph ne développe pas assez sa pensée ; mais ce n'est pas celle qu'on lui prête ordinairement : car il n'est pas vrai » qu'il n'y eût point de villes Grecques... où l'on ne cessât de travailler le septième jour. » Aussi Joseph prétend-il seulement qu'il n'y a point de ville où l'observation du septième jour, dans lequel les Juifs ne travaillent point,



au repos, ne soit observé. Ces peuples pratiquent nos jeûnes, nos illuminations, & ils s'abstiennent de plusieurs alimens que nos loix nous interdisent. Ils tâchent d'imiter l'union qui regne parmi nous, nos largesses, notre application au travail, & notre fermeté au milieu des tourmens que nous endurons pour nos loix. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que la loi s'est accrue, & s'est fortifiée, quoiqu'elle n'eût rien d'attrayant par elle-même, & qu'elle n'invitât point par l'appas du plaisir, de même que Dieu est répandu dans tout l'univers. Pour croire ce que j'avance, je demande seulement que chacun fasse réflexion sur ce qui se passe dans sa maison & dans son pays. Si tous les hommes préfèrent des loix étrangères & mauvaises à de bonnes loix de leurs pays, il faut donc les accuser d'être volontairement méchans, ou bien il faut cesser ces accusations que l'envie forme contre nous. Nous respectons notre Législateur, & nous croyons tout ce qu'il a enseigné de Dieu. Que faisons-nous en cela qui doive exciter la jalousie des autres peuples? Si nous ne sentions pas par nous-mêmes toute l'excellence de nos loix, l'estime & la considération qu'en font les autres peuples, nous porteroient à en avoir une grande idée.

XL. Comme j'ai traité de ces loix & de notre gouvernement dans mes Antiquités Juives, je n'en parle ici qu'autant que l'exige la nécessité, sans avoir dessein de condamner les loix des autres nations, ni de faire un panégyrique des nôtres. Je me borne à réfuter ceux qui ont écrit injustement contre nous, & qui ont sans pudeur combattu la vérité; & je crois avoir rempli mon objet. Nos accusateurs prétendent que notre nation est récente; j'ai fait voir au contraire qu'elle est très-ancienne. Ils assurent qu'aucun Ecrivain n'a parlé de nous; j'ai rapporté le témoignage d'un grand nombre d'anciens Auteurs qui prouvent le contraire. On prétend que nous descendons des Egyptiens; mais j'ai fait voir que nos ancêtres qui en sont sortis, y étoient entrés d'un autre pays. On avance par un insigne mensonge qu'ils en furent chassés à cause qu'ils étoient lépreux; j'ai prouvé qu'ils en sortirent volontairement, & qu'en retournant dans leur patrie ils donnerent des marques de leur valeur. On a voulu faire passer notre Législateur pour un homme pervers; mais Dieu a rendu lui-même témoignage à sa vertu, & le tems n'a fait que le confirmer.

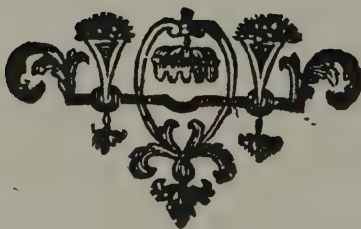
XLI. Je ne m'étendrai pas davantage sur nos loix. Il suffit de les examiner, pour voir que, loin de porter à l'impiété, elles enseignent le vrai culte qu'on doit rendre à Dieu; qu'elles ne nous inspirent pas la haine

ne fût en usage; non pour n'y point travailler comme les Juifs, mais pour y observer quelques coutumes, ou quelques cérémonies particulières: » ἀπὸ τοῦ ἡμετέρου est une parenthèse qui se rapporte aux Juifs, non aux autres peuples. » Il n'y a aucune ville Gréque, aucune barbare, ni aucune nation où l'usage d'observer le septième jour [dans lequel] quel nous ne travaillons pas nous au-

» tres] ne soit reçu. « Ces mots, dans lequel nous ne travaillons pas nous autres, marque quelque chose de particulier aux Juifs que les Payens n'observoient pas, quoiqu'ils observassent ce jour d'une manière plus particulière que les autres de la semaine. *Mém. Acad. Inscript. tome 4. page 45. Eusebe, Prépar. Evang. chap. 13. Liv. 12. Philon, vit. Mos. page 657. Dion C. Liv. 36. page 37. d.*

Des autres nations, qu'elles nous portent au contraire à aimer tout le monde ; qu'elles sont ennemies de l'injustice, & protègent la justice ; qu'elles proscrivent l'oisiveté & le luxe ; qu'elles ordonnent l'amour du travail, & de se suffire à soi-même ; qu'elles défendent d'entreprendre la guerre par ambition, mais qu'elles nous rendent courageux quand il s'agit d'elles-mêmes ; qu'elles sont inexorables dans les peines qu'elles infligent ; & que ne comptant que sur des actions, elles sont incapables de se laisser surprendre à des discours artificieux. Notre conduite en fait mieux sentir le mérite que tout ce que l'on pourroit dire : & je puis assurer avec confiance que nous avons été cause d'un grand nombre de loix & de coutumes excellentes chez les autres nations.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une piété constante ? de plus juste que d'obéir aux loix ? de plus avantageux que de vivre en paix les uns avec les autres, sans se diviser dans les malheurs, & sans se partager par les factions dans l'insolence de la prospérité ? Qu'y a-t-il de plus beau que de mépriser la mort dans la guerre, de s'appliquer dans la paix aux arts & à la culture de la terre, & d'être persuadés que Dieu voit tout, & règle tout ? Si d'autres peuples avoient été les premiers auteurs de ces loix, & s'ils les avoient plus constamment observées, nous leur en marquions la reconnaissance que des disciples doivent à leurs maîtres. Mais s'il est constant que nous les avons pratiquées les premiers, & si c'est à nous qu'on est redevable de leur découverte, les Appions, les Molons, & tous ceux qui à leur exemple se font un plaisir de blesser la vérité, & de calomnier les honnêtes gens, doivent se trouver réfutés. Mais c'est pour vous, illustre Epaphrodite, qui l'aimez cette précieuse vérité, & pour ceux qui à votre exemple souhaitent connoître notre nation, que j'ai composé ces deux Discours.





# REPONSE DE FLAVE-JOSEPH

A APPION,

*Qui avoit écrit contre son Histoire des Juifs,  
touchant l'antiquité de leur race.*

LIVRE SECOND.

## REMARQUES.

### REMARQUE I.

*On tâche d'expliquer ce que  
Manethon dit de l'établisse-  
ment dont il fait Moïse  
auteur.*

**C**E qu'Appion dit ici de  
Moïse est très-obscur, soit  
qu'il se soit mal exprimé,  
soit que son texte ne soit pas pur. Si

les Sçavans (a) qui l'ont traduit en  
Latin ou en François n'ont pas jugé à  
propos d'en faire l'aveu, leur tra-  
duction le fait pour eux.

I. *Qui patriis institutus mori-  
bus,* » pour se conformer à la re-  
» ligion dans laquelle il avoit été  
» élevé. » Appion ne relève l'éta-  
blissement dont Moïse avoit été  
l'auteur que pour le condamner, &  
on n'est pas condamnable de faire

(a) S. Gétinius & M. d'Andilly.



des réglemens (a) » pour se conformer à la religion dans laquelle on a été élevé. « Κατὰ συνήθειαν est une faute, & je conjecture que ce mot a pris la place de κατὰ νόμον. » Moysé dégoûté & peu satisfait des usages du pays porta les Oratoires en pleine campagne. « Je n'ai aucune autorité pour justifier le sens que je donne à ce mot ; mais il est analogue, & Appion a dû dire quelque chose de semblable.

II. » Il introduisit l'usage de faire les prières en plein air, & sur les remparts des villes. » On ne sçache pas que ç'ait été un usage particulier aux Juifs de faire leurs prières sur les remparts des villes ; & Appion n'attribuoit sans doute à Moysé que ce qu'il les voyoit pratiquer en Egypte. Προευχῆ signifie ici, non prières, mais oratoire, lieu où les Juifs faisoient leurs exercices de piété. (b) M. Prideaux, & quelques autres Sçavans ont cru qu'ils n'avoient eu de Synagogues qu'après le retour de la captivité ; & il n'y a pas long-tems qu'un Critique (c) a soutenu qu'il n'y en avoit aucune à Jérusalem du tems de Jesus-Christ. Comme Joseph ne fournit rien qui puisse servir à éclaircir ce double point de littérature, ce seroit un écart que de m'arrêter à l'examiner. Mais comme il parle en trois ou quatre endroits des Proseuques, & que ce terme peut être étranger pour bien des lecteurs, j'ai cru devoir donner quelque connoissance de ce qu'il signifie.

III. Les Proseuques étoient en général des bâtimens, des chapel-

les, des oratoires, que les Juifs avoient consacrés à lire l'Ecriture sainte les jours du Sabbat, & à y faire les prières publiques. Quoique, selon la force de ce mot, elles fussent affectées particulièrement à leurs exercices de piété, & qu'il y ait lieu de croire qu'on n'en faisoit point d'autre usage dans les commencemens ; il paroît par la vie de Joseph (d) qu'on s'en servit dans la suite pour y tenir des assemblées dans lesquelles on traitoit des affaires civiles. Jesus & les députés de Jérusalem ayant conspiré contre la vie de l'Historien Juif, l'accusèrent de plusieurs crimes dans la Proseuque de Tibériade. On s'y étoit assemblé pour faire les exercices de piété. Soit qu'ils fussent finis, soit que Jesus ne se fît pas scrupule de les interrompre, il y déclama vivement contre lui. Mais loin que l'assemblée approuvât son emportement, elle se fut soulevée contre lui, si l'heure à laquelle les Juifs vont dîner les jours de Sabbat, ne fût arrivée.

IV. Le sçavant Anglois que je viens de citer, prétend que trois choses distinguoient les Proseuques des Synagogues. 1°. Dans les dernières les prières se faisoient en commun au nom de toute l'assemblée, au lieu que dans les Proseuques chacun faisoit la sienne en particulier, telle qu'il le jugeoit à propos. 2°. Les Synagogues étoient couvertes, & les Proseuques n'étoient que de simples cours. (e) La troisième différence enfin que le sçavant Critique met entre les Syna-

(a) Histoire Académ. Inscript. tome 3. page 166. de l'édition de 1746.

(b) Hist. Juiv. tome 3. page 214.

(c) L'Auteur des singularités historiques & littéraires, tome 1.

(d) Num. 54. & 55.

(e) Ibid. 242.

gues & les Proseuques, c'est que les premières étoient toujours dans les villes, & les Proseuques dans les fauxbourgs, & d'ordinaire sur des lieux élevés. Ce peuvent être les différences que le Talmud & les Rabbins mettent entre les Synagogues & les Proseuques: mais de quelle source qu'elles viennent, elles ont été inconnues à Joseph & à Philon qui avoient vu plusieurs fois ces deux sortes de chapelles consacrées aux exercices de leur religion.

V. En général on lisoit, on étudioit l'Ecriture, & l'on faisoit des prières dans les Synagogues & dans les Proseuques des Juifs. Cela est certain par Philon & par Joseph: mais je ne trouve rien dans l'un ni dans l'autre de ces Auteurs, qui donne lieu de penser que la manière dont se faisoit la prière dans les Proseuques, fût différente de celle dont on la faisoit dans les Synagogues; & M. Prideaux ne cite aucune autorité pour le prouver. Car le verset douzième du sixième chapitre de S. Luc qu'il allègue, & qu'il prétend que l'on doit traduire, (a) Et il passa la nuit dans l'oratoire de Dieu, n'y a aucun trait.

Les Ecrivains Juifs disent bien le Temple de Dieu; mais j'ai peine à croire que l'on puisse citer aucun exemple qu'ils aient dit la Proseuque de Dieu. Il est parlé plusieurs fois des Synagogues dans le nouveau Testament, sans qu'une seule soit appelée Synagogue de Dieu. Et dans le verset 23. du ch. 14. de S. Matthieu, qui est parallèle à celui de S. Luc, il n'y a rien qui indique que Jesus-Christ ait prié

dans une Proseuque. 1°. Ce Sçavant soutient que les Proseuques étoient bâties d'ordinaire sur des lieux élevés. Quoique l'on n'en trouve aucune ni dans Philon, ni dans Joseph bâtie sur une monagne, ce n'est pas une raison de le nier. Mais il y en avoit certainement dans les villes, il y en avoit même dans les plaines. Les Samaritains en avoient une du tems de S. Epiphane (b) dans une plaine à deux mille de Naplouse, *ἐν τῇ πεδιάδι*. Les Juifs préféroient de les mettre en pleine campagne sur le bord de la mer ou le long des fleuves, pour avoir la commodité de l'eau pour leurs purifications. Joseph rapporte un décret de ceux d'Halycarnasse, (c) « qui leur permet de se bâtir des Proseuques sur le bord de la mer selon l'usage de leur nation. » L'Auteur des Prédications de S. Pierre raconte que ce Saint étant arrivé à Tripolis, les fidèles le prièrent de manger; qu'il le fit, mais qu'il alla auparavant se purifier à la mer. Quelque douloureux que soit le fait, & quelque peu de créance que mérite l'Auteur qui le rapporte, c'est toujours une preuve que l'Auteur voyoit que les Juifs convertis au Christianisme alloient se baigner à la mer. Sans cela il ne lui fut pas venu dans la pensée de dire que le saint Apôtre avoit voulu s'aller purifier à la mer avant que de manger.

VI. Quoique les Juifs préférassent en général les lieux qui étoient sur le bord de la mer ou le long des fleuves pour y placer leurs Proseuques, il est certain qu'ils en

(a) *Καὶ ἡ νύκτα ἐν τῷ ὁρατορίῳ τοῦ Θεοῦ*. Luc, chap. 6. v. 12.

(b) S. Epiph. advers. hæres. Massilien. page 1068.

(c) Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 10. num. 23.

avoient aussi quelques-unes dans les villes. Les ennemis de Joseph ayant voulu se jeter sur lui à Tibériade, il fut obligé de sortir de la Proseuque dans laquelle on étoit assemblé, & de se sauver pour conserver sa vie. Mais dans la crainte de rencontrer Jean de Giscala, qui venoit avec des gens armés pour prêter main-forte à ses ennemis, il se détourna pour prendre une rue détournée qui le conduisit au lac. Dans la persécution que les Juifs souffrirent à Alexandrie, la fureur dont étoient animés leurs persécuteurs, les aveugloit au point de ne pas appercevoir qu'en mettant le feu à leurs Proseuques ils le mettoient aux maisons voisines. (a)

*Διδροτομίαι* dont Philon (b) se sert pour marquer une des manières dont ces furieux se servirent pour détruire les Proseuques des Juifs, peut avoir donné lieu au sçavant Anglois de croire qu'elles avoient quelquefois autour d'elles des bois sacrés. Mais quoique ce mot signifie, selon la force de son étymologie, couper un arbre, il ne peut marquer ici qu'abattre en général, & détruire. (c) « Ils abbatirent les » unes, ils détruisirent les autres » jusqu'aux fondemens, & il y en » eut auxuelles ils mirent le feu. » *Διδροτομίαι* gouverne le même substantif que *κατακάπτω* & *ἰμπράμι*; & il s'y rapporte également. Les Pro-

seuques sont certainement le substantif de ces deux derniers mots. C'est donc d'elles, & non des bois sacrés que Philon dit : *τάς μὲν ἰδιδροτομίαν*. Le Traducteur Latin avoit vu en cet endroit le même sens que M. Prideaux y a vu dans la suite. Mais outre ce que l'on vient de remarquer, les Prophètes s'étoient élevés avec tant de zèle contre les bois sacrés, & la loi (d) défendoit en termes si précis de planter aucune sorte de bois autour de l'autel du Seigneur, qu'il n'est pas croyable que les Juifs aient voulu en planter autour de leurs Proseuques, sur-tout dans un tems où leur éloignement pour l'idolâtrie leur donnoit une juste prévention contre tous les usages des Payens qui pouvoient y avoir quelque rapport.

VII. S. Epiphane ne (e) dit point, comme l'a cru un Sçavant (f), « que » les Proseuques étoient comme les » places Romaines, qu'on appelloit *forum*, qui n'étoit autre » chose qu'un enclos découvert. » C'est de celles d'une espèce de secte de Payens qui n'étoient ni Juifs, ni Samaritains, encore moins Chrétiens, mais qui avoit quelques usages particuliers, entre autres d'avoir de grands bâtimens comme des places publiques, *φορὴν δίκην*, qu'ils appelloient Proseuques. Il rapporte à la vérité que celle que les Samaritains avoient à deux mille de

(a) *Διὰ συνᾶν ὃ τινος ἐπὶ τὴν ἀμνησιν σκετὶς*. Vie de Joseph, n. 50.

Voyez 1. Appion, num. 2.

(b) Legat. ad Caium, page 1011. *Πολλὰ ὃ ἰσι καὶ ἵκασιν ἐν ἑκάστῃ τῇ πόλει*. Il y en a beaucoup dans chaque quartier de la ville.

(c) *Τὰς μὲν ἰδιδροτομίαν, τὰς δὲ αὐτοῖς θεμέλοις κατεσκαφας, ἰσὺς δὲ καὶ πῦρ ἰμπράμι*.

(d) Vous ne planterez aucune sorte d'arbres devant l'Autel du Seigneur. *Deuter. chap. 16. v. 21.*

(e) Advers. hæres. tome 1. page 1067.

(f) M. Prideaux, ibid. page 243.



Sichem, ressembloit à un théâtre. *Θιατρο ὡδὲς, ὅτως ἰγάρη καὶ αἰθριὴ τόπῳ ἰσὶ*, que le sçavant Pere Pétau traduit : *Theatri instar . . . . sine tello ac nudo calo subjezum*. C'est un grand préjugé que c'est la pensée de S. Epiphane. Il semble cependant qu'*αἰθριὴ τόπῳ* signifie seulement, dans un endroit à l'air; & que si ce Saint eût voulu dire qu'elles n'étoient pas couvertes, il eût dit *ἐν ὑπ' αἰθριῇ τόπῳ*. Joseph (a) s'exprime ainsi, quand il veut marquer que quelques-unes des pièces du Temple étoient à découvert. On voyoit dans ces péristyles qui n'étoient pas couverts, une agréable verdure. Appion reprochoit aux Juifs que Moïse, qu'il dit faussement avoir été Prêtre d'Héliopolis, avoit transporté *αἰθρίας Προσηυχάς, ἐς οἷς ἔχον ἢ πάλιν περιβόλους*. Ceux qui ont traduit cet endroit, soit en François. soit en Latin, ont cru que ce Grammairien disoit que les Proseuques des Juifs étoient à découvert. Mais nous avons remarqué plus haut, que Philon rapporte que les habitans d'Alexandrie brûlerent sous le gouvernement de Flaccus les Proseuques que les Juifs avoient dans cette ville; & à moins qu'on ne les suppose de bois, le feu n'eût pas pu les endommager beaucoup, si elles n'avoient pas eu de toit.

• *Θιατρο ὡδὲς* signifie, qui ressemble

à un théâtre; mais une chose peut lui ressembler, sans que la ressemblance tombe sur ce qu'elle est comme lui sans toit. (b) La Proseuque des Samaritains pouvoit ressembler aux théâtres par sa figure, sa forme, sa position; & S. Epiphane la leur comparer sous quelqu'un de ces rapports. Et quand elle eût été sans toit, c'est moins une conséquence que celles des Juifs étoient découvertes, qu'une présomption qu'elles ne l'étoient pas. D'ailleurs comme elles étoient en plus grand nombre, & plus connues que celle de Naplouse, il semble que S. Epiphane eût dû la leur comparer plutôt qu'à des théâtres. Car la comparaison en auroit moins fait connoître le rapport, qu'elle ne l'auroit laissé à deviner. Nous n'osons cependant rien assurer, & nous avons moins dessein de prouver notre sentiment que de faire l'aveu de notre peu de connoissances.

VIII. Un autre établissement qu'Appion attribuoit à Moïse, étoit d'avoir fait faire des colonnes, (c) « dont le pied étoit dans une espèce d'esquif ou de bassin. » Ce sens revient à celui que M. d'Andilly avoit donné à cet endroit. « On fit des colonnes au dessus de certaines formes de bassins. » C'est tout le contraire : cette espèce d'esquif étoit placée sur le sommet de ces

(a) *Τὰ γὰρ τῶν ὡσὶ θεατρῶν χαλκῶν χλοερὰ*. Guer. Juiv. Liv. 5. chap. 4. n. 4. Antiq. Juiv. Liv. 8. chap. 3. num. 9.

Artemidore soutient, contre Timée dans Strabon, que le temple de Diane à Ephèse n'avoit point été rebâti des dépôts que les Perses y avoient; car s'ils y en eussent eu, ils y eussent été consumés; & ils ne furent pas assez simples pour y en mettre après qu'il fut incendié. Car qui voudroit confier un dépôt dans un lieu qui ne seroit pas couvert? *ἢ ὡσὶ θεῶν τῶ σινῶ, τίνα ἂν ἰθαλίσαι παρα καταθήκει κειμένη ἔχον*. Liv. 14. page 949.

(b) Selon Strabon, la plaine de Jérico avoit quelque ressemblance à un théâtre : *καὶ περὶ θεατροειδῆς*, Liv. 16. page 1106. Et Joseph dit que Jérusalem étoit comme un théâtre devant le Temple . . . *ὡς αἰθριὸν βῆμα*. Diod. Sicil. Liv. 1. page 45. c. 4.

(c) Hist. Acad. *ibid*,

colonnes. Je ne crois pas que l'on ait jamais mis pour piédestal d'une colonne un style qu'on destine par son ombre à marquer les différentes heures du jour. La préposition *ὅδε* signifie à la vérité, dessous; mais il est clair que c'est une faute de Copistes, qui ont écrit un upsilon au lieu d'un epsilon; *ὅδε* *δε*, au lieu d'*ἐδε* *δε*. Martianus Capella dit que ce qu'on appelle *scaphia*, sont des *rotunda ex are vasa, quæ horarum ductus styli in medio fundo sui proceritate discriminant*. Il y a quelque chose dans ce que dit cet Ancien qui fait peine. On peut voir ce qu'en dit Saumaïse (a) dans ses Exercitations sur Pline. Je ne m'y arrêterai pas, plutôt parce que je n'espère rien dire de satisfaisant, que parce que la digression ne seroit pas à sa place.

IX. On lit dans les Editions de Joseph, qui ont précédé celle de M. Havercamp, *οὐκ ἔστιν ἀνδρὶς*, &c. La faute est si grossière, que si S. Gelenius & M. d'Andilly n'ont pas jugé à propos de s'arrêter à la corriger, ils n'ont en quelque sorte osé la traduire. M. Huet a cru y remédier dans sa Démonstration Evangélique, en effaçant *ἀνδρὶς* pour mettre à sa place *ἄνθρωπος*. La correction a tellement plu au nouvel Editeur de Joseph, qu'il a cru devoir la mettre dans le texte de son Auteur. » Le Sçavant (b) qui traduisoit, Il y » avoit au haut une figure ou tête » d'homme, dont l'ombre fournis- » soit le même cours que le soleil, » n'avoit pas consulté la Démonstration Evangélique.

## REMARQUE II.

*On conjecture qu'il y a une lacune entre pugnare præsumeret & Appion autem omnium, &c. & que ce qui est entre deux, est une scholie qui a passé de la marge dans le texte.*

CE qui est raconté ici de la persécution que les Juifs souffrirent à Alexandrie, ne se concilie pas avec ce qu'on en lit dans le troisième Livre des Machabées. On prétend que M. Peiresc avoit un Joseph Grec dans lequel étoit ce dont nous n'avons qu'une traduction, & que Charles Labbé Jurisconsulte marquoit dans une lettre à M. Bigot, que Scaliger avoit ce fragment en Grec, & qu'il l'avoit vu entre ses mains. Mais on ne sçait ce que sont devenus l'un & l'autre. Ce seroit rendre un grand service à la République des Lettres que de les publier, s'ils existent encore. Car je me persuade que si nous avions le Grec de ce que nous n'avons qu'en Latin, il leveroit tout ce qui nous y fait difficulté. Il est clair, par exemple, que c'est une faute de Copiste ou du Traducteur de dire que Ptolémée Phiscon étoit fils de Philométor; car le Grec le fait son frere, *ἀποδιδόντες αὐτῷ τὴν ἀδελφὴν Πτολεμαίου τῷ Φιλαμήτορος*. Et Joseph parlant dans ses Antiquités Juives (c) de la mort de Ptolémée Philopator, dit qu'il laissa deux

(a) Page 448. colon. 2. Trajetti ad Rhœn. 1689. in-fol.

(b) Ibid. Acad. des Inscript.

(c) Liv. 12. chap. 4. num. 13.

Princes , Ptolémée Philométor & Ptolémée Physcon.

Je soupçonne qu'il y a une lacune en cet endroit entre *pugnare prasumeret & omnes verò Judæos*, & que ce qui est entre *pugnare prasumeret & Appion autem omnium*, est une scholie qui a passé de la marge dans le texte. L'injure des tems nous a privés de ce que Joseph disoit pour la justification d'Onias, & l'inattention des Copistes nous a fait présent du récit d'un événement qu'il ne faisoit pas. La supposition paroît nécessaire pour réunir des pièces si mal assorties, & ne pas faire dire à l'Historien Juif ce dont il ne paroît pas avoir parlé. Après avoir dit que Dieu rendit témoignage à la droiture d'Onias, on ne s'attend pas à lui voir ajouter : « Car Ptolémée Physcon présumant de combattre les troupes d'Onias, il renferma dans la ville tous les Juifs, hommes, femmes & enfans, les présenta tous nus à ses éléphants, pour qu'ils les foulassent aux pieds. » Cette cruauté de Physcon n'a aucun rapport avec le dessein d'attaquer Onias. Que Dieu ait fait un miracle éclatant pour empêcher ce Prince de commettre une si grande cruauté, cela n'a aucun trait à la conduite d'Onias, ni au dessein que Physcon avoit de lui faire la guerre. Ce qui termine le récit du vrai ou du prétendu miracle que Dieu fit pour conserver la vie aux Juifs que le Roi d'Egypte vouloit faire écraser par ses éléphants, ne paroît pas moins déplacé. » Mais « Appion, » calomniateur du genre humain, qui eut dû louer les Juifs de la guerre qu'ils soutinrent contre Physcon, » a la hardiesse de leur en faire un crime, » C'est Dieu

qu'on doit louer, lorsqu'il fait un miracle en faveur de quelque peuple; mais ce peuple qui en est l'objet, ne mérite aucune louange. Je conjecture que c'est par ce reproche que Joseph fait à Appion de condamner ce qu'il auroit dû louer, qu'il terminoit ce qu'il disoit pour justifier la conduite d'Onias & des autres Juifs qui avoient pris le parti de Cléopâtre; mais que l'injure des tems nous l'ayant fait perdre, les Copistes y ont joint mal-à-propos ce qui nous en reste, sans faire attention au contre-sens que cette union produisoit.

Si l'injure des tems nous a fait perdre quelque chose de ce que Joseph disoit ici, l'inattention de ses Copistes nous a donné le récit d'un événement qu'il ne paroît pas avoir fait. S'il avoit connu le miracle que l'Auteur prétend que Dieu fit pour soustraire les Juifs d'Alexandrie à la fureur du Roi, il en eût assurément parlé dans les Antiquités Juives. Le fait étoit trop glorieux à sa nation; & il a toujours été trop attentif à ce qui pouvoit lui faire honneur, pour ne pas raconter un événement qui lui en eût tant fait. Il raconte l'avantage que les Juifs remportèrent à la Cour d'Egypte sur les Samaritains qui prétendoient que leur temple sur le mont Garizim devoit être préféré à celui de Jérusalem. Le miracle que rapporte l'Auteur du troisième Livre des Machabées, n'eût été ni moins intéressant, ni moins digne d'entrer dans l'Histoire de sa nation; & il n'eût pas manqué de l'en orner, s'il en eût eu connoissance, ou s'il l'eût cru appuyé sur des preuves solides.

Si Joseph n'a point connu le troisième Livre des Machabées, c'est assez



assez vraisemblablement que les miracles qu'il y rapporte, ne paroissent pas assez autorisés pour que l'on se souciât beaucoup de se procurer l'Ouvrage qui les contenoit. Car dans le dessein de composer l'Histoire de sa nation, il ne pût se dispenser de rechercher tout ce qui pouvoit le mettre en état de le faire d'une manière qui pût lui faire honneur en contentant le public.

Bochart (a) qui paroît avoir examiné cet endroit, ne s'est pas aperçu qu'il y eût aucune altération. Il le croyoit intègre; mais il vouloit, que la prétendue persécution de Ptolémée Physcon avoit été inventée sur le modèle de celle de Ptolémée Philopator. Mais il suffit de comparer ce qui s'en trouve ici, avec ce que l'Auteur du troisième Livre des Machabées en raconte, pour être convaincu que c'est la même histoire à quelques légères différences près, & telles qu'il s'en voit dans des récits d'un même fait entrepris par différens Auteurs.

### REMARQUE III.

*Ce que Joseph dit de la hauteur des ouvertures du portique d'Israël, & du nombre de personnes nécessaires pour en ouvrir & fermer les portes.*

**L**A hauteur que Joseph donne ici aux ouvertures du portique d'Israël, est visiblement une erreur de chiffre; outre qu'une porte

qui n'auroit que sept coudées de hauteur sur vingt de largeur, seroit du dernier difforme. Il donne trente coudées de hauteur à ces ouvertures dans l'Histoire de la guerre des Juifs. Il en donne même cinquante sur quarante de largeur à la porte Corinthienne. Le P. Lami soupçonne qu'il peut y avoir un peu d'exagération dans ces mesures, & le soupçon peut être juste; mais dès que l'on convient qu'il y a erreur dans quelques-uns des chiffres de Joseph, on convient que l'on n'a rien de certain par rapport aux mesures & aux proportions des différentes pièces du Temple. Car dans l'impossibilité de distinguer les chiffres sur lesquels l'erreur est tombée, on ne peut y toucher, de peur de corriger ce qui ne le doit pas être, & de rejeter ce qui doit être conservé.

Si la négligence des Copistes a diminué la hauteur des ouvertures du portique d'Israël, elle a extrêmement augmenté le nombre de personnes qui étoit nécessaire pour en ouvrir & fermer les portes. Joseph ne le fait monter dans l'Histoire de la guerre des Juifs qu'à vingt, & il en compte ici jusqu'à deux cents. C'est une faute de Copiste qui a transcrit un 6 pour un x, & mis deux cents au lieu de vingt.

L'Auteur (b) de la courte, mais judicieuse, description du Temple, qui est à la fin du grand Ouvrage du P. Lami, ne rend pas justice à Joseph, lorsqu'il en parle, comme s'il avoit dit avec quelques Rabbins qu'à peine deux cents person-

(a) Hierozo. page 265 Lugd. Bat. 1712. in-fol.

(b) ... Ut si Rabbinis & ipsi Josepho credimus, vix ea homines ducenti aperire poterant aut claudere; & eorum stridor, non solum extra Jerosolymotum pomorria, sed & usque Hiericantem audiebarur.

nes pouvoient ouvrir & fermer les battans du portique d'Israël, & qu'ils faisoient tant de bruit lorsqu'on les fermoit, ou qu'on les ouvroit, qu'on l'entendoit de Jéricho. Joseph ne dit absolument rien du bruit que ces portes faisoient ou ne faisoient pas, lorsqu'on les ouvroit, ou qu'on les fermoit ; & ce Scavant auroit pu facilement corriger ce nombre excessif de personnes qu'il dit ici avoir été nécessaire pour faire l'un & l'autre, par ce qu'il en dit dans l'endroit que l'on vient d'indiquer.

#### REMARQUE IV.

*On tâche d'éclaircir ce que Joseph dit dans le num. 13.*

C E que Joseph dit dans le num. 13. est très-obscur. Son texte ne présente aucun sens raisonnable ; & pour le faire parler avec justice, il me semble qu'on doit admettre les corrections que je propose ; mais comme elles peuvent souffrir quelque difficulté, je ne m'y suis arrêté qu'en attendant qu'il se présentât une conjecture plus heureuse.

Je pense qu'il y avoit dans Joseph *αὐτοῖς* au lieu de *ἀνθρώποις*, & que *ἱππῖς* a pris la place de *ἀνθρώποις*. Il conclut de la demande

qu'il fait à Appion, & de la réponse qu'il suppose qu'il lui donneroit, qu'en voulant décrier les Juifs, il fait le procès aux Egyptiens ; & la raison qu'il en apporte, est qu'ils se font tous circoncire. Car s'il n'y avoit eu que leurs Prêtres de circoncis, le reproche qu'il en fait aux Juifs n'eût tombé que sur eux. Il allègue l'autorité d'Hérodote pour prouver que les Egyptiens avoient communiqué à quelques autres peuples (a) la coutume de se faire circoncire. Son témoignage prouve que la circoncision n'étoit pas une observation particulière aux Prêtres d'Egypte, mais qu'elle étoit commune à toute la nation. Car Hérodote eut dû dire que les peuples qui pratiquoient la circoncision, tenoient cet usage des Prêtres d'Egypte, & non pas des Egyptiens.

Ce que Joseph dit, quelques lignes plus bas, qu'Appion *περιτμύειν* paroît contraire à la conjecture qu'on propose : car MM. d'Andilly & de Tillemont ont cru qu'il vouloit dire qu'Appion s'étoit fait circoncire. Il ne l'étoit donc pas ; & par une conséquence nécessaire, la circoncision n'étoit donc pas une observance commune à tous les Egyptiens. Mais il semble que Joseph se joue sur le sens de *περιτμύειν*, & que ce n'est qu'une raillerie qu'il fait d'Appion, de se qu'après s'être moqué des usages de son pays par le reproche qu'il faisoit

(a) Une marque, dit Diodore de Sicile, que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte, c'est qu'ils se font circoncire comme les Egyptiens... *Τὸ περιτμύειν τὸν ἀνθρώπου*. Diodore ne dit pas, *τὸν ἱερεῖα*, Liv. 2. page 50. c. » Les autres peuples » laissent les parties naturelles, comme il les ont reçues de la nature, excepté ceux » qu'ils ont instruits, mais les Egyptiens les circoncissent. « *Ἀφ' ὧν τῶν ἱερέων περιτμύονται*. Hérodote, Liv. 2. page. 103. » Les Egyptiens se circoncissent pour la pureté, » mais les Prêtres se rasent tout le corps. « *Ibid.* Cette comparaison de ce que faisoit le peuple chez les Egyptiens avec les Prêtres, prouve que la circoncision étoit commune aux uns & autres. *Ibid.* page 104.

aux Juifs de se faire circoncire, il avoit été contraint par les débauches auxquelles il s'étoit livré, de souffrir une opération en quelque sorte semblable à la circoncision. Appion, en se faisant recevoir citoyen d'Alexandrie, changea sans doute de Religion, pour embrasser celle des Grecs, comme Joseph le lui reproche. En jugeant de ce que faisoient alors ceux qui abandonnoient celle de leur pays, par ce que nous voyons arriver de nos jours, on peut assurer qu'Appion ne manqua pas de se moquer des observances de celle qu'il venoit de quitter, & en particulier de la circoncision, pour avoir en quelque sorte droit de se moquer des Juifs qui la recevoient.

M. d'Andilly (a) traduit : » Et nuls autres des Egyptiens ne sacrifient avec eux. « C'est tout ce que l'élégant Traducteur pouvoit tirer de cet endroit dans l'état où il est ; mais cela ne fait point de sens, & il me semble qu'il y a quelque chose de dérangé. Après avoir dit que tous recevoient la circoncision, & qu'ils ne mangioient point du cochon, on ne voit pas à quoi revient d'ajouter (b) : » Et nuls autres des Egyptiens ne sacrifient aux Dieux avec eux. « Je ne me souviens pas d'avoir lu dans aucun Auteur, que les Prêtres d'un peuple ne souffroient

pas que ceux qui ne l'étoient pas, sacrifiasent avec eux. Si ceux d'Egypte ne le souffroient pas, ils ne porteroient pas cette intolérance, si je puis m'exprimer ainsi, jusqu'au trône : car, selon Diodore de Sicile (c), le Grand-Prêtre accompagnoit le Roi, lorsqu'il sacrifioit.

### REMARQUE V.

*Explication de ce que dit Joseph des anciens Législateurs de la Grèce & de Moïse.*

LE nouvel Editeur a bien senti qu'il manquoit quelque chose dans ce qui étoit depuis *ἄλλοι νομοδῖται* jusqu'à *ὁ δὲ γὰρ ἴσως*, &c. On peut voir dans la note g la manière dont il le rétablit ; mais il est, à ce qu'il me semble, plus aisé de le faire en changeant seulement *αὐτῶν* en *αὐτῶν θεῶν*, sans rien ajouter au texte. . . » Tels que les Grecs se vantent qu'ont été Minos & les autres Législateurs ; car ils prétendent que leurs loix viennent des Dieux. « Le sens est très-bon, & j'ai peine à croire que ce ne soit pas, en général, ce que Joseph a voulu dire. La restitution ôte le prétexte dont quelques Sçavans (d) qui se sont fait un devoir de

(a) Οὐ μὴ ἢ τῶν ἄλλων Ἰγυπτίων ἢ αἱ συνθεαὶ τοῖς θεοῖς.

(b) Dans tout ce qu'Hérodote dit des sacrifices des Egyptiens, du choix des victimes, de la manière de les offrir, rien ne donne lieu de croire que le peuple n'y eût point de part.

(c) Liv. i. page 64. a. b.

(d) L'Auteur d'une Brochure en Anglois, que la Bibliothèque raisonnée soupçonnoit être du Docteur Middleton, accuse Joseph de n'avoir considéré Moïse que comme Minos & les autres anciens Législateurs, qui pour donner plus d'autorité à leurs loix, les attribuoient à leurs Dieux. Si l'on se donne la peine de consulter la Bibliothèque Britannique, on sera surpris de voir avec quelle infidélité l'accusateur de Joseph traduisoit dans la Lettre au Docteur Waterland ce qu'il dit ici de Moïse.

Bibliothèque raisonnée 1731. tome 8. page 228.

Bibliothèque Britannique 1734. page 256.



charger cet Ecrivain de plusieurs fautes dont il est innocent, se sont servis pour lui reprocher d'avoir mis Moÿse au niveau des Législateurs payens.

Mais, indépendamment de la conjecture, le reproche est sans fondement. Si ces Sçavans s'étoient donné la peine d'étudier le caractère de l'Ecrivain qu'ils vouloient censurer, ils auroient facilement reconnu que c'est celui d'un homme dont la grande attention est de se couvrir, mais de conserver en général ce qu'il doit à sa Religion; de ménager les Payens par une lâche & honteuse timidité, sans cependant leur rien accorder contre l'honneur & la sainteté de sa Religion. C'étoit une opinion reçue chez les Payens (a), que Jupiter étoit l'auteur des loix que Minos avoit données aux Crétois; Apollon, de celles de Lycurgue; & Mercure, de celles que Mneüs avoit laissées aux Egyptiens. Dans la créance d'un vrai Dieu dont l'Historien Juif ne s'est jamais écarté, il n'avoit garde de croire que ces Législateurs eussent reçu leurs loix d'un Jupiter, d'un Apollon, ou d'un Mercure. Mais le fait étoit étranger à son dessein; &, en le niant, il brusquoit sans nécessité l'opinion avantageuse que les Payens en avoient, & se privoit d'un moyen aussi naturel qu'efficace, qu'elle lui donnoit de faire voir qu'ils avoient tort de se moquer de ce que les Juifs croyoient

de leur Législateur ce qu'ils croyoient des leurs. Car la comparaison qu'on prétend qu'il fait de Moÿse avec Minos, Lycurgue & Solon, ne tombe, ni sur leur personne, ni sur la source dont ils prétendoient que leurs loix venoient, mais sur l'opinion qu'ils en avoient. Les Payens se réunissoient avec les Juifs dans la créance que leurs loix venoient de Dieu. Joseph se saisit avec avantage de ce point de réunion, pour rendre sensible l'injustice des railleries qu'ils faisoient d'une opinion qui leur étoit commune avec ceux dont ils se moquoient. Il ne dit pas que Moÿse avoit été tel que Minos, Lycurgue & Solon, mais tel que les Payens se vantoient qu'ils avoient été. Ainsi la comparaison de l'Historien Juif ne tombe, comme on vient de le remarquer, que sur l'opinion que l'un & l'autre peuple avoit de ses Législateurs. Elle ne porte pas plus loin; &, renfermée dans ses justes bornes, elle ne mérite aucune censure.

Quand la manière dont Joseph s'exprime ici, donneroit quelque lieu de le soupçonner d'avoir été assez impie pour mettre Moÿse au niveau de Minos, de Lycurgue & de Solon; comme il en parle en d'autres endroits aussi respectueusement qu'en ont parlé les Prophètes, l'équité veut qu'on explique ce qu'il peut y avoir ici de peu exact & d'équivoque, par ce qu'il en dit

<sup>a</sup> (a) Minos, selon Platon, avoit consulté Jupiter pendant neuf ans; c'est en consultant avec lui qu'il avoit puisé les loix dont il avoit fait part à ses peuples. De même Lycurgue avoit reçu de la Pythonisse celles qu'il donna aux Lacédémoniens. Strabon, Liv. 16. page 1105. Polien. Strag. Liv. 8. Numa. Mneüs qui donna le premier des loix aux Egyptiens, feignoit de les avoir reçues de Mercure, comme l'on dit qu'on a fait en Crète Minos, & Lycurgue à Lacédémone; le premier assurant avoir reçu ses loix de Jupiter, le second d'Apollon... & chez les Juifs Moÿse rapportant les sentimens à Dieu. Diod. Sicil. Liv. 1. page 85. Plutarque, Vie de Lycurgue, page 26. édit. El. Steph. Xenophon, Lacéd. Instit. page 328. édit. 1581.

ailleurs de clair & de précis. Je ne rapporterai point tous les endroits où il parle de ce Législateur avec le plus grand respect & la plus profonde vénération, où il dit que ses loix sont divines, & que c'est Dieu même qui les lui a données. Cette Remarque n'est déjà que trop longue : ainsi je me contente de les indiquer au bas de la page (a).

## REMARQUE VI.

*Explication d'un endroit de Joseph.*

« EH ! qui sont ceux de ces Législateurs, qui ont eu une connoissance plus particulière de Dieu ? » Si ce n'est pas la pensée de Joseph, du moins le sens est bon en général ; au lieu que de la manière dont S. Gélénus & M. Havercamp ont rendu καὶ τίς ὁ δυνάστης πρὸς τὴν τοῦ Θεοῦ πίστιν ἐπιτυχόν, c'est moins un sens, que des mots qu'ils présentent.

Joseph venoit de dire que Moïse avoit été tel que les Payens se vantoient que leurs Législateurs avoient été. De quoi se vantoient les Grecs ? Que ceux qui leur avoient donné leurs loix, les avoient reçues des Dieux. Joseph ajoute : « Mais il est facile de juger par la comparaison de ces loix, lesquelles sont les plus saintes, & qui sont ceux de ces Législateurs qui ont eu une connoissance plus particulière de

» Dieu. » Ce n'est pas de quoi il s'agit. Ce n'est pas de sçavoir si Moïse a eu une connoissance plus particulière de Dieu que Minos, Lycurgue & Solon ; mais si la créance des Juifs qui prétendoient que Dieu lui avoit donné leur loi, étoit mieux fondée que l'opinion des Payens qui faisoient le même honneur à leurs Législateurs. C'est, ajoute Joseph, en comparant ces loix, qu'on peut décider ceux qui en ont donné de meilleures, & qui méritent davantage qu'on croye qu'ils les ont reçues de Dieu. Le sens qu'ont donné ces Sçavans à cet endroit, demande premièrement que Joseph eût mis les idées que les Législateurs Payens avoient données de Dieu dans leurs loix, en comparaison avec la connoissance que Moïse en avoit donnée dans les siennes ; & c'est ce qu'il ne fait pas. Je doute, en second lieu, que M. d'Andilly eût pu citer quelqu'Auteur qui se soit servi de πίστις pour signifier connoissance particulière. Je ne me souviens pas du moins de l'avoir vu pris en ce sens.

Τυχάνω gouverne le génitif par lui-même ; & je suis obligé de faire le même aveu que je viens de faire, par rapport à πίστις ; je veux dire que ma mémoire ne me rappelle point d'avoir vu ce verbe joint avec la préposition ἐν pour gouverner ce cas. Ainsi je soupçonne que cette préposition est transposée, & qu'elle doit être entre τίς & Θεῷ. La manière dont Eusèbe (b) lisoit ce passage dans

(a) Antiq. Juiv. Liv. 3. chap. 5. num. 3. num. 6. ἔχον αὐτοὶ δὲ ἡμῖν αὐτοῖς παρὰ τοῦ Θεοῦ κομίζων. Chap. 7. num. 7. chap. 8. page 169. contr. Appion. Liv. 2. num. 21.

(b) Préparat. Evang. Liv. 8. chap. 3. page 361.

... Καὶ τῆς δικαιοσύνης περὶ τοῦ Θεοῦ πίστεως ἐπιτυχόν δίδασκεν ὅτι ἐμὴ καὶ βλακίαν τοῦ μὴ ἀποκρυπτεῖν ταῖς δικαῖα βεβαιῶσα. Il est juste qu'à l'âge que j'ai, je ne dissimule rien de ce que je crois utile & avantageux. Arrien, expédit. Alexand. page 231.

son exemplaire de Joseph, justifie mon soupçon. Elle autorise même, en quelque sorte, le sens que je lui donne; car s'il lisoit *δικαιώτατος*, au lieu de *δικαίωτατος*, le sens seroit bien naturel, & Joseph diroit : *Quis... justus maximè obtinuisse opinionem, à Deo accepisse leges.* C'est parler Grec en Latin; mais c'est pour faire sentir le tour de son expression, & la pensée en même

tems. C'est ainsi que s'exprime à peu près Coré, dans le quatrième livre des Anriquirés Juives (a). *Εγω ταυτας δικαιωτορος τυγχανω*, ou *τυγχανω*. « Une preuve décisive, dit Philon (b), » que Moïse a été un Législateur » infiniment plus sage que tous ceux » des Grecs & des Barbares, ce » sont les excellentes loix & tout » divines qu'il nous a données. » (c)

(a) Chap. 2. num. 2. sur la fin.

(b) Voyez note u.

Vit. Mos. Liv. 2. page 657. a. b. *ὅτι δ' αὐτοῖς το νομιέται ἄριτοι τῶν παλαιῶν πατέρων ἡσιν ἰσχυροὶ βαρβαροὶ ἔχοντο, καὶ οἱ νόμοι καλῶς καὶ οἱ ἀληθεῖς Θεοὶ. ... ἡμεῖς δὲ ... ἡμῖν ὅ τοῖς παλαιῶσι καὶ ἀρχαῖς τῶν νόμων κατὰ τοῦ Θεοῦ βύληται. ἢ ὅτι εὐσεβεῖς τῶν ἰσχυρῶν μὲν οὐκ ἀπολαύουσιν.* » Mais pour nous qui sommes persuadés que c'est par la » volonté de Dieu que la Loi nous a été d'abord donnée, rien n'est plus religieux que » de l'observer. « Num. 21.

(c) Il me semble que le P. Gillet se trompe. Ce passage me paroît entier, & Joseph raisonne juste.

Les Grecs & les Juifs prétendoient également que leurs Législateurs tenoient leurs loix de Dieu. Pour décider qui des deux peuples avoit raison, en comparant, dit Joseph, les loix de Minos avec celles de Moïse, on verra aisément qui a fait les meilleurs, & qui a rencontré plus juste sur la croyance en Dieu, & qui a eu des notions, des idées plus justes de Dieu.

Je ne sçai pas ce que veut dire le P. Gillet avec l'observation qu'il fait sur le verbe *ἰσχυροὶ*; elle est déplacée & peu juste. Elle est déplacée, parce qu'on ne voit dans cette phrase qu'un seul génitif, & encore y est-il régi par *περὶ*. *Περὶ τῆς τῷ Θεῷ πιστοῦς. Δικαιώτατα* se prend adverbiallement, ou plutôt c'est un accusatif neutre gouverné par *κατὰ* sous-entendu, aussi-bien que *πράγματα* son substantif.

1°. Son observation sur *τυγχάνω* & *ἰσχυροὶ* est peu juste. *Τυχάνω*, & même aucun verbe ne régit par soi-même le génitif, mais toujours en vertu d'une préposition exprimée ou sous-entendue. 2°. *Ἐπιτυγχάνω* gouverne le génitif, le datif, &c. parce que la préposition *ἐπὶ* se joint à ces cas. Il y en a mille exemples dans les Auteurs anciens, & je ne sçai comment ils auront pu échapper à la mémoire du P. Gillet. Saint Paul, Epître aux Hébreux, chap. 6. v. 15. *Ἐπιτύχει τῇ ἐπαγγελίᾳ*. Plutarque. 1. vol. page 148. édit. de Londres, *τῷ δὲ περὶ ἰσχυροῦ*, où il faut sous-entendre *πλάττει*.







# LE MARTYRE DES MACHABÉES,

OU

## L'EMPIRE DE LA RAISON.

I.



ANS le dessein où je suis de prouver, par un discours philosophique, que la raison accompagnée de piété commande à nos passions, je prie mes Lecteurs de donner toute leur attention à ce que je vais dire (a). Le sujet est très-important ; & il n'y a personne qui ne doive s'y intéresser. C'est l'éloge de la plus grande des vertus, je veux dire, de la (b) prudence. Il s'agit en effet de sçavoir si la raison peut réprimer les passions opposées à cette vertu, comme la gourmandise & l'impureté ; soumettre celles qui, comme la violence & les rapines, combattent la justice ; & dompter celles qui, comme la lâcheté, la peur & la mollesse, détruisent la fermeté & le courage.

Mais si la raison commande à nos passions, pourquoi ne dompte-t-elle pas également notre ignorance & notre défaut de mémoire ? L'objection est puérile. La raison n'est pas maîtresse de ses propres foiblesses : elle ne l'est que des passions qui sont opposées à la justice, à la force & à la tempérance ; & son empire ne va pas jusqu'à les détruire, mais à ne s'en pas laisser dominer. Je pourrois donner bien des preuves de sa supériorité : mais rien ne rend cette vérité plus sensible, que le courage avec lequel Eléazar, les sept frères & leur mere ont donné leur vie pour notre Religion. Le mépris des tourmens, la mort qu'ils ont endurée pour nos loix, & le peu de cas qu'ils ont fait de la vie, quand il s'est agi de

(a) Voyez Remarque I.

(b) Voyez le num. 1. où il distingue les branches de la sagesse.

culte divin, font assez voir que la raison a l'empire sur les passions. J'en treprends donc l'éloge de cette sainte mere & de ces personnes vertueuses qui ont donné leur vie pour la piété : & j'admire leur bonheur, juste récompense de leur vertu. Leur fermeté & leur courage ont été non-seulement l'admiration du public (a), elles ont même forcé leurs persécuteurs à les admirer. Ce fut leur patience qui expia les crimes de leur patrie : & ce fut la victoire qu'ils remportèrent sur le Tyran, qui délivra notre nation du joug sous lequel elle gémissait. Après avoir, suivant notre coutume, rendu gloire à Dieu infiniment sage, je vais entrer tout de suite en matière sur ce qui fait le sujet de mes recherches, & je vais présenter sur la scène ces illustres défenseurs de notre Religion.

II. On demande donc si la raison commande aux passions, ce que c'est que la raison & les passions, leurs différentes espèces, & si enfin la raison peut les soumettre toutes. Je la définis, l'esprit qui, par un juste motif, choisit un parti sage. La sagesse est la connoissance des choses divines & humaines, & de leurs causes : elle n'est rien autre chose que la connoissance de la loi qui nous apprend le respect que nous devons avoir pour les choses divines, & l'avantage & l'utilité que nous devons retirer des humaines.

La sagesse a quatre branches, la prudence, la justice, la force & la tempérance. La prudence est la plus considérable ; c'est d'elle dont se sert la raison pour commander aux passions. Les passions les plus universelles sont le plaisir & la douleur : elles se trouvent toutes deux, & dans l'ame, & dans le corps ; & ce sont elles qui donnent le ton à plusieurs autres. Le desir précède le plaisir ; & la joie naît du plaisir. La crainte devance la douleur ; & la douleur engendre la tristesse. La colère vient du plaisir & de la douleur, lorsqu'on réfléchit qu'on s'y est livré (b). Le plaisir est une affection vicieuse, plus variée & plus répandue que toutes les autres passions. La vanité, l'avarice, la recherche de la vaine gloire, l'opiniâtreté & l'envie sont des passions de l'ame, comme la gourmandise, la crapule & la voracité (c) le sont du corps. Le plaisir & la douleur sont dans l'ame & dans le corps, comme deux plantes dont sortent plusieurs rejettons. La raison, comme un industrieux Jardinier, en les pinçant, les sarclant, les arrosant, & en leur donnant les travaux convenables, adoucit & règle le principe des mœurs & des passions : elle conduit & dirige les bonnes qualités, réprime & retient les mauvaises. La tempérance réprime les desirs : les uns appartiennent au corps, les autres à l'ame. La raison les gouverne tous également : en effet, lorsque nous sommes portés à manger de quelque chose qui nous est défendue, d'où vient que nous nous refusons le plaisir de le faire ? N'est-ce pas parce que la raison se rend maîtresse de nos goûts ? C'est elle qui nous fait abstenir de manger des poisons, des oiseaux & des autres animaux que la loi nous défend. La tempé-

(a) II. Machab. chap. 9. v. 15. &c.

(b) La Philosophie de l'Auteur de cet Ouvrage est peu exacte ; mais je ne m'arrêterai pas à le faire voir.

(c) Voyez Remarque II.

rance vient à bout de toutes les passions occasionnées par nos appétits, & la raison met un frein aux mouvemens du corps.

III. Y a-t-il lieu de s'étonner que la participation du beau puisse éteindre les passions de l'ame? N'est-ce pas ce qui nous fait louer le chaste Joseph de ce, que, par la force de son esprit & de sa raison, il sut se mettre au dessus de la volupté? Etant à un âge où l'on s'y porte avec ardeur, sa raison lui fit surmonter la violence de ses passions. Mais ce n'est pas seulement l'aiguillon de la volupté, que la raison vient à bout d'éteindre, elle se rend encore maîtresse de toutes les autres passions. La loi dit: « Vous ne convoiterez pas la femme de votre prochain, ni rien de ce qui lui appartient. » Puisque la loi nous ordonne de ne rien convoiter, elle nous persuadera bien plutôt que la raison, pour aussi bien réprimer nos desirs, que les passions qui sont contraires à la justice. Comment, en effet, un sensuel, un esclave de sa bouche, un yvrogne, pourroient-ils se corriger, s'il n'étoit clair que la raison a l'empire sur nos passions?

Par exemple (a), quelqu'un qui régle sa conduite sur la loi, a beau aimer l'argent, il se fera violence à lui-même; mais il prêtera sans intérêt son argent à ceux qui se trouvent dans le besoin; & si l'année du Jubilé (b) survient, il remettra à ses débiteurs ce qu'ils lui doivent. S'il a du penchant pour une épargne fordide, la loi le retient par le moyen de la raison, & l'empêche de glaner dans son champ ou dans la vigne; & on peut reconnoître en toutes choses, que la raison réprime les passions. La loi ne l'emporte-t-elle pas sur la piété envers nos peres & meres, lorsqu'elle nous défend d'abandonner la vertu pour eux? N'est-elle pas supérieure à l'attachement qu'on a

(a) *Αὐτίκα* sert très-souvent lorsqu'on veut rendre raison de quelque chose. Il faut alors traduire par *verbi causâ*. Quoique ce terme se trouve souvent en ce sens, très-peu de personnes y ont fait attention; & M. Dacier paroît avoir ignoré cette signification. Voici comme il rend un passage du second Alcibiade: (vol. 1. page 390.) « Si autrefois il vous eût monté tout d'un coup dans la tête que c'étoit une très-belle action pour vous d'aller tuer Périclès votre tuteur. » Là-dessus il dit: Les Interprètes Latins ont traduit ce passage, comme si Platon disoit: S'il vous montoit tout d'un coup dans la tête d'aller tuer Périclès votre tuteur; & ils ne se sont pas aperçus qu'ils font tomber Platon dans une faute très-ridicule. Car pour parler ainsi, il falloit que Périclès vécût encore; or il y avoit bien des années qu'il étoit mort.

Les Traducteurs Latins & M. Dacier n'ont point entendu ce passage de Platon. Il falloit traduire: Si, par exemple, il vous fût venu dans l'esprit de, &c. *Ἐν νῦν αὐτίκα μάλα παραδείη, &c. Si*

*tibi, verbi causâ, in mentem veniret.* On trouve souvent *αὐτίκα* en ce sens dans Platon, dans Lucien, & principalement dans les Scholiasles. Voyez entr'autres celui d'Aratus sur le vers. 19. page 4. de l'édition d'Oxford 1672. Après avoir dit que dans beaucoup d'autres mots, quoique les primitifs aient un esprit rude, les dérivés en prennent un doux, il ajoute: *αὐτίκα τὸ ὀδυμῶς ἀπὸ τῷ ὀλοῦ δαυνόμην παραγόμενοι... ψιλῶται.* Par exemple, *ὀδυμῶς*, qui vient d'*ὀλος* avec un esprit rude, en prend un doux. *L'Editeur.*

(b) Le Pere Calmet prétend que l'Auteur confond ici l'année Sabbatique avec celle du Jubilé; mais τῷ ἐβδομηδέκῳ n'est point si déterminé à signifier la septième année, qu'il n'ait pu se prendre quelquefois pour marquer la cinquantième. L'année Sabbatique & l'année Jubilaire étoient deux choses si connues chez les Juifs, qu'il n'est pas probable que l'Auteur de ce Discours ait pu prendre l'une pour l'autre. *Préface, page 420.*



pour la femme, puisque c'est la loi qui nous la fait condamner, quand elle s'écarte de son devoir ? N'est-elle pas plus forte que la tendresse que nous avons pour nos enfans, lorsqu'elle nous les fait châtier quand ils font mal ? N'est-ce point elle enfin qui règle notre amitié, puisqu'elle nous fait reprendre nos amis quand ils commencent des fautes graves ? Cela doit paroître d'autant moins un paradoxe, que la raison se rend maîtresse, par la loi, de la haine ; qu'elle nous empêche de couper les arbres de ceux avec qui nous sommes en guerre ; qu'elle nous oblige de rendre à nos ennemis ce qu'ils ont perdu ; & lorsque quelqu'une de leurs bêtes est tombée, de leur aider à la relever. Elle réprime les passions les plus vives, l'ambition de commander, la vaine gloire, la forte vanité, l'orgueil, les louanges qu'on se donne ridiculement, & la jalousie. Car un esprit sage & prudent subjugué ces passions pernicieuses & les force à se tourner vers le bien : la colère, par exemple, ne vient-il point à bout de la dompter ?

[ Moïse étoit en colère contre Dathan & Abiron ; mais la raison lui fit modérer son ressentiment, & la colère n'eut aucune part à la manière dont il agit à leur égard. Un esprit sage & prudent peut en esser, comme je viens de le dire, vaincre ses passions, modérer les unes, & détruire les autres ] (a). Quelle raison put porter le sage Jacob, un de nos ancêtres, à reprocher à Lévi & à Siméon le massacre de la nation entière des Sichimites, lorsqu'il leur dit (b) : Que votre emportement soit en malédiction. Si la raison ne pouvoit pas réprimer la colère, il n'eût pas parlé ainsi. Quand Dieu créa l'homme, en lui donnant la raison & la liberté, il lui donna aussi les passions & les penchans ; mais il mit la raison sur le trône pour les régler par le moyen des sens internes. Il joignit à ces dons celui de la loi. Quand l'homme la suit, il régit avec tempérance, justice, bonté & force.

Si la raison commande aux passions, pourquoi pourroit-on me dire, ne se soumet-elle pas l'oubli & l'ignorance ? En vérité, la question est puérile. La raison ne peut pas se rendre maîtresse de ses propres faiblesses, mais de celles du corps. Personne, par exemple, ne peut nous empêcher de désirer ; mais la raison peut venir à notre secours, & faire en sorte que nous ne soyons pas esclaves de nos desirs. Personne ne peut nous ôter nos mauvaises inclinations ; mais la raison peut nous aider à n'en être pas vaincus. Elle ne les déracine pas, & ne les détruit pas entièrement, mais elle les combat continuellement. Le Roi David nous en fournit une preuve éclatante. Après avoir combattu tout le jour contre ses ennemis & en avoir tué plusieurs, fatigué sur le soir, & tout en sueur, il retourna à sa tente, qui étoit au milieu du camp. Tout le monde ne songeoit qu'à souper, tandis que ce Prince étoit pressé d'une soif ardente. Il y avoit plusieurs fontaines qui auroient pu le désaltérer ; mais une envie extraordinaire de boire d'une fontaine dont les ennemis étoient maîtres, le brûloit & le consumoit. Cependant ses gardes souffroient beaucoup de l'état

(a) Ce qui est entre les deux crochets, n'est point dans les anciennes éditions.

(b) Génés. chap. 49. v. 7.

où ils le voyoient , lorsque trois braves jeunes gens , touchés de l'envie du Roi (a) , prirent les armes , & s'étant pourvus d'un vase , gagnèrent les retranchemens des ennemis sans être aperçus des gardes , cherchèrent hardiment cette fontaine dans leur camp , & l'ayant enfin trouvée , ils y puisèrent de l'eau & la portèrent au Roi. Mais quoique brûlé des ardeurs de la soif , faisant réflexion que cette eau étoit comme le prix de la vie que ces trois jeunes gens venoient de prodiguer pour la lui apporter , & opposant la raison à la violence de cette envie , il la répandit & en fit un sacrifice à Dieu. Un esprit sage & prudent peut donc arrêter l'impétuosité de ses passions , éteindre leur ardeur , vaincre les plus violentes douleurs du corps , & réprimer par l'excellence de la raison l'empire des passions. Mais il est tems de prouver , par des exemples , ce que j'ai dit en général d'une raison sage & modérée.

IV. Nos ancêtres jouissoient d'une profonde paix , & leur équité les faisoit prospérer. Séleucus Nicator (b) avoit fait un fonds pour fournir aux dépenses nécessaires pour le service de Dieu ; mais des gens amoureux de nouveautés , venant à troubler cette union , nous éprouvâmes alors divers malheurs. Onias avoit la souveraine Sacrificature à vie. C'étoit un personnage d'un grand mérite & d'une vertu admirable. Simon le contrequarroit en tout , & il ne cessoit de le calomnier. Mais voyant qu'il ne pouvoit le perdre auprès du peuple , il s'enfuit dans le dessein de trahir sa patrie ; & il fut trouver Apollonius , qui avoit le Gouvernement de la Syrie , de la Phénicie & de la Cilicie. Il lui dit que l'intérêt qu'il prenoit à ce qui touchoit le Roi , le portoit à le venir trouver pour lui donner avis qu'il y avoit dans le trésor du Temple de Jérusalem des sommes immenses , qui n'appartenoient pas au Temple , & qu'elles conviendroient fort au Roi. Apollonius loua beaucoup Simon de l'amour qu'il avoit pour ce Prince , & fut trouver Séleucus pour lui communiquer l'avis qu'il venoit de recevoir. Apollonius ayant reçu ses ordres , alla en Judée avec une armée nombreuse , & mena avec lui Simon. Étant arrivé , il dit qu'il venoit , par ordre du Roi , pour enlever l'argent des particuliers qui se trouvoit dans le trésor. Le peuple extrêmement affligé , lui remontra l'injustice qu'il y avoit d'abuser de la confiance du public , qui avoit cru placer son argent dans un lieu sûr , & il s'y opposa autant qu'il put. Mais Apollonius l'ayant menacé , se rendit au Temple. Les Prêtres y étoient assemblés avec les femmes & les enfans , pour prier Dieu de prendre la défense de ce saint lieu qu'on méprisoit.

(a) Voyez Remarque III.

(b) L'Auteur de ce Discours s'exprime d'une manière obscure , mais il ne dit pas , comme le prétend l'Interprète , que ce fut à Séleucus Nicator que Simon fit donner avis que le trésor du Temple étoit plein de sommes considérables , dont le Roi pouvoit s'emparer. Il fait le Séleucus , auquel on donne cet avis , fils

d'Antiochus Epiphane. Car il semble qu'il feroit dur de dire qu'il ait ignoré l'histoire des Séleucides à un point de croire que le persécuteur de la religion étoit fils du fondateur du Royaume de Syrie. C'est peut-être assez de reconnoître qu'il s'est trompé en le faisant fils de Séleucus Philopator dont il n'étoit que le frère.



Cependant Apollonius (a) y étant entré avec des troupes pour enlever cet argent, on vit descendre du ciel des Anges à cheval couverts d'armes éclatantes, dont cet Officier & les soldats qui l'accompagnoient furent effrayés. Il tomba à demi-mort (b) dans le parvis extérieur du Temple; & levant les mains au ciel, il pria les Juifs les larmes aux yeux de faire des prières pour lui, & d'appaîser la colère de cette armée céleste (c). Le Grand-Prêtre Onias touché de ses prières, & craignant que le Roi ne soupçonnât qu'Apollonius étoit mort plutôt par la trahison des Juifs que par une punition divine, il pria pour lui. Dieu l'exauça, & cet Officier sauvé contre toute espérance alla rendre compte de tout au Roi.

Séleucus étant mort, il eut pour successeur son fils Antiochus. Ce Prince orgueilleux & méchant déposa Onias, mit en sa place son frere Jason qui s'étoit engagé de lui payer tous les ans trois mille six cents soixante talents (d) s'il l'y élevoit. En lui conférant cette dignité, Antiochus lui donna le commandement sur la nation. Jason s'appliqua (e) à en renverser les coutumes & les loix, & il la porta à toute sorte de désordres. Il ne se contenta pas d'ériger un gymnase dans la citadelle, il abolit même le service du Temple, & il attira par cette conduite la colère de Dieu sur notre nation, qui pour la punir permit qu'Antiochus devint son ennemi. Car ayant appris qu'à la nouvelle qui s'étoit répandue qu'il étoit mort en Egypte dans la guerre qu'il faisoit à Ptolomée, les Juifs en avoient fait de grandes réjouissances, il marcha aussitôt contre eux, saccagea leur ville, & fit une (f) ordonnance par laquelle il condamnoit à mort quiconque observeroit les coutumes de nos peres.

Mais quand il vit que ses ordres ne pouvoient nous faire changer de manière de vivre, qu'on n'avoit aucun égard à ses menaces, à ses châtimens; que des femmes avoient été précipitées du haut des murailles avec leurs enfans pour les avoir circoncis, quoiqu'elles prévissent ce qui devoit leur en arriver: quand le Roi, dis-je, s'aperçut que ses ordres

(a) Ce fut Héliodore, selon l'Auteur du second Livre des Machabées, qui fut chargé de cette commission. L'Auteur de ce Discours a pu se tromper dans le nom de cet Officier. Ce pourroit être aussi le Copiste de l'Ecrivain sacré, qui auroit transcrit Héliodore pour Apollonius. En général il étoit bien naturel que cette commission lui fût donnée. Il étoit à portée de l'exécuter en qualité de commandant de Syrie; & c'étoit lui qui avoit donné l'avis des grandes sommes qui étoient dans le trésor du Temple.

Il faut aussi consulter la note du P. Combès sur cet endroit. L'Editeur.

(b) M. d'Andilly, ni le Pere Calmet n'ont point traduit *ἡμιθνήσκων* τῷ ἱερὶ περιβολῶν. C'est cependant une circonstance qui n'est pas indifférente, que ce fût dans l'enceinte du Temple où toutes les nations pouvoient entrer,

qu'Apollonius tomba à demi-mort.

(c) Un manuscrit ajoute, *ἑμολογῆσαι γὰρ ἡ συνάγωγὴ αὐτὸν ἡμαρτηῖναι, πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις ὁμολῶσαι τῷ τῷ ἱερὶ ἀρετὴν ἔχειν*. M. Breiinger a inséré cette leçon dans la belle édition de la Bible Gréque qu'il a donnée. Apollonius avouoit qu'il avoit péché, & il promettoit de louer par-tout le pouvoir du Temple, s'il en revenoit.

(d) Trois cents soixante talents d'argent pour le souverain Pontificat, quatre-vingt pour le revenu du pays, & cent cinquante pour élever un gymnase. *II. Machab. chap. 4. v. 8. 9.*

(e) » Il ne songea plus qu'à faire des » exactions sur le peuple « [le P. Calmet.] Ce n'est pas le sens d'*ἐξιδύνατο*.

(f) Cette ordonnance est probablement la même que celle qui se trouve au 2. Livre des Machabées, chap. 1. v. 43.



Étoient méprisés, il eut recours aux supplices pour forcer le peuple à manger des viandes défendues, & à abjurer le judaïsme.

V. S'étant donc assis *sur son trône* dans un lieu élevé, accompagné de ses Officiers, & entouré de ses soldats en armes, il ordonna que l'on fit paroître les Juifs devant lui, les uns après les autres, & qu'on les forçât de manger de la chair de cochon & des viandes offertes aux idoles; & que si quelqu'un refusoit de le faire, on le fit mourir dans les tourmens. Après en avoir fait paroître devant lui plusieurs, on fit avancer un vénérable vieillard nommé Eléazar (a). Il étoit de famille sacerdotale, très-instruit de nos loix, & connu à cause de son âge de plusieurs Officiers du Roi. Ce Prince le voyant : « Vieillard, lui dit-il, prévenez les suppli-  
« ces en mangeant de la chair de pourceau, & conservez vos jours; c'est  
« un conseil que je veux bien vous donner, par égard pour votre âge &  
« vos cheveux blancs. En vieillissant dans les superstitions judaïques, vous  
« ne me paroissez point avoir pris un parti sage. Pourquoi en effet avoir  
« en horreur la chair de cet animal, qui est un présent de la nature? C'est  
« une folie de ne vouloir pas jouir des choses agréables qu'on peut se per-  
« mettre sans déshonneur, & c'est faire injure à la nature que de rejeter  
« les présents qu'elle nous fait. Mais vous feriez une plus grande folie, si par  
« de fausses idées sur le vrai & par vos mépris, vous m'alliez forcer à vous  
« punir. Ne vous réveillerez-vous donc point de votre léthargie? Et pré-  
« nant des sentimens plus conformes à votre âge, n'abandonnerez-vous  
« donc point une vaine sagesse & de frivoles raisonnemens pour suivre des  
« vérités utiles? Ne rejetez point les exhortations que je vous fais pour vo-  
« tre bien, ayez pitié de votre vieillesse. Considérez que s'il y a quelque  
« Puissance qui préside à vos superstitions, elle vous pardonnera d'autant  
« plus facilement qu'il n'y a que la violence qui vous en fasse écarter.

Ce fut ainsi que le Tyran exhorta Eléazar à prendre une nourriture que la loi lui défendoit; mais ce généreux vieillard ayant obtenu la permission de parler, répondit. « Persuadés, Seigneur, que notre loi vient de  
« Dieu, nous ne connoissons point de nécessité assez grande pour nous  
« forcer de lui désobéir. C'est pourquoi nous ne voulons la transgresser  
« en aucune façon. Quand elle ne viendrait pas de Dieu, comme vous  
« le dites, il nous suffit de croire qu'elle en vient; cette créance ne nous  
« permet pas de rien faire contre ce que nous respectons comme religieux.  
« Ne croyez pas que ce soit une petite faute pour nous que de prendre  
« une nourriture qui nous est défendue. Transgresser la loi dans les pe-  
« tites observances, c'est la même chose que si on la violoit dans les gran-  
« des (b); & le mépris de la loi est le même. Vous vous moquez de nos  
« loix, comme si nous nous y soumettions sans raison. Elles nous ensei-  
« gnent la tempérance, à nous rendre maîtres de nos passions, & de tout  
« ce qui peut nous flatter. Elles nous exercent à la fermeté, à souffrir tout  
« volontairement. Elles nous apprennent la justice, la piété, & à honorer

(a) L'Écriture dit qu'Eléazar étoit un des premiers Scribes ou Secrétaires : τῶν ἀρχαίων γραμματέων. C'est sans dou-

re ce qu'a voulu dire l'Auteur de ce Traité par ἱερέων γραμματέων.

(b) Offendae autem in uno, factus est omnium reus. S. Jac. cap. 2. v. 10.

« un seul Dieu avec le respect & la décence religieuse qui convient à sa  
 « majesté. C'est pourquoi nous ne mangeons rien de ce qui est impur.  
 « Persuadés que c'est Dieu qui nous a donné notre loi, nous croyons  
 « qu'il ne nous a rien ordonné que de conforme à la nature. Il nous a  
 « permis, ce divin Législateur, de manger de ce qui est propre pour no-  
 « tre nourriture, comme il nous a défendu de manger de ce qui y est con-  
 « traire. C'est une cruauté de vouloir non seulement nous forcer de trans-  
 « gresser notre loi, mais de nous contraindre de manger, afin de pou-  
 « voir se moquer de ce que nous avons mangé des choses immondes.  
 « Je ne vous donnerai pas cette satisfaction : j'en atteste les sermens sa-  
 « crés que firent autrefois nos ancêtres d'observer nos loix. Vous n'aurez  
 « point cette satisfaction. Non, vous ne l'aurez point, quand même vous  
 « me feriez crever les yeux, & mettre en pièces. La vieillesse n'a pas tel-  
 « lement éteint mon courage, que la raison ne la ranime. Préparez vos  
 « roués, allumez vos feux les plus violens. Un sentiment de compassion  
 « pour ma foible vieillesse ne me fera jamais abandonner la loi de mes  
 « peres. Saintes loix qui m'avez instruit, je ne vous oublierai jamais. Aimable  
 « tempérance, je vous serai toujours attaché. Sage profession, je ne rou-  
 « girai jamais de vous; & vous Sacerdote honorable & connoissance de  
 « nos loix, je ne vous renoncerai jamais. [ Ma bouche ne souillera point  
 « une vieillesse respectable, ni une vie passée dans la pratique de nos saintes  
 « loix. ] (a) Je rejoindrai mes peres sans aucune souillure, & je mépriseraï  
 « jusqu'à la mort tous vos supplices. Vous pouvez vous faire obéir  
 « par des impies; mais quelque chose que vous puissiez dire ou faire,  
 « vous ne me forcerez point à changer [sur la] religion de manière de  
 « penser. »

VI. Eléazar ayant ainsi répondu à l'exhortation d'Antiochus, les gardes  
 se saisirent cruellement de lui pour le tourmenter. On commença par dé-  
 pouiller de ses vêtemens ce vénérable vieillard, mais la piété lui en tenoit  
 lieu. On lui lia ensuite les mains derrière le dos, & on le frapa cruelle-  
 ment, tandis qu'un héraut crioit : Obéis au Roi. Mais ce grand homme  
 plein de courage regardoit sans s'émouvoir, & comme si on ne l'eût  
 tourmenté qu'en songe. Les yeux élevés au ciel, il se voyoit déchirer à  
 coups de fouets, & son sang couler. Son corps ne pouvant résister, il  
 tombe par terre; mais la raison demeure ferme & immobile. Un de ses  
 bourreaux plus cruel que les autres (b) se jettant sur lui, tâcha de le faire  
 relever à grands coups de pieds qu'il lui donne dans les flancs. Eléazar  
 souffrit ce mauvais traitement, méprisa les coups qu'on lui portoit, & en-  
 durant courageusement les plus grands tourmens, tel qu'un généreux athlète  
 il vainquit ses bourreaux. Il avoit le visage tout couvert de sueur, & à peine  
 pouvoit-il respirer. Son courage fut admiré de ceux même qui le tourmen-  
 toient.

(a) Les anciennes éditions ont point  
 ce qui est enfermé entre deux crochets.  
 (b) « Alors un des soldats lui sauta  
 » sur le ventre pour l'obliger à se lever. »

[ le P. Calmer. ] Ce n'est pas assurément  
 en sautant sur le ventre de quelqu'un,  
 qu'on l'oblige à se lever.

Des gardes du Roi touchés, les uns de compassion pour sa vieillesse, d'autres à cause des liaisons qu'ils avoient eues avec lui, d'autres enfin par l'admiration pour sa fermeté, s'approchant de lui, lui dirent : « Pourquoi donc, Eléazar, vous livrer ainsi sans aucune raison à de si grands maux ? Nous allons vous présenter des viandes bouillies, seigneur que c'est de la chair de cochon, & mangez-en pour vous sauver la vie. Mais le saint vieillard trouvant ce conseil plus dur que les tourmens, s'écria : À Dieu ne plaise que des enfans d'Abraham soient assez insensés pour jouer par lâcheté un rôle si peu conforme à leur dignité. Après avoir vécu dans la piété jusqu'à une extrême vieillesse, & avoir conservé ma réputation pure & hors d'atteinte ; quelle honte, si m'écartant du droit chemin, j'allois servir à la jeunesse de modèle d'impiété, & si j'allois lui montrer l'exemple de manger des viandes impures ! Je traiterois dans l'opprobre le peu de jours qui me restent ; & devenu l'objet des railleries de tout le monde, & des mépris du Tyran, j'en serois regardé comme un lâche qui n'a pu conserver jusqu'à la mort la loi de son Dieu. Généreux enfans d'Abraham, montrez donc courageusement pour notre sainte loi, » [ & vous bourreaux du Tyran, qu'attendez-vous ? » ] (a)

Quand ils virent qu'il méprisoit si généreusement leurs supplices, & qu'il se montrait insensible aux sentimens de compassion qu'ils lui témoignèrent, ils le menerent à un brasier, où ils le brûlerent avec des instrumens destinés à cela, & lui firent couler (b) dans les narines des liqueurs infectes. Alors consumé par le feu jusqu'aux os, & prêt à rendre l'âme, Eléazar levant les yeux au ciel, dit : « Vous sçavez, mon Dieu, qu'ayant pu me conserver la vie, je meurs pour votre loi au milieu des flammes. Daignez vous réconcilier avec votre peuple, & vous contenter de mon supplice : que mon sang lui tienne lieu d'expiation ; acceptez le sacrifice que je vous fais de ma vie, & daignez conserver ses jours.

Ce fut en tenant un tel langage que mourut ce saint homme au milieu des tourmens que lui fit vaincre sa raison aidée de la loi. On ne peut donc disconvenir que la raison soutenue par la piété ne puisse s'élever au dessus des passions. Si elles lui commandoient, je rendrais témoignage à son empire ; mais puisque c'est elle qui les assujettit, il est juste de lui déferer l'autorité. Quand nous la voyons surmonter les douleurs qu'on fait souffrir au corps, il faut, si nous ne voulons pas nous rendre ridicules, reconnaître qu'elle a le pouvoir de se soumettre les passions. Mais je ne me borne pas à faire voir qu'elle est supérieure à la douleur, je prétends prou-

(a) Les anciennes éditions n'ont point ce qui est enfermé entre deux crochets.

(b) Je ne sçai ce que sont ces *suavia* que les bourreaux mirent dans les narines d'Eléazar. Si les Peres Cornel. à Lapede, Combefis, Calmer, MM. d'Andilly & Havercamp en sçavoient davantage, ils n'ont pas cru que cela méritât d'être expliqué. On fendoit du plomb

dans la bouche des Martyrs ; mais je ne me souviens point d'avoir lu qu'on leur ait versé des sucs infectes dans les narines. Si *suavia* avoit, par la négligence des Copistes, pris la place de *rupidae*, l'Auteur de ce Discours diroit que les bourreaux versèrent des liqueurs brûlantes dans les narines d'Eléazar.



ver qu'elle commande également aux plaisirs, & qu'elle ne leur est pas soumise.

VII. Tel qu'un vaisseau battu de la tempête, qu'un pilote habile conduit heureusement au port, telle est la situation où se trouvoit Eléazar. Les passions, les menaces, & les supplices eurent beau l'assaillir de toutes parts, sa raison n'abandonna point le gouvernail, qu'il ne fût arrivé, après une victoire complète, au port de l'immortalité. Une ville assiégée & battue par différentes machines ne soutient pas si bien l'attaque qu'Eléazar, qui couvert du bouclier de la raison, vainquit glorieusement les tourmens & le feu qui le consuma. Semblable à un rocher contre qui les vagues en courroux vont se briser, il sut opposer un courage inébranlable au torrent des passions. Saint Prêtre, vous n'avez point souillé vos lèvres sacrées, ni une poitrine où la piété régnoit, en prenant un aliment impur, vous, l'ami & le sectateur de la loi, de cette loi divine ! Tels les Prêtres doivent défendre la loi au péril de leur vie, & souffrir jusqu'à la mort les plus rudes épreuves pour dompter les passions. Vous avez, généreux vieillard, glorieusement confirmé par vos souffrances la sainteté de notre religion. Supérieur aux feux les plus ardens, & aux tourmens les plus cruels, loin d'abandonner nos saintes pratiques, vous les avez affirmées. O Eléazar, souverain maître des passions, vous avez consacré par votre conduite les maximes de notre divine Philosophie ! Aaron se jettant, armé de son encensoir, au milieu des flammes qui dévoreroient les Israélites<sup>1</sup>, vainquit l'Ange qui les excitoit : ainsi Eléazar, un de ses descendans, toujours accompagné de la raison, a surmonté les feux dont il étoit consumé. Et ce qu'il y a de plus admirable, ce vénérable vieillard, dont tout le corps étoit épuisé, les chairs déchirées, les muscles relâchés, reprend la vigueur de la jeunesse par la force de son courage. Heureuse vieillesse, vie juste & religieuse que le sceau de la mort a consacrée ! Si la piété a fait mépriser à ce généreux vieillard tous les tourmens jusqu'à la mort même, on doit avouer qu'une raison qui en est accompagnée commande aux passions.

[ On peut m'objecter que tout le monde n'est pas maître de ses passions ; parce qu'une raison sage n'est pas le partage de tout le monde. Tous ceux qui s'attachent à la religion, font tous leurs efforts pour avoir une raison prudente ; ce sont les seuls qui puissent se rendre maîtres des passions. La faiblesse de la raison n'y est point opposée. Quiconque règle sa vie sur les maximes d'une véritable sagesse ; quiconque croit sincèrement en Dieu, & est convaincu que c'est un bonheur de tout souffrir pour la vertu, se rend maître des passions par sa piété : mais il n'y a que le sage & l'homme prudent qui en soit le maître, & qui soit véritablement fort. ] (a)

VIII. Ce fut par ce moyen que de jeunes gens soutenus & animés par la piété & par la raison surmonterent les tourmens les plus cruels. Le Tyran vaincu publiquement dans les premiers efforts qu'il avoit faits, &

(a) Ce qui est renfermé entre deux crochets, ne se trouve point dans les anciennes éditions.

n'ayant pu obliger un bon vieillard à manger des viandes immondes, ordonna avec colère qu'on fit avancer d'autres Juifs (a) : que, s'ils mangeoient des viandes qui leur étoient défendues, qu'on leur donnât la liberté; mais que, s'ils le refusoient, on les tourmentât avec la dernière rigueur.

Aux ordres du Tyran on amena sept frères avec leur mere. La pudeur relevoit la beauté de leur visage : ils étoient bien faits, leur extérieur étoit gracieux, & leur cœur pénétré de la crainte de Dieu. Quand le Tyran les vit, [formant comme un chœur autour de leur mere] (b), frappé de leur bonne grace & de leur air noble, il leur ordonna, avec un petit souris, de s'approcher. « Jeunes gens, leur dit-il, j'admire la bonne grace  
« de chacun de vous en particulier ; & tant de frères réunis me font  
« plaisir à voir : ainsi je ne me contente pas de vous conseiller de ne  
« vous pas laisser emporter au fol entêtement qui a perdu ce malheureux  
« vieillard ; mais je vous exhorte à mériter mon amitié, par votre sou-  
« mission à mes ordres. Si je sçais punir ceux qui résistent à mes com-  
« mandemens, je sçais aussi récompenser ceux qui y obéissent. Si vous vous  
« rendez à mes volontés, je vous élèverai aux premières charges, & je  
« vous donnerai des commandemens dans mes Etats. Renoncez aux loix  
« de votre nation, vivez comme les Grecs : jouissez, par cet heureux  
« changement, des plaisirs d'une brillante jeunesse. Si vous m'irritez par  
« votre défobéissance, vous m'obligerez à vous faire mourir dans les  
« tourmens. Ne vous refusez pas à vous-mêmes les sentimens de compas-  
« sion que m'inspirent, tout irrité que je sois contre votre nation, votre  
« jeunesse & votre bonne grace. Faites réflexion qu'en défobéissant à mes  
« ordres, vous n'aurez d'autre avantage que de mourir d'une manière  
« cruelle. »

Le Roi ayant cessé de parler, ordonna qu'on leur fit voir les divers instrumens de supplice ; afin que la crainte leur fit manger des viandes défendues. Quand les gardes eurent fait avancer les roues, les chevaux, les dislocateurs, les carapultes, les chaudières, les poêles, les gantelets de fer, les coins & les soufflets pour allumer le feu : « Tremblez, jeunes  
« gens, leur dit le Roi : le Dieu que vous adorez, vous pardonnera d'avoir  
« transgressé ses ordres à la vue de ces cruels instrumens. » Mais ces courageux athlètes, sans se laisser toucher des honnêtetés insidieuses du Tyran, & sans craindre ce cruel appareil, lui résistèrent courageusement, & leur raison les fit triompher de la cruauté.

(a) M. d'Andilly & le P. Calmet n'ont point traduit *ἐκ τῶν τῶν Ἑβραίων λαῶν*. Quelques manuscrits ont *ἀγίαις* ; ce qui revient au même sens : d'autres *ἰσχυαίς*, leçon qu'a suivie M. Bretinger dans sa belle édition de la Bible des Septante. L'Officier que le Roi envoya en Judée, avoir ordre de faire mourir tous ceux qui étoient en âge : *τῶν ἡλικία πέντε καὶ ἑξαποδῶν*, (II. Machab. chap. 5. v. 14.) & de vendre les femmes & les enfans. C'est sans

doute ce que veut dire l'Auteur de ce Discours, lorsqu'il dit que le Roi ordonna qu'on amenât *ἀπὸ τῶν ἡλικίας τῶν Ἑβραίων*.

Si M. d'Andilly & le P. Calmet se fussent souvenu de ce passage, ils n'eussent pas sans doute traité de *jeunes enfans* les sept frères qu'Antiochus fit mourir.

(b) Ce qui est renfermé entre deux crochets, ne se trouve point dans les anciennes éditions.

S'ils avoient été des lâches, s'ils avoient manqué de courage, que pensons-nous qu'ils eussent répondu au Tyran? N'auroient-ils pas dit :  
 « Malheureux, insensés que nous sommes ! le Roi nous invite à mériter ,  
 « par notre obéissance, les bienfaits ; & pour de vaines spéculations nous  
 « affronterions, en résistant à ses ordres, une mort certaine ? Ces sup-  
 « plices dont on nous menace, ne sont-ils pas horribles, & ne méri-  
 « tent-ils pas qu'on y fasse réflexion ? Fuyons une vaine gloire & une  
 « vanité qui ne peuvent être que mortelles. Ayons compassion de notre  
 « jeunesse ; ayons pitié de la vieillelle de notre mere. Considérons que  
 « notre résistance va nous faire perdre la vie. Dieu ne nous punira pas  
 « de ce que la crainte nous a fait obéir au Roi. Pourquoi sortir de cette  
 « vie ? Pourquoi nous priver de ses agrémens ? Ne prétendons point  
 « forcer la nécessité, & ne cherchons point une vaine gloire dans les  
 « supplices. Notre loi même ne nous condamne pas à perdre la vie ,  
 « lorsque la crainte des supplices nous force à la transgresser. Pourquoi  
 « nous piquer d'une inutile résistance, & nous applaudir d'une fermeté  
 « qui nous causera la mort, tandis qu'obéissans au Roi nous pouvons  
 « vivre tranquillement ? » Mais ces jeunes gens, quoique sur le point  
 d'être livrés aux supplices, ne dirent rien de semblable ; ils ne le pen-  
 sèrent pas même. Ils firent taire les sentimens de la nature, pour s'éle-  
 ver au dessus des plus cruels tourmens ; & le Tyran n'eut pas plutôt cessé  
 de les exhorter, qu'ils éleverent tous la voix, comme s'ils n'avoient eu  
 qu'une ame & qu'un cœur.

IX. « Pourquoi, Seigneur, lui dirent-ils, différez-vous ? C'est à vous  
 « à voir ce que vous avez dessein de faire : pour nous, nous sommes  
 « prêts à mourir plutôt que de transgresser la loi de nos peres. Nos  
 « ancêtres n'auroient-ils point à rougir de notre désobéissance à Moïse  
 « & à la loi ? Cessez de nous le conseiller. N'avez point pour nous plus  
 « de compassion que nous n'en avons nous-mêmes : c'est nous haïr.  
 « La mort nous est moins insupportable que cette prétendue compassion  
 « qui ne nous conserveroit qu'en nous rendant prévaricateurs de nos  
 « saintes loix. Vous croyez nous épouvanter, en nous menaçant de nous  
 « faire expirer dans les tourmens ; comme si vous n'aviez pas appris ,  
 « il n'y a qu'un instant, dans la personne d'Eléazar, *ce que vous devez*  
 « *attendre de nous* : si la religion a pu soutenir ce vieillard au milieu des  
 « supplices ; nous qui sommes ses disciples, ne devons-nous pas, à plus  
 « forte raison, mépriser à notre âge les tourmens & la mort dont il a  
 « su triompher ? Faites-en l'épreuve : mais ne croyez pas qu'en nous  
 « faisant mourir pour notre religion, vous puissiez nuire à nos ames.  
 « Notre fermeté nous procurera le prix de la vertu ; & nous serons avec  
 « Dieu, pour qui nous aurons souffert. Mais la justice divine vous pu-  
 « nira par des supplices éternels, de ce que vous nous avez fait endurer. »

Le Roi outré contre ces jeunes gens, non-seulement à cause de leur désobéissance, mais encore à cause de leur ingratitude, donne ses ordres à ses gardes. Ils saisisent aussitôt le plus âgé des sept freres, lui déchir-  
 zent les habits, lui lient les mains & les bras derrière le dos ; & après



s'être laissés à le fraper sans rien gagner, ils l'étendirent sur la roue avec tant de violence, que tous les membres en furent disloqués. Quoiqu'il eût le corps tout brisé, il dit au Roi : « Infâme tyran, barbare ennemi de la justice divine, ce n'est point pour avoir tué personne, ou pour avoir commis quelque impiété, que vous me faites tourmenter si cruellement, mais parce que je défends la loi de Dieu. » Les gardes lui ayant dit : Promettez de manger des viandes qui vous sont défendues, afin de vous délivrer des tourmens ; il leur répondit : « Vos roues, ministres d'iniquité, n'auront jamais la force de triompher de ma raison. Coupez mes membres, brûlez ma chair, tourmentez mon corps. Je veux vous convaincre, en souffrant tous vos supplices, qu'il n'y a que les Hébreux d'invincibles, quand il s'agit de la vertu. » Ayant ainsi parlé, les bourreaux mirent le feu sous lui, l'animerent & bandèrent la roue avec force. Bientôt elle se couvrit de sang ; le charbon en fut éteint, & des lambeaux de chair tomberent sur l'essieu. Mais quoique son corps fût en quelque sorte tout en pièces, il ne jeta aucun soupir ; & comme s'il n'eût été au milieu des flammes que pour se former à une bienheureuse immortalité, il souffrit courageusement un si grand supplice. « Suivez mon exemple, disoit-il à ses freres, ne m'abandonnez pas, & ne renoncez pas au courage de votre frere. Combattez généreusement pour notre religion. La colère de Dieu s'apaisera ; & sa providence qui a toujours veillé pour le salut de notre nation, ne manquera pas de châtier l'orgueilleux tyran. » Ce fut en finissant ces paroles, que ce généreux Israélite consumma son sacrifice. Personne ne put s'empêcher d'admirer la grandeur de son courage.

Cependant les gardes firent avancer le second de ces freres ; & s'étant armés de gants de fer (a), dont les ongles étoient pointus, ils l'attachèrent à une espèce de cheval (b). Mais avant de lui donner la torture, ils lui demanderent s'il ne vouloit pas manger des viandes qu'on lui ordonnoit. Ce jeune homme ayant répondu courageusement, ces tigres

(a) M. d'Andilly & le Pere Calmer ont cru que ce fut aux mains du Martyr que les bourreaux mirent les gants de fer : ce fut dans les leurs qu'ils les mirent. Ce que l'Auteur de ce Discours ajoute qu'ils lui déchirerent le corps, τὰς σάρκας χαλῶν, le fait voir.

(b) « L'attachèrent à une espèce de cheval, comme s'ils eussent eu peur qu'il s'échappât par la fuite. » Le peu de sens de cette pensée est évident, ce semble, faire soupçonner au sçavant Interprète que le texte de son original n'étoit pas pur, & qu'il n'étoit difficile de s'appercevoir que οὐκ ἔστιν ἔχοντα τὴν θέσιν, comme le P. Combefis l'avoit conjecturé. Le P. Calmer » & déchirerent sa chair jusqu'au bas

du ventre. » C'est comme M. d'Andilly avoit traduit ἐπὶ τῶν ταυμάτων. Τίς, comme l'a fort bien remarqué le P. Combefis, ne signifie pas le bas du ventre : il signifie en général un muscle, & en particulier ceux du col qui soutiennent la tête, & ceux qui prennent naissance au genou, & finissent au talon, qu'on appelle fascialia. Le sçavant Dominicus s'est déterminé pour le premier sens. J'ai cru que le second étoit plus propre à exprimer la cruauté avec laquelle le saint jeune homme avoit été tourmenté : τὸ δὲ πλεονέκτως, ὁ πρὸς τὴν πύξιν παύεται, ἀσθενέος ἀρξάμενος, τὴν καλῶναι. Jui. Pottier. Liv. 2. ch. 4. Segm. 191. page 247.

altérés de sang lui déchirèrent la chair avec des ongles de fer depuis les pieds jusqu'aux joues, & lui arrachèrent la peau de dessus la tête. Mais supérieur à ces vives douleurs, il dit : « La mort, quelle qu'elle soit, est douce lorsqu'on la souffre pour la défense de notre religion. Cruel tyran, la victoire que me fait remporter la religion sur ton orgueil, est pour toi un supplice plus grand que ceux que tu me fais souffrir. Le plaisir que l'on goûte dans la vertu, adoucit mes peines. Pour toi, cruel tyran, tes menaces impies font ton supplice, & tu n'échapperas point à la vengeance divine. »

X. Le second de ces frères étant mort d'une manière si glorieuse, on amena le troisième. Comme on l'exhortoit à faire ce qu'on demandoit de lui, pour se conserver la vie, il s'écria : « Ignorez-vous donc que je suis le frère de ceux qui viennent de mourir ? que la même père & la même mère nous ont donné la vie ; & que nous avons été élevés dans les mêmes principes ? Je ne renoncerai point à l'honneur d'être leur frère. » Ses bourreaux irrités de la généreuse liberté avec laquelle il parloit, lui disloquèrent les pieds & les mains dans une machine, les firent sortir de leurs jointures & les brisèrent. Ils mirent en pièces ses doigts, ses mains, ses coudes & ses cuisses : mais tout cela ne pouvant le réduire, ils lui enlevèrent la peau avec des ongles de fer (a), & le mirent sur la roue. Dans cet état, & toutes les jointures disloquées, il voyoit tranquillement sa chair tomber par morceaux, & des ruisseaux de sang couler de ses côtés. Près de rendre l'esprit, il dit : « Nous souffrons, cruel tyran, ces supplices pour la vertu & notre sainte loi. Mais pour vous, vos crimes & votre impiété vous livreront à des tourmens qui ne finiront jamais. » Etant mort aussi courageusement que ses deux frères, on amena le quatrième.

« Vous abandonnerez-vous, lui dirent les gardes, à la même folie qui a perdu vos frères ? » Il leur répondit : « Vos feux n'ont point assez d'activité pour m'inspirer de la lâcheté. J'en atteste la bienheureuse mort de mes frères, les supplices éternels que souffrira le tyran, & la vie glorieuse des gens de bien : je ne déshonorerai point leur générosité. Inventez, cruel tyran, de nouvelles tortures ; elles vous convaincront que je suis véritablement le frère de ceux que vous venez de faire mourir. » Le barbare Antiochus, toujours altéré de sang, l'ayant ainsi entendu parler, ordonna qu'on lui coupât la langue.

(a) « On lui arracha la peau & les extrémités des doigts. » [ *Le Père Calmet.* ] M. Havercanip a traduit dans ce sens ; mais ce n'est pas, je crois, celui de l'Auteur. M. d'Andilly en approche, ce semble, davantage en traduisant : « On lui arracha la peau avec les ongles. » Comme l'Auteur de ce Discours ne parle que de l'enlèvement de la peau du saint Martyr, c'est une marque que ce n'est pas l'extrémité des doigts qu'il lui fait

enlever. Il venoit de rapporter que les bourreaux avoient enlevé la peau au second de ces saints frères avec des mains de fer. C'est probablement le même supplice qu'il dit qu'on fit souffrir au troisième Martyr, mais en d'autres termes pour varier son style : *ἡσπιδόμας τὸ δῖμμα σὺν ἄραις τῶν δακτύλων κορυφαῖς ἀποσπύσσει.* » Ils lui enlevèrent la peau en l'arrachant avec des ongles de fer, ce

« Quand vous m'aurez, dit ce généreux Athlète, privé de l'organe de la voix, Dieu entend ceux qui ne parlent point. La voilà tirée, coupez-la, vous ne m'ôterez pas pour cela le courage. Je verrai avec plaisir tous mes membres mis en pièces pour la loi de mon Dieu. Mais vous qui faites couper une langue consacrée à chanter ses louanges, vous éprouverez bientôt les effets de sa colère. »

XI. Aussi-tôt qu'il eût rendu l'esprit dans les tourmens, le cinquième de ces généreux freres accourut. « Je ne me fais point attendre, » dit-il, cruel tyran, quand il s'agit de combatte pour la vertu. Je me présente de moi-même; afin que ma mort augmentant le nombre de vos crimes, augmente la rigueur avec laquelle la justice divine vous punira. Ennemi du genre humain & de toute vertu, que vous avons-nous fait pour nous tourmenter si cruellement? Est-ce à cause que nous servons le Créateur de toutes choses, & que nous vivons selon sa sainte loi? Mais loin de mériter pour cela une mort cruelle, nous sommes au contraire dignes de louanges. » Il parloit encore, lorsque les gardes le lièrent, & l'ayant traîné sur la catapulte, ils l'y attachèrent; & lui ayant mis des entraves de fer, ils lui plierent les reins sur un rouleau cylindrique, autour duquel courbé sur la roue comme un scorpion, (a) il fut mis en pièces. Le corps accablé & près de rendre l'esprit, il dit: « Cruel tyran, vous nous rendez, contre votre intention, un grand service, en nous procurant l'occasion par les tourmens que vous nous faites endurer, de donner des preuves de notre attachement pour nos saintes loix. »

Aussi-tôt qu'il eut expiré, on amena le sixième de ces généreux freres. Le tyran lui ayant dit que, s'il vouloit obéir à ses ordres, on le mettroit en liberté, il répondit: « Si l'on compte les années, je suis plus jeune que mes freres; mais pour la fermeté & le courage, je suis aussi âgé qu'eux. Elevés & instruits de la même manière, nous devons également mourir pour notre loi. Ainsi si vous êtes résolu de faire tourmenter tous ceux qui ne veulent pas se souiller par des viandes impures, je suis prêt. » Ayant ainsi parlé, les gardes se saisirent de lui; & l'ayant étendu violemment sur la roue, ils lui disloquerent les vertèbres, & mirent le feu sous son corps. Ils faisoient rougir des broches dont ils lui perçoient & brûloient les côtés & les entrailles. Pendant qu'on

(a) Je ne me flatte pas de pouvoir donner une idée exacte de la manière dont ce généreux Martyr fut tourmenté. On peut consulter celle dont les Peres Combefis, Calmer & M. Havercamp ont traduit ce qu'en dit l'Auteur de ce Discours. *Σcorpῖον* signifie deux choses auxquelles il peut comparer l'état où les bourreaux mirent le corps du saint Martyr. Il signifie l'animal que nous appelons scorpion, & une machine de guerre

pour lancer des dards ou des pierres. Si l'on avoit une estampe de cette machine, on pourroit se décider si c'est d'elle ou de l'animal que cet Auteur prend sa comparaison, pour faire concevoir l'état où fut mis le corps du saint Martyr. Mais comme nous n'en avons aucune, je ne veux point par une prétendue explication fatiguer le Lecteur pour concevoir ce que je ne conçois pas moi-même.



le tourmentoit si cruellement , il s'écrioit : « O saint combat , dans lequel , appelé avec mes freres pour notre sainte religion , nous n'avons point été vaincus ! La science de la religion est invincible : je mourrai avec mes freres , mais couvert de ma probité comme d'une armure. Pour vous , cruel persécuteur , vous trouverez au sortir de cette vie un sévère vengeur de vos crimes. Vous avez inventé de nouveaux supplices , vous avez cruellement persécuté la véritable religion ; mais six jeunes freres ont triomphé de votre tyrannie. Vous n'avez pu ébranler notre constance , ni nous forcer à manger des viandes impures , preuve bien décidée de votre impuissance. Vos feux ont été de glace , vos machines sans effet , & votre violence sans force. Nous n'avons point d'autres gardes que notre sainte loi : c'est elle qui donne de la fermeté à notre raison , & qui la rend invincible. »

XII. Après que ce courageux Athlète eut fini glorieusement sa carrière dans une chaudière où l'on l'avoit jeté , on fit venir le plus jeune des sept freres. Le tyran , quoique irrité de ce que lui avoient dit ses freres , en eut cependant compassion. Le voyant déjà chargé de chaînes , il ordonna qu'on le fit approcher. « Vous voyez , lui dit-il , ce que vos freres se sont attiré par leur entièrement. Ils sont morts dans de cruels supplices pour n'avoir pas voulu m'obéir. Vous mourrez de même à la fleur de votre âge , si vous prétendez , misérable , me résister. Mais si vous m'obéissez , je vous mettrai au nombre de mes amis , & je vous donnerai des emplois brillans. » Après cette exhortation il envoya chercher la mere du jeune homme , & la plaignant de se voir privée de tant d'enfans , il l'engagea , en lui promettant la vie , à porter le seul fils qui lui restoit , à obéir à ses ordres. Mais cette généreuse mere l'ayant exhorté en Hébreu à *ne pas renoncer à sa religion* , (a) comme nous allons dire tout à l'heure , il pria qu'on le déliât , afin qu'il pût parler au Roi & à ses Officiers. On eut beaucoup de joie de la demande de ce jeune homme , & on lui ôta ses chaînes dans l'instant. Il courut alors aux chaudières , & s'étant arrêté : « Impie , dit-il , & le plus méchant des hommes , n'avez-vous point de honte de tourmenter ceux qui pratiquent la piété , & de faire mourir les serviteurs d'un Dieu qui vous a comblé de biens , & qui vous a mis la couronne sur la tête ? Mais la justice divine vous prépare des feux éternels , & des tourmens qui ne vous donneront jamais de relâche. Plus féroce que les bêtes sauvages , quoique vous soyez homme , vous n'avez point eu honte de faire couper la langue à vos semblables formés des mêmes élémens , & de leur faire souffrir de si cruels supplices. Par leur mort glorieuse ils ont consommé le sacrifice de leur piété : mais Dieu vous punira avec la dernière sévérité pour avoir fait mourir injustement les défenseurs de la vertu. Près de mourir , je ne dégènerai point du courage & de la constance de mes freres. Je prie le Dieu de mes peres d'être propice à notre nation , & de vous punir dans cette vie & dans l'autre. »

(a) Voyez Remarque V.

Après avoir ainsi parlé, il se jeta dans la chaudière, & termina ainsi ses jours.

XIII. Les tourmens que souffrirent ces généreux freres, sont une preuve sans réplique, que la raison soutenue de la piété peut dompter les passions. Si, devenus esclaves de leurs passions, ils avoient mangé des viandes impures, nous conviendrions qu'ils auroient été vaincus. Mais il arriva tout le contraire; la force d'une raison épurée par la religion les en rendit maîtres. On ne peut en effet méconnoître son empire, lorsqu'on la voit triompher des sentimens les plus naturels & des plus cruels supplices. Comment, à la vuë des tourmens qui n'ont pu abbatre le courage de ces jeunes gens, ne pas admirer la force invincible de leur raison? De même que de fortes tours élevées à l'entrée d'un port le rendent sûr aux vaisseaux en brisant les flots de la mer; ainsi la raison (a) dans ces sept freres assurant la piété les a fait triompher de l'intempérance des passions.

S'encourageant par un mutuel concert de piété, ils se disoient :  
 « Mourons comme des freres bien unis pour notre loi. Imitons les trois  
 « jeunes hommes qui mépriserent en Assyrie une fournaise semblable  
 « à ces feux qu'on allume contre nous. Ne craignons point, quand il  
 « s'agit de donner des preuves de notre religion. » L'un disoit : « Cou-  
 « rage, mon frere. Un autre : Souffrez généralement. Un troisième :  
 « Souvenez-vous de qui vous descendez, & par la main de quel pere  
 « Isaac se soumit à être sacrifié. Se regardant tous, joyeux & remplis  
 « d'une sainte hardiesse, ils se disoient : Dieu nous a donné la vie, con-  
 « sacrons-la lui de tout notre cœur, & livrons nos corps à la défense de  
 « notre loi. Ne craignons point ceux qui s'imaginent pouvoir les dé-  
 « truire. Les supplices éternels préparés à ceux qui transgressent les com-  
 « mandemens de Dieu, doivent nous faire craindre bien davantage pour  
 « notre ame. Armons-nous de cette divine raison qui triomphe des pas-  
 « sions. Mourant pour une si belle cause, Abraham, Isaac & Jacob nous  
 « recevront dans leur sein, (b) & tous nos ancêtres nous loueront. »  
 Lorsqu'on enlevoit un d'eux, pour le mener au supplice, les au-  
 tres disoient : « Ne nous déshonorez pas, mon frere, & ne trompez pas  
 « l'espérance de ceux qui viennent de mourir. Vous n'ignorez pas qu'il  
 « y a un charme secret, principe de l'union fraternelle; la divine Pro-  
 « vidence infiniment sage l'a transmis de nos ancêtres à leurs enfans, (c)  
 « & l'a formé dans le sein de nos meres. Nous y sommes demeurés  
 « également : nous avons été engendrés dans le même endroit : le même  
 « sang nous a fait croître, & la même ame nous a donné la perfection :  
 « nous avons été mis au monde dans la même distance de notre concep-

(a) Tout ceci est extrêmement figuré dans le Grec. » Ainsi les sept tours de la prudence de ces jeunes gens, fortifiant le port de la piété. « Il y a deux ou trois autres endroits dans ce Discours où

Joseph affectant de la grandeur, donne dans le galimathias. L'Editeur.

(b) Et portaretur ab Angelis in sinuum Abraham. Luc. cap. 16. v. 22.

(c) Voyez Remarque V.

« tion. C'est en suçant le même lait : c'est en étant portés sur les mêmes  
 « bras que notre union s'est formée. Elle s'est fortifiée par la même nour-  
 « riture, par les mêmes habitudes, les mêmes instructions, & par les  
 « autres exercices de notre sainte loi. »

C'est ainsi que ces sept freres, par une heureuse conformité de senti-  
 mens, s'animoient avec la dernière tendresse. Instruits par la même  
 loi, formés à la pratique des mêmes exercices, & élevés dans la même  
 religion, ils s'en animoient d'avantage. L'amour qu'ils avoient pour la  
 vertu, resserroit les liens de l'amitié qu'ils se portoient ; & à la piété dont  
 ils étoient pénétrés, ils joignoient l'amour le plus tendre qui puisse unir  
 des freres. Mais quoique le sang, l'habitude, & leurs mœurs vertueuses  
 leur eussent inspiré les sentimens les plus vifs les uns pour les autres, la  
 piété cependant leur donna la force de soutenir la vuë de ceux qui  
 étoient dans les tourmens, & de les y voir expirer.

XIV. Ils s'animoient même mutuellement à souffrir, & ne méprisoient  
 pas seulement les douleurs, mais s'élevoient encore au dessus des sentimens  
 que l'amitié leur inspiroit. O raison qui commandez aux plus grands Rois,  
 plus libre que la liberté même ! O union sacrée & admirable de ces  
 sept freres dans la piété ! Aucun d'eux ne témoigna de la crainte : au-  
 cun ne balança à souffrir la mort ; tous y coururent comme à une heu-  
 reuse immortalité. De même que les pieds & les mains se meuvent, se-  
 lon que l'ame les conduit ; ainsi ces saints Athlètes, portés à la mort par  
 une solide piété comme par une même ame, s'unirent tous pour s'y li-  
 vrer. O sacré nombre de sept ! Comme dans la création du monde ce  
 nombre fut consacré à la piété, de même ces sept freres formant, pour  
 ainsi dire, un chœur, foulèrent aux pieds la crainte des tourmens : nous  
 frémissons au simple récit de ces tourmens. Mais ils n'en entendoient  
 pas seulement parler, ils en voyoient les instrumens, & ils se croyoient  
 heureux que les menaces du tyran alloient s'exécuter. Peut-on assez ad-  
 mirer leur courage à les souffrir, mais principalement les cruelles dou-  
 leurs du feu ? Y a-t-il rien en effet de plus (a) douloureux ? Son action vive  
 & aiguë pénétrant par-tout défunt & détruit le corps.

Mais nous ne devons pas être surpris que la raison ait fait triompher  
 ces jeunes gens des tourmens les plus cruels, lorsque nous voyons une  
 sainte femme en souffrir de toutes les espèces. Car leur mere souffrit en  
 elle-même tous ceux qu'elle leur voyoit endurer. Considérez combien  
 l'amour d'une mere est actif, & comme il rapporte tout à sa tendresse  
 pour ses enfans. Les animaux ont pour leurs petits les mêmes sentimens  
 que l'homme. [ Nous voyons avec quelle ardeur les défendent ceux d'en-  
 tre les oiseaux qui sont privés, & qui font leurs nids dans les toits.  
 Ceux qui sont sur le haut des rochers, ou dans des endroits escarpés sur  
 le bord des abîmes, ou dans des trous d'arbres, ou sur leurs plus hau-  
 tes branches, en écartent tout ce qui en veut approcher. Que s'ils ne  
 le peuvent pas, inquiets, ils volent alentour, appellent dans leur lan-

(a) Voyez Remarque VI.



gage du secours pour leurs petits, & leur en donnent autant qu'ils le peuvent.] (a)

Mais pourquoi aller chercher dans les animaux des preuves de la tendresse que les meres ont pour leurs enfans ? Les abeilles, dans le tems qu'elles travaillent à leur cire, (b) écartent les insectes qui veulent approcher de leurs ruches, & les chassent aux dépens même de leur vie, avec leurs petits aiguillons comme avec des pointes de fer. Cependant quelque grande que fût la tendresse de cette sainte mere pour ses enfans, animée du même courage qu'Abraham, rien ne fut capable d'ébranler sa fermeté.

XV. O raison qui domptez les passions ! ô pitié plus précieuse à une mere que la tendresse qu'elle a pour ses enfans ! D'un côté la religion se présente ; de l'autre, la vie de ses sept enfans dont ils pouvoient jouir, suivant les promesses du tyran. Mais cette sainte femme ne balance point, elle préfère la pitié qui lui assure une vie éternelle avec Dieu. Que ne puis-je bien représenter les sentimens de tendresse des peres pour leurs enfans, qui impriment d'une manière admirable dans cette petite figure, & le caractère, & les traits de ceux qui leur ont donné le jour. Sentimens encore plus vifs dans la mere que dans le pere, lorsqu'elle voit arriver à ses enfans quelque accident. Comme elle est naturellement plus foible & plus tendre que l'homme, elle a aussi plus d'amour pour ses enfans. Cette sainte mere avoit pour les siens plus de tendresse qu'aucune mere n'en a jamais eue. Les incommodités de sept grossesses, & les douleurs qu'elle avoit éprouvées en mettant chacun d'eux au monde, lui avoient donné pour eux l'attachement le plus tendre. Mais la crainte de Dieu lui fit mépriser la conservation d'une vie qui ne pouvoit être que momentanée. L'amour de la vertu, & l'obéissance à la loi qu'elle voyoit en eux, rendoit encore ces sentimens plus vifs. En effet tous ses enfans étoient justes & sobres : ils avoient des sentimens nobles ; ils s'aimoient, ils aimoient leur mere, & ils eurent pour elle jusqu'au dernier soupir une obéissance parfaite, jointe à une pratique exacte de la loi.

Mais quoiqu'elle trouvât en ses enfans tant de motifs de les aimer, les tourmens qu'elle leur vit endurer, ne furent pas capables d'affoiblir la force de sa raison. Elle les exhorta au contraire tous à mourir courageusement pour leur religion. O nature, charmes secrets de l'amour maternel, tendresse intelligente, prix (c) de l'éducation, invincibles sen-

(a) Les anciennes éditions n'ont point ce qui est entre deux crochets. Ce peut être une scholie qui a passé de la marge dans le texte. Le sens des anciennes éditions où ce morceau ne se trouve pas, n'en souffre point. Il semble même que cette addition rende le sens de l'Auteur embarrassé, & peu lié avec ce qui la précède, & ce qui la suit.

(b) Voyez Remarque VI.

(c) Il y a dans le Grec *τιμωρία*. C'étoit le prix, la récompense que les enfans devoient à leurs peres & meres pour les soins qu'ils avoient pris d'eux dans leur enfance. Ce prix consistoit dans les soins réciproques des enfans pour leurs peres devenus sur l'âge.

Cette sainte mere espéroit que ses

rimens naturels à une mere, qu'êtes-vous devenus ? Elle voit tourmenter & brûler ses enfans les uns après les autres ; mais sa piété la rend insensible en quelque sorte. Elle voit leur chair consumée par la violence du feu, leurs pieds & leurs mains palpitans à terre, la peau de la tête enlevée jusqu'aux joues comme des masques, si j'ose m'exprimer ainsi. C'est alors que cette mere éprouva de plus grandes douleurs que celles qu'elle avoit souffertes, en leur donnant le jour. Heureuse mere, qui avez en quelque sorte donné naissance à la piété, vous avez vu avec fermeté le premier de vos enfans rendre l'esprit *au milieu des tourmens*. Les tendres regards que le second jettoit sur vous en expirant, ni les derniers soupirs du troisième ne purent vous faire changer de résolution. Vous les vîtes tous, les yeux enflammés, regarder fixement leur supplice : vous vîtes en eux les signes avant-coureurs de la mort, sans donner aucune marque de foiblesse. Leurs corps brûlés, leurs mains coupées, leurs têtes dont on avoit enlevé la peau, jetées les unes sur les autres, leurs corps morts entassés, & formant comme une espèce de chœur, ne purent vous arracher une seule larme. Les syrènes n'ont point un chant si séduisant, les cygnes n'attirent point si agréablement par leur mélodie ceux qui les entendent, que les voix de ces généreux Athlètes qui appelloient leur mere du milieu des supplices. Ah ! quelles douleurs n'éprouvoit-elle pas alors, tandis qu'on disloquoit ses enfans & qu'on les brûloit ! Mais la raison accompagnée de la piété soutenoit sa tendresse dans ces terribles combats, & la faisoit triompher d'une amitié qui ne pouvoit avoir qu'un tems. Quoiqu'elle les vit tous périr au milieu des plus cruels tourmens, elle s'éleva au dessus d'un si triste spectacle par une foi vive en Dieu. Tels que dans un Sénat des Juges perfides, tels la nature, la vie qu'elle avoit donnée à ses enfans, la tendresse maternelle, & leurs supplices parloient au dedans d'elle-même en leur faveur. Elle avoit deux choix à faire : l'un sauvoit la vie à ses enfans ; l'autre les laissoit mourir. Elle ne voulut point leur conserver ce dont ils ne pouvoient jouir long-tems. Le souvenir du courage & de la fermeté d'Abraham la soutint. O sainte mere qui avez soutenu notre nation, vengé nos loix, défendu la piété, & remporté une glorieuse victoire en triomphant des assauts que vous livroit la tendresse maternelle ! nul homme ne vous a égalé en courage & en patience. De même que l'Arche de Noé, chargée de tout ce qui avoit vie sur terre au tems du déluge, résista aux vagues dont elle étoit assaillie ; de même cette fidèle dépositaire de notre loi, presque submergée par un déluge de passions, litta courageusement contre l'orage qu'excitoient en elle les supplices de ses enfans, & se soutint avec fermeté contre la cruelle tempête qui battoit la piété & la religion.

XVI. Femme âgée, mere de sept enfans ; elle les vit avec constance

enfans auroient dans sa vieillesse le même soin qu'elle avoit eu d'eux dans leur bas âge. Elle aimait mieux cependant se priver

de cet espoir, que de voir ses enfans enfreindre la loi de Dieu. *L'Editeur.*

mourir dans les tourmens. Convenons donc que la raison, soutenue par la piété, régné sur les passions. J'ai fait voir que ce n'ont pas été seulement des hommes qui les ont domptées, mais qu'une femme même a méprisé les plus grands supplices. Les lions auxquels fut livré Daniel, n'étoient pas si cruels. Le feu de la fournaise où fut jetté Misaël n'étoit point si violent que les déchiremens d'entrailles que caufoit à cette sainte mere la vuë des cruels tourmens que ses enfans enduroient. Mais elle en triompha par la force de sa raison & de sa piété. Si elle eut eu quelque foiblesse, il est à présumer qu'étant mere elle n'eût pu s'empêcher de déplorer son malheur; & peut-être se seroit-elle exprimée ainsi : O mere infortunée ! j'ai donné la naissance à sept enfans, & je les ai tous perdus. C'est en vain que j'ai conçu, c'est en vain que je les ai portés dix mois dans mon sein. Que m'a servi de les avoir allaités ? En vain pour vous donner la vie, mes chers enfans, ai-je souffert les plus grandes douleurs. En vain ai-je eu dans votre enfance mille inquiétudes à votre sujet. Vous mourez, les uns sans avoir été mariés, & les autres sans laisser de fruit de votre mariage. Je ne verrai point de vos enfans me donner le doux nom de mere. Hélas ! de tant de fils il ne m'en reste aucun pour me rendre les derniers devoirs. Cette sainte femme ne se laissa aller à aucune de ces plaintes. Elle ne détourna aucun de ses enfans de la mort, & ne rémoigna aucune affliction en les voyant mourir. Comme si elle eut eu un cœur de bronze, & que par un nouvel enfantement elle les eut fait naître pour l'immortalité, elle les pressoit par ses prières de courir à la mort. O bienheureuse mere ! votre piété vous a fait un généreux soldat. (a) Courageuse malgré le nombre de vos années, vous avez vaincu le tyran, & vous avez fait voir par vos paroles & par vos actions que vous étiez plus forte que les hommes mêmes. Car quand vous fûtes prise avec vos enfans, voyant qu'on tourmentoit le bienheureux Eléazar, vous leur dites en Hébreu : » Ce combat est » glorieux. Appelés à rendre témoignage en faveur de notre nation, » combattez avec zèle pour la loi de nos peres. Quelle honte ne seroit- » ce point qu'un vieillard souffrit ces tourmens pour la religion, & qu'ils » vous fissent peur, à vous qui êtes dans la force de votre âge ? Souve- » nez-vous que vous tenez la vie de Dieu, & qu'il vous a donné la » jouissance de tout ce qui est dans ce monde : cela vous oblige à souf- » frir tout pour lui. Ce fut pour lui obéir que notre pere Abraham s'em- » pressa de sacrifier Isaac l'aîné de notre race, & que ce généreux » fils vit sans crainte la main de son pere levée pour lui donner la » mort. Ce fut pour la même cause que le juste Daniel fut exposé aux » lions : qu'Ananias, Azarias & Misaël furent jetés dans une fournaise » ardente, & qu'ils souffrirent ces épreuves pour la gloire de Dieu. Ayez

(a) Il y a quelque petit dérangement en cet endroit. On peut voir comment le P. Combefis & le nouvel Editeur ont tâché de le rétablir, & la manière dont

M. d'Andilly & le Pere Calmet l'ont traduit. On pourroit lire *vous tenez*, au lieu de *vous avez*. Cette légère correction donne un bon sens.



» donc la même confiance en lui , & ne craignez rien. Ce fetoit un  
 » étrange renversement de raison que de connoître la véritable religion,  
 » & de ne pouvoir résister à la douleur. « Ce fut par cette sage exhortation que cette mere anima ses enfans à mourir plutôt que de transgresser la loi de Dieu. Car ils sçavoient que ceux qui meurent pour sa gloire, vivent avec lui comme Abraham, Isaac, Jacob, & les autres Patriarches.

XVII. Quelques-uns des gardes (a) raconterent que lorsqu'on alloit la mener elle-même au supplice, elle se jeta dans le bûcher pour que personne ne la touchât. O heureuse mere, qui avec vos généreux enfans avez triomphé de la cruauté du tyran, rendu inutiles ses pernicieux desseins, & fait voir la fermeté de votre foi ; soutenue par le courage de vos enfans, comme un bâtiment par de solides colonnes, vous avez supporté avec fermeté tout l'effort des tourmens. Vous avez mis, ame religieuse, votre espérance en Dieu ; ne craignez rien, elle ne vous trompera point. La lune dans le ciel accompagnée des autres astres n'a point tant d'éclat que vous en aviez, vous & vos enfans que vous aviez éclairés de la véritable piété, lorsque vous fûtes reçue avec eux dans le ciel. Ils étoient en effet de véritables enfans d'Abraham. Si nous pouvions présenter ici un tableau fidèle de l'histoire des combats de cette sainte femme, on ne pourroit, sans frémir, la voir souffrir pour la religion tous les supplices qu'elle a endurés jusqu'à la mort. Ils mériteroient bien, ces généreux défenseurs de notre religion, que l'on gravât sur leur tombeau une épitaphe qui en conservât la mémoire à la postérité. » Ici  
 » reposent un vénérable vieillard, ses sept enfans, & leur mere. Un tyran qui vouloit détruire notre religion, les a fait mourir. Mettant  
 » toute leur confiance en Dieu, ils vengerent la nation, en souffrant  
 » jusqu'à la mort les plus cruels supplices. « Les combats qu'ils soutinrent étoient tous divins. La vertu qui les éprouvoit par la patience, leur avoit proposé l'immortalité pour prix de la victoire. Eléazar étoit à leur tête ; ses enfans le suivoient avec leur mere ; ils luttoient contre le tyran. Tout le monde avoit les yeux attachés sur eux. La religion victorieuse couronna ceux qui avoient combattu pour elle. Qui pourroit refuser son admiration à ces généreux défenseurs de nos loix ? Y a-t-il quelqu'un qui n'ait point été surpris de leur courage ? Le tyran même & toute sa cour furent étonnés de cette patience qui les a placés près du trône de Dieu, & les fait jouir d'une heureuse immortalité. Car Moïse dit : (b) » Et tous  
 » ceux qui ont été sanctifiés, sont sous votre main. « Ces généreux Athlètes ayant été sanctifiés, sont honorés de Dieu. Mais ce n'est pas le seul honneur qu'ils ont reçu. C'est à eux (c) que notre nation est redeva-

(a) » Quelques-uns des gardes d'Antiochus lui suggérèrent qu'il falloit  
 » aussi se saisir de la mere. « [ *Le Père Calmet.* ] Si l'on se donne la peine de consulter le Grec, on verra que ce n'est point la pensée de l'Auteur, & que le

sçavant Interprète a plutôt paraphrasé que traduit cet endroit. M. d'Andilly ne l'a point rendu.

(b) Deuter. chap. 33. v. 3.

(c) Voyez Remarque VII.

ble des victoires qu'elle remporta sur ses ennemis, & de la punition du tyran. Ce furent eux, qui s'offrant comme une victime pour les péchés de la nation, la purgerent de ses souillures. Dieu agréant le sacrifice propitiatoire de leur vie, délivra les Israélites des maux dont il les avoit auparavant accablés. Car le tyran touché de la grandeur de leur courage & de leur fermeté dans les tourmens, en fit publier la relation dans son armée pour lui servir d'exemple. Ses troupes animées par cet exemple se distinguèrent dans les combats & dans les sièges. O généreux descendans d'Abraham, obéissez à nos saintes loix, pratiquez la piété en tout; convaincus que la raison, lorsqu'elle en est accompagnée, triomphe des passions, non-seulement de celles qui sont en nous, mais encore des maux que l'on peut nous faire au dehors !

XVIII. En donnant leur vie pour leur religion, ces généreux Athlètes furent, non-seulement l'objet de l'admiration des hommes, ils méritèrent encore d'être réunis à Dieu. Ils procurèrent la paix à leur patrie, y rétablirent les loix, & contribuèrent à la défaite de ses ennemis. Antiochus a été puni en cette vie & dans l'autre. Voyant qu'il ne pouvoit pas forcer le peuple de Jérusalem de renoncer à sa religion, & d'abandonner les usages de ses pères, il quitta cette ville pour aller en Perse.

La mere de ces jeunes gens leur disoit : (a) « Lorsque j'étois fille, je ne  
 » sortois point de la maison paternelle, & j'étois-toujours aux côtés de  
 » ma mere. J'ai conservé ma virginité à la campagne, & le serpent sé-  
 » ducteur n'y a porté aucune atteinte. J'ai passé la fleur de mon âge  
 » avec mon mari. Il est mort depuis que vous avez atteint l'âge de pu-  
 » berté; heureux de laisser après lui, en quittant la vie, une nombreuse  
 » famille, & de n'avoir point eu le chagrin de se voir sans enfans. Il  
 » nous enseignoit, pendant qu'il vivoit, la Loi & les Prophètes. Il nous li-  
 » soit dans l'Ecriture le fratricide que Caïn commit en la personne  
 » d'Abel, le sacrifice d'Isaac, & la prison de Joseph. Il nous entretenoit  
 » du zèle de Phinées. Il nous apprenoit qu'Ananie, Azarie & Misaël  
 » avoient été jetés dans la fournaise: il donnoit de grandes louanges à  
 » Daniel, & le trouvoit heureux d'avoir été exposé dans la fosse aux  
 » lions. Il nous faisoit ressouvenir de ce que dit Isaïe : (b) Si vous passez au  
 » travers du feu, sa flamme ne vous nuira point. Il nous chantoit les  
 » cantiques de David, où l'on voit : (c) Les justes ont beaucoup de tribu-  
 » tions; mais le Seigneur les en délivrera. Il nous rapportoit les sen-  
 » tences de Salomon, qui dit : (d) Il est un arbre de vie à tous ceux qui  
 » font sa volonté. Il nous citoit l'autorité d'Ezéchiël : (e) Ces os desséchés  
 » vivront-ils ? Il n'oublioit pas le cantique que Moïse a composé, & où  
 » il y a : (f) C'est moi qui donnerai la mort, & ferai vivre. C'est votre vie  
 » & la longueur de vos jours. O jour amer & sans amertume, où le

(a) Voyez Remarque VII.

(b) Chap. 43. v. 2.

(c) Psalm. 33. v. 20.

(d) Proverb. chap. 3. v. 18.

(e) Ezech. chap. 37. v. 3.

(f) Deuter. chap. 32. v. 39.

« cruel Antiochus, transporté de colère comme un furieux , fit allumer  
 « des feux sous des chaudières , (a) employa des catapultes & d'autres  
 « instrumens de torture contre les sept enfans de cette fille d'Abraham ,  
 « où il leur fit arracher les yeux , couper la langue , & les fit mourir  
 « par mille supplices ! » La divine vengeance punit ce scélérat , & ne  
 cessera jamais de le châtier. Mais ces enfans d'Abraham , à qui Dieu a  
 donné des âmes pures & immortelles , iront avec leur mere victorieuse  
 rejoindre leurs peres dans tous les siècles. Ainsi soit-il. Gloire soit  
 à Dieu.

(a) Il pouvoit y avoir dans ces chau-  
 dières de l'huile, de la résine, de la poix  
 ou quelqu'autre liqueur bouillante; mais

le texte n'en dit rien. M. d'Andilly &  
 le Pere Calmet ajoutent à l'Auteur, en  
 y mettant de l'huile bouillante.







# LE MARTYRE DES MACHABÉES,

OU

L'EMPIRE DE LA RAISON.

REMARQUES.

## REMARQUE I.

*De l'Auteur, & du titre du  
Discours. De la supériorité  
de la raison sur les passions.*

**C**E Discours a été connu par plusieurs anciens Auteurs Ecclésiastiques. Eusèbe (a) l'attribue à Joseph, & il remarque que quelques-uns lui donnoient le titre de Discours Machabée ; par-

ce qu'il raconte, comme les Livres des Machabées, les généreux combats que quelques Hébreux eurent à soutenir pour le culte du vrai Dieu. On se décida davantage dans la suite sur le titre de ce Discours : on l'appella le quatrième Livre des Machabées. C'est ainsi que l'appelle Philostorge dans Photius. S. Jérôme étoit resté dans la réserve d'Eusèbe : il l'avoit attribué à Joseph, mais sans rien dire du titre qu'il portoit. On peut joindre :

(a) ... Ὁ τινες Μαχαβαίου ἱστογραφῶν, τῷ τῆς ἀγῶνης τῶν ἐν ταῖς ἕτοιμα καλῶν Μαχαβαίων συγγραμμάτων ὑπὲρ τῆς ἐν τῷ βίῳ ἰσοβείας ἀνδρῶσιν ἐβραίων περίχρησι.  
Hist. Ecclésiast. Liv. 3, chap. 10.

au saint Docteur ce qu'en disent Suidas & le Scholiaſte (a) de S. Grégoire de Nazianze. Ce Saint s'étoit contenté d'indiquer, dans le Discours qu'il a prononcé à la gloire de ces glorieux Défenseurs de la Loi de Moïse, le Livre d'où il avoit tiré les matériaux de leur éloge, sans marquer quel en étoit l'Auteur. Nicéras a cru en devoir dire davantage, & apprendre à ses Lecteurs que ce Discours est de Joseph. C'est un fait littéraire dont S. Grégoire pouvoit n'être pas informé, ou qu'il ne jugeoit pas à propos de toucher dans un Panégyrique, où il eût paru en effet assez étranger. Les Bibles Grèques imprimées à Basle en 1545. & à Francfort en 1597. l'ont mis après le troisième Livre des Machabées sur ce titre: *Livre de Jossippus sur les Machabées*.

On a dans la Bibliothèque du Roi un Manuscrit (b) qui l'appelle le quatrième Livre des Machabées; mais le Copiste ne se décide point sur le nom de l'Auteur de cet Ouvrage. Il se contente de dire qu'il donne lieu de croire qu'il est de Joseph: ἡ ὡσηπὸν ἰναὶ συγγραφέα τὸν Ἰουδαῖον ὑπὸνείαν παρίχει. En effet, malgré les autorités que l'on vient d'alléguer, plusieurs Sçavans ne l'attribuent pas à l'Historien Juif.

Le P. Calmet dit (c) qu'il a peine à croire qu'il en soit l'auteur, qu'il n'étoit pas capable des ignorances & des bévuës qui sont dans ce discours: que le style est très-différent de celui de Joseph, & qu'il ne parle nulle part de cet Ouvrage, quoiqu'il en annonce quelques-uns

qu'il ne donna pas au public, ou qui se sont perdus. La différence du style est, ce semble, une raison assez foible. Ce sont des histoires que Joseph a écrites, & ce Discours est un éloge: & un même Auteur doit varier son style suivant les différens sujets qu'il traite. A l'égard de l'ignorance & des bévuës que le sçavant Interprète impute à l'Auteur de ce Traité, on pourroit l'en justifier, du moins en plusieurs occasions, comme on le remarquera quand elle se présentera. Que s'il contredit Joseph en quelques faits, un Auteur ne se concilie pas toujours avec lui-même: & on peut donner pour exemple l'Auteur qui fait cette objection. Après avoir rapporté sur le septième verset du chapitre premier du second Livre des Machabées la manière dont Joseph raconte, qu'après la mort du grand Prêtre Onias la souveraine sacrificature fut déferée à Jesus ou Jason son frere, il ajoute quelques lignes plus bas: » Mais le même Historien parle » ailleurs d'une manière bien différente de la succession d'Onias » troisième; « & pour le prouver, il cite le Traité de la supériorité de la raison sur les passions, chap. 4.

Quoi qu'il en soit des preuves que le sçavant Bénédictin apporte pour prouver que Joseph n'est point l'auteur de ce discours, j'ai peine comme lui à le lui attribuer. (d) Le titre dans les manuscrits ne le donne qu'à un Joseph, sans ajouter *Flave*, quoique dans celui de ses autres Ouvrages ce nom soit toujours joint avec son nom propre. Ainsi il est

(a) ἔν τῃ τριάρτῃ βιβλῶτῳ Μαχαβαιῶν. Syncel. page 193.

(b) Codex 711.

(c) Préface, Traduct. de cet Ouvrage, page 421.

(d) Josephum virum sanè disertum, quisquis ille fuit, Historiarum enim scriptorē rem hunc esse non puto. Grotius, Comment. S. Luc, chap. 16. §. 9.

bien vraisemblable que si quelques anciens Peres ont pensé qu'il étoit de l'Historien Juif, ce n'a été que par conjecture. Ils le trouvoient attribué dans le titre à un Joseph ; & ne connoissant point d'autre Auteur de ce nom que l'Historien Flavius Joseph, ils ont cru qu'il étoit de lui, sans examiner autrement la chose. S'ils l'ont appelé le livre, ou le quatrième livre des Machabées, c'est qu'infiniment plus intéressés au récit de la fermeté & du courage des généreux défenseurs de la religion Juive, que de ce que l'Auteur se propose de prouver que la raison réprime les passions, ils l'ont indiqué par ce qui les touchoit davantage. Car il ne paroît pas que l'Auteur ait voulu rien marquer dans le titre de ce Discours, qui eût trait aux saints Martyrs que nous appelons Machabées ; il ne le devoit du moins pas. Car le titre d'un livre doit faire connoître en abrégé le sujet que l'Auteur y traite principalement ; & ce qu'on lit dans ce Discours du martyre de ces généreux Athlètes, n'est qu'une des preuves dont l'Auteur se sert pour prouver que la raison, soutenue de la piété, est supérieure aux passions. Ainsi c'est une légère inattention aux Sçavans Bollandistes de supposer que Joseph a appelé Machabées les saints Martyrs dont il célèbre la fermeté & le courage. Car quel que soit l'Auteur de ce Discours, il ne leur donne point ce nom ; & si le titre le leur donne, c'est une addition qui n'est point de lui. C'en est une autre à M. Pridaux ( 1. jour d'Août ) de

dire » que Joseph écrivant dans un » Traité particulier l'histoire de » ceux qui avoient souffert le martyre dans la persécution d'Antiochus Epiphane, donne le titre de Machabées à son Livre : « car quel que soit l'Auteur de ce Discours, ce n'est point assurément le titre qu'il lui a donné. *Hist. Juiv. tome 3. page 181.*

Un Sçavant Anglois, fameux par ses sentimens ordinairement dangereux, presque toujours chimériques, s'est imaginé que le Discours de la supériorité de la raison sur les passions étoit une des Homélies que Joseph avoit prononcées à Jérusalem, après qu'il avoit embrassé le Christianisme, & qu'il en avoit été ordonné Evêque. Ce seroit abuser de la patience du lecteur que de m'arrêter à réfuter une idée si chimérique. Je me serois même fait un scrupule de la relever, si je n'avois cru devoir profiter de l'occasion pour faire remarquer les étranges travers dans lesquels ne manque guères de donner l'esprit de l'homme, quand son orgueil le flatte d'être plus éclairé que tout le genre humain, & le porte à brusquer l'autorité la plus légitime.

S. Jérôme trouvoit que ce Traité étoit fort élégant, *valde elegans* ; & Erasme dit (b) qu'il est une preuve que Joseph ne se vantoit pas mal à propos d'avoir porté la connoissance de la langue grecque jusqu'au miracle. Joseph ne s'est point vanté de cela, & c'est une exagération de dire qu'il sçut la langue grecque dans la perfection. Erasme n'ignoroit pas le

(a) Ἀποδείκνυται ἐκ τῶν παλαιῶν ὁ Ἰουδαῖος λογισμὸς.

(b) Non falsò de se prædicat Josephus se se in Græcanici sermonis facultate usque ad eloquentiæ miraculum processisse : quod sanè vel ex hoc libello perspicuum erat, &c. *Lettre à Elié Marcqus Machebatanus.*



grec , il étoit même en état d'en juger. Mais quand on veut faire un compliment , on a moins d'attention à ne rien dire que de judicieux , qu'à ce qu'on croit faire plaisir à celui à qui on le fait. Il y a de beaux endroits dans ce Discours ; mais il y en a aussi quelques-uns qui sentent un peu le déclamateur.

Quel que soit l'Auteur de ce Traité, il nous a conservé un fait que nous ne lisons ni dans l'Ecriture , ni dans Joseph. L'Auteur du second Livre des Machabées rapporte qu'il se répandit un faux bruit à Jérusalem qu'Antiochus étoit mort dans son expédition d'Egypte , & que Jason en profita pour se rendre maître de cette ville , & y commettre toute sorte de violences. Mais il ne marque pas ce que l'Auteur de ce Traité nous apprend, que les Juifs en firent de grandes réjouissances ; & qu'Antiochus l'ayant appris, quitta l'Egypte pour marcher contre Jérusalem , où il se porta aux excès qu'on lit au chapitre cinquième du second livre des Machabées. Si le fait n'est pas honorable à la nation des Juifs , il l'est beaucoup à l'Auteur qui le rapporte , & nous donne une idée avantageuse de sa sincérité. Les cruautés & les profanations de ce Prince ne sont pas susceptibles d'excuse ; mais une partie de l'horreur qu'elles excitent , retombe sur les Juifs qui y donnerent occasion. L'Auteur du second livre des Machabées , qui a bien distingué les deux voyages qu'Antiochus fit à Jérusalem , raconte que ce Prince y fût reçu magnifiquement la première fois , & que ce ne fut qu'à son second voyage au

retour d'Egypte qu'il y commit les désordres effroyables qu'il décrit au chapitre cinquième.

## REMARQUE II.

### *Du sens de μονοφαγία.*

Monsieur d'Andilly s'est contenté de traduire *μονοφαγία* , *λαμψγία* & *μονοφαγία* par des excès de bouche. C'est bien en général ce que signifient ces trois mots ; mais ce n'est pas faire connoître leur signification particulière. Le Pere Calmer entre dans un plus grand détail en traduisant : « En mangeant » avec trop d'avidité de toutes choses , ou même en ne mangeant » que d'une seule chose , mais avec » trop de sensualité. « Mais ce détail n'explique point le sens particulier de *μονοφαγία*. Sa signification primitive & propre est de marquer l'action d'une personne qui mange seule. La chose peut être en général contraire aux usages des nations polies , sans l'être aux bonnes mœurs. Mais comme il n'y a guères que des gourmands & des gloutons qui affectent de manger seuls & en cachete , *μονοφαγία* dans la suite a été employé pour signifier un gourmand & un esclave de sa bouche. » Eh bien (a), dit un des Acteurs de la » Comédie des Guêpes , ne le laissez pas aller ; il est plus gourmand , » plus vorace *μονοφαγίστα* qu'un » chien. « Amipias , autre Auteur comique , dit de même : (b) » Va-t-en au diable , gourmand & vorace » leur. Εἶπ' ἰσκόρακας, μονοφάγα καὶ τὰ χαρῶνα.

(a) Aristoph. vers. 918.

(b) Athenée , Liv. 1. page 8. c. f.

Clément d'Alexandrie (a) dit que l'on appelloit les personnes esclaves de leur bouche, des mouches, des chais, des flatteurs & des monomaques. Je soupçonne *κόλακας* & *μονομάχους* deux fautes de copistes. La gourmandise n'est pas un vice qui caractérise les flatteurs; & s'il y en a quelques-uns qui y soient sujets, cela leur est particulier, & n'est pas attaché à l'idée qu'on a communément du flatteur. Le corbeau est un animal vorace, & il y a si peu de différence entre *κόλακας* & *καρακας* que rien n'a été plus facile à un copiste précipité que de transcrire l'un pour l'autre. Par la même raison *μονομάχους* a pu prendre une place qui étoit occupée par *μονοφάγους*. Outre que je ne sçache pas que les gladiateurs passassent pour des gourmands & des gens voraces, les Grecs n'ont connu que bien tard les monomaques, les gladiateurs. Ce n'étoit pas un des spectacles de leurs jeux d'y faire paroître deux ou plusieurs personnes pour se battre les uns contre les autres jusqu'à se tuer. Ainsi il n'est pas vraisemblable qu'ils aient emprunté un terme d'un usage qui n'étoit pas chez eux, pour marquer les personnes esclaves de leur bouche. Ils purent dans la suite connoître cet usage par les relations qu'ils eurent avec les Romains, & quelques villes purent le recevoir chez elles. Mais on prétend que la politesse & l'humanité des Athéniens ne purent s'en accommoder. M. le Marquis de Maffei (b) qui a fait en Italien un excellent Traité des Amphithéâtres, & en particulier de celui de

Vérone, témoigne n'avoir lu dans aucun Auteur, qu'il y en eût en Grece, pas même à Athènes, ni à Corinthe.

## REMARQUE III.

*Sur la manière dont l'Auteur rapporte l'événement qu'on lit au vingt-troisième Chapitre du second Livre des Rois.*

L'Auteur de ce Discours orne son récit de quelques évènements que l'Ecrivain sacré n'a point connus. 1°. Que ce fut sur le soir, & après avoir combattu tout le jour, que David souhaita de boire de l'eau d'une citerne qui étoit à Bethléem. 2°. Que c'étoit après être rentré dans sa tente, & tandis que ses troupes se disposoient à souper. 3°. Dans les anciennes éditions il n'y avoit que deux braves qui s'exposèrent à aller quérir de l'eau que le Roi souhaitoit; & il y en eut trois, selon l'Ecriture. Cette opposition que le P. Combefis avoit relevée, est corrigée dans la dernière édition. Mais M. Havercamp auroit pu marquer sur quelle autorité il faisoit cette correction. 4°. Le Pere Calmet presse, ce semble, un peu trop la signification d'*αλόγιστος*. Avoir un sentiment sans raison, & l'avoir sans que l'on en puisse rendre raison, sont deux choses bien différentes. Le premier touche les mœurs, & le second n'indique qu'un défaut de connoissance de la cause qui produit ce sentiment. Ce peut

(a) Liv. 1. Pædag. page 167.

(b) De gli Anfiteatri, &c. Veron. 1728. in-12, Ag. Erudit. Lipsæ 1729. page 304.

être dans ce dernier sens que l'Auteur de ce Discours dit : *Τὸ αὐτὸ ἀλόγως ἐστὶν οὐκ ἐν τῷ παρὰ τοῖς πολιτοῖς ὕδατος ἰσχυρῶς συνίσταται.*  
 « Mais une envie de boire de  
 » l'eau d'une fontaine dont les en-  
 » nemis étoient maîtres, envie dont  
 » on ne pouvoit donner de raison ;  
 » mais qui ne le quittant point le  
 » consumoit. » Son dessein du moins  
 ne demandoit pas » qu'il prêtât au  
 » Roi une pensée indigne de lui ,  
 » en voulant que par une fantaisie  
 » il se soit opiniâtre à souffrir une  
 » soif brûlante , jusqu'à ce qu'il eût  
 » pu boire de l'eau d'une certaine  
 » fontaine. » (a)

#### REMARQUE IV.

*Sur ce qui est dit dans le num. 5.  
 & les suivans du martyre  
 d'Eléazar, des sept freres &  
 de leur sainte mere.*

**L**E Pere Calmet remarque que l'Auteur du second Livre des Machabées semble supposer que ce fut devant Antiochus que le saint vieillard Eléazar souffrit le martyre : la remarque est juste. J'ajoute qu'il y a quelque dérangement dans le premier verset du chapitre sixième. Selon le Grec, l'Officier qu'Antiochus envoya en Judée pour forcer les Juifs de renoncer à leur religion , étoit Athénien ; & l'Auteur de la Vulgate le fait d'Antioche. Comme Athènes n'étoit pas soumise à ce Prince, il est plus naturel qu'il choisisse, pour envoyer en Judée, un de ses sujets, que de charger de cette commission un Athénien qui ne l'étoit pas.

La manière dont l'Auteur du second Livre des Machabées raconte cet événement , n'est pas assez développée. Il est certain , selon cet Auteur , que le Roi envoya un Officier en Judée pour forcer les Juifs d'abandonner leur religion ; mais il ne dit pas clairement que ce fut lui qui fit souffrir le martyre au saint vieillard Eléazar. Il lui joint celui des sept freres & de leur sainte mere , & il dit que ce fut Antiochus qui les fit mourir : C'est un préjugé assez vraisemblable que le même qui fit souffrir le martyre au bienheureux Eléazar , le fit aussi souffrir aux sept freres & à leur sainte mere.

On dit que ce fut dans le second voyage d'Antiochus à Jérusalem que ces généreux freres donnerent leur vie pour l'observation de leur loi. Mais l'envoyé d'un Officier en Judée pour forcer les Juifs de l'abandonner est postérieur. Car après avoir raconté la manière cruelle dont ce Prince traqua Jérusalem au retour de son instructive expédition d'Egypte , l'Auteur du second Livre des Machabées dit : « Peu de  
 » tems après le Roi envoya un  
 » vieillard d'Antioche pour con-  
 » traindre les Juifs de renoncer aux  
 » coutumes de leur pays. » Dans ce récit un peu embrouillé il semble que l'on peut conjecturer que les choses se sont passées de cette manière. Antiochus irrité de ce que sur un bruit qui s'étoit répandu qu'il étoit mort dans son expédition d'Egypte , les Juifs en avoient fait de grandes réjouissances , marcha contre Jérusalem , pilla & profana son Temple , & y mit tout à feu & à sang.



Jafon avoit obtenu de ce Prince la permission de vivre à la manière des Grecs , & d'embrasser leur religion. Mais cette permission ne produisit pas autant d'apostats qu'il l'auroit souhaité. Les gens de bien s'opposant avec fermeté à ses desseins, il put obtenir d'Antiochus que ce qui n'étoit qu'une permission devînt un ordre , & qu'on contraingnit les Juifs de renoncer à leur religion. Cependant les besoins de l'Etat rappelant Antiochus à Antioche, il donna l'ordonnance que Jafon sollicitoit. Car ce fut ce scélérat qui attira sur sa nation tous les maux que les Séleucides lui firent dans la suite. Antiochus ne songeoit pas à lui faire embrasser la religion des Grecs , lorsque ce méchant lui offrit cent cinquante talens pour en obtenir la permission , & il n'y auroit vraisemblablement jamais pensé. Car il ne paroît pas qu'il ait voulu forcer les Perses qui faisoient une partie considérable de ses sujets, de renoncer à leur religion , quoiqu'à quelques égards elle fût aussi différente de celle des Grecs que le Judaïsme.

L'ordre du Roi ne produisant pas tout l'effet que souhaitoit Jafon par le zèle avec lequel les gens de bien s'y opposoient, cet impie s'en plaignit probablement à Antiochus , & l'engagea à envoyer un Officier qui le fit exécuter , & à faire à Antioche ce qu'il ordonnoit que l'on fit en Judée. L'Ecriture (a) se contente de dire en général , & sans entrer dans aucun détail, que cet Officier profana le Temple de Jérusalem ; qu'il le consacra à Jupiter Olym-

prien , & que l'on vit alors fonder sur les Juifs un déluge de toutes sortes de maux. Mais elle a jugé à propos de nous dire quelque chose de plus particulier de la persécution que leur fit Antiochus dans la capitale de ses Etats , & de nous faire le récit du martyre du bienheureux Eléazar , des sept freres & de leur sainte mere.

## REMARQUE V.

*On explique deux endroits des num. 12. & 13.*

„ Mais cette courageuse mere ,  
 „ loin d'être sensible au discours du tyran , (b) exhorta fortement son enfant , & lui dit en Hébreu de ne point commettre de lâcheté. „ C'est à peu près comme M. d'Andilly avoit traduit cet endroit. Mais ce Sçavant fait dire à l'Auteur de ce Discours ce qu'il n'a point dit , & ne traduit pas tout ce qu'il a dit. Le P. Calmet lui fait dire , „ que loin d'être sensible audit Discours du tyran , elle exhorta fortement : „ & M. d'Andilly „ qu'elle fortifia davantage son fils dans la résolution : „ ni l'un ni l'autre n'est dans l'Auteur qu'ils traduisent. Mais ils ont omis *וַיֹּאמֶר* , comme nous le dirons ; & cette omission donne lieu de croire que l'Auteur n'avoit pas rapporté l'exhortation de cette vertueuse mere , & il promet de la rapporter peu après *וַיֹּאמֶר* , comme porte la dernière édition. Elle en fit deux

(a) N. Machab. chap. 6. v. 2. & 3.

(b) Num. 12.

à ses enfans. Car celle qui est rapportée au num. 16, elle la fit en voyant tourmenter le bienheureux Eléazar ; & celle que l'Auteur de ce Discours promet de rapporter, est postérieure au martyre de ce saint vieillard, & à celui de six de ses enfans.

Je crois qu'il faut lire χρόνῳ, au lieu de χρόνῳ, au num. 13. Ces sept enfans n'avoient pas été formés en même tems, mais dans le même endroit. M. d'Andilly a senti la difficulté, mais sans s'arrêter à la lever, il s'est contenté de ne point traduire ἢ τῷ αὐτῷ χρόνῳ. Le Pere Calmet a cru la lever en traduisant « que nous y demeurassions » durant un égal espace de tems. « Mais ce Sçavant ne faisoit pas attention que dans ce sens cet Auteur tombe dans une ridicule toutologie, & dit deux fois dans la même phrase : « Dans lequel nous avons » demeuré le même tems, & nous » y avons été formés dans le même » tems. » (a)

#### REMARQUE VI.

*Eclaircissement de quelques endroits du num. 14.*

Monsieur d'Andilly n'a point traduit ὅστις γὰρ ἐν σύντομος ἢ τῷ πρὸς ἡμᾶς δυνάμει. Mais c'est assez la coutume de l'élégant Traducteur de passer les endroits où il ne voit pas de sens, ou qui en présentent un mauvais. La traduction du P. Calmet ne rend pas son ori-

ginal ; & ce qu'elle lui fait dire, est ridicule, si j'ose m'exprimer ainsi. Je la rapporte pour que l'on en puisse juger : « Le feu même, & ce qui est » plus terrible que les flammes, ne » les fit jamais trembler. « Quel est le supplice plus effrayant que le feu ? Si le Sçavant Interprète le sçavoit, son Auteur ne le dit pas. Mais il continue. « Si l'activité du feu est » vive, elle est aussi fort prompte ; » puisqu'elle consume les corps en » si peu de tems. « Ce car fait attendre la raison de ce qu'on vient de lire, & on ne la trouve point dans ce qui suit.

L'Auteur de ce Discours relève le courage des saints Martyrs par la raison que le feu, dont leur corps a été consumé, cause la plus grande douleur que l'on puisse souffrir. La grandeur d'une douleur se prend de sa vivacité & de sa longue durée. Ainsi si l'Auteur disoit que le feu consume dans un instant, il détruiroit ce qu'il vient d'avancer. Car une douleur qui à la vivacité joindroit le long sentiment, seroit plus grande & feroit souffrir d'avantage. Le sens ordinaire de διαλύω est *consumer, détruire* ; mais le raisonnement de l'Auteur demande qu'il l'ait pris ici pour signifier *percer, pénétrer*. Les coups, les foudres ne tombent que sur le dehors du corps ; mais le feu pénètre & s'insinue promptement jusques dans les plus intimes parties du corps qui sont les plus sensibles. *Usque ad divisionem animæ.* (b)

L'exemple que l'Auteur de ce Discours apporte des abeilles, ne prouve rien, à moins qu'on ne lise

(a) ἐν τῷ τῷ ἰσῷ ἀδελφοὶ κατοικῶντες χρόνῳ, ἐν ἢ τῷ αὐτῷ χρόνῳ παλαιότες.

(b) Hébreux, chap. 4. v. 12.

*μελισσοειδές*, le tems que leurs petits éclosent, ou quelque autre mot qui ait le même sens à la place de *μελισσοειδές*, dans celui qu'elles font la cire. M. d'Andilly & le P. Calmet ont senti que *μελισσοειδές* n'étoit pas à sa place; mais ils se sont contenté de ne le pas traduire. Ils prétendent que les abeilles sont naturellement douces, qualité qui leur convient peu. Ce n'est pas dans le tems qu'elles font la cire, qu'elles piquent davantage. Ce n'est pas même absolument lorsque leurs petits éclosent. C'est dans les grandes chaleurs, & lorsqu'elles sont, pour ainsi dire, plus à leur aise par la grande quantité de miel qu'elles ont ramassé. Ce ne sont point aussi les petites abeilles qui attirent les frêlons aux ruches; c'est le miel dont ils sont très-friands. Aussi l'Auteur de ce Discours ne le dit pas. Mais il faut reconnoître, que malgré la correction que l'on propose, le raisonnement de cet Auteur est peu juste. Il suppose que c'est dans le tems que les petites abeilles éclosent (a) que les mulets piquent davantage, & on ne s'en apperçoit pas.

## REMARQUE VII.

*Sur ce que dit l'Auteur de ce Discours d'Antiochus Epiphane.*

**L**A remarque du P. Calmet est juste : mais elle suppose que S. Gélénus, M. Havercamp, le P. Combefis & M. d'Andilly, ont bien pris la pensée de l'Auteur de ce Discours; & c'est ce qui ne paroît pas. Antiochus (b) ne reconnut ses impiétés, ses profanations & ses cruautés qu'à la mort. Joseph en parle ainsi après l'Ecriture dans l'Histoire qu'il fait des guerres que les Juifs eurent à soutenir contre ce Prince jusqu'à sa mort. Ainsi ou ce Discours n'est pas de lui, ou l'on ne prend pas bien sa pensée. Car après avoir raconté qu'Antiochus eut toujours les armes à la main pour détruire sa nation, il est peu croyable qu'il lui fasse ici prendre les Juifs à sa solde, & vaincre avec eux tous ses ennemis. Mais l'expression de cet Auteur, quel qu'il soit, ne va pas jusques-là, & réduit au sens précis des termes qui la forment. Elle dit seulement qu'Antiochus, frappé de leur fermeté à souffrir les plus grands tourmens pour l'observation de leurs loix, en fit publier la relation dans ses armées, pour servir d'exemple à ses troupes : & que cet exemple les rendit braves tant dans les batailles que dans les sièges. (c).

Après avoir lu qu'Antiochus.

(a) Je crois inutile la correction du P. Gillet. Joseph entend par *μελισσοειδές* le tems où les abeilles forment leurs alvéoles; la Reine ne tarde pas à y pondre les œufs, *L'Edit*.

(b) II. Machab. chap. 9.

(c) Εὐχετ' ὅτι αὐτῶν γρηναίαι καὶ ἀνδρείαι ἦεν πολυμαχίαι καὶ πολιορκίαι. Il désire en effet



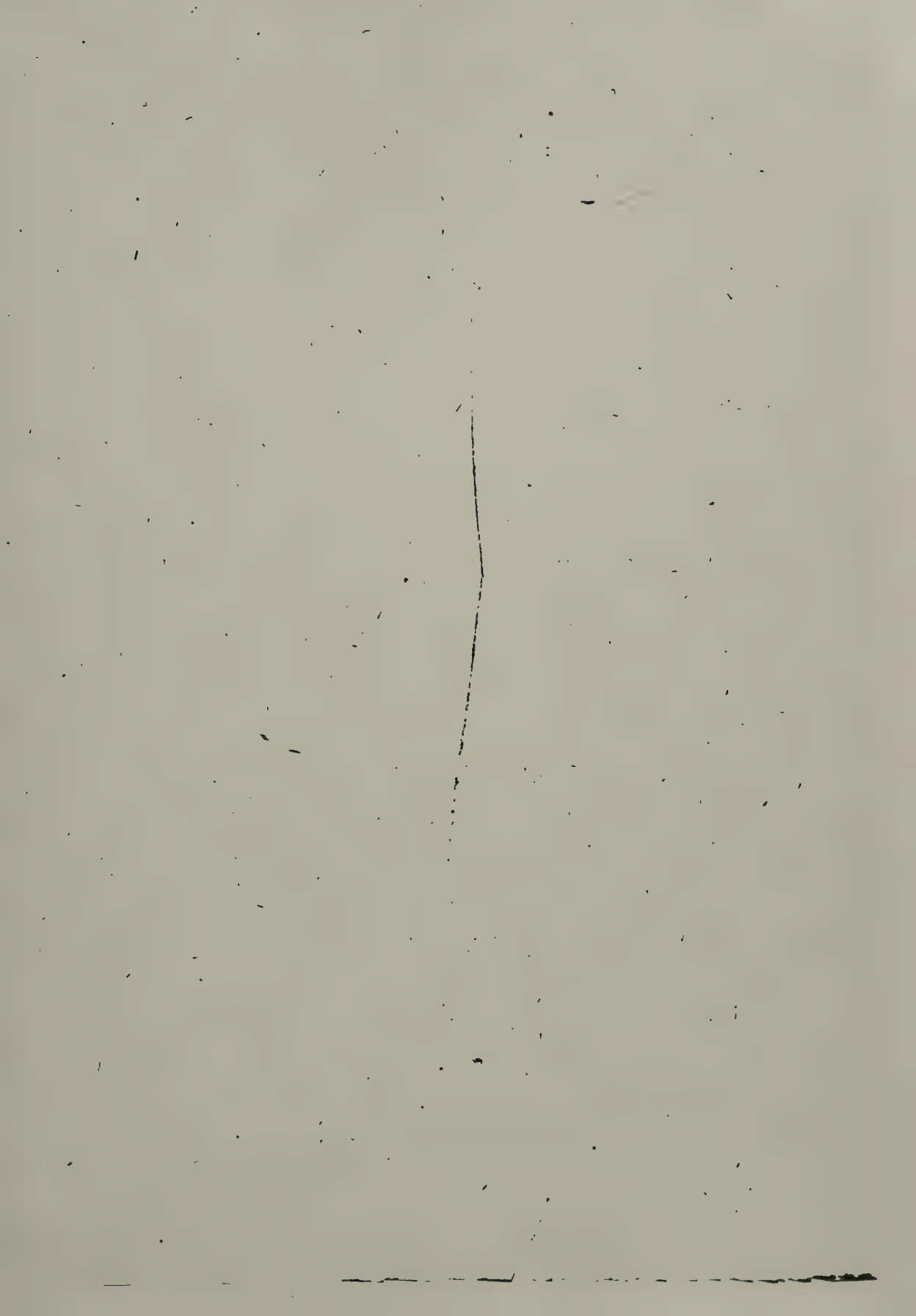
« proposant les Juifs pour exemple  
 « à ses soldats, il en fit entrer dans  
 « ses troupes un grand nombre pour  
 « l'aider dans les combats & dans  
 les sièges. » On attend & l'on a  
 droit d'attendre que l'Auteur nous  
 dise si leur exemple à souffrir les  
 plus grands supplices pour leur religion  
 fit quelque impression sur les  
 troupes de ce Prince ; & on est  
 surpris, que sans satisfaire la juste ar-  
 rente de son lecteur, on lui fasse  
 dire : « Qu'il fit entrer un grand  
 « nombre de Juifs dans ses troupes  
 « pour l'aider dans les combats &  
 « dans les sièges. » La surprise est  
 d'autant plus naturelle, qu'on ajoute  
 « un grand nombre de Juifs, » qui  
 n'est point dans l'Auteur de ce Dis-  
 cours ; que le terme de Juifs n'est  
 pas même dans tout le num. 17, &  
 que les deux substantifs les plus près  
 d'*αὐτῶν τοὺς ἰουδαίους ἀνδράσις*, &c.  
 sont les saints Martyrs & les sol-  
 dats de ce Prince. Il est clair que  
 ce n'est pas aux généreux défen-  
 seurs de la loi que se rapporte *αὐτῶν*,  
 & que ce ne furent pas eux qui l'ai-  
 derent dans les combats & dans les  
 sièges. C'est donc les soldats d'An-  
 tiochus qu'il désigna, & que ce  
 Prince trouva dans la suite braves  
 & courageux par l'impression qu'a-  
 voit fait sur eux l'exemple de la  
 fermeté des Juifs.

Ce qu'on dit au commencement  
 du num. 18. qu'Antiochus marcha  
 au sortir de Jérusalem contre les  
 Perses, n'est pas conforme à la vé-  
 rité, comme l'a fort bien remar-  
 qué le sçavant Interprète. Mais aussi  
 tout ce numero paroît ajouté, &  
 n'être pas de l'Auteur de ce qui pré-  
 cède. La manière dont le numero  
 précédent finit, donne lieu de croire  
 que c'est la fin de l'ouvrage. Car  
 c'est l'ordinaire qu'un Auteur finisse  
 par une récapitulation de ce qu'il  
 s'étoit proposé d'établir. L'Auteur  
 de celui-ci déclare en le commen-  
 çant, que son dessein est de prouver  
 que la raison, accompagnée de piété,  
 est supérieure aux passions : & c'est  
 par où finit le num. 17. La con-  
 jecture du P. Calmet & de Lowth  
 est bien vraisemblable ; que le Dis-  
 cours de la mere des sept frères, &  
 tout ce qui suit jusqu'à la fin, est  
 une addition, & n'est point de l'Au-  
 teur de ce qui précède. Je crois  
 même qu'il faut prendre le retran-  
 chement d'un peu plus haut. Car  
 tout le num. 18. paroît entièrement  
 étranger à ce qui précède, & n'être  
 qu'une mauvaise déclamation de  
 quelque Rhéteur qu'on a jointe mal  
 à propos à un Discours qui a son  
 mérite. C'est le sentiment de Lowth,  
 & il paroît juste.

*Artaxias* Roi d'Arménie, & le fit prisonnier, comme le rapporte Appien. Usher & les  
 autres Chronologues placent cet avantage après toutes les profanations que ce Prince fit  
 à Jérusalem, & les horribles cruautés qu'il y commit. Appien, *Guer. Syrien.* p. 187.  
*Porphyry, apud Hieron. Comment. Daniel. chap. 11.*

F I N.















CPSIA information can be obtained  
at [www.ICGtesting.com](http://www.ICGtesting.com)  
Printed in the USA  
LVOW09s0420020517

532922LV00027B/1267/P



9 781174 978258





9 781174 978258